
3 1761 08148218 4

Vol. 12—No. 1 Janvier-Février 1919

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



QUEBEC

1919



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE QUÉBEC

LA réunion annuelle de la Société a eu lieu le 15 janvier sous la présidence de M. J. G. Scott.

Parmi les personnes présentes à la réunion nous avons noté M. M. Charles Gauvin, I. C. J.-N. Miller, J.-E. Lachance, J.-E. Girard, F.-X. Fafard, Geo. Maheux, Jean Bouffard, avocat, Ernest Labrèque, N. P., Avila Bédard, directeur de l'Ecole forestière, G.-E. Marquis, chef du bureau des Statistiques, J.-H. Lavoie, arboriculteur, A.-B. Normandin. ingénieur hydrauliste, Geo. Bellerive, avocat, abbé Adolphe Garneau, vice-président de la Société, Alphonse Gagnon, secrétaire du département des Travaux publics, Ivan Vallée, ingénieur civil, Damase Potvin, publiciste, Eug. Rouillard, etc.

Le secrétaire donne lecture du rapport suivant :

RAPPORT DU SECRÉTAIRE

"Comme nous l'avions laissé prévoir l'an dernier, le siège de la Société de Géographie a du être changé. Nous n'en devons pas moins des remerciements à l'honorable sir George Garneau, ancien maire de Québec et à ses successeurs qui avaient consenti, de 1908 à 1918, à mettre à notre disposition l'une des plus belles salles de l'hôtel de ville. Depuis, les services municipaux s'étant multipliés, et le besoin de nouveaux bureaux étant devenu presque urgent, nous avons cru prudent de nous préparer à toute éventualité. Des négociations furent entamées avec l'Université Laval, et la grande institution française, avec une générosité dont nous ne saurions trop lui savoir gré, voulût bien mettre à notre disposition une spacieuse salle pour y installer notre bibliothèque et recevoir les membres de notre Société. Les membres de la Société de Géographie peuvent constater par eux-mêmes que cette nouvelle salle de délibérations n'est en rien inférieure à celle que nous avons délaissée.

C'est aussi mon devoir de communiquer à la Société le fait que dans le cours de l'année qui vient d'expirer, nous avons entretenu une assez longue correspondance avec les autorités postales d'Ottawa pour faire accepter certaines dénominations géographiques que l'on s'était plu à déformer. Nous avons appuyé surtout sur l'intérêt que nous, de la province de Québec, avions à conserver et à retenir dans le *Guide postal,* des noms historiques comme *Sept-Iles,*

Pointe-aux-Esquimaux, Rivière-aux-Renards, Rivière au Tonnerre et plusieurs autres qui se recommandaient déjà par un long usage et qui n'étaient pas connus dans notre pays sous une autre forme.

L'honorable ministre des Postes, dans ses différentes réponses, nous a laissé clairement entendre que les autorités postales tiendraient compte de nos représentations et que justice nous serait rendue.

J'aborde maintenant un sujet qui m'est particulièrement pénible: celui des mortalités survenues dans nos rangs, dans les derniers douze mois. Il est vrai que l'implacable trépas fait partout son œuvre, mais la Société de Géographie de Québec a été de ce côté particulièrement éprouvée. Ses principales victimes ont été: l'hon. M. J. Sheyn, sénateur, qui fut un de nos zélateurs de la première heure, l'honorable sir Pierre-Evariste LeBlanc, ancien lieutenant-gouverneur de la province, M. l'abbé Auguste Gosselin, l'historien de l'Eglise du Canada, M. Thomas Côté, ancien commissaire de la cité de Montréal et un bibliophile averti, M. Gustave DeLéry, M. Alexandre Gauvreau, notaire, et président de la Société des Prêts et Placements, Mgr. J. A. Douville, supérieur du séminaire de Nicolet, R. P. G. A. Dion, supérieur de l'Oratoire St-Joseph, de la Côte-des-Neiges, le rév. Frère Sigebert, Visiteur des Ecoles des Frères, M. Gustave T. Hamel, avocat de la Beauce, M. G. G. Stuart, avocat et conseil du Roi, à Québec, M. J.-A. Turcotte, directeur des postes, à Québec, M. Bruno Marchand, avocat à Trois-Rivières, M. J. A Lane, avocat et Conseil du Roi, à Québec, M. L.-G. Carignan, de Legal, dans l'Alberta.

D'autre part, le recrutement, tout en n'étant pas excessif, a été assez satisfaisant. La société de Géographie a recruté en effet en 1917, 36 nouveaux membres. Ce recrutement pourrait encore s'accentuer si chacun de nos membres voulait y apporter un peu de bonne volonté et se faire l'instigateur d'une propagande intelligente et soutenue."

* * *

On procède ensuite aux élections et M. J.-G. Scott est réélu président, de consentement unanime.

Tous les autres officiers restent également en fonctions.

M. Jean Bouffard, appuyé par M. A. Bédard, propose la motion suivante qui est unaniment acceptée par l'assemblée :

"Que la Société de Géographie de Québec est très reconnaissante à l'Université Laval de l'hospitalité qu'elle a eu la générosité

de lui offrir, et prie Mgr. le Recteur de bien vouloir lui faire l'honneur d'accepter la charge de Président honoraire de la Société."

Le comité d'études nommé, il y a deux ans, par la Société de Géographie, pour s'occuper de fixer certaines règles ayant trait aux dénominations géographiques des cours d'eau, présente son deuxième rapport. Ce rapport est très élaboré, et c'est le secrétaire du comité, M. G.-E. Marquis, qui en donne communication à la Société. On a intercalé dans ce rapport des lettres du baron Hulot et de M. Henri Froidevaux qui sont tenus pour des autorités dans le domaine géographique et qui donnent leur opinion sur certaines questions soulevées par la Société.

Ce rapport donne lieu à un débat intéressant auquel prennent part M. M. Gauvin, J.-N. Miller, A. Bédard, G. E. Marquis et Eug. Rouillard.

Finalement, il est convenu que le comité d'études poursuivra ses recherches et sollicitera une expression d'opinion de la part de la Société du Parler français sur certaines questions débattues et qui sont plus particulièrement du domaine de cette dernière.

M. Geo. Bellerive signale une étude qui a paru dans le *Terroir* et dans laquelle on prend à partie la Commission de Géographie du Canada comme ne rendant pas suffisamment justice à l'élément français de la province de Québec, dans le domaine géographique.

MM. Miller et Rouillard répondent que ce reproche est sensiblement exagéré. En fait, ajoutent-ils, la commission de Géogra phie du Canada a accepté tous les noms géographiques français qui lui ont été communiqués, et les a intercalés dans sa nomenclature géographique dans la forme qu'ils doivent avoir. Il a pu, il est vrai, se glisser de temps à autre, quelques erreurs, mais lorsqu'on les lui a signalées, la commission d'Ottawa s'est invariablement fait un devoir de les redresser.

La seule divergence qui existe entre la commission du Canada et la commission géographique de Québec, porte sur des noms sauvages que cette dernière voudrait voir orthographiés dans la forme française en remplaçant invariablement la lettre K, qui figure dans ces noms, par la lettre C et la lettre W par le mot OU. La commission du Canada a répondu à cette objection que pour les noms sauvages qui se rencontrent dans les différentes provinces, elle se basait sur les règles fixées depuis nombre d'années par la Société de Géographie de Londres. Au reste, la province de Québec n'en reste pas moins libre d'orthographier ses noms d'origine indienne comme elle l'entend, et on sait qu'elle a retenu intacts une foule de noms sauvages qui avaient pour eux un long usage, comme par exemple,

Mécatina, Mékinac, Chamouchouan, Matapédia, Natashquan, Baskatong, Betsiamis, Kiamika, Patapedia, Manicouagan, Matalik, Nemtayé,Ouiatchouan Pohenegamook, Ristigouche et une foule d'autres.

Sur la fin de la séance, à l'instigation du Président, une motion présentée par M. Jean Bouffard, appuyée par M. A. Bédard, et conçue en ces termes, est lue et acceptée :

"Que la Société de Géographie de Québec croit devoir offrir ses félicitations au capitaine J.-E. Bernier, qui a pris l'initiative d'un mouvement qui assure l'établissement d'un service régulier de bâteaux dans le bas du Saint-Laurent et dans le golfe, entreprise ardemment désirée et qui va avoir pour effet d'opérer un raccordement entre le port de Québec et les différents ports de la Côte."





LA FRONTIÈRE ENTRE LA PROVINCE DE QUÉBEC, ET LA COLONIE DE L'ILE TERRE-NEUVE, SUR LA CÔTE DU LABRADOR

PEU de personnes savent que la colonie de l'île de Terre-Neuve possède une certaine étendue de territoire sur la terre ferme à la côte du Labrador. Quelle est l'étendue de ce territoire, et en vertu de quelle autorité appartient-il à Terre-Neuve ? c'est ce que je vais exposer dans la présente étude, sans vouloir décider la question quant à l'étendue, parce qu'elle est aujourd'hui *sub-judice* ou du moins sur le point de l'être. En effet, depuis quelque temps, le gouvernement fédéral et celui de Terre-Neuve se sont entendus pour faire décider cette question par le Conseil Privé de Sa Majesté en Angleterre, et n'eût été la guerre actuelle, je crois bien que la question serait réglée aujourd'hui par l'autorité de ce haut tribunal.

La première question à poser est celle-ci : En vertu de quelle autorité l'île de Terre-Neuve peut-elle réclamer du territoire sur la terre ferme à la Côte du Labrador ?

La Canada venait d'être cédé définitivement à l'Angleterre par le traité de Paris, en date du 10 février 1763. Le gouvernement impérial décida alors de donner à ses nouveaux domaines un gouvernement régulier et des limites territoriales définies.

Dans ce grand tout, il découpa dans des limites restreintes un territoire auquel il donna pour la première fois le nom de "Province de Québec".

Du côté de l'Est, la nouvelle province de Québec fut bornée à la rivière St-Jean sur le côté nord du golfe de St-Laurent, et presque vis-à-vis de l'extrémité ouest de l'île d'Anticosti.

Le reste de la côte du Labrador, depuis la rivière St-Jean jusqu'au détroit d'Hudson, et les îles d'Anticosti et de la Madeleine furent mises sous la juridiction du gouvernement de Terre-Neuve dans les termes suivants :

" Et afin d'étendre jusqu'à la côte du Labrador et aux îles " adjacentes la pêche ouverte et libre accordée à Nos Sujets et d'en " favoriser le développement dans ces endroits. Nous avons cru " opportun, de l'avis de Notre Conseil Privé, de placer toute cette " côte depuis la rivière St-Jean jusqu'au détroit d'Hudson, ainsi " que les isles d'Anticosti et Madeleine, et toutes les autres petites " îles disséminées le long de la dite côte, sous le contrôle et l'inspec- " tion de notre gouverneur de Terreneuve."

Voilà l'origine de la juridiction de Terre-Neuve sur la côte du Labrador.

Il y avait eu sous la domination française sur cette partie de la côte du Labrador plusieurs concessions seigneuriales et des concessions de droits de pêche importantes : aussi, les propriétaires français adressèrent-elles aux autorités impériales des pétitions pour faire revenir cette partie du pays sous le gouvernement de la Province de Québec.

Cet état de choses dura jusqu'à l'acte de Québec de 1774.

Par cet acte, les limites de la Province de Québec furent considérablement étendues de tous côtés.

Du côté du nord, elles furent portées jusqu'au territoire de la compagnie de la baie d'Hudson en vertu de sa charte de 1670.

Du côté de l'ouest, elles furent poussées jusqu'à la rive est du Missisipi, comprenant ainsi tout le territoire d'Ontario avant l'augmentation de 1912 et aussi une bonne partie des Etats de l'Ohio, de l'Indiana, du Michigan, de l'Illinois et du Wisconsin.

Du côté de l'est, la Province de Québec reprenait les territoires de la côte du Labrador et des îles adjacentes qui avaient été annexés au gouvernement de Terre-Neuve par la proclamation du 7 octobre 1763.

Voici en quels termes l'acte de Québec les comprenait :

"Comme, par les arrangements faits par la proclamation du " 7 octobre 1763, certaines parties du territoire du Canada où sont " établies et exploitées des pêches sédentaires par les sujets de Fran- " ce habitants de la dite province du Canada, sur des donations et " concessions du gouvernement d'icelles, ont été jointes au gouver- " nement de Terreneuve et en conséquence soumises à des règle- " ments incompatibles avec la nature des dites pêches etc, : " tous " les territoires, îles et pays, qui ont depuis le 10ième jour de février " 1763 fait partie du gouvernement de Terreneuve, sont annexés et " rendus parties et portions de la province de Québec, comme elle " a été érigée et établie par la dite proclamation du 7 octobre 1763."

Le gouvernement impérial rendait ainsi justice aux habitants

de la côte du Labrador, en les remettant sous le gouvernement de la Province de Québec où ils pourraient profiter des lois françaises qui avaient été reconnues par cet acte impérial de 1774, qu'on est convenu d'appeler : "Acte de Québec."

Cet état de choses dura jusqu'en 1809. En 1807, le gouverneur Holloway, de Terre-Neuve, demandait de re-annexer la Côte du Labrador à Terre-Neuve. En effet par la loi 49 Geo. III (1809), cette côte, depuis la rivière St-Jean jusqu'au détroit d'Hudson, fut de nouveau mise sous le gouvernement de Terre-Neuve avec l'île d'Anticosti, les îles de la Madeleine restant sous le contrôle du gouvernement de Québec.

Cet état de choses dura jusqu'en 1825. A cette époque, le gouvernement impérial amenda de nouveau la loi de 1809.

Par l'acte de 1825—6 Geo. IV chap. 59,—les frontières entre le territoire du Labrador sous le gouvernement de Terre-Neuve et celui de Québec furent de nouveau modifiées.

On étendit les limites de la province du Bas-Canada du côté Est sur la côte du Labrador qui avaient été fixées à la rivière St-Jean par l'acte de 1809, jusqu'à Blanc-Sablon à l'est, et au 52o degré de latitude au Nord, et le reste de la côte du Labrador depuis le Blanc-Sablon jusqu'au détroit d'Hudson, resta sous le gouvernement de Terreneuve. L'île d'Anticosti et les îles de la Madeleine furent incorporées au gouvernement du Bas-Canada d'une manière permanente.

La loi de 1825 qui fixe les limites est de la province de Québec à Blanc-Sablon est encore en vigueur aujourd'hui.

Voilà l'historique des lois relatives à la frontière "Est" de la province de Québec.

Depuis que le gouvernement de la Puissance du Canada a donné à la province de Québec en 1912, le territoire de l'Ungava, appelé aujourd'hui : "le Nouveau-Québec", la question se pose de savoir quelle est l'étendue du territoire que Terre-Neuve peut réclamer sur la côte du Labrador depuis le Blanc-Sablon jusqu'au détroit d'Hudson.

Toutes les proclamations et les statuts depuis le 7 octobre 1763 jusqu'à la loi de 1825, qui traitent de ces frontières, mentionnent en termes vagues la côte du Labrador -(the coast of Labrador).

Le gouvernement de Terre-Neuve réclame non seulement la côte, mais le pays dans l'intérieur arrosé par les rivières qui se déchargent dans l'Atlantique. Et comme le grand fleuve Hamilton a un parcours de plusieurs centaines de milles dans l'intérieur des terres, le gouvernement de Terreneuve réclame tout le bassin de

grand fleuve, et se trouverait à englober presqu'un tiers de la péninsule du Labrador.

Le gouvernement du Canada, comme celui de la province de Québec, admet que la côte du Labrador depuis le Blanc-Sablon jusqu'au détroit d'Hudson appartient au gouvernement de Terreneuve, mais que par la "côte", on ne doit comprendre que le littoral et la partie nécessaire sur cette côte qui peut être utile à l'exploitation des pêcheries, parce que c'est surtout en vue de l'exploitation des pêcheries que cette côte du Labrador a été mise sous le gouvernement de Terre-Neuve.

Comme je l'ai dit au commencement de cette étude, la question est soumise au Conseil Privé impérial en vertu d'une entente entre le gouvernement de la Puissance et celui de Terre-Neuve, et il ne convient pas maintenant de donner les raisons qui militent en faveur de nos prétentions. Il suffit pour le moment de dire comment la question se pose.

Espérons néanmoins que les vues des autorités du pays sur cette question importante seront admises par le plus haut tribunal de l'Empire.

Jean Bouffard,

Greffier en loi, Dept. des Terres, Québec.





OUTRE-LAURENTIDES

Au Pays des bluets, des gourganes et de la ouananiche.

La vallée du Lac Saint-Jean que l'on appelait autrefois avec raison le "Grenier de la province de Quebec", qui a perdu ce titre pendant plusieurs années par sa très grande faute mais qui est en train depuis quelque temps de le reconquérir, a toujours été remarquable, pour un esprit quelque peu observateur par trois "specialités" ou plutôt, trois produits particuliers qui la distinguent radicalement de toutes les autres régions de la province de Quebec. M. de Pourceaugnac dirait que ces trois "spécialistés" sont : la Première, la Deuxième et la Troisième, mais je dirai un peu plus spécifiquement que ce sont : les bluets, les gourganes et la ouananiche. De cette façon, moins heureux que le burlesque personnage de Molière, je me vois forcé de donner quelques renseignements sur ces "spécialités" haut-saguenayennes.

Chaque province de notre pays a son orgueil national qui consiste en un sommet à la hauteur duquel aucun autre pays ne peut s'élever; l'Ouest a son blé, l'Ontario a ses viandes, Québec a ses érables, les provinces maritimes ont leurs huitres. Plus spécialement, chaque région de notre province en particulier, a son orgueil: L'Islet et Kamouraska ont leurs prunes, Charlevoix a ses volailles, l'Ile d'Orléans a son fromage raffiné et ses fraises, la Beauce a son sucre, etc.

Le lac Saint-Jean et le Saguenay ont leurs ouananiches, leurs bluets et leurs gourganes.

Les Bluets

Il serait oiseux de rappeler la réputation quasi universelle dont jouissent, aujourd'hui, les bluets du haut et du bas Saguenay.

"Bons bluets du Saguenay !... des bluets du Lac Saint-Jean !...

quatre pour faire une tarte !..." criaient naguère, à travers les villages, les vendeurs de bluets avant que ne fussent établis les marchés réguliers de Quebec et de Montréal pour la vente de ce délicieux petit fruit. Il y avait évidemment de l'exagération dans la mélopée des vendeurs de bluets, du moins quant à l'insinuation sur la grosseur des bluets saguenayens. Toutefois, pour mériter la réputation dont il jouit il faut que le bluet des montagnes et des "brulés" du haut-Saguenay soit d'une qualité supérieure à toute autre espèce aussi bien pour sa grosseur que pour sa saveur.

Disons, pour établir les justes proportions de notre airelle saguenayenne que les plus respectables bluets du Saguenay sont de la grosseur d'une noisette ordinaire et que les autres sont de celle de nos plus gros "pois à soupe" canadiens.

Le bluet du Saguenay est charnu, juteux et d'une saveur acidule très agréable surtout quand on le mange aussitôt qu'il est cueilli à l'arbuste qui le porte par lourdes grappes comptant chacune une moyenne d'une dizaine de fruits. Cet arbuste, de un pied de hauteur environ, a des rameaux anguleux, porte des feuilles de forme ovoides et alternes et des fleurs à ovaire infère.

Dans le nord de la France, on donne à la plante de l'airelle—celle qui se rapproche le plus de notre bluet du Canada—le nom de myrtile ou encore de "raisins d'ours". Mais tous les naturalistes s'accorderont, sans doute, pour dire que notre bluet n'est pas le moins du monde l'airelle ou le myrtile; il ne peut y avoir d'erreur à ce sujet. Mais passons...

Notre bluet cependant peut fort bien, dans le langage populaire, s'appeler le "raisin d'ours". Aucun fruit n'est plus aimé de nos gros ours bruns laurentiens. C'est dans les "brulés", dans les montagnes, dans les savanes sablonneuses, au milieu des taillis où s'étendent d'immenses "tales" de bluets que l'on a le plus de chances, en effet,—si chance il y a—de rencontrer maître Martin.

Mais en général, les "ramasseux de bluets" n'aiment guère ces rencontres. Elles ne sont pas évitées pour cela: loin de là. Que de paniques a causé, durant la saison des bluets, la présence soudaine de Martin signalée parmi les "ramasseux de bluets" ! Dans les montagnes de la Belle Rivière, le long du "Chemin de Québec", on a vu souvent des ours pénétrer, la nuit, sous des tentes où dormaient des familles entières qui avaient passé la journée à cueillir des bluets. Ces visites, on le conçoit, causaient toujours de fortes émotions et elles fournissaient le sujet de bien des "histoires" durant les veillées de l'hiver suivant, au village.

Quoiqu'il en soit, quand on proclame l'abondance des bluets

au lac Saint-Jean, en particulier, il ne faut pas perdre immédiatement le nord et le sud et croire que l'on peut en cueillir de pleins seaux sur la place de l'Eglise des villages. C'est ici qu'il faut s'entendre.

On compte dans la vallée du Lac Saint-Jean tout au plus quatre "zones à bluets". Et les voici :

La Frique—ou l'Afrique—c'est-à-dire un territoire de près de trois lieues de circonférence situé entre les paroisses de Normandin et de Saint-Félicien dans le nord-est du lac Saint-Jean. C'est un terrain sec, sablonneux et vallonné où il ne pousse que de misérables épinettes, quelques sapins rachitiques, et du taillis en abondance. Tout ce territoire est couvert de bluets. Durant la saison de ces fruits, en août, on peut compter le long de la route, plus d'une centaine de tentes qui sont les résidences temporaires de familles entières des paroisses environnantes qui passent là toute la saison des bluets et dont plusieurs, celles qui comptent le plus d'enfants, gagnent, durant la saison, jusqu'à $300.00 et $400.00 à "ramasser" des bluets que les chefs s'en vont vendre, chaque samedi, sur le marché de Roberval.

Derrière plusieurs de ces tentes, on voit, au bout d'une longe enroulée à un bouleau, une vache généralement très maigre qui semble s'ennuyer ferme dans son isolement. C'est elle qui fournit le plus gros de la nourriture à la famille... Un bol de lait frais avec des bluets dedans le tout sucré abondamment, quoi de meilleur et de plus rafraîchissant !...

Plus au nord, il y a le territoire colonisable en grande partie de la Péribonca et de la Mistassini et où les bluets sont également en abondance. Ici, on les trouve plutôt par "tales" mais des "tales" qui ont quelquefois un mille et même plus de surface; comme le bois est plus haut et plus épais et que partant l'ombre est plus fraiche, les bluets sont plus charnus et plus juteux dans cette partie du pays; ils me semblent cependant moins sucrés. Ils sont meilleurs quand on les mange "après le pied" mais ils se conservent moins bien et sont moins bons en confitures que les bluets des territoires plus exposés au soleil comme ceux des montagnes brûlées de la Belle Rivière, une troisième "zone à bluets" située plus au sud de la vallée.

Mais c'est la zone la plus inaccessible. En effet, pour atteindre les endroits "où il y en a", il faut escalader des montagnes d'une altitude qui ne se rapproche pas encore de celle du Mont Blanc, mais qui peut nous en donner une première idée, une fois que nous sommes parvenus au sommet.

Mais quels bluets, en haut et sur les pentes ! Les amateurs en

cueillent peu pour la bonne raison qu'ils les mangent à mesure qu'ils les cueillent. Ces fruits sont du miel le plus exquis. Ils sont généralement petits, mais si sucrés !... mais si fondants !... Ils sont d'un bleu de ciel, et tendres et fermes, se cueillent si facilement groupés qu'ils sont généralement en petites grappes rondes comptant, chacune, une quinzaine de fruits. Mais ils ne seront toujours que des bluets d'amateurs ou de gourmets.

Les "ramasseux de bluets" de profession, ceux qui veulent que la cueillette leur rapporte de l'argent, ne les aiment pas parcequ'ils sont trop haut perchés et que d'aller les cueillir là-haut et de les descendre par seaux et par boites dans la plaine, la peine en emporte le profit. On préfère pour le commerce les bluets des plaines.

Puis, voici une autre zone, celle-là en pleine civilisation. C'est le "Banc de Sable", situé à l'ouest de la Vallée du Lac Saint-Jean, entre les paroisses populeuses de Saint-Jérôme et Saint-Gédéon. Il y a là près de deux lieues carrées de terrain sablonneux et en taillis; c'est bien la terre à bluets. Aussi, en effet, jusqu'à il y a une dizaine d'années, les bluets étaient en abondance sur le Banc de Sable. Mais la civilisation, trop rapprochée des paroisses prospères environnantes les ont presque chassé. Le bluet est un peu sauvage et il n'aime pas à pousser et à mûrir aux bruits de la haute industrie, sous le panache des fumées noires des locomotives qui passent près de lui et aux cliquetis stridents des machines aratoires trop perfectionnées. Il s'accommode fort bien de l'humble et silencieux travail de la faucille et de la petite faulx, du râteau à bras et de la petite herse simple, et de la charrue a rouelles, mais quand arrivent la tintamarresque moissonneuse-lieuse, la stridente faucheuse à cheval, le râteau idem et les herses-camions, il se renfrogne, devient sec, perd son jus et sa saveur et alors, jugeant avec calme qu'il n'a plus sa raison d'être, intelligemment il préfère disparaître. Et c'est ce qu'ont fait les bluets du Banc de Sable.

Au reste, les pique-niqueurs de Saint-Jérôme et de Saint-Gédéon les avaient déjà depuis longtemps dégoûté de la vie quand ils ont décidé de mettre fin à cette dernière.

Et voilà la vérité sur les zones à bluets du Lac Saint-Jean. A part cela, on en trouvera quelques "tales", ici et là, dans les "brulés" de Coushpagan, de l'Ashuapmouchouan et de la Metabetchouan, mais il reste surperflu de dire et d'aller repéter à tout venant que les bluets poussent dans les interstices des murs, au Lac Saint-Jean.

Les gourganes

Evidemment, on ne peut pas dire que la gourgane est une pro-

duction cosmopolite que les peuples se sont disputés en se basant sur leur civilisation plus ou moins intensive. On ne parle aucunement du triomphe de la gourgane à Athènes, sous Aristide surnommé le Juste et l'on ne peut dire, même en nous basant sur les minuties de l'histoire qu'elle s'est épanouie aux grands jours de l'empire romain. Juvénal, qui sillonna le visage des affranchis puissants et marqua de son fouet les épaules nues de Messaline, n'a pas chanté la gourgane dans ses satyres. Au Moyen-Age, on est muet comme des carpes au sujet de la gourgane et les historiens du second empire sont de marbre là-dessus.

Plus près de nous—temps et lieu—c'est en vain que l'on chercherait dans les œuvres de nos historiens des renseignements sur la gourgane et nous consulterions vainement les Relations des Jésuites, Smith, Parkman, le baron Masères, Christie, Watson, Ferland, Miles, Bibaud, Garneau, Faillon et Sulte.

La gourgane mériterait pourtant—surtout en ces temps de cherté de la vie—une réputation universelle. Elle n'est connue généralement, à vrai dire, qu'au lac Saint-Jean et au Saguenay où depuis nombre d'années on lui rend pleine justice en la mangeant, je ne dirai pas à toutes les sauces, mais en bonne soupe, ce qui est, au reste, sa destination naturelle voulue par l'auteur de la Nature.

On cultive la gourgane dans quelques potagers des Cantons de l'Est, mais n'en déplaise aux descendants des anciens Loyalistes, qui se sont fixés dans ce coin de la province de Québec, ils donnent à la gourgane une destination que je n'hésite pas à qualifier de ridicule; après l'avoir fait griller, ils en font un café qu'ils appellent le "café canadien", comme si ces fils des anciens *United Empire Loyalists* de la portion ouest du Canada voulaient prendre une sorte de plaisir à tourner en dérision jusques nos plus humbles légumes...

La gourgane est une légumineuse papilionacée à soupe seulement, ô Loyalistes, entendez-vous, eussiez-vous gagné cent batailles de la Boyne !...

Et quelle soupe qu'une soupe aux gourganes cuite avec un morceau de lard salé ! Qui y a goûté une fois voudrait en manger toujours. La gourgane constitue un aliment essentiellement nourrissant; elle est d'une agréable amertume. Quand la ménagère a eu le soin et la patience d'enlever à l'une des extrèmités de cette fève le petit croissant jaune sombre qui y est collé, elle fait un potage d'un goût des plus savoureux. Car, le petit croissant, si l'on n'a pas eu soin de l'enlever, donne à la soupe une couleur noire comme de l'encre et un goût amer. C'est l'une des plus curieuses particularités de la gourgane.

La plante de la gourgane est haute de deux pieds généralement et très droite; ses feuilles, d'un beau vert tendre, sont longues et pointues, épaisses et rudes au toucher; par groupes de trois ou quatre, elles adhèrent directement et fortement à la tige; les gousses, également par groupes de trois ou quatre, viennent parallèles aux feuilles. Ces gousses sont sessiles, grosses et courtes, veloutées à l'extérieur et spongieuses à l'intérieur. Elles contiennent, chacune cinq à six graines volumineuses, un peu aplaties, de la grosseur de l'extrémité du pouce d'une femme.

La gourgane pousse dans une terre fraîche et forte, bien fumée D'où nous vient-elle? Il est bien difficile de le savoir au juste. Il est à peu près certain, cependant, qu'elle a été importée, au temps des Français, de la Vendée, de la Saintonge et de l'Anjou et qu'elle soit ainsi en ligne directe la descendante de la fève des marais qui a toujours été abondante dans ces provinces du vieux pays de France.

Au reste, nos horticulteurs, qui, soit dit en passant, dédaignent d'employer le mot gourgane quand d'aventure, ils ont à parler de cette légumineuse, l'appellent souvant la fève des marais ce qui indiquerait un reste de survivance française, mais, d'une façon générale, nos horticulteurs ne savent pas grand chose sur la gourgane. Dans tous leurs traités, ils l'ont ignorée complètement et c'est en vain que l'on en chercherait la moindre description.

Et maintenant d'où vient le mot gourgane? Ici, mystère encore. On cherche en vain ce mot dans les dictionnaires. Seul le "Dictionnaire du Parler Populaire des Canadiens-français" de feu le Dr. N. E. Dionne en fait une mention et les renseignements qu'il en donne jettent évidemment peu de lumière sur le sens étymologique de ce mot. On y voit simplement : "GOURGANE: fève." C'est tout et c'est peu. Au reste, on n'en connait pas plus long. Disons que c'est un mot essentiellement du parler populaire bas canadien qui ne veut rien dire et qu'il est impossible de décomposer. Il ne vient pas du latin ni du grec et il n'est pas un anglicisme.

Pourquoi la gourgane ne s'est-elle pas plus généralisée dans le Canada et même dans la province de Quebec! Caprice !... Toute la terre du Canada est bonne pour la culture de la gourgane et cette dernière n'est cultivée d'une façon générale qu'au lac Saint-Jean et au Saguenay, un peu dans la vallée de la Matapédia et un peu aussi dans Bellechasse et dans Dorchester. A Montreal et à Québec quand on parle de la gourgane on semble parler l'iroquois.

Il est donc certain que la patrie de la gourgane c'est le haut Saguenay. Que l'on parcourt toute cette région et l'on ne verra pas un seul potager où il n'y ait pas un "carré de gourganes." Pen-

dant tout le temps des récoltes elles servent à la soupe des rudes moissonneurs. En bons Canadiens de Quebec, les habitants du Lac Saint Jean et du Saguenay aiment la soupe aux pois avec des herbes salées; mais ils préfèrent la soupe aux gourganes plus nourrissante, plus savoureuse. C'est le régal des jours de "gros ouvrage" quand les blés et les avoines sont bien mûrs et qu'il faut les couper vite avant le mauvais temps.

La Ouananiche.

J'ai pêché la ouananiche, la première fois, au cours de l'une de mes dernières vacances d'écolier. Nous étions trois, campés sur les bords de la Grande Décharge du lac Saint-Jean. La première journée, nous avions sillonné en vain, montés sur notre canot d'écorce, la baie que forme l'entrée de la Grande Décharge; nous avions essayé toutes les mouches que renfermait notre "portefeuille" de pêche. Pas une seule ouananiche ne vint les effleurer de leur nez fin. Le deuxième jour, nous résolûmes de nous procurer un guide indien que nous trouvâmes au "Island House" construit à l'entrée de la Decharge par la Compagnie de l'ancien Hôtel Beemer de Roberval, spécialement à l'usage des pêcheurs de ouananiches. Et nous partîmes sous la direction orgueilleuse de notre guide François Maas. Au premier endroit, que, la veille, nous avions en vain battu de nos lignes, le guide se mit à étudier le ciel, les nuages, le soleil, le vent, l'eau, puis il nous dit : "Mettez une mouche jaune à vos lignes et... envoyez fort !..."

Dans moins de deux heures, nous capturâmes dix superbes ouananiches.

Et ceci montre combien est capricieux ce délicieux poisson de nos eaux douces, une autre "spécialité" du lac Saint-Jean.

La pêche à la ouananiche est un art qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder. Ne pèche pas la ouananiche qui veut. Il faut être doué d'une habilité peu commune doublée d'un sang-froid de marin. La ouananiche est un poisson qui se bat superbement et quand il se sent pris il se lance à cinq ou six pieds dans l'air avec une vigueur extraordinaire à tel point que le plus sûr moyen de le capturer c'est de l'amener à se jeter lui-même dans l'embarcation. Autrement on peut prendre une heure à le noyer.

La ouananiche est à la vérité assez peu connue parce que les endroits où on peut la pécher sont plutôt rares. C'est un poisson de luxe. Il n'existe, à bien dire que dans les eaux du lac Saint-Jean et dans celles du lac Sotagama—Tchitogama—situé à soixante milles de Chicoutimi. En passant, disons que c'est à cet endroit

que les aéronautes américains Post et Hawley, partis en ballon de Saint-Louis, Missouri, furent obligés d'atterrir au fort d'une tempête de neige, le 29 octobre, 1910. Sans l'aide de chasseurs indiens montagnais qui les trouvèrent et qui les ramenèrent à la civilisation, ils auraient trouvé une mort affreuse en cet endroit sauvage.

D'après Montpetit, dans ses "Poissons d'eau douce", la ouananiche existerait dans presque tous les lacs du Labrador; mais, comme ces lacs ne sont pas d'accès très facile, la ouananiche y existerait-elle par bancs, que sa capture nous intéresserait guère. M. J. Guay, de Chicoutimi, un pêcheur de grande expérience, assure qu'il se trouve de la ouananiche dans une rivière du continent africain; chose curieuse, ce serait la même que celle du lac Saint-Jean.

Au lac Saint-Jean, on ne pêche la ouananiche, à bien dire que dans deux endroits: dans l'estuaire de la rivière Metabetchouan et dans la Grande Décharge qui est le paradis de ce poisson. Elle existe aussi, mais très peu, dans les estuaires de tous les tributaires du lac Saint-Jean : l'Ashuapmouchouan, la Ouiatchouan, la Mistassini, la Peribonca et autres rivières. Dans la Grande Décharge, les meilleurs endrcits de pêche à la ouananiche sont la Baie de la Décharge, la Vache Caille, la Chute à Griffith ainsi nommée en l'honneur de l'un des plus passionnés des sports américains qui, naguère, passait les étés à la Grande Décharge, M. W. Griffith, de New-York. Ces endroits ont été loués pendant de longues années par M. H. J. Beemer qui était autrefois propriétaire de l'Hôtel Beemer de Roberval, construit en 1887, et de l'Hotel "Island House". Le premier a été détruit par le feu voilà une quinzaine d'années ce qui nécessita la fermeture de l'"Island House" qui existe encore mais qui est fort délabré. Pendant près de vingt ans, la réclame faite par la compagnie du Québec et Lac Saint-Jean aux Etats-Unis a attiré au lac Saint-Jean des milliers de touristes qui, après avoir passé quelques jours à l'hôtel de Roberval, se rendaient au "Island House" bâti à l'entrée de la Grande Décharge et où ils faisaient la pêche à la ouananiche. Un grand nombre de guides, la plupart des indiens Montagnais, logeaient dans une maison construite près de l'hôtel et gagnaient leur vie à conduire les étrangers dans les différents endroits de pêche de la Grande Décharge et surtout à leur faire sauter les rapides en canot d'écorce. C'était une aventure des plus périlleuses.

Un pénible accident a mis pratiquement fin à ce sport émotionnant. En 1897, deux journalistes de Chicago, en sautant les trois roches du Rapide Gervais, l'endroit le plus périlleux de la Grande

Décharge, se noyèrent. Cet accident effraya par la suite les plus braves et le "saut de la Décharge" devint de moins en moins populaire.

De même que devient peu à peu chose du passé la pêche à la ouananiche dans la Grande Décharge, grâce aux manifestations de la haute industrie et, en particulier, à l'industrie de la pulpe qui a nécessité la construction d'écluses sur la rivière Chicoutimi et sur la Rivière-au-Sable, détruisant ainsi les places de pêche. (1)

J'ai dit que la ouananiche est peu connue. Elle a été à peu près ignorée des historiens de notre gente poissonnière. En vain on chercherait une mention de la ouananiche dans les ouvrages de tous ceux qui ont écrit sur la pèche dans la province de Québec : le Dr. William Henry, le Rév. W. A. Adamson, Robert D. Rosevelt, Chs. Lemnan, Chs. Hallock, H. William Herbert, Henry P. Wells, G. M. Fairchild, et tant d'autres auteurs anglais et américains.

Car il est pénible et singulier de constater que à part les rapports annuels soumis à la Législature sur la pêche, à part un opuscule publié par le juge A. B. Routhier, "En canot", à part un volume très intéressant du reste et fort bien fait de Montpetit: "Les Poissons d'eau douce du Canada." et de bonnes pages de Sir James M. LeMoine, les lettres canadiennes ne comptent aucun travail en langue française de longue haleine sur la pêche dans les eaux québeccises. C'est aux écrivains anglais et des Etats-Unis que l'on doit la série des livres instructifs sur nos rivières, sur nos lacs et leurs habitants. Mais aucun de ces écrivains ichtyologistes, très renseignés pourtant, n'a dit un mot de la ouananiche, excepté Montpetit et Chambers.

Montpetit a consacré quatre ou cinq belles pages de son beau traité sur les poissons d'eau douce au Canada à la "huananiche". Mais j'en veux un peu à Montpetit d'avoir fait nager notre ouananiche un peu partout avec ce "h" qui ne lui va pas du tout; et ce que je ne comprends pas, c'est que Montpetit ait pris la peine de féliciter Chambers d'avoir respecté l'orthographe canadienne française dans l'épellation du mot "ouananiche". Il est vrai qu'il donne d'assez bonnes raisons pour justifier le mot "huananiche" mais, pour ma part, j'en suis pour la conservation et le respect des mots et des

---

1—Aujourd'hui les pêcheurs de Saint-Gédéon-les-Iles et de Saint-Henri de Taillon pèchent la ouananiche pour le commerce, même au large du lac où ils tendent des filets. Ils ont réussi à établir un marché de ce poisson à New-York et à Montréal. Avant la guerre, ils vendaient la ouananiche de 7 à 9 centins la livre; aujourd'hui, ils la vendent jusqu'à 18 centins. Ils l'expédient dans des boites spéciales qui conservent de la glace jusqu'à destination.

noms populaires, peu importe les savantes distinctions des savants étymologistes.

Que la ouananiche reste la ouananiche; que la fève des marais demeure toujours la gourgane et que l'airelle ou le myrtile soit toujours le bluet, et même, à certains moments où je me sens pris d'une admiration sans borne pour notre "délictable parlure", je serais prêt à opiner en faveur du "beluet".

DAMASE POTVIN.

UN VOYAGE DANS L'UNGAVA

DANS la "*Géographical Review*" (livraison du mois d'août dernier) a paru. sous le titre de "*Two traverses across Ungava peninsula Labrador*", une étude qui n'est pas sans intérêt et que nous allons essayer de résumer.

L'auteur de cette étude, M. Robert Flaherty a, pour le compte de Sir William Mackensie, exploré une lisière de territoire comprise entre la baie d'Hudson et la baie d'Ungava, dans le but de découvrir jusqu'à quel point s'étendaient les gisements de minerais (*Animikean.*) dont le géologue Low avait, en 1898, constaté la présence près de la rivière Koksoak.

Il espérait retrouver ces gisements aux abords du golfe aux Feuilles (Leaf Gulf), à quelque cent milles au nord du fort Chimo, Dans ce golfe se décharge la rivière aux Feuilles (Leaf), rivière alimentée par le lac Minto. Ainsi nommé par Low, lors de son voyage, ce lac a une longueur d'environ 115 milles, et il est un des plus grands lacs, sinon le plus grand de l'Ungava.

M. Flaherty a suivi un parcours tout différent de celui qu'avaient suivi le Dr Mendry, en 1824, lorsqu'il établit pour le compte de la compagnie d'Hudson, le fort Chimo, et Low, lors de ses recherches géologiques. Comme question de fait, il s'est trouvé à explorer la partie septentrionale de la péninsule qui, au dire de Low, n'était connue que de quelques Esquimaux nomades. Dans cette région, le poisson et le gibier sont plutôt rares. Aussi le parti d'expédition dirigé par Flaherty, eût-il à transporter des quantités considérables de provisions; ce qui nécessita l'emploi d'un grand nombre de chiens. On prit quelque 35 jours à franchir une distance de 750 milles à travers une série de dunes de neige, sur lesquelles

les traineaux glissaient comme un canot sur la mer. Les guides de M. Flaherty étaient très habiles et réussissaient à le comprendre, bien qu'il ne connut que quelques mots de leur langue et qu'il leur parlât par signes.

Du poste de la rivière à la Grande-Baleine, (*Great Whale River*) à la pointe Blanche Baleine, (*White Whale point*, 57o N) ils côtoyèrent les banquises qui viennent s'amonceler contre les escarpements de la baie d'Hudson, puis se dirigèrent vers l'intérieur du pays. A 30 milles de ces escarpements, se trouve la ligne de faîte qui sépare les eaux coulant vers la baie d'Hudson de celles qui vont se jeter dans la baie d'Ungava. A l'ouest de cette ligne de faîte, c'est une série de montagnes granitiques, dénudées, d'une hauteur maximum de 1000 pieds, orientées en tous sens, et entre lesquelles s'étalent des lacs nombreux. A l'est, jusqu'au lac Minto, les montagnes graduellement s'abaissent. C'est un pays sans arbres, sauf dans les vallées protégées contre les vents violents où l'on trouve quelques chétives épinettes de la taille d'un homme; pays à la surface duquel sont disséminés des blocs erratiques, des débris glaciaires de toutes sortes ; pays de désolation et chaotique.

Le lac Minto, dont il a déjà été question, a été suffisamment décrit dans le dernier numéro du Bulletin, (livraison d'octobre, page 301), pour qu'il ne soit pas besoin, d'en parler longuement. Ajoutons que sa situation marque en quelque sorte la ligne septentrionale de la végétation arborescente, que le pays qui l'entoure est formé de gneiss et de granit, et que les Indiens des régions plus méridionales venaient, autrefois, dans cette région, non seulement chasser le caribou, mais encore faire la guerre aux Esquimaux.

Le lac Minto, comme nous l'avons déjà écrit, a comme décharge la rivière aux Feuilles, rivière très importante dont la longueur est de 400 pieds et la profondeur de 10 pieds, qui à partir du lac et sur un parcours de 20 milles, s'épanouit ici et là en une série de petits lacs, que bordent des collines rondes dénudées, entre lesquelles on trouve de petits bosquets d'arbres rabougris. D'un de ces lacs part un chemin de portage (trail) qui va jusqu'à la rivière *Koksoak*, chemin suivi autrefois par les chasseurs de caribou. Après s'être ainsi épanouie en petits lacs, la rivière aux Feuilles coule entre des terrasses graveleuses d'une largeur de 1000 pieds, qu'épousent des collines d'une hauteur moyenne de 500 pieds, montrant toutes les caractéristiques d'un pays où les glaciers ont exercé une influence considérable. La rivière aux Feuilles est plutôt une rivière d'un cours tranquille; elle ne cascade que sur une longueur de 9 milles. Par contre, c'est une rivière aux eaux claires comme vitre, où l'on

trouve, surtout près de son embouchure, en quantité, le saumon et le poisson blanc.

A 70 milles de la mer, commencent à se dessiner des terrains stratifiés semblables à des terrassements de chemin de fer, et épousant étroitement les montagnes granitiques voisines. Elles ont une hauteur maximum de 200 pieds. La mer les a mises à nu en se retirant. Au fur et à mesure que l'on approche de l'embouchure de la rivière aux Feuilles, ces terrasses ont, naturellement, une plus grande hauteur (environ 250 pieds). La présence de ces terrasses ne va pas sans démontrer que le plateau Laurentien émerge de plus en plus. Avant Flaherty d'autres explorateurs avaient noté ce phénomène. Il existe des preuves nombreuses que la mer recouvrait, il n'y a pas très longtemps, ces terrains stratifiés qui forment terrasses le long des monts granitiques. A ce sujet, M. Isaiah Bowman, un éminent physiographe que nous avons eu le plaisir et l'honneur d'avoir comme professeur, écrivait en substance en 1911: "Que le niveau du plateau Laurentien ait changé depuis l'époque glaciaire, que ce changement se continue il en existe des preuves abondantes. Ainsi, au sud du détroit d'Hudson, au cap Nachwak, on peut voir à 1,500 pieds au dessus de la mer les anciennes lignes de rivage. Sur la côte est de la baie d'Hudson se détachent de nombreuses terrasses découpées dans les alluvions, jusqu'à une hauteur de 300 pieds au-dessus de la mer. A 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, les argiles stratifiées enferment dans leur masse des coquillages d'eau profonde. Mais il y a plus: à 30 pieds au-dessus des plus hautes marées, des bois de flot, surtout de l'épinette et du cèdre, que les eaux ont laissés en se retirant, forment une ligne sinueuse. Ce sont là des faits d'ordre physique. Il y a encore des faits d'ordre humain qui ne sont pas moins convaincants. On sait que les Esquimaux ont l'habitude, pour capturer le plus de poissons possible, de construire, à basse marée, des espèces de barrage en pierre où se trouvent emprisonnés les poissons lorsque les eaux se retirent. Ces barrages évidemment ne sont édifiés qu'à proximité du rivage. Or l'on en voit à 70 pieds au-dessus de la mer. (Cf. Forest Physiography, page 563)."

Que faut-il de là conclure sinon que cette partie du continent émerge. Cette émersion, comme on a pu du reste le constater, est presque un fait d'histoire contemporaine. Les observations de Flaherty ne font sur ce point qu'ajouter à celles que d'autres explorateurs avaient faites et que M. Isaiah Bowman avait analysées. Au voisinage de ce golfe M. Flaherty trouva des traces de ces gisements de minérai à la découverte desquels, comme nous l'avons dit plus haut, il était parti, et qui, suivant toute apparence, d'après

les données même du géologue Low, devaient se prolonger vers le nord.

Le golfe communique avec la baie de l'Ungava par un étroit passage où vient tourbillonner la haute marée, accumulant les blocs de glace à une hauteur considérable.

Lorsqu'il eut terminé cette première course M. Flaherty, toujours dans l'espérance de retracer plus au nord le prolongement des gisements de minerais décrits par Low, décida de retraverser la péninsule de l'Ungava, en suivant à peu près le 60o parallèle. De ce second voyage nous parlerons dans un prochain article.

A. BÉDARD.

LE PAYS DES FOURRURES

LA paix d'Utrecht termina, en 1713, une longue série des guerres, tant en Europe que dans l'Amérique du Nord. La France perdait la baie d'Hudson, Terreneuve, la Nouvelle-Ecosse appelée Acadie et le territoire inoccupé du Nouveau-Brunswick. Les Canadiens perdaient tout le papier monnaie que le roi leur avait imposé, de fait il ne restait ni or ni argent dans la colonie qui comptait à peu près vingt mille âmes.

Le monopole du commerce des pelleteries était ruiné, d'abord à cause de la guerre et ensuite parce que, depuis trente ans, la valeur du castor baissait toujours en France et comme il était défendu d'en vendre à l'étranger, les actionnaires avaient fini pour ne plus pouvoir rencontrer leurs frais d'exploitation et la perte des pays ci-dessus mentionnés restreignait, pour le futur, le champ des coureurs de bois. Ceci concernait surtout le gouvernement qui faisait son profit de ce genre de commerce.

Quant au Canada il n'avait aucun établissement industriel et ne se voyait nullement dérangé sous ce rapport. Tous les articles fabriqués venaient de France et devaient continuer d'en être importés. Le principe en vigueur faisait de la colonie une vache à lait au bénéfice du royaume. Chaque chose etait calculée pour le bien des Français. Il n'était pas question de prendre des mesures ou faire des lois en vue d'avantager les colons. Cette idée fausse politique était aussi espagnole, portugaise, hollandaise, Créer une nouvelle

France qui se développerait en utilisant ses propres ressources n'entrait pas dans la tête des gouvernants. Or, on ne voyait dans le Canada qu'un pays de fourrures et c'était la limite des conceptions du souverain, de ses ministres, de la classe dirigeante, du personnel de la cour, comme aussi de tout le monde. N'ayant jamais connu rien de mieux que cela, on s'y tenait ferme et ce que l'on appelle le commerce du Canada n'allait pas plus loin que cette notion enfantine. Quelqu'un avait parlé sur le même principe, du monopole de couper du bois d'œuvre dans nos forêts et de l'exporter en France ou ailleurs, mais la réponse était que les forêts du royaume devaient être protégées contre la concurrence et, en ce qui regarde d'autres pays, il ne fallait pas leur vendre nos grains ni en acheter d'eux. Dans ce cercle fermé il ne restait à l'habitant que la liberté de cultiver sa terre pour son unique besoin et rien de plus.

La question était de savoir si l'on pourrait reprendre la récolte des peaux de luxe et autres, aussi quelle serait la situation du marché où s'écoulait cette marchandise. D'une manière ou de l'autre les vrais intéressés étaient les marchands compris dans le monopole, aussi le roi qui se faisait payer une prime sur ces transactions.

Le roi recevant de la sorte un revenu de la colonie devait solder les dépenses des fonctionnaires, entretenir des troupes et payer pensions aux officiers d'épée. Ce que la douane rapportait au port de Québec ne pouvait être affecté aux besoins de l'administration sans l'autorité de Versailles. De travaux publics il n'en était pas question, sauf pour réparer un édifice du gouvernement. La voirie des campagnes se faisait par corvées d'habitants, et nul salaire n'y était attaché. Parfois le trésor gratifiait une communauté religieuse, une église, un hospice, mais toujours par un consentement de Versailles. Parkman a eu tort de dire que le Canada était tellement pauvre qu'il lui fallait l'aide du roi pour planter un clou sur un mur. Celui qui recevait tout le revenu de la colonie devait au moins en payer les dépenses indispensables. D'autres ont relevé le fait que les Canadiens n'étaient pas employés dans les bureaux publics sous le régime français, mais le principe déjà mentionné s'y opposait— pourtant on en rencontre quelques uns. Règle générale les Canadiens ne devaient pas voir de trop près ce qui se passait dans le gouvernement.

Les mémoires du temps parlent de centaines de milliers de livres pesant de peaux de castor et autres animaux à poil dont les postes de Chagouamigou, Michillimakinac, la baie Verte, Cataracoui, étaient encombrés, mais qu'il aurait été inutile d'apporter à Québec vu que la France n'en demandait guère plus de cent cin-

quante mille livres par année. Aux prises avec toute l'Europe depuis un quart de siècle le royaume achetait pour sa consommation propre et non plus pour revendre autour de lui. Les faillites en ce genre de trafic devenaient générales.

Le retour de la paix (elle devait durer trente ans) faisait concevoir des espérances, non pas pour la colonie, on ne s'en occupait nullement, mais pour le débit des fourrures et il se forma un monopole appelé la compagnie d'Occident. Le gouverneur Vaudreuil qui était allé en France apporta cette nouvelle à son retour au printemps de 1716, annonçant aussi la mort de Louis XIV, l'installation de la régence du duc d'Orléans, et le projet de pousser les découvertes du côté du nord-ouest,

Il va sans dire que cette dernière idée ne venait pas tout-à-fait de la tête des savants. Très peu de personnes se mettaient en peine de la géographie, néanmoins, par exception, il s'en trouvait en Angleterre, en Hollande, en France et celle-ci, voyant que l'on projettait d'étendre les courses des ramasseurs de pelleteries dans la direction de l'ouest, à partir du lac Supérieur, sollicitaient le conseil de régence de donner de l'encouragement à l'esprit de découverte, de manière que l'on put deviser une combinaison, très lente à agir au commencement et qui prît enfin la forme suivante : les commerçants fourniraient les fonds et jouiraient des profits que ces entreprises apporteraient par le commerce des castors, tandis que l'Etat aurait l'air de patronner la partie des découvertes. En d'autres termes rien n'était changé au vieux système du monopole si ce n'est que la France approuvait les acquisitions de territoire et voulait en prendre possession officiellement en se donnant le ton de travailler à la plus grande connaissance du continent américain. Sous Louis XIV les courses de la Salle et de Duluth avaient été désapprouvées parce que l'on ne voyait pas—et avec raison—le besoin de sortir du Canada pour se procurer du castor, mais cette marchandise étant devenue rare dans les régions facilement accessibles il fallait aller en chercher plus loin et cela servit de prétexte pour dire que l'administration songeait aux découvertes. La chose ainsi colorée on comprend que Vaudreuil, le Père de Gonor et avant lui Charlevoix aient prêté leur assistance à l'idée de faire pénétrer dans les terres des expéditions destinées à résoudre le problème de "la mer de l'ouest". On comptait rencontrer le Pacifique quelque part, au Manitoba aujourd'hui.

Les deux Pères Jésuites espéraient y établir la propagation de l'Evangile, mais de plus, ils avaient le désir de révéler au monde la véritable mesure de l'Amérique du nord allant de l'Est à l'Ouest.

Sous ce dernier rapport, les savants s'agitaient, ils pétitionnaient le conseil de régence et publiaient nombre d'écrits dont la cour et la ville, comme on disait, étaient obsédéees. Pierre le Grand, tzar de Russie, dans sa visite en France, s'en trouva frappé et il fit la réflexion que les navigateurs russes, partant du Kamchatka, auraient autant de chance que les Français, de s'assurer jusqu'où le Pacifique s'arrêtait en battant les côtes de l'Amérique. C'était une question de longitude à fixer et cela devenait très possible par la mer. Selon la coutume, des discussions interminables occupaient un certain groupe de curieux et selon la coutume aussi, le gouvernement se lassa vite—il était occupé du plan chimérique de Law au bas Mississipi. La banqueroute qui fut le résultat de cette autre conception ne raccommodait pas les affaires.

On sait pourtant que le Père Charlevoix retourna sur le Saint-Laurent, vers 1720, chargé en partie de commencer l'œuvre des découvertes en recueillant des informations d'après lesquelles on espérait pouvoir dresser un plan de conduite qui favoriserait la marche en avant. Il soumit deux propositions qui ne furent pas acceptées.

La traite n'attendit pas la décision du pouvoir, elle pouvait agir sans cela, son intérêt la poussait à ne point différer les opérations. Dès 1717, le lieutenant Robutel de la Noue, né à Montréal, créait un poste à l'entrée de la rivière Kaministiquia qui se décharge au nord-ouest du lac Supérieur, la baie du Tonnerre à présent. Il est clair que c'était la compagnie des marchands qui se plaçait de suite sur le chemin des pays inconnus. Alors pourquoi un lieutenant des troupes commandant en ce lieu? Parce que celui-ci représentait la France.

Avant 1717 on ne prenait jamais cette précaution qui eut été sans objet puisque les ramasseurs de pelleteries opéraient en territoires français. Il est vrai que Michillimakinac et Cataracoui étaient sous la direction militaire mais on y tenait garnison pour assurer la paix seulement tandis que vers l'ouest et le nord il y avait un nouveau droit d'occoupation à affirmer.

La charte de la compagnie de la baie d'Hudson, accordée par Charles II, d'Angleterre en 1670, ne définit aucun territoire et les postes de la compagnie se tenaient sur les rivages de la baie James sans pénétrer plus loin dans les terres, pas même par le moyen de coureurs de bois ou autres employés. C'était aux Sauvages à fréquenter ces postes et tout le commerce s'y faisait ainsi. Les Français aventuraient leurs forts l'un après l'autre à travers le pays et jugeaient qu'il valait mieux y tenir des officiers d'épée avec commis-

sion du roi, de sorte que ces régions passaient de suite sous la couronne et leur possession ne pouvait être contestée.

Une trentaine d'années avant 1717, Duluth avait séjourné chez les Sioux pour son compte personnel, néanmoins il avait fait une cérémonie de prise de possession, se disant autorisé dans ce cas, par Frontenac. Après le traité d'Utrecht on jugerait à-propos de donner un caractère plus sérieux à de telles démarches en y montrant l'uniforme des troupes. Les Sauvages étaient vivement impressionnés par le costume militaire. Ceci était bien d'accord avec les arrangements intervenus entre le pouvoir royal et la compagnie d'Occident, de même que les émules de la science géographique s'en montraient plus satisfaits que d'une simple occupation de comptoir de traite. On calculait aussi que nos coureurs de bois capteraient la traite jusqu'au voisinage des postes anglais de la baie James, ce qui ne manqua pas d'arriver puisque les Anglais ne se risquaient point dans la profondeur des terres.

La carte Jolliet, 1674, indique l'embouchure de la Kaministiquia avec cette note : "Rivière par où on va aux Assinipoulala à 120 lieues vers le couchant." Puisque du temps de Jolliet on savait cela on pourrait penser que des tentatives avaient été faites par la suite pour visiter les Assiniboines, mais rien ne le démontre. La Noue devait être en face de l'inconnu. En 1718 Vaudreuil lui écrivait que, s'il parvenait à lui envoyer de bonnes nouvelles des pays de la Kaministiquia, il ferait partir M. de la Morandière, Canadien, pour s'approcher de la mer de l'ouest. Il faut croire que les bonnes nouvelles firent défaut car nous ne voyons personne se mettre en route pour tenter ce voyage.

Les chercheurs et les faiseurs de plans se divisaient en deux classes 1o établir une base sur le Mississipi et utiliser la rivière Missouri qui promettait de se prolonger loin à l'Ouest; on abandonne promptement ce projet. 2o avoir pour point de départ la côte nord-ouest du lac Supérieur. Vaudreuil réunit les deux idées en faisant un poste aux Sioux directement à l'ouest du lac et un autre, celui de La Noue, au lac même, plus au nord de l'autre. Ces vedettes, placées encore à une grande distance l'une de l'autre, devaient contribuer puissamment à éclairer le mystère qui enveloppait les contrées de l'ouest et du nord-ouest.

Les missions des Jésuites et la traite qui reprenait vigueur donnaient lieu à un mouvement continuel sur le lac Supérieur. Cependant Michillimakinac, principal point de repère de cette longue suite de stations et de voies navigables qui communiquaient avec la Louisiane, prenait la première importance. On y était parfois témoin

de rassemblements de chasseurs, aventuriers, explorateurs, guerriers sauvages, qui en faisaient un semblant de ville, du moins la capitale de l'ouest.

Le Canada n'existait aux yeux de la France que par la valeur de ses peaux de castor et les Iroquois en certains lieux se rendaient maîtres de la chasse au profit des Anglais. Il fallait au plus vite barrer la frontière du lac Ontario. En 1721 le fort Niagara fut construit. Rien n'était fait en toute chose, si ce n'est en vue de la traite. La moitié de la jeunesse canadienne était aux gages des ramasseurs de pelleteries, à travers le Haut-Canada, au Détroit, Michillimakinac, baie Verte, rivière des Illinois, haut, moyen et bas Mississipi, pays des Sioux, tout le lac Supérieur. Cette colonie agricole qui s'était formée seule et dont on ne tenait pas compte venait à point au secours des exploiteurs de fourrures en leur épargnant les frais de faire venir d'Europe des hommes qui, certainement n'auraient pu fournir un aussi bon service que celui des habitants. A Michillimakinac, selon le va-et-vient du trafic, on voyait autant de monde qu'à Montréal, tout pour la traite.

Les Anglais des côtes de l'Atlantique rôdaient jusqu'au Mississipi, à la recherche du castor. L'immense étendue des territoires que les Français parcouraient depuis 1640, 1660, 1680, leur assurait l'abondance du trafic des peaux de luxe et je pense que 1720 est la date centrale de dix années des plus avantageuses sous ce rapport. La poussée vers l'ouest qui semblait si désirable en 1715 était oubliée, on s'en tenait à ce que l'on avait sous la main et c'était beaucoup, peut-être croyait-on même que ce champ était inépuisable— mais on en abusait, on le ravageait comme on avait fait du Saguenay avant 1660, du Saint-Maurice avant 1700, de la rivière Ottawa en tout temps, sans parler des Iroquois qui depuis 1650 tenaient le Haut-Canada et l'avaient réduit à presque rien comme domaine de chasse pour leur bénéfice et celui des Anglais.

Telle était la situation : toute la politique, le soin du Canada, sa gouverne, étaient compris dans un mot : le castor. Après cela, le déluge ou l'abandon. Cependant la colonie existait. Elle atteignait trente mille âmes, la paix laissait vivre les habitants, qui ne s'enrichissaient point mais ne souffraient nullement et défrichaient autour d'eau à mesure que les familles se multipliaient. Ceci promettait des soldats pour les guerres à venir et le roi ne serait pas à la peine de dépenser de l'argent pour des troupes qui se trouveraient sur les lieux, toutes formées et servant sans solde. A ce point de vue assez misérable et tout-à-fait égoïste les choses allaient bien en Canada.

Une période de notre histoire se trouva ainsi dessinée, elle va

de 1715 à 1725. Avant que d'entrer dans l'explication de ce qui survint après, cela arrêtons-nous et faisons la connaissance du personnage qui sera le plus en évidence au cours des vingt autres années.

Pierre Gautier, né en 1685 aux Trois-Rivières, fils de Réné Gautier de Varennes et de Marie, fille de Pierre Boucher bien connu, portait le surnom de Bournois et il commença par servir dans le militaire en 1704 vers la région du golfe. En 1707 il passa en France au régiment de Normandie. Blessé plusieurs fois à la bataille de Malplaquet (1709) et laissé pour mort, cité à l'ordre-du-jour, il revint à la vie et, la guerre finissant, il revint avec le grade d'enseigne des troupes du Canada. C'était juste de quoi subsister. Il se maria avec une canadienne de Champlain et s'entendit avec son beau-frère Adrien Dandonneau, ainsi que Jacques Brisset, tous deux de Champlain, pour coloniser l'île Dupas, ce qui leur fut possible en recrutant à Batiscan, Champlain, le Cap de la Madeleine, les Trois-Rivières. M. de Vaudreuil accorda à Pierre Gautier (qui portait alors le nom de la Véranderie) le privilège de traiter des pelleteries au saut de la Gabelle sur le bas Saint-Maurice.

Le militaire était devenu colonisateur et ne faisait pas fausse route. L'île Dupas se peuplait. C'est là que naquirent les enfants de la Véranderie. En même temps il restait enseigne des troupes, mais comme d'autres il jouissait de longs congés grâce à la protection du gouverneur. De plus, son commerce de la Gabelle devait lui rapporter quelque avantage. Il devait vivre à l'aise. Son activité et son coup d'œil le sauvaient de la misère.

Cette Gabelle appelée aussi le saut de la Véranderie dès 1676 formait portion d'un fief accordé à Réné Gautier qui y rencontrait les Sauvages du haut Saint-Maurice. Nous avons des mentions singulières sur les voyages qui se faisaient de ce côté en 1640, 1650 et par la suite. C'était une voie par où des indigènes du nord et de l'ouest apportaient aux Canadiens des fourrures, avec renseignements sur les tribus et les territoires situés au delà des courses des blancs. La vocation de découvreur qui dormait chez la Véranderie a dû se réveiller à la Gabelle et une fois en alerte il n'a pas manqué de se faire dire tout ce que les Sauvages connaissaient de la géographie du nord-ouest. L'homme de trafic qu'il était devenu, se compléta par le désir de la gloire des découvertes et il n'était certainement pas sans savoir ce qui se débitait de théories et ce que l'on formait de projets pour étendre le commerce jusqu'au Pacifique. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il a dû concevoir une idée de la rivière Nelson, du lac Winnipeg et comprendre aussi que le Pacifique était beaucoup plus loin que tout cela. La Véranderie n'était pas un

homme à qui il fallait tailler la besogne. Il a assez prouvé par la suite qu'il agissait de lui-même et savait se renseigner. L'initiative était en lui. Son guide c'était son intelligence toujours en éveil et perçant au delà des horizons visibles. Il n'y a pas de doute non plus qu'il communiqua à Vaudreuil ce qu'il pensait et encore à Beauharnois lorsque celui-çi arriva comme gouverneur. Ces lumières nouvelles valaient mieux que les suppositions du passé; on pouvait les suivre avec quelque certitude. Vienne l'occasion, il n'y avait plus à tâtonner. En résumé ce n'est pas par hasard que Beauharnois désigna (1727) la Véranderie à la mission du nord-ouest.

Benjamin Sulte.

L'INDUSTRIALISME ET LA VIE DE LA TERRE

LA vie primitive, c'est-à-dire celle de la terre, est en train de disparaître peu à peu, la culture s'industrialisant de plus en plus. En France, il y a cinquante ans, j'ai pu voir cette vie des champs, à laquelle tout le monde était intéressé. Tout citadin aisé possédait une maison de campagne familiale, située près des fermes possédées par la famille Chaque année, on se donnait rendez-vous dans la vieille maison, les enfants, frères et cousins se retrouvaient régulièrement, ce qui resserrait les liens entre les proches. Tout cela a disparu et je ne connais plus de ces vieilles maisons, ou du moins je n'en connais que de rares exemplaires, presque toutes furent vendues avec les terres, les bourgeois se fixant dans les villes les plus lointaines (éparpillement causé par la progression des moyens de communications), et préfèrant voyager pendant les vacances. De là un mouvement accentué de séparation entre les membres des familles. Les terres avaient été rachetées par les paysans, de là le morcellement de la propriété qui caractérise la France. Mais dans les campagnes mêmes se produisit un mouvement séparatiste, beaucoup de paysans se dégoûtèrent de la terre et les usines qui se créaient de toute part attirèrent les hommes et les femmes. D'autres se laissaient prendre au fonctionarisme en croissance rapide, chacun voulait être employé des chemins de fer ou de l'Etat, peu à peu j'ai vu les artisans de la culture se raréfier devant l'industrialisme envahissant. Cet exode des ouvriers agricoles vers les centres industriels

ou vers les villes amena rapidement le développement de deux ou plutôt de trois plaies sociales terribles : alcoolisme, par désœuvrement, tuberculose, par encombrement des locaux malsains des villes, socialisme, par la naissance du sentiment de l'envie, chez des gens qui menaient une vie anti-hygiénique de forçats volontaires.

Plusieurs fois, au cours des études que je vous ai envoyées, j'ai soutenu cette thèse : la catastrophe qui bouleverse en ce moment le monde est due au monstrueux développement de l'industrialisme. On me répondra que l'industrialisme a répandu l'aisance, créé de la richesse et fourni à bas prix une foule de choses jusque-là réservées aux seuls gens aisés. C'est vrai jusqu'à un certain point, mais quand on observe de près, on constate que l'industrie croissante a surtout développé des besoins nouveaux et surtout d'immenses désirs de jouissance. Pour le peuple inculte, jouissance est synonyme de sale noce et de satisfaction des bas instincts. D'où la haine de classes de plus en plus menaçante, chacun prétendant jouir. Par conséquent, il est indéniable que le progrès, ou mieux la forme de progrès provoquée par le perfectionnement de l'industrie, a joué un rôle funeste.

Cette industrie formidable a amené chez le Boche, dont l'organisation a permis le plus grand développement du machinisme, comme aussi chez l'Américain, la volonté de placer de force sa marchandise. De là la guerre entreprise par le Boche, de là l'entrée en guerre des Américains. Pour moi, les idées humanitaires proclamées en Amérique ne sont qu'une belle façade. Ces idées furent mises en avant pour entraîner les masses, toujours idéalistes, mais les fortes têtes qui provoquèrent le mouvement en prirent l'initiative parcequ'ells sentaient la menace allemande devenir mortelle pour les Etats-Unis, en cas de triomphe boche.

On a la victoire, c'est évident, le Boche a déchaîné inutilement pour lui l'effroyable massacre et il sort de l'épreuve blessé à mort... si les alliés savent profiter de leur victoire militaire. Mais il n'en est pas moins vrai que les idées dominantes qu'il a créées se sont répandues. Le socialisme marxiste, qui n'est autre que le bolchevisme en puissance, est laissé comme un poison mortel dans la blessure faite à nos peuples et, de plus, nous avons tous développé à outrance nos moyens industriels, ce qui était rigoureusement nécessaire, je le reconnais, puisque cette guerre fut une guerre de machinisme. Mais il n'en est pas moins vrai que nous sommes obligés de constater que nous abordons la paix dans des conditions défavorables, puisque nous sommes financièrement ruinés si nous ne continuons pas à utiliser les usines de guerre. Mais alors fatalement—c'est un

cercle vicieux—nous nous retrouvons exactement dans les mêmes conditions qu'avant 1914, c'est-à-dire en présence d'un monstrueux développement de l'industrialisme, cause première de la crise. Et même, la situation est plus grave, car cet industrialisme est décuplé.

Je considère donc qu'au point de vue économique il y a lieu de s'attendre à des surprises extrêmes, entraînant des troubles impossibles à éviter. La lutte de classes, si marquée en Europe, risque de redoubler de violence et si les alliés n'y prennent garde, le bolchevisme, maladie morale née du marxisme, risque d'envahir l'Europe. Dans ce cas c'est pour longtemps un retour à la barbarie primitive, après la ruine totale. Et l'exemple russe, peut-être aussi demain l'exemple allemand, seront là pour démontrer qu'on ne saurait forcer impunément les rouages de la machine sociale.

Au fond,—et je reviens ainsi aux prémisses de mon argumentation—au fond, quand on examine bien les choses humaines, on en est amené à considérer que la grande industrie naturelle, c'est l'exploitation de la terre, car elle seule est saine et laisse à ses ouvriers, la liberté, la dignité, le sentiment honnête que produit la communion avec la grande nature. Le reste n'est qu'artifice et erreur dangereuse. Il n'y a guère que trente ans que le machinisme a pris la priorité sur l'agriculture et cela a suffi pour bouleverser le monde et y provoquer des mouvements réellement volcaniques. Et malheureusement, malgré sa violence atroce, la crise ne saurait être terminée, puisque sa cause non seulement persiste, mais encore se trouve intensifiée.

Dr. G. Bardet.





QUELQUES REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DEPUIS le jour lointain où des familles humaines se sont mises en marche, allant de gré ou de force à la recherche de nouveaux pturages, depuis le jour où des marins ont confié leur embarcation à la mer, avec le dessein d'échanger les produits de leur ville avec ceux d'autres villes, situées par delà l'horizon visuel, depuis le jour où des princes ont porté la guerre chez des voisins ombrageux, ou bien que des princes ombrageux sont allés attaquer des voisins qui l'étaient moins, il a dû y avoir des hommes qui mesuraient la distance entre deux ports, deux villes, deux accidents de terrain, qui s'essayaient à figurer le relief du sol ou qui notaient quelque trait curieux de mœurs observé chez l'étranger.

Il y a d'ailleurs mieux que des hypothèses à cet égard. On retrouve à l'origine de toute civilisation les traces d'une tentative de constituer la synthèse et la figuration des connaissances géographiques. Il va de soi que de telles connaissances ne se présentaient pas alors comme l'étude raisonnée des traits qui composent la *face de la Terre*; et il n'y a pas lieu de s'en émouvoir. Quels besoins la sagesse antique pouvait-elle éprouver de fractionner les notions acquises, pour les ranger sous des étiquettes particulières? On ne saurait donc s'étonner qu'à l'origine des cultures intellectuelles, l'ensemble des connaissances géographiques—tout comme les autres—se soit résumé en des faits utiles à la religion, à l'histoire, au commerce.

Quoi de plus mystérieux, du reste, que cette origine des sciences, telles que nous les entendons aujourd'hui, je veux dire un recueil de connaissances précises, au service d'un objet défini? Grâce aux développements de l'astronomie et des mathématiques chez les Phéniciens et les Egyptiens, les Grecs apprennent à construire des cartes où tout le monde connu se trouve figuré avec une remarquable exactitude. Mais n'était-ce pas là une science désintéressée, offrant son con-

cours à un art beaucoup moins désintéressé,— le commerce? Est-on bien sûr que Hérodote ait fait œuvre originale, lorsqu'il voyagea pour mieux raconter ? On a dit de lui qu'en décrivant les lieux témoins et les peuples acteurs des événements dont il voulait fixer le souvenir, Hérodote pressentit certains rapports qui unissent l'histoire à la géographie. Lorsque le même auteur signale cette vérité, que le delta du Nil est un *présent* du fleuve, fait-il plus que de rapporter une observation déjà familière aux prêtres égyptiens, avec lesquels il se tenait en relations suivies?

Quoi qu'il en soit, au IVe siècle précédant l'ère chrétienne, la littérature hellénique nous fournit un document précis sur l'état des connaissances géographiques des Grecs. C'est un passage des *Nuées* d'Aristophane, que je transcris :

Strepsiade. —A quoi peut bien servir la géométrie?
Le disciple —A mesurer la Terre.
Strepsiade. —Celle que l'on tire au sort?
Le disciple. —Mais non..., la Terre tout entière. Tiens, voici le contour de la Terre entière. Regarde bien : ici est Athènes.
Strepsiade. —Par exemple ! que dis-tu là? Je n'en crois mot, puisque je n'y vois pas de juge en séance.
Le disciple. —Eh bien, voici cependant le territoire de l'Attique... Et voici l'Eubée, qui est fort grande, comme tu peux en juger.
Strepsiade. —Et Lacédémone?
Le disciple. —Lacédémone, la voilà.
Strepsiade. —Mais comme elle est près de nous ! Tenez, éloignez-là de nous le plus possible.

* * *

Lorsque le gouvernement du monde eut passé aux Romains, la passion des études spéculatives demeura la chose des Grecs. Polybe et Strabon, deux illustrations géographiques des âges romains, pensent en grec et ils écrivent de même.

Peuple de proie, esprits positifs et utilitaires, les Romains ne sont ici que des mesureurs et des compilateurs. L'œuvre la plus significative de leurs tendances scientifiques est un relevé de l'empire, entrepris sous le règne d'Auguste et que l'on achève en l'an 19 avant notre ère. Qu'on se représente toute une armée de géomètres et de topographes, exécutant en vingt-cinq années le relèvement géodésique de la moitié du monde connu, pour en indiquer l'étendue des provinces, la longueur des routes, la position des cités, des marchés et

des camps, et l'on aura une idée de l'ampleur aussi bien que de la destination d'une pareille entreprise. Si toutes les indications susceptibles de renseigner l'administration civile, le génie militaire et le commerce s'y trouvent figurées avec un grand souci de l'exactitude, ce l'est au détriment des autres éléments de géographie physique. Cette image en raccourci de l'empire des César, ce guide peint en décoration murale pouvait être facilement consulté sous le portique des places publiques, à Rome et ailleurs.

Le temps, qui a détruit tous les documents cartographiques de cette époque, a cependant respecté un travail de ce genre, bien que moins vaste : c'est une carte routière, dite *Table de Peutinger*, du nom d'un grand seigneur augsbourgeois du XVIIe siècle, qui en fut le détenteur. Elle se trouve aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Vienne.

Si l'on reconnaît qu'une carte, voire une carte bien faite, n'est rien de plus qu'un instrument—précieux sans doute—entre les mains du géographe; si la description des pays et la peinture des mœurs relèvent avant tout de l'art littéraire, on est tenté d'admettre que, chez les Anciens, la géographie s'est à peine élevée au rang d'une science. Mais à côté des géomètres, des catalogueurs et des artistes, que préoccupent les faits en eux-mêmes, il y avait des esprits spéculatifs qui essayaient de soumettre les faits à la discipline des idées. On trouve dans leurs écrits, parmi quantité d'erreurs, des aperçus d'une justesses digne de remarque. Nous savons déjà que Hérodote regardait le delta du Nil comme un présent de ce fleuve,—ce qui est l'exacte vérité. Aristote attribuait à la lune le phénomène des marées. Mais on ne saurait louer ce même philosophe d'avoir posé en principe que les plus grands fleuves descendent des plus hautes montagnes. Strabon, vrai géographe d'œuvre et de nom, observe que les eaux du Pont-Euxin sont moins salées que celles de la Méditerranée, sans toutefois donner la cause de ce phénomène. On lui accorde cependant le mérite de certaines considérations personnelles, en harmonie avec l'esprit géographique moderne : le premier peut-être il a signalé les avantages de la situation de la Gaule et l'heureuse disposition de ses fleuves. Pour avoir fréquenté Marseille, rendez-vous des commerçants qui remontaient le cours du Rhône, il comprend que la France est un pays bien fait. Au premier siècle de notre ère, les marins de l'Hellène connaissent les *moussons* de l'océan Indien, ils savent en tirer parti pour la navigation, à l'exemple des Arabes, et ils essaient d'expliquer ce phénomène.

Voilà peut-être assez de faits pour établir qu'en matière de géographie, chez les Anciens, le spéculatif fut grec, et que le pratique

fut romain. A vingt siècles de distance on observe qu'il y avait, chez ces deux civilisations, d'où nous avons tiré les fondements de notre architecture intellectuelle, deux conceptions opposées de la géographie. La plus ancienne en même temps que la plus féconde de ces conceptions consiste à faire ressortir la dépendance où les phénomènes du monde se trouvent les uns par rapport aux autres. Poursuivre une recherche désintéressée de la vérité pour le seul avantage qu'il y a de connaître, telle fut la conception grecque, la seule qui soit vraiment féconde, en matière de géographie comme de toute autre science. L'autre conception, résolument utilitaire, s'inspirant de préoccupations administratives, de nécessités mercantiles, d'ambitions de conquête, répondait à l'exprit positif des Romains. Elle ne s'intéresse aux faits de science qu'en autant qu'ils peuvent servir à quelque nécessité matérielle, immédiatement applicable. Et c'est bien ce qu'attestent ces itinéraires commodes, ces cartes parlantes, ces dictionnaires topographiques précis, qu'ont su faire les Romains. Est-il besoin d'ajouter que si une telle conception nous incite à considérer la Terre comme un vaste domaine d'exploitation, l'autre est bien la seule qui puisse nous faire avancer dans la poursuite des vérités fécondes? n'est-ce pas que nos connaissances au service de l'utile sont d'autant plus profitables qu'elles reposent sur des données scientifiquement établies?

On peut trouver sans grands efforts d'imagination une puissance politique contemporaire chez qui prévaut la conception franchement utilitaire de la géographie, parce que cette puissance fait peser depuis longtemps sur le monde une hégémonie comparable à celle des Romains: l'empire britannique. Une commission dite royale a recueilli, depuis l'année 1912, des renseignements et entendu des témoignages dans chacune des colonies, sur les ressources naturelles exploitées ou exploitables, les conditions des échanges et les perspectives de nouveaux débouchés commerciaux. Cette commission ambulante, dont la gravité de la guerre n'a interrompu les travaux qu'à l'été de 1915,—repris peu de temps après,—et qui a déjà publié une masse de données de la plus haute importance pour le commerce impérial, peut être comparée à ces vastes compilations des géographes romains, dont l'unique but était de faciliter les relations mercantiles, afin d'étendre toujours et de raffermir davantage l'autorité de la métropole.

Pour peu que l'on en examine les conditions qui s'imposent de nos jours à l'avancement des connaissances positives, on se rend compte qu'il reste subordonné à ces trois conditions : posséder des instruments de recherche, pouvoir échanger des opinions entre sa-

vants de préoccupations analogues et faire converger les études autour d'un objet défini. Or de telles conditions ne se sont pas de tout temps rencontrées avec d'égals avantages. S'il est vrai, en outre, que la géographie couronne les sciences de la nature et qu'elle traite des rapports qui sont entre l'homme et le monde sensible, force nous est de reconnaître que son développement reste subordonné à celui de tous les ordres du savoir.

Ceci établi, nous pouvons admettre que la géographie, entrevue par le pénétrant génie des Hellènes, devait se résorber devant l'impérialisme romain, si lourd d'utilitarisme, que prolonge l'immobilité relative du moyen âge, où toute science reste "en-dedans"; nous admettons encore que la géographie ne put davantage se faire jour pendant la Renaissance, où l'Européen s'occupe fébrilement à recueillir l'héritage si longtemps oublié des anciens, et qu'il se ressaisit à grand'peine sous l'éblouissement des voyages de découverte qui doublent l'étendue de la Terre,—époque stupéfiante, par conséquent peu amie de la réflexion et des idées générales, sans lesquelles aucune science ne peut s'organiser ni progresser.

Voilà pourquoi il faut enjamber quinze siècles, sans accorder plus qu'un regard curieux aux étranges mappemondes qui décorent les vitraux des cathédrales moyenâgeuses, ni peser à nouveau les arguments légués par l'antiquité pour ou contre les antipodes.

* * *

Au début du XVIIIe siècle cela paraissait chose relativement facile que d'interpréter la Nature. N'avait-on pas tout dit, en classant les plantes d'après le nombre de leurs cotylédons et l'animalité selon les genres? Quant aux races humaines, elle dérivaient toutes des trois fils du patriarche que Dieu avait si merveilleusement sauvés de l'universel déluge. Oui, l'heure s'annonçait prochaine où le savant pourrait embrasser dans une vaste synthèse l'intelligence de tous les problèmes qui se posent devant l'homme, où il déchirerait enfin le voile de mystère qui plane sur le monde, pour s'écrier : voilà toute l'énigme ! Mais cette illusion, faite d'enthousiasme et d'orgueil, s'est bientôt évanouie. Loin de se dissiper, la grisaille qui persistait alors n'a fait que s'épaissir. Pour avoir si habilement étendu le champ des connaissances, il arrive aujourd'hui que si l'on interroge la nature elle répond, souvent avec docilité; mais en même temps qu'elle répond à la question posée, elle fait surgir vingt autres questions auxquelles nous ne songions pas, et voilà que ce qui devait apporter de la lumière ne

fait que rendre l'obscurité plus intense. Renonçant à saisir la raison première d'un seul des phénomènes les plus constants du monde sensible, le savant a dû se résoudre à déterminer les rapports qui sont entre les choses, à démêler, ainsi qu'on le disait autrefois, le "causant" du "causé". Cependant, n'allons pas blâmer ces hommes des XVII et XVIIIe siècles, puisque c'est par la persévérance dans l'effort, par des études de détail, par des voyages accomplis au milieu de difficultés sans nombre à la poursuite de la vérité qu'allait devenir possible la constitution définitive de la science contemporaine.

Pour le géographe, il s'agissait de connaître les choses en elles-mêmes, avant qu'il pût chercher à découvrir les rapports qui sont entre elles. Et quoi d'étonnant que les ouvrages d'ensemble de cette époque, qui prétendent au titre de *géographie générale*, soient dépourvues de tout caractère synthétique? On ne s'entendait même pas sur le sens du terme "géographie". Pour les membres de l'Académie des sciences française c'est l'étude des déterminations astronomiques, en vue de mesurer exactement la Terre et de la représenter avec toute la fidélité possible, pour le géologue Buache et ses disciples c'est l'examen des grandes lignes du relief; pour les géographes allemand, c'est la simple étude des "Etats", ce que l'on appelle encore fautivement la géographie politique et administrative; pour bien d'autres, enfin, comme Hubner, c'est une compilation toute de nomenclature et de statistiques, un fastidieux catalogue de montagnes, de fleuves et de villes. "Chacun ne voit qu'un côté de la question. Personne ne se rend compte d'une manière suffisamment claire qu'elle est tout cela et quelque chose de plus" (Dubois).

Pauvre géographie ! Elle compte pourtant à cette même époque des précurseurs qui s'ignorent et qu'elle ignore. Combien d'aperçus intéressants ne se rencontrent pas dans les écrits des naturalistes, des sociologues, des philosophes, des voyageurs et des missionnaires! Et cependant le nom de géographe n'est réclamé que par ceux qui mesurent, énumèrent et décrivent.

De vastes travaux d'histoire naturelle, en tête desquels il faut placer ceux de Buffon et de Lacépède, font que la contemplation des êtres animés n'est plus réservée qu'aux littérateurs et aux dilettantes. Des philosophes, dont J. J.- Rousseau est le type développant, enrichissent et aiguisent le sentiment de la nature. Dans la géologie balbutiante Philippe de Buache fixe hardiment l'attention: au risque de faire méconnaître la réalité de la topographie, il découpe la surface du globe en compartiments que délimitent d'imaginaires

chaînes de montagnes, et il invente sa théorie des "bassins", faisant ainsi accepter cette demi-vérité que les aires des bassins fluviaux forment autant de *pays naturels*, dont les frontières ne coïncident pas toujours avec celles des Etats. Les déplacements répétés que connurent les frontières des divisions politiques de l'Europe vinrent donner crédit à cette audacieuse théorie qui, pour manquer de fondements dans les faits, ne contenait pas moins le germe du régionalisme en géographie. Mais il y avait plus encore. Lorsque des navigateurs comme Cook, La Pérouse, Bougainville exécutent des périples complets de la Terre, lorsque Pallas va explorer la Russie méridionale et la Sibérie, des naturalistes sont attachés à ces expéditions. A mesure que l'éloignement leur ouvrait de nouveaux horizons, la nécessité de tenir compte du milieu s'imposait de plus en plus à leur attention. Or le fait d'observer qu'une plante, qu'une bête ne sont pas les mêmes selon les lieux, devait faire bientôt poser la féconde question du *pourquoi* !

Cependant, malgré tous leurs réels attraits, ces relations, ces mémoires, ces récits ces compte-rendus d'exploration dans des mondes nouveaux ne fixaient l'attention que des chercheurs isolés. Encore plus fécondes pour la géographie furent les idées que dégagèrent certains savants, pour avoir saisi quelques liens entre le champ de leurs études et les sciences qui leur sont apparentées.

C'est d'abord Cuvier, qui, dans son *Recueil des éloges historiques*, signale le rapport qu'il y a entre l'habitation humaine et le sous-sol dont on en tire les matériaux. La "Lombardie n'élève, dit-il, que des maisons de briques à côté de la Ligurie qui recouvre ses palais de marbre. Les carrières de travertin ont fait de Rome la plus belle ville du monde ancien, celles de calcaire grossier et de gypse font de Paris une des plus agréables du monde moderne? Mais Michel-Ange et le Bramante n'auraient pas pu bâtir Paris dans le même style qu'à Rome parce qu'ils n'auraient pu trouver la même pierre".(1)

Dans son *Esprit des lois*, Montesquieu traite à travers quatre livres des rapports qu'ont les lois avec la nature du climat et avec celle du terrain. "Ce sont, dit cet écrivain merveilleusement informé, les différents besoins dans les climats diffiérents qui ont formé les différentes manières de vivre, et ces différentes manières de vivre ont formé les différentes sortes de lois." "Que dans une nation, poursuit-il, les hommes se communiquent beaucoup, il faut de certaines lois; il en faut d'autres chez un peuple où l'on ne se communique point" (2) Montesquieu observe encore que " la domination

---

1—Cuvier, *Recueil des éloges historiques*, II, p. 325.)
2—Montesquieu *Esprit des lois*, I 14, chap. X.

du monde appartient aux peuples des pays tempérés, parce qu'on a plus de vigueur et moins de sensibilité dans les climats froids que dans les climats chauds. " Et ce qu'il a écrit sur la position que doit avoir la capitale d'un Etat, en tenant compte de sa forme, de son relief, de ses climats, c'est presque de la géographie telle que nous l'entendons actuellement.

Un génie que l'on sera peut-être surpris de rencontrer dans une esquisse de l'histoire de la géographie, c'est celui de Bonaparte. En 1806 il réclame les Pays-Bas comme siens. Puisqu'il est le protecteur de la confédération helvétique ainsi que des princes allemands, c'est-à-dire puisqu'il détient les sources et tout le cours du haut Rhin, il a le droit de commander sur les terres que ce fleuve accumule à ses bouches. Les Pays-Bas sont-ils autre chose que le delta rhénan? En saisissant la cause profonde de ce simple phénomène de géographie, Napoléon exploitait là un des rapports insoupçonnés et inattendus qui existent entre cette science et la politique. Il va sans dire que nous sommes tous d'accord pour déplorer que cette première application de la géographie à la politique ait servi à faire triompher une réclamation suprêmement injuste.

A la suite de ces quelques esprits novateurs, qui osent s'aventurer au-delà des sentiers battus, on remarque un penseur dont les étranges spéculations vont bientôt hâter l'éclosion de l'esprit géographique. Puisque nous en sommes à esquisser une page de l'histoire de la pensée, comment pourrions-nous taire le nom de celui qui professait que tout savoir est subjectif, que le moi fait la vérité au lieu de la percevoir,—Kant? Nous n'ignorons pas que les enseignements de ce philosophe aboutissent au naturalisme pur et simple, ce que répudie la saine philosophie; mais comment ne pas admettre qu'il a contraint les esprits de son temps à se pencher sur la nature avec une plus vive curiosité qu'on n'avait daigné le faire jusqu'à lui, et que, de ce commerce, la science qui nous occupe allait en tirer profit? N'est-ce pas lui qui enseignait que la science est le fruit de l'apport des faits recueillis par les sens et de leur laboration par l'esprit humain?

En apprenant à ses contemporains qu'une plante vaut encore d'être étudiée en dehors de la botanique, que la houille peut intéresser d'autres gens que les géologues, que le travail s'étudie en dehors de la mécanique, le philosophe de Dantzig nous enseigne à nous élever au-dessus des faits, en d'autres termes, à spéculer sur les réalités sensibles. Or la géographie telle que nous l'entendons aujourd'hui n'est plus la connaissance objective du monde, mais bien un faisceau de considérations sur les phénomènes terrestres; elle est par consé-

quent un produit de l'intellect : les faits ne servent plus qu'à faire énoncer des idées.

Certaines définitions philosophiques de Kant profitent aux historiens, comme Sismondi, comme Michelet, surtout, qui s'en est très largement inspiré par exemple lorsqu'il écrit : "Je voudrais faire une géographie physique et politique. On y ferait le matérialisme de l'histoire, en avertissant que cette vue est très incomplète On insisterait sur les circonstances physiologiques, botaniques, zoologiques qui peuvent expliquer l'histoire. L'intérêt de l'un et de l'autre se trouverait ainsi doublé."

Les fascinantes, bien que dangereuses théories de Taine,—l'un des fils intellectuels de Michelet—sur le milieu, le moment et la race nous paraissent aussi comme autant de floraisons, dont le germe se trouve dans le kantisme.

A côté du trésor des faits recueillis par les savants spécialisés et les voyageurs, il y avait donc, à l'ouverture du siècle dernier, une gymnastique intellectuelle qui allait permettre de conclure sur les faits, de les dominer par la pensée, en bondissant sur eux, comme sur un tremplin, pour s'élever ainsi jusqu'à la généralisation. Et pas de science sans généralisation.

EMILE MILLER,

Professeur de géographie à l'Université
Laval de Montréal.

(*Suite et fin à la prochaine livraison*





NOTRE GIBIER

BEAUCOUP de personnes réclament une législation plus sévère pour la protection de notre gibier et plus spécialement pour l'orignal et la perdrix. Plusieurs vont même jusqu'à demander que la loi interdise complètement la chasse de ces deux derniers d'hui à quelques années.

Sans doute une mesure de ce genre aurait d'excellents résultats, à preuve le castor qui a largement bénéficié durant les deux dernières décades de l'application de cette loi draconienne.

Une législation interdisant une chasse quelconque, peut être, quoiqu'injuste en soi, une solution de la question jusqu'à un certain point de vue, mais son application est plutôt difficile quand elle embrasse tout un pays ou une province Quoiqu'elle ait été déjà mise en pratique, elle n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait, elle n'a plutôt fait que retarder la disparition du gibier visé que sa conservation et son augmentation.

Nos autorités provinciales ont déjà été plus d'une fois requises de pourvoir à une législation dans ce sens. Elles s'y sont prêtées de bonne grâce, mais une fois sur le point de la faire adopter de nombreuses contre-requêtes forçaient nos législateurs à rester dans le statu quo.

Cet état de choses s'est produit ailleurs, aux Etats-Unis, dans l'Ouest Canadien et en Ontario. Avec le temps on en est venu à la conclusion que les parcs ou les sanctuaires pour le gibier étaient la solution pratique de la question, à la condition d'y interdire toute chasse. Il semblerait donc que, vû les résultats obtenus, ces réserves ont plus fait pour la protection, la conservation et le repeuplement du gibier que toute loi interdisant la chasse dans une contrée ou une province ; son observation étant confinée à un territoire limité, son application en était plus facile.

Wainright, en Alberta, avec son troupeau originaire de 700 têtes de bison, en compte maintenant 3500. Anticosti regorge de

gibier. Et cependant lors de son acquisition par M. Menier, il y était rare, sauf certaines espèces aquatiques, et suivant les informations qu'on avait alors, cette contrée était trop pauvre pour le nourrir en grand nombre. L'Algonquin, en Ontario, a aussi fait sa part vers ce but, puisque les clubs se disputent le territoire qui l'environne comme place par excellence pour les nemrods.

Réflexion faite, notre Parc National des Laurentides est le seul au Canada et aux Etats-Unis où la chasse soit permise. Pourquoi ne pas y faire comme ailleurs puisque les résultats obtenus ont été magnifiques? Nous pourrions du moins en interdire l'accès sur une partie de son étendue, tous les vrais sportmen s'en réjouiraient, nous en sommes certains.

Mais pourrait-on objecter : à quoi bon un parc si l'on ne peut y faire la chasse? D'abord, comme on vient de dire, rien n'empêcherait de la permettre sur une certaine étendue et puis il viendrait un temps où les limites réservées seraient assez peuplées pour que les autorités consentent à ne pas l'y défendre, mais toujours sous la surveillance d'officiers préposés à cette fin. Qui veut la fin veut les moyens; si les résultats obtenus ailleurs ont été importants, il convient pour nous d'y voir de suite et de suivre l'exemple donné.

Ern. Labrèque, N. P.

LA POPULATION FRANCAISE DE L'OUEST CANADIEN

IL a été écrit que la population française était en quelque sorte noyée dans l'immense ouest canadien. L'afflux des éléments étrangers a été en effet si considérable dans les quinze dernières années. que les groupes canadiens-français ont été débordés de toutes parts.

Néanmoins, les groupes canadiens-français n'en ont pas moins conservé une vitalité intense et se sont renforcis sensiblement sur plusieurs point du territoire. Les chiffres fournis par un recensement, de date assez récente, nous en fournissent la preuve.

La population d'origine française dans les trois provinces est de 89,987, se répartissant comme suit :

Manitoba	33,635
Saskatchewan	32,066
Alberta	24,286

Dans ce nombre ne sont pas compris les Belges, au nombre de 9,084.

Voici pour chaque province les chiffres de la population française par district, dans l'ordre de l'importance numérique.

MANITOBA

Springfield	9,728
Provencher	5,557
MacDonald	4,031
Portage la Prairie	2,108
Dauphin	1,882
Selkirk	1,830
Winnipeg Sud	1,735
Winnipeg Centre	1,514
Lisgar	1,075
Neepawa	1,005
Marquette	818
Souris	686
NelsonRR	680
Brandon	564
Winnipeg Nord	422
Total	33,635

SASKATCHEWAN

Prince-Albert	5,216
North Battleford	3,913
Swift Current	3,507
Humbolt	2,661
Maple Creek	2,641
Assiniboia	2,454
Weyburn	2,131
Moose Jaw	2,076
Kindersley	1,383
Qu'Appelle	1,288
Battleford	1,212
Last Mountain	945
Saskatoon	890
Saltcoats	818
Régina	591
MacKenzie	340
Total	32,006

ALBERTA

Edmonton Ouest	5,710
Edmonton Est	4,706
Battle River	3,657
MacLeod	1,768
Strathcona	1,653
Bow River	1,322
Victoria	1,244
Red Deer	1,157
Medicine Hat	1,009
Calgary Ouest	950
Calgary Est	560
Lethbridge	550
Total	24,286

La population belge se répartit par provinces comme suit :

Manitoba	4,580
Saskatchewan	2,521
Alberta	1,983
Total	9,084

Il n'y a qu'une seule ville importante où l'élément français se

trouve prédominant : c'est Saint-Boniface avec une population française de 5,601 sur un total de 11,021.

Les autres centres où les nôtres forment des groupes plus ou moins considérables sont :

Winnipeg	3,115
Edmonton	2,604
Calgary	1,115
Prince-Albert	613
Saskatoon	459
Régina	402

Le recensement ne mentionne en détail que la population des villes de 3,000 habitants au moins. Nos trois provinces comptent naturellement de nombreuses paroisses rurales de population française qui ne figurent pas ici.

NOUVEAUX CANTONS

AU cours de ses séances du mois de décembre 1917, la commission de Géographie de Québec a été appelée à désigner dix-sept cantons nouveaux dans les comtés de Pontiac, de Berthier, de Montcalm et de Joliette.

Il a été décidé en premier lieu d'accoler à ces cantons le nom de tous les grands commandants des armées alliées durant la dernière guerre : *Foch*, généralissime, *Pétain*, commandant en chef des armées alliées sur le front occidental, *Haig*, commandant en chef des troupes britanniques, *Pershing*, commandant en chef des forces américaines, *D'Esperey*, commandant en chef des troupes à Salonique. *Diaz*, commandant en chef des forces italiennes sur le front occidental.

On a voulu, par la même occasion, perpétuer le souvenir des principaux champs de bataille où les troupes canadiennes se sont plus particulièrement illustrées, et l'on a ainsi formé les cantons de *Cambrai*, d'*Ypres*, de *Denain*, de *Lens*, de *Festubert* et de *Vimy*.

Les autres cantons ont reçu les noms qui suivent :

JALOBERT.—Du nom de Marc Jalobert, compagnon de Jacques Cartier et capitaine de la *Petite Hermine*.

LE BRETON.—Du nom de Guillaume LeBreton, capitaine de l'*Emérillon*.

CHOUART.—Du nom de Médard Chouart des Groseilliers, explorateur des régions avoisinant le lac Supérieur, et l'un des fondateurs de la compagnie de la baie d'Hudson, en 1670.

RADISSON.—Dans les comtés de Berthier et de Maskinongé. Du nom de Pierre Esprit Radisson, explorateur de la baie d'Hudson (1660).

VILLEBON.—Comté de Pontiac. Du nom du chevalier de Villebon, gouverneur français de l'Acadie.

Tous ces noms de cantons ont été ratifiés par la suite par l'honorable ministre des Terres et Forêts.

A une séance subséquente, la commission a décidé de substituer au nom de rivière du lac Batiscan, dans le comté de Québec, celui de *rivière aux Eclairs*, désignation qu'elle portait primitivement.



CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Expédition au Groënland.—Le danois Rasmussen qui avait déjà traversé en 1912 le Groënland—terre polaire que l'on veut donner au Canada, d'après certains nouvellistes facétieux, pour le récompenser de sa participation à la guerre—a complété sa seconde expédition en 1917.

D'après les renseignements obtenus par le *Mouvement Géographique*, revue publiée à Bruxelles, on a réussi, durant les mois de mai, juin et juillet, à lever la carte de tous les grands fiords de la côte nord du Groënland jusqu'au point extrême, le fiord De Long. Le 21 juillet, un des membres de l'expédition, Hendrik Olsen, périt à la chasse près de Dragon Point. Le départ pour le retour fut donné le 5 août du fiord George, et, le 24. on atteignait le cap Agassia à 140 milles au Nord d'Etah. Les explorateurs étaient dans un grand dénuement et avaient mangé leurs derniers chiens. Rasmussen et un Esquimau vinrent chercher du secours vers le Sud, mais ils arrivèrent trop tard car ils ne purent sauver le Dr Wulff qui périt également. De grandes collections géologiques et botaniques ont été ramenées et l'on fit cette constatation négative qu'il n'y a aucun trace de migrations d'Esquimaux à l'extrême nord du Groënland, sur la côte est.

* * *

Entreprise de colonisation canadienne.—Le gouvernement fédéral canadien s'est posé depuis plusieurs mois cette question: Qu'allons-nous faire des 300,00 à 500,000 soldats canadiens qui nous reviennent du front?

Une seule solution se présente, a-t-on répondu: les placer sur les terres de l'Ouest.

Dans ce but, le gouvernement acquérera par expropriation ou autrement tous les terrains nécessaires.

A chaque colon-soldat il sera avancé une somme de $1500 pour le bétail et le roulant et des plans de bâtisses seront fournis gratuitement. Quand certaines améliorations auront été faites sur la terre, le colon-soldat recevra $1000.

Le tout sera remboursable en 20 ans par versements annuels. l'intérêt de 5%.

Tout soldat achetant privément une terre à des conditions apapprouvées par le gouvernement participera aux mêmes avantages.

Ces avantages ne seront pas accordés aux soldats-colons qui manqueront de sérieux.

Voilà les grandes lignes du plan conçu par le gouvernement canadien.

Ce plan réussira-t-il? L'avenir seul pourra nous le dire. Il se peut qu'un certain nombre de milliers de soldats profitent des avantages qui leur sont offerts, mais nous doutons fort que l'on arrive à recruter plus de 12 à 15,000 soldats pour en faire des cultivateurs. Et ce sera déjà, à tout prendre, un assez joli résultat.
N'est pas en effet cultivateur qui veut ! Il faut pour cette profession des aptitudes spéciales, un goût particulier, l'amour du sol et du travail, et l'on se demande si des soldats qui ont vécu trois ou quatre ans dans les tranchées, qui, auparavant étaient employés dans des usines, sont bien préparés au travail qu'on leur destine.

Quoiqu'il en soit, nous ne demandons pas mieux que ce plan gouvernemental réussisse. Même, si le succès n'est que partiel, il y aura encore lieu de se réjouir, puisque ce sera autant de nouveaux citoyens acquis définitivement au pays.

* * *

Le paysan canadien.—Voici un assez joli portrait du paysan canadien. Nous l'empruntons aux *Notes de voyage* de Madame Th. Bentzon, qui, en 1897, a fait une randonnée au Saguenay :

" Rien ne vaut une promenade sur le Saint-Laurent pour initier le voyageur à ce qui en est véritablement la clef de voûte de l'histoire du Canada, car chaque paroisse remplace la seigneurie de jadis et les églises ne représentent pas seulement la maison de Dieu, mais encore le pouvoir et la protection qu'exerçait jadis le gentilhomme à l'égard de ce "censitaire". Gentilhomme, on dirait que chaque fermier l'est un peu à sa manière. Sans aucune revendication envieuse

d'égalité, il n'admet pas plus que tout autre Américain les distinctions de classes; un habitant, comme on l'appelle, en vaut un autre.

Certes, l'habitant a beaucoup plus d'aisance que le paysan de France, il est maître de soixante à quatre-vingts arpents qui, de même que les concessions jadis accordées par le roi, commencent aux riches terres d'alluvion du rivage pour continuer en profondeur jusque sur la montagne, ce qui lui assure des prairies et du bois. Sa maison est fièrement isolée au milieu du domaine; point de ces agglomérations qui indiquent chez nous un village et dont le roi souhaitait en vain qu'on prît l'habitude dans sa colonie pour que pussent être mieux concentrés les moyens de défense et d'autorité. Toutes ces demeures rurales s'égrènent à d'assez longs intervalles comme les perles d'un chapelet; on y vit largement, l'épargne ne comptant pas parmi les vertus de l'habitant, si français qu'il soit. C'est même avec le goût fréquent de l'aventure, la différence essentielle entre ces paysans et les nôtres auxquels d'ailleurs ils ressemblent comme des frères."

* * *

La natalité et mortalité belges.—La Belgique a, pendant l'occupation allemande, souffert du blocus autant et plus peut-être que l'Allemagne. Si, d'une part, elle était ravitaillée par le Comité National, d'autre part les Allemands prélevaient une part considérable des vivres produits par le pays et avaient causé un état de misère terrible pour les classes ouvrières et moyennes. La situation de la natalité fut désastreuse. En effet, le chiffre des naissances tombe de 46,912 en 1913 à 22,089 en 1917, c'est-à-dire que le pourcentage des naissances par 100 habitants décroit de 18.5 p. m. à 8.6 p. m.

Si l'on étend ce pourcentage au total de la population officielle de 1913 et à la population présumée de 1917, on constate un déficit global, pour les quatre années, de 186,000 habitants environ, rien qu'au point de vue des naissances.

La mortalité a progressé, elle aussi, dans des proportions inversement proportionnelles. Le pourcentage par mille habitants qui était, en 1913, de 14.5, atteint, en 1917, le chiffre de 17 p.m.; l'écart entre la natalité et la mortalité qui était, en 1913, de 4 p.m. en faveur des naissances, est devenu de 8.4 p.m. en faveur des décès, soit 12.4 p.m. de différence.

En résumé, la Belgique occupée a perdu, depuis le début des hostilités, environ 200,000 habitants, soit, en moyenne, 165 habitants par jour, par suite de l'état de guerre.

* * *

L'ILE DES PRINCES.—C'est dans cette île située dans la mer de Marmara et placée entre la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, que le Congrès de la Paix a convoqué, sur la proposition du président Wilson à une conférence, les délégués de tous les partis russes, —Bolcheviski compris—qui rencontreront là-bas les représentants des puissances alliées.

On compte que cette conférence hâtera la chute du bolchévisme, et si cet espoir ne se réalise pas, disent les diplomates, le problème russe ne s'en trouvera guère plus compliqué.

Si elle réussit, c'est-à-dire si l'on parvient à faire régner l'ordre dans l'empire des tsars, la France qui a prêté à la Russie près de 18 milliards de francs, pourra alors songer au recouvrement de son énorme créance.

* * *

LA LANGUE DU CONGRÈS DE LA PAIX.—On avait invoqué l'ignorance du français de la plupart des délégués anglais et américains pour demander que l'anglais fût la langue officielle du congrès. Il va sans dire que le bon sens a écarté cette proposition contraire à tous les précédents historiques. Le français, qui était demeuré la langue diplomatique même après Waterloo et Sedan, ne pouvait perdre sa place d'honneur après la Marne et Verdun. Il sera donc la langue officielle de la conférence. On traduira seulement en anglais des pièces importantes, pour le président Wilson, Lloyd George et d'autres délégués ne sachant que peu ou pas du tout le français.

* * *

L'ALSACE-LORRAINE.—Une des conséquences de la dernière guerre a été le retour à la France de l'Alsace-Lorraine détenue par l'Allemagne pendant quarante-huit ans.

Cet événement a été célébré avec une allégresse toute patriotique dans les pays reconquis.

Le président de la République française, M. Raymond Poincaré, qui assistait à ces fêtes inoubliables, a rappelé en quelques mots la fidélité inaltérable de ces anciennes provinces françaises :

"Pendant quarante-huit ans, a-t-il dit, l'Allemagne a pu camper dans Strasbourg, comme une étrangère de passage. Elle n'y a jamais été chez elle, et le jour où elle s'en éloigne pour n'y plus reve-

nir, elle est elle-même stupéfaite de constater que ses longs efforts de conquête et d'assimilation n'ont pas réussi à y changer "le cœur de place.

"Elle est restée ce qu'elle était, lorsque trente-huit ans après le traité de Westphalie elle a confié son sort à la France, et accepté la souveraineté de Louis XIV; lorsqu'elle enseignait au plus humain des Allemands, à Gœthe, l'élégance et l'harmonie latines : lorsqu'elle célébrait, en 1790, la fête de la fédération et plantait au bord du Rhin, face à l'Allemagne, le premier drapeau tricolore avec cette inscription : "Ici commence le pays de la liberté"; lorsque, le 16 avril 1790, dans le cabinet de Diétrich, Rouget de l'Isle composait l'hymne qui allait s'appeler "la Marseillaise" et résonner à tous les échos du monde.

* * *

Le Rhin francais.—La "question du Rhin", est une des plus importantes et des plus délicates qui s'imposent à l'examen du Congrès de la paix.

M. l'abbé Wetterlé l'étudie, dans les *Annales littéraires*, au point de vue de la sécurité nationale.

"Vingt-huit fois, dit-il, les Germains se sont rués sur la France par la vallée de la Moselle. Il est temps de leur barrer cette route classique des invasions. Au lendemain d'une guerre, pendant laquelle l'éternel agresseur a fauché chez nous deux millions de jeunes existences et provoqué des ruines qui sont estimées à 60 milliards, il serait inadmissible qu'on laissât ouverte la porte par laquelle le criminel s'est tant de fois précipité sur nous et qu'il utiliserait de nouveau si la liberté lui en était accordée.

Le Rhin a toujours été la frontière naturelle entre la Gaule et la Germanie, la France et l'Allemagne. Il faut qu'il la redevienne si nous voulons que la paix du monde soit définitivement assurée."

* * *

Relations intellectuelles.—La guerre a eu ce résultat d'établir entre les Etats-Unis et la France des relations intellectuelles plus étroites, notamment en matière d'enseignement supérieur.

Prenant l'initiative, les Etats-Unis ont offert à un grand nombre de jeunes filles françaises des bourses de séjour et d'étude dans leurs universités et collèges.

Des l'hiver de 1918, cinq boursières furent envoyées à Cincin-

nati et quatre au collège Bryn Mawr. Carnegie fonda à son tour, en entente avec l'université Columbia et le comité France-Amérique de New-York, huit bourses, de huit cent dollars chacune, destinées plus spécialement aux jeunes filles possédant la licence ès lettres ou le certificat d'aptitude.

Enfin, l'Association des collèges américains a créé pour l'année scolaire 1918-1919, plus de cent bourses, qui ne comportent point, comme les précédentes, l'engagement de rester ultérieurement en Amérique.

La revue *France-Amérique* constate qu'au cours de septembre 1918, cent dix-huit jeunes filles françaises sont ainsi parties pour les Etats-Unis.

De son côté, le gouvernement français a créé deux bourses pour des jeunes filles américaines à l'Ecole Normale supérieure de Sèvres.

* * *

Cap a la Branche.—Ce petit cap que l'on remarque à l'extrémité sud de l'Ile-aux-Coudres, comté de Charlevoix, a son histoire.

"En se penchant, dit l'abbé H. R. Casgrain, sur la cîme du Cap à la Branche, on aperçoit à travers les arbres qui croissent parmi les interstices des rochers, les troncs noueux de quelques vieux cèdres dont les rameaux inclinés s'étendent en parasol au-dessus de la grève. Ce nid d'aigle servit d'embuscade à deux miliciens en 1759, pendant l'occupation de l'Ile-aux-Coudres par les Anglais. Le hardi coup de main que ces deux braves osèrent y tenter, est raconté avec orgueil par les insulaires."

* * *

La ville de Sydney.—Quelques notes historiques sur cette petite ville du Cap-Breton, dans la Nouvelle-Ecosse, célèbre par ses mines de charbon et qui compte aujourd'hui une population de plus de 18,000 habitants.

Le fondateur de Sydney fut le major Joseph Frédéric Wallot Desbarres. Il en fût même le premier gouverneur.

Desbarres avait fait du service dans l'armée de Wolfe et s'était conduit bravement au siège de Québec. Plus tard, il prépara plusieurs cartes marines de la Nouvelle-Ecosse, de la baie de Fundy et reçut en récompense quatre à cinq grandes concessions de terres de plusieurs milliers d'acres chacune, dans les provinces maritimes. Ces concessions donnèrent lieu par la suite à bien des difficultés, car

il fallut déloger les Acadiens qui se trouvaient sur ces terres quarante ans auparavant.

Desbarres fût aussi gouverneur de l'Ile-du-Prince-Edouard de 1805 à 1812. Il moutût à Poplar Grove. Halifax, en octobre 1824, à l'âge de 103 ans.

* * *

LE CAP CHOUART.—Sur les anciennes cartes du 17ième et du 18ième siècle, dont certains exemplaires sont conservés à Québec et au bureau des archives à Ottawa, on voit figurer le nom de *Cap Chouart* sur la côte du Labrador au nord de la grande baie des Esquimaux.

Chose étrange ! ce nom a disparu. On ne le voit plus sur aucune des cartes préparées par le gouvernement canadien.Aurait-on eu peur d'indisposer les terre-neuviens en mettant trop en vedette ce nom géographique français?

Et pourtant ce nom évoque un souvenir qui appartient à l'histoire. Médard Chouart des Groseilliers qui vint au Canada en 1641 n'est pas un nouveau venu. Lui et Radisson sont deux grands explorateurs et traficants de fourrures qui ont visité toutes les régions qui avoisinent le lac Supérieur. Chouart fit même un voyage à la baie d'Hudson en 1662 et c'est à lui qu'on doit la fondation de la célèbre compagnie dite de la Baie d'Hudson.

Il semble que ce sont là autant de titres à la notorieté publique et beaucoup plus justifiables que bien d'autres.

Disons en dernier lieu que Médard Chouart avant d'entreprendre ses grandes expéditions à la baie d'Hudson demeurait à Trois-Rivières et que c'est même en cette dernière ville qu'il vint mourir.

* * *

LE CAP HORN.—Comme les géographes l'enseignent, un grand courant marin bat l'extrême pointe du continent sud-américain. Une branche secondaire de ce courant puissant remonte l'Océan Atlantique, puis se perd après avoir parcouru quelques centaines de kilomètres le long du littoral argentin. Le point de bifurcation des courants est marqué par l'éperon colossal du cap Horn, la sentinelle du Sud qui, depuis des siècles résiste à l'assaut de mers impétueuses. Dominant les flots de plus de 1300 pieds, l'île Horn se dresse majestueuse au milieu de la désolation lugubre qui l'entoure; les marins fréquentant ces parages des mers du sud sont sans cesse aux

aguets pour tâcher d'en apercevoir les côtes escarpées; pourtant aucun navire ne peut en approcher trop près, sous peine d'être entrainé bientôt dans le tourbillon du naufrage et de la destruction totale. Il n'est pas d'autre région qui, en temps normal, inflige d'aussi lourdes pertes à la navigation que les îles de ce lointain archipel méridional et leurs eaux tumultueuses.

C'est un coin du monde, écrivait récemment la revue *L'Union pan-américaine,* que relativement peu de gens connaissent, mais à ceux qui n'hésitent pas à braver la furie des houles perpétuelles il est donné de contempler, sur ces rivages ignorés, quelques uns des spectacles les plus pittoresques et les plus désolés du globe.

Ajoutons que dans la région du cap Horn, l'on compte au moins 260 journées pluvieuses ou nuageuses par année.

* * *

La ville de Lima.—C'est la capitale du Pérou et elle compte une population de 200,000 habitants.

François Pizarre lui donna le nom de Ville des Rois, comme un témoignage d'honneur de la part de ses bienfaiteurs royaux.

Cette ville est située dans une vallée accidentée qui s'étend à l'intérieur du pays de l'océan jusqu'à 50 milles ou plus dans la direction des collines des Andes, bien que de nombreuses aiguilles de montagnes s'élèvent par-ci par-là dans la vallée.

Pendant trois cents ans, la Ville des Rois fut la seconde métropole de la domination espagnole sur deux continents et on assure que ce fût le centre d'une cour de vice-roi dont la splendeur et la gaieté rivalisaient même avec celle du roi.

Au commencement de 1535, Pizarre créa la première organisation municipale pour administrer les affaires de la ville, et un alcade, ou maire, fut élu.

La capitale du Pérou posséde un musée national, une des institutions du monde les plus intéressantes de cette espèce. Les reliques conservées dans ce musée sont d'une valeur inestimable et s'accumulent de jour en jour au fur et à mesure que les ruines dans les différentes parties de la république sont déblayées et examinées.

Lima est non-seulement la capitale politique mais aussi la capitale commerciale du Pérou et beaucoup de ses rues de commerce présentent des scènes animées. Son port d'embarquement, Callao, reçoit des milliers de vaisseaux qui transportent une foule de matières premières sur tous les marchés du monde. Parmi ces produits se trouvent ceux des mines célèbres de Cerro de Pasco à

Oroya. Les fabriques de coton, de farine, de meubles, de chocolat, de cocaïne, de chaussures, de soie, de laine, de papier et les tanneries contribuent aussi à augmenter le commerce de la ville et des environs.

Les cinq fabriques de coton de Lima, avec celle d'Ariquipa et de Ica, ont produit 24 millions de mètres de calicot, de coutil, de fil, de toile pour serviettes.

La manufacture d'huile de ricin et de gâteaux de ricin occupe au moins dix différentes fabriques à Lima et dans le voisinage.

* * *

L'AMÉRICANISATION DES INDUSTRIES ALLEMANDES.—Les Allemands recueillent de jour en jour les résultats de la stupide guerre qu'ils ont faite au monde civilisé.

D'abord, en ces dernières semaines, le gouvernement américain, par une horreur instinctive de toute germanisation future, a mis la main sur toutes les propriétés et industries installées aux Etats-Unis par les Teutons.

Cela représente quelque chose comme deux cents millions de piastres, d'après l'enquête faite par M. A. Mitchell Palmer, gardien des propriétés étrangères.

Le meilleur coup de filet a été peut-être celui des grandes fabriques de lainages installées à Passaic, dans le New-Jersey. On porte leur valeur à cinquante millions.

Le gouvernement américain s'est assuré, par la même occasion le contrôle de la plupart des fabriques de produits chimiques allemands qui avaient la spécialité de ne vendre leurs produits qu'à leurs amis Teutons. Les plus importantes de ces fabriques sont celles de la compagnie Bayer et la compagnie Heyden Chemical.

Toutes ces propriétés et bien d'autres ont été vendues à l'enchère et sont passées aujourd'hui à des capitalistes américains.

* * *

CARTE GÉOGRAPHIQUE DU MONDE.—On a fait cadeau récemment à la Société de Géographie de Londres d'une carte japonaise de l'univers, datant de 1653. Cette carte, à la vérité, n'est qu'une reproduction, mais telle qu'elle est, elle présente encore beaucoup d'intérêt en ce sens qu'elle nous éclaire sur les connaissances géographiques du Japon au 17e siècle et qu'elle nous permet en même temps de juger de la façon dont les cartographes japonais travaillent.

Il est certain qu'on a utilisé les cartes européenr es pour la carte

japonaise. Comme pour la Chine, la science géographique n'a été connue au Japon qu'après l'arrivée des Européens. Elle a du être apportée par les missonnaires jésuites.

* * *

La mentalité américaine.—Un professeur et publiciste américain, M. le Dr. H.-A. Gibbons, appelé à parler de la mentalité américaine dans une conférence faite à Marseille, a dit tout simplement que celle-ci avait été coulée dans un moule anglo-saxon.

Cette pensée est juste, lui a repliqué le consul des Etats-Unis, M. A. Gaudir, qui assistait à cette même conférence: "le métal de la race est anglo-saxon, mais le principal alliage peut-être, sinon par la quantité du moins par la qualité, est d'extraction française.

"Il existe à Boston, la plus ancienne ville des Etats-Unis, le grand centre intellectuel du pays, un édifice qu'on a appelé "le Bureau de la Liberté" Cet édifice a été donné à la ville de Boston par un citoyen d'origine française du nom de Pierre Faneuil. Longfellow a immortalisé dans un de ses plus beaux poêmes le rôle qu'a joué, au début de notre guerre d'Indépendance, un autre citoyen de même origine, Paul Revère. Laissez-moi vous rappeler aussi que le premier juge-en-chef de notre Cour Suprême, John Jay, était également de descendance française.

Et enfin, l'homme qui a peut-être exercé la plus grande influence sur l'évolution politique des Etats-Unis, Alexander Hamilton, avait une mère française."

Le professeur Gibbons avait dit d'autre part, après avoir fait l'éloge de Lafayette :

"Nous pouvons affirmer que l'âme américaine et l'âme française sont de la même famille. Elles se touchent par leurs sommets. En outre de ces affinités spirituelles, il y a aussi les liens sacrés de la reconnaissance."

* * *

Les familles nombreuses.—Il y a eu en ces dernières semaines à la Sorbonne une manifestation patriotique en l'honneur des familles nombreuses. Le président de la Chambre des députés, M. Paul Deschanel, y a fait entendre les paroles suivantes :

"Nous avons triomphé de l'Allemagne par nos soldats, mais un autre ennemi nous menace et plus redoutable encore. Et cet ennemi, c'est nous. La France se dépeuple avec une "rapidité mortel-

le" Et si le mouvement d'avant-guerre continuait, l'empire allemand, dans cinquante ans, aurait plus de 120 millions d'habitants, et la France, même avec l'Alsace-Lorraine, à peine 40, c'est-à-dire. un contre trois.

Notre victoire sur l'Allemagne serait donc inutile si nous n'en remportions pas une autre sur nous-mêmes. Et comment ?

En protégeant la mère, en défendant l'enfant par une hygiène sévère puis en poursuivant avec la dernière énergie l'alcoolisme, la tuberculose et le taudis."

* * *

L'ILE DE SABLE.—Tout le monde connaît un peu cette île, située dans la Nouvelle-Ecosse, à quatre-vingt dix milles du cap Canso.

L'île de Sable gît sous le 3e degré de latitude Nord et sous le cinquante neuvième dégré de longitude ouest du méridien de Greenwich. Elle a la forme d'un croissant ou plutôt d'un arc dont la corde se tend de l'Est à l'Ouest. Sa longueur est d'environ vingt-cinq milles et sa plus grande largeur n'atteint pas un mille et demi. M. J.-C. Taché estimait sa superficie à 16,000 arpents.

A l'époque des navigations du seizième siècle, cette île est demeurée célèbre dans nos annales par la première tentative de colonisation française qui y fut faite par le baron de Léry en 1538 et par celle du marquis de la Roche en 1598 qui n'eût pas plus de succès. Elle a été aussi par la suite le théâtre de naufrages marquants.

* * *

L'ARMÉE CANADIENNE.—On connait aujourd'hui exactement les pertes de l'armée canadienne dans le grand conflit mondial.

60,383 soldats et officiers canadiens ont succombé durant la guerre.

Il y a eu en outre 7,130 officiers et 184,669 soldats blessés.

Les prisonniers de guerre étaient au nombre de 3,575 dont plus de 2,000 sont aujourd'hui rapatriés.

* * *

UNE PAROISSE DE L'ABITIBI.—On compte une nouvelle paroisse dans l'Abitibi: c'est celle de Landrienne, dans le canton du même nom. Elle se trouve située à 425 milles de Québec et à huit milles d'Amos, le chef lieu de l'Abitibi.

Cette paroisse agricole qui compte 300 âmes, s'appela tout d'abord Station Larry. On lui a donné le nom canonique de Saint-Barnabé. Elle se trouve placée sur la route du chemin de fer Transcontinental.

Les premiers colons y arrivèrent en 1914; la plupart venaient des comtés de Portneuf et de Champlain; c'étaient les familles Frigon et Adélard Trépanier.

* * *

La vente des pierres précieuses.—C'est encore l'Afrique qui produit le plus de diamants. Depuis 1871, date de la découverte des gisements diamantifères de l'Afrique australe, il n'a pas été extrait de ces derniers pour moins d'un milliard de piastres de diamant.

La seule ville de New-York possède pour plus de 250 millions de dollars de gemmes taillées.

En France, la valeur globale des pierres précieuses atteint le chiffre formidable de cinq milliards de francs, dont 500 millions seulement en dépôt chez les commerçants de joailliers.

D'après un expert français, on achète encore annuellement dans le monde entier, pour 600 millions de diamants taillés, soit 140 millions de francs environ de diamants bruts.





BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Journal de l'Expédition du chevalier de Troyes a la baie d'Hudson, en 1686, par l'abbé Ivanhoe Caron, Imprimerie de la compagnie de l'Eclaireur.

Cette brochure est la reproduction d'un manuscrit original conservé à la bibliothèque nationale à Paris. copieusement annoté par M. l'abbé Caron. Le *Bulletin* de la Société de Géographie en avait reproduit certains extraits il y a quelques semaines.

Cette fameuse expédition du chevalier Pierre de Troyes qui commandait une centaine d'hommes éprouvés, est une page d'histoire que trop de nos gens ignorent. Racontée par le commandant lui-même qui a pris soin d'en noter toutes les péripéties, le lecteur peut se rendre compte de ce qu'était la baie d'Hudson à la fin du dix-septième siècle, des difficultés que durent surmonter le commandant de Troyes et ses braves marins avant d'atteindre cette terre lointaine et à peu près déserte.

Ce voyage de M. de Troyes est précédé d'une introduction historique de M. l'abbé Caron sur le commandant de l'expédition, et sur les plus illustres de ses compagnons, comme le sieur de Sainte-Hélène, le fameux d'Iberville, le sieur de Maricourt et puis le père Silvy, aumônier de l'expédition.

M. l'abbé Caron qui est un historien consciencieux a droit à nos plus vives félicitations pour avoir exhumé cette belle et émouvante page d'histoire.

Aux oiseaux des iles, par Réné Bizet, avec illustrations de Jeannine de niat-Cyr. La Renaissance du Livre, 78, Boulevard Saint Michel, Paris.

D'un genre d'émotion très rare, d'une délicatesse ironiquement douloureuse, ce sont des petits vers d'une touche précise, chatoyante, pleins de la nostalgie des pays de légende. Et ces musardises, dédaigneuses de l'alexandrin massif, tout en rythmes brefs, en images vives, ont un charme composite qui, tout en restant bien original, fait monter au cerveau et au cœur le parfum des meilleures gerbes de Musset et de Th. Gautier et aussi de Verlaine.

La Révolution russe, par Claude Anet, Juin-Novembre 1917, Librairie Payot & Cie, 106 Boulevard St-Germain, Paris.

M. Claude Anet publie une suite de volumes qui forment un ensemble unique sur la Révolution russe. Par l'abondance des documents *souvent inédits*, par la sûreté et l'étendue de l'information, par sa connaissance personnelle des hommes. par le talent avec lequel il anime les scènes dont il a été le témoin et les grands débats qui se sont engagés en Russie dès l'écroulement du tsarisme, l'ouvrage de M. Claude Anet est indispensable à tous ceux qui savent que le sort de la Russie ne peut nous laisser indifférents et qui prévoient la place que

cette "sixième partie du monde" doit jouer dans le développement de l'histoire d'après-guerre. Ce volume est le second de la série. Les tomes III et IV qui la complèteront seront publiés dans un avenir prochain.

LES CHEMINS DE FER INTERALLIÉS, par Ernest Lémonon, (avec cinq cartes) (*le Fait de la Semaine*). Librairie Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris. Prix 1 fr.

Cette brochure traite d'un problème capital pour la victoire économique de demain, celui des transports internationaux par voie ferrée. Si l'Allemagne avait accaparé le commerce mondial, c'est qu'elle avait à sa disposition et dans sa dépendance des chemins de fer à l'aide desquels elle acheminait ses produits jusque sur les marchés les plus lointains. Deux lignes lui ont spécialement servi : *l'Orient express* et le *Gotbard.* L'Entente ne vaincra économiquement demain que si elle peut opposer à ces deux voies austro-allemandes deux voies interalliées.

M. Ernest Lémonon, avec sa précision de documentation coutumière, expose quelles doivent être ces deux voies. Opposer à l'Orient express, l'*Atlantique-Mer Noire* et au Gothard le *Lötschberg-Simplon,* telle doit être de toute nécessité la future politique interalliée de chemins de fer.

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS, par André Billy. Edité par la Renaissance du Livre, 78 Boulevard St. Michel, Paris.

Ce livre qu'on a bien voulu présenter à notre Société, est une critique mordante d'un certain monde littéraire à Paris. Il se passe de singulieres choses dans ce monde et les bons modèles s'y font rares. Romanciers et poètesses, revuistes et même certains journalistes que l'on ne nomme pas, mais que les parisiens devinent assez aisément à travers le léger voile dont les habille l'auteur, sont ici fustigés de belle façon, en de petites histoires expresses. Mais toute la littérature n'est pas là, puisque le livre se ferme en un émouvant récit qui s'intitule : La canne prêtée.

MÉLANGES HISTORIQUES.—Etudes éparses et inédites de Benjamin Sulte, compilées, annotée et publiées par Gérard Machelosse.

Ce livre contient en première page un excellent portrait de notre historien canadien.

"M. Sulte, dit l'auteur, a écrit l'histoire en grand et en détail. Il est à la fois ingénieur et cantonnier. Durant une longue et fructueuse carrière, il n'a cessé de promener à travers notre merveilleux domaine historique un flambeau. inquisiteur, qu'alimentait une ardente passion pour la vérité, un souci de l'exposé précis et révélateur."

Ce commentaire dit à lui seul le but que poursuit M. Machelosse en présentant ce livre qui sera suivi d'autres volumes et dans lesquels les nombreux et inédits travaux de notre historien seront présentés et étudiés.

M. Sulte, tout le monde le sait, a fait une œuvre immense, un peu éparse dans toutes les revues du pays, et que M. Machelosse se propose de condenser pour le plus grand avantage de ceux qui veulent connaître à fond notre passé historique.

RÉGIONS ECONOMIQUES, par Henri Hauser, correspondant de l'Institut (Collection *le Fait de la Semaine*). Librairie Grasset, 61 rue des Saints-Pères, Paris.

La question traitée dans ce numéro du Fait de la Semaine par M. Henri Hauser tient une place capitale dans la réorganisation économique de la France après la guerre.

Les principaux économistes estiment que la principale chance de salut de la France c'est d'accroître le revenu national, et, pour ce faire, de produire davantage.

Il y a toujours des Pyrénées, par Jules Laborde, Etude sur les rapports entre la France et l'Espagne. Librairie Payot & Cie, 106 Boulevard St-Germain, Paris.

Ce livre, documenté et solide, est indispensable à tous ceux qui voudront pénétrer un peu dans l'intimité de l'âme et de la pensée espagnoles,—à tous ceux, aussi, qui voudront avoir des données précises sur l'état des finances et du commerce péninsulaires. C'est en somme un exposé des relations actuelles entre la France et l'Espagne,basé sur l'histoire et la psychologie des deux peuples.

La Péninsule balkanique.—Géographie humaine, avec 31 cartes et croquis dans le texte et 8 cartes hors texte, par Oovan Civijic, professeur à l'université de Belgrade. Agrégé à l'Université de Paris.

C'est peut-être la plus forte étude qui ait jamais été faite sur la péninsule balkanique, L'auteur y traite non-seulement des problèmes de géographie physique, mais il aborde aussi les questions de géographie politique et humaine. Ce n'est qu'après plusieurs voyages d'exploration, dans la première moitié du XIX e siècle, que tout ce pays dont nous nous occupons porta le nom de Péninsule balkanique. Avant cette époque, il était plus connu sous le nombre de *Chaîne centrale.*

Le nom de Balkan, signifie, d'après le savant auteur, en turc, *montagnes*, mais il reste d'opinion que le terme de Péninsule des Balkans est issu d'une conception erronée du relief de la Péninsule. Mais il n'y a plus à récriminer, ce terme est entré dans la circulation.

Il ne nous vient pas à l'esprit d'analyser un ouvrage de cette importance qui requiert une connaissance approfondie du pays, de la langue, de ses mœurs et des événements historiques qui s'y sont passés depuis les premiers jours de sa formation jusqu'à notre époque. Ce serait déflorer une belle œuvre d'une érudition étendue que de tenter de la disséquer, et l'on risquerait certainement de ne pas rendre justice à l'auteur.

Nous noterons cependant au passage ce fait affirmé par l'auteur; que la grande invasion des tribus-slaves, un début du Moyen-Age, a été le point de départ de la distribution et de la formation des peuples des Balkans. Elle joua là le même rôle que la grande invasion des Barbares dans l'Europe centrale et occidentale. La Péninsule balkanique connût une seconde invasion: celle des Turcs à la fin du XIVe siècle.

De la Méthode litteraire, par J. Bézard, professeur de première au Lycée Hoche. Ouvrage couronné par l'Institut.

Librairie Vuibert, 63 Boulevard St-Germain, Paris.

En sous-titre, cet ouvrage qui compte plus de 700 pages est intitulé "Journal d'un Professeur dans une classe de Première". Ce sous-titre indique suffisamment que l'auteur prétend s'adresser avant tout aux classes supérieures du Lycée.

De fait, l'auteur qui a pour lui une longue expérience, expose magistralement la meilleure méthode à suivre pour clore ses études et rendre l'effort moins pénible en même temps que de le rendre plus heureux dans ses résultats.

Le savant professeur qu'est M. Bézard pose en principe ceci : "Les études littéraires(sans en excepter le latin et même l'histoire) souffrent de deux défauts profonds, qui datent de plusieurs siècles et ne se corrigeront pas en un jour: elles manquent d'*unité* dans le plan; elle manquent encore plus, peut-être, de *continuité* dans l'exécution. Les élèves apprennent beaucoup de choses, ils lisent des textes innombrables... sans prendre soin de tout rattacher à un seul et même dessein et d'appliquer partout une seule et même méthode."

L'auteur finit par recommander de ne pas trop s'attacher aux seuls manuels mais d'étudier encore les auteurs.

L'Irlande ennemie...?—par R. C. Escouflaire.
Librairie Payot & Cie, 106 Boulevard St-Germain, Paris. Un vol. 4frs 50.
Voici encore une de ces questions dont tout le monde parle périodiquement, et dont presque tout le monde, peut-on dire, parle à la légère. L'auteur de *l'Irlande ennemie...?* révèle au public tout un ordre de faits, historiques ou contemporains, qui jettent un jour nouveau pour nous sur un des problèmes de nationalité les plus débattus.

La cause Irlandaise ne nous a encore jamais été présentée sous cet aspect et il serait difficile de trouver sur le sujet une étude plus instructive, plus révélatrice, plus précise ou mieux documentée.

La Paix de Bucarest, (7 mai 1918)—par D. Iancovici. Librairie Payot & Cie, Paris.
La "Paix de Bucarest" est le type achevé d'une paix de conciliation allemande.

La paix de Bucarest a été ratifiée par le Reichstag allemand, par les Ebert, les Scheidemann, les Erzberger. L'Allemagne vaincue et révolutionnaire en appelle aux principes d'un droit immuable, les mêmes principes d'ailleurs que l'Empire mettait hier en avant, avec la différence qu'aujourd'hui, les allemands veulent les comprendre autrement. "Sans annexions", "sans indemnités", "libre disposition des peuples", affirmaient M. de Kuhlman et le Comte Czernin, et nous apprenons, par le Traité de Bucarest, que six départements roumains, ou leur équivalent, sont arrachés au territoire roumain, que trois milliards sont immédiatement exigés, qu'on force une main-mise totale sur toutes les richesses du sol roumain, qu'on condamne à l'esclavage toute la population paysanne du royaume.

M. Iancovici met en pleine lumière, *s'appuyant sur les textes du traité*, tout ce qu'il y a de réfléchi dans la prévoyance et la volonté d'accaparement et d'asservissement des hommes d'Etat de l'Allemagne.

En représailles.—Par Eugène Louis Blanchet. Librairie Payot & Cie, Paris.
En représailles est l'œuvre d'un prisonnier évacué de Suisse comme grand malade et qui eut à subir, cruellement et longuement, le supplice des camps de représailles. Ce livre mérite d'être lu; il est cruellement éloquent dans sa documentation vécue.

Un journal disait à son sujet qu'il faudrait que ce volume fût le bréviaire de tous ceux qui vont avoir une part, petite ou grande, dans les négociations de la paix.

La Paroisse de saint-Nicolas.—La famille Pâquet et les familles alliées, par Hormisdas Magnan. Imprimerie Laflamme, Québec.
L'auteur nous fait savoir dans son avant-propos, que ce volume qu'il vient de livrer au public fait suite aux "Fragments de l'Histoire religieuse" de cette paroisse, publiés en 1894, par l'hon. E. T. Paquet.

C'est une œuvre considérable qui a sollicité d'assez laborieuses recherches et d'un intérêt spécial, non seulement pour les familles de Saint-Nicolas mais même pour tous ceux qui s'intéressent à la généalogie de nos familles canadiennes.

L'ouvrage s'ouvre par une histoire abrégée de la paroisse elle-même, ses débuts et ses développements à travers plus de deux siècles d'existence, puis se termine par une monographie assez étendue de la famille Pâquet qui a donné au pays, tant dans le clergé que dans la politique, et les lettres, des sujets de la plus haute distinction.

L'ouvrage pullule en outre de photographies des principaux membres de la famille Pâquet et des familles alliées à cette dernière.

Disons en dernier lieu que la paroisse Saint-Nicolas, sise sur la rive sud du Saint-Laurent, aux portes de Québec, et dont l'auteur nous trace un tableau charmant, est située dans le comté de Lévis et comprend la partie ouest de la seigneurie de Lauzon, et s'étend le long du fleuve, depuis la rivière Chaudière, en remontant, jusqu'à la paroisse de Saint-Antoine-de-Tilly.



65

Vol. 13—No. 2 Mars-Avril 1919

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



QUEBEC

1919



Rivière Cyriac, qui se déverse dans le grand lac Kénogami, comté de Chicoutimi. La rivière et le lac sont poissonneux.

66 a



La Batiscan. Rivière qui prend sa source dans les montagnes des Laurentides, comté de Québec et se jette dans le St-Laurent. Elle est interceptée par de nombreux rapides.



ETHNOLOGIE CANADIENNE

Peaux-Rouges.—Francs ou Celto-latins.—Anglo-Saxons.—Celtes.—Doukhobors-Canadiens.

Où trouverait-on, à la surface du globe, un pays, un seul, en état d'offrir de front et de fond, une intégrale homogénéité ethnique? Il n'y en a pas, et il ne peut en exister. Les frontières, œuvre des hommes, qui fixent les limites de tel ou tel territoire, ne sont pas des murailles de Chine. Par aventure, curiosité, convoitise, nécessité ou espoir de meilleur habitat, on les franchit.

Pas plus que les autres pays, le Canada n'a échappé à ce simpiternel va-et-vient des populations, mouvement dont la résultante inévitable, suivant lieux et ambiances, est une notable modification de la mentalité des autochtones et des divers groupes migrateurs.

De quelque point qu'il contemple ce panorama, l'observateur ne peut s'empêcher d'éprouver l'impression que, dans ces transvasements partiels et périodiques d'humanité, il assiste à une des opérations préliminaires de la fermentation universelle, incessante, inéluctable des éléments de la nature, opération gigantesque dont le dernier terme est l'unification, la cristallisation de toutes les bonnes volontés et la glorification de l'Etre Suprême

Comme nous l'apprennent l'histoire et les livres d'école, les Peaux-Rouges issus, affirme-t-on, des Esquimaux, ces Mogols ou Asiatiques, furent les premiers habitants du Canada et de fait, de tout le Nouveau-Monde. Cette population autochtone se divisait en tribus qui parlaient et parlent encore des idiomes absolument différents, mais avaient les mêmes croyances, manifestations religieuses et superstitions. Au Canada, ces tribus portent encore

les noms suivants: Abénakis, Algonquins, Hurons, Iroquois, Micmacs, Montagnais, Nascapis, etc.

A la suite des Peaux-Rouges, le Canada fut l'objet de l'attention et de la sollicitude de la race franque ou celto-latine, celle du royaume de France,qui, en apportant l'Evangile aux Peaux-Rouges, les relevèrent de leurs idolâtries et superstitions, ainsi que de leurs coutumes barbares.

L'influence civilisatrice de la race celto-latine produisit des merveilles pendant plus de deux siècles, mais au prix de sacrifices, de dévouements et d'actes d'héroïsme dont la multiplicité défie l'analyse. Pour s'en rendre un peu compte, il suffit de comparer, avec celle d'aujourd'hui, la situation dans ces temps-là, et l'on comprendra la somme inouie d'énergie, de patience, de courage, d'intrépidité qu'il fallut aux anciens déployer pour la civilisation de la terre canadienne. Tous, hommes et femmes, missionnaires, agriculteurs, ouvriers, guerriers et explorateurs étaient des nobles, des héros de tempérament. Aussi l'histoire, tout en racontant leurs faits et gestes, ne parviendra-t-elle jamais à leur rendre pleinement justice et hommage.

Telle fut la souche de la population de notre Canada.

Il est possible que la Providence, dans ses insondables desseins, considéra les assises de la future résidence comme bien établies et suffisantes, car, aux deux-tiers du dix-huitième siècle, il s'opéra un brusque changement. Deux peuples germaniques, issus du nord de l'Allemagne, les Angles et les Saxons parurent. Faisons à leur sujet un peu d'histoire. Priés bien auparavant cette époque par les Pictes et les Scots, celtes de l'île de la Grande Bretagne, de venir à leur secours contre des légions romaines, ils avaient de suite répondu à l'invitation. Les peuplades d'alors se livraient régulièrement depuis longtemps à des incursions de vol, de meurtre, de pillage et de brigandage. On s'en faisait une gloire dont, en ce moment, nous voyons le grand déclanchement et la suprême déchéance.

Rendus dans la Grande-Bretagne, à titre d'auxiliaires, les Angles et les Saxons, que les scrupules n'étouffaient pas, s'emparèrent tout simplement de la grande île. Là où il y a de la gêne, on ne s'amuse vraiment pas. Les Angles donnèrent leur nom au pays, *Engel land* (*England*), Angleterre, et les Saxons y fondèrent plusieurs royaumes

Voilà comment il se fit que l'ancien monde eut les Anglo-Saxons.

Plus tard, les succès de la race franque ou celto-latine dans l'Amérique du Nord engendrèrent chez eux des convoitises, et les déterminèrent à tenter aussi fortune du côté du continent améri-

cain et de la Nouvelle-France. Les Espagnols s'étaient bien emparé de l'Amérique méridionale, pourquoi donc les Anglo-Saxons n'en feraient-ils pas autant dans l'Amérique du Nord? Les prétextes de chercher noise à la France ne manquèrent pas. Inutile de revenir ici sur l'histoire des événements du pays d'Evangeline, du Bas-Canada etc. La bataille des plaines d'Abraham scella, jusqu'à nouvel ordre, le sort du Canada. Reprenons nos réflexions ethnologiques.

Deux régiments écossais furent licenciés au milieu de la population française du pays. Il en résulta que les deux régiments se fondirent si complètement dans la population, qu'il n'en reste plus de traces, excepté dans les noms de maintes familles canadiennes françaises. Que de Baird, de Campbell, de Fraser, de Lindsay, de Macdonald, de Mackenzie, de Murray de Nairn, de Ross, de Smith et de Thomson dont la langue maternelle est le français, et dont beaucoup n'en parlent pas d'autre ! Notons ceci en passant. Le Français et l'Ecossais de cette partie du Canada n'ont jamais cessé de cordialement et sincèrement sympathiser ensemble. Leurs qualités respectives s'harmonisent, et ce fait peut expliquer dans une large mesure l'existence d'une race intermédiaire entre le Peau-rouge et le blanc du Nord-ouest canadien, la race métisse, exclusivement française ou écossaise, la première issue de résidants, de voyageurs, de traiteurs et coureurs de bois,la seconde, l'écossaise, résultant de la venue de colons d'Ecosse amenés au Canada par Lord Selkirk en 1818 ou 1819. Bon nombre de ces colons écossais, une fois sur le sol du Canada, fatigués d'un long voyage océanique, refusèrent d'aller plus loin, se fixèrent dans la Nouvelle-Ecosse, dans la vallée de la Matapédia et dans le Bas-Canada. Les autres se rendirent à la Rivière Rouge.

Des trois peuples de race celtique qui composent la population des Iles-Britanniques, les Ecossais furent donc les premiers à faire du Canada leur nouvelle patrie; l'Irlandais fut le deuxième; quant au Gallois, il n'y a pas émigré, du moins en nombre appréciable; il est resté au sein du pays anglo-saxon. Lui et le Breton parlent le vieux celtique et se comprennent. Le Gallois n'est pas Anglo-Saxon.

L'Irlandais ne pouvait plus tenir devant les rigueurs et les exactions tyranniques du landlordisme; de plus, persécuté pour sa foi catholique par l'Anglo-saxon et quelques-uns des siens protestantisés et vainqueurs de la Boyne sous Guillaume III, prince d'Orange, l'Irlandais, dis-je, se décida à transporter ses pénates sous une autre latitude plus clémente; c'est alors que, hommes, femmes

et enfants de la Verte Erin, de la moitié du 19e siècle,s'embarquèrent par milliers pour le Canada.

Il n'y aurait pas lieu d'être surpris si, quelque jour, l'histoire apprenait au monde qui lit que l'Angleterre vit cette émigration avec une double satisfaction, d'abord parce qu'elle la délivrait d'antagonistes religieux, et qu'ensuite ces milliers d'émigrants irlandais, une fois au Canada, ne manqueraient pas, sinon d'absorber, du moins de réduire à la plus simple expression numérique la population française de la colonie anglaise dans l'Amérique du Nord. Carambolage habilement conçu, comme on dit au billard, mais qui, malheureusement pour le maître-queue, ne répondit pas à ses intentions, si vraiment c'était le coup qu'il méditait.

Durant la traversée de l'Atlantique, le choléra se déclara à bord des navires. Des centaines d'infortunés émigrants n'eurent pour tombeau que l'océan, le golfe et le fleuve Saint-Laurent. Des centaines d'autres furent inhumés ça et là sur les rives du grand fleuve, notamment à la Grosse-Ile, au-dessous de Québec, et à Laprairie, en face de Montréal. Du terrible fléau purent échapper nombre d'orphelins et orphelines qui furent recueillis et élevés dans des familles canadiennes-françaises et par des membres du clergé canadien-français. Il y en a aujourd'hui encore (1919) à Québec.

Décidément l'élément, celto-latin de l'Amérique du nord devait survivre encore aux entreprises ou visées de la race anglo-saxonne, disons germanique, pour plus de précision dans les termes.

Avec les années, et presque simultanément avec des modifications dans la constitution politique du Canada, des groupes allemands se formèrent, surtout et même presqu'exclusivement dans le Haut-Canada, aujourd'hui la province d'Ontario, peut-être parce qu'ils se sentaient plus à l'aise au milieu de la population anglo-saxonne de plus en plus nombreuse de cette province. Ce mouvement, sans y avoir de rapport immédiat, coïncidait cependant avec les plans machiavéliques de Stieber, alors le grand initiateur du système d'espionnage universel de la Prusse, système bien cher à Bismarck, et que Stieber inaugura en 1848.

Plus tard, les Italiens vinrent chercher fortune chez nous. La construction de l'Intercolonial et du Canadien-Pacifique en attira des foules; bon nombre se fixèrent dans le pays à Montréal, à Winnipeg et d'autres centres.

Puis, nous arrivèrent des Islandais, des Russes, Mennonnites et Doukhobors, des Galiciens ou Ruthènes, sujets autrichiens. Ces diverses nationalités se sont réfugiées surtout au Nord-Ouest canadien où, pour cultiver le sol, il n'y a pas de défrichements à faire.

La population du Canada compte bien aussi un certain contingent de noirs et d'asiatiques comme les Chinois, les Japonais et les Hindous, mais, numériquement et socialement parlant, leurs groupes n'ont pas encore d'importance appréciable.

Depuis leur venue, les Islandais habitent une partie du territoire de Keewatin, sur la rive occidentale du lac Winnipeg, où leur principal centre est Gimli. Population paisible, industrieuse, frugale, qui n'a pas encore fait parler d'elle, comme une honnête femme. Malgré certains débordements désastreux du lac Winnipeg, pour elle sa situation est une grande amélioration comparée à celle qu'elle occupait en Islande, pays de l'océan glacial arctique, au sol volcanique, accidenté, au climat humide et très brumeux, fourmillant de geysers, peu propre à l'agriculture, mais avoisinant d'importantes pêcheries de haute mer.

L'immigration russe s'est particulièrement composée de Mennonnites et de Doukhobors qui représentent des sectes religieuses, tout comme les Orangistes, les Huguenots et les Trembleurs.

Mennonnites et Doukhobors n'ont pas émigré de leur plein gré au Canada. Formant des sectes religieuses ayant un caractère particulier, ils se trouvèrent, les Doukhobors surtout, en antagonisme avec l'église grecque qui voulait l'unité de croyances et de culte, en deux mots le "Crois ou meurs". Hostiles en principe à toute guerre, à toute effusion de sang, ils eurent maille à partir avec la loi de conscription militaire de 1887 de l'empire moscovite. Ils consentirent cependant à faire du service militaire, à prendre la carabine, mais avec l'entente bien établie avec les "Elders" (Anciens) que, sur un ordre donné, ils ne feraient que tirer en l'air et non sur autrui.

Tout naturellement, de part et d'autre, on leur fit du mauvais temps. Devant les condamnations à l'amende, à la prison, à l'exil, ils durent quitter leur pays. Ils prirent la fuite dans bien des directions, dont l'une des principales fut le Nord-Ouest canadien. Les Menonnites se sont établis dans le Manitoba et n'ont pas encore été le sujet d'ennuis, de troubles ou de récriminations, mais les Doukhobors créèrent plus d'émoi à leur arrivée dans le pays du Canada. On les prit pour des gens imbus de fanatisme religieux, hostiles aux lois et usages du pays, et opposés à toute naturalisation, bref, refusant de former partie intégrale de la population. Le fait est que, dans ce sens, on exagéra un peu leur attitude ; celle-ci ne heurtait pas aussi diamétralement les institutions canadiennes.

Ils avaient bien, comme société, leur gouvernement et leurs rites religieux. On pouvait peut-être trouver étrange l'un de ces

rites qui consistait en processions d'hommes, femmes et enfants dans le simple costume d'Adam et Eve après la désobéissance, manifestations authentiques dont on a des photographies. Les Canadiens n'étaient pas habitués à pareil déshabillé qui, du reste, n'avait rien de bien inspirant.

D'autre part, ils supprimaient bien aussi la liberté individuelle des membres de leur confrérie, conformément aux règles de la communauté, mais ceci ne froissait pas l'ordre public.

Pasteurs et agriculteurs qu'ils sont, au début, pour gagner le pain quotidien, ils durent s'engager dans la construction de chemins de fer, les travaux de fermes et de scieries. Tout en s'occupant de préparer leurs pénates, les femmes firent elles-mêmes des travaux de labourage, se substituant aux chevaux et aux ruminants en s'attelant deux de front par deux douzaines à la fois, sur une charrue, sous la conduite d'un seul homme.

Peu à peu les Doukhobors reprirent leur état habituel de pasteurs et agriculteurs et aujourd'hui, leur principal centre se trouve dans la Colombie anglaise sur les bords de la rivière Colombie. Il porte le nom de Brillant. C'est là où l'économiste, en veine d'études sociales, peut voir en pleine floraison, une démonstration pratique du communisme, d'un communisme bien recommandable sous maint rapport, mais nullement en harmonie avec nos institutions civiques.

Le lendemain n'occupe pas le moins du monde le Doukhobor, parce que la Providence qui donne aux oiseaux la pâture, n'oublie pas les humains. Chez lui, pas de course à l'agiotage, aux richesses ou aux possessions; pas de rivalités, pas de jalousie; l'écart entre le mien et le tien n'existe pas; le tien c'est le mien et le mien c'est le tien. Il n'a pas de monnaie en circulation. L'un des "elders", membre de l'Exécutif, fait toutes les transactions, achats et ventes, et remet les recettes à celui qui est désigné comme receveur ou trésorier.

L'argent n'a aucune valeur chez les Doukhobors. On y choisit des commissaires qui font dans la communauté la distribution des choses nécessaires à l'existence. Chacun reçoit ce qu'il lui faut, sans bourse délier; par conséquent, il n'y a ni filouterie, ni vol, pas plus qu'il existe de forme tangible de gouvernement, si ce n'est le gouvernement par le peuple.

Une fois la semaine, assemblée générale dans la grande salle de la communauté. On y discute les affaires qui intéressent celle-ci, et les différents chargés d'affaires ou commissaires reçoivent leurs instructions de l'assemblée populaire. On peut dire qu'en cela,

les Doukhobors ont un système d'initiative, de délibérations, de décision et de redressement dont on ne peut s'empêcher d'admirer la simplicité de forme et la sagesse. Ceux auxquels ils confient la gestion de leurs affaires gardent leur charge aussi longtemps qu'ils l'exercent bien.

Encore une fois, comment donc notre état civique et social peut-il s'accorder avec celui des Doukhobors ? Ils n'ont pas besoin de police, puisqu'il ne se commet ni vol, ni crime chez eux, pas plus qu'il y a d'abus de boire et manger, et que le mensonge est banni de tout leur milieu.

Par le seul fait de la communauté de biens, le Doukhobor est à l'aise; le luxe lui est complètement étranger;il s'habille tout simplement, plutôt à la façon des paysans qu'autrement.

En somme, le Doukhobor est un homme frugal, sobre, travaillant et paisible. Ennemi du militarisme, il ne tire pas l'épée, puisqu'il n'en porte jamais; il ne la tire pas, puisqu'il est contre toute effusion de sang; ses seules armes sont ses outils. Inutile de dire qu'il est contre la peine de mort.

Voilà les conditions dans lesquelles il passe l'existence sur une étendue de plusieurs milles le long de la rivière Colombie, et d'ailleurs, partout où il se groupe.

Sa femme, la Doukhoborine, s'occupe exclusivement de travaux domestiques. Qu'on lui parle de modes, de toilettes, elles les connaît, mais n'y porte ni attention, ni intérêt. Affublée d'une sorte de peignoir et d'une jupe dont elle a tissé elle-même l'étoffe, elle se garde les cheveux coupés ras et se couvre la tête d'un mouchoir noué sous la gorge. Voilà sa toilette. Quant aux vanités mondaines, elle en fait fi. Rien ne peut l'écarter de ses devoirs envers ses enfants et de ses occupations journalières.

Et, avec cette existence qui peut paraître bien monotone aux yeux de ses sœurs des grandes et petites villes où celles-ci se disputent le premier prix de la beauté, de la parure, de l'éclat, de la coquetterie, du dernier chic, elle vit à l'écart de ces ambitions trop souvent extravagantes, injustifiables, énervantes, plutôt vulgaires que distinguées, elle vit, dis-je, dans le contentement et dans une satisfaction plénière.

Comme colons, que de gens venus jusqu'ici s'installer au Canada, qui, assurément, sont loin d'être aussi recommandables que les Doukhobors !

C'est au point que, mal vus qu'ils furent à leur arrivée dans le pays, lorsque, il y a quelque temps, le bruit courut qu'ils allaient réintégrer la Russie sous la conduite de leur grand chef, Pierre Véri-

gin, après la chute de la dynastie des Romanoff, ce fut une explosion de sincères regrets, car, dans leur organisation économique et morale, ils ont donné haut exemple en pratiquant certaines règles d'ordre, de tenue, de frugalité, de travail et de discipline que ne désavoueraient certainement pas bien des ordres monastiques de notre monde.

Résumons cette revue ethnologique du Canada. 1° Population indigène des temps les plus reculés, les Peaux-Rouges, d'origine asiatique, que l'on peut présumer avoir échappé du côté du septentrion à l'un des quatre grands effondrements successifs du globe terrestre et dont le dernier fut celui de l'Atlantide.

2* La race celto-latine ou franque qui fut la première des races blanches à apporter le flambeau de la civilisation et de l'Evangile au Canada; explora le continent de l'est à l'ouest, depuis le Cap-Breton jusqu'à Vancouver, et du nord au sud, depuis les régions arctiques jusqu'au golfe du Mexique, à pied et en canot, y fonda des établissements devenus depuis de grands centres dont bon nombre de langue française, a la prépondérance dans la province de Québec, la plus vaste province de la Confédération canadienne, et enfin a puissamment contribué par la colonisation et par ses moyens pécuniaires au développement de la province d'Ontario et des immenses territoires du Nord-Ouest.

3* La race germanique, par les Anglo-Saxons, qui, en premier lieu, avec des éléments de la race scandinave, envahit les contrées du littoral de l'Atlantique, puis le Canada où elle s'est accrue en majorité dans les provinces maritimes de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de l'île du Prince-Edouard, dans la province centrale de l'Ontario, dans celles du Nord-Ouest, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, et dans celle de l'extrême-ouest la Colombie anglaise, sur le littoral du Pacifique.

4* Les Scots, Calédoniens ou Ecossais de l'île de la Grande-Bretagne.

5* Les Pictes ou les Irlandais de la Grande-Bretagne.

6* Des agglomérations, sur un point ou un autre, d'Allemands, d'Italiens, de Russes, d'Autrichiens de Monténégrins, de Serbes, de Syriens, de Chinois, de Japonais, d'Hindous et d'Africains qui, disséminés comme ils le sont, atteignent dans leur ensemble un chiffre relativement modeste.

En résumé, au Canada, dans les grandes lignes, il n'y a que deux races, la celto-latine et l'anglo-saxonne, que deux langues officielles, la française et l'anglaise. Nous citons ces deux faits dans leur ordre historique.

Ces deux éléments ethniques diffèrent essentiellement de langue et de mentalité et n'ont pas encore réalisé le fait, qu'à l'instar du bras droit et du bras gauche, ils font partie d'un même corps, qu'ils doivent faire bénéficier d'une concordance mutuelle de mouvements et d'efforts. Le seul des deux qui soit véritablement canadien, qui n'ait pas d'autre patrie que le Canada, parcequ'il y a travaillé peiné, souffert et qu'il l'habite, il y aura bientôt quatre siècles, c'est l'élément français. Les nouveaux venus, depuis à peu près un siècle et quart, les Anglo-saxons ont apporté avec eux des préjugés, toujours fort regrettables et rarement justifiables, de race et de religion, et la conviction d'une supériorité native qui ne peut s'expliquer que par l'indécrottable orgueil de l'homme, mais qui, dans l'espèce, trahit bien l'essence germanique; faiblesse, tout de même, bien difficile à personnellement confesser, traiter et morigéner, fatuité toujours désastreuse, dont l'Allemagne était saturée et qui l'a conduite là où elle en est aujourd'hui.

D'autre part, d'autres habitants des Iles Britanniques, Celtes eux aussi, les Irlandais catholiques et protestants, à leur venue au Canada, prenaient aussitôt en grippe l'élément français. Pourquoi? Cela faisait-il partie du programme anglo-saxon? On n'en sait rien encore. Quoiqu'il en puisse être, on les a invariablement trouvés coalisés ensemble jusqu'ici, avec l'Anglo-Saxon, contre le Celto-latin ou le Franc. Au fond, tous ces gens-là souhaitent et favorisent la disparition de celui-ci en s'obstinant délibérement à ne pas parler sa langue, pourtant la plus belle qui existe, et en en ostracisant l'enseignement partout où ils le peuvent; procédure qui fera long feu comme partout ailleurs, mais qui démontre une singulière ignorance de l'histoire universelle et de la futilité de ces moyens d'action.

Outre cela, l'Irlandais protestant, en émigrant au Canada, mettait dans ses bagages un petit paquet qu'il aurait dû laisser quelque part sur une corniche dans l'île Emerald et qui n'avait pas de place dans le nouveau monde : l'orangisme

Voilà autant d'inexcusables, d'injustifiables brandons de discorde que, de l'Ancien Monde, on a introduits dans notre terre du Canada; ils sont loin de favoriser l'unité si désirable du peuple canadien, si l'on en veut faire une nation homogène, sinon de race et de langue, du moins d'esprit et de patriotisme.

Trop d'entre eux, aussi, sont demeurés, ou demeurent d'enragés impérialistes, au lieu d'être franchement Canadiens. Il est assurément naturel, très honorable, très louable de conserver la mémoire du cœur et de garder le bon souvenir d'une mère-patrie; le fils n'oublie pas la maison paternelle, mais il ne faut pas oublier

non plus que le pays que nous habitons a ses conditions particulières dont nous devons tenir sérieusement compte et qui réclament la somme entière de nos soucis, la collaboration de nos efforts, de nos travaux et pour le présent et pour l'avenir.

Quand donc serons-nous des Canadiens tout d'une pièce et, d'une extrémité à l'autre du pays, nous nommerons-nous tout simplement *Canadiens* et nous, ferons-nous grand honneur du titre, qu'importent des langues et des origines de races qu'on ne peut jamais détruire!

N. LeVasseur.



Sur les bords de la Mistassini. tributaire du lac Saint-Jean. Sa longueur est d'environ 200 milles. Les Trappistes ont non loin de là un monastère.

UNE OEUVRE DE RÉPARATION

Il nous est arrivé plus d'une fois de parler ici d'un jeune écrivain auquel nous devons peut-être les plus belles pages de notre littérature régionaliste, Louis Hémon, et qu'une mort accidentelle a enlevé prématurément, presqu'au lendemain de la publication de son œuvre capitale, *Maria Chapdelaine.*

La famille de ce jeune écrivain, originaire de Bretagne, que cette mort avait affecté vivement, s'émut encore davantage lorsqu'on lui apprit que la dépouille mortelle de Louis Hémon avait été déposée dans un coin quelconque du cimetière du village Chapleau, à Ontario, et qu'on ne pouvait plus localiser l'endroit précis.

De nombreuses démarches furent tentées près des autorités pour obtenir des renseignements, et effectuer, si possible, des recherches; tout demeura inutile.

Nous apprenons maintenant avec la plus grande satisfaction que mise au courant de la situation et du désir exprimé par la famille Hémon, la Société des Arts, Sciences et Lettres, fondée récemment à Québec et qui se recrute, en grande partie, dans la jeunesse instruite et parmi les admirateurs de l'ancien et sympathique pèlerin de Péribonca, a entrepris de tirer cette affaire au clair et de la mener à bonne fin.

L'organe de cette association, *Le Terroir*, annonce même qu'on se propose d'élever à Péribonca, lac Saint-Jean, sur un tertre qui domine la rivière et le village, un modeste mausolée qui rappelera le souvenir du jeune lettré français qui s'était épris d'affection pour la terre canadienne et qui l'a chantée d'une façon presque magistrale. Une souscription publique a été même organisée par les soins de la Société des Sciences, Lettres et Arts.

Nous ne saurions qu'applaudir à cette œuvre de réparation et nous sommes sûr qu'elle sera accueillie avec faveur par notre population.

Les souscriptions devront être versées entre les mains de M. D. Potvin, 14, rue Crémazie.

E. R.



L'EXPÉDITION CANADIENNE AUX RÉGIONS CIRCUMPOLAIRES

Mardi, le 25 février, le ministère de la marine à Ottawa recevait de l'un des membres de l'expédition canadienne aux régions arctiques, dirigée par Stefanssen, Storker Storkersen, une dépêche qui lui annonçait l'arrivée, sain et sauf, du parti d'exploration de la glace dans la mer polaire, le 7 novembre 1918, sur la côte nord de l'Alaska.

C'est la dernière phase de l'expédition entreprise par le Canada dans le pays polaire, d'après le plan de Stefanssen.

Celui-ci aurait bien personnellement commandé l'expédition jusqu'à son dernier terme, mais la typhoïde le cloua dans son gîte et il ne put que donner ses instructions.

Au départ de l'île Cross, sur la côte nord de l'Alaska, le parti de Storkersen se composait de neuf blancs et quatre Esquimaux avec huit traîneaux. Le départ se fit le 18 mars 1918.

Après une marche de deux semaines à travers la glace vers le nord, Storkersen renvoya quatre hommes avec trois traîneaux. A deux cents milles au nord-nord-ouest de l'Alaska, il se débarrassa de trois autres traîneaux et ne garda que quatre hommes.

Le plan des explorateurs était de camper sur la glace et de se laisser aller à la dérive avec elle. Ils n'emportèrent avec eux que bien peu de provisions, comptant vivre de leur chasse au loup-marin et à l'ours blanc.

On était sous l'impression, dans le monde des géographes et des autorités sur le pays polaire, qu'il s'opérait un courant dans une direction ouest, et que Storkersen et ses gens seraient emportés à l'ouest sur une ligne parallèle à la côte de la Sibérie. Si c'ût été le cas, Storkersen aurait passé tout l'hiver de 1918-19 sur la glace avec ses compagnons.

D'après sa dépêche à Ottawa, il appert que la dérive ne s'est

pas opérée dans une direction ouest, et qu'elle débuta par un grand tournoiement. La banquise sur laquelle ils étaient campés tournoya jusqu'au 73e degré de latitude nord et au 146e degré de longitude-ouest.

Le point le plus septentrional que les explorateurs atteignirent fut le 74e degré de latitude nord et le 152e degré de longitude ouest, tandis que le point le plus à l'est auquel ils arrivèrent fut le 144e et demi degré de longitu de-ouest.

Naturellement, les explorateurs ont dû faire des sondages très importants, dont cependant aucun rapport ne paraît encore avoir été transmis à Ottawa.

Cette dernière exploration a démontré l'inexactitude de la théorie qui avait généralement cours relativement aux courants de cette partie de la mer polaire, et établi le fait que l'exploration de ces courants offre autant de facilité que de sécurité.

Storkersen et ses quatre compagnons, Gustav Masik, Lorne Knight, Martin Killian et G. C. Cumar, ne manquèrent jamais de provisions, grâce à leurs carabines.

L'impression générale que l'on a des continents polaires, c'est qu'ils sont absolument stériles, que, s'il s'y trouve quelque végétation, celle-ci ne consiste qu'en mousses et lichens, et que si le pays a quelque valeur, c'est dans la profondeur du sol, au point de vue minéralogique.

L'Alaska n'a pas d'autre réputation que celle d'être un pays aurifère, cuprifère, carbonifère, avec des conifères qui, abattus, coupés, réduits à l'état de pulpe, servent à la fabrication du papier.

Il est important de ne pas oublier que ces immenses étendues de terre ont leur faune et que cette faune consiste en renards, ours, caribous, rennes et bœufs musqués qui y naissent, y vivent et y circulent en troupeaux considérables.

Ce sont là autant de ressources de surface qui valent bien la peine d'être d'abord étudiées, puis exploitées.

Pourquoi donc ne tenterait-on pas de faire l'élevage de quelques-uns des éléments de cette faune, par exemple du renne et du bœuf musqué? Nous prions le gouvernement canadien de s'occuper sans retard de la question.

D'après Wilhjalmur Stefanssen, qui vient de rentrer au Canada habité, le Canada arctique n'est pas deshérité comme on se plait à le dire. Au contraire, on peut y développer les plus vastes pâturages du globe terrestre, et y faire de l'élevage. Cet intrèpide explorateur compte fermement que le gouvernement canadien, profitant des renseignements qu'il lui apporte, se décidera le plus

tôt possible à agir sous ce rapport. Selon lui, il y aurait profit notable à seconder, en le règlementant, cet état de nature laissé à lui-même, et, à ce propos, il cite l'exemple de nos voisins les Américains.

Il y a une vingtaine d'années, les Etats-Unis faisaient dans l'Alaska l'acquisition de tout un grand troupeau de rennes. Aujourd'hui, le renne se doublant tous les trois ans, le troupeau compte bien une centaine de mille têtes. Preuve que ce fut un placement judicieux, c'est que l'an dernier (1918), on retirait un bénéfice de 13 pour cent des peaux et de la viande de ces rennes.

La viande du renne entre dans l'alimentation sur toute l'étendue de la côte du Pacifique, et même à l'est jusqu'à Saint-Paul, capitale du Minnesota. Elle vaut celle du mouton, et ceux qui la connaissent, la préfèrent à celle-ci.

Cependant Stefanssen assure que la chair du bœuf musqué lui est grandement supérieure ; le gras de l'animal produit environ cent livres de suif et la femelle donne à peu près dix chopines de lait par *trayage.* Ce lait est, au goût, absolument semblable à celui de la vache canadienne ou la Jersey, et est aussi riche en crême.

D'après les experts, la fourrure du bœuf musqué est encore plus fine et plus fournie que celle du mouton domestique.

Somme toute, il est peu d'endroits sur la terre qui n'ait pas ses ressources, et le Canada arctique pourrait être transformé en une précieuse source de ravitaillement et doté d'industries variées nécessitant travaux et emplois de toutes sortes. Il faudrait prendre les de-devant... Si nous nous en occupions, sans retard....

Telle est la thèse de Stefanssen et, on peut se l'imaginer, tel est aussi le souhait des quelques habitants des régions polaires qui nous appartiennent.

Résumons jusqu'ici la carrière d'explorateur de Stefanssen dans le pays polaire. Il y a déjà onze ans qu'il le parcourt, par périodes variant de deux ans à quatre ou cinq ans, au point de vue exclusivement géographique et scientifique.

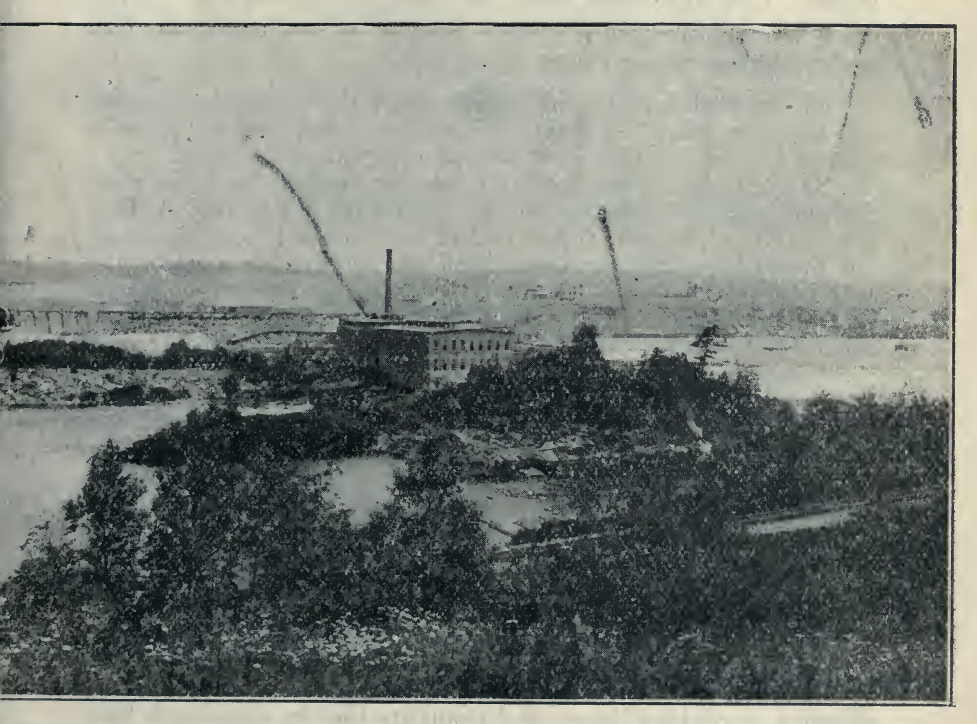
Abandonnant toutes les vieilles méthodes de ses devanciers, qui avaient la précaution de se pourvoir de tentes, de provisions, de faire des *caches*, de s'encombrer d'effets, muni de ses instruments d'observation, armé de sa carabine et de munitions qui lui procuraient tout le gibier qu'il lui fallait, c'est ainsi qu'avec ses compagnons, il a fait 20,000 milles à travers le continent arctique, sur des océans de glaces, et au travers d'îles dont chacune pourrait facilement loger l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse, toutes ensemble.

Le fait est qu'en le voyant partir ainsi, sans provisions et à la belle étoile, les vieux explorateurs lui prédirent qu'il affrontait un désastre, qu'il allait à sa mort.

En effet, pendant quelque temps, il ne donna pas signe de vie, et on le crut perdu.

Un jour, il reparut. Il avait fait de grandes découvertes dont nous pourrons causer plus tard, et sa carabine lui avait fidèlement procuré abondance de vivres.

N. LeVasseur



Bromptonville, située dans le comté de Richmond, sur la rivière St-François et sur le chemin de fer du Grand-Tronc, à 6 milles de Sherbrooke. Population: 2,000 âmes.

LE LAC PIAKOUAKAMY OU LAC SAINT-JEAN

Il y a aujourd'hui 186 ans que l'arpenteur français, Joseph Laurent Normandin, entreprit, sur les instructions de l'Intendant de la Nouvelle-France, la première exploration du lac Saint-Jean et des rivières qui s'y déversent.

Le lac Saint-Jean qui est devenu depuis l'une des plus florissantes régions de la province de Québec, n'était à cette époque, en 1732, qu'un pauvre petit poste que fréquentait un certain nombre de sauvages.

C'est à Normandin que nous devons la première description de tout ce pays et la connaissance des sauvages qui y tenaient feu et lieu. C'est cette page même que nous empruntons à son journal qui a été religieusement conservé jusqu'ici et qui, après plus d'un siècle et demi, mérite encore d'être relu.

Le lac Piakouakamy ne signifie point Lac Saint-Jean, mais il signifie le *lac plat.* Et comme depuis une infinité de temps on le nomme Lac Saint-Jean, j'en parlerai aussi suivant ce nom.

Je dirai donc que le lac Saint-Jean est un des plus beaux et un des plus grands de tous les lacs qui sont dans le domaine du Roy. Il est bordé d'une terre basse, unie et bien boisée, à ce qu'il me parait jusqu'à présent, très abondant en poissons de toutes sortes au rapport des sauvages habitants de ce lac qui ne vivent pendant l'été que de brochets et de poissons dorés d'une prodigieuse grandeur.

Ces sauvages habitants de ce lac, dont je parle, ne sont pas en grand nombre à ce que j'en puis voir. Ils sont sous le commandement d'un sauvage, qu'ils ont pour chef, et qui se nomme Ouésianne, c'est-à-dire le "bois renversé". Cet homme est très vif, bon chasseur, tient sa jeunesse beaucoup mieux en règle que tous les autres chefs des sauvages du domaine du Roy, au rapport des Français. Il a sur sa jeunesse un commandement très absolu. J'ai vu par moi-même combien cet homme aime et est aimé de sa jeunesse. L'occasion s'en présenta au sujet du sieur Dorval qui lui demanda deux hommes dont il avait besoin pour monter aux Mistassins. Ce chef se mit à pleurer amèrement disant qu'il restait séul, que toute sa jeunesse était morte et qu'il avait perdu deux hommes dont il fit l'éloge en fait de chasse(car ces gens font consister toute leur science à savoir bien chasser et à connaître tous les chemins de leurs terres.) Mais que comme il n'avait jamais désobligé le français et qu'il se regardait lui-même comme tel, il lui donnerait deux hommes à condition qu'il en aurait soin. Effectivement il commanda et aussitôt deux hommes fûrent prêts à partir.

Ce chef gracieux nous régala de deux castors qui étaient tout ce qu'il avait pour le présent et dit qu'autrefois il nous aurait *chéri*

(car c'est leur terme lorsqu'ils donnent quelque chose et ils disent: (je te *chéris* de cela) de viande, de caribou, orignal et ours, mais que dans la saison cruelle pour la dureté où nous étions, qu'ils étaient bien heureux de tuer de temps en temps du castor; que leur nourriture la plus commune est le brochet et autres poissons qui sont dans ce lac, qu'ils prennent en quantité.

Ces sauvages étaient cinq avec leur famille. Ils étaient cabanés sur le bord de la rivière *Gouspaygane* à l'entrée de ce lac. (1) Je fis demander au chef si c'était tout son monde; il répondit en soupirant, et regardant le lac d'un œil triste, qu'autrefois il avait beaucoup de jeunesses, mais qu'à présent, ils n'étaient plus qu'onze, que ceux que je ne voyais pas pour achever ce nombre étaient dans les voyages et à la chasse.

Après avoir remercié ce chef de son présent nous fîmes route le long du bord du sud.

Du lac qui court aux routes suivantes, c'est-à-dire de pointe en pointe; de son entrée à aller à la première pointe, la route est d'une lieue. Cela fait une belle anse bordée de sable fin, laquelle anse a un arpent de profondeur. Cette pointe est aussi de sable.

A la fin de cette route, c'est-à-dire de l'autre côté de cette pointe de sable il y a une petite rivière que l'on nomme *Gouspayeganichiche* qui sort des marais dont j'ai ci-devant parlé.

J'ai voulu monter dans cette petite rivière *Gouspayeganichiche* mais à peine ai-je monté six arpents que les embarras qui y sont en quantité et le peu d'eau qu'il y a dedans m'ont contraint de redescendre; elle n'a de large au-dessus des embarras qu'environ douze pieds...

Pour les noms des Sauvages, je les écris de la manière dont les sauvages les prononcent, en leur faisant répéter plusieurs fois et je puis assurer que je les écris d'une manière qui leur est intelligible, leur répétant après les avoir écrits.

L'arpenteur Normandin gagne un autre cours d'eau qu'il appelle *Ouiatchouanonchiche*, c'est-à-dire la petite rivière "où est le courant" et rencontre une île qui est à une lieue au large. Il la nomme l'Isle aux Couleuvres.

"Cet insecte est en si grande quantité dans cette Isle que les Sauvages n'osent pour ainsi dire en approcher par la crainte qu'ils en ont. Cependant ils disent que ces sortes de couleuvres quoique très grosses, ne sont point mauvaises."

(*1*) On écrit généralement aujourd'hui: *Couchepagane* et *Couchepaganiche*, cette dernière rivière étant un diminutif de la première.



L'ARABIE

ARABES. — BÉDOUINS. — RESSOURCES ET MŒURS DU PAYS.

L'Arabie a réclamé son autonomie et son indépendance à la Conférence de Paris. En attendant que l'on fasse droit à ses revendications pénétrons un peu dans ce pays pour en connaître l'étendue, les ressources, ainsi que les mœurs de ses habitants.

La superficie de l'Arabie est portée à 3,150,000 kilomètres carrés, soit six fois la France.

La caractéristique de l'Arabie est la grande surface des déserts de sable qu'on y trouve; mais ils ne sont pas tout à fait inhospitaliers à l'homme, car l'air en est salubre et le sol permet tout de même de nourrir la population nomade avec ses chevaux et ses chameaux.

Le climat est chaud et sec.

L'Arabie fut l'Eldorado des anciens Egyptiens, la source principale de la richesse du monde en épices, bois précieux et d'autres produits végétaux tels que la granade, le sycomore et l'aloès. Dans l'Arabie du Sud, on trouve le blé, le millet, le tabac, l'indigo, la canne à sucre, le café et de nombreuses plantes aromatiques. Le palmier à dattes fait la richesse de certaines régions L'Arabie du Nord produit surtout en abondance les fruits et les légumes connus dans les pays européens. Le désert donne une herbe qui convient parfaitement comme pâturage aux splendides races de chevaux et de chameaux.

La faune a un caractère africain. En outre des chevaux et des chameaux, on trouve comme animaux domestiques, des chèvres, des moutons et des bœufs; des gazelles et des autruches dans les oasis du désert, ainsi que des lions, des panthères, des hyènes et des chacals.

La race des chevaux arabes a été sélectionnée depuis plusieurs milliers d'années mais le plus caractéristique des animaux est le chameau. Ceclui-ci peut voyager sans eau pendant douze à treize jours; les chevaux arabes peuvent rester vingt-quatre heures sans boire.

Les chevaux et les chameaux constituent la richesse de l'Arabe. Une famille arabe ne peut vivre sans au moins un chameau, pour être "à l'aise" il faut en avoir une trentaine et l'on est riche quand on en possède soixante.

Les Arabes sont divisés en un grand nombre de tribus ou de clans d'importance très variable. Au point de vue du caractère des coutumes et de la façon de vivre, on peut les distinguer en tribus fixes, habitants des villes, agriculteurs, semi-nomades et nomades purs.

Il en résulte une civilisation double.

La variété individuelle des caractères est peut-être plus grande chez l'Arabe que chez n'importe quel autre peuple; nulle part n'existe une plus grande liberté individuelle car souvent l'Arabe ne reconnait d'autre loi que celle dictée par sa libre volonté et ses coutumes. Le trait commun du caractère de tous les Arabes semble être, comme pour le Juif, un amour peu ordinaire pour l'argent. Les tribus fixes sont appelées *Hadesi* ou *Fellahs*; elles sont méprisées des Bédouins nomades qui, physiquement et moralement, leur sont supérieurs. L'Arabe nomade est courageux, tempérant et hospitalier mais aussi rancunier et rapace. Il a des notions de propriété tout à fait particulières mais il a aussi son code traditionnel de loi et d'honneur. Il admet la loi du talion mais, à cause même de cela, il ne versera le sang qu'après la plus grave provocation.

Les mœurs des Bédouins sont extrêmement intéressantes à étudier. Ils sont tout à fait nomades, vivent en des tentes partagées en deux compartiments pour les hommes et les femmes. En été, ils se déplacent constamment, ne restant que peu de jours à la même place. Leur endurance est étonnante, ils dorment pieds nus dans une tente ouverte, couchés sur le sable brûlant, enveloppés d'un simple manteau. Ils sont bien adaptés aux conditions géographiques de leur pays et ne se transforment pas.

Il y a peu de peuples au monde qui jouissent d'une telle indépendance, confinant presque à l'anarchie. Chaque tribu ou chaque camp a son *cheikh*; mais ces chefs n'exercent leur autorité que grâce à leur prestige moral. Le vrai gouvernement consiste en la force des familles, organisées en corps armés, prêtes à punir toute agression. Un Bédouin ne cède qu'à la persuasion et dit qu'il ne connaît d'autre maître qu'Allah.

En outre de leurs cheiks, les Bédouins ont des juges ou *cadis* qui connaissent les traditions de la race. Leurs honoraires, qui parfois sont importants, sont payés par celui qui obtient gain de cause. Les seules punitions admises par les Bédouins sont les amendes.

La situation de la femme en Arabie est médiocre, car l'Arabe la considère comme un être inférieur. Il l'oblige à travailler pour son confort et pour cela, la protège et la traite avec respect mais pas toujours avec justice. L'Arabe est généralement monogame. Le mariage se conclut aisément après une démarche d'un ami du futur auprès du père de la jeune fille. Le mariage se dénoue aussi aisément qu'il se conclut par la simple volonté du mari qui répudie sa femme et la renvoie en lui donnant un chameau. Il peut se remarier dès qu'il le désire tandis que la femme doit attendre quarante jours.

Le Bédouin est sobre et tempérant; il ne déroge à cette règle qu'à l'occasion des festivités traditionnelles ou pour l'arrivée d'un étranger. La plus grande fête de famille est celle de la circoncision qui a lieu à l'âge de six ou sept ans. Il y a aussi les fêtes du Ramadan et celles en l'honneur du sacrifice sur le mont Ararat.

Les Arabes n'ont pas beaucoup de respect pour la propriété et n'ont guère nos opinions sur le vol. Un voleur arabe estime sa profession aussi honorable qu'une autre et le terme *hamary* est considéré comme une flatterie par un jeune Arabe qui trouvera souvent avantageux de s'approprier par le vol ce qu'il ne peut pas acquérir autrement. Les expéditions des tribus l'une contre l'autre n'ont souvent d'autre objet que le pillage; ces petites guerres se terminent le plus souvent sans effusion de sang un des partis étant surpris et entouré par l'autre. Cela s'accorde avec le respect de ce peuple pour la vie humaine.

Pour juger l'Arabe au point de vue psychologique,il faut prendre en considération, en outre de sa religion, sa langue si riche, extrêmement répandue à la surface du globe et qui eut peut-être, plus d'influence que toute autre, sur l'humanité, sauf la langue anglaise. On compte que cent cinquante millions de personnes parlent l'arabe ou du moins en connaissent le koran et s'en servent dans leurs prières. (1).

V. Dingelstadt.

1.—Cette intéressante étude dont nous ne publions ici qu'un extrait a paru dans le *Scottish Geographical Magazine*.



LE CANTON DE FRAMPTON

SES DÉBUTS ET SES PREMIERS ORGANISATEURS

Ceux qui ont quelques clartés de notre histoire savent que sous le régime français le gouvernement donnait à titre de seigneurie de vastes étendues de terres incultes à des personnes influentes ou encore à des particuliers qui avaient rendu des services signalés.

Après la cession du Canada ce système fut supprimé et on le remplaça par une autre organisation qui ne donna pas au début ce que l'on en attendait: celle des cantons,

Les titres des propriétés contenaient bien comme autrefois, l'obligation de favoriser la colonisation, mais on se heurta du premier coup à la spéculation. Des cantons entiers d'une superficie de 500 à 10,000 acres tombèrent entre les mains de favoris du pouvoir qui les gardèrent jalousement pour eux, dans l'espoir qu'ils prendraient une plus grande valeur dans la suite des années.

La coutume vint ensuite de ne plus octroyer des cantons entiers à un seul individu, mais seulement à des associations composées d'un certain nombre de membres qui devaient posséder chacun 1200 acres de terre. On crut par ce moyen éviter les accaparements scandaleux qui avaient paralysé la colonisation du pays. Le mal ne fît que continuer. Aux associations finissait toujours par se substituer un unique associé plus influent que ses collègues qui gardait tout pour lui sans jamais songer à ouvrir le canton aux véritables colons.

Il ne serait pas juste cependant de dire que toutes les associations suivirent la même ligne de conduite. Il s'en trouva dans le nombre qui agirent de bonne foi et qui voulant sincèrement l'expansion du pays, firent des efforts qui devaient être couronnés de

succès. C'est l'une de celles-là qui organisa en 1803 le vieux canton de Frampton, dans le comté de Dorchester, où l'on compte aujourd'hui deux florissantes paroisses: Saint-Edouard et Saint-Malachie.

Notre historien, M. J. E. Roy, ancien président de la Société de Géographie de Québec, nous a conservé les noms des membres de cette association auxquels le pays doit une certaine somme de reconnaissance. Ce furent Gilbert Henderson, William Henderson, le juge Pyke, l'honorable James Irvine, William Berczy, William Simms, les héritiers de La Bruère, le colonel Vassal, de Monviel, le colonel Armstrong, Pierre Edouard Desbarats, le colonel Jacques Voyer et William Ware, député-arpenteur de la province.

Toutes ces personalités appartenaient à la meilleure société de Québec et étaient également désireuses de développer les terres incultes de la province. Elles avaient choisi de préférence le canton de Frampton pour le siège de leurs opérations parceque ce canton, quoique légèrement montueux, était composé de bonne terre et que les montagnes qui s'y élevaient en pentes douces et gracieuses pouvaient elles-mêmes être cultivées jusqu'aux sommets.

Le même groupe, qui comprenait un assez grand nombre d'esprits cultivés, choisit le nom du nouveau canton. On l'appela *Frampton* du nom d'une femme de lettres anglaise, fort intelligente et fort instruite, Mary Frampton, qui avait dans le temps, écrit l'historien Roy, une grande réputation.

C'est encore le même historien qui nous rappelle que des douze associés,propriétaires originaires de Frampton, ce furent les deux frères Henderson et Pierre-Edouard Desbarats, celui-ci imprimeur du roi et assistant-greffier de l'assemblée législative, qui eurent la plus large part dans l'organisation et le développement du nouveau canton. M. Desbarats est même considéré comme le fondateur de St-Edouard de Frampton.

Chose étrange, toutefois, Desbarats, bien que de souche française, s'adressa de préférence aux émigrés irlandais qui débarquaient par centaines des bâtiments, dans la rade de Québec, pour coloniser Frampton. Son beau-frère le lieutenant-colonel Jacques Voyer, qui était aussi grand propriétaire dans Frampton, suivit les mêmes méthodes de colonisation que son parent et facilita à son tour l'établissement des Irlandais. M. Roy nous explique daus son *Histoire de la Seigneurie de Lauzon* les motifs de cet ostracisme quasi-systématique des Canadiens-français. Ce n'est point que le colon canadien fût moins ardent au travail que l'irlandais, ou se refusa à pénétrer dans la solitude des bois, mais il éprouvait une certaine répugnance à se fixer dans les cantons où la tenure foncière

n'était pas la même que dans les anciennes seigneuries, puis il avait une peur instinctive de l'isolement. C'est là, paraît-il la véritable raison qui engagea M. Desbarats à ne pas s'adresser à nos nationaux.

Cette abstention devait au reste n'être que de peu de durée. D'année en année, on vit le colon canadien s'enfoncer à son tour dans les nouvelles régions, s'attaquer hardiment à la forêt et étendre partout son domaine.

La colonisation dans le canton de Frampton, sous l'énergique impulsion de M. Desbarats, avait eu, à la vérité, pour premiers débutants des fils de la Verte-Erin, mais lorsque les colons canadiens-français, mieux instruits par l'expérience, résolurent de se joindre à eux, le mouvement colonisateur prit dès lors un rapide essor et il se produisit, au bout de quelques années, un déplacement tout à fait à l'avantage de la population française. A l'heure actuelle, le canton de Frampton qui forme deux paroisses renferme une population de 876 colons de descendance irlandaise et 2,380 canadiens-français.

E. R.



L'INDUSTRIE AMÉRICAINE

L'Amérique est le premier pays industriel du monde.

Dans un intéressant petit livre qu'il vient de publier M. Charles Bastide (1) établit cette vérité en faisant défiler sous nos yeux le rendement industriel des Etats-Unis en ces dernières années.

En 1912, 275,791 usines au capital de $22,700,000,000 ont fourni $24,246,435,000, le coût des matières premières s'étant élevé à $14,368,089,000.

La guerre a profondément modifié ces chiffres.

La région la plus industrielle est la Pensylvanie avec les deux Etats voisins : New-York et New-Jersey. Viennent ensuite les Etats qui entourent les lacs (Ohio, Illinois, Wisconsin) et la Nouvelle Angleterre.

La région la moins industrielle est celle des Montagnes-Rocheuses.

Les villes les plus industrielles se classent dans l'ordre suivant:

NOMS	Valeur des produits manufacturés
New-York....................	12 millards de piastres
Chicago......................	4 millards, 500 millions de piastres
Philadelphie..................	1 milliard 700 millions de piastres.
Saint-Louis...................	900 millions de piastres.
Cleveland.....................	800 millions de piastres.

Ces chiffres sont aujourd'hui largement dépassés.

L'industrie la plus importante est celle de l'alimentation; viennent ensuite la sidérurgie et les textiles, le bois, les produits chimiques, l'industrie des autres métaux que le fer, la papeteries, le cuir, la brasserie et la distillerie, etc.

L'industrie des conserves est concentrée presque tout entière à Chicago. Un seul chiffre donnera une idée du nombre prodigieux des bœufs et des porcs amenés aux *stockyards* et transformés en produits alimentaires. Les principales maisons de Chicago ont fait, en 1917, pour deux milliards de piastres d'affaires.

Grands producteurs de céréales, les Etats-Unis ont développé la minoterie. Cette industrie est concentrée dans le Minnesota, l'Etat de New-York, le Kansas, l'Illinois, l'Ohio. A lui seul le

---

(1) Edité par la *Renaissance du Livre*.

Minnesota fait un chiffre d'affaires de cent quarante millions de piastres.

Pendant longtemps confinée à la Californie, l'industrie des conserves de fruits et de légumes s'est étendue à un grand nombre d'Etats. La production a triplé dans le Wisconsin, le Colorado, le Kentuky, le Minnesota; elle a doublé dans l'Indiana, mais la Californie, conserve toujours sa supériorité.

Valeur totale des produits : $158 millions.

Les Etats du Sud sont grands producteurs d'huile d'olive et d'huile blanche. Le Texas en fournit à lui seul pour 30 millions de piastres, le Mississipi et la Louisiane, 15 millions chacun.

L'industrie du fer joue encore ici un grand rôle. On y compte plus de 300 hauts fourneaux, et la production de la fonte varie entre 30 et 35 millions de tonnes.

La production des acieries et laminoirs est estimée à plus de quatre milliards. Les plus grandes acieries et les mieux connues sont l'*United Stated Steel Corporation* ancien trust de l'acier, la *Re-Republic Iron and Steel*, la *Crucible Steel*, la *Bethlehem Steel Corporation*, la *Midvale Steel.*

Pour le travail de la transformation du cuivre et de l'étain, l'Etat de New-York arrive en tête avec une production annuelle de 38 millions de piastres. Viennent ensuite l'Illinois et l'Ohio. :Le cuivre est surtout employé dans l'industrie électrique; dynamos, moteurs, éclairage, transports, téléphonie et télégraphie.

Il y a en plus l'industrie des locomotives qui est très prospère. Les principaux ateliers de construction se trouvent dans les Etats suivants : Pensylvanie, 76 millions de piastres, Illinois, 32 millions, New-York, 21 millions, Ohio, 28 millions.

L'industrie des automobiles est d'autre part concentrée presque tout entière dans le Michigan, l'Ohio, l'Etat de New-York, l'Indiana.

La matière première, le coton, est fournie par les Etats du Sud. En 1914, la production nationale avait dépassé 6,626,000,000 livres Pour la soie, les Etats-Unis sont tributaires de la Chine.

Le Massachusetts vient en tête pour les lainages, soit 170 millions de piastres, puis la Pennsylvanie et le Rhode-Island.

Mercerie, bonneterie et soierie se concentrent dans la Nouvelle-Angleterre.

La production du cuir est énorme. On l'évalue à plus de 400 millions de piastres. Les tanneries se trouvent surtout en Pensylvanie, dans le Wisconsin, le Massachusetts, New-Yersey. Dans l'industrie de la chaussure, c'est l'état de Masaschusetts qui l'emporte sur tous les autres.

L'une des entreprises les plus originales est l'*United Shoe Machinery Corporation.* Cette société fabrique des machines nécessaires à l'industrie des chaussures, mais au lieu de la vendre, elle les loue.

Comme le fait remarquer avec beaucoup de raison, M. Bastide, les industriels américains ne se contentent pas d'opérer chez eux, ils transportent leur industrie un peu partout. L'expansion se fait à l'étranger de trois façons: par le prêt de capitaux à des compagnies étrangères, par l'installation de succursales de maisons américaines, par la fondation de maisons américaines. C'est au Mexique, au Canada, dans l'Amérique du Sud, que l'on voit le mieux les effets de cette politique. Les Américains ont d'immenses intérêts dans tous ces pays et dirigent eux-mêmes les industries qu'ils y implantent.

E. R.



LE SERVICE DES SIGNAUX AU CANADA

Nous sommes en mesure de fournir une liste complète des stations de signaux installées par le gouvernement canadien sur différents points du pays.

Ce système de stations de signaux s'étend de Saint-Jean, (Nouveau-Brunswick), Halifax, (Nouvelle-Ecosse), Cap Race, (Terre-Neuve) et Belle-Isle en remontant le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à travers les grands Lacs et au Sault Sainte-Marie, Ontario.

A L'EST DE QUEBEC

Noms des stations	Milles marins de Québec
Québec	0
St-Jean d'Orléans	14
Ile-aux-Grues	32
L'Islet	40
Cap Saumon	81
Rivière-du-Loup	92
Pointe-au-Père	157
Petit Métis	175
Matane	200
Pointe-des-Monts	219
Cap-Chate	234
Rivière à la Marte	260
Cap de-la-Madeleine	294
Pointe à-la-Renommée	325
Cap-des-Rosiers	349
Cap d'Espoir	377
Pointe Maquereau	400
Pointe ouest, Anticosti	332
Pointe sud-ouest, Anticosti	360
Pointe sud, Anticosti	415
Pointe Heath, Anticosti	438
Pointe Esquimau, N.-B.	462
Iles de la Madeleine, Amherst	481
Ile St-Paul, C.-B.	540
Pointe Money, C.-B., N.-E.	537
Pointe Flat, N.-E.	575
Cap Ray, T.-N.	553
Cap Race, T.-N.	826
Pointe Amour	673
Belle-Isle	734
Camperdown, N. E.	
Halifax, N. E.	
Ile Brier, N.-E.	
Pointe Lepreau, N. B.	
Ile Partridge, N.-B.	
St-Jean, N.-B.	
Pointe Tupper, C.-B., N.-E.	
Ile Scutari, N.-E.	

A L'OUEST DE QUEBEC

Station du Pont	6
St-Nicolas	12
Portneuf	31
Grondines	41
St-Jean-Deschaillons	45
Pointe Citrouille	55
Trois-Rivières	68
Sorel	100
Bellmouth	110
Cap St-Michel	125
Longue-Pointe	134
Montréal	139

A L'OUEST DE MONTREAL

		Milles marins de Montreal.
Lachine, canal	Ecluse No 2	0
Lachine canal	Lachine	8
Soulanges, canal	Cascades, Pointe des	21
Soulanges canal	Coteau Landing	33
Cornwall, canal	Cornwall	62
Cornwal, canal	Dickinson, débarcadère	72
Galops, canal	Ecluse de levage	99
Welland, canal	Port Dalhousie	298
Welland canal	Port Colborne	321
Soo, canal	Sault Ste-Marie, Ont	820

Les stations ainsi créées font connaître à Montréal, à Québec, à Sydney, à Halifax ou Saint-Jean, le mouvement des navires, celui des glaces et l'état du temps.

D'autre part, les receveurs des douanes à tous les ports de mer, du fleuve et du golfe de Saint-Laurent et à ceux de la côte de l'Atlantique ou de la baie de Fundy sont tenus de signaler l'arrivée et le départ des navires de commerce qui traversent les mers.

En dernier lieu, on renseigne journellement les agents du Lloyd, à Québec, en leur donnant des détails complets sur les accidents et le mouvement des navires marchands au long cours, qui arrivent dans les ports de la province de Québec, ou qui en partent.

COMMISSION DE GÉOGRAPHIE

A l'une des dernières séances de la Commission, au mois de janvier, l'on a donné le nom de *Fafard* à un nouveau canton situé au nord du canton De Monts, comté de Saguenay.

C'est au reste le nom de l'une des familles les plus connues et les plus estimées de la côte nord du Saint-Laurent. Depuis bientôt cinquante ans, le célèbre phare de la Pointe-des-Monts a toujours compté pour gardien un membre de la famille Fafard.

Le premier, en date, fut Ferdinand Fafard, qui occupa le phare en question de 1872 à 1890. Dans ces régions lointaines, il cumulait les fonctions de garde-feu, de garde-forestier, de garde-chasse et de coroner et sa juridiction s'étendait jusqu'à Blanc-Sablon. C'était au reste un homme qui avait reçu une éducation assez étendue et qui eut l'occasion de rendre de grands services aux habitants de la côte comme aux nombreux touristes qui s'arrêtaient à la Pointe En 1890, M. Victor Fafard, le gardien actuel du phare des Monts, remplaça son père, et il occupe encore ce poste avec honneur et à la satisfaction de tout le monde. On ne parlait autrefois sur la Côte-Nord que de l'hospitalité large et généreuse que savaient pratiquer les Fafard. La tradition a été respectée. Les missionnaires, les voyageurs surpris par les tempêtes d'hiver, les naufragés obligés d'abandonner leurs navires désemparés, s'arrêtent aujourd'hui comme hier à la porte de ce phare dont M. Victor Fafard a fait une espèce d'hôtellerie où toutes les souffrances et les misères sont secourues.

* * *

On a longtemps discuté à la Commission, l'orthographe à donner à un nom sauvage qui figure assez souvent sur nos cartes, depuis que la colonisation a pénétré dans l'Abitibi. Il s'agit de la rivière et du lac *Makamic* situés dans le canton de Royal-Roussillon.

Nos cartographes l'épelaient tantôt *Makamik,* avec deux *k*, et tantôt *Makamic,* avec la lettre *c* comme finale.

Cette dernière forme était plus acceptable que la première, du moment que l'on retenait le nom sauvage, mais la Commission a décidé en dernier ressort de substituer partout la lettre *c* à la lettre *k* et d'écrire à l'avenir : *Macamic.*

E. R.



Collège d'agriculture Macdonald, à Sainte-Anne-de-Bellevue. Fondé en 1907 par Sir William C. Macdonald, millionnaire de Montréal, pour l'avantage de la population rurale anglaise.



L'ILE SANTA CATALINA

Les capitalistes se paient maintenant rien moins que des îles. M. Henri Menier, l'un des monarques du chocolat, faisait en 1895 l'acquisition de l'île Anticosti, dans le golfe Saint-Laurent, et la payait plus d'un million et demi de piastres. Contagion de l'exemple, voici qu'un Monsieur William Wrigley, fils, industriel de renom, officier et directeur d'une quinzaine de grandes entreprises aux Etats-Unis, vient de former un syndicat dont il est la cheville ouvrière et d'acheter tout simplement l'île de Santa Catalina, dans l'océan Pacifique, au prix d'environ quatre millions de piastres.

C'est la plus grosse transaction du genre qui ait encore eu lieu dans la Californie.

L'île Santa Catalina contient dans les 48,000 acres. La comgnie a l'intention d'exploiter l'île au point de vue de l'agriculture et de l'élevage, et surtout de la transformer en un lieu de plaisance au bénéfice surtout du tourisme domestique. Elle va y mettre un troupeau de dix mille moutons. Elle y construit un hôtel qui lui coûtera bien $400,000 au bas mot.

Deux grands bateaux à vapeur feront le service entre un endroit appelé San Pedro et l'île Santa Catalina. Il y aura aussi à la disposition des employés et des visiteurs une foule de petits bateaux à carènes de verre. Ces bateaux seront pourvus de moteurs à la gazoline.

On assure que les administrateurs de l'île ont la réputation bien établie d'être les meilleurs hommes d'affaires et d'entreprises de tout le comté de Los Angeles.

Le gérant général est un M. Everet H. Seaver qui, au cours de la guerre, eut à diriger un chantier de marine à San Pedro, où l'on a construit des navires en bois, pour le compte du gouvernement américain; dans l'expédition de la besogne, il fit merveille, c'est aussi un meneur d'hommes, il sait comment traiter son monde.

Le président de service de la compagnie est un M. David

Blankenhorn, homme d'affaires bien connu dans Los Angeles. Tout dernièrement, il était libéré du service de l'armée américaine avec le grade de capitaine.

Nous voulons faire de Santa Catalina, dit M. Wrigley, le plus vaste et le plus bel endroit de villégiature, été et hiver, qu'il peut y avoir en Amérique. Nous sommes à la besogne et dès que les affaires le justifieront, nous doublerons le nombre de nos steamers.

Il y a place dans l'île pour un million de nouveaux cottages, et l'on projette déjà d'y construire un deuxième hôtel.

Les touristes pourront vivre sous la tente, s'ils le préfèrent, et les tentes seront duement aménagées de façon à offrir tout le confort désirable. La location des tentes se fera à la journée ou à la semaine.

Les bateaux à carènes de verre ne sont pas simple affaire de fantaisie. Ils permettront au touriste de se rendre compte de l'étonnante faune sous-marine, depuis le polype ou coéleutère, en passant par des poissons multiformes et inconnus, jusqu'au loup-marin qui, parfois, pèse plus d'une tonne.

Quand M. Wrigley parla du ciel bleu qui constitue la voûte du paysage de l'endroit, il n'exagéra pas, car dans toute cette étendue de la Californie, règne pour ainsi dire un printemps éternel. L'entreprise s'est inspirée chez M. Wrigley d'une idée plutôt philanthropique que spéculative; il manœuvrera de façon à ce que les deux côtés du grand livre s'harmonisent.

M. Wrigley a fait sa grande fortune non seulement dans des produits de la menthe, mais aussi dans la gomme à mâcher; ce qui démontre l'avantage d'une spécialité, quelle qu'elle soit, même dans la haute gomme.

Pareil esprit d'entreprise ne laisse pas que de faire rêver un peu.

Vraiment, on se croirait à Québec.

N. L.

LE BLÉ CANADIEN

Le Canada occidental constitue, comme on sait, un des greniers du monde. En 1915, le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta ont récolté pas moins de 127 millions d'hectolitres de blé. Mais situés au centre du continent, ils ne disposent que de rares et lointains débouchés maritimes. Pour parvenir aux ports d'embarquement sur la côte est d'Amérique, les blés du Canada occidental doivent parcourir des milliers de kilomètres, soit par rail, soit par les Grands Lacs. Afin de décongestionner ces voies engorgées chaque automne par l'abondance des transports, le gouvernement canadien a ouvert vers le nord-est une porte de sortie aux céréales de l'ouest. A cet effet il a fait construire une ligne ferrée reliant le réseau de Saskatchewan à Port-Nelson sur la baie d'Hudson, où un grand port a été aménagé, voie qui serait aujourd'hui terminée sans la pénurie de rails occasionnée par la guerre. Ce débouché présente toutefois un très gros inconvénient: le détroit d'Hudson qui donne accès dans cette méditerranée nordique demeure encombré de banquises pendant neuf à dix mois de l'année; il peut même arriver qu'il ne soit navigable que pendant quelques semaines, en août et en septembre. Cette grave difficulté n'a pas effrayé les directeurs de l'Est-Asiatique danois et ils envisagent l'établissement d'un service de gros cargos entre Port-Nelson et l'Islande destiné à transporter une part considérable de la récolte du Canada occidental dans la grande île scandinave. Là, au moyen de puissants moulins utilisant la force motrice de la Thjorsa, on effectuerait la mouture de ces céréales. La farine ainsi obtenue serait ensuite transportée dans les pays de consommation par la flotte de l'Est Asiatique danois. L'Islande qui ne produit aucune céréale deviendrait ainsi grâce à la houille blanche, le centre de distribution de la farine dans le nord-ouest de l'Europe.

CHARLES RABOT. [3]

1.—La Thjorsa est la plus longue rivière de l'Islande (200 kilomètres).
2.—L'Est Asiatique danois est la plus puissante compagnie de navigation du Danemark.
3.—M. Charles Rabot est membre de la Commission centrale de Géographie de Paris.

LA NATION ARMÉNIENNE

CE QUI EN RESTE

Combien reste-t-il d'Arméniens en Turquie? D'après les conclusions du rapport Bryce que le gouvernement britannique vient de faire imprimer, la population arménienne de l'empire ottoman aurait constitué, avant les abominations de 1915, un total de 1,600,000 à 2,000,000 d'âmes. Sur ce nombre, 1,000,000 à 1,200,000 personnes auraient été déportées. Parmi les déportés, la moitié environ auraient péri. En résumé, les Arméniens de Turquie auraient été partagés en trois groupes à peu près équivalents: 600,000 environ auraient échappé aux déportations, 600,000 déportés environ auraient échappé à la mort et le reste aurait été massacré ou aurait succombé à l'épuisement. Le docteur Lepsius, observant que la statistique turque évalue à 300,000 le nombre des Arméniens tués et que le total des morts doit être bien plus élevé, arrive aux mêmes estimations que le rapport Bryce. Le comité américain qui s'occupe de secourir l'Arménie a annoncé en 1916 que le nombre des morts s'élève entre 600,000 et 850,000. La délégation arménienne qui a été entendue au quai d'Orsay assure, dans les notes complémentaires de son memorandum, qu'avant la guerre les Arméniens de Turquie étaient un peu plus de deux millions, et que "pendant cette guerre plus d'un million d'Arméniens ont péri." Il est donc probable que le nombre actuel des survivants ne dépasse guère les 1,200,000 âmes dont parle le rapport Bryce. La délégation arménienne y ajoute quelque 1,800,000 Arméniens fixés dans l'ancien territoire russe, au sud du Caucasse (1,300,000 d'entre eux seraient rassemblés dans l'Arménie russe proprement dite) et 823,000 Arméniens établis dans divers pays du monde. On arrive ainsi à calculer que la race arménienne est représentée, à la surface du globe, par quatre millions d'âmes environ. Sur ce nombre, moins de trois millions sont ou ont été groupés dans les régions "arméniennes" de la Turquie d'Asie et de la Russie.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE LA GEOGRAPHIE

(Suite)

"Reprenant ce qu'il y avait de plus juste et de plus fécond dans les vues des anciens, et y ajoutant ce qu'il y avait de plus neuf et de plus original dans les acquisitions de la pensée moderne", deux hommes de vaste culture, Alexandre de Humboldt (1769-1859) et Karl Ritter (1779-1859), vont enfin donner à la géographie les caractères d'une science.

Dans son vaste *Cosmos*, recueil de trente volumes, Humboldt nous présente une prodigieuse accumulation de faits se rattachant à tous les ordres de connaissances. Ce formidable répertoire est à la fois une méthode et un plan de recherche. L'auteur excelle à classer les faits qu'il a observés au cours de ses lointains voyages; les points de comparaison ne lui manquent pas. Mais son originalité lui vient surtout du fait qu'il a l'audace des généralisations: en même temps qu'il dégage les lois physiques qui régissent les phénomènes du monde, il les rattache à leurs causes naturelles et il aperçoit des analogies jusqu'à lui insoupçonnées entre certaines catégories de faits. C'est ainsi qu'il propose d'appeler *lignes isothermes* les courbes reliant tous les points du globe qui sont d'égale température annuelle, et qu'il signale les caractères des climats, dont il distingue deux catégories: les *climats maritimes* et les *climats continentaux*, pour en décrire les particularités. Avant lui, aucun savant ne s'était rendu compte des rapports qu'il y a entre les plantes et les climats. Comme illustration de ce principe, il montre que la végétation en montagne dépend dans ses caractères de la dose de chaleur qu'elle y reçoit. A l'égard de la température, s'élever au dessus de la mer, c'est tout comme s'avancer vers le pôle. Voici d'ailleurs comment il s'exprime à ce propos: "Sur chaque marche de la pente rapide des Cordillères, dans la série des climats superposés par étages, se trouvent inscrites les lois de la décroissance du calorique et de la distribution des formes végétales."

Physicien et naturaliste par la formation, Humboldt, sans méconnaître l'importance des rapports qui unissent l'homme à la Terre, est surtout attiré vers la géographie naturelle.

L'auteur du *Cosmos*, qui écrit en allemand et en français, a un illustre contemporain: Karl Ritter. Tout comme Humboldt, il

approfondit et développe l'idée féconde que les phénomènes du monde sensible ont entre eux des rapports étroits, obligés. Mais, de culture historique, il s'intéresse plutôt à l'homme. Avec Ritter, c'est l'histoire qui s'allie à la géographie pour la vivifier, l'étendre et lui rester définitivement associée.

Ce fut un événement capital, dans les annales de l'enseignement supérieur, que la nomination de Ritter à l'université de Berlin, en 1820. Dans ses leçons, dont la substance allait former la *Géographie générale comparée* (Allgemeine Vergleichende Erdkunde) et tout un faisceau de monographies, sur les plantes cultivées et les animaux domestiques, il établit d'une manière décisive que le milieu physique a de tout temps exercé une puissante influence sur les civilisations et qu'il y a des peuples dont le caractère social et l'histoire sont en quelque sorte écrits sur la carte.

Par des fines analyses et d'ingénieuses comparaisons, il saisit très nettement la physionomie particulière de chaque Etat, et il dissèque l'armature de ce qu'il affecte d'appeler les *grands organismes terrestres*. Pour lui, les pays ont des aptitudes et des fortunes inégales, les Etats ont des devenirs politiques et économiques en rapport avec leur situation, leur entourage, leur étendue, leur structure géologique, leur climat, leurs productions. Ritter réussit à faire mieux que pressentir la part d'influence que, de tout temps, le milieu physique a exercé sur le développement des sociétés humaines. Par exemple, à la zone d'extension d'une plante nourricière correspond un degré de civilisation et se perpétue un ordre social donnés, tandis que certaines habitudes physiques et morales sont comme déterminées par le cadre physique. Bref, il fait œuvre originale en montrant que, chez toute association d'humains, il y a une dépendance étroite de l'organisme social et du sens de la vie, à l'égard de l'environnement naturel.

Tant de vues systématisées le conduisent parfois à un fatalisme tout voisin du ridicule, comme lorsqu'il prétend "que les yeux rétrécis et les paupières tuméfiées des Turcomans résultent bien évidemment de l'action du désert sur l'organisme."

Si les géographes modernes ont pu enrichir le domaine des observations, en ajoutant aux connaissances et en rectifiant certains jugements trop hâtifs de Ritter, la conception qu'il s'était faite de la géographie a guère changé; car il a eu véritablement la conviction que "la nature n'est pas une machine morte."

Humboldt et Ritter se complètent: l'un excelle à interpréter les faits naturels, base et fondement des faits humains; l'autre s'efforce de représenter les rapports changeants du monde organique

et inorganique dans l'histoire des sociétés humaines. A eux seuls ils incarnent la conception intégrale de la géographie. S'ils n'ont pas été des novateurs en tout, c'est assurément dans les amples cadres qu'ils ont tracés, que se meuvent encore nos études.

* * *

Sortie des mains des novateurs, où elle s'était révélée une merveilleuse discipline pour l'intelligence et un objet de culture générale, la géographie va subir, chez des esprits médiocres l'épreuve de la vulgarisation. A travers les deux décades qui suivent la mort de Humboldt et de Ritter, aucun savant ne sait trouver en elle l'élevation de pensée ni cette sorte d'enthousiasme qui avait été commune à ces deux savants et "qui prête à toutes les œuvres de leur époque", dit Marcel Dubois, des accents si entraînants et si nobles."

Pour être féconde en découvertes dans les domaines les plus variés du savoir, cette époque n'en est pas moins une de spécialisation à outrance. En s'organisant par à-coups, les sciences accusent une tendance à dresser des cloisons entre elles,à se donner des champs d'action autonomes. Géologues et météorologistes prétendent qu'il leur faut rentrer en possession de tout ce que la géographie leur a emprunté sans billet. Et comme elle ne compte pas en ce moment un seul représentant qui puisse répliquer: "ces faits que vous réclamez n'ont jamais cessé d'être à vous, mais ce qu'ils me disent et que seul je comprends, est bien à moi", on entreprend de la désorganiser, en faisant entendre que ses fondements sont illusoires.

La géographie, disait-on vers 1875, en France, met à contribution toutes les sciences; au lieu d'être une application plus ou moins concrète des lois, qu'il arrive aux diverses sciences de formuler, elle leur emprunte telle ou telle de ces applications pour les incorporer dans sa description synthétique. Comme toutes les branches du savoir leur apportent leur contingent de faits, elle se trouve dispensée de se constituer une méthode propre: selon les besoins du moment, elle affirme ou critique. Juste conséquence encore de ses procédés d'enquête, elle n'a pas de lois. S'il lui arrivait d'en trouver quelqu'une, ce ne pourraient être des *lois géographiques*, mais bien des lois de géologie, de météorologie, de botanique, de zoologie, d'anthropologie, de démographie ou d'histoire. En fait, poursuivait-on, ne sont-ce pas plutôt les savants spécialisés qui découvrent ces sortes de lois? Pour que le géographe pût mener sa tâche à bonne fin, et faire œuvre originale, il lui faudrait être

aussi versé dans les sciences naturelles que dans les sciences sociales; bref, il lui faudrait être une encyclopédie faite homme. Or cela ne se peut... Dans la frénésie de la lutte, on alla plus loin encore : la véritable originalité de la géographie ne réside pas ailleurs que dans la figuration de la surface terrestre; car il y a ici une science et un art appliqués nettement distincts de tout autre. La pourchassant jusque dans ce prétendu retranchement ultime,—tel qu'à un renard blessé, dans son terrier,—ou lui criait: "Appliquer la cartographie à la représentation des faits démographiques ou sociaux comme la répartition de la population, de la criminalité, des maladies, c'est, en somme, faire usage d'un procédé plutôt grossier, que l'on emploie à cause de sa grande simplicité ou parce qu'il met en relief certaines comparaisons intéressantes, il est vrai, mais que la géographie n'a certainement pas trouvées. Géographe, tu ressembles fort au passionné sans morale qui se compose une bibliothèque en escamotant à ses amis leurs plus beaux livres; géographe, tu n'es qu'un frelon dans la ruche scientifique; géographe, si tu veux te faire pardonner tes usurpations sans nombre, va faire des cartes!"

* * *

Notre science se voyait donc assigner des fonctions qui ne répondaient guère à son objet véritable. Quant aux cartes, il faut avouer que les géographes de profession n'en savent faire que des esquisses, en vue d'illustrer un principe ou de démontrer l'extension d'un fait humain sur le globe, tandis que l'exécution d'une œuvre cartographique un tant soit peu développée requiert le concours de géodésiens, de dessinateurs et de graveurs spécialisés. Certes, la carte est la base de toute connaissance géographique. Aussi jugeons-nous de la valeur de toute exploration par le nombre de déterminations astronomiques, de points, qu'elle a relevés. Et le perfectionnement de la cartographie ne peut que profiter à la géographie. Mais on ne saurait les confondre. Mais il y va de l'intérêt de l'une et l'autre qu'elles deviennent de plus en plus indépendantes. On sait pourquoi: l'une figure, et l'autre explique, ou plutôt l'une se donne la tâche de faire l'image aussi fidèle que possible de la Terre, et l'autre essaie de philosopher sur la Terre, demeure de l'homme, —une demeure qu'il façonne un peu à ses besoins, mais une demeure qui à son tour, le façonne, matière et esprit.

Si médiocrement que nous comprenions aujourd'hui ces phénomènes, ils paraissaient plus impénétrables, il y a un demi-siècle à peine.

ÉMILE MILLER.



CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Le bulletin de la Société de Géographie.—Le numéro de janvier 1919 qui a été distribué aux membres de notre société contient sur la première page de sa couverture une erreur que nous croyons devoir signaler. Il porte l'inscription de *Vol. 12, No 1.*, alors qu'on aurait du imprimer Vol. 13, no 1, puisque c'est le premier numéro de la treizième année. Ceux qui font relier notre revue voudront bien tenir compte de cet erratum et le corriger en conséquence.

* * *

L'exploration de l'Ungava.—Depuis l'annexion de l'Ungava à la province de Québec, il a été assez souvent question de cette nouvelle partie de notre territoire qui en double l'étendue. Seulement il reste avéré que nous connaissons encore bien imparfaitement ce territoire. La commission géologique du Canada y a fait, il est vrai, certaines explorations, qui datent de quinze à vingt ans, mais ces explorations se sont bornées en général aux bassins des principales rivières. Dans ces dernières années, quelques explorateurs américains ont pénétré à leur tour dans l'Ungava, leur travail s'est limité également à l'examen de quelques bassins de cours d'eau, et encore ces explorations ont-elles été superficielles.

En présence de ces faits, un député de l'Assemblée législative de Québec s'est levé, à la dernière session, pour demander au gouvernement de ne pas tarder davantage à entreprendre l'exploration raisonnée de ce vaste territoire. Nous avons certainement là, a-t-il dit en substance, des ressources insoupçonnées, et il serait utile de les connaître. On a parlé des richesses qu'il recélait en minerais de toute sorte, plus spécialement en charbon, on a même dit que la plupart des rivières étaient pourvues abondamment de poissons

et notamment de saumons. Pourquoi alors attendre davantage à lier plus intimement connaissance avec cette partie à peu près inconnue de notre pays. Il serait relativement facile de partager ce pays en zones distinctes et d'affecter chaque année une subvention raisonnable pour l'examen de chaque zone par des spécialistes: géologues, minéralogistes, arpenteurs et ingénieurs forestiers.

Le gouvernement a admis l'importance de la question, et sans dire qu'il s'engageait à lui donner une solution immédiate, à cause des frais considérables qu'entraînent toujours une ou plusieurs explorations, il est raisonnable de croire que c'est son intention d'inaugurer, dans un avenir assez rapproché, l'examen approfondi de nos nouveaux territoires.

Au moment où ce *Bulletin* paraît, les journaux annoncent qu'une équipe de dix personnes, recrutée pour la plupart à Ontario, vient de pénétrer dans l'Ungava et qu'on a l'intention d'utiliser cet été un certain nombre d'aéroplans pour explorer certaines parties de ce territoire.

* * *

Nos oiseaux de mer.—Il y a près de deux ans, l'un de nos correspondants, M. John Clarke, savant américain d'Albany, qui vient passer généralement la belle saison à Gaspé, commençait une campagne en faveur de la protection des oiseaux de mer. Familier avec notre pays et ses ressources cynégétiques, il déplorait amèrement qu'on fit périr sans pitié tous ces oiseaux de mer qui viennent nicher sur le Rocher aux Oiseaux, sur les falaises de l'île de Bonaventure et à Gaspé. Il viendra un temps, ajoutait-il, où la race de ces oiseaux ainsi pourchassés, disparaîtra entièrement, comme le fait a déjà été constaté pour certains oiseaux de la côte nord du golfe Saint-Laurent, et cela sans profit pour personne. M. John Clarke adjurait en dernier lieu nos gouvernements de mettre fin à ces tueries stupides et conseillait fortement de créer des réserves ou des refuges où il serait interdit aux chasseurs de pénétrer.

Les études publiées sur ce sujet par M. Clarke firent du bruit au pays. La Commission de conservation des ressources du Canada s'en préoccupa d'une façon sérieuse et peu après la question fut agitée dans toutes les revues scientifiques.

Nous sommes heureux de dire aujourd'hui que l'initiative de cette campagne entreprise par M. Clarke a été couronnée d'un plein succès. Le gouvernement de Québec, par l'entremise de

l'honorable M. Mercier, ministre de la Colonisation, des Mines et Pêcheries, a fait accepter une loi qui répond entièrement aux plaintes que l'on formulait. Cette loi crée des *refuges* pour les oiseaux de mer au Rocher Percé, au large de Gaspé, à l'île de Bonaventure, au fameux Rocher aux Oiseaux, près des îles de la Madeleine, et. Il est défendu désormais de chasser dans ces territoires.

Cette colonie d'oiseaux ainsi protégée par la loi comprend les *margaux, les fous, les cormorans* et quelques autres espèces.

* * *

La ville de Kipawa.—On est en train de fonder une petite ville sur les bords du lac Kipawa, dans le comté de Témiscamingue. Un syndicat industriel, la *Riordon Pulp & Paper*, possède dans le voisinage de grands moulins et utilise les forces hydrauliques de l'endroit.

Comme le fonctionnement de ces moulins exige une main-d'œuvre assez considérable, le syndicat a l'intention de grouper ses ouvriers à proximité, et Kipawa deviendrait ainsi une ville absolument industrielle. Le plan de la future ville est déjà tout tracé. Le syndicat bâtira lui-même une église pour ses ouvriers ainsi que des logements confortables pour recevoir ceux-ci.

Un publiciste se réjouit à ce propos de ce que l'on songe à affubler d'anciens noms d'origine sauvage quelques nouvelles villes du Canada. Nous sommes disposé à admettre que *Kipawa* est un fort joli nom indien, qu'il présente une consonnance harmonieuse, mais de là à dire , comme le même publiciste, qu'il conviendrait de multiplier ces noms, de les imposer de préférence aux noms européens, il y a loin. Ce publiciste, bien intentionné au reste, semble oublier que nous avons déjà fait la part très large aux noms sauvages dans ce pays, et que l'on ne peut ouvrir une carte sans se heurter le plus souvent à un vocable indien des plus baroques.

* * *

Chicoutimiens ou Chicoutimois.—Un correspondant veut absolument savoir de nous si l'on doit écrire de préférence *Chicoutimiens ou Chicoutimois*, lorsqu'on parle des citoyens de la région de Chicoutimi.

Nous nous rappelons que cette question a déjà été posée et qu'on ne paraît pas jusqu'ici être tombé absolument d'accord sur ce sujet.

Les deux expressions ont et auront peut-être encore longtemps leurs partisans, de sorte que la question reste ouverte.

En consultant la carte publiée dans l'Histoire de la Nouvelle-France de Charlevoix et dressée par N. Bellin, ingénieur de la marine, en 1744, nous constatons que le cartographe français voulant désigner la peuplade qui habite cette région écrit en lettres majuscules : *Chekoutimiens.* N'est-ce pas là le meilleur acte de naissance que l'on puisse produire? Il a pour lui l'ancienneté, l'usage, et puis, si l'on veut être de bonne composition, l'on admettra bien qu'au simple point de vue de la phonétique, *Chicoutimiens* est plus caressant pour l'oreille que *Chicoutimois.*

* * *

Les deux Lorette.—Le joli nom de Lorette est porté par deux villages situés à quelques milles de Québec dans le comté de Québec. L'un d'eux est désigné sous l'appellation d'Ancienne-Lorette et le second sous celui de Jeune-Lorette. Ce dernier, on ne sait trop pourquoi, s'est avisé, en ces dernières années, de se transformer en *Loretteville,* ce qui est loin d'être une amélioration au point de vue de la richesse et de l'originalité du nom. Il semble que ses origines qui remontent à une époque déjà lointaine, et qui sont des plus respectables, auraient dû le protéger contre toutes ces nouveautés dont trop de gens s'éprennent sans que rien ne les justifie.

L'Ancienne-Lorette, dont le nom canonique est l'*Annonciation,* et la Jeune-Lorette avec son vocable religieux *Saint-Ambroise,* ont eu tous deux pour fondateur le Père Jésuite Joseph Marie Chaumonot, en 1673.

Ce bon religieux avait été guéri dans sa jeunesse à Lorette, en Italie, d'une maladie assez grave, et il en avait conservé une grande reconnaissance.

La première église de Lorette, au Canada, fut bâtie exactement comme celle de Lorette, en Italie. Comme l'Annonciation a eu lieu dans la maison de Lorette, on jugea avec raison qu'une chapelle paroissiale destinée à étendre dans le pays la dévotion à Notre-Dame de Lorette ne pouvait être mieux placée que sous le vocable de l'Annonciation. C'est lorsque les Hurons quittèrent Lorette, en 1676, que la paroisse prit le nom d'Ancienne-Lorette, parce que les sauvages donnaient le nom de Jeune-Lorette à leur nouveau poste qui eut pour patron Saint-Ambroise dont on fait la fête le sept décembre.

* * *

L'adresse des Sauvages.—Nos historiens ont parlé en plusieurs occasions de la manière de vivre des aborigènes du Canada et surtout de leur habileté à la chasse.

Avant la venue des Européens ils ne se servaient naturellement que de l'arc pour tuer le gibier qu'ils rencontraient dans nos forêts. Et l'on sait avec quelle adresse, avec quelque précision ils maniaient cette arme.

Même longtemps après la venue des Européens, les chasseurs Hurons, Algonquins, Iroquois et Montagnais, mis en possession de fusils par les Français et les Anglais, n'abandonnèrent jamais complètement l'arc.

Lorsque l'arpenteur Laurent Normandin explora et arpenta, en 1732, la région du lac Saint-Jean, il rencontra à différents postes des groupes de sauvages qui, tout en possédant de bons fusils, préféraient encore le maniement de l'arc, dans les parties de chasse et de pêche qu'ils entreprenaient.

Arrêté un jour au poste de la rivière *Chamouchouan*, Normandin put se rendre compte en cet endroit de l'adresse des sauvages dans cet exercice. Voici comment il raconte le fait:

"La plupart de ces gens ne vivent qu'au bout de leurs flèches. Ils ont une si grande habitude de s'en servir, qu'ils ne se servent de fusils que lorsqu'ils ont beaucoup de munitions, et j'en ai eu l'expérience. En parcourant ce pays, de Chamouchouan à a rivière *Nicoŭpao*, je vis un de ces sauvages tuer devant nous en cinq coups de flèche cinq brochets et une loutre. La loutre est assurément très subtile à plonger, outre qu'elle ne se tient guère en repos. Cependant du premier coup de flèche, notre sauvage lui perça le col de travers en travers, et lorsque je lui demandai pourquoi il n'avait pas tiré cette loutre avec son fusil au lieu de risquer de la manquer avec une flèche, il me fit réponse que c'eût été dommage de tirer de la poudre sur ces animaux, et qu'il estimait mieux garder sa poudre pour tirer du caribou ou du castor, quoiqu'il en eût tué plusieurs avec des flèches. Il ajouta que l'animal le plus difficile à tuer était le huard, qu'il ne le tuait guère qu'avec des flèches et qu'il tenait un coup aussi assuré avec leurs flèches qu'avec un fusil."

* * *

Les champs d'or aux Etats-Unis.—C'est un humble colon qui découvrit le premier de l'or dans les rivières de Californie. Il

s'appelait Sutter, était Suisse d'origine et avait servi dans la garde de Charles X. Obligé de quitter Paris après les événements de 1830, il s'était réfugié près de Sacramento où il avait monté une scierie. C'est dans les boues que l'eau apportait aux canaux de son moulin qu'il trouva des pépites. Le mirage du nouvel Eldorado provoqua une ruée. Tout le sable et toute la vase des rivières furent passés au crible par les nouveaux venus, aventuriers accourus des quatre coins du monde. Les placers épuisés, on creusa le flanc des collines et de suite des compagnies se substituèrent au travailleur isolé avec leur personnel d'ingénieurs et de chimistes.

Au milieu du XIXe siècle, l'Amérique se classait en tête des pays producteurs de métal jaune. En 1852, année particulièrement fructueuse, on tira du sol de la Californie quatre-vingt millions de piastres. Ensuite, les mines commencèrent à s'épuiser. On chercha ailleurs, et l'on découvrit de l'or au Nouveau-Mexique et dans les montagnes Rocheuses, particulièrement au Colorado (1893). Là, comme en Californie, des fortunes se sont édifiées rapidement.

Un évenement inattendu releva un peu plus tard la production; ce fût la découverte des placers de l'Alaska. Ce qui s'était passé à San Francisco, en 1848, se renouvela à Seattle, à la fin du XIXe siècle. Les prospecteurs y passèrent en foule, s'embarquèrent pour le Klondyke, pleins d'espoir. Beaucoup y périrent; de ceux qui revinrent, la plupart dissipèrent dans le jeu et la débauche une petite fortune péniblement acquise. Ici encore, la société se substitua aux particuliers et les mines furent exploitées scientifiquement.

* * *

La rivière des Géants.—Il y avait autrefois dans la région du lac Saint-Jean une petite rivière que les Sauvages désignaient sous le nom de *Atchemeouchipou,* ce qui signifiait, ajoute l'arpenteur Normandin qui en fit le relevé en 1732, *rivière des Géants.*

Cette rivière qu'on appelait aussi par abréviation *Atcheme* était un affluent de la rivière Nikabau.

Pourquoi ce nom d'*Atcheme*? L'arpenteur français Normandin va nous le dire.

"Ces gens, dit-il, ont une telle peur des géants que presque tous les jours, ils croient en voir. Ils prétendent qu'un atcheme est un homme qui est extraordinairement grand et qu'il mange les sauvages. Ces gens sont si confirmés dans une telle opinion qu'il y a quelques années qu'une sauvagesse feignant de vouloir devenir *atcheme,* et

l'ayant communiqué à plusieurs sauvages de Chécoutimy et leur ayant dit qu'elle les mangerait tous, un nommé Matatache qui est encore vivant, prit cette femme, lui attacha une corde au col et la traina jusque sur un rocher qui est à un quart de lieue de Chicoutimy au dessus du poste dans la rivière du Saguenay et lui cassa la tête avec une hache. C'est pourquoi ce rocher depuis ce temps a porté le nom de *Rocher de la bonne femme.*"

* * *

Le lac Chamouchouan.—C'est le plus grand lac du bassin de la rivière Ashuapmouchouan. Il est enclavé dans la région comprise entre le lac Saint-Jean et la baie James. Cette nappe d'eau qu'on dit fort pittoresque mesure près de dix milles de longueur avec une largeur variant entre un mille et un mille et demi.

Sur sa carte de 1744, M. Bellin, ingénieur de la marine, dénomme toute cette région arrosée par le lac, "Pays des Chomonchouanistes et Nekoubavistes." Il appelle lui-même la nappe d'eau en question *lac Chomonchouan*, d'où l'on a fait plus tard *Chamouchouan.*

L'arpenteur Normandin qui explora ce lac en 1732, l'orthographiait Chomontchouane et l'on peut voir par son journal qui est précieusement conservé au département des terres et forêts qu'il prend plaisir à consacrer toute une page à nous décrire le poste qu'y avaient installé les Français en 1680. Le fameux explorateur et traficant de pelleteries, Médard Chouart de Groseilliers, y avait lui-même construit une maison et un magasin où les sauvages venaient déposer leurs pelleteries. Normandin donne en détail toutes les dimensions de ce poste avec quelques aperçus sur la région qui l'avoisine.

Cet ancien *poste du Roi* n'est pas entièrement disparu. M. Horace Dumais, arpenteur, que le département des terres délégua au lac Saint-Jean pour y relever de nouveau la rivière et le lac Chamouchouan, rapporta en 1894 que les vestiges de ce poste subsistaient encore.

* * *

Le premier bateau américain.—Un publiciste français, M. Charles Bastide, a rappelé récemment ce fait historique, aujourd'hui passablement oublié.

Le premier bateau américain, glorieux ancêtre de ceux qui ont transporté en 1918, sur les rivages de la France, des régiments, des

obus et des aéroplanes, fut lancé en 1631 et baptisé *La Bénédiction de la Baie:* il appartenait à un colon du nom de John Winthrop; quatre ans après, la Nouvelle-Angleterre possédait six vaisseaux et portait de la farine, du bœuf salé et des jambons fumés jusqu'à la Martinique et à Madère.

Depuis, l'Amérique a fait du chemin; elle est devenue l'un des plus grands exportateurs du monde, et dans quelques années sa flotte marchande sera peut-être devenue la plus forte de l'univers.

* * *

Le chenal maritime.—D'après un récent rapport du gouvernement canadien, le coût total du chenal maritime entre Montréal et la Pointe-au-Père s'est élevé de 1851 à la fin de l'année fiscale le 31 mars 1918, à $22,275,537.

Dans cette dépense on comprend l'outillage, les ateliers, les levers, etc.

Dans le même espace de temps on a enlevé au total 116,307,773. verges cubes de déblais.

* * *

L'industrie du nitrate.—Pendant la paix comme pendant la guerre, c'est encore une des plus importantes des industries mondiales. Elle sert, comme on le sait, à rendre au sol, sous forme d'engrais, l'azote que les moissons lui enlèvent; elle est à la base de nombre de produits chimiques, et pendant la guerre elle a fourni aux alliés l'acide nitrique nécessaire à la fabrication des explosifs.

Le plus grand producteur de nitrate est le Chili. C'est même sa principale industrie, et c'est aussi dans ce pays que l'Allemagne a largement puisé tout ce qui lui fallait pour alimenter ses engins de guerre.

Le Chili a fait des affaires d'or avec son nitrate depuis quelques années. La production et la consommation sont allées sans cesse en augmentant. On emploie aujourd'hui dans les usines affectées à cette industrie plus de 50,000 ouvriers.

Durant les dix années qui ont précédé la guerre, de 1903 à 1913 la production du salpêtre est passée de 1,485,275 tonnes à 2,772,254 tonnes.

Il ne faut pas s'étonner de ce développement; la quantité d'azote dont le monde a besoin est absolument illimitée et c'est au nitrate du Chili que de grands pays comme les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France ont recours pour nourrir leurs produits.

Il est vrai que la guerre a fermé à cet engrais nombre de marchés, mais d'autre part la paix lui en a ouvert de nouveaux.

* * *

La transformation de l'Islande.—Un géographe français exprime l'opinion que dans un avenir prochain l'Islande est appelée à subir une transformation économique complète.

Actuellement cette île nordique, grande environ comme un cinquième de la France, constitue une des terres les plus pauvres et les plus déshéritées d'Europe. Occupée par un haut plateau hérissé de volcans et d'immenses glaciers, avec cela soumise à un âpre climat, l'Islande est, dans sa plus grande étendue, inhabitée et inhabitable. Seulement à la périphérie maritime de ce relief, l'homme trouve des moyens d'existence dans l'abondance du poisson; mais dès que l'on s'éloigne de la mer, point d'autres ressources que la culture de quelques carrés de pommes de terre et l'élevage principalement du mouton et du fameux poney, et combien elles sont précaires !

Pour compenser cette pauvreté, l'Islande dispose de forces hydrauliques incalculables que l'on n'avait pas encore songé à utiliser, mais on songe à s'y mettre, et déjà un premier pas a été fait dans cette direction. Des sociétés puissantes ont commencé l'aménagement des plus grandes rivières et se proposent d'utiliser toutes les forces hydrauliques de l'île par l'électro-chimie et l'électro-métallurgie pour la préparation de nitrates de sulfates d'ammoniaque notamment.

C'est une entreprise grandiose sans doute, mais si, comme on le pense, le succès sourit à ses promoteurs, cette terre perdue qu'est l'Islande deviendra dans un avenir prochain un centre de production industrielle très important.

* * *

Le principal port du Pacifique.—Du fait de la guerre, la ville de Seattle, dans l'Etat de Washington, est devenue le principal port des Etats-Unis sur le Pacifique.

Pendant les trois premières années du conflit mondial durant lesquelles elle a combattu, la Russie se trouvant presque complètement bloquée par mer en Europe, était obligée de faire venir par la voie du Pacifique et de la Sibérie, les énormes quantités d'armes et de munitions qu'elle achetait aux Etats-Unis. Une grande

partie de ces approvisionnements étaient expédiés de Seattle, si bien qu'en 1917, le commerce extérieur de cette ville s'est élevé à pas moins de 600 millions de dollars, dépassant largement celui de San Francisco.

Quoique cette exportation ait pris fin, il est possible que Seattle garde cette proéminence grâce aux avantages de sa position géographique.

* * *

Les statistiques municipales de la province.—Ces statistiques, préparées par M. G.-E. Marquis, chef de ce bureau, se rapportent à l'année 1917.

La population totale de la province de Québec y est estimée à à 2,380,042, ce qui constitue une augmentation de 74,288 sur l'année 1916.

La cité de Montréal a enregistré à elle seule une augmentation de population de 62,156, en 1917.

Dans la même année, on comptait dans la province 1,279 municipalités, dont 887 municipalités de comtés et 220 municipalités rurales.

On estime, d'autre part, que les chemins publics forment une longueur de 34,624 milles,

Sur une superficie de 23,773,572 acres, dans la province, on en compte 20,851,446, de terres imposables, représentant une valeur de $1,371,840,772. Le statisticien fait remarquer toutefois que la plupart des rôles d'évaluation ne contiennent pas la valeur réelle des propriétés imposables à la campagne.

* * *

Les logements ouvriers.—Dans notre pays, comme partout ailleurs, on se préoccupe, depuis la guerre, des questions sociales.

Le problème que voudrait résoudre en ce moment le gouvernement canadien a trait aux habitations. On voudrait assurer à l'ouvrier et au soldat qui revient du front la plus grande somme de confort possible en lui permettant de se créer un foyer à des conditions raisonnables.

Il parait établi que dans plusieurs villes le nombre des habitations est trop restreint, que ces habitations n'offrent pas les conditions hygiéniques voulues, et que le prix des logements est lui-même trop élevé.

Pour parer à ces inconvénients, le gouvernement fédéral offre de prêter vingt-cinq millions de piastres, au taux de cinq pour cent, aux provinces du Canada, à la charge par elles de construire des logements que les ouvriers et les soldats pourront acquérir par la suite à des conditions satisfaisantes.

La part attribuée à la province de Québec serait de $6,980,000.

* * *

La solde des gens de guerre.—Un grand journal américain prétend que c'est dans l'armée américaine que le soldat est le mieux nourri et le mieux payé.

Le simple soldat, dit-il, ne reçoit pas moins d'une piastre par jour, ce qui est dix fois plus que ne reçoit le soldat allemand, trois fois plus que le soldat anglais et cinquante fois plus que le soldat italien.

Les sergents américains retirent $1.27 par jour, c'est-à-dire six fois plus que le sergent français et quatre fois plus que le soldat allemand.

Un général dans l'armée américains, qui a le rang du général Pershing reçoit un traitement de $883.33 par mois. C'est deux fois la solde d'un général allemand ou français. Quand au général anglais, il a droit à $1350 par mois.

Un lieutenant-général dans l'armée américaine est payé $750 par mois; un officier anglais de la même catégorie, $350.

Tous les autres officiers de l'armée américaine ont des traitements plus élevés que les officiers du même grade dans les autres armées.

Quant au simple soldat sa solde journalière est ainsi fixée: soldat français, 5 sous; italien, 4 sous ; allemand 10 sous; anglais, 36 sous.

Quant aux officiers de tous ordres, voici la solde mensuelle qu'on leur accorde, en différents pays :

	E.-U.	G.-Bret.	France	Italie		Allemagne.
Second Lieutenant.....	$141.67	$39.00	$60.00	$30.00	$60.00	$30.00
Premier Lieutenant....	166.67	48.00	79.00	40.00	70.00	38.00
Capitaine.............	200.00	86.00	80.00	60.00	90.00	90.00
Major.................	250.00	115.00	90.00	80.00		130.00
Lieutenant-Colonel....	291.67	135.00	165.00	95.00		170.00
Colonel...............	333.33	145.00	141.00	126.00		176.00
Brigadier-général......	500.00	400.00	200.00	160.00		203.00
Major Général........	666.67	525.00	300.00	190.00		260.00
Lieutenant General....	750.00	850.00		240.00		267.00
General...............	333.33	1380.00	490.00			357.00

Une fleur nationale pour le canada.—Lorsqu'il s'est agi, il y a un an ou deux, d'une fleur nationale pour les Etats-Unis, nos cousins d'Amérique ont cru devoir consulter tous les Etats de l'union avant de prendre une décision. On tenait à choisir une fleur qui fut indigène à tous les états, et après de longues délibérations, le choix se porta sur la verge d'or dont le nom générique est *Solidago* et dont une loi du congrès a fait une fleur nationale.

Au Canada, on a voulu suivre cet exemple, et quelques personnes,notamment dans la province d'Ontario, nous ont fait connaître leurs préférences. L'une d'elles recommande comme fleur nationale celle du *Trillium alba*, généralement connue sous le nom de lis blanc ou lis trinité, la plus belle de nos fleurs sauvages de printemps. Il s'en dégage un parfum suave et faible comme un rare parfum japonais, et c'est un symbole de l'innocence, de la candeur et de la pureté.

John Macoun, naturaliste de la commission géologique du Canada, dit que cette plante habite toutes les provinces de l'est et qu'elle se rencontre dans tous les bois de la côte du Pacifique. Elle décore les autels de nos églises, orne nos tables dans nos salles à manger et dure plus longtemps que la plupart des fleurs, car elle change du blanc le plus pur en une nuance lavende délicate.

D'autre part, une femme ontarienne suggère la rose sauvage et le lis de la vallée. Elle tient que le lis de la vallée est la fleur favorite des hommes et des femmes de toutes les professions et qu'il pousse partout, même à des endroits où les autres fleurs mourraient.

Il reste aux femmes de la province de Québec d'indiquer à leur tour leurs préférences pour la fleur nationale.

* * *

La ville des palais.—C'est le nom que l'on a l'habitude de donner à la capitale du Mexique.

Un collaborateur de la revue de l'Union *panaméricaine* rappelle que cette ville fut fondée par les Aztèques en 1325 sur le lac Texcoco, Ceux-ci se mirent immédiatement à construire des huttes sur pilotis, au-dessus des eaux peu profondes du lac. Le choix qu'ils firent d'habitations lacustres semble leur avoir été dicté par la crainte d'attaques de la part d'animaux sauvages, ou d'être humains, migrateurs comme eux.

La petite colonie lacustre du quatorzième siècle s'appelait *Tenochtitlan*, nom signifiant "endroit ou le cactus croît sur le roc." Bien-

tôt, cependant ce nom fût changé en celui de Mexico, adopté en l'honneur du dieu de la guerre, *Mexitli.*

La chronique veut que dès 1450, les anciennes cabanes bâties en jonc et en terre séchée aient été remplacées par de solides maisons de pierre d'une architecture plus élégante.

A cette époque, nous disent les relations du temps, Mexico comptait de 50,000 à 60,000 maisons et avait une population de quelques trois cent mille âmes.

* * *

La noix de coco.—On a remarqué que la demande pour les noix, le copra et l'huile de noix de coco augmentaient constamment.

Les produits de la noix de coco sont surtout en grande demande aux Etats-Unis. Une partie de la noix y est employée pour la confiserie, et l'autre pour la production de l'huile de coco.

En 1917, les Etats-Unis importèrent pour une valeur de $2,587,-535 de noix entières, de $13,343,136 de copra, et de $9,132,005 d'huile de coco.

L'importation annuelle du Canada dépasse 4 millions de piastres.

La plus grande partie des noix entières est importée de l'Amérique latine tandis que la plus forte partie du copra et de l'huile vient de l'Orient. De nos jours, la culture du cocotier se fait sur une grande échelle dans l'Amérique centrale et notamment à Panama.

Le copra, dont nous avons parlé, il y a un instant, est la pulpe de la noix de coco retirée de la coque et séchée au soleil. L'huile de coco est faite en écrasant le copra.

Le centre actuel du commerce de la noix de coco se trouve dans le pays San Blas, à l'est de Colon, sur la côte de l'Atlantique, où il y a environ 300,000 arbres.

* * *

Les terres aux soldats.—Nous avons noté le fait, dans le *Bulletin* de Janvier-février, que le gouvernement fédéral se proposait de venir en aide aux soldats qui ont servi outre-mer et qu'il était même disposé à avancer une somme assez considérable à ceux de ces soldats qui voudraient s'établir sur des terres dans l'ouest canadien.

Il convient d'ajouter que le gouvernement de Québec s'est

associé à ce bon mouvement et qu'il a même fait voter une loi en mars 1919 qui accorde des avantages particuliers aux soldats revenus du front et désireux de s'établir sur des terres.

Des terres seront en effet concédées gratuitement et pourront être prises dans l'une de nos régions de colonisation.

* * *

L'EXPÉDITION ARCTIQUE CANADIENNE.—En date du 10 de mars, nous avions, par une patrouille de la gendarmerie à cheval du Nord-Ouest canadien, arrivée ce jour-là à Dawson, dans le territoire du Yukon, des nouvelles de Storkersen, sous-chef de l'expédition Stefanssen, et de ses cinq compagnons.

Nous croyons avoir déjà publié la nouvelle qu'en mars 1918, Storkersen et ses compagnons s'étaient campés sur une banquise pour se laisser emporter au gré des courants de la mer polaire.

Cette banquise avait trente milles de longueur, sept milles de largeur, et une épaisseur variant en moyenne de cinquante à cent pieds.

Les explorateurs furent ainsi emportés à la dérive 100 milles à l'ouest, 70 milles au nord et 50 milles à l'est, d'après les rapports.

Ils vécurent de viande d'ours et de loup-marin.

Le 7 novembre dernier, les six membres de l'expédition mettaient pied à terre, près de l'embouchure de la rivière Colville, dans l'Alaska, non loin de l'île Barte, leur point de départ.

Storkersen serait en route pour Ottawa.

* * *

LA RICHESSE DE NOS VOISINS.—En 1910, la richesse des Etats-Unis était évaluée à $187,000,000,000. D'après les calculs des économistes, elle atteint aujourd'hui la somme de 220 milliards de piastres.

En 1910, le revenu annuel était estimé à $30,500,000,000; il doit osciller aujourd'hui entre 28 et 40 millions.

* * *

L'HUILE COMBUSTIBLE.—Le bureau de la marine à Washington vient de spécifier la quantité d'huile combustible qui sera mise à la disposition de la marine marchande américaine en 1919.

Le ravitaillement sans ce rapport se fera dans les proportions suivantes aux différents ports des Etats-Unis, savoir :

	barils
Mexico	6,000,000
New-York	5,000,000
San-Francisco	4,000,000
Ports du Golfe	3,000,000
Panama	3,000,000
Ports de Puget Sound	3,000,000
Norfolk	2,500,000
Honolulu	2,500,000
Philadelphie	2,000,000
Los Angeles	2,000,000
Boston	1,000,000
Total	34,000,000

* * *

Bizarreries.—*Nil novum sub sole,* rien de nouveau sous le soleil, c'est chose parfaitement admise; mais quant aux bizarreries, il en pleut. A preuves, celles-ci.

Il existe en Angleterre un district qui s'appelle Cumberland, Dans ce district existe aussi un village du nom de Skiddan. Ce village n'a pour population qu'un seul habitant, et cet habitant se trouve à plaindre, parce qu'il ne peut enregistrer son vote comme électeur. Et, en effet, il ne le peut pas, pour la raison qu'il n'y a pas de greffier pour préparer la liste électorale, pas plus que de maison publique où afficher cette liste, ainsi que le veut la loi.

Un autre village, dans le district de Northemberland, se trouve être dans le même cas. Son unique habitant refuse de contribuer à l'entretien du "chemin du Roy" et prétend que celui qui traverse sa ferme lui suffit.

Dans un autre village où il n'y a que douze habitants, il n'y a ni routes, ni taxes ni édifices publics.

Parions que ces gens-là encore ne sont pas contents."

* * *

Origine du "Finnan Haddie".—*Haddock* mot anglo-saxon que les canadiens-français prononcent *Adeck,* n'est autre chose que

ce que l'on devrait appeler cabillaud, égrefin ou petite morue, ou encore Merluche quand cette petite morue est séchée et non salée.

Finnan Haddie est la même petite morue, mais fumée; à part cela, voici l'origine du terme.

A certaines saisons, on prend l'égrefin ou petite morue en énormes quantités, tout comme le hareng. Frais, c'est-à-dire pêché depuis quelques heures, et frit ou bouilli, ce poisson est d'un goût délicieux. Vingt-quatre heures après, il commence à perdre de sa délicate saveur c'est d'ailleurs un peu le cas pour la plupart des autres poissons; saumon, truite, brochet, hareng, maquereau. Mais généralement pour conserver l'égrefin ou cabillaud, on le sale.

Un jour, dans un village de pêcheurs, du nom de Findan, sur la côte d'Ecosse, on avait fait grosse prise d'égrefins. Après avoir étendu les grands filets pour les faire sècher, on se mit en frais de les préparer, c'est-à-dire de les éventrer et saler, lorsque tout à coup le feu se déclara dans l'un des hangars ou se trouvait une forte quantité du poisson.

Le vent soufflant de la mer, attisa l'incendie; le feu se communiqua à un autre hangar. Les deux bâtiments furent vite réduits en cendres.

Les pêcheurs s'étaient groupés autour de l'incendie, fort consternés d'abord; puis peu à peu, à cette impression en succéda une autre, où se mêlait une forte dose de curiosité. En effet de la fumée se dégageait un arôme qui dominaît l'acre odeur de la fumée et qui se faisait même appétissante. L'un des pêcheurs cédant à la curiosité, s'empara d'une perche armée d'un croc et retira des décombres une certaine quantité de cabillauds fumés.

On y goûta, là, très sérieusement; et l'on trouva que le poisson avait bien meilleur goût qu'à l'état de salé. Dès lors on se mit à préparer la morue à la fumée et on l'appela *Findon Haddock*; avec les années, les gens de la tribu des Gaels, Calédoniens ou Ecossais qui, dans leur langue, articulent toutes les syllables, comme en français, finirent par appeler le cabillaud ou l'égrefin fumé *Finnan Haddie* ou phonétiquement *phinane Adi.*

Telle est l'explication du terme *Finnan Haddie*, métamorphose de l'anglo-saxon *Findan Haddock.* Pour désigner ce poisson, la langue française a la ressource d'au moins deux mots, cabillaud et égrefin; ajoutons-y merlan, merluche. Mais égrefin nous semble être la traduction la plus précise de ce que l'on appelle *haddock.* Quoiqu'il en puisse être, les Canadiens-français appellent la morue de grande taille, morue franche, et demanderont longtemps encore,

au lieu de l'égrefin, du *adeck*, et, lorsque celui-ci sera fumé du *phinane badèse*, et assez souvent aussi de la morue fumée.

Quand à la petite morue, c'est ainsi qu'ils désignent la loche de nos rivières.

* * *

Trop de Japonais et de Chinois !—C'est un député de la Colombie-Britannique, M. McQuarrie, qui pendant la présente session du parlement fédéral, a porté cette plainte.

Après avoir déclaré que l'industrie de la pêche au saumon était en décroissance dans sa région, et notamment sur la rivière Fraser, le même député a rélevé le fait que l'industrie de la pêche était tombée presqu'entièrement entre les mains des Japonais En 1919, sur 1,582 permis de pêche accordés par le gouvernement, les Japonais en détiennent 1,023. En résumé, les jaunes ont le monopole de cette ressource nationale et cela depuis de nombreuses années.

On ne conteste point que le Japonais ne soit un excellent pêcheur, mais vivant plus économiquement que le blanc, il fait à celui-ci une concurrence désastreuse. Quelques-uns prétendent que les japonais étant des étrangers au pays, on pourrait leur en interdire l'entrée. On répond à ceci, que les Japonais ne sont pas en réalité des étrangers. Aux yeux de la loi ce sont des sujets britanniques naturalisés, et comme tels ils ont les mêmes droits que ces derniers. C'est parfaitement exact, a dit M. McQuarrie, mais ces japonais naturalisés restent toujours les sujets de leur empereur. Ils viennent ici faire de l'argent, puis ils s'en retournent dans leur pays. Une telle situation, a dit le même représentant, ne peut s'éterniser.

La Colombie-Britannique se plaint également de l'invasion des Chinois et des Hindous. On dit à Ontario que c'est là de la main-d'œuvre à bon marché. On fait erreur, car le Chinois, comme tous les autres, ne travaille plus maintenant pour un faible salaire. Comme simple ouvrier agricole, le Chinois exige $60 à $70 par mois, alors que dans la province d'Ontario la même classe d'ouvriers ne reçoit pas plus de $25 à $30 par mois.

Des représentations ont déjà été faites au gouvernement le priant de restreindre l'immigration chinoise. Ces représentations ne paraissent pas avoir eu jusqu'ici un effet immédiat puisqu'en 1915 la Colombie recevait encore 2,670 Chinois et 379 Japonais. En 1914 elle en avait reçu 6,300.

En dernier ressort, les députés de la Colombie sont unanimes à dire que tous ces Orientaux ne sont pas assimilables, qu'ils envoient

une bonne partie de leur argent dans leur pays et qu'ils n'aident en aucune façon à édifier la nation canadienne.

* * *

Le nickel canadien.—Il a déjà été établi que la région de Sudbury, dans la province d'Ontario, au nord de la baie Georgienne était le centre de la production universelle du nickel. On trouve encore ce nickel en Nouvelle-Californie et même en Norvège, mais c'est le Canada qui est demeuré le principal marché du monde pour ce produit.

Cette industrie, surtout pendant la guerre, s'est développée dans des proportions énormes. Le Canada recevait des commandes de partout: de l'Angleterre, de la France, des Etats-Unis et d'autres pays. On ne trouve pas il est vrai, dans les statistiques offlcielles, de comptes rendus qui laissent deviner les quantités de nickel qu'a pu se procurer l'Allemagne du Canada, mais il est sûr qu'à défaut d'envois directs, l'Allemagne a utilisé le nickel canadien qui lui parvenait par l'entremise des pays neutres.

Quoiqu'il en soit, il est sorti du Canada, en 1917, pour une valeur de vingt et un millions de piastres de nickel, et ce nickel a été, pour la plus forte partie, expédié en Angleterre et aux Etats-Unis. En 1915, cette production s'élevait à 68,308,657 livres d'une valeur de $20,492,000. On calcule qu'en 1919, le rendement dépassera 28 millions de piastres. Les compagnies qui font l'extraction et la fonte des minerais à Sudbury sont la Canadian Copper, aujourd'hui abserbée par l'International Nickel, et la Nord Nickel qui ont tiré de leurs mines, en 1917, 83,773,319 livres de nickel et 43,392,588 livres de cuivre.

Le prix du nickel afflné s'est maintenu quelque temps à 35 cents la livre, mais mais sous la pression des hauts salaires et des prix élevés de toutes les matières nécessaires à l'industrie, ce prix est monté à 45 et même à 50 cents la livre.

On se rendra compte de l'essor donné à cette industrie si nous disons qu'en 1890, nous n'exportions encore que pour $90,000 de nickel et en 1900 pour un million de piastres.

* * *

Une mine de quartz a Matane.—Un des meilleurs amis de notre Société de Géographie, M. le Dr Bouillon, de Matane, nous signale la découverte, dans la paroisse de Sainte-Félicité, aux Grosses-

Roches, comté de Matane, d'un terrain minier sur lequel on rencontre un excellent quartz portant or et argent.

C'est un M. Fortunat Tremblay qui a localisé ce terrain et l'on est porté à croire que la chaine de quartz qui vient d'être signalée est très considérable. On doit commencer immédiatement des travaux, et installer sur les lieux des machines puissantes qui permettront de pulvériser ce quartz et en supputer son rendement.

Les citoyens les plus éclairés de Sainte-Félicité entretiennent les plus grandes espérances sur le résultat de cette expérience qui changerait certainement la face du village si la mine de quartz a la valeur qu'on lui suppose. Nous attendons tout de même de nouveaux développements avant d'appuyer davantage sur la valeur de cette nouvelle découverte.

* * *

Les religions dans le monde.—Les Eglises qui se réclament du Christ comptent aujourd'hui 550 millions d'adhérents, plus du tiers de l'humanité, et l'élite de l'humanité, celle qui marche en tête de la civilisation. L'Eglise catholique en compte à elle seule environ 280 millions, disséminés dans toutes les nations, plus que chacune des autres sociétés religieuses, chrétiennes et non chrétiennes. Les Eglises chrétiennes hérétiques ne comptent en effet que 150 millions environ d'adhérents, qui s'émiettent en une multitude de sectes. Les Eglises chrétiennes schismatiques n'ont que 130 millions d'adhérents, dont 100 dans la Russie.

Les principales religions non chrétiennes sont le Confucianisme, avec 235 millions d'adeptes; la Brahmanisme et le Mahométisme, avec chacun 200 millions; l'idolâtrie, 145 millions; le judaisme, 10 millions, etc.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

VERDUN, par Raymond Jubert. Préface de M. Paul Bourget, de l'Académie française. Payot & Cie, 106, Boul. St-Germain, Paris.

Ce livre, qui peut être sans exagération qualifié de "chef-d'œuvre", décrit avec un réalisme impressionnant les épisodes auxquels prit part l'auteur pendant la phase la plus angloissante de l'attaque allemande contre Verdun.

La valeur du livre de Raymond Jubert est là, dans cette expression de l'inexprimable, dans ce "rendu" d'une réalité qui échappe à l'analyse, déclare M. Paul Bourget. *Verdun*, c'est la bataille de l'infanterie, terrée, mitraillée, asphyxiée, et qui tient, qui tient toujours... C'est la bataille des dévoués anonymes, des sacrifiés qui arrêtent des canons avec des poitrines d'hommes !"

Il fallait se faire tuer pour arrêter l'envahisseur et, comme tant d'autres, Raymond Jubert se fit tuer... Il se fit tuer le 26 août 1917, après une carrière aussi glorieuse que brève.

QU'EST-CE QU'UNE BANQUE, par Raphael Georges Lévy (de l'Institut), (brochure in-16 couronne, collection *le Fait de la Semaine*). Librairie Grasset, éditeur 61 rue des Saints-Pères, Paris.

Dans cet opuscule, M. Raphael Georges Lévy s'est efforcé de mettre au point le problème de la banque et de faire comprendre au public quels sont les services que celui-ci doit attendre des établissements de crédit. L'auteur explique la genèse de ces institutions, en rappelant brièvement l'historique de leur développement dans le monde.

LE DOGME TRANSFORMISTE, par le professeur Grasset. Cet ouvrage interrompu par la mort du Professeur Grasset, développe plus à fond le point de vue critique énoncé par l'auteur dans la *La Science et la philosophie* publié récemment dans la même collection. Il revendique le droit de l'humanité à une science de l'homme, et précise l'inanité *philosophique* des systèmes positiviste, transformiste, moniste, évolutionniste. L'étude critique de ces systèmes est singulièrement pénétrante, et montre qu'entre autres erreurs, la confusion des phénomènes intra-psychiques et parapsychique a entraîné leurs philosophes à oublier que l'espèce humaine est dûment *fixée* et *spécifiée*.

La Renaissance du Livre, boulevard St-Michel, 78, Paris.

DE LA CRYPTOGRAPHIE, par André Langie, Docteur ès lettres. Payot & Cie, 106 Boulevard St-Germain, Quebec.

On parlait bien un peu de cryptographie, de temps à autre, avant la guerre. Mais, depuis lors une série d'affaires retentissantes a donné à cette science un regain d'actualité.

L'auteur de ce livre, un cryptographe connu, y retrace une histoire succincte de l'emploi des écritures secrètes depuis l'antquité à nos jours; il y a réuni des anecdotes piquantes et peu connues.

Dans la deuxième partie du volume, il narre quelques unes de ses expériences et expose ses procédés de déchiffrement avec une clarté et un enthousiasme propres à gagner des adeptes à un art mystérieux, moins ardu qu'on ne le suppose.

Un choix de tableaux et de conseils pratiques augmente encore l'intérêt de cet ouvrage.

LE CRIME DES RICHES, par Jean Lorrain, avec 20 illustrations de Jarach. La Renaissance du Livre, 78, Boulevard St-Michel.

C'est avec plaisir que les lettrés aussi bien que le grand public accueilleront une édition de grande vulgarisation du *Crime des Riches*, l'une des œuvres les plus caractéristiques de Jean Lorrain; car il y a un talent réel, une personnalité nerveuse et forte dans ces histoires louches de déracinés du monde et d'authentiques rastas, multipliant leurs scandales dans la perversité complice des azurs et des ors de la Riviera.

En Représailles, par Eugène-Louis Blanchet, Illustrations de l'auteur. Payot & Cie, 106, Boulevard St-Germain, Paris.

Scènes d'horreur indiciblement poignantes, atroce vision des lieux où le grand état-major allemand, éleva le terrorisme à la hauteur d'un principe de guerre, voilà ce que nous montre M. Blanchet dans ce livre *qui ne contient que des choses vues, vécues,* et qu'il dédie "*à la génération qui grandit, pour qu'elle se souvienne.*"

Société Saint-Augustin, Desclée, de Brourwer et Cie., Bruges; Belgique.

Nous avons reçu le dernier catalogue de cette grande librairie que tout le monde connaît au Canada et qui a eu considérablement à souffrir durant les quatre dernières années de guerre par suite de la difficulté des communications.

Cette grande librairie catholique a repris ses travaux et elle offre en vente, comme par le passé, une série d'œuvres de premier ordre.

Le principal siège de la Société est à Bruges, quai aux Bois, en Belgique avec succursales à Bruxelles, à Anvers, à Gand, à Liège et à Malines, 89, rue du Bruel.

Collection Arthur Savaete, éditeur, 15 rue Malbranche, Paris.

L'éditeur a bien voulu transmettre à notre Société, les ouvrages suivants qui sont déjà connus du public canadien ou qui méritent de l'être à tous égards:

1. *La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, première supérieure des Ursulines de Québec, par Eugène Griselle, docteur ès lettres.

2. *La situation religieuse aux Etats-Unis.* Illusions et réalités par le R. P. At. On sait que c'est là le titre d'un ouvrage publié en 1900 par M. Jules Tardivel. L'auteur apprécie ce travail ainsi que celui de M. Brunetière sur le même sujet.

3. *Voix canadiennes. Vers l'abime.* Tome X. Vie de Mgr. L.-E. Laflèche, ses contrariétés et ses œuvres, par Arthur Savaète. Cet ouvrage qui a été lu déjà par beaucoup de nos compatriotes renferme plus de 600 pages. C'est en résumé l'histoire des difficultés politiques et religieuses au Canada. Ce livre contient aussi la correspondance intime de Mgr Laflèche au sujet de ces difficultés.

Le Dilemne de la guerre, par Garcia Calderon. (Bernard Grasset, éditeur, 61 rue des Saints-Pères, Paris.). Un volume in-18 jésus. 4. 55

Deux conceptions du monde, deux philosophies sont aux prises dans cette guerre. L'auteur s'est proposé d'étudier ce dilemne. Entre les Empires centraux et les démocraties de l'Occident l'antagonisme est devenu si profond que seul un conflit sanglant pouvait y apporter une solution. La guerre est-elle nécessaire, bienfaisante, la paix peut-elle suffire au progrès des peuples? Voici des questions qui séparent deux familles de nations.

L'auteur établit qu'une de ces deux conceptions du monde et de l'Etat doit prévaloir, celle de l'Occident, mais qu'elle sera rectifiée, corrigée par les leçons de la guerre. Il fait l'éloge du génie français, de Paris, capitale du monde qui vient d'être libéré de la menace germanique.

L'Angleterre avant et pendant la guerre, par Paul Raynaud (Bernard Grasset, éditeur, 61 rue des Saints-Pères, Paris.)

La France connaît mieux l'Angleterre, évidemment, depuis que la guerre l'a associé à elle dans l'épreuve et dans le succès. Mais la connait-elle cependant autant qu'il le faut? C'est à lui donner cette connaissance indispensable qu'est consacré le nouveau livre de M. Paul Raynaud: *Notre amie l'Angleterre.* Ce que put et ce que fit l'Angleterre pendant la guerre, son effort militaire, politique et économique, son évolution sociale et morale, ce qu'elle est aujourd'hui, à nos côtés, en face d'un formidable avenir, M. Paul Raynaud le rappelle ou le révèle avec une science certaine et une intelligence d'une clairvoyance qui fait impression.

Pourquoi l'Amerique s'enrichit? par Charles Bastide. Collection America. Edité par la Renaissance du Livre, 78 Boulevard Saint-Michel, Paris.

L'auteur établit que l'Amérique est le premier pays agricole du monde. Elle produit plus de blé que la Russie, plus de coton que l'Egypte ou l'Inde, plus de lait condensé que la Suisse, plus de tabac que les Antilles ou l'Orient.

La récolte la plus formidable est celle du maïs, qui dépasse les trois quarts de la production totale du globe.

Cette situation, ajoute l'auteur, est due à la fertilité du sol et aux qualités de l'agriculteur.

Le Germanisme contre l'Esprit francais. Essai de psychologie historique par Henri Berr, directeur de la revue de synthèse historique.

L'objet principal de cet ouvrage, c'est de préciser ce que la mentalité allemande, dans son opposition foncière à l'esprit français a de faux. Et l'auteur qui est à la fois un érudit et un psychologie arrive aisément à faire sa démonstration, à la rendre même éclatante en nous expliquant la formation du germanisme et sa force mauvaise.

L'Allemagne, pour expliquer sa défaite, a crié bien haut qu'elle avait succombé à un monde d'ennemis. En réalité, répond M. Berr, c'est l'esprit français qui l'a vaincue. C'est l'esprit français ajoute-t-il, qui a sauvé la France, et l'humanité sur la Marne. C'est lui qui a soulevé et dirigé toutes les forces du monde contre le germanisme. Jamais on n'avait vu plus au vif que dans cette crise combien les idées sont puissantes, et que la vérité est souveraine.

Cet excellent ouvrage doit être suivi bientôt d'un second volume dans lequel le même auteur doit étudier la vie intérieure de l'Allemagne, la lutte des partis, le choc des idées et le rôle des fameux intellectuels allemands.

Cet ouvrage dont l'auteur a bien voulu faire hommage à notre Société de Géographie a été édité par la *Renaissance du Livre*, 78 Boulevard St-Michel, Paris.

France-Amérique.—Dans cette revue, M. Emile Salone entretien l'espoir qu'à la suite du passage des soldats canadiens anglais sur le territoire de France les rivalités entre Ontario et Québec devront nécessairement s'apaiser. Et il conclut par ce mot : " Dans la Société des Nations, qui naît à cette heure, est-ce qu'il sera encore possible de poursuivre la guerre des langues?"

Requisitoire contre l'allemagne, par Raymond Hess, avocat à la cour d'appel. (Collection *le Fait de la semaine*). Prix, 1 fr. Librairie Grasset, 61, rue des Saints-Pères, 71, Paris.

Sous ce titre, l'auteur a donné en quelques pages un réquisitoire saisissant des événements tragiques que nous venons de vivre.

Après avoir étudié la mentalité criminelle qui se développait en Allemagne, le culte de la force et le mépris du faible et du droit, qui ont favorisé l'esprit

agressif des dirigeants, nous assistons à l'élaboration du crime commenté à l'aide de documents diplomatiques. Cette guerre que l'Allemagne a décidée et voulue comment l'a-t-elle conduite, et quelles sanctions doivent atteindre les coupables? C'est tout le réquisitoire de la France devant la Conférence de la Paix dressé par un juriste qui s'est efforcé d'être impartial.

Le temps des miracles. Roman, par Arthur Bernède.

La Renaissance du Livre, 78, Boulevard St-Michel, Paris.

M. Arthur Bernède ne se contente pas de partager, avec Decourcelle, la royauté du roman populaire. Se souvenant toujours de l'époque où il fréquentait les cénacles, il revient sans cesse au roman littéraire. Et, dans celui-ci, avec une habileté supérieure, une égale vigueur de pensée et de sentiment, il a évoqué le drame intime et public d'un tribun pacifiste d'avant-guerre qui, perdant ses deux fils à l'ennemi, fait un retour sur lui-même, et s'éveille enfin à un tardif mais décisif idéal de conscience et de fierté nationales. C'est un beau livre qui secoue, et qui fait penser.

Comment les Américains s'enrichissent? par Charles Bastide. Collection America. La Renaissance du Livre, 78 Boulevard St-Michel, Paris.

C'est, chiffres à l'appui, l'analyse des procédés d'initiative hardie, de coopération étroite, d'économie judicieuse des frais de transport, de manutention de transformation, etc. des matières premières, que M. Charles Bastide accomplit dans ce quatrième volume. Tout le mécanisme industriel, commercial, bancaire et les institutions d'Etat de l'Amérique sont étudiés ici avec une vigueur frappante.

Ce petit livre qui, après *Qu'est-ce que l'Amérique, Qu'est-ce que les Américains; Le Président Wilson, Pourquoi l'Amérique s'enrichit*, poursuit notre initiation à la vie intense de la République Alliée, est une leçon formelle de vie pratique et d'action résolue.

Rappelons que la *Collection America* sera complète en 12 petits volumes illustrés à 1. fr. 25.

Voyages d'un sédentaire, par François de Miomandre. Emile-Paul Frères, Editeur, 100 rue du faubourg St-Honoré, place Beauveau, Paris.

L'auteur, un homme d'esprit, qui manie avec aisance la plume, aurait pu tout aussi bien, en s'inspirant de Xavier de Maistre, intituler son livre: "un voyage autour de ma table." Effectivement c'est un voyage de ce genre qu'entreprend M. Miomandre. Et à parcourir ce cycle étroit, il trouve le moyen de ne pas s'ennuyer ni d'ennuyer les autres. A certains moment même, on souhaiterait d'accompagner ce promeneur qui, sans se déplacer ou à peu près, fait d'étranges découvertes autour de lui, remue des bibelots dont chacun a son histoire et philosophe à son aise.

A certains moments l'auteur quitte sa table, mais c'est pour nous donner d'exquis petits tableaux comme *A travers un vieux dictionnaire*, les *Femmes et les grands magasins*, les *Eventails, le Jardin des Plantes, les quais et les Bouquins.*

L'Etendard du Monde, par Raymond Figeac, licencié ès lettres. Des rives de la Manche aux Terres d'Alsace. Notes et reportages de guerre 1914 à 1916.

Le titre de cet ouvrage copieusement illustré demande une explication.

Au cours d'une fête organisée à New-York en l'honneur de la France, un des esprits les plus éminents des Etats-Unis, M. James Hyde, proclamait que dans cette guerre, la France représentait "l'Etendard du Monde". "Aucun symbole, nous dit l'auteur ne pouvait nous être plus cher que celui-là. C'est la raison qui nous a dicté le choix du titre placé en tête de ces récits; il en a traduit les intentions."

Le livre de M. Pigeac qui sera lu avec intérêt par tous les Canadiens désireux de connaître à fond les beaux exploits de nos cousins de France, est une relation de tous les faits de guerre qui se sont passés depuis l'ouverture des hostilités. Cette relation présentée sous des couleurs fort vivantes voit surtout à donner une inpression générale des événements et à esquisser, en une série d'épisodes ou anecdotes, un tableau des principales péripéties du grand drame mondial dont nous avons été les témoins et engagé dès le mois d'août 1914. Un second volume qui suivra traitera des faits de guerre de 1917 et de 1918.

Cet ouvrage est publié à Paris par la librairie R. Roger et F. Chernoviz, 95. Boulevard Raspail.

La Colombie Economique, par Réné Roger, docteur ès droit, avec préface de M. N.-J. Casas, docteur es sciences.

Librairie R. Roger de F. Chernoviz, 95, Boulevard Raspail, Paris.

Ce magnifique ouvrage qui forme un volume de 450 pages est à propement parler une étude des plus complètes de l'essor économique de la République de Colombie, dans l'Amérique du Sud.

La Colombie a été longtemps considérée comme un pays neuf, mais depuis le percement de l'isthme de Panama, une ère de prospérité semble s'être ouverte pour cette république située aux portes du canal.

Au reste, il est parfaitement établi par le savant auteur que la Colombie qui n'a pas encore comme République indépendante un siècle d'existence, est un des pays du monde les plus favorisés, au point de vue des richesses naturelles, de la fertilité du sol et de la variété des climats. Elle possède des mines de toutes sortes: l'or, l'argent, les émeraudes, le platine, le cuivre, le fer etc., s'y rencontrent en abondance. Les cultures y sont exubérantes; le cacaoyer, le caféier, le caoutchoutier, la canne à sucre, le maïs, le bananier, les arbres précieux et quantité d'autres plantes, y croissent sans peine. C'est enfin un grand pays d'élévage.

Nous n'avons pas à dire ici toutes les raisons pour lesquelles le développement de ce pays s'est trouvé en quelque sorte paralysé. Il lui a manqué tout d'abord des bras et des capitaux, puis cette république a passé comme bien de ses voisines par des agitations et des bouleversements politiques qui ont nui à son essor. Aujourd'hui que le calme est rétabli, et que le pays est mieux connu, l'avenir se présente à lui plein d'espérances.

Ajoutons un dernier mot. La race prédominante en Colombie est la race blanche, d'origine espagnole, mélangée en grande partie avec la race indigène.

Le livre de M. Roger est une précieuse acquisition pour le monde économique et géographique. C'est peut-être l'étude la plus complete qui ait été faite de ce pays connu sous le nom de République de Colombie. Nous le verrons probablement avant peu, figurer dans nos bibliothèques.



Vol. 13—No. 3 Mai-Juin 1919

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIÈGE SOCIAL: UNIVERSITÉ LAVAL

QUEBEC

1919



Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatiere, fondée en 1859 par M. l'abbé Pilote.
Ce fut la première école de ce genre créée au Canada.

A Sainte-Anne de la Pocatière. — Ferme de l'école d'Agriculture, l'une des plus belles du pays. Dans le lointain, on aperçoit quelques montagnes



AU NIPIGON, 1727

Après dix années d'un commerce qui de l'ouest parait avoir été excessivement actif le castor devenait rare et les postes de Michillimakinac, du saut Sainte-Marie, perdaient de leur importance. Il était donc nécessaire de pousser plus à l'ouest la recherche des pelleteries. Ce qui avait été en 1716 un riche territoire d'exploitation était déjà dévasté en 1826.

Ne nous y trompons pas, la cause, le but, l'origine des entreprises de découverte jusqu'au lac Supérieur d'abord, puis au delà fut tout pour la traite et c'est une affaire entre les marchands. Que la géographie en ait profité, cela va sans dire, mais il ne faut pas attribuer ce mouvement à l'esprit scientifique ni à l'initiative du gouvernement français. J'approuve bien les quelques personnes qui se montraient désireuses de voir se révéler les secrets du continent américain, mais je ne blâme point l'administration du royaume de son indifférence à cet égard. Nous avions beaucoup trop de territoire connu et parcouru par les ramasseurs de pelleteries. L'éparpillement de notre petite population dans ces vastes étendues de pays affaiblissait les établissements et devenait un fléau. Quand "la gloire des découvertes" me passe sous les yeux, je déplore l'aveuglement des écrivains et leur persistance à renverser les rôles, à rejeter la vérité dans l'ombre, à méconnaître l'état véritable des choses. De cette manière, les folies de Cavelier de La Salle sont devenues des pages glorieuses de notre histoire et moins il remboursait ses bailleurs de fonds plus on l'admire. Ses déconfitures et sa catastrophe finale, résultats logiques d'une conduite sans raison ni rectitude, nous sont représentées, avec renfort de rhétorique, comme des actions de génie. Remettons l'histoire sur sa base naturelle et voyons clair une bonne fois dans ces choses du passé.

L'intérêt national, qui devrait toujours primer dans nos considérations a été trop souvent mis de côté pour faire place à des sentiments de gloriole sur lesquels il est si facile de construire de belles

phrases, et phraseurs ont été bon nombre de nos écrivains. Pour ma part, j'en ai subi la conséquence, car ces messieurs ont tout d'abòrd surpris mon inexpérience. Je ne soupçonnais pas leur faux enthousiasme. Je me suis laissé endoctriner par la lecture de leurs livres. Comment faire aujourd'hui pour remonter ce courant? Me mettre en désaccord avec tout le monde? Mais oui, puisque, le dire des historiens passe pour parole d'évangile. C'est une forte affaire que de retourner un chapître d'histoire et parvenir à le montrer par le dessous, c'est-à-dire par le côté que l'on nous cache et qui est la façade réelle de cet édifice toujours décrit par le derrière.

Je ne suis pas insensible à ce fait de toute vérité que les Canadiens du temps jadis, ont été des découvreurs étonnants et dignes de mémoire, mais j'ai enfin compris pourquoi et comment ils opéraient et si cela ne diminue en rien leur rôle, il est convenable de le prendre tel qu'il était. Les marchands demandaient des fourrures et pour leur en procurer il se rencontra des hommes assez hardis que de s'avancer au loin dans l'inconnu, faisant par là des découvertes de pays nouveaux, de nations sauvages dont le monde n'avait pas encore entendu parler. A voir les choses ainsi, il n'y a pas de mal et cela me convient absolument, mais qu'on cesse de blâmer le gouvernement et ceux qui refusaient d'applaudir à ces courses lointaines, souvent suivies de banqueroutes désolantes. Quand Pierre Margry—il a fait école—jette l'anathème à Louis XIV, Colbert et Pontchartrain pour avoir maîtrisé La Salle; quand il accuse le Régent et autres de n'avoir pas voulu plonger étourdiment dans les projets de découverte de 1716 à 1730, je réponds que ces hommes ont agi avec sagesse. Cependant,direz-vous, les découvertes ont eu lieu. Sans doute, par la vertu des marchands, qui y ont risqué leurs biens, en ont tiré de gros profits, pour finir en faillite.

Une compagnie se forma en 1727 pour avancer la traite jusque chez les Sioux aux sources du Mississipi, directement à l'ouest du lac Supérieur. La route adoptée était la rivière Wisconsin qui se décharge dans le grand fleuve à la prairie du Chien, et d'où l'on remontait en canot pour atteindre l'évasement de ce fleuve dans lequel il y a l'île Pelée. Sur cette île on construisit le fort Beauharnois et l'on donna au lac le nom de Pepin, l'un des hommes de l'expédition qui n'en était pas à son premier voyage dans la région. Ce Canadien était alors âgé de quatre-vingts ans.

Les Sioux, descendant au lac Pepin dans leurs chasses annuelles, on comptait traiter avec eux sans être à la peine de s'établir au milieu de leur pays. En d'autres termes, les Sioux feraient une partie du chemin pour trafiquer avec les Canadiens et c'est ce qui eut lieu aisément.

Vers la même date un poste fut construit au nord du lac Supérieur pour la traite qui se faisait à la sortie du lac Nipigon. C'est là que LaVérendrye se trouva aussitôt en rapport avec les Sauvages du nord-ouest.

Par le choix du gouverneur Beauharnois il était commandant militaire et devait toucher la solde d'enseigne des troupes. De par son entente avec les marchands il était contremaître de la traite et membre associé moyennant une mise de ses propres derniers. Je désire que l'on comprenne bien ceci—c'est la base de tout le reste. On avait envoyé La Vérendrye du Nord-ouest comme trafiquant de pelleteries. Il en est revenu découvreur—aux dépens de qui?

Du lieu où il était, LaVérendrye eut connaissance de ce que l'on disait d'une rivière dont le cours se dirigeait vers le couchant et il pensa qu'elle pouvait mener à la découverte du Pacifique. La passion qui était en lui l'empoigna. Tandis que les associés de Montréal rêvaient aux fourrures du Nipigon, leur agent se laissait séduire par la perspective d'étendre le domaine de la géographie. En 1728 il arrivait à Michillimakinac rempli de son projet et ne fut pas peu surpris d'y rencontrer quelqu'un attiré comme lui en cet endroit dans le même dessein. C'était le Père de Gonor qui revenait de chez les Sioux avec un plan d'opération tout élaboré et, en apparence, assez semblable au projet de La Vérendrye. Celui-ci en profita pour se fortifier dans la résolution où il était de tenter l'aventure.

L'extrémité Est de l'Asie, tout le Pacifique au nord de la Californie, tout l'ouest du continent au nord du Mexique étaient inconnus. On supposait que l'Asie et l'Amérique se joignaient quelque part par un isthme ou une terre appelée Bourbonnie sur les cartes françaises; même on disait que l'Amérique avait été peuplée de Sauvages par les Tartares qui utilisaient cette voie naturelle.

Le Père de Gonor et LaéVrendrye imaginaient qu'une expédition allant à l'ouest à partir du lac Supérieur dissiperait les doutes et, dans ce but il fallait échelonner des postes chez les Assiniboels, les Cristinaux, &c., pour mieux s'avancer jusqu'aux rivages de cette mer de l'ouest qui fuyait depuis cent ans à mesure que les explorateurs croyaient l'approcher.

Ces idées comparées et ajustées tant bien que mal, on était tombé d'accord à Québec en 1725 sur un point qui mérite l'attention, à savoir que les postes proposés au pays des Sioux, à cause de l'abondance des pelleteries qui les entouraient devaient être regardés comme plus propres à arrêter la marche vers l'ouest qu'à la favoriser. Très certainement cet état de choses ne devait pas être vu du même

œil par les marchands de Montréal qui ne subissaient guère la fièvre des découvertes et se réjouissaient de pouvoir s'éterniser dans le pays des Sioux ou autres contrées, les plus voisines possibles, qui fourniraient des peaux de luxe.

Vers 1720 on avait proposé une expédition qui remonterait le Missouri (Lewis et Clarke en 1808) jusqu'à sa source et marcherait ensuite jusqu'à la mer, mais le conseil de régence refusa de s'occuper d'une pure découverte

Lorsque le projet d'un poste au lac Pepin fut soumis, le conseil l'approuva, comme on sait, parce que c'était affaire de traite. Même chose pour Nipigon. Quant à la voie de la Kaministiquia, bien vue des aspirants découvreurs, on n'en voulait pas à Versailles.

En 1728 éclata la révolte des Renards—les Outagamis—ce qui arrêta la traite du Mississipi, mais n'affecta en rien celle du nord du lac Supérieur, et La Vérendrye se figura que les autorités, ne s'en montreraient que plus favorables aux tentatives de découvertes commençant dans cette direction. Il descendit à Québec.

Le gouverneur Charles de Beauharnois, qui venait de lui faire rendre son grade de lieutenant, n'était pas opposé aux découvertes mais il avait les mains liées par ses instructions officielles. La Vérendrye voulait se rendre tout d'abord chez les Assiniboels et reconnaître la rivière venant de l'ouest. Selon lui elle sortait d'une hauteur des terres et du versant opposé devait partir un fleuve qui tombe dans le Pacifique. Le gouverneur Chaussegros de Léry et autres jugeaient qu'il y avait du lac Supérieur à l'océan un espace de cinq ou six cents lieues tout au plus. Personne ne soupçonnait l'esistence des Montagnes-Rocheuses.

Selon ce que je comprends LaVérendrye s'en retourna ayant acquis la conviction que le gouverneur n'avait pas qualité pour permettre et encore moins subventionner un parti d'explorateurs dans un but purement scientifique mais qu'il soumettrait la proposition au conseil des colonies, tout comme s'il ne savait pas que le même projet avait toujours été accueilli par un refus.

Nous avons eu un LaVérendrye partant pour le Nipigon en 1727 à titre de récolteur de peaux de fourrures. Il revient en 1728 ne parlant plus que de découvertes. C'est ici que les historiens nous embrouillent en mettant leurs idées à la place des faits. Or leurs idées consistent à ne voir qu'une seule chose: les découvertes. La Vérendrye n'était pas engagé pour cela. Le gouvernement ni les bailleurs de fonds de la traite ne songeaient aux découvertes—ils y étaient opposés comme dépense inutile et qui les blâmerait? Puisqu'il fallait relancer le pays des fourrures jusque chez les Sioux

et au Nipigon, allons-y, mais pas plus loin pour le moment. Il sera toujours temps de nous enfoncer dans les profondeurs de l'ouest et du nord-ouest. Telle avait été depuis un siècle la politique française à l'égard de la traite, considérant les découvertes comme le simple résultat de la marche des commerçants et ne se grisant point du mot de "gloire" que nous attachons aux courses de LaSalle, Duluth, Hennepin, Chouart, Radisson, LaVérendrye. En Europe, de 1628 à 1728 personne ne se tourmentait l'esprit pour savoir jusqu'oû allait un fleuve, une chaîne de montagnes, un désert, une forêt, sauf un tout petit nombre d'individus. Au Canada pareillement. C'est au dix-neuvième siècle qu'a commencé la passion des découvertes et nos écrivains ont tort de l'attribuer aux temps inférieurs. En déplaçant la date des idées, ils bouleversent l'histoire. A telle époque on faisait telle chose et on ne pensait pas à telle autre. Toute la science historique repose sur cette double connaissance. Au lieu de regarder le passé avec une lunette de 1919 qui recherche les événements en arrière, il faut prendre une lunette de 1619, 1719, 1819 qui voit les choses de cette heure-là et qui ne plonge pas trop dans l'avenir. Tenons-nous-en à la limite où s'arrêtaient nécessairement nos pères. Ne mêlons point le présent avec les jours révolus. Chaque fois que nous fixons nos yeux sur un fait des temps jadis, vivons, pensons, voyons comme les gens de ce temps-là.

La réponse de Versailles fut négative, on s'y attendait. Peut-être même que Beauharnois, l'ayant pressentie, avait ajouté: "Il nous reste une planche de salut, c'est le pouvoir que je possède d'accorder certains privilèges de traite dans les territoires inexplorés à des marchands qui se chargeraient de la dépense ou risques et qui en retireraient les bénéfices en cas de succès." Autrement dit, on pouvait entreprendre des découvertes si le commerce en payait les frais. C'était à La Vérendrye à gagner l'esprit de ses associés. Il y parvint, je ne sais comment, mais il me paraît bien clair que lui et Beauharnois firent miroiter la protection probable ou possible du gouvernement une fois que la tête de la traite serait rendue au Manitoba, comme nous disons à présent. Il va de soi que les marchands comptaient sur une plus abondante récolte de pelleteries en étendant leurs opérations.

L'arrangement se fit en 1729-1731. Au mois d'août 1731, cinquante hommes, le Père Messager, le jeune La Gemmeraie, trois fils de La Vérendrye (un quatrième se préparait à les rejoindre) conduits par notre Découvreur, arrivèrent à la Kiministiquia. C'était la route que Jacques de Noyon avait suivie en 1685, l'année de la naissance de La Vérendrye. De ce moment jusqu'à 1746 à peu

près ce ne fut qu'une suite de courses, d'explorations, de découvertes très belles à lire et l'histoire en est longue.

Pendant que LaVérendrye quittait le Bas-Canada pour se diriger vers le Pacifique, la Russie agissait dans la même intention. Pierre le Grand avait vu à Paris, en 1817, des mémoires et surtout les cartes de Delisle, ce qui éveilla sa curiosité et, vers 1730, il envoyait Behring, ainsi que Thschirikoff, relever par mer les côtes occidentales de l'Amérique du Nord, en fixer la longitude et voir s'il y avait séparation d'avec l'Asie. L'objet du trafic autant que le désir d'avancer la science animait ce monarque.

Le problème géographique, attaqué par les deux bouts, résista encore longtemps et le commerce qui en avait déjà résolu une partie sans y chercher la gloire, finit par prononcer le dernier mot là-dessus, après des années d'opérations productives pour sa bourse.

Benjamin Sulte.





UN VOYAGE DANS L'UNGAVA

II

Nous avons dit, en terminant notre article paru dans l'avant dernière livraison de ce bulletin, que nous parlerions du second voyage accompli par M. Robert Flaherty à travers la péninsule de l'Ungava.

Dès le printemps, M. Flaherty suivit la côte depuis la baie aux Feuilles jusqu'à l'embouchure de la rivière Payne. Arrivé là, il entreprit de remonter en canot cette rivière jusqu'au lac Povingnituk pour de là se rendre à la baie d'Hudson. Cette rivière coule sensiblement suivant le 60e parallèle. Ce voyage permit à Flaherty de se faire une idée assez exacte de tout le pays qui se développe au nord de la route qu'il avait suivie, en sleigh, l'hiver précédent.

Si les côtes de ce pays étaient relativement bien connues des blancs, on peut affirmer que l'intérieur n'avait été parcouru que par les Esquimaux. C'est une région nettement arctique; où le règne végétal n'est représenté que par quelques mousses, quelques lichens et quelques phanérogames. Région désertique, sans arbres, composée d'une série de collines à pentes douces enchâssant des lacs nombreux, et au sommet desquelles les neiges demeurent. Les lacs les plus étendus gardent leur carapace de glace, l'été durant. Il semble bien que les Esquimaux qui parcouraient cette région, à la poursuite du gibier, connussent mieux tout le pays qui s'incline vers la baie d'Ungava que celui qui, au-delà de la ligne de faîte, descend vers la baie d'Hudson. La route suivie généralement par ces chasseurs est celle de la rivière Payne. Cette rivière décharge un lac très considérable aux abords duquel, au dire des Esquimaux, le gibier se trouvait en abondance.

C'est la rivière la plus considérable dans la partie de la péninsule qui se développe au nord de la rivière aux Feuilles. Elle se

déverse dans une baie qui porte le même nom et qui forme, dans la baie d'Ungava, une découpure profonde d'une quarantaine de milles. Cette baie est bordée de montagnes très irrégulières, composées de granit et de gneisses, à pentes rapides, d'une hauteur maximum de 600 pieds. On constate, cependant, au sortir de la baie, la présence de roches Animikéennes, analogues à celles que Low avait découvertes, mais qui ne sont, au point de vue économique, d'aucun intérêt. Ces montagnes granitiques sont parcourues de veines de roches éruptives qui, vues à distance, ressemblent à de larges rubans jetés en travers des montagnes. Sur les pentes du plateau la neige de l'hiver fait de grandes taches qui ajoutent encore à la désolation de cette région sans arbres, où l'on ne voit, comme végétation, que des mousses.

Robert Flaherty avait avec lui 4 Esquimaux qui, très habiles, lui furent d'un grand secours. Remontant la rivière Payne qui coule, dans une vallée découpée comme un canyon, entre des terrasses marines d'une hauteur maximum de 300 pieds et épousant des collines granitiques à pentes raides, il trouve le pays très pittoresque avec ses taches de neige bordées d'une végétation buissonnante, à côté desquelles se développent comme d'immense parterres de fleurs blanches et pourpre, avec ses chutes d'eau étincelant sous le soleil, ses papillons et ses mouches voletant par milliers.

En cours de route, le parti de Flaherty rencontra, dans la région que les Esquimaux tiennent pour un lieu de chasse et de pêche peu ordinaire, un indigène avec sa famille. Cet indigène crut un moment qu'il avait affaire à des Indiens (Adelite). Les Esquimaux craignent les Indiens, ce qui est pour eux un commencement de sagesse. Quoiqu'il en soit, cet indigène, qui s'appelait Gwack, vivait de pêche. Dans cette région de désolation, le poisson appelé *namaycush*, sorte de truite de grand lac et arctique, est le seul aliment sur lequel on puisse compter. Flaherty en pêcha beaucoup et avec une grande facilité. Les pêcheurs sont un peu comme les gens qui viennent de loin.

Après avoir quitté l'endroit où campait Gwack avec sa famille, Flaherty poursuivit sa course, pendant quelques milles, jusqu'à un affluent très considérable de la rivière Payne. Cet affluent sert de décharge au lac Payne, lac que Flaherty ne put explorer, à cause de la présence de glaces nombreuses. Il changea alors sa course et se mit à remonter une rivière qui s'épanouit, dans son parcours, en plusieurs lacs. D'après les indications de son guide Nawri, il devait, en suivant cette rivière, trouver, par un portage assez facile, un débouché vers la baie d'Hudson.

Cette rivière est coupée de rapides, et en section transversale affecte la forme d'un V. Le pays qu'elle arrose est un pays de désolation à la surface duquel sont disséminés de nombreux blocs erratiques — quelquefois superposés, comme si l'homme avait travaillé à cette superposition, — alternant avec de larges taches de neige.

Des huards à gorge blanche et à gorge rouge, par bandes habitent ce pays.

Si l'on en juge par les sentiers nombreux qui sillonnent, en tous sens, ce pays,les caribous et les chevreuils devaient être, jadis, très nombreux. Ils ne le sont plus aujourd'hui, affirme M. Flaherty.

Au fur et à mesure que l'on approche de la ligne de faîte séparant les eaux qui coulent dans la baie d'Hudson de celles qui vont se jeter dans la baie d'Ungava, les lacs sont de moins en moins profonds et les cours d'eau de moins en moins considérables. C'est toujours, cependant, la succession ininterrompue de blocs erratiques sur des pentes douces, aux couleurs de plomb comme l'horizon. Le 17 juillet, Flaherty, avec son parti, arrivait à la hauteur des eaux. Pendant quelque 3 jours, il eût à souffrir d'une tempête de neige et de grêle qui mouilla à ce point la mousse. dont, dans ces régions sans arbres, l'on se sert comme combustible, que lui et ses hommes ne purent rien faire cuire et durent se contenter d'une ration de biscuits. Ce n'était pas cependant encore la ligne de faîte de la baie d'Hudson. On n'y arriva qu'après avoir suivi une chaîne de petits lacs. On atteignit alors la rivière Povingnituk qui prend, croit-on, sa source dans la région comprise entre la baie de Sugluk et celle de Wakeham.

C'est une rivière plus large même que la Payne, qui,dans un pays tourment,écoule rapide. C'est un pays où les portages sont difficiles. Puis l'on arrive dans une région où les fruits et les fleurs sauvages sont nombreux et où se développe une luxuriante végétation de saules. On se croit tout près de la baie d'Hudson; on n'y est pas encore. On traverse des lacs nombreux où flottent des blocs de glace. Enfin, le 1er août, par des rapides que fait la rivière Povingnituk,en coulant à travers les îles qui sont situées près de son embouchure, on atteignit avec satisfaction les eaux de la Baie d'Hudson. Flaherty remarque que son voyage sur cette rivière, qui est la plus considérable de celles qui se déchargent dans la baie d'Hudson, est le plus beau qu'il ait jamais fait.

A. Bédard.

CROYANCES ET COUTUMES DANS L'ALASKA

Chez les naturels de l'Alaska on rencontre des croyances superstitieuses assez étranges.

Ils sont convaincus qu'un esprit anime toutes choses et que cet esprit là doit être respecté; autrement, ce serait provoquer la malchance.

Par exemple, un indigène ne jetera pas au rebut, ni ne fera brûler de vieux vêtements; ce serait tout comme s'il traitait de même façon une partie de lui-même. Il en confectionne un paquet qu'il va déposer sur les branches d'une grosse épinette, en dehors du village.

Tous les os de poisson chez les Alaskains sont précieusement recueillis et soigneusement mis dans un panier que l'on transporte en canot au milieu d'une rivière, d'un cours d'eau, ou d'un lac, et que l'on y jette par dessus bord. L'idée qui préside à cette coutume est que chaque os ainsi remis à l'eau, se changera en poisson; ce qui maintiendra l'empoissonnement du lac ou de la rivière; ils croient donc en la résurrection de la chair; ce qui est conforme à l'acte de foi chrétien.

A la naissance d'un enfant, le père doit mettre dans un coin tous ses outils de fer ou d'acier, et n'a pas la permission de s'en servir avant vingt jours. Durant cette période, il lui est interdit de sortir pour aller travailler ou faire la chasse. S'il enfreint cette loi, il sera assurément la cause de la mort de l'enfant.

Quand un enfant meurt, on ne l'enterre pas, mais on l'enveloppe comme l'on fait d'un paquet et on va le déposer au pied d'une jeune épinette. Si l'arbre meurt pendant l'année, l'esprit de l'enfant a aussi le même sort.

Quand un adolescent ou une personne d'âge mûr meurt, on garde son cadavre au moins trois jours dans la chambre où le décès a eu lieu.

Le jour des funérailles arrivé, la sépulture du cadavre se fait sur le flanc d'une colline faisant face à un cours d'eau; de cette façon on a constamment sous les yeux l'habitât suprême des esprits des trépassés.

Dans l'Alaska, comme dans les pays circumpolaires, le chien est un animal fort précieux. Aussi leur donne-t-on une sépulture spéciale. C'est du côté opposé à celui du défunt que l'on enterre les chiens qui lui ont appartenu.

Il est entendu chez les Alaskains que c'est l'esprit d'une vieille femme qui monte la garde autour de ce cimetière de la race canine de l'endroit.

Dans leur ensemble ces coutumes ou pratiques indiquent une foi instinctive dans la survivance de l'âme outre tombe et par conséquent de son immortalité, comme aussi chez eux et chez les Peaux Rouges on pratique d'instinct, sans évangélisation ni éducation, certaines pénitences parfois rudes, comme actes propitiatoires envers le Grand Esprit.

Exemple bien éloquent qui devrait bien servir de leçon à tous ceux, trop nombreux encore, qui croient qu'avec le dernier soupir tout est fini, et de ce fait dépouillent la création de tout sens.

LE SUFFIXE " VILLE "

Au Canada, et notamment dans la province de Québec, une paroisse s'agrandit-elle, fréquemment on décore son nom primitif du vocable "ville" ce qui, paraît-il, arrondirait singulièrement son importance et aurait pour effet de centraliser, concrétiser l'intérêt et de remonter l'orgueil des gens qui en deviennent du coup citoyens.

A ce chapître, on ne se borne pas seulement à la paroisse. Le bourg lui-même n'échappe pas au suffixe. On fait chantier, on établit une bonne industrie quelque part, non loin du chantier ou de la manufacture ; des groupes de familles ouvrières s'y forment, croissent, et un bon jour les groupes constituent un bourg. Un marchand y est venu s'y fixer; il fait d'excellentes affaires et gagne notable influence. Bref, on songe à baptiser le bourg d'un nom approprié, où l'industriel où le gros marchand fait donner ou permet que l'on donne son nom à l'endroit; rarement on manque de lui ajouter le mot ville. *Sic itur ad astra* !

Cette sorte d'engouement n'est pas particulier au seul Canada. On le retrouve aux Etats-Unis où le moindre groupe d'une demi-douzaine de maisons porte très souvent le titre de *City*. Peut-être ce titre prématuré a-t-il quelque raison d'être; car, dans un pays où les villes poussent comme des champignons, en une seule nuit, il n'y a pas lieu de s'étonner si un bourg devient *City* dans les vingt-quatre heures.

Il y a quelques mois, dans les journaux français du Québec, ou

critiquait fort, en le ridiculisant, l'usage fréquent que l'on faisait du mot "ville" dans la province. Nous n'avons pas l'intention de nous livrer à des commentaires à ce sujet.

Les lignes qui précèdent ne sont que le préambule de la nomenclature qui suit des bourgs et paroisses dont le nom est décoré du mot " ville ".

Bourgs et paroisses	*Comtés*
Acadieville	
Adamsville	Brome
Agapitville	Lotbinière
Albertville	Rimouski
Almaville	Champlain
Andréville	Kamouraska
Arthabaskaville	Arthabaska
Arthurville	Bellechasse
Bagotville	Chicoutimi
Beauceville-Est	Beauce
Beauceville-Ouest	Beauce
Bellarville	
Belleville	
Bergerville	Québec
Bermerville	
Berthierville	Berthier
Bienville	Lévis
Boucherville	
Breakeyville	Lévis
Cartierville	Jacques-Cartier
Cassville	Stanstead
Chartierville	Compton
Chèneville	Labelle
Christieville	Argenteuil
Clarenceville	Missisquoi
Cossetteville	Champlain
Courville	Québec
Cowansville	Missisquoi
Crawfordville	Mégantic

Dalesville	Argenteuil
Danville	Richmond
Daveluyville	Arthabaska
Denonville	Saguenay
Dewittville	Huntingdon
Dixville	Stanstead
Douville	Nicolet
Drummondville-Est	Drummond
Dufaultville	Rimouski
Emileville	Bagot
Fieldville	Wright
Fortierville	Lotbinière
Fournierville	
Fradetville	Bellechasse
Fraserville	Témiscouata
Fugèreville	Pontiac.
Georgeville	Stanstead
Girardville	Chicoutimi et Saguenay
Graniteville	Stanstead
Grenville	Argenteuil
Grenville (baie)	Argenteuil
Haseville	Missisquoi..
Hébertville	Lac Saint-Jean
Henryville	Iberville
Hérouxville	Champlain
Iberville	Iberville
Isle Mainville	Beauce
Johnville	Compton
Labonneville	Compton
Laurierville	Mégantic
Lawrenceville	Shefford
Leadville	Brome
Leclercville	

Lennoxville................................Sherbrooke
Loggieville................................
Loretteville................................Québec
Lorrainville................................Pontiac
Louiseville................................Maskinongé
Luceville................................Rimouski
Luskville................................Wright

Mandeville................................Maskinongé
Mansonville................................Brome
Marieville................................Rouville
Martinville................................Compton
Melocheville................................Beauharnois
Michaudville................................Saint-Hyacinthe
Montarville................................Saint-Hyacinthe
Montcalmville (scieries)....................Montcalm
Morinville................................
Mousseauville................................Bonaventure
Musselyville................................Bonaventure

Napierville................................Napierville
Neilsonville................................Quebec
Neuville................................Portneuf

Papineauville................................
Paquetville................................Ottawa
Parisville................................Lotbinière
Pierreville................................Yamaska
Pincheville................................Rimouski
Plessisville................................Mégantic
Primeauville................................Châteauguay
Princeville........................Drummond & Arthabaska.
Proulxville................................Champlain

Quinnville................................Wright

Rainville................................Dorchester
Richardville................................Mégantic
Robertsonville................................Mégantic
Rochonville................................
Routhierville................................Bonaventure
Rouville................................Mégantic

Rumpelville..................................
Russellville..................................
Ryanville..................................Wright

Saint-Titeville..................................
Sawyerville..................................Compton
Sellarville..................................Bonaventure
Shawville..................................Pontiac
Sommerville..................................

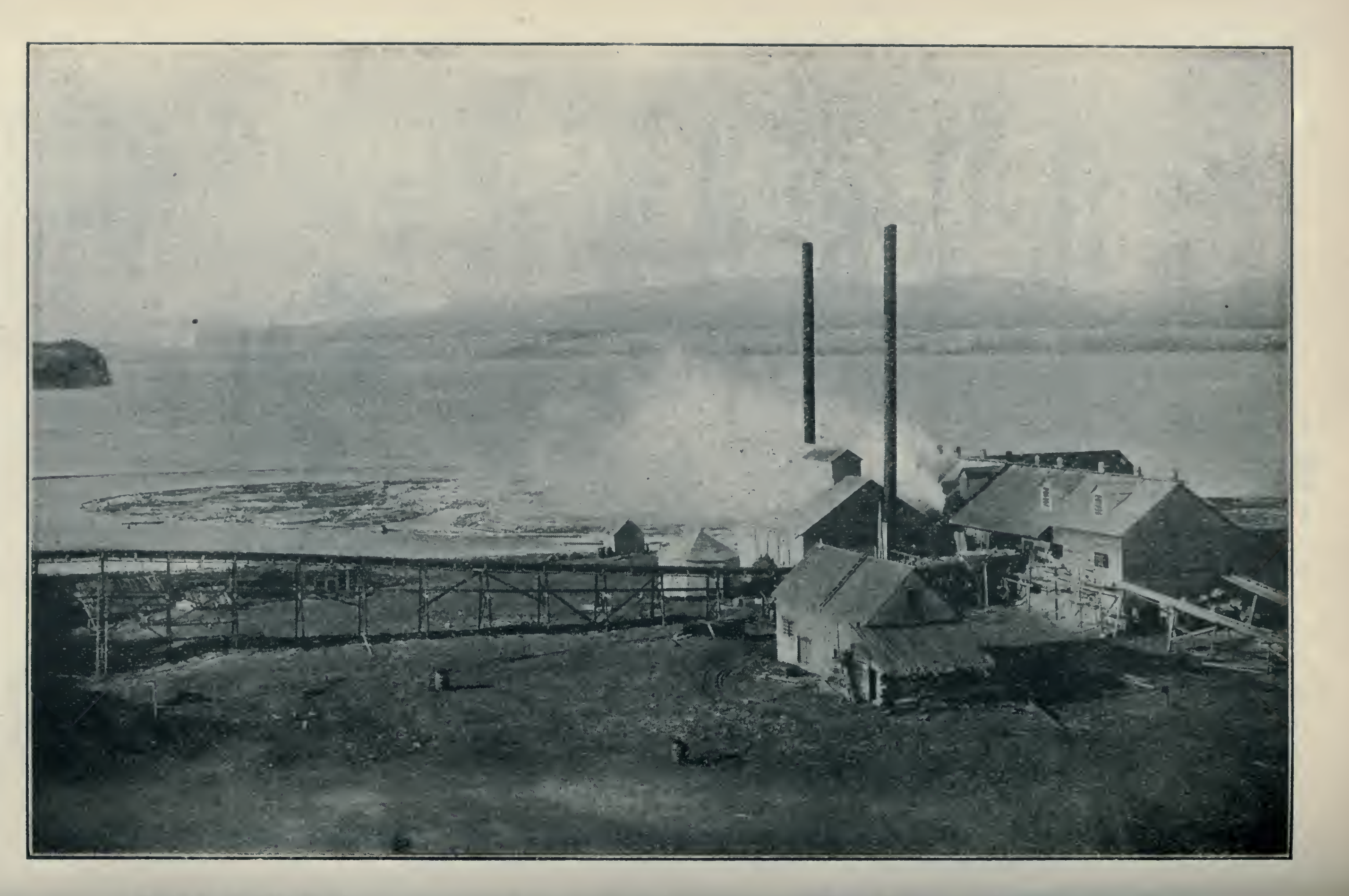
Tétrauville..................................Laval
Tourville..................................L'Islet

Valléeville..................................Bellechasse
Viauville..................................Montréal
Victoriaville..................................Arthabaska

Waterville..................................Compton
Youville..................................Jacques-Cartier

N. L.





Riviere de Darmouth, se jetant dans la baie de Gaspé. Renferme 33 îles et est renommée pour son saumon.

BETSIAMITES

Quelle est la véritable orthographe de ce nom?

Betsiamites est le nom d'une grande rivière de la côte nord du golfe Saint-Laurent, celui d'un canton et d'une mission de sauvages. Il a subi, en ces dernières années, quelques déformations, mais la tendance est de revenir au nom primitif. La correspondance qui suit et à laquelle nous sommes heureux de donner place dans notre *Bulletin*, retrace en quelques mots les véritables origines de ce nom qu'un certain nombre d'Anglais, installés durant quelques années à Betsiamites, ont voulu convertir en celui de *Bersimis*.

Monsieur le Secrétaire,

Autrefois, la rive est de la rivière des Betsiamites,(ou Bersimis actuellement,) le village sauvage qui s'y trouve, et qui est une réserve de sauvages, s'appelait bel et bien "Betsiamites" de même que la rivière, et la mission sauvage s'appelle encore: "Notre-Dame de Betsiamites". Autrefois, ce nom de "Betsiamites" désignait les terrains qui bordent la rivière sur l'une ou l'autre rive à cause de la rivière qui portait ce nom, et ce nom de "Betsiamites" est le nom sauvage, primitif et historique.

Quand la rive ouest de la rivière fut vendue comme limite à bois, la Compagnie locatrice fonda un village sur la rive ouest, "sur le banc", à l'est de la "Pointe-à-Michel", et cette compagnie vendit à une autre Compagnie anglaise qui trouva probablement ce mot de "Betsiamites" trop difficile à prononcer ou à écrire, et le modifia au gré de ses caprices jusqu'à en fabriquer le nom nouveau de "Bersimis".

Un Bureau de Poste fut ouvert à cet endroit qui prit le nom de "Bersimis", et quand de nouveau cette Compagnie prit fin et vendit son avoir, le moulin ou l'exploitation fut fermé pour quelque temps, et le Bureau de Poste fut transporté sur la réserve des sauvages en conservant son nom de "Bersimis". Mais la dernière Compagnie acquéreur réouvrit ses chantiers et obtint un autre bureau de poste qui s'appela "Moulin Bersimis", ce qui fait que "Betsiamites" est à peu près disparu. Excepté que la réserve des sauvages est bien "la réserve de Betsiamites et que la mission est bien "la Mission de N.-D. de Betsiamites".

L'automne dernier, j'ai demandé au Département des Postes de vouloir bien changer les noms des bureaux de poste, et de leur donner les noms qui leur conviennent, à savoir: pour celui de la réserve, lui donner le nom de: "N.-D. de Betsiamites", et celui de l'autre côté, du "Banc", ôter moulin, et l'appeler seulement "Ber-

simis", puisqu'on lui a préconisé ce nom nouveau qui serait, en somme, une distinction.

Le département des Postes m'a répondu que le "Geographic Board of Canada" avait décidé que Betsiamites n'existait plus, et que le nom de notre localité, de par la même décision du même Geographic Board, était maintenant bel et bien *Bersimis* !!!

Comme je ne reconnais pas à n'importe qui le droit de changer arbitrairement les noms historiques de ces localités de la Province de Québec, je me suis permis de répondre que je m'adresserais à votre organisation pour obtenir justice et le but de ma lettre est de vous demander de vouloir bien soumettre notre difficulté à votre Société pour qu'elle nous fasse rendre justice.

Nos endroits s'appellent bel et bien, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire ci-haut, et je prie votre Société de Géographie de la Province de Québec de vouloir bien nous faire restituer nos noms historiques et faire changer en conséquence les noms de nos bureaux de postes.

Et je demeure, monsieur le Secrétaire,

Votre obéissant serviteur,

JEAN LAPOINTE.

A la suite de cette communication, la commission de géographie de Québec a consacré quelques séances à l'étude de ce nom et en est arrivée à la conclusion que le nom de *Betsiamites* devait prévaloir de préférence à celui de *Bersimis*, qui n'est qu'une corruption du premier.

Il convient de se rappeler d'autre part que le nom de Betsiamites fut donné par les sauvages eux-mêmes à la rivière et qu'en 1867, le gouvernement de Québec, en organisant le canton qui constitue de nos jours la réserve des sauvages montagnais, lui appliqua le même nom.

Betsiamites, situé sur la côte nord du Saint-Laurent, est un mot montagnais que les premiers missionnaires de la Côte traduisaient par *petit poisson*, ou encore *place aux lamproies*.

Le ministre des postes, à la suite des représentations qui lui ont été faites, a bien voulu accepter la manière de voir de la Commission de Géographie de Québec, et nous sommes assuré que le nom primitif de *Betsiamites* reprendra la place qui lui est due dans les documents officiels.

E. R.



AUX SANCTUAIRES GRECS

Dans l'antiquité, la Grèce a dû être d'une beauté miraculeuse. Rien dans le monde moderne n'en peut donner l'idée: une civilisation fondée sur le culte du beau, une religion tout esthétique, des jeux publics faits pour développer la force et la grâce, une nature merveilleuse, des portiques de marbre, des statues partout, des poètes déclamant leurs vers en public, des philosophes discutant sans se disputer... Ce fût le "miracle grec"; et, comme tout ce qui est parfait, cela dura très peu. Aujourd'hui, ce qui en reste est encore exquis; mais il en reste bien peu de chose: l'Arcadie n'est plus qu'un désert, Sparte une bourgade, Argos un tas de décombres ; et les îles de l'Archipel, dont chacune formait un petit royaume, sont des rocs dénudés, où l'on ne voit plus que ruine et misère.— Mais sur toute cette désolation, la lumière se répand toujours, la pure lumière de l'Hellade; le ciel est resté le même, et les promontoires de marbre se découpent toujours sur les flots d'outre-mer, où l'on croit voir encore les jeux des Néréides.

Poestum, bien qu'en Italie, est une ville grecque; c'était une des nombreuses colonies de la Grande-Grèce, et ses temples sont parmi les mieux conservés qui existent. Ils s'élèvent au milieu d'une plaine marécageuse, entre les montagnes et la mer, que l'on devine à l'horizon.

Il y a trois temples. Le plus beau est celui de Neptune, de style dorique. primitif ; il est d'un aspect sévère; même au temps de sa splendeur il devait être ainsi. On a souvent reproché aux Grecs la monotonie de leur style. Il est vrai que leurs temple sont construits sur un plan toujours le même, et qu'ils n'ont rien de la diversité des architectures du moyen âge. Mais est-ce un défaut? Les anciens avaient trouvé le type de construction qui s'adaptait parfaitement à leur religion et à leur climat; ils y sont

restés fidèles; mais ils ont su le varier, le nuancer à l'infini: après le chapiteau dorique, si fruste, couronnant la colonne forte et trapue, aux cannelures profondes, ils ont trouvé la grâce de la volute ionique et la richesse du feuillage corinthien. Rien ne s'harmonise mieux avec la nature méditerranéenne que ces édifices à large base, avec leurs dégrés élevés; ils semblent enracinés dans le sol.

Olympie était le sanctuaire le plus illustre de la Grèce: c'était là qu'on adorait le maître des dieux, là qu'on célébrait tous les quatre ans les jeux qui faisaient mesurer le temps par "olympiades".

Il semble que le culte de *Jupiter tonnant* dût se célébrer dans un site sauvage et grandiose. Point du tout: la plaine de l'Altis, où se trouvait la ville d'Olympie, offre à l'œil un paysage de douceur et de grâce, borné par des collines couvertes de chênes verts et d'oliviers, entre lesquelles coule l'Alphée, qui a la particularité presque unique en Grèce d'avoir de l'eau toute l'année, ou peu s'en faut. —C'est là qu'Hercule, après avoir nettoyé les écuries d'Augias en détournant le cours de la rivière, offrit à Zeus, son père, une hécatombe et lui construisit un autel: telle fut l'origine de ce temple, où toute l'Hellade se rendait en pélérinage. Là s'élevait la statue de Phidias, d'ivoire et d'or, dont la richesse tenta la cupidité des Barbares. Tout près du temple de Zeus on admirait celui de Héra, l'ombrageuse épouse du plus infidèle des dieux, que nous connaissons mieux sous son nom latin de Junon. Puis des portiques, des théâtres, le stade, où l'on célébrait les jeux, des édifices votifs, des statues en quantité... Quel merveilleux poème de marbre sous cette blonde lumière, dans ce cadre d'harmonie et de sérénité ! — Il n'en reste qu'une jonchée de débris, où un archéologue seul peut se reconnaître. La nature s'est acharnée sur ces merveilles de l'art, car des tremblements de terre renversèrent tout ce que les Barbares avaient épargné, si bien que pendant des siècles, on oublia jusqu'à l'emplacement d'Olympie. Ce n'est qu'au commencement du XIXe siècle que des fouilles faites au hasard revélèrent quelques vestiges de monuments. On les abandonna, pour les reprendre, longtemps après, sous une direction scientifique. Aujourd'hui on a déblayé les temples, relevé quelques colonnes et réuni dans un musée de fort beaux morceaux de sculpture. C'est là qu'on admire un des plus purs chefs-d'œuvre de l'antiquité: l'Hermès de Praxitèle. L'époque, postérieure à celle de Phidias, fût celle où l'on préféra l'exquis au grandiose, la grâce à la force. Le dieu est représenté comme un éphèbe nu, tenant sur son bras gauche Dyonisos enfant. C'est le type parfait de la beauté antique.

Si pour adorer le dieu de la foudre, les Grecs avaient choisi un

site riant, c'est dans un cadre tragique qu'ils placèrent le principal sanctuaire d'Apollon, dieu du soleil et des arts: *Delphes* offre le plus parfait contraste avec Olympie. Après la traversée du beau golfe de Corinthe et le débarquement à Itia, on s'engage dans une vallée qui se resserre peu à peu jusqu'aux roches Phédriades, contreforts du Parnasse. C'est du haut de ces escarpements que le dieu lançait chaque jour ses premières flèches, et c'est dans le fond de la vallée qu'il terrassa le serpent Python—symbole ingénieux de la force bienfaisante du soleil anéantissant les pestilences des marais. C'est aussi dans ce défilé qu'Edipe rencontra le Sphinx.

Le paysage est d'une désolation grandiose; rien que des rochers aux arètes rives, aux belles cassures—c'est une terre sculpturale.

A Delphes, il s'agissait de jucher les monuments sur des pentes à 45 degrés, aussi les temples étaient-ils fort petits; on leur donnait souvent la forme circulaire. Mais, hélas ! de tout cela on ne voit que des bases. La destruction est totale. Quelques édicules, comme le "trésor des Athéniens", ont été relevés par les archéologues; mais, sauf ces très rares exceptions, Delphes ne présente à l'œil qu'un chaos de pierres, au milieu desquelles on distingue parfois un fragment de corniche ou de chapiteau.

Eleusis fut, comme Olympie, un sanctuaire aimable, admirablement situé au bord du golfe de Salamine, près d'Athènes. C'est là qu'on adorait "les grandes Déesses" c'est-à-dire Déméter (Cérés) et sa fille Perséphone (Proserpine), divinités agricoles.

La légende nous enseigne que c'est à Eleusis que Déméter fit à Triptolème le plus beau des présents: un grain de blé. C'est là qu'on fit les premières moissons; c'est là que, pour la première fois, les hommes mangèrent du pain.

La procession des fêtes éleusiennes se faisait chaque année en grande pompe, partant d'Athènes le matin et suivant la route que nous avons parcourus, tantôt longeant la mer, tantôt traversant les collines. En quoi consistaient les célèbres "mystères d'Eleusis?" Certains savants leur attribuent une portée mystique et philosophique; d'autres n'y voient que de vulgaires orgies. Les deux hypothèses peuvent avoir été justes, car il n'est pas rare que les plus nobles cérémonies dégénèrent au cours des âges.

Les temples d'Eleusis sont aussi complètement détruits que ceux d'Olympie et de Delphes; il faut une imagination d'érudit pour les reconstituer. Mais quel paysage ! C'est tout près de là que la flotte de Xerxés fut anéantie par celle des Grecs dans la bataille de Salamine, un des plus beaux triomphes de l'esprit sur la force, où Thémistocle, s'adressant à un soldat brutal, prononça ce mot admirable et si grec : "Frappe, mais écoute."

Au milieu de l'aéropage des grandes divinités, n'oublions pas un petit dieu, qui ne tenait qu'un rang modeste dans l'Olympie, mais qui eut autant d'adorateurs que Vénus ou Bacchus lui-même: c'est Esculape, dieu de la médecine. On l'adorait à *Epidaure*, dans le Péloponèse, en une contrée agréable et sans grand caractère.

Comme Epidaure, *Egine* était un sanctuaire de second ordre, et la déesse Aphaïa, qu'on y adorait, une divinité locale dont le nom n'éveille en nous aucun souvenir. Mais le temple, situé au sommet de l'ile, est un des plus beaux de la Grèce. Là, au moins, la plupart des colonnes sont debout, profilant leurs robustes chapiteaux doriques sur l'azur intense du ciel.

Les sculptures du temple d'Egine sont aujourd'hui à Munich, comme les métopes du Parthénon sont à Londres. Cela les rend plus accessibles aux études des savants et des artistes, mais combien ces temples seraient plus beaux si on les avait laissés intacts, et combien ces statues feraient mieux en plein soleil que dans le jour froid des musées !

L'îlot de *Délos* était une terre sacrée, il était défendu d'y naître ou d'y mourir; C'est que ce n'était point une île ordinaire: Zeus l'avait fait jaillir du sein des flots pour y abriter Latone, qui mit au monde dans une grotte ses deux jumeaux, Apollon et Artémis (Diane) Bientôt ce lieu de vénération prit de l'importance; le sol entier fut couvert de temples et de logements pour les prêtres et les pélerins. Ce fut aussi un centre de plaisirs et d'affaires, car les Grecs, gens avisés, profitèrent de l'affluence pour installer à Délos leur principal *Emporium.*

Au milieu de cette mer Egée toute semée d'îles, aujourd'hui desséchées comme des ossements, mais jadis riantes et fertiles, Délos devait être une merveille. Hélas ! nous n'en voyons que le squelette: quelques colonnes remises sur pied par l'Ecole d'Athènes quelques demeures de prêtres rappelant les maisons de Pompéi, montrant sur leur sol déblayé des fragments de mosaïques, un étang saumâtre qui fut jadis lac sacré, de grands lions de marbre, restes d'une époque primitive... il n'y a là que mort et destruction !

Dans l'île de *Crête*, nous sommes transportés dans une antiquité très reculée: c'est l'âge préhistorique, le temps fabuleux du roi Minos dont les travaux récents de Knossos nous font entrevoir les mystères. La Grèce classique, celle que nous croyons connaître, est une nouveauté en comparaison. Cette époque ultra-antique se révèle à Mycènes et sur l'Acropole d'Athènes, grâce aux découvertes faites en creusant au-dessous des premières fouilles. Pendant longtemps on appelait les rares fragments de cette époque "murs pélas-

giques"; aujourd'hui on distingue plusieurs périodes dans cet âge lointain, et en Crête ces restes vénérables ont été moins submergés qu'ailleurs par une civilisation plus récente.

Knossos est un village non loin de Candie, dans une contrée d'une beauté ravissante. C'est là qu'on a découvert un étrange palais, presque entièrement souterrain, non rendu tel par les alluvions d'une rivière ou les éboulis d'une montagne, mais construit exprès ainsi. Les salles, en sous-sol, s'éclairent par le plafond et l'on y accède par de larges escaliers. Les murs revêtus, d'un enduit rouge, sont ornés d'étranges peintures, feuillages et animaux; les piliers massifs et carrés ne rappellent en rien les colonnes helléniques.

Est-ce bien là le palais de celui dont il a été dit: "Minos juge, aux Enfers, tous les pâles humains"? C'est à coup sûr une habitation tellement ancienne, qu'on ne peut la rattacher à aucune époque historique. Les fresques et les mosaïques conservées au musée de Candie nous montrent un art à la fois barbare et raffiné, qui n'a point la sobre élégance grecque, mais qui dénote un sentiment du mouvement et de la vie tout à fait remarquable.

Notre dernière étape fut Syracuse.

Elle aussi faisait partie de cette Grande-Grèce où des colons riches. et industrieux répandirent la langue et la culture helléniques. Quand la Grèce affaiblie laissa tomber le flambeau de la civilisation, l'Italie s'en empara, et Rome, par ses victoires, le fit rayonner sur le monde. Ces deux nobles pays ont fondé cet idéal de culture méditerranéenne qui est le plus précieux patrimoine de l'humanité. Le flambeau de Rome, passa à la France, l'idéal antique s'ennoblit de tout ce que le christianisme lui apporta de grand et de beau, et c'est cet idéal que les Alliés défendent aujourd'hui sur les champs de bataille contre ceux qui n'ont jamais su ni l'adapter, ni le comprendre.

Mme Emile Gauthier.



Une habitation rurale à Montebello, comté de Labelle. Résidence de M. Omer Quesnel.

LA CRIMÉE

La Crimée, nom qui lui vient du mot tartare *Crim*, forme sur la Mer Noire une presqu'île aux lignes quasi-rectangulaires, au sud de la Russie méridionale, en face de la Turquie; elle se rattache à la terre ferme au nord par un isthme de peu d'étendue, l'isthme de Perekop, large d'environ six milles; et, du sud au nord, par une langue de terre, longue, effilée, dont elle est séparée par un étroit bras de mer.

Cette langue de terre constitue le côté-ouest de la mer d'Azof, appelée aussi mer de Zabache. Cette mer, qui est un golfe formé par la Mer Noire, pénètre dans l'intérieur de la côte de la Russie méridionale, où elle reçoit le Don, le Tanaïs des anciens, grand fleuve d'environ 1575 milles ou 525 lieues d'étendue.

La chronologie de la Crimée est assez mouvementée. Au deuxième siècle, avant l'ère chrétienne, les Scythes y fondaient un royaume. Les Scythes étaient des barbares et des nomades. D'autres peuples leur disputèrent la possession du pays. Le dernier occupant avait invariablement maille à partie avec un concurrent. De sorte que la Crimée passa ainsi aux mains de plusieurs peuples dont les derniers furent d'abord les Tartares, puis enfin les Turcs. Ce ne devait pourtant pas être le sort décisif de la Crimée. En 1783, la Russie, cet antagoniste traditionnel du Turc, faisait la conquête du pays, et depuis lors la Crimée est une province de l'empire, c'est-à-dire de ce qui naguère encore portait le nom d'empire russe, sous les Romanoff.

Grâce à tous ces bouleversements, on comprendra facilement les bigarrures de la population de la péninsule. Cependant c'est l'élément tartare parlant le turc qui y paraît dominer, et cet élément se trouve forcément saupoudré de Russes, Grecs, Allemands et Juifs.

Tout naturellement, le type mongol ou oriental du Criméen s'est notablement modifié, en ce sens qu'on y rencontre, chez les hommes et les femmes, des tailles plutôt sveltes, élancées, que courtes et trapues à la turque; et qu'il s'y rencontre assez souvent de remarquables spécimens chez les deux sexes.

Les principaux centres de la presqu'île sont Sébastopol, ville d'environ 75,000 à 80,000 âmes, située à l'angle sud-douest du rectangle, en plein sur la Mer Noire; Simferopol, au nord et à l'ouest, sur les bords du golfe de Perekop, chef-lieu de la Tauride, ville de

60,000 à 65,000 habitants; Balaklava, port de la Crimée sur la Me. Noire.

La population de la Crimée, estimée à 550,000 habitants il y a quelques années, est bien aujourd'hui de 855,000 âmes, du moins d'après le dernier recensement.

Le climat est à peu près celui de la Californie du sud, et, en quelques parties, celui du centre de la province d'Ontario au Canada. Les céréales, les légumes et les fruits des tropiques y viennent bien. On y cultive facilement la vigne, et l'on y élève aussi de grands troupeaux de chèvres, de moutons et de chevaux.

Au sortir de leurs longs et rudes hivers les gens de condition du pays russe, boyards, grands, nababs de la finance, moujicks enrichis, mondains, etc. vont se dégourdir en Crimée, depuis le mois d'août jusqu'à novembre. Il y a plusieurs palais dont le plus en notoriété est celui de Livadia, terminé en 1910. On y habite des châteaux princiers, des résidences et des hôtelleries somptueuses.

La Crimée fit surtout parler d'elle lors de la guerre de 1854-55, lorsque les Russes eurent à lutter contre la Turquie, la France, l'Angleterre et l'Italie ou plus exactement le Piémont. Le tintamarre que cette lutte produisit dans l'ancien monde, se répercuta jusqu'à Québec où, pourtant, on ne pouvait se renseigner autrement que par les journaux européens. Voilà comment on apprit l'échauffourée, les 25 octobre 1854, de la cavalerie anglaise sous les ordres de lord Cardigan; dans la charge qu'elle fit aussi inconsidérément, la cavalerie fut taillée en pièces. Ce fut un des plus désastreux échecs d'une campagne qui eut ses horreurs et ses héroïsmes, une épidémie de choléra qui fit que cinquante mille soldats anglais furent inhumés dans un cimetière à l'extérieur de Sébastopol, et l'héroïque Florence Nightingale y acquit une gloire immortelle dans son rôle d'infirmière et d'ange gardien des armées.

On apprit aussi par l'intermédiaire des journaux la prise de Sébastopol, en 1855, par les troupes françaises et anglaises commandées par le général Pélissier; ce qui mit fin à la guerre.

N. L.

———



LA REINE DES ANTILLES

C'est ainsi qu'on nomme Haïti dont la vue arracha un cri d'admiration à Christophe Colomb lors de la découverte du Nouveau-Monde.

En pleine zone torride, pays de hautes montagnes et de vastes plaines, Haïti a toujours frappé l'étranger par sa variété de productions qui est véritablement prodigieuse. Tout vient admirablement sur ce sol privilégié. Les montagnes sont couvertes d'une végétation exubérante entretenue par une humidité constante et entre les chaines montagneuses s'étendent d'immenses plaines que fécondent les alluvions et le limon déposés par les cours d'eau et qui sont dotées d'un humus de plusieurs mètres d'épaisseur et d'une fertilité extraordinaire.

Le territoire de la République d'Haïti a une superficie de 28,900 kilomètres, représentant à peu près le tiers de la superficie totale de l'île. Sur ce territoire vit une population évaluée à 2,500,000 âmes, ce qui fait environ 86 habitants par kilomètre carré. Lorsque ces richesses agricoles et industrielles auront été mises en pleine valeur, Haïti sera en mesure de nourrir une population deux fois plus nombreuse.

Une autre question se présente: quelle est, au point de vue social et politique, la situation actuelle du peuple haïtien ? Rappelons tout d'abord qu'au lendemain du 1er janvier 1804, date de la proclamation de l'indépendance, la nation haïtienne n'était qu'un troupeau d'esclaves arrivés pêle-mêle à la liberté. En haut, quelques chefs, dont l'autorité ne reposait que sur la force brutale; en bas, la foule des esclaves libérés. Pas de hiérarchie, pas de cohésion. Au point de vue moral et intellectuel, la situation était des plus tristes.

Aujourd'hui, tout cela est changé. Haïti s'est rapidement créé ses organes de vie. Elle est aujourd'hui pourvue de tous les

éléments qui dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre économique, doivent lui permettre de prendre définitivement son essor. Elle a ses paysans, ses ouvriers, ses industriels, ses commerçants, son élite intellectuelle.

Au point de vue du gouvernement, Haïti a adopté le système représentatif, avec suffrage universel et séparation des pouvoirs. . . Elle a chambre de députés, sénat, ministres responsables, tous les rouages de l'organisation politique la plus moderne.

Les fréquentes révolutions qui ont dévasté ce pays ont créé pendant longtemps une fâcheuse réputation au peuple haïtien. On l'a accusé tour à tour de cruauté et d'immoralité. Il est certain que les mœurs, faute de frein moral, s'étaient relâchés, mais depuis quinze à vingt ans, une heureuse réaction s'est produite. On a mulplié les écoles, l'enseignement supérieur a été lui-même subventionné par l'Etat, et l'établissement de nombreuses congrégations religieuses a eu partout des effets bienfaisants.

C'est de l'agriculture qu'Haïti tire presque toutes ses ressources. Les denrées qu'on cultive sont assez nombreuses. Trois d'entre elles, méritent, par leur importance, d'attirer spécialement l'attention: le café, le cacao et le coton.

Le café constitue la principale source de revenus du trésor public. L'exportation annuelle est, en moyenne, de 55 millions de livres. En 1917, il en a été exporté 47 millions.

L'on récolte d'autre part 3 à 6 millions de livres de cacao.

La culture du coton, un moment abandonnée, a repris vigueur. La moyenne annuelle exportée est de près de quatre millions de livres.

Haiti envoie également à l'étranger une grande quantité de bois de construction et de teinture, dont le principal est le campêche et des produits tel que le mil, peaux de bœufs, peaux de chèvres, etc.

La masse des exportations d'Haïti peut être évaluée en moyenne à $13,000,000 et celle de ses importations à $10,000,000. Les Etats-Unis sont son meilleur client.

Haïti, pour tout résumer, possède d'immenses ressources matérielles et morales. Elle est loin cependant d'en avoir tiré tout le parti désirable.

LES COMMANDEMENTS DE BOUDDHA

Bouddha, le sage des sages, vénéré comme tel par deux cent-cinquante millions d'individus, vivait bien mille ans avant l'ère chrétienne.

En exposant les préceptes de sa doctrine, il disait à ses disciples:

"Toutes les actions des humains se font mauvaises par dix choses et, en évitant ces dix choses, elles deviennent bonnes.

"Trois péchés se commettent par le corps, quatre par la langue, et trois par le cerveau ou l'esprit. Par le corps, c'est le meurtre, le vol et l'adultère. Par la langue, c'est le mensonge, la calomnie, la médisance et le faux témoignage.

"En conséquence, je vous donne ces commandements :

1* Ne tuez pas, respectez la vie !

2* Ne volez pas, ne commettez pas de larçin; au contraire, aiderez chacun à conserver le fruit de son travail !

3* Abstenez-vous de toute impureté, et menez une vie chaste!

4* Ne mentez pas, ne dites que la vérité ! Dites-là avec discrétions, sans crainte et avec bonté de cœur !

5* N'inventez pas de médisances, au contraire, méprisez-les! Ne critiquez pas, mais ne voyez que les bons côtés de vos semblables; disposez-vous ainsi sincèrement à les défendre contre leurs ennemis !

6* Ne jurez pas, mais que vos paroles soient décentes et dignes!

7* Ne gaspillez pas votre temps à faire des commérages, mais parlez pour être utile, sinon gardez le silence !

8* Combattez l'envie ! Réjouissez-vous plutôt de la bonne fortune des autres!

9* Que votre cœur se dépouille de toute malice, et n'entretienne aucune haine, même contre vos propres ennemis !

10* Chassez de votre esprit toute ignorance; soyez empressé d'apprendre la vérité, surtout en ce qui peut vous manquer, si vous ne voulez pas devenir la proie du doute ou de l'erreur ! Le doute vous fera tomber dans l'indifférence et l'erreur vous fera prendre la mauvaise route; ce qui fera qui vous ne trouverez pas la noble voie qui conduit à la vie éternelle !

Voilà ce qu'on peut lire dans l'évangile de Bandoha.

Cette citation ne se rattache à aucun fait ou endroit de la géographie physique, mais appartient à l'histoire de la géographie, universelle, au monde des idées. Ces principes de haute philosophie morale nous viennent de la grande péninsule de l'Asie méri-

dionale, de l'Hindoustan et l'Indo-Chine, du pays de la chaine de l'Himalaya, arrosé par le Gange, l'Indus, le Brahmapoutra et leurs affluents, en un mot de l'Inde.

Il est à présumer que ces principes de morale devaient être la résultante de trésors de sagesse amassés jusque-là pendant bien des siècles.

Que de gens, aujourd'hui, appartenant à l'une des trois branches du grand arbre de la chrétienté, le catholicisme, le protestantisme et l'église grecque, et, se targuant d'être chrétiens, ne le sont pas, mais arriveraient à l'être, tout simplement en observant au moins, et dans leurs actes et leur conduite, les recommandations toutes de charité du décalogue de Bouddha, synthétisées par une seule formule dans les divins enseignements du Christ : "Aimez votre prochain comme vous-même! Aimez-vous les uns les autres !

Quel spectacle nous offrent donc les soi-disant chrétiens aujourd'hui, au vingtième siècle de l'ère chrétienne. A l'aurore de ce siècle, partie notable de l'humanité prétendu chrétienne, catholique, protestante, luthérienne et schismatique, s'est livrée à des tueries indescriptibles, s'est vautrée dans une innommable fange de crimes de toutes sortes, dans une débauche effrénée, inouie. Même du côté de la défensive, combattant pour le droit et la justice, n'a-t-on pas vu, ne voit-on pas encore la perfidie, la cupidité, la convoitise sous toutes leurs formes, s'afficher en plein jour, à toute heure, en toute occasion, profitant d'une tolérance coupable, effrontément soutenue par le favoritisme crapuleux.?

Dans cette honteuse et dégoûtante mêlée d'appétits divers, nous n'avons vu qu'un être, un seul, chez l'homme: l'*animal,* le fauve, du haut en bas de l'échelle, le fauve foulant aux pieds, aveuglément ne serait pas exact, délibérément plutôt, même les sublimes préceptes des grands initiés d'avant la venue du Christ.

C'est l'une des plus terribles tentations contre la foi qui ait encore été infligée à l'homme de bonne volonté, et que de gens se demandent encore comment il se fait que pareils horribles cataclysmes aient libre cours !

Patience ! Nous sommes bien trop dépourvus, nous pataugeons dans un état de trop profonde infériorité pour aller plus loin qu'un point d'interrogation. N'oublions pas qu'aux brebis tondues Dieu mesure le vent et que *iniquitas mentitur sibi* !

N. L.



Les grandes familles Canadiennes-francaises. La famille de J. E. Pellerin, grand fermier à St-Boniface de Shawinigan. M. Pellerin est un des lauréats du Mérite Agricole.

UN DERBY AU NORD

Une dépêche de LePas, dans la province de Manitoba, en date du 18 mars, nous apprenait qu'une course de chiens venait d'y avoir lieu.

Une course de chiens attelés à des traineaux ou *cometiks* est le grand sport de nos régions du nord et provoque d'autant plus l'intérêt, qu'elle est exposée à bien des mésaventures et des accidents, sur un parcours qui varie de cent à deux cent milles.

C'est le *Derby* du pays de la baie d'Hudson.

Cette fois, la distance à parcourir était de cent milles. Dans l'après-midi de mardi, 18, les attelages concurrents arrivèrent à LePas, en présence de Sir et Lady Aitkins, après avoir mis 15 heures et 35 minutes à franchir cent milles. Baptiste Campbell gagnait la course sur Mackay, redoutable concurrent, par deux longueurs de chiens; Hayes arrivait troisième; les autres concurrents se suivait à pas plus d'une vingtaine de pieds les uns des autres.

La dépêche, qui était rédigée en langue anglaise, traduisait "Le Pas par "*The Pass*". Pourquoi "The Pass" et non Le Pas, le nom primitif de l'endroit? *The Pass* est une mauvaise traduction de LePas qui en anglais veut dire *step, pass, footstep, stride, walk, gait,* tandis que *The Pass* se traduit par passage, défilé, permis.

Il y a là une nuance que nous croyons devoir rappeler aux Anglais du Canada.

KIEV

Si, il y a quelques années, l'on pouvait dire de Montréal qu'il était facile de se rendre de la place Jacques-Cartier jusqu'à Lachine en marchant sur les clochers d'églises, si à Québec, on est en mesure d'offrir une promenade du même genre d'une côté depuis le cap Diamant jusqu'à Sainte-Foye, de l'autre depuis la douane jusqu'à la Petite Rivière, nos deux villes ont eu des devancières dans plusieurs parties du monde, notamment à Kiev ou Kieff, sur le Dniéper, en Russie.

A l'intérieur des hautes murailles de cette ville, se dressent

maints chapelles et oratoires, sans compter d'innombrables cellules de moines. Kiew, cité de grottes, cavernes et catacombes, produit l'effet d'un vaste sépulcre. Tous les ans, des nuées de pelerins, partis de tous les coins de la Russie, accourent s'y prosterner devant les chaîses des saints que Byzance prosuisit il y a bien des années.

Tous ces catacombes, endroits de pélérinages, sont taillés dans le roc.

Cependant Kiev n'est pas une ville du vrai type russe. Elle a perdu son ancienne physionomie byzantine, sans rattraper le caractère parfaitement moscovite. Depuis quelques siècles, elle a subi l'influence polonaise. Les habitants de Kiev doivent plutôt être régardés comme des Russes modifiés, si on les compare à ceux de la grande Russie proprement dite. C'est la même différence qui existe entre l'Anglo-saxon et l'Ecossais ou l'Irlandais, au fond celle que l'on constate dans un pays de race homogène, entre les gens du nord et ceux du sud, entre les montagnards et les indigènes de la plaine.

Sous l'empire, les Russes de naissance y fondèrent une grande université, dans le simple but d'opérer la russification graduelle et complète de la population de la vieille capitale. Très curieuse cette tendance opiniâtre des envahisseurs, conquérants ou cessionnaires de pays ou territoires, d'imposer leur langue, leurs us et coutumes, d'y opposer leur étiquette comme sur un ballot de marchandises. Les Allemands ont essayé de ce procédé même avec des mesures de rigueur, mais en ont été pour leurs frais. Les peuples conquis ont appris la langue de leurs conquérants et ont invariablement gardé leur idiome de naissance ainsi que leurs us et coutumes.
L'Anglo-saxon ou l'Anglais s'est mis en tête d'agir de même au Canada à l'égard de la langue française, on peut voir quelle veste il est en train de remporter. Seuls jusqu'ici, deux peuples ont fait exception à la règle; les Ecossais et les Irlandais ont subi l'idiome anglais et perdu leur langue, le gaëlique.

Dans le cas de Kiev, cette politique d'absorption a completement échoué. L'ancien élément de la population y prédomine.

———

LE FORT SAINT-JOSEPH

Les cartes géographiques sont sujettes à erreur, et quand on les reproduit personne ne les corrige. Combien de fois n'a-t-on pas vue "contrée des Outaouas" le long de la rivière Ottawa! Il en est résulté que Bytown changeant de nom, en 1854, a adopté le nom d'Ottawa, ce qui est la forme anglaise d'Outaouas. Jamais les Sauvages en question n'ont habité les bords de ce cours d'eau. J'en aurais long à dire sur ces sortes de malentendus.

Voici une carte qui nous donne un peu au sud du Détroit, le "fort Saint-Joseph bâti par LaSalle" ce LaSalle n'a jamais passé par là et son fort Saint-Joseph était proche la rivière des Illinois.

J'ai discuté la question avec l'auteur de la carte. Il reconnaît l'erreur, mais il a raison de l'imputer tout d'abord aux historiens.

Lorsque LaSalle conçut le projet de faire un navire pour naviguer sur les grands lacs, il voulait relier la rivière Niagara à la rivière des Illinois qui tombe au Mississipi. Le *Griffon* mit à la voile (1679) sur le lac Erié, enfila le détroit, le petit lac Sainte-Claire, ne s'arrêta nulle part avant que d'atteindre l'entrée de la baie Verte et c'est là que ce vaisseau fut brûlé pour les Sauvages, avant que de se rendre à Chicago ou plus loin selon le désir de LaSalle.

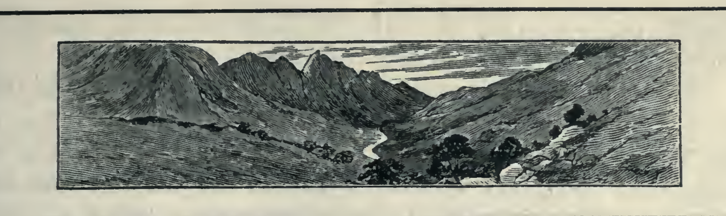
Néanmoins il poursuivit son plan et éleva un fort ou construction quelconque à l'endroit où le coude de la rivière Saint-Joseph se rapproche de la rivière Kankakee (Teatiki), laquelle se déverse dans la rivière des Illinois. Nous sommes loin du Détroit, et dans les lieux où vivaient alors les Miamis.

Cette peuplade alla plus tard se placer au fonc du lac Michigan, côté est et elle eut connaissance (1701) de la fondation du Détroit, de sorte qu'elle prit l'habitude de s'y rendre en utilisant la rivière Toledo qui reçut l'appellation de Saint-Joseph en souvenir de la première rivière de ce nom. Les historiens qui ne connaissaient pas l'ancienne rivière se dirent : "puisque La Salle a placé un fort sur la rivière Saint-Joseph, contrée des Miamis, c'est donc sur la rivière Toledo, en arrière du Détroit, où sont les Miamis" et la carte fut faite avec ce raisonnement.

Ce poste de la rivière Saint-Joseph n'a jamais eu d'importance. C'est le fort Saint-Louis sur la rivière Illinois qui compte pour les courses de LaSalle et Henry de Tonti.

Dans aucun de ses voyages LaSalle n'a parcouru la région de la rivière Toledo. Jamais les Miamis ne sont allés au Détroit avant 1703 ou à peu près. LaSalle était mort depuis seize ans.

BENJAMIN SULTE.



CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

La ville des roses.—Montevideo, la capitale de l'Uruguay, est souvent appelée la ville des Roses. Il paraît bien qu'elle mérite ce nom.

"Je n'ai jamais vu, écrit un touriste, dans aucune partie du monde, des variétés de plantes et d'arbustes fleuris comparables à celles que l'on trouve dans les jardins de Montevideo.

"La reine incontestée de cette flore somptueuse, la fleur dont les Montévidéens tirent un évident orgueil, c'est la rose. La ville entière n'est qu'une vaste roseraie. Partout, dans les jardins publics et privés, on cultive avec passion des rosiers ; partout des roses charment la vue ; roses en buissons, roses en espaliers, roses couvrant d'opulentes draperies des murs et des balustrades, roses s'arrondissant en voûtes parfumées, grimpant en colonnes aux toits des vérandahs."

D'oû vient ce nom de Montevideo donné à l'une des plus intéressantes villes de l'Amérique du Sud? Il parait bien établi que son étymologie que l'on fait dériver du latin, signifie tout simplement: "Je vois une montagne," ou "j'ai vu une montagne". Cette exclamation, dit-on en plus, fut poussée par la vigie de l'un des navires de Magellan, lorsque la flotte du célèbre navigateur pénétra l'estuaire du rio de la Plata, le 15 janvier 1520.

* * *

La Montagne pelée.—Qui ne se rappelle l'effroyable catastrophe de 1902 alors que cette montagne de la Martinique entra en ébullition, vomit des flammes durant plusieurs jours et ensevelit sous une épaisse couche de cendres 28,000 personnes?

On a cru que depuis ce terrible réveil, la Montagne pelée avait cessé d'être active; c'est le contraire qui est vrai. Un membre de

la Société de Géographie de Paris, M. Ludovic Gaurier, chargé de mission, en témoigne dans la note suivante :

"Aux phénomènes éruptifs qui durèrent jusqu'à la fin de 1903 ont succédé des manifestations solfatariennes, sous la forme de fumerolles très nombreuses et en activité constante. A la date du 28 décembre 1917, ces fumerolles jaillissaient toujours soit des flancs et des deux sommets du dôme andésitique qui a surgi du fond de l'ancien cratère pendant l'éruption. Le dôme même présente l'aspect d'une énorme meule de charbonnier; des vapeurs en sortent de tous côtés par de multiples fissures, et plusieurs d'entre elles, très fortes, ont par moments un redoublement d'intensité. Le sommet principal s'est si bien écoulé qu'il ne domine plus que de quelques mètres le sommet ouest, coté 1380 mètres."

Encouragés par la tranquilité du volcan depuis quatorze ans, bien des gens sont déjà revenus s'installer sur l'emplacement de Saint-Pierre; beaucoup de maisons neuves surgissent au milieu des ruines; l'administration de l'île encourage même par des primes ces reconstructions, M. Gaurier n'hésite pas à dire que c'est une grave imprudence que de chercher à bâtir une ville importante au même endroit et qu'une nouvelle éruption est toujours possible.

* * *

A la mémoire du baron Hulot.—Sous la signature de M. Henri Froidevaux, le Bulletin de la Société de Géographie de Paris, consacre un magnifique article à ce distingué savant et à cet infatigable travailleur que fut M. le baron Hulot, décédé en juin 1918.

D'autre part, dans son discours de rentrée, le président de la Société, M. Charles Lallemand, a rendu un éloquent hommage à l'ancien secrétaire général de la Société. "C'est une perte irréparable, que celle du baron Hulot, a dit le président, car depuis plus de vingt ans il était vraiment l'âme de la Société, M. Hulot a toujours vu dans la Société de Géographie un de ces multiples rouages, qui officieusement, mais efficacement, collaborent de concert avec le gouvernement et les organes officiels de l'Etat, à la grandeur de la patrie. Aussi, lui a-t-il consacré à peu près tout son temps, déployant pour elle une inlassable activité, s'efforçant d'adapter la société aux exigences de la situation et introduisant chaque année d'excellentes réformes."

* * *

Un invasion de Mennonites.—Les Etats-Unis ont déversé dans

le Canada, en 1918, et plus particulièrement dans l'Ouest, quelques milliers de Mennonites et d'Hutterites, dont on semble aujourd'hui fort embarrassés.

Ces immigrants cherchent des foyers au Canada—ce qui est parfaitement légitime—mais ils ont aussi la prétention de ne pas être astreints à obéir à quelques unes de nos lois. Ainsi, par-exemple, ils refusent d'être assujettis au service militaire, par scrupule de conscience, et ils exigent que des écoles spéciales leur soient ansurées, avec le respect de leur langue !

Naturellement, ces prétentions à des privilèges spéciaux ne sont pas du goût des canadiens anglais, établis dans l'Ouest. On a même fait au gouvernement des représentations assez vives qui paraissent avoir été entendues. Celui-ci, en effet, s'est ému, et il a décidé en principe de refuser l'accès au pays de tout immigrant qui entend solliciter l'exemption du service militaire pour des motifs de conscience.

Les Hutterites dont il est question ici, sont établis à Elie, à Oakville et à Bénard, au Manitoba. Uu autre groupe s'est dirigé sur la Saskatchewan. Ces Huttérites viennent en grande partie de Huron, dans le Dakota.

Pour dire toute la vérité, ces sectes que l'on veut ostraciser aujourd'hui, ne sont pas également mal vues de toute la population. Un député de l'ouest, M. Douglas, de Strathcona, a fait l'éloge des mennonites qui vivent dans la province d'Alberta. Et à part ceux de l'Ouest, il y a les Mennonites qui sont installés depuis près de cent ans dans la province d'Ontario. Or, de ceux-là aussi on ne dit que du bien. Un député d'Ontario a même déclaré, que c'étaient d'excellents cultivateurs, de gens laborieux et dont la vie de famille est sans reproche. Ces mennonites d'Ontario viennent, pour la plupart, de l'Etat de Pensylvanie et ont fondé des foyers dans le comté de Waterloo, dans Perth, dans Huron, dans Bruce, et ils prospèrent.

* * *

Les descendants de Champlain.—Il s'est rencontré et il se rencontre encore dans la province de Québec tant de familles répondant au nom de *Champlain* que l'on s'est demandé parfois si quelques unes de ces familles ne se rattachaient pas au premier du nom, c'est-à-dire au fondateur de Québec.

Les familles les plus nombreuses portant ce nom illustre se trouvent principalement localisées dans la région des Trois-Rivières

et même dans celle de Québec. Pour ce qui regarde la ville de Québec, il nous souvient d'y avoir connu, il y a quelques années, un brave citoyen se faisant appeler couramment *Samuel de Champlain.* Ce citoyen exerça longtemps les fonctions de gardien de la salle de lecture de l'Assemblée législative et se disait de la paroisse de Champlain, dans le comté de Champlain ! En toute justice, ajoutons que ce fonctionnaire, qui était fort modeste, ne s'est jamais prévalu de ses origines ou encore de sa parenté lointaine avec le fondateur de notre ville.

Au reste, c'eût été bien inutile pour tous les porteurs de ce nom d'afficher quelque prétention à cet égard puisqu'il est démontré par l'histoire que le fondateur de Québec n'a pas eu d'enfants.

Il reste alors cette autre question: d'où viennent toute ces familles de *Champlain* que l'on signale de temps à autre dans nos journaux?

Notre généalogiste, M. P. G. Roy, prétend, dans un petit livre fort instructif qui vient d'être publié, que ces familles répondant au nom de Champlain descendent de deux souches différentes.

"Les familles de Champlain de la région de Trois-Rivières ont eu pour auteur Etienne Pezard de la Touche. Les de Champlain établis sur la rive droite du bas Saint-Laurent à Rimouski, à Sainte-Luce, à Pointe-au-Père etc descendent de François Volant de Chamblin, capitaine de navire.

Coincidence assez curieuse: ni l'un ni l'autre des auteurs des de Champlain canadiens ne portaient le nom de Champlain. Voici comment ces familles ont adopté le nom de Champlain.

"Le 3 août 1664, le gouverneur de Mésy, et Mgr de Laval donnent à M. Pezard de la Touche la quantité d'une lieue et demie de terre de front, à prendre sur le grand fleuve Saint-Laurent, depuis la rivière Champlain en montant sur le dit fleuve vers les dits Trois-Rivières sur une lieue de profondeur dans les terres.

"La plupart des seigneurs canadiens donnaient leur nom à leurs seigneuries. M. de la Touche, probablement par modestie, désigna sa seigneurie sous le nom de Champlain.

"Les fils de M. de la Touche prirent peu à peu le nom de la seigneurie de leur père. Aujourd'hui leurs descendants ne sont plus connus que sous le nom de Champlain."

"François Volant de Chamblin, le premier ancêtre canadien des de Champlain du bas Saint-Laurent, vint dans la Nouvelle-France quelques années avant la conquête. Il était capitaine de navire. Le 39 janvier 1764, sa veuve, née Claire Jolliet, se rema-

riait avec Nicolas-Gaspard Boisseau. Les fils qu'elle avait eus de son premier mariage furent connus sous le nom de Volant de Chamblin. Ce nom de Chamblin se transforma bientôt en Champlain. Les familles de Champlain qui descendent de François Volant de Chamblin se comptent aujourd'hui par centaines."

* * *

La nationalisation des chemins de fer canadiens.—Le gouvernement canadien a fait accepter par les Chambres cette nouvelle politique. S'inspirant de l'exemple suivi par les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, il a pris le contrôle de notre réseau de chemins de fer et entend le faire exploiter par une compagnie qui s'intitulera la "Société administrative des chemins de fer nationaux" et qui sera composée d'une quinzaine de directeurs.

L'administrateur en chef du réseau de l'Etat sera M. Hanna, un expert dans les matières de chemin de fer, qui recevra un traitement annuel de $25,000, alors que les directeurs de la compagnie également nommés par le gouvernement, recevront une indemnité de $2,000.

Il n'est peut-être pas inutile de noter ici que le Grand-Tronc n'est pas encore inclus dans la nouvelle combinaison, mais ce n'est là qu'une question de temps, car des négociations sont déjà entamées avec le gouvernement à ce sujet.

Le gouvernement a déclaré d'autre part que l'exploitation de nos chemins de fer se ferait dorénavant sans aucune ingérence de sa part et indépendamment de toute considération politique.

On a proposé en dernier lieu que le siège social de la nouvelle compagnie fut dans la cité de Montréal ou dans celle de Toronto, mais aucune décision n'a été encore prise à ce sujet. Ce sont les directeurs qui feront eux-mêmes ce choix.

* * *

La doctrine Munroe.—Tout le monde connait la doctrine Munrœ, création des Etats-Unis, se résumant en une formule très courte, mais susceptible des interprétations les plus graves, pour les Européens surtout: l'Amérique aux Américains.

Cette doctrine a été l'objet d'une discussion courte, mais assez dramatique à la Commission de la Ligue des Nations. C'est la délégation française qui s'est opposée à la doctrine Monroe que le prési-

dent Wilson voulait faire reconnaître dans l'acte constitutif de la Ligue. La délégation anglaise, apparemment hésitante au début, s'est prononcée en faveur de la doctrine.

M. Wilson a déclaré que la doctrine Monroe a été inventée pour mettre un frein à l'absolutisme qui menaçait l'Europe en 1815, alors que la Sainte-Alliance écrasait les petits peuples.

Le président Wilson a réussi à faire reconnaître la doctrine Monroe.

* * *

LES TROPHÉES DE GUERRE.—Tout comme les autres pays, nous aurons nos archives militaires. En d'autres termes, le gouvernement canadien installera à Ottawa un édifice spécial où seront conservés tous les trophées de la dernière guerre mondiale à laquelle nous avons participé. L'archiviste en chef du Dominion, M. J. G. Doughty, a déjà réuni d'importantes collections: photographies, proclamations allemandes et françaises, mitrailleuses, canons, avions, décorations, insignes, documents administratifs, documents historiques. On en attend d'autres de jour en jour. :Le bureau des archives d'Ottawa a même délégué en Europe quelques spécialistes qui feront un choix des trophées qu'il importe de conserver et qui seront envoyés dans notre pays. Il a été décidé d'autre part qu'un grand nombre de ces trophées de guerre seraient repartis entre les différentes provinces qui manifesteront le désir de les posséder. Nous comptons que les grandes institutions de Québec et de Montréal réclameront en temps et lieu la part qui leur revient.

* * *

LES DÉCORATIONS AUX SOLDATS CANADIENS..— Bon nombre de soldats canadiens qui ont participé à la dernière guerre se sont vu adjuger des décorations. Le ministre de la milice, l'hon M. Mewburn en a même dressé une liste qui a été communiquée à la chambre des Communes. Voici cette liste :

Croix de Victoria	61
Ordre du service distingué	603
Croix militaire	2,312
Médaille pour action d'éclat	1,453
Médaille militaire	7,785

Il est entendu qu'outre ces décorations d'autres récompenses seront distribuées aux soldats. L'une de ces récompenses est le

certificat que le roi fera remettre à chaque soldat quand il aura été licencié. Une autre distinction est désignée sous le nom de *plaque commémorative* que le roi d'Angleterre présentera au plus proche parent des soldats morts sur le champ de bataille. Cette plaque sera ornée d'un dessin emblématique portant l'inscription: "il est mort pour la liberté et l'honneur."

De son côté, le gouvernement canadien fera frapper et distribuer aux mères et aux épouses des soldats canadiens, qui sont tombés face à l'ennemi, une croix d'argent qui sera désignée sous le nom de *La Croix du sacrifice.*

Notre gouvernement se propose en dernier lieu de faire entretenir convenablement les tombes des soldats canadiens qui dorment leur dernier sommeil en Grande-Bretagne, en Belgique ou en France. On fera même transférer d'Allemagne en France les corps de tous les soldats canadiens enterrés en Allemagne.

* * *

NOTRE SERVICE MARITIME OCÉANIQUE.—Comme à l'ordinaire, le parlement canadien a ratifié cette année l'octroi de plusieurs subventions aux compagnies de navigation.

Ainsi la *Canadian Pacific Ocean Services Limited* recevra un million de piastres pour faire la service postal maritime entre le Canada et l'Angleterre.

Dans l'intérêt de la population de la côte du Pacifique, une subention de $340,666 est accordée pour un service à vapeur entre le Canada et les Antilles. Ce service sera fait par la Royal Mail Steam Packet Compagnie, de Londres, avec Saint-Jean et Halifax pour têtes de lignes. On tient que cette subvention est d'autant plus indipensable qu'en ces dernières années, notre commerce avec les Antilles a pris une extension considérable.

Les ports de l'Amérique du Sud avaient été notablement négligés jusqu'ici alors qu'il y a là un vaste champ pour nos produits. A défaut du gouvernement, une compagnie de transport de Montréal, la *Maclean Kennedy* a conçu le projet d'établir un service maritime entre le Canada et certains ports de l'Amérique méridionale que l'on n'indique pas encore.

Il a été établi que nous avions vendu, l'an dernier, au Sud-Africain des marchandises pour une valeur de $5,000,000 consistant principalement en farine, en instruments agricoles, en beurre, en bestiaux, en bois, en ficelle d'engerbage, etc. C'est un nouveau

marché qui s'ouvre pour nous, et le gouvernement donne une subvention de $146,000 pour ce nouveau service maritime.

La question du développement du commerce entre la France et le Canada est venue aussi devant les chambres. On a annoncé au public que la compagnie générale transatlantique, qui est une des plus puissantes compagnies de navigation du monde, était à peu près décidée à affecter deux ou trois navires à un service franco-canadien. Cette compagnie, à la vérité, n'a pas sollicité de subvention gouvernementale, mais nous croyons que le gouvernement canadien ne la refuserait pas si notre traité de commerce avec la France est renouvelé.

* * *

Le comté de Madawaska.—Cè comté, qui se trouve dans la province du Nouveau-Brusnwick, comprend actuellement dix paroisses exclusivement canadiennes-françaises; il existe, à la vérité, quelques petits groupements de langue anglaise mais dans les petites villes et les villages seulement.

Le comté de Madawaska offre une série de collines plus ou moins dénudées, et la couche de terre arable, d'après un professeur de l'Institut d'Oka, semble peu profonde.

Les deux principales ressources des habitants de Madawaska sont le bois et la pomme de terre. La patate est au reste la culture nationale de tout le Nouveau-Brunswick. Le climat, comme la terre elle-même, se prêtent au reste merveilleusement à cette culture.

Quant au bois, il est converti en pulpe; seulement la forêt recule de plus en plus, et l'on entrevoit le jour où cette industrie, qui est pour le moment assez payante, ne sera plus qu'un souvenir du passé dans maintes parties du comté.

* * *

La prépondérance de l'Angleterre.—D'après le juge W.-O. Howard, juriste et homme de lettres américain réputé, l'Angleterre possède plus d'un quart de la surface de notre planète.

"La superficie du monde est d'environ 52,500,000 milles carrés. Avant la guerre, l'Angleterre étendait son règne sur près de 12,400,000 milles carrés, y compris l'Egypte. Les colonies allemandes d'Afrique, avec la Syrie, la Perse, l'Arabie et la Mésopotamie, donneront à l'Angleterre, si elle continue à les tenir,—*et elle les tiendra,*—

une superficie de terre de 3,100,000 milles carrés, soit en tout beaucoup plus d'un quart du globe dont l'Angleterre sera la maîtresse.

"Avant la guerre, la population de l'Empire britannique, y compris l'Egypte, s'élevait à 450,000,000 d'habitants. Les pays conquis portent ce chiffre à près de 500,000,000 d'humains. La population du monde est généralement fixée à quinze cents millions; en chiffres ronds, l'Angleterre étend sa domination sur plus d'un tiers de la population entière de la terre."

* * *

La Ligue des Nations.—On sait que cette Société, qui vient d'être formée pendant la Conférence de la paix, a choisi définitivement, à l'instigation du président Wilson, la ville de Genève, en Suisse, pour son siège social.

Ce choix n'a pas été fait sans discussion. Plusieurs des membres de la Conférence de la Paix recommandaient de préférence Paris ou Bruxelles, mais l'opinion du président des Etats-Unis a prévalu, et Genève a été définitivement choisie.

On a donné pour raison de ce choix que la Suisse était restée neutre pendant la guerre et comptait conserver sa neutralité et qu'au surplus Genève n'était pas une capitale, ce qui était un avantage puisqu'elle n'était pas exposée à suivre l'influence d'un gouvernement quelconque.

La ville de Genève, compte, d'après les dernières statistiques, 32, 645 protestants et 29,093 catholiques; et le canton, 74,000 protestants et 86,760 catholiques.

* * *

Dans la péninsule de Gaspé.—A la suite d'une exploration géologique effectuée par M. Adhémar Mailhiot, dans la péninsule de Gaspé, l'on a découvert dans la partie nord du canton Lemieux, en 1917, des gisements de blende et de galène.

La blende est un minérai de zinc. Celle que l'on a trouvé est très pure et à peu près exempte de fer. Sa couleur varie du jaune cire au brun rougeâtre.

La galène se présente ici sous forme de grains ayant toutes les dimensions, depuis des paillettes très finement disséminées parmi la blende et la gangue, jusqu'à des cubes ayant deux pouces de côté. Elle forme parfois, avec la blende, des masses solides pesant plus de mille livres.

C'est à l'automne de 1910 que ces gisements furent découverts, à quelques centaines de pieds de la rive droite du ruisseau Berry Mountain. En 1915, une compagnie se forma sous le nom de "*Federal Zinc and Lead Company* et commença immédiatement les opérations minières. Aucune expédition de ces minérais n'a été cependant encore faite par suite de l'absence de facilité de transport. On assure cependant que la compagnie a pu extraire plus de 8000 tonnes de minerai et que celui-ci est prêt à être traité au concentrateur. La compagnie attend la construction d'un bon chemin pour commencer l'installation d'une usine de concentration mécanique.

* * *

LE PARC SIEUR-DE-MONTS.—C'est sous ce nom qu'est connu le nouveau parc américain qui a été créé par décret présidentiel, le 8 juillet 1916.

Les Américains qui ont le culte du souvenir ont voulu ici rendre hommage au premier voyageur français, le Sieur de Monts qui, agissant en vertu des pouvoirs délégués par le roi Henri IV, prit possession au nom de la Couronne de France, de l'Acadie. On nous permettra de rappeler incidemment que M. de Monts était venu de France accompagné de Samuel de Champlain, qu'il s'était attaché en qualité de lieutenant et de cartographe, et que ce fut celui-ci qui, le premier débarqua dans l'île de Mont Désert, nommée par lui, dès cette époque, "Isle des monts déserts."

Le nouveau parc dont l'étendue embrasse une superficie de 2,000 hectares ne renferme pas moins de dix montagnes et quatre lacs importants, et posséde de nombreux sites d'une sauvage beauté.

L'une des caractéristiques les plus intéressantes du pac Sieur-de-Monts, écrit le directeur, est le fait que la situation géographique et les conditions climatériques et topographiques de l'île, où il est situé, en font un véritable paradis de l'ornithologiste. Toute la gente ailée s'y rencontre, depuis les oiseaux migrateurs venus du Groënland, des rivages de la mer de Baffin, du Labrador et de Terre-Neuve, jusqu'aux oiseaux des bois et des jardins, des champs et des marais des pays les plus chauds.

* * *

LE MINISTÈRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE.—Le gouvernement du Canada a créé un ministère de la santé publique.

C'est la guerre et ses conséquences qui ont nécessité, paraît-il, cette création.

On part de ce principe que la vie humaine a un plus grand prix que jamais et que la puissance productive de la nation, singulièrement diminuée en ces dernières années, ne peut être accrue que par une législation préventive.

Ce que les autorités paraissent déplorer surtout c'est le fait que la jeunesse est victime de maladies que l'on aurait pu prévenir, et que l'enfance paie à la mort une contribution de plus en plus forte.

En Angleterre, le mal a été jugé si sérieux qu'on a créé un département d'hygiène. Le mal est encore plus grave au Canada, d'après ce que les statistiques nous revèlent, notamment en ce qui regarde la mortalité infantile.

Nous voilà donc avec un nouveau ministère qui aura à s'occuper non seulement des questions ayant trait à la santé publique, mais encore du bien-être social de la population canadienne. On a parlé à ce sujet d'un conflit de juridiction probable entre les provinces et le gouvernement fédéral, mais l'un des réprésentants du gouvernement fédéral a laissé entendre que les provinces, tout comme le Dominion, étaient également intéressées dans ce problème, Le Dominion, a-t-il ajouté, pouvait d'autant moins s'en désintéresser, qu'il fournit les fonds pour faire venir les immigrants et qu'il a le plus grand intérêt à ce que nos nationaux ne meurent pas prématurément, au grand préjudice du pays.

* * *

L'INDUSTRIE DE L'AMIANTE À QUÉBEC.—Cette industrie continue toujours à se développer chez nous. Et l'on croit que c'est une des des substances minérales qui ne sera pas affectée par la cessation des hostilités.

La production de l'amiante en 1918 dans la province de Québec a donné 153,225 tonnes d'une valeur de $9,053,945, alors que cette valeur était en 1917 de $7,240,697,

L'amiante était cotée en 1917 à $3.08 par tonne de roche minée; elle est montée en 1918 à $4.06.

Ce qui fait croire que cette industrie ne peut que progresser c'est qu'il entre une quantité considérable d'amiante dans les constructions navales et qu'avec le programme de construction intensive de navires adopté par presque tous les pays, notamment aux Etats-Unis, en Angleterre et en France, on peut compter que d'ici

à quelques années les expéditions d'amiante du Canada devront être considérables.

* * *

En Sibérie.—Depuis que nous comptons des compatriotes qui sont allés faire le coup de feu en Sibérie, ou pour parler plus exactement la Russie asiatique, ce pays a éveillé l'attention des nôtres.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des ressources de ce pays; il nous reste à parler de la population qui y vit. Cette population qui comprend un ensemble de onze millions d'hommes, est loin d'être homogène. On y compte 500.000 Turcs-Tartares, 300,000 Mongols qui sont nomades-pasteurs et professent le boudhisme, 70,000 Tungus et 35,000 Ghiliaks, Chukichis, Koriaks, Yukaghirs, Kamchadals, Esquimaux et plusieurs autres petits groupes ethniques. Tous ces groupes sont naturellement mélangés avec les Russes, mais la plupart paraissent avoir conservé leur caractère ethnique.

* * *

Caribous et bisons.—Voici une statistique qui ne manque pas d'intérêt ! Le commissaire des parcs fédéraux du Canada, M. J. B. Harkin a estimé récemment qu'on peut trouver dans le Nord de notre pays, 20 à 30 millions de caribous. Et c'est l'intention de notre gouvernement de faciliter leur développement en les dirigeant autant que possible vers les terres incultes du nord-ouest.

M. Harkin fait grand cas de ce gibier et il n'a pas tort. Comme nourriture, dit-il, la chair du caribou est excellente. Son cuir, après avoir été tanné, est égal au meilleur chamois. Il ajoute que ces immenses troupeaux constitueront une ressource précieuse pour le Canada, le jour où les conditions de l'alimentation empireront.

Disons aussi un mot des bisons que le gouvernement canadien tient en réserve dans les parcs de l'Ouest canadien. Ces troupeaux de bisons continuent à croître et prospérer; leur nombre est actuellement de 3,089.

* * *

Le malaise économique.—Celui-ci est universel. Le grand bouleversement causé par la guerre a créé une disette générale dont le Canada, comme tous les autres pays, souffre. Et personne, même

parmi les hommes d'Etat, n'entrevoit que cette situation soit susceptible de changer de sitôt. Notre salut ne peut venir que de la surproduction agricole et ici, au pays, des efforts sont faits dans ce sens.

A proprement parler, le coût de la vie n'a pas atteint les mêmes proportions dans tous les pays, mais il reste acquis qu'il n'en est pas un seul qui a pu se soustraire à une augmentation progressive. D'après certaines données rendues publiques, la vie, en Angleterre, a augmenté de 120 pour cent depuis 1914, de 250 pour cent en France, de 90 pour cent au Danemark et de cent pour cent aux Etats-Unis.

Au Canada, l'augmentation a été à peu près la même qu'aux Etats-Unis.

* * *

La ville de Saint-Louis.—C'est une des plus grandes cités des Etats-Unis.

Fondée en 1763 par un Français, Pierre Laclède, St-Louis ne fut pendant longtemps qu'un poste de traite perdu dans la brousse. Son importance ne date que du jour où la Louisiane fut cédée aux Etats-Unis. Sa population, en 1831, n'était encore que de 6,000 âmes; aujourd'hui, elle est de 820,000 habitants.

Saint-Louis revendique l'honneur d'être la quatrième des villes les plus populeuses des Etats-Unis; toutefois, Boston a des prétentions aux mêmes titres, et ce n'est que le prochain recensement fixé à l'an prochain, qui nous éclairera sur la valeur de leurs prétentions respectives.

Saint-Louis est non-seulement le centre géographique du pays, le centre de la région la plus peuplée, mais aussi le centre de l'agriculture, de l'élevage, de l'industrie minière et du commerce de fourrures.

Quelques chiffres ne sont pas superflus pour faire comprendre combien privilégiée est la situation de cette ville. L'immense vallée du Mississipi, tout entière tributaire de Saint-Louis, possède à elle seule 70 pour 100 de tous les champs cultivés existant aux Etats-Unis; dans ses pâturages se trouve la majeure partie du troupeau national. On y récolte 76 pour 100 du blé produit dans tout le territoire, 85 pour cent du maïs et 70 pour cent du coton. On tire encore de cette prodigieuse vallée les quatre sixièmes de la production totale du pétrole, près de la moitié du bois de construction et les quatre cinquièmes du charbon bitumineux.

Les progrès industriels de Saint-Louis sont de plus en plus rapides. On y compte 3,200 établissements manufacturiers fournissant du travail à 130,000 ouvriers.

On reconnait aussi que Saint-Louis doit une notable partie de son importance commerciale à la navigation fluviale. Ce fut toujours un port très actif, comme le veut au reste sa situation géographique.

* * *

L'INDUSTRIE HUITRIÈRE AU CANADA.—Le directeur des pêcheries au Canada, considère que la situation de l'industrie huitrière des provinces maritimes est extrêmement malheureuse.

Disons tout d'abord qu'ils existe dans les provinces, environ 10,550 acres de bancs naturels en pleine production se répartissant comme suit: 5,000 acres au Nouveau-Brunswick, 4,300 dans l'île du Prince-Edouard et 1,250 en Nouvelle-Ecosse, mais il y a des milliers d'acres dans le voisinage du littoral de ces provinces qui pourraient être convertis en étendues productives par la culture artificielle. L'expérience de chaque pays où on l'a pratiquée d'une façon convenable enseigne que la culture des huîtres,bien qu'un peu plus hasardeuse, est tout aussi réalisable et en général beaucoup plus profitable que la culture des champs. Dans les années passées, à l'époque où la demande des huîtres était peu considérable, les bancs naturels publics suffisaient amplement aux besoins de la consommation, mais à mesure que cette dernière s'est accrue, la pêche devint plus active et les bancs commencèrent à se dépeupler. De temps à autre on a abrégé la saison de pêche jusqu'à ce qu'à l'heure actuelle elle ne dure plus qu'environ un mois ou six semaines par année; toutefois, le nombre toujours croissant des pêcheurs fait plus que compenser pour le raccourcissement de la saison, de sorte que les bancs sont maintenant sur le point d'être complètement dépeuplés. L'expérience enseigne que partout où il y a des huîtres, les bancs naturels ne peuvent pas, laissés à eux-mêmes, suffire aux besoins du commerce.

Le département des pêcheries a aussi observé une invasion très considérable d'étoiles de mer dans la baie de Richmond, île du Prince-Edouard, l'endroit bien connu pour l'huître Malpecque et une des étendues les plus productives du Canada. Or, l'étoile de mer est l'ennemie jurée de notre huître, et partout où elle apparaît dans les hauts fonds, l'huître disparait. Le malheur c'est qu'on n'a pas encore trouvé le moyen d'empêcher les étoiles de mer de complètement envahir les bancs d'huîtres.

La république rhénane.—C'est un nouvel Etat autonome fondé au sein de l'Allemagne.

Cette république qui vient d'être proclamée est composée de la province rhénane, du vieux Nassau, de la Hesse rhénane et du Palatinat.

Coblence devient la capitale de ce nouvel Etat. Il reste à faire l'élection d'une assemblée nationale qui devra avoir lieu sans délai.

La proclamation de cette république formée de tous les territoires allemands de la rive gauche du Rhin, n'est pas du goût naturellement des Germains. D'autre part, nous croyons que les Alliés verront avec satisfaction se constituer sur la rive gauche du Rhin, un Etat indépendant formant tampon entre la France et l'Allemagne.

* * *

Service de navigation rapide.—Les Etats-Unis viennent d'organiser un service américain de navigation rapide entre leur pays et l'Amérique du Sud.

Des paquebots, ceux-ci enlevés aux allemands, feront la navette de New-York à Rio-de-Janeiro, Brésil, en neuf jours, et de New-York à Buenos-Ayres, dans la République Argentine, en deux semaines.

Ce service qui ouvre un champ presqu'entièrement nouveau aux américains commencera le 1er novembre prochain.

* * *

Nos tourbières.—La commission géologique du Canada a effectué un autre levé de nos tourbières afin de déterminer les différentes qualités de la tourbe contenue dans les diverses tourbières.

Cet examen a porté sur presque tous les points du pays. Nous nous arrêterons en premier lieu sur l'enquête qui a été faite de la *tourbière Girard*, à près de deux milles de la station Girard et à 8 milles au sud de la ville de Saint-Jean, dans les comtés de Saint-Jean et de Napierville.

La superficie totale occupée par cette tourbière est d'environ 3,104 acres avec une profondeur moyenne entre 3 et 12 pieds.

On a constaté que la majeure portion de la partie supérieure de la tourbière se prêtait très bien à la fabrication de la tourbe combustible. Elle est riche en matière végétale, possède de bonnes qualités de cochésion, sa profondeur est considérable.

On a aussi examiné quelques tourbières du Nouveau-Brunswick, notamment la tourbière *St. Stephen* dans le comté de Charlotte qui n'a qu'une superficie totale de 153 acres et une autre à 6

milles au nord de la ville de Saint-Stephen dans le même comté: Ces tourbières et quelques autres ne peuvent être exploitées que sur une petite échelle.

Une autre tourbière assez étendue qui a fait l'objet d'un examen sérieux est celle de Cochrane, Ontario. Elle est située à un mille au sud de la station de Cochrane, dans le comté de Lamarche. Sa superficie totale est d'environ 1400 acres.

* * *

La Quarantaine.— On ne peut pas prévoir encore si le Canada recevra beaucoup d'immigrants au cours de l'année. Les avis sont quelque peu partagés sur ce point. Tout de même, le gouvernement canadien est d'avis qu'il peut se préparer à toute éventualité, et, dans ce but, il a fait inscrire au budget une somme de $400,000 pour construire un hôpital à la quarantaine de la Grosse-Isle.

On est généralement d'opinion que les installations à la Quarantaine sont insuffisantes et qu'on ne surveille pas assez attentivement les immigrants qui y arrivent. Avec la construction d'un hôpital, on se rend compte que l'examen médical pourra s'opérer d'une façon plus efficace.

Il n'est pas sûr toutefois que le gouvernement se décide à maintenir la quarantaine à la Grosse-Isle. Depuis longtemps déjà, on parle de transférer toutes ces installations à Québec. On assure même que les fonctionnaires du département de l'Immigration ont exprimé à plusieurs reprises l'opinion que de meilleurs résultats seraient probablement obtenus si l'hôpital des immigrés était installé à Québec. Aucune décision n'ayant été encore prise, et comme il est probable qu'elle ne le sera point avant l'an prochain, le gouvernement a décidé pour le moment, d'affecter un crédit de $50,000. au prolongement du quai de la Grosse-Isle.

* * *

Au pays d'Evangéline.—Il a été décidé de remettre aux Acadiens un terrain historique qui leur est cher à bien des titres : le Grand-Pré, dans la Nouvelle Ecosse. C'est, parait-il, le résultat d'une entente intervenue entre un comité acadien et les représentants de la compagnie de chemin de fer Dominion Arlantic, présentement propriétaires de ce terrain.

Grand-Pré, situé dans le voisinage de Wolfville, à une soixantaine de milles de la ville d'Halifax, fut autrefois, avant ce qu'on a

appelé le *grand dérangement* de 1755, un des villages les plus florissants de l'Acadie. Il n'en reste plus que des ruines. On distingue encore toutefois l'emplacement de certaines maisons et de l'église dans laquelle furent entassés traitreusement des centaines de paysans avant d'être jetés sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Il reste aussi quelques vieux peupliers qui bordaient une rue de l'ancien village et le puits où l'Evangeline du poême de Longfellow allait puiser de l'eau et rencontré son fiancé Gabriel.

Sur le site de l'ancien cimetière a été érigé une grande croix de pierre qui invite le passant à se recueillir sur ces tombes déjà vieilles de près de deux cents ans et dont les noms sont depuis longtemps voués à l'oubli.

Le nom de Grand-Pré a survécu, nonobstant que le village eût entièrement disparu, probablement parce que la compagnie qui a fait traverser la voie ferrée dans le beau pays d'Evangeline, a eu le soin de fixer elle-même le nom de *Grand Pré* à la gare la plus voisine de ce qui fut l'ancien village acadien. C'est à peu près le seul nom français qui ait résisté dans toute cette vallée d'Annapolis après la déportation des Acadiens.

Nous comprenons que c'est l'intention du comité acadien de convertir les terrains nouvellement acquis en parc historique, ce qui ne manquera pas d'attirer beaucoup de visiteurs, alors que la compagnie du chemin de fer se propose de son côté d'y faire ériger une statue en bronze d'Evangéline, ce qui ajoutera encore à l'intérêt de cet endroit.

* * *

L'AGRICULTURE AU CANADA—L'attention de nos gouvernements depuis la guerre se porte principalement sur la production agricole. Il y a eu un surplus l'an dernier, mais encore celui-ci doit-il se continuer?

De plus, tous nos produits se vendent bien, et il n'en est guère que nous n'importons pas. Dans la seule année expirant le 31 mars 1919, nous avons exporté des produits de la terre pour une valeur de 500 millions de piastres.

Quelques-uns de ces produits sont bien cotés à l'étranger. Notre fromage et notre beurre occupent la première place sur le marché de la Grande-Bretagne; et il en est de même du porc à bacon. On préfère cependant le bœuf de l'Argentine et des Etats-Unis à celui du Canada.

Le ministre de l'Agriculture à Ottawa, l'hon. M. Crerar, entre-

voit un grand avenir pour le Canada dans l'exploitation agricole. Non seulement, nous aurons comme marché principal pour les produits de la terre, l'Angleterre, mais d'ici à vingt-cinq ans les Etats-Unis eux-mêmes prendront ici leur beurre, leur fromage, leur lait et une foule de céréales pour cette raison que le progrès industriel de la république voisine devance de beaucoup l'avancement agricole.

Il conviendrait peut-être aussi de dire que l'installation des fermes expérimentales sur différents points du pays a puissamment contribué à notre expansion agricole. Ajoutons que le gouvernement poursuit cette politique qui est à notre avis, l'un des meilleurs moyens de familiariser le cultivateur avec les meilleurs modes de culture et avec le perfectionnement des méthodes agricoles. A l'heure actuelle, il existe au Canada, outre la station agronomique centrale d'Ottawa, vingt fermes et stations agronomique, trois stations de culture de tabac, 7 fermes expérimentales succursales et 44 stations de démonstration.

* * *

Le bassin de la Sarre.—Comme on l'a écrit très souvent, la France, avant la guerre, manquait à peu près de charbon: Elle était obligée d'importer chaque année 20 millions de tonnes de houille.

La rétrocession du bassin de la Sarre, conséquence du traité de paix, bassin qui a une superficie de 161,000 hectares, la met maintenant dans une position avantageuse.

Il se trouve en effet dans le voisinage immédiat des fameuses mines de fer de Briey que l'Allemagne exploitait depuis près de 40 ans et qui sont revenues à la France avec la reprise de l'Alsase-Lorraine.

Au dire d'un expert, ces mines de charbon du bassin de la Sarre sont très riches. Actuellement, on n'exploite guère la houille au dessous de 3,000 pieds, même il est prouvé qu'il n'est pas impossible de fouiller la terre au delà de cette limite. Si, dit ce même expert, l'on fait entrer en ligne de compte les couches les plus inférieures du gisement, on peut évaluer la richesse totale du bassin de la Sarre à 45 millions de tonnes. Voilà de quoi assurément à faire une belle flambée!

A part ces réserves de houille que la France va retirer de sa nouvelle acquisition, il ne faut pas oublier qu'en vertu du traité de paix, l'Allemagne s'est engagée en plus à livrer à la France 7 millions de tonnes par an pendant dix ans, plus un appoint, comme compensation des mines du Nord détruites de 20 à 28 millions de tonnes, également pendant dix ans.

La capitale du Paraguay.—Elle se nomme l'Assomption. C'est une des villes les plus anciennes de l'Amérique du Sud; elle est située au nord de l'embouchure du riéo de la Plata. La fondation, résultat de l'une des explorations de Juan de Ayolas et de Domigo Irala, date du 15 avril 1536.

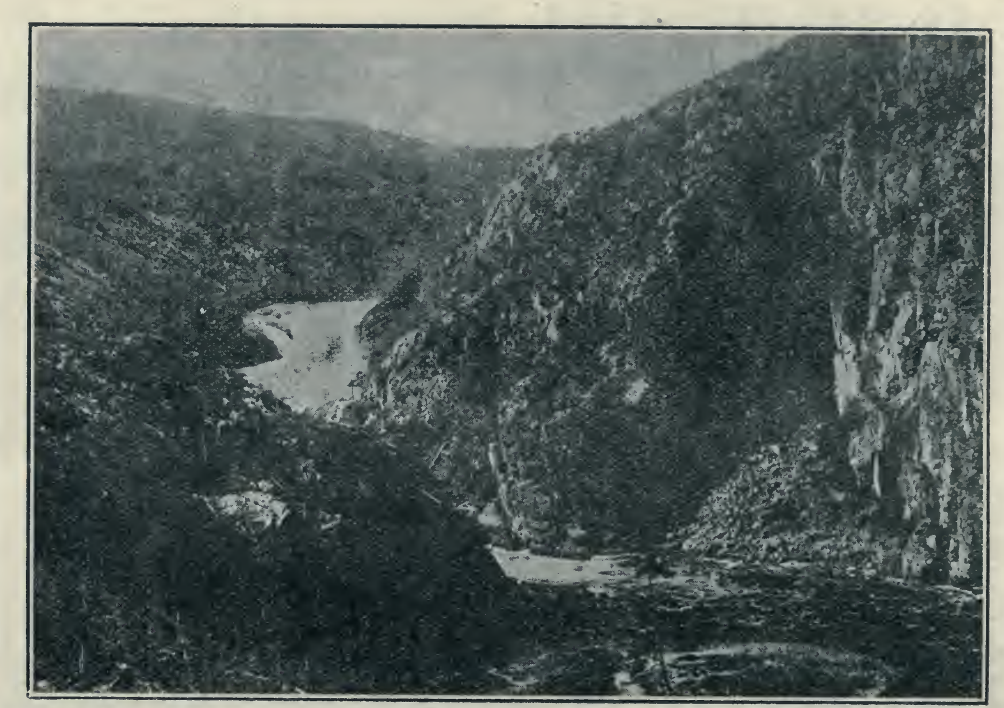
Les maisons d'habitation n'ont, pour la plupart, qu'un étage, mais elles n'en sont pas moins très spacieuses par suite de leurs grandes dimensions.

Les monuments publics dont quelques-uns, très anciens, portent encore la trace des luttes d'antan, sont particulièrement intéressants.

L'Assomption est un port fluvial très actif. C'est le point de jonction des grands vapeurs, naviguant sur les cours inférieurs du Paraguay. Ce port bénéficie d'une partie considérable du trafic créé par le commerce extérieur paraguayen, lequel atteint une moyenne annuelle de plus de quatorze millions de piastres.

Le Paraguay, dont le tiers du territoire seulement est situé dans la zone tropicale, bénéficie d'un climat plaisant. La période des fortes chaleurs s'étend du commencement de décembre à la fin de février ; durant tous les autres mois, la température est fraîche sinon froide.





Riviére Metabetchouan, comté du Lac Saint- Jean, 80 milles de longueur, avec plusieurs cascades importantes. On y pêche la ouananiche et la truite.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Annales littéraires et politiques, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Dans le numéro du 20 avril on soulève cette question: *ce que deviendra la cathédrale de Reims?* Les artistes consultés, et non pas des moindres, ont répondu d'une manière générale, qu'on ne pourrait restaurer, sans le défigurer, ce monument des gloires françaises, mais qu'on devait tout au moins le consolider.

Le numéro subséquent est presqu'entièrement consacré à l'Italie, à ses monuments, à ses peintures, à son architecture, à sa littérature et à la part glorieuse qu'elle a prise dans la dernière guerre. Le tout entremêlé de magnifiques illustrations.

Dans le numéro du 4 mai, deux à trois belles études sur Versailles ville historique. Ce qui donne de l'actualité à ces pages, c'est que, comme on le sait déjà, le fameux traité de paix doit être signé dans cette ville même, à l'endroit même où Guillaume Ier fut proclamé empereur d'Allemagne.

Take Jonesco, par D. Iancovici, Payot & Cie, 106, Boul. St-Germain, Paris.

M. D. Iancovici, l'auteur de "*La Paix de Bucarest*" vient de consacrer un nouvel ouvrage à l'éminent homme d'Etat roumain, TAKE JONESCO, un "grand Européen", comme l'a appelé M. G. Clemenceau lui-même.

Cet ouvrage est plus qu'une biographie, c'est une étude documentée et complète de toute la politique roumaine contemporaine. C'est dans cette idée que M. D. Iancovici n'a voulu considérer spécialement des manifestations multiples de M. Take Jonesco, que celles qui ont rapport à la vie internationale de la Roumanie.

Avec M. D. Iancovici, nous revivons toutes les péripéties dramatiques de la Crise Balkanique de 1912-1913, préface, en quelque sorte, des événements qui se sont précipités depuis le 2 août 1914.

Le livre de M. D. Iancovici, vivant, nourri de faits, doit être lu par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la Roumanie, sœur latine et sûre amie de la France.

La vie des Ames, par Madame Adam (Juliette Lamber). Un volume in-18. Prix 4 fr. 55. Librairie Grasset, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Jamais la *Vie des Ames* n'a été aussi profonde, aussi intense que pendant les années de la grande guerre et personne, mieux que Madame Juliette Adam, ne pouvait en peindre les angoisses et les espérances.

Toutes les âmes défilent dans ses récits: âmes de l'arrière emportées vers la ligne de feu, où combat, où souffre, où meurt un être cher; âmes douloureuses des réfugiés et des évacués, âmes torturées des envahis, âmes généreuses de nos alliés qu'entraîne dans la mêlée, autant que leur amour de la justice, leur admiration pour la France. Nos morts héroïques vivent aussi de la *Vie des Ames.* Ils nous entourent, ils viennent à notre appel. Ceux qui, ainsi que Madame Juliette Adam, ont eu la gloire et la douleur de donner un des leurs à la patrie ne reliront pas sans une consolante émotion les pages qu'elle a consacrées à la Vie des Morts.

Les petites choses de notre histoire, par Pierre-Georges Roy, M. S. R. C.

Voici un petit livre qui sera lu avec avidité par tous ceux que l'histoire de notre pays intéresse. Il est présenté d'abord sous une forme des plus attrayantes et puis il fourmille de renseignements que seul, un travailleur infatigable comme l'est M. Roy, pouvait nous fournir.

L'auteur traite de trente à quarante sujets historiques dont quelques-uns ont été souvent controversés, mais que M. Roy, dont l'érudition est bien connue, a su mettre à point.

Nous avons déjà eu la bonne fortune de reproduire dans notre revue quelques-uns des travaux de M. P. G. Roy, Ceux-ci figurent dans son livre, mais combien d'autres constituent un nouveau mets appétissant pour ceux qui désirent pénétrer à fond certains coins mystérieux de notre histoire.

Nous comprenons que ce livre n'est que le commencement d'une série et que M. Roy entend donner encore au public, et cela avant peu, d'autres travaux historiques d'une importance au moins égale à ceux qui viennent d'être publiés.

La France et l'Amerique dans l'Histoire. La *Collection America*, qui nous a déjà appris les origines américaines, la vie du Président Wilson, les raisons et la manière du fabuleux enrichissement de nos alliés, évoque maintenant le généreux chapitre d'histoire commune de la France et de l'Amérique. C'est, aujourd'hui, le livre des amitiés franco-américaines.

Edité par la Renaissance du Livre, 78 Boulevard St-Michel, Paris—1 fr.25.

La Croix de Malte, par Marcel Boulenger.

Edité par la Renaissance du Livre, Paris.

C'est une de ces œuvres pleines de distinction, de sensibilité fine, d'émotion légère, auxquelles se complaît l'art si délicatement français de M. Marcel Boulenger.

Comment la Democratie Americaine se Gouverne. La *Collection America*, après nous avoir instruit des richesses de l'Amérique, des moyens par lesquels les Américains s'enrichissent; après nous avoir familiarisés avec la forte personnalité du Président Wilson, et avoir évoqué l'histoire des amitiés franco-américaines, nous guide aujourd'hui à travers les particularités de la politique intérieure de l'Amérique. Il est intéressant de suivre ce lumineux exposé d'une méthode de gouvernement parfaitement adaptée aux besoins d'un peuple énergique et pratique.

La Renaissance du Livre, 78, Boulevard St-Michel, Paris.

L'Internationale a Berne, faits et documents, par Pierre Renaudel. (Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.)

La Conférence — ou plutôt les Conférences de Berne — marquent une date dans l'histoire du mouvement ouvrier et socialiste du monde. Elles ont constitué la première reprise de contact entre des éléments que la guerre avait séparés, les uns violemment par le jeu de l'antagonisme des conflits nationaux, les autres simplement par l'impossibilité de se rencontrer au milieu des terribles circonstances de la guerre.

A propos des deux questions qui ont dominé la conférence socialiste: le problème des Responsabilités, et le débat sur la Dictature et la Démocratie, l'auteur ajoute aux documents, comme témoin direct, quelques traits qui fixent la vraie valeur des résultats obtenus.

Sedan sous la domination Allemande 1914-1918, par Philippe Stephani. (Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.) Un volume in-18. Prix 4 fr. 55

M. Philippe Stephani, ingénieur des chemins de fer, qui fut pendant plus de quatre ans, le témoin et la victime des exactions et des violences boches, a tracé des vols, des pillages et des crimes allemands un récit poignant.

Sedan sous la Domination allemande, c'est le livre le plus important et le mieux documenté que l'on ait écrit jusqu'à présent sur l'invasion des barbares.

L'auteur a noté avec une scrupuleuse exactitude, au fur et à mesure des

évènements, tous les faits qui se sont produits à Sédan pendant l'occupation (25 avril 1914—14 novembre 1918).

Cet ouvrage, vrai dossier de documents authentiques, reproduits en facsimile, facilitera beaucoup la tâche de l'historien de la Grande Guerre, c'est d'ailleurs l'histoire de tous les pays envahis.

Des Roseaux sous le Vent. Roman par Grazia Deledda (Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.) Traduit de l'Italien par Marc Hélys. Un volume in-18 jésus, 4. 55.

Ce roman est un des plus puissants et des plus pittoresques de Grazia Deledda et il a eu un succès considérable en Italie.

La grande romancière l'avait écrit spécialement pour le "Correspondant" où il parut avant d'être publié en Italie.

C'est une de ses œuvres les plus profondément Sardes. L'action se passe dans une de ces familles appauvries de noblesse campagnarde que Grazia Deledda connaît si bien, et qui représentent un des traits les plus caractéristiques de la Sardaigne.

Cette histoire est un drame de repentir et d'amour d'une psychologie profonde et, par sa haute moralité et la réserve dont s'y enveloppe la passion, elle peut être mise entre toutes les mains.

Un doigt de la Lune, conte indou, traduit du sanscrit par Mlle Suzanne Karpelès (frises et culs de lampe de Mlle Andrée Karpelès.) (Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.)

Décrire le charme et l'attrait de ce volume, est une tâche bien difficile; il faut le lire et le relire. Les vingt et une journées de ce conte d'amour indou ne seront pas une révélation moins sensationnelle que ne le furent les *Mille et une nuits* des conteurs arabes.

Les Etapes du Mysticisme passionel de Saint-Preux à Manfred, par Ernest Seillière, Membre de l'Institut.

Les Etapes du Mysticisme passionnel sont comme les autres ouvrages de l'auteur, dignes d'attention et de sympathie. Il y a chez Rousseau et chez tous les grands écrivains qui ont subi son influence, une inspiration mystique qui n'a pas été suffisamment discernée jusqu'ici. M. Seillière s'applique à nous en convaincre. Et la théorie est si ingénieuse, la démonstration si probante que le mouvement romantique en est éclairé d'une lumière nouvelle. Bibliothèque Internationale de Critique. La Renaissance du Livre, 78, Boulevard St-Michel, Paris.

Paroles de la guerre, Mgr. Gibier, évêque de Versailles, 1 vol in-12. Librairie Tequi, Paris et chez P. Garneau, libraire, Québec.

La collection des ouvrages de l'évêque de Versailles s'est augmentée depuis un an de plusieurs unités. Ce volume qui est est un écho de toutes les aspirations, de tous les enthousiasmes comme aussi de toutes les douleurs et de toutes les joies de l'âme française depuis quatre ans, rendra de grands grands services aux prêtres qui voudront donner à leur parole les qualités qui captivent et soulèvent un auditoire en lui faisant du bien: l'accent surnaturel, la flamme patriotique et la plus saisissante, quelquefois la plus poignante actualité.

Verdun. Paroles de guerre, par Mgr. Ginistry.

Ce recueil des discours de guerre de Mgr Ginistry existe, en effet, depuis quelques jours. C'est un gracieux volume qui contient, outre les discours

prononcés dans la Meuse, ceux que Monsigneur a donnés à Montmartre, à la Sorbonne (Société des conférences) à Bordeaux (Société de géographie), à la cathédrale de Toulouse, à Saint-Pierre de Moutiers. Il contient, en outre, quatre lettres pastorales et le panégyrique de Jeanne d'Arc que Mgr Ginistry a prononcé à Orleans.

"Verdun" prendra place dans bien des bibliothèques et sur bien des tables de travail.

1 vol. prix 3fr 50, majoration 30% chez Téqui, 82 rue Bonaparte, Paris, et chez P. Garneau, Québec.

Le Séminaire Notre-Dame de la Merci à Munster et à Limbourg Histoire d'un séminaire français en captivité pendant la guerre de 1914-1918, par le R. P. Rochereau, eudiste. Librairie Teaui, 82 rue Bonaparte, Paris.

L'auteur, lieutenant au 50e d'artillerie de campagne, gravement blessé sur le front flamand, a pu, grâce à sa double qualité de prêtre et d'officier, voir de près la plupart des organisations de prisonniers chez nos ennemis. Dans les ambulances de guerre, les hôpitaux les camps d'officiers, les camps d'hommes, les camps de représailles, il a été un témoin attentif et il a pris des notes qui, cachés, dans les épaisseurs d'un carton à dessin, ont défié les fouilles. Il a pu déjouer la sagacité policière des Allemands il nous revient avec un terrible réquisitoire contre le traitement de nos malheureux soldats dans les mines, les fabriques, les représailles de Russie et front, et contre les cruautés allemandes exercées sur les civil belges.

Mais ce qui donne une valeur toute spéciale à ces souvenirs, c'est la fondation d'une œuvre admirable destinée à protéger les vocations ecclésiastiques et religieuses des séminaristes prisonniers. Ce séminaire, il l'a organisé et dirigé jusqu'à l'armistice, il l'a défendu contre mille tracasseries. Malgré des misères sans nombre, 145 séminaristes de 45 diocèses et de 23 congrégations ont vécu trois ans d'une vie de communauté unis par la plus fraternelle charité,

---

Le fait divin du Christ, expliqué aux gens du Monde, par Mgr. Tissier.

Mgr Tissier qui a obtenu de si beaux succès oratoires, en traitant devant les auditoires du front les sujets d'actualité guerrière, renouvelle avec autant de facilité les thèses éternelles de la chaire, et, à force d'originalité d'à-propos et d'éloquence, il ajoute à leur intérêt fondamental l'attrait d'und parole très personnelle et parfaitement adaptée aux beoins des âmes contemporaines.

En dix conférences précédées d'une introduction, il démontre la divinité de Notre-Seigneur. Il le fait sans appareil de controverse ou d'érudiction; il se contente, dit-il, "d'effeuiller l'Evangile et d'ouvrir l'histoire." Mais si son livre ne fait pas parade d'exégèse et ne se hérisse pas de références, son exposé limpide et vivant suppose une connaissance très précise de l'état actuel des sciences bibliques, et, tout en développant sans contrainte sa pensée doctrinale, l'orateur fait justice des théories ou des préjugés acrédités par le rationalisme le plus récent.

On recommande un peu partout de connaître ce nouveau et beau livre. C'est non-seulement une grande œuvre d'orateur, mais c'est de plus, celles d'un docteur, d'un apôtre et d'un père.

A la librairie Tequi, 82, rue Bonaparte, Paris, et chez P. Garneau, à Québec. Prix du vol 3fr 50.

Le Sahara occidental, par le capitaine Angiéras, Masson & Cie, Editeur, 120, Boulevard Saint-Germain, Paris.

C'est à la Société de Géographie de Paris que nous sommes redevable de ce mémoire d'un vaillant explorateur français.

Jusqu'au début du XXe siècle, le Sahara occidental était complètement inconnu, ou à peu près, Trois explorateurs seulement y avaient pénétré. A partir de 1900, ces explorations sont reprises et l'une des dernières et peut-être la plus intéressante et la plus complète est celle du capitaine Angiéras (1913-1915).

Le travail du géographe français porte sur la morphologie du Sahara occidental, avec des indications générales sur le climat, la faune, la phere et la préhistoire.

Les principaux animaux du désert sont l'antilope blanche, au front noir, les gazelles, le mouflon à manchette, le guépard, le chacal, le blaireau, le renard, le fennu, et parmi les oiseaux sont en première ligne l'autruche, qui dut jadis exister en troupeaux innombrables et qui maintenant se fait rare.

Le capitaine Augiéras dit que le Sahara occidental est complètement vide d'habitants. On peut y circuler pendant des mois sans y rencontrer un être humain. Aucune tribu n'y nommadise.

Danton et la Paix, par Albert Mathiez, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon, Edité par la Renaissance du Livre, 78 Boulevard St-Michel, Paris.

En face du Danton de la légende, en face du patriote ardent et cocardier, victime des ambitions de Robespierre, M. Albert Mathiez restitue, dans ce livre d'une documentation neuve et probante, le vrai Danton : un politicien retors et sceptique qui désespera promptement du succès de la Révolution, un intrigant sans scrupules qui chercha à profiter de l'immense lassitude créée par la guerre pour bâcler à tout prix une paix honteuse avec l'ennemi, le chef indulgent de tous les défaitistes de l'époque, un défaitiste d'autant plus redoutable qu'il était plus habile et dont le Comité de Salut public ne put briser l'opposition souterraine que par le grand coup de force d'un procès révolutionnaire.

Jamais encore on n'avait expliqué avec cette force et cette clarté les énigmes de la Terreur.

La grande guerre sur le front occidental.—Les batailles de Lorraine, avec 6 cartes, par le général Palat, (Pierre Lehautcourt) Librairie Chapelot, Paris.

C'est le IVe volume que publie l'auteur sur le grand conflit qui vient de se terminer et l'on nous en annonce un cinquième qui sera consacré à la retraite générale sur la Seine et sur l'Aube et qui se terminera par la contre-offensive destinée à rendre impérissable le souvenir de la victoire de la Marne.

Le présent volume, aussi bien documenté que les précédents, est surtout consacré aux opérations qui se déroulèrent en Lorraine, du 23 août au milieu de septembre 1914.

Il résulte des nouveaux documents qui ont été mis à jour que c'est bien le gouvernement allemand qui a patiemment préparé et déclenche cette terrible conflagration, à l'instant précis qu'il croyait le plus avantageux. On se convainc facilement de cette vérité en lisant les déclarations même de l'ex-empereur Guillaume, citées avec beaucoup d'à-propos par l'auteur.

Ce qui donne encore beaucoup d'intérêt à ce livre, c'est qu'on y jugea impartialement de l'action et même de l'insuffisance de certains ministères et surtout de certain ministres durant les premières années de la guerre. On y voit notamment l'action malfaisante de M. Malvy dont la France a tant hésité à se défaire.

France-Canada.—revue mensuelle du comité France-Amérique.

A signaler dans le no de juin une étude de M. Jacques Bardoux sur les **Relations commerciales franco-canadiennes.** L'auteur signale la rivalité commerciale de la France et de l'Allemagne au Canada, avant la guerre. Cette rivalité a cessé durant le grand conflit, et nous estimons que

la situation est meilleure que jamais pour le commerce français. Il est vrai que les importations françaises ont été gravement atteintes par suite de la prohibition des vins au Canada, mais, à notre avis, ce n'est là qu'une interdiction provisoire. Tôt ou tard, l'on devra s'adresser encore à la France pour en obtenir ses bons vins.

A noter dans la même revue une étude de M. Olivar Asselin sur le "Rôle de la France dans la formation d'une élite canadienne française."

M. Asselin est d'opinion que l'on pourrait développer chez les nationaux un plus haut dégré de culture en envoyant plus de jeunes gens en France pour y parfaire leurs études.

Jabourne, roman par Franc-Nohain, Edité par la Renaissance du Livre. 78 Boulevard St-Michel, Paris.

C'est la vie spirituelle et malicieuse, pleine d'élan, de tendresse aussi et d'émotion d'un exquis petit bout d'homme, d'un gosse qui n'a rien du débraillé ingénu de ceux de Poulhot et du vice plus ou moins ingénu également de ceux de Gyp. Il est sain, très racé, il a tout l'esprit endiablé de Franc-Nohain. Ce livre est un des plus séduisants qui aient été écrits sur l'âme enfantile. Et Mme Franc-Nohain l'a illustré de ces dessins d'un art si distingué dans sa délicate fantaisie qui font les délices de nos enfants et des grands enfants que nous sommes.

L'expansion américaine.—Edité par la Renaissance du Livre.

La Collection America, publiée sous la direction de M. Charles Bastide, Professeur à l'Ecole des Sciences Politiques, et qui constituera la plus récente et la plus complète histoire de l'Amérique, en 12 petits volumes illustrés, publie **L'Expansion Américaine**, qui nous montre l'Amérique au lendemain de l'indépendance; la marche vers l'Ouest; l'évolution de la Louisiane et de la Floride; l'immigration en masse; les luttes avec le Mexique; la marche vers le Pacifique et le croissant effort colonial de nos alliés ; et **Portraits d'Amérique**, qui fait défiler sous nos yeux, avec un luxe rare de détails biographiques, tous les grands Américains du siècle : Roosevelt, Taft, Wilson, etc., etc.



Vol. 13—No. 4 Juillet-Août 1919

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIÈGE SOCIAL: UNIVERSITÉ LAVAL

QUEBEC

1919



Banquises dans les possessions arctiques canadiennes.



Rivière Gatineau.—Au pont de Baskatong.



Groupe d'Esquimaux dans les possessions arctiques du Canada.



LA QUESTION SYRO-PALESTINIENNE

Il est à croire que les guerres, quoique fassent les idéologues et le président Wilson, continueront longtemps encore à se clore par un traité de paix où la note à payer ne sera point omise. Le brennus gaulois disait naïvement: malheur aux vaincus! Ses successeurs, les conquérants germains s'écriaient: Aux vainqueurs les dépouilles! On est aujourd'hui plus policé et l'on se contente d'exiger de ceux que le sort des armes a trahis des réparations et des dommages. Le malheur est que, parfois, le partage des dépouilles se fait péniblement et brouille les vainqueurs, pour la plus grande consolation de leurs victimes.

Tel est le cas pour la Syrie dont le partage entre la Grande-Bretagne et la France ne va pas sans difficultés. Nous avons pensé que quelques notions sur ce pays fameux intéresseraient les lecteurs du Bulletin de la Société de Géographie de Québec.

* * *

La Syrie, dont la Palestine n'est qu'une province, consiste en un ruban de territoire, long de 900 kilomètres, large de 200, qui s'étend du Taurus au Sinaï, entre la mer Méditerranée et le désert de Syrie. Elle est essentiellement constituée par l'immense vallée de la Coelé-Syrie et du Jourdain que limitent au nord les chaînes du Liban et de l'Anti-liban, au sud les monts et plateaux palestiniens. On pourrait la comparer à la vallée d'Alsace bornée par les hauteurs des Vosges et de la Forêt noire si la merveilleuse fraîcheur de celle-ci ne faisait pas trop contraste avec l'aridité de celle-là. En réalité elle ressemble à la Kabylie algérienne par l'ardeur de son climat, l'âpreté de ses montagnes et la pauvreté de ses cultures.

Est-ce à dire que la Syrie soit partout stérile? Nullement.

On y trouve, au contraire, des plaines et des vallées d'une admirable fertilité, mais ces espaces fertiles sont limités, et leur climat ne convient guère aux Européens. De fait, les tentatives de colonisation effectuées par des Américains, des Allemands et des Juifs ont abouti presque partout à des échecs décisifs.

De telles assertions paraîtront bien tranchantes aux lecteurs nourris d'histoire ancienne que séduit encore le mirage d'un Liban couronné de cèdres, d'une terre de Chanaan ruisselante de lait et de miel; elles n'en sont pas moins exactes.

Pays dépourvu de mines et d'industrie, terre du *dry farming*, comme on dit en Amérique, ses produits agricoles sont maigres: froment, orge, avoine sur les plateaux, oliviers, vignes sur les collines, orangers, citronniers, bananiers, cannes à sucre, mûriers dans les plaines, le tout en quantité insuffisante pour satisfaire aux besoins pourtant réduits d'une population clairsemée. Les troupeaux de chameaux, de moutons, de chèvres abondent et contribuent, en dévorant les bourgeons des plantes arborescentes, à la désolation du sol.

A quoi attribuer la décadence d'une région jadis fameuse entre toutes?—Aux invasions des barbares et surtout au régime turc le plus désastreux qui soit au monde.

Dans l'antiquité, les montagnes étaient couvertes de forêts magnifiques; sur les flancs de ces montagnes d'innombrables terrasses en pierres sèches, comme on en voit encore aujourd'hui en France, en Espagne, en Italie, retenaient les terres; les troupeaux étaient parqués ou surveillés. Aujourd'hui, les monts sont chauves, les terrassements éboulés ont été lavés par les pluies; c'est la désolation. Les plaines et les vallées ont bien encore conservé leur fécondité légendaire; mais les paysans, découragés par les ravages des sauterelles, des bédouins et des exacteurs du fisc qui augmentent les taxes quand les moissons ont bonne apparence, sont abrutis et végètent misérablement.

Est-ce à dire qu'il faille abandonner ce pays? Non certes. Si l'avenir économique n'est pas brillant, la Terre-Sainte, berceau, patrie et tombeau du Sauveur des hommes est d'un prix inestimable et l'on ne payera jamais trop cher l'honneur de la posséder.

Ajoutons que le gouvernement européen qui saura reboiser les hauteurs, capter les sources, raffermir les pentes, construire des barrages, multiplier les canaux d'irrigation, les routes et les chemins de fer, apprendre aux fellahs les procédés modernes de culture ne perdra point ses peines. Il faudra à cette entreprise de l'esprit de suite, une longue patience et d'énormes déboursés; mais finale-

ment la prospérité renaîtra, la population indigène s'accroîtra, et la nation protectrice sera amplement récompensée. D'ores et déjà l'œuvre est commencée, les ports sont en voie d'aménagement et plusieurs chemins de fer ont été concédés par la Porte à des compagnies européennes.

* * *

La Syrie nourrissait sous les Romains vingt millions d'habitants; elle en compte aujourd'hui moins de quatre, ainsi qu'en font foi les chiffres ci-dessous, chiffres qui n'ont d'ailleurs, qu'une valeur approximative, comme toutes les statistiques du gouvernement ottoman.

Population des villes de Syrie :

Adana	45,000	habitants
Alep	127,000	"
Beyrouth	124,000	"
Homs	25,000	"
Damas	154,000	"
Jérusalem	100,000	"

plus les ports relativement prospères d'Alexandrette, de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre.

La population de Syrie forme-t-elle un véritable corps de nation ? A cette question on pourrait répondre affirmativement si l'on s'en tenait à l'unique point de vue de la race. L'immense majorité des indigènes est arabe d'origine et de langue. Mais chacun sait que, en Orient, la religion constitue la nationalité véritable et que les rivalités religieuses sont très accentuées. Voilà pourquoi Rome laisse aux Orientaux leurs rites et se garde bien de les latiniser; voilà pourquoi les chrétiens schismatiques, tout arabes qu'ils soient, sont appelés Grecs orthodoxes. En considérant la question à ce second point de vue, nous dirons donc que les Syriens sont irrémédiablement divisés. Seule la haine des Turcs oppresseurs entretient actuellement entre eux une sorte d'union sacrée.

Religions de la Syrie:

Musulmans	2,500,000	fidèles
Catholiques	600,000	"
Grecs schismatiques	250,000	"
Protestants	100,000	"
Israélites	100,000	"
Totaux	3,550,000	"

Religions de la Palestine propre.

Musulmans	538.000	fidèles
Juifs	75,000	"
Schismatiques	40,000	"
Catholiques	35,000	"
Protestants	5,000	"
Autres chrétiens	2,000	"
Totaux	695,000	"

Ces chiffres ont besoin de commentaires:

Parmi les musulmans il faut distinguer les Bédouins, un million d'âmes, qui sont des pillards, ennemis de tout le monde, et gens sans foi ni loi; les Chéites ou sectateurs d'Ali, 400,000 habitants ennemis des autres musulmans; les Druses, les Métoualis, les Ausariés, les Ismaïliens qui sont plutôt des païens que des mahométans, et enfin les Sunnites, ou Musulmans orthodoxes, qui forment la majorité.

Les catholiques de leur côté, sont divisés en Maronites, 400,000 habitants, montagnards du Liban; en Grecs unis ou Melchites 150,000 habitants, en Latins, quelques milliers, européens ou fils d'Européens.

Les Melchites, Grecs unis, et les Grecs schismatiques, connus sous le nom d'orthodoxes, habitent les ports du littoral et sont adonnés au commerce où ils excellent. Ils sont riches et se font la guerre entre eux. Les Maronites, étouffant dans leurs montagnes surpeuplées, émigrent en Europe et en Amérique où ils exercent le métier de colporteurs. Ils reviennent fortune faite, se retirer au pays, à l'instar des Auvergnats et des Basques. Les Latins sont peu nombreux mais ils dirigent toutes les grandes entreprises et donnent l'impulsion aux progrès.

Quant aux vrais Turcs, ils sont originaires de l'Anatolie, mais ils occupent en Syrie tous les offices publics, et se rendent, avec leurs gendarmes Kourdes, odieux à la population qu'ils pressurent.

C'est donc avec une joie sincère que les Syriens saluent l'arrivée des armées chrétiennes et l'effondrement du régime turc.

A qui reviendra l'héritage de l'empire ottoman en ce qui regarde la Syrie? Grave question qu'il faut maintenant élucider.

* * *

La Syrie remonte, comme entité politique, à la plus haute antiquité. Dès l'origine du monde, elle devint le chemin public des invasions et subit le joug des grands conquérants. Tyr et Sidon

furent des ports fameux. Sous les Grecs et les Romains, Antioche rivalisa en splendeur, avec Rome, Alexandrie et Constantinople.

La décadence de la Syrie date de l'invasion musulmane. Damas seule, transformée en ville sainte, échappa au désastre universel. A l'époque des Croisades, 1096-1291, la domination chrétienne rendit à ce malheureux pays une ombre de son ancienne prospérité. Puis, les chrétiens vaincus s'en allèrent et la barbarie acheva son œuvre de ruine. Le prestige du nom français, toutefois, survécut à nos défaites, et dans tous les ports ou échelles du Levant, les étrangers, les Francs, trouvèrent à l'ombre de nos drapeaux consulaires une protection efficace.

Ce protectorat de fait devint officiel en 1535, en vertu d'un traité formel entre François Ier et Soliman le Magnifique, alors que toutes les anciennes Capitulations furent imprimées. Depuis cette époque, les ambassadeurs et les consuls de France en Turquie jouirent d'une position privilégiée et devinrent les défenseurs attitrés des chrétiens du consentement de Rome et de toutes les nations intéressées. Ce précieux mais onéreux héritage la France ne le renia jamais: elle le conserva au contraire jalousement, et l'étendit même, au cours du XIXe siècle, jusqu'en Extrême-Orient.

Ses négociants, ses banquiers, ses ingénieurs occupèrent longtemps en Turquie une position exceptionnelle; ses religieux couvrirent le pays d'écoles, d'hôpitaux; l'université de Beyrouth y répand l'enseignement supérieur; cinquante mille enfants y reçoivent nos leçons; sa langue est partout parlée, son nom est partout béni. La nation maronite se réclame auprès d'elle d'une filiation plusieurs fois séculaire. Sauvée, en 1860, par les armées françaises elle jouit, grâce à nous, d'une complète autonomie.

Bref, la France a toujours été considérée comme une seconde patrie par les Levantins.

Il était réservé à la troisième république de répudier ou du moins de négliger un tel héritage sous la poussée de l'anticléricalisme stupide.

On conçoit que les autres nations tirent profit de nos erreurs. Dès le siècle dernier, les Russes assumèrent le protectorat des Grecs orthodoxes, et tentèrent de nous évincer du Saint Sépulcre. La guerre de Crimée mit un frein à leurs entreprises.

Dans ces dernières années les Allemands et les Italiens du Levant furent soustraits à notre protectorat; puis l'empereur Guillaume exerça sur la Turquie une influence prédominante. Il poussa le malheureux sultan à la guerre et l'entraîna dans la catastrophe qui vient de lui coûter la couronne.

Maintenant, tandis que la Grèce et l'Italie se partagent l'Asie-Mineure, voilà que l'Angleterre se dresse contre nous. Elle réclame pour elle la Palestine, et prétend nous dépouiller, au profit d'un royaume arabe, de la meilleure partie du reste de la Syrie. Un traité a été signé en 1916 qui confirmait, paraît-il, notre déplorable abdication.

A cette nouvelle l'opinion s'est soulevée et a forcé notre Gouvernement à revenir en arrière. L'affaire a été soumise au Congrès de la Paix et recevra, sous peu, une décision définitive.

Messieurs les Anglais sont aujourd'hui nos bons amis et nous leur avons mille obligations. Il ne faut pas croire, cependant, que notre condescendance à leur égard doive dégénérer en... disons le mot, en bêtise. Les bons comptes font les bons amis.

Que les Anglais gardent la Mésopotamie, un beau morceau, nous y souscrivons; qu'ils exercent leur hégémonie sur l'Arabie, nous n'y voyons pas d'inconvénients. Mais qu'ils inventent un roi du Hedjaz, leur créature, pour lui octroyer Alep et Damas, c'est un abus.

Qu'ils favorisent en Palestine un mouvement sioniste dont les droits sont nuls, qu'ils imposent aux six cent mille habitants légitimes du pays le joug de Juifs déguenillés, hideux, tirés des ghettos de l'Europe centrale, c'est trop. Ils provoquent des insurrections dont leurs protégés seront victimes, ils font au cœur des bons Français une blessure dont l'Alliance se ressentira.

Les Anglais ont bon appétit, mais la sobriété est une vertu dont il serait imprudent de toujours faire fi.

fr. ALEXIS, cap.





LE BASSIN DU GRAND FLEUVE MACKENZIE

Localisation et superficie.—Historique

I

Messieurs Charles Camsell et Wyatt Malcolm, explorateurs de la Commission géologique du Canada, ont remis à cette commission des rapports fort intéressants sur le bassin du fleuve Mackenzie et ses tributaires. Ces rapports viennent d'être publiés dans le mémoire No 108 de la Commission (1919).

Nous en profitons pour en faire connaître les principales données, attendu que, jusqu'ici, rares ont été les renseignements sur cette partie du globe.

Jusqu'à il y a quelque quarante ou cinquante ans, le fleuve Mackenzie et ses tributaires n'étaient connus que de nom. Nos traités de géographie en disaient à peine plus long sur leur compte. Le fait est que tout ce pays et les grands cours d'eau qui l'arrosent, situés si loin au nord, sous un climat si rigoureux, et en dehors de toute avenue de commerce, semblait presqu'inaccessible et par conséquent peu enviable.

Mais les progrès des missions évangéliques, des excursions sportiques, des explorations subventionnées par les gouvernements, et de la colonisation s'avançant graduellement vers le nord, ont notablement développé la connaissance géographique du pays. Et encore, les explorations qui ont été poursuivies depuis qu'Alexandre Mackenzie descendit le fleuve en 1789 et lui donna son nom, ne se sont-elles bornées qu'à l'étude de quelques-uns des principaux cours d'eau de la région.

Localisation et superficie.—Le bassin du fleuve MacKenzie occupe la partie nord-ouest du continent de l'Amérique du nord et embrasse dans son étendue le nord des provinces de la Colombie britannique, de l'Alberta et de la Saskatchewan, la partie ouest des Territoires du Nord-ouest, et partiellement le sud-est et le nord-est du territoire du Yukon. Il absorbe 16 degrés de latitude entre le 53e et le 69e parallèle et 36 degrés de longitude entre le 104e et le 140e méridien.



Les Montagnes du Renni à l'est du delta du fleuve MacKenzie



Les chutes inférieurs de la rivière Au Foin - Hauteur 46 pieds.

La plus grande partie du bassin gît dans ce qui est connu sous le nom de les Grands Plateaux de l'Amérique du nord. mais il en est une grande partie qui se trouve comprise dans le plateau laurentien à l'est, et une autre partie presqu'aussi considérable qui se rencontre dans la chaîne des Montagnes Rocheuses à l'ouest.

La superficie totale du bassin du fleuve Mackenzie est d'environ 682,000 milles carrés, ou un peu plus d'un cinquième de l'étendue du Canada, à l'exclusion des îles de l'océan Arctique. Des cours d'eau, tout comme des lacs, arrosent une très grande étendue de ce territoire, et, malgré que bon nombre de grands lacs de cette région n'aient pas encore été explorés et cartographiés, on porte l'étendue de ces artères et bassins d'irrigation à pas moins de 40,000 milles carrés.

La longueur totale du fleuve Mackenzie, depuis la tête de la rivière Finlay jusqu'à l'océan Arctique, n'a pas encore été exactement mesurée, mais on peut assurément l'établir à environ 2,525 milles. La taille du Mackenzie le met au rang des huit grands fleuves du globe. Sur le continent de l'Amérique du nord, il n'y a que le Mississipi qui le dépasse en longueur et en superficie d'irrigation. Le tableau suivant, reproduit de *l'atlas* du Canada, servira à établir son importance.

	Longueur milles	Superficie arrosée milles carrés
Le Mississipi jusqu'à la tête de la Missouri	4,220	1,244,000
Le Mackenzie jusqu'à la tête de la Finlay	2,525	682,000
Le Saint-Laurent, de la Pointe-des-Monts jusqu'à la tête de la rivière Saint-Louis	1,900	498,500
Le Yukon jusqu'à la tête de la Nisoutline	1,765	330,000
Le Nelson jusqu'à la tête de la rivière des Arcs	1,660	378,800
Le Colorado jusqu'à la tête de la rivière Green	2,200	225,000
La rivière Colombie	1,150	250,000

Historique.—Les premières explorations du bassin du fleuve Mackenzie remontent vers la fin du 18e siècle. Samuel Hearne, officier de la Compagnie de la baie d'Hudson, partit du fort Prince de Galles, à l'embouchure de la rivière Churchill, en décembre 1770, pour faire un voyage à la rivière du Cuivre (*Coppermine*), afin d'y examiner les gisements de cuivre de la région. Arrivé à cette rivière, il entreprit de la parcourir jusqu'à son embouchure. Au retour, il suivit une direction plus ouest que sa première course au nord, traversa le Grand lac des Esclaves et remonta jusqu'à une certaine distance la rivière du même nom. A partir de cette rivière, il se dirigea vers l'est et arriva au fort Prince de Galles fin de juin 1772.

Le premier blanc qui fit son apparition sur la rivière Athabaska

fut un nommé Peter Pond. Il s'y rendit par la rivière Churchill, le lac Isle-à-la Crosse, le lac du Buffle, la rivière Méthye, le portage Méthye et la rivière Eau-Claire (*Clear water*); c'était, depuis des années, la route habituelle ; on la considérait comme la plus facile pour arriver au bassin du Mackenzie.

En 1778, Pond descendit l'Athabaska et trouva un fort connu sous le nom de "Vieil Etablissement" (*Old Establishement*) à environ 30 milles en haut de l'embouchure de la rivière. Evidemment, il fut le premier blanc qui aborda les rives du lac Athabaska.

En 1786, Pond envoya Laurent Leroux et Cuthbert Grant construire un fort sur le Grand lac des Esclaves. Ce furent les premiers blancs, à l'exception de Samuel Hearne, qui visitèrent le lac. Le fort fut construit au côté est de l'embouchure de la rivière des Esclaves. (1)

Philip Turner explora cette partie du pays en 1790-92 et fit soigneusement l'arpentage de la rivière Athabaska au-dessous de l'embouchure de la rivière Eau-Claire, du lac Athabaska, de la rivière des Esclaves, et d'une petite étendue de la rive sud du Grand lac des Esclaves. (2)

En 1788, le fort Chipéouïan fut construit sur la rive sud du lac Athabaska sur l'emplacement connu aujourd'hui sous le nom de la Pointe-du-Vieux Fort. Ce fut de cette pointe qu'au printemps de de 1789 Alexandre Mackenzie partit pour explorer la rivière qui sert de décharge au Grand lac des Esclaves. Malgré tous les avertissements des indigènes qui lui signalèrent tous les dangers de l'entreprise, c'est avec une énergie indomptable qu'il s'aventura à faire une reconnaissance jusqu'à l'embouchure de la rivière et qu'il revint au fort Chipéouïan après une absence de cent-deux jours ou d'un peu plus de trois mois, après avoir accompli un exploit des plus remarquables dans l'histoire des découvertes, soit au point de vue des résultats obtenus, soit au point de vue de la brièveté du temps qu'il avait mis à faire une course de près de trois mille milles.

En 1792, Mackenzie remonta la rivière de la Paix. Il passa à un poste qui, d'après ses instructions, avait été construit en 1788, et jusqu'où la rivière avait été explorée pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest ; elle se prolongeait jusqu'à un certain point à six milles au-dessus de l'embouchure de la rivière Fumeuse (*Smoky river*). Après avoir hiverné en cet endroit, au printemps de 1793, il entreprit ce mémorable voyage à la découverte du passage qui devait l'amener à la côte de l'Océan Pacifique, en remontrant la

---

1—*Search for the Western Sea.* Lawrence p. Burpee, p. 416.
2—*Search for the Western Sea,* Lawrence J., Burpee, p. 172.

rivière de la Paix dont le haut ou la partie occidentale n'avait jamais été exploré.

Il appert que David Thompson, célèbre explorateur canadien, aurait fait un relevé complet de la rivière Athabaska. En 1799, il descendait la rivière Pembina. Le 25 avril de cette année-là, il atteignait le point de rencontre de la rivière Pembina avec celle d'Athabaska, qu'il explora jusqu'à l'embouchure de la Petite rivière des Esclaves. Après avoir fait le relevé de cette rivière, il revint à la rivière Athabaska qu'il descendit jusqu'à l'embouchure de la rivière Eau-Claire (1) Au printemps de 1804, il explora l'Athabaska depuis son embouchure jusqu'à la rivière Eau-Claire, et, en 1810, il fit le relevé du haut de la rivière.

Au nombre des premières explorations qui ont eu les résultats les plus importants, citons celles qui furent conduites par le capitaine John Franklin à qui, finalement, en donna le titre de Sire. Accompagné du docteur John Richardson, de M. George Back et de M. Robert Hood, Franklin partit en 1820 du vieux fort Providence, sur le bras nord du Grand lac des Esclaves, pour un voyage par terre jusqu'à la rivière du Cuivre et la côte de l'océan Arctique. Il hiverna dans les environs du lac d'Hiver (*Winter lake*), logé dans une bâtisse qu'il fit construire et qu'il baptisa du nom de fort Entreprise. En 1821, il descendit la rivière du Cuivre et explora la côte du l'océan Arctique du côté est jusqu'à la pointe Tourne-Encore (*Turn-again Point*). Au retour, il remonta la rivière Hood jusqu'à la chûte Wilberforce et de là voyagea par terre jusqu'au fort Entreprise et arriva au fort Providence après avoir eu à endurer bien des fatigues et des souffrances inouies.

Quelques années plus tard, Franklin eut charge d'une expédition qui avait pour mission d'explorer la côte de l'Arctique du côté ouest, à partir de la rivière du Cuivre. Après avoir passé l'hiver de 1825-26 au Grand lac des Esclaves, l'expédition descendit le fleuve Mackenzie jusqu'à la tête du delta. Rendue là, elle se divisa en deux partis, et Franklin, accompagné de George Back, en parcourut le bras occidental et explora la côte jusqu'à la baie Gouaydyr près de la pointe Beechy. Le docteur John Richardson, en compagnie d'un jeune officier de marine, du nom de Kendall, descendit le bras est du cours d'eau et fit l'exploration de la côte à l'est, jusqu'à la rivière du Cuivre. Il rémonta cette rivière jusqu'à une certaine distance, puis retourna le 1er septembre au fort du Grand lac des Esclaves où il avait déjà hiverné en 1825-26

1—David Thompson's *Narrative of his exploration in Western America.* J. B. Tyrrell, p. LXXIX.

Franklin y arriva le 21 septembre.

Durant l'automne de 1833, George Back explora nombre de lacs situés au nord-est du Grand lac des Esclaves, et en 1834, parcourait la rivière du Grand Poisson (*Great Fish river*), aujourd'hui la rivière Back, jusqu'à son embouchure, et faisait l'exploration de toute cette partie de la côte.

Thomas Simpson et Peter Warren Dease, officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson, en 1837, ont fait des explorations importantes sur la côte de l'Arctique, à l'ouest du fleuve Mackenzie, de même qu'à l'est de la rivière du Cuivre, en 1838 et 1839.

En 1848, le docteur John Richardson descendit de nouveau le Mackenzie et suivit la côte jusqu'à la rivière du Cuivre.

Mentionnons aussi l'expédition d'Anderson et Stewart, officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson jusqu'à la rivière Back et celle de Roderick MacFarland dans la région de la rivière Anderson.

Le Père Emile Petitot qui, plusieurs années durant dirigea, une mission au fleuve Mackenzie, a à son crédit plusieurs explorations dans le pays situé au nord du Grand lac de l'Ours, entre ce lac et le Grand lac des Esclaves.

Les plus récents explorateurs furent Warburton Pike et David T. Hanbury.

En dehors de ces explorateurs volontaires, il importe de mentionner les officiels du gouvernement canadien, dont la mission, sous la direction du ministère de l'Intérieur, était surtout de faire des relevés géologiques et minéralogiques, mais qui, nécessairement, ont dû étudier la géographie de cette partie de l'Amérique du nord. Ainsi les explorations de William Ogilvie comptent-elles parmi les plus importantes.

Au cours de l'été de 1888, il entra dans le bassin du Mackenzie, à partir du territoire du Yukon, par la rivière du Porc-épic, la rivière Bell, la passe McDougall et la rivière du Rat, tributaire de la rivière Peel. Il poussa ses travaux d'exploration en remontant le Mackenzie, le Grand lac des Esclaves et la rivière des Esclaves jusqu'au lac Athabaska. Dès 1884, il faisait des explorations sur la rivière Athabaska et celle de la Paix. En 1891, il remontait la rivière du Liard, explorait la rivière du fort Nelson et traversait au fort Saint-Jean, sur la rivière de la Paix.

En 1875, Alfred R. C. Selwyn explorait la rivière aux Panais (*Parsnip River*) et la rivière de la Paix jusqu'à l'embouchure de la rivière Fumeuse, puis remontait la rivière aux Pins du Sud (*Pine River South*) jusqu'à la Montagne de la Table (*Table Mountain*)

John Macoun qui l'accompagnait continua l'exploration en descendant la rivière de la Paix et en remontant la rivière Athabaska jusqu'à la rivière Eau-Claire. Il revint de là par le portage Méthye, le fort Carlton et le fort Garry.

En 1879, George M. Dawson fit une exploration à travers le nord de la Colombie anglaise et dans le district de la rivière de la Paix jusqu'à Edmonton. Entré dans ce district par la passe de la rivière aux-Pins, il descendit la rivière aux Pins du Sud jusqu'à ses fourches inférieures et, de là, voyagea par terre jusqu'à Dunvegan. Prenant le sud à partir de Dunvegan, il explora partie de la rivière Wapiti, descendit la rivière Fumeuse jusqu'à son embouchure et retourna à Dunvegan.

De ce point-là il repartit par terre dans une direction sud-est, se rendit à la rivière Athabaska jusqu'à son attérissage (*Athabaska Landing*) et termina son exploration à Edmonton.

R. G. McConnell, membre de l'éxpédition Dawson, fit une reconnaissance à partir de Dunvegan par le nord du Petit lac des Esclaves jusqu'au vieux fort de l'Assiniboine et de là jusqu'à Edmonton. Il descendit aussi la rivière Athabaska depuis son point d'atterrissage jusqu'à la rivière La Biche, puis traversa le pays par voie du lac La Biche, du lac du Poisson Blanc (*White fish lake*), et du lac du Bon Poisson (*Good fish Lake*) jusqu'à Victoria, aujourd'hui Pakan, sur la Saskatchewan. McConnell est l'un des explorateurs officiels auxquels l'on doit les renseignements les plus étendus sur le bassin du Mackenzie et sa constitution géologique.

En 1887, il descendait la rivière du Liard, jusqu'à son embouchure. A Simpson, il s'embarquait à bord du bateau-à-vapeur de la Compagnie de la baie d'Hudson pour se rendre au fort Smith sur la rivière des Esclaves où il se mit en frais d'observations géologiques dans le pays de la rivière des Esclaves, de la rivière au Sel (*Salt river*), de la rivière Au-Foin (*Hay river*) et de l'extrémité ouest du Grand lac des Esclaves.

Il passa l'hiver à Providence d'où il repartit pour affronter des traversées bien rudes jusqu'au lac Bitschô, au fort Rae et autres endroits. Durant l'été de 1888, il descendit le fleuve Mackenzie jusqu'à la rivière Peel qu'il remonta jusqu'au fort McPherson. Après un voyage d'exploration vers le haut de la rivière du Rat, il se rendit à l'habitation Lapierre par le portage de la rivière Peel, descendit la rivière Porc-épic et alla faire des explorations dans le territoire du Yukon.

En 1889 et 1890, McConnell explora le pays situé entre les rivières Athabaska et de la Paix, au nord du Petit lac des Esclaves. Il se

livra à un minutieux examen de la constitution géologique du sol le long de la rivière Athabaska, à partir de la Petite rivière des Esclaves, jusqu'à son embouchure, et sur le parcours de la rivière de la Paix, depuis la rivière Fumeuse jusqu'à la rivière Mikioua, et en visita les plus importants tributaires.

En 1892, D. B. Dowling explorait la rive sud du lac Athabaska; en 1892 et 1893, J. B. Tyrrell en explorait la rive nord.

Dowling et Tyrrell firent aussi l'exploration de la rivière des Cris (*Cree river*) et du système des lacs et rivières à l'est du lac Athabaska.

L'un des remarquables explorateurs officiels du gouvernement canadien fut le Dr Robert Bell. En 1882, il faisait l'examen géologique du lac La Biche, de la rivière La Biche, de la rivière Athabaska au-dessous de la rivière LaBiche, de la rivière Eau-Claire et du portage Méthye.

Durant l'été de 1899, des explorations eurent lieu au Grand lac des Esclaves, sous la conduite du Dr Robert Bell et de son assistant, J. M. Bell. Ce dernier passa l'hiver de 1899-1900 au fort Resolution, et en 1901 explora la rivière du Grand Ours et les rives septentrionale et orientale du lac du Grand Ours. Il traversa la rivière du Cuivre, revint au lac du Grand-Ours, se rendit au lac des Esclaves par une route de canot formée d'une série de lacs et de cours d'eau entre la baie McTavish et le bras nord du Grand lac des Esclaves.

En décembre 1896, le Dr Robert Bell, donnait, sous les auspices de la Société de Géographie de Québec une conférence à la salle Victoria sur la baie d'Hudson et les explorations qu'il y avait conduites sur la côte est, à partir de la baie James. Il y avait assistance nombreuse. Le seul nom du Dr Bell avait attiré tout le monde des arpenteurs, ingénieurs civils et explorateurs de Québec. Le conférencier, qui se défendit d'abord d'être politicien, mais bien un étudiant de la nature, fit, avec cartes, au point de vue géographique et surtout minéralogique, une description des plus captivantes de la côte orientale de la vaste baie, qui mesure bien du sud au nord 860 milles; la baie a elle-même une largeur de plus de 600 milles.

Après la séance, il y eut réception intime chez le chevalier Charles Baillargé, où se trouvèrent réunis des arpenteurs et explorateurs comme John et F. Bignell, Henry O'Sullivan et plusieurs officiers de la Société de géographie. Le Dr Bell, entrant un peu plus familièrement dans le détail de sa conférence, assura dans l'intimité de la réunion que la côte orientale de la baie d'Hudson fourmille de minéraux économiques des plus précieux et que lorsqu'une

voirie relativement facile, quelle qu'en soit la nature, s'y prolongera, ce sera une ruée de prospecteurs et de colons vers le pays qui se baigne dans l'immense golfe.

En 1902, durant la saison d'été, Charles Camsell entreprit des explorations dans le pays à l'ouest de la rivière des Esclaves; il fit un trajet sud-ouest par terre depuis le fort Smith jusqu'à la rivière du Sel et la petite rivière du Buffle et suivit la rivière du Brochet (*Jackfish river*) jusqu'à celle de la Paix.

En 1905 il fit une exploration ou plutôt un reconnaissance des rivières des Vents (*Windy river*) et Peel. Entrant dans le rivière des Vents par la crique Nash, il la descendit jusqu'à son confluent avec la rivière Peel qu'il descendit à son tour jusqu'au-dessous du Mont Goodenough.

En 1907-08, Joseph Keele exécutait des travaux d'exploration sur les rivières Pelley, Ross et Gravel; il descendit cette dernière jusqu'à son point d'intersection avec le Mackenzie.

Partie des saisons de 1913, 1914 et 1915 fut consacrée par S. C. Ells à l'examen et l'analyse des sables bitumineux de la rivière Athabaska.

En 1914, Charles Camsell explora la section du pays le long des rivières Tazin et Taltson entre le lac Athabaska et le Grand lac des Esclaves.

La même année, F. J. Alcock releva la géologie d'une portion de la rive septentrionale du lac Athabaska.

Ainsi de suite chaque année jusqu'en 1917 inclusivement

En sorte que nous sommes assez bien documentés sur tout ce territoire de l'Amérique du nord, et les renseignements que nous continuerons de donner sur le bassin du grand fleuve Mackenzie ont toute l'exactitude et la précision désirables.

N. LeVasseur.

(*A suivre*)



L'ILE PELÉE

Le hasard d'une discussion, en plein parlement canadien, a mis quelques jours en vedette une île jusque là assez peu connue: l'île Pelée.

L'île en question se trouve dans le voisinage de la ville de Détroit, à l'extrémité ouest du lac Erié, dans le comté d'Essex-sud, province d'Ontario.

Sa superficie atteint à peine seize mille carrés, son sol est des plus fertiles, et puis elle compte une population de huit cents âmes.

Cette île a été formée, dans le cours des âges, par une série successive de rochers et les riches dépôts d'alluvion apportés par les tourbillons des Grands Lacs, quand leurs eaux obliquent à l'est vers le golfe du Saint-Laurent.

C'est un des rares endroits, paraît-il, au Canada, qui peuvent se vanter d'avoir été habités dans les temps préhistoriques. Autrefois, raconte le député de l'endroit, les *monds-builders* y érigèrent leurs forteresses, leurs tombeaux et leurs temples.

Pendant de nombreuses années, elle jouissait d'une assez grande renommée, à cause de ses grandes récoltes de raisin et de l'excellent vin qu'elle produisait. Aujourd'hui, on l'estime autant pour ses abondantes récoltes de blé, de maïs et de tabac. Mais l'île tient sa célébrité particulière d'une autre source; c'est qu'il se forme autour d'elle et autour de la pointe de même nom, laquelle s'avance dans le lac Erié sur une distance de neuf milles, d'énormes bancs contenant le meilleur sable et le plus fin gravier qui puissent se rencontrer, et que ces matières sont largement exploitées par les Américains pour la confection de leurs routes.

Cette dernière exploitation—nous pouvons le dire en toute liberté—s'est faite dans des proportions presque colossales. Les compagnies américaines nolisaient, à chaque saison, quinze cents à dix-huit cents vaisseaux pour transporter chez eux, aux ports de

Détroit, de Toledo, de Cleveland et de Windsor, le riche gravier et sable de route de l'ile Pelée. Bref, on a si bien fait, si bien dragué de part et d'autre que la pauvre île Pelée, démunie de ses forteresses naturelles, tend à s'amoindrir de jour en jour et menace de périr si on ne finit pas de l'amputer quotidiennement.

Il faut que le mal soit bien grand et bien avancé, puisque les habitants de la pauvre île se sont adressés à la fois au parlement fédéral et au parlement provincial pour obtenir qu'on cesse une bonne fois de leur enlever la terre sous les pieds! Ils n'auront pas la paix, ni le bonheur, ni la sécurité, disent leurs requêtes, qu'en autant qu'il sera interdit à tout venant d'emporter un grain de sable ou de gravier de l'autre côté.

E. R.

UNE COLONIE D'ACADIENS EN BRETAGNE

C'est de l'Amérique du Nord que viennent à la Bretagne bien des cultures qui font la richesse de son littoral, et Belle-Ile-en-Mer, pour n'en citer qu'un exemple, doit aux Acadiens l'introduction de la pomme de terre et les principaux éléments de sa prospérité agricole. Il s'agit d'une colonie transportée dans l'île en 1765, à la suite de la guerre de Sept ans. Les Anglais, maîtres du Canada, pénétrèrent sur le territoire acadien et voulurent enrôler les habitants dans leurs troupes pour combattre les Français. Les Acadiens, ayant énergiquement refusé, furent déportés en Angleterre jusqu'à ce que des négociations entamées lors de la paix de 1763 entre la France et l'Angleterre permirent de les échanger et de les faire venir en France.

On les intalla d'abord à Morlaix et à Saint-Malo, où ils recevaient la solde et les vivres de la garnison, vivant comme des "réfugiés" dans une situation essentiellement provisoire. Quelques année plus tard, leur pasteur se rendit à Versailles afin d'exposer au roi la conduite qu'ils avaient tenue pendant la guerre d'Amérique Louis XV, touché du patriotisme des Acadiens, leur concéda des terres à Belle-Ile, où ils arrivèrent à la fin de l'année 1765. Le gouvernement fit construire pour eux soixante-dix maisons et donna à chacun une vache, un cheval, trois moutons ainsi que les vivres de troupe et la solde pour cinq années.

A TRAVERS LE PAYS

Croisière et explorations dans le Golfe Saint-Laurent

Un de nos jeunes compatriotes, M. Emile Vaillancourt, de Montréal, a effectué une croisière d'un mois sur la côte nord du golfe de Saint-Laurent, désignée aussi sous le nom de Labrador canadien.

De ce long voyage—entre Betsiamis et Blanc-Sablon—M. Vaillancourt a rapporté des notes du plus haut intérêt et qui ont leur place dans ce Bulletin.

Il y a là, un peu éparpillée dans tous les postes du Labrador, une population de 9,206 habitants, dont 2,000 sauvages montagnais, nascapis et esquimaux.

La population sauvage—comme nous avons eu l'occasion de l'établir dans des numéros précédents—est demeurée à l'état stationnaire. Elle n'augmente ni ne diminue.

Les missions montagnaises, qui sont desservies par les pères Eudistes, sont principalement installées à Betsiamites, aux Sept-Iles et à Mingan. Il y a aussi un groupe de Montagnais (environ 500) à la Pointe-Bleue sur le lac Saint-Jean.

Il n'y a qu'une seule paroisse organisée sur la Côte-nord: c'est celle de Saint-Pierre des Esquimaux.

La principale ressource des habitants de la côte est la pêche, La saison commence en mai, avec l'arrivée du hareng. Le saumon fait ensuite son apparition. Il se prend annuellement une moyenne de 10,000 à 15,000 saumons qui sont expédiés frais sur les marchés canadiens et américains.

Après le saumon vient la morue, Les pêcheurs la prennent à la ligne de fond. La myenne annuelle est de 8,000 à 10,000 quintaux (112 livres). Cela représente un certain nombre de coups de ligne et une dose de patience sérieuse chez les hommes qui les ont donnés.

La pêche, si abondante qu'elle paraisse, fait à peine vivre son homme. C'est pour cela que plusieurs pêcheurs deviennent chasseurs l'hiver. Dans les postes divers, il est pris, bon an, mal an, pour une somme de 10 à $12,000 de fourrures.

M. Vaillancourt fait remarquer qu'il serait avantageux pour les habitants des villes et du Labrador, qu'un service de bateaux avec glacières fût établi sur la côte nord pour le transport du poisson frais. C'est une lacune dont on se plaint depuis plusieurs années.

Il n'y a pas mêne d'assez nombreux bâteaux pour faire le service. Que de saumons, que de flétans, que de harengs, dont on pourrait approvisionner les marchés de Québec et de Montréal, si un syndicat prenait l'initiative d'organiser une petite flotte? Et ce serait autant de fait pour diminuer le coût de la vie.

Nous l'avons déjà dit maintes fois, il y a toute une organisation à faire de ce côté. Le littoral du golfe a été trop longtemps laissé à ses propres moyens, et c'est parce que ces moyens étaient trop rudimentaires et trop restreints, qu'on n'a pas retiré de cette région de la côte toutes les ressources que pouvait lui procurer la mer.

Une autre lacune à signaler, c'est l'absence complète de banques.

Le système d'épargne le plus répandu, est le "bas de laine": Il n'existe aucun moyen de transmettre l'argent par télégraphe sur toute la côte.

Pour nous donner une idée de l'argent qui circule dans ces parages, voici d'après M. Vaillancourt, les prix payés par les traiteurs aux chasseurs pour les peaux vertes : renard rouge, de 35 à $38 ; renard croisé, de 80 à $100 ; renard blanc, de 50 à $60 ;renard noir, de 350 à $400 ; renard argenté, de 250 à $300 ; martre, de 50 à $60; loutre, de 50 à $60 ; vison, de 10 à $15 ; castor, de 12 à $14 la livre ; ours, de 18 à $20 ; lynx, de 28 à $30 ; belette, de 1.25 à $1.50 ; rat musqué, de 1.50 à $1.75 ; loup--marin, de 3.75 à $4.50 ; carcajou, de 10.00 à $15.00.

En dernier lieu, M. Vaillancourt rapporte une découverte fort intéressante faite par le capitaine Joseph Napoléon Côté, maître au cabotage et gardien du phare de l'ile Greenly, à l'enbouchure de la rivière du Blanc-Sablon.

Le capitaine prétend avoir découvert sur l'Ile-aux-Noix, voisine de l'ile Greenly, une borne d'arpentage ignorée jusqu'alors et qui donnerait à la province de Québec, la rivière de Blanc-Sablon ainsi que quelques arpents de terre en lisière à l'est de ce cours d'eau.

Lors du partage Bannerman il fut impossible de trouver un point de répère entre le cap Chidley et la côte nord. Il fut en conséquence décidé d'en établir un sur la Pointe-aux-Paresseux, à défaut d'autre endroit. C'est l'origine du partage actuel d'une partie des Labradors, canadien et terreneuvien, par la rivière Blanc-Sablon."

Nous aurons l'occasion, dans un prochain numéro, de revenir sur ce rapport.

—o—

En même temps que s'opérait cette croisière du Labrador, le ministère des terres et forêts, à l'instigation du ministre, l'honorable A.

Allard, faisait explorer nombre de rivières et de lacs presque perdus dans l'intérieur du Labrador canadien.

C'est M. Henri Bélanger, arpenteur géomètre, qui était chargé de ce travail qu'il vient à peine de complèter. Ce travail a porté tout d'abord sur les rivières nommées Ouchougan, aux Pécans, aux Castors, aux Poissons-Blancs, toutes dans le comté de Saguenay. Nous résumons ici même quelques unes de ses notes :

La rivière Ouchougan—appellée aussi rivière à Grégoire, est un tributaire de la rivière Marguerite. Elle est très accidentée, avec une succession de rapides. Il y a nombre de lacs sur son parcours et tous sont poissonneux, contenant surtout de la truite, du brochet et du poisson blanc.

Rivière aux Pécans.—Affluent de la rivière Moisie; elle se décharge dans la branche nord-ouest de la Moisie à 24 milles de son embouchure dans le golfe Saint-Laurent.

Une foule de tributaires alimentent ce cours d'eau, Citons notamment; la rivière aux *Castors*, la rivière aux *Poissons-Blancs*, la rivière *Grasse* et le petit Bras nord-ouest.

Sur les premiers cinq milles, cette rivière n'est à proprement parler qu'une série de rapides, mais plus loin, sur une distance d'environ onze mille, la rivière circule avec plus de régularité.

L'arpenteur a constaté que depuis la Moisie jusqu'à la rivière aux Castors, la région n'était qu'un vieux brûlé couvert d'une seconde mousse d'épinette, de sapin et de bouleau.

Cette région, toute lointaine qu'elle soit, parait être assez fréquenté depuis quelques années, par des chasseurs ou même des prospecteurs. Des imprudences ont du être commises par eux car une partie de la région a été dévastée par le feu.

Rivière aux Castors.—C'est, comme nous l'avons dit précédemment, un affluent de la rivière aux Pécans.

Elle prend sa source dans une série de lacs situés près de la ligne de partage des eaux et parcourt en distance une soixantaine de milles. Ce n'est sur son parcours que cascades et rapides.

La rivière aux Castors traverse un pays montagneux et rocheux. Par contre, la pêche y est abondante et la chasse excellente.

Rivière aux Poissons-Blancs.—C'est encore un tributaire de la rivière aux Pécans. A une distance de dix milles de son embouchure, ce cours d'eau se bifurque et forme deux branches dont l'une se dirige vers le nord et l'autre vers le nord-ouest. Elle renferme quantité de nappes d'eau dont la principale est le lac *Poisson-Blanc*, d'une longueur de dix-milles.

Rivière Grasse.—Ce tributaire de la rivière aux Pécans est peu

profond et n'occupe qu'une étendue de 25 milles en longueur. Ses bords sont boisés en épinette rouge et noir, sapin et cyprès.

C'est par cette rivière que les Indiens voyagent pour atteindre Shabogama sur le fleuve Hamilton.

D'après l'arpenteur Bélanger toute cette région est à peu près inconnue dans notre province et cependant elle mérite l'attention. Elle présente pour la pêche de très grandes ressources, et tous les lacs que l'on rencontre sont poissonneux.

Rivière Manicouagan.—Ce cours d'eau, situé à 200 milles de Québec, est l'un des plus considérables de la côte nord du golfe de Saint-Laurent. Les premières chutes qui ont 85 pieds de hauteur se rencontrent à une distance de sept milles

Il y a trois ans, le feu a détruit une bonne partie de la forêt jusqu'au grand lac Manicouagan, à cent milles plus haut.

L'arpenteur Bélanger a noté entre les deux cascades de la Manicouagan une montagne que l'on désigne sous le nom de *Montagne salée* et qui tire ce nom, paraît-il, d'une source d'eau salée jaillissant de cette montagne.

Rivière aux Rochers.—Ce cours d'eau se jette dans une baie de la Côte Nord du fleuve Saint-Laurent, dénommée Baie de Sûreté (*Shelter Bay*) par la Cie *Ontario Paper Limited* qui a acquis les concessions forestières et les pouvoirs hydrauliques de la rivière.

C'est un cours d'eau très considérable qui se divise en trois parties, la première s'appelant la rivière Dominique ou aux Foins, la branche du milieu, la *Gtakamo* et la troisième, le bras Nord-Ouest.

La Dominique a une longueur totale de 40 milles, mais les premiers quinze milles ne sont qu'une série de chutes et de cascades.

A la tête des rapides se trouve le grand lac Morin, d'une longueur d'environ six milles.

Sur la branche du milieu, l'arpenteur a relevé le lac *Pasteur*. Celui-ci a 14 milles de long sur trois quarts de mille de largeur. La côté est de ce lac est bien boisé, en épinette, sapin et bouleau.

Tout à côté, se rencontre le lac *Walker*—qui rappelle le nom du commandant de la flotte anglaise qui vint sombrer à l'île aux Oeufs en 1911. C'est un lac d'une grande profondeur en certains endroits et dont les rives coupée à pic dans le roc forment des caps de deux à trois cents pieds de hauteur. Ce lac mesure vingt-deux milles de longueur sur un mille de largeur.

EUG.-R.



MENUS FAITS GEOGRAPHIQUES

L'étendue des côtes maritimes du Canada est égale à la moitié de la circonférence du globe.

La plus grande profondeur de l'océan vérifiée à la sonde est de 5¼ milles, ou 25,750 pieds ou 4,620 brasses.

Le mont Everett, aux Etats-Unis, a été nommé d'après Edward Everett, homme d'Etat américain, né en 1794 et mort en 1865. Il mesure 29,002 pieds ou 3½ milles de hauteur.

Un mille carré contient 640 acres. C'est l'étendue d'une section au Nord-ouest canadien. Ces étendues cultivables sont sur le marché et par sections et par demi-sections ou 320 acres.

La nature pourvoit à tout, et l'homme est encore bien loin de lui avoir fait dire son dernier mot. Par exemple, aux Philippines, au lieu d'employer des carreaux de vitre aux fenêtres, on se sert de grandes écailles ou coquilles extraites du fond de la mer. Il existe dans la faune marine de cet endroit du globe, un mollusque bivalve, dont les écailles mesurent de sept à huit pouces de diamètre et dont la minceur est telle qu'elle est d'une transparence absolue.

Cette écaille remplace parfaitement la vitre qui est hors de prix aux Philippines.

La rivière Ottawa mesure 600 milles.

La paroisse de Percé est sous le vocable de Saint-Michel de Percé. Le village a reçu son nom du célèbre rocher de Percé. Ce rocher a 310 pieds de hauteur, un arpent et demi de longueur et de 4 à 5 arpents de largeur. Son ouverture mesure 60 pieds de hauteur et 80 pieds de largeur. A marée basse on y passe à pied sec.

Le *boumerang* ou lance des Polynésiens est armé d'une dent de requin soigneusement aiguisée. Cette arme cause une affreuse

blessure en écharpillant les chairs. Une autre arme non moins cruelle, en usage dans l'archipel austral. est une sorte de poignard pourvu aussi d'une dent de requin finement aiguisée en double tranchant.

Les expériences que l'on a faites de la résistance de la glace ont donné jusqu'ici les résultats suivants : Une glace de 2 pouces d'épaisseur supporte un homme de poids moyen, 150 ou 160 livres; une de 4 pouces d'épaisseur supporte un homme à cheval ; une de 5 pouces, un canon de 80 ; une de 8 pouces, toute une batterie d'artillerie ; une de 10 pouces, une foule énorme.

Au mois d'avril dernier, voici quel était l'état de la population à Strasbourg, chef-lieu du Bas-Rhin, qui était alors de 160 à 170 mille habitants.Alsaciens: 50%; Allemands-Alsaciens, 10% ; Allemands, 28%; autres 3 pour cent.

L'un des plus grands cratères volcaniques connus est celui du mont Krabmal dans l'Alaska. Il mesure pas moins de neuf milles de circonférence et a une profondeur de deux mille pieds.

Le Japon, au point de vue de l'instruction publique, est le pays le plus avancé de tout l'Orient. La population a aussi, en thèse générale, le caractère le plus agréable; japonais et japonaises, on se plaît à le dire, sont les Français d'Orient.

On compte dans leur pays, en dehors de huit universités, 37,810 écoles élémentaires. Le gouvernement contrôle dix-huit écoles techniques de haut rang, dont le cours obligé est de quatre ans. On y entre que sur diplôme de gradué d'une école intermédiaire.

Quant aux écoles d'arrondissements et aux écoles privées, elles sont encore plus nombreuses.

Chicago a 11,755 milles de boulevards; comme dans un mille de longueur on compte 5,280 pieds, on a donc comme total 62,066,400 pieds.

L'Ecosse, séparée qu'elle est de l'Angleterre par le détroit de Solway, les monts Choviots, la rivière Tweed, et, de maints autres côtés, par des bras de mer, a une superficie de 30,405 milles carrés; tandis que la Suède a une superficie de 172,300 milles carrés.

De l'Italie nous arrive la nouvelle d'une entreprise d'un nouveau genre. Une compagnie, formée à Milan, annonce le prochain depart d'une "exposition flottante" de produits de manufacture italienne. Au lieu de prendre un nom anglais comme nombre de canadiens-français font, elle s'intitule tout simplement *Il Consorzio per il commercio d'Oriente.* (syndicat pour le commerce d'Orient). La compagnie a nolisé un grand vaisseau, qui prendra son chargement à Gênes, et fera escale à Livourne, à Naples, à Messine, aux

différents ports de la Mer Noire, y compris Odessa, et à ceux du Levant et de la Syrie.

Voilà une entreprise d'une indéniable logique, parce qu'elle comporte une grande leçon de choses; de part et d'autre, exposants, négociants et acheteurs joueront cartes sur table. On aura sous les yeux des échantillons des produits du pays, leur nature, leurs qualités, les bordereaux de prix, les catalogues, des imprimés contenant des descriptions détaillées des produits, les renseignements voulus sur les frais de transport, de manutention et du fisc. Les acheteurs donneront des commandes à coup sûr.

Les mouvements du vaisseau seront soigneusement annoncés à chaque port et les corporations commerciales et négociants seront invités à venir visiter l'exposition.

Il va sans dire que les produits seront mis en montre avec tout l'art latin. Les marchandises seront envoyées de suite en consignation directe aux acheteurs.

Le mouvement est digne d'être imité dans tous les centres commerciaux et nous le signalons à l'attention sérieuse de notre chambre de commerce.

Au point de vue géographique, il a aussi grand intérêt.

N.-L.





A Cap-Chate.—Comté de Gaspé. Les trancheurs de morue. Cap Chate est tenu pour un des bons postes de pêche de la côte sud.



QUELQUES REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE LA GEOGRAPHIE

(*Suite et fin*)

Depuis un demi-siècle il s'est produit un élargissement notable dans nos connaissances du globe. Les surfaces marines sont interrogées jusqu'au pôles, et les espaces continentaux de pénétration difficile à l'égard du relief et du climat—-jungles, déserts, plateaux frigides—ont livré tant de leurs secrets que l'ère des grandes découvertes est définitivement close et que la cartographie peur combler ses derniers vides. A partir de 1860 l'exploration dès fonds marins nous a livré tant de secrets qu'elle achève de déchiffrer le plan architectural de l'écorce terrestre, ce qui fait voir les rapports étroits qui sont entre le relief immergé et le relief émergé. Les coups de sonde et les coups de drague moissonnent en même temps de précieuses données sur les courants, les températures et les êtres vivants, à toutes les profondeurs. Ces données servent de point de départ à des enquêtes sur les relations étroites et obligées qu'il y a entre les surfaces océaniques et les masses continentales à l'égard du climat, ainsi que sur la répartition de la vie pélagique. Allant des abimes aux altitudes, les physiciens ont poussé plus avant l'étude du ciel. L'usage du baromètre, rajeuni par le concours de la télégraphie, fait prévoir en tout temps, deux jours à l'avance, des perturbations atmosphériques dont le foyer est séparé de l'observateur par une demi-circonférence du globe. Cerfs-volants, ballons-sondes èt stations météorologiques procurent tout à la fois d'exactes données, qui ont permis de figurer sur la carte cette chose essentiellement mobile qui se nomme les aires climatiques. De leur côté, les naturalistes, profitant de l'exemple de Humboldt, ajoutent à leurs ouvrages de savoureux, de lumineux chapitres qu'ils intitulent: *Géographie botanique* ou *Géographie zoologique.*

L'organisation des services officiels de la statistique fournit

des données résolument de plus en plus voisines de la réalité, qui permettent d'étayer avec assurance des observations de démographie et d'économie sociale. Enfin les sociétés de Géographie qui, depuis leur origine, avaient limité leur action a décerner des médailles aux explorateurs, se mettent résolument à l'étude, s'adaptant ainsi aux besoins et aux conditions de l'heure. Grâce à l'apport de tous ces matériaux et à l'orientation nouvelle des recherches vers une plus grande exactitude, une synthèse devenait possible.

* * *

Tant de faits acquis ont multiplié les points de contact entre les domaines du savoir, en même temps que les points de comparaison entre les lieux terrestres. En vérité, les idées claires et les notions positives sont autrement plus nombreuses qu'au temps de Humboldt et de Ritter. En outre, la vie des sciences s'est concentrée davantage dans les universités, dans des foyers où l'on pénètre soit par devoir soit par intérêt les dires des penseurs de toute catégorie; et bientôt s'affermit l'idée aucunement nouvelle que ce ne sont pas les faits acquis, mais plutôt les savants, qui font les sciences.

Par ailleurs, à mesure que s'élargit leur domaine, que leur objet se précise et que s'affirme leur méthode, les sciences naturelles voient dans la géographie une rivale dont il faut redouter les empiètements. On feint de ne pas se rappeler avec Adam Smith que "les sciences ont toutes des points de contact."

Nous sommes en 1878. C'est bien inutilement que Victor Duruy entreprend de réorganiser l'enseignement géographique en y faisant pénétrer la conception rittérienne. Si son caractère de doctrine morale lui assure bon accueil parmi les philosophes, le plan de synthèse des sciences qu'elle contient en germe paraît pour le moins téméraire, à cette époque où les cadres des sciences se déplacent. Tant d'audaces et d'exagérations choquent le goût français ami de la clarté. Voulant expliquer ce fait, Marcel Dubois a rappelé qu'alors la plupart des géographes de son pays sont "issus du noviciat historique et littéraire, qui apprend à aimer le sens critique et la mesure." (1)

Au lieu d'épouser la conception rittérienne, que l'on pourrait qualifier d'intégrale, les universitaires de France, conscients des mérites de l'école historique, continuent de confondre l'art et la

1—Le *Correspondant*, 10 mai 1914.

science, en exaltant le procédé descriptif. Forts de l'exemple que leur ont donné Michelet et Taine, ils se rivent à cette pensée très juste, d'ailleurs, qu'on ne peut guère décrire sans raconter, non plus que raconter sans décrire. Histoire et poésie naturelle, évocation des souvenirs et description timidement raisonneuse,—voilà bien à quoi se réduisait encore la géographie française.

Dans un Etat aussi remarquable par la variété des "pays", des régions naturelles et des coins de terre, comme lourds de souvenirs, l'attention allait à une "géographie descriptive,"—si vraiment il puisse exister une pareille chose,—où sont indispensables les qualités de composition et l'art de "faire voir."

Cette école du régionalisme est sans doute une merveilleuse discipline de précision rigoureuse. Mais il faut admettre que, pour discourir sur un fait quelconque, quelque peu complexe, s'observant dans un Etat, voire dans une région naturelle,—fait dont la cause ne réside pas sur place et qui se produit parfois à grande distance,—la méthode régionale était et reste une faillite.

Une telle conception de la géographie en faisait une science exclusivement nationale, répondant aux exigences du moment. Ce régionalisme devait prendre fin au cours de la période qui fut témoin de l'organisation des domaines scientifiques et des domaines coloniaux.

Ce qui s'enseignait en Europe de géographie, qui fût digne de ce nom, il y a quarante ans à peine, l'était dans les universités allemandes. Chacune d'elles eut bientôt sa chaire où l'on commentait les principes et la méthode—encore imparfaite sans doute—du maître Ritter. Ses interprètes les plus autorisés sont alors l'ex-nouvelliste Frédéric Ratzel et le baron Ferdinand de Richthofen. C'est au pied de leurs chaires, mais surtout dans leurs ouvrages, que les jeunes universitaires de France vont puiser une bonne part des idées directrices qui caractériseront une renaissance de la géographie en ce pays.

En Grande-Bretagne, il faut citer les heureux efforts de MM. J. Mackender et A. J. Herbertson, tous deux de l'université d'Oxford, pour vulgariser cet enseignement. Mais pourquoi faut-il que des voix prétendues autorisées fassent croire que, de nos jours encore, la géographie doit être "*a series of pictures with appropriate letter-press and with more or less appropriate morals to adorn the tale*"? (2) ou encore: "*We should, I believe, 'think imperially' to*

2—Douglas W. Freshfield, dans son rapport de président de la section de géographie, devant la British Association for the advancement of Science, Sheffield, 1904, p. 612.

more purpose if we also take pain to think geographically". (3)

On se refuse à la croire pour ce qu'elle est, lorsqu'on lui attribue comme fonctions maîtresses "*to serve as a popularising medium for such sciences as, geodesy geology, climatology, and also to serve as a means of bringing together* (rassembler) *the workers of these sciences.*" (4)

Abstraction faite de ce que professent quelques universitaires, en Grande-Bretagne, la géographie n'existe pas au delà de l'exploration réussie, de la cueillette des données qui facilitent l'exploitation économique du monde, et de la topographie pour les services qu'elle rend à la politique coloniale, dans les questions de frontières.

En France, pays où tant d'idées—les indigènes comme les étrangères—se coordonnent, se disciplinent et se clarifient, on est arrivé plus tôt qu'ailleurs à une juste conception de l'ensemble.

Cette aptitude à saisir la pensée des autres et à refléter diverses lumières, pour finir par les dépasser toutes,—ce qui n'est pas sans rapports avec l'esprit d'universalité propre aux Novo-Latins,—ne pouvait aller sans l'épreuve des systèmes et l'opposition parfois violente des opinions, voire le choc des sentiments individuels.

Albert de Lapparent, géologue de carrière, esprit supérieur, servi par une vaste culture et des rapports assidus avec les sociétés savantes de l'étranger, tenait beaucoup pour la distinction des géographies littéraire et scientifique, qu'il opposait l'une à l'autre, en prétendant procurer à celle-ci une base unique: la géologie.

Le doyen de l'université de Paris, Auguste Himly, dernier représentant de la vieille école historico-littéraire, voulut démontrer par son *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale* que la géographie ne saurait être que la sœur jumelle de l'histoire.

Emile Levasseur, si plein de clartés dans son enseignement de la géographie générale, ne cessa d'évoluer jusqu'à ce qu'il eut réduit cet enseignement aux seuls faits d'ordre économique.

* * *

Mais voilà que s'ouvrent les carrières de deux intelligences d'élite.

A partir de 1874, Paul de la Blache initie la clientèle universitaire de Paris aux influences que les conditions physiques exercent

---

3—Ibid.

4—Lt-col. Close, dans son rapport de président de la section de géographie devant la British Association for the advancement of science,—, 1911, p. 443.

sur l'évolution des races, et, avec l'appoint d'un grand charme littéraire, il propage beaucoup des idées fécondes dont l'origine se trouve dans certains passages de l'*Esprit des Lois*,—idées trop lestement mises au rancart, mais qu'à l'exemple de Ritter on avait habilement développées en Allemagne.

"Une individualité géographique, écrivait ce chef d'école dans un de ses remarquables ouvrages, ne résulte pas que de simples considérations de géologie et de climat. Ce n'est pas une chose donnée d'avance par la nature. Il faut partir de cette idée qu'une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme. C'est lui qui, en la pliant à son usage, met en lumière son individualité. Il établit une connexion entre des traits épars; aux effets incohérents de circonstances locales, il substitue un concours systématique de forces. C'est alors qu'une contrée se précise et se différencie et qu'elle devient à la longue comme une médaille frappée à l'effigie d'un peuple" (5).

Et voici Marcel Dubois, un normalien qui se destinait à l'histoire. Mais en parcourant les terres classiques de la Méditerranée orientale où il s'occupe à recueillir les éléments de ses thèses de doctorat, il trouve sa vocation. Pour avoir été dressé à l'esprit critique par les leçons de Fustel de Coulanges, et pour avoir médité sur les commentaires que Vidal de la Blache faisait de Humboldt et de Ritter, pourquoi ce normalien, qui avait appris comment se forment les idées générales, "n'eût-il pas saisi dans un pays de bassins fermés... l'influence de la division du sol sur le statut des républiques grecques, toutes enfermées par des montagnes qui leur servaient à la fois de limites naturelles et de frontières politiques? En voguant au milieu des Cyclades, comment n'eût-il pas discerné le rôle de la mer, seule voie de communication entre des ports épars?"

Venu à la géographie par l'histoire, "il concevait son enseignement comme un tableau de l'activité humaine aux prises avec les phénomènes cosmiques; ce fut une sorte de philosophie appliquée à la recherche du progrès." (6)

Lorsqu'en 1885 Marcel Dubois, dont la réputation avait déjà franchi les murs de Nancy, fut chargé de réorganiser les études géographiques à la Sorbonne, on le salua comme un chef d'école.

N'ayant rien du spécialiste, il défendit sa méthode contre les empiètements des géologues et des régionalistes. En s'attachant

---

5—*La France, tableau géographique,* mis en tête de l'*Histoire de France,* publiée sous la direction d'Ernest Lavisse, Paris, 1903, t. I, p. 8.

6—Robert Perret, "Un grand géographe, Marcel Dubois", article nécrologique. *Correspondant,* 10 nov. 1916, p. 485.

à démontrer que la géographie est avant tout une enquête philosofique sur l'influence du milieu," (7) il estima qu'elle ne doit demander à la géologie que juste ce qui peut rendre compte des formes actuelles et directement observables du relief, et que la tâche d'expliquer les phénomènes contemporains avec une série d'hypothèses doit rester le lot du géologue. Aux tenants de l'école régionaliste il montra combien, de nos jours surtout, ce serait méconnaître la réalité des faits, que de s'obstiner à morceler imaginairement les Etats en régions prétendues naturelles, à les considérer comme autant d'"alvéoles où s'incrusterait l'humanité". (8)

Cet homme, qui mérite si justement de s'appeler le renovateur de la géographie, n'a mis sa signature que sur un tout petit nombre de livres; mais plus de trente promotions lui ont permis de constater l'excellence de son enseignement. On chercherait en vain des œuvres géographiques mieux ordonnées et plus riches de faits directement observés que le *Sahara* d'Henri Schirmer, la *Nouvelle-Calédonie* d'Augustin Bernard, et la *Géographie de Terre-Neuve* de Robert Perret, qui sont autant de thèses de doctorat entreprises sur les conseils du maître.

De toute évidence, cette marche progressive des études géographiques en fait une science surtout française. Mais il ne faut pas oublier ce qu'elle doit au labeur des savants de l'étranger. Bien qu'il n'y ait pas ici de noms qui s'imposent à l'attention, Allemands et Américains ont fait œuvre féconde, au cours du dernier demi-siècle. Des théoriciens allemands, opiniâtres compilateurs "qui ont butiné dans les explorations d'autrui comme de savantes abeilles" (9), ont trouvé ce que ne soupçonnaient pas toujours les géographes de France, à vues spécialisées et par conséquent incomplètes. Si toute vérité est synonyme de beauté, sa possession fait songer au pénible travail du hercheur. C'est grâce à cet ouvrier, vraie fourmi des couches carbonifères, que s'alimentent les machines à vapeur, que circule le gaz d'éclairage et que la multitude des sous-produits de la houille contribue à 'nuancer' nos existences.

Et si les maîtres français ont fini par comprendre qu'en cet ordre de recherche, peu importe le point de départ, puisque le point d'arrivée est le même; s'ils ont compris que plus d'une avenue conduit à la vérité; s'ils se sont rendus compte que les écoles historique, régionaliste et géologique ne représentent en somme que des aspects

---

7—Marcel Dubois, "Géographie et géographes, l'évolution de la géographie, *Correspondant*, 10 juin 1914".

8—Robert Perret, art. cité, p. 495.

9—Robert Perret, "Un grand géographe", *Correspondant*, 10 nov. 1916.

différents d'un vaste domaine d'enquête, ils le doivent un peu encore aux enquêtes révélatrices du service géologique des Etats-Unis.

"Tandis que les Américains, nés dans un pays sans traditions lointaines, sont arrivés à la géographie par les sciences naturelles les Européens héritiers des civilisations antiques y sont venus par l'histoire. Les uns se sont formés dans un désert et les autres ont fini par discerner le plan de la création à travers les œuvres des peuples et des rois. A force d'étudier, sur les plateaux du Nouveau-Mexique, les rapports qui unissent les aspects du terrain aux formes botaniques et zoologiques de la vie, les émules de Powell, de Lawson et de Gilbert se sont aperçus que la forme suprême de la vie physique est représentée par le corps de l'homme et que les plantes constituent le jardin magnifique mis à sa disposition par Dieu. Lecteurs, disciples ou critiques d'Hippolyte Taine, à force de scruter l'âme, les Français ont cherché à reconnaître dans quelle mesure nos facultés sont déterminées par le monde extérieur et ont essayé de fixer les liens qui rattachent notre cœur à sa guenille et cette guenille à l'univers. Tels sont les points de départ, l'un idéal et l'autre matériel, d'où se sont élancés les esprits des deux mondes pour aboutir au carrefour de la géographie". (10)

Adieu donc, énumérations, que l'on a voulu confier à la mémoire, avec le secours des rimettes ; adieu, tableaux de la nature que l'on accumule afin d'enthousiasmer, au risque de mentir à la réalité; adieu, statistiques dont personne ne peut garantir la fidélité, Le divorce est irrévocable. Qui veut géographier doit concevoir et exposer l'enchaînement des phénomènes inorganiques, biologiques et humains dont le monde est le théâtre perpétuellement changeant.

EMILE MILLER

Professeur de géographie à l'université de Montréal.

10—Robert Perret, art. cité, *Correspondant*, 10 nov. 1919, pp. 482, 483.

LES COMMENCEMENTS D'UNE COLONIE

Le peuple intelligent et progressiste qui habite les belles terres du Lac St-Jean a des lettres de noblesse en tête de son histoire.

Bien que les relations, laissées par le Père Crespieul, missionnaire aux pays du nord au 17e siècle, mentionnent qu'il se faisait de la culture autour de la chapelle de sa mission de Métabetchouan rien n'indique que ces essais aient donné suite à des développements de permanence.

Ce n'est qu'au milieu du siècle dernier, en 1855, que de véritables colons ouvrirent les premières terres à l'endroit où s'élève aujourd'hui Roberval. Le premier colon fut Thomas Jamme. Il tailla son domaine sur les bords de la rivière Ouiatchouan, du côté nord. L'année suivante, son frère Ambroise vint l'y rejoindre. La récolte du blé de 1856 ayant été presque phénoménale il construisit à l'automne de cette année-là le premier moulin à mouture au pied des chutes de la rivière. Ce moulin, qui existe encore, fut restauré par M. Arthur du Tremblay, de Roberval, et il appartient aujourd'hui à la Compagnie Electrique de cette ville.

Or, Thomas Jamme, comme l'établit M. Ernest Gagnon, dans ses "Choses d'Autrefois", fut le descendant de ce Jamme dit Bellegarde qui reçut le dernier soupir de Montcalm.

C'était au soir du 13 septembre 1759. La bataille des plaines d'Abraham sonnait le dernier glas de la liberté française au Canada. Le Marquis de Montcalm, mortellement blessé, avait été porté par un jeune officier d'ordonnance dans une maison voisine du couvent des Ursulines. Le vainqueur de Carillon avait demandé qu'on le laissât seul avec Dieu. Mais auparavant il appela son ordonnance qui pleurait à ses côtés et lui dit: "Je n'ai pas de parents ici, mais tes soins pour moi ont été ceux d'un fils." Puis, lui tendant sa montre, le général dit au soldat: "Prends cet objet qui m'était cher; il te rappellera que ton général a été content de toi jusqu'à son dernier soupir".

Et ce brave officier s'appelait Jean Jamme, qui, peu d'années après, se mariait à Québec, et fut l'ancêtre de ces vaillants pionniers dont la noblesse et le courage n'ont eu d'égal que la grandeur et la beauté de la mission, portée bien haut par cette race de francs terriens dont le pays du Lac St-Jean est si justement fier.

ALPHONSE DESILETS

LA CONVENTION DE LA HAYE

Il semble que ce titre jure après les terribles événements qui viennent de se passer. Cette institution créée pour faire régner la paix dans le monde entier et arriver, si possible, au désarmement universel, a piteusement sombré, en un jour, dans la débâcle générale de l'Europe. On lui croyait pourtant longue vie, entourée qu'elle avait été dès son berceau, de garanties de toute espèce, des sympathies de tous les souverains, de l'adrésion de toutes les nations. Et comme si ce n'était pas assez, tous les pays avaient eu le souçi de se faire représenter dans cet aéropage par ses hommes d'Etat les plus reputés, par les sages de chaque nation. Dérision des choses de ce monde ! cette institution qui apparaissait si belle de promesses d'avenir est disparue sans avoir perçu le terrible et sanglant conflit qui a bouleversé et ruiné le monde. Elle s'est effondrée sans qu'on l'eut même consultée sur les noirs desseins que l'on préméditait dans les cours européennes.

Il ne faut pas trop s'étonner de cette disparition inattendue. C'est un peu le sort de toutes les institutions humaines qui sont aux prises avec des ambitions ou des intérêts diamétralement opposés. Elles peuvent fleurir en temps de paix, mais survienne un événement capital qui affecte ou lèse les peuples, elles deviennent impuissantes dans l'action.

En toute probabilité, on ne parlera plus de sitôt de la Convention de la Haye, puiqu'elle est remplacée par la Société des Nations. Il n'en est pas moins intéressant de rappeler dans quelles circonstances elle fût créée.

La Convention de la Haye fut avant tout l'œuvre de l'ancien Czar de Russie, Nicolas II, que la révolution bolcheviste a assassinée avec toute sa famille. Nicolas,—tous les publicistes lui ont déjà rendu cette justice,—désirait ardemment la paix du monde, et c'est pour l'obtenir que le 24 août 1898, il proposa à toutes les puissances, la réunion d'une conférence dans laquelle serait examiné le moyen de mettre un terme aux armements qui faisaient peser sur tous les peuples d'effroyables charges militaires, incompatibles avec la prospérité publique. Quelques mois plus tard, une circulaire nouvelle précisa les sujets dont devraient s'occuper les membres de cette réunion. Ils auraient à étudier la marche à suivre non-seulement pour arrêter les progrès du militarisme, mais encore pour interdire l'emploi de certaines armes, de certains engins ou de cer-

taines substances destructives, prévenir les conflits armés, par les moyens pacifiques dont peut disposer la diplomatie internationale.

Il n'y a pas lieu de rappeler ici comment les Allemands ont respecté les clauses de cette convention !

Quoiqu'il en soit, la première conférence put se réunir dans la capitale de la Hollande, le 15 mai 1899. Vingt-six Etats y étaient représentés, et après de longues délibérations furent arrêtés les termes du traité qui a pris place dans l'histoire sous le nom de *Convention de la Haye.*

Les historiens futurs reprocheront sans doute à cette institution de n'avoir accompli qu'une œuvre éphémère, Ce qu'ils ne sauraient méconnaître c'est que Nicolas II, nonobstant toutes ses fautes, avait obéi à une sage inspiration en prenant l'initiative d'une réforme aussi salutaire et qu'il n'a pas dépendu de lui s'il n'a pu réussir à assurer la pacification du monde.

E.-R.





LE VIEUX QUÉBEC EN 1709

Description par le P. Silvy

L'établissement de ce pays a commencé sous le règne de Louis le juste, qui le remit en 1628 entre les mains d'une compagnie pour le faire établir et pour en faire le commerce. Deux choses porteront ce prince à cet établissement; l'augmentation du commerce qu'il procurait par ce moyen à ses sujets, et l'envie qu'il avait de faire annoncer la véritable religion aux sauvages. Ces grands et pieux desseins ont été exactement suivis par Louis quatorze, notre invincible monarque, lequel encore plus grand par sa piété et sa prudence que par ses victoires, retira en 1663 ce pays des mains de cette compagnie pour travailler par luy même à procurer ces biens à ses sujets et à ces sauvages. Ses soins bénits du Ciel et conduits par sa sagesse ordinaire ont réussy; le commerce des Français s'est étably et s'augmente de plus en plus dans cette partie de l'Amérique. Plusieurs des nations sauvages qui nous sont connues ont des missionnaires qui les instruisent dans la foy; elles les souhaitent, elles en demandent, et on peut espérer qu'elles seront toutes un jour dans le bon chemin. Il y en a beaucoup qui depuis leur instruction sont bons catholiques et qui font honte par leur piété et leur exactitude au service divin à la plupart des Français qui n'ont point cette ferveur qu'on voit paraître dans ces sauvages.

Il y a trois villes dans cette colonie, celle de Québec en est la capitale, elle est située par les 45 degrez 52 minutes et à 120 lieues de l'entrée du fleuve, c'est le séjour ordinaire du gouverneur et lieutenant général que Sa Majesté envoye dans ce pays lequel en est

aussy le gouverneur particulier, celuy de l'intendant, le siège de l'évesque, et où le conseil supérieur qui juge souverainement de tous les procez qui arrivent entre les particuliers est étably. Ce conseil est composé du gouverneur, de l'évesque, de l'intendant, qui y fait les fonctions de président, de douze conseillers dont il y en a onze laïcs et un clerc, d'un procureur général et d'un greffier. Il y a aussy une première jurisdiction qui se nomme la prevosté, laquelle est composée d'un lieutenant général, d'un lieutenant particulier, d'un procureur du roy et d'un greffler.

L'état major est composé d'un lieutenant du roy et d'un major, Sa Majesté entretient en cette ville un commissaire d'artillerie, un ingénieur, un maître d'hydrographie qui est obligé de tenir école publique, un maître canonier et un armurier pour avoir soin de la salle d'armes. Elle y entretient aussy un médecin et deux chirurgiens pour l'hôpital. Auparavant que de vous parler de l'étymologie du nom de cette ville, je crois devoir le faire de celle de ce grand continent. Il a été découvert par les Espagnols lesquels y ayant mis pied à terre et n'y trouvant rien de considérable l'abandonnèrent aussitost; on n'y trouve point aussy n'y du costé du climat n'y de celuy de la richesse ce qui peut arrester ces peuples dans un pays. Ils le nommèrent Capadynada, c'est-à-dire Cap de rien, dont il est venû par corruption le nom de Canada.

Pour le nom de cette ville, comme elle est située en partie sur un gros cap qui avance beaucoup et qui fait une espèce de bec dans le fleuve, les premiers qui le virent qui étaient Normands, remarquant la figure qu'il faisait se mirent à dire les uns aux autres: Queubec! Depuis ce tems cet endroit a porté ce nom et on l'a donné à la ville qui y est bastie. (1)

Cette ville est partagée en haute et basse: celle-ci est sur le bord du fleuve et est toute remplie de maisons; il y a une église qui est un ayde de la paroisse de la haute ville, et une maison des sœurs de la Congrégation desquelles je remets à vous parler dans la description que je vous feray de la ville de Montreal. C'est vis à vis de cette basse ville que les vaisseaux mouillent; la rade y est d'une bonne tenue et se trouve deffendue par une platte forme de pierre où il y a plusieurs pièces de canon de 24 livres de balles en batterie; à côté de cette platte forme on échoue les barques et l'on les fait

---

(1) Cette double étymologie du Canada et de Québec à déjà été donnée dans le *Bulletin* et elle est absolument différente de celle du P. Silvy. Nous tenons cependant à reproduire intégralement le texte même de l'étude du P. Silvy, pour montrer ce que l'on pensait de Québec et de Montréal, il y a deux cents ans.—E.R.

hyverner. Cet endroit s'appelle le Cul de Sac, il y a peu d'eau et un navire de cent vingt tonneaux ne pourrait pas s'y echouer assés haut pour y estre en sûreté.

On monte de la basse ville dont je viens de vous parler à la haute par une côte très raide et très mauvaise. On voit sur le haut du rocher le château Saint Louis qui sert de logement au gouverneur, à côté duquel il y a deux batteries garnies chacune de plusieurs canons qui battent toutes deux sur la rade. C'est dans cette haute ville qu'est baty le palais épiscopal, la cathédrale qui sert de paroisse, un séminaire qui est à côté qui dépend de celuy des Missions Etrangeres de Paris, les Jesuites, les Récollets, les Ursulines et l'hopital. Toutes ces maisons ont tous les ans des pensions de Sa Majesté, laquelle aussy attentive à faire du bien aux sauvages qu'à ses propres sujets paye les Jesuites pour les missions de ces sauvages, et pour les classes destinées à l'instruction de la jeunesse, les Ursulines pour prendre soin des filles sauvagesses et les instruire, le séminaire pour former des prestres pour les cures et pour la subsistance de ces curés après qu'ils ne peuvent plus servir, l'hopital pour les secours qu'il donne aux pauvres malades tant français que sauvages, les Recollets pour le service qu'ils rendent au public fournissant de leurs sujets pour les cures et pour les missions sauvages. Je ne finirais point, Mr, de vous marquer tous les dons annuels de Sa Majesté, j'aurais bien plus tost fait en vous disant que toutes les maisons religieuses et les établissements qui peuvent procurer l'avantage de cette colonie s'en ressentent. Cette haute ville n'est pas si remplie de maisons que la basse, il y a bien plus de terrain ou en jardins ou en vide que de batiments; les rues en sont très raboteuses, le fond n'étant que du roc; elle est entourée de pieux, terrassée avec des cavaliers d'espace en espace garnis de canon; mais depuis quelques années on a commencé une enceinte de pierre en descendant sur le bord de la petite rivière Saint-Charles. Il y a un petit faux bourg qui se nomme le fauxbourg Saint Nicolas. C'est dans cet endroit qu'est bâti le palais où l'on rend la justice, l'intendance et les magasins du roy: il y a aussi une maison et une chapelle qui s'appelle Saint-Roch et un jardin qui appartient aux Recollets.

En sortant de ce fauxbourg on trouve un grand magasin où on a fait autrefois de la potasse; mais le sieur de la Chenaye qui avait entrepris cet établissement étant mort, on ne l'a point continué.

Ensuite de ce magasin est la maison où logeait ce négociant qui s'appelle la maison blanche. A un demi quart de lieue, ou environ de ce fauxbourg est l'hopital general qui est desservi par des religieuses du même ordre que celles de l'hopital de cette ville; l'endroit où elles sont presentement s'appellait Nôtre Dame des Anges et a été le premier établissement des Recollets, qui l'ont cedé à M. de Saint Valier, à present evêque de ce pays, qui est leur fondateur moyennant du terrain qu'il leur a donné dans la ville.

P. SILVY



re de Cap-Chate.—Bonne rivière à saumon et à la truite de mer, sur la côte de Gaspé. On a érigé un beau pont à l'embouchure de la rivière.

LE SAGUENAY

Avant la Civilisation

Au cours de son second voyage, en 1534, Jacques-Cartier apprit des sauvages que le pays entier se divisait en trois royaumes : 1o le Saguenay, s'étendant de l'Ile d'Anticosti à l'Ile-aux-Coudres ; 2o le Canada, compris entre cette île et Hochelaga; 3o Hochelaga dans l'est.

Les neuf tribus montagnaises qui peuplaient le Saguenay ont presque complètement disparu; c'est à peine s'il en reste quelques familles à Betsiamis, sur la Côte Nord, à la Pointe-Bleue, quelques milles au nord de Roberval et en quelques points situés sur la hauteurs des terres, en allant vers la Baie d'Hudson.

Ce que l'on convient d'appeler la région du Saguenay, aujourd'hui, c'est le territoire des comtés du Lac-Saint-Jean, de Chicoutimi et du Saguenay proprement dit.

Les premiers Missionnaires

Ce sont les RR. PP. Jésuites qui ont été les premiers à évangéliser les sauvages du Saguenay. En 1640, peu après leur arrivée en Nouvelle-France, ils établirent une mission à Tadoussac. En 1661, les RR. PP.. Druillettes et d'Ablon remontaient le Saguenay et traversaient le lac Saint-Jean. En 1671, le R. P. Albanel faisait le même trajet poussant son exploration jusqu'à la Baie d'Hudson.

Les Jésuites bâtirent de bonne heure, des chapelles à Tadoussac, à Chicoutimi et à Métabetchouan. En 1882, les prêtres séculiers succédaient aux Jésuites.

Les débuts de la Colonisation

Sous la domination française, le Saguenay était affermé comme pays de chasse et de pêche. Il en fut de même après la cession, pendant près d'un siècle.

En 1828, la législature du Bas-Canada fit faire, dans le Saguenay, une exploration qui marqua le commencement de la colonisation dans ces parages. La besogne fut ardue, car, si le sol était difficile à défricher, la compagnie de la Baie d'Hudson mettait tous les obstacles possibles à la mise en culture du sol saguenayen.

Ce sont des paroissiens de La Malbaie qui ont voulu les pre-

miers partager avec cette compagnie l'exploitation du Saguenay. La célèbre "Société des Vingt et Un", tout en manquant son premier but, qui était de faire l'exploitation forestière à la Grande Baie, a déclanché, néanmoins, un heureux mouvement de colonisation vers le nord.

En 1848, trois sociétés de colonisation se fondaient: une première, à La Malbaie, qui colonisa les rives de la rivière-aux Sables; une seconde, à la Baie St-Paul, qui ouvrit les terres du canton Signaï et une troisième, à Saint-Ambroise, près de Québec, qui envoya ses colons dans le canton Caron. En 1849, il s'établissait, à Ste-Anne de la Pocatière, une autre grande société de colonisation qui s'ocupa de coloniser les cantons Labarre et Mésy. C'est ainsi que furent jetées les bases des paroisses de Jonquière, Saint-Cyriac, Hébertville et Saint-Jérôme.

Chicoutimi

Chicoutimi était l'endroit où les explorateurs et les missionnaires laissaient le Saguenay pour commencer le portage. C'était l'un des principaux postes de la Baie d'Hudson, à cause de sa situation intermédiaire entre le lac Saint-Jean et le fleuve Saint-Laurent.

P. S.



LA RÉPUBLIQUE D'ARARAT

On comprendra, géographiquement du moins l'existence de la nouvelle république d'Ararat, en Orient, lorsqu'on apprendra que c'est une province de l'Arménie. Elle prend son nom du Mont sur lequel l'arche de Noé attérit lors du déluge.

En arménien, Ararat signifie la "montagne de Noé", d'après ce que nous en dit la chronique.

Ce fut le premier pic qui se trouva à sec, d'après la Bible, simplement par ce que c'est le plus élevé de toute l'Arménie.

Tel qu'on le voit aujourd'hui, il donne une idée assez exacte de ce que fut la phénoménale crue des eaux. Le pic s'élance à plus de trois mille d'altitude au-dessus du niveau de la mer. En forme de dôme, sur neuf mille pieds de son évasement à partir du sommet, il est couvert de neiges éternelles et de glaciers qui miroitent au soleil.

Comment Noé a-t-il pu descendre de là avec ses gens et tous ses animaux, voilà un autre mystère. Quant à gravir le mont, il n'y a pas longtemps encore, on croyait la chose impossible. Les moines arméniens prétendaient que l'existence des débris de l'arche au sommet en rendait l'endroit sacré et inaccessible.

Cependant, en septembre 1629, un hardi montagnard, le Dr Johann Parrot, réussit à escalader le mont Ararat jusqu'au sommet, et lorsqu'il en redescendit, il annonça au monde qu'il n'avait pas trouvé même des vestiges de la quille de l'arche dans l'endroit.

Depuis, plusieurs explorateurs aventureux ont fait l'ascension du mont.

L'Ararat est l'une des plus belles montagnes du globe. C'est un volcan depuis bien longtemps éteint, à peu près isolé dans son voisinage, exception faite d'un pic de moindre hauteur qui s'appelle le Petit Ararat... Il fait, du reste, corps avec le grand, et est d'une forme parfaitement symétrique, l'idéal que l'on peut se faire d'un volcan.

D'après une tradition arménienne, en bas, dans la vallée d'Arexès, se trouvait le jardin d'Eden, le paradis terrestre.

A Marsand, dans le voisinage, au dire des moines arméniens, existait le tombeau de la femme de Noé.

A Arguri, village situé près de la gorge béante qui va se prolongeant jusqu'au cœur du mont Ararat, Noé aurait planté la première vigne qui lui joua un si mauvais tour.

ARPENTAGES DE CANTONS

Dans le cours de l'année, les arpenteurs du département des terres et forêts ont procédé à l'arpentage de plusieurs nouveaux cantons:

CANTON DE BEAUDET.—M. A. du Tremblay a examiné les lots situés le long des rivières Ouiatchouan et Mistassini. Ces lots sont assez avantageux; le sol est bon, principalement dans les 3e et 4e rangs. L'essense forestière dominante est le cyprès, le bouleau et l'épinette.

CANTON DE POULARIES.—M. A. E. de la Chevrotière a parcouru la partie sud de ce canton du comté de Témiscamingue. Les 1e et IIe rangs sont accidentés et même montagneux. On s'y rend par la rivière Loïs dont les bords sont bien boisés d'épinette, de sapin et de cyprès. Le lac Loïs et les rapides de la rivière du même nom sont particulièrement poissonneux.

CANTON DE CHAZEL,—C'est un autre canton du comté de Témiscamingue qui offre un terrain légèrement onduleux et savanneux dans sa partie ouest, Le sol est de masse argileuse. Il n'y a que la partie à l'ouest de la rivière Chazel qui n'ait pas été dévastée par le feu.

Les lacs Otter et Chazel contiennent beaucoup de poisson.

CANTON DE PASCALIS.—M. de la Chevrotière a opéré la division entre les lacs Wabanoin et Obaska. La terre paraît propre à la culture. Il y a une assez grande quantité d'épinette noire et grise, Les lacs, et notamment le lac Obaska, fourmillent de poisson.

CANTON DE BÉGIN.—C'est un canton du comté de Chicoutimi. M. Jules Tremblay en a arpenté une partie. Du côté est de la ligne centrale le terrain est généralement plat, tandis que du côté ouest il est très accidenté, ce qui ne l'empêche pas d'être favorable à la culture.

Ce canton renferme de l'épinette noire et blanche. Toutes les rivières du canton contiennent de la truite en quantité.

Un certain nombre de colons sont rendus dans le canton.

CANTON DE BRASSIER.—Dans le comté de Pontiac.

M. Lorenzo Bernier, A. G., a divisé la demie ouest de ce canton.

Le terrain sur les trois premiers rangs, est légèrement ondulé et sur les 2e, 5e et 6e rangs se rencontre une montagne assez élevée, recouverte de beaux bois de commerce.

La partie du canton située immédiatement à l'ouest de la ligne centrale, n'est pas très propre à la culture. Les meilleurs lots sont situés de chaque côté de la rivière Mégican.

Bon pays de chasse; on y rencontre de l'orignal, de l'ours, du renard, du vison et du rat-musqué sur le parcours de tous les cours d'eau.

Dans le lac Shabogama, on pêche un poisson blanc de belle taille.

CANTON DE DOLLARD.—M. Georges Côté, arpenteur géomètre, a arpenté une partie de ce canton, du comté de Pontiac.

La partie ouest compte un certain nombre de bons lots près de la rivière Mégiscan.

Le sol est formé d'argile, tout comme dans la partie du comté de Témiscaminque qui l'avoisine, à l'exception toutefois, dans les rangs supérieurs, où l'on rencontre des montagnes formées de roches.

Le feu a ravagé la plus grande partie de ce canton; il reste cependant du beau bois de commerce sur la rivière Mégiscan.

Le canton de Dollard constitue un bon territoire de chasse et de pêche. Dans la rivière Mégiscan, on prend du poisson blanc et du brochet.

Dans ce même canton, il y a de l'orignal, de l'ours, du renard jaune, du vison et du rat-musqué.



LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

Il y a plus de cent ans que ce grand projet est agité.

C'est l'ingénieur français Mathieu qui, le premier, proposa à Bonaparte l'établissement d'une voie de communication sous la Manche.

L'idée fut reprise sous Napoléon III et des sociétés se formèrent mais la guerre franco-allemande arrêta toutes les entreprises.

En 1875, une société française édifia une usine au sud de Calais et fit plus de 7,000 sondages. Elle commença même sous la mer une galerie de près de deux mille mètres, et du côté anglais, un tunnel identique fut creusé.

Soudain, une opinion hostile se manifesta dans le Royaume-Uni. On agita le fantôme de l'invasion. Plus tard, on craignit que ce fameux ouvrage ne fit une redoutable concurrence à la marine britannique. Et tout fût arrêté.

Depuis la guerre, et à cause de la guerre, il s'est produit de part et d'autre, un revirement complet de l'opinion. L'Angleterre a mis au rancart ses terreurs primitives et s'est rendue compte des innombrables services que le tunnel eut rendus à la cause commune. On a donc remis à l'étude le grand projet d'autrefois et voici qu'en dernier lieu l'autorisation de commencer les travaux a été accordée aux services compétents.

Le tunnel, tel qu'il est projeté, consistera en deux cylindres capables, chacun, de porter le matériel roulant de la voie normale; ils seront construits dans le gisement de craie grise qui s'étend sans solution de continuité sous le détroit.

La profondeur maxima d'eau, au-dessus du tunnel, sera de cinquante mètres et l'épaisseur de la couche de craie entre les cylindres et la mer sera également de cinquante mètres, ce qui constitue une protection suffisante contre les sous-marins ou les explosifs.

Des dispositions spéciales permettront, en cas de nécessité, l'inondation complète du tunnel. Celui-ci fonctionnerait entièrement à l'électricité, tant pour la traction que pour la ventilation. Un service régulier pourrait permettre d'effectuer le trajet Paris-Londres en cinq ou six heures.

Le tunnel aura cinquante-trois kilomètres de longueur, ce qui constituera un record mondial. On compte que tous les travaux pourraient être achevés en quatre années.

A.-L.

POPULATION COSMOPOLITE DES ETATS-UNIS

Autrefois, quand il était question des habitants de la Pensylvanie, on disait: Ce sont des *Pensylvania Dutchmen.* Il est de fait qu'aux Etats-Unis, lorsqu'un individu parle l'anglais avec un certain accent, de suite on lui demande s'il est *Dutch*, alors qu'il est pur Français ou Italien. Il semblerait qu'aux Etats-Unis tout ce qui est étranger et ne parle pas l'anglais du nez comme les Américains, c'est du *Dutch*, non du *Deutsch* (allemand), mais à tout coup du *Dutch* (hollandais).

Voici comment on peut expliquer l'origine de cette coutume.

Remontons à l'origine de la population de l'un des grands Etats de la république américaine du nord.

Les premiers habitants de la Pensylvanie furent des Hollandais venus de la Nouvelle Amsterdam, île de l'océan Indien appartenant à la France.

Au cours des années, il se fit une forte immigration de luthériens allemands, et de frères moraves qui s'établirent dans les vallées de la Pensylvanie.

Tout ce monde-là, Hollandais et Allemands firent très abondante souche.

Il arriva plus tard que la population fut un mélange de Germains et de Scandinaves de divers types; voilà la raison de l'expression *Pensylvania Dutch* par suite du jargon que les colons de l'Etat parlaient et parlent encore.

Voilà pour la Pensylvanie.

Mais si nous poussons plus loin nos investigations au chapitre des populations des Etats-Unis, d'après les actes de naissance et les parentés, nous trouvons dans les documents officiels les données statistiques suivantes :

Individus de races germanique et scandinave :

Angles, Autrichiens, Bavarois, Danois, Hollandais, Hongrois, Norvégiens, Prussiens, Saxons, Suédois, 12,988,976.

Individus de races latine, celte, celto-latine et slave : Belges, Ecossais, Espagnols, Français, Gallois, Irlandais, Italiens, Portugais, Roumains, Russes, 6,855,704.

Individus de race anglo-saxonne ou anglaise, 10,037,420.

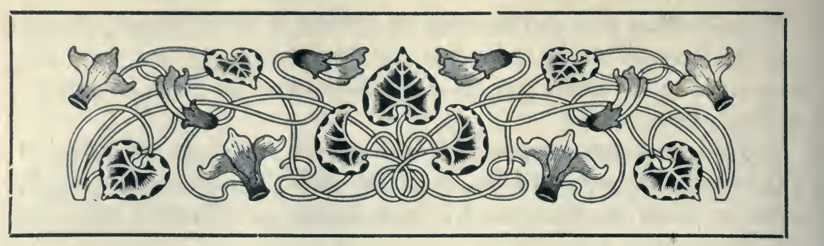
Le reste est composé de gens de races mixtes et d'un contingent notable de noirs, de rouges, de cuivrés et de jaunes.

Les Gallois sont des Bretons et parlent la même langue, tandis que les Ecossais et les Irlandais sont des Celtes, ce qui n'est pas du tout la même chose que les Anglo-Saxons ou les Anglais qui sont de race germanique.

Voilà pourquoi on pourra s'expliquer la devise du roi Edouard VII et celle de son petit-fils, le prince de Galles, fils de George V, en ce moment au Canada, *Ich Dien*, ce qui, en allemand, veut dire "Je sers".

N. L.





CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

La Pointe-au-Pic.—Un des membres de notre société de Géographie, M. D. Potvin, au cours d'une visite dans le comté de Charlevoix, a longuement parlé dans un journal de cette ville de cette station balnéaire.

La Pointe-au-Pic et non la Pointe-à-Pic——comme quelqus-uns persistent à l'appeler, est une petite paroisse fort intéressante. Son érection canonique ne date que de neuf années, mais son site incomparable y a fait affluer les étrangers bien avant cette date.

On y construit chaque année de nouveaux cottages, des chalets particuliers. En temps ordinaire, la population de la paroisse ne dépasse pas 800 âmes, mais lorsqu'arrive la belle saison, la Pointe-au Pic reçoît plus de 3,000 âmes.

* * *

La dette de l'Allemagne.—La Conférence de la paix n'a pas arrêté le chiffre des dommages causés par l'ennemi à la France. Elle en a laissé ce soin à la commission des réparations qui a estimé ces dommages, en dehors des frais de guerre proprement dits, à près de 200 milliards de francs.

D'un autre côté, l'un des articles du traité reconnaît que les ressources de l'Allemagne ne sont pas suffisantes pour assurer la complète réparation de toutes ces pertes et de tous ces dommages.

Ajoutons qu'outre ce chiffre de 200 milliards dont la France ne pourra probablement jamais être remboursée, les frais de guerre de la France s'élèvent eux-mêmes à un montant de 40 millions de de piastres.

* * *

Le Canada et la flotte marchande de France.—On se rap-

pelle que des négociations ont été engagées par le gouvernement français avec les gouvernements anglais et américain, en vue de l'achat des navires dans ces deux pays. D'autre part—c'est le *Courrier des Etats-Unis* qui l'annonce.—les armateurs français sont à étudier certaines propositions qui leur sont faites par le Consortium des chantiers navals et des banques du Canada, et qui ont pour objet de mettre à leur disposition 500,000 tonneaux de vapeurs en acier, dont 40,000 tonneaux livrables immédiatement, et 72,000 tonneaux avant la fin de l'année.

Il est probable que ces propositions, avec l'agrément du gouvernement canadien, seront acceptées des armateurs français qui jugent nécessaire de refaire au plus vite la flotte marchande française.

* * *

Les grandes routes de l'air.—On a pu constater que l'Angleterre et les Etats-Unis, tout comme la France, portent un intérêt considérable aux questions d'aviation. La magnifique *performance* sportive réalisée récemment, la traversée de l'Atlantique, n'est que le prélude de grandes visées pratiques.

Déjà, l'Angleterre se préoccupe de deux grandes routes aériennes particulièrement importantes. La première est celle du Caire au Cap. Cette route bien que tracée à travers le continent exploré le dernier, a l'avantage de se trouver maintenant en territoire soumis entièrement à la surveillance anglaise.

On s'occupe d'autre part d'une route vers l'Australie. Comme l'Australie est isolée des continents, c'est par les Indes et les îles des Détroits que l'on peut espérer établir la première route aérienne. Seulement, d'importants voyages aériens dans ces régions ne pourront être entrepris avec de réelles chances de succès qu'après une étude approfondie conduisant à une connaissance certaine du régime des vents dominants.

* * *

La population Australienne.—La population de l'Australie dépasse maintenant cinq millions. Elle est exactement de cinq millions, trente mille, quatre cent soixante et dix-neuf âmes, qui se répartissent comme suit :

Nouvelles-Galles du sud	1,930,240
Victoria	1,430,758
Queensland	694,440

Australie du sud	445,708
Australie de l'ouest	313,447
Tasmanie	208,873
Territoires	7,013
Total	5,030,479

* * *

Mort d'un savant.—La presse européenne nous a fait part de la mort de lord Rayleigh, l'illustre physicien anglais, à l'âge de 77. ans.

Les travaux de lors Rayleigh touchent à presque toutes les branches de la physique et même à la chimie. La découverte qui devait lui donner la célébrité et rendre son nom populaire est celle d'un nouveau gaz dans l'atmosphère: "l'argon".

C'est en collaboration avec sir William Ramsay que Rayleigh fit cette découverte. Les deux savants avaient remarqué que la densité de l'azote extrait de l'air était légèrement supérieure à celle de l'azote tiré par d'autres procédés chimiques. Par une série d'expériences ayant pour but d'absorber l'azote, les deux chercheurs arrivèrent à isoler un gaz ayant un poids atomique inconnu et qui, au spectroscope, donna une raie nouvelle. Le nouveau corps reçut le nom d'argon. L'atmosphère contient environ 0.79 pour 100 de cet élément.

Lord Rayleigh a fait également d'intéressantes études sur l'électricité, le magnétisme, la capillarité.

* * *

Le mont Logan.—La plus haute montagne du Canada ne se trouve pas dans les Rocheuses, comme on semble le croire, mais dans le territoire du Yukon, près d'Alaska.

Ce mont fut découvert en 1890 par Israel C. Russell, lors de sa première ascension sur le mont Saint-Elias. En apercevant ce pic qui se perdait dans les nuages et dont la hauteur est estimée à 19,500 pieds, M. Russell fut comme frappé de la grandeur et de la magnificence du spectacle, et crut devoir lui donner le nom d'une illustration canadienne: Mont Logan, en l'honneur de sir William E. Logan, fondateur et pendant de longues années, directeur du service géologique du Canada.

Le bison d'Europe.—Cet animal désigné souvent à tort sous le nom d'auroch, est le plus grand des mammifères vivant encore à l'état sauvage en Europe; sa taille atteint souvent, dépasse même quelquefois 1 m. 50 au garrot. En 1914, les derniers asiles de ce représentant de la faune quaternaire étaient le Caucase où quelques troupeaux erraient en liberté sur le versant nord de la chaîne, près d'Elbroug, et la forêt de Bielowisca, en Lithuanie, où ils étaient sous la protection formelle du tsar à qui appartenait cette immense étendue de bois et de plaines; il s'en trouve aussi sur la frontière de la Silésie et de la Pologne et en Volhynie.

Malgré l'ukase d'Alexandre 1er de Russie qui, en 1802, a interdit la chasse de ces grands bovidés, leur nombre depuis cette époque, dit la *Géographie* de Paris, n'a cessé de diminuer, non pas tant du fait de la chasse ou des destructions par les animaux féroces et les épizooties que par la dégénérescence de la race.

* * *

Le martyre de la Belgique.—Le secrétaire de la Société de Géographie de Toulouse, M. S. Guenot, décrit dans un récent article, ce qu'a souffert la Belgique durant l'invasion allemande. Le tableau qu'il fait de ces souffrances se passe de commentaires.

Il y a eu, dit-il 20,000 maisons détruites sans nécessité militaire, 5,000 civils ont été massacrés sans aucune raison plausible.

"La Belgique a subi l'exécution barbare des ôtages, la déportation en masse de ses citoyens, l'esclavage, le travail forcé au profit de l'ennemi et les extrêmes limites de la misère et de la cruauté. Elle compte 3 millions 500,000 assistés, qui sans l'aide des puissances alliées, qui dépensent 25 millions par mois pour les nourrir, mourraient de faim et de misère.

Elle a eu à payer de telles formidables contributions de guerre qu'elle en est complètement épuisée; elle a vu tout son matériel et outillage industriel enlevé et transporté en Allemagne.

Toutes les sources matérielles de son existence, de sa fortune publique ou privée ont été confisquées par l'envahisseur à son profit exclusif, et ce n'est là qu'une faible esquisse de l'horrible tableau de l'invasion."

* * *

Les lacs de France.—La plus grand lac de France, d'après le Larousse mensuel, est celui de Grandlieu, près de Nantes; il a une

superficie de 70 kilomètres carrés. Celui du Bourget n'en a que 45 et celui d'Annecy 28 seulement.

Comme dimension, nous sommes loin des lacs du Canada, et même de quelques uns de ceux de la province de Québec.

* * *

La transportation de l'électricité.—Il est au vu de tout le monde que l'on a souvent de grandes portées à réaliser lorsqu'un conducteur électrique aérien doit franchir un fleuve.

Une revue parisienne fait remarquer à ce propos que la plus grande portée qui existe actuellement paraît être celle qui traverse le fleuve Saint-Laurent, près des Trois-Rivières, sa longueur, dit-elle, est d'environ 1500 mètres; les tours de support de chaque côté du fleuve ont une hauteur de 318 pieds.

* * *

La Vénus de Milo.—Il est souvent question de ce chef d'œuvre de la sculpture grecque. Ce que l'on sait un peu moins, ce sont les circonstances dans lesquelles elle fut trouvée.

La Vénus de Milo fut découverte dans la petite île de ce nom (l'ancienne Mélos) vers la fin de février 1820, par un paysan, nommé Yorgos. En déracinant un arbre, dans un champ situé au-dessous de l'enceinte de l'ancienne ville, au sommet d'une colline qui s'élève à l'entrée de la rade, il mit à jour l'entrée d'une grotte, et y trouva des fragments de statues, entr'autres un buste de Vénus qu'il transporta dans son étable. L'agent consulaire de France s'empressa d'adresser un rapport de cette découverte à M. de Rivière, embassadeur de France à Constantinople. Sur ces entrefaites, Dumont d'Urville, alors lieutenant de vaisseau, fit une esquisse du buste, qu'il remit au vicomte de Marcellus, secrétaire d'ambassade à Constantinople. M. de Rivière autorisa M. de Marcellus à aller à Milo traiter de l'achat de la statue. Il n'était que temps. Déjà la Vénus était acquise par le caloyer Oukonomos, qui se proposait de l'offrir au drogman de l'Arsenal. Marcellus proposa un tiers de plus, soit 6,000 francs, se rendit maître de la statue qui fût transportée en deux tronçons et trois fragments sur l'*Estafette*, de là sur la bagare *La Lionne*, à Smyrne, le 10 octobre 1829 et, après diverses pérégrinations, arriva en février 1821, à Paris, où Louis XVIII la fit mettre au Louvre.

Société des Américanistes.—Après une interruption de presque de cinq années, la *Société des Américanistes* de Paris a repris ses travaux et la publication de son journal.

Nous rappellerons que cette société fut fondée en 1896 avec le concours financier du duc de Loubat et sous la direction du professeur Hamy qui sût grouper autour de lui une élite d'érudits.

Aujourd'hui, grâce aux solides et intéressants travaux qu'elle a publiés, grâce surtout aux libéralités de quelques-uns de ses membres qui l'ont mise à l'abri des soucis matériels, elle tient une place distinguée dans la grande famille des associations savantes.

Le président actuel de la Société est M. Henry Vignaud qui a déjà publié une série de travaux de première importance sur des sujets se rapportant à la découverte de l'Amérique. Dans le monde savant, on fait particulièrement grand cas de ses belles études sur *Christophe Colomb* et *Americ Vespuce.*

* * *

Le fonds patriotique canadien.—Tout le monde sait le bien qu'a fait cette organisation durant la guerre. Nos concitoyens de toutes les classes se sont montrés d'une générosité extrême pour venir en aide aux soldats et à leurs familles durant la guerre.

On a recueilli une somme de $47,250,000 et dépensé jusqu'à présent environ quarante millions.

Le président de cette organisation, sir Herbert Ames, a annoncé, il y a quelque temps, à la chambre des Communes, que le Fonds patriotique serait dissous en septembre prochain, c'est-à-dire qu'à partir de cette date on ne ferait plus d'appel au public.

Quant à la balance de sept millions, elle sera utilisée à assurer de l'aide supplémentaire aux personnes à la charge de soldats.

Il ressort aussi de la déclaration du président que les dépenses totales du comité du Fonds patriotique et de ses succursales se sont élevées à $25,000 par mois.

* * *

Vieille épave.—Une compagnie cubaine vient de s'organiser pour relever au large de La Boca Clega ou Cojimar un vaisseau espagnol qui y a été coulé à fond il y a plus d'un siècle.

La compagnie a principalement en vue de sauver quarante-deux canons, qui, aux dires des scaphandriers qui ont fait un travail préliminaire d'exploration, se sont jusqu'ici fort bien conservés.

Quelques-uns sont montés sur le pont, et beaucoup d'autres giseraient sur le fond de la mer, à peu de profondeur et tout près du navire.

Il est donc relativement facile de les remonter à la surface et à sec.

* * *

LA CUISINE SUR UN VOLCAN.—C'est à Chaudesaigues que l'on peut voir ce spectacle peu banal. Chaudesaigues est un petit village du Cantai—1,650 habitants—construit sur un ancien cratère, et du sol duquel jaillissent des sources d'eau à une température de 81 degrés. "Les eaux chaudes, sont captées dans des bassins, d'où elles s'écoulent par des canaux à fleur de terre qui passent sous les maisons. Dans les rues, une couverture de dalles épaisses diminue la déperdition de la chaleur; à l'intérieur des maisons, les plaques de pierre sont remplacées par des trappes de bois ou de fer."

Le bassin situé dans la cave de la maison constitue un excellent calorifère, et les ménagères utilisent l'eau pour tous les besoins domestiques. Les habitants de cet heureux village ignorent l'usage du charbon et du bois...

* * *

LA SITUATION ACTUELLE DE LA FRANCE.—Nous savons aujourd'hui par une déclaration de M. Ribot, ancien ministre des finances de la République française, que la dette de la France, causée en grande partie par la guerre qui vient de se terminer, dépasse actuellement 200 milliards de francs. Il a ajouté qu'un emprunt était nécessaire pour consolider la dette flottante qui dépassait 50 milliards.

Le vieux parlementaire français qui a aujourd'hui 79 ans, n'a pas hésité davantage à déclarer devant l'Assemblée nationale, après avoir examiné la situation des puissances alliées, que celle-ci était dure, mais moins que celle de la France. "N'est-ce pas, a dit M. Ribot, la France envahie qui a supporté le poids le plus lourd, les charges les plus écrasantes?"

M. Ribot, a dit, en matière de conclusion, que l'armistice n'avait pas amélioré la situation financière de la France, bien au contraire, et que l'opinion n'ayant pas non plus été préparée aux sacrifices nécessaires, cette politique avait eu pour effet de pousser à des dépenses excessives et qu'il était temps de s'arrêter dans cette voie. Autrement, le pays court à une catastrophe financière.

* * *

LA CASCAPEDIA ET LE PAYS ENVIRONNANT.—C'est le nom de

l'une des plus belles rivières à saumon du pays. Elle est située dans le comté de Bonaventure. Voici comment un géologue canadien, M. A. Mailhot, qui l'a visitée en ces dernières années, décrit cette rivière et le pays qui l'entoure:

"Cette rivière prend sa source au cœur de la péninsule, sur le versant oriental des montagnes Shickshocks, coule dans un lit très profond qu'elle s'est creusé dans le plateau montagneux de l'intérieur, et se jette dans la baie des Chaleurs à Cascapédia. A environ 40 milles de son embouchure, elle est divisée en deux branches, l'une coulant des Schickshocks s'appelle la branche au Saumon, l'autre venant du nord-ouest où elle prend sa source dans un lac; c'est la branche du Lac. Son cours est très rapide et sa pente est d'environ 25 pieds par mille. Ses tributaires sont également très rapides.

A une légère distance de l'embouchure de la rivière Grande Cascapédia, une chaîne de hautes collines, appelées les grosses montagnes Berry, traverse la vallée de cette rivière. Au nord de cette chaîne, une bande de terrains comparativement plane s'étend jusqu'à 8 ou 10 milles et forme un grand plateau intérieur très bien défini sur une distance de plusieurs milles, tant à l'est qu'à l'ouest, et qui s'avance probablement depuis le voisinage du lac Matapédia jusqu'au bassin de Gaspé. Ce plateau peut mesurer 1,200 à 1,500 milles carrés, et une grande partie en est élevée de 500 à 800 pieds. Dans le voisinage des chutes de la rivière, à une distance de 30 milles de l'embouchure, le paysage devient particulièrement âpre, les petites et les grosses montagnes Berry ayant des pics de 1,500 à 2,000 pieds de hauteur. Le paysage escarpé et rugueux se continue jusqu'aux montagnes Shickshocks.

Du haut de certains pics dans la région étudiée, on a une vue magnifique du panorama des Shickshocks, surpassant en grandeur tout ce que l'on peut voir ailleurs dans la partie orientale du Canada. Ainsi du sommet de la montagne granitique à l'ouest du lac Ste-Anne qui a une hauteur de 2,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, on découvre à l'ouest l'immense massif de la montagne de la Grange qui s'élève en un double pic jusqu'à une hauteur de 3,400 pieds; plus loin la montagne Conique, dont l'altitude est de plus de 3,000 pieds: ces deux montagnes marquent la limite septentrionale du plateau intérieur; plus au nord la longue crête dentelée du mont Albert dont le sommet le plus élevé a une altitude de 3,700 pieds; plus loin, à l'est, la chaîne transversale de la montagne de la Table, dont les pics n'ont guère moins de 4,000 pieds, semble s'avancer à angle droit sur l'alignement de toutes les autres, tandis que de la plaine apparemment unie qui s'étend à nos pieds s'élèvent plusieurs masses

coniques qui par leurs contours accusent une origine probablement ignée.

A l'ouest de la rivière Grande Cascapédia, la contrée est beaucoup moins rugueuse. La région qui avoisine la branche du Lac est pour la plupart relativement basse, et accidentée seulement de quelques crêtes et éminences dispersées. La plus saillante de celles-ci est le prolongement occidental de la chaîne des montagnes Berry.

* * *

Un explorateur au Soudan.—Un explorateur français, le commandant Tilhot, publiait il y a quelque temps le rapport d'une exploration qu'il a faite dans le Soudan.

Cette exploration a duré cinq ans, depuis 1912 jusqu'à 1917.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans cette exploration, c'est que le commandant Tilhot a visité une région jusqu'ici absolument inconnue, située le long de la frontière entre le Sahara français et le Soudan égyptien qui lui tombe sous l'influence anglaise.

Le commandant Tilhot avait pour mission de pacifier les indigènes et d'organiser le gouvernement de la région à la française.

Le pays qu'il a parcouru a plus de 1,100 milles d'étendue à partir du Tobesti central au sud-est, jusque dans le voisinage d'El Fascher, ville principale de l'état de Darfour, dans le Soudan occidental, qui lui a bien environ 220 kilomètres carrés et quatre millions d'habitants et appartient à la zone d'influence anglaise.

La carte qu'il a dressée de cette région remplit une grande lacune dans la carte générale du continent africain.

Le commandant insiste beaucoup sur la construction d'un chemin de fer à travers cette région, non seulement pour l'avantage du monde extérieur, mais des indigènes qui, périodiquement, sont exposés à souffrir de la famine. Il dit qu'en 1914 les naturels du Ouadal-nord sont morts de faim dans une proportion variant d'un quart à trois-quarts de leur nombre.

Il a établi un fait géographique intéressant qu'il avait d'ailleurs déjà constaté au cours d'explorations précédentes. Il a détruit l'hypothèse qu'il y a raccordement entre le lac Chad et le Nil.

Le commandant Tilhot a exploré le volcan Emi-Koussi qui a une altitude de 11,100 pieds et un immense cratère de sept milles de diamètre et de 130 pieds de profondeur.

Le jour solaire.—Le jour solaire vrai, c'est-à-dire l'intervalle du temps qui s'écoule entre deux passages supérieurs consécutifs du Soleil au méridien n'a pas une durée constante et ne varie pas d'une façon uniforme, parce que le mouvement apparent du Soleil en longitude n'est pas uniforme et que le plan de l'écliptique est incliné sur celui de l'équateur; c'est pourquoi on règle le temps d'après un soleil fictif qui tournerait autour de la Terre avec une vitesse constante et qui coïnciderait avec le Soleil vrai au moment du périgie et à celui de l'apogée, et l'on appelle *équation du temps* la différence entre le temps moyen et le temps vrai; c'est une quantité périodique qui passe du positif au négatif; c'est pourquoi la durée du jour paraît quelquefois plus longue le matin que le soir ou inversement, apparences qui n'existeraient pas si l'on employait le temps vrai.

* * *

La richesse de l'ouest canadien.—Le colonel Denis, commissaire de la colonisation et du développement industriel pour le Pacifique canadien, déclarait il y a quelques semaines, dans un congrès tenu à Edmonton, qu'il se trouvait encore dans l'ouest canadien 225,000,000 d'acres de terre arables et propres au défrichement, de vastes ressources naturelles de charbon, de gaz naturel, de gisements d'argile, etc., qui n'attendent que l'exploitation.

Il a ajouté que le Pacifique Canadien a déjà dépensé $15,000,000 pour l'irrigation et que l'industrie manufacturière pour le développement des matières premières devrait attirer l'attention des gouvernements fédéral et provinciaux.

* * *

Les pertes de l'Allemagne.—Il est possible maintenant de déterminer avec une certaine exactitude les modifications que le traité de Versailles a apportées à la carte de l'Allemagne telle qu'elle était avant la guerre.

Les pertes de territoires de l'Allemagne sont surtout considérables dans l'est.

Elles comportent toutes les provinces adjacentes à la Pologne; il ne reste à l'Allemagne qu'une partie de la Prusse orientale autour de Konigsberg; encore ce territoire forme-t-il un îlot isolé du reste de l'Allemagne au milieu de territoires polonais Le saillant que la Pologne dessinait vers l'ouest s'est accentué et la frontière n'est plus maintenant qu'à 175 kilomètres de Berlin.

D'après la *Geographic Review* de New-York, l'ensemble des territoires cédés atteint environ 100,000 kilomètres carrés, soit un peu plus du sixième de la superficie de l'Allemagne avant la guerre.

C'est du côté de la Pologne que les cessions territoriales sont les plus importantes. Le traité enlève à l'Allemagne la presque totalité des provinces de Posen et de Prusse orientale, 46,000 kilomètres carrés environ.

De plus, trois autres régions de l'Allemagne attenant à la Pologne seront soumises à des plébiscistes: 1o la Haute-Silésie (8,900 kilomètres carrés environ); 2o les pays de Marienburg et de Marienwerder sur la rive droite de la Vistule dans la partie est de la Prusse orientale (2,640 kilomètres carrés); 3o le département d'Allenstein, le cercle d'Oletzko et une partie de celui de Neidenburg c'est-à-dire tout le sud de la Prusse orientale représentant 12,353 kilomètres carrés.

* * *

Le militarisme au Canada.—Nonobstant le traité de paix qui a mis fin à la plus grande guerre des temps modernes, le militarisme continuera à fleurir dans tous les pays.

On avait cru pourtant à un désarmement général. Encore une illusion dont il va falloir faire son deuil !

Le Canada, qui n'est pourtant point une nation militaire, et même une simple colonie, ne fera pas exception à la règle générale. Il armera comme tous les autres pays. Son gouvernement a décrété en effet que nous entretiendrons une armée permanente de 10,000 hommes, au lieu de 5,000 comme avant la guerre. En plus, on triplera l'effectif de la gendarmerie royale à cheval du Nord-Ouest, corps purement militaire.

Nos voisins, les Etats-Unis, auront également à leur service une armée de paix. Et cette armée comptera 510,000 hommes, soit un effectif cinq fois plus fort qu'avant la guerre.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Ni Ange ni Bête, roman par André Maurois. (Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris). Un volume in-16 double couronne, 4 fr. 55.

Comment, pourquoi présenter le nouveau livre d'André Maurois, le désormais célèbre auteur des **Silences du Colonel Bramble:** ce titre ne suffit-il pas à affirmer la maîtrise du suivant.

L'auteur avec sa manière pleine d'humour y peint une antique ville de province vers la fin du règne de Louis-Philippe et l'ingénieur Viniès, polytechnicien romantique, s'efforçant de soumettre à ses formules, la politique, les femmes, et les flots; mais comme il n'est nullement un moraliste, il se garde bien de juger son héros, il se contente de le dessiner avec amour par traits successifs et précis. Comme tout le monde en 48, il veut faire l'ange; fait-il la bête, comme le dit Pascal?

Le Rhin historique et légendaire.—Poèmes, contes, récits, extraits de mémoires et voyages, recueillis et publiés par ANDRE MARY. (Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris). Un volume 18 jésus. Prix 4 fr. 55.

Sous ce titre André Mary a réuni les pages les plus belles, les plus curieuses et les plus substantielles consacrées au Pays Rhénan par les poètes, les conteurs, les voyageurs et les auteurs de mémoires.

Description des cités, des monuments et des paysages, vie privée des habitants aux différentes époques, contes et traditions populaires, anecdotes et souvenirs historiques de tous les temps, le tout présenté avec ordre et clarté et illustré de brefs et piquants commentaires, telle est la matière de ce recueil, qui sera, en même temps qu'un livre de lecture fort attrayant, le guide indispensable de tous ceux qui sont appelés à séjourner dans les contrées occupées par les troupes ou à les visiter en touristes.

Pour marier Colette, par Jean Nesmy. (Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris). Un volume in-16 double couronne. Prix 4 fr. 55.

Tous les mamans qui ont des Colettes à marier, toutes les Colettes dont le cœur dommence à faire entendre sa chanson voudront se pénétrer des conseils de sagesse qu'avec tant de malicieuse bonhomie, de tact, de tendresse et de clairvoyance, une certaine tante Antonine donne à ses nièces, par la plume de Jean Nesmy sur toutes les grandes et graves questions touchant le mariage.

Quel sujet serait plus à l'ordre du jour par ce temps de crise matrimoniale! Et quel talent aurait été plus apte que celui du romancier si goûté de l'**Ame de la Victoire** et du **Roman de la Forêt** à traiter, avec tout l'art et la finesse d'analyse qu'on y pouvait souhaiter, cette étude si délicate!

De délicieuses évocations de passé viennent mettre de-ci de-là, sous forme de souvenir, leur attrayante diversité.

Frontière septentrionale des Yougoslaves, avec trois cartes en couleurs hors texte, par Ivan Cvijic, professeur à l'université de Belgrade, Agrégé à l'Université de Paris.

Nous devons au même savant une foule d'autres travaux, des études de Morphologie terrestre et de géologie, des études de Géographie humaine et de sociologie, etc.

La Littérature et les Arts en Amérique, par Charles Bastide.— C'est une véritable histoire littéraire de l'Amérique que M. Charles Bastide a condensée, en moins de cent pages, dans la neuvième volume illustré de la "Collection America" qui sera complète en douze volumes à 1 fr. 25. Il nous montre l'évolution des genres, roman et posésie depuis Washington Irving et Fenimore Cooper, Bryant et Longfellow, jusqu'à Henry James, Edith Warton, Upton Sinclair et Jack London; de l'humorisme de Word à Mark Twain et à Meredith Nicholson; de l'histoire de Washington et Jefferson à Bancroft et Prescott; de la philosophie avec William James et il ne néglige pas plus la lignée des publicistes et de cette remarquable Ecole de critique littéraire et artistique que domine Georges Tickner, qu'il ne passe sous silence le développement des Beaux-Arts où brille au premier plan Whistler.

La Renaissance du Livre, 78, Boulevard Saint-Michel, Paris.

Nos Loisirs, revus littéraire publiée par la maison Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Le but de l'éditeur est de présenter à tout le public qui lit, les œuvres des meilleurs auteurs français et étrangers, et des plus parfaits artistes, sous la forme la plus attrayante.

Le premier numéro de **Nos loisirs** paraît le 15 juillet.

SOMMAIRE. — Jean Giraudoux : Adieu à la Guerre. — André Maurois : La Conversion du soldat Brommit (Dessins de Bernard Boutet de Monvel). — Georges Duhamel : Elévation et Mort d'Armand Blanche (Dessins de Bernard Naudin et de chavanaz. — Jack London : Le Fils du Loup (Traduit de l'anglais par M. S. Joubert : illustrations de Orazi. — Frantz Funck-Brentano : La véritable Histoire de Barbe-Bleue Reproducductions de documents anciens). — Maurice Prax : Initiation à la Vie pauvre (illustrations de J. Hémard). Claude Farrère : La merveilleuse Aventure A'archnet Pachat Djemal eddine (Illustrations de Pierre Brissaud).

Mme Bonaparte et la Société du Consulat.—C'est le titre d'une remarquable conférence de M. Fréderic Masson de l'Académie française, qui a paru dans le Journal de l'Université des Annales, 51, rue St-Georges, Paris.

Le Sieur de Vincennes, fondateur de l'Indiana et sa famille, par Pierre Georges Roy, M. S. R. C.

C'est dans cet ouvrage qui a demandé deux années de patientes recherches que l'auteur dont on connaît déjà l'immense labeur, est arrivé à établir d'une façon indiscutable que le sieur de Vincennes, fondateur de l'Indiana, l'un des Etats les plus intéressants de la Républicaine américaine, était un canadien.

La généalogie de la famille a été au reste dressée au complet par le savant auteur. Il ressort des documents produits lans le présent ouvrage que le sieur de Vincennes était François-Marie Bissot de Vincennes, fils de Jean-Baptiste Bissot de Vincennes et petit-fils de François Bissot de la Rivière, le premier propriétaire de la seigneurie de Vincennes.

Il est question maintenant d'élever une statue sur l'une des places publiques d'Indianapolis, la capitale actuelle de l'état de l'Indiana à l'illustre canadien qui, le premier, a ouvert l'Indiana à la civilisation.

Vol. 13—No. 5 Septembre-Octobre 1919

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIEGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUEBEC

1919



LE BARRAGE DE LA LOUTRE, SUR LA PARTIE SUPERIEURE DE LA RIVIERE ST-MAURICE, CO. DE CHAMPLAIN, QUE.— JUILLET 1918; COTÉ D'AMONT; NIVEAU DE L'EAU, 1310 PIEDS

Le réservoir de La Loutre, qui retient 160,000 millions de pieds cubes d'eau, est le second des plus grands réservoirs artificiels du monde; le premier est celui du Lac Gatun, sur le Canal de Panama, dont la contenance est de 183,000 millions de pieds cubes.

Commission de conservation.



Sur la rivière à la Paix.—D'importants gisements de gypse sur cette rivière et le long des collines.
Prêté par la Division des Mines.

261



L'EX-PRESIDENT TAFT ET LA QUESTION JUIVE

L'ex-Président W. H. Taft a publié dans le "*National Geographic Magazine*" de Washington, juillet 1919, une conférence sur les Juifs qui mérite d'attirer notre attention, à cause des graves réserves qu'elle comporte.

Commençons par rendre hommage aux intentions de M. Taft dont la bonne foi et l'esprit de *fair play* ne font aucun doute. Ceci dit, il nous excusera si nous ajoutons qu'il n'est pas un professionnel des sciences historiques et qu'il n'est informé que superficiellement, sur la question juive. Ainsi que la majorité de ses compatriotes, il aime trop à reviser les opinions des Anciens et à jeter le blâme sur la civilisation du Moyen Age. Les protestants, même libérés de toute croyance positive se libèrent difficilement de leurs préjugés contre l'Église de Rome. Leur sympathie va, d'instinct, aux prétendues victimes de l'Inquisition; ils ont des trésors d'indulgence pour les persécuteurs des catholiques, fussent-ils des Mexicains.

Nous diviserons cette étude en trois parties: Les Juifs, point de vue de M. Taft; point de vue des Antisémites; notre point de vue personnel.

I

D'après M. Taft, la dispersion des Juifs commença à l'époque de la conquête grecque, trois siècles avant Notre Seigneur Jésus-Christ, se continua sous les Romains, et s'acheva, en l'an 70, p. X. par la ruine de Jérusalem. Les Juifs s'établirent alors dans toutes les grandes villes de l'Empire. Lors des persécutions contre les chrétiens qui durèrent jusqu'à l'avènement de Constantin, (312) ils commirent la faute de prendre fait et cause pour les païens persécuteurs. Cette *attitude si blâmable* leur attira des représailles terribles qui durèrent quinze siècles.

Les Musulmans, au sixième siècle, se montrèrent *plus humains*

à leur égard que les chrétiens. Aussi, lorsque en 712, les Sarrasins envahirent l'Espagne, les juifs saluèrent leur arrivée comme une délivrance, et *prirent parti contre* les Wisigoths.

Le législation chrétienne au sujet du prêt à usure fut cause qu'ils *monopolisèrent ce commerce*, ce qui leur attira l'animadversion populaire. Les chrétiens, ne trouvant pas à emprunter ailleurs que chez les Juifs, durent s'adresser à eux et les enrichir de leurs dépouilles.

Mais ceux-ci ne jouirent point paisiblement de leurs richesses. On les enfermait dans des quartiers spéciaux nommés ghettos, on multipliait contre eux les mesures vexatoires, on les accusait de toutes sortes de crimes, d'empoisonner les puits, de saigner les petits enfants. On les pillait, on les massacrait périodiquement. Les princes, à court d'argent, s'en servaient comme de trésoriers, puis ils leur faisaient rendre gorge.

On les expulsa successivement d'Espagne, de France, d'Angleterre. Ils durent se réfugier en Pologne, en Hollande, en Roumanie, en Afrique, en Turquie. Les papes publiaient contre eux des bulles; Luther partageait à leur sujet les sentiments des papes; ils supportèrent tous leurs maux avec un courage et une constance vraiment admirables.

Nous ne prétendons pas qu'ils aient été toujours sans reproche et que les accusations portées contre eux fussent sans aucun fondement; mais la responsabilité de leur exclusivisme, de leur avarice, de l'exploitation des paysans, etc., doit être rejetée sur leurs persécuteurs plutôt que sur eux-mêmes, puisqu'on les traitait en parias. A Gortchakoff qui se plaignait de leurs agissements en Russie, Bismarck répliqua judicieusement : "Traitez-les comme tout le monde et ils se conduiront comme tout le monde."

A partir du dix-septième siècle le sort des Juifs s'adoucit. A la fin du dix-huitième, l'égalité civile leur fut accordée un peu partout. Aujourd'hui, il n'y a guère plus qu'en Russie et qu'en Roumanie où ils aient sujet de se plaindre.

Les-Etats-Unis sont devenus leur patrie de prédilection. On n'en comptait dans ce pays, en 1880, qu'un quart de million. Ils dépassent actuellement le chiffre de trois millions, dont un million pour la seule ville de New York.

Nous n'avons qu'à nous féliciter de l'immigration israélite. Ces hommes tant décriés deviennent d'excellents citoyens, loyaux, intelligents, courageux, moraux même et ne craignant la comparaison avec personne. Ils ont le génie des affaires et prospèrent

avec une rapidité surprenante. Tant il est vrai que leurs vices, s'ils en avaient, doivent être imputés à l'intolérance de leurs persécuteurs.

La population israélite, au commencement du vingtième siècle s'élève à une quinzaine de millions d'âmes, et se répartit, en chiffres ronds, comme suit :

Pologne russe et Russie	6,000.000
Autriche-Hongrie	2,250,000
Allemagne	615,000
Grande-Bretagne	270,000
France	100,000
Italie	45,000
Roumanie	250,000
Asie	500,000
Etats-Unis	3,300,000
	13,330,000

II

La thèse des antisémites diffère radicalement de celle de M. Taft. C'est, disent-ils, une étrange prétention que d'affirmer que tous les hommes (non seulement les chrétiens) aient été injustes et inhumains à l'égard des juifs. Un homme, disait Lincoln, peut se tromper toujours; tous les hommes peuvent se tromper quelque temps; mais que tout le monde se trompe toujours c'est inconcevable. La parole de l'Ecriture sur Ismaël: *Manus omnium contra te, manus tua contra omnes*, vaut pour tous les enfants d'Abraham.

De fait, la vocation des Israélites fut toujours d'exploiter les autres hommes, et ils s'y sont employés avec une énergie presque surhumaine. Lors de leur fuite de l'Égypte, sous Moïse, ils volèrent les biens des Égyptiens. Jacob vola à Esaü son droit d'aînesse, à Laban ses brebis noires et ses dieux d'or et d'argent. Les fils de Jacob vendirent leur frère Joseph. La race toute entière marcha sur les traces des grands ancêtres. Dans les grandes villes d'Orient et à Rome ils exerçaient l'usure et soutiraient l'or des pauvres gens. Vainement le peuple exaspéré les massacrait-il dans des soulèvements périodiques; ils pouvaient perdre la vie, ils ne perdaient jamais l'argent. Ils inventèrent les lettres de change et dissimulèrent leurs trésors. Ils pratiquaient la banque jusque dans les parvis du temple. Lorsque le Messie si longtemps attendu leur prêcha le

mépris des biens terrestres, ils le crucifièrent. Puis ils vouèrent une haine mortelle à ses disciples. Pendant trois siècles ils se liguèrent contre eux avec les païens.

Après l'avènement de Constantin ils dûrent se terrer, mais leur haine ne désarma pas. Ils se firent les instruments des Musulmans, lesquels, d'ailleurs, quoiqu'on dise, les traitèrent sans douceur, jusqu'à les forcer à porter un costume spécial. On prétend que ce furent les lois des papes contre l'usure qui les forcèrent à se faire prêteurs d'argent; autant vaut dire que les lois contre les voleurs justifient les filous.

Les Juifs, étrangers chez tous les peuples, sont traîtres par définition: "*Quid vultis mihi dare et ego vobis illum tradam?*" Ils ont trahi tout le monde: les Espagnols, autrefois, les Algériens, les Marocains, les Français, les Russes, les Allemands eux-mêmes.

Ils font plus. Perpétuels malfaisants, ils ruinent les chrétiens par la banque, ils les ruinent par les révoltes anarchiques. Les chefs bolchévistes sont presque tous des juifs. En Hongrie, des vingt-cinq ministres de Bela Kun, vingt-trois étaient des juifs.

En Pologne russe, tous les aubergistes sont juifs. Ils gorgent de vodka les paysans et hypothèquent leurs terres. En Allemagne, le maître fourbe qu'était Bismarck, tout en les vantant, leur interdisait l'entrée dans le corps des officiers de son armée. Shakespeare les connaissait bien, et son juif de Venise les a marqués d'une flétrissure immortelle.

On parle des bulles des papes fulminées contre l'usure, mais on oublie l'admirable institution des monts de piété, fondée par les papes et les Franciscains pour arracher le peuple aux griffes des usuriers. On vante les fastueuses générosités de quelques philanthropes tels que les Camondo, les Montefiore, les Hirtsh et les Rothschild; mais on se garde de flétrir les industriels durs aux ouvriers, les banquiers millionnaires et milliardaires étalant un luxe insolent dans les châteaux d'une noblesse, jadis illustre, aujourd'hui ruinée, provoquant les pauvres, les démoralisant, faisant fi des traditions nationales et religieuses qui entretiennent la vie spirituelle des peuples, introduisant partout des germes de mort. Nous proclamons donc que les Juifs sont le fléau de la chrétienté.

III

Pour moi, je voudrais, pour un instant, faire table rase du passé, oublier les responsabilités, quelles qu'elles soient, de la querelle, et

examiner la question juive telle qu'elle est posée actuellement, afin de la juger, comme on dit, au mérite.

Les Juifs constituent-ils pour un peuple un appoint précieux ou un péril national? Grave problème qu'il importe de résoudre. Un étranger est le bienvenu dans un pays lorsqu'il lui apporte un accroissement quelconque de force; il est, au contraire, *indésirable* s'il l'affaiblit matériellement ou moralement. Il importe donc souverainement que l'étranger aime sincèrement son pays d'adoption, qu'il en fasse sa patrie, qu'il participe à la vie nationale et qu'il épouse sa cause. S'il se contente de l'exploiter sans l'aider, il n'est au fond qu'un ennemi déguisé.

Les Anciens se montraient plutôt hostiles aux étrangers. La loi évangélique a voulu abolir toute distinction entre Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Tous les chrétiens sont frères, fils de Dieu, héritiers de la gloire de Jésus-Christ.

Les gouvernements, néanmoins, ont des devoirs spéciaux, distincts de ceux de simples citoyens. Ils sont tenus de veiller au salut de l'Empire et à la protection de ses habitants. C'est pourquoi ils ont toujours pris des précautions contre les étrangers: en Angleterre l'acquisition des biens-fonds leur est interdite. La loi internationale moderne concède à l'étranger les droits civils mais lui refuse les droits politiques. Il ne peut ni être électeur ni être élu. Ce n'est qu'après un certain nombre d'années de probation qu'il lui est permis de postuler la naturalisation. D'autre part, une famille ne peut se perpétuer dans un pays à l'état d'étrangère. On laisse au fils de l'étranger la faculté d'opter; mais le petit-fils est *ipso facto* naturalisé. Est-ce à dire qu'un étranger doit en mettant le pied sur un sol nouveau, renier la mère-patrie? Non certes. Le loyalisme qu'on attend de lui est trop noble pour qu'il comporte quoique ce soit d'avilissant. "A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !" Tout ce que l'on exige de l'étranger c'est qu'il ne nuise pas à sa patrie d'adoption.

Lorsque cet étranger est naturalisé, ses devoirs deviennent plus pressants; il ne lui est plus permis de rester neutre dans un conflit, et, quoique, on ait soin de ne pas mettre son patriotisme, trop à l'épreuve en l'envoyant combattre son pays d'origine, néanmoins, il a contracté une obligation indubitable envers sa nouvelle patrie.

Pour les fils d'étrangers nés au pays et en possession d'une pleine citoyenneté la question n'existe même pas; ils sont purement et simplement des fils, jouissant de tous les droits et soumis à tous les devoirs que leur condition implique.

Et maintenant que le principe est exactement mis au point, quelle conclusion en faut-il tirer? Celle-ci : Seuls sont désirables les immigrants assimilables. Un émigrant qui, par le fait de sa race, de sa couleur, de sa religion ou de ses mœurs, n'est pas destiné à se fusionner tôt ou tard avec la masse de la population qui l'accueille, devient un danger public et doit se heurter, aux quais de débarquement, à porte close. Le droit naturel de *self protection* ou de salut public trouve dans le cas son application. Un gouvernement sage prévoit l'avenir et étouffe dans leurs germes les causes de discordes civiles et de dissolution nationale. C'est en vertu de ce droit incontestable que l'immigration chinoise et japonaise a été prohibée, que les Mormons, Doukhobors et autres sont plus ou moins proscrits, que l'extension de la race nègre dans les Etats-Unis est cause de graves inquiétudes pour l'avenir de la République.

Quels sont les émigrants désirables? Les hommes de race blanche en général, sauf de rares exceptions.

Je dis sauf des exceptions. N'a-t-on pas vu, en effet, des germano-américains, des *hyphenated*, pour employer le mot de Roosevelt, trahir l'Amérique en faveur de l'Allemagne, à la grande indignation des masses patriotes? Ajoutons pour être juste que ces exceptions sont rares. La plupart des émigrants se transforment en loyaux américains avec une étonnante rapidité.

Les Juifs sont-ils des émigrants désirables?

A cette question brûlante je ne répondrai moi-même que par une autre question. Les Juifs, depuis deux mille ans, ont-ils préservé intacte leur nationalité? Se sont-ils fondus avec les peuples au milieu desquels ils ont vécu? Sont-ils demeurés identiques avec eux-mêmes dans la bonne et la mauvaise fortune? Se croient-ils aujourd'hui, comme aux temps du Sauveur, la nation choisie, le peuple d'élection? Evidemment. Notez que je ne parle pas ici de la religion juive, que, loin d'insulter à leur obstiné nationalisme, je suis plutôt tenté de l'admirer. Le seul fait qui importe et qui est indiscutable c'est que, partout où ils se trouvent, ils demeurent inassimilables.

Tirez-vous même la conclusion.

Soit, dira-t-on. Nous admettons que les juifs, par cela qu'ils sont réfractaires à toute fusion avec la masse nationale, constituent pour cette masse un ferment de dissolution. On ne niera pas, du moins, que, grâce à leur merveilleuse entente des affaires et à leur industrie, ils enrichissent les pays qu'ils habitent.

— Je le nie, répondrai-je, ou, du moins, j'en doute.

La société se compose de deux classes d'hommes: les produc-

teurs et les exploiteurs. Les premiers, les plus nombreux, cultivateurs, ouvriers, travailleurs intellectuels, etc., font fructifier leurs talents et en enrichissent la communauté; les autres, *schemers* et profiteurs, pour employer le mot du jour, vivent aux dépens du peuple et s'enrichissent de leurs dépouilles.

Ces derniers peuvent édifier, à force de génie ou d'intrigue des fortunes colossales; mais ces fortunes, prélevées sur le fonds de la communauté, ne l'enrichissent point. Bien au contraire, plus les riches sont riches, plus les pauvres sont pauvres et plus l'État s'affaiblit. Or le gouvernement, gardien de la richesse publique, a le devoir de faire des lois pour la protéger.

De là la légitimité des tarifs protecteurs qui empêchent l'industrie nationale d'être concurrencée par une industrie étrangère plus favorisée de la nature, la nécessité des lois contre l'usure, les accaparements, les trusts, les combines, fauteurs de vie chère, désespoir des pauvres, l'invention des nouveaux impôts, proportionnels et progressifs, sur le revenu, etc, etc.

Qu'est-ce à dire sinon que le gouvernement peut et, même parfois, doit redresser les torts et faire rendre gorge aux riches, s'il veut soulager les peuples et prévenir les révolutions?

Ces principes posés, appliquons-les aux Juifs.

Sont-ils vraiment des producteurs? Des trois millions qui habitent les Etats-Unis combien cultivent la terre, combien travaillent des mains, combien s'occupent à des travaux intellectuels vraiment utiles à la communauté? A peine quelques milliers. Les autres exploitent, pratiquent le *sweating system*, prêtent sur gages, font l'usure, dirigent les banques, etc.

Certes je ne nie pas leur ingéniosité, leur génie commercial, leur solidarité, etc. Mais, tous ces talents que je ne peux m'empêcher de constater, je les redoute comme autant de dons fatals.

Qu'est-ce à dire et quelle sera ma conclusion? Faut-il proscrire les juifs?

Non certes. Je ne conseillerai jamais une législation cruelle ou injuste. Que faire donc ?

Poursuivre avec une rigueur toujours croissante les agioteurs, les profiteurs, les gens trop riches pour être honnêtes, les trafiquants louches, les corrupteurs et les corrompus, les *boodlers*. Ces gens ne sont pas tous juifs, certes; mais qu'ils soient juifs ou chrétiens ils ne méritent point d'égards.

* * *

Un dernier mot sur le Sionisme.

Beaucoup de juifs veulent rétablir en Palestine le royaume d'Israël. Au point de vue juridique, leurs droits, périmés depuis vingt siècles, sont nuls, et les Arabes sont prêts à se battre pour s'opposer à leur rêve.

Au point de vue du sentiment, il nous repugne de voir les juifs s'installer en triomphateurs aux Saints Lieux.

Au point de vue politique, au contraire, la chose ne saurait nous déplaire. Que les juifs partent donc pour l'Orient. Mais qu'ils n'oublient pas que, une fois devenus citoyens palestiniens, ils passeront à l'état d'étrangers en Europe et en Amérique.

On ne peut servir deux maîtres: "*aut enim unum odio habebit et alterum diliget.*"

Il est bien entendu que notre thèse, toute générale, ne vise aucune personnalité. Il existe parmi les Israëlites, comme parmi les chrétiens, une foule d'hommes dignes de tous les respects.

Fr Alexis, cap.





LE BASSIN DU GRAND FLEUVE MACKENZIE

II

Topographie, Configuration générale

Le bassin du Mackenzie, embrassant une étendue territoriale de 682,000 milles carrés, dans le nord-ouest du Canada, présente tout naturellement une grande variété de formes topographiques. Le bassin mesure, de l'extrémité à l'autre de son axe, 1350 milles de longueur, mais subit dans son expansion les caprices d'une nature assez tourmentée. Sa direction est franc nord-ouest. A l'embouchure du fleuve, sa largeur est de 100 milles; près du centre, le bassin va s'élargissant jusqu'à 900 milles. Dans ces limites se trouvent partiellement situées trois provinces dont chacune s'étend sur toute la longueur du bassin et dont les traits physiographiques les font se distinguer nettement des provinces, adjacentes. Ces provinces, au nombre de trois, présentent, du côté occidental, un pays de montagnes géantes, de ravins, de précipices, de gorges, où les rivières n'ont pas d'assiette et se précipitent en torrents ou rubans d'écume, où de maigres épinettes émergeant du fond ou des flancs de rochers ne fleurissent qu'à la tête, c'est-à-dire dès qu'elles rencontrent la lumière, où sur les sommets et les pics la neige tombe en plein été, alors qu'au pied il fait 80o Fahrenheit à l'ombre, pays de fantastiques escarpements où Pélion est entassé sur Ossa; mais aussi, pays d'aspect de toute grandeur devant lequel l'homme confondu se sent pygmée, lilliputien.

Cependant cette chaîne de montagnes, véritable colonne vertébrale du continent américain du nord, s'affaisse du côté du plateau laurentien qui encercle presque toute la grande baie d'Hudson, à la hauteur qu'elle mesure, 860 milles; et, entre ces deux systèmes montagneux, se déploie une vaste plaine forestière, presqu'unie, à travers laquelle coule dans une direction nord-ouest le majestueux fleuve Mackenzie jusqu'au plongeon qu'il opère dans l'océan Arcti-

que, où d'un côté se déversent maints cours d'eau se précipitant de la Cordillère des Rocheuses, et de l'autre d'innombrables lacs et rivières émergeant du plateau de l'est. Ce plateau n'est que la continuation de la vaste région centrale des plaines de l'Amérique du Nord où le grand fleuve Mackenzie joue absolument le même rôle que le Mississipi depuis le Minnesota jusqu'au golfe du Mexique.

La superficie arrosée par le Mackenzie est donc un immense bassin dont le côté ouest s'en va s'enfouissant dans les escarpements du nord-ouest et dont le flanc est va s'inclinant gentiment du côté d'une dépression centrale du sol, et toute cette nature se développe dans une direction nord-ouest pour aller, par une longue et douce pente, se livrer aux caresses des flots de l'océan Arctique.

Le degré de déflexion de la dépression centrale vers le nord-ouest, à partir de la ligne de partage des eaux entre la rivière Saskatchewan et le Mackenzie et l'océan Arctique, est d'environ deux pieds au mille.

L'inclinaison n'est cependant pas uniforme partout, car, outre les caps et montagnes irréguliers qui surgissent des basses terres, on y rencontre des escarpements faisant face au nord, qui interrompent ou modifient le cours des rivières, ainsi que de vastes dépressions de terrains où les eaux s'accumulent pour former les grands lacs de la région. Les plus étendus de ces lacs sont le Grand lac de l'Ours, le grand lac des Esclaves et le lac Athabaska. On les classifie parmi les plus grands réservoirs d'eau douce du globe.

Quant au plateau laurentien, il fourmille tout simplement de lacs de moindres dimensions

Le plateau laurentien.—Ce plateau couvre un bien grande partie du nord-est et du nord du Canada. La chaîne des Laurentides parait finir sur le côté oriental de la baie d'Hudson. Cependant le plateau semblerait aussi ne pas avoir de solution de continuité, puisqu'on le retrouve, sensiblement affaissé sur une certaine distance, à l'ouest de la baie, pénétrant dans le bassin du Mackenzie et occupant au côté-est du grand fleuve une lisière de terrain d'une largeur variant de 80 à 280 milles et d'une longueur de 800 milles, depuis la hauteur des terres au sud jusqu'à la rive septentrionale du grand lac de l'Ours

Le côté-ouest de ce plateau, au moment où il rencontre le plateau central, se distingue par une ligne bien définie de schistes métamorphiques et de roches plates paléozoïques qui, à partir du sud, prend contact avec le bassin du Mackenzie au portage Methye sur la rivière Eau Claire par le 110e degré de longitude ouest.

De là, suivant une direction nord-ouest, il effleure l'extrémité

ouest du lac Athabaska et longe la vallée de la rivière des Esclaves jusqu'au grand lac du même nom qu'il traverse dans une direction nord-ouest. Ensuite, de l'extrémité septentrionale du bras nord du grand lac des Esclaves, le plateau court jusqu'à la pointe sud de la baie McTavish sur le grand lac de l'Ours et continue de se prolonger dans la même direction à travers le lac jusqu'au moment où il passe à l'extérieur de la limite du bassin, au nord de la baie Smith.

A l'est de cette ligne, le plateau s'étend bien plus loin que les limites du bassin Mackenzie vers la baie d'Hudson.

Au sud du lac Athabaska, la déflexion du plateau laurentien vers le grand plateau central n'offre aucun trait particulier; elle s'opère graduellement, entre le lac Athabaska et le grand lac des Esclaves, sans aucun indice spécial de la dépression ou inclinaison du point de contact des deux plateaux; y en aurait-il, que les grands dépôts d'alluvion apportés par les rivières de la Paix et des Esclaves empêcheraient d'en distinguer un seul.

Examinée dans son ensemble, la topographie du plateau laurentien produit l'effet d'une vaste plaine inclinant graduellement à l'ouest et au nord vers les dépressions des grands lacs et excédant rarement une rampe de 6 à 8 pieds d'élévation au mille, avec ici et là des protubérances éparses, sans direction régulière, arrondies au sommet et ne dépassant pas quelques cents pieds en hauteur. Examiné en détail, au contraire, le plateau est très irrégulier, raviné, rocailleux, mamelonné. Les plus hautes éminences se rencontrent du côté des grands lacs où elles atteignent une altitude maxima de mille pieds. Sur la rive nord du lac Athabaska, à la baie Black, surgit un groupe de montagnes se dressant à 800 pieds au-dessus du niveau du lac, et, à l'extrémité nord-est du grand lac des Esclaves, le Dr Robert Bell a relevé des montagnes de granit et de gneiss, aux sommets semi-ronds, qui mesurent bien près de mille pieds de hauteur. Ailleurs, sur la rive est de la baie McTavish, sur le grand lac de l'Ours, existent des falaises abruptes qui, au rivage, s'élancent à des hauteurs de 600 à 700 pieds; à l'intérieur, ces escarpements ont bien mille pieds de hauteur.

On ne connaît encore que peu de chose de l'intérieur du plateau laurentien, à l'exception de ce que l'on a pu en voir par la route des canots et de ce qu'ont pu en dire Hearne, Franklin, Petitot, Tyrrell, R. et J. W. Bell, Preble et Camsell.

Sur les 800 milles du plateau laurentien qui font partie du bassin du fleuve Mackenzie, il y a peu de différence dans les degrés d'altitude des montagnes au-dessus du niveau de la mer. D'après



Dans le bassin de la Mackenzie.—Sources salines au sud-ouest du Fort Smith.

Tyrrell et Dowling, leur altitude moyenne est de 1,650 pieds aux lacs des Cris et Wollaston, à l'extrémité sud-est du bassin, de 1,490 pieds sur la rive nord du lac Athabaska, de 1,520 pieds au grand lac des Esclaves, de, 1700 pieds à la ligne de partage entre le grand lac des Esclaves et le grand lac de l'Ours, et de 1,300 à 1,400 pieds à l'est du grand lac de l'Ours. Mais, dans les niveaux inférieurs du plateau, entre son extrémité sud-est et le grand lac de l'Ours, l'altitude diffère notablement. Ici l'écart est d'environ 1,200 pieds, ce qui réduit la dépression de toute la région à 1.5 pied au mille dans une direction nord-ouest.

La partie du plateau laurentien qui se trouve dans le bassin du Mackenzie est une région de milliers de lacs de toutes les dimensions, depuis le simple étang jusqu'à des nappes d'eau de plusieurs centaines de milles carrés. Ces lacs sont tellement nombreux et les lisières de terre qui les séparent sont tellement rocheuses et accidentées, que le seul moyen d'y circuler pour les indigènes et les voyageurs, c'est le canot.

En faisant portage d'un lac à un autre, il est possible d'y voyager dans quelque direction que ce soit; mais les routes les plus fréquemment suivies sont celles qui partent des postes de traite et qui conduisent aux terrains de chasse ou aux endroits de pêche des Sauvages.

Les lacs sont, règle générale, des bassins à fond de roc, bordés de rivages à roches plates et unies; on y voit rarement des grèves sablonneuses ou caillouteuses Tous sont très irréguliers de forme, et leurs lignes sont déterminées par la nature et la structure des rochers au milieu desquels ils s'épanchent et aussi par le mouvement des glaces. Ajoutons à ces causes, la désagrégation des rochers et, comme résultante, leur déplacement et charroi par les glaces. Tout cela favorise des accumulations d'eau, la formation d'étangs ici et là et, de plus, l'agrandissement constant des lacs. Par suite de la période relativement courte durant laquelle ces phénomènes se produisent, les rivières qui arrosent ces régions n'offrent ni vallées bien déterminées, ni profils réguliers. Ce sont plutôt des cours d'eau ou des lacs séparées les uns des autres par des gorges, des cascades, des chutes et d'impétueux rapides. Parfois, dans quelque passage rétréci ou gorge, se présente une chute ou un rapide; alors, adieu la navigation! C'est-à-dire qu'il n'est guère de ces cours d'eau sur lequel on peut naviguer très loin; il faut alors faire portage.

Toutes les rivières du plateau se déchargent dans l'un des trois grands lacs de la région: l'Athabaska, le grand lac des Esclaves ou le grand lac de l'Ours, et, grâce aux déformations de leur cours,

lacs et chutes, tous offrent de grands avantages pour le développement de l'énergie hydraulique ou de ce que l'on appelle aujourd'hui la houille blanche.

Le plateau laurentien du bassin du Mackenzie n'a pas ou presque pas de terreau à la surface de son roc, pour que l'on puisse y pratiquer avec quelque succès l'agriculture, même si le climat lui était favorable. Une très grande partie de la région ne présente qu'une surface rocailleuse.

Ca et là ne rencontre-t-on qu'un banc de sable. L'action érosive des glaciers a dépouillé la surface de ses matières végétales; celles-ci ont été apportées du côté de l'ouest et se sont déposées dans les basses terres du bassin, de sorte que partout ailleurs le roc s'est trouvé dénudé.

Malgré cette absence de sol arable, presque toute la région est boisée ça et là d'épinette blanche, de cyprès, d'épinette rouge, de peuplier, de bouleau et de saules. Ces essences forestières se font cependant plus clair-semées à mesure que l'on se rapproche de la lisière est et nord du bassin, puis disparaissent complètement au nord de l'extrémité est du grand lac des Esclaves, dans les bassins des lacs Clinten-Coldon, Aylmer et Mackenzie.

C'est la seule partie du bassin du fleuve Mackenzie qui se trouve dans la région non boisée du nord du Canada; elle est connue sous le nom de Terres Stériles ou Désert (*Barren lands*).

La cordillère ou les Andes de l'Amérique du nord. Chaines des Rocheuses, des mackenzie et des Richardson

III

Chaînes des Rocheuses, des Mackenzie et des Richardson

A la limite occidentale du bassin du Mackenzie et sur toute son étendue, se déploie un régime de majestueuses montagnes qui forment ce qu'on peut appeler la Cordillère ou les Andes de l'Amérique du nord: c'est une zône variant de 20 jusqu'à 200 milles en largeur, en bordure du plateau central ou basses terres, jusqu'à la ligne de hauteur qui sépare les eaux du Mackenzie de celles qui se déchargent à l'ouest dans l'océan Pacifique. Les tributaires du Mackenzie, notamment les rivières du Liard et de la Paix, se font de profondes échancrures à travers cette zône, du haut des rampes occidentales de cette chaîne de montagnes.

La Cordillère du bassin du Mackenzie embrasse la pente orien-

tale des montagnes Rocheuses, Mackenzie et Richardson et va se fondre dans la grande plaine du centre du côté est.

Voyons la topographie respective de ces chaînes de montagnes.

A partir du sud, du point d'intersection du 53e degré de latitude et du 116e 30′ degré de longitude, cette ligne peu apparente de division court du côté nord-ouest, traverse la rivière de la Paix près de Hudson Hope et rencontre la rivière du Liard tout près du 125e degré de longitude. Ici, solution de continuité des Rocheuses; elles disparaissent au nord de la rivière.

La Cordillère cependant se dresse de nouveau, au nord de la rivière sous le nom de montagnes Mackenzie, mais la façade de cette chaîne s'incline au loin du côté est et va se heurter à la rivière du Liard, au fort du même nom.

De ce point la Cordillère de la région prend la direction du nord, effleure le fleuve Mackenzie à l'embouchure de la rivière Nahanni, longe la côte ouest du Mackenzie jusqu'au 65e 30 degré de latitude où, décrivant une large courbe, elle serpente à l'ouest en contournant la tête de la rivière Peel.

Les monts Mackenzie s'évanouissent à la tête de cette rivière, tout comme les Rocheuses au nord de la rivière du Liard.

Mais, au nord de la rivière Peel, sur un plan légèrement inférieur, surgit un autre groupe de montagnes, les Richardson. Cette chaîne se prolonge jusqu'à la côte de l'Arctique, en suivant de près du côté est la vallée de la rivière Peel, et en se redressant, sous forme d'une escarpe abrupte, au delta du fleuve Mackenzie.

Les montagnes Rocheuses.—Ces montagnes occupent toute la portion sud-ouest du bassin et s'étendent au nord aussi loin que la vallée de la rivière du Liard, où elles disparaissent ou perdent leur haute prestance dans une région de monticules. Au sud, elles se prolongent bien au-delà des bornes du bassin Mackenzie dans le sud de l'Alberta, du Montana et du Wyoming.

Dans le bassin du Mackenzie, comme ailleurs, du reste, les Rocheuses se forment d'une série de chaînes parallèles qui se développent vers le nord-ouest, suivant l'axe principal de la région.

Entre ces chaînes existent, dans le sens de la longueur, de profondes vallées, au fond desquelles coulent de petits cours d'eau que traversent à angle droit, par de grandes échancrures, les principales rivières de la région qui se déversent dans le grand plateau central, celui de la prairie. Sur le parcours de ces rivières, les vallées sont plus étroites que les autres dans le sens longitudinal, et il arrive assez rarement qu'elles aient assez d'expansion pour former des passes en ligne droite et utilisables La plus remarquable de

ces passes est celle de la rivière de la Paix, celle-ci, large et profonde qu'elle est s'alimente partiellement à partir de la zône à l'ouest des Rocheuses

Les pics les plus élevés de toute la chaîne des Rocheuses au Canada se rencontrent dans l'extrême sud du bassin du fleuve Mackenzie à la tête de la rivière Athabaska, là où les grands cours d'eau qui se jettent à l'est du côté de l'Atlantique, au nord dans l'océan Arctique et à l'ouest dans le Pacifique, s'enchainent et ont leurs sources.

En cet endroit se trouve un groupe de montagnes qui dépassent 10,000 pieds en hauteur, et dont l'une des plus élevées, le mont Robson, se dresse à 13,700 pieds audessus du niveau de la mer.

Entre les rivières Athabaska et de la Paix, on n'a aucunes données précises sur la chaîne, excepté qu'elle présente des pics très élevés et qu'il n'y existe pas d'autre passe plus basse que celle de Tête-jaune-Cache dont l'altitude est de 3,720 pieds.

Aux environs de la rivière de la Paix, cependant, la chaîne diminue de hauteur et de largeur, et n'offre que quelques passes assez rétrécies. La passe de la rivière au Pin, à laquelle Dawson donne une altitude de 2,850 pieds au-dessus de la mer, coupe une chaîne dont les pics n'ont pas plus de 6,000 pieds d'altitude au-dessus de la mer. La rivière de la Paix elle-même se creuse, à travers la principale chaîne des Rocheuses, une vallée dont les sommets atteignent à peine six mille pieds en hauteur; la vallée même mesure à peine 2,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

On a encore moins de renseignements sur les Rocheuses au nord de la rivière de la Paix que sur toute autre partie de la chaîne. McConnell y mentionne cependant des pics qui mesurent jusqu'à 7,500 pieds de hauteur vers le 57e degré de latitude; mais ensuite, d'après des observations faites aux environs de la rivière du Liard, on a constaté une dépression de la chaîne telle, que les plus hauts pics n'y mesurent pas plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Toute cette chaîne est sillonnée par les grandes rivières Athabaska, de la Paix et du Liard; ces cours d'eau ont leur sources soit dans la chaîne centrale, soit dans les flancs ouest des Rocheuses, mais se dirigent à l'est, par de larges échancrures à travers les contreforts, vers le plateau centrale.

Les monts Mackenzie.—Ces monts représentent la Cordillère depuis la rivière du Liard jusqu'à la rivière Peel et ne sont que la suite nord-ouest de la chaîne des Rocheuses. En général, ils ont les traits caractéristiques des Rocheuses, et se composent d'une série



Fort Smith.—La récolte de foin sur la plaine salée à l'ouest de ce fort.

de chaînes parallèles qui s'étendent dans une direction nord-ouest dans la partie sud et presqu'est et ouest dans la partie nord. C'est le plus considérable groupe de montagnes qu'il y ait au Canada. Les monts Mackenzie paraissent se composer de deux chaînes dont l'une d'ancienne formation et l'autre, du côté est, de plus récente formation. Cette dernière et partie de l'ancienne se trouvent sur la pente de la ligne de division du fleuve Mackenzie.

Cette chaîne n'a été traversée qu'en deux endroits, à la rivière Gravel par Keele et à la rivière du Vent par Camsell. Cependant McConnell en a fait l'ascension et l'examen du côté est, à la rivière du Liard et à la rivière Nahanni du nord. Au sud, elle se dresse abruptement au-dessus d'une contrée basse et unie à des hauteurs de 6,000 pieds, et, sur la rivière Gravel, ces hauteurs ont un maximum de 8,000 pieds.

Au nord, nouvel affaissement et, sur la rivière du Vent, les montagnes de la chaîne atteignent rarement 7,000 pieds. Elles disparaissent à la tête de la rivière Peel dans une région comparativement basse, avec ici et là quelques crêtes et escarpements.

Plusieurs importants cours d'eau ont leur source dans la chaîne des monts Mackenzie et les traversent. Ces cours d'eau, tributaires du Mackenzie, sont les rivières Nahanni, Root, Gravel, Carcajou. Rouge Arctique et Peel. Les vallées de ces rivières souvent traversent la chaîne et se relient à celles du Yukon. Tous ces cours d'eau ont une rampe tellement forte que les indigènes ne les utilisent jamais dans leurs excursions, à partir du Mackenzie jusque dans la chaine, mais, par exemple, ils descendent la plupart d'entre eux en canot.

Keele donne 4,525 pieds à la ligne de partage à la tête de la rivière Gravel, mais il est des passes que l'on dit être d'un niveau beaucoup plus bas et qui conduisent à la tête des rivières MacMillan et Stewart. Camsell estime à 3,400 pieds la hauteur de celle qui conduit à la tête de la rivière du Vent.

La hauteur verticale des routes explorées à travers la chaîne des monts Mackenzie varie entre 3,000 et 4,500 pieds.

Les monts Richardson.—Au nord de la rivière Peel, par le 66e degré de latitude, la Cordillère se continue sous le vocable de monts Richardson. C'est une chaîne qui s'étend vers le nord, le long du côté ouest de la rivière Peel, jusqu'au delta du Mackenzie où elle fléchit vers l'ouest en formant une chaîne côtière en bordure de la côte de l'Arctique. Ces montagnes sont en général bien moins élevées, bien moins longues et larges que les monts Mackenzie. Leur direction est nord et sud et leurs traits caractéristiques sont

absolument différents de ceux des autres chaînes de la Cordillère. McConnell rapporte que les monts Richardson consistent en une double chaîne, séparée l'une de l'autre par une large et longue vallée et flanquée de chaque côté par de hauts plateaux. En face du fort McPherson, la chaîne de l'est a une largeur de sept milles, et l'on donne à ses plus hauts pics une altitude de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Leur élévation est moindre du côté de la rivière Peel, mais tout de même elles se dressent à environ 3,000 pieds de hauteur jusqu'au delta du Mackenzie.

La chaîne de l'ouest est beaucoup plus étroite; à la rivière du Rat, elle n'a pas plus de quatre milles de largeur, mais prend un plus grand déploiement du côté du sud. La vallée de la rivière Peel, qui en contourne la base du côté est, se trouve à un niveau de pleinement 1,200 pieds plus bas que la rivière Bell du côté ouest, et les eaux de la chaîne se déversent en grande partie dans la rivière Peel.

La grande plaine centrale.—Cette plaine occupe le centre du bassin Mackenzie et renferme ainsi toute la région entre le plateau laurentien à l'est et la zône de la Cordillère à l'ouest. Elle s'étend sur toute la longueur du bassin, parcours d'environ 1300 milles. Sa longueur maxima varie de 420 milles sur une ligne passant par le fort Vermillon, jusqu'à environ 200 milles, au 63e degré de latitude. Elle ne présente pas un niveau régulier, comme on pourrait le supposer. Elle incline généralement vers le nord; et, le long des vallées des grands cours d'eau, elle est assez uniforme. Elle prend véritablement naissance d'un plateau du nord-est, en pente au sud, et borné par un escarpement ou une série d'escarpements dominant des terres basses qui s'étendent vers le nord jusqu'à l'océan Arctique.

Au sud du bassin Mackenzie, dans le sud de l'Alberta et de la Saskatchewan, le plateau est de formation crétacée, et Dowling, dans le 13e rapport de la Commission géographique du Canada (1914), le désigne sous le vocable de plateau crétacé; à ses limites finit la formation crétacée. Dans le bassin du Mackenzie lui-même, cette désignation serait erronée, car les terrains de dépôt, les roches et les escarpements, sont très souvent du type dévonien. Par suite de cette différence dans la constitution géologique de la grande plaine centrale, il est entendu que ce plateau s'appellera désormais le plateau Alberta, vu que ses limites se rencontrent avec les bornes de cette province.

Un plateau de même taille occupe la partie supérieure du bassin de la rivière Peel; il est entendu aussi que son nom sera celui de Peel. Les basses terres du bassin Mackenzie portent le nom du grand fleuve.

Plateaux et basses terres sont tout de même ornées, à leurs surfaces de hauteurs ou plateaux supérieurs qui se dressent bien à des altitudes de 1,000 à 3,000 pieds au-dessus du niveau du pays environnant.

Le plateau Alberta.—Cette partie de la grande plaine centrale embrasse virtuellement toute la région sud et sud-est du Grand lac des Esclaves. La limite du plateau est indiquée par une série d'escarpements faisant face au nord et qui, dans le voisinage du fort Smith, sur la rivière des Esclaves, s'étendent vers le nord-ouest en longeant le côté sud du Grand lac des Esclaves, et de là, sur égale distance, le fleuve Mackenzie jusqu'à la rivière du Liard au 122e degré de longitude. Là, on perd de vue les escarpements,. Où vont-ils? D'après les observations de McConnell, ils prendraient une direction sud-ouest en suivant la vallée de la rivière du Liard. Au sud du fort Smith, le plateau semble se fondre dans le plateau laurentien.

Les petits cours d'eau qui sortent de ce plateau se déversent dans les basses terres par des chutes très hautes ou des rapides très violents C'est ainsi que se conduisent la rivière du Petit Buffle, la rivière au Foin, la rivière du Castor, la rivière à la Truite et celle du Liard.

Les plus grands cours d'eau, comme la rivière de la Paix et l'Athabaska, suivent cependant une marche plus régulière, et se taillent sur leurs cours des vallées pittoresques, en forme de grandes terrasses qui se font graduellement de plus en plus profondes du côté sud-ouest, à mesure qu'elles se rapprochent des montagnes. Ainsi la vallée de la rivière de la Paix au fort Vermillon n'a que 100 pieds de profondeur, tandis qu'à l'embouchure de la rivière Fumeuse, à 300 milles plus loin en haut de la rivière, elle a 700 pieds de profondeur sur environ deux milles de largeur.

Les prairies ne manquent pas dans le plateau Alberta; il en existe surtout dans le bassin de la rivière de la Paix; aussi les fermes s'y multiplient-elles rapidement.

La surface du plateau est émaillée de plusieurs autres plateaux ou crêtes qui mesurent bien de 1,000 à 2,000 pieds au-dessus de sa propre altitude. Au nombre de ces protubérances. se trouve le mont Caribou qui devrait plutôt porter le nom de plateau Caribou. Situé qu'il est entre la rivière de la Paix et le grand lac des Esclaves, à l'est de la rivière au Foin, il couvre une superficie d'environ 8,000 milles carrés. D'après les relevés qu'on en a pu faire, ce serait là un fragment d'un ancien plateau séparé du plateau laurentien par les vastes plaines de la rivière des Esclaves au-dessus desquelles il

s'élance à une hauteur de 2,500 pieds. Rampes très abruptes au nord et à l'est, mais bien plus douces au sud et particulièrement à l'ouest.

Le plateau renferme plusieurs lacs. Quant aux essences forestières, on n'y trouve que des épinettes rabougries, comme celles qui croissent à la lisière des Terres Stériles. Voilà ce qu'en disent les explorateurs canadiens. Mais, dans son rapport intitulé *The Canadian Rockies north of Mt Robson*, un explorateur américain, J. Norman Collie, parle en ces termes des monts Caribou : "La première fois que je les vis du sommet d'un pic que nous escaladions en 1910, je fus étonné.Mumm les avait vus en 1909... Ces montagnes sont plus altières et beaucoup plus belles que celles de la chaîne des Selkirk, telle qu'on aperçoît celle-ci d'un point des Rocheuses près de Laggan. Deux pics que j'ai examinés plusieurs fois, sont particulièrement magnifiques; l'un est un pic de neige, et l'autre, beaucoup plus élancé, présente nombre de faces de roc. Il y a aussi un grand glacier, saillant du centre de la chaîne du côté est. Comme forme, ces monts Caribou ont une apparence plus rugueuse, plus sauvage, mais plus impressionnante que bien d'autres dans les Rocheuses. Cet aspect s'explique: ils sont formés de roc cristallin très dur et non de calcaire... Les monts Caribou ne constituent pas un groupe ordinaire, mais offrent aux explorateurs des pics de toute beauté, des paysages grandioses, et un sujet d'études géologiques des plus intéressantes qu'on puisse renontrer dans le Canada occidental."

Les montagnes de la Tête-de-Buffle, au sud de la rivière de la Paix, surgissent de façon abrupte du plateau, à environ 50 milles à l'ouest de la rivière Wabiska, à une hauteur d'environ 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, prennent une direction sud-ouest et disparaissent à l'embouchure de la rivière Bataille . McConnell leur donne environ 50 milles de longueur et de 25 à 35 milles de largeur.

La montagne du Bouleau a une étendue de près de 90 milles le long du côté ouest de la rivière Athabaska, au-dessous du district McMurray, et mesure environ 35 milles de largeur. Elle est en pente de tous les côtés et s'élève facilement à une hauteur maxima de 2,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, ou environ 1,000 pieds au-dessus de la contrée environnante. Sa surface est mamelonneuse et ses dépressions donnent souvent asile à des lacs. Elle est fortement boisée.

La montagne de la Martre, à l'est du petit lac des Esclaves, se dresse à 1,000 pieds au-dessus du lac, a une étendue d'environ 60 milles de l'est à l'ouest et offre généralement le même aspect que



Le fort McPherson.—Au nord de la Rivière de la Paix. Poste de fourrures, habité par plusieurs tribus ainsi que par des Esquimaux.



Chipewyan.—Au nord de la rivière La Paix et du lac Athabaska. Poste de fourrures habité par des Indiens, Cris, Esquimaux

la montagne du Bouleau.

Les montagnes Clear, au nord de Dunvegan, ont une hauteur maxima de 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, ou de 1,500 pieds au-dessus du niveau général du plateau, mais on n'en connaît pas exactement l'étendue et les traits caractéristiques.

Il en existe plusieurs autres de moindre taille, comme la montagne du Pélican et les monts Thickwood dans la contrée au sud de la rivière de la Paix; de même qu'il y en a vraisemblablement bien d'autres dans le plateau, dans le territoire jusqu'ici inexploré qui s'étend au nord et à l'ouest de la rivière au Foin.

Le plateau Peel.—A la partie supérieure du bassin de la rivière Peel, existe un plateau qui a à peu près la même physionomie que ceux que l'on vient de décrire. Ce plateau s'étend au sud et à l'ouest à partir de l'embouchure de la rivière Satah, de chaque côté de la rivière Peel, et remonte jusqu'au pied des monts Richardson; on ne connaît pas encore son étendue à l'est. Il est possible, cependant, qu'il fasse flanc à la Cordillère en se prolongeant est et sud vers la vallée du Mackenzie.

Au nord, le plateau Peel prend la forme d'un escarpement à pic qui surplombe les terres au-dessous et, par une rampe graduelle, s'élance à la hauteur de 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa surface paraît plate, mais, en réalité, présente une série de longues ondulations dans la direction du nord et du sud. La rivière Peel s'y creuse un cours variant de 700 à 1,000 pieds de profondeur.

Vers le haut de la rivière Peel, grande échancrure en forme de baie dans le plateau qui, en cet endroit, perd son niveau, sa régularité; des arêtes montagneuses lui arrivent venant de la Cordillère. Ces arètes sont courtes, isolées les unes des autres, et ne dépassent pas 2,000 pieds, et parfois pas même 1,000 pieds en hauteur. Elles emprisonnent une dépression peu profonde du plateau qui hospitalise les rivières du Vent et du Bonnet-de-Plumes, à leur partie inférieure. Cette dépression logea autrefois un lac qui a été desséché par les sédiments qui y ont été graduellement déposés. D'après la nature et la conformation du terrain, l'existence autrefois de ce lac dans l'endroit est évidente.

La limite orientale de cette partie tourmentée du plateau est à la rivière de la Couleuvre; au delà de cette rivière, le plateau s'en va du côté est à perte de vue. Partout il se couvre de mousses, de petites épinettes blanches et rouges et présente nombre de petits lacs marécageux.

Le plateau va se rétrécissant graduellement de largeur au nord, à mesure que le McKenzie s'approche des montagnes, jusqu'au

moment où il se soude à celles-ci et s'évanouit près de la rivière du Rat à la tête du delta.

Les basses terres du bassin Mackenzie.—Les basses terres de la grande plaine centrale du bassin du Mackenzie commencent au pied de la rivière de la Paix et à l'extrémité ouest du lac Athabaska, d'où elles se déploient en une bande étroite, en descendant le long de la rivière des Esclaves jusqu'au grand lac des Esclaves. A l'est comme au nord de ce dernier lac, leurs limites sont la ligne du plateau laurentien. Elles embrassent le bassin de l'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves et se continuent en descendant par la vallée du fleuve Mackenzie jusqu'à la côte de l'Arctique. Elles sont donc bornées à l'est par le plateau laurentien et à l'ouest par les monts Mackenzie et les escarpements du plateau Peel. Elles se prolongent dans la vallée de la rivière du Liard jusqu'au fort du même nom. Au sud, les escarpements du plateau de l'Alberta en marquent la limite.

Au nord de la rivière Nahanni, la crête longue et étroite des monts Franklin divise les basses terres en deux parties dont l'une, large depuis 20 jusqu'à 80 milles, reçoit le Mackenzie, et se trouve isolée de la principale qui sert de bassin d'égouttement au grand lac de l'Ours. Les monts Franklin, eux, disparaissent vers le 66e degré de latitude.

Le degré d'élévation des basses terres à l'extrémité ouest du lac Athabaska est d'environ 700 pieds au-dessus du niveau de la mer et leur rampe, à partir de ce point-là jusqu'à l'océan Arctique, est en moyenne de huit pouces au mille, et si bien ménagée que, du fort Smith à l'océan Arctique, distance de plus de 1,300 milles par eau, les bateaux à vapeur n'ayant que cinq pieds de tirant peuvent naviguer sans rencontrer le moindre embarras sous forme de rapides ou de chutes.

Sur le niveau général des basses terres s'élancent certaines chaînes de collines et de montagnes dont la hauteur varie depuis quelques cents pieds jusqu'à 4,000 pieds. Citons la montagne de la Corne, *Horn Mountain*, au nord-ouest du fort Providence; les monts Franklin, entre le fleuve Mackenzie et le grand lac de l'Ours; le mont Grizzly et les montagnes du Foin-de-Senteur (*Scented Grass*), sur les rives du grand lac de l'Ours; les montagnes du Renne à l'est du delta, et nombre d'autres chaînes et montagnes isolées.

Ce sont les seules formations qui rompent la monotonie du paysage; à part cela, les basses terres, dans leur surface plane, sont coupées de marécages, étangs, tourbières, à travers lesquels rampent des ruisseaux indolents. Il n'y a que du côté sud, le long des vallées

de la rivière de la Paix, de la rivière des Esclaves, de celle du Liard et du fleuve Mackenzie au-dessus de l'embouchure de la rivière du Liard, où la terre est suffisamment égouttée pour être exploitée au point de vue agricole. Au nord de cette contrée, à l'exception des îles et des rives des cours d'eau, la surface du sol est couverte d'une mousse tellement épaisse qu'elle en empêche le dégel à des profondeurs variant de six pouces à six pieds. D'épaisses forêts d'épinette blanche, d'épinette rouge et de saules, envahissent toute l'étendue des basses terres jusqu'au point où le sol change de nature, près du delta, au bord de la mer.

La montagne la plus méridionale qui surgisse des basses terres du Mackenzie est celle de la Corne au nord du fleuve Mackenzie, entre les forts Providence et Simpson. On la distingue à 20 mille du fleuve, sur toute la distance qui sépare ces deux forts. Très abrupte au sud, elle incline doucement vers le nord. Son sommet est à 1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les montagnes Franklin qui longent le côté est du Mackenzie, à partir du vieux fort Wrigley, et se dirigent vers le nord au-delà de la Grande rivière de l'Ours, ne sont, d'après McConnell, que des boutures des monts Mackenzie qui ne traversent pas le fleuve, mais marquent une ligne de formation nouvelle. La Roche Trempe-à-l'eau (*Rock by-the-riverside*), haute de 1,500 pieds, dans le voisinage du site du fort Wrigley, fait partie d'une petite chaîne qui suit une diagonale par rapport à la chaîne principale et relie la chaîne des Franklin à la plus importante partie de la chaîne des monts Mackenzie. Formant d'abord à son extrémité sud une étroite crête boisée, elle se développe vers le nord en une série d'éminences aux sommets arrondis et augmente graduellement de taille jusqu'à son plus haut sommet, le mont Clark. Ce pic, à la tête aplatie, situé à 8 ou 10 milles en arrière du Mackenzie, au nord de la rivière Eau Noire (*Black-water river*), a, suivant McConnell, une hauteur de 3,000 à 4,000 pieds. La rivière Eau Noire prend sa source du côté est de la chaîne et se jette du côté ouest dans le grand fleuve.

La montagne du Grizzly, qui occupe la péninsule entre les baies Keith et McVicar, a bien 900 pieds de hauteur, d'après Sir John Richardson, mais, comme il a été démontré depuis que les calculs de sir John amoindrissaient certaines hauteurs, on regarde la Grizzly comme beaucoup plus élevé que la montagne Charles à laquelle Bell donne 1500 pieds d'altitude. C'est un pic au sommet arrondi et partiellement dénudé.

Abrégeons cette nomenclature de collines, pics, monts et montagnes des basses terres du bassin Mackenzie, en citant simplement

ceux-ci: la Roche-de-l'Ours (*Bear Rock*), montagne isolée, située dans l'angle nord entre la grande rivière de l'Ours et le Mackenzie, 1400 pieds de hauteur au-dessus de la rivière; la Roche du Carcajou, à 100 milles au-dessous de la Roche de l'Ours, sur la rive est du Mackenzie Cette hauteur mesure mille pieds et présente hors de l'eau, sur plusieurs centaines de pieds, une série de falaises en cercles irréguliers qui lui donnent la physionomie du Carcajou. De là son nom.

Voilà pour la physiographie connue du bassin du Mackenzie, au point de vue des plateaux et des chaînes de montagnes. Mais il reste encore une grande étendue de ce bassin qui n'a pas été explorée et qui offrira sans doute foule de nouveaux traits caractéristiques.

(à suivre)



Sur la rivière Athabaska.—Cette rivière arrose une étendue de 58,900 milles carrés. La rivière s'élargit sensiblement en avançant vers le lac.



AU LABRADOR CANADIEN

A TRAVERS UNE CROISIÈRE.— LES VILLAGES DE LA CÔTE.—LES MISSIONS MONTAGNAISES.—PÊCHEURS ET CHASSEURS

Dans le numéro précédent du *Bulletin* nous n'avons pu que glisser rapidement sur une croisière toute récente effectuée aux mois de juillet et août sur la côte-Nord du golfe Saint-Laurent par M. Émile Vaillancourt, de Montréal, à l'instigation du ministère de la Colonisation, des Mines et Pêcheries. Nous y revenons aujourd'hui par ce que cette croisière a permis de recueillir certains renseignements d'un haut intérêt et qu'il importe de les communiquer au public.

Au reste, pour une raison ou pour une autre, cette région est quelque peu délaissée et ce n'est que de loin en loin que l'on s'avise d'y pénétrer et d'en fouiller l'intérieur. C'est donc une bonne aubaine chaque fois qu'il s'organise une croisière sérieuse de ce côté; on est sûr d'y apprendre quelque chose de nouveau, de connaître à fond l'état de la pêche et de la chasse, de constater les progrès effectués le long de la côte, d'être mis au courant des besoins de la population, etc.

Ce sont des renseignements de cette nature et bien d'autres que nous a rapportés M. Vaillancourt qui a toutes les qualités d'un bon et consciencieux explorateur, doué qu'il est en outre d'un rare esprit d'observation.

* * *

On connaît déjà la composition de la population du Labrador: cinq formations ethniques assez distinctes par leur langage et leurs coutumes, écrit M. Vaillancourt : les *Magdalinéins* originaires des îles de la Madeleine, les *Gaspésiens*, les *Terreneuviens*, les *Jersiais* et les *Montagnais*. Les premiers constituent l'élite de la population et sont établis principalement de la Pointe-aux-Esquimaux à l'*Ololomanoshibou*, les Gaspésiens, un peu partout sur la côte mais sur-

tout de Sheldrake à Mingan, les Montagnais à différents endroits, mais notamment dans les *réserves* de Betsiamites, Sept-Iles, Mingan, Natashquan, Olomanoshibou et Saint-Augustin.

Il existe depuis peu un assez bon service de bateau pour les voyageurs, le courrier et le fret: le *Guide* qui est contrôlé par la Cie Gulf of St. Lawrence Shipping & Trading et le *Labrador*, chalutier en acier sorti cette année des chantiers Davie, et également au service de la même compagnie.

La navigation, la nuit, dans le golfe, reste cependant encore un peu difficile. Cela tient à l'absence d'assez nombreux feux d'alignement notamment dans les endroits où les bateaux mouillent au large pour transborder leur cargaison sur des barques. Il serait bien à propos que le ministère fédéral de la Marine songeât à combler cette lacune.

* * *

On sait qu'à l'instigation du Dr Greenfell des rennes de Laponie ont été transplantés au Labrador. Le troupeau est actuellement dans un immense parc à la Pointe-des-Rochers. Cent dix huit de ces animaux ont donné l'an dernier soixante quatre faons.

Les habitants de la côte n'ont pas encore tenté d'utiliser cette bête pour le trait, préférant de beaucoup, les chiens auxquels ils sont depuis longtemps habitués. Cependant, rien n'empêche de croire qu'ils persisteront longtemps dans leur refus ou que du moins la future génération ne s'y conformera. En outre de son utilité comme bête de trait, le renne peut fournir le lait, la viande et la peau. Sa domestication est relativement assez facile. Quelques Lapons préposés à la garde du troupeau sont depuis retournés dans leur pays, souffrant trop d'être isolés des leurs.

* * *

La municipalité du canton de Letellier est fournie par les deux villages de Sept-Iles et de Moisie.

Les limites de ce canton sont de 25 milles et partent de l'embouchure, côté est de la Rivière-au-Rapide pour se terminer à l'embouchure de la Rivière Moisie, coté ouest.

La population des Sept-Iles est de 115 familles et donne un total de 600 âmes, celle de Moisie 41 familles, 230 âmes.

Il y a de plus des familles Montagnaises. Quelques-unes seulement restent toute l'année aux Sept-Iles où à Moisie, (12 à 15

familles), les autres prennent le bois vers le 15 août et reviennent à la fin de mai, au commencement de juin. Ces familles (90 à 100) s'occupent exclusivement de la chasse des animaux à fourrure.

L'église des blancs des Sept-Iles a été brûlée en décembre 1916 ainsi que l'évêché, ancienne résidence de Mgr Gustave Blanche. La nouvelle église a été reconstruite l'an dernier et mesure 86 x 43 pieds avec une sacristie de 20 x 31. L'extérieur seul en est achevé.

Un presbytère a été reconstruit pour le missionnaire résidant aux Sept-Iles, le R. P. Divet. L'évêché a été depuis transféré à la Pointe-aux-Esquimaux. L'ensemble de ces constructions avec le terrain appartenant à la corporation épiscopale a une valeur actuelle de $20,000.00.

Les Montagnais ont une chapelle spéciale où un père eudiste qui parle leur langue, vient chaque année y donner les exercices et les missions qui durent trois ou quatre semaines. La plupart d'entre eux ont des maisons autour de la chapelle, d'autres restent sous la tente. Mais tous tiennent à être présents à cette mission qui se termine par une procession où les meilleurs chantres de la tribu donnent la pleine mesure de leur voix et de leurs talents musicaux. Rome a autorisé les chants et les prières liturgiques en langues montagnaises.

A Moisie il a aussi une chapelle avec sacristie et un presbytère, pour la population canadienne-française. C'est le missionnaire des Sept-Iles qui dessert cette mission.

La population de canton Letellier vit du travail dans les chantiers, de la chasse des animaux à fourrure et de la pêche.

La pêche commence aux premiers jours de mai dans la baie des Sept-Iles par la prise du hareng. Ce poisson rapporte dans les trois ou quatre cents quarts. Il est mis en saumure, est expédié sur les marchés des villes.

Le saumon fait ensuite son apparition vers le vingt mai. Les pêcheurs qui ont une licence, le prennent dans des rêts tendus de mille en mille le long du rivage, dans les iles et la rivière Moisie. Il se prend annuellement une moyenne de 10,000 à 15,000 saumons qui sont expédiés frais sur les marchés canadiens et américains. Avant la guerre, une compagnie danoise en préparait une grosse quantité par des procédés spéciaux de salage et de fumage pour expédier en Allemagne. Cette même compagnie faisait également la pêche à la baleine et dépèçait environ deux cétacés par semaine.

Après le saumon vient la morue. Les pêcheurs sortent au large dans leurs embarcations et la prennent à la ligne de fond. La moyenne annuelle est de 8,000 à 10,000 quintaux (112 livres), ces

dernières années. Elle est vendue après avoir été sèchée aux rayons du soleil et mise en quart.

La rivière Moisie est un cours d'eau remarquable par la quantité de saumons et de truites qui y séjournent.

Il y a une école aux Sept-Iles avec trois classes et une autre à Moisie.

Les Montagnais apprennent sous la tente à lire et à écrire dans leur idiome. Tous ou à peu près se tirent bien d'affaire. Les jeunes enfants dont les parents résident aux Sept-Iles ou à Moisie fréquentent l'école française.

Pas de culture à part quelques légumes hâtifs destinés à changer le menu ordinaire et quelques champs de pommes de terre mais pas en nombre suffisant pour alimenter la population qui compte sur les habitants du sud pour leur hivernement.

Quelques chevaux pour le hâlage du bois de chauffage en hiver et le transport aux magasins en été, des marchandises expédiées de Québec sur les vapeurs et les goelettes et le service du courrier et des voyageurs entre les Sept-Iles et Moisie.

Quelques familles privilégiées ont une vache. Les terres à foin sont éloignées et les mouches, moustiques, taons et maringouins ne donnent pas le loisir à ces pauvres bêtes de s'y rendre avant que les plus fortes chaleurs soient passées.

Beaucoup gardent des poules. Les œufs produits dans le pays ne suffisent pas cependant à l'alimentation générale.

Enfin il y a les chiens absolument indispensables pour le courrier et les voyageurs en hiver. Beaucoup n'en gardent que pour pouvoir entretenir leur famille de bois de chauffage.

Les bêtes à fourrure que l'on chasse le plus sont : le renard noir, argenté, croisé et rouge, le castor, la martre, l'ours, le vison, la belette et le loup-marin. Les peaux sont débarassées de tout ce qui pourrait en occasionner l'infection, mais sont vendues vertes.

Les gisements de sable magnétique de la Moisie sont abandonnés. Plusieurs prospecteurs en ont prélevé des échantillons ainsi qu'à la Rivière-du-Rapide, mais ces visites renouvelées de temps à autre ne semblent jamais aboutir à aucun résultat.

Les missions confiées au R. P. Garnier, de la rivière au Tonnerre comprennent :

1o.—Le village du Dock, 11 familles, 70 habitants.

2o.—La Rivière-au-Tonnerre, 87 familles, 460 habitants.

5o.—Sheldrake, 27 familles, 137 habitants.

4o.—La Chaloupe, 5 familles, 35 habitants.

5o.—La Rivière-aux-Graines, 15 familles, 108 habitants.

6o.—Manitou, chantier de la compagnie de pulpe de Clarke City, occupe 50 hommes l'été et 200 l'hiver.

7o.—Pigou, une seule famille.

Du Dock à Pigou il y a environ 45 milles, Les relations entre ces villages s'entretiennent l'été au moyen de barges mues par des moteurs à essence, de plus en plus en usage chez les pêcheurs, et l'hiver au moyen des traineaux ou cométiques tirés par des chiens.

Ces relations sont assez difficiles en hiver, surtout à cause des chemins à l'état tout à fait rudimentaire; côtes abruptes où les chiens peuvent à peine grimper leur voiture, portages étroits à peine tracés par endroits, ruisseaux sans ponts et que l'on traverse difficilement surtout à la fonte des neiges. Mille obstacles divers font que souvent l'attelage sue, souffle, est rendue avant d'avoir atteint son but...

Les voyageurs aussi éprouvent de grandes fatigues que les annales du pays raconteront sans doute, un jour, d'autant plus qu'elles sont accompagnées parfois de péripéties plus ou moins touchantes, pittoresques, tristes ou joyeuses.

* * *

Nous sommes partout ici en plein pays de pêche. C'est dire que la culture est à peu près délaissée.

Cependant les pêcheurs de la Rivière-au-Tonnerre, du Dock et de Sheldrake récoltent les pommes de terre et les choux de Siam nécessaires à leurs familles.

Les choux toujours semés et replantés se font impitoyablement manger par les vers. L'avoine mûrit parfois. On la sème pour remplacer le foin trop rare et l'on en fait du fourrage.

L'élevage a augmenté sensiblement. Nous n'avons pas malheureusement de statistique exacte pour établir le nombre de morues prises au large et amenés chaque jour dans les petits havres de la côte. Il est des endroits où l'on prend 300 quintaux et d'autres 2,000.

La pêche, si abondante qu'elle paraisse, fait cependant à peine vivre son homme. C'est pour cela que plusieurs pêcheurs deviennent chasseurs l'hiver. Dans certains postes, il est pris, bon an mal an, pour une somme de dix à douze mille piastres de fourrures.

A côté de ces richesses... très relatives, se trouvent comme partout de petits ennuis. Le bois de chauffage est loin, bien loin, à quatre, cinq, six milles des habitations. On trouve du bois de construction un peu plus loin, mais il faut l'amener au village et

si l'on veut le transformer en planches, il faut avoir recours à la scie de long. Mais cela n'est rien à côté des obstacles que cette dispersion de villages apporte au progrès de l'instruction et l'ennui qu'occasionne pour cette région, l'absence de tout médecin. Pour comprendre ces deux questions il faut entendre le missionnaire faire le récit des difficultés de toutes sortes qui surgissent à chaque instant sur ses pas.

* * *

Les missions de Natashquan comprennent les trois villages de Natashquan, Aguanus et de la Baie Johan Beetz (Piasthi Baie).

La population du village de Natashquan est de 268 âmes. Il y a là une église construite en 1861, deux écoles, dont une au poste à quatre milles du village à l'embouchure de la grande Natshquan, près de la réserve sauvage. Quarante deux enfants fréquentent ces écoles.

Vingt huit barges à 28 quintaux de capacité, prennent la morue que l'on fait sécher. La prise annuelle est en moyenne de 2,820 quintaux.

La pêche au saumon est à peu près nulle cette année. Ordinairement, les quatre pêches au filet donnent une moyenne de 75 quarts de saumons salés. La grande rivière pêchée au nom du club a donné 40 quarts, mais on pourrait facilement prendre de 200 à 300 quarts.

Le pêcheur en général n'est pas cultivateur, cependant, tous à peu près cultivent la pomme de terre et entretiennent un petit jardin engraissé avec des têtes de morues.

Aguanus et l'Ile-à-Michon ont une population de 228 âmes Il y a à Aguanus une église de 50 x 30 construite en 1902.

Les 25 barges d'une capacité de 80 quintaux chacune, prennent une moyenne annuelle de 2,200 quintaux de morue destinée à être séchée.

La pêche de la rivière Aguanus n'a donné que 12 quarts de saumons salés ainsi qu'une autre rivière à cinq milles plus haut. Normalement, Aguanus donne entre 40 et 90 quarts, l'autre, la Nabésippi, une moyenne de 25 à 80 quarts.

A peu près comme à Natashquan, excepté à l'Ile-à-Michon où une douzaine de familles ont le goût de la culture, on récolte la pomme de terre. Ces familles sont venues des Iles de la Madeleine il y a une vingtaine d'années et conservent le goût de la terre.

La Baie Johan Beetz a une population de 84 habitants. L'é-

glise construite en 1908 mesure 48 x 20. Il y a une seule école fréquentée par 15 enfants.

M. Sébastien Tanguay met le produit de sa pêche au saumon en conserves. Il en a déjà fait 300 caisses, mais cette année il n'en a que 50.

La culture est à peu près nulle, le village étant bâti sur le roc. Il y a cependant deux ou trois jardinets cultivés sur une terre rapportée.

Tous les gens, de la Baie Johan Beetz à la grande Natashquan, sont trappeurs l'hiver. Ils n'aiment pas en général faire connaître le résultat de leur chasse. Voici, cependant, quelques chiffres approximatifs pour l'hiver dernier : renards argentés, 25, croisés 56, rouges 156.

Les loups-marins tués le long de la côte ou à Anticosti par quatre ou cinq chasseurs de l'endroit s'élèvent à environ 675. Leur peau se vend de $3.75 à $4.50 et l'huile à 0.90 le gallon. Chaque animal donne environ un gallon et demi d'huile.

Le seul endroit où l'élevage du renard en captivité donne jusqu'ici de bons résultats est à la Baie Johan Beetz, où M. Beetz, belge de naissance, marié à une canadienne de l'endroit, s'adonne depuis vingt ans à cette occupation. Il peut mettre sur le marché de 20 à 30 peaux de renards argentés chaque année.

Trois ou quatre autres habitants de l'endroit en question ont commencé depuis quatre ou cinq ans et retirent un beau bénéfice de leur élevage.

Il y a à Natashquan même un seul parc à renards. Quatre parcs à Aguanus donnent environ trois portées par année.

Un important gisement de sable magnétique se trouve à l'embouchure de la grande Natashquan. Certains experts en ont évalué le volume à onze millions de tonnes, d'autres à vingt-cinq millions. M. F. C. Crean, autrefois de Joliette (Qué.) prospecteur et premier détenteur des mines de Cobalt, réside sur les lieux et s'applique à démontrer à cinq capitalistes montréalais actuellement détenteurs de ces gisements, dont lui-même possède un sixième, l'opportunité qu'il y aurait à exploiter cette industrie.

Il s'agirait d'utiliser les nombreux pouvoirs d'eau de cette rivière afin d'actionner un puissant électro-aimant capable de séparer la poudre de fer du sable.

C'est précisement cette manière d'effectuer la séparation qui a été la cause que les hauts fourneaux de Moisie ont été abandonnés. Le secret n'en avait pas encore été trouvé.

* * *

A cinquante milles à l'est de Natashquan se trouve la rivière Olomanoshibou connue également sous le nom de Grande-Romaine. Les Montagnais l'appellent *Oualomen* ce qui signifie: la peinture dans leur langue et *sbibou* rivière, d'où rivière à la peinture, Olomanoshibou. Les blancs l'appellent tout simplement la Romaine par corruption de *Oualomen.*

Ce cours d'eau prend son nom des nombreux dépôts d'ocre rougeâtre qui se trouvent sur ses bords et qui sont dus à la présence du minérai de fer.

Les gens des alentours emploient volontiers cette substance délayée dans de l'huile de foie de morue bouillie pour en peinturer l'extérieur de leurs maisons. L'effet en est très durable et rend le bois incorruptible aux intempéries des saisons.

Le caribou abonde dans les bois de la région. Un seul orig nal et un seul loup ont été pris dans ces parages à la connaissances des gens. Cet événement cynégétique a eu lieu il y a environ deux ou trois ans.

La population de la Côte-Nord a déjà été indiquée. J'y ajouterai la statistique suivante :

Églises avec résidence de missionnaires: 9. Chapelles: 23 dont 3 pour les sauvages. Stations où les missionnaires exercent leur ministère : 17. Écoles: 31 dont 14 appartiennent à des commissions scolaires. .

Tous les gens du Labrador sont pêcheurs excepté à Clarke City, au Portage-des-Mousses (Shelter Bay), à Bec-Scie (chantiers), à la Pointe-aux-Outardes et à Betsiamistes (réserves sauvages).

Il y a une importante manufacture de pulpe à Clarke City où travaillent environ mille ouvriers. La plupart de ces ouvriers sont des Iles de la Madeleine où une goélette fait annuellement le voyage le printemps et l'automne.

* * *

Il y a lieu ici, en terminant, de placer quelques considérations sur les rapports qui existent entre les peuplades sauvages qui habitent ces parages.

Les Nascapis habitent à la hauteur des terres, surtout aux abords du fleuve Hamilton. Ces sauvages forment pour ainsi dire la race intermédiaire entre les Esquimaux et les Montagnais. Ce sont de rudes gaillards de forte taille. Beaucoup des leurs sont encore

adonnés au culte du paganisme. Certains d'entre eux contractent des alliances soit avec les Montagnais ou les Esquimaux. Jamais les Esquimaux et les Montagnais ne s'unissent par les liens du mariage. Il arrive souvent que dans leur rencontre de chasse, les Montagnais amènent avec eux de jeunes païens pour qu'il reçoivent le sacrement du baptême des mains du missionnaire lorsqu'ils retourneront à la côte.

Les noms de famille des Montagnais subissent quelquefois des avatars plutôt amusants. Voilà pourquoi nous rencontrons de véritables "pur sang" affublés de noms tels que Courtois et Nolin. C'est la corruption des noms *Kotué* et *Laurent*. Les sauvages ayant une certaine difficulté à prononcer les lettres L et R, leur donnent la prononciation de l'N. Ainsi au lieu de Laurent c'est *Nonen*, d'où Nolin.

EMILE VAILLANCOURT





L'ANNÉE DE LA GRANDE NOIRCEUR

Au mois d'octobre de l'année 1785, un phénomène atmosphérique des plus extraordinaires se produisait au Canada, jetant la consternation et la terreur dans les esprits. Il y avait de quoi, comme l'on pourra s'en convaincre à la lecture de l'entrefilet suivant, paru dans la *Gazette de Québec du jeudi, 20 octobre 1785.*

"Le Dimanche 9 de ce mois nous eûmes ici une obscurité extraordinaire entre quatre et cinq heures du soir, bien que l'atmosphère fût d'un jaune lumineux au-dessus de la ville. Il y eut ensuite des rafales de vent et de pluie qui continuèrent une grande partie de la nuit avec beaucoup de tonnerre et d'éclairs, chose d'autant plus remarquable dans cette saison. que la veille il avait gelé très fort.

Le Samedi suivant qui était le 15, vers 3 heures et quart, l'obscurité fut plus grande qu'elle n'avait été le Dimanche précédent; l'atmosphère à peu près semblable, et suivie de même par des coups de tonnerre et d'éclairs.

"Dimanche dernier le 16, il faisait le matin tout-à-fait calme, avec une brume épaisse, qui dura jusqu'à environ dix heures que le vent, qui commença alors à souffler de l'Est, la dissipa. Environ une demie heure après, le temps devint tellement sombre qu'on ne pouvait lire dans les maisons l'imprimé ordinaire. Cette obscurité dura environ 10 minutes, et fut suivie comme les autres fois par un vent impétueux et un orage de pluie, après quoi le temps redevint clair. Depuis midi 5 minutes jusqu'à midi 10 minutes l'obscurité fut telle que les Ministres des Eglises Anglicane et Presbytérienne furent obligés d'interrompre leurs fonctions jusqu'à ce qu'on eut allumé de la chandelle. Mais depuis deux heures jusqu'à environ deux heures dix minutes, il fit aussi noir qu'il fait ordinairement à minuit lorsqu'il n'y a point de clair de lune. A trois heures 43 minutes les ténèbres recommencèrent et continuèrent environ sept

minutes, et il eut encore un autre intervalle où l'obscurité fut considérable entre quatre heures 35 et quatre heures 45 minutes. On dina en cette ville à la chandelle, et durant presque tout l'après-midi on ne fit que les allumer et les éteindre, suivant que les ténèbres venaient ou se dissipaient. Il est à remarquer que chaque intervalle d'obscurité fut suivi et quelques-uns précédés de vent, de pluie et de tonnerre, et que l'atmosphère était ainsi qu'il est décrit ci-dessus. Il fut remarqué durant les dits intervalles, qu'il paraissait y avoir deux courants d'air contraires, dont l'un, qui était plus élevé, poussait une étendue de nuages lumineux vers le N. E. et l'autre chassait au sud-ouest avec beaucoup de rapidité des nuages noirs épais; et que l'eau qui tomba Dimanche pendant ces orages était presque noire. Comme ces phénomènes extraordinaires ont fait beaucoup parler et ont donné occasion à diverses conjectures, nous nous flattons que quelques personnes curieuses et expertes dans les observations de ce genre, nous en donneront leurs opinions pour notre prochaine."

Dans son numéro du 27 du même mois, le même journal publiait la nouvelle suivante, venue de Montréal.

"Dimanche 16 courant, l'air fut enveloppé d'un brouillard très épais, qui se dissipa vers les 10 heures du matin, l'atmosphère était de couleur jaune, mais enflammée. Environ deux heures après midi le temps s'obscurcit par degrés, au point qu'à deux heures et demie l'obscurité était telle qu'il n'était pas possible de se voir dans les maisons; cette obscurité règna vingt minutes, à laquelle ont succédé les éclairs, le tonnerre et la pluie qui ramenèrent la clarté peu à peu; cependant à trois heures on eut de la peine à lire sans chandelle; cette clarté dura peu, l'obscurité se répandit de nouveau à 3 heures 7 minutes et parvint par degrés au même point. Jamais nuit ne fut plus obscure; à 3 heures 14 minutes le nuage se dissipa, mais les éclairs, le tonnerre et une pluie abondante continuèrent jusqu'à environ 5 heures et demie.

"Le Sieur Alexandre Serre, Docteur, résidant en cette ville dit, qu'ayant aperçu que l'eau qui tombait était d'une couleur noire, il en flaira, et sentant l'odeur du souffre, il mit dans le milieu de sa cour un mouchoir de mousseline en forme d'entonnoir, au fond duquel il trouva un sédiment noir entre ses doigts, il trouva que l'odeur qu'il exhalait ne prenoit d'autre chose que du souffre dont il était composé; de là il conjectura que ce phénomène n'a d'autre cause que l'inflammation de quelques mines dans une partie peu éloignée, et que la fumée épaisse qu'elle aura vomi, s'étant condensée dans l'air aura été portée par le vent vers cette partie-ci.

"N.B.—Un citoyen de cette ville, nous assure qu'ayant fait entrer un cheval dans son écurie pendant l'obscurité, et l'en retirant pour le remettre à la calèche, le domestique sortit avec sa voiture de la cour, tourna le coin de la rue sans s'apercevoir qu'il y avait deux poules sur le dos du cheval, lesquelles étaient si endormies, que l'on fut obligé de les prendre avec la main et les porter dans le poulailler."

Laissons de côté le plaisant *nota bene* du correspondant et tenons-nous en au côté sérieux de la question. Comment expliquer ce singulier phénomène? L'examen de la pluie noire fait par le docteur Serre prouve qu'elle contenait du soufre de la suie ou de la cendre noir. Le docteur conjecturait que le phénomène n'avait d'autre cause que l'inflammation de quelque mine dans une partie peu éloignée du pays. Si cette hypothèse était fondée, il semble que l'on aurait appris depuis de quelle mine il s'agissait. Y avait-il dans une région peu éloignée de Québec et de Montréal des mines de soufre alors connues? En a-t-on découvert depuis? Je ne saurais répondre à ces questions avec certitude, mais je ne le crois pas. Par ailleurs, j'imagine que l'on aurait entendu parler de l'immense conflagration qu'il aurait fallu pour produire une aussi énorme quantité de cendre et de soufre. Les journaux du temps sont muets sur le sujet.

J'aimerais maintenant poser une question. Quelque lecteur de la *Revue* pourra peut-être trouver une solution. Voici ce dont il s'agit. L'autre jour, je feuilletais un almanach anglais, lorsque j'aperçus tout à coup, l'énoncé d'un fait qui me frappa aussitôt. "In 1784-1785, great and fatal eruptions of Mount Hecla", disait l'almanach. En 1785, me dis-je, mais c'est bien là l'année de la *grande noirceur* au Canada ! Cette éruption du volcan islandais coïncidant avec le phénomène canadien aurait-elle quelque relation avec celui-ci? En pourrait-elle être la cause? On sait que les éruptions de ce volcan célèbre ont eu en maintes occasions, un caractère effroyable. "Les annales islandaises", dit Larousse, "parlent avec terreur des *grandes ténèbres* causées en 1157 par la masse de cendres et de sable qui jaillit de ses entrailles...; en 1766 le jet de cendres fut si énorme que la marche des barques de pêcheurs fut entravée, et qu'à une distance de plus de 70 milles les côtes en furent couvertes jusqu'à hauteur d'homme. La dernière éruption de l'Hécla dura huit mois entier, de septembre 1845 à avril 1846. Bien qu'elle fut plus faible que la plupart des précédentes, elle n'en fit pas moins jaillir de prodigieux torrents de laves et de cendres. Ces dernières furent lancées si loin qu'elles tombèrent sur les navires

qui se trouvaient dans le voisinage des îles Feroe ,des Shetland et des Orcades par conséquent à plus de 100 milles du volcan. La colonne de cendres monta par moments jusqu'à une hauteur de 1400 pieds... Lorsque Bank et ses compagnons y montèrent (1772) ils étaient entourés de nuages qui laissaient parfois sévir un vent si violent, que les voyageurs étaient obligés de se coucher à plat ventre pour ne pas être emportés et jetés dans les précipices."

Malgré d'actives recherches je n'ai pu encore trouver de détails sur l'éruption de 1784-85. A-t-elle été plus violente que celle de 1845-46? C'est possible, si l'on en croit Larousse qui dit que cette dernière fut plus faible que la plupart des précédentes. Le savant lexicographe dit que les îles au nord de l'Ecosse sont à plus de 100 milles de l'Islande. Ne serait-il pas plus juste de dire à plus de 100 lieues? D'après Bescherelle, la distance est de 700 kilomètres, tandis qu'elle n'est que de 250 kilomètres entre l'Islande et le Groenland. Un vent de la violence décrite par Bank soufflant du nord-est, serait-il capable de transporter les cendres vomies par le cratère de l'Hécla jusqu'à Québec et Montréal? Je laisse la réponse à plus savant que moi en ces matières. En tout cas, la question est posée. Elle est intéressante à plus d'un point de vue et la coïncidence des deux événements est pour le moins remarquable.

FRANCIS J. AUDET.

* * *

ERRATUM.—En parlant du lac *Walker* dans notre dernière édition, une erreur de date a été commise. C'est en 1711 et non en 1911 que sombra la flotte anglaise de l'amiral Walker à l'Ile aux Oeufs.



COMMISSIONS GÉOGRAPHIQUES CANADIENNES

DÉNOMINATIONS GÉOGRAPHIQUES.

(De la revue *France-Amérique*)

Il existe au Canada deux commissions géographiques distinctes et dont les attributions ne sont nullement en compétition l'une avec l'autre.

L'une, dont le siège est à Québec, a un champ d'action très délimité et relativement restreint. C'est sur la vallée du fleuve Saint-Laurent que s'étend sa juridiction, qui ne sort pas du domaine de la toponomastique. Avec un soin méticuleux, avec une persévérance et une érudition remarquables, cette commission s'efforce d'unifier, d'améliorer et de compléter la nomenclature géographique de la province de Québec. Elle veille à déterminer la véritable orthographe de chaque appellation, à rectifier les déformations et les erreurs, à simplifier les déconcertantes complications qui résultent de la transcription de mots des langues indiennes au moyen de l'alphabet latin. Elle réforme ou ratifie, d'autre part, suivant les cas, les usages reçus. Elle impose enfin uu nom aux accidents topographiques, ou aux localités, ou bien aux circonscriptions administratives qui n'en ont pas encore.

On sait de quelle façon flatteuse pour la vieille France, avec quelle véritable piété, la "Commission de Géographie de Québec" s'est acquittée de cette première partie de sa tâche (1). Héros des temps passés ou héros contemporains, ecclésiastiques, hommes d'État, écrivains, savants ou artistes de notre pays, explorateurs, colonisateurs et historiens de la Nouvelle-France ont eu leur souvenir commémoré par la Commission de Géographie de Québec à l'égal

---

(1) Cf. L'Oeuvre de la Commission de Géographie de la province de Québec, dans France-Amérique, septembre 1917, p. 106-110.

des bons serviteurs du Canada actuel... Et, sans se lasser, cette même Commission continue cette belle œuvre de souvenir, et même, dans une certaine mesure, de réparation — de réparation à l'égard des anciens pionniers de la Nouvelle-France, trop oubliés de ce côté-ci de l'Atlantique — en même temps que de glorification de noms aimés, de noms illustres appartenant tous de quelque manière au patrimoine intellectuel et moral de la France. Qu'a-t-elle fait, par exemple, pour les nouveaux cantons — au nombre de soixante-dix environ — qui seront érigés dans le bassin de la rivière Chamouchouan et dans le district de Chibougamau? Elle vient de leur attribuer les noms des anciens vice-rois et gouverneurs de la Nouvelle-France, des intendants de la contrée, des évêques de Québec et, dans certains cas, ceux des plus anciens pionniers de la colonisation du territoire du lac St-Jean.

C'est ainsi que les noms de d'Ailleboust, de Bourbon, de Buade, de Condé, de Feuquières, de Ventadour, celui de Jean de Poutrincourt, qui fonda en Acadie Port-Royal — l'Annapolis de la Nouvelle-Ecosse — en 1605, celui d'Henri de Chapelas de Salières, le commandant du régiment de Carignan, celui du parlementaire Villiers de Jumonville, tué par les troupes anglaises dans la nuit du 17 mai, 1754, celui d'Hélène Boullé, la femme du glorieux Champlain, figureront désormais sur les cartes de la province de Québec. De même aussi le nom du chevalier de Troyes, cet officier français qui fit partie, avec les trois frères d'Iberville, de Sainte-Hélène et de Maricourt, de la fameuse expédition dirigée sur la baie d'Hudson en 1686; de même aussi le nom de ce Louis Coullon de Villiers qui, le 3 juillet 1754, à la tête de 600 Canadiens et de 100 sauvages, prit le fort Nécessité, vengeant ainsi la mort — on a dit parfois "l'assassinat" — de son frère Jumonville quelques semaines plus tôt, et qui dispersa en 1756, sur le lac Ontario, un convoi de 300 bateaux; de même, beaucoup d'autres encore...

Voilà pour le passé. Voici maintenant pour le présent :

Nous allons profiter de la guerre (écrivait récemment au signataire de ces lignes un des membres les plus actifs de la Commission de Géographie de Québec) pour donner à quelques-uns de nos cantons nouveaux que nous organisons les noms glorieux de Foch, de Pétain, de Franchet d'Esperey, de Pershing, de Haig. Par la même occasion, d'autres cantons porteront le nom des champs de bataille où les Canadiens français se sont illustrés tout particulièrement, comme Vimy, Denain, Ypres, Lens, Cambrai, Festubert, tous de beaux noms français qui nous rapprocheront encore de votre beau pays, auquel nous avons voué un culte particulier.

Cette promesse a été tenue.

Ainsi continuent de se peupler de noms, en majeure partie français — et très français — les cartes d'un beau coin de l'Amérique septentrionale. Précieux et touchant témoignage, entre beaucoup d'autres, de persistante affection donné par "ceux qui se souviennent", comme le dit la devise bien connue, du vieux pays d'où sont partis leurs ancêtres et qui les a trop longtemps oubliés !

* * *

Désormais, ce n'est pas seulement dans l'Est du Dominion Canadien que l'on trouvera des noms français; on en trouvera encore un certain nombre dans l'Ouest, dans des provinces où l'on ne s'aviserait guère d'abord d'en chercher, dans l'Alberta et dans la Colombie Britannique. Ici le mérite de l'initiative ne revient plus à la Commission de Géographique de Québec, mais à sa grande sœur aînée, la "Commission de Géographie du Canada."

Ce n'est pas ici le lieu de parler avec quelque détail de l'œuvre si intéressante et si considérable, de cette Commission; peut-être, d'ailleurs, y reviendrons-nous ici même un peu plus tard. Qu'il suffise, aujourd'hui, d'indiquer brièvement que la Commission de Géographie du Canada — en anglais, *Geographic Board of Canada* — étend sa juridiction sur toute l'étendue du Dominion, un véritable monde d'une superficie de 9,700,460 kilomètres carrés, avec ses différences d'altitude, de climat, de flore et de faune, avec ses immenses étendues de pays se déroulant des rivages septentrionaux de la nappe des grands lacs aux îles de l'archipel arctique, des rivages de l'Atlantique aux côtes du Pacifique. Elle définit et elle précise les traits géographiques de l'ensemble de la contrée; elle en détermine la classification — c'est ce qui vient de se produire pour les montagnes du Canada Occidental (1) — et elle s'occupe de la toponymie générale, parfois même des détails. Combien complexe et délicate est par conséquent la tâche de la Commission de Géographie du Canada, chacun s'en rend compte aisément.

Ce nous est une raison de plus pour la remercier d'avoir songé il y a quelques mois, quand elle a baptisé différents points géographiques des pays de l'Ouest Canadien, à réserver une place aux grands chefs militaires français de la guerre, à côté des généraux

---

(1) Cf. la récente plaquette : Geograpie Board of Canada, *Nomenclature of the Mountains of the Western Canada*, approved on the 2nd, April 1918. Ottawa, J. de Labroquerie Taché, 1918, in-8° de 4 pages (avec carte hors texte).

canadiens et français, comme aussi à quelques noms de localités de notre "douce France". A côté d'un mont Turner, d'un mont Byng(2) d'un mont Jellicœ, d'un mont Allenby et d'un mont Smuts, l'Alberta possède donc maintenant un mont et un glacier Lyautey et un pic Sarrail. Sur les confins de cette même province de l'Alberta et de la Colombie britannique, et chevauchant sur la frontière, on trouve les noms glorieux de Joffre, de Foch, de Pétain, de Mangin, de Cordonnier, appliqués à des sommets qui voisinent plus ou moins avec ceux dédiés au Roi Albert, au général Léman, au général Maude, à Sir Douglas Haig. Enfin, la Colombie Britannique, non loin d'un mont Cadorna et, en l'honneur de la Reine des Belges, d'un mont Reine-Elisabeth, possède un pic Nivelle et un mont Castelnau; elle possède aussi un mont Courcelette, en souvenir de ce village français de la Somme, situé entre Albert et Bapaume, où les soldats canadiens se sont particulièrement distingués.

De beaux sommets, dressant leur tête altière à de fortes altitudes ! Le mont Joffre, avec 11,516 pieds (3,450 mètres) l'emporte sur le Sir-Douglas, haut de 11,174 pieds (3,404 mètres). Le mont Pétain a 10,400 pieds et le mont Foch 10,130 pieds, enfin le mont Mangin 10,030 pieds. Pour être un peu inférieurs, le mont Castelnau, avec 9,500 pieds et le pic Courcelette, avec 9,777 pieds, n'en sont pas moins encore, comme les monts Allenby et Beatty, de fières montagnes, capables de rivaliser avec bien des sommets remarquables de nos Alpes ou de nos Pyrénées, hauts de près de 3,000 mètres.

* * *

Rien de plus émouvant que la pensée dont se sont inspirés, dans ces choix, les membres de la Commission de Géographie du Canada, comme naguère, pour baptiser les cantons Castelnau et Joffre, s'en étaient déjà inspirés les membres de la Commission de Géographie de Québec. Tribut de reconnaissance et d'admiration aux principaux chefs français de la grande guerre, comme aussi à certains chefs alliés; tribut de reconnaissance et d'admiration qui, par-dessus les éminentes personnalités de nos maréchaux et de nos généraux,

---

(2) Le lieutenant-général Sir R. E. W. Turner fut le commandant général des troupes canadiennes dans les Iles Britanniques, et le général Sir J. H. G. Byng le commandant des forces canadiennes avant le général Sir A. W. Currie, nommé à ce poste en juin 1917. Un mont de l'Alberta s'appelle également mont Currie.

s'adresse à la France entière. Que les membres des deux Commissions géographiques du Canada en soient ici remerciés de tout cœur !

HENRI FROIDEVAUX,
Doyen de la Faculté libre des Lettres de Paris.

NATIONALITE DE CHRISTOPHE COLOMB

Il y a quelque temps, dans un certain cercle, en causant de politique, d'histoire, de géographie, il fut question des caravelles venues au Canada en 1893 et, par suite de Christophe Colomb. Les causeurs se trouvèrent fort divisés d'opinion sur la véritable nationalité du célèbre navigateur.

D'aucuns prétendirent qu'il était espagnol, et que ce fut à ce titre qu'il obtint d'Isabelle de Castille trois caravelles pour aller à la découverte d'un nouveau monde.

D'autres assurèrent qu'il était juif; quelques-uns maintenaient que, d'après les données de l'histoire, Christophe Colomb était italien.

Pour résoudre la question, rappelons qu'en effet il était italien et qu'il naquit à Gènes vers 1436; d'aucuns disent 1446, d'autres, 1451. Christophe Clomb est donc Génois de naissance.

Il était l'aîné de la famille. Son père s'appelait Domenico Colombo, et son métier était cardeur de laine; il vivait dans une honnête aisance. Il mourut en 1498. Le nom de sa mère était Suzanna Fontanarossa. Qu'il fut juif italien, le fait n'est pas encore clairement démontré.

Dans un livre intitulé *The Conquering Jew*, publié à Londres il y a cinq ou six ans, l'auteur, John Foster Fraser, affirme bien que Christophe Colomb était un demi-juif, mais, dans son histoire des juifs en Amérique, *History of the Jews in America*, publiée à New-York en 1912, Pierre Weimik n'en dit pas un mot.

On trouve cependant dans la *Jewish Encyclopedia* de New-York de 1905, volume 4, page 180, un article sur Christophe Colomb et les Juifs, article dans lequel il est dit, d'après le témoignage de Christophe Colomb lui-même, qu'il était en relations constantes avec les

Juifs et les Maures, les prêtres et les laïques, mais rien n'indique qu'il eût du sang israélite dans les veines.

Après tout, qu'est-ce que la nationalité de Christophe Colomb peut bien avoir à faire avec l'humanité, qu'elle soit italienne, espagnole, anglo-saxonne ou allemande, ou encore issue de l'une des douze tribus d'Israel?

Christophe Colomb était un homme convaincu dans son for intérieur que, la terre étant ronde, il devait y avoir, par delà des étendues d'eau paraissant infinies, certaines terres, certains continents autres que ceux de l'ancienne Asie et de la vieille Europe. Qu'il fut noir, rouge, jaune ou blanc, il dut éprouver une impression indéfinissable lorsqu'au troisième jour de répit, après la révolte de l'équipage, il entendit la vigie crier du haut du mât : *Tierra* ! *Tierra* ! La terre ! La terre ! à l'apparition d'une des îles Lucayes, qu'il nomma San Salvador.

Instrument du Grand Maître de toutes choses, il venait d'ouvrir à l'activité humaine et aussi à la convoitise de bien des peuples, l'autre moitié du monde.

C'était le 12 octobre 1492, il y a eu quatre cent vingt-sept ans le 12 octobre dernier.

Depuis il a eu des successeurs comme Americ Vespuce, Jean et Sébastien Cabot, Jacques-Cartier, Pedro-Alvarez Cabral, John Franklin, Nordenskjold, Dr Livingstone, Henry Stanley, Jean-Baptiste Marchand, Stefansson, Storkersen, et que d'autres.

N. Levasseur.

EN BELGIQUE

La Belgique, après un cataclysme qui a duré plus de cinq ans, reste, avec la France, le coin le plus noble qui soit sous le firmament. La résistance héroïque de son royal représentant, le roi Albert, le martyre auquel elle s'est soumise, pour tout sacrifier, fors l'honneur, ont été les prodromes du désastre final des Allemands.

Sans cela, les Allemands traversaient le Pas de Calais, et l'Angleterre voyait enfin les jours les plus sombres de son existence; car elle était loin d'être prête, et n'avait qu'une armée plutôt de parade que de service.

Pendant que la Belgique résistait à l'invasion des armées teutonnes, subissait les exactions, les barbaries d'un Von Bissing, la France mobilisée et attaquée à sa frontière, remportait la victoire de la Marne avec Joffre, comme commandant en chef, Foch, Pétain et autres héroïques auxiliaires. Deuxième acheminement vers la victoire finale, favorisé par la résistance belge.

Les peuples civilisés ne pourront jamais suffisamment apprécier ce que leur a valu à eux et au monde entier, l'héroïque résistance de la Belgique et la glorieuse et sublime attitude du roi Albert, son chef. C'est à lui que les Alliés devraient ériger un monument qui, dans la pierre ou le marbre, comporterait un magistral hommage rendu au civisme, au patriotisme et aux saines traditions d'honneur et de foi jurée.

Toute dévastée et dépeuplée qu'a été la Belgique, ce charmant pays s'est remis courageusement à l'œuvre de sa restauration économique. D'ici à quelques années, les bandits du Hohenzollern Guillaume II, auront beau avoir abattu les arbres, rasé les maisons, incendié granges et fabriques, déporté hommes, femmes et enfants, on verra radieusement refleurir le territoire belge si consciencieusement et habilement cultivé, surtout au point de vue maraîcher.

La Belgique n'est pas un grand pays. Son étendue en superficie est de 11,400 milles carrés. En comparaison, la Suède est une vaste contrée avec sa superficie de 172,500 milles carrés; mais en Belgique, il n'est pas une motte de terre qui ne soit pas appelée à donner le maximum de sa capacité productive.

N. Levasseur.

LE YUCATAN

Le Yucatan est l'une des plus riches provinces du Mexique. Cependant le monde des touristes ne se dirige pas de son côté. Le fait est que, règle générale on n'en connaît que fort peu de chose. Située à l'extérieur sur les bords du golfe du Mexique, sa capitale, Merida, est une cité de grande importance.

Elle fut fondée en 1542 c'est-à-dire un demi-siècle après que Christophe Colomb eut mis pied à terre dans l'une des îles Lucayes, Guanahani, qu'il nomma Salvador.

Les Espagnols proclamèrent alors solennellement que la très noble et loyale cité de Merida, constituée par charte émanée de Sa Très Catholique Majesté Philippe II, roi d'Espagne, des Pays-Bas, etc., le grand amiral de l'*Invincible Armada*, existait sur la carte du monde.

Il va sans dire que depuis Merida se développa notablement. Elle s'est donnée une cathédrale, une université, des édifices grandioses, des hôtels luxueux, des parcs.

Mais ce progrès ne s'est pas accompli sans certaines difficultés. C'est le cas pour toutes les grandes capitales à l'état de croissance. Québec n'a pas échappé et n'est pas encore à l'abri de pareils embarras.

Un jour un gouverneur de la province se mit en tête de doter la capitale de grands boulevards, de places publiques, etc... Il s'adressa aux millionnaires de la capitale et des environs. Ceux-ci firent comme certains gros bonnets de Québec lorsqu'il fut question du parc Parent ou Victoria, ils critiquèrent le projet et finirent par refuser nettement d'y souscrire.

Ce que voyant, le gouverneur fit mettre une taxe sur le henequen, la principale source de revenu de Merida, et voilà comment il se fit que la capitale se donna des grandes artères bien pavées, de magnifiques... Ces améliorations et embellissements coûtèrent bien plusieurs millions de piastres, mais aussi aujourd'hui les touristes commencent à se diriger vers Merida la belle et y laissent bien des dollars qui représentent largement l'intérêt du capital dépensé.



CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Les forêts de la Russie.—M. Charles Rabot a publié dans la *Nature*, une série de chiffres concernant les surfaces boisées de la Russie d'Europe et d'Asie.—Ces chiffres conduisent a la conclusion que la Russie pourrait payer toutes ses dépenses de guerres rien qu'avec son bois. Si l'on y comprend la Sibérie, les surfaces boisées sont immenses et peuvent être estimées à 516 millions d'hectares, soit neuf fois et demie la superficie de la France. Même bien avant la guerre, l'exportation des bois de la Russie excédait celle de l'Amérique du Nord et des États scandinaves. En 1911, le chiffre de ses exportations s'élevait à 8,690,000 mètres cubes contre 7,798,900 mètres cubes pour le Canada et les États-Unis et 4,838,930 mètres cubes pour la Norvège et la Suède. Tout en considérant la possibilité d'un accroissement dans l'exportation, il faut admettre cependant que cette richesse apparente est loin d'être entièrement réalisable. On estime que la Sibérie contient 320 millions d'hectares de forêts, mais une partie relativement restreinte seulement en est exploitable à cause des difficultés du transport.

* * *

L'immigration aux États-Unis.—Un article très détaillé, paru dans le *National Geographic Magazine* donne une série de statistiques concernant le mouvement annuel de l'immigration aux États-Unis. Une loi récente exclut les illettrés âgés de plus de 16 ans; jusqu'alors, ils pouvaient pénétrer dans le pays sans aucune restriction. C'est ainsi que, pendant les dix années prenant fin en 1910, plus d'un quart du nombre total des personnes âgées de plus de 16 ans entrant aux Etats-Unis, soit 2,238,000 sur 8,398,000, étaient incapables de lire et d'écrire. Mais cette situation se modifia si rapidement que la même année, il n'y avait plus que 1,600,000

étrangers illettrés dans l'ensemble des états. Ce résultat semble résulter en grande partie de l'organisation d'école du soir dans les grands centres industriels où les immigrants ont une tendance à se grouper. La nouvelle loi, se greffant sur les conditions déjà existantes, a eu pour résultat le renvoi d'un quart des immigrants arméniens, deux cinquièmes des Serbes, Bulgares et Monténégrins, plus d'un quart des Juifs et des Grecs, plus d'un tiers des Polonais et des Russes et un quart des Slovaks.

La contribution de l'Irlande à la population actuelle dépasse 4,000,000, celle de la Grande-Bretagne n'atteint pas ce chiffre, celle de la Scandinavie est en dessous de 2,000,000 et celle de l'Allemagne dépasse 6,000,000. Ces contrées prises ensemble ont contribué pour moitié à la totalité des immigrants depuis le commencement de la révolution américaine. La grande majorité des Allemands arriva, cependant, avant 1890; un peu plus d'un million seulement arriva postérieurement à cette date.

Il a été estimé que les États-Unis, exception faite d'un tiers des terres improductives, peuvent subvenir à l'existence de 500 personnes par mille carré, soit, au total, 900,000,000 de personnes.

* * *

Le premier évangélisateur de l'Abitibi.—Il y a quelques années, la Commission de Géographie de Québec ayant à fixer certains noms géographiques dans le territoire de l'Abitibi, donna le nom de Bellefeuille à un cours d'eau assez considérable qui traverse les cantons de Prévost, de Languedoc et de Royal-Roussillon et qui vont se jeter dans le lac Macamic, comté de Témiscamingue.

Le nom de Bellefeuille devait remplacer le nom sauvage peu euphonique de *Kakameonan*.

La Commission de Géographie, en faisant figurer ce nouveau nom sur nos cartes, voulait par là commémorer le souvenir du premier missionnaire qui soit allé prêcher l'évangile aux sauvages habitant le voisinage du lac Abitibi, l'abbé Charles Lefebvre de Bellefeuille, prêtre du séminaire de Saint-Sulpice.

C'est au mois de juillet 1837 que ce missionnaire se mit en route dans un grand canot que lui avait prêté la compagnie de la Baie d'Hudson. Il partit du lac Témiscamingue, le 9 juillet et ce ne fut que le 14 qu'il arriva au but de son voyage. Voici comment il décrit son arrivée :

"Le 14 juillet au matin, après avoir fait une toilette, comme il est d'usage avant d'arriver à un poste, nous nous mîmes en route, et

passâmes le dernier portage qui est beau et court. Vers les 9 heures du matin, nous aperçûmes la maison et les hangars du poste. Nous hissâmes aussitôt notre pavillon qui fut bientôt reconnu, car cinq minutes après nous vîmes flotter sur le fort le pavillon de la compagnie.

Madame Fraser, épouse du bourgeois absent, me reconnut bientôt et me reçut avec politesse, mais bien surprise de me voir dans ces lieux où je n'étais point attendu. Elle me dit qu'ayant aperçu de loin notre pavillon et notre canot, elle avait cru que c'était son papa, M. McTavish, où le gouverneur. Je m'empressai de lui donner des nouvelles de toute sa famille, que j'avais vue en passant au lac des Chats, et je lui remis la lettre de recommandation que m'avait donnée M. Cameron. La bonne dame me donna pour logement les deux meilleurs appartements de la maison bourgeoise, qui ne servent que pour loger le gouverneur et les membres de la compagnie."

L'abbé de Bellefeuille passa une partie du mois de juillet à Abitibi et il raconte lui-même que la compagnie de la baie d'Hudson exerça à son égard la plus large et la plus généreuse hospitalité.

En 1838, M. de Bellefeuille fit une autre mission au même endroit.

* * *

Une légende rectifiée.—De par le monde, on est encore sous l'impression que l'existence au pays arctique est à peine endurable par suite des intempéries des saisons, des violentes tempêtes de neige et de vent qui y ragent et du froid intense qui y règne.

Il faut bien convenir que l'impression est en quelque sorte justifiée par certains récits, par le fait que le soleil n'y flâne pas longtemps chaque jour, et que, par conséquent, en certaines régions, dans le pays des Yakouts, notamment, la terre n'y dégèle qu'à la surface, et reste gelée jusqu'à même quatre-vingts pieds de profondeur; c'est d'ailleurs sa nature d'être ainsi gelée depuis que la terre a commencé à se refroidir du côté des pôles.

Il appert, cependant, d'après le récit de notre intrépide explorateur Wilhjalnur Stefansson, et un autre explorateur, le Capt. Scott, que le climat polaire n'est pas plus rigoureux que durant l'hiver de Manitoba, de Québec, du Labrador et du littoral de l'Atlantique. Il a ses fluctuations, ses hauts et ses bas, comme toutes les choses de ce monde, et les mers polaires ne sont pas entièrement envahies par des glaces et des banquises. On y navigue-

rait comme ailleurs, si les fleuves et rivières y étaient balisées.

Sur la terre ferme, on rencontre d'immenses pâturages qui font vivre des millions de rennes, de caribous et de bœufs musquées.

De plus, les vêtements de fourrure n'y sont pas absolument indispensables. Mais il y faudrait des habits d'une étoffe d'un tissu très dense, imperméable au vent et à la pluie, telle notre *étoffe du pays* que tissaient autrefois si consciencieusement nos canadiennes-françaises de la campagne.

Ajoutons que si le bois est plutôt rare qu'abondant dans ce lointain septentrion, on y trouve en maints endroits des affleurements de charbon, ce qui indiquerait des gisements sérieux.

D'ailleurs, preuve que l'existence y est tenable c'est que des êtres humains, pas groupes considérables, des troupeaux énormes de quadrupèdes y vivent en permanence, y circulent et s'y reproduisent avec autant de sécurité qu'ailleurs, c'est leur habitat, et il a déjà été démontré qu'ils n'en pourraient ni n'en voudraient changer.

* * *

NAISSANCE DES ORAGES ÉLECTRIQUES.—Pour peu que l'on observe les mouvements de la nature il n'est pas rare de constater le phénomène suivant touchant les violents orages électriques qui, en été, arrivent dare-dare sur certaines parties d'un pays en commettant des dégats ici et là.

Par des jours de chaleur excessive, l'atmosphère devient saturée d'humidité, les nuages se forment, s'amoncellent. La plupart du temps, il s'en fait une concentration sur les plateaux granitiques des pics géants des diverses chaînes de montagnes, telles les Cordillères des Andes, sur le côté occidental de l'Amérique du sud, la Sierra Madre, des Selkirks et des Rocheuses, les montagnes du Colorado.

D'abord, au-dessus de la crête de ces grandes chaînes parait, sur le ciel d'azur, un tout petit point noir. L'observateur expérimenté qui l'aperçoit, sait ce que cela veut dire; aussi songe-t-il à s'assurer d'avance d'un refuge.

Le petit point noir grandit peu à peu, puis se fait gros nuage qui va rapidement s'élargissant.

En quelques minutes il enveloppe une vaste étendue de la crête, puis envahit le firmament avec une allure à tout rompre. De larges grains de pluie commencent à tomber ici et là, c'est le moment de fermer les fenêtres, de carguer les voiles ou de serrer bien ferme les attaches d'une tente autour des piquets. L'orage arrive pré-

cedé d'un vent en bourrasques. L'orage, disons-nous, c'est plus souvent une tempête, un ouragan, une trombe largement évasée qui passe. Des éclairs fulgurants déchirent la voûte céleste en flammes aussi fantastiques que multiples; bref, c'est un diorama de figures géomètriques dont on retrouverait à peine l'équivalent dans le meilleur traité. La foudre qui grondait au loin, devenue tonitruante, éclate ici et là. Parfois à la pluie se mêle une grêle désastreuse et dont les grains ont un énorme volume. Parfois aussi, sur les pics il tombe de la neige en abondance.

Le thermomètre indique une chute parfois extraordinaire. En pareilles circonstances, nous l'avons vu descendre, en une demi-heure, de 82° à 60° Fahrenheit, dans la Prairie et à Québec même.

A propos de tempêtes de neige, il nous a été donné d'en voir plus d'une sur plusieurs des plus hauts pics des Rocheuses, alors qu'à une distance d'environ trois ou quatre milles en bas, le thermomètre indiquait 86° Fahrenheit, durant la première quinzaine de juillet. C'était l'été en bas et l'hiver en haut.

Une heure après le passage de l'orage électrique, le soleil reprend majestueusement son empire, avec un éclat qui paraît encore plus brillant que ci-devant. On dirait qu'il sort du bain. Mais, pendant ce temps-là, l'orage est allé du coté de l'Est prodiguer ses attentions, et il est assez rare que notre chaîne des Laurentides y échappe. On a observé que ces orages électriques décrivent généralement une courbe plus ou moins éloignée de Québec, traversent le fleuve ou le golfe Saint-Laurent et prennent le sud-est.

Et nous avons eu assez souvent l'occasion de constater le fait. Un soir, après avoir quitté la Rivière-du-Loup, du bord du bateau, les passagers purent contempler le passage d'un orage très-sérieux dans le bas du fleuve. Cet orage prenait sensiblement, mais assez lentement la direction du sud-est, c'est-à-dire de la Gaspésie, et des provinces maritimes. Il avait dû faire un bien grand tour par le nord, sans se faire sentir, dans la région de Québec, et avait fini par incliner du coté de la côte sud et à l'est, à quelques lieues de Tadoussac.

Mais ce qu'il y avait de remarquable était le grand panorama que les gens avaient sous les yeux. Au moment où le bateau allait aborder le Saguenay, tout le bas du fleuve visible portait une épaisse tenture d'un bleu opaque et parfaitement uni, exception faite des exploits de la foudre à travers ce vaste rideau. Du côté opposé, à l'ouest, un soleil radieux éclairait le haut du Saint-Laurent sur les deux rives.

Contraste d'une sublime grandeur qui avait plongé les touris-

tes dans une admiration muette. Sur le pont, l'un d'eux qui en était à son troisième voyage autour du monde, avoua n'avoir pas encore vu de spectacle aussi grandiose.

* * *

Le bassin du fleuve Mackenzie.—Nous continuons aujourd'hui et dans les numéros qui vont suivre la publication du remarquable rapport de la Commission géologique du Canada sur le bassin du grand fleuve Mackenzie. C'est un de nos collaborateurs, M. N. LeVasseur, qui a bien voulu en faire la traduction, et il est à peine besoin de dire que M. LeVasseur a apporté dans ce travail le souci de la précision et de la clarté, Pour mieux faire comprendre l'importance de ce rapport qui est livré pour la première fois à notre public canadien français, nous l'accompagnons de certaines vignettes que nous devons à l'obligeance de la commission géologique.

* * *

La capitale du Canada.— Le choix de la ville d'Ottawa comme capitale des provinces unies du Haut et Bas-Canada date de 1858, mais c'est vers 1859 que l'on commença sérieusement à parler d'une capitale permanente.

En 1854, Bytown fut choisi par le Colonel By qui était chargé de construire les écluses du canal Rideau pour y concentrer son outillage. Elle acquit assez d'importance pour prendre le rang de ville, et de ce moment là elle s'agita fièvreusement pour devenir la capitale du Canada.

On invoquá plusieurs autorités et en particulier l'opinion de Philémon Wright qui, en 1827, avait désigné le cap où est aujourd'hui le parlement comme le siège de la législature des deux provinces—alors que ces deux provinces étaient encore séparées politiquement.

Il y eut de longues discussions. Toutes les villes et notamment Kingston, Montréal, Toronto et Québec avaient des prétentions à être choisies comme capitale. Mêmes à l'union des Canadas ,le gouvernement s'installa temporairement à Kingston.

On piétina longtemps sur place avant de se fixer. Les uns prétendirent que la ligne d'eau qui nous séparait des États-Unis plaçait Toronto, Kingston et Montréal même sous les coups d'un envahisseur, de sorte que le siège de notre gouvernement serait trop exposé dans ces endroits. On prétendait également que le com-

merce se trouvait aussi en pareil danger.

Lorsque la question fut mise définitivement aux voix, il y eut, comme on s'y attendait, désaccord complet. Les villes dont les noms étaient mis sur les rangs, votèrent les unes contre les autres, de sorte que leurs votes se négativèrent. Pour en finir, on décida de s'en remettre à la décision de la reine Victoria.

"En 1858, raconte M. B. Sulte, la mine et le pic attaquèrent la roche vive du sommet du cap pour placer l'édifice principal du gouvernement. Le prince de Galles en solennisa la fondation deux ans plus tard. En 1866, ce siège des Canadas-Unis était prêt et la première session s'ouvrit, mais ce fut la dernière du régime de 1841. En 1867 commençait la Confédération.

* * *

Un grand canadien.—L'érection d'un monument à sir George-Etienne Cartier, à Montréal, a donné lieu à de grandes fêtes, dans les premiers jours de septembre.

On sait l'admiration qui s'attache à la mémoire de cet homme d'Etat. Il fut non-seulement l'un des fondateurs de la Confédération canadienne, mais toute sa vie fut consacrée à l'agrandissement de son pays et à sauvegarder la nationalité canadienne française. Pour lui, le salut de la nationalité canadienne-française reposait avant tout dans la possession du sol. C'est l'idée même qui se dégage de la plupart de ses discours publics. "Si nous voulons, repétait-il fréquemment, assurer notre existence nationale, il faut nous cramponner à la terre." Judicieux conseil assurément qu'il est bon de rappeler de temps à autre à nos compatriotes, si nous voulons garder nos positions.

Cartier aura aussi son monument à Québec qui s'élevera dans le joli parc de Montmorency. Le pays devait bien cet hommage à l'un de ses plus illustres enfants, à l'un de ceux qui ont le plus ardemment travaillé à rendre notre race, forte puissante et unie.

* * *

Morutiers et doris.—Sous le nom de *morutiers* on désigne à la fois les navires qui sont employés à la pêche de la morue à Terreneuve et en Islande et les marins qui les montent.

Les genres de pêche, dans ces deux régions, sont très différents Sur les bancs de Terreneuve, la pêche s'effectue à l'aide d'embarcations appelés *doris*, en Islande, en pêchant du navire même.

Les doris.—nos pêcheurs de la côte nord du fleuve St-Laurent usent eux-mêmes de ce genre d'embarcation—sont à fond plat, d'une longueur de 15 à 16 pieds et montés par deux hommes. Leur armement se compose de 5 avions, 1 compas liquide, 1 cornet de brume, 6 caisses à biscuit et à eau et contenant trois jours de vivres pour deux personnes.

Le départ de France des morutiers a lieu du 15 au 20 mars de chaque année. La distance aux bancs de Terreneuve est d'environ 2,500 kilomètres et est franchie avec vent contraire en un mois et demi, et, au retour, en 15 jours, avec des fents favorables.

Les navires les plus favorisés peuvent prendre sur les bancs de Terre-Neuve, 500,000 à 600,000 morus, mais ce sont des cas tout à fait exceptionnels. On considère que la pêche est excellente quand le navire rapporte de 250,000 à 300,000 morues.





BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Annuaires du Brésil.—La Société de Géographie de Québec accuse réception des annuaires du collège Pedro II, de Rio-de-Janeiro, Brésil pour les années 1914, 1915, 1916 et remercie qui de droit de cet envoi.

George-Étienne Cartier, par Benjamin Sulte, augmenté et publié par Gérard Malchelosse.

Ce livre vient bien à son heure puisqu'on a dévoilé, il y a quelques jours à peine, le monument élevé à la mémoire de ce grand canadien.

Et qui pouvait en parler plus à son aise que Benjamin Sulte qui a vécu de sa vie durant de longues années, qui a été même l'un de ses auxiliaires.

Et M. Sulte n'est pas son seul biographe. Pour l'apprécier, pour le peindre, Cartier a compté des biographes de la valeur et de l'érudition de John Boyd et de A. D. DeCelles.

Les uns et les autres ont parlé en termes magnifiques de l'œuvre accomplie par le grand canadien. M. Sulte qui l'a approché plus souvent mêle à ses souvenirs personnels une note pleine de saveur et qui fait ressortir encore davantage les merveilleuses qualités de l'homme d'État.

D'après M. Sulte, nous possédons quelques reliques du grand canadien. Il mentionne tout particulièrement une table carrée, fort modeste, qui lui servait à écrire et à déposer les papiers du moment. Ce meuble avait été fait à Toronto, par Jacques and Hay, en 1859. Il suivit M. Cartier à Québec, puis à Ottawa. Il est actuellement au bureau de la cartoucherie à Québec.

En 1859, le gouvernement siégeait à Toronto. On apporta à M. Cartier qui travaillait ordinairement assis sur une chaise de bois des plus ordinaire une sorte de fauteuil en acajou. Ce fauteuil lui servit jusqu'à 1872 et c'est M. Sulte, qui était le secrétaire de M. Cartier, qui en hérita.

Nos Loisirs.—Revue littéraire moderne paraissant deux fois par mois. Le dernier fascicule, No 3 contient des études de Jérome K. Jérome, sur **l'art de donner des conseils,** de Pierre Mill, de Tristan Bernard, sur **l'homme infaïllible,** de Charles W. Camp, le **Poste ensorcelé,** de André Maurois et de Henri Menabrea, avec abondantes illustrations. Prix de l'abonnement : 28 francs. 18 rue d'Enghien, Paris.

Jean-Baptiste Colbert.—La marine française a commémoré, il y a quelques semaines, le troisième centenaire de ce grand homme d'État.

Colbert est avant tout une gloire française, mais d'autre part, le Canada, au développement duquel il s'intéressa si vivement lors de sa fondation, n'a pas perdu le souvenir de ce qu'il lui doit.

A lire sur ce grand personnage politique un portrait de M. Ernest Lavisse, dans les **Annales littéraires et politiques,** 51, rue St-Georges, Paris.

Chansons normandes.—Le **Journal de l'Université des Annales** a publié une délicieuse conférence de Mme Lucie Delarue-Mardrus sur les poêtes normands. "Mesdames, a dit la conférencière, en abordant son sujet, on parle du patois normand. Il n'y a pas de patois normand. Ce que parlent les Normands des campagnes, c'est le vieux français, c'est la langue de Montaigne, de Ronsard, de La Fontaine.

Leur langue est riche, vénérable et variée. Mais elle n'est pas que cela ! La conversation des paysans a des raccourcies saisissants; ils ont un sens de la caricature tout à fait particulier, et l'on remarque en eux un renouvellement perpétuel de la comparaison."

Le Renouveau Catholique.—Les jeunes avant la Guerre.—Par l'abbé Louis Rouzic. P. Téqui, libraire-éditeur 82 rue Bonaparte. Paris et P. Garneau, libraire à Québec.

Un apôtre des Jeunes nous donne, dans ces pages, une histoire des Jeunes. C'est le tableau réconfortant du mouvement religieux qui, avant la guerre, se manifestait dans tous les rangs de la jeunesse française, sur les divers points du pays.

L'auteur commence par rappeler les principaux obstacles qui s'opposaient à un renouveau : c'est l'affaire des deux chapitres intitulés : **Le triomphe du scientisme** et **La défaite du scientisme.** Dans le chapitre III, intitulé : **Un faut départ,** il raconte l'odyssée du Néo-Christianisme. Le chapitre IV: **Constation d'un renouveau,** expose le nombre, l'étendue et la valeur des différentes enquêtes, sur le mouvement religieux de 1905 à 1914. Au chapitre V, se trouvent exposés, **Les éléments du renouveau:** au chapitre VI. très important: **Les caractères du Renouveau.** Bien entendu, **Les causes du Renouveau** ne pouvaient manquer d'être recherchées, et c'est sur ce point que l'auteur s'est le plus étendu. Il distingue, parmi ces causes les **institutions,** les **livres** et les **hommes.** Le chapitre VIII intitulé : **les Résultats,** complète et achève l'œuvre. Et maintenant, mon avis sur ce volume? Les Jeunes et les amis des Jeunes trouveront charmes et profits à la lecture de ce livre.

Histoire d'un crime.—La Haute Banque, la grande Guerre et la Révolution russe.—Discours prononcé au sénat par M. Gaudin de Villaine. Préface, notes et commentaires d'Albert Monniot.

C'est le complément, et en quelque sorte le résumé du réquisitoire dressé par l'honorable sénateur contre les criminels de "L'Internationale jaune."

Avec son habituel courage, M. Gaudin de Villaine met en accusation les vampires de cette Haute-Banque internationale dont les monstrueux appétits ont déchaîné la guerre et l'ont prolongée, cette haute finance juive qui entend perpétuer la possibilité de ces conflagrations.

Vérités qu'il est seul à proclamer à la tribune et que tout bon Français devrait propager. 1 brochure, chez P. Téqui, 82, rue Bonaparte et chez Garneau, libraire à Québec. Paris. Prix : O. fr 50.

La Sainte Eucharistie, par l'abbé Jean Ramel, chapelain de N.-D.

de Pipet. Un volume in-12. Prix 3fr 80. Librairie Téqui, 82 rue Bonaparte, Paris. P. Garneau, libraire, à Québec.

Pendant un long ministère de quarante années de missions, soit en Norvège, soit en France, M. l'abbé Ramel avait eu maintes fois l'occasion d'exposer au peuple chrétien, sous toutes ses faces, au double point de vue dogmatique et moral, le beau et grand sujet de la Sainte Eucharistie.

Arrivé au terme de sa carrière, il voulut continuer par la plume un apostolat que ses forces affaiblies refusaient désormais à sa parole. D'où ce livre.

"Mon but, a-t-il écrit dans sa préface, n'est pas de faire une œuvre littéraire, mais plutôt de mettre à la portée de tous, autant que possible, les sublimes vérités qui ont trait à la Sainte Eucharistie." Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'ouvrage pour se convaincre que l'auteur a pleinement réalisé sa pensée.

Bref **La Sainte Eucharistie** peut servir de memento sûr et lumineux au prédicateur et au confesseur, en même temps qu'elle offre au simple fidèle une source abondante d'instruction et d'édification.

Apologétique Chrétienne.—La Révélation, l'Eglise, par l'abbé Léon Duflot, chanoine d'Arras. Un volume in-12 de 400 pages. Librairie P. Téqui, 82 rue Bonaparte. Paris. P. Garneau libraire à Québec.

Un cours d'apologétique est devenu plus difficile à faire qu'un exposé de la doctrine catholique. On y touche aux questions les plus délicates des sciences religieuses: on y rencontre les systèmes les plus séduisants et les plus subtiles de la pensée moderne; on s'y heurte aux prétentions les plus hardies de la critique, de la biologie, de l'histoire des religions.

Seul un homme familiarisé avec tous ces problèmes par une large culture générale et par une pratique assidue de l'enseignement peut se flatter de les aborder avec quelque compétence.

Professeur de philosophie pendant neuf ans, d'apologétique pendant huit ans, chargé ensuite d'un cours supérieur d'enseignement religieux devant un auditoire distingué, M. le chanoine Duflot était bien préparé pour nous donner, sur ces matières délicates, un Manuel sérieux, clair, bien distribué et bien équlibré.

Les Américains pour la France.—par Louis Lumet, avec une traduction de M. le recteur S. N. Watson. Librairie E. de Boccard, éditeur, rue de Médicis. Paris-France.

Voici un petit livre bien fait qui vient à une heure opportune. Il a pour but de faire connaître aux Français la nation qui s'appelle les Etats-Unis. M. Watson, qui est le recteur d'une église américaine à Paris, a pu se rendre compte lui-même de l'effort considérable qu'ont fait les Américains pour venir en aide à toutes les souffrances causées par la guerre. Il a été lui-même témoin des dons généreux qui ont été faits par ses compatriotes et le petit livre en question, illustré de nombreuses gravures, nous cite des noms qu'il est bon de regarder.

La Société Saint-Augustin. — Imprimerie Desclée, de Brouwer et Cie, Bruges, Belgique. Nous tenons à signaler à l'attention que cette imprimerie vient de publier une série de pensées choisies dans les lettres pastorales de S. E. le cardinal Mercier. Ces pensées, sont imprimées en caractères choisis et se vendent sous enveloppe, par paquets de douze, 30 cents.

A signaler aussi les œuvres suivantes sorties de la même librairie;

Au Bagne de Sédan.—par Jos Schramme, avocat, échevin de la ville de Bruges. C'est une contribution à l'histoire du régime allemand en pays occupé. L'auteur dédie ce volume à sa famille.

Mes prisons,—par l'abbé Augustin Aubry, prêtre du diocèce de Beauvais. Ce livre est rendu à sa 2e édition et mérite bien l'accueil qui lui a été fait.

L'auteur démontre que dans cette guerre le Luthérianisme a voulu se venger du catholicisme et il apporte des preuves à l'appui. Les catholiques allemands se sont faits dans presque tous les cas, les complices des injustices les plus flagrantes. Et chose remarquable, c'est surtout le prêtre français qui a eu le don d'exciter leur haine et fureur.

Ce sont des pages à lire et très réconfortantes. C'est aussi un récit très fidèle et trés émouvant de la manière horrible dont les prisonniers ont été traités en Allemagne.

Consignes Catholiques.—Sociales, Pédagogiques, Patriotiques, par Mgr Tissier, évêque de Chalons. Librairie Téqui, rue Bonaparte 82, Paris, France. Librairie J. P. Garneau, rue Buade, Québec.

Ce volume de **Consignes catholiques,** qui clôt notre enseignement pastoral des jours de guerre, est destiné à préparer età promouvoir les œuvres nécessaires de la paix.

Pendant cinq ans, nous avons essayé, par nos persévérantes leçons, de tenir le moral de notre peuple aussi haut que le voulaient les dangers continuels de la cité et de la patrie. On trouvera ici, à côté de l'affirmation ardente de nos doctrines rédemptrices, l'écho de nos angoisses, de nos espérances et de nos joies suprêmes.

Nos **Consignes** se terminent par une **patriotique** leçon de choses, dans laquelle s'exalent, suivant les heures tristes ou gaies, notre prière, notre reconnaissance et notre admiration. Dieu, la France et nos soldats vainqueurs y reçoivent de justes louagnes.

Près des autels propices et des tombes glorieuses où nous nous agenouillons, puissent les suivants de la grande guerre, qui nous ont entendu ou bien nous liront, prendre les résolutions opportunes qui grandissent les hommes et peu à peu transfigurent les peuples!

Les Petites Fleurs. Récits glanés dans la vie des Saints. Un joli volume in-16 carré. Broché : fr. 60.—Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Dans les petites Fleurs, les récits extraits des Vies des Saints sont soigneusement choisis, sélectionnés et tous commentés, de façon à tirer une conclusion ou, plus exactement une moralité.

Vie de la sainte Vierge (poème), par Gustave de Rolland. (Nouvelle édition). Broché: 6 fr.—Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

L'auteur a condensé dans cet ouvrage toutes les traditions qui complètent les renseignements authentiques que nous possédons sur la vie terrestre de Marie, toutes les pieuses légendes dans lesquelles la piété des générations successives s'est plu à faire passer sa naïve dévotion envers la Reine du Ciel, tous les détails circonstanciés qui transportent le lecteur au sein de l'Orient et lui dépeignent avec une réalité saisissante la topographie, les usages et les mœurs de ce pays étrange et captivant à plus d'un titre.

Au Pays de l'Erable.—Grand volume in-8, 200 pages, enrichi de 13 illustrations en hors-texte.

Ce livre est le fruit du 4e des grands concours littéraires de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il contient treize nouvelles signées par des littérateurs avantageusement connus et de jeunes écrivains pleins de promesses.

Marie-Alice,—par Mme Yvette O. Gouin, illustration d'O. A. Léger.—C'est la courte mais pathétique histoire d'une jeune diplômée de Ro-

berval, maîtresse d'école au lac Saint-Jean, victime de la tuberculose.

Les Bœufs,—par Sylva Clapin, ill. d'E.-J. Massicotte,—nous conduisent sur les bords du Richelieu, en plein terroir national.

Nestor et Piccolo,—par Mlle Marie-Rose Turcot, ill. de J. Mc Isaac.—Etrange et drôlatique odyssée d'un enfant terrible des Cantons de l'Est.

Pour l'Honneur.—par fr. Arsène, ill. de Georges Delfosse.—C'est l'analyse des sentiments d'un conscrit, arraché à son pays des Laurentides.

Le Retour au Foyer,—par fr. Robustin, ill. d'A.-S. Brodeur.—Une curieuse légende du "jour des morts" à Saint-Pierre, Ile d'Orléans.

La visite de M. le curé,—par J.-E. Larivière, ill. de Nap. Savard. Naïve réception organisée par l'institutrice du rang de Salvail, aux Cantons de l'Est.

La Fin d'un Traitre,—par Eugène Achard, ill. de Georges Latour, nous reporte aux jours troublés de la rébellion de 1837, parmi les patriotes de Saint-Jean-d'Iberville.

La Noel à Saint-Hilaire,—par Camille Perras, ill. d'Ozias Leduc.—L'aventure d'un terrien qui, fasciné par l'attrait de la ville, regagne bientôt sa campagne pour ne plus la quitter.

Claire Desroches,—par Joseph Courteau, ill. de J.-B.-Lagacé.—Fine étude de psychologie: comment une fille d'habitant, à Vauvert, comté de Glengarry, sa,t prendre part à la lutte pour l'école bilingue, en Ontario.

Le mariage du fils de Jacques Latouche,—par Joseph Patry, ill. d'Yvan Jobin.—C'est la description d'une veillée de noces, dans une paroisse d'en bas de Québec.

Le petit docteur Alice,—par Mlle Clara Saint-Arnaud, ill. de Mlle Rita Mount.—Une jeune citadine prouve d'éloquente manière qu'elle a eu raison de se faire docteur en médecine.

Mathias l'Anglais.—par fr. Elie. ill. de J. McIssac. C'est l'étrange destinée d'un orphelin que les Abénaquis ont emmené après leur **raid** sur Deerfield, en 1704, et dont la descendance s'est multipliée par tout le Canada et notamment à la Rivière des-Prairies.

Les Souvenirs ineffables de F. Simon, qui terminent le recueil, nour reportent au milieu des sympathiques populations de la région de Joliette.

Ne manquez pas de lire cette heureuse tentative vers le régionalisme en littérature.

Au Secrétariat de la Société et chez tous les libraires: 90 sous, franco 90 sous.

———

L'Allemagne de la Défaite, par C. Ibanez de Ibero.—Prix 4. frs. Vient de paraître. Librairie Marcel Rivière & Cie, 31, rue Jacob, Paris.

Cet ouvrage vient à son heure; en effet, le moment est venu de **gagner la paix** après avoir gagné la guerre, et une des premières conditions de la réussite consiste à bien connaître l'Allemagne de la défaite, à étudier ses ressources, son état moral et sa situation politique.

L'ouvrage de M. Ibanez de Ibero répond pleinement à ce programme; l'auteur, dont les précédents volumes: **Une enquête en Allemagne** et **d'Athènes à Constantinople** ont obtenu un succès mérité, a étudié sur place l'Allemagne de la défaite, il a approché les hommes politiques du nouveau régime, les grands chefs d'industrie, les intellectuels, les révolutionnaires même.

Cet ensemble de documents de portraits, d'aventures vécues du plus puissant intérêt, forment un volume que toutes les personnes désirant connaître la situation de l'Allemagne voudront avoir entre leurs mains.

———

Vol. 14—No. 1 Janvier-Février 1920

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



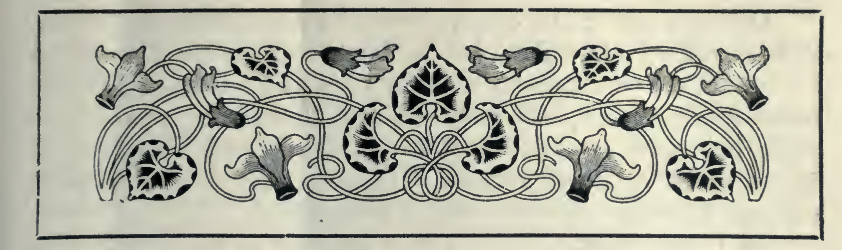
SIÈGE SOCIAL: UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1920



A la Longue-Pointe, Montréal.—Grand jardin de guerre organisé en 1917 par des citadins, Culture maraîchère.



LA RACE NOIRE EN AMÉRIQUE

Le "Mouvement Géographique" de Bruxelles, publie, dans ses numéros du 2 et du 9 novembre dernier, un article sur la race noire aux Etats-Unis qui n'est que l'analyse et le commentaire de quelques chapitres écrits, sur ce sujet, par l'historien James Bryce, dans son ouvrage intitulé "The American Commonwealth."

On me demande mon opinion sur cette question. Je vais la donner en toute sincérité en faisant observer que je n'ai pas de jugement ferme et que mes expériences personnelles ne revêtent en aucune façon un caractère scientifique.

Elle est en tout conforme aux données de l'Ecriture Sainte et se résume en cette sentence : Les noirs descendent comme nous d'Adam et d'Eve ; mais victimes de la malédiction méritée par Cham leur ancêtre : Maudit soit Chanaan ! Il sera pour ses pères le serviteur des serviteurs", ils constituent une race inférieure ; et ce serait folie de leur accorder l'égalité politique avec les blancs.

I

Les savants modernes ou modernistes sont les plus superbes et les plus illogiques des hommes. Ils commencent par secouer le joug de toute autorité et proclament ne s'appuyer que sur les faits vérifiés par l'expérimentation. C'est ce qu'ils appellent déblayer le terrain de toute construction scientifique.

Le malheur est que, s'ils s'entendent pour démolir les bases dogmatiques de nos connaissances, ils se divisent aussitôt qu'il s'agit de reconstruire. A nos dogmes prétendus surannés ils substituent des théories saugrenues, fruits de leur imagination surchauffée et bientôt contredites par les faits. Après quelques années rien ne reste de leurs prétentieuses élucubrations.

Qui croit encore aux dogmes prétendus scientifiques de l'éternité de la matière, du rôle du hasard dans l'organisation des corps et des esprits, du recul presque infini de l'âge de l'homme, de la génération spontanée, du *Cathybiers* ancestral devenu, par sélection, coquille, huître, ver serpent, lézard, oiseau, quadrupède, singe, homme des cavernes, égyptien, romain, français, puis, perfectionnement sublime et presque définitif, citoyen américain ?

Le fameux dogme de l'évolution indéfinie se heurte à ce fait, brutal. mais irréfragable, que, jusqu'ici, aucun cas n'en a été observé scientifiquement. Les mulets sont inféconds.

Quant au dogme de J. J. Rousseau sur la perfection de l'homme sauvage et la corruption de l'homme civilisé, les philosophes du dix-huitième siècle, qui voulaient réformer le monde sans prendre la peine de l'étudier, ont emporté avec eux le dit dogme dans la tombe ; et les pères de familles continuent à soigner de leur mieux l'éducation de leurs enfants.

Nous autres chrétiens, savants ou ignorants, jugeons autrement les choses, Nous croyons, avec les meilleurs commentateurs de la Genèse, que les livres Saints n'ont point établi de chronologie réelle fixant la date de la création de l'homme.. Nous croyons, avec le grand savant de Lapparent, que cette date n'est point aussi reculée que certains le disent. Nous croyons à l'unité de l'espèce humaine. Nous croyons que le fait de la chute originelle suffit à expliquer les grandeurs et les bassesses de l'homme. Nous croyons que les premiers hommes n'étaient point tous des habitants des cavernes, armés de silex ; qu'il existait, au contraire, simultanément avec eux, d'autres hommes parfaitement civilisés ; et notre opinion se base sur le fait que, encore actuellement, nous trouvons des hommes , en Afrique et ailleurs, dont l'état social ne dépasse pas celui des barbares primitifs.

Nous croyons également que la doctrine du progrès illimité de l'homme et de la société n'est point confirmée par les faits.

L'homme a ses limitations.

Au point de vue intellectuel il semble avoir atteint son apogée. Les Alexandre, les César, les Napoléon, les Homère, les Sophocle, les Pindare, les Virgile, les Dante, les Shakespeare, les Racine, les Thucydide, les Tacite, les Démosthène, les Cicéron, les Bossuet, les Phidias, les Leuxis, les Praxitèle, les Michel-Ange et les Raphaël sont plutôt rares de nos jours.

Au point de vue social et moral nous afflrmerions volontiers que les progrès de l'humanité sont conditionnés par les progrès du christianisme, et que, en dehors de la vraie religion ou de son in-

fluence, le progrès est insensible. La révolution bolcheviste en Russie n'est point faite pour inspirer une grande confiance aux promesses de l'avenir.

Le seul progrès incontestable est le progrès matériel. Encore n'implique-t-il aucune supériorité morale ou intellectuelle, aucune augmentation de notre somme de bonheur. Le bonheur, en effet, est dans le cœur, non dans la jouissance des biens terrestres, et la part dévolue aux riches ne semble pas dépasser, quoiqu'on dise, celle départie aux masses populaires.

Voilà, dira-t-on, des considérations bien longues et assez étrangères à notre sujet qui est le *status* de la race noire.

Pardon ! Elles ont leur raison d'être en prouvant que les noirs ne sont pas nécessairement appelés à l'égalité avec les blancs par l'action d'un progrès indéfini, et que, d'ailleurs, leur infériorité réelle n'affecte ni leur bonheur personnel ni la possibilité de leur salut.

II

Que les noirs, les Indiens et une foule d'autres races soient inférieurs aux blancs, cela se constate scientifiquement, c'est-à-dire par l'observation directe des faits.

Quiconque a fréquenté les écoles des petits enfants sauvages ou noirs est d'abord surpris de voir que ces enfants ne le cèdent en rien, pour la vivacité et l'ouverture de l'esprit, aux petits blancs du même âge.

Mais si l'intelligence de ces enfants est précoce, il faut bien avouer qu'elle ne suit guère les progrès des années, et que, à l'époque de l'adolescence, elle commence à s'obnubiler.

A quoi attribuer ce phénomène? A la puberté, au manque d'ambition, à l'ambiance familiale, à l'incapacité naturelle? Nous l'ignorons, mais le fait est certain. Ils sont rares les sauvages et les noirs aptes à gravir les dégrés de l'enseignement supérieur; plus rares encore ceux qui les ayant gravis avec succès, résistent à l'ivresse de l'orgueil et deviennent des citoyens utiles. La plupart de ceux qui se sont élevés au-dessus du niveau commun éprouvent le vertige des hauteurs et, la boisson aidant, ne tardent pas à se perdre.

Nous avons fait au Canada, à nos dépens, plusieurs expériences de la chose. Le gouvernement français, les missionnaires, Marie de l'Incarnation, Mgr Laval ont essayé, maintes fois d'instruire et de civiliser à la française nos Sauvages. Quel fut le résultat de leurs efforts ? Néant.

Aujourd'hui même, après deux ou trois siècles de christianisme, nous ne sommes pas plus avancés qu'à l'origine.

Cela me remet en mémoire une parole de Mgr Taurin, Vicaire Apostolique de notre mission africaine des Gallas. Comme je lui demandais pourquoi il ne préparait pas au sacerdoce quelques jeunes indigènes bien doués, il me répondit que, pour faire un bon prêtre, il ne suffisait pas d'être catholique ou fils de catholiques, qu'il fallait des siècles de catholicisme. Cela doit naturellement s'entendre des races inférieures auxquelles nous faisons allusion.

Les phénomènes de l'atavisme sont décidément pleins de mystères, et ce n'est pas sans raison que l'Eglise, dans les légendes du Bréviaire, fait sans cesse allusion aux vertus des familles de nos saints.

Que dire du métis ou du mulâtre? Généralement inférieur à son père le blanc, supérieur à sa mère, il devient un déclassé, vicieux, et, quand il le peut, fomentateur de révolutions. Méprisé des blancs, méprisant les noirs, il ronge son frein et se sert des derniers pour nuire aux premiers. Le nègre, au contraire, est un optimiste. Je l'ai trouvé, (c'était, il est vrai, au temps de l'esclavage,) humble aimant, gai, fidèle, attaché comme un chien à la famille du maître. Avec cela paresseux, menteur, désordonné, voleur de menus objets, ayant les qualités et les défauts de l'enfant, religieux à sa façon, sensible plutôt que vertueux: figure, en somme, attachante.

Les romanciers, l'auteur de la "Cabine de l'Oncle Tom" et la foule immense des auteurs qui ont écrit sur les noirs sans les connaître, ont parlé de l'esclavage en des termes qui finirent par soulever l'opinion du monde civilisé.

Les tableaux qu'ils ont brossé avec tant de vigueur témoignent souvent de plus d'imagination que d'exactitude. Sans vouloir assumer la défense des négriers qui venaient prendre, à la côte d'Afrique, leur chargement d'ébène, je ferai observer que les noirs ainsi déportés en Amérique étaient déjà réduits dans leur patrie à l'état d'esclavage, et y subissaient des traitements infiniment plus cruels que ceux qui les attendaient. D'ailleurs, le seul fait qu'ils obtenaient des prix élevés sur le marché indique bien que les planteurs avaient tout intérêt à ne point avarier leur marchandise. On les traitait comme on traite les chevaux et les bœufs, on les entreténait gras et vigoureux: la chose est certaine. Une jeune négresse se vendait $800.00 en 1874. Lorsque, au commencement du dix-neuvième siècle, des philanthropes fondèrent en Afrique, la république de Libéria, dans le but de rapatrier les esclaves américains, ceux-ci refusèrent obstinément de quitter les Etats-Unis, et l'entreprise échoua, comme on sait.

J'ai connu personnellement le régime esclavagiste pendant quatre années, de 1874 à 1878, dans l'île de Cuba. Eh bien ! j'estime que le sort des nègres au point de vue matériel, s'entend, était plus heureux que celui de beaucoup d'ouvriers libres.

Faisant, chaque jour au moins, deux repas gras, soignés dans leurs maladies par un médecin attaché à la plantation; jouissant du repos dominical, avec une allocation hebdomadaire de cinquante sous, pour leurs menus plaisirs; préservés, de par la loi, de graves sévices, sous peine, pour leurs maîtres, de les voir mettre en liberté; ils avaient, de plus, la faculté de changer de propriétaire ou de se racheter eux-mêmes, moyennant un tarif fixé par des experts officiels.

Les esclaves domestiques étaient particulièrement favorisés. Ils étaient figurativement et, parfois, réellement de vrais enfants de la maison. Les petits nègres, les petits mulâtres et les petits blancs jouaient ensemble comme des frères.

Ajoutez à cela qu'ils avaient reçu le bienfait inappréciable de la foi chrétienne, et que, malgré un relâchement moral indéniable, commun, d'ailleurs, à toutes les races, ils pouvaient aspirer au royaume des cieux promis aux simples.

Est-ce à dire que je sois un esclavagiste? Le supposer serait me faire injure. J'entends simplement que je préfère la libération graduée des Espagnols à la libération soudaine des Américains, la libération limitée des Anglais à la libération absolue des Français.

Dans les Antilles françaises, nos hommes d'état, fidèles aux principes des *glorieux ancêtres* de "93" qui disaient : "Périssent les colonies plutôt que les principes," ce qui leur valut la perte de l'admirable colonie de Haïti, nos hommes d'état, dis-je, commirent la double faute d'accorder les droits politiques aux nègres et de leur ouvrir gratuitement l'accès à l'enseignement secondaire et supérieur. Les conséquences de cette politique insensée ne se firent pas attendre. Les plantations furent désertées et les blancs ruinés; les anciens maîtres, vexés, ostracisés, quittèrent presque tous le pays; les maires et conseillers municipaux, les députés et les sénateurs furent des nègres et des mulâtres; le commerce qui s'élevait au XVIIIe siècle, à près de deux cents millions de francs, pour la seule île de la Guadeloupe, est tombé actuellement au chiffre de vingt-cinq millions. C'est la ruine irrémédiable.

Les Anglais, moins logiques, peut-être, mais assurément plus sages que les Français, en accordant la liberté aux nègres dans les *Crown Colonies*, se sont bien gardé de leur octroyer des droits politiques et de favoriser leur paresse. Des réglements sévères ayant pour but de réprimer le vagabondage ont sauvé d'une ruine totale

leurs Antilles, sans, néanmoins, les rétablir dans leur ancienne prospérité.

La question des Noirs constitue aux Etats-Unis un problème d'une importance capitale, puisqu'il s'agit, non plus de quelques îles et de quelques centaines de mille habitants, mais de la métropole et de dix millions de nègres.

Les Américains du Nord commirent après leur victoire une erreur bien naturelle mais désastreuse. Se méfiant des blancs du Sud, ils les privèrent de leurs droits politiques, et livrèrent l'administration des Etats vaincus aux nègres et aux aventuriers du Nord appelés *carpet baggers*. Ce fut une ère de banqueroute et d'anarchie.

Avec le temps, cependant, les choses s'arrangèrent. Les anciens protecteurs des noirs furent les premiers à les abandonner. Depuis qu'ils les connaissent ils leur sont plus hostiles que ne le furent jamais les Sudistes. Le fossé qui a toujours séparé les races s'est creusé, au lieu de se combler, depuis la proclamation de la liberté. Les nègres sont devenus insolents; les blancs ont pris peur, non sans raison, car dans certains Etats la population de couleur prédomine. Actuellement, les blancs, par des manœuvres illégales avouées et tacitement tolérées des pouvoirs fédéraux, se maintiennent au pouvoir et tiennent les noirs éloignés des polls électoraux; mais combien de temps durera ce régime? Personne ne le sait. Malheur au jour où les noirs, conscients de leur force, prendront le dessus ! Ce sera l'avènement de l'anarchie bolchéviste en Amérique.

Tant il est vrai que tout se paye et que les péchés des pères s'expient par les fils jusqu'à la quatrième génération.

Parmi les désastres causés par l'abolition violente de l'esclavage aux Etats-Unis, il faut compter en première ligne la décadence de la vraie religion.

On comptait, en 1860, plus de deux cent mille catholiques noirs. Leur chiffre actuel, quoique la population ait plus que doublé, est tombé à une soixantaine de mille. Une secte nouvelle, le baptisme nègre, emporte tout, proportionné qu'elle est au niveau de ses adeptes. Un type nouveau s'est créé, le ministre baptiste, à la longue redingote noire, aux favoris blancs, aux larges lunettes d'écaille, à l'énorme bible sous le bras. Ce grotesque solennel hypnotise son monde. Ses églises sont des écoles d'hystérie. On y chante, on y rugit, on invoque l'Esprit, on y fait des confessions publiques sensationnelles. Les camp meetings dans les clairières de la forêt, sous la lumière tutélaire de la lune constituent d'autres écoles fort achalandées. On comprend qu'un tel christianisme ne soit pas de force à faire oublier les vieilles superstitions africaines et le culte mystérieux du Vaudou.

Le fait est que les crimes passionnels se multiplient, surtout les viols des femmes blanches. C'est contre ce dernier attentat que les blancs exaspérés cnt recours si fréquemment à la justice sommaire de Lynch.

L'avenir de la race noire aux Etats-Unis est donc fort sombre. On ne peut anéantir un peuple qui se multiplie plus rapidement que les blancs et qui compte déjà dix millions d'âmes. Puis, le pourrait-on qu'on ne le voudrait pas, parce qu'il constitue l'unique main d'œuvre capable de résister aux rigueurs d'un climat tropical.

On ne peut, d'autre part, lui laisser prendre l'ascendant politique sous peine de voir les riches Etats du Sud tomber au rang des républiques de Haïti et de Saint-Domingue et retourner à la barbarie.

Mais alors c'est mentir aux grands principes modernes de l'égalité et courir les risques de sanglantes révoltes. Les gens qui jugent des choses objectivement, en dehors des réalités, s'indignent de voir les noirs méprisés, consignés dans des quartiers spéciaux, des églises spéciales, des wagons et du *cars* de tramways spéciaux, surtout de les voir exclus des assemblées politiques.

Pourtant, s'ils regardaient autour d'eux ils ne tarderaient pas à s'apercevoir que l'égalité absolue n'est qu'un mythe. "Vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous", a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans notre libre et cher Canada les enfants et les femmes sont privés des droits électoraux, les curés sont inéligibles, les pauvres sont exclus des Pullman, faute d'argent, et les riches constituent, comme sur le reste de la terre, une classe privilégiée. Qu'y faire?

Mon humble avis est que l'unique solution équitable de la crise se trouve seulement dans l'égalité civile de tous les hommes, blancs et noirs, non dans l'égalité sociale ou politique. Qu'on traite les nègres avec justice, avec bonté; qu'on s'intéresse à leur avancement moral et religieux; qu'on ouvre toutes grandes les portes des honneurs et des responsabilités à ceux qui s'en montreront dignes par leurs talents et par leurs vertus, et qu'on tienne les autres à leur place, c'est-à-dire au plus bas rang.

Il faudrait, toutefois, qu'un pareil *status* fut incorporé dans les lois constitutionnelles et non imposé par la violence et la fraude organisés, comme c'est le cas actuellement.

Fr. ALEXIS, cap.



LE CANADIEN-FRANÇAIS.

Nous sommes en mesure, depuis le Cap Breton jusqu'à Vancouver, disons de l'Atlantique au Pacifique, de former tout un peuple dont les différents éléments déploieront leurs facultés respectives sur un terrain commun: l'unité d'aspirations et d'action.

Malheureusement cette œuvre admirable se trouve quelque peu gênée, entravée même, par certains esprits maladifs que l'on pourrait désigner sous le sobriquet de *jaunes* ou *citrons*, dont la mentalité est tellement étroite et raccourcie, qu'ils ne voudraient qu'une seule manière de rendre hommage à la Divinité, la leur, qu'une seule langue, la leur, l'anglais. Leur idéal d'un jardin serait une seule fleur, rose ou pissenlit, un seul légume, carotte eu cornichon.

S'il existe parmi nous trop de gens de cet acabit, en revanche, nous pouvons nous vanter avec orgueil que nous avons dans notre milieu des esprits de large envergure qui devraient déjà depuis longtemps figurer au timon des affaires, aux avant-postes du gouvernement du pays.

L'un de ces grands esprits se rencontre dans la personne de l'un de nos concitoyens, chez qui vibre une âme essentiellement canadienne.

Le connaissant très bien depuis nombre d'années, il ne m'en voudra pas, je l'espère, si j'essaye, obéissant à un devoir civique, de mettre dans les quelques lignes qui suivent sa noble figure en relief. Dans l'*Annuaire de Québec*, on lit cette simple mention: James G. Scott, gentleman, 80, St-Louis.

James Guthrie Scott, voilà un nom d'origine calédonienne ou celtique—gentleman. Pas d'autre titre, avec toute une série de lettres initiales et retentissantes. *Gentleman* lui suffit, parce qu'il l'est. Il le porte dans toute sa signification et son intégrité. Etre *gentleman*, c'est de tradition dans sa famille.

M. Scott, depuis au moins un demi-siècle, a consacré toutes ses facultés, toute sa paisible et profonde énergie, au développement

économique de la ville et du district de Québec, et le royaume du Saguenay lui doit la majeure partie des notables progrès qu'il a accomplis. Aussi son nom est-il respecté, vénéré dans tout ce vaste domaine de la chaîne des Laurentides.

M. Scott s'est trouvé naturellement en intimes rapports avec la population française de la province de Québec. Il la connaît parfaitement et lui a rendu jusqu'ici pleine justice. On en jugera par l'article qu'il publiait il y a quelque temps dans la *Gazette* de Montréal, et qui vient de paraître dans le *Bulletin* du comité des industries. La Société de Géographie s'empresse de reproduire cet article dans son bulletin que son auteur intitule *The French Canadian:*

"Il me semble", dit-il, que, il y a bien des années, dans les autres provinces, on comprenait mieux qu'aujourd'hui le caractère du Canadien-français.

Aux jours d'avant la Confédération, alors que le gouvernement siégeait alternativement à Toronto et à Québec, alors que les représentants des comtés du "Haut Canada" se trouvaient constamment dans la ville de Québec, que les marchands de bois venaient à Québec s'ouvrir du crédit pour leurs exploitations forestières, il y avait plus d'entente entre les provinces qu'aujourd'hui. Les gens d'Ontario, tout comme il y en a encore, appréciaient hautement les excellentes qualités des Canadiens-français.

Sir John MacDonald les aimait beaucoup ; il en en a été de même chez tous les gouverneurs, depuis le temps des Murray et des Guy Carleton jusqu'à nos jours.

Le gouvernement impérial n'a pas oublié le grand service que les Canadiens-français lui rendirent en lui sauvant la colonie en 1775 et en 1812. On peut voir dans la chapelle des Ursulines à Québec, une plaque commémorative, placée là par ordre de Lord Dalhousie, qui se lit comme suit :

Honneur à Montcalm ! Le destin, en lui dérobant la victoire, l'a récompensé par une mort glorieuse."

Evidemment, Lord Dalhousie voyait dans le général français un preux digne de croiser le fer avec son ennemi.

"Sir Alexandre Mackenzie leur donna sa pleine confiance, car lorsqu'il entreprit son aventureuse expédition du côté du Nord inconnu, qu'il découvrit le grand fleuve qui porte son nom, ses seuls compagnons furent quatre voyageurs canadiens-français à qui il confia son existence.

Mais ceci n'a rien de particulierment étonnant, parceque depuis le jour où la Compagnie de la baie d'Hudson obtint sa charte de Charles II, les hommes de confiance des officiers de la Compagnie ont invariablement été des voyageurs canadiens-français.

Lord Wolseley savait à quoi s'en tenir sur leur valeur, lorsqu'il en engagea pour son expédition du Nil. Grâce à leur habileté, il put faire remonter les cataractes du grand fleuve à son armée et amener ses troupes à une minute près de pouvoir sauver le brave général Gordon dans Khartoum.

Le marchand de bois de l'Ottawa sait ce que le Canadien-français vaut lorsqu'il veut faire chantier et organiser un camp de vigoureux et rudes bûcherons d'expérience; à l'époque de la *drave* au printemps, il sait que le bûcheron de Québec sera le premier à monter à l'assaut du point le plus dangereux d'un empilement de billots, au risque même de sa vie.

Que l'on demande à Sir William Price, de Québec, à George Chahoon, de Grand'Mère, aux Brown, de la Tuque, comment ils seraient parvenus à faire fonctionner leurs fabriques de papier du Saguenay et du Saint-Maurice, assurément les plus vastes qui existent de par le monde entier, s'ils n'avaient pas eu l'habile main d'œuvre de l'artisan canadien-français, travailleur patient, paisible, toujours prêt qu'il est à suivre un bon conseil, et ne se mettant jamais en grève.

Dans la construction et le fonctionnement d'un chemin de fer d'une étendue de 500 milles, j'ai eu moi-même l'opportunité de lier connaissance avec ces gens-là. Dans mes relations avec, en moyenne, un millier d'entre eux à mon emploi pendant vingt ans, je n'ai jamais eu le moindre désagrément.

Que l'on aille dans les nouveaux établissements de l'Abitibi, du lac Saint-Jean ou de la Matapédia, que l'on observe le pionnier canadien-français travaillant dans la forêt à couper et préparer le bois de sa future maisonnette, avec une énergie et une persévérance infatigables, que l'on jette un coup d'œil sur la hutte qu'il habitera durant les premières années avec sa femme et ses enfants, et l'on reviendra convaincu que le Canadien-français est le seul être en état d'ouvrir à la colonisation un pays en bois debout, comme celui de la province de Québec, avec son climat rigoureux, et quelques avantages fort minces, convaincu que c'est en pure perte que l'on dépense de l'argent pour importer des Doukhobors, des Galiciens et autres individus au Canada.

A preuve de leur esprit d'économie, j'ai à dire que nous avons dans la ville de Québec une banque d'épargnes pour la classe ouvrière où les employés des cordonneries mécaniques et d'autres fabriques déposent leurs économies. Aujourd'hui, ces dépôts s'élèvent à près de onze millions de piastres.

Certaines gens semblent croire que le système d'éducation dans notre province est inférieur. Peut-être laisse-t-il quelque chose chose à désirer, mais il s'améliore rapidement, et l'on n'a pas besoin d'éprouver de craintes au sujet de l'enseignement de l'anglais. Pour en donner une preuve, que l'on passe donc en revue le groupe d'hommes brillants que cette province envoie au parlement ! Tous parlent familièrement les deux langues. On constatera que l'on a dans notre province grand souci de l'éducation. On apprendra avec surprise, peut-être, que les professeurs de l'Université Laval, hommes distingués par leurs talents, se dévouent à la cause de l'éducation pour la modique somme de cent piastres par année, et en ont agi de la sorte depuis la fondation de l'Université, il y a soixante-dix ans. Nous pouvons différer avec ces Messieurs en matière religieuse, mais nous devons admirer leur esprit de sacrifice.

Telles sont, Monsieur le directeur, les raisons qui, dans mon opinion et comme conséquence de relations constantes, ont convaincu les citoyens de langue anglaise de la province de Québec des excellentes qualités de leurs concitoyens de langue française; ce qui a eu pour résultat que douze comtés anglais sur quinze, appuient les vues des Canadiens-français dans la Chambre des Communes.

Rarement il est arrivé à deux races aussi différentes de se trouver aussi dépendantes l'une de l'autre, aussi nécessaires l'une à l'autre, que les races d'origine britannique et d'origine française dans notre province. La première fournit le capital, prend l'initiative de grandes entreprises, steamers, chemins de fer, industrie forestière, pulperies, fabriques de papier, filatures, manufactures d'amiante et autres industries. La deuxième exécute, est la cheville ouvrière de toutes ces entreprises, poursuit sa tâche avec talent et économie. Aussi, la résultante s'en rencontre-t-elle dans les progrès étonnants auxquels en est arrivée cette province durant les deux dernières décades.

En présence de tous ces faits, il faut certes reconnaître la haute valeur pour le Canada de l'élément canadien-français dans notre population. Au lieu de faire de l'arithmétique pour établir la part prise par les Canadiens-français dans la dernière guerre, ne serait-il pas plus juste de se demander, à propos des malheureuses impressions que j'ai signalées, s'il n'y a pas eu, dans une forte mesure, faute quelque part, et si nous n'avons pas un tant soit peu à nous blâmer nous-mêmes? Ne devrions-nous pas nous rappeler que ceux qui sont allés sur le champ de bataille, se sont couverts de gloire à Vimy, Courcelette et Paschendale; que la classe agricole a soutenu l'honneur de son beau nom, que deux de ses fils de Rimouski ont décroché la croix Victoria en faisant le sacrifice suprême de leur existence et que les braves pêcheurs de la Gaspésie ont pris en foule la route de Québec pour venir s'y embarquer à bord de transports de guerre?

Si les gens d'Ontario visitaient cette province plus fréquemment qu'ils ne le font, s'ils liaient connaissance avec les intérieurs domestiques de nos campagnes, s'ils étaient témoins de l'honnêteté, de la simplicité et de la frugalité de vie chez la population de nos districts ruraux; en constatant l'absence de tout crime et l'amélioration constance du régime scolaire, ils ne tarderaient pas à se convaincre que, dans la personne du Canadien-français, le Canada possède l'un des plus précieux éléments de sa population.

Au lieu d'aller en villégiature aux stations balnéaires américaines, qu'ils descendent donc plutôt du côté du bas du fleuve Saint-Laurent, notamment du côté de la Baie des Chaleurs. Ils trouveront là, domiciliée dans un pays de toute beauté et fertilité, doté de pêcheries incomparables, une population mixte, originale, composée de sujets venus des îles de la Manche, Jersey et Guernesey, d'Acadiens originiaires de Grand-Pré, de Français et d'anciens Loyalistes.

Chemin faisant, ils ne devraient pas manquer de faire arrêt à Montréal et à Québec, à Québec surtout où, suivant nous, l'histoire du continent s'est faite, et où l'âge de la chevalerie subsiste

encore, parce qu'on y conserve toujours le souvenir des morts qui se sont illustrés.

Dans la rue où je réside, l'un de mes plus intimes amis descend du grand amiral français qui captura tous les forts anglais de la baie d'Hudson.

Tout près, se trouve la résidence d'une famille qui réclame sa descendance en ligne directe de Madeleine de Verchères, nom toujours cher aux enfants de nos écoles.

Un peu plus loin, vivent les descendants du célèbre ingénieur militaire qui construisit les fortifications de Québec, fortifications qui coûtèrent un prix si fabuleux, que Louis XIV, dit-on, écrivit au gouverneur du temps, pour lui dire qu'il croyait que DeLery devait construire ses murailles en or.

Tout près encore, vit une ancienne famille huguenote dont le nom appartient à l'histoire du Canada depuis l'an 1650 et dont les fils se sont distingués au service de l'armée anglaise.

On n'a qu'à fermer les yeux en circulant dans les rues du vieux Québec, pour entendre du fond des tombes des voix qui vous rappellent deux siècles passés.

Que les gens d'Ontario viennent donc voir notre belle province et sa population mixte, dont les éléments vivent en bonne intelligence ! Qu'ils fassent donc à la population française de leur province la moitié des concessions qu'elle demande dans le système de l'instruction publique, concessions que l'on réclamerait assurément, s'il y avait une inversion dans l'état de la population.

Que l'on passe l'éponge sur des griefs d'ordre militaire ! Alors les troubles qui existent s'évanouiront, et nous en arriverons à cette harmonie de races si essentielle au bonheur et à la prospérité du Canada.

J. G. SCOTT,

80, rue Saint-Louis, Québec.

Tel est l'article de Monsieur Scott, traduit largement, mais aussi exactement que possible quant aux vues qu'il exprime. Il aborde la situation sous tous ses aspects, et, par ce fait là même, démontre qu'il est un franc et fidèle observateur et interprète des gens et des choses au Canada. Je le sais assez exactement renseigné et large de mentalité pour affirmer qu'il pourrait agrandir notablement le cadre de sa thèse.

Monsieur Scott s'est toujours tenu à l'écart des partis politiques. Il s'est gardé libre d'exercer son jugement en toutes circonstances. Ce fait seul lui suffirait comme éloge. Politicien dans le sens large du mot, il était tout désigné, comme il l'est encore, pour devenir premier magistrat d'une ville, premier ministre ou lieutenant-gouverneur d'une province. Il y a un siège vacant au Sénat, celui auquel on devrait l'avoir déjà appelé.

La politique et la partisannerie commandent trop souvent des concessions inavouables. Dans son honnêteté, sa droiture, et sa juste compréhension de l'économie générale des choses, Monsieur Scott, sans rester neutre, a constamment suivi la ligne droite, en dehors des spéculations et des agissements des cliques. Je ne peux pas lui exprimer de plus haut compliment. Il est demeuré *gentleman*", conformément à son adresse dans l'*Annuaire de Québec*.

Qu'il veuille bien agréer les sincères remerciements de trois millions de Canadiens-français, et de tous les gens de bonne volonté qui habitent le Canada pour le patriotique exposé de vues qu'il vient de publier.

N. LeVasseur.



St-Georges de Beauce.—Ouvroir à l'Ecole Ménagère, L'ancien rouet de nos mères encore en honneur dans certaines campagnes.



AU LAC LA PLUIE, 1731

Nous sommes en 1731, la Vérendrye vient de se mettre en route partant du lac Supérieur pour s'enfoncer dans l'ouest. Selon les apparences, l'expédition remontait la rivière Kaministiquia, qui n'est qu'une série de rapides, puis elle traversait le lac Shebandowan, situé à dix-sept lieues du lac Supérieur et atteignait les sommets qui partagent les cours d'eau et les font se jeter d'une côté dans cet immense bassin et de l'autre vers l'ouest et le nord-ouest. La hauteur des terres" est à huit cents pieds au dessus du niveau du lac Supérieur. A partir de là les grandes difficultés que présente la navigation des canots d'écorce disparaissent tout à coup et l'on parvient aisément au lac Lacroix, plus connu sous le nom de la Pluie. Un voyageur du parti de Jacques de Noyon en 1685 s'était noyé dans ce lac et comme c'était un coureur de bois très en vue dans le temps son nom de Lacroix resta à cette nappe d'eau.

A l'extrémité nord-est du lac en question la Vérendrye éleva un fort ou poste de traite dans lequel on pouvait se défendre et mettre les marchandises en sureté. Il le nomma Saint-Pierre de son nom de baptême. C'était à quatre-vingts lieues du lac Supérieur et le premier chainon des postes qui devaient s'étendre en une quinzaine d'années jusqu'à la rivière des Arcs (Calgary aujourd'hui) vers le pied des Montagnes-Rocheuses.

La voie tracée par le découvreur du Saint-Laurent s'arrêtait à Montréal. Champlain l'avait poussée jusqu'à la baie Georgienne ou si l'on veut dans le voisinage du pied du sault Sainte-Marie. Les coureurs de bois adoptèrent ce dernier endroit comme point de départ pour le sud et l'ouest, formant ainsi les deux branches d'un Y. Allant au sud ils avaient rejoint le Mississipi par les rivières Wisconsin et Illinois puis étaient descendus le long de ce fleuve jusqu'au golfe du Mexique. Cette branche se trouva connue de 1660 à 1682. La ligne de l'ouest s'allongea plus lentement. De 1660 à 1670 elle ne dépassa guère le fond du lac Supérieur, y compris des

courses chez les Sioux un peu plus vers l'occident. On en était encore là en 1730. La branche ouest de l'Y demeurait très courte en proportion de celle du sud. La Vérendrye entreprenait de la prolonger aussi loin que possible mais il n'avait pas à son service le grand chemin qui marche : le Mississipi. Ce n'était que rivières tortueuses, allant en zizzagues, chutes et rapides, lacs de toutes formes, interruptions de cours d'eau, marécages ou plaines nues, enfin une chaine sans liens au milieu de peuplades plutôt hostiles que portées à lui faire bon accueil. Sa ressource, sur ce dernier, point était à double effet: il se présentait "à la française" et ses hommes pareillement, le calumet à la main, la gaîté sur la figure, la chanson aux lèvres et adoptant avec entrain les coutumes sauvages, ce que ni les Espagnols du Mexique ni les Anglais de l'Est ou Nouvelle-Angleterre ne faisaient jamais. Ensuite, avec ses couteaux, ses haches, chaudières, ses couvertures de laines, tant appréciés de ces peuples dépourvus de tout cela, il gagnait leur estime, ou du moins leur inspirait le désir de nouer des relations pacifiques sinon amicales. Les peaux de castor, de martres et autres fourrures précieuses venaient à lui parce qu'il offrait en échange des articles de toute valeur aux yeux de ces nations qui ne connaissaient ni l'usage du fer ni les tissus de fabrique européenne. Cette branche l'Y, comme je l'appelle, ne se compléta que de nos jours par la construction du chemin de fer dite du Pacifique. Les Français s'étaient rendus à Calgary vers 1745 mais le reste du trajet attendit cent trente ans pour franchir la "mer de montagnes" qui sépare ce lieu du grand océan.

Le transport des provisions de bouche et des marchandises de traite que l'on tirait du Bas-Canada, et l'envoi des paquets de fourrures du lac La Pluie aux magasins de Montréal ne pouvaient s'exécuter sans beaucoup de temps et d'argent. C'est une erreur de croire que ces équipes vivaient de chasse et de pêche le long du chemin. D'abord on ne trouvait pas en tout lieu du gibier ou du poisson, puis les heures et les jours perdus à courir après les subsistances auraient retardé les voyages outre mesure et le temps coûtait cher. De toute manière, il fallait aller vite. Les fatigues de ces campagnes sont inimaginables. Entre deux glaces, ce qui signifie de la débâcle du printemps jusqu'aux premières gelées de l'automne les canots avaient juste le temps d'accomplir la course depuis le lac la Pluie à Montréal et retour, l'aviron à la main du matin au soir ne changeant cet exercice que pour faire portage, ne s'arrêtant que pour manger et dormir.

C'est l'époque où sont nées un bon nombre de nos joyeuses et belles chansons populaires, rhytmées au mouvement de l'aviron, et qui

n'ont point leurs pareilles au monde, car elles sont infiniment mieux faites que tous les couplets primitifs que l'on a retrouvés en France et dont les nôtres sont, pour ainsi dire, des copies ou des imitations perfectionnées.

Peut-être que, dans le but d'éclairer sa marche future, La Vérendrye envoya dès 1751, un détachement reconnaître les régions situées plus à l'ouest, mais déjà les Sauvages du lac Supérieur l'avaient renseigné sur tout cela assez copieusement avant son départ. Cette première année, toutefois, il ne construisit que le fort Saint-Pierre et y fit la traite, envoyant, le printemps d'après, une charge de pelleteries à Montréal.

Au lieu d'un pays à découvrir, qui était l'idée maîtresse de La Vérendrye, ou plutôt, en sus d'un pays à découvrir, il avait sur les bras la conduite d'un commerce étendu dont il était responsable envers les actionnaires, ses associés. L'occasion de s'enrichir était belle. Il n'y songea nullement et chercha de préférence à utiliser ses bénifices pour avancer les découvertes. Cette folie le domina toujours, au détriment de sa fortune et de celle des autres. C'est La Salle recommencé, avec cette différence que La Vérendrye payait les hommes qu'il employait et ne les trompa jamais. Sans forfaire à l'honneur il pouvait mettre à son crédit sa part des bénéfices et ne s'avancer dans l'ouest que pas à pas au fur et à mesure des besoins de la traite. Mettant ce principe de côté—et le contrat d'association !— il s'acharna aux découvertes et absorba les revenus du commerce dans ces dépenses inutiles.

L'alternative d'avoir à sacrifier la passion des découvertes aux intérêts du trafic avait été prévue et signalée pour Charlevoix, qui non seulement demandait des explorations mais croyait que le gouvernement s'y prêterait. Ne voulant pas faire payer aux marchands des dépenses qui ne les regardaient point, il espérait naïvement que le trésor public ferait les frais de cette partie des grands voyages à l'ouest. Autrement, disait-il, les exigences de la traite l'emporteront et l'on sera plus que tiède pour ce qui concerne les découvertes. Le gouvernement voyait clair et il était non pas tiède mais froid sur ce sujet. Il avait raison. Charlevoix et le Père de Gonor pourraient se lamenter et plus ils parlaient plus les conseillers du roi étaient en défiance sur les propositions d'étendre la traite vers l'ouest.

Lorsque, il y a soixante ans (1860) M. Pierre Margry publia des pièces inédites trouvées dans les archives du ministère des colonies, il endossa sans examen ni étude tout ce que les promoteurs de découvertes avaient écrit et il s'indigna grandement du refus des

autorités du temps (1750) de supporter, ces projets. Nous avons tous épousé les opinions de Margry, sans nous demander s'il y avait un autre côté à la question. Or, cet autre côté existait, Margry le connaissait mais il se gardait bien de le faire valoir, car du moment où il s'agit des Bourbons ou d'un gouvernement monarchique son œil voit rouge et il prend les armes. Par un prodige de logique dont les ministres de Louis XV ont gardé le secret, dit-il dans sa colère, ils en étaient arrivés à ne vouloir accorder aux entreprises de découvertes que le privilège de la traite, autrement dit ce qui précisément pouvait le mieux, dans leur opinion et dans celle de tout le monde, détourner l'entreprise de son objet principal.

C'est la vérité pure et simple. Il n'y a pas de prodige de logique. Le sarcasme est ici hors de place. Margry ne me fera plus croire que les marchands voulaient des découvertes et que Charlevoix, Gonor et Beauharnois parlaient au nom des marchands. Ceux-ci demandaient un monopole de traite au delà du lac Supérieur, on leur accorda ce privilège mais pas plus, et ils devaient de toute manière s'en trouver très contents.

Margry savait que le ministère attachait ses soins à la colonie des bords du Saint-Laurent et encore dans une mesure beaucoup trop restreinte, mais à plus forte raison refusait-il de sustenter des voyages de découvertes au loin dont on n'avait que faire.

Trente mille âmes établies sur des terres entre Montréal et le cap Tourmente envoyaient beaucoup trop de jeunes gens dans les bois du Saguenay, du Saint-Maurice, de l'Ottawa, du haut Canada, au Détroit, aux Illinois, au Wisconsin, au lac Supérieur, il fallait plutôt décourager cette pratique que de lui ouvrir la porte vers de plus lointaines contrées. Telle était la façon de voir des gens sensés, ou plutôt de tous les Canadiens. Encore une fois, les marchands étaient opposés, eux aussi, aux découvertes et quand on leur accordait un permis de traite quelque part, s'il leur arrivait de s'étendre à quelque distance plus loin, ils ne le faisaient pas par esprit de découvreurs, au contraire, ils déploraient la nécessité de ces courses qui entrainaient de fortes dépenses. Le gouvernement était d'accord avec ceci et c'était du simple bon sens. Charlevoix, Gonor, La Vérendrye brûlaient d'un autre feu. Ils ne voyaient que la perspective des aventures—aux dépens de qui que se fût.

Cette toquade de quelques écervelés, Margry s'en empare afin de tirer à boulets rouges sur les Bourbons. Les Canadiens ont eu assez à se plaindre de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV sous d'autres rapports pour ne pas se laisser aveugler au point de les blâmer dans l'affaire des découvertes puisque la politique suivie par ces prin-

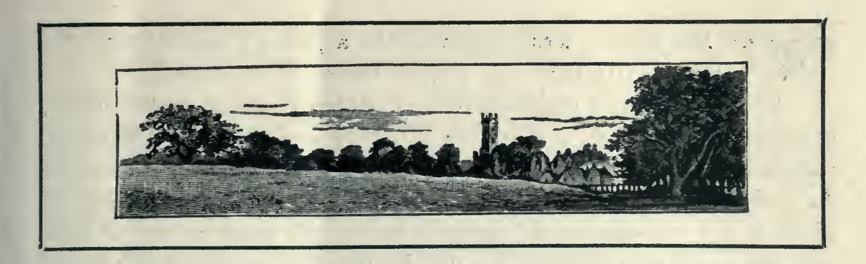
ces et leurs ministres sur le point qui nous occupe en ce moment était excellente et nullement répréhensible. C'est la génération de 1860 qui en a pris une fausse idée en lisant Margry, et même vers 1840 cet homme avait déjà abusé de notre ignorance pour satisfaire sa passion anti-monarchique.

Nous sommes obligés de prendre ce que nous donnent les écrits de l'ancien temps et comme nous les découvrons au hasard des circonstances, ils ne fournissent tout d'abord qu'une lumière incompléte mais c'est bien pis lorsqu'ils nous arrivent accompagnés d'un commentaire perfide qui masque la vérité et nous lance sur une voie qui change l'aspect du paysage, dénature les intentions, transforme l'histoire et nous plonge dans l'erreur.

La vérité sur Cavalier de La Salle nous a été dérobée par Gabriel Gravier de la même façon que la vérité sur La Vérendrye par Pierre Margry. Ces deux écrivains en veulent au régime des Bourbons. Moi aussi — mais j'ai horreur de l'imposture et je dis que l'on s'est joué de nous en fabriquant des commentaires qui modifient du tout au tout l'histoire de ces découvreurs.

BENJAMIN SULTE.





LE BASSIN DU GRAND FLEUVE MACKENZIE

GLACIERS — RIVIÈRES. — LA RIVIÈRE ATHABASKA. — LA RIVIÈRE DE LA PAIX.

IV

Glaciers. — A l'exception des pics d'une certaine hauteur des Rocheuses et des Monts Mackenzie, à son côté ouest, tout le bassin du fleuve Mackenzie a dû être envahi par des glaciers durant au moins une partie de la période pléistocène. La glace paraît s'y être introduite de deux côtés, savoir, du centre de Keewatin à l'est et au nord-ouest de la baie d'Hudson, puis du côté de la Cordillère avec ses glaciers dont le centre se trouvait à l'ouest de la chaîne des Rocheuses et au nord de la province de la Colombie Britannique.

Keele dit que la vallée de la rivière Mackenzie était occupée par un glacier d'une énorme épaisseur, qui remonta la vallée de la rivière Gravel, avant la descente du glacier de la Cordillère.

La glace serait entrée de l'ouest dans le bassin du Mackenzie sous forme d'une avalanche qui descendit dans les vallées occupées aujourd'hui par les tributaires du fleuve venant de l'ouest. Keele a estimé à 2,000 pieds l'épaisseur de la glace dans la partie inférieure de la vallée de la rivière Gravel, et dans la rivière des Vents, tributaire de la rivière Peel. Camsell a constaté que l'épaisseur maxima de la glace dans cette vallée, devait être d'environ 1,000 pieds. Des saillies de glace pénétraient aussi les vallées des rivières Athabaska, Au Pin, de la Paix et du Liard, dans les montagnes et leurs contreforts, pour aller s'éparpiller sur la surface plus régulière de la plaine.

Du côté est, la glace du centre de Keewatin, ayant envahi le

bassin du Mackenzie, s'est projetée peu à peu à l'ouest jusqu'à ce qu'elle eut rencontré celle qui s'était formée de ce côté-là.

D'après les stries et les matériaux charroyés par la glace, celle-ci, dans ses mouvements, a suivi une direction sud-ouest dans la partie sud du bassin ouest et même nord-ouest dans la partie septentrionale. Au sud du lac Athabaska, par exemple, le mouvement général de la glace a été sud-sud-ouest; immédiatement au nord du lac, il s'est fait sud-ouest, et au Grand lac des Esclaves, il est devenu presque ouest. Plus loin, au nord, dans la vallée de la rivière Mackenzie, vers le 66e degré de latitude nord, McConnell a constaté une déviation de la glace plus au nord, qu'elle pouvait avoir approximativement 1500 pieds d'épaisseur et quelle descendait la vallée de la rivière jusqu'à la mer.

L'action des glaces dans le pays a été érosive; elle a dénudé de grandes surfaces de roc. D'autre part, elle a rempli des cavités, de glaise, de cailloux et de débris de toute nature. Elle a aussi créé des moraines, des mamelons, des sablières, et des monticules assez curieux que J. B. Tyrrell désigne sous le vocable de *ispatinows*. Les moraines sont surtout fréquentes dans les bassins des rivières Athabaska, de la Paix et Mackenzie. McConnell en décrit une très remarquable au sud-ouest de l'extrémité ouest du Grand lac des Esclaves. Cette moraine consiste en une série de crêtes, collines et monticules d'un effet bizarre, ressemblant aux crêtes et formes que l'on rencontre dans les "Mauvaises Terres à traverser" du Dakota-Nord, ou à certaines formes du grand coteau du Missouri, et évidemment de même origine.

A la disparition finale de l'époque glaciaire et des glaciers de la vallée du bassin Mackenzie, les lacs occupaient non seulement leurs bassins actuels, mais aussi bien d'autres circuits, qui depuis, se sont graduellement remplis ou ont été drainés. Le remplissage de quelques-uns de ces lacs par les cours d'eau qui s'y jettent, se continue toujours.

A la saison des hautes eaux et des débordements des rivières, celles d'Athabaska et de la Paix charrient de grandes quantités de matières sédimentaires qu'elles déposent sous forme de sable fin ou de glaise dans leurs deltas, en remplissant ainsi graduellement l'extrémité ouest du lac Athabaska. Un bras du Grand lac des Esclaves, qui, autrefois, se prolongeait à travers la vallée de la rivière des Esclaves aussi loin que le fort Smith, est déjà rempli de cette façon par la rivière des Esclaves. Le Mackenzie lui-même, à la saison des hautes eaux, charrie des sédiments de même nature et est à se construire tout un delta; la portion qui en émerge mesure

environ 80 milles à travers le littoral de l'Arctique et 100 milles de profondeur. La partie submergée a large front au loin dans le même océan.

Les rivières du bassin Mackenzie ont en grande partie une existence post-glaciaire et se taillent de profondes vallées dans les schistes et les grès de l'époque glaciaire et du sous-sol crétacé. Dans certains cas, comme dans ceux de la rivière du Petit Buffle, de la rivière Au-Foin et de celle du Castor, les rivières se sont creusé des gorges de plusieurs milles de longueur dans les formations dévoniennes de calcaires et de schistes à des profondeurs variant de 100 à 200 pieds, et, tout comme la cataracte et la gorge de Niagara, présentent des couches d'après lesquelles on peut calculer l'âge de la retraite des glaciers.

La rivière Athabaska.—La rivière Athabaska égoutte un territoire d'une superficie de 58,900 milles carrés (19,634 lieues). Sa longueur jusqu'au lac Athabaska est de 765 milles (355 lieues). Elle prend sa source dans le flanc oriental des Montagnes Rocheuses, près du 52e 30′ degré de latitude. A la tête, ses eaux se mêlent à celles des rivières Colombie et Fraser, au milieu d'un groupe de pics gigantesques, dont le plus élevé, le mont Robson, à 13,700 pieds de hauteur. Les passes ou coulées à la tête des eaux de la rivière dans ces montagnes, sont toutes très hautes, à l'exception de la passe de l'Athabaska qui a 6,025 pieds et celle de Tête-Jaune-Cache, que franchit le chemin de fer Grand-Tronc-Pacifique, qui mesure 3,720 pieds.

De sa source jusqu'à ce qu'elle laisse le lac Brûlé, elle traverse des montagnes, mais sa pente est tellement raide, que toute navigation y est impossible. De là, elle se dirige vers le nord-est, franchit une profonde vallée dans le plateau Alberta et, successivement de l'ouest, reçoit la rivière Baptiste, du sud les rivières McLeod et Pembina, et du nord-ouest la petite rivière des Esclaves.

L'embouchure de la rivière McLeod, dont l'altitude est de 2,262 pieds, est regardée comme la plus haute limite possible de la navigation par bateau-à-vapeur, La navigation est alors facile sur une distance de 325 milles jusqu'à la tête des Grands Rapides. Cette partie de la rivière a une déclivité moyenne d'environ trois pieds au mille et est entrecoupée de bon nombre de petits rapides, surtout en haut du fort d'Athabaska, mais aucun d'eux n'est de taille à gêner la circulation des bateaux-à-vapeur, quelque soit l'état de la rivière.

On rencontre aussi des rapides sur la petite rivière des Esclaves, mais le chenal y a été agrandi et creusé de façon à permettre aux bateaux de remonter la rivière jusqu'au petit lac des Esclaves :

La petite rivière de ce nom est le plus important tributaire de la rivière Athabaska, et, à sa hauteur ordinaire, dégorge environ 2,300 pieds cubes d'eau à la seconde.

A partir d'Athabaska, la rivière prend un cours plus au nord, et, malgré son courant très vif, ne présente aucun rapide jusqu'aux rapides du Pélican, distance de 120 milles: Les rapides du Pélicn n'offrent aucune difficulté à la navigation, excepté lorsque l'eau est basse; les cailloux du fond obstruent le chenal.

Le cours de la rivière est quelque peu tournemté en deux autres endroits au-dessus des rapides du Pélican, mais les navires qui traversent ceux-ci n'éprouvent aucun embarras à faire le reste du trajet, 45 milles, jusqu'aux Grands Rapides, limite extrême de la navigation à vapeur dans cette partie de la rivière, qui y mesure entre 250 et 400 verges de largeur et dont la vallée a une profondeur variant de 300 à 400 pieds.

Aux Grands Rapides, la rivière change d'allure ; son cours se fait plus abrupte et, sur une distance de 85 milles ou jusqu'à l'embouchure de la rivière Eau Claire, elle est de mille en mille entrecoupée de violents et dangereux rapides. Son inclinaison moyenne dans cette partie est de cinq pieds au mille, et la vallée a bien de 500 à 600 pieds de profondeur et affecte fréquemment la forme de gorge. On n'y peut naviguer qu'en chaland ou en canot, et encore, est-ce avec difficulté. Le niveau de la rivière s'affaisse de 50 à 60 pieds dans l'espace d'un demi-mille aux Grands Rapides, et il n'est pas d'embarcation qui puisse s'aventurer dans le chenal principal en cet endroit de la rivière. Une petite île, longue d'environ un quart de mille, se dresse la tête en face du pire endroit des rapides; par cette île on opère le transport des effets, et l'on amène les chalands lèges du côté est de l'île par un chenal qui a été miné à travers les rochers. La rivière est torrentueuse sur un espace de deux à trois milles au-dessous des Grands Rapides, et exige beaucoup de soin et de prudence de ceux qui s'y aventurent; mais plus loin elle se tranquillise pendant plus d'une vingtaine de milles jusqu'à un endroit connu sous le nom de rapides du Brûlé.

Ici la rivière s'élargit jusqu'à 400 verges, se fait basse et caillouteuse. Chalands et canots gardent alors le côté gauche de la rivière, à pas plus de 20 à 30 verges de la rive; les navigateurs expérimentés peuvent alors sans danger descendre le cours d'eau.

Après environ seize milles d'allure paisible, la rivière s'engage dans les rapides du Brûlé, puis subit, en prompte succession, dans l'espace de sept milles, une série de rapides qui ont dû porter des noms sauvages ou français, mais se nomment aujourd'hui *Boiler*,

Drowned, Middle et Long... Ils ont tous la même physionomie que les rapides du Brûlé, et doivent leur existence à un escarpement subit du lit de la rivière et à l'accumulation de gros cailloux dans le chenal.

Dans le rapide Boiler, les chenaux suivis par les chalands et les canots sont du côté gauche, mais sont tellement tortueux qu'il faut y mettre le plus grand soin pour y passer sans accident.

Le rapide Drowned est aussi du côté gauche et les eaux en sont fort agitées.

Environ un mille plus bas, paraît le rapide Middle qui ne présente d'autres difficultés que celles d'avoir peu d'eau et quelques cailloux. Dans ce rapide, comme dans le rapide Long plus bas, les chenaux sont du côté droit de la rivière et d'une navigation facile.

A environ cinq milles au dessous du rapide Long, la rivière décrit brusquement un coude au bout duquel se trouve le rapide Croche (*Crooked rapid*) où des stratifications de calcaire émergent de l'eau, du côté droit. Le chenal est aussi du côté droit, et le seul danger qu'il y ait à courir provient des effets du ressac.

Immédiatement au-dessous vient le rapide de Pierre (*Stony rapid*) dont le lit est de roc solide et le cours peu profond. Le chenal suit la rive droite.

Au rapide de la Montagne, à neuf milles plus bas, la rivière est encore obstruée par des roches calcaires, mais il est possible d'éviter le cours turbulent de la rivière en prenant la gauche à partir du haut et en suivant le centre de la rivière, où l'eau est moins agitée et, ensuite, en descendant le reste du rapide du côté droit.

Le rapide de la Montagne est le dernier rapide dangereux de la rivière, malgré que l'on rencontre un passage assez tourmenté à McMurray, à ce que l'on appelle le rapide Moberly.

La rivière Eau Claire qui rejoint l'Athabaska à McMurray, est l'un des plus importants tributaires de la rivière ; elle est navigable sans interruption sur une distance de 40 milles; ensuite surviennent de violents rapides.

Au dessous de l'embouchure de la rivière Eau Claire, dont l'altitude est de 815 pieds au-dessus de la mer, le caractère de l'Athabaska change. Les rapides disparaissent et la rivière Athabaska, affectant une largeur d'un tiers de mille et plus, coule paisiblement à une vitesse moyenne de trois milles à l'heure, par une pente de huit pouces au mille, jusqu'au lac Athabaska. Les îles s'y multiplient, les vallées s'élargissent, et les rives s'abaissent graduellement de la hauteur de 400 pieds qu'elles ont à McMurray, au niveau de la surface du lac Athabaska. La rivière entre dans son delta à

environ 35 milles du lac et se divise plus bas en plusieurs branches dont les chenaux varient constamment, suivant les matières que la rivière y charrie.

De McMurray au lac Athabaska on compte 175 milles, et la seule difficulté que le bateau à vapeur y doit franchir, consiste dans les barrages de sable et l'état irrégulier du chenal à la sortie.

Tributaires de l'Athabaska.—A l'exception des grandes rivières Athabaska et de la Paix, il n'est pas un seul cours d'eau qui se jette dans le lac Athabaska qui soit navigable sans interruption, si ce n'est que pour quelques milles.

Sur la rive sud du lac, les plus importants cours d'eau sont les rivières du Vieux Fort (*Old Fort*), Gaudet ou William et des Grands Rapides. Ces rivières arrosent un grand territoire au sud du lac, mais elles sont toutes peu profondes et tellement entrecoupées de rapides, qu'elles ne sont navigables pour le canot que lorsqu'elles sont gonflées et, encore, est-ce avec difficulté.

Sur la rive nord du lac, les rivières sont de petite taille et pas une d'elles n'est navigable, même en canot, pour la raison que la hauteur des terres entre le lac Athabaska et les cours d'eau coulant vers le nord jusqu'au Grand lac des Esclaves, ne se trouve qu'à quelques milles au nord de la rive du lac.

La rivière Noire ou de Pierre, qui tombe dans le lac à son extrême limite à l'est, a une altitude de 1300 pieds au dessus du niveau de la mer, au lac Wollaston. Elle gît entièrement dans le plateau laurentien et à les mêmes traits caractéristiques que les autres cours d'eau de la région, c'est-à-dire qu'elle présente nombre de rapides ou cascades et de lacs.

En laissant le lac Wollaston, cette rivière coule vers le nord-ouest en se grossissant de plusieurs petits lacs aussi loin que la rivière Waterfound à travers une contrée dont le sous-sol se compose de granit et de gneiss. En ce dernier endroit, la rivière entre dans une étendue de terre de formation grèseuse, à travers laquelle elle se coupe un passage peu profond et interrompu par un bon nombre de cascades et rapides qui forcent le voyageur à faire portage. Elle entre dans le lac Noir, à son extrémité est, par deux chenaux, et lorsqu'elle en sort du côté ouest, elle a 300 pieds de largeur.

Entre le lac Noir et le lac Athabaska, la rivière subit une dépression de 300 pieds, principalement par trois forts rapides qui, chacun, imposent portage.

La rivière de la Paix. — Cette rivière est formée par la jonction des rivières Finlay et Aux Panais (*Parsnip*). C'est le plus grand et le plus long tributaire du Mackenzie. Elle sort du flanc ouest des

Montagnes Rocheuses et, prenant son cours du côté de l'est, elle franchit l'axe de cette chaîne et arrose une grande superficie de pays sur le déclin oriental de la Cordillère. Cette superficie mesure en entier 117,100 milles carrés (39,033 lieues) et sa longueur, depuis la source de la rivière Finlay jusqu'à celle des Esclaves, est de 1,065 milles (355 lieues).

La rivière Finlay commence vers la tête de la rivière Skeena et coule sud-est dans la grande vallée connue comme la tranchée des Montagnes Rocheuses. La rivière Aux Panais sort d'une des branches de la rivière Fraser et gagne le nord-ouest dans la méme vallée. A son point de jonction pour former la rivière de la Paix, cette dernière tourne à angle droit et coule à l'est dans une profonde vallée qui traverse la chaîne principale des Rocheuses.

Depuis le point de rencontre de la rivière Finlay et de la rivière Aux-Panais, à une altitude de 2,000 pieds au dessus du niveau de la mer, jusqu'à Hudson Hope, distance d'environ 120 milles, la rivière de la Paix traverse la principale chaîne des Rocheuses et les contreforts qui leur font bordure. La vallée qu'elle arrose a une largeur moyenne d'environ un mille et une profondeur variant de 2,000 à 4,500 pieds. La rivière elle-même mesure de 300 à 500 verges de largeur, et son courant ne dépasse pas une vitesse de cinq milles à l'heure. Juste au-dessous de l'embouchure de la rivière Finlay il y a un rapide, suivi d'un autre à environ 35 milles plus bas qui s'appelle Parle-pas.

Pendant les 25 derniers milles de sa descente à travers les montagnes et avant d'arriver à Hudson Hope, la rivière de la Paix s'engouffre dans le cagnon ou gorge de la Montagne des Roches; c'est alors que, pour éviter cet endroit, il faut faire portage pendant douze milles sur la rive nord. La rivière ici se rétrécit en certains endroits jusqu'à 150 pieds de largeur et opère une chute qui dans toute son étendue mesure environ 275 pieds.

Hudson Hope est à la tête de la navigation de la rivière par bateau à vapeur, navigation qui se fait sur une étendue d'environ 550 milles. La rivière descend de là jusqu'à la chute Vermillon, près de l'embouchure de la rivière Mikkoua. Sur cette distance, le niveau de la rivière baisse toujours, mais son degré d'inclinaison ne dépasse pas un pied au mille, et le seul obstacle qu'elle suscite à la navigation, consiste en barres de sable dans eau basse; en certaines parties, cependant, ces fonds de sable nuisent considérablement à la navigation, même l'empêchent.

La rivière alors a une largeur variant d'un quart de mille à un demi-mille et est fréquemment émaillée d'îlots. La vallée a une

profondeur d'environ 800 pieds dans le plateau, mais cette profondeur diminue graduellement jusqu'à la chute, alors qu'elle n'a pas plus de cent pieds. Sa direction jusqu'à la Traverse de la rivière de la Paix est ouest et, sur ce parcours, elle reçoit plusieurs tributaires, entre autres la rivière Au-Pin du Nord, la rivière Au-Pin du Sud et la rivière Fumeuse; celle-ci est le plus important tributaire de la rivière de la Paix, non seulement à cause de sa taille et de sa longueur, mais aussi parce quelle arrose une grande superficie de territoire offrant un sol excellent pour l'agriculture, partie en forêt, partie en prairie, et qui se peuple rapidement d'éleveurs et d'agriculteurs.

Depuis la Traverse de la rivière de la Paix jusqu'au fort Vermillon, la rivière fait le nord, la vallée est profonde et pittoresque, et le courant a une vitesse uniforme de trois ou quatre milles à l'heure. Dans le bas de ce parcours, la vallée s'élargit, les îles se font moins fréquentes, et les grèves et barrages perdent leur consistance graveleuses, pour se faire sablonneux et vaseux.

La rivière Ouabiska entre du côté sud dans la rivière, à environ 20 milles au-dessous du fort Vermillon; c'est le plus important tributaire de la rivière au-dessous de la rivière Fumeuse. McConnell la croit navigable jusqu'aux Grands Rapides, neuf milles en haut de la crique Panny, pour de puissants bateaux à vapeur conduits à la cordelle; mais, à l'exception de quelques milles d'eau stagnante en haut de son embouchure, on ne peut vraiment la regarder comme navigable:

A la chute Vermillon, il faut faire un portage de cinq milles sur la rive sud, pour éviter un rapide et une dépression totale de 25 pieds qui coupent court à toute navigation. La raison déterminante de la chute est une saillie de roches calcaires à travers la rivière, et quoique le rapide au-dessus soit navigable avec quelque difficulté en canot, la rivière au dessous fait un saut de quinze pieds, par conséquent, il n'est pas d'embarcation qui puisse s'y aventurer.

La rivière Mikkoua, qui se raccorde à la rivière de la Paix immédiatement au-dessous de la chute, mesure environ 240 milles de longueur, mais a un cours impétueux, sans profondeur, entrecoupé de nombreux rapides, et n'est navigable pour les canots que lorsque ses eaux se gonflent.

En bas de la chute Vermillon, la rivière de la Paix augmente de largeur et sa vallée disparaît presqu'entièrement sur son trajet de 220 milles. Jusqu'à la rivière des Esclaves. sa déclivité est de 110 pieds ou de six pouces au mille. Son courant se fait alors plus gentil; et n'est-ce qu'en un seul point, à quelques milles au-dessous de l'em-

bouchure de la rivière du Brochet (*Jack fish*), qu'elle forme un rapide qui n'offre pas d'obstacle sérieux à la navigation des bateaux à vapeur d'un faible tirant. En cet endroit et sur 20 milles en descendant, la rivière coule entre deux falaises de gypse, hautes de 20 jusqu'à 80 pieds, mais partout ailleurs ses rives n'ont pas d'autre formation que le grès ou le sable.

La rivière du Brochet est un cours d'eau de 50 verges de largeur à son embouchure; elle entre par le nord dans la rivière de la Paix et vient en importance comme tributaire à la suite de la rivière Mikkoua. Elle prend sa source dans les flancs est du plateau Caribou et s'en va serpentant à travers une contrée unie. Elle est navigable pour les canots sur une étendue de 200 milles, avec deux ou trois interruptions.

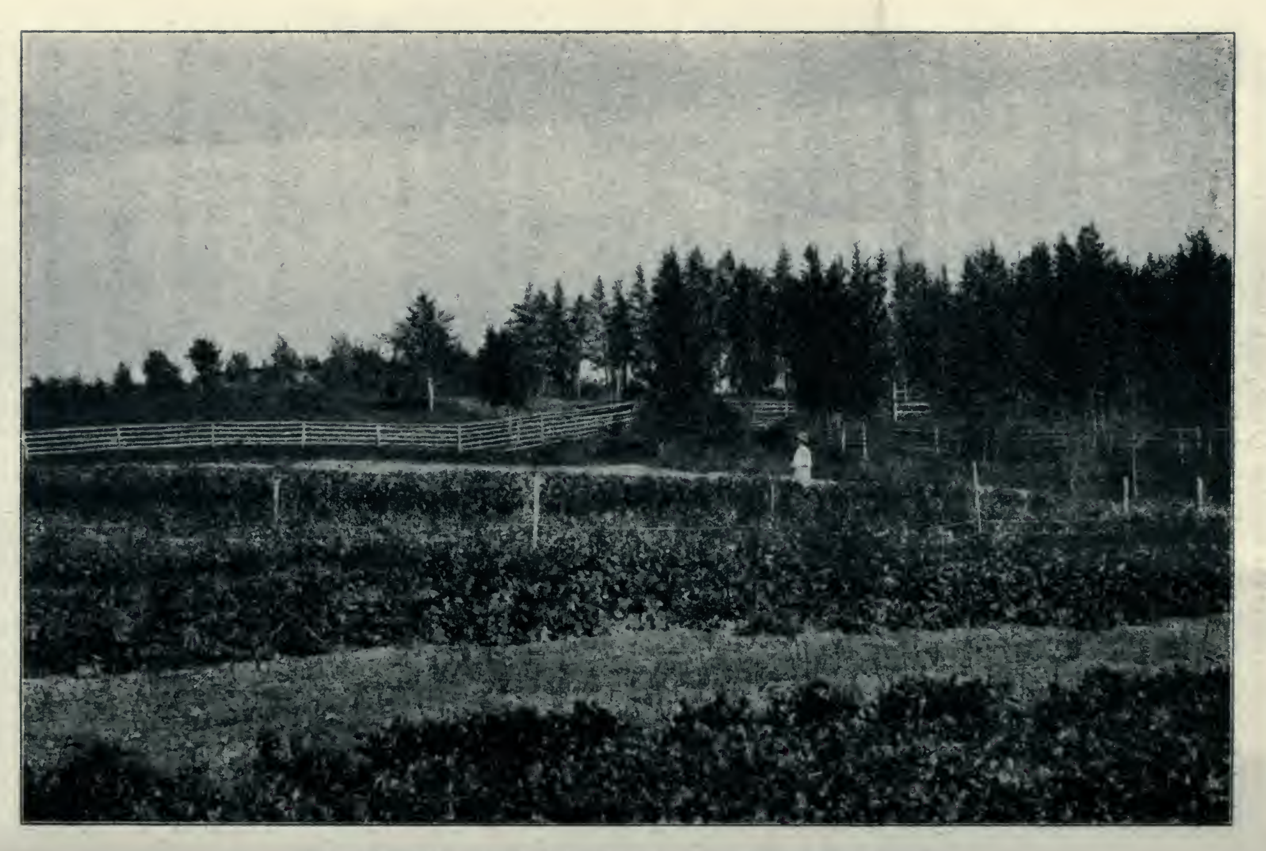
A l'état ordinaire, la rivière de la Paix se décharge en ligne directe dans la rivière des Esclaves, mais lorsqu'elle déborde elle s'écoule en bonne partie par la rivière des Quatre Fourches, dans l'extrémité ouest du lac Arthabaska, et de là par la rivière du Rocher dans le lac des Esclaves. Durant des périodes de gonflement débordant, la rivière de la Paix entraîne avec elle des masses de matières sédimentaires et végétales. Elle a aussi façonné une grande plaine deltaïque qui s'est graduellement accrue à l'extrémité ouest du lac Arthabaska, et a ainsi isolé une grande nappe d'eau, le lac Clair, de la partie principale du lac.

Des mesurages officiels opérés au fort Vermillon démontrent qu'en cet endroit la rivière de la Paix, au moment où elle atteint son plus bas niveau, en janvier, débite environ 7,500 pieds cubes d'eau à la seconde. Lorsqu'elle déborde, en juillet, le volume d'eau qu'elle débite est d'environ 300,000 pieds cubes à la seconde.

V

La rivière des Esclaves.—Elle relie la rivière de la Paix et le lac Athabaska avec le Grand lac des Esclaves. Une partie, longue d'environ 30 milles, qui unit le lac Athabaska avec la rivière de la Paix, porte le nom de rivière du Rocher. La longueur totale de la rivière est d'environ 300 milles (100 lieues).

La rivière du Rocher est la sortie du lac Athabaska. Elle a en moyenne une largeur de 150 verges ; son courant est facile. Elle présente cependant un petit rapide à environ dix milles au dessus de l'embouchure de la rivière de la Paix, mais ce rapide ne suscite aucune difficulté à la navigation en bateau à vapeur ou en canot, excepté quand l'eau se fait basse ; il faut alors recourir fréquemment au portage, même si l'on est en canot.



Dans le bassin de la Mackenzie.—Un jardin à Fort Smith.

La rivière des Esclaves, après avoir reçu la rivière de la Paix, se fait large et profonde; elle mesure entre un tiers et deux tiers de mille de largeur, avec un courant uniforme d'environ trois milles à l'heure. Jusqu'à la téte du rapide, à Fitzgerald ou atterrissage Smith (*Smith Landing*), distance de 71 milles (23.2 lieues), la rivière coule entre deux rives basses et boisées où l'on voit de temps à autre des projections de roc dur. Sur ce parcours, pas de rapides, ni d'entrées de cours d'eau de quelqu'importance.. Depuis Fitzgerald jusqu'au fort Smith, trajet de 16 milles, la rivière se trouve interrompue dans son cours par une série de rapides dangereux qu'il faut éviter. Voilà pourquoi on a ouvert sur la rive ouest un chemin de voitures pour le transport des provisions destinées au district de la rivière Mackenzie. Les rapides ont une pente totale de 125 pieds, mathématiquement mesurée, et sont engendrés par un éperon de gneiss sortant du plateau laurentien qui, en cet endroit, fait saillie à l'ouest de la rivière. Dans ces rapides, la rivière des Esclaves s'élargit d'un mille et demi à deux milles et est dotée de plusieurs îlots rocailleux.

La descente des rapides par bateau s'opère du côté est et impose cinq ou six portages; mais le cours de la rivière est tellement compliqué et dangereux qu'il ne faut pas s'y aventurer sans s'être assuré des services d'un bon guide.

Les rapides au fort Smith constituent la tête de la navigation pour les bateaux-à-vapeur qui font du service dans les rivières du bassin septentrional du Mackenzie; à partir de ce point, les eaux du nord du fleuve, jusqu'à ce qu'elles se jettent dans l'océan Arctique, n'offrent pas d'obstructions.

Si l'on pouvait ériger ici des digues qui permettraient aux bateaux à vapeur d'avoir raison des rapides, en laissant le terminus du chemin de fer à McMurray, les bateaux pourraient descendre la rivière jusqu'à l'océan Arctique, trajet de 1630 milles (543.1 lieues).

Au dessous des rapides, la rivière des Esclaves devient un cours d'eau monotone, qui serpente à travers un pays plat de terre d'alluvion. entre deux plages de glaise et de sable qui, au fort Smith, ont une centaine de pieds de hauteur, mais diminuent graduellement de taille vers le nord. La rivière a une largeur moyenne d'environ un demi mille et une pente d'environ six pouces au mille. Le seul cours d'eau important qui s'y greffe est la rivière Au Sel (*Salt riçer*), rivière d'environ 30 verges de largeur à son embouchure, qui égoutte à l'ouest, une forte étendue de pays, mi-forêt, mi-prairie.

En certains endroits, la rivière des Esclaves décrit de larges méandres, exécute des courbes de plusieurs milles de longueur,

tandis qu'en droite ligne, la distance n'est que de quelques centaines de verges. Par exemple, au Grand Detour, la rivière fait une courbe de 15 milles autour d'une sorte de promontoire dont la base se projette à environ 1,000 verges, alors qu'à la Pointe Ennuyeuse, il faut faire un circuit de dix milles, en face d'un portage en droite ligne qui n'a qu'un demi-mille.

Les deux rives en bas du fort Smith se composent entièrement d'argile et de sable; en deux endroits seulement la roche se montre-t-elle, savoir, au Rocher Bell, falaise massive de pierre calcaire située à sept milles au-dessous du fort, et en bas de la Pointe Ennuyeuse où des formations de gypse surgissent au ras de l'eau .

La rivière des Esclaves entre dans le Grand lac de ce nom par plusieurs branches qui traversent un delta de plusieurs bas îlots de terre d'alluvion; le delta lui-méme se déploie à la décharge sur une étendue d'environ 20 milles.

La rivière y apporte une énorme quantité de matières sédimentaires qui se déposent dans le delta; celui-ci s'agrandit toujours graduellement du côté du lac et menace de finalement séparer les bras de l'est et du nord de celui de l'ouest.

Tributaires du Grand lac des Esclaves.—Les principaux cours d'eau qui s'aventurent dans le bras ouest du Grand lac des Esclaves sont les rivières du Buffle, du petit Buffle et la rivière Au-Foin. Elles l'abordent toutes par le sud. Du côté nord, on n'en connaît aucun qui soit digne de mention.

Rivière du Petit Buffle.—Cours d'eau d'environ 50 verges de largeur à son embouchure. Il entre dans le Grand lac des Esclaves à environ douze milles au sud-ouest du fort Resolution, prend naissance à environ 60 milles au sud-ouest du fort Smith dans le flanc est du plateau Caribou et coule de là vers le nord-est dans une vallée peu profonde, plate et boisée.

Droit à l'ouest du fort Smith, la rivière tourne au nord et se précipite en une série de cascades en bas d'un escarpement de pierre calcaire qui forme la limite du plateau Alberta et, à une distance de sept milles au-dessous, s'engage dans une gorge de roc de cent pieds de longueur. Au pied de celle-ci, elle coule parallèlement à la rivière des Esclaves, et, au Grand Detour, s'en approche de quelques milles.

Ici, les gens voyageant en canot font souvent portage de la rivière des Esclaves à la rivière du Petit Buffle qu'ils utilisent comme raccourcis pour arriver au Grand lac des Esclaves. La rivière est virtuellement navigable en canot jusqu'à sa tête, mais seulement lorsque les eaux sont hautes. On fait portage aux Cascades.

Rivière du Buffle.—Cette rivière entre dans le Grand lac des Esclaves à environ 60 milles à l'ouest du fort Resolution. W. Ogilvie, explorateur du ministère canadien de l'intérieur, lui donne environ cent pieds de largeur à son embouchure (rapport de 1889-90, chap. VIII, page 76). Elle prend, dit-on, sa source dans le plateau Caribou; à la base septentrionale de celui-ci, elle coule à travers un grand lac décrit et arpenté par A. E. Cameron, de la Commission géologique, en 1917.

Entre le lac du Buffle et le Grand lac des Esclaves il y a une distance de 75 milles, à travers laquelle la rivière du Buffle coule dans un pays plat, une vallée d'une profondeur variant de 50 à 100 pieds. Des rapides l'émaillent en plusieurs endroits; les plus sérieux sont à environ vingt milles au-dessus du Grand lac des Esclaves où la rivière fait une chute à travers une étroite gorge de pierre calcaire; ce qui rend obligatoire un portage, lorsqu'on voyage en canot.

Rivière Au-Foin.—Elle s'introduit dans le Grand lac des Esclaves à 17 milles à l'ouest de la rivière du Buffle. C'est le plus fort cours d'eau qui rejoigne le Grand lac à son extrémité ouest. McConnell la décrit comme prenant sa source. près de la tête de la rivière de fort Nelson, branche orientale de la rivière du Liard, et comme ayant une direction nord-est pendant 300 milles, avant d'entrer dans le Grand lac des Esclaves. La superficie du bassin qu'elle arrose est de 25,700 milles carrés. Au dessus de la chute Alexandra, elle est facilement navigable en canot et coule en une pente assez régulière à travers un pays comparativement plat et boisé. Le lac Au-Foin, élargissement de la rivière, est une nappe d'eau d'assez fortes dimensions, quoique peu profonde, et bordée de rives basses et marécageuses. Cette rivière fut explorée par A. E. Cameron en 1917, depuis l'intersection du sixième méridien jusqu'au Grand lac des Esclaves.

A la chute Alexandra, la rivière, large de 130 verges, se précipite en bas d'un escarpement de pierre calcaire, et fait deux sauts, dont le premier, celui du haut, tombe d'une hauteur de 105 pieds, tandis que l'inférieur, à environ un mille et demi plus bas, tombe de 46 pieds sur une série de formations en échelons. En bas, on compte trois milles de rapides et une gorge de 170 pieds de profondeur qui se continue pendant cinq milles après la deuxième chute.

Pour éviter ces deux chutes, il faut faire un portage de deux milles.

Ces chutes sont, en ligne droite, à 20 milles de l'embouchure de la rivière, mais par suite de ses méandres, la distance par la ri-

vière est de 43 milles. La rivière a un cours rapide ; elle est assez profonde, dans les grosses eaux, pour les bateaux à vapeur à fond plat, et sa vallée a une largeur d'environ un quart de mille. Elle forme un petit delta à son embouchure et entre par deux branches d'égale importance dans le Grand lac des Esclaves.

Le bras nord du lac n'a que deux cours d'eau de quelque conséquence qui s'y jettent: la rivière du Couteau Jaune à l'est et la rivière Grandin à son extrémité nord.

Rivière Grandin.—A son embouchure la rivière Grandin a 50 verges de largeur et son courant est assez rapide. Sa première cascade se produit à un mille de là, et d'autres la suivent régulièrement de près. Il faut y faire portage. La rivière se divise en plusieurs branches, dont la principale est la rivière à La Martre, qui entre dans le lac du même nom et lui sert de décharge.

La rivière Grandin coule du nord à travers une région de petits lacs aux rives rocailleuses. Elle est sur le parcours de la route que les Sauvages suivent ordinairement en canot entre le Grand Lac des Esclaves et le Grand lac de l'Ours.

Rivière du Couteau-Jaune.—Comparativement, voilà un cours d'eau qui n'est pas long, mais a bien son importance dans le fait qu'il est sur la route par canot qui conduit du Grand lac des Est claves à la tête de la rivière du Cuivre. La rivière appartient complètement au plateau laurentien, et son cours s'opère par conséquent à travers une suite de lacs se reliant entre eux par des rapides ou des chutes qui imposent le portage. Elle fut explorée en 1820 par sir John Franklin qui en a fait la plus exacte description qui existe,

Le bras du Grand lac des Esclaves à l'est reçoit plusieurs cours d'eau, qui ne sont pas connus plus loin que leur embouchure. Les plus importants sont la rivière Taltson au sud, la rivière Lockhart à l'extrémité est, et la rivière Hoarfrost au côté nord.

Rivière Taltson.—Cette rivière égoutte la plus grande partie de la région. Sise entre le lac Athabaska et le Grand lac des Esclaves, elle prend sa source dans les Terres Stériles près de la tête de la rivière Thelon, fait d'abord l'ouest, puis le nord à travers une série de lacs en raccordant ensemble plusieurs rivières, et finit par se jeter dans le Grand lac des Esclaves à la lisière est du delta de la rivière des Esclaves. Elle n'est, en majeure partie, navigable que pour le canot. Sur une seule distance, 23 milles, jusqu'à sa première chute, on peut la remonter en bateau à vapeur. Sur toute sa longueur; ça n'est que rapides et cascades qui obligent fréquemment à faire des portages. Son principal tributaire est la rivière Tazin, cours d'eau qui ressemble à la Taltson et prend naissance près de la rive sud du lac Athabaska.

La longueur totale de la rivière Taltson est d'environ 400 milles, et son débit est d'environ 11,000 pieds cubes à la seconde.

La Tazin et la Taltson prennent leur importance du fait qu'elles constituent la route que suivent en canot les Sauvages du lac Athabaska et du Grand lac des Esclaves, lorsqu'ils partent pour leurs territoires de chasse en bordure des Terres Stériles ou qu'ils en reviennent.

Riçière Lochart.—Sortant du lac Mackay, elle en traverse successivement plusieurs autres, savoir: les lacs Aylmer, Clinton-Colden, Casba et Artillerie, avant de rejoindre le Grand lac des Esclaves à son extrémité est. La partie qui relie le lac Mackay au lac Aylmer n'a pas encore été explorée, mais on lui donne néanmoins une longueur de 15 milles.

Entre le lac Aylmer et le lac Casba, la rivière poursuit entièrement son cours à travers les Terres Stériles et n'offre pas le moindre embarras à la navigation. Cependant, à partir du lac Casba jusqu'au lac Artillerie, autre distance de 15 milles, la rivière fait un saut de 32 pieds; en la remontant, il faut faire trois portages, mais en la descendant, il n'y en a qu'un qui soit obligatoire.

Le lac Artillerie a une longueur de 55 milles et de là jusqu'au Grand lac des Esclaves, 24 milles, la rivière Lockhart fait une chute de 668 pieds; de sorte que ça n'est plus qu'une série de rapides, de sauts, de cascades et de chutes qui se suivent de près. La plus haute chute, baptisée du nom de chute Parry (*Parry Falls*) par le capitaine Back, opère une culbute de 85 pieds dans une fosse enmuraillée de roc et dont la largeur varie de 20 à 50 pieds. On compte cinq autres chutes qui mesurent depuis 6 jusqu'à 50 pieds de hauteur et qui, naturellement, rendent impossible toute navigation.

Il en résulte que la route régulière des canots suit une série de huit petits lacs situés à l'est de la rivière Lockhart.

La distance totale depuis la tête du lac Mackay jusqu'à l'embouchure de la rivière Lockhart est d'environ 300 milles.

Rivière Hoarfrost.—Cette rivière se décharge dans le Grand lac des Esclaves, du côté nord, par une chute de 60 pieds de hauteur, en un endroit où les montagnes circonvoisines se dressent à une altitude de 1,000 pieds. La rivière a une pente très prononcée et est remplie de rapides et de chutes. Elle émerge du lac Walmsley et le cours en est bien difficile en canot à travers ce lac jusqu'au lac Artillerie. Cependant le capt. Back fit ce trajet-là en 1833.

Rivière Mackenzie.—Ce nom ne s'applique qu'à cette partie du grand cours d'eau qui s'étend du Grand lac des Esclaves jusqu'à l'océan Arctique, distance de plus de 1,000 milles, tandis que la dis-

tance totale du grand fleuve et de son système, à partir de la rivière Finlay jusqu'à l'océan Arctique, est de 2,525 milles, ou 841.2 lieues.

Au sortir du Grand lac des Esclaves, le fleuve Mackenzie a une largeur de 7 ou 8 milles, mais est maigre d'eau et rempli d'îlots à travers lesquels le courant a une allure modérée; quinze milles plus bas, les ilots disparaissent et le fleuve se rétrécit à quatre milles et, plus loin, à 2 milles de largeur; son courant, augmentant d'impétuosité, marche à raison de 4 milles à l'heure, jusqu'au fort Providence à 45 milles plus bas. Plusieurs îles qui interviennent accélèrent la vitesse du courant dans ce que l'on appelle les "rapides de Providence". Cependant, sur le parcours de ces rapides, malgré la vélocité du courant, le fleuve se fait assez paisible, et les bateaux à vapeur n'ont aucune difficulté à remonter les rapides.

Le territoire en bordure de la rivière au dessous du Grand lac des Esclaves, est bas et plat; les rives rarement dépassent une hauteur de 30 pieds.

Au dessous du fort Providence, le Mackenzie a une expansion qui s'appelle "le Petit lac" (*Little Lake*), où il reçoit un assez gros cours d'eau, la rivière de la Corne (*Horn river*) qui prend sa source derrière les Montagnes de la Corne (*Horn Mountains*). Continuant sa course vers l'ouest, le fleuve se fait large et indolent jusqu'à une pointe près de la rivière à la Truite (*Trout river*) connue sous le nom de Tête-de-la-ligne (*Head of the line*), ainsi nommée parce qu'en remontant la rivière, l'indolence du courant permet aux voyageurs de ne pas s'occuper d'une direction qui s'impose et les exempte d'employer la rame ou l'aviron.

La rivière du Couteau-Jaune et la rivière à la Truite sont des cours d'eau que l'on rapporte comme s'épanchant en grands lacs, et qui se côtoient du côté sud.

A la Tête-de-la-Ligne, le courant augmente de violence, et de cet endroit jusqu'à l'embouchure de la rivière du Liard, distance de 75 milles, il garde son allure rapide et la largeur du cours d'eau se rétrécit à un peu plus d'un demi-mille. Ici les rives se font légèrement plus élevées et se composent de gravier et de sable, et non de sable et de glaise.

Le fort Simpson est situé sur une île de deux milles de longueur, juste au-dessous du confluent de la rivière du Liard avec le Mackenzie. Le principal chenal du fleuve ici a une mille de largeur, et, de ce point vers le nord jusqu'à l'océan Arctique, cette largeur varie rarement.

Depuis le fort Simpson jusqu'à l'embouchure de la rivière Nahanni, autre distance de 75 milles, le Mackenzie garde une direction

nord-ouest. Ses rives mesurent environ 200 pieds de hauteur, avec des grèves graveleuses ou caillouteuses et un courant d'une vitesse moyenne de quatre milles à l'heure. Ce parcours est doté de groupes d'îles longues et plates, et le seul tributaire digne de ce nom que l'on y voit est la rivière à La Martre (*Martin river*) qui entre dans le fleuve par son côté sud-ouest à huit milles au-dessous du fort Simpson.

A l'embouchure de la rivière Nahanni, le grand fleuve se rue sur les contreforts des Monts Mackenzie, et dévie brusquement au nord. C'est ainsi qu'il marche pendant plusieurs centaines de milles parallèlement à ce groupe montagneux et bien en face de leurs pics.

Plusieurs îles de bonne taille, dont la plus longue mesure vingt milles, surgissent du lit du fleuve en bas du Grand Détour, et, derrière l'une d'elles, la rivière Root entre du côté ouest dans le fleuve: quelques milles plus loin, la rivière du lac des Saules (*Willow Lake River*) arrive de l'est.

Ici on peut dire que le Mackenzie entre dans les montagnes, dans une chaîne d'abord basse et boisée, mais qui, avec une altitude graduellement croissante, sort des basses terres à l'est du fleuve et s'étend parallèlement avec lui sur une distance d'environ 200 milles. Cette chaîne porte le nom de Franklin.

Au site du fort Wrigley, à environ vingt milles au dessous de la rivière du lac des Saules, le Mackenzie est large d'environ un mille et demi, mais plus bas, sur une étendue de 100 milles, de hautes montagnes enserrent le fleuve de chaque côté et le fleuve se trouve réduit à un chenal, libre d'îlots, d'environ un demi-mille de largeur. Le courant y augmente de vitesse et court environ cinq milles à l'heure. Le site du présent fort Wrigley est à 25 milles plus bas que l'ancien, presqu'en face de la Roche-Trempe-l'eau, montagne escarpée, solitaire, au sommet arrondi, qui se dresse à pic sur le bord de l'eau à une hauteur de 1,500 pieds.

En bas de cet endroit, la rive ouest se fait haute, et la rive est, au contraire, baisse. Toutefois il n'est pas un seul point d'intérêt à noter sur une distance de 30 milles après cela, ou jusqu'au moment où la rivière Eau Noire (*Black Water River*) entre dans le fleuve du côté est. Cette dernière rivière mesure environ 75 verges de largeur. On la reconnaît facilement au gros volume d'eau pure et foncée qu'elle lance dans le Mackenzie et qui garde ses traits caractéristiques pendant plusieurs milles, avant de mêler ses eaux à celles du grand fleuve.

Deux milles plus bas que la rivière Eau Noire, le fleuve Mac-

kenzie opère un brusque écart à l'ouest pendant trois milles; après quoi il reçoit à gauche un cours d'eau de 100 verges de largeur.

La rivière Au-Sel se trouve à 33 milles au-dessous, à droite, et la rivière Gravel est à 49 milles au dessous de la rivière Eau Noire.

La rivière Gravel est un cours d'eau qui vient des Montagnes du côté ouest. Les Sauvages l'utilisent souvent, comme route de bateaux-à-vapeur ou de canots, pour descendre jusqu'au fleuve Mackenzie, mais non pour en remonter.

Le Mackenzie s'épanche par la rivière Gravel, en faisant parade de bon nombre d'îlots, et, de cette rivière jusqu'aux Remparts, distance de 326 milles; la largeur du fleuve n'est jamais moindre d'un mille et fréquemment atteint deux milles. Le courant aussi varie suivant les méandres du fleuve, mais se maintient en moyenne à environ quatre milles à l'heure, et ses rives s'élancent à des hauteurs variant de 100 à 400 pieds.

Quelques milles au-dessus de Norman, du côté est du fleuve, on voit des échappées de fumée provenant de la combustion spontanée d'afleurements de charbon mou ou de lignite sur les rives. Il se produit fréquemment des éboulements causés par la combustion des gisements de lignite du terrain, et la détérioration subséquente des rives en divers endroits; en d'autres, les glaises desséchées par cette cuisson, finissent par s'effriter.

Ces feux-là ne sont pas d'hier; ils sont en activité depuis une époque immémoriale ; au temps, et depuis l'époque où Alexandre Mackenzie entreprenait ses fameuses explorations, il y a de cela aujourd'hui 125 ans, cette combustion se manifestait et se continue.

Le fort Norman commande le pays situé sur la rive est du fleuve dans l'angle méridional formé par l'entrée de la Grande rivière de l'Ours; et, dans l'angle nord, on voit une montagne escarpée, au sommet aplati, appelée le Rocher de l'Ours, s'élever à une hauteur de 1,400 pieds, sortant presqu'à pic du sein du grand fleuve.

A partir de l'embouchure de la Grande rivière de l'Ours, le Mackenzie, règle générale, fait ouest-nord-ouest pendant 80 milles jusqu'à la Roche Carcajou, puis tourne franc ouest vers les montagnes de l'est et de l'ouest du rapide, Sur cette distance il a, en moyenne, une largeur de plus d'un mille et, parfois, prend une largeur de dix milles autour de certaines îles. Il a un courant de trois ou quatre milles à l'heure.

De chaque côté du fleuve, des chaînes de rochers de formation calcaire, brutes et inégales, sont visibles ; elles ont entre elles rarement moins de trente milles d'écartement. Les plaines intermédiaires et les coteaux sont invariablement boisés de petites épinettes blanches et de tremble.

La dépression du terrain dans lequel le fleuve coule, a une profondeur de 100 à 400 pieds et une largeur de deux à trois milles. Pas de grèves néanmoins, et les bords de la vallée sont plus ou moins escarpés à partir du fleuve.

La Roche Carcajou a environ 1,000 pieds de hauteur, du bord immédiat de l'eau. Une protubérance qui, jusqu'à un certain point, ressemble à un carcajou, a fait donner ce nom à cette montagne.

Vingt-cinq milles au-dessous de la Roche Carcajou, le fleuve passe pardessus une crête de rochers qui engendre le rapide Sans-Sault; c'est là le plus grave embarras que la navigation par bateau à vapeur rencontre depuis le Grand lac des Esclaves jusqu'à l'océan: quand les eaux sont hautes le récif est submergé, mais lorsqu'elles sont basses, la chute se fait plus raide; ce qui aggrave la difficulté, mais pas au point, cependant, d'empêcher le passage d'un bateau-à-vapeur. Le fleuve est traversé par un chenal en partie dans le rapide en descendant, et la route suivie par les canots se trouve dans le chenal du côté ouest où la chute a une allure plus modérée que du côté est.

En bas du rapide Sans-Sault, le fleuve s'élargit beaucoup. Il prend une largeur moyenne de près de deux milles, mais dans le voisinage des Remparts, il se contracte soudainement, n'a plus qu'une largeur de 500 verges, incline à l'est, et fait une course de sept milles entre deux falaises verticales de roc. A l'extrémité supérieure des Remparts, ces falaises ont une hauteur de 125 pieds, hauteur qui atteint graduellement environ 250 pieds à l'extrémité inférieure de la région. Aux Remparts, le courant du fleuve acquiert une vitesse de quatre ou cinq milles à l'heure, et dans des basses eaux, il se forme un énorme rapide à l'extrémité supérieure. L'eau y est partout profonde et, à la téte des Remparts, Alexandre Mackenzie a constaté que le fleuve a une profondeur de 300 pieds.

Le fort Bonne-Espérance (*Good Hope*), est situé sur la rive droite du Mackenzie à environ deux milles au-dessous des Remparts et à seulement quelques milles au sud du cercle arctique. Le site est habité depuis 1836. La rivière Peau-de-lièvre (*Hareskin River*) se greffe au côté est du fleuve, à trois milles au dessous du fort Bonne-Espérance, et la rivière du Grand Plongeon (*Loon River*) en fait autant vingt-et-un milles plus loin. Pendant les cent milles qui suivent, le fleuve coule dans une direction nord-ouest et n'a jamais moins d'un mille de largeur. A l'endroit appelé Grande Vue (*Grand View*), sa largeur est d'environ trois milles; les vallées y sont basses et le fleuve lui-même est parsemé d'îlôts.

A peu près au 67e 30′ degré de latitude, le fleuve décrit du côté ouest un coude à angle droit de la course qu'il a suivie jusque là,

et continue de couler dans cette direction pendant environ 60 milles entre deux hautes rives de glaise, avec un courant de deux à trois milles à l'heure. De chaque côté le pays est bas et plat; il n'y a pas une seule montagne en vue, dans quelque direction que ce soit.

Au bout de cette randonnée du côté ouest, le fleuve reprend son cours vers le nord-ouest; sa vallée se creuse et se rétrécit pendant quelques milles; elle ressemble à un vaste cagnon. On lui a donné le nom de Remparts d'en bas (*Lower Ramparts*) ou Narrows, gorge, passe ou coulée. Le fleuve ici a une largeur d'un demi mille dans son plus étroit, mais sur la plus grande partie de la distance il excède un mille de largeur. Il n'y existe aucun indice de rapides et le courant ne dépasse nulle part la vitesse de cinq milles à l'heure.

La rivière Rouge Arctique entre dans le fleuve du côté ouest, immédiatement au-dessous des Narrows. Il y a à son embouchure un poste de traite qui porte son nom. A vingt milles de là au-dessous, le Mackenzie commence à se répandre dans son delta.

Le delta du Mackenzie, suivant la forme triangulaire classique des deltas, s'étend au nord et au sud sur environ cent milles et, du côté de la mer, a une expansion d'environ 70 milles. A l'ouest, les Monts Richardson émergeant de la plaine du delta, se dressent à pic, tandis qu'à l'est la plaine est bornée par une chaîne de montagnes aux sommets arrondis, moins altiers, qui se nomment les Montagnes du Renne (*Reindeer Hills*).

La rivière Peel rejoint le Mackenzie à la tête du delta à travers lequel les deux cours d'eau coulent en se ramifiant dans toutes les directions et donnent naissance à des îles qui, d'ordinaire, contiennent plusieurs lacs. Les rives sont basses, consistent en terrains d'alluvion et sont boisées d'épinette blanche et de saules. Au nord, les rives diminuent graduellement de hauteur, la forêt se fait peu à peu plus clair-semée, puis finalement disparaît.

On connaît peu de chose de la profondeur des petits cours d'eau du delta; cependant, le comte de Sainville en a trouvé un du côté est, dont la profondeur est de cinq pieds sur toute son étendue.

Le fleuve Mackenzie se distingue par la pureté comparative de ses eaux. Malgré sa vaste étendue, relativement il ne charrie que fort peu de sédiments; aussi son delta ne se forme-t-il pas aussi rapidement que celui de son grand collègue, le Mississipi.

Les grands lacs de son bassin non seulement agissent comme dépôts sédimentaires, mais aussi règlent le cours du grand fleuve. Le volume d'eau que celui-ci débite ne peut donc beaucoup varier aux différentes saisons de l'année. D'après des calculs faits à la

grosse par McConnell, son débit, à la moyenne du cours, est d'environ 500,000 pieds cubes à la seconde.

La rampe moyenne du fleuve sur une distance de 1,000 milles, depuis le Grand lac des Esclaves jusqu'à l'océan Arctique, est d'environ cinq pouces au mille, chiffre qu'il dépasse à peine, en quelqu'endroit que ce soit.



Dans le bassin de la Mackenzie.—Chute sur la rivière Tazin.



DÉCOUVERTES D'ANTIQUITÉS EN CHALDÉE

M. H.-R. Hall, du département des antiquités égyptiennes et assyriennes du *British Museum*, a rédigé un rapport sur les fouilles qu'il a entreprises au printemps dernier. Voici l'analyse qu'en donne le *Mouvement Géographique* de Bruxelles :

Les fouilles entamées l'an dernier à Abou Chahreïn (l'ancienne Eridou) par le capt. Campbell Thompson, furent poursuivies par M. Hall, qui fit, entre autres, de précieuses découvertes d'objets de l'époque de l'UrNinâ, dans un endroit actuellement désert et appelé Tell el Malabed, à une dizaine de miles au nord de Chahreïn et à quatre milles à l'ouest du Tell el Moqyyar (Ur des Chaldéens).

Sur le tertre inférieur du *tell* (colline), un des premiers princes du pays érigea, environ 5,000 ans avant J.-C., une petite construction religieuse, faite de briques plano-convexes, qui sont, en Babylonie, l'indice d'une ancienneté extrême. Dans cette construction, M. Hall recueillit une série d'objets des premiers âges de l'Euphrate, extrêmement intéressants, parmi lesquels des têtes de lion et de panthère, grandeur naturelle, et des figurines représentant des taureaux, faites de cuivre pur, repoussé ou coulé, bourrées de bitume; les yeux, la langue et les dents des lions sont faits de pierres noires, rouges et blanches.

M. Hall découvrit aussi un aigle à tête de lion s'efforçant d'atteindre deux cerfs,—symbole ou emblême de Lagach—en cuivre, long de huit pieds et haut de quatre.

Malheureusement, tous ces cuivres sont dans un état précaire; un choc suffit pour réduire en poussière le métal extrêmement oxydé,

Une autre trouvaille curieuse fut celle de colonnes de bitume, revêtues de mosaïques de pierres noires et rouges et de nacre, représentant des triangles et des carrés, — pierres fixées au bitume à l'aide de fils de cuivre.

Des fouilles systématiques, pratiquées à Ur même, au sud de la tour du temple, bien connue des troupes d'occupation, et située au sud de Nasirieh, amenèrent la mise au jour d'une habitation, bien construite, élevée probablement par Ur-Engur, de la première dynastie de Ur, environ 2,600 ans avant J.-C., Ce bâtiment parait avoir été endommagé au cours de l'invasion élamite de 2,285 avant J.-C., abandonné alors jusqu'au VIIe siècle avant J.-C., puis occupé par des prêtres, dont la présence est dénoncée par des réparations, mal faites, aux murailles, des éviers, un four à pain, des poteries à usage domestique et un certain nombre de tablettes à caractères cunéiformes, constituant les comptes de ménage et les documents d'affaires des prêtres s'étendant sur la période de'Assourbanipal (650 av. J.-C.) à Xervès (485 av. J.-C).

On découvrit encore le grand mur extérieur du temple, bâti en briques grossières, épais de 38 pieds et renfermant des chambres. On y recueillit des objets identiques à ceux trouvés à Chahraïn et à Tell el Ma'abed.

Les tertres de Ur sont remplis d'urnes funéraires en poterie, généralement disposées sans ordre parmi les ruines plus anciennes des rues de la ville. Plusieurs de ces sépultures furent fouillées et on y trouva des poteries et des accessoires funéraires datant du VIe au IVe siècle avant J.-C., Toujours le squelette est replié sur lui-même. Il ne fut qu'exceptionnellement possible de recueillir des squelettes, les os s'effritant au moindre contact.

M. Hall suppose qu'il existe d'autres endroits de ce genre, notamment une forteresse romaine, appelée El Quseïr.





ETIENNE RICHET

Dans la dernière livraison du Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers le comte Joseph de Brettes a donné quelques notes biographiques sur Etienne Richet.

Etienne Richet est dans le monde géographique une célébrité. Il peut prendre place à côté des Bonvalot, des Foucault, des Charcot, des Binger, des Cohat, des Baunel de Mezières. Comme eux il fut un grand coureur d'aventures. Il fut cela pour la plus grande gloire de la France. D'une façon générale, on peut dire que toutes les missions dont il a été chargé, il s'en est acquitté non seulement par goût d'aventures, mais par désir sincère d'être utile à sa patrie.

A peine âgé de 20 ans il avait à son crédit deux volumes très goûtés et rédigeait à "l'Evènement" la chronique de la politique extérieure. De Richet Magnier disait en plaisantant qu'avant 20 mois, il serait un écrivain notoire et dans vingt ans son collègue au Sénat.

Cette prophétie ne s'est réalisée qu'en partie. Ses ouvrages, qui forment une série de quelque 15 volumes, lui ont fait la réputation d'être un écrivain qui sait avec clarté et d'originale façon décrire les pays qu'il a visités, les représenter tels qu'ils les a vus avec toutes leurs nuances et toute la vie qui s'y déploie Cependant pour tout cela, et bien qu'il eût rendu à la France dans sa politique extérieure, des services signalés, il n'a pas été élu au Sénat. Les politiciens auront été pour lui, comme il arrive généralement, tout à fait ingrats. Il s'en sera même trouvé pour critiquer vertement son œuvre. Du reste d'une grande honnêteté et d'une indépendance de caractère assez rare il n'aura pas voulu faire la cour aux politiciens. Le fait d'avoir été appelé à occuper la chaire coloniale dans le Collège des Sciences sociales et d'avoir en France la réputation "de professeur d'énergie et de grand semeur d'idées,"

vaut bien comme écrit le comte de Brettes "tous les lauriers en cartons peints et toutes les consécrations officielles".

Il aura consacré les 20 ans que lui donnait Magnier pour arriver au Sénat à courir le monde. En 1896 il entreprenait avec André Fournier, une randonnée dans l'Alaska et le Yukon, traçant ainsi, comme le disait Louis Fréchette "aux poètes de demain un sujet d'épopée". Si l'on songe que cette exploration qui a permis de "remplir, pour emprunter le langage d'André Fournier, sur les cartes une majeure partie du vide immense compris entre les 55– et 70° de latitude et les 160– et 130– de longitude", fut faite avant que la fièvre de l'or n'eut peuplé ces régions, dans des circonstances très difficiles et très périlleuses, sans beaucoup d'instruments scientifiques et sans trop de vivres, on ne peut se défendre de trouver chez "cet homme corpulent aux yeux vifs parfois et parfois comme perdus dans un monde de pensées," une force de volonté peu commune.

Sa grande énergie, son goût prononcé pour les aventures et aussi une petite pointe de scepticisme, lui ont fait entreprendre d'autres voyages aussi périlleux, et accepter des missions très difficiles. Waldeck-Rousseau qui tenait à être mis au courant des événements d'Extrême-Orient, événements sur lesquels il croyait que les plénipotentiaires n'avaient pas fait toute la lumière, dépêchait en Indo-Chine Etienne Richet, à peine revenu de son expédition boréale. Il devait se faire là beaucoup d'ennemis parmi ceux qui avaient intérêt à ce que le régime dont ils bénéficiaient largement ne fut pas changé. Fort de l'appui de M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, il devait triompher des difficultés que l'on s'était plu à lui créer.

Sa mission accomplie, et après avoir visité l'Arménie, le Tonkin, la Chine et le Japon, il était dépêché dans le Sud-Oranois. Revenu en France il voyait avec douleur le successeur de Waldeck-Rousseau mettre de côté ses suggestions relativement à la situation d'Extrême-Orient. Heureusement, cependant, le Parlement refusa de sanctionner la politique du ministère. Aussi le projet de 1902 était-il accepté.

Etienne Richet se consacra au journalisme jusqu'à son voyage dans le Maroc, en 1912. Entre-temps il alla en Mauritanie, au Sénégal, au Soudan, à la Côte-d'Ivoire, au Dahomey, au Congo, en Egypte, aux Comores, à Madagascar. Au Maroc, il rendit sous Lyautey des services dont plus tard on saura toute la valeur. Il aura su là, comme ailleurs, faire preuve d'une diplomatie habile, d'une grande continuité dans l'effort et d'une indomptable énergie.

Il aura bien mérité d'être du nombre de ces "chercheurs de monde" que chante le marquis de Montgaillard, lui

"Qui de Madagascar au Maroc sanguinaire
Multiplia longtemps son zèle explorateur
En portant devant lui le drapeau débonnaire
Du progrès triomphal avec la même ardeur
Pour l'amour de la France et sa seule grandeur.

A. Bédard.





SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

La réunion annuelle de la Société de Géographie de Québec a eu lieu le 15 janvier 1920, aux salles ordinaires, à l'Université Laval.

M. l'abbé Adolphe Garneau, l'un des vice-présidents de la Société, a été élevé à la présidence de la Société pour l'année courante.

M. C. E. Gauvin, ingénieur civil, a été nommé l'un des vice-présidents de l'association, et M. Avila Bédard, bibliothécaire.

Plusieurs motions ont été présentées : l'une, par M. Jean Bouffard offrant les remerciements de la Société à M. J.-G. Scott qui a rempli avec autant de tact que de dignité la charge de président de la Société durant les trois dernières années.

Une seconde motion de M. Georges Bellerive demandant que la déclaration suivante soit approuvée et inscrite dans les procès-verbaux:

"Que les membres de la Société de Géographie de Québec profitent de leur première réunion annuelle pour exprimer publiquement le vif regret que leur a causé la mort de M. le sénateur Landry, ancien président de l'association, dans le cours de décembre dernier.

Que tous sont reconnaissants au regretté défunt des services qu'il a rendus à la Société durant son passage à la présidence, de 1915 à 1918, et gardent le meilleur souvenir des relations qu'ils ont entretenues avec lui.

Que la Société désire que ses sympathies soient transmises aux membres de la famille."

M. le Secrétaire fait ensuite son rapport qui se lit comme suit:

"Au mois d'août dernier, un géographe français, M. Fréd. Romanet du Caillaud, nous transmettait la copie d'une note sur la restitution de son vrai nom à un écueil important du Canal de Mozambique, note qui a été présentée à l'Académie des Sciences de Paris.

"Un peu plus tard, le même géographe nous transmettait pour l'usage de notre bibliothèque, une vingtaine de ses ouvrages compor-

tant des études sur le mouvement géographique. L'une de ces études porte sur la région minière de Sudbury que M. Romanet du Caillaud a visitée et dans laquelle il a pris des intérêts.

"Des remerciements ont été transmis à M. Romanet du Caillaud, au nom de la Société, pour l'intérêt qu'il prend à notre association.

"Dans le cours de l'année 1919, nous avons reçu la visite d'un représentant de la Société de Géographie de Paris, le capitaine Maurice Mercadier. C'est notre digne président M. J. G. Scott qui a mis ce visiteur distingué en relations avec les autorités de la ville. M. Mercadier a constaté que le mouvement géographique n'était pas indifférent à nos nationaux, et il s'est fait un devoir de s'inscrire au nombre de nos adhérents.

"La Société a reçu une communication du secrétaire du Palais des Académies de Bruxelles dans laquelle on fait appel au bon vouloir des sociétés scientifiques et plus particulièrement à leur générosité. Cette communication est accompagnée d'un rapport succint de l'état du Palais des Académies après le départ des Allemands. On relate, dans ce rapport, les dévastations qui ont été faites, la destruction partielle des bibliothèques, la disparution d'une foule de documents, et les dommages causés aux installations de toute espèce du palais des Académies de Belgique. On travaille en ce moment à refaire les bibliothèques et on espère y arriver si les sociétés de Géographie dans les diverses parties du monde veulent bien transmettre à l'Académie royale de Belgique leurs bulletins ou leurs revues.

"C'est la coutume, dans un rapport annuel, de faire allusion aux disparus de l'année. Je tiens à signaler une perte excessivement pénible pour nous : la mort de M. le sénateur Philippe Landry, dans le cours de décembre 1919. On se rappelle combien M. Landry s'intéressa à notre Société dont il fut le président de 1915 à 1918. Il a été ici, comme partout ailleurs, un homme de devoir et de dévouement. La Société s'est fait représenter à ses obsèques et une couronne commémorative, juste tribut de notre hommage et de notre souvenir, a été déposée sur sa tombe.

"Nous avons eu aussi à déplorer deux autres deuils : la mort de S. G. Mgr A. A. Blais, évêque de Rimouski, et celle de M. J.-E. Sirois, ancien président de la corporation des Arpenteurs-géomètres.

"L'an dernier, nous constations le fait que la guerre nous avait valu l'interruption de plusieurs de nos échanges européens. Depuis l'armistice il y a eu comme un réveil parmi les sociétés géographiques et nous avons le bonheur de saluer cette année la résurrection de

deux revues géographiques de Belgique, l'une de Bruxelles, le *Mouvement géographique*, affecté spécialement aux intérêts du Congo, et la Société géographique royale d'Anvers. Nous éprouvons un égal plaisir à revoir ressuscitée de ses cendres la Société Royale de Géographie de Roumanie, publiée à Bucharest, dans la capitale. Les seules sociétés géographiques qui n'ont pas encore donné signe de vie sont celles d'Allemagne, d'Autriche et de Russie. Il faut avouer, pour ce qui concerne la Russie, que les intellectuels dans le moment, ont assez à faire que d'échapper aux fureurs du bolchévisme et que leur silence, dans l'état actuel des choses, menace de se prolonger."

Après les affaires de routine, M. le Président a laissé la parole à M. l'abbé Jean Thomas Nadeau, qui a donné une conférence des plus instructives sur Lille, avant la guerre. Nous espérons pouvoir reproduire cette conférence dans l'un de nos prochains numéros.





CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

L'ÉNERGIE ÉLECTRIQUE.—La Commission de Conservation du Canada a fait faire certaines recherches sur le développement de l'industrie électrique dans le Dominion du Canada. Les résultats des recherches sont contenues dans un rapport de quelques pages que M. Léo G. Denis a ridigé. On y trouve qu'il y a au Canada 565 usines génératrices d'électricité, d'une possibilité totale de 2,107,743 h. p. (chevaux-vapeur). Les 565 usines centrales alimentent quelque 752 usines secondaires de distribution. Des 565 usines 270 représentant une puissance totale de 1,806,618 h. p. sont des usines hydro-electriques. D'après l'Electrical World c'est à l'aménagement des chutes d'eau que l'énergie électrique doit surtout au Canada son développement. Si l'on ne s'était pas préoccupé de cet aménagement, le Canada, à cause surtout de la rareté du charbon et de la difficulté de l'obtenir ailleurs, n'eût pas pu, pendant la guerre qui vient de finir, maintenir leur activité à ses industries et contribué dans une large mesure à approvisionner les Alliés de munitions.

C'est dans les provinces de Québec, d'Ontario et dans l'est du Manitoba que les chutes d'eau sont surtout mises à contribution pour la génération de l'énergie électrique. Dans plusieurs cas pour augmenter le rendement des chutes d'eau et assurer la régularité du régime des eaux on a construit des réservoirs. Les plus importants de ces réservoirs sont situés dans la province de Québec. Ce sont les 3 réservoirs du Témiscamingue, du Kipawa et du lac des Quinze; le réservoir Gouin sur la rivière Saint-Maurice, et celui du lac Saint-François sur la rivière du même nom. Ces deux derniers sont des entreprises du gouvernement provincial. Il y a par tout le Canada 5,490 milles de lignes de transmission par lesquelles 730,697 consommateurs d'énergie électrique sont desservis.



St-Georges de Beauce.—Ecoles ménagère. Les travaux de couture.



St-Georges de Beauce.—Tout est utilisé à l'école ménagère.



LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ANNEE 1920

Patrons : **L'honorable sir Charles Fitzpatrick,** lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et **l'honorable sir Lomer Gouin,** premier-ministre de la province de Québec.

Alban, rév. Frère., Académie de la Salle, Montréal
Agathon, rév. Frère., Académie St-Edouard, Montréal.
Ahern, Dr G., rue des Jardins, Québec.
Albert, rév. Frère., directeur des Frères, E. C., 249 avenue Viauville, Montréal.
Allard, Hon. J., protonotaire, Montreal.
Amos, A., chef du service hydraulique, département des terres et forêts, Québec.
Amos, L.-A., architecte et ingénieur civil, 78, rue Crescent, Montréal.
Amyot Adjutor, industriel, Grande-Allée, Québec.
Amyot, Hon. G.-E., conseiller législatif, Québec.
André, rév. Frère., Maisonneuve,
Anselme, rév. Frère., Mont Saint-Louis, Montréal.
Auger, J.-Amédée., Québec.
Authier, Hector., Amos, Abitibi.

Barrette, A.-O., inspecteur, département de la Colonisation.
Barthe Ulric., publiciste, Québec.
Beaudet, M. l'abbé Alph., Principal de l'Ecole normale de St-Pascal.
Beaupré, Dr W., Québec, rue St-Louis.
Bédard, Avila., directeur de l'école forestière, Québec.
Bédard, O., ancien prés. de la chambre de commerce, rue Couillard, Québec.

Bégin, J.-I., Hôtel Clarendon, Québec.
Bélanger, P.-E., notaire, Québec.
Belcourt, Hon., sénateur, Ottawa.
Belleau Eusèbe, C. R., Lévis.
Belleau, Hon. juge Isidore., Lévis.
Bellisle, Ad., inspecteur général de chasse et pêche.
Bellerive, Geo., avocat, Québec.
Bergeron, A., Saint-Romuald.
Bernard, S. G. Mgr A.-X., évêque de Saint-Hyacinthe.
Bernier, Alphonse, C. R., Lévis.
Bernier, Capitaine J.-E., Lévis.
Bernier, Dr J.-E., Inspecteur des Pêcheries, St-Fabien, Rimouski.
Biron, Ed., notaire, 99 rue St-Jacques, Montréal.
Bisaillon, F.-G., C. R., Montréal.
Boily, J.-E., notaire, Québec.
Bolduc, Hon. J.-E., Président du sénat, Ottawa.
Bouffard, M. l'abbé J. H., curé de St-Malo.
Bouffard Jean, greffier en loi, département des Terres et Forêts.
Bouillon, Dr. A., Matane.
Bourbonnais, A.-O., ingénieur civil, Saint-Anselme.
Bouzanquet, Gaston, chev. Légion d'Honneur, 11, rue Gaston, Boissier Nimes, France.
Brisebois, Nap., Montréal, 377, rue St-Christophe.
Brissette, Maxime, Longueuil.
Brochu Dr. D., surintendant de l'asile de Beauport.
Boyer, Gustave, M.P., Rigaud, Vaudreuil.
Brodeur, Hon. L.-P. juge de la Cour Suprême, Ottawa.
Brunel, abbé E., Saint-Célestin, Nicolet.

Cannon, L.-A., C. R., M. . P. P., Québec.
Carignan, Raoul, 419, rue St-Joseph, Montréal.
Caron Hector, surintendant de la chasse et pêche, Québec.
Caron, abbé Ivanhoe, missionnaire colonisateur, Québec.
Caron, Hon. J.-E., ministre de l'Agriculture.
Chabot, Lt-colonel J.-G., ancien commandant du 9ième Voltigeurs.
Chalifour, J.-E., géographe en chef, Ottawa.
Charlebois P. rév. J.-A., C.S.V., Bourbonnais, Illinois.
Charlebois, Mgr. Ov., Préfet apostolique du Keewatin, Le Pas, Manitoba.

Châteauvert, Victor., Québec.
Chauveau, C.-Aug., C. R.
Choquette, Hon. L. A., sénateur, Québec.
Clergue, F.-H., Montréal, 137, rue McGill.
Cloutier, J.-E., Chicoutimi.
Corbeil, abbé Eug., La Tuque, Champlain.
Corriveau Eug., consul du Monténegro. rue des Franciscains.
Côté Georges A., 118, rue St-Jean, Québec.
Côté O. H., 1005 rue St-Hubert, Montréal.
Côté, Rodolphe, 33 rue Lacasse, Montréal.
Côté, P.-J., négociant, Québec.
Couillard-Després, abbé., Frelisburg, Missisquoi.
Croteau, J.-M., arpenteur-géomètre, Québec.

Dandurand, Hon. R., sénateur, Montréal.
Darveau Charles, 7 rue Aberdeen, Québec.
D'Auteuil, P.-C., avocat, Malbaie, Charlevoix.
David, Hon. L. A., secrétaire de la province, Québec.
DeCelles, A. D., M. S. R. C., Ottawa.
Defer, M., 36 rue Roberval, Montréal.
Décary Albert, ingénieur civil, Québec.
Décary E. R., notaire, 234 rue St-Jacques, Montréal.
De la Bruère, Montarville, archiviste, Montréal.
Délâge, Hon. Cyr., Surintendant de l'Instruction publique, Québec.
Delamarre, abbé E., Chicoutimi.
Denis Jean J., avocat et député aux Communes, Joliette.
Dechène, Elzéar Miville, sous-ministre des Rerres et Forêts.
Degagné, abbé N., principal de l'Ecole normale, Chicoutimi.
Déry Son Honneur E., Recorder de Québec.
Desaulniers, Gonz. C. R., président de l'Alliance française, Montréal.
Désautels, Adrien., rue des Remparts, Québec.
Desforges, Aimé, 40 avenue Laval, Montréal.
Desjardins, Alcide, Montréal.
Desjardins, C. A. R., St-André, Kamouraska.
Desrosiers, abbé., principal de l'Ecole normale J.-C., Montréal
Desranleau, rév. P. S., Chancelier, évêché de St-Hyacinthe.
DesRivières, Eug., Recorder, Québec-Ouest.
Déziel, abbé L.-A., curé de Beauport.
Dion, Aimé, avocat, Québec.
Dionne, C. E. L., avocat, Québec, rue Ste-Anne.

Dionne, abbé Elzéar, curé de la Pointe-aux-Trembles, Portneuf.
Doucet, A.-E., ingénieur civil, Montréal.
Drolet, Arthur, négociant, St-Sauveur, Québec.
Drolet, F. X., ingénieur-mécanicien, Québec, 206 rue du Pont.
Drouin Joseph, avocat, 20 rue Saint-Jacques, Montréal.
Drouin Louis., gérant de la Banque Nationale, St-Roch.
Drouin Nap., négociant, rue St-François, Québec.
Dubois, abbé Nap., visiteur des Ecoles catholiques, Montreal
Dubuc, J. E. A., industriel, Chicoutimi.
Dufault, S., sous-ministre de la Colonisation, Mines et Pêcheries.
Dufresne, A. O., ingénieur des mines, Département des Mines
Dumais, V., régistrateur, Rivière-du-Loup.
Dumontier, J.-A., inspecteur du revenu, Lévis.
Dupré, H.-Edmond, Québec, rue St-Louis.
Dupuis, A.-B., négociant, Québec.
Dupuis, Armand, ingénieur civil, Montréal.
Duquet, Cyrille, Québec.
Duval, Arthur, notaire, Québec, 66, rue St-Joseph.

Ephrem, rév., Frère, Mont St-Louis, Montréal.

Fabre-Surveyer, Ed., Hon. Juge, Montréal.
Fafard, F.-X., arpenteur-géomètre, Québec.
Falardeau Adrien, avocat, consul du Pérou, Québec.
Faribault, Léon, avocat, St-Joseph, Beauce.
Fauteux, Aegidius, conservateur de la Bibliothèque St-Sulpice, Montréal.
Fiset, Dr. Michel, échevin, St-Sauveur, Québec.
Fiset, Dr. N. J. H., Québec.
Flynn, Hon. juge J. E., Québec.
Fontaine, abbé J.-A., principal Ecole normale, St-Hyacinthe.
Forbes, S. G. Mgr, évêque de Joliette.
Franche Aimé, 228 rue St-Marguerite, St-Henri, Montréal.
Francœur, Hon. J.-N., président de l'Assemblée Législative de Québec.
Fréchette, Ovide, consul du Chili, du Portugal et vice-consul d'Espagne.
Fortin, J. Ed., avocat, Beauceville.
Frenette, Dr Joseph, Causapscall, Matane.
Frigon, A. P., Montréal, 103, rue St-François-Xavier.

Gagnon Alphonse, secrétaire des Travaux Publics, Québec.
Gagnon, Oscar, inspecteur de la "Canada Life Ins."
Garneau, abbé Ad., Séminaire de Québec, professeur de géographie.
Gagnon, abbé Théodore, Laval, Montmorency.
Galipeault, Honorable, ministre des Travaux Publics, Québec.
Garneau, Hon. sir George, Québec.
Garneau, Hon. Némèse, conseiller législatif, Québec.
Garneau, A. S., avocat, Québec.
Garneau, J. P., Québec.
Gastonguay, G. N., ingénieur civil, Québec.
Gauthier, Lucien, 719d St-André, Montréal.
Gauvin, C. E., ingénieur civil, et secrétaire de la Commission des Champs de bataille.
Gauvin, Jules, importateur, 123 rue St-Joseph, Québec.
Gauvreau, Chs-A., député aux Communes, Rivière-du-Loup.
Gemel, rév. Frère, Montréal, 44, rue Côté.
Genest, Rosario, arpenteur-géomètre et cartographe, Québec.
Geoffrion, L.-P., greffier de l'Assemblée législative.
Gervais, M. le chanoine Irénée, princ. de l'Ec. Normale, Jol.
Gibault, A., ingénieur civil, Québec, 75, rue St-Cyrille.
Gignac, chanoine G., séminaire de Québec.
Girard, J. E., directeur des arpentages, Québec.
Girard, Gaston, 2198, rue St-Denis, Montréal.
Gosselïn, Mgr Am., de l'Université-Laval.
Gosselin, M. le chanoine D., curé de Charlesbourg.
Gosselin, F.-X., protonotaire à Chicoutimi.
Gosselin, abbé Stanislas, séminaire de Sherbrooke.
Gravel, Alfred, commissaire du port de Québec.
Grenier, Antonio, sous-ministre de l'Agriculture.
Grenon, A., ingénieur civil, Chicoutimi.
Guimont, chanoine C.-R., Archevêché de Québec.
Guay, Jean-J., ingénieur civil, 111, Côte de la Montagne.

Hamel, Ulysse, Collège St-Laurent, Montréal.
Heppel, capitaine, Elzéar, Matane.
Huard, M. le chanoine V.-A., directeur du "Naturaliste canadien", Québec.
Hudon, V. E. P., Ste-Anne-La-Pocatière.

Irénée, rév. Frère., Académie commerciale, Fraserville.

Jetté, l'hon. Sir Louis A., Québec.
Jollivet, Jules., Conflans, Ste-Donoiene, France.
Julien, Eug., importateur, 1228, rue St-Valier, Québec.
Jubin, 16, rue Royale, 8e arr., Paris.

Kieffer, Henri, I. F., 195, rue Dorchester-Est, Montréal.
Kirouac, Nap. G., Québec.

Laberge, Ph., notaire, Val.-Brillant, Matane.
Labelle, F.-A., notaire, Hull.
Labrèque, Cyprien., notaire, Québec.
Labrèque, Ernest., notaire ,Québec.
Labrèque, J.-O., Montréal.
Lachance, J. T., gérant Manufacturer's Life Ins., Québéc.
Lacoste, Hon. Sir Alex., C. R., Montréal.
Laflamme, J. A., Québec.
Laflamme, M. le chanoine Eug., curé de Québec.
Laflèche, chanoine, Ste-Anne-de-la-Pérade, Champlain.
Laliberté, J.-B., négociant et industriel, Québec.
Lamontagne, Alfred., architecte, Chicoutimi.
Lamothe, J. C., C. R., Montréal.
Langelier, Hon. juge Charles, Québec.
Langelier, abbé Frs-H., bibliothécaire, Palais épiscopal de St-Hyacinthe.
Langlois, C. A., Québec.
Langlois, Godfroy, commissaire de la province de Québec, 38e Boulevard Bisshoffonsheum, Bruxelles, Belgique.
Lanthier, Dr A., Québec.
Lapointe, J.-A., Broughton-ouest, Beauce.
Lapointe, Simon, C. R., Chicoutimi.
Laporte, l'hon. Sir Hormidas, Montrèal.
Larivière, Frédéric C., Montréal, 909, boulevard St-Laurent.
Larose, Dr Alcide A., dentiste, 595, rue Adam, Montréal.
Larue, Dr J. Ant., Pointe-aux-Trembles, Portneuf.
Larue, Achille, greffier de la Cour de Circuit, Québec.
Laureys, H., principal, Ecole des Hautes Etudes, Montréal.
Laurin, Jos., président de la Cie Z. Paquet, Québec.
Laviguéur, Son Honneur Henri, maire de Québec.
Lavoie, Chs. O., chef du service des Ventes, Québec.
Lavoie, J. H., département de l'Agriculture.
Lault, rév. Vïctor, 360 avenue Mont-Royal, Montréal.
Légaré P. T., négociant, Québec.

Ledoux, abbé P.-H., séminaire de Sherbrooke.
Leclerc Eug., Prévôt des incendies, Québec, 88 rue St-Pierre
Leduc, Réné., publiciste, Québec, 34 rue du Pont.
Lefebvre, Jos. A., Ingenieur, département de la Voirie.
Lefebvre, O., ingénieur en chef de la Commission des Eaux Courantes, Montreal.
Lelaïdier, abbé A., principal de l'Ec. Norm., Trois-Rivières.
Lemieux, Joseph, négociant, Québec.
Lemieux, Hon. F. X., juge-en-chef de la Cour Sup, Québec.
Lemoine Gaspard, Québec.
Léonard, S. G. Mgr J.-K., évêque de Rimouski.
Lepage, Arthur,, 102 rue Crémazie, Québec.
Lesage Antoni, gérant des Prév. du Canada, Québec.
Lespérance, hon. D. O., Sénateur, Prés. de la Commission du port, Québec.
Letellier, J.-B., Québec.
Letourneau, Ls., M. P. P., Québec.
LeVasseur, Nax., publiciste, Québec.
LeVasseur, Théo., rue d'Auteuil, Québec.
Livernois, J. E., Québec.
Lockwell, C. J., 30 chemin St-Louis.
Levesque, J. C., ingénieur de la Voirie, Québec.
Levesque, Eph., avocat, Chicoutimi.
Léonce, rév. Frére., St-Jérôme, Terrebonne.

MacPherson, Wm. M., Québec.
Magnan, C. J., inspecteur-général des Ecoles catholiques.
Magnan, H., Département de la Colonisation.
Maheux Geo., entomologiste, Québec.
Mackay, Dr. J. M., 33 avenue Ste-Geneviève, Québec.
Mackay, Lt-colonel, F. S., 97 rue St-Jacques, Montréal.
Machelosse, C., 200 rue Fullum, Montréal.
Marcotte, Ed., Québec, rue St-Cyrille.
Marcoux, L. C., gérant de la Caisse d'Economie, N.-D.
Marcotte, abbé Léon, Séminaire de Sherbrooke.
Marien E. R., commissaire des Industries, Merger Building, Québec.
Marquis, Canac F., industriel, St-Malo.
Marquis, G.-E., chef du bureau des statistiques.
Martel, Eusèbe, négociant, 298, rue St-Valier, Québec.
Martin, A. R., 332, avenue Redfern, Westmount.
Matte Joseph, Département de la Voirie, Québec.

McCunnin, Miss Ellen, Ballman school, Burdett, Alberta.
Menier, Gaston, Paris, France.
Mercadier Maurïce, 130 rue de la Pompe, Paris, XVIe arr.
Mercier, Victor, ingénieur des Mines, Québec, 147, Côte de la Montagne.
Mercier, Hon. Honoré., Ministre des Terres et Forêts.
Michaud B., sous-ministre de la Voirie.
Mill, David W., inspecteur des arpentages.
Miller J. N., secrétaire du Dépt. de l'Instruction publique.
Montreuil, J. O., Québec.
Morin, abbé Ernest P., St-Louis-de-Gonzague, Woonsoket.
Morin, Oscar, sous-ministre des affaires municipales.
Morin, Jos., auditeur-général de la province, Québec.
Morin Victor, notaire et M. S. R. C., Montréal.
Morissette, J. B., Québec, président de la Commission des Ecoles catholiques.
Morissette, Geo., secrétaire de la Commission de l'Exposition, Québec.

Nadeau, J. Oswald, 1028, rue St-Valier, Québec.
Nadeau, M. l'abbé J.-Thomas., Québec.
Noblius, rév. Frère, du collège de Hull.
Noiseux, Guy, 1362, rue Notre-Dame, Montréal.
Noreau, Charles, négociant, Québec.
Normand, Paul Augustin, 67 rue du Perrey, Le Havre.
Normandeau, Emile D., inspecteur, Dépt.de la Colonisation
Normandin, A. B., ingénieur-hydrauliste, Québec.

Octave, rév. Frère, directeur de l'Ecole Plessis, Montréal, 505, rue Plesssis.
Ouellet, J. P., architecte, Québec.
Ouimet, Gustave, Saint-Hilaire, Rouville.
Owen, P. G., sec.-trés. de la Quebec Limit Holders Association 108, rue St-Augustin.

Paquet, Chs. A., manufacturier, M. P. P., Montmagny.
Paquet, Dr. Achille, Québec, 31, rue Ste-Anne.
Paquet Dr Albert, Québec, 45, rue d'Auteuil.
Paquet, Jos., vice-président de la Cie Z. Paquet, Québec.
Paquet, J. H., secrétaire de la Cie Chs A. Paquet, Québec.
Paquet Mgr L.-A., membre de la Société Royale du Canada, Séminaire de Québec.

Paquette, Harry A., ingénieur civil, Lévis, rue Commerciale.
Paquin, Ph., St-Eustache, Comté des Deux-Montagnes.
Paradis, A., Ingénieur, département de la Voirie.
Paradïs, C. A., négociant, Québec, 94 rue Crémazie.
Paradis, Honorable P. J., conseiller législatif, Québec.
Parent, Hon. S. N., président de la Comm. des Eaux courantes Ottawa.
Parmelee, Geo. W., secr. du Dép. de l'Inst. pub.
Pelletier, Hon. Cyrias, Québec.
Pelletier, Hon. juge Louis Ph., Québec.
Pelletier, Mgr., recteur de l'Université Laval.
Pelletier, Hon. Dr. P., commissaire de la province de Québec, à Londres, 36 Kingsway.
Perras, Camille, Collège de Longueuil.
Perrault, Hon. J. E., ministre de la Colonisation, mines et Pêcheries.
Perrier, M. l'abbé Phi., curé de Mile-End, Montréal.
Petit Honoré, M. P. P., Ste-Anne, Chicoutimi.
Petitclerc, F.-X., négociant, Québec.
Pettigrew, Charles, 17 rue des Remparts, Québec.
Pettigrew, Marcellin, ancien échevin de la cité de Québec.
Picard Arthur, négociant, Québec, rue St-Jean.
Picard, Joseph, ancien prés. de la Chambre de Commerce, Québec.
Piché, G. C., chef du service forestier, Québec.
Pilon, abbé J. L., L'Ascension, Labelle.
Potvin, Damase, publiciste, Québec.
Pouliot, A. E., Département des Terres.
Pouliot, Arthur, Québec, casier postal, 155.
Pouliot, Alphonse, greffier de la Couronne, Québec.
Power, Wm., ancien député, Québec, rue Ste-Ursule.
Préfontaine, Alphonse, Longueuil.
Price, Sir William, Québec.
Prince, Dr J. B., 113, boulevard St-Joseph, Montréal.

Raynes, Geo. W., 373, Lincoln, avenue Portsmouth, N.-H. Etats-Unis.
Rinfret, Gust., chef des dessinateurs au ministère des Terres
Richard Mendoza, St-Basile, Portneuf.
Riendeau, Arthur, Longueuil, 17 rue Guilbault.
Rioux, abbé Narcisse, Echourie, Gaspé.
Rivard, Adjutor, C. R., Québec.
Romanet du Caillaud, Isle, (Haute-Vienne), France.

Ross, John T., vice-président de la Quebec Steamship Co.
Ross, Mgr. F.-X., principal de l'Ecole normale, Rimouski.
Rouillard, Eugène, docteur ès-lettres et M. S. R. C.
Rouillard, Léon, avocat, Québec.
Rouleau, Mgr. T., principal de l'Ecole normale Laval.
Rousseau, Dr Arth., professeur à l'Université-Laval.
Routhier, Hon. Sir A. B., ancien prés. de la Soc. Royale du Canada.
Roy, Adjutor, N. P., Lévis.
Roy, abbé Camille, Séminaire de Québec.
Roy, S. G., Mgr Paul E., archevêque de Séleucie.
Roy Ernest, C. R., Québec.
Roy Ferdïnand, C. R., Québec.
Roy, Hon. Philippe, commissaire du Canada en France.
Roy, P.-G., archiviste, Québec.
Roy, J.-G., Cap-Chate, Gaspé.
Roy, H.-O., Président de la Chambre des Notaires, 126, rue St-Pierre.

Saint-Victor, H.-de, agent consulaire de France.
Samson, J.-H., gardien des arch. au ministère de la Colonisation.
Savard, Joseph, négociant, Québec.
Savary, Roméo, 226 rue d'Aiguillon, Québec.
Scott, J. G., ancien prés. de la Chambre de Commerce, Québec.
Scott, abbé H. A., çuré de Ste-Foy.
Séguin Henri, 1020 Côte-des-Neiges, Montréal.
Silvius, rév. Frère, Directeur, Académie St-Joseph, Ste-Anne de Beaupré.
Simard Hidalla, magistrat de district, Baie Saint-Paul.
Sïmard, Chs. J., assistant-secrétaire provincial.
Simard, Hon. G. A., M. C. L., Montréal, 272 rue St-Denis.
Sirois, L.-P., N. P., professeur à l'Université Laval.
Smith, Arthur, directeur de l'Observatoire de Québec.
Stafford Lawrence, officier en loi, Ottawa.
Sylvestre, S., sous-ministre des Travaux Publics.

Taché, J. LaBroquerie, imprimeur du Roi, Ottawa.
Tarte, J. L., directeur-propriétaire de la "Patrie", Montréal 501, rue Roslyn.
Tanguay, Geo. Emile, architecte, Québec.
Taschereau, Hon. Alex., Procureur-général, Québec.

Thiboutot, Arth., Dép. de l'Instruction publique.
Thériault, Elisée, M. P. P., Québec.
Tremblay, J. A., arpenteur-géomètre, Montmagny.
Tessier, Cyrille, notaire, Québec.
Tessier Hon. J. A., Ministre de la Voirie.
Turcotte, J.-S., Notaire, Normandin, Lac St-Jean.
Turgeon Zotique, industriel, Québec.
Turbide, J. B., de l'imprimerie du Roi, Québec.

Ulric, rév. Frère, directeur de l'Académie St-Sauveur.

Vaillancourt, Paul, 618, rue St-Paul, Montréal.
Vaillancourt Emile, 86 rue Jeanne Mance, Montréal.
Vallières, S. D., 1431, rue St-Hubert, Montréal.
Valin, Rosaire, 218 rue St-Jean, Québec.
Vallée, Ivan E., ingénieur civil, inspecteur des chemins de fer, Québec.
Vanier, Em., ingénieur civil, Montréal, 367 Beaver Hall.
Verret E. A., directeur des Postes, Québec.
Vézina, Dr. Chs., 511 rue St-Jean, Québec.
Victor, rév. Frère, directeur du Noviciat, Chemin de la Canardière.
Victorin, rév. Frère, Collège de Longueil.
Villeneuve, E. W., ancien commissaire de la cité, Montréal.
Vincent, Alfred J., Montréal 567 rue St-André.

Webster, Lorne, l'honorable, membre du Sénat canadien.
White James, Commission de Conservation, Ottawa.

MEMBRES CORRESPONDANTS

L. Léau, Paris, France.
Maurice Guénard, Paris, France.
Commandant H. Lanrézac, Paris.
Benjamin Sulte, homme de lettres, Ottawa, 144 rue McLeod.
John M. Clarke, Albany, N. Y.
R, P. Pacifique, Ste-Anne-de-Restigouche, B.
Henri Froidevaux, Versailles, France.
Dr. G. Bardet, Paris.
Marc Sauvalle, Ottawa.
G. M. Jean Aubanel, Avignon, France.
Emile Miller, géographe, Montréal.
R. P. G. A. Morice, O. M. I., St-Boniface, Manitoba.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Autografos de Morelos.—Sous ce titre l'Imprensa de la Secretaria de Gobernacian de Mexico a fait publier par M. J. M. Coellar, à l'occasion du 105e anniversaire de la mort de Morelos certains documents empruntés aux Archives générales de la Nation et qui sont de nature à éclairer l'histoire de Morelos, ce héros mexicain. Morelos passe pour avoir été un homme d'une réputation et d'une honnêteté irréprochable, doué de grandes qualités d'organisateur. Ennemi de tout ce qui n'était pas justice, donnant dans les idées révolutionnaires il joua un rôle considérable lors de la guerre de l'Indépendance du Mexique et contribua dans une large mesure à répandre dans ce pays les idées republicaines saines. Ces documents peu nombreux (26) ne sont pas tous des autographes de Morelos. Quelques-uns d'entre eux sont intéressants bien que n'étant pas de sa main à cause des notes qu'il y a mises. Cette publication est sur papier de luxe, aux feuilles détachées et frangées, et enfermées dans un superbe carton-pochette.

"**Les Annales**"—En dessinant les estampes hors-texte qui accompagnent le beau NOEL DES ANNALES, Abel Faivre et Poulbot ont commenté avec leur esprit accoutumé le grand problème du jour. Qui ne se préoccupe de la Vie chère et du sort réservé aux nouveaux pauvres? Quantité d'images, finement gravées par le procédé moderne de l'hélio, illustrent, dans ce numéro de luxe, des pages (contes, pièce de théâtre, critique littéraire, poèmes, actualités, etc.) signées des noms les plus célèbres, parmi lesquels Jean Aicard, Julia Bartet, Réné Bazin, Henry Bordeaux, Henri Duvernois, Anatole France, Sacha Guitry, Henri Lavedan, Henri de Régnier, Yvonne Sarcey, etc.

Un grand poète catholique.—Un impétueux élan a ramené vers le catholicisme une large part de la poésie française contemporaine. Mais cette communauté d'inspiration n'a nui en rien à l'originalité de ces poètes. Leur maître Paul Verlaine fut le Villon de notre temps. Certes son influence s'est fait sentir sur tous ceux qui ont venus après lui, mais sans qu'il en résulte pour eux une déviation de leur personnalité. Un Charmes Guéri, un Francis Jammes sont restés eux-mêmes; et dans une génération plus jeune, M. Charles de Saint-Cyr porte une note nouvelle. Le recueil qu'il vient de publier, **Complaintes,** montre que les grandes qualités dont il avait fait preuve en ses précédents volumes ont aujourd'hui un mode d'expression dont l'extrême sincèrité n'avait jamais encore été réalisée: "L'œuvre poétique de Charles de Saint-Cyr est déjà considérable, a dit fort justement M. Pierre Guitet-Vauquelin. Sans avoir jamais varié d'inspiration, elle a lentement et surement évolué comme forme. A chaque œuvre nouvelle, elle est devenue plus précise et plus personnelle, et chose assez remarquable, non point, par une recherche d'outrance ou d'audace, mais par une sorte de dépouillement progressif, une très noble volonté de simplicité. **Complaintes** est l'aboutissement de cet art. Ce beau, ce très beau livre ou la foi la plus idéale, le catholisisme le plus sincère et le plus humain se nuance d'une sentimentalité amoureuse si curieusement indépendante et fantaisiste, sans que jamais les présences féminines paraissent sacrilèges auprès des soucis du divin, marque une date dans la vie d'un penseur et d'un artiste. Je résiste mal au désir que j'ai d'exprimer qu'il ne me semble point que, depuis Verlaine, poète ait réalisé si sobre, harmonieuse troublante idylle et si large et confiant cantique. Qu'on lise Complaintes, et on nous accordera que Charles de Saint-Cyr est vraiment le Poète."

Edité par la Renaissance du livre, 78 Boulevard St-Michel, Paris.

Nos loisirs.—Cette excellente revue publiée par la librairie Bernard Grasset, 18 rue d'Enghien, Paris, est déjà rendue au 9ième numéro.

Elle a publié une série d'articles de choix des meilleurs écrivains.

Dans l'avant-dernier numéro, le public s'est vivement intéressé à une étude très piquante de M. Réné Boylesve de l'Académie française. A signaler aujourd'hui une chronique très fine et très spirituelle d'un écrivain qui s'est déjà fait connaître avantageusement au public, M. François de Miomandre, et intitulé **La colonie Chinoise.**

Il faudrait pouvoir citer encore les **Barriades mystérieuses,** de Edmond Jaloux,, **Les belles amies** de Sainte-Beuve, par Jules Bertaut, **une leçon de choses,** dans laquelle l'auteur Pierre Chaine fait montre d'un rare esprit d'observation.

Tout est à lire dans cette revue. On y lie connaissance avec une foule d'auteurs nouveaux qui ont du talent qui et traitent nombre de sujets actuels palpitants d'intérêt.

Pour la France, à la mémoire de nos morts, pièce de poésie par M. Gonzalve Desaulniers, président de l'Alliance française à Montréal.

Cette jolie plaquette a été publiée en 1918. Le sujet est le suivant: "Lettre d'une petite canadienne-française à son fiancé se battant quelque part en France dans les rangs du 22e bataillon."

Cette belle pièce de poésie a été dite à l'occasion d'une fête donnée aux Héros du 22e Bataillon, au printemps dernier, au théâtre français à Montréal.

Les oiseaux de l'Est du Canada.—Nous tenons à signaler une étude très complète de M. P. A. Taverner, de la Commission géologique du Canada, sur les oiseaux de notre pays et particulièrement ceux de l'Est.

Ce travail, dont on dit beaucoup de bien, contient une classification des différentes espèces d'oiseaux, le nom scientique et le nom français, leur distribution géographique, une clef pour retrouver au bon endroit les descriptions zoologiques, le tout couronné d'une série de vignettes en couleur

Cette brochure, qui contient près de 300 pages, a été préparée sous les auspices de la Commission de Géologie.

Où allons-nous?—Une remarque piquante de M. Gustave Lebon dans les **Annales littéraires et politiques,** 51, rue St-Georges, Paris.

"L'Angleterre offre actuellement aux philosophes un très instructif spectacle.

"Elle est en voie de constituer à son profit l'hégémonie que rêvait l'Allemagne. Après avoir conquis la plus grande partie des colonies allemandes, puis la Palestine et la Mésopotamie, elle s'est annexée la Perse, convoite l'Afghanistan et attend le partage de la Turquie avec l'espoir de s'agrandir encore."

Le Dr. Lebon ne juge pas le sort de la France avec le même optimisme.

Le clergé du diocèse de St-Hyacinthe.—M. l'abbé J. B. A. Allaire vient de publier un intéressant album du clergé séculier du diocèse de St-Hyacinthe.

A part les notes biographiques, l'album reproduit la photographie de chacun des prêtres du diocèse de St-Hyacinthe, avec en appendice, les portraits des évêques de St-Hyacinthe.

Vol. 14—No. 2 Mars-Avril 1920

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIÈGE SOCIAL: UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1920



Une route dans le Canton de Senneterre, Abitibi.—Un groupe d'explorateurs et de colons accompagnant le missionnaire colonisateur, l'abbé Ivanhoe Caron.



L'industrie sucrière.—Une cabane à sucre modèle à Beauceville. On sait au reste que la Beauce est la région par excellence du sucre d'érable.



LES RICHESSES DE LA PALESTINE

Victor Boret, dans un ouvrage intitulé *la Bataille Economique de Demain,* écrit: "Les armes une fois déposées, chacun des peuples qui auront pris part à la guerre devra d'abord chercher à réparer les ruines qu'il aura subies, puis à fortifier sa puissance, son rang dans le monde par l'activité de son commerce et par la croissance de sa richesse" (page 18). C'est, succédant à la guerre militaire, une guerre économique d'une grande intensité, et d'une plus longue durée que la première. Retournant la phrase qu'employait Bismark pour synthétiser sa pensée nous pourrions dire: Après le soldat, le marchand.

Sait-on que la France, au plus fort de la lutte,qui lui payait son sang avec de la gloire, s'est employée à perfectionner l'œuvre de colonisation du Maroc qu'elle avait entreprise? Pendant qu'on détruisait chez elle, elle construisait ailleurs. Il faut dire que c'est pour employer le mot de Victor Cambon, la désobéissance héroïque (page 225, *Où allons-nous?*) de Lyautey et son génie d'organisateur qui sauva le Maroc et en fit un pays capable de rendre, dans la lutte économique qui se dessine, de réels services à la France. La France n'a pu faire davantage.

Son alliée l'Angleterre, avec le sens pratique qui caractérise ses fils, devait concurremment à son effort militaire, faire un effort non moins considérable pour s'assurer, au lendemain d'une victoire par les armes, presque une victoire économique ou, en tout cas, une position stratégique assez importante pour l'obtenir.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce que M. Harold J. Shepstone, F.R.G.S., écrivait au New-York Times Magazine (Ed. 9 Nov. 1919), dans un article intitulé "Palestine's Klondike: Dead Sea Basin". C'est dans un pays où "depuis des millénaires, comme écrivait Pierre Loti, tout a disparu, les palais, les jardins, les arbres"

qu'ils ont exercé leur initiative et accompli une œuvre véritablement pleine de promesses. Pendant le peu de temps qu'ils ont été en Palestine, les Anglais ont accompli de grandes choses que nous nous permettons de souligner, à la suite de M. Shepstone. On verra qu'ils sont allés plus loin que ce capitaine d'industrie que Miomandre nous peint, dans son très réjouissant volume "*Le Veau d'or et la Vache enragée*", comme n'en revenant pas des possibilités que la mer Morte offre à ceux qui veulent s'occuper de convertir en beurre le lait de chamelle qui "se perdait d'une façon insensée". Ce capitaine d'industrie, prototype du *scheemer* accompli, avait même rêvé d'une *Laiterie de la Mer Morte.* Les Anglais, se souciant peu de se nourrir de l'excellent beurre que l'on pouvait fabriquer avec le lait des chamelles, ont dépêché en Palestine des ingénieurs de grande réputation.

Et d'abord, ceux-ci se sont préoccupés de donner à Jérusalem un système d'aqueduc convenable. Jérusalem, avant l'arrivée des Anglais, s'abreuvait d'eau de pluie recueillie dans des citernes. Celles-ci, construites depuis fort longtemps et tenues dans un état de propreté vraiment orientale, constituaient des milieux très favorables aux cultures microbéennes. On y buvait, en voulant étancher sa soif, souvent la mort et presque toujours la maladie. Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés. Les Anglais se sont employés à curer ces citernes, à les réparer et à les recouvrir. Utilisant d'anciens réservoirs, situés au sud de Bethléem, ils ont pourvu Jérusalem d'un système d'aqueduc moderne. Le plus clair de cette amélioration a été de diminuer de moitié le taux de mortalité.

Suivant l'opinion des techniciens, le Jourdain qui jusqu'alors, parce que propriété du sultan de Turquie, avait même été fermé à la navigation, pourrait être aménagé pour l'irrigation de quelque 250,000 acres de terres d'alluvion très fertiles, où la culture des fruits, sous un soleil très mûrissant comme celui de la Palestine, serait fort rémunératrice. Pour donner accès à ces terres pleines de promesses, plusieurs ponts de fer ont été jetés en travers du Jourdain.

L'aménagement d'un aqueduc, l'établissement de ponts sur le Jourdain et la construction d'une ligne de chemin de fer, pour relier Jérusalem au Caire, sont sans doute des œuvres essentielles, mais l'exploitation des ressources minérales du bassin de la Mer Morte est une entreprise d'importance sinon supérieure, du moins égale.

On estime que l'on trouvera dans cette région, en grande quantité du charbon, du pétrole, du bitume et du soufre. Aux beaux jours de Byzance, on exploitait d'une façon assez intensive les mines

de cuivre sises à l'extrémité sud de la Mer Morte. On ne parait pas cependant s'être douté de la richesse des ressources minérales qui, dans le voisinage de la Mer Morte, s'offrent à l'industrie et au commerce. On y peut exploiter du marbre, du porphyre, d'autres pierres précieuses et des phosphates. D'autre part, de riches salines s'y trouvent, dont les Turcs n'ont pas su ou voulu tirer parti. Ils importaient, en effet, le sel de Smyrne et d'Angleterre.

La Mer Morte, d'une longueur de 47 milles et d'une largeur maximum de 10 milles, s'épanouit paresseusement, à 1300 pieds audessous du niveau de la Méditerranée, entre des montagnes au profil étrange, dont la monotone rigidité est comme mise en relief par quelques oasis rieurs qui se sont développés dans leurs replis.

Les plus étranges histoires au sujet de la Mer Morte ont cours dans le pays. On prétend que l'on n'y saurait nager et qu'aucun être vivant, animal ou végétal, ne peut subsister dans leur immédiat voisinage. Rien ne parait plus faux que cette croyance.

Et d'abord, en maints endroits, sur les rives de la Mer Morte la végétation s'y déploie très luxuriante et sur ses eaux, s'il faut en croire plusieurs voyageurs, les canards vivraient. (Cf. Atlas Larousse page 299). Bien loin d'être funestes les eaux de la Mer Morte seraient salutaires. Ses propriétés thérapeutiques seraient telles que tout autre peuple que les Turcs y aurait établi depuis longtemps des stations balnéaires.

Si l'on n'y peut nager, cela tient surtout au fait que la densité de l'eau s'oppose aux efforts du nageur. Pour avoir une juste idée de cette densité, il faut se rappeler que les eaux de la Mer Morte contiennent 23 pour cent de substances solides en suspension; qu'à égalité de volume (I tonne), elles contiennent 6 fois plus de sel que les eaux de l'Atlantique, 2 fois plus que celles de la Mer Rouge et de la Méditerrannée. Grâce à cette densité elles sont sûrement capables de porter les nageurs. Ceux-ci, cependant, doivent se garder de s'y baigner les yeux.

Quelques écrivains ont prétendu, à l'encontre du Dr Lortit qui affirmait que la Mer Morte se maintenait à un niveau à peu près constant (Cf. Atlas Larousse, page 300), que sa surface allait diminuant, qu'elle se contractait, si l'on peut dire. M. Shepstone affirme que, depuis 20 ans, on a la preuve qu'elle s'agrandit. Ainsi, à 1 mille de la rive nord, une petite île qui émergeait a complètement été noyée par les eaux. Celles-ci, d'autre part, ont submergé partiellement, en plusieurs endroits, la végétation forestière qui se developpait sur ses rives.

Sur les rives de la Mer Morte M. Shepstone dit qu'il existe

quelques plaines peu étendues, il est vrai, mais bien arrosées et bien ensoleillées. Ces plaines offrent des possibilités agricoles et horticoles dont on ne peut se faire facilement une idée. Le père Combier dans une communication faite au Congrès de la Syrie tenu à Marseille (Cf: La géographie au Congrès français de la Syrie, Henri Froidevaux. *La Géographie,* Vol XXXII, No 5, page 313) écrivait: "Par sa gammne étendue des températures et des états hygrométriques, par son atmosphère d'une incomparable pureté et d'un bleu quelquefois capable d'offenser presque le regard d'un artiste, par ses couchers de soleil souvent accompagnés du rayon vert, par le coloris de ses montagnes qui prennent, le soir, toutes les teintes du pourpre et du violet jusqu'aux bleus et au gris le climat de Syrie est un des meilleurs climats qui s'offrent à l'homme." Avec un pareil climat, pour peu qu'il possède des éléments de fertilité et soit travaillé, le sol peut nourrir et mûrir les récoltes les plus variées, sans s'épuiser ni se lasser. Shepstone affirme que ces plaines peuvent produire plusieurs récoltes consécutives de céréales ou de fruits, la même année. La population y est clairsemée et la culture plutôt négligée. Aussi bien, tout ce pays —sauf quelques oasis comme celui d'Ain D'jiddi (Engedi) qui était, au temps de Salomon, tenu pour une sorte de paradis terrestre,—donne-t-il l'impression d'un pays de désolation et de mort, fermée par une véritable "muraille de montagnes abruptes et polies."

Dix milles au sud d'Engedi (Aïn Djiddi), c'est Massada, une forteresse naturelle dont les Machabés augmentèrent la puissance, qui servit de refuge à Hérode, et que la résistance héroique des Sicaires contre les Romains, sous Titus, devait immortaliser. Elle se dressait à 1700 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un rocher aux pentes abruptes. On n'y a accès qu'au sud-ouest par la serpentine. Les Romains qui en firent le siège construisirent, au pied de ce rocher, une muraille enveloppante, que l'on distingue encore, pour empêcher les assiégés de leur échapper. De chaque côté du ravin par où on arrive à la forteresse ils édifièrent deux camps, dont on retrouve encore aujourd'hui les vestiges. Puis ils concentrèrent tous leurs efforts vers l'extrémité sud-ouest de la forteresse. Malgré des prodiges d'héroisme les Juifs furent vaincus. Plutôt que de tomber entre les mains des vainqueurs, pour échapper à la dureté de l'esclavage qui les attendait, ils se donnèrent la mort, après avoir tué leurs épouses et leurs enfants.

A 8 milles de trajet, on aperçoit une montagne de sel de quelque 500 pieds de hauteur. Elle s'appelle Djebel Ousdom. Une large caverne éclairée par le haut y est creusée. L'ouverture par laquel-

le pénètre la lumière solaire a vingt pieds de diamètre. C'est une véritable puits de 80 pieds de hauteur. De la voûte de cette caverne pendent de longues stalactites d'un blanc laiteux et amères au goûter. Aux environs, le pays est très tourmenté.

Sur la rive est, en face d'Aïn Djiddi s'ouvre la gorge d'Arnon, qui est un des coins les plus pittoresques de la Palestine. C'est une espèce de canon, aux parois verticales distancées de quelque 20 pieds et hautes d'environ 300 pieds. Entre ces parois qui, en certains endroits, surplombent, la rivière Arnon cascade et tourbillonne jusqu'à la mer.

Entre cet oued et le Mont Nebo (situé au nord-est de la Mer Morte) d'où Moïse, put contempler la Terre promise, se développe un pays volcanique où se sont déroulés quelques événements importants de l'épopée biblique. Ce serait dans cette région, d'après Tristam, près des sources thermales de Callïhoe, que s'élevaient les deux orgueilleuses et pécheresses cités de Sodome et de Gomorrhe. Tout dans le voisinage, à part la présence de souffre et de bitume, montre que le pays a été le théâtre de secousses violentes qui auraient amené la disparition des deux villes, où la luxure avait établi ses quartiers.

Les constatations de M. Shepstone, jointes à celles qui ont été communiquées au Congrès français de la Syrie tenu à Marseille les 3 et 5 janvier derniers et dont M. Henri Froidevaux nous a donné un intéressant résumé, sont bien de nature à nous convaincre que la Palestine est un pays où se seront accumulés des trésors de richesses. La Syrie est sans doute le pays d'origine de la chrétienté, mais n'est-elle pas aussi une autre France. La France dans ce pays a versé le meilleur de son sang aux temps glorieux des croisades, elle y a depuis répandu ses trésors d'amour, et distribué ses capitaux. Elle a travaillé et au relevement spirituel et à l'amélioration matérielle de ce pays. Il ne faudrait pas qu'une telle œuvre profitât aux ouvriers de la onzième heure. Aussi bien, souhaitons-nous que la mission de prospection scientifique et économique, organisée sous les auspices du Ministre des Affaires étrangères et présidée par M. Paul Huvelin, fasse un inventaire précis de toutes les ressources économiques qu'offre la Syrie, et que le gouvernement et que les initiatives françaises sachent de cette inventaire tirer tout le parti possible, afin de continuer l'œuvre de civilisation matérielle que leurs devanciers avaient brillamment commencée, pendant que les missionnaires français poursuivront l'admirable œuvre d'éducation, morale et intellectuelle, à laquelle ils se sont généreusement astreints.

Avila Bédard.



La rivière Loïs, et défrichements dans le premier rang du Canton de Royal-Roussillon.



LE BASSIN DU GRAND FLEUVE MACKENZIE

Rivières.—Rivière du Liard.—Grande rivière de l'ours. Rivière Peel.—Autres tributaires du Macken.ie.

VI

La rivière du Liard.—Cette rivière est l'un des principaux affluents du fleuve Mackenzie. Comme la rivière de la Paix, elle prend sa source à l'ouest des Montagnes Rocheuses et après, prenant les allures d'un maître cours d'eau, elle se taille un passage dans une sorte de gorge ou *cagnon* à travers les montagnes et gagne l'est.

Dans sa partie supérieure, elle se divise en quatre branches qui se ressemblent de volume et dimensions. Elles portent respectivement les noms de rivière Kachika ou Vaseuse, rivière Dease, rivière Francis et rivière du Liard. Tous ces cours d'eau s'entrecroisent à la tête des rivières de la Paix, Skeena, Stikine et Yukon.

La rivière du Liard a un cours particulièrement rapide et dangereux qui, entre le lac Dease et le fleuve Mackenzie, fait une chute d'une étendue d'environ 2,300 pieds, ce qui lui donne une pente moyenne de plus de trois pieds au mille. C'est de chaque côté des Montagnes Rocheuses que, sur une certaine distance, se trouvent le courant le plus violent et le plus grand nombre de rapides de la rivière.

A l'ouest des Rocheuses, la rivière du Liard et ses tributaires s'aventurent à travers une plaine boisée, de forme irrégulière, et entrecoupée ça et là de montagnes isolées.

Les rivières Dease, Francis et celle du Liard au-dessus de l'embouchure de la Dease, affectent toutes un courant rapide et sont difficilement navigables, même dans la plus favorable des saisons.

Au-dessous de la rivière Dease et aussi loin que la rivière des Vents que l'on rencontre en contre-bras des Rocheuses à l'ouest, la rivière du Liard traverse plusieurs gorges ou *cagnons* et est entrecoupée de rapides. Les plus formidables de ces rapides, ceux du Petit Cagnon, des Atocas (canneberges), du portage de la Montagne et du Brûlé, obligent à faire des portages variant d'un demi-mille à deux milles de longueur.

Dans son cours à travers les Rocheuses, jusqu'au pied des montagnes à l'est, la rivière du Liard n'est navigable que pour le canot, et encore n'est-ce qu'avec difficulté et beaucoup de dangers. En descendant la rivière dans cette partie là, la première obstruction



Les Remparts sur le fleuve Mackenzie, photographie de H. J. Bury, de l'administration des sauvages.

qui se présente, ce sont les rapides du Diable, où la rivière fait un long détour au nord-est, au cours duquel il faut affronter une succession de gorges et de rapides. Au pied de ce détour, la rivière n'a plus qu'environ 70 pieds de largeur entre deux murailles de roc. Le portage à ce détour a quatre milles de long et se distingue par une crête de mille pieds de hauteur.

Au-dessous du portage du Diable, sur une distance de 30 ou 40 milles, la rivière coule à travers ce qu'on appelle le Grand Cagnon qui est plutôt une suite de petites coulées, entrecoupées de bassins où s'agitent foule de remous. Dans les basses eaux, cette étendue de la rivière se prête à la navigation de bateaux de toutes sortes,

mais, à l'époque des hautes eaux, le courant de la rivière traversant cette série de gorges rétrécies, est trop violent pour qu'un bateau s'y aventure, à moins qu'il soit bien solide et qu'il réponde docilement à la manœuvre. On rapporte que l'on a déjà franchi le Grand Cagnon en deux heures, ce qui donnerait 18 milles à l'heure, vitesse extraordinaire qui probablement a été quelque peu exagérée.

La dernière des contractions du Grand Cagnon a été baptisée la Porte de l'Enfer (*Hell's Gate*), parce que, du bas, elle donne sur l'entrée de la rivière dans sa partie déserte, sauvage.

Un peu au-dessous de la Porte de l'Enfer, la rivière du Liard s'engouffre dans les contreforts des Montagnes, puis entre dans la grande plaine centrale où elle coule sans interruption et n'offre aucun obstacle à la navigation, jusque dans le voisinage de son embouchure. Ses principaux affluents au nord sont les rivières du Castor et la rivière Nahanni du Sud; ces deux cours d'eau sortent des monts Mackenzie et sont encore peu connus.

Au sud apparaissent la rivière du fort Nelson, cours d'eau comparativement paisible de 150 à 200 verges de largeur, et la rivière Noire, plus petite que la précédente, qui égoutte une région de lacs au sud-est.

En bas du fort Liard, la rivière avec, un courant d'environ quatre milles à l'heure, coule à travers une vallée peu profonde, et est dotée de plusieurs îles. A 30 milles du Mackenzie, cependant, la vallée se creuse et prend l'apparence d'un large cagnon. Le courant se fait plus rapide et, pendant près de dix milles, passe à travers une série de brisants que l'on peut facilement éviter en canot, pourvu que l'on serre la rive droite, mais qui offrent de sérieux obs tacles à la navigation par bateau à vapeur.

Avant de réjoindre le Mackenzie, la rivière s'élargit jusqu'à près de deux milles, mais cette partie de son cours présente plusieurs îles et des barrages de sable.

La Grande rivière de l'Ours.—Cette rivière apporte l'eau du Grand lac de l'Ours au Mackenzie, par un cours d'environ 90 milles de longueur. Elle sort du lac par un large chenal peu profond et d'un courant fort rapide qui se maintient ainsi sur toute l'étendue de la rivière. Elle coule entre des rives de sable et de glaise, sur une largeur de 150 à 200 verges.

A mi-chemin, elle pénètre dans les Monts Franklin, et se paie la fantaisie d'un rapide de près de trois milles de long. Tout de même, elle est facilement navigable en canot, quelque soit l'état des eaux, mais son peu de profondeur suscité de grandes difficultés à la navigation en bateau à vapeur. Au pied du rapide, la rivière s'élargit et son courant n'est pas aussi fort.

L'eau de la rivière de l'Ours est de magnifique transparence, d'une radieuse couleur vert-bleu, et fait un contraste frappant avec les eaux du Mackenzie au point de rencontre des deux cours d'eau.

La rivière Peel.—Les sources de la rivière Peel et de ses tributaires se trouvent dans les flancs nord et ouest des Monts Mackenzie. La rivière forme une grande baie dans les montagnes et coule vers l'est jusqu'à la rivière de la Couleuvre (*Snake river*). Ses principaux affluents la rejoignent au sud. A la rivière de la Couleuvre, elle tourne au nord et coule dans cette direction jusqu'à son confluent avec le fleuve Mackenzie.

La rivière Peel n'a pas été explorée au-dessus de l'embouchure



Gorge entre la chute Alexandra et la chute inférieure de la rivière Au-Foin. Descente de la rivière.

de la rivière des Vents, mais on dit que son cours est interrompu par une chute, à environ trente milles au-dessus de cette dernière rivière.

La rivière des Vents est un cours d'eau rapide et peu profond, dont le débit est d'environ 5,000 pieds cubes à la seconde. Elle prend naissance près de la tête de la rivière Stewart. Elle fait partie d'une route assez difficile de canot entre la rivière Yukon et le fleuve Mackenzie.

La rivière Peel coule dans une gorge à l'embouchure de la rivière des Vents, mais, un mille au-dessous, elle prend une largeur

de près d'un mille. On voit des gisements de lignite en combustion dans cette expansion de la région, qui embrasse quinze milles jusqu'au cagnon inférieur.

La rivière Bonnet de Plumes qui se jette dans la rivière Peel, du côté sud, à trois milles en haut du cagnon, est une rivière qui n'a pas été explorée, mais qui, à son embouchure, paraît être plus large que la rivière des Vents.

Le cagnon inférieur de la rivière Peel mesure deux milles de longueur et environ 500 pieds de profondeur. Il y a un courant de six à huit milles à l'heure. Il est formé par une chaîne de montagnes qui traverse la rivière dans l'endroit. Au-dessous, la rivière a un



La rivière Athabaska près des grands rapides.

cours de 158 milles à travers le plateau Peel, et pénètre dans une vallée d'une profondeur d'environ 800 pieds en moyenne. Le courant est très fort sur toute la distance, mais on n'y rencontre pas de rapides.

La rivière de la Couleuvre est le plus gros affluent de la Peel. Son débit est beaucoup plus considérable que celui de la rivière des

Vents, et, à son embouchure, elle a une largeur de 350 pieds; on la dit navigable pour le canot sur une longue distance au dessus de la rivière Peel.

A la rivière Satah, la Peel sort du plateau et entre dans les basses terres du Mackenzie, où les rives diminuent de hauteur jusqu'à environ 100 pieds et la vitesse du courant se trouve réduite à environ deux milles à l'heure.

Au fort McPherson, la Peel, à son état ordinaire, a un débit d'environ 40,000 pieds cubes à la seconde et un courant d'une rapidité de deux milles à l'heure. C'est le point le plus haut où les bateaux à vapeur puissent remonter la rivière, mais on ne voît pas pourquoi les bateaux à roue motrice à l'arrière ne remonteraient pas la rivière jusqu'à l'embouchure de la rivière des Vents.

Un peu au-dessous du fort McPherson, la rivière Peel s'introduit dans le delta du Mackenzie; sa branche est s'unit au grand fleuve à 24 milles au-dessous du fort, tandis que sa branche ouest, connue dans le pays sous le nom de rivière Huskie, n'entre dans le fleuve que 100 milles plus loin.

Autres tributaires du fleuve Mackenzie.—Entre le Grand lac des Esclaves et l'embouchure de la rivière du Liard, le Mackenzie reçoit nombre d'autres tributaires qui, pour la plupart, n'ont pas encore été explorés plus loin que leur embouchure. Au côté sud se trouvent les rivières du Castor, du Couteau-Jaune et à la Truite qui, toutes égouttent, dit-on, un pays de lacs et descendent du plateau Alberta jusqu'aux basses terres du Mackenzie en exécutant une série de chutes. Au côté nord-est, le plus important cours d'eau est la rivière à la Corne qui débute derrière la Montagne à la Corne, coule à travers une suite de lacs et finit par rejoindre le Mackenzie au Petit lac. "Elle a environ 50 verges de largeur à son embouchure et est navigable en canot sur une longue distance; mais on rapporte qu'elle est sillonnée de forts rapides dans sa partie supérieure. Du même côté, on signale la rivière Spence et celle de la Peau de-Lapin (*Rabbitskin*); ces rivières sont encore inexplorées.

Les cours d'eau de quelqu'importance qui s'associent au fleuve Mackenzie, entre la rivière du Liard et la grande rivière de l'Ours, sont les rivières Nahanni, Root, Dakadinni et Gravel du côté ouest, le lac des Saules et la rivière de l'Eau Noire du côté est; toutes, à l'exception de la Gravel, sont inexplorées au-delà de leur embouchure.

J. Keele, dans une description qu'il en a faite (1) représente la

(1)—Explorations géographiques du Canada : *A reconnaissance across the Mackenzie Mountains, 1910.*

rivière Gravel comme une rivière au cours rapide, franchissant la chaîne des Monts Mackenzie pour entrer dans le grand fleuve à travers une large et plate région de terre d'alluvion. D'après un mesurage à la grosse fait le 19 juillet 1908, la rivière, au-dessus de son embouchure, aurait 700 pieds de largeur et un débit de 25,000 pieds cubes à la seconde. Les sauvages l'utilisent comme route de canots, depuis les montagnes jusqu'au fleuve Mackenzie.

En bas de la grande rivière de l'Ours, les affluents d'importance sont les rivières Carcajou, du Lièvre Sauvage (*Hare Indian*) et la rivière Rouge de l'Arctique.



Le plateau laurentien.—Topographie caractéristique du plateau, près du fort Chippeouïan.

La rivière Peau-de-Lièvre fait sa sortie près du Grand lac de l'Ours et a été en partie explorée par Macfarlane en 1857. A son embouchure elle a une largeur d'environ 200 verges qu'elle garde sur une longue distance.

La rivière Rouge de l'Arctique mesure environ 200 verges de largeur, à son embouchure; quoiqu'elle soit peu profonde, on la dit navigable en canot sur une distance considérable. Elle n'a pas encore été explorée.

Tributaires du Grand lac de l'Ours.—Le pays aux environs du Grand lac de l'ours n'est que très imparfaitement connu; jusqu'à présent, on n'a que la description de deux cours d'eau qui se jettent dans le lac, savoir: la rivière Dease et la rivière Camsell.

La rivière Camsell entre par un goulet du côté sud de la baie McTavish et égoutte une grande partie du plateau rocailleux des Laurentides ou plateau laurentien au sud. Elle prend son importance du fait qu'elle est partie du trajet par canot que les Sauvages font depuis le Grand lac de l'Ours jusqu'au Grand lac des Esclaves. Elle traverse bon nombre de lacs; son cours est coupé par beaucoup de rapides et de chutes, de sorte que la navigation en canot y est sujette à de nombreux portages.

La rivière Dease, qui se décharge dans le bras nord-est du lac, n'a d'autres droits à l'attention que les difficultés qu'elle suscite à la navigation en canot jusqu'à la rivière du Cuivre. Elle sort d'une contrée absolument dénudée d'arbres entre la baie Dease et la rivière du Cuivre; basse qu'elle est, avec un courant rapide, elle n'est pas enviable comme navigation, même en canot.

(A suivre)

N. LeVasseur.



LA CRÈTE ET L'ATLANTIDE

On connait la fameuse tradition, transmise par Platon, de l'île de l'Atlantide, "plus grande que la Lybie et l'Asie ensemble" (l'Asie des anciens), engloutie dans les profondeurs de la mer "en un seul jour et une seule nuit".

Platon nous rapporte ce qui lui fut conté, lors de son voyage en Egypte, par un prêtre de Saïs, dans le Delta. Pour lui, l'Atlantide se trouvait en face des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), et dans cette île il y avait un grand et merveilleux empire auquel étaient soumises les côtes d'Afrique jusqu'en Egypte et les contrées méditerranéennes d'Europe jusqu'en Tyrrhénie.

Déjà six siècles avant Platon, Homère faisait allusion, dans l'Odyssée, à la célèbre Atlantide.

Depuis, poètes, historiens, géographes, géologues, n'ont cessé de s'occuper du pays mystérieux et l'ont identifié avec l'Amérique, , l'Arabie, la Palestine, Ceylan, la Sardaigne, les Açôres, Madère, les Canaries, la Scandinavie, la Perse, la Mongolie, le Maroc (1)—ou ont tout simplement nié son existence.

Ces dernières années, on a pensé que la Crète pourrait bien être l'Atlantide de la légende. Cette idée, émise d'abord par un écrivain anonyme dans un journal anglais, a été travaillée par Jacques Baikie et reprise récemment par E. S. Balch.

M. Philippe Coombs Knapp critique, dans un article de la *Geographical Review* de New-York, l'étude de ce dernier, qui soutient que les descriptions de Platon peuvent s'appliquer à la patrie de Vénizelos; la Crète fut autrefois un grand royaume qui pourrait avoir gouverné la Lybie et l'Europe jusqu'à la mer Thyrrhénienne, et Athènes et l'Egypte coalisées peuvent avoir anéanti le royaume de Crète 1200 ans avant J.-C. La légende des mers de vase "infranchissables aux voyageurs naviguant d'Athènes vers l'Océan"—restes de l'Atlantide—pourrait correspondre à la cessation du commerce entre l'Egypte et la Crète.

---

(1) A la séance du 15 décembre 1919 de l'Académie des Sciences de Belgique, M. Rutot a lu une communication dans laquelle il expose que l'Atlantide, tout en constituant positivement une île, n'était pas située dans l'Océan, qu'elle se composait des territoires qui constituent aujourd'hui le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, et en second lieu que les faits rapportés par Platon, à son sujet, ne remontent pas à 8,000 ans avant Solon, mais à 800 ou 900 ans, pas davantage. et que les Atlantes ne disparurent pas dans un cataclysme, mais que leur Civilisation par des dégradations successives, sombra dans la déchéance.

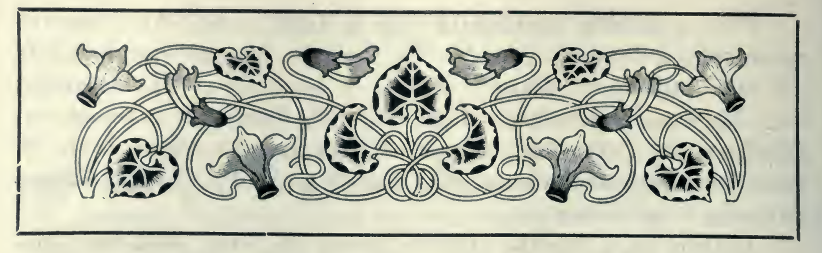
Pour que cette identification de la Crète avec l'Atlantide fût admissible, il faudrait—dit M. Ph. Coombs Knapp—que la Crète eût été entièrement détruite et que le souvenir en fût tellement bien effacé que la possibilité d'une Atlantide fictive pût la remplacer. D'ailleurs, la Crète était connue d'Hômère. La thèse de E. S. Balch est en contradiction avec la légende et M. Ph. Coombs Knapp s'attache à le démontrer.

D'autre part, bientôt après la guerre de Troie, les Grecs commencèrent à émigrer vers l'Est—dit-il encore—colonisant les cités ioniennes d'Asie Mineure; les Phéniciens voyageaient vers l'Ouest, au moins jusqu'à Gadès, si pas au delà des colonnes d'Hercule; plus tard, la Grèce colonisa Marseille et Syracuse. Avec de tels mouvements d'expansion des nations dans la Méditerranée, il est presque impossible que les Grecs aient passé près de la Crète, ignorant son existence. En effet, la légende nous conte qu'après la destruction de Cnossus, les tribus du Nord commencèrent à occuper la Crète. Le "Timée" est, dans un sens, la suite de "La République". Platon y a décrit son Etat idéal. Dans "Critias", il dépeint un Etat établi avec une précision et une régularité admirables, Etat qui semble être aussi chimérique que sa République. Il fait très souvent allusion à l'Egypte. Phèdre dit à Socrate : "Vous pouvez facilement inventer des contes d'Egypte", et c'est pourquoi Platon attribue l'origine de l'île imaginaire de l'Atlantide à un conte d'Egypte.

De toutes les conceptions de l'Atlantide, la plus logique, admise aujourd'hui par tous ceux qui ont travaillé scientifiquement ce problème, place l'île fameuse dans l'océan Atlantique. Madère, les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert en seraient les vestiges. Le plateau sous-marin qui leur sert de base serait le socle de la contrée disparue. Les géologues, venus à la rescousse, font remarquer qu'en 1908 on a recueilli au nord des Açores des échantillons de lave arrachés au fond sous-marin, et que l'étude pétrographique de ces laves a monté qu'elles n'ont pu se former qu'à l'air libre. Les zoologistes font observer, à leur tour ,que la faune des îles de l'Atlantique n'a aucun rapport avec celle de l'Afrique équatoriale, mais une parenté nette avec la faune méditerranéenne et, à un degré moindre, avec celle des Antilles et de l'Amérique centrale.

L'Atlantide aurait donc existé " en face des détroits que vous appelez les colonnes d'Héraclès", comme disait Platon, et non point dans la Méditerranée orientale, ainsi que le prétend M. E. S. Balch, sans s'appuyer sur aucun argument d'ordre scientifique.

M. G.



LA TOMBE DU CAPITAINE VANCOUVER

La revue anglaise *United Empire* de novembre dernier publiait, à propos de la tombe du capitaine Vancouver, un article d'Anne Merrill, auquel nous nous empressons de donner hospitalité dans notre bulletin.

Dit Anne Merrill. (traduction).:

Ce soldat de la Colombie Anglaise qui, tout dernièrement, envoyait aux journaux de sa propre ville, la nouvelle que la tombe du capitaine George Vancouver, le grand explorateur, dont le Canada a justement immortalisé le nom, est fort négligée, ne doit avoir fait qu'une observation bien superficielle de l'endroit. Moi-même, au lieu d'avoir constaté négligence, à l'occasion d'une visite récente du côté de Petersham, j'ai vérifié le fait que la tombe du capitaine se dresse, en toute évidence, au milieu d'une série de tertres dans la partie la plus ancienne du cimetière qui entoure la très curieuse petite église de St. Peter.

Ça été l'agent général de la Colombie Anglaise à Londres, Monsieur F. C. Wade, C. R., qui a signalé à mon attention la lettre du soldat en question; car l'accusation l'avait piqué au vif, non seulement à cause de sa responsabilité vis-à-vis de la Colombie-Anglaise, mais aussi, parce qu'il a le sens de la valeur des choses historiques. Il était prêt à dénoncer comme sacrilège tout acte de négligence à l'égard de l'auteur du "Voyage de Vancouver (*Vancouver's Voyage*)

Il entreprit donc, sans retard, un pèlerinage à l'endroit devenu historique, et constata, dit-il, que l'accusation n'avait aucune raison d'être. Il me suggéra d'y aller moi-même faire une reconnaissance. C'est ce que je viens de faire.

Je l'admets; il n'y avait pas de ces atrocités qui prennent la forme de fûts de granit ou de marbre indiquant l'endroit de la sépulture de Vancouver; seule s'y dressait une pierre arrondie au sommet,

portant la modeste légende ordinaire, digne du grand homme, et parfaitement en harmonie avec les traditions de la Marine Royale à laquelle il appartenait :

CAPTAIN GEORGE VANCOUVER
DIED IN THE YEAR 1798
AGED 40.
(Capitaine George Vancouver, décédé en l'an
1798, à l'âge de 40 ans)

Fait, m'est avis, à noter. Alors que le temps avait oblitéré la plupart des inscriptions des pierres tumulaires des environs, celle de la pierre placée sur la tombe de Vancouver est restée intacte; ce qui prouve tout le contraire d'un acte de négligence et démontrerait que la première pierre tombale aurait été remplacée durant ces dernières années par les admirateurs de Vancouver, de Petersham, dont bon nombre ont le culte de sa mémoire.

Si le soldat en question avait pris la peine de mettre le pied dans la charmante petite église en brique rouge du cimetière, il aurait pu voir, bien en lumière, à côté de l'épitaphe d'un noble authentique, une magnifique plaque commémorative, sur la face de laquelle il aurait pu lire cette inscription en lettres noires :

IN THE CEMETERY ADJOINING THE CHURCH WERE INTERRED
IN THE YEAR 1798
THE MORTAL REMAINS OF
CAPTAIN GEORGE VANCOUVER, R. N.

Whose Valuable and Enterprising Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean and Round the World, during five years of Laborious Survey, added Greatly to the Geographical Knowledge of his Countrymen.

TO THE MEMORY OF THAT CELEBRATED NAVIGATOR.
THIS MONUMENTAL TABLET IS ERECTED BY THE
HUDSON'S BAY COMPANY.
MARCH 1841.

(*Traduction*) Dans le cimetière avoisinant l'église, furent inhumés en l'année 1798 les restes mortels du Capitaine George Vancouver, de la Marine Royale, dont les intrépides et précieux voyages de découvertes dans le nord de l'océan Pacifique et autour du monde, pendant cinq années de laborieuses explorations, ont grandement augmenté la science géographique de ses compatriotes.

A la mémoire du Célèbre Navigateur, Cette plaque commémorative est érigée comme monument par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mars 1841.

Cette plaque commémorative d'intérieur n'est pas l'unique preuve du fait que l'on tient toujours en vénération la mémoire de Vancouver dans cette partie du globe où reposent ses cendres.

Au dehors de l'église, en face de la route où vont et viennent

tant des gens utilisant la traverse de Twickenham, où, depuis des siècles, l'on passe la Tamise dans une embarcation minuscule, comme aux temps édylliques, existe une planche surmontée d'une image sculptée en bois de l'église et sur laquelle on lit, imprimés en anciens caractères, les détails suivants, fort intéressants de l'histoire de St. Peter.

The church dates from before the Norman Conquest; being mentioned in Doomsday Book. The present structure (originally a cell of the Abbey of Chertsey) dates from the 15th Century. It was enlarged in 1790 and again in 1840, and is a remarkable example of the Georgian period, and a great archeological curiosity. It contains several interesting monuments and is celebrated as the burial place of Captain George Vancouver, the Discoverer of British Columbia and Vancouver's Island, now the headquarters of the Canadian Pacific trade. The churchyard is renowned for its natural beauty and contains the romains of many literary, scientific and social celebrities."

(*Traduction*) "L'Eglise date d'avant la conquête des Normands; on mentionne le fait au Grand Cadastre d'Angleterre, (sous Guillaume 1er le conquérant ou le Bâtard, duc de Normandie, né en 1027, mort à Rouen en 1089). La structure d'aujourd'hui, originairement cellule de l'Abbaye de Chersay, date du 15e siècle. Elle fut agrandie en 1790 et de nouveau en 1840. C'est une remarquable relique de la période Georgienne et une grande curiosité" archéologique. Elle renferme plusieurs monuments intéressants et est devenue célèbre comme site du tombeau du Capitaine George Vancouver, le découvreur de la Colombie Anglaise et de l'île Vancouver, quartier général du trafic du chemin de fer Canadien du Pacifique. Le cimetière est renommé pour sa beauté de nature, et pour les célébrités littéraires, scientifiques et sociales qui y sont inhumées.

La tombe de Vancouver est située à côté d'un mur de brique enguirlandé de lierres. Auprès de la tête de la tombe a poussé un petit sapin dont les touffes de feuillage vert sombre, au moment où le soleil va disparaître derrière l'horizon, se dessinent gracieusement sur le marbre blanc de l'épitaphe.

Au dehors du mur s'épanouit une haute plaine dont les feuilles ressemblent singulièrement à celles de l'érable du Canada; des ifs aux feuilles veloutées protègent la tombe contre les vents d'est, tandis qu'un saule pleureur, dans une attitude immuablement penchée, ne cesse de symboliser le deuil.

A l'extérieur, à l'encoignure du cimetière, existe un grand peuplier de Lombardie qui semble être posé là pour avertir les trépassés du voisinage d'avoir des égards.

Je pense que Vancouver doit avoir eu une prédilection particulière pour ce petit coin de terre paisible. Je sais que, de son vivant, il affectionnait les gentilles ondulations du paysage environnant, les jolis bosquets de la côte de Richmond (*Richmond Hill*), car, l'année de sa mort, un jour qu'il se trouvait sur le sommet le plus élevé de la montée, il s'écria tout à coup: "Dans tous mes voyages,je n'ai jamais eu devant les yeux plus bel endroit que celui-ci ! C'est ici que je voudrais vivre, ici que je voudrais mourir."

Le professeur George Davidson, de l'université de Californie, qui a consacré quarante ans de son existence à faire des explorations géodésiques sur les côtes des Etats-Unis adressait à la mémoire du capitaine Vancouver, un compliment que l'historien Edward S. Meaney qualifie de "monument plus grand que le fait de donner son nom à une île, plus durable qu'une inscription gravée sur une plaque de marbre." Le monde entier glorifiera éternellement Vancouver pour ses brillants exploits dans la science géographique.

Le compliment de Davidson auquel Meaney fait allusion, est celui-ci :

"J'ai suivi pas à pas les travaux de Vancouver sur la côte, et je désire proclamer que *ce fut un grand, un très grand homme* !

ANNE MERRILL.





CHANGEMENTS DE FRONT

Broadway, à New-York, où les mercantis de la bourse se coudoient en si grand nombre aujourd'hui, fut autrefois un canal. Courtiers et agioteurs eussent été forcés alors, pour circuler, d'utiliser, canots, bateaux, gondoles et chaloupes.

Les piétons aujourd'hui s'étonnent de la largeur de Broadway, surtout quand ils suivent les rues étroites du bas de Manhattan.

Autrefois, toutes les rues aux environs de Broadway étaient des sortes de couloirs. Aussi, quand la grande artère de New-York se développa, on la désigna tout simplement sous le nom de Broadway, la grande rue. Les Hollandais du temps l'appelaient *Heere Gast*,

Ainsi donc, ce ne fut pas d'abord une rue, mais le principal canal de la ville. Ce canal, assez large d'abord pour permettre aux bateaux de gros tonnage de se rencontrer, tombait dans Broad Street à son extrémité sud et se continuait au nord jusqu'aux environs de Wall Street, la rue financière.

Un autre canal de même genre, mais plus petit, traversait la rue Beaver.

En 1657, Pierre Styvesant fit paver les bords du canal. et plusieurs dizaines d'années après, le canal se trouva transformé en une rue qui, en suivant les premières lignes du canal, prît des proportions telles, comparativement aux autres petites artères de Manhattan, qu'on finit par la désigner couramment sous le nom de Broadway.

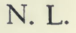
Les anciens citoyens de Québec ont été témoins de pareil changement de scène sur le fleuve Saint-Laurent. Il y a un peu plus de soixante ans, à quelques pas de la rue Saint-Pierre, les gens se trouvaient sur la grève, et, aux fortes marées, l'eau montait jusque dans le voisinage de la rue. On y voyait des chaloupes et les canots des Amalécites qui campaient durant l'été, à la Pointe Lévis, dans une anse qui s'appelle maintenant, l'Anse des Sauvages, et qui, deux fois par semaine, les mardis et les samedis, venaient vendre des paniers, des mocassins, sur le petit marché de la place de l'église de

Notre-Dame-des-Victoires. La traversée du fleuve à Lévis s'opérait le plus souvent de cette partie de la grève ou des environs, et les gens allaient atterrir à Lévis au quai Barras. Il n'y avait alors que trois marchés en plein air à Québec, dont deux avec halles, celui du Palais, sur l'emplacement de la gare du Pacifique, celui de la Haute-ville en face de la Basilique, et enfin celui de la Basse-ville sur la place de l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

De la rue Dalhousie, comme de la rue Saint-André, il n'était pas plus question que de l'homme dans la lune.

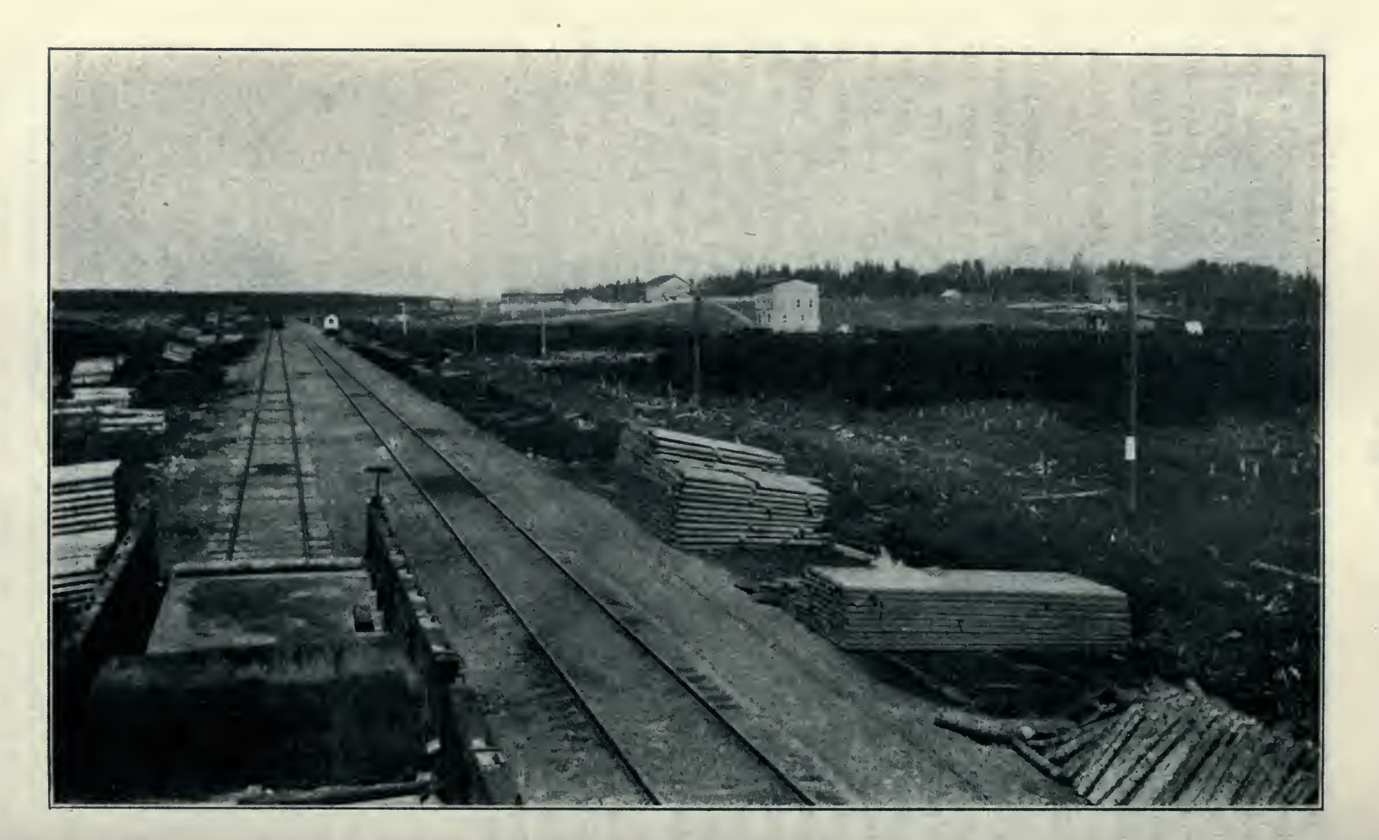
La rivière Saint-Charles côtoyait presque la rue Saint-Paul. C'était à tel point que de la rue de la Couronne, à l'autre extrémité de la rue Saint-Joseph, où elle traverse la rue Saint-Roch qui n'existait pas, la vue se trouvait masquée par la voilure des goelettes arrivées du bas du fleuve. En cet endroit, souvent, par une haute marée, les personnes qui se dirigeaient du côté de la Basse-ville, étaient forcées de faire demi-tour à droite et de prendre la rue des Fossès. Plus loin, rue Saint-Paul, la mâture des navires mouillés dans la rivière Saint-Charles traversait parfois la rue de part en part au dessus des maisons; ce qui arrivait surtout à partir de la Côte Dambourges vulgairement connue sous le nom de Côte des Chiens. Et partout, l'air sentait l'étoupe et le goudron.

Les rues Dalhousie, Saint-André et Saint-Roch se sont ouvertes presqu'en même temps. Avec les empiètements que la rivière Saint-Charles a subis, celle-ci ne manquera pas de devenir un canal régulier et de rendre un grand service et à la navigation et aux riverains, en même temps qu'elle sert déjà d'exutoire à toutes les saletés de la ville.



N. L.





Partie nord du village de Dupuy dans l'Abitibi.—Traversé par le chemin de fer.



CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LA TRANSMUTATION DES CORPS

La transmutation des corps est réalisée. C'est le grand physicien anglais, sir Ernest Rutherford, qui a fait cette découverte dont les conséquences théoriques et pratiques seront incalculables.

Voici en quelques mots comment il a conduit son expérience et les raisons de celle-ci: On sait que la découverte du radium a complètement changé nos notions sur la nature des atomes des substances chimiques. On sait aujourd'hui qu'un atome de fer ou d'or, par exemple, est assez analogue, dans l'infiniment petit, à ce qu'est, dans l'infiniment grand, le soleil et son cortège de planètes; l'atome est formé par un astre central composé de petites particules chargées d'électricité positive et autour duquel tournent, à des vitesses prodigieuses, des petites planètes chargées d'électricité négative, et qu'on appelle des "électrons". Ce qui différencie un atome de fer d'un atome d'or par exemple, c'est seulement le nombre des "électrons" et des particules positives qui y entrent, ces corpuscules positifs et négatifs étant d'ailleurs (car, on les a pesés) rigoureusement les mêmes dans tous les corps. Et ce n'est pas gros un électron; ça pèse juste la milliardième partie du milliardième d'un millionème de milligramme ! Ne méprisons point pourtant ce fragment d'atome, puisque c'est de lui que sont faits les cerveaux des plus grands et les cœurs des plus belles de ce monde. Admirable unité de l'univers !

Lorsqu'un atome contient un très grand nombre de ces petites planètes, il arrive, pour des raisons encore mal connues, qu'une ou plusieurs de ces planètes infimes échappent soudain à l'attraction du soleil atomique, et sont projetées dans l'espace. Cette sorte d'explosion, de catastrophe minuscule, de dislocation brutale de l'a-

me est précisément ce que nous constatons dans le radium: les "électrons" projetés alors à l'extérieur de l'atome forment ce que l'on appelle les rayons "béta" du radium, tandis que les particules positives qui s'échappent en même temps forment ce qu'on appelle les rayons "alpha" du radium. On sait que le radium provient lui-même d'un autre métal appelé uranium qui se trouve changé en radium après que son atome a expulsé trois de ces projectiles infimes; le radium lui-même, après que son atome a subi cinq autres explosions avec émission de projectiles, se trouve changé en plomb. Ces transformations étonnantes nous fournissent un admirable exemple de transmutation, mais de transmutation spontanée réalisée par la nature et sur laquelle l'homme n'avait aucune action. Par aucun des moyens dont ils disposent, les physiciens n'avaient pu accélérer ou retarder la vitesse avec laquelle le radium et les corps analogues se transforment.

C'est la lacune que vient de combler brillamment sir Ernest Rutherford; ce savant, désormais illustre, a pris, pour bombarder et disséquer un atome stable, le plus puissant, le plus énergique des projectiles aujourd'hui connus, et qui est constitué précisément par les rayons "alpha" du radium. Les petits projectiles qui constituent ces rayons ont une vitesse initiale d'environ 20,000 kilomètres par seconde. Voilà Bertha rudement dépassée ! Or, en bombardant avec ces rayons des atomes du gaz azote (qui est, comme on sait le principal constituant de l'air) sir Ernest Rutherford a réussi à les décomposer avec formation d'atomes de gaz hydrogène. Ce fait, aujourd'hui bien démontré (je ne dirai pas comment, car ce serait peut-être un peu long), constitue la première transmutation réalisée par l'homme. Il prouve qu'on peut arracher à un atome une partie des petites particules qui le constituent.

Or, pour faire de l'or, il suffirait d'arracher aux atomes du bismuth deux de leurs particules "alpha", ou aux atomes du plomb deux particules "alpha" et une particule "bêta". Bientôt peut-être, ce sera fait, et bien que l'or ainsi fabriqué doive revenir sans doute plus cher qu'il ne vaudra, on peut dire que la "pierre philosophale" est maintenant trouvée.

CHARLES NORDMANN.



L'INFLUENCE DU SOLEIL

M. l'abbé Th. Moreux, le savant directeur de l'Observatoire de Bourges, présente d'intéressantes considérations sur l'influence du soleil.

"Tous les onze ans, écrit-il, non seulement la Terre ressent la recrudescence de chaleur dont le siège est dans le Soleil, mais l'aiguille aimantée s'affole et nos boussoles perdent le Nord; par un phénomène d'induction électrique, les aurores polaires redoublent d'intensité, les cyclones sillonnent les mers; les gaz intérieurs soulèvent l'écorce terrestre et les volcans s'allument.

Mais là ne s'arrête pas la vie du Soleil: tous les 33 ou 35 ans, une fièvre ardente se déclare au sein de sa brûlante atmosphère; la chaleur, portée à son comble, évapore nos océans; bientôt les pluies redoublent, de toutes parts on signale des inondations. Notre climatologie semble bouleversée pour un temps, alors que ses changements sont périodiques.

Les trente-cinq ans dont j'ai parlé ne sont d'ailleurs qu'une moyenne; depuis mille ans on a pu observer des périodes plus courtes, d'autres plus longues, dépassant même 45 ans.

Devant de tels faits, ce serait folie de croire que l'être humain peut échapper à l'influence des convulsions solaires. Notre organisme est d'une sensibilité qui défie toutes les mesures. Le flux électrique émané du Soleil doit donc exercer une action sur notre système nerveux et en fait j'ai souvent constaté que nombre de personnes, les enfants surtout, sont plus irritables au moment des phases de suractivité solaire. Le nombre des punitions dans les collèges est toujours plus élevé au moment des perturbations magnétiques causées par les troubles des enveloppes solaires. Ces influences inconscientes, se traduisant chez certains sujets par des accès de nervosité,exercent sur les tempéraments malades des effets complexes,

oppression, accès de goutte ou de rhumatisme, migraines, névralgies et même crises de colère.

Je suis allé plus loin et, dans une conférence qui clôturait un congrès scientifique international tenu à Bruxelles peu avant la guerre je demandais à mes auditeurs, tous des savants, s'il ne serait pas légitime de voir dans l'exaspération des forces en action sur le Soleil la cause de la tension nerveuse qui domine parfois nos actes diplomatiques; celle aussi peut-être qui pousse les peuples les uns contre les autres dans des luttes sanglantes et sauvages.

Rêverie ou réalité? Aux moments de calme de l'astre central correspondent les périodes de paix dans les Etats dits civilisés. C'est le moment des grands échanges commerciaux et des expositions universelles. Aux montées brusques et aux crises magnétiques ordinaires correspondent les annexions coloniales, ce que j'appelle les guerres pour rire. Mais aux grandes époques de troubles solaires éloignées de 35 ou 45 ans, des guerres féroces se déchaînent sur notre planète secouée par le frisson de fièvre émané de la fournaise ardente.

La guerre de 1870 est arrivée peu après le grand maximum d'activité solaire commencé en 1867. La guerre actuelle coïncide avec celui que nous venons de traverser et dont le sommet se place à la fin de 1917.

Ainsi en l'espace d'un demi-siècle les Allemands ont mis le feu à l'Europe juste aux moments où s'exaspérait la fièvre du Soleil; ce qui prouve la thèse que j'ai maintes fois développée dans mes écrits aussi bien que dans mes conférences: à savoir que plus une nation se rapproche de l'animalité et moins elle est susceptible de réagir contre les phénomènes de l'instinct ou de l'inconscience.

Abbé Th. Moreux.

LA COMMISSION DE GÉOGRAPHIE

La Commission de Géographie de Québec a choisi M.-N. Miller, secrétaire français du département de l'Instruction publique, pour son président, pour l'année courante. M. Miller succède à M. A. Amos qui a rempli cette fonction durant trois années.

Les séances de la Commission durant les mois de décembre et de janvier ont été principalement employées à donner des dénominations nouvelles. Les plus importantes de ces dénominations se rapportent à des cantons pour les comtés de Saint-Maurice et de Matane.

Pour le comté de Matane on s'est arrêté aux noms suivants:

Canton de *Catalogne.*—Du nom de Gédéon Catalogne, ingénieur militaire, qui dressa les plans des seigneuries de Montréal, de Québec et de Gaspé en 1713.

Canton de *La Vérendrye.*—En l'honneur du célèbre explorateur canadien des territoires du Nord-Ouest, de 1731 à 1743.

Canton de *Gravier.*—Des nom de Gabriel Gravier, auteur d'une Vie de Samuel de Champlain, en 1900.

Canton de *Cuoq.*—Nommé en l'honneur de Jean André Cuoq, Sulpicien, savant indianalogue, qui a laissé plusieurs ouvrages sur les langues savantes.

Canton de *La Grange.*—Dénommé d'après Léger de la Grange, excellent marin qui fit la campagne de la baie d'Hudson sous d'Iberville et qui commanda l'*Atlante* en 1702.

Canton de *Dunière.*—C'est le nom d'un député de la chambre d'Assemblée de 1792. Ce fut Louis Dunière, député de Hertford, qui proposa comme orateur de la Chambre Jean-Antoine Panet.

Canton de *Bontet.*—Du nom du premier instituteur laïque du Canada-français qui rendit, d'après l'un de ses biographes, de précieux services à la colonie.

Dans le comté de Saint-Maurice :

Canton de *Pfister.*—Pour rappeler le souvenir d'Albert Pfister fondateur et professeur de l'Ecole polytechnique de Montréal.

Canton de *Balète.*—Du nom de Emile Balète, ancien directeur et professeur de l'Ecole polytechnique de Montréal.

E. R.

— —

LE GRAND EXPLORATEUR AMÉRICAIN

Les journaux nous ont appris, il y a quelques semaines, la mort du contre-amiral Robert Edwin Peary, l'explorateur des mers polaires et du pôle Nord.

Le grand explorateur est décédé à l'âge de 64 ans.

Il y a onze ans, le 6 septembre 1909, qu'un message fut envoyé par Peary d'Indian Harbor, par le cap Ray, à Terre-Neuve. Ce message annonçait: "Stars and Stripes plantés au pôle Nord." Cet événement avait réellement eu lieu six mois avant, le 6 avril. La nouvelle était six mois en retard, mais après trois siècles d'essais infructueux de la part de l'humanité et sept voyages de l'amiral Peary lui-même, ce retard n'était vraiment pas excessif. La prétention du docteur Cook à la découverte était arrivée quatre jours auparavant et quand l'amiral Peary revint, ce fut au milieu d'une dispute telle qu'on n'en avait jamais vue de pareille parmi le monde scientifique.

Encore actuellement, la question n'est pas entièrement vidée. Il est vrai que bien des universités ont déjà salué dans l'amiral Peary, le découvreur du Pôle Nord, mais il ne paraît pas qu'un jugement définitif ait été prononcé.



L'ELEVAGE DES RENNES DANS LE NORD-OUEST

Nous avons déjà parlé du projet d'une compagnie puissante qui entreprend d'élever les rennes sur une large échelle le long de la côte de la baie d'Hudson. Cette compagnie est américaine et ses actionnaires sont pour la plupart de Chicago. Elle s'engagent à transporter d'ici au mois de mai 1912 1,500 rennes d'Alaska à travers le continent jusqu'au territoire assigné, à la baie d'Hudson. La ferme d'élévage mesurera 75,000 milles carrés et sera comprise entre le 61e dégré de latitude au nord, la baie d'Hudson à l'est, la rivière Churchill, les lacs Indien et Granville et le cours d'eau qui les relie au sud, et le lac des Rennes et le 102e méridien de longitude à l'ouest.

Les ambitions de la compagnie sont aussi vastes que son entreprise; elle prétend ressusciter la race pratiquement éteinte des rennes au pays, et repeupler de ces animaux précieux les régions désertes des territoires du Nord-Ouest. On attend d'elle un développement plus suivi des régions que ses éleveurs visiteront, et les progrès seront marqués, croit-on, d'un exode de colons et de défricheurs vers ces plaines abandonnées.

Le gouvernement a accepté la charte de la compagnie en juillet 1918, sans lui donner des privilèges exclusifs. C'est M. F. S. Lawrence, gérant de la compagnie qui a entrepris les premières démarches auprès des autorités canadiennes, en compagnie de M. Harry Bragg, journaliste de Montréal, le seul représentant canadien de la compagnie.

Le gouvernement exige d'elle, après cinq années d'opération, à partir de 1921, de lui remettre chaque année subséquente cinq pour cent de son troupeau, pour les besoins de Sa Majesté, et de procurer des rennes aux colons et naturels du pays moyennant $50 par tête. La compagnie pourra disposer ensuite d'un certain nombre de ses éleveurs d'expérience pour servir d'instructeurs à l'emploi du gouvernement.

En outre, la compagnie devra donner 300 rennes au Dr Walton, pour sa mission à l'est de la Côte de la Baie d'Hudson, aux conditions stipulées par un contrat entre le Dr. Walton et la compagnie et approuvé par le ministère de l'intérieur.



LE GAZ NATUREL AU CANADA

L'une des richesses de l'Ouest canadien

C'est en mai 1884 que fut découvert à Alderson, Alberta, le premier gisement de gaz naturel dont il soit fait mention dans l'histoire de cette province. Un groupe d'ouvriers travaillant à la construction de la voie principale du Pacifique Canadien, avaient entrepris de percer un puit à environ trente-cinq milles de Médecine-Hat dans l'espoir d'y trouver de l'eau, lorsqu'à 1300 pieds de profondeur, ils frappèrent une importante poche de gaz, qui révéla pour la première fois la présence du précieux combustible sous la surface du sol de cette région. Un peu plus tard, la même année, un autre forage effectué à Cassils, six milles à l'ouest d'Alderson, rendit aussi du gaz en quantité considérable, mais ce dernier puits s'épuisa vite, tandis que l'autre continua pendant plusieurs années à couler abondamment.

En 1890, la municipalité de Médicine Hat, qui ne comptait à cette époque que quelques centaines d'habitants, tenta des opérations dans le but de procurer à sa population, et ceci le plus économiquement possible, la lumière et le combustible; mais les résultats obtenus ne furent pas satisfaisants. Quatre ans plus tard, on travaillait encore au forage du puits qui devait résoudre ce problème, si important dans un pays pratiquement dépourvu de bois pouvant servir au chauffage. Le maire et le conseil étaient à bout de ressources financières et le spectre de la banqueroute se dressait devant eux, lorsqu'à une douzaine de cent pieds, le tuyau atteignit un dépôt de gaz si extraordinaire, qu'il n'a jamais été épuisé depuis et qu'il est même considéré aujourd'hui comme pouvant encore fournir du combustible pendant une période illimitée. C'est cette découverte qui a fait la prospérité de Médicine-Hat.

On connaît plusieurs champs de gaz pétrolifère en Alberta, mais deux d'entre eux seulement ont jusqu'ici été exploités sérieusement dans un but commercial, ce sont d'abord celui de Medicine-Hat, dont on vient de parler, et celui de Bow Island, situé à 180 milles de Calgary et à mi-chemin entre la ville de Medicine-Hat et celle de Lehtbridge, sur la voie du Pacifique Canadien qui conduit dans le sud de la Colombie-Anglaise. Depuis 1912, la ville de Calgary reçoit de Bow Island, au moyen d'un immense système de tuyauterie, de grandes quantités de gaz naturel qui lui servent de combustible. Lethbridge, MacLeod et autres villes disséminées le long du tuyau qui amène ce gaz dans la métropole de la province, se chauffent aussi de cette façon.

On fait actuellement des recherches à Monarch, 60 milles au sud-ouest de Calgary, ainsi qu'à Okotoks, 27 milles au sud, dans l'espoir d'y frapper d'importants gisements. Des prospecteurs sont aussi à l'œuvre dans le nord de l'Alberta, où non seulement on a trouvé du gaz naturel, mais aussi du pétrole en quantité suffisante pour intéresser des organisations comme la Standard Oil Co. et l'Imperial Oil Co. qui ont envoyé dans la région de la rivière à la Paix, des experts s'enquérir sur la situation.

Le gaz naturel de l'Alberta n'indique pas toujours la présence du pétrole, ainsi à Medicine-Hat ou à Bow Island, on n'en a jamais rencontré, cependant, on a tout lieu de croire qu'en certains endroits il a été révélateur de forts gisements de pétrole qu'il ne reste plus qu'à exploiter sur une vaste échelle. Bow Island et Medicine-Hat produisent aussi un gaz qu'on a appelé héliam et qui n'est pas combustible; on s'en est servi durant la guerre pour le gonflement des ballons, mais la fin des hostilités a fait cesser l'exportation de ce gaz en Angleterre.

D'après le Bureau des Mines du Canada, la province d'Alberta a produit en 1915, 4,378,987,000 pieds cubes de gaz, valant $1,037,-919, soit 23.7 sous le mille pieds cubes. Ce gaz a donné une quan-chaleur équivalente à celle produite par 200,000 tonnes de charbon.

P.-O.



UNE TRIBU SAUVAGE PEU CONNUE

La Smithsonian Institution, section ethnologique, dont le siège est à Washington, vient de publier sur les sauvages de l'Amérique du Nord, un ouvrage de grand intérêt. Cet ouvrage nous fait connaître la tribu des Hopis dont jusqu'ici on avait peu entendu parler.

Le nom de Hopis n'est que la contraction de Hopitu qui, paraît-il, signifie "les gens paisibles".

Cette tribu fut découverte et visitée par les Espagnols en 1540. Les blancs furent d'abord mal accueillis, mais finirent par se faire tolérer.

La tribu des Hopis fut autrefois, au 16e siècle, très puissante. Dans la seule province de Tousayan on comptait sept grandes villes ou *pueblos*. On connaït les noms de cinq d'entre elles, Oraibï, Shongopovi, Mishongnovi, Valpi et Aouatobi.

Seules les villes d'Oraibi et d'Aouatobi ont conservé le site qu'elles occupaient au 16e siècle.

Les ruines des autres que les Hopis, dans leurs traditions, attribuent à leurs ancêtres, se trouvent vers le nord, le long du fleuve Colorado, dans les déserts de l'Arizona, au sud, dans la vallée Verde et le long de la rivière Gjila, et à l'est du Rio-Grande, dans le Nouveau-Mexique.

Les derniers descendants de la tribu, au nombre de 2,000, occupent aujourd'hui, au nord et à l'est de l'Arizona, une réserve de 2,000 acres divisée en six villages ou *pueblos*.

C'est par eux que les Espagnols obtinrent pour la première fois des renseignements sur le grand cagnon du Colorado, inconnu jusque-là des blancs.

Quarante-trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1583, Antoine de Espejo visita la province de Tousayan. Il mit quatre jours à faire vingt-huit lieues à cheval pour atteindre le premier pueblo Hopi.

En voyant les chevaux et ceux qui les montaient, les Hopis furent effrayés. N'en ayant pas vus depuis près de cinquante ans, ils en avaient perdu toute notion. Mais ils ne furent pas lents à reprendre leurs sens. Ils firent cadeau à Espejo de quantités de petites jupes de coton, pour la confection desquelles ils étaient reputés.

Les Hopis reçurent ensuite la visite de Juan de Ofate, gouverneur et colonisateur du Nouveau-Mexique, Il prit possession du pays et, le 15 novembre 1598, les Hopis se déclaraient solennellement ses sujets. Il leur envoya un missionnaire, mais ce ne fut qu'en 1629, que l'œuvre d'évangélisation des Hopis fut sérieusement tentée; quatre missionnaires se rendirent dans le pays Hopi. Ce furent Francisco de Porras, Ander Gutierrez, Christobal de la Concepcion et Francisco de San Buenaventura. Avec une escorte de douze soldats ils se rendirent à Aouatobi. Ils fondèrent cinq missions dont l'une sous le vocable de San Bernardino.

En 1633, Porras mourait empoisonné par les Sauvages d'Aouatobi.

En 1680, révolte générale contre les missionnaires dont quatre furent tués. Leurs églises furent saccagées et détruites.

En 1700, nouvelle tentative de rétablir les missions à Aouatobi. Les Hopis devinrent furieux. Une nuit, ils massacrèrent tous les nouveaux venus. On renonça alors à tout espoir d'évangéliser la tribu.

La langue des Hopis est le dialecte Shoshone. Ils sont monogames et, règle générale, ils sont très fidèles à leur femme.

On n'y connaît pas le meurtre, et le massacre des missionnaires peut probablement s'expliquer par quelque faute de tactique, maladresse, froissement de coutumes, ou encore certains abus.

Le mensonge est universellement réprouvé chez eux. Les enfants sont très respectueux envers leurs parents, et ceux-ci ne les frappent jamais. Ces deux derniers traits, horreur du mensonge et traitement des enfants avec douceur et patience, se rencontrent chez la plupart des tribus sauvages de l'Amérique. Dès le bas âge, les Hopis inspirent à leurs enfants l'amour du travail et leur apprennent à mener une vie de droiture.

Ce n'est pas ce qui arrive toujours chez les blancs.

La femme Hopi sait tricoter, peindre, broder et faire des ouvrages de vannerie. Elle tisse des couvertures qui sont l'objet d'un grand commerce avec les tribus voisines.

Les Hopis se livrent aussi à l'art de la céramique et l'on recherche beaucoup leurs poteries. Ils confectionnent des poupées et autres jouets d'enfants.

Tout comme le riz chez les Japonais, le maïs est leur principal aliment. Ils font aussi beaucoup d'agriculture, et de la culture maraichère. Ils ont des récoltes de haricots, de courges, de citrouilles, d'oignons, de pêches et de melons. Ils cultivent de même le coton et le tabac. Ils ont des troupeaux de chèvres et de moutons. En ce moment, ils possèdent environ quinze cents têtes de gros bétail et cinq mille chevaux et mulets.

Ils n'enterrent pas leurs morts. Ils les enveloppent dans une couverture qu'ils cousent et vont les déposer dans quelque crevasse de rocher, en laissant quelques aliments sur le cadavre.

Comme instrument de musique, ils ont la traditionnelle tambourine. Leurs chants religieux sont mélodieux. Naturellement le mode mineur y domine.

Quant à leur gouvernement, il n'est pas complexe. Il consiste en un conseil des anciens chefs de leurs sociétés religieuses. Les Hopis n'ont pas de chef suprême.

N.-L.



MADAGASCAR

Cette grande île africaine de la Mer des Indes est une possession française depuis 1895. La France y maintient son influence et sa popularité en dépit des sourdes menées des pasteurs anglais de toutes nuances. Sous son égide, l'île se développe et prospère.

Madagascar est séparée de la côte d'Afrique par le canal de Mozambique. Elle a une étendue d'environ 600,000 kilomètres carrés et compte près de quatre, millions d'habitants nommés Malgaches ou Madécasses. Les deux tribus indigènes les plus importantes de l'île sont celles des Hovas et des Sakalaves.

Du côté sud, le sol est marécageux dans certaines régions, ce qui rend le climat peu salubre. Du côté oriental, se rencontrent des massifs montagneux, au centre desquels existent des plateaux et des vallées très fertiles ou le touriste peut se régaler de maints fruits des tropiques, depuis la fraise d'opulente venue jusqu'à la grenade.

Parmi les villes principales de l'île, citons Tananarive, la capitale, et Tamatave.

Le climat y est très chaud et humide. L'hiver de Madagascar est une saison de pluies incessantes qui commencent en octobre et finissent vers février. Soudain, les pluies cessent, et le soleil se met à résolument chauffer cette nature saturée d'eau. Avec l'évaporation qui se produit, l'air devient lourd et suffoquant. Tout est humide dans les habitations, meubles, draps, lingerie, vêtements.

La faune et la flore y prennent des proportions énormes. Avec quelques feuilles de palmier on peut se faire une tente. On trouve dans les chambres, sous les lits, des crapauds monstrueus, des lézards qui ont la taille de jeunes crocodiles. Des araignées de la grosseur du poing, en tissant leur toile, font du trapèze entre deux cocotiers. Mouches, cousins, brûlots, maringouins y sont d'une grosseur correspondante.

Tout le monde alors s'habille de blanc.

Cette expansion extraordinaire de la nature semblerait influencer le language des insulaires.

Tananarive se nomme aussi Antananarivo, possède un ancien palais qui s'appelle Manampïsoa, et un grand édifice, tout en bois construit, qui est décoré du titre de Andrianam-poin-Imerina. Emyrne ou Imerina est un grand plateau salubre de la colonie française

de Madagascar. On voit aussi à Tananarive un parc qui porte le nom de Ambohijanaharu.

Nous croyons que Madagascar a eu un jour une reine qui s'appelait Ka-dupalo-Kupamal-Kani, et un premier ministre qui répondait au nom euphonique de Rainilahirivonu.

L'idiome malgache nous paraît aussi facile à maîtriser que l'esperanto.

Dans le pays, partout les fleurs croissent en prenant les couleurs les plus vives.

La faune de l'île ne manque pas d'offrir au touriste le réjouissant spectacle de monstrueux alligators qui prennent leurs ébats sur le bord d'un lac et, parfois, gènent un tant soit peu la pêche à la ligne.

Dans les lacs, les poissons, les anguilles particulièrement, font comme les caméléons; ils changent de couleur, passent du rouge au noir *et vice-versa*, suivant la nature et les reflets du fond.

Bref, sous le climat du pays malgache qui ne présente que deux saisons bien caractérisées, l'une de pluies continues, et l'autre d'une inexorable sècheresse, les phénomnènes de la nature ont une bien étrange intensité.

N.-L.



LES PRESIDENTS DES ETATS-UNIS

Dans le but simplement de condenser en un point des renseignements historiques et de rafraichir la mémoire de nos lecteurs à leur endroit, nous croyons devoir publier ici une liste de tous les présidents des Etats-Unis depuis Washington avec l'année de leur installation comme tels :

1° George Washington, 1789;
2° John Adams, 1797;
3° Thomas Jefferson, 1801;
4° James Madison, 1809;
5° James Monroe, 1817;
6° John Quincy Adams, 1825;
7° Andrew Jackson, 1829;
8° Martin Van Buren, 1837;
9° William H. Harrison, 1841;
10° John Tyler, 1841;
11° James K. Polk, 1845;
12° Zachary Taylor, 1849;
13° Millard Fillmore, 1850;
14° Franklin Pierce, 1853;
15° James Buchanan, 1857;
16° Abraham Lincoln, 1861;
17° Andrew Johnson, 1865;
18° Ulysses S. Grant, 1869;
19° Rutherford B. Hayes, 1877;
20° James A. Garfield, 1881;
21° Chester A. Arthur, 1881;
22° Grover Cleveland, 1883;
23° Benjamin Harrison, 1889;
24° Grover Cleveland, 1893;
25° William McKinley, 1897;
26° Théodore Roossevelt, 1901;
27° William H. Taft, 1909;
28° Woodrow Wilson, 1913.



Habitations du village de La Reine, au nord du lac Abitibi.

LA DISLOCATION DES EMPIRES

De quatre grands empires, le premier qui avait tout d'abord bravement combattu l'Allemagne, s'est écroulé. La barbarie règne dans l'immense Russie; et trente cinq millions d'êtres humains, presque la population de la France, suivant de récentes et effroyables nouvelles, auraient péri, beaucoup moins par les blessures que par la misère, la maladie et la faim.

Des trois autres, qui furent nos ennemis, un seul existe encore, au moins de nom. L'Allemagne impériale est morte. L'empire d'Autriche est démembré, et de puissantes nations, déjà agissantes et prospères, comme les Tchéco-Slovaques, s'élèvent sur ses ruines. La Serbie a reconquis ses domaines légitimes et devra aisément obtenir des débouchés sur la côte dalmate, tout en ménageant les intérêts et respectant les droits anciens de l'Italie. La Roumanie devient la Grande Roumanie. Le seul empire qui ait gardé son nom et qui subsiste encore est l'empire Ottoman.

On a prétendu que les Alliés auraient décidé de main tenir le Sultan à Constantinople. Il ne parait pas bien évident que le Sultan ait mérité cette faveur. Ni les Français, ni les Américains, ni même les Anglais, n'ont oublié leurs trop juste rancunes et n'ont intérêt à laisser subsister un empire qui s'effondre de lui-même et qui n'a fait que suscités des embarras et des ennuis aux uns et aux autres.

M. Lloyd Georges a dit un jour en parlant du Sultan de Constantinople : "Nous ne voulons plus de ce mauvais portier des Dardanelles."

Tous les alliés ne sont pas éloignés d'être du même sentiment et, si de nouvelles intrigues politiques ne surgissent pas, l'empire ottoman pourrait bien à son tour disparaître de la surface de la terre.

L. R.



CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

—— ——

Société de Géographie.—Nos abonnés voudront bien tenir compte que le numéro de novembre-décembre 1919 n'a pu paraître. Une maladie sérieuse de notre directeur empêché celui-ci de préparer ce numéro pour le temps voulu.

* * *

Futur article de consommation.—Il est fort possible qu'avant peu on voit figurer sur le menu de certains hôtels ou restaurants et même en mainte famille une aile ou un suprême d'autruche, avec tout l'assaisonnement requis.

Durant les derniers mois de la guerre, la viande se faisait rare en quelques endroits des Etats-Unis.

Ce que voyant, le commissaire des vivres de l'Arizona autorisa le propriétaire du plus grand troupeau d'autruches qu'il y ait en Amérique, à sacrifier 800 de ces oiseaux pour les livrer ensuite à l'alimentation du peuple, au prix de quinze sous la livre. Ces 800 autruches pouvaient représenter comme poids 25,000 livres de viande comestible.

On a d'autant plus facilement sacrifié ces autruches qu'aujourd'hui les plumes de ce bipède ailé, sont de plus en plus négligées par la mode.

On prétend, chez les optimistes que la chair, de l'autruche n'est pas plus à dédaigner que celle de la baleine, un steak de requin, ou une tranche de renne dont aujourd'hui on se régale en maints endroits, surtout sur la côte du Pacifique.

Quoiqu'il en puisse être l'expérience, est à se faire, et l'on attend le résultat du "jour de l'autruche" dans l'Arizona.

* * *

Déviation du centre de gravité.—Des ingénieurs ont constaté un curieux phénomnène de nature le long de la crête méridionale de la chaine de l'Himalaya: la ligne de plomb dont ils se servaient, au lieu de tomber verticalement et d'indiquer deux angles droits avec la surface du sol, subissait une déviation de près de cinq degrés vers le nord.

On a cru devoir expliquer cette étrange fantaisie de déviation de la loi de gravité des corps par l'influence de la chaine de montagnes elle-même. La force d'attraction que les massifs exercent les uns sur les autres serait en raison directe du poids relatif de chaque massif d'égales proportions, et, dans ce cas-ci, le poids d'un pied cube du sol, au-dessous du fil à plomb, serait bien moindre que celui d'un pied cube de roc de la chaine.

Il est probable qu'à une certaine époque tout l'Hindoustan septentrional au sud de la chaine de l'Himalaya fut une immense dépression tellurienne, et qu'avec les siècles des dépôts d'alluvion sont venus graduellement remplir cette dépression. Comme ces dépôts alluviaux ne subissent pas la même pression que les billions de tonnes de roc de la chaîne de montagnes, leur masse offre une densité bien moindre et par conséquent une force de gravitation bien inférieure à celle des gigantesques massifs de roc de la chaîne.

Il est donc présumable qu'une personne, dans l'endroit, qui se dresse droit debout, s'incline en réalité quelque peu vers le sud pour garder l'équilibre avec l'influence pondérale du côté nord de la chaine et que, d'autre part, théoriquement, il lui est plus difficile de s'éloigner de la chaîne que de s'y rendre. Quant aux objets inertes, dans leur chute, ils ne gagnent le sol qu'en déviant un peu du côté du nord.

* * *

Le. chutes du St-Maurice.—On connaît déjà la puissance formidable de la rivière St-Maurice. Ce cours d'eau de la rive nord du fleuve Saint-Laurent mesure une longueur de 360 milles et coule du nord-ouest au sud-est.

Son bassin de drainage a une superficie de 17,000 milles carrés et il est en grande partie dans la chaîne des montagnes Laurentides. La plus forte partie de ce bassin est formée de collines et de montagnes.

Les principales chutes ou cascades que l'on rencontre sur le Saint-Maurice sont les suivantes: les *Forges*, les chutes de la *Tuque*, avec une hauteur de 88 pieds, la *Gabelle*, les chutes *Shawinigan* et

les *Hêtres*, hauteur de 150 pieds, les chutes de *Grand'Mère* et *Grandes Piles*, hauteur de 75 pieds, *les Grès*, le rapide *Blanc*, le *grand Coeur, Allard et Chaudière.*

* * *

Le comté de Chambly et son fondateur.—Jacques de Chambly, capitaine au régiment de Carignan-Salières, fut le fondateur de Chambly.

Le 10 avril 1665, il partait des Trois-Rivières, avec deux compagnies de son régiment. Ils arrivèrent bientôt aux rapides du Richelieu, connu jadis sous le nom de Sault-aux-Iroquois, où ils élevèrent le fort de Chambly.

M. de Chambly devint en 1672 seigneur d'un superbe domaine de chaque côté du Richelieu, et plusieurs soldats de son régiment s'étant fait concéder des terres, devinrent les premiers colons de Chambly.

M. de Chambly fut nommé plus tard gouverneur de l'Acadie, puis gouverneur des Iles de la Martinique où il mourut sans postérité en 1682, laissant, dit l'un et ses biographes, les souvenirs d'un nom très estimé et très populaire.

* * *

La carte du Canada.—Nous avons annoncé, il y a plusieurs mois déjà, que la Société de Géographie de Paris avait voulu reconnaitre le beau travail exécuté par M. J.-E. Chalifour, chef des géographes au ministère de l'Intérieur, et par M. James White, sous-ministre de la Commission de conservation des ressources naturelles, à Ottawa, en leur accordant la médaille d'or à l'occasion de la publication de l'*Atlas du Canada.*

Cet Atlas a été publié en 1918.

Rappelons à ce propos que la première carte du Canada-français fut publiée par Jean Bourdon, ingénieur et arpenteur. Cette carte représentait le pays depuis Québec jusqu'au cap Tourmente seulement, y compris l'île d'Orléans.

Jean Bourdon qui venait de Rouen, sa ville natale, arriva à Québec au mois d'août 1634, en même temps que M. Jean LeSueur, curé de St-Sauveur-de-Thury. Il se fixa sur le coteau Sainte-Geneviève, et épousa, en 1635, à la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance, la future compagne de sa vie, Jacqueline Potell et en secondes noces en 1655, Anne Gasnier.

Jean Bourdon mourut à Québec au commencement de 1668. Il laissa plusieurs enfants, dont une fille, Genviève, qui fut la premirère Ursuline canadienne, et deux fils, Jean-François, sieur de Dambourg, et Jacques, sieur d'Autray.

* * *

Le charbon au Canada.—Le Canada possède jusqu'ici six étendues de charbon de terre. Ce charbon se divise en trois formations différentes, suivant densité de cristallisation, le charbon bitumeux ou charbon mou, le lignite ou charbon fossile et l'anthracite.

Le bitumeux se rencontre à la Nouvelle-Ecosse, dans la passe du Nid de Corbeau dans les montagnes Rocheuses, dans le nord de la province d'Alberta et sur l'île Vancouver.

Le lignite existe dans les provinces de Saskatchewan et de Manitoba.

Quant à l'anthracite, on le trouve dans le nord de la Colombie Anglaise.

Il n'y a que les mines de charbon bitumeux qui soient exploitées dans une assez grande mesure.

Le lignite est un charbon de qualité inférieure. Il doit être traité d'après certains procédés, pour que l'on en fasse un combustible satisfaisant.

L'anthracite est aujourd'hui encore hors d'atteinte au point de vue du transport. Le Canada en consomme cependant des quantités énormes. L'an dernier (1918), il en importait des Etats-Unis 17,000,000 de tonnes ou 38,080,000,000 de livres à 2,240 livres à la tonne, qui lui coûtèrent près de $40,000,000.

Les dépôts d'anthracite du Canada gisent sur la Skeena Supérieure, à environ 150 milles au nord d'Hazelton. Une voie ferrée, comparativement courte, qui se rendrait au point des hautes marées à l'embouchure de la rivière Naas ou Skeena, ou jusqu'à Hazelton sur le Grand-Tronc-Pacifique, ouvrirait, dit-on, d'immenses et riches houillères, comparables à celles du territoire de la Pensylvanie dont Pittsburg est le centre.

Le charbon anthracité de la rivière Skeena est très dur et ne fait pas de fumée; on le dit presqu'en tous points semblable à celui de la Pensylvanie. Il est également précieux à l'usine, pour les machines à vapeur et pour les fins domestiques.

* * *

Médaille d'or.—La Société de Géographie de Paris a décerné le prix Roquette (médaille d'or) au Dr. V. Stefansson, chef de la mission articque canadienne dans l'archipel polaire américain.

Cette expédition qui s'est prolongée pendant quatre ans, a rapporté des informations particulièrement intéressantes sur cette région.

* * *

Ou est le tombeau d'Iberville?—Il s'agit du fameux d'Iberville,—Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, chevalier de St-Louis, fondateur et premier gouverneur de la Louisiane—Iberville est surtout célèbre au pays par ses expéditions glorieuses à la baie d'Hudson, C'est probablement l'un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits le Canada.

Né à Montréal le 20 juillet 1661, il mourut à bord de son vaisseau, en rade de la Havane, le 9 juillet 1706. Le célèbre marin fut inhumé dans le cathédrale de la Havane, le jour même de sa mort.

Il s'est fait des recherches en ces dernières années pour retrouver son tombeau. L'enquête qui a été faite dans ce but n'a abouti qu'à établir que l'ancienne cathédrale dans laquelle le héros canadien avait été inhumé n'existe plus et que la nouvelle église qui lui a été substituée ne contient pas ses restes.

* * *

La race roumaine.—D'a-près M. Rassat, professeur au Lycée de Nice, la race roumaine est la plus vieille de l'Europe occidentale après les Albanais et les Grecs. Il y a 18 siècles qu'elle s'est formée. Elle descend d'un peuple guerrier qui fit souvent la guerre aux Roumains, les Daces.

Il y a aujourd'hui 19 millions de Roumains, dont 7 millions en Transylvanie, 5 millions en Bessarabie, et 1 million en Bucovine.

* * *

Des noms célèbres.—Il est des noms lourds à porter, affirme-t-on. En leur disant cela, on étonnerait fort un grand nombre d'habitants de Paris qui portent, sans y songer, des noms célèbres dans notre histoire ou notre littérature.

C'est ainsi qu'un tailleur monmartrois et un représentant de commerce se nomment Bossuet.

Deux Corneille tiennent des bars; un troisième vend de la bimbeloterie.

Un Molière s'occupe de la vente des fonds de commerce, un autre est tailleur, et une demoiselle Molière est libraire.

Nombreux sont les Racine. Dans leur nombre il se trouve des bouchers, des marchands de beurre, un ingénieur, un entrepreneur de maçonnerie, un courtier en diamants, un menuisier, un couturier, un teinturier, un voiturier et un professeur de chant.

Un Voltaire tient un bazar, un Lamartine est coiffeur, un Hugo est tailleur, un Turenne est couturier, un de Condé est tourneur en métaux, un Joffre est épicier...

Il y a même un Clémenceau marchand de vins.

* * *

Le développement d'une région.—La région de l'Abitibi prend un développement étonnant. Cette région qui avait une population de 329 âmes en 1913, de 1,847 en 1916, est maintenant habitée par 1431 familles qui comptent 9,401 âmes.

Depuis 1912, le total des lots concédés aux colons dépasse aujourd'hui 4,500 formant une superficie de 420,000 acres. Sur la plupart des lots, il y a en moyenne 10% de la surface d'améliorée par divers travaux de défrichement et de culture.

Il y a actuellement deux municipalités de village, l'une à Amos et l'autre à Macamic, et l'on y compte pas moins de 13 municipalités rurales.

Pour être complet, disons que la valeur des récoltes en 1918 se montait à $270,000,000 alors qu'elle n'était que de cent millions de piastres en 1914.

* * *

Les ruines aztèques du Nouveau-Mexique.—La mission du musée américain d'histoire naturelle a mis au jour, en septembre et octobre, de nouvelles ruines et plusieurs chambres en parfait état de conservation, dans les grottes des falaises du village aztèque, situé à 100 milles au sud-est du fameux parc de Vesa-Verde. Les objets laissés par les habitants sont répandus sur le sol, couverts d'une épaisse couche de poussière.

M. Morris, chef de la mission, écrit qu'il a trouvé dans les cham-

bre des échantillons remarquables de tissus, un nombre considérable d'outils en pierre et en os, des panneaux en bois superbement travaillés et d'autres objets.

Il a découvert les tombeaux de cinq enfants, dont trois enveloppés de linceuls parfaitement conservés. Chaque corps est placé sur une natte de paille et enveloppé dans une seconde natte. Le tout est lié en un long paquet ficelé de cordes ou de lianes. Les corps n'ont pas encore été ouverts.

La plus grande partie des ruines du village est actuellement déblayée. La grande ruine du "pueblo" avec ses 500 pieds carrés de superficie et ses 600 chambres, est particulièrement impressionnante. Les murs sont à peu près 3 pieds d'épaisseur; ils sont faits de blocs de grès venant de carrières situées à 2½ milles de distance. Les plafonds de toutes les chambres sont supportés par des blocs de bois de cèdre d'un diamètre de 8 à 12 pouces, amenés, suppose-t-on, par le flottage sur la rivière Animas, d'anciennes forêts distantes du village de 100 à 150 milles. Les énormes troncs d'arbre étaient débités au moyen de haches en fer; les sections sont nettes et l'on retrouve aisément par les troncs des masques des outils.

* * *

Les Etudiants canadiens en France.—Dans une récente visite au pays M. Philippe Roy, commissaire du Canada en France, appelé en plusieurs réunions à porter la parole, a rappelé que depuis la guerre les liens s'étaient étroitement resserrés entre la France et le Canada.

Ce que désire voir maintenant notre distingué compatriote c'est une plus grande affluence d'étudiants et de professeurs dans les universités françaises. Pour faciliter la chose il propose d'installer à Paris une maison absolument destinée aux étudiants canadiens et que subventionneraient les différents gouvernements provinciaux.

Le projet a déjà été favorablement accueilli par bon nombre d'institutions. La législature de Québec a voté elle-même cinq bourses à l'adresse des jeunes canadiens qui désirent suivre des cours dans les universités françaises.

* * *

Leçon de géographie.—Savez-vous, demande la *Review of Reviews*, que la Turquie d'Asie a un système de chemins de fer qui

occupe une étendue de pays égale à celle qui sépare le Rio Grande de la baie d'Hudson?

Savez-vous que par suite du parachèvement des tunnels dans la chaîne du Taurus, en Asie-Mineure et du raccordement du système de chemin de fer en Palestine et en Egypte, il est possible de parcourir ces pays, en ne faisant que deux changements de convois, l'un au Bosphore et l'autre au Soudan?

Ignorez-vous qu'aujourd'hui les Allemands ont été chassés de l'Afrique orientale et que dans peu d'années il y aura un service direct de chemins de fer de Calais à Cape-Town?

Avez-vous oublié que l'habitat primitif du blé fut la Mésopotamie, que le plus délicieux café connu, s'appelle Moka, du nom d'un port sur la Mer Rouge en Arabie, port qui a environ six ou sept mille habitants.

Vous a-t-on déjà dit que Beyrouth, ville de la Turquie d'Asie, en Syrie, et aussi grande que New-Haven, que la ville de Damas égale celle de Saint-Paul, dans la Minnesota, que la ville de Bagdad a la même étendue que Denver, dans le Colorado, et que Smyrne est beaucoup plus considérable, que Washington ou la Nouvelle-Orléans?.

* * *

Nouvelle ville.—Il va se fonder une nouvelle ville sur les bords de la rivière Saguenay, à trois mille des Chicoutimi.

C'est l'industrie du bois qui va être la raison de son existence. De fait, la maison Price doit faire bâtir en cet endroit de grandes usines à papier qui donneront de l'emploi à plusieurs milliers d'ouvriers

La nouvelle ville sera connue sous l'appellation de *Saguenay*.

* * *

Les revues géographiques.—On voit bien que la guerre est terminée. Les revues géographiques d'Europe qui avaient suspendu leur publication durant la guerre, ont repris vie. Nous tenons particulièrement à signaler le *Bulletin* de la Société Royale roumaine de géographie qui nous arrive en droite ligne de Bucharest.

Cette société géographique a été fondée en 1875.

Le numéro de la revue que nous tenons en ce moment contient un excellent portrait du roi Charles qui a lui-même fondé cette société géographique.

A signaler aussi les Bulletins de la Société de Géographie de Finlande publiées durant les années 1915, 1916, 1917, 1918, 1919.

Ces bulletins contiennent d'excellentes cartes du pays et des études très élaborées sur les conditions économiques de la Finlande.

On nous apprend dans l'un de ces Bulletins que le gouvernement se propose de fonder un institut géodésique et que la Société de Géographie de Finlande travaille elle-même à faire paraître une Géographie de la Finlande abondamment illustrée.

* * *

L'EXPÉDITION CANADIENNE AU PAYS ARCTIQUE.—En date de jeudi, 23 octobre, on télégraphiait de Nome, dans l'Alaska que Martin Killin et Adalbert Gumaer, les derniers des membres de l'expédition canadienne au pays arctique sous la direction de Vithyalmur Stefansson, à revenir de cette expédition, étaient à bord de la goëlette de traité *Anna Olga* et travaillaient à gagner Nome, en longeant la cote de l'Alaska.

Killin et Gumaer ne firent pas partie du premier contingent expéditionnaire. Ils étaient du parti de Storker Storkersen, le premier lieutenant de Stefansson qui s'était installé, il y a un an, sur une grande banquise, dons la prévision que le courant l'entrainerait à l'ouest, du côté de la Sibérie.

Huit mois après les explorateurs ne se trouvaient encore qu'à environ cinquante milles de leur point de départ. Tous alors descendirent à terre. Storkersen et un compagnon partirent à pied pour regagner le Sud, tandis que Killin et Gumaer s'embarquèrent pour Nome à bord de la *Anna Olga*.

La randonnée de Storker Storkersen vers la civilisation était la première qu'il entreprenait depuis onze ans en dehors du cercle arctique. Explorateur, traiteur et trappeur depuis 1908 sur les côtes du pays polaire, il espère s'associer avec Stefansson pour exécuter le plan d'élevage du renne du gouvernement canadien dans les toundras, vastes prairies arctiques qui se développent sur les côtes basses de la Russie, de la Sibérie et de l'Amérique du nord, et dont la végétation ne consiste qu'en mousses et lichens.

Ce projet d'élevage du renne sous les auspices du gouvernement canadien s'inspirerait de l'exemple donné par le gouvernement américain. En effet, en 1902-06 celui ci importait dans l'Alaska 1200 têtes de ces bestiaux dérivée du caribou.

Le troupeau de 1200 têtes en 1915, s'était largement multiplié. Il comptait alors 70,243 têtes.

Jusqu'en 1914, les rennes furent sous la garde des sauvages et des Esquimaux. On fit alors venir des Lapons pour leur confier

la garde et l'élevage du renne et enseigner leurs méthodes aux Sauvages et aux Esquimaux.

L'élevage du renne est plus économique que celui du bœuf et du mouton, et il n'est pas une partie de l'animal qui ne puisse pas être utilisée pour les fins domestiques et le commerce, depuis la tête jusqu'au sabot. Sa viande est aussi délicate que celle du bœuf, du veau et de l'agneau.

En 1916, le gouvernement Suédois vendait 43,500 rennes en carcasses à des agents de ravitaillement allemands, ce qui équivaut à 3,400 tonnes métriques de venaison, au prix de 28 sous la livre, argent canadien.

En 1917, à l'automne, le gouvernement américain expédiait d'énormes quantités de viande de renne à Seattle et d'autres ports de la côte du Pacifique.

Ce ne sont pas les pâturages qui manquent au renne dans le nord de l'Amérique. On en suppute l'étendue à 300,000 milles carrés, hier et été.

* * *

UN 4IÈME CENTENAIRE.—Dans une brochure publiée en 1918 et qui a été répandue à profusion aux Etats-Unis, l'un de nos correspondants, M. Romanet du Caillaud, exprime le vœu qu'en 1927, le 4ième centenaire de la découverte par un navigateur français, Verrazani, de la côte atlantique des Etats-Unis soit célébrée par des cérémonies publiques comme en 1903 fût célébré le centenaire de l'achat de la Louisiane.

* * *

LE. RESSOURCES NATURELLES DE LA SASKATCHEWAN.—Cette province se plaint de ne pouvoir développer d'une façon normale ses ressources naturelles parce que celles-ci demeurent sous le contrôle du gouvernement fédéral.

Et pourtant ces ressources sont immenses. Passons-les rapidement en revue :

La superficie de la province est d'abord de 155,092,480 acres, sur lesquels 94,000,000 croit-on, sont cultivables. La population actuelle de 650,000 habitants cultive 20,000,000 d'acres et 37,000,000 seulement sont occupés. Sur les 57,000,000 d'acres restant, 23,000,000 ont été aliénés par la couronne et il y a encore 34,000,000 d'acres de terre cultivable détenus par le gouvernement fédéral. Presque toute cette terre se trouve au sud de Prince-Albert.

Les ressources du territoire compris entre Prince-Albert et la rivière Churchill peuvent à peine être imaginées, sans parler de les estimer. Depuis plus de cent ans on y pratique l'industrie des fourrures et pendant l'année finissant le 50 juin 1917 les trappeurs de la Saskatchewan ont touché plus d'un million pour leurs fourrures. Dans le même territoire, il y a d'immenses richesses forestières et minières. Les lacs renferment également des quantités considérables de poissons; en 1916 on en a pêché pour $250,000. Quant aux forces hydrauliques du nord, leur puissance minimum est estimée à 568,000 chevaux vapeurs et leur puissance maximum à 1,200,000. c'est-à-dire de quoi fournir la force électrique à treize villes de la grandeur de Toronto.

* * *

L'ILE AUX CHATS NOIRS.—Tel est le surnom que l'on donne à l'île Chatham. Cette île est située à environ 730 milles à l'ouest de la côte de l'Equateur, dans l'océan Pacifique.

Elle est tout simplement envahie par une race de chats noirs; il n'y en a pas un seul d'une autre couleur. Ces félins vivent dans des trous, des crevasses de rochers dont la consistance rappelle la cristallisation de laves.

Faute de rats et souris dans l'île, ces chats se nourrissent de poisson et de crabes. Inutile de dire si, avec ce régime-là ils se propagent.

Le nom anglais de Graham en plein pays latin, est-il celui de quelque Robinson Crusoé de race anglo-saxonne, marin jeté à la côte dans cet endroit écarté du globe. L'histoire n'en dit rien.

Mais, on doit assurément y faire la chasse aux chats pour la fourrure.

La peau du chat vaut bien la peau du lapin dont sauvages et mondaines font leurs beaux dimanches.

* * *

ALGUES MARINES.—Tout est bien dans la création, et il serait insensé de dire qu'il y a des plantes inutiles et plus insensé encore de prétendre qu'il y a des mauvaises herbes. Elles sont à leur place, mais comme pour bien d'autres choses, on ne sait pas s'en servir.

On est demeuré jusqu'ici sous l'impression que les algues marines, le varech, n'ont pas plus de valeur que le chiendent. Cependant ces algues alimentent le poisson, tout comme l'herbe des

prés les bestiaux. Les poissons y frayent. De plus ces plantes marines contribuent à la pureté de l'eau. Elles fournissent un alkaloïde que l'on utilise dans la fabrication des savons.

D'autres part, en combien d'endroits sur les côtes, n'utilise-t-on pas ces algues marines comme engrais. Sur le littoral de la Nouvelle-Angleterre, on en fait régulièrement le voiturage des bords de la mer jusqu'aux champs environnants.

En Irlande et en Ecosse, durant la saison d'hiver, on alimente les bestiaux avec des algues marines séchées.

Sur les côtes du Japon croit une plante marine dont on fabrique une sorte de colle et que les Chinois utilisent pour donner du lustre à leurs parasols, lanternes et écrans.

Non ! Il n'y a rien d'inutile, pas même le chiendent qui est un purgatif, du moins pour les chiens, et dont, dans la thérapeuthique, on fait une tisane.

* * *

Les trains de grande vitesse.—Les trains réguliers les plus rapides qu'il y ait aux Etats-Unis, en France et en Angleterre sont:

Etats Unis—*L'Empire State Express* du New-York Central, qui, entre New-York et Albany parcourt 143 milles en 175 minutes.

France—En temps ordinaire, le train régulier du Chemin de fer du Nord franchit en 93 minutes, la distance qui sépare Paris de Saint-Quentin, ou 96½ milles.

Angleterre—Le train le plus rapide des Iles Britanniques en est un de la ligne dite *North Eastern*, entre Darlington et York, distance de 44½ milles qu'il parcourt en 43 minutes; ce qui représente, en moyenne, une vitesse de 61.7 milles à l'heure.

* * *

Une ile flottante.—Entre mercredi 5 et jeudi 6 novembre 1919, ouragan de vent et de neige en plusieurs endroits du continent, excepté à Québec et son district. Cette incartade atmosphérique a causé des désastres.

Au lac Waterloo, dans la province d'Ontario, sous l'effet d'une bourrasque, une île sise au côté nord du lac, a déménagé et est allée s'échouer sur la rive sud, au grand ahurissement des citoyens de Waterloo qui y avaient des bâtisses, des appartements, des chaloupes et des yachts.

Fiez-vous maintenant aux îles ?

Aujourd'hui, pour la rejoindre, les citoyens sont obligés de recourir au canot.

C'est à la suite de trois randonnées que l'île est allée finalement se fixer sur une grève constellée de corps morts et de cailloux.

Elle y passera l'hiver et si elle bouge au prinptemps il faudra que l'eau du lac soit bien haute et que le vent soit bien violent.

Les gens de Waterloo ne sont pas contents. Ce sont des naïfs. Ils auraient dû ne pas oublier que les îles n'ont parfois pas plus de constance que les femmes, et se rappeler le mot de François 1er:

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie,

Cette fugue d'une île n'est pas un fait nouveau.

Nous avons déjà rapporté dans notre bulletin le fait que sur un certain lac au Japon, il existe une île mobile, qui se déplace régulièrement, à la même heure, aller retour, et dans la même direction, entre les deux rives du lac et qu'elle remplit auinsi l'office d'un bateau-passeur pour les riverains ou les voyageurs, avec leurs animaux, bagages et marchandises.

* * *

Foyers éternels.—Nous ne sommes plus au temps des Vestales, ces prêtresses de noble souche qui, jour et nuit, entretenaient le feu sacré sur l'autel de Vesta, déesse du feu et du foyer chez les Romains.

Tout de même on en a gardé les traditions, notamment en Angleterre. On y trouve des foyers allumés qu'on ne laisse pas s'éteindre. Aussi, dans le Yorkshire, à l'auberge Slapestone, il y a un foyer qui brûle depuis quarante ans.

Dans une petite maison de Newcastle sur Lyne, dans le nord de l'Angleterre, chef-lieu du comté de Northumberland, on allumait un foyer il y a près de cent ans. Il n'est pas encore éteint.

Dans le pays de Galles, on peut voir, chez un paysan, un foyer qui brûle encore et qui a été allumé il y a 250 ans.

Dans la famille des Churchygard de Stocke-Gabriel, Damanie qui est une propriété ancestrale transmise aux descendants de la famille depuis le quinzième siècle, le foyer qui y a été allumé par le premier propriétaire et occupant n'a jamais été éteint depuis quatre cents ans.

Voilà une tradition familiale qui certes ne manque pas d'intérêt.

L'histoire des Vestales ne nous rapporte pas de fait aussi notable.

* * *

Nouveau Volcan.—Il y a quelques mois, un sans-fil de Russie annonçait que le Mont Elbruz, couvert de glaciers depuis un temps immémorial, lancait de la fumée et du feu depuis plusieurs jours.

Les glaciers qui dominaient les neiges, et dont l'existence remontait à des milliers d'années, se dissolvant sous la chaleur, tombaient en torrents dans la vallée.

Le Mont Elbruz est le pic le plus élevé de la chaîne du Caucase et même en Europe.

Il mesure 18,526 pieds de hauteur.

* * *

Un don a la société de géographie.—Un Français de distinction, qui s'est toujours intéressé aux questions géographiques, M. Fred. Romanet du Caillaud, a fait récemment don à la bibliothèque de notre Société de la plupart de ses ouvrages.

Plusieurs de ces ouvrages sont de haute valeur et méritent d'être cités ici :

1– Essai sur l'Eglise russe et ses saints.
2– Des origines de l'ordre du Carmel
3– L'intervention française au Tonkin.
4– Essai sur les origines du christianisme au Tonkin et dans les autres pays annamites (1915).
5– Le Nouvel-Ontario (Canada) 1900.
6– Les mines de nickel de la région de Sudbury.
7– De l'identité des races qui ont formé les nationalités britannique et française.

Et plusieurs autres opuscules sur différents sujets. Nous ne pouvons que remercier M. Romanet du Caillaud de sa gracieuseté et nous nous faisons un devoir de l'inscrire parmi les bienfaiteurs de notre association.

* * *

Esquimaux Blonds.—Il est de par le monde, disait dernièrement un journal de San Francisco, en veine d'humour, d'adorables blondes qui n'ont pas encore porté des bas de soie, et n'en voudraient pas; de jolies blondes qui ne courent pas après la poudre à toilette, n'ont pas besoin de miroir, n'ont pas la passion des sucreries..

Cependant, ces charmantes blondes seraient susceptibles de

s'éprendre follement du premier galant qui viendrait leur présenter ses hommages avec une livre de saindoux.

Inutile, ajoute le journal, de songer à une hausse dans le prix de cette friandise, car, dans le pays où ces blondes vivent, il y a quatre hommes pour une femme, et les blondes sont déjà fiancées dès l'âge de cinq ans.

D'autre part il n'y a ni cour de divorce, ni procès en rupture de fiançailles ou de promesse de mariage.

Voilà ce qu'affirment W. J. Baur, de Oakland, Californie, et James R. Crawford, de Victoria, C. A.

Crawford arrivait tout dernièrement à Victoria à bord du steamer traiteur Derman, et sa première visite fut pour son ami Baur qu'il n'avait pas vu depuis qu'il avait abandonné l'expédition de Stefansson en 1917.

Baur prétend qu'il est le premier découvreur des Esquimaux blonds, et que Stefansson s'est rendu au "nord" chez ces Esquimaux pour étudier les mœurs, coutumes de ces gens-là et connaître leurs légendes.

Malgré qu'il soit natif de la Californie, Baur y trouve le climat trop accablant pour lui, après un séjour de vingt-cinq ans dans le pays arctique.

Ce fut en 1908 qu'il fit la rencontre de quatre vieux Esquimaux blonds qui, voyaient pour la première fois un homme de la race blanche.

Malgré que les soieries et ses vêtements de la dernière mode ne leur disent pas grand'chose, cependant ils portent des habits de fourrures taillés à leur façon et que leur rareté et leur valeur rendraient inabordables d'achat au capitaliste le plus cossu des Etats-Unis. Leurs hauts de chausse sont en peau de renard blanc et bleu.

D'après Baur il y en aurait une tribu d'environ 1200 individus autour de la baie Walker. Tous ont les cheveux blonds, le teint clair, les yeux bleus ou gris, les traits réguliers et sont de haute stature. Ils s'appellent *Karongiramuit* ce qui se traduit par à peu près le mot "Biberons;" non pas parce qu'ils ont l'habitude de s'enivrer, mais par rapport aux outres de gazoline qu'ils trouvèrent un jour sur leurs rives

Crawford en est à son premier voyage aux Etats-Unis depuis 1904. Le capitaine Peterson, commandant le *Herman* le cueillait l'été dernier à bord de son bateau au Cap Kellet, à la Terre de Banks, où il était resté forcement échoué, sans aucun compagnon de sa race, depuis 1917.

* * *

Le Port le plus avancé.—Du côté occidental le port le plus avancé du Canada, en face de l'Orient, est celui de Prince Rupert ou se trouve aussi le terminus le plus septentrional d'une voie ferrée, celui de notre Transcontinental. Ajoutons même que, de tous les ports de la cote du Pacifique, c'est encore celui de Prince Rupert qui se trouve le plus proche de l'orient, notamment du Japon; la traversée de l'océan y est de 300 milles plus courte que partout ailleurs sur la côte; ce qui représente à peu près une journée de moins de bateau.

* * *

Le recensement du Canada.—Le gouvernement canadien se prépare à effectuer le recensement du pays en 1921. On ignore généralement que le premier recensement des temps modernes se fit, en 1666, au Canada, qui s'appelait alors la Nouvelle-France. On possède des documents relatifs aux colons de Port-Royal (1605) et de Québec (1608); mais le recensement de 1666 fut un dénombrement systématique et nominal de la population (c'est-à-dire que chaque habitant y est nommément désigné) effectué sous le principe *de droit*, à une date ficée, donnant l'âge, le sexe, l'occupation, l'état conjugal et familial. C'est par conséquent, une véritable recensement dans le sens moderne de ce mot. Ce document, qui atteste l'existence de 3,215 âmes et couvre 154 pages manuscrites, est déposé au Bureau des Archives de Paris, mais il y en a une copie à Ottawa. Deux ans plus tard, une investigation supplémentaire était consacrée aux étendues sous culture, aux moutons et aux bêtes à cornes.

Des recensements similaires eurent lieu en Acadie (Nouvelle-Ecosse) et à Terre-Neuve en 1671. Ces opérations initiales avaient, sans doute, démontré leur utilité, car au cours des cent années suivantes, elles furent répétées plusieurs fois et étendirent graduellement leur champ d'action à toutes les colonies françaises d'Amérique.

Après la conquête britannique (1763) les gouverneurs coloniaux nous ont laissé de nombreux mémorandums sur la population et d'autres statistiques, et l'on continua à procéder au recensement —à intervalles fréquents, quoique irréguliers—des différentes contrées placées sous la domination britannique (Haut et Bas Canada, Nouvelle-Ecosse et Nouveaux-Brunswick).

Si l'on considère que les premiers recensements effectués en Europe (ceux de certains royaumes germaniques) ne remontent qu'au commencement du dix-huitième siècle, qu'en Angleterre et en France, il n'y en eut pas avant la première année du dix-neuvième siècle, ni aux Etats-Unis avant 1790, l'initiative déployée par la colonie naissante du St-Laurent, en instituant ce qui est aujourd'hui l'un des principaux instruments de gouvernement des pays civilisés, mérite d'être signalée et louangée.

* * *

Ce qu'est aujourd'hui la Syrie.—La Syrie actuelle a une étendue de 330,000 kilomètres carrés, en comprenant sous cette dénomination les territoires qui s'étendent du Taurus à l'Egypte et à l'Arabie, englobant ainsi le vilayet d'Adana et la Palestine entière. Elle a une population de quatre millions d'habitants, alors que sous la domination romaine elle avait plus de vingt millions d'habitants, les nourrissait et pouvait encore contribuer à l'alimentation de la métropole.

La Syrie n'a guère d'autres industries que celles du coton, de la soie, de l'huile et du savon.

* * *

L'Indépemdance de l'Islande.—En dehors des nombreux Etats indépendants nés de la guerre, on peut en signaler un nouveau: l'Islande. Aux termes d'une convention conclue entre le Danemarck et l'Islande, cette île forme un Etat indépendant et souverain uni au Danemarck par voie d'union personnelle. Le nouveau drapeau islandais a été arboré à Reykjavik, la capitale. L'Islande, dépendance du Danemarck, a toujours aspiré à jouir de l'autonomie. Administrée par un gouverneur, elle était représentée dans le cabinet de Copenhague par un ministre spécial et avait un parlement. l'Althing, composé de deux chambres. Désormais, une commission la représentera spécialement au Ministère des affaires étrangères Danemark et gérera tous les intérêts islandais en matière de politique extérieure et de diplomatie. Chaque légation du Danemarck à l'étranger comportera un attaché islandais. La loi constitutionnelle règlant le nouvel état de choses est entrée en vigueur le 1er décembre 1918.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Idées et figures d'aujourd'hui, par Réné Gillouin.—Librairie Bernard Grasset, éditeur, 64 rue des Saints-Pères, Paris.

L'auteur qui est déjà connu par plusieurs excellents livres, a réuni dans ce volume quelques essais parus au cours de la guerre dans diverses revues; le premier, sur la **formation du Germanisme,** le second, **Réflexions sur quelques thèmes actuels;** le troisième, **Maurras, Lemaître, Barrès,** apologistes, le quatrième sur **Emile Clermont,** le cinquième sur **Paul Claudel** et le sixième sur **M. Henri Bergson,** historien, politique et moraliste.

Ces essais, inspirés en majeure partie par les circonstances sont encore d'actualité et le lecteur attentif peut en saisir aisément l'étroite liaison qu'établit entre eux un double courant continu de méditation politique et sociale, psychologique et morale.

Société de géographie de Roumanie.—Nous recevons le Bulletin de cette société, comprenant 700 pages, pour les années 1916 à 1918.

Ce bulletin contient une magnifique conférence sur le **Peuple roumain** en français, par M. J. G. Rassat, professeur au Lycée de Nice.

Observations sur l'histoire de l'Acadie française.—de M. Moreau, Paris 1873, par M. l'abbé A. Couillard Després, M. S. R. C.

C'est au fond une réputation et une mise au point d'un livre un peu fantaisiste de M. Moreau. L'auteur qui est très documenté sur toutes les choses du Canada n'a pas eu de peine à rétablir les faits et à démontrer la partialité de M. Moreau lorsqu'il traite de l'Acadie.

C'est un livre à lire pour ceux qui veulent se renseigner à fond sur l'histoire de l'Acadie.

Le prix de la brochure est de $1.00.

Mélanges Historiques de Benjamin Sulte, compilées, annotées et publiées par Gérard Malchelosse.

C'est le volume V de la série et celui-ci est aussi intéressant que les premiers volumes.

Le tout se termine par un index général des articles publiés dans la série par l'auteur.

Nos loisirs.—Revue publiée par la librairie Bernard Grasset, Paris.

Avec l'an neuf, la revue **Nos loisirs** se renouvelle. Elle veut plaire à la jeunesse comme à l'âge mûr, à ses lectrices comme à ses lecteurs. Paraissant, dorénavant, une fois par mois, elle donnera sous la forme attrayante qui a fait son succès un ensemble plus varié et plus abondant de contes et nouvelles, d'un caractère toujours aimable et de belle humeur, mais qui saura rester de bonne compagnie. Chaque numéro comportera de nombreux articles d'actualités très richement illustrés.

Nos loisirs paraitront le 1er de chaque mois, 48 pages. Couverture en couleurs. Prix 1fr. 50.

Natives villages and village sites east of the Missisipi, by David I. Bushnell.

Cet ouvrage est publié sous les auspices du bureau de l'American Etinology de la Smithsonian Institution, des Etats-Unis. Il comporte un bon nombre d'illustrations d'un haut intérêt. Nous signalons en particulier, au frontispice, une carte manuscrite de La Harpe, des environs de 1720 et qui contient les noms des anciens villages sauvages à l'est du fleuve Missisipi. On lit sur cette carte les noms de rivière **Ouabache** ou de **St' Jérome,** rivière des **Miamis,** Fort **Louis** appelé ci-devant **Fort Crévecœur,** construit par M. de La Salle en 1679, le **Fort des Illinois,** la rivière des **Cascaikas,** la rivière à **Margot,** et à l'embouchure du Missisipi, les Isles de la **Chandeleur,**le mont de la **Harpe,** Iles **Ste-Rose,** Baie **St-Joseph.**

Toute cette partie du pays avant l'arrivée des Français en 1673 qui l'exploitèrent était habitée par des tribus sauvages.

———

L'Université des Annales.—Cette intéressante revue a changé son titre. On la désignera à l'avenir sous le nom de Conferencia.

Elle continue à publier les conférences les plus remarquables qui se donnent à Paris. A citer tout particulièrement la série des conférences de M. Louis Barthou sur **Lamartine,** et la conférence de Mde Marguerite Moreno sur l'art de dire les vers." "

———

Conferencia.—Journal de l'Université des Annales sous la direction d'Yvonne Sarcey, 51 rue Saint-George, Paris.

Depuis le 1er janvier 1920, **Conferencia** publie des conférences remarquables de M. Frédéric Masson sur l'impératrice Joséphine. A noter aussi une conférence sur **Schubert** par M. Reynaldo Hahn, une conférence du général Malleterre sur les Semeurs d'Idées. Deux autres conférences sur le Théâtre de Beaumarchais, spécialement sur le type de Figaro crée par lui.

Toutes ces conférences sont illustrées d'abondantes gravures.

———

Ouvrages publiés par la librairie P. Téqui, libraire éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris, et également en vente à la libraie Garneau, de Québec.

Abbé LEMOINE.—**Je crois en Jésus-Christ.** 1 vol. in-8o écu de 600 pages, prix: 6 fr.

Cet écrit, qui est la suite de "**Je crois en Dieu**" du même auteur, est encore un beau livre. C'est une vie méditée et expliquée du Sauveur. L'auteur en parcourt un à un les grands événements de l'Annonciation à la Résurrection et, puisant dans la richesse infinie de l'Evangile, il en commente l'ensemble et le détail autant avec son cœur qu'avec sa raison. Il n'y a rien ici d'artificiel; en n'y trouvera pas une page qui n'ait été vécue; pas une ligne, pas un mot qui n'ait été senti. C'est là la très réelle originalité de cet ouvrage et par quoi il se distingue de tant d'autres.

Voici les principales parties de l'ouvrage: L'Avènement de Jésus-Christ: Annonciation, Noel, Epiphanie, etc... — La divinité de Jésus-Christ: ses déclarations, ses miracles, ses témoins. — La doctrine de Jésus-Christ: le Royaume des Cieux. — La vie parfaite. — La passion de Jésus-Christ. — Le triomphe de Jésus-Christ : La Résurrection. — L'Eglise.

———

Mgr de GIBERGUES, **La Crise de la Natalité devant la Conscience Catholique.**

Passant en revue les solutions ordinairement apportées à la crise de la natalité l'auteur en montre l'insuffisance et signale le seul remède pleinement efficace: la **Religion.** Celui qui refuse d'accomplir son devoir est placé en face du crime qu'il commet contre la France, contre Dieu, contre le prochain. Et jamais la gravité de ce crime n'a été mise en plus de clarté, ni présentée d'une façon plus profonde et plus saisissante.

J. DEMEURAN.—**Le Droit Canon des Laiques,** d'après le nouveau code. 1 vol. in-16 raisin de 251 pages, cartonné 5 fr.(majoration comprise), Franco, 5 fr. 25.

Les laïques soucieux de connaître l'organisation de l'Eglise et l'ensemble des lois qui les intéressent, se souvenant qu'au **for externe** nul n'est présumé ignorer la loi, liront avec profit cet ouvrage spécialement écrit pour eux et qui emprunte ses divisions au **Code Canonique.**

Composé avec méthode et précision ce livre leur permettra d'avoir une religion mieux éclairée et un catholicisme plus conscient.

L'auteur a voulu que la lecture en fut aisée à tous égards. Il a, dès le début, exposé par tableaux le plan de l'ouvrage, que termine une table alphabétique. Le format est facile à manier: les caractères sont bien noirs et d'une grande netteté: la reliure souple est très soignée.

Mgr. GIBIER, évêque de Versailles.—**Les Temps Nouveaux, le Relèvement national.** 1 vol. in-19 de 600 pages. Prix: 5 francs; franco 5 fr. 40.

Oserons-nous dire que ce livre est peut-être le plus remarquable qui soit sorti de la plume de l'évêque de Versailles. Y a-t-il un sujet plus immédiatement pratique que le relèvement national, et Mgr. Gibier dont le sens est si averti, n'était-il pas admirablement qualifié, pour le traiter. Qu'on juge de l'intérêt de ces pages par les titres éminemment suggestifs des chapitres. — Première partie.—**Ceux qui ne peuvent pas nous relever.**—Les Aveugles.—Les Négateurs. — Les Sceptiques. — Les Sectaires. — Les Arrivistes. — Les Jouisseurs. — Les Corrupteurs. — Les Utopistes. Les Insouciants. — Les Timides. — Les Découragés. — Les Inutiles. — Les Routiniers. — Les Intransigeants. — La Femme inférieure à sa mission.

Deuxième partie. **Ceux qui nous relèveront.**—Nos morts. — Les Saints. — Les Apôtres. — Les Convaincus. — Les Bienveillants. — Les Laborieux. — Les Educateurs. — Les Chefs de famille. — La Femme chrétienne et française.

Chanoine MILLOT.—**Mariage. — Célibat. — Vie religieuse.** In-12. Prix : 4 fr. 85.

M. Millot a écrit ce volume pour les jeunes filles qui se demandent anxieusement l'emploi qu'elles feront de leur vie. Jusqu'ici, dans les livres sortis de sa plume sur cette question de la vocation, l'auteur ne s'était placé qu'au point de vue spécial de la vie religieuse. Ici l'auteur envisage successivement les différentes vocations: Mariage, Célibat, Vie Religieuse. C'est une suite d'entretiens, à la fois élevés et pratiques, suivis de traits intéressants, se rapportant au sujet. Les lectrices de ce livre seront nombreuses, parce qu'elles trouveront dans ses pages la lumière dont elles ont besoin pour s'éclairer dans la grave affaire de leur vocation.

Abbé ROUZIC.—**Le Renouveau Catholique. Les Jeunes pendant la guerre.**—1 volume in-12. Prix 3 fr. 50.

Tables des Matières. — I. Comment ils se préparent. — II. — Comment ils partent. — III. — Comment ils écrivent. IV. — Comment ils pensent. — V. Comment ils aiment. — VI. Comment ils sont chrétiens. — VII. Comment ils sont apôtres. — VIII. Comment ils se battent. — IX. Comment ils commandent. — X. Comment ils se reposent. — XI. Comment ils souffrent. — XII. Comment ils meurent. — XIII. Comment ils sont pleurés. — XIV. Comment ils se survivent. — XV. Comment ils sont victorieux. — XVI. Comment ils regardent l'avenir. — Epilogue.

R. P. DEHON.—**La Vie Intérieure,** ses principes — ses voies

diverses, d'après les meilleurs auteurs ascétiques. 1 vol. in-12. Prix: 6 fr. 55.

Le R. P. Dehon nous donne cette étude très complète, et aussi utile qu'intéressante sur la vie intérieure. Pour faire ressortir l'opportunité de ce travail, il nous suffira de dire qu'il réunit les témoignages des saints à ce sujet en les reliant par un fil conducteur. C'est un trésor où abondent les pierres précieuses que l'auteur s'est contenté de réunir et d'enchasser. Il semble qu'en méditant ces pages, on se sentira porté vers cette vie intérieure, qui a les promesses de l'amitié divine et des joies les meilleures pour cette vie et pour l'autre.

Le relèvement du commerce extérieur de la France, par S. Marcovici, diplomé de l'Institut commercial d'Anvers, Librairie Marcel Rivière & Cie, 31, rue Jacob, Paris.

Ce livre qui fut écrit avant l'armistice, voit aujourd'hui les thèses de son auteur entrer dans le domaine des faits.

Il préconisait une réorganisation de nos méthodes d'expansion économique et voici l'Office du Commerce extérieur et le corps de nos attachés commerciaux doués d'un statut nouveau; il réclamait la formation d'une banque spécialisée dans les affaires d'exportation et voici que le Parlement, avant de se séparer, a ratifié les statuts de la Banque Nationale du Commerce extérieur. Et ainsi des autres vues exposées dans, cette ouvrage.

La Guerre des Gaz, par les Docteurs Paul Voivenel et Paul Martin Préface de M. Paul Bourget, de l'Académie Française.

La Grande Guerre a été une guerre de savants. Or, c'est toute l'histoire de la guerre des gaz que résument ici deux praticiens qui ont lutté contre elle en ligne et dans les ambulances. Gaz d'explosion, gaz suffocants, gaz vésicants sont étudiés scientifiquement tour à tour, ainsi que leurs moyens d'émission et de protection. Mais la technique scientifique est habilement camouflée. Et cet ouvrage documentaire prend l'allure d'un carnet de route, d'un récit de combat. d'une chronique d'ambulance, pleins de pittoresque et de vigueur critique aussi, car les docteurs P. Voivenel et P. Martin n'hésitent pas à faire la charge vengeresse de tous les grotesques du service de santé hommes et femmes. M. Paul Bourget a honoré ce beau livre d'une éloquente préface. Un vol. in-18 jésus (185 à 117) à 5 francs net. La renaissance du Livre, 78, Boulevard Saint-Michel, Paris.

Les Annales—A noter dans le No du 17 août une étude de Paul Gaulthier, sur les **Plaies à guérir.**

C'est une fort spirtuelle critique du formalisme qui sévit en France.

En France, on sacrifie tout à la forme. "Formalistes, dit l'auteur, nous le sommes dans nos rapports quotidiens. Bien qu'il n'existe officiellement plus de classes sociales, elles sont, sans qu'aucun signe visible les distingue, aussi vivantes que jamais."

Le formaliste éclate partout: au parlement, dans l'administration de la justice, dans toutes les institutions.

L'abus des formalites est apparu surtout dans toute son horreur pendant la guerre, alors que par une série de décrets oiseux on a fait subir des lenteurs interminables aux projets les plus importants pour la prospérité publique.

Dans **L'Université des Annales,** 51 rue St-Georges, Paris, on remarque une série de conférences sur l'interprétation des grands rôles classiques. Ces conférences sont données par les meilleurs artistes de la Comédie française. Quelques-unes de ces interprétations portent sur les rôles des plus grands personnages mis en scène par Corneille, Racine et Molière.

129

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



131

Vol. 14—No. 3 Mai-Juin-Juillet-Aout 1920

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIÈGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1920



NOTRE REVUE

La crise du papier sévit toujours à l'état aigü. Elle a déjà eu pour conséquence d'obliger bon nombre de journaux à réduire leur format. Elle affecte également nos revues et la plupart d'entre elles ont déjà décidé de ne pas paraître durant la vacance, c'est-à-dire durant les mois de juillet et août. Nous allons suivre cet exemple et notre revue, comme toutes les autres, ne paraîtra point avant le mois d'octobre.

Nous regrettons d'avoir à prendre cette détermination, mais vaut mieux, après tout, ce sacrifice que celui d'être obligé de réduire le format de notre revue et de hausser le tarif d'abonnement. Qu'on nous permette d'ajouter que lorsque l'équilibre des choses sera rétabli, notre revue reprendra régulièrement sa publication tous les deux mois.

LE BASSIN DU GRAND FLEUVE MACKENZIE

LES GRANDS LACS.—LE LAC ATHABASKA.—LE GRAND LAC-DES-ESCLAVES.—LE GRAND LAC DE L'OURS.—AUTRES GRANDS LACS.—EAUX NAVIGABLES.

VII

Le lac Athabaska.—De tous les grands lacs du bassin Mackenzie, le lac Athabaska est celui qui est situé le plus au sud de tout le système. Il est long, comparativement étroit par rapport à sa longueur, et suit une direction est-nord-est. Sa longueur est de 195 milles (65 lieues). Sa plus grande largeur est de 35 milles (11.2 lieues). Il a une ligne de côtes de 520 milles (173.1 lieues) qui renferme une superficie totale de 2,900 milles carrés (966.2 lieues carrées). Il occupe une vaste dépression le long de la ligne de contact entre les formations horizontales de grés Kyouinaouan et les schistes et gneiss précambriens. Sa surface est à une altitude de 695 pieds au-dessus du niveau de la mer, mais on n'en a jamais établi la profondeur.

La rive sud du lac présente une ligne assez droite et se métamorphose plus ou moins abruptement en une grande plaine sablonneuse, dont l'altitude maxima est de 500 pieds au-dessus du niveau du lac. La rive nord-est rocheuse, bien échancrée de baies et frangée de centaines d'îlots. Le pays au nord du lac est formé de montagnes rocheuses en succession irrégulière qui, à la baie Black atteignent une hauteur de 800 pieds au-dessus du lac.

La ligne de division entre le lac Athabaska et le Grand lac des Esclaves n'est qu'à quelques milles au nord du lac Athabaska ; par conséquent, il y a peu de cours d'eau qui lui arrivent du nord, et ceux qui s'y trouvent sont courts, rapides et pas du tout navigables.

Au côté sud, les cours d'eau, quoique plus larges, sont petits, et il n'en est pas un seul qui soit navigable sur une distance quelque peu étendue, à l'exception de la rivière du-Vieux-Fort. Les principaux cours d'eau qui pénètrent dans la région sont la rivière à la Pierre ou Black (*Stone or Black river*) à l'extrémité est, et la rivière Athabaska à l'extrémité ouest. Aux époques de ses débordements, la rivière de la Paix se jette aussi dans le lac par l'intermédiaire de la rivière des Quatre-Fourches, mais, en temps normal, cette rivière ainsi que celle du Rocher restent à l'écart du lac.

Autrefois, le lac Athabaska se prolongeait beaucoup plus loin à l'ouest dans les bassins du lac Mammaoui et du lac Claire, mais les rivières

Athabaska et de la Paix se sont graduellement créés des deltas à leur embouchure, en isolant ainsi ces deux lacs du lac Athabaska.

Vers l'extrémité est du lac l'eau est claire et pure, mais, à son extrémité ouest, elle devient trouble à cause des matières végétales et autres que la rivière Athabaska lui apporte.

Le lac Athabaska n'est généralement pas libre de glaces avant la mi-juin ; et commence à se couvrir de glaces à bonne heure en octobre. A son extrémité ouest, cependant, à l'embouchure de la rivière Athabaska, il est libre à bonne heure en mai.

Le Grand lac des Esclaves.—D'après Cameron, ce lac a une superficie totale, y compris ses iles, de 12,000 milles carrés (4,000 lieues carrées) et tient la quatrième place dans la liste des grands lacs du continent ; ceux qui le dépassent en superficie sont le lac Supérieur, le lac Huron et le lac Michigan. On n'a pas encore fait de relevé complet de sa ligne de côtes, mais on estime sa longueur à 288 milles (96 lieues) et sa plus grande largeur dépasse 60 milles (20 lieues).

Originairement, il avait la forme d'une grande croix, dont un bras pénétrait à l'est dans le plateau laurentien, deux autres s'étendaient nord et sud le long de la ligne de contact entre le plateau laurentien et les couches horizontales de roches sédimentaires des bas-fonds, et un quatrième se déployait à l'ouest par-dessus les roches plates des bas-fonds. Le bras du sud se dirigeait du côté sud vers le haut de la vallée de la rivière des Esclaves, mais aujourd'hui il est envahi par les débris qui lui arrivent par cette rivière.

Très irrégulière la ligne de la partie est du lac ; on y rencontre aussi de nombreux îlots de roches. Ses rives s'affirment en fortes saillies rocheuses et boisées ici et là ; du côté nord, elles se dressent à une hauteur de 1,000 pieds au-dessus du lac. Du même côté, la rivière de la Gelée Blanche (*Hoarfrost river*) se jette dans un précipice de 60 pieds de profondeur, et, à l'extrémité-est, la rivière Lockhart entre dans le lac après un cours semé de rapides depuis le lac Artillerie.

Du côté sud, le seul affluent important est la rivière Taltson qui accoste le lac près de la rivière des Esclaves et égoutte la plus grande partie de la région entre ce bras du lac et le lac Athabaska.

Le bras septentrional du lac a plus de cent milles de longueur, mais est rétréci et constellé d'îles. Ses rives sont rocailleuses et nulle part ne sont bien élevées. La rivière du Couteau-Jaune et la rivière Grandin sont les deux seuls cours d'eau de quelqu'importance qui se jettent dans le lac, et ni l'une ni l'autre ne sont navigables, si ce n'est en canot.

Le bras occidental du lac présente une bien plus grande nappe d'eau que tous les autres bras ; on n'y voit pas d'îles ; sa rive sud ondule genti-

ment, est peu élevée et est bordée de grèves excessivement caillouteuses, que l'on trouve de plus en plus encombrées de bois en dérive, à mesure que l'on avance.

La rive nord est plus inégale. Elle est dentelée de plusieurs baies profondes.

Ce bras est bordé de chaque côté par une contrée plate et boisée qui du côté sud, à quelques milles dans l'intérieur, se fait onduleuse, forme des collines basses, aux sommets arrondis.

L'eau du Grand lac des Esclaves, à l'est et au nord, est claire et probablement profonde. Dans le bras ouest, cependant, elle est basse et rarement parfaitement limpide, parce que les matières sédimentaires charriées par la rivière des Esclaves restent en suspension et graduellement se trouvent emportées vers l'ouest à la tête du fleuve Mackenzie.

La glace se forme dans ce lac, le long des rivages, vers la mi-octobre, mais le milieu du lac reste souvent libre jusqu'à la fin de novembre. Au printemps à bonne heure, en juin, il se crée des chenaux dans la glace le long des rives, mais, dans le corps du lac la glace persiste souvent jusqu'au 1er juillet, et parfois plus tard dans le bras de l'est.

Le Grand lac de l'Ours.—Ce lac, comme taille, est le second des grands lacs du bassin Mackenzie. Il a une superficie de 11, 400 milles carrés (3,800 lieues carrées) ; ses côtes n'ont jamais été complètement ou exactement explorées, et quant au relevé de son cours, il faut s'en remettre à celui de Sir John Richardson, en 1825 et 1826, et, à celui de J. M. Bell en 1900. Très irrégulier de forme, il est constitué par la réunion de cinq cours d'eau en un centre commun ; son plus grand diamètre va de l'est à l'ouest et mesure environ 170 milles (56.2 lieues). Dans une direction nord-est, du fond de la baie Keith, jusqu'à l'extrémité de la baie Dease, il a à peu près la même étendue.

On n'a jamais pu établir exactement la plus grande profondeur du lac. Bell a fait un sondage dans la baie Smith et a dévidé 281 pieds de ligne, sans atteindre le fond ; Richardson dit qu'il a fait un sondage de 45 brasses dans la baie McTavish et n'a pu toucher fond.

Règle générale, les bords du lac sont bas. Des chaînes de montagnes atteignant près de mille pieds d'altitude, occupent cependant la péninsule entre les baies McVicar et Keith, entre les baies Richardson et Smith. Les rives de la baie McTavish consistent en hardies projections de roc qui souvent sortent à pic du fond de l'eau et s'élancent à des centaines de pieds de hauteur. Les rives sud et ouest sont bien boisées. Les grèves se composent surtout de sable et gravois et sont ordinairement dépourvues de grands bois, mais sont bien tapissées de saules, d'arbustes et d'herbages aquatiques.

La plupart du temps, ces espaces dénudés de fortes essences forestières n'ont que quelques centaines de verges de largeur, mais dans les baies, la forêt s'étend jusqu'au bord de l'eau.

Le bassin d'égouttement du lac est petit comparativement à la taille du lac lui-même ; il s'ensuit qu'il n'y a que fort peu de cours d'eau qui s'y jettent, et encore sont-ils rapides et peu étendus. . Ses tributaires les mieux connus sont la rivière Dease, au fond de la baie de ce nom, et la rivière Camsell, à l'angle sud-est de la baie McTavish.

Les eaux du Grand lac de l'Ours sont d'un bleu tendre et tellement claires et transparentes que, d'après Richardson, on peut y jeter un morceau de toile blanche et l'apercevoir encore à 90 pieds de profondeur.

La glace se forme à bonne heure en octobre sur les rives et dans les baies du lac, mais le centre du lac ne se congèle pas avant le commencement de décembre. La décharge du lac cependant, reste fréquemment libre durant tout l'hiver. Vers la mi-juin, la glace commence à se désagréger sur les rives, mais, il arrive que les glaces flottantes au milieu du lac gênent la navigation jusqu'à la fin de juillet.

Autres grands lacs.—Il est dans le bassin d'autres nappes d'eau qui, pour ne pas avoir comme étendue l'importance des grands lacs, n'en sont pas moins d'une taille digne de sérieuse considération. Tels sont les lacs Mackay, Aylmer et Clinton-Colden, ainsi que le lac à-la-Martre.

Le lac Mackay est situé au nord du Grand lac des Esclaves, à la lisière des Terres Stériles. Il fut découvert en 1890 par Warburton Pike qui, dans *Barren Grounds of Northern Canada,* 1892, page 58, lui donne environ 100 milles de longueur, après en avoir parcouru une cinquantaine de milles. La physionnomie du lac se caractérise par une série de longues pointes et un grand nombre d'îles. Ses rives, boisées ça et là au sud, sont complètement dénudées au nord. Elles ont généralement rocheuses, et, vers l'extrémité nord-est du lac, les montagnes se groupent en chaînes régulières.

Les lacs Aylmer et Clinton-Colden ne sont séparés l'un de l'autre que par un mince détroit connu sous le nom de Détroit de la Montagne de Sable (*Strait of the Sand Hill*). Ensemble, leur longueur totale est, dit-on, d'environ cent milles et leur plus grande largeur, trente milles. Leurs rives sont basses, en pente, et n'atteignent qu'une hauteur de 80 à 100 pieds ; les îles y sont en grand nombre. A part cela, les rives n'ont pratiquement pas de bois, ce qui s'explique facilement, attendu que les deux lacs se trouvent situés dans la circonscription des Terres Stériles.

Le lac à la Martre, au nord-ouest du Grand lac des Esclaves, est aussi une grande nappe d'eau, mais on n'en a pas encore défini les proportions ni les traits caractéristiques.

Le Petit lac des Esclaves a 61 milles de long ; sa longueur maxima est de douze milles. Il embrasse une superficie de 484 milles carrés (161.1 lieues carrées). Il est loin d'être profond ; il n'a pas plus de dix pieds de profondeur à eau basse.

Cette description, forcément abrégée, des rivières et lacs du bassin du Mackenzie, ne serait pas complète sans une nomenclature des cours d'eau navigables de cette partie du pays. Voici cette nomenclature :

Eaux navigables du bassin du fleuve Mackenzie

Section du fleuve Mackenzie.

Rivière Mackenzie, au dessous du Grand lac des Esclaves	1,200	milles
Rivière Peel jusqu'à l'embouchure de la rivière-des-Vents	250	"
Rivière de l'Ours.	90	"
Grand lac de l'Ours, ligne côtière.	1,360	"
Rivière du Liard.	440	"
Grand lac des Esclaves, ligne côtière.	1,440	"
Rivière des Esclaves, depuis Fort Smith jusqu'au Grand lac des Esclaves.	200	"
Total.	4,980	"

Section du lac Athabaska

Rivière des Esclaves, du lac Athabaska jusqu'à Fort Fitzgeratd.	100	"
Rivière de la Paix, de la rivière des Esclaves à la chute Vermillon.	220	"
Lac Athabaska, ligne côtière.	560	"
Rivière Athabaska, du lac Athabaska au fort McMurray	170	"
Rivière Eau-Claire.	80	"
Total.	1,130	"

Section de la rivière de la Paix.

Rivière de la Paix, de Hudson Hope à la chute Vermillon	550	"

Section de la rivière Athabaska.

Rivières Athabaska, des Grands Rapides à la rivière McLeod.	325	"
Petite rivière et Petit lac des Esclaves.	115	"
Total.	440	"
Total pour tout le bassin Mackenzie.	7,100	"
ou à raison de 3 milles à la lieue.	2,366.2	lieues

Dans la section de la rivière et du lac Athabaska, il y a environ 440 milles (146.2 lieues) de cours d'eau navigables pour les bateaux à vapeur tirant deux pieds d'eau, cette section se trouve séparée de la section du lac Athabaska par 90 milles de rapides dans la rivière Athabaska, qui s'étendent des Grands Rapides jusqu'au fort McMurray ; cette partie est difficilement navigable, même pour des chalands et des canots.

La section de la rivière de la Paix, longue de 550 milles (183.1 lieues) et s'étendant de Hudson Hope en descendant jusqu'à la chute Vermillon, est navigable pour des bateaux à vapeur tirant deux pieds et deim d'eau. La rivière Wabiska, qui n'est pas mentionnée dans la nomenclature ci-haut, est, dans cette section, un affluent de la rivière de la Paix. D'après McConnell, elle serait navigable pour de gros bateaux à vapeur sur une distance de 150 milles. Cette section est interrompue à son extrémité supérieure par le cagnon de la rivière de la Paix, où la rivière s'engouffre dans les Montagnes Rocheuses et se trouve séparée de la section du lac Athabaska par les rapides connus sous le nom de chute Vermillon, où le cours d'eau exécute un saut d'environ 25 pieds. Cette obstruction pourrait être assez bien réduite, de façon à faciliter aux bateaux à vapeur le passage de la section de la rivière de la Paix à celle du lac Athabaska.

La section du lac Athabaska offre aux bateaux d'un tirant de deux pieds et demi un parcours navigable de 570 milles (190 lieues) de longueur, et une navigation cotière d'environ 560 milles (186.2 lieues) de long sur le lac Athabaska, en tout 1,130 milles (376.2 lieues). Cette section est séparée de celle de la rivière MacKenzie par une série de rapides sur la rivière des Esclaves, longue de 16 milles, puis par une chûte de 125 pieds de hauteur. Cette interruption de la navigation est aujourd'hui corrigée par un chemin carossable entre le fort Fitzgerald et le fort Smith, mais ordinairement les chalands et autres petites embarcations sautent les rapides avec néanmoins quatre courts partages.

La section du Mackenzie est de beaucoup la plus importante de toutes celles qui ont été énumérées jusqu'ici. Elle embrasse une étendue d'environ 4,980 milles (1,660 lieues) de rivières et lacs connus, dans lesquels on trouve une profondeur d'eau variant de deux à six pieds. Cette section renferme tous les principaux cours d'eau depuis le fort Smith, en descendant, jusqu'à la côte le l'océan Arctique, distance de 1,500 milles (500 lieues) présentant une profondeur moyenne de cinq pieds d'eau. Ce parcours, y joint la ligne côtière du grand lac des Esclaves, longue de 1440 milles (440 lieues) et une petite partie de la rivière Peel, est le seul de la section qui soit utilisé aujourd'hui par les bateaux à vapeur,

ayant un fort tirant d'eau. Ce qui reste des eaux navigables de la section ne peut accomoder que les bateaux à vapeur d'un faible tirant.

La rivière du Liard est obstruée vers le bas par un fort rapide que, cependant, des bateaux à vapeur bien actionnés et tirant peu d'eau pourraient remonter à l'aide de la cordelle ; ce qui donnerait sur cette rivière un cours d'eau navigable de 440 milles (146.2 lieues).

La grande rivière de l'Ours, longue de 90 milles, présente aussi à mi-chemin un rapide à eau basse, qui pourrait être remonté de la même façon. Cette obstruction enlevée ou maîtrisée, tout le grand lac des Esclaves, avec une ligne côtière d'environ 1360 milles (453.1 lieues) d'étendue, se relie au système du Mackenzie.

La rivière Peel est navigable pour les bateaux à vapeur d'un faible tirant, depuis la rivière Mackenzie jusqu'à l'embouchure de la rivière des Vents.

Le fleuve Mackenzie a nombre d'autres tributaires peu ou point connus, mais qui, après exploration, pourraient offrir des facilités de navigation sur certaines distances. A citer, par exemple, la petite rivière du Buffle, la rivière au Foin, la rivière des Saules, la rivière Peau-de lièvre, la rivière Rouge Arctique et quelques autres.

N. LEVASSEUR.

AU LAC WINNIPEG, 1734

La seconde année (1732) de la Vérendrye dans le Nord-ouest, nous le trouvons du côté sud du lac Minitie ou des Bois, construisant un fort qui porta le nom de Saint-Charles, nom de baptême de M. de Beauharnois, gouverneur général du Canada. Ces forts n'étaient pas les premiers bâtis par les coureurs de bois. Mentionnons les plus anciens :

1678.—Charles de Grezolon de la Tourette érige le fort Caministigoya à l'entrée du lac Nipigon, où la Vérendrye se mettait en rapport avec les sauvages de la rivière Rouge vers 1730.

1684.—La Tourette construit le fort la Tourette, au lac Nipigon, à l'entrée de la rivière Ombabiha.

1685.—Le même construit le fort dit des Frourgris, au lac Nipigon, près des fourches des rivières Kinagami et Albany.

1688.—Jacques de Noyon, Canadien, hiverne au lac des Bois et s'en retourne au Canada sans construire ni poste ni maison durable.

1717.—Zacharie Robutel de la Noue, Canadien, construit un poste à la rivière Kaministigoya et lui donne ce nom, qui fut changé pour celui de Trois-Rivières et, sous le régime anglais, on l'appela Fort William qui se conserve encore. Peu après 1717, le même la Noue fonda le poste de Tékamaniounen, non loin du lieu où fut plus tard le fort Frances. Ce poste n'a pas d'histoire connue.

1718-1720.—Le même explorateur place un fort au Grand Portage, à l'entrée de la rivière Pigeon, un endroit des plus importants par la suite. Le Grand Portage donne entrée au lac la Pluie, qui mène au lac des Bois et de là on atteint la rivière Winnipeg.

1731.—La Vérendrye élevant son fort Saint-Pierre à la décharge du lac la Pluie, dans une anse de la rivière la Pluie, un peu à l'est du futur fort Frances, employa pour cet ouvrage Christophe Dufros de la Jemmeraie, son neveu.

1732.—Le fort saint-Charles, au lac des Bois, à sept lieues de l'île au Massacre, à l'entrée de la petite rivière de l'Angle, rive nord, et à quelques arpents de l'île de la Famine, à quatre-vingts lieues du futur fort Frances, prenait son nom du Père Charles Mesaigner, compagnon de la Vérendrye, tout autant que de Charles de Beauharnois.

Cette année 1732, la Vérendrye plaça un poste à la Fourche-aux-Roseaux, six milles plus bas que la ville actuelle de Selkurk—C'est là que mourut la Jemmeraie trois ou quatre ans plus tard.

Le fort Saint-Charles éloignait les hommes de la Vérendrye de cent

trente lieues du lac Supérieur et les rapprochait à soixante-dix lieues du lac Winnipeg.

Le lac des Bois renferme nombre d'îles. C'est un bassin irrégulier de vingt-cinq lieues de travers en tous sens, dans lequel s'égoutte une vaste contrée. Du côté du lac Supérieur, on y arrive par une suite de rivières et de lacs, passant trente chutes ou rapides. La sortie vers le nord-ouest se fait par la rivière Winnipeg, très tortueuse, longue de cinquante-cinq lieues, comptant au moins trente chutes ou rapides et la plupart de ces derniers sont impraticables aux canots. La rivière finit au lac Winnipeg.

L'automne de 1734, le fils aîné de la Vérendrye éleva un fort à la sortie de la rivière Maurepas (rivière Winnipeg aujourd'hui) sur sa rive nord, un peu plus bas que le futur fort Alexandre, celui-ci sur la rive sud. On donna le nom du ministre des colonies, Maurepas, à ce nouveau jalon.

Les coureurs de bois étaient à deux cents lieues du lac Supérieur. La Vérendrye avait exécuté une avance plus grande et plus rapide que personne n'aurait cru possible. Il se voyait enfin sur la rive orientale de cette nappe d'eau que les récits des Sauvages, au Nipigon, décrivaient (1730) comme la clef géographique d'un monde sans fin s'étendant vers l'ouest, mais plus la tête de l'expédition se portait au loin, plus le corps s'allongeait le long de la route, plus les difficultés devenaient impératives. Au lieu de conduire un noyau d'hommes capables de le seconder partout et en toute circonstance, la Vérendrye était obligé à des soins multiples pour entretenir sa ligne de communication d'un comptoir ou poste à l'autre, gouverner la traite, voir à l'approvisionnement des magasins et de sa troupe. Sans l'aide de ses quatre fils, et de son neveu, qui agissaient comme ses lieutenants, l'entreprise manquait sur tous les points. La Jemmeale semble avoir eu surtout la direction des partis de voyageurs qui portaient les fourrures à Montréal et retournaient avec des marchandises et autres articles nécessaires aux hommes et à la traite.

Le gouvernement de la Nouvelle-France s'était proposé d'écrire de nouveau à Versailles du moment où la Vérendrye serait parvenu au lac Winnipeg, et de solliciter les secours indispensables à la poursuite de son oeuvre. Il tint parole et représenta au ministre que l'effort suprême étant fait de la part des particuliers, il devenait comme impossible de passer outre-faute de moyens pécuniaires, et que l'on espérait obtenir des secours du roi. Le lac Winnipeg est plus éloigné qu'on ne l'avait cru d'abord, disait M. de Beauharnois à la cour. Les dépenses pour y parvenir ont dépassé tous les calculs, mais si le trésor fournit trente mille francs, la Vérendrye s'engage à pousser jusqu'à l'océan Pacifique.

Ceci nous montre où en étaient les connaissances sur la géographie du continent.

La Vérendrye avait envoyé assez de fourrures à ses associés pour produire de bons dividendes, puis il avait sacrifié ses propres bénéfices, ainsi que ceux de ses enfants pour l'avantage de l'entreprise. Enfin, la traite, prenant la forme d'une dépense plutôt que celle d'un revenu, il s'était mis dans les dettes au montant de quarante-trois mille francs. Harcelé par ses équipeurs très peu sensibles au charme des découvertes, il lassait leur patience à force de s'éloigner dans lesterres, tandis qu'il était plus aisé de faire un commerce lucratif autour du lac Supérieur ou même au Nipigon. Pris entre ces deux situations opposées : le trafic et les découvertes, il faisait bonne contenance et continuait de s'enfoncer. Trente mille francs, c'était les deux tiers de ce que la Vérendrye avait sacrifié de sa part. Il reçut du roi une réponse défavorable et persista dans sa marche. Alors, les associés, les créanciers murmurèrent. N'importe ! La Vérendrye était lancé, il ne devait pas s'arrêter encore de neuf ou dix ans.

BENJAMIN SULTE.

LE CAPITAINE AMUNDSEN AU PAYS CIRCUMPOLAIRE

On sait que le capitaine Roald Amundsen a entrepris de franchir la crète du globe au pôle nord, comme il l'a fait du côté du pôle antarctique.

On n'avait pas eu de nouvelles de son aventureuse expédition depuis le 1er septembre 1918, alors qu'il était à l'île Disko, dans la Mer Blanche, à approvisionner d'huile et de victuailles sa goëlette à voiles et à vapeur, la *Maud.*

La principale tactique d'Amundsen était, tout en la dirigeant, de se laisser entrainer à la dérive avec sa goëlette par les glaces jusqu'au moment propice où il pourrait franchir le sommet de la terre au septentrion.

Sans nouvelles de lui depuis dix-neuf mois, on le croyait perdu, lorsqu'en date du 1er avril 1920, le *Star,* de Montréal, publiait le câblogramme suivant, de Londres :

"Après être restée prisonnière pendant deux ans dans les glaces circumpolaires, l'expédition du capitaine Roald Amundsen s'apprête à filer du côté du pôle nord l'été prochain".

C'était Amundsen lui-même qui annonçait la nouvelle dans une dépêche adressée à Christiana, en ajoutant que l'expédition avait hiverné à l'île Alon, en Sibérie.

La dépêche disait de plus que deux membres de l'expédition s'étaient mis en route pour revenir à la civilisation, mais qu'on n'avait pas encore entendu parler d'eux. De l'île Disko, Amundsen comptait s'en aller à la dérive jusqu'à certaines nouvelles îles situées au large et à l'est de la Sibérie.

Une fois rendu à ces îles, il se laissait encore emporter à la dérive et franchissait le pôle nord.

Pour son équipement, Amundsen a deux aéroplanes qu'il avait l'intention d'utiliser pour traverser le sommet des mondes, dès qu'il constaterait qu'il ne lui serait plus possible de continuer sa route à la dérive.

Au mois d'août 1919, on rapporta que sa goëlette *Maud,* enserrée qu'elle était dans les glaces, s'en allait quelque part au nord de la Sibérie occidentale. Cependant, ces nouvelles plus ou moins précises de l'expédition polaire du capitaine Amundsen n'ont pas manqué de provoquer tout un débat dans le monde des explorateurs du pays polaire.

Une dépêche de Copenhague, capitale du Danemark, en date du jeu-

di, 22 avril, nous apprenait que ce jour-là même, un explorateur arctique, le capitaine Ejnor Nikkelzn disait au cours d'une entrevue, qu'il ne partageait pas l'opinion du Dr Fritzjof Nansen qu'il était possible au capitaine Amundsen d'atteindre le pôle nord à partir de Point Barrow en se laissant entrainer à la dérive par la glace.

Le capitaine Nikkelzn a soutenu tout le contraire, en affirmant qu'Amundsen aurait les courants contre lui. Il ajouta alors que son impression personnelle était qu'Amundsen avait définitivement abandonné son projet de traverser le pôle nord et qu'il avait dû rebrousser route pour se ravitailler et peut-être faire une nouvelle tentative. Mais il assura qu'Amundsen alors ne repartirait pas de Point Barrow.

Le capitaine Robert A. Bartlett, qui commandait le navire de Peary, le *Roosevelt,* lors de la découverte du pôle nord, a exprimé l'idée qu'il a pu arriver un accident au navire d'Amundsen, et que celui-ci a été forcé de se rendre à pied à Anadir en Sibérie, que sa goëlette est peut-être perdue ou qu'Amundsen lui-même s'est trouvé aux prises avec les plus grandes difficultés. Suivant lui, depuis son départ le 1er septembre 1918 de l'île Disko dans la Mer Blanche, après dix-neuf mois de course, Amundsen devrait déjà avoir atteint quelque point entre le cap Chelsukin sur la côte de la Sibérie au nord-est, et le pôle nord, et se trouver ainsi à sept cents milles du pôle. Telles ont été jusque là les hypothèses des explorateurs arctiques.

Mais voici qu'une dépêche de Washington en date de mardi, 27 avril, nous dit, sur la foi d'une dépêche reçue d'Anadir, en Sibérie, à la Station radiotelique de Cordova, dans l'Alaska, qu'Amundsen s'est mis en route pour Nome, aussi dans l'Alaska.

Sa goëlette *Maud* serait dans la glace près de l'embouchure de la rivière Kolima. De Nôme, Amundsen devait repartir pour Seattle.

Une dépêche subséquente de Londres en date du 1er mai dit qu'Amundsen n'a pas abandonné son expédition polaire ; loin de là, après un séjour à Nome, il a l'intention d'entrer dans les champs de glace qui enserrent l'île Wrangel au large de la côte nord-est de la Sibérie orientale, puis de se laisser emporter à la dérive à travers le pôle nord.

La dépêche vient de Christiania.

Le "Times", de Londres, publie en même temps un message, sans date, mais venant d'Amundsen à bord de sa goëlette la *Maud,* quelque part dans le nord de l'océan arctique. Ce message est le premier qui a été reçu depuis le départ de la *Maud,* du voisinage du Chelyuski, Ce message est venu par voie d'Anadir et de Nome, on calcule qu'il a dû être écrit vers la Noël de 1919.

"Nous avons laissé nos quartiers d'hiver" dit le message, "le 12 septembre dernier (1919) et nous nous sommes frayé un passage à travers une glace solide d'une épaisseur variant entre six et neuf pieds, sur une étendue de 2,500 verges.

"Nous nous sommes cependant, trouvé arrêtés le lendemain par des amas de glaces très épaisses à l'île Stamul. Le 14 septembre, nous nous tirions de cette difficulté et nous filions à l'est, pour être de nouveau retardés par la glace massée au ras des îles Saint-Pierre.

"Nous avons eu à nous frayer une route par un détroit inconnu entre les îles et la terre ferme, où la glace, de formation nouvelle, se montra très résistante.

"Par d'énergiques et vigoureux efforts, nous sommes parvenus à franchir ce passage bien difficile où la *Maud* n'avait pas plus d'un pied et demi d'eau sous la quille."

Enfin, les nouvelles les plus récentes que nous ayions d'Amundsen, l'explorateur norvégien se trouvent contenues dans une dépêche de Nome, en date de mercredi, 28 juillet dernier. Amundsen arrivait là, la veille, le 27, à bord du remorqueur *Geneviève*. Il venait de l'île au traineau (*Sledge Island*) où il avait dû, dix jours auparavant, laisser sa goëlette la *Maud* à l'ancre et à l'abri, par suite d'une tempête qui faisait rage. Il avait laissé tous les membres de son expédition en bonne santé.

Le *Geneviève* apportait aussi la nouvelle que la goëlette *Kolyma*, propriété de la compagnie Hibbard-Swanson, de Seattle, qui était en route pour la Kolyma, en Sibérie, pour une expédition de traite, avait dû chercher refuge à l'Ile-au-traineau, au cours d'une violente tempête.

A son arrivée à Nome, Amundsen fut amené en automobile à un hôtel où il se trouva au milieu d'une foule d'amis et aspirateurs qui s'étaient réunis là pour féliciter l'explorateur de sa découverte du pôle sud.

Amundsen avoua que Nome était le premier endroit depuis deux ans, où il avait chance de se faire un bout de toilette.

Amundsen a raconté à ses auditeurs la rencontre qu'il avait eue avec un ours blanc, l'hiver dernier. Pas gaie la rencontre.

L'animal, de ses énormes griffes, lui mettant ses habits en pièces, lui lacéra horriblement le dos et les jambes et lui cassa un bras.

Il souffrait encore de ses blessures à son arrivée à Nome.

La dépêche n'en disait pas plus long sur le compte personnel d'Amundsen et ses plans futurs.

N. L.

CRIMINELLES SUPERSTITIONS

En dehors des Allemands, des Bulgares, des Saxons, des Turcs et des Vandales, il existe malheureusement, ici et là, au milieu d'autres groupes d'humanité, d'ignobles brutes enlisées dans la plus crasseuse ignorance et adonnées aux plus incroyables superstitions.

Le forfait le plus récent d'un pareil état mental, nous arrive en droite ligne d'un pays de langue espagnole, qui, du reste, il y a un peu plus de vingt ans, appartenait encore à l'Espagne, l'île de Cuba.

Il parait qu'en dépit des progrès de la civilisation, il y existe des adeptes de la magie noire, de l'antique sorcellerie et de ses pratiques barbares, monstrueuses. Toute la population, surtout celle des campagnes, est sur pied et en grand émoi par suite du meurtre d'un jeune berger par des sorciers qui font de la médecine à leur façon. Ces criminels croient fermement que l'emploi de la chair du coeur humain dans la préparation de leurs médecines, est une panacée, un remède infaillible contre tous les maux.

Marcelo Lopez, garçonnet de neuf ans, était employé comme berger, sur la ferme dite *Lingua de Pajaros.* (Langue des oiseaux).

Il y a quelque temps, son père, Juan Lopez, constatait que son fils était disparu, et que le troupeau qu'il gardait était à la débandade. Chez les voisins, on organisa une battue qui dura un jour et toute une nuit. On finit par découvrir sous un amas de broussailles le cadavre du petit berger.

Il était tellement mutilé que l'on ne put s'empêcher de conclure qu'il avait dû être la victime d'un autre coup que celui d'un simple assaut.

On fit venir de loin un médecin de haute réputation, qui, au cours de l'autopsie, constata la disparition du coeur de la victime ; et qu'il avait dû être extrait au moyen d'une large et grossière incision.

La légende de la chair du coeur humain comme panacée infaillible est bien connue dans le pays cubain, comme celle des feux-follets, du loup-garou et de la chasse-galerie au Canada, la poule noire sacrifiée dans un endroit soupçonné de recèler un trésor, un coffre-fort, les lutins faisant le tour des écuries, la nuit, et, tressant la crinière et la queue des chevaux, etc., etc.

Ces croyances superstitieuses eurent leur temps ; il en reste cependant encore quelque chose, mais elles finiront par s'éteindre tout à fait.

Revenons à Cuba.

On n'hésita pas. En face des mutilations particulières du cadavre du petit berger, on en vint à la conclusion qu'elles étaient le fait d'adeptes de la magie noire, et la justice fait en ce moment rechercher activement les auteurs d'un acte aussi stupide que criminel. Les coupables peuvent compter sur la garrotte, si on les pince..

Mais l'alarme est dans toutes les familles, surtout dans le district d'Agramonte où réside la famille Lopez.

N. L.

LA PLANETE MARS

Mardi, 13 avril, notre excellent concitoyen M. Philéas Roy, amateur d'astronomie de haute compétence, publiait sous sa signature dans le *Daily Telegraph,* de Québec, un article sur les prétendus signaux de notre voisine, la planète Mars. Quelques savants, disait-il, comme Marconi, Tesla, Edison et autres prétendent que les perturbations qui se manifestent parfois dans les appareils de la télégraphie sans-fil sont causées par des signaux qui viendraient de quelqu'autre planète de notre système.

D'autres savants, plus particulièrement parmi les astronomes, ne s'accordent pas avec Marconi et Cie et affirment que ces perturbations sont dues tout simplement à des phénomènes magnétiques et électriques émanant du soleil.

Les aurores boréales de nos latitudes, si fréquentes durant cette saison, coïncidant avec l'apparition de larges taches sur le disque solaire, pourraient expliquer ces perturbations que, par erreur, on prend pour des signaux projetés par les Martiens.

Ce qui a pu engendrer cette dernière hypothèse de signaux est le fait que la planète Mars, à l'heure qu'il est, est bien près de son opposition à la terre ; sa distance de notre planète, en ce mois d'avril, est d'environ 45,000,000 de milles.

Son opposition, c'est-à-dire le moment où elle passait au méridien, devait être à minuit le 20 avril.

C'était à partir d'alors, jusqu'à la fin de mai, le temps le plus favorable d'en faire des observations au télescope.

La planète Mars est visible au-dessus de l'horizon du sud après 9 heures du soir. Elle est dans la constellation de la Vierge, près de l'étoile Alpha ou Spica de cette constellation ; on la reconnaît facilement à son éclat qui domine celui des étoiles environnantes et à sa couleur rougeâtre.

Son diamètre apparent, à son opposition, est environ de 16 secondes d'un arc ; en sorte qu'un télescope qui la grossirait de 125 fois à l'oeil lui donnerait la taille de notre satellite la lune, vue à l'oeil nu.

Des télescopes énormes comme ceux de Werkes, de Lich, du Mont Wilson : le Lowell et quelques autres, peuvent grossir l'aspect du disque de Mars de plusieurs fois celui de la lune.

C'est ainsi que, dans des conditions atmosphériques favorables, les astronomes peuvent observer la configuration de la planète, ce qui sem-

ble être des mers, des canaux, des continents, des îles, et même les deux pôles neigeux de la planète.

Malgré les progrès de la science et la puissance des instruments d'optique que l'on construit, il y aura encore longtemps du mystère autour de la planète Mars. Par exemple, à propos de ses prétendus canaux, on n'a pas encore pu expliquer d'une façon satisfaisante, leur apparition soudaine, leur dédoublement à certaines saisons de la planète et leurs gigantesques proportions. Percival Lowell, l'ancien astronome de l'observatoire Flagstaff, dans l'Arizona, qui a consacré toute sa vie à l'étude de la planète Mars, est d'avis que les prétendus canaux ne sont pas autre chose que des langues de terre recouvertes de végétation. Cette théorie est aujourd'hui acceptée par la plupart des astronomes, mais. . . . reste la preuve.

Le problème pourrait bien être résolu cette année, grâce à l'opposition favorable de la planète à la nôtre, et, au moyen d'un télescope de la puissance de celui du Mont Wilson ; c'est le plus grand télescope du monde entier.

Dieu sait les mystères que peut contribuer à résoudre pareil instrument !

L'astro-photographie nous révèlera probablement l'un de ces jours quelques-uns des mystères dont Mars s'enveloppe.

Quant aux signaux des habitants de cette planète, ne nous emballons pas. . . . .Vaut mieux attendre encore et ne pas mettre flamberge au vent.

Voilà à peu près ce que nous dit M. Roy, dans son article. Il nous semble s'être placé du côté de la plus saine logique, et nous l'en félicitons.

N. L.

L'ALLEMAGNE PEUT-ELLE PAYER CE QU'ELLE DOIT ?

Voilà un point d'interrogation que l'on s'est fréquemment posé depuis la fin de la guerre.

D'abord, il importe de ne pas oublier que l'Allemagne n'a pas été envahie, que ses usines sont restées ouvertes, qu'elle n'a pas envoyé au feu ses principaux artisans et qu'enfin l'industrie est restée active. Si ses produits sont en grande partie restés sur place, c'est aujourd'hui qu'ils vont envahir tous les marchés, à des prix qui vont faire notablement baisser ceux des profiteurs et accapareurs des pays alliés ; et les pays alliés se trouvent forcés d'aider à l'Allemagne à honorer sa dette, tout colossale qu'elle soit. Outre cela, les pays alliés manquent d'une foule de produits industriels qu'ils se voient forcés d'accepter du pays teuton.

Quelle peut être la richesse de l'Allemagne ? On s'accorde à reconnaître qu'elle est encore plus forte que celle d'aucun pays de l'Entente, y compris l'Angleterre, mais à l'exception des Etats-Unis.

Ce n'est là un secret pour personne.

Le professeur Ballod, grand statisticien de l'Allemagne, estimait, il y a trois ou quatre ans, la fortune publique du pays, en dehors des valeurs énormes qu'il possède en mines et forêts, à quatre-vingt-dix billions de piastres. Dans ce chiffre figuraient vingt mille millions de louis sterling de propriétés productives et imposables : fermes, domaines et sonstructions ; dix-huit mille millions de louis sterling de propriétés et édifices de ville, huit mille sept cents cinquante millions de valeurs financières, sept mille cinq cents millions de propriétés à l'étranger, et deux mille cinq cent millions de fonds de marchandises.

Avant le Professeur Ballod, le Dr. Karl Helferrich, qui a joué un rôle notable sous le règne du kaiser, estimait la fortune publique de l'Allemagne à $83,750,000,000.00

Cependant, ces données statistiques ne laissent pas que d'être quelque peu modifiables, si l'on s'en rapporte à une estimation de cette année faite par le ministre des finances du Wurtemberg et publiée dans le *Times* de Londres. Le ministre établit comme suit à $100,000,000,000 la fortune de l'Allemagne.

	Louis Sterling
Propriété foncière.	12,500,000,000
Chemins de fer.	1,250,000,000
Propriété mobilière assurée contre le feu.	4,750,000,000
Capitaux placés à l'étranger.	1,250,000,000
Monnaie d'or.	250,000,000
Total.	20,000,000,000
ou . . .	$100,000,000,000

Ces chiffres statistiques ne concernent que les valeurs immédiatement réalisables du pays, et celles-ci ne forment-elles encore qu'un actif infinitésimal comparé à l'avoir potentiel de l'Allemagne, en tout temps susceptible de revenu.

On cite, par exemple, le charbon. Avant la guerre, l'Allemagne possédait la moitié plus de charbon que toute l'Angleterre, trois fois plus que la Russie, et vingt-quatre fois plus que la France.

Au nombre des sujets d'étude, lors du congrès géologique international tenu à Ottawa en 1913, se présenta celui de la production houillière. Il fut annoncé que dans la seule Westphalie rhénane, la valeur des mines de charbon, au bas prix de $2.50 la tonne, était de $533,915,600,000, ce qui dépasse de six fois la valeur des houillères de l'Angleterre.

L'Allemagne possède aussi d'immenses dépôts de minérais utilisables comme amendements fertilisants. Il est vrai qu'il y en a qui gisent en Alsace et bénéficient aujourd'hui à la France, mais les plus riches, qui sont encore à peine entamés, se trouvent du côté de la Mer Baltique.

Outre ses gisements de minerais dont une description fut soumise à la grande conférence de Stockholm un peu avant la guerre, l'Allemagne possède une étendue de 30,000,000 d'âcres de forêts d'où elle extrait, bon an mal an, cinquante millions de verges cubes de bois de charpente et de chauffage ; la moitié de cette étendue appartient à l'Etat, ou se trouve sous le régime de la commune.

Comme voies ferrées, les Etats allemands en avaient, en mars 1914, 36,352 milles, sur un total de 39, 439 milles ; en 1913, le rapport de ces voies ferrées, comme fret et voyageurs, était d'environ $775,000,000.

L'Allemagne possède de vastes gisements de fer, de zinc, de plomb et de cuivre. Il est difficile de préciser dans quelle mesure ils sont exploités par l'entreprise particulière ou par les Etats.

A l'aide de pareilles ressources, les Allemands, si on leur laisse plus ou moins le champ libre, peuvent, comme une revanche est à prévoir, recommencer une guerre plus terrible que la dernière, dans dix, vingt ou

trente ans. Qu'on se le dise ! Il y a des chiens qu'il faut toujours tenir muselés et en laisse, pour les empêcher de mordre. Les Alliés se doivent donc, pour la paix du monde, tenir l'Allemangne en respect, en développant, par tous les moyens possibles, et leurs ressources et leurs facultés.

L'ouvrier teuton travaille à bon marché et longtemps chaque jour. Nous ne l'en blâmons pas, bien au contraire ; il est infiniment plus avisé et plus patriote que son confrère de l'Occident. Aussi peut-il produire à bas prix et utiliser les autres pays de la terre comme dépotoirs pour ses produits.

Une juste politique tarifaire peut conjurer la situation, et imposer des freins à l'envahissement de l'article allemand.

En principe, si l'état général de la civilisation du globe était arrivé au moins dans le voisinage de son apogée, le libre-échange seul devrait régner. Mais, comme le principal mobile de l'activité industrielle, commerciale et politique des peuples, surtout ceux de race ou d'origine germanique, s'inspire de la domination, de l'hégémonie du globe, quels que soient les moyens, il faut bien que les autres peuples se tiennent sur la défensive et se protègent contre des éventualités qui occupent toujours l'affiche. Ils n'y arriveront d'abord qu'en écartant ou en marquant chez eux au fer rouge les financiers véreux, les agioteurs, les accapareurs de vivres, les monopoleurs, les écumeurs de tout plumage, ensuite en exploitant leurs propres ressources et en fortifiant leurs industries au moyen d'une judicieuse protection.

Peu importe que le pays teuton grince des dents sous la muselière qu'on lui aura appliquée, l'Allemagne, comme on l'a vu, est riche. Elle peut et doit racheter son oeuvre de destruction, de ruines et de crimes pendant près d'un lustre ; quant à sa dette morale envers la société, nous la laissons à se tirer d'affaires avec le jugement de l'histoire et le tribunal suprême.

L'essentiel pour le reste de l'humanité est d'acquérir assez de puissance dans l'avenir pour empêcher le Goth, l'Ostrogoth et le Visigoth de traverser nos frontières et de venir nous hurler aux oreilles leur insolent hymne national : *Deutschland uber alles !*

N. LeVASSEUR.

EN CAUCASIE

La Caucasie est l'ensemble des quatorze gouvernements russes situés des deux côtés de la chaîne du Caucase et dont les villes principales sont Stavropol, Derbent, Bakou, Tiflis, Batoum, Erivan et Kars. On y compte plus de neuf millions d'habitants.

La paix vient d'être imposée à l'Allemagne et à l'Autriche, qui ont apposé leurs signatures au traité. Va-t-elle être de longue durée ? Peut-être, mais bien forcément, du côté des pays du centre de l'Europe. Cependant tout lasse, tout casse, tout passe sur cette planète avec ses habitants tels qu'articulés physiquement et moralement. La paix est signée. Fort bien ! Tout de même, une question. Où en est le simpiternel problème d'Orient ? La solution en paraît encore assez emmêlée. On y rencontrera trop longtemps encore une pierre d'achoppement à la réalisation de tout projet de paix universelle.

Bien des peuples du côté du Caucase et des Balkans se coudoient, qui n'ont pas encore complètement dépouillé leurs instimets de conquêtes, d'esclavagisme, de rapine, de pillage et de meurtre. La mauvaise foi et l'esprit de trahison y sont endémiques. On y viole les frontières et les traités, et l'on s'y fait la guerre au point de vue religieux. Au moment même où la paix vient d'être signée, ne voilà-t-il pas les Monténégrins en guerre avec les Serbes ! On y compte les Russes qui, depuis des siècles, cherchent à étendre leur domination du côté de la Turquie et de la Perse, les Turcs, qui massacrent les Arméniens partout où ils les rencontrent, les Arméniens, les Georgiens, les Circassiens, les Ukrainiens, les Tartares, les Serbes, les Bulgares, les Roumains, les Polonais, les Galiciens, les Tchèques, les Hongrois, les Grecs, les Slaves, etc.

On peut se chamailler.

Il existait autrefois dans le Caucase une population disparue aujourd'hui depuis un peu plus d'un siècle, celle des Mameloucks qui n'étaient autres que des prisonniers de guerre ou des esclaves achetés aux enchères sur les marchés. Ils constituèrent le corps de garde du Sultan d'Egypte. Peu à peu leur influence grandit au point qu'ils devinrent les gouvernants du pays et fournirent de leurs propres rangs une longue lignée de sultans dont quelques-uns furent d'admirables hommes d'Etat.

Mais en 1517, le sultan de Turquie détruisit leur suprématie. Cependant les bribes de pouvoir qui leur restèrent, leur permirent d'opposer une très forte résistance à Napoléon 1er, lors de la bataille des Pyramides en 1798.

Napoléon battit les Mameloucks, mais, dès qu'il disparut, ceux-ci se relevèrent et rattrapèrent leur puissance. Cependant, devenus en quelque sorte des brandons de discorde, grâce à des trahisons, ils furent complètement exterminés en 1811 dans deux batailles successives, par Mehemet Ali qui devint alors vice-roi d'Egypte sous la tutelle du sultan de Turquie.

Par sa position géographique, comme une sorte de pont entre l'Europe et l'Asie, le Caucase s'est trouvé être le point de rendez-vous de bien des peuples et leur champ de bataille depuis des siècles.

Le pays est divisé en deux sections bien distinctes par une chaîne de montagnes dont les pics dépassent, en moyenne, en hauteur, ceux des Alpes ; ainsi l'un d'eux le Kazbeck a 15,000 pieds et un autre l'Elbrouz, a une altitude de 16,950 pieds.

L'une de ces sections territoriales est la Caucasie septentrionale ; l'autre est connue sous le nom de Trans-Caucasie.

Dans la partie nord habitent 2,400,000 Russes, pour la plupart des Cosaques ; du côté sud, on en trouve 150,000 y compris des troupes militaires, etc ; les montagnards du Caucase, qui vivent sur les flancs et contre-forts des montagnes et au nord, forment une population totale de 1,275,000 habitants. Tous sont mahométans.

Au sud, on rencontre deux anciennes races, les Georgiens au milieu desquels les Russes ont établi trois gouvernements, ceux de Tiffis, de Koutaïs et de Batoum. Dans les districts de Batoum et d'Ardahan, il y a 3 millions de Georgiens dont 200,000 musulmans et dans le district de Trebizonde on compte 600,000 Lazes. Il y a aussi 1,490,000 Arméniens qui sont surtout mêlés aux Tartares, et enfin 2,300,000 Perses et Tartares.

Depuis cinq siècles, les ambitions politiques de la Caucasie peuvent se résumer en trois points : 1o.—Tentatives constantes de la Russie de s'agrandir du côté de la Perse et de la Turquie ; 2o.—Maintien du royaume indépendant de la Georgie dans la Trans-Caucasie : 3o.—Tentatives constantes de la part de la Perse et de la Turquie de prendre pied dans la Caucasie.

Jusqu'à la fin du 18e siècle, la Georgie réussit à garder l'indépendance qu'elle possédait depuis l'an 542. Serrée de près par les Perses et les Turcs, le 24 juillet 1756, elle faisait alliance avec la Russie ; le traité lui confirmait, comme nation chrétienne, la pleine liberté de son culte.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, la foi jurée en Orient vaut ce que valent les traités avec les Teutons. Elle eut à regretter profondément son pacte d'alliance. En 1801, à la mort de son roi Heraclius II, la Georgie fut de force annexée à la Russie. En 1811, le Saint-Synode

russe lui enleva la liberté religieuse, ferma ses églises et lui imposa la religion grecque. Toujours l'esclavagisme et la tyrannie dans les moeurs orientales !

La Georgie se révolta trois fois contre une aussi flagrante injustice ; trois fois elle fut défaite. Elle dut finalement se résigner à son sort.

En 1836, les montagnards du Caucase eurent à se défendre contre les Cosaques. Ils se révoltèrent en masse contre la tyrannie et les exactions de ces gens-là. La lutte dura jusqu'en 1864 : Il y eut de sanglantes batailles au cours desquelles le célèbre chef circassien Schamil-Effendi, iman du Caucase, mort en 1871, se distingua par sa valeur et son intrépidité, et finalement les Georgiens durent déposer les armes. Environ 400,000 Georgiens préférèrent prendre le chemin de l'exil en Turquie.

Alors le gouvernement moscovite crut devoir s'occuper de l'administration intérieure du Caucase. Comme tous les peuples qui triomphent, les Russes, à l'instar des peuples de race germanique, commirent la bévue de s'acharner à faire disparaître les différences de nationalités et de langues, en créant des écoles russes, et en imposant leur langue.

Il leur arriva ce qui est arrivé depuis et arrivera partout où l'on tentera la chose, c'est que non seulement ils échouèrent pitoyablement, mais qu'au cours d'une lutte qui fut longue, les Georgiens, les Arméniens et les Tartares gardèrent pleinement et leur nationalité et leurs langues respectives et qu'ils s'y fortifièrent vigoureusement.

Après la guerre russo-turque en 1878, guerre qui mit brillamment en relief le général russe Skobeleff, et se termina par une magistrale fessée à la Turquie, les districts de Kars et de Batoum furent cédés à la Russie. Les Georgiens mahométans de ces deux districts furent impitoyablement persécutés, au point que près de cent mille d'entre eux durent émigrer en Turquie.

Avec l'avènement du prince russe Galitzine en 1901, comme gouverneur général du Caucase, s'ouvrit toute une ère d'oppression. Les églises arméniennes furent confisquées, les écoles fermées et, en 1904, les massacres de Tartares et d'Arméniens se commirent en toute liberté.

En 1905, les peuples de la Caucasie prirent une attitude énergique. Ils se révoltèrent contre la tyrannie russe et demandèrent des réformes sérieuses, mais le mouvement n'eut pas de résultat pratique, par suite d'un autre mouvement réactionnaire dans les masses.

A la déclaration de la dernière grande guerre, en août 1914, Georgiens et Arméniens conçurent le vif espoir que leurs aspirations nationales allaient enfin se réaliser. Les Georgiens comptaient se trouver réunis à leurs frères les Musulmans qui habitent le district de Laxistan, sur les

bords de la Mer Noire, qui conduit à Trébizonde ; les Arméniens aspiraient à la possession entière de leur pays dont une vaste étendue était encore sous le joug de la Turquie depuis des siècles.

Ni Georgiens, ni Arméniens n'eurent cependant la chance de faire le coup de feu dans le Caucase dont ils connaissent familièrement toutes les difficultés. On les dirigea vers la Pologne et la Galicie.

Cependant, à l'arrivée du grand duc Nicolas de Russie comme vice-roi du Caucase et commandant en chef des armées russes, les réserves Georgiennes et Arméniennes furent exclusivement employées sur la ligne de front du Caucase, ce qui amena la prise de Trébizonde, d'Erzeroam et d'une grande partie de l'Arménie occupée par les Turcs.

La révolution russe de 1917 leur mit grande joie au coeur. Ils y entrevoyaient déjà la réalisation de leurs plus légitimes aspirations nationales, mais ils ne tardèrent pas à constater que l'on maintenait la centralisation des pouvoirs à Petrograd ; de fait, le gouvernement ne fit rien autrechose que nommer une commission composée d'un Russe, d'un Georgien, d'un Arménien et d'un Tartare pour l'administration du Caucase.

Les chefs de la révolution démocratique russe, tout frais délivrés d'un régime séculaire d'autocratie, n'avaient pas encore pu s'acclimater à l'idée d'une constitution à l'américaine ou d'une confédération d'états autonomes, et, sous Kerenski, le pouvoir resta plus ou moins centralisé à Petrograd. Il y eut même scission à ce sujet dans le parti démocratique. Une faction s'opposa à l'autonomie de l'Ukraine, et d'autres provinces. A la conférence de Moscou, toutes les nationalités du Caucase étaient représentées et exprimèrent le désir de voir une république fédérative s'établir en Russie. Le voeu, sans être rejeté, ne provoqua pas le moindre débat.

A la venue des Bolcheviks à Petrograd, la décentralisation des pouvoirs fit de grandes enjambées. L'Ukraine se fit indépendante, les Cosaques du Don se formèrent en une république indépendante ; la Bessarabie, la Grimée et les Cosaques du Kuban au nord de la Caucasie, avec les montagnards du Caucase, en firent autant.

Mais d'anciennes haines entre les Cosaques du Kuban et les montagnards ne tardèrent pas à renaître. Les montagnards finirent par se séparer des Cosaques et se constituèrent en république avec le général Chermoeff comme président. Les deux factions républicaines ne pouvaient faire autrement que d'en venir aux prises, pour la raison que les Cosaques occupaient les meilleures terres du pays, qu'ils avaient, du reste, volées aux montagnards durant le 19e siècle.

Dans tout ce remue-ménage, la Transcaucasie n'avait pas bougé. Restée seule, isolée, elle se forma en république, avec un gouvernement com-

posé de trois Georgiens, trois Arméniens, trois Tartares et deux Russes. Comme les autres, la nouvelle république se donna une armée, un système monétaire et d'autres institutions. Outre cela, on établit des conseils nationaux composés de Georgiens, d'Arméniens et de Tartares bien et duement élus par le peuple de chaque nationalité, pour travailler de concert avec le gouvernement à la consolidation, et au développement de la république.

Tel est l'état politique actuel de la Caucasie. Il a beaucoup d'analogie avec celui des Balkans.

Comment obtenir l'unité d'action dans une partie du globe aussi fractionnée politiquement, aussi divisée de races et de langues ? Les différences de langues et de nationalités ne seraient pas un obstacle bien sérieux à cette unité, si la convoitise, le vol et la fourberie n'étaient pas les traits caractéristiques de tous ces peuples.

N. LeVASSEUR

L'ACCROISSEMENT DE LA TERRE ET LA FORMATION DES CRATERES DE LA LUNE

M. Bosler, astronome à l'Observatoire de Meudon, expose dans un article de la *Revue générale des Sciences,* que la masse du globe terrestre s'accroît tous les ans en raison des chutes d'aérolithes, dont il estime le nombre annuel à 600 environ, représentant un poids de plusieurs tonnes. Ce nombre est énormément supérieur à celui des chutes observées, mais l'auteur tient compte, dans son évaluation, des chutes probables dans les régions désertiques et les mers.

Le principal apport de matériaux cosmiques est reçu sur terre sous forme de poussière impalpable provenant de la combustion des étoiles filantes.

Un calcul approximatif de la masse de ces poussières, fait en prenant pour bases la vitesse des étoiles filantes et leur éclat, qui peut s'évaluer en fonction de leur force vive, leur donne une valeur de l'ordre du gramme. D'après le nombre d'étoiles filantes observées chaque nuit, on peut calculer que la terre en reçoit de 10 à 20 millions par 24 heures, ce qui, à 5 grammes en moyenne pour chacune d'elle, donnerait un poids journalier de 50 à 100 tonnes, en ne tenant compte que des étoiles visibles à l'oeil nu.

Si l'on y ajoute les météores télescopiques, on trouve que les matériaux cosmiques recueillis par la terre forment par année une masse globale de 2 millions de tonnes. Un spécialiste russe, M. Kleiber, arrive, par des considérations différentes, au chiffre de 200 millions de tonnes par an.

Dans le même article, M. Bosler signale l'analogie très grande qui existe entre les cratères creusés dans le sol par les obus de gros calibre et ceux qui apparaissent à la surface de la lune. Il en déduit que les cratères de la lune (dont le nombre visible est de 30,000 environ, dont quelques-uns de 100 kilom. de diamètre) résultent de la chute de météorites.

Il estime que la théorie qui attribua la formation de ces cavités à d'anciennes éruptions volcaniques, n'est pas satisfaisante, si on considère la forme des cratères du sol lunaire, qui sont à peu de chose près parfaitement ronds, dépourvus ou presque de rebords, dont la matière est insuffisante pour combler le vide du cratère ; d'autre part, l'absence de tout phénomène analogue à une coulée de lave, ainsi que l'absence d'eau sur la lune, alors que la vapeur d'eau semble jouer un rôle prépondérant dans le volcanisme, et la présence de pics centraux inexplicables, rendent cette hypothèse fort aléatoire.

On constate sur les rebords de certains cirques, la présence de petits cratères moins profonds, de formation récente. Or, il est étrange que le rempart du premier cratère ait contenu une poche éruptive ou que la surface lunaire se soit soulevée en ce point de résistance maximum ; si l'on considère, d'autre part, que nous sommes certains qu'il tombe sur la lune des aérolithes, que ceux-ci sont tous plus gros que s'ils heurtaient la terre, car la lune n'ayant pas d'atmosphère, ils ne peuvent ni brûler ni éclater avant de l'atteindre, on peut se demander si ces aérolithes, en tombant, ne forment point les cratères que nous observons ?

On sait, en effet, que la matière de la lune pèse à volume égal dix fois moins que celle de la terre, la gravité sur la lune étant six fois plus faible que sur la terre et la densité de la matière étant moitié moindre que celle de la terre. De plus, la surface de la lune doit être recouverte de poussière d'origine cosmique, accumulée depuis des millions d'années, alors que sur la terre les agents atmosphériques et les rivières balaient constamment cette poussière.

Dans ces conditions, le météorite qui tombe sur le sol lunaire y pénètre et éclate d'un seul coup en perdant sa force vive, qui se transform en chaleur et en énergie mécanique. Ces explosions doivent être formidables, car, à la vitesse de 43 kilomètres par seconde, l'énergie libérée par le choc correspondrait à une élévation de température de 1 million de degrés centigrades, qui suffirait à tout volatiliser.

Le trou produit par le bolide résulte moins du choc que de l'explosion qui lui fait suite. Il est plus grand que le projectile et ne peut être que circulaire.

L'expérience de la guerre a prouvé que les trous énormes causés par les gros obus ne sont pas elliptiques mais ronds, quel que soit leur angle de chute.

Il est curieux de comparer la cavité créée par un gros obus et celle que ferait un météorite. Un obus de 210 pesant 120 kilogrammes et chargé de 15 kilogrammes d'explosif du genre mélinite, creuse par son explosion dans un sol compact un trou de 4 mètres de diamètre. Si l'on considère que le plus gros météorite terrestre, celui tombé à El Ranchito, au Mexique, pesait 50 tonnes et arrivait à une vitesse de 72 kilomètres par seconde, on trouve que l'énergie cinétique et explosique développée par lui serait 2 millions de fois plus grande que celle de l'obus précité. On peut ainsi s'imaginer le trou que pourrait former l'explosion d'un tel projectile sur le sol lunaire. Mais, en dépit de ses énormes dimensions, il est possible qu'il ne serait pas perceptible de la terre.

Mais si l'on songe que les aérolithes que reçoit la lune sont plus gros

que ceux qui tombent sur la terre, et si l'on évalue à 30 millions d'années seulement l'âge de la lune, on constate que pour former les 30,000 cratères visibles, il eût suffi qu'il s'en formât un tous les mille ans.

On se demandera pourquoi on ne constate pas sur la terre l'existence de cratères analogues, mais moins grands, correspondant aux conditions différentes de notre planète. Or, l'on a trouvé en 1891, un cratère circulaire de 1,200 mètres de diamètre, que les géologues s'accordent à attribuer à la chute d'un bolide. C'est celui du Canyon Diablo, dans l'Arizona, situé au milieu d'une plaine, dont le fond presque plat est à 120 mètres en contrebas et dont les roches qui l'entourent ont jusqu'à 40 mètres de hauteur. On a recueilli en ce point plus de 20 tonnes de fer météorique et des sondages ont permis de se rendre compte qu'il est impossible d'attribuer à ce cirque une origine volcanique ou geysérienne.

A. BOSLER

LE CAOUTCHOUC

QUELQUES NOTES HISTORIQUES

Une circulaire publiée vers la fin de l'hiver dernier par la Banque Nationale de Commerce de New-York nous permet, avec l'aide de quelques autres documents, de faire aujourd'hui un abrégé historique du caoutchouc.

A leur venue dans le Nouveau Monde, Christophe Colomb et les missionnaires espagnols et portuguais qui le suivirent constatèrent que les Peaux-Rouges utilisaient une substance élastique de couleur grise, imperméable, pour en confectionner des pelotes, des ornements, des ouvrages de fantaisie, certains vêtements et des chaussures qui leur protégeaient les pieds contre la pluie ou l'humidité. Cependant, on n'y attacha pas d'importance. Ce ne fut que quatre cents ans après, en 1862, que l'on s'aperçut que le caoutchouc avait des qualités avantageusement fort exploitables.

Les Français furent les premiers à étudier ses propriétés et à l'exploiter dans l'industrie. Durant la première moitié du 18e siècle, Charles-Marie de La Condamine, le célèbre naturaliste français, né à Paris, découvrit le caoutchouc à l'état naturel dans la Cordillère des Andes. Les indigènes le lui désignèrent sous le nom de *Caucho* (prononcer Kaoutcho). Tel est l'étymologie du mot dont les Français firent de suite caoutchouc ; mot qui est devenu d'usage général. Les peuples à mentalité scientifique et artistique, comme les Français et les Latins, étudièrent les facultés du produit, et les peuples enclins naturellement au commerce, comme les Anglo-Saxon de la Grande-Bretagne, ceux de l'Amérique et les Scandinaves, s'occupèrent de sa valeur commerciale et de son trafic.

Un chimiste d'Angleterre, cependant, Joseph Priestly, lui découvrit la propriété de faire disparaître les marques du crayon de plombagine. De là vint son nom anglais de *rubber,* frotteur, frottoir, issu de *to rub,* frotter, effacer, enlever. Il prit aussi d'autres noms en langue anglo-saxonne, la plupart provenant des noms des gens qui réussissaient à l'utiliser dans une branche ou une autre du domaine économique. Par exemple, on se payait un *Macintosh,* du nom de l'inventeur d'une étoffe à l'épreuve de l'eau, en 1825 ; il en fut de même dans les cas de Charles Goodyear, de Nathaniel Heywood et de Thomas Hancock qui réussirent à trouver le traitement du caoutchouc au soufre, ou le secret de sa vulcanisation.

C'est Hancock qui, en 1856, recommandait dans un ouvrage l'emploi du caoutchouc pour les jantes de roues.

Dunlop obtint en 1888 des lettres-patentes pour la jante tubulaire à air comprimé, la jante soufflée au chalumeau, le pneumatique ou, par abréviation, le pneu.

Naturellement la consommation du caoutchouc a atteint aujourd'hui des proportions énormes. Autrefois on l'extrayait du fond de la forêt. Cette procédure a persisté jusqu'en 1873. Cette année-là, on se décida à expérimenter la transplantation de la graine d'arbres de caoutchouc du Brésil à Kew en Angleterre, à l'île de Ceylon, dans l'archipel malais, dans les Antilles hollandaises, à Bornéo et dans des îles de l'Océan Pacifique. L'expérience eut l'heureux résultats et les points du globe que nous venons de relever, sont les principales sources de production du caoutchouc ; il en existe cependant des plantations aux Indes. Singapore, Penang, Batavia et Colombo sont les grands ports d'exportation de caoutchouc du globe.

Jusqu'en 1911, le Brésil fournissait au reste du monde les deux-cinquième de la quantité totale de caoutchouc qu'il lui fallait ; aujourd'hui, il n'y figure plus que pour un neuvième, par suite du développement des plantations.

A l'heure qu'il est, les Etats-Unis de l'Amérique du nord exportent par année 2,800,000 paires de chaussures de caoutchouc dont on estime la valeur à près de $6,000,000.

La consommation annuelle du caoutchouc de par le monde est de 290,000 tonnes. Quatre vingt-dix pour cent des plantations sont alimentés par le capital anglais, le capital des dix pour cent qui restent est hollandais.

Cependant, il appert que les Etats-Unis se préparent à jouer le rôle de concurrents sérieux aux Anglo-Saxons et aux Hollandais. Des experts et des capitalistes s'occupent activement de plantations de caoutchouc aux Philippines, où les conditions se prêtent admirablement au succès de l'entreprise : climat des plus favorables, et main d'oeuvre abondante. En 1917, dans l'île de Basilan, la culture du caoutchouc rapportait 50,000 livres de gomme d'une qualité supérieure. Ajoutons que dans cette île et dans celle de Mandanao des milliers de plants de caoutchouc sont en pleine croissance et seront bientôt en état d'être exploités.

Nous avions autrefois à Québec une grande fabrique de chaussures de caoutchouc. Un jour des capitalistes du dehors, juifs, anglo-saxons ou allemands, s'accaparèrent de la plus grande partie des actions et la fabrique nous échappa des mains, tout comme vient de le faire, la maison de fourrures Holt & Renfrew.

Les affaires ont souvent l'élasticité du caoutchouc.

N. LeVASSEUR

LA FORMATION DES OCEANS ET L'ARCHITECTURE DE LA TERRE

M. Belot, directeur des manufactures de l'Etat français, a donné, il y a quelque temps, à l'Institut Océanographique, une conférence au cours de laquelle il a exposé une nouvelle théorie de la formation des océans.

Cette théorie, qui est d'accord avec les découvertes les plus récentes de la chimie, de la géographie et de la physique du globe, explique non seulement cette formation, mais aussi toutes les particularités de l'architecture du globe, en s'appuyant exclusivement sur les phénomènes connus et mesurés de la mécanique, de la physique et de la chimie.

La terre, au moment où elle a constitué un des premiers stades de la condensation de sa nébuleuse, c'est-à-dire un noyau sphérique, fluide, incandescent et anhydre, était animée de deux mouvements ; l'un de rotation autour de la ligne de ses pôles actuels, l'autre de translation suivant la ligne de ces pôles, du sud au nord. Ces deux mouvements existent actuellement. Aucune autre hypothèse d'ailleurs, astronomique ou géologique, soumise à l'épreuve du calcul et de l'observation, ne permet d'expliquer tous les faits anciens et présents. En particulier, la théorie des causes actuelles, professée en géologie comme un dogme et à la base de cette science, se montre d'une impuissance absolue à expliquer tous ces faits.

Si on admet cette hypothèse, voici comment les choses se sont passées :

Lorsque le noyau anhydre, entouré d'une atmosphère qui exerçait sur lui une pression voisine de 360 atmosphères actuelles, eut rayonné assez d chaleur à travers les spaces interstellaires pour que sa température s'abaissât au-dessus de 1,300°, l'au put se former, mais elle n'était encore qu'à l'état de vapeur, car cette température de 1,300° est celle de la dissociation et elle est très supérieure à sa température critique 365°. Quand la température se fut abaissée à 1,000°, les matières qui devaient constituer la croûte solide du globe terrestre se solidifièrent autour du pôle austral, formant une calotte du bord de laquelle se détachèrent des blocs, qui, flottant à la surface du noyau liquide, sont allés se souder autour du pôle boréal pour y former le soubassement des masses continentales boréales actuelles.

Puis, le refroidissement se poursuivant, la masse solide du pôle austral s'étendant vers le nord a rejoint les masses boréales.

Ainsi s'est formée la croûte terrestre.

A 800-700°, les sels haloïdes qui, auparavant, existaient à l'état de

vapeur dans l'atmosphère, sont tombés en pluie sur la calotte australe t y ont formé des masses considérables qui représenteraient actuellement une épaisseur uniforme de 45 mètres sur toute la surface du sol.

Quand la température s'est abaissée à 365°, température critique de l'eau, celle-ci a pu exister à l'état liquide et est tombée en pluie, presque instantanément sur la calotte australe. Comme les masses solidifiées ou précipitées précédemment, elle s'est transportée, beaucoup plus aisément que les matériaux de la croûte en raison de sa fluidité, du sud au nord, lessivant d'abord les sels haloïdes et décapant ensuite le continent austral au bénéfice des continents boréaux. Ce lessivage et ce décapage ont dû être d'une intensité extraordinaire, en raison de la grande vitesse de l'eau, de sa haute température et de l'énorme pression qu'elle exerçait sur le fond, puisque ce premier déluge austral représente une couche de 1,600 mètres de hauteur sur toute la surface du globe actuel.

Quand la température de l'atmosphère, continuant à s'abaisser, fut descendue à 1,100°, le pôle austral a été le siège d'un deuxième déluge encore plus abondant que le premier (représentant 2,000 mètres de hauteur d'eau), mais moins érosif. Les masses solides australes n'en ont pas moins été décapées sur leur fond et les eaux en ont transporté les éléments vers le nord, les déposant sur le soubassement préexistant, formant des dépôts marins et donnant aux continents leurs grandes lignes actuelles, c'est-à-dire la forme en pointe qu'ils ont tous vers le sud pour modeler la surface terrestre à peu près, comme actuellement, avec prédominance des masses terrestres dans l'hémisphère nord et des océans dans l'hémisphère sud.

C'est ainsi que les océans se sont formés, qu'ils ont été chauds tout d'abord et toujours salés, plus salés au début qu'ils ne le sont actuellement, car ils étaient saturés de sels, comme l'est, d'ailleurs, l'eau de constitution de toutes les roches, qui est de l'eau de mer fossile.

Le continent austral, dont les explorations récentes vers le pôle sud ont fait reconnaître l'importance, n'est que le résidu, non décapé, d'un continent qui, à l'origine, était trente-trois fois plus étendu qu'actuellement ; le reste a servi à former les continents boréaux et les dépôts des grands fonds.

Tous les faits, accessoires ou importants, toutes les découvertes même les plus récentes de la chimie, de la physique du globe et de la géographie, confirment cette théorie des déluges australs de M. Belot.

En voici quelques-uns :

Les grands fonds marins ont toujours existé et là où ils sont ; l'existence d'une mer polaire boréale s'explique par la formation d'une dépression autour d'un pôle nord dès la solidification de la croûte terrestre.. L'ar-

gile rouge et dense des grands fonds n'est jamais sortie des grands fonds océaniques et n'a jamais contribué à former les couches sédimentaires des continents boréaux. Très ferrugineuse, sa présence explique l'action récemment reconnue que ces grands fonds et le continent austral exercent sur l'aiguille aimantée.

La théorie des déluges australux explique aussi le mode de répartition des éléments radio-actifs dans le sous-sol, la formation des gîtes métallifères, des filons, des roches métamorphiques.

M. J. BELOT

LA DERNIERE EXPEDITION DE SHACKLETON

Le docteur en sciences Hugh Robert Mill retrace, dans le numéro de janvier du "Geographical Journal", les péripéties de la dernière expédition de Shackleton, au cours des années 1914-1917.

Le nom seul du célèbre explorateur suscite l'intérêt et l'esprit se tourne toujours avec curiosité vers les régions mystérieuses qui semblent appartenir à un autre monde. L'histoire de l'"Endurance", dit sir Hugh Robert Mill, est un mémorable exploit. Les régions polaires ont vu bien des triomphes et bien des tragédies, au cours des quatre derniers siècles, et lorsque nous songeons aux voyages de Nansen et Peary à travers les courants arctiques, au "Hansa" et au "Deutschland", aux longues randonnées de Willem Barent et de Leigh Smith, nous pouvons affirmer que le passé n'a laissé que peu de chance pour battre le record de l'endurance, du courage et de l'ingéniosité humaine dans les régions polaires. Et pourtant, nous sommes enclins à placer cette histoire de l'"Endurance" à la tête de tous les records des aventures polaires, à cause de la variété des risques encourus, des difficultés accumulées qui ont été vaincues et de la presqu'incroyable délivrance de l'équipage. Les Anglais du XXe siècle, dans cette aventure, se placent en tête des chercheurs d'aventures de tous les temps.

L'"Endurance" portant l'équipage de sir Ernest Shackleton, quitta l'Angleterre le 8 août 1914, après que les services du navire et de tous ceux qui se trouvaient à bord eurent été offerts à l'Amirauté pour la guerre qui venait d'être déclarée. Le navire quitta la Georgie du Sud le 5 décembre 1914 et navigua dans la partie orientale de la mer de Weddell, par 76° 34' S., où il fut atteint par la première banquise le 18 janvier 1915, après avoir passé le long des côtes de Coats Land et être arrivé en vue de la terre de Luitpold. Le sillage de la banquise l'entraîna le long de la côte dans la direction du soud-ouest où il avait été décidé que l'expédition atterrirait pour commencer sa marche à travers le continent jusqu'à la mer de Ross, en passant par le pôle sud. Il devint évident qu'il était impossible de commencer ce voyage cette saison-là, et bientôt après le courant de la glace entraîna le navire dans la direction du nord. Le 27 octobre 1915, l'"Endurance" fut écrasée dans les glaces par 69° S et coula quelques semaines après, laissant l'équipage campé sur les blocs mouvants, où il resta tout l'été qui suivit. La description de la destruction du navire que fait Shackleton est très émouvante et les photographies qu'il prit permettent au lecteur de se rendre compte d'une manière vivante de la triste fin des espérances de l'expédition. Jusqu'au 6 avril

1916, les vingt-huit hommes de l'équipage vécurent sur l'îlot de glace, dans un perpétuel danger, car des crevasses s'ouvraient parfois à côté même des tentes sous lesquelles ils vivaient. Ce fut le 6 avril qu'ils lancèrent à la mer les trois embarcations qu'ils possédaient encore ; ils se trouvaient au 62° S ; et le 13 avril 1916, ils réussirent tous à mettre pied à terre sur une place étroite de l'île de l'Eléphant.

Si l'équipage était resté en cet endroit pour attendre une expédition de secours, la chance aurait été mince de jamais revenir au pays. S'ils avaient tenté d'atteindre une côte fréquentée, au moyen des trois embarcations en mauvais état, la plupart des hommes auraient inévitablement péri. Ils durent leur salut à l'immédiate décision de Shackleton de faire voile pour la Georgie du Sud dans le plus grand bateau, et à l'indomptable énergie de Frank Wild qui trouva l'art de vivre de presque rien dans une région antarctique et d'entretenir constamment l'espoir au coeur de ses compagnons.

Heureusement, la situation des vingt-deux hommes qui restèrent à terre ne fut pas si terrible qu'on le dit dans les premiers rapports. Ils ne furent pas obligés de chercher un refuge contre les vagues dans une grotte taillée dans la glace ; ils purent construire une hutte, dont les deux bateaux restants furent la toiture, en un endroit de la côte à l'abri des hautes eaux. Le moins petit des bateaux, le "James Caird", fut partiellement consolidé au moyen de patins de traîneaux, de couvercles de boîtes et de débris de tente, et ce fut dans cette frêle baleinière de 22 pieds de long que Shackleton et cinq de ses compagnons s'embarquèrent le 24 avril 1916, dans l'espoir d'atteindre la Georgie du Sud. Il y avait à franchir 750 milles à travers le plus désert et le plus sauvage des océans. La Georgie du Sud est une bien petite cible pour être atteinte à si longue portée et les rares fois où il fut possible de tenter des observations astronomiques, l'usage d'un sextant devait être à peu près impossible sur une plate-forme aussi instable que la légère embarcation, ballottée par les vagues ; mais à peu près impossible était devenu le fait de chaque jour dans cette incroyable aventure, et le capitaine Worsley réussit à établir quelques positions qui rendirent de grands services. Le 10 mai 1916, le bateau entrait dans la baie de Haakon, et, après quelques journées de repos, nourris de chair d'albatros, Shackleton et deux de ses compagnons firent face à un autre labeur, à peu près aussi impossible que le premier. A marche forcée, ils traversèrent les montagnes de neige de la Georgie du Sud que personne n'avait jamais traversées jusqu'alors et, le matin du 21 mai 1916, ils atteignaient la station de pêcherie à la baleine de Stromness. Sans se donner de repos, Shackleton s'imposa la tâche d'envoyer des secours aux hommes qu'il avait laissés dans l'île de l'Eléphant, d'abord par la Georgie

du Sud, puis par les îles Falkland, avec l'aide d'un navire uruguayen, et deux fois aussi de Punta Arenas sur des vaisseaux chiliens. Aucun des quatre petits navires ne fut en mesure de pénétrer dans les glaces et, par trois fois, Shakleton dut se retirer pour éviter d'être pris dans les banquises ; mais à la quatrième tentative, alors qu'il semblait impossible d'atteindre l'île au coeur même de l'hiver, il réussit à remener tout l'équipage au Chili, à bord du "Yelcho".

Le récit de Shackleton emporte le lecteur dans un torrent d'émotions et d'incidents pathétiques ; mais il est remarquable qu'aucun désastre ne fut sans remède et il n'y eut point de difficultés qui n'eussent été surmontées en sorte que l'échec disparaît devant la délivrance finale.

CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

Production de l'argent au Canada. —Entre 1887 et 1893 inclusivement, la production annuelle de l'argent au Canada a varié entre trois cent et quatre cent mille piastres. L'argent provenait surtout des provinces de Québec et d'Ontario.

En 1894, 1895 et 1896, augmentation notable de la production de l'argent, par suite du développement des mines de la Colombie Anglaise. L'année 1896 ; fut surtout remarquable elle indiqua une production de la valeur de $2,000,000.

Depuis 1896 jusqu'à 1905, la production s'est maintenue en valeur à des chiffres fluctuant entre $2,000,000 et $3,500,000.

Durant les années suivantes, la production de l'argent n'a fait qu'augmenter de quantité et de valeur. En 1910, par suite de l'exploitation des mines de Cobalt, elle atteignait en valeur le chiffre de $17, 580,455.

En 1916, le Canada produisait 26,669,172 onces d'argent contre 26,625,960 onces en 1915 ; différence en plus de 43,172 onces.

En 1917, on recueillit au Canada 22,221,274 onces d'argent ; valeur, $18,091,895, mais, cette année-là, baisse de 12.7 pour cent dans la production, et hausse de 8.2 pour cent dans la valeur.

D'après une compilation publiée par la Banque Nationale de la cité de New-York, les Etats-Unis produiraient deux fois plus d'argent que le Mexique et trois fois plus que le Canada. En 1916, sur la production mondiale totale de 172,383,000 onces, les Etats-Unis figuraient pour 72,833,000 onces, ou 42 pour cent du total.

Tout de même le Canada tient encore la troisième place parmi les pays argentifères du globe.

* * *

Ruines Légendaires.—Les îles Caroline, d'abord cédées à L'Allemagne, puis en dernier lieu conquises par les Japonais, quelles que puissent être leurs vicissitudes politiques, ne peuvent échapper aux recherches et à l'étude des géographes et autres savants.

On y rencontre des débris de massives constructions de pierre qui témoignent d'une civilisation pré-historique très avancée. Qui les a érigées ? On y a constaté que la monnaie de l'époque était des fragments de pierre dont quelques blocs pesaient jusqu'à cinq tonnes.

Que de particularités phénoménales, autres que ces deux-là !

Ces débris de pierre taillée se trouvent éparpillés depuis Ponape, île

du côté-est du groupe, jusqu'à Yap du côté-ouest. Sur l'île de Yap existent de grandes terrasses en pierre, des routes faites de blocs de pierre unie, des talus, des tombeaux, des plateformes également en pierre, de vastes salles qui vous donnent l'impression de chambres de délibérations ou de salles d'audiences, surmontées de sortes de machicoulis et flanquées de hautes colonnes très souvent sculptées.

Ponape reproduit Venise, sur le Pacifique ; là, les ruines sont partiellement submergées. Faisaient-elles autrefois partie d'une ville, ou leur site se trouvait-il relié à d'autres îles lors du terrible ras de marée qui survint et culbuta tout dans son débordement ?

Ce qui reste aujourd'hui de toute cette nature consiste en un peu plus de cinquante ilots avec murailles rectangulaires, qui émergent du sein de lagunes ; on y voit au large une lagune isolée par un brise-lames de trois milles de longueur. Dans toute cette construction on utilisa d'énormes blocs de basalte, qui paraissent n'avoir pas été touchés par un outil quelconque. La croyance que ces gigantesques constructions mégalithiques sont bien antérieures à la population actuelle des Carolines est parfaitement confirmée par de récentes observations.

Quant à l'origine de la monnaie de pierre, on n'en connait rien encore. Les coquillages semblent avoir supplanté les disques de pierre comme monnaie, bien avant l'arrivée des blancs. La monnaie de pierre était faite de pierre à chaux ou calcaire. On s'en servait tout probablement comme valeur de dépôt, plutôt que comme monnaie courante ; ce qui la protégeait contre le vol étaient ses propres poids et dimensions. On en trouve des échantillons empilés dans ce qui fut les palais des chefs indigènes.

Les îles Caroline sont au nombre de cinq cents, y compris les chaînes de rochers. De ce total et d'une superficie de 390 milles carrés, on attribue 307 milles carrés à l'ensemble des îles Ponape, Yap, Kousaye et Hogolu ou Truk.

En 1911, la population totale était d'environ 55,000 habitants, dont un peu moins de 400, des Européens.

Les îles Carolines, de l'est à l'ouest, couvrent une étendue d'environ 1,000 milles ; elles sont situées à plus de 1500 milles à l'est des Philippines et à environ 1,000 milles au nord de la Nouvelle-Guinée.

* * *

Sagacité et prudence de l'éléphant.—Il y a près de trois ans, si Québec eut été sous la domination romaine, pour son grand pont sur le Saint-Laurent, nous lui aurions d'abord fait subir l'épreuve de l'éléphant.

Ce pachyderme dont la réputation de sagacité et de circonspection

est bien établie, ne s'aventure pas à travers un pont ou une passerelle sans en être bien sûr. Son admirable instinct le guide. Il peut bien, comme le célèbre Jumbo, subir un accident, mais il ne tentera jamais une aventure.

Les anciens Romains avaient l'habitude de faire éprouver leurs ponts militaires par des éléphants. Si l'éléphant le franchissait sans hésiter, l'épreuve était concluante. Si, au contraire, il ne se décidait pas à le traverser, c'est qu'il y avait quelque part un vice de construction, un point faible et de nature à amener un accident, une catastrophe.

Dans le livre *From Jungle to Zoo,* l'auteur, en parlant des difficultés que l'on rencontre dans le transport des animaux sauvages, par voie ferrée, rapporte le fait suivant qui confirme la réputation de sagacité, de circonspection et de prudence de l'éléphant :

"Pour amener un éléphant à bord d'un wagon de chemin de fer, règle générale, les gardiens placent une lourde et large passerelle qui s'appuie d'un côté sur le seuil de la porte du wagon, et de l'autre sur le sol ou le quai de la station.

Généralement, peu d'éléphants s'y aventurent.

Alors, on fait d'abord passer un éléphant dompté, avec l'espoir que les autres le suivrent".

Voilà ce que l'on fit dans le cas rapporté par l'auteur du livre susmentionné.

L'éléphant nouvellement capturé, s'arrêta net au pied de la passerelle, agita sa trompe en l'air, et donna des signes de toute évidence qu'il n'entendait pas aller plus loin. On lui offrit des friandises de toutes sortes, on le cajola, on lui adressa des paroles sur le ton le plus encourageant. On fit sortir l'éléphant dompté et on le ramena de même dans le wagon, pour l'induire à suivre cet exemple.

Rien n'y fit.

L'éléphant manifestait sa décision en jouant de la trompe de tous les côtés, avec des clignements d'yeux qui semblaient dire :

—Non, vous ne m'y prendrez pas.

Ces tentatives durèrent au moins deux heures. Les gardiens haletant, suant à grosses gouttes, étaient épuisés.

Au moment où ils essayaient de reprendre haleine, l'éléphant abaissant tout à coup sa trompe, saisit la passerelle et la lança à quelques pas. Puis appuyant l'une après l'autre ses énormes pattes sur le seuil de la porte du wagon, il fit un bond et se trouva à l'intérieur où il se mit aussitôt à faire honneur à un plantureux picotin.

Il avait très bien compris que ses gardiens voulaient le faire monter à bord, mais la passerelle ne lui inspirait pas confiance.

* * *

Le Velot.—Le Velot, vous ne savez pas ce que c'est que le velot. D'abord velot (hollandais), le feld (allemand), le field (anglo-saxon), tout cela est de la même famille et veut dire la même chose.

Le velot est la vaste plaine de l'Afrique du sud que les Anglais ont enlevée aux Boers, il y a quelques années, avec l'aide de Cecil Rhodes et du Dr. Jamieson.

C'est une contrée solitaire et silencieuse.

Il existait autrefois, et même encore aujourd'hui, un dicton qui a cours chez les Boers. On disait et l'on dit qu'on peut toujours reconnaître un individu qui a passé cinq ans dans le velot.

Le volet est une immense plaine parsemée ça et là de collines ou monticules que les Boers appellent*Kopjes,* traversée, éventrée par des ravins à la merci des pluies, qui s'en vont ondulant d'un horizon à l'autre.

Les grandes plaines onduleuses au nord du Dakota, surtout, ont dû déjà présenter pareille physionomie.

Le voyageur qui le traverse, qu'il se tourne vers l'un des quatre points cardinaux, reste sous l'impression qu'il n'en pourra jamais sortir. Rien n'y vient égayer ou reposer la vue. Après des journées de marche, le voyageur finit par se demander si vraiment, il n'a fait que tourner et revenir à son point de départ.

Le pays est d'une déprimante monotonie.

Peut-être le voyageur finit-il par rencontrer une petite ferme, avec une grange, un puits, un kraal ou amas de huttes des Kaffirs. La voie ferrée passe à des distances variant de 20 à 70 milles.

Pendant une bonne moitié de l'année, les routes sont absolument impraticables. Naturellement, les quelques gens qui l'habitent s'arrangent pour se suffire complètement à eux-mêmes.

* * *

Les ressources du monde en froment.—Le "Bulletin of the Imperial Institute" vient de traiter longuement cette importante question.

Avant la guerre, dit-il, la production du monde entier s'élevait à environ 110,000,000 de tonnes. C'étaient la Russie, avec une production de 22,000,000 de tonnes, et les Etats-Unis, avec une production de 19,000,000 qui fournissaient la plus large part de ce total. Pendant la guerre, la production décrut considérablement en Europe et particulièrement en Russie, mais, par contre, dans les autres parties du monde, elle prit une très

large extension. En 1918, les surfaces ensemencées de froment au Canada, dans les Etats-Unis, en Argentine, aux Indes et en Australie étaient de 25 p. c. plus étendues que les surfaces utilisées cinq années avant la guerre, et l'on considère que le monde fournit actuellement assez de blé pour se passer de la Russie. L'avenir peut être considéré avec beaucoup d'optimisme. Il existe encore, au Canada, en Australie, dans l'Amérique du Sud, en Sibérie et dans d'autres régions, d'énormes surfaces qui peuvent être consacrées à la culture du froment. D'ailleurs, l'accroissement de la production, au cours de ces dernières années, est dû beaucoup moins à l'extension des cultures qu'au meilleur rendement des surfaces déjà cultivées, et il est probable que l'introduction de nouvelles variétés plus riches, fera faire encore de rapides progrès à la production.

* * *

Force de l'habitude.— On a fait des tentatives de moderniser l'habitat des Esquimaux, en substituant à leurs huttes de blocs de glace et de neige des habitations aux enduits de mortier ou de béton.

Inutile d'essayer de changer leurs habitudes, affirme le grand explorateur canadien Wilhjamur Stefansson.

Dans leurs huttes de glace et de neige, les Esquimaux vivent beaucoup plus confortablement et en meilleure santé que les habitants des tropiques ou les insulaires de l'Océanie, chauffés à blanc par le soleil, et n'ayant comme vêtements, que des tissus de feuillages ou la simple feuille de vigne.

Stefansson traite d'absurdité la nouvelle que les indigènes des îles Prybiloff, pour se protéger contre les intempéries de la zône de la mer de Behring, auraient songé à remplacer leurs huttes de glace et de neige par des maisonnettes construites avec du bois, du mortier ou du béton. La nouvelle a circulé, il n'y a pas de doute, mais est fausse de tous points. Que des indigènes des îles Prybiloff n'habitent pas des huttes de neige, mais des cabanes de bois, c'est exact ; mais plus loin au nord, ils vivent dans des huttes de blocs de neige et de glace, et il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de leur faire accepter d'autre habitation.

L'iglo, telle est la demeure de l'Esquimau pendant trois ou quatre semaines. Alors il s'en construit un neuf, tout à fait propre et sain : On s'y trouve aussi confortablement que même le blanc dans son propre fumoir ou sa salle à manger, et, à la nuit tombante, une chandelle y projette autant de lumière que trois poires électriques, à raison de la blancheur éclatante de la neige.

Dans cette partie de l'hémisphère boréale, la hutte en mortier ou bé-

ton n'est ni saine ni confortable, tout comme la cabane de bois.

Partout où les indigènes ont abandonné leurs huttes de neige pour des cabanes de bois, le typhus et la pneumonie ont fait leur apparition.

Les Esquimaux sont des nomades dans leur pays ; ils tiennent des *gitanos* ou bohémiens dont l'existence se passe en plein air.

Cependant, dit Stefansson, si les cabanes enduites de mortier ou de béton devenaient la mode, comme la mode se fait obéir en tout lieu, il est possible que les Esquimaux finiraient par l'adopter. Règle générale, on utilise les fourrures pour se préserver du froid, mais aujourd'hui les femmes les portent comme parure dans les plus grandes chaleurs.

Au retour dans le port de Québec de sa deuxième expédition au pays polaire en 1906-07 le capitaine J. E. Bernier avait à bord de son navire, *l'Arctic,* un jeune boeuf musqué et un Esquimau du nom de Lane ou Mc Lean, un Esquimau tout de même, un vrai, qui avait quelques mots d'anglais à sa disposition. Cet individu avait eu la fantaisie ou la curiosité de lier connaissance avec les gens de la zône dite tempérée. A Blanc Sablon, à l'extrémité orientale du Labrador, il commença à trouver le temps un peu chaud. Il est vrai que c'était alors au mois de juillet. Dans le port de Québec, il se déclara fort incommodé de la chaleur. Mais une fois à Montréal, à 180 milles plus à l'ouest, il n'y put y tenir et tombe malade de la fièvre typhoide. Après trois semaines d'hôpital, grâce à sa forte constitution, il put en réchapper.

Inutile de dire sa joie lorsqu'au retour il laissa *l'Arctic* pour s'embarquer à bord du *Neptune* pour aller respirer les âpres et violentes bises de la mer de Baffin et se rendre chez lui quelque part sur le détroit d'Hudson, où il avait laissé sa femme et sa fille. Pour lui il venait de sortir d'une fournaise infernale, comme une salamendre d'un brasier. Il n'a pas encore pu s'expliquer comment des êtres humains peuvent vivre par pareille température. Cependant, il n'avait pas passé par Delhi, Sumatra, Bornéo ou Madagascor.

* * *

Renne et boeuf musqué.—Mercredi 4, et jeudi 5 février dernier, à Ottawa, séances fort intéressante de la Commission fédérale chargée de s'enquérir de la possibilité de l'élevage régulier de troupeaux de rennes et de boeufs musqués dans l'extrême nord du Canada.

Le président de la Commission était le Dr J. G. Rutherford.

D'importants témoignages ont été recueillis en faveur du projet d'élevage en question, sous les auspices du gouvernement canadien, du Très Rév. Isaac Springer, évêque anglican, et du Dr. Alfred Thompson, député du Yukon aux Communes.

Dans leurs témoignages, ils ont préconisé l'élevage du renne et du boeuf musqué dans le district de la baie Mackenzie, pour favoriser le développement du pays et offrir de l'emploi et des moyens de ravitaillement aux Esquimaux et aux Sauvages qui l'habitent.

Dans l'après-midi du 5 février, le Rév. W. H. Fry, missionnaire de grande expérience du pays circumpolaire, a rendu un témoignage similaire.

Le capitaine J. E. Bernier et le capt Mack, explorateurs arctiques bien connus, ont été appelés à renseigner la Commission sur la possibilité de faire de la navigation autour des îles Bathurst et Melville, où l'élevage des jeunes ruminants pourrait se faire, et devenir le noyau de grands troupeaux.

Au cours de son témoignage, le capt. Bernier a assuré que le pélage du boeuf musqué peut être converti en un tissu de haute qualité pour la confection de vêtements, gilets, pantalons, pardessus, et qu'il en portait lui-même.

S. T. Storkersen, membre de la dernière expédition canadienne de Wilhjamur Stefansson au pays arctique, a fait une longue description des habitudes des troupeaux de rennes et de boeufs musqués dans diverses sections du pays arctique et de l'état tout-à-fait accessible du pays.

En réponse au président de la Commission, le Dr Rutherford, qui ne voyait pas l'utilité de certains renseignements donnés par Storkersen, à propos des conditions climatériques à l'île Southampton, Stefansson a cru devoir l'informer que les blancs du pays pouvaient lui apprendre que le climat y est beaucoup plus supportable qu'on ne le pense généralement. Il en profita pour lui dire que les blancs qui habitent le pays sont des Portugais, des gens venant des Antilles occidentales, d'Hawaï et d'autres pays qui se trouvent dans la zône semi-tropicale.

* * *

La province du Transvaal.—La superficie de cette province est de 110,450 milles carrés, et elle est divisée en 24 districts. Le dernier recensement accusait une population totale de 1,686,212 habitants, parmi lesquels 971,555 hommes et 714,657 femmes. La population comprenait 420, 562 Européens ou blancs, 1,219,845 indigènes et 45,805 habitants de couleur. En 1918, la population européenne s'est élevée à 500,632.

Le siège du gouvernement est Prétoria, avec 41,781 habitants ; mais la ville la plus importante est certainement Johannesburg, centre minier des gisements aurifères du Witwatersrand, avec une population de237,104 habitants, dont 119,953 blancs et 117,151 hommes de couleur.

Le système financier du Transvaal est analogue à celui de la province du Cap. Les recettes de l'année 1919 se sont élevées à 1,817,659 liv. st., et les dépenses à 2,365,295 liv. st. Autres frais : Administration générale, 83,688 liv. st., Instruction, 1,438,560 liv. st., Institutions charitables, 276,-458 liv. st., Travaux publics, 266,585 liv. st., etc.)

Au point de vue de la production, le Transvaal semble être principalement un pays d'élevage, quoiqu'il y ait des superficies considérables consacrées à l'agriculture et comprenant notamment la culture des plantes tropicales. L'étendue des terres cultivées dépasse 2 millions d'acres (un acre vaut 40 ares 47). Les terres en jachère occupent environ 470,000 acres et les pâturages 29,900,000 acres. Les récoltes du maïs et du tabac peuvent être regardées comme les plus importantes.

Le troupeau comptait, en 1916, 4,493,417 moutons, 1,572,961 chèvres.

En dehors de sa fameuse production minière, le Transvaal possède des fonderies de fer et de cuivre, des moulins, des brasseries, des poteries et des manufactures de savon et de tabac.

Les exportations à destination de la Grande-Bretagne comprennent du minerai de cuivre (272,975 livres), des peaux brutes (65,527 livres) ; et les importations comprennent des cotonnades (878,732 livres), des laines (479,606 livres), de la machinerie, des produits chimiques, etc.

* * *

Le Collège Royal Naval du Canada.—On sait que ce collège est installé à Kingston et que le gouvernement canadien en fait tous les frais. Voici ce que le dernier rapport du ministère du service naval du fonctionnement de ce collège.

Le Collège Royal Naval du Canada a été établi dans le but de donner un enseignement complet en génie maritime. Les cours qu'y suivent les cadets sont d'une durée de trois ans et comprennent des études pratiques et scientifiques en génie, mathématiques, physique, matelotage, navigation, langue anglaise et une autre langue modrne. Bien que tous les élèves sortis du Collège naval depuis sa fondation, en 1911, aient embrassé une carrière navale, ce choix est facultatif. Tant que l'on ne sera pas fixé sur l'avenir de la marine royale du Canada, le ministère du Service naval ne garantit pas à tous les cadets passant par le Collège leur enrôlement dans la marine royale canadienne.

Les élèves qui choisissent une carrière navale laissent le Collège entre 17 et 19 ans avec le grade d'aspirants de marine. Jusqu'à présent, tous les diplômés du Collège naval ont pu entrer dans la marine royale canadienne. L'amirauté britannique a consenti à admettre tous les ans dans la

marine royale huit diplômés du Collège naval qui ont subi leurs examens et obtenu un pourcentage de points très élevé. Les élèves qui entrent dans la marine impériale en vertu de cet arrangement se trouvent sur le même pied que les diplômés sortis des écoles navales d'Osborne et de Dartmouth.

* * *

Les volcans terrestres.—Un savant belge, Ch. Belot, fait remarquer dans la revue le *Mouvement géographique,* de Bruxelles, que les volcans terrestres sont presque tous situés dans des îles ou en bordure des continents ; sur 415 volcans actifs ou quiescents, il n'en existe que 11 à l'intérieur des continents et encore sont-ils placés sur des bassins intérieurs, ou dans le Sahara qui a été envahi plusieurs fois par la mer. On est donc conduit à la pensée d'une origine marine du volcanisme. Différentes objections d'ordre chimique ou physique ont été faites à cette idée. L'objection la plus répandue est celle-ci ; l'eau du fond des mers, descendant dans l'écorce terrestre, s'y transforme en vapeur dont la pression devrait refouler l'eau dans les conduites par lesquelles elle descend. Cette objection ne tient pas compte d'une loi physique qui fait suivre à l'eau le chemin que lui impose la pesanteur, et à la vapeur les surfaces isothermes où la température est suffisante pour la maintenir en cet état.

* * *

L'immigration au Brésil.—Depuis trente ans, le Brésil a reçu 2,892,-807 immigrés.

Le *Bulletin* de la Société royale d'Anvers dit que ce sont les pays latins au sud de l'Europe, Italie, Portugal, Espagne, qui ont fourni le plus grand contingent, puis en dernier lieu, les Slaves et les Allemands.

Dans l'Etat de Sao Paulo, les Japonais ont commencé aussi à pénétrer.

Le Brésil, dont la superficie est égale a seize fois celle de la France, pour une population de 20 millions d'habitants, a encore besoin de l'afflux étranger pour mettre en valeur ses richesses.

* * *

La province du Cap.—Cette province, qui fait partie de l'Union sud-africaine, a une superficie de 276,906 milles et une population de 2,564,965 habitants.

Les villes principales sont les suivantes : Le Cap (port), 67,159 habitants ; Le Cap (ville), 146,000 ; Kimberley, 29,525 ; Port-Elizabeth, 30,688 ; Graham, 13,830 ; Beaconsfield, 14,294 ; Paarl, 11, 018 ; Ville du Roi-Guillaume, 9,028 ; East-London, 20,867 ; Graaf-Reinet, 8,129 ; Worcester, 7,961 ; Uitenhage, 11, 573, et Cradock, 6,453 habitants.

La majorité de la population de couleur est employée à des travaux agricoles ou au service domestique ; quant aux blancs, ils s'occupent généralement de commerce et d'industrie.

La production minière représentait, pour les diamants, en 1917, 5 millions de louis sterling.

* * *

Distinction.—La société de géographie de Paris a accordé une médaille d'or au docteur John H. Finley, président de l'Université de New-York, pour son remarquable ouvrage. "Les Français au coeur de l'Amérique" (édition anglaise). L'édition française du même ouvrage a été couronnée par l'Académie et un prix de 1500 francs lui a été accordé.

* * *

Le gaz à l'état naturel.—Le gaz naturel procède du pétrole. On le rencontre dans le Caucase, en Roumanie, en Russie, au Canada et surtout dans les Etats-Unis du Nord.

Mais, comme *nil novum sub sole,* ça n'est pas une découverte contemporaine.

On le connaît depuis des siècles dans les pays de l'Ancien monde.

Du temps de Jules César, en France, existait un puits de gaz que l'on avait décoré du nom de "montagne qui brûle" et qui était le sujet de foule d'hypothèses mystérieuses.

Il y a plusieurs siècles, la ville de Gênes s'éclairait au moyen du gaz naturel.

En maints endroits, là où il s'échappait du sol, on le révérait comme une manifestation des dieux.

En Chine, on le recueillait dans des bambous et on le distribuait ainsi de place en place.

Le premier puits qui ait jamais été découvert sur le continent américain, se trouvait à peu de distance de Buffalo, à Fredonia.

C'était en 1831. Ce puits avait 37 pieds de profondeur. On se servit du gaz qui en sortait pour éclairer l'hôtel où Lafayette descendit lors de son passage à Fredonia.

Ce ne fut qu'en 1876 que l'on s'occupa sérieusement en Pensylvanie de l'exploitation du pétrole et du gaz naturel.

Le débit moyen des puits de gaz dans l'Etat varie de 25,000 pieds cubes à 10,000,000 de pieds cubes par jour. Le plus petit dont le rendement est de 25,000 pieds cubes par jour, peut aussi, par jour, fournir le luminaire à trois maisons ordinaires.

Tout dernièrement, à McKeesport, dans la Pensylvanie, on faisait la découverte des plus vastes puits de gaz naturel que l'on connaisse jusqu'ici. C'est une riche aubaine pour McKeesport.

Le gaz naturel existe en grandes quantités au Texas, mais on ne l'exploite pas encore ; on attend l'élaboration complète de certains plans et l'apparition du capital ; on se propose d'extraire de la gazoline du produit.

Les verreries utilisent fortement le gaz naturel, à cause de ses puissantes calories. Le fait est que, durant la guerre, on ne pouvait fabriquer certaines lentilles qu'au moyen de la chaleur intense produite par ce gaz.

Au Canada, on a constaté la notable abondance du gaz naturel du côté du district de Trois-Rivières, et du côté du grand fleuve MacKenzie ; mais on n'y a pas encore les moyens d'atteindre cette ressource, et, à notre avis, nous croyons qu'un jour on constatera que notre pays laurentien possède des sources inépuisables de pétrole et les puits de gaz naturel les plus considérables du monde entier.

* * *

La vie sous-marine.—Depuis au moins deux ans, existe à Messine, en Sicile, sur le détroit du même nom, une station biologique. Elle a déjà rendu des services importants à l'étude de la vie et des phénomènes sous-marins.

Il s'est produit soudainement un gonflement du lit de l'océan dans le détroit de Messine. Ce qui a engendré du fond vers la surface du détroit une série de courants extraordinaires, et ces courants sont assez forts pour amener à la surface une foule de vertébrés aquatiques qui naissent, se reproduisent et vivent au fond de la mer. On en a fait la capture du bord d'embarcations, mais d'une façon plus expéditive que la pêche à la ligne.

Quelques-uns de ces poissons sont capables de produire de la lumière et celle-ci même varie automatiquement de couleur.

* * *

Cuir de nouvelle provenance.—On ne lira pas sans intérêt l'extrait

suivant de la revue *Populer Mechanics,* paru en décembre dernier au sujet de la rareté des peaux vertes et par conséquent du cuir.

En face de l'alarmante rareté du cuir sur le marché, les gens se sont mis à songer à l'exploitation de la faune sous-marine pour essayer de parer au défiant. Il en est résulté que l'on se livre aujourd'hui à une nouvelle industrie sur les côtes de l'Atlantique et du Pacifique : la capture du requin et autres phoques dont on convertit la peau en un cuir fort recherché aujourd'hui.

On prend le requin au moyen de seines dont quelques-unes mesurent 600 pieds de longueur sur 18 pieds de profondeur, et sont pourvues de mailles de très fortes ficelles, ayant quatre pouces d'ouverture.

C'est en petites embarcations qu'on va les tendre et qu'on les manoeuvre.

On prend de cette façon jusqu'à 200 requins par jour.

Il n'y a pas que le requin que l'on capture ainsi. D'autres phoques, comme certaines baleines, des raies, des marsouins s'aventurent dans les seines.

Dans une seule tannerie, on fait aujourd'hui le tannage de cinq cents peaux de ces vertébrés par semaine.

Des expérience conduites sous la surveillance du gouvernement américain ont établi le fait que le cuir du requin est fort utilisé pour les hauts-de-chausse et autres articles.

La peau du requin donne depuis dix jusqu'à quarante pieds carrés, d'un cuir extraordinairement fort, dont le prix varie suivant qualité.

Outre la peau, il ne faut pas oublier les sous-produits des carcasses des vertèbres, dont on tire grand parti, savoir : engrais, colle, huile, cordes d'instruments de musique, etc.

En 1920, on se prépare à donner à la nouvelle industrie le plus grand développement possible.

* * *

Les pêcheries de phoques de l'Alaska.—L'ours marin est la seule des otaries à fourrure qui s'y trouvent en nombre assez considérable. Ces phoques fréquentent les îles Aléoütiennes, dans le territoire de l'Alaska, surtout pour y mettre bas leurs petits. Presque immédiatement après être parvenu sur les îlots, chaque mâle s'entoure d'autant de femelles qu'il peut. Les petits restent avec leur mère. Il y a, en outre, un grand nombre de jeunes mâles que les vieux empêchent d'approcher. Ces rassemblements ont lieu sur les îles Pribyloff et sur d'autres îlots dans la mer de Behring. C'est à la fin de mai que les mâles et les femelles s'avancent dans les flots du détroit de Behring, et se dirigent vers ces îles.

Avant 1911, ces îles étaient louées à des marchands américains, qui se livraient à une chasse effrénée aux ours marins, juste au moment de la naissance des petits. L'énorme troupeau était menacé de destruction, lorsque le gouvernement des Etats-Unis prit le contrôle des pêcheries de phoques de l'Alaska.

Depuis ce moment, le troupeau a doublé, et si son développement se poursuit dans les proportions actuelles, la fourrure de phoque redeviendra d'un usage absolument général en Amérique.

Au cours des dernières années, Saint-Louis est devenu le marché central du monde pour la teinture et la vente des peaux mises sur le marché pour le compte du gouvernement. Ces peaux étaient autrefois envoyées à Londres pour y être teintes et vendues. La fourrure des ours marins ne possède naturellement ni la couleur ni l'aspect que l'industrie lui donne par la suite. La fourrure extérieure est longue et rude, et il n'y a que la fourrure de dessous qui ait de la finesse. On supprime la première, et on donne à le seconde la belle couleur brune que nous lui voyons.

Le commissaire des pêcheries a formulé, dans son dernier rapport, les précisions suivantes sur les résultats de l'élevage des phoques :

Le dernier dénombrement du troupeau de l'Alaska a porté à 525,000 le nombre des phoques. Ce recensement date de 1913, très peu de temps après l'abattage de 24,000 de ces animaux. En 1911, le troupeau entier ne comptait pas plus de 200,000 têtes, mais des mesures de surveillance furent prises qui aboutirent à faire accroître le troupeau entier de 10 à 12 têtes pour cent par année.

* * *

La chasse à la baleine aux îles Falkland.—L'Atlantique austral est fréquenté par plusieurs espèces de baleines qui peuvent être classées, au point de vue de la chasse, en deux groupes : la baleine franche et le cachalot, qui furent longtemps les seuls capturés, et les baleinoptères et les megaptères, dont l'exploitation industrielle ne remonte qu'à une époque récente, faute d'avoir trouvé plus tôt une bonne méthode de capture. Le cachalot et la baleine franche restent assez longtemps à la surface de l'eau, ce qui permet à un canot de les approcher et au harponneur de les attaquer en lançant le harpon, soit à la main, soit avec un petit canon. Les baleinoptères, au contraire, ne restent à fleur d'eau qu'un temps très court ; de plus, ils s'enfoncent aussitôt morts, et leur poids ferait couler un baleinier ordinaire. On doit donc employer, pour les capturer, des navires spéciaux.

Il existe vingt-et-une sociétés qui font la chasse de la baleine

aux îles Falkland et leurs dépendances. Deux de ces compagnies sont argentines, les autres sont norvégiennes ou anglaises. Elles emploient 64 navires baleiniers. La saison de cette chasse dure généralement du commencement de novembre à la fin d'avril dans la Georgie du Sud. La saison est plus courte aux Shetlands du Sud et à la Terre de Graham, et surtout aux Orcades.

La production totale des îles Falkland et dépendances pendant la saison de 1912-1913 a été de 430,000 barils d'huile, soit plus de la moitié de la production totale du monde, et de 8,375 tonnes de guano, dont la valeur totale était d'environ 33,750,000 francs. Cette industrie emploie environ 3,500 personnes.

Les produits retirés de la baleine sont : les fanons, l'huile et les tourteaux ou guanos, provenant de la dessication de la chair et des os. La valeur des fanons des baleinoptères est assez faible. Alors que ceux de la baleine franche australe valent jusqu'à 18,750 francs la tonne, ceux du rorqual ne valent guère plus de 2,000 francs, et ceux de la jubarte descendent jusqu'à 250 fr. prix de 1914.

L'huile de baleine est généralement graduée en quatre qualités, valant, en 1914, de 450 à 600 francs la tonne.

Enfin, on peut obtenir avec la chair et les os desséchés, trois sortes de produits : 1o.—la farine de viande de baleine, préparée avec la viande fraîche ; c'est un aliment employé utilement pour la nourriture des bestiaux ; 2o.—le guano de baleine fabriqué avec le reste de la viande et un tiers d'os ; il contient 8.5 p. c. d'ammoniaque et 21 p. c. de phosphates tribasiques ; 3o.—la farine d'os, renfermant 4 p. c. d'ammoniaque et 50 p. c. de phosphates.

* * *

Les glaces flottantes et la navigation.—On sait que les glaces flottantes ont plusieurs origines : elles proviennent de la rupture de la banquise ou "pack", champ de glace qui se forme chaque hiver autour des régions polaires, ou de la débâcle des fleuves d'Amérique et de Sibérie ou bien encore des glaciers qui aboutissent à la mer.

Les glaces flottantes qui naissent de la débâcle de la banquise et des fleuves boréaux, ne sont guère dangereuses pour la navigation, sauf en cas de houle, alors que les icebergs (montagne de glace), qui résultent du vêlage des glaciers, sont un péril pour les navires. Les glaciers qui bordent la mer se présentent sous la forme de murailles à pic, d'une hauteur qui peut atteindre 120 mètres au-dessus du niveau des eaux ; la mer ronge sans cesse la base de ces falaises de glace, et cette action jointe à

celle de l'ablation et à l'action des marées, provoque la chute des blocs qui, surtout dans l'océan Antarctique, ont des dimensions énormes : en 1892-1893, une débâcle énorme envoya des icebergs de 100 mètres de haut et de 100 kilomètres de long jusqu'à 43°5 de latitude sud.

Disons, en passant, que les glaces qu'on peut rencontrer en mer ont parfois une origine autre encore. C'est ainsi qu'en 1721, une partie de la glace du Vatnajokull, en Islande, fut projetée au loin dans la mer par une éruption volcanique ; la masse ainsi rejetée était telle qu'à 20 kilomètres de terre elle formait un monticule ; certains blocs étaient assez considérables pour être échoués sur des fonds de 140 mètres.

On conçoit que les icebergs, entraînés fort loin par les courants (en 1905, des icebergs sont descendus jusqu'à 40° nord, c'est-à-dire à la latitude de Madrid), constituent un danger considérable pour la navigation, tant par leur masse que par leur nombre : en décembre 1894, par exemple, un navire rencontra, par environ 41° sud, 708 icebergs.

M. Jean Charcot, l'explorateur polaire français, a donné en janvier dernier, à l'Institut Océanographique, une conférence au cours de laquelle il a détruit plus d'une donnée erronée sur les icebergs.

Dans un iceberg, la hauteur du volume de glace immergé n'est pas, d'après les dernières constatations, de 12 à 13 fois celle de la partie immergée, mais de 5 à 9 fois cette hauteur et celle-ci est, en moyenne, de 25 à 30 mètres au moment où l'iceberg commence à être entraîné par les courants. Cette hauteur dépasse rarement 80 mètres.

Dès que les icebergs commencent à fondre sous l'influence des courants chauds, ils perdent, en moyenne, 5 p. c. de leur volume par jour. Pris par le "Gulf Stream", les plus grands durent au plus deux mois.

Les icebergs transportent des matériaux originaires des terres où se sont formés les glaciers dont ils se sont détachés. C'est le cas pour des troncs d'arbre qui, après la fusion de l'iceberg, flottent au gré des courants et vont s'échouer dans des régions bien déterminées. Le fait se produit notamment en certains points de la côte orientale du Groenland et à l'île Jean-Mayen ; leur accumulation y est telle que, vers la fin de la guerre, les Alliés ont songé à y organiser la récolte de ces troncs d'arbre.

Depuis la catastrophe du "Titanic", causée par sa rencontre avec un iceberg qui déchira sa coque, les Etats-Unis possèdent un service de surveillance permanente des mers que les icebergs parcourent ; leurs "ice patrols" (patrouilles de glace), faites par des navires spéciaux, étudient les icebergs et renseignent, par télégraphie sans fil, un organisme central qui établit chaque mois une carte sur laquelle tous les mouvements des icebergs, leur itinéraire, leurs dimensions probables, leurs caractéristiques, des prévisions sont indiqués.

Les dangers que font courir les icebergs sont divers : ils se renversent fréquemment par l'effet de la fusion de la partie immergée, ou se cassent en deux ; certains icebergs se résolvent brusquement, avec explosion, en leurs éléments, à la façon d'une larme batavique. La partie immergée des icebergs se prolonge parfois très loin de la partie émergée.

Quand on navigue dans la région des icebergs, il importe de ne marcher qu'à petite allure et de veiller avec le plus grand soin, et encore est-ce insuffisant par temps brumeux. On consulte fréquemment le thermomètre la nuit et le brouillard, car souvent un abaissement sensible de la température annonce la proximité d'un iceberg. On comptait aussi sur l'écho dû à la réflexion des ondes sonores contre l'iceberg, mais ce moyen n'était guère efficace qu'une fois sur dix avant l'invention de M. Langevin, qui a mis au point pendant la guerre un disposif destiné à déceler la position d'un sous-marin naviguant en plongée et à fixer la distance qui le sépare de l'observateur. Cet appareil est basé sur l'écho perçu dans l'eau même, le sous-marin formant la paroi qui réfléchit le son. Il allait être mis en service au moment où l'armistice a été signé. Depuis, il a été utilisé, efficacement, à dénoncer la présence d'icebergs, même assez éloignés. Son emploi pour cet usage se généralise. L'appareil est d'une telle précision qu'il peut servir aussi au sondage, à la mesure exacte des fonds.

Extrait du *Mouvement géographique* de Bruxelles.

*
* *

Les grandes villes américaines.—Le directeur du recensement a fait connaître les principales populations des villes des Etats-Unis :

New-York : 5,621,151 ; Chicago : 2,701,212 ; Saint-Louis : 773,000 ; Boston : 747,923 ; Baltimore : 733,826 ; Pittsburgh : 588,193 ; Los Angeles : 575,480 ; San Francisco : 508,410 ; Buffalo : 505,875 ; Washington 437,576 ; Newark : 414,609.

Détroit : 993,739, soit une augmentation de 113,4 pour cent, Cleveland, 796,836.

*
* *

L'Asie française.—Signalons une nouvelle revue qui s'occupe tout particulièrement des questions asiatiques : *l'Asie française.*

Cette revue est publiée par un comité de l'Asie française, sous la direction de M. Henri Froudevaux.

Le dernier numéro contient une forte étude sur les Assyros-Chaldéens et la France.

* * *

Les oiseaux indigènes de New-York.—Nous devons à l'obligeance d'un de nos correspondants, M. Clarke, directeur du *State Museum* d'Albany, un magnifique volume sur les *Oiseaux indigènes* de l'état de New-York. Ce volume richement illustré en couleurs a été publié par l'Université de l'Etat de New-York.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Têtes et Figures.—Plaquette de M. N. LeVasseur, chroniqueur et publiciste. Se rendant au désir de ses nombreux amis, M. LeVasseur a réuni dans une fort jolie brochure, une série de croquis dont la plupart ont déjà vu le jour dans les journaux. Plus d'un de ces petits tableaux d'intérieur, plus d'un de ces croquis révélant des états d'âme particuliers, écrits avec élégance et une saisissante originalité, ont déjà été goûtés et admirés. On les relira, nous en sommes sûr, avec un égal plaisir.

Prières de la Vie intérieure.—in-32 de 190 pages, prix : 1 fr. 50, franco 1 fr. 70 chez P. Téqui, libraire, 82 rue Bonaparte, Paris-VIe (majoration comprise). Chez J. C. Garneau, libraire à Québec.

P. Arsène Krebs.— Dieu me suffit ! 70e mille, in-18 de 250 pages. Prix 2 francs ; franco : 2 fr. 25. En vente chez P. Téqui, libraire rue Bonaparte, Paris et chez J. C. Garneau, libraire, à Québec.

Sous ce titre a paru, il y a une dizaine d'années, un opuscule de 250 pages aujourd'hui parvenu à son 70e mille.

Ce simple aperçu dit assez que l'opuscule traite des questions les plus vitales de la vie chrétienne. La forme alerte, onctueuse, originale s'ajoute à la solidité du fond pour justifier la confiance du public.

Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques.— ERNEST SEILLIERE, Membre de l'institut..—M. Seillière, philosophe de l'Impérialisme et critique si original de l'état d'esprit romantique, qu'il considère comme plus actif que jamais dans les âmes modernes, esquisse dans ce livre où foisonnent les idées neuves et fécondes, une philisophie de l'histoire du roman en Europe et en France. Il y dévoile les connexions intimes et profondes qui associent la conception romanesque du monde à sa conception romantique, de laquelle procèdent et les directions de l'art contemporain et le socialisme insuffisamment rationnel de notre époque. En vente à **LA RENAISSANCE DU LIVRE, 78, Boulevard Saint-Michel, PARIS.**

AVEC JESUS SOUFFRANT, Méditations sur la passion de Notre-Seigneur, par l'abbé R. de Thomas de Saint-Laurent. Un volume in-8 couronne. Broché : 4 fr. 90.—Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Ce petit ouvrage est un recueil de quarante-trois méditations exclusivement consacrées à la Passion de Notre-Seigneur que l'auteur prend à la Cène pour ne le laisser qu'au Tombeau.

LA PERFECTION SACERDOTALE. Courtes méditations pour tous les jours de l'année.—Par Son Eminence le Cardinal Giorgio Gusmini, archevêque de Bologne. Ouvrage honoré d'un Bref de Sa Sainteté. Un volume in-12 carré. Broché : 7 fr. 50 ; relié pleine percaline, tranche jaspée, 9 fr. 50. Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Il est difficile d'esquisser dans une courte notice tout ce que renferme cet ouvrage sorti de la plume d'un Prince éminent de l'Eglise qui possède par dessus tout une estime et un amour de prédilection pour le Sacerdoce de Jésus-Christ et pour ses représentants. L'auteur a réuni dans ses quatre cent soi-

xante deux méditations qui font le sujet de son livre tout ce qui peut se dire du prêtre considéré dans les diverses circonstances de sa vie privée comme de sa vie publique.

Bulletin bibliographique.—Revue trimestrielle de publications traitant de littérature, d'histoire, de sciences et d'arts, par Camille Bertrand, directeur.

Cette revue, qui est fort bien faite et tout à fait impartiale, ne peut manquer d'être utile aux publicistes.

Conferencia.—Journal de l'Université des Annales sous la direction d'Yvonne Sarcey, 51 rue Saint-Georges, Paris.

Remarquables conférences illustrées de nombreuses gravures. M. Maurice Donnay, de l'Académie française, traite de Molière et les femmes d'une façon bien spirituelle. Quant à l'Histoire, c'est M. Edouard Herriot, ancien ministre, qui aborde cette question en parlant de **La Transformation de l'Empire Britannique, Impérialisme ou Fédéralisme ?** avec des mots éloquents et convaincants.

Mlle Cécile Sorel de la Comédie-française donne une jolie conférence sur le **Théâtre** de **Beaumarchais**, traitant du rôle de la Comtesse dans les Mariages de Figaro.

Histoire du Canada.—Par l'abbé Adélard Desrosiers et Camille Bertrand 1 vol. 567 pp. Montréal, 1919, chez Beauchemin et tous les libraires $1.50.

Voici un livre récent, dont on a dit encore peu de chose et sur lequel il y a, croyons-nous, d'intéressantes choses à dire. Ses auteurs sont loin d'être des inconnus : l'abbé Desrosiers, licencié ès lettres (Paris), nous a déjà donné la **Race française en Amérique** (1911) et il a collaboré au répertoire **Canada and its provinces** (1914), tandis que M. Bertrand, paléographe aux archives fédérales, travaille très activement à la rédaction d'un dictionnaire entrepris par la Société historique de Montréal.

Pour la première période, la consultation des travaux de Henri Harrisse, ceux-là qui ont ruiné tant de légende américaines, a permis, par exemple, d'assigner à Cabot sa juste place parmi les découvreurs. Sur l'ère qui fait suite aux voyages de navigation, les sources sont moins abondantes, mais la trame historique devient plus vigoureuse, plus riche d'événements. Il y a toutefois les travaux particuliers de Dionne, de M. Chapais, notamment son **Jean Talon,** et les livres si documentés de Mgr Gosselin sur l'instruction publique. On a accordé de généreux développements ux explorateurs des 17e et 18e siècles : Jolliet, le P. Marquette, La Salle et les La Verendrye. Tout un long chapitre, et des plus savoureux, est affecté aux travaux persévérants de cette infortunée famille, qui ont reculé les bornes de la Nouvelle-France jusqu'aux flancs des Rocheuses. A lire aussi le chapitre sur la **lutte suprême,** ce virant de nos destinées, que les auteurs ont buriné après s'être assimilé la substance des beaux travaux de Casgrain et de M. Chapais. L'histoire de notre guerre de sept ans est surtout celle des chefs militaires. Il y a là une période qui se tient, vigoureuse. Ls auteurs l'ont habilement présentée.

Le régime britannique reste encore le moins bien connu, particulièrement pour la période qui va de la Cession à 1840. Il fallait ici faire de l'unité. Car c'est en même temps la période la mieux couverte par des livres récents et consciencieux : les biographies des grands politiques, par M. de Celles et M. le sénateur David, ainsi que **Nos luttes constitutionnelles,** par l'abbé Groulx. La fameuse question des subsides, prémisses et prodrome de la rébellion de 1837, se trouve ici clairement exposée. On distingue enfin jusqu'où les **patriotes** avaient raison et où commençait leur erreur.

A ce dépouillement de tous nos ouvrages historiques de première main, il faut ajouter les nouveautés absolues, les trouvailles fécondes et si nombreuses, tirées des **Archives canadiennes**. Ce n'est pas inutilement que l'Etat fait copier dans les dépôts d'archives de l'étranger une multitude de pièces qui éclairent notre passé d'une lumière de plus en plus vive. Or **l'Histoire** de MM. Desrosiers et Bertrand est toute pleine du fruit des patientes recherches qu'ils ont faites dans ces archives.

Il faut signaler ce livre comme la somme de nos connaissances sur l'histoire nationale, en même temps qu'une oeuvre à la fois bien conçue et bien rendue.

EMILE MILLER

La Revue Moderne.—Cette belle revue, que dirige avec tant de tact Madeleine, marche de succès en succès. Ses derniers numéros sont tous également soignés que les premiers. Les artistes, de même que nos meilleurs littérateurs, y tiennent la plume ou le pinceau. Il y a même place dans la Revue pour des dissertations phililogiques et ceux qui s'y livrent se ne sont pas les premiers venus. La Revue consacre toujours l'un de ses numéros à la publication d'un roman feuilleton d'un grand intérêt. Le prix de l'abonnement est de $3.00 et c'est faire oeuvre patriotique que de souscrire à cette publication.

Les Maîtres de la pensée scientifique.—Sous cette rubrique, on désigne une collection comprenant les mémoires et les ouvrages les plus importants de tous les temps et de tous les pays. Elle est destinée à rendre accessible, aux savants et au public cultivé les travaux originaux.

Les premiers ouvrages de cette collection lancés dans le public sont d'abord un ouvrage de A. L. Lavoisier sur la respiration et la transpiration des animaux, puis les observations et expérience faits sur les animalcules des infusions, par Lazare Spallanzani.

Librairie Gauthier-Villars & Cie, Editeur, Quai des Grands-Augustin, 55 Paris.

Vers la Victoire.—par Mgr Julien, évêque et Arras, P. Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris-VIe, et Garneau à Québec.

C'est sous ce titre que Monseigneur Julien a rassemblé les discours qu'il a prononcés au cours de la guerre et dans l'année de la paix, d'abord comme Archiprêtre de Notre-Dame du Havre et puis comme évêque d'Arras. Le recueil s'ouvre sur l'éloge de Paul Déroulède, mort trop tôt, mais qui fut "quand même" l'un des vainqueurs de la grande guerre. Les héros tombés pour la patrie y tiennent la première place, comme il convient. Mais le livre tout entier est un acte de foi en la victoire et un hommage rendu à ceux qui l'ont gagnée par leurs prières, par leur energie ou par leur sang.

Carnet de Jeanne d'Arc (1412-1431) par Eug. Roupain. Notes pour les conférenciers, 1 vol. in-12 160 p. Téqui éditeur Prix:

Tissier Mgr.—Nos tributs de gloire. Retraite donnée à Lourdes.. .. ..août 1919, Téqui, 1920, L. Garneau à Québec.

L'éditeur devait quelques pages de sommaire à ce livre en onze chapitres d'un bel ordre de pensée et de marche, mais dont les trésors ne sont pas suffisamment signalés par les nobles titres : Gloire au père.. .. ..,au Fils.. .. .., à l'Eucharistie sociale.. .. ..,à la Famille féconde.. .. .. ..On connaît heureusement l'auteur et on devine l'hymne, triomphant certes, mais attentif à chacun des devoirs à quoi gloire oblige. Ce bel ensemble ne périra pas.

Tissier Mgr.—Le bon esprit au Collège, 281 p. Téqui 1920, L. Garneau, Québec.

Monseigneur n'oublie pas son juvénile et premier diocèse, l'Ecole N. D. de Chartres, où il s'exerça au gouvernement des âmes délicates et riches d'espoirs. Les auditeurs de 1896 sont depuis longtemps des grandes personnes et, quelques-uns, des personnage. Il reliront avec plaisir ces paroles graves, dignes d'un évêque. Monseigneur a ajouté aux quinze anciennes allocutions un discours sur le service du pays après la guerre, prononcé en son collège Saint-Etienne de Châlons.

Rouault (abbé J.)—Admirable histoire de Joseph Téqui.

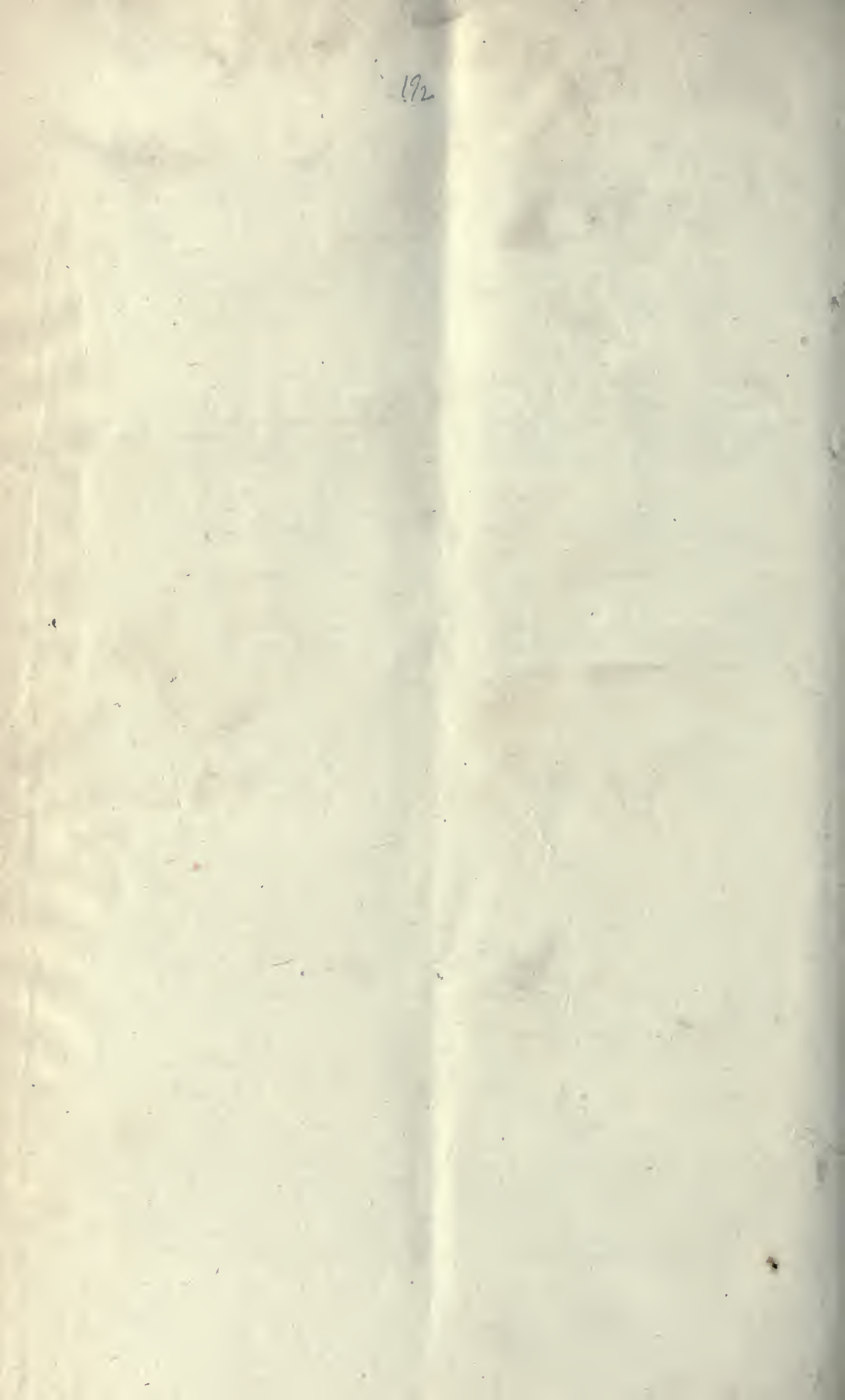
Ce livre parle comme une maman et des bébés, bébés d'ailleurs très judicieux et qui n'interrompent qu'au bon moment. Bon fragment de bible en mille et une nuits, avec des images ou croquis, de l'auteur sans doute, pour ponctuer le livre, et d'une simplicité propice à l'essor des imaginations.

Roupain (Eug.)—Le Carnet de Jeanne d'Arc. Notes à l'usage des conférenciers, Téqui, 1920.

Le R. P. vient au secours des conférences pressés, il sera très apprécié, aussi, grâce à sa bibliographie très complète, de tous ceux qui prendront le temps d'étudier plus à fond la vie et la mission de notre sainte héroïne nationale. Ce carnet, très au point, cite même des articles de revue parus en avril 1920 et promet de se tenir ultérieurement à jour. C'est une mine portative et très précieuse !

191

Bulletin de la Société de Géographie de Québec


172

Vol. 14—No. 4 Septembre-Octobre 1920

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIÈGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1920

LA DECOUVERTE DE LA TERRE

A. Le monde connu des anciens

L'histoire, utile pour l'étude de la plupart des sciences, est indispensable en géographie. La raison en est que certaines connaissances remontent fort loin dans le passé, tandis que d'autres sont d'acquisition récente. L'histoire des voyages d'exploration qui nous ont finalement révélé la terre dans toute son étendue comprend des périodes de tatonnements, de reculs, d'oublis, entremêlées de progrès soudains. Et maintes fois on a vu ce fait bizarre, inconnu dans le domaine des sciences morales : des idées fausses conduisant aux plus précieuses découvertes. Par ailleurs, les seules découvertes dont il faut tenir compte, ce sont celles qui ont été définitivement acquises à la civilisation. Des pirogues polynésiennes ont pu traverser le Pacifique et coloniser la côte péruvienne ; des Scandinaves ont dû atteindre l'Amérique du nord-est et y fonder des établissements d'une courte durée, sans que ces aventures aient profité le moindrement à une humanité consciente d'elle-même.

Les Egyptiens.—Hérodote, confirmé par l'égyptologie actuelle, nous dit que, 1600 ans avant notre ère, les Pharaons possédaient une carte cadastrale indiquant une répartition des terres et des impôts, et qu'ils avaient fait consigner en des ouvrages scientifiques tout ce que l'on savait de leur empire ainsi que des pays soumis à leur joug. La mappemonde égyptienne, sous Ramzès-le-Grand, comprend une partie considérable du monde occidental ; elle atteint l'Ethiopie au sud, le Tanaïs (Don) au nord, et à l'est l'Arabie jusqu'à l'Inde. L'Egypte ancienne nous est connue par ses seuls monuments hiéroglyphiques. Ils nous la montrent comme une société fermée, exclusive. De même que les Romains devaient agir plus tard, lorsqu'on faisait la conquête de quelque contrée lointaine et que l'on en notait l'aspect et les productions naturelles, c'était avant tout pour l'exploiter avec plus d'avantage. Là, rien au dessus de l'utilitaire.

Les Hébreux.—Les données que la Bible nous a conservés ont le même caractère que ce qui nous vient des Egyptiens. La marche des Israélites dans le Désert est un itinéraire exact, le partage de la Terre promise

un modèle de description pratique, et la répartition des humains, ébauchée par Moïse—Sémites dans la région de l'Euphrate, Hamites au bord de la mer Egée, Japhétides dans le Caucase et sur le littoral de la Caspienne—coïncide avec l'aire des expéditions pharaoniques. Mais on comprend sans peine qu'un peuple de pasteurs, sans ouverture sur la mer et poursuivant une existence longtemps précaire ne se soit renseigné remarquablement sur le monde extérieur.

Les Chaldéens.—Le ciel clair de la Chaldée invitait aux observations astronomiques. Du haut des tours consacrées à leurs dieux, les prêtres chaldéens faisaient des observations soutenues sur la marche et le groupement des étoiles. Le monde antique connaissait les recueils d'observations de ces "liseurs dans le ciel" ; les philosophes grecs y ont puisé leurs théories cosmogoniques, et les Phéniciens apprirent aux mêmes sources à se diriger en mer d'après la position des étoiles. "Dans la découverte de la terre, dit Marcel Dubois, les Chaldéens jouent le rôle du pilote qui oriente le navire vers le port".

Les Phéniciens.—Pour comprendre ce qu'est le monde il faut pouvoir se confier à cette *grande libératrice,* la mer, dont la pratique rend l'esprit à la fois robuste et souple. C'est ce qu'ont su faire les Phéniciens, petit peuple originaire des îles Bahrein (golfe Persique), et qui s'établit à une époque très reculée sur la côte de Syrie. Là, entre le Liban et la mer, il fonde de puissantes cités. Instruits de la science chaldéenne, Tyriens et Sidoniens font l'application de l'astronomie à la navigation, ce qui leur permet d'entreprendre et de réaliser la conquête commerciale du monde. Avec les bois du Liban et de l'Amanus ils construisent de longs et solides vaisseaux qui affronteront la haute mer. Sur tout le littoral de la Méditerranée ils tiennent des bazars, des comptoirs où s'échagent les produits d'Egypte et de Babylone contre des métaux, de l'ivoire, de l'ambre, des épices, des singes et des esclaves. Ils fondent des colonies en pays de climat analogue au leur, comme en Sicile, en Espagne et à Carthage, particulièrement, qui achève de faire de cette Méditerranée un lac phénicien. De Carthage, au temps de sa plus grande prospérité, *Himilcon* s'éloigne pour franchir les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) et s'aventurer sur l'âpre océan ; d'où il va stimuler l'exploitation des mines d'étain aux îles Cassitérides (Scilly), et recueillir de l'ambre aux rivages baltiques. Un autre Carthaginois, *Hannon* exécute un périple du continent africain pour le compte du pharaon Nichao. Enfin la mer Erythrée n'a pas de secrets pour ces capitaines mi-marchands mi-pirates. Ainsi que le Prophète les appelle, ces "Princes de la terre et de la mer" connurent tous les ports de l'ancien monde, de la Baltique à l'Inde.

Les Chinois.—Aux foyers de la civilisation occidentale répondent ceux de la civilisation orientale, où se distinguent les Chinois. Ils y oc-

cupent une place à part, par l'antiquité et la richesse de leur culture. Isolés qu'ils sont des Assyrio-Chaldéens par les plateaux froids du centre de l'Asie, les Chinois s'y rattachent toutefois. L'écriture cunéiforme, le même système de numération, les mêmes théories astronomiques et l'usage du cadran solaire, le gnomon, ne se voient-ils pas de part et d'autre ? Bien que la science chinoise accuse une origine chaldéenne, ce ne fut qu'au IIe siècle de notre ère que l'Occident apprit l'existence à l'autre extrémité de l'Asie d'un pays riche en soie. Et il faut traverser presque tout le moyen âge avant que l'Europe se fasse une idée géographique, c'est-à-dire précise, de l'empire chinois, puisqu'elle date du voyage de Marco Polo. Pour les Chinois, l'étude de leur pays remonterait à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Les annales chinoises disent que l'empereur Yu fit dresser un tableau géographique de la Chine : immense travail sur la topographie, le climat, la composition du sol, l'hydrographie, la flore, la faune, les productions naturelles, que complétaient une carte et une étude détaillée sur l'histoire et les moeurs de chaque province. Il était fait une édition soigneusement revue de cet inventaire national à l'avènement de chaque dynastie. Le géographe allemand Ritter s'est inspiré de la plus récente édition de cette géographie (1644) pour ses travaux sur l'empire du Milieu. De la science chinoise et des voyages des chinois sur mer nous savons encore peu de chose. Cette propriété qu'a l'aiguille aimantée de se tourner vers le nord, ils la connaissent de temps immémorial, mais ils ne l'appliquent à la navigation que depuis le IVe siècle. Quoi qu'il en soit, le rôle géographique des Chinois reste très grand.

Les Grecs.—Marchant sur le sillage des Phéniciens, les Grecs découvrent à leur tour la Méditerranée. Mais au lieu de s'employer âprement à la domination commerciale du monde, —leurs goûts et leurs ressources ne les y portant pas encore, d'ailleurs,—ils donnent libre jeu à leur insatiable curiosité. Tout en faisant très bien leurs affaires ils interrogent l'étranger, discutent entre eux et réfléchissent sur ce qu'ils viennent d'apprendre.

L'éveil des Grecs à la vie maritime correspond aux temps pré-homériques : tel est le sens de l'expédition des Argonautes, treize siècles avant notre ère, alors que Jason va en Colchide, à la recherche de la Toison d'or. Ce fait de navigation ne reste pas isolé : des Eoliens, des Ioniens et des Doriens vont coloniser la côte de l'Asie Mineure, au siècle suivant. Le siège de Troie par les Achéens, les errances de Menelas et d'Ulysse sur les rivages méditerranéens sont autant d'indices que la marine grecque est devenue digne d'attention. Au VIIIe siècle avant J.-C., l'Ionie, théâtre dun grand mouvement de colonisation, a pour centre Milet, rendez-vous des voyageurs et des savants. Le plus remarquable d'entre ces derniers

se nomme *Hécatée l'Ancien.* Il écrit la *Périégèse* qui est le résumé des connaissances de ses contemporains en histoire et en géographie. C'était encore le temps où l'on concevait le monde comme un disque plat, enchassé dans un grand fleuve—sans source ni bouche, *l'Okéanos*—et surmonté d'une voûte de cristal, que le soleil traversait chaque jour et où les étoilès étaient fixées comme autant de clous d'or. Mais le Grec subtile, souple, inquisiteur et passionné pour la géométrie est préparé à toutes les tâches. Ainsi, dans son expédition contre les Sythes, Darius confie à un Ionien, *Scylax de Caryandre,* la mission d'aller reconnaître les contrées touchant l'Indus. Si, au temps des guerres médiques et du Péloponèse, les connaissances géographiques ne font que végéter, le grand mouvement d'humains qui caractérise l'expansion hellenique et les conquêtes d'Alexandre leur donnent un merveilleux essor. C'est d'abord *Pythéas,* marchand de Massala (Marseille) doublé d'un astronome, que ses compatriotes envoient à la recherche des lieux où les Phéniciens tirent depuis si longtemps l'étain et l'ambre. Sortant de la Méditerranée, il contourne l'Europe occidentale par la grande voie mouvante de l'océan et trouve ce qu'il cherche dans les îles Cassitérides et sur les rivages baltes au grand détriment du commerce phénicien. Longeant ensuite les côtes de la Grande-Bretagne et des Orcades, il atteint après six jours de navigation le pays de Thulé, que l'on ne s'entend pas pour localiser. Les résultats de ce voyage ont plus que des résultats pratiques : le Massalien, ne rapporte-t-il pas qu'au terme de sa course vers le nord il a vu le soleil rester presque toute la journée au-dessus de l'horizon ?—ce qui fait croire que Thulé c'est l'archipel des Shetland ou quelque point de la côte norvégienne. On mit en doute la véracité du récit de Pythéas. Car si la science grecque regardait alors la terre comme une sphère, cette observation touchait à des vérités astronomiques encore inconnues, d'où le discrédit qui ne cessa de peser sur les résultats de ce remarquable voyage qui ne nous est connu, d'ailleurs, que par les appréciations malveillantes de Strabon.

Tandis que Pythéas agrandissait la mappemonde du côté du nord, *Alexandre* l'enrichissait d'utiles précisions vers l'orient et le sud. L'élève d'Aristote, conquérant de peuples, mais aussi conquérant d'idées, confiait à des géomètres le soin de relever les itinéraires de son armée, tandis, que ses généraux étaient tenus de publier des mémoires sur les contrées conquises. Il faut signaler encore un périple accompli par *Néarque,* en longeant la côte de locéan Indien, entre le golfe Persique et les bouches de l'Indus.

Les guerres médiques, (au Ve siècle), ont pour conséquence un progrès notable des connaissances sur les contrées d'orient. Si au temps d'Hérodote (484-425 avant J.-C.) les limites de l'oekoumène dépassent

guère celles d'Hécatée, la description des contrées, même les plus lointaines, fourmille d'observations précises et de détails vus. La Caspienne, qui passait pour un golfe de l'Océan, est devenue une mer fermée. Mais il y a mieux—la géographie a cessé d'être rien que descriptive, elle s'applique à trouver les causes des phénomènes terrestres. Ainsi aux trois explications que les Egyptiens donnent aux crues du Nil, Hérodote en ajoute une autre ; pour lui, le Delta est un présent du fleuve, et il tente d'expliquer la fortune des villes par leur position géographique.

Servis par les dons merveilleux d'un esprit délié, à la fois spéculatif et pratique, les Grecs ont partout repris l'oeuvre de leurs devanciers pour la dépasser. Les Phéniciens ont depuis longtemps retraité devant ces subtils bavards qui ont voulu tout voir et tout comprendre et qui se chicanent pour des idées. Les villes méditerranéennes sont des foyers de culture hellenique, telle Alexandrie, où l'on recueille le trésor des connaissances sur les hommes et les choses, là, parmi tant d'autres savants fleurit au IIIe siècle avant notre ère, le géographe Eratosthène qui tenta, nous rapporte Strabon, de déterminer l'étendue du globe terrestre en mesurant un arc de méridien. Epris de vérité, les Grecs nous font entrevoir ce que sera la géographie moderne.

Les Romains.—Les études désintéressées, la passion de connaître qui avaient caractérisé l'expansion grecque, si féconde en voyages de curiosité scientifique, manquèrent tout à fait aux Romains. Au lieu de cet esprit de découverte, Rome affirme un souci des connaissances utilitaires, plus propre à servir son génie politique. La spéculation a cédé la place aux exactes et pratiques notions.

Au temps de Jules César on commence à porter de la soie, mais personne ne se demande d'où elle vient. C'est l'ouvrage du Carthaginois Magnon, traduit en latin par ordre du sénat, qui devient le bréviaire de tous les agriculteurs italiens. Marins inexpérimentés, les Romains gagnent leurs premières victoires sur Carthage avec des navires de modèle phénicien, que montent des équipages étrusques. Malgré cette étroitesse de vie, la création et le devenir de l'empire romain auront pour la géographie des conséquences aussi heureuses que les conquêtes d'Alexandre.

Les marchands grecs et chinois qui faisaient le commerce de la soie à destination de Rome se rencontraient aux marchés d'*Issedon Scythica* et d'*Issedon Serica,* qui semblent correspondre aux oasis actuelles de Kachgar et de Khotan. Une "route de soie" à travers le Turkestan mettait par conséquent le monde méditerranéen en relation assez suivies avec l'Asie centrale et particulièrement la Chine, le pays des Sères, pourvoyeur des caravanes.

On assiste à un nouveau regain de connaissance géographiques lors-

que les Ptolémées d'Egypte, souverains somptueux, envoient des chasseurs d'éléphants chercher de l'ivoire dans la haute vallée du Nil, et que le commerce d'Alexandrie s'alimente par voies terrestres et maritimes de la poudre d'or, des perles, des écailles de tortues, des épices et des riches étoffes de l'Inde. Les navigateurs savent utiliser les moussons de l'océan Indien pour aller de la mer Erythrée aux Indes et en revenir ; la Taprobane (Ceylan) est alors un entrepôt sur cette route lointaine qui dépasse la Chersonèse d'or (Malacca) et ne finit qu'à Cattigara, qui est probablement un port de la Chine méridionale.

Les notions acquises par le fait des relations commerciales multipliées et des conquêtes qui prennent place au déclin du monde antique, sont recueillies à Alexandrie. Une école de savants y fleurit à nouveau. Son représentant le plus remarquable est le Grec *Ptolémée,* dont la *Géographie* est un catalogue très considérable de noms de lieux et de pays, avec indication de leurs longitudes et latitudes, propre à servir pour l'établissement d'une carte du monde. En vue du dressage de cette carte Ptolémée avait imaginé un système de projections se rapprochant de ce que nous appelons projection conique. Le géographe alexandrin ne devait pas dresser lui-même cette mappemonde agrandie. Le travail fut fait après lui selon ses données et sa méthode, par *Agathodémon.* L'oeuvre de Ptolémée—texte et carte—resta ignorée du monde chrétien jusqu'à l'époque de la Renaissance, alors que son rôle fut des plus curieux sur les opinions d'alors touchant l'étendue de la terre, sa forme et la prétendue existence d'un continent austral.

B.—Le monde chrétien et l'Islam. Byzantins, Normands et Arabes

A même les débris du monde gréco-romain, héritier des antiques civilisations orientales, des Etats nouveaux, des peuples nouveaux vont se constituer. L'Eglise du Christ entreprend de mouler ce monde en formation, le monde des Barbares. Par un singulier parallelisme l'Asie voit se propager, elle aussi, une doctrine religieuse, l'Islam, qui groupe toutes les tribus arabes autour de l'étendard de Mahomet pour les lancer à la conquête de l'Univers. Désormais, l'Europe c'est la croix, l'Asie c'est le croissant, et leur lutte domine la vie générale du moyen âge (400-1500). La scène de l'histoire nous montre la part de ces rivaux dans l'extension des connaissances géographiques.

La tâche géante de civiliser les Barbares détournait les apôtres du Christianisme de toute idée préconçue de découvertes. Mais il arriva qu'en cherchant les âmes, ces missionnaires devinrent des explorateurs de maintes régions d'Europe, jusque-là ignorées en dehors des zones tra-

versées par les voies romaines. Entrent dans la géographie pour y rester : l'Irlande avec saint Patrice et saint Columban, l'Angleterre avec saint Augustin, les pays scandinaves avec saint Anscaire, la France de l'ouest avec saint Martin, la Suisse avec saint Gall, les Pays-Bas avec saint Boniface et les expéditions de Charlemagne, l'Autriche avec saint Séverin, et les Hongrois avec leur royal apôtre saint Etienne. Ainsi, du Ve au Xe siècle, la propagation du Christianisme contribue notablement à fixer les grands traits du relief européen, tandis que l'instruction fait surgir ce qu'on a convenu d'appeler les *géographes locaux*.

Les Byzantins.—On doit à la diplomatie byzantine un voyage qui, sept siècles avant Marco Polo, révèle aux Européens les profondeurs de l'Asie centrale. C'est à la fin du VIe siècle que *Zéarque,* ambassadeur byzantin, va rencontrer avec Dizaboul, khan des Tartares, la cour nomade du Grand Khan. Ce voyage, dans la direction de l'Altaï a pour objet le monopole du commerce de la soie de Chine. Le récit qui nous en a été conservé par le *Livre des ambassades de Constantin Porphyrogénète,* décrit le luxe éclatant des nomades à cheval du centre asiatique et mentionne ce peuple turc dont l'Europe entend parler pour la première fois.

Les Normands.—Tandis que l'opulente Byzance apprend la "route de soie" à travers l'Asie, un grand mouvement de découverte et de colonisation s'accomplit à l'extrémité septentrionale de l'Europe et dans les mers boréales. La Scandinavie, presque ignorée de l'antiquité classique, voit ses peuples, les *Northmen* ou *Normands,* déjà fameux par leurs expéditions de piraterie et même de conquête dans tout l'ouest de l'Europe, s'élancer sur l'océan qu'ils parcourent en tous sens. Leurs barques aux proues fantastiques sont plutôt de frêles constructions ; mais on se presse dans les foyers scandinaves et l'espace manque pour de nouveaux foyers, tout au fond des fjords. Commandés par leurs *vikings* ou *rois de la mer* : ces Normands gagnent les rivages bien peuplés où ils se partagent butins et terres, de la Russie à la Sicile, en passant par l'Angleterre et la France. Ces voyages n'enrichissent aucunement la géographie. Mais voici que *Othon,* riche pasteur du canton le plus septentrional de la Norvège, veut voir où finit le monde et s'il y a là des humains. Son récit nous le montre contournant le cap Nord, naviguant dans les eaux de la mer Blanche jusqu'à la bouche d'un fleuve, peut-être la Dwina, qu'il n'ose remonter à cause de l'hostilité de ses habitants.

En 867 une tempête jette le viking *Naddod* sur une côte qu'il croit inhabitée. C'est l'Islande, déjà occupée par des moines irlandais. Les Normands dans cette île y apportent avec la civilisation les discordes de leur patrie. Un siècle plus tard, ces colons doués d'une formidable faculté d'expansion, éprouvent le besoin de se répandre au dehors. C'est

en 982 que l'Islandais *Eric le Rouge* (Rauda) et son fils *Leif* partent à la recherche de terres nouvelles. Ils atteignent le Groënland, la Terre Verte, qu'ils nomment ainsi dans l'espoir d'y voir affluer des colons, ce qui se réalise.

L'an 1,000, *Leif Rauda,* fils d'Eric, allant de la Scandinavie au Groënland, est détourné de sa route vers le sud, par une tempête ; et il aborde à une terre rocheuse, encore inconnue, qu'il nomme pour cela *Steinland.* Poursuivant sa course il atteint une côte boisée qui reçoit le nom de *Waldland* (la terre des fôrets) ; il s'établit enfin dans une contrée où abonde la vigne et qu'il appelle *Winland* (le pays du vin). Ces contrées semblent correspondre au Labrador, à Terre-Neuve et à la Nouvelle-Ecosse ou bien à la côte du Massachusett. Thorfin Karlevne y conduit des colons qui entretiennent des relations commerciales avec leur pays d'origine ; mais peu d'années après, les indigènes les contraignent d'abandonner leurs établissements, et la notion même de ces découvertes tombe bientôt dans l'oubli. Il semble que ce recul notable des frontières de l'oekoumène eût dû déterminer un considérable mouvement scientifique, tout comme un élargissement de l'horizon intellectuel avait suivi l'ère de la colonisation grecque. Mais le degré de culture des Normands ne permettait pas de tirer des conclusions de ces découvertes. Amenées par le hasard, elles se perdirent comme elles étaient venues, sans laisser la moindre trace.

Les Arabes.—Il sort de l'Arabie, dès le VIe siècle, une race combative et fanatique. A l'instinct commercial des Phéniciens, au penchant pour les sciences et à l'ardeur belliqueuse des Assyro-Chaldéens, les Arabes joignent un fanatisme religieux et une passion des voyages qui leur sont particuliers.

En moins d'un siècle, les Arabes étendent leur domination sur un empire remarquable, dit Marcel Dubois, "en ce que les limites religieuses dépassent de beaucoup les limites politiques, et en ce que les limites commerciales s'étendent plus loin encore que les limites religieuses". Les itinéraires du commerce terrestre des Arabes conduisent aussi loin vers le sud que la ville arabe de Mozambique. Des caravanes pénètrent au Soudan dès le XIIe siècle. Vers le nord, elles ouvrent le chemin aux fourrures de la Sibérie, et elles atteignent la Baltique. Quant au commerce maritime, favorisé qu'il est par de remarquables connaissances nautiques, il relie le fort de Moka (Arabie Heureuse) aux îles de la Sonde et à celles des Epices (Moluques), où abordent des jonques chinoises et malaises. Ces impérialistes du moyen-âge dépassent même ce dernier archipel, après l'avoir soumis à leur influence, et ils fondent des établissements permanents jusque dans les îles Malaises.

Négociants habiles autant que pélerins zélés, ils entretiennent un continuel va et vient sur toutes les routes, qui ne semblent exister que pour eux seuls, et dont les points de croisement sont les villes saintes du Caire, d'Alep, de Damas et de Bagdad. Instincts de race et croyances religieuses conformes à leurs milieux naturels, le désert et le demi-désert, favorisaient chez les Arabes la passion des voyages. Et leurs philosophes ne voyaient-ils pas dans la géographie "une science agréable à Dieu" ? L'oeuvre de Ptolemée que des savants grecs ont traduite pour la cour de Perse, est traduite par eux, devient accessible aux Arabes (XIIe siècle). Et lorsque les Arabes Abbassides eurent fait de Bagdad la nouvelle capitale de la Perse, des écoles y fleurirent où l'on enseignait la géographie à la façon d'un récit de voyage. Tel est le livre d'*Ibn Batouta.* Ce berbère de Tanger avait passé toute sa vie sur les grandes routes, pour connaître des pays aussi distants l'un de l'autre que le Sénégal et la Sibérie.

Les Arabes musulmans faisaient leur "tour d'Islam" comme les Grecs avaient fait leur tour de Méditerranée. Ils groupaient ensuite leurs souvenirs dans quelque ouvrage particulier ou, ce qui est plus commun, dans un grand ensemble, comme cette encyclopédie de *Maçoudi,* dont un abrégé nous est parvenu sous le titre poétique des *Prairies d'Or.* Ce résumé de vingt-cinq années de voyages parle des roses d'automne du Sir Daria (désert de l'Afrique), des pierres du Ferghana "qui brûlent comme des charbons", des particularités, des moeurs et des paysages de Chine ainsi que de mille autres choses.

Les acquisitions à la géographie de l'époque sont une connaissance plus précise de quatre grandes régions qui étaient restées presque ignorées des anciens : Chine, Soudan négritien, Arabie et plateau d'Iran. Il faut noter aussi que les Arabes ont transmis à l'Europe encore ignorante quelques legs précieux du passé, les notions astronomiques des Grecs, la boussole empruntée aux Chinois et les chiffres dits arabes, pour la plus grande commodité des calculs arithmétiques, autant de notions facilitant l'étonnante renaissance qui va marquer la fin du moyen âge.

EMILE MILLER

LA TCHECO-SLOVAQUIE (1)

Le territoire de la nouvelle république se divise en quatre parties : la Bohême, la Moravie, la Silésie et la Slovaquie, et présente une superficie d'environ 150,000 kilomètres carrés, soit cinq fois celle de la Belgique. Il s'allonge en une bande relativement étroite allant de la forêt de Bohême et des monts Métalliques (Erz Gebirge) jusqu'aux monts Carpathes, étant borné au nord par l'Allemagne et la Pologne, à l'est, sur une assez faible distance, par la Russie, et au sud par la Hongrie et l'Autriche, et à l'ouest par la Bavière.

La constitution tchéco-slovaque déclare le territoire de la république un et indivisible tout en accordant l'autonomie à la population ruthène des Carpathes.

La Tchéco-Slovaquie compte environ 13 millions d'habitants, comprenant 10 millions 1-3 de Tchéco-Slovaques et 2 millions 1-2 d'Allemands se répartissant comme suit :

	Tchéco-Slovaques	Allemands
Bohême	5,050,000	1,720,000
Moravie	2,123,000	500,000
Silésie	220,000	190,000
Slovaquie	3,000,000	—
Totaux	10,393,000	2,410,000

Il y a, en outre, 300,000 habitants appartenant à d'autres nationalités, principalement des Ruthènes, des Hongrois et des Polonais.

Les agglomérations urbaines ne manquent pas. Il y a lieu de noter tout d'abord Prague, la capitale, située sur la Moldau, avec 550,000 habitants, puis Brünn, 135,000 habitants ; Pilsen, 85,000 habitants ; Presbourg, 85,000 habitants. Cinq autres villes comptent 40,000 à 50,000 habitants.

Le sol de la Tchéco-Slovaquie abonde en richesses naturelles. Il contient du minerai de fer, mais de qualité assez médiocre. On en extrait annuellement environ 2,200,000 tonnes, quantité insuffisante pour les besoins du pays, qui doit en importer environ 400,000 tonnes.

On trouve des gisements de houille en Bohême, aux environs de Kladno, Pilsen, Schlan, Trutnow, etc., en Moravie, près de Kosice et Mor Os-

(1) La présence au milieu de nous, dans le courant de l'été, de quelques milliers de soldats Tchéco-Slovaques, les sympathies dont ils ont été entourés, nous portent à consacrer quelques lignes à leur pays. Au reste, il importe de lier connaissance plus intime avec cette république nouvelle qui forme déjà un Etat considérable en Europe. (*Note de la rédaction*)

trava ; mais les dépôts les plus riches sont en Silésie. Seul, le charbon de Mor Ostrava se prête à la fabrication du coke, dont la production annuelle est de 3 1-2 millions de tonnes. Il faut encore, pour satisfaire la consommation, en importer 500,000 tonnes d'Allemagne et de la Haute-Silésie.

Le lignite, qui fait l'objet d'une exploitation active, se rencontre en grande quantité dans le nord de la Bohême, dans la Moravie méridionale, près de Kyjov, et en Slovaquie, près de Handlova et de Bodina. La production annuelle de ce produit est de 26 millions de tonnes, dont 8,400,000 tonnes disponibles pour l'exportation.

La Tchéco-Slovaquie produit aussi annuellement 30,000 T. de graphite.

La Bohême occidentale et la Moravie sont riches en kaolin et en terre glaise, employés par l'industrie céramique indigène ou exportés vers les marchés étrangers.

La production annuelle de kaolin est de 180,000 tonnes.

La Bohême possède un granit d'excellente qualité, qu'elle exporte par la voie de l'Elbe, ainsi que de la chaux et un peu de marbre.

Nombreuses sont les sources d'eau minérale qui font l'objet d'une importante exploitation. Les villes de Karlsbad et de Marienbad leur doivent leur renommée mondiale et leur prospérité. Mentionnons encore les sources de Korytnice, Slatvin, Sulin, Podebrad, Luhacovice, etc.

4 1-2 millions d'hectares du territoire de la république sont couverts par de riches forêts, qui, soumises à une exploitation rationnelle, fournissent annuellement environ 13 millions de mètres cubes de bois.

Toutes ces richesses n'ont pas laissé indifférente la population industrieuse de la Tchéco-Slovaquie. Elles ont donné l'essor à de multiples et prospères entreprises. L'industrie du fer, qui a pour centre Prague et Mor Ostrava, est particulièrement représentée par 23 hauts fourneaux, qui produisent annuellement 1,211,000 tonnes de fonte, par 11 aciéries et autres établissements sidérurgiques. La république peut produire 298,000 tonnes d'acier demi-ouvré, 40,000 tonnes de rails et de fer en barres, 130,-000 tonnes de traverses et 34,000 tonnes de tôle.

L'industrie mécanique, très développée, fabrique des charpentes en fer, des ponts, des chaudières, etc., et occupe 40,000 ouvriers. Des ateliers de construction sortent chaque année 130 locomotives, 12,000 wagons et 3,000 voitures automobiles. Lindustrie électrotechnique occupe 4,000 ouvriers et la construction des machines agricoles 8,500.

Mais l'industrie dans laquelle le Tchèque de Bohême excelle particulièrement, et cela depuis les temps les plus reculés, est celle du verre. La verrerie de Bohême est représentée par 200 usines et emploie 60,000 ou-

vriers. La production totale des verres à vitre est de 9 millions de mètres carrés annuellement.

La fabrication des bijoux et des perles, connexe à l'industrie du verre, implantée de longue date dans le nord de la Bohême, a pris, après la guerre, une nouvelle et extraordinaire expansion. Le nombre de fabriques établis à Joblonec et aux environs, est de 512, dont 215 ont vu le jour depuis l'armistice. Prague est le centre de la fabrication des bijoux en grand, qui emploie 12,000 ouvriers. Dans cette même partie de la Bohême, 70 usines, avec 17,000 ouvriers, sont occupées à la fabrication de la porcelaine, dont la production se monte à 30,000 tonnes. 66 travaillent l'argile réfractaire. Il y a environ 3,500 briqúeteries, avec 40,000 ouvriers. La quincaillerie en emploie 60,000.

La fabrication de la bière occupe une place importante dans l'industrie nationale. Elle comporte 676 brasseries produisant 12 millions 1-2 d'hectolitres de bières, en consommant 280,000 tonnes d'orge, et 400 wagons de houblon. Le nombre d'ouvriers employés est de 20,000. La bière de Pilsen jouit d'une réputation mondiale.

La distillerie, avec 14,000 ouvriers, avait, en temps de paix, une production annuelle de un million 1-2 d'hectolitres d'alcool.

L'industrie chimique emploie 25,000 ouvriers. Il y a dans le pays 10 raffineries d'huile minérale. A Kbely, en Slovaquie, se trouve un puits d'huíle minérale avec un débit annuel de 5,000 tonnes.

L'industrie sucrière a pris aussi, en Tchéco-Slovaquie, un développement considérable. On compte 161 fabriques de sucre produisant annuellement 11 millions de quintaux, dont 8 millions sont exportés.

La richesse forestière du pays a amené la création de 2,700 scieries de bois, de 48 fabriques de meubles et de 22 usines pour fabriquer la laine de bois. Elle donne du travail à 60,000 ouvriers. Les meubles en bois courbé de la Moravie et de la Slovaquie s'exportent dans le monde entier.

Ces forêts ont permis aussi à la fabrication de papier de prendre une expansion considérable, au point que le pays produit annuellement 80,000 tonnes de pâte de bois, 12,000 tonnes de cellulose, 175,000 tonnes de papier et 12,000 tonnes de carton.

La tannerie, la ganterie et la fabrication des jouets sont également florissantes.

La Tchéco-Slovaquie a donné aussi un grand développement à ses industries textiles. Dans le nord de la Bohême et en Slovaquie se trouve concentrée l'industrie cotonnière, avec 90 filatures et 450 fabriques de tissus. Elle emploie 400,000 ouvriers, travaillant à l'usine ou à domicile.

L'industrie lainière, aux environs de Brünn et dans l'est de la Bohême, comporte un million de fuseaux, 33,000 métiers et 56,000 ouvriers. Le lin est travaillé dans 25 établissements et le jute dans 15, occupant respectivement 15,000 et 6,000 ouvriers.

Le sol de la Tchéco-Slovaquie est de sa nature peu fertile. Mais, grâce à des méthodes de culture perfectionnées et à l'emploi rationnel des engrais chimiques, l'on est parvenu à en obtenir un rendement très satisfaisant. La culture de la betterave a été perfectionnée et développée d'une façon remarquable ; elle fournit annuellement aux sucreries de 7 à 8 millions de tonnes.

L'industrie brassicole est alimentée par le houblon indigène, cultivé sur une étendue de 14,500 hectares, dont le rendement annuel varie entre 7,500 et 16,000 tonnes.

Avant la guerre, les campagnes de la Tchéco-Slovaquie produisaient annuellement environ 1,400,000 tonnes de froment, 1,800,000 tonnes de seigle, 1,700,000 tonnes d'orge, 1, 500,000 tonnes d'avoine et 8 millions de tonnes de pommes de terre. Elles nourrissaient 713,000 chevaux, 4,490,-000 bêtes à cornes, 2,650,000 porcs et 1,550,000 moutons.

S. R.



Canton de Privat, dans l'Abitibi. Le principal cours d'eau de ce canton est la rivière Bellefeuille.

LES DEGATS DE LA GUERRE A NANCY

Si la présence de l'ennemi lui a été épargnée grâce à la vaillance des troupes et à l'habileté des chefs, Nancy "la coquette" n'en a pas moins souffert de la guerre. Du 4 septembre 1914 au 31 octobre 1918, elle a été bombardée plus de cent fois tantôt par avions (Taubes) ou Zeppelin, tantôt par canons. Au total près de mille projectiles, parmi lesquels des obus de 380, s'abattirent sur la ville. Ils firent plus de six cents victimes dont près de deux cents morts et causèrent d'assez gros dégâts.

Plusieurs centaines d'immeubles ont été détruits ou fortement endommagés. La plupart des églises et des chapelles ont eu des vitraux brisés. Citons : la cathédrale-primatiale, l'église St-Pierre, le Sacré-Coeur dont les magnifiques verrières ont été détruites ; le même sort a été réservé à celles de l'élégante basilique St-Epvre, et qui, pour la plupart, oeuvre du peintre-verrier Karl Geyling, de Vienne, étaient surtout intéressantes par leur coloris. Traversant les voûtes de l'église St-Léon IX (St Léon IX était né en Lorraine) une torpille est venue tomber sans éclater, devant une statue de Jeanne d'Arc, on l'a laissée sur place, debout, mais d'autres bombes ont brisé de très beaux vitraux.

Le temple protestant, ancienne église St-Joseph des Prémontrés, a subi de graves atteintes.

Les tombeaux des ducs de Lorraine dans l'église des Cordeliers ainsi que ceux du roi et de la reine de Pologne à Bonsecours avaient été préservés par des sacs de terre.

Au palais de l'Université la bibliothèque a été partiellement détruite, le musée archéologique a beaucoup souffert.

On sait que la place Stanislas est la gloire de Nancy ; les grilles de Jean Lamour ont subi d'importantes dégradations ; mais les ornements qui l'entourent (avec le musée de peinture et de sculpture), l'élégante place Carrière qui lui fait suite, le palais ducal avec le musée lorrain sont à peu près détruits. On est heureux de constater avec l'ancien président, M. Poincaré, que les édifices de la capitale de la Lorraine, qui en sont la parure et la beauté, n'ont, malgré l'étendue qu'ils occupent, reçu que "des égratignures". Ils en ont toutefois reçu et quelques pertes sont vivement ressenties ; toutefois les dégâts faits à Nancy sont principalement d'ordre matériel.

L. LEAU

NOTRE CHANT NATIONAL

Les deux chansons populaires si connues : *A la claire fontaine* et *Vive la Canadienne,* ont été longtemps les airs nationaux du Canada français. Cependant, leur caractère et leur facture ne pouvaient les faire adopter à ce titre d'une façon définitive, et M. Ernest Gagnon, dans son ouvrage intitulé : *Chansons populaires du Canada,* avait déjà écrit, à ce sujet, que les mélodies de la *Claire fontaine* et de *Vive la Canadienne* nous "tenaient lieu de chant national en attendant mieux". Plusieurs années après la publication de ce recueil, M. Gagnon prenait lui-même l'initiative de doter notre pays d'un vrai chant national.

En 1880 devait avoir lieu, à Québec, le premier Congrès catholique des Canadiens-Français. Monsieur Gagnon, secrétaire du comité d'organisation, invita Calixa Lavallée à composer de la musique pour un hymne national. L'artiste se mit à l'oeuvre et convoqua bientôt chez lui les principaux musiciens de la ville afin de soumettre trois manuscrits à leur appréciation. Le jour, ou l'heure, ne convenant pas à tous, MM. Ernest et Gustave Gagnon furent les seuls à s'y rendre. Leur choix s'accorda avec les préférences de l'auteur lui-même pour celle des trois compositions qui était, de fait, bien supérieure aux deux autres.

Monsieur Gagnon demanda à l'honorable juge A.-B. Routhier, le président du Congrès, d'écrire des paroles sur cette musique ; et, pour lui en indiquer le rythme, il suggéra comme exemple : (1).

O Canada, terre de nos aïeux. . .

croyant que M. Routhier n'en retiendrait que la mesure, et ne se doutant pas qu'il venait d'entonner lui-même le premier vers de notre chant national.

Ce chant, harmonisé à quatre voix par l'auteur, fut publié avec portrait de Son Excellence l'honorable Théodore Robitaille, alors lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

Le Congrès du mois de juin 1880 avait été associé à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste. Un certain nombre de représentants de la vieille France, notamment M. Claudio Jannet et M. le comte Jules de Foucault, ainsi que des délégués des principaux centres canadiens et acadiens des Etats-Unis et des Provinces maritimes, étaient venus prendre part à ces fêtes inoubliables, marquées par les plus éloquentes manifestations de foi et de patriotisme.

---

(1) M. le juge Routhier est un ancien président de la Société de Géographie de Québec. Le présent article est extrait de la revue québecoise : *La Musique.*

La messe fut célébrée sur le terrain historique des Plaines d'Abraham. Deux choeurs, dont l'ensemble comptait 600 voix, rendirent admirablement la *Messe Royale,* harmonisée pour la circonstance par M. Gustave Gagnon. Le premier chantait à 4 parties, avec accompagnement des fanfares militaires, et alternait avec un choeur à l'unisson, composé des sociétés chorales des paroisses environnantes et soutenu par les "Harmonies" de Montréal, invités à prêter leur concours aux musiciens québecois.

L'hymne national, exécuté pour la première fois à l'occasion de ces démonstrations grandioses, souleva un enthousiasme général et devint bientôt populaire dans tout le pays. Convenant à la musique instrumentale comme aux choeurs harmonisés ou à l'unisson, il fut joué pendant longtemps chez nos compatriotes de la Province d'Ontario, qui finirent par y adapter des paroles anglaises. Et maintenant, les deux grandes nationalités qui vivent sous le ciel d'une commune patrie, chantent—chacune dans sa langue respective—le même air national. C'est ainsi que, de part et d'autre, l'on peut

. . . . .garder dans l'harmonie
Sa fière liberté

ainsi que l'a chanté le poète de notre hymne patriotique.

Me sera-t-il permis de rappeler ici un fait touchant,—du moins l'est-il à mes yeux par l'importance que l'on attache d'ordinaire à tout ce qui rend "le son d'une âme", surtout lorsqu'il s'y mêle le pressentiment d'un adieu.

Environ trois semaines avant sa mort, M. Ernest Gagnon avait fait l'acquisition d'un nouveau piano. Déjà affaibli par l'âge et par la maladie, sa vie se consumait rapidement, et l'on savait, hélas ! que cet instrument serait le dernier sur lequel sa main tremblante allait ressaisir,—comme toujours, au contact du clavier,—la vigueur de son jeu intensément expressif. L'on se demandait, avec une secrète émotion, par quelle musique il allait inaugurer ce piano et, pour ainsi dire, en *consacrer les* touches : car, à ce moment-là, tout prenait, pour les siens, le sens pathétique d'un dernier souvenir.

L'artiste patriote joua lentement, et de toute son âme, notre chant national : *O Canada !*

BLANCHE GAGNON

Note.—L'hymne national doit être chanté à l'unisson lorsque, dans une foule on le chante par coeur ; et l'on doit en suivre le texte jusqu'aux dernières notes, et non pas attaquer, pour finir, la note sensible se résolvant sur la tonique supérieure.



Nouveau village de Senneterre, dans l'Abitibi. Ce village est situé sur les bords de la rivière Bell. L'on voit ici un beau champ de pommes de terre.

AU MANITOBA 1738-1743

Du lac Winnipeg on entre dans la rivière Rouge qui vient du sud. La Vérendrye remonta ce cours d'eau jusqu'à l'endroit où la rivière Assiniboine, qui vient de l'ouest, se perd dans la Rouge. La baie du lac des Bois à laquelle on a donné le nom d'Angle-Nord-Ouest, n'est pas éloignée de la rencontre de l'Assiniboine avec la Rouge. Entre les deux points, (lac des Bois et la Rouge) le pays est en général marécageux mais non impraticable et en hiver on le parcourt aisément à la raquette.

Un fort placé au confluent des deux rivières permettrait de communiquer avec le lac des Bois sans faire le long trajet de la Winnipeg, et de plus on aurait l'Assiniboine pour pénétrer dans l'ouest. Ce dernier "chemin qui marche", comme toute rivière, avait été indiqué sur la carte de Jolliet, soixante années auparavant, et noté : "à cent vingt lieues du lac Supérieur", mais il faut mettre deux cents lieues. Jolliet parlait par ouï-dire seulement.

En 1738 d'Amours de Louvière, Canadien, qui semble avoir succédé à La Jemmeraye, construisit le fort Rouge, à la sortie de l'Assiniboine, côté sud, sur un terrain plus bas que ne l'est le côté nord où les Anglais érigèrent quatre-vingt-sept ou huit ans plus tard, le fort Garry, devenu le site de la ville actuelle de Winnipeg. Ces forts consistaient en deux ou trois édifices et quelquefois un fortin, entourés d'une palissade de grands pieux avec bastions ou baies sortantes aux angles, de manière à rendre la défense plus facile. Je vois, sur la carte de 1750, le site du fort Rouge marqué "ancien fort" ce qui signifie peut-être abandonné.

Remontant l'Assiniboine à cent quatre-vingts milles, La Vérendrye arriva à l'endroit nommé à présent Portage-la-Prairie et, la même année 1738, y éleva un autre fort ou poste de traite. Il parait avoir dirigé lui-même cette construction qui s'appela le fort la Reine.

Cependant, il continuait à s'endetter, malgré un nouveau refus de lui aider que le ministre lui fit parvenir en 1735 ou 1736. Ses fournisseurs témoignaient de plus en plus du mécontentement mais ne diminuaient point son ardeur à toujours s'avancer plus loin dans l'inconnu. Par une sorte de compromis on l'autorisa à affermer ses postes, toutefois leur extension était telle qu'il ne s'en trouvait pas mieux et la surveillance restait à sa charge. Il n'en était pas moins dépendant de ces équipeurs. Un curieux fait c'est que le ministre exprima sa surprise de ce que les découvertes allaient lentement. Il y a parfois des choses étonnantes dans les dépêches officielles.

Obligé d'agir avec plus de lenteur par la nécessité de la traite, blâmé par ses associés ou fermiers, rebuté par le roi, notre homme déployait une activité, une énergie merveilleuse et nourrissait l'espoir qu'un jour on lui prêterait main forte, ce qui ne devait pas arriver.

La ligne de communication par eau qui va du lac Supérieur au lac Winnipeg délimitait, selon les apparences, les territoires des nations du nord et du sud. Au nord, les Cristinaux, de langue algonquine, nomades, pacifiques, rencontraient les Canadiens sur la rive orientale du lac Supérieur, aux lacs la Pluie, des Bois, Winnipeg. A la baie d'Hudson ils voyaient les Anglais. Au sud les Sioux, peuple sédentaire que les agressions des Cristinaux et surtout des Assiniboines avaient rendu redoutables parce que étant plus "civilisés" ils savaient mieux faire la guerre.

Entre ces deux éléments, La Vérendrye comptait rester neutre, mais chacun d'eux était jaloux de garder pour lui seul la bonne entente avec les Canadiens et ce fut la cause du massacre de 1730. Les Sioux tombèrent, au lac des Bois, sur un parti de vingt et un voyageurs sous la conduite d'un fils de La Vérendrye et du Père Auneau et les tuèrent jusqu'au dernier. La Vérendrye était alors au fort St-Charles.

Dans les courses nécessaires pour obtenir des renseignements sur les contrées non encore parcourues, les fils du découvreur s'avançaient les premiers et ils commandaient dans les nouveaux postes à mesure que l'on établissait ceux-ci.

Du fort la Reine la rivière Assiniboine menait au fort Rouge et de ce lieu on communiquait par la rivière Rouge avec le fort Maurepas, ou, par les terres avec le lac des Bois. Du lac des Bois, par la rivière Winnipeg on se ralliait au fort Maurepas.

C'est du fort la Reine que partirent, en 1738 le fils aine de La Vérendrye et quelques hommes pour visiter les plaines dans la direction du sud. Ils se rendirent au Dakota, et jusque chez les Maudrues, gens du haut Missouri. On leur parla des montagnes Rocheuses. Au retour ils firent connaître que les Sauvages ne savaient rien du Pacifique.

L'automne de 1741, le second fils (le chevalier) de La Vérendrye éleva le fort Dauphin sur la pointe nord-ouest d'un lac qui reçut ce même nom.

Le fils aîné et son frère le chevalier, avec deux hommes dit-on (je crois qu'il y en avait trois) partirent du fort la Reine, le 29 avril 1742, pour une exploration qui dura quatorze mois. Cette fois encore, les guides sauvages au lieu de les conduire directement à l'ouest, appuyèrent à gauche et les menèrent aux sources du Missouri où ils firent acte de prise de possession selon les formes ordinaires proclamant cette contrée découverte au nom de roi de France. Le premier janvier 1743 ils étaient de-

vant les Montagnes Rocheuses dont certaines parties de leurs flancs miroitent au soleil comme des cristaux gigantesques. Montagnes de Cristal conviendrait tout aussi bien. Vers le printemps ils enfouirent sur une butte de terrain (Dakota Sud) une plaque de plomb sur laquelle ils avaient gravé leurs noms avec la pointe d'un couteau. Cette plaque a été retrouvée vers 1915. La guerre entre les tribus sauvages les obligea à interrompre leurs courses et le 2 juillet 1743 ils rentraient au poste du lac Manitoba.

BENJAMIN SULTE

L'UTILISATION DES CHUTES DU NIAGARA

Nous trouvons dans le "Génie Civil', une étude sur les récents développements de l'utilisation électrique de la fameuse cataracte. Nous la résumons ci-après, en élaguant les détails trop techniques.

Les chutes du Niagara constituent peut-être la source de force hydraulique la plus aisée à exploiter du monde entier. Les conditions d'exploitation les plus favorables sont, en effet, réunies sur le cours de la rivière Niagara, où l'on peut disposer de plus de 5,000,000 de chevaux sur une longueur de 3 kilomètres, et de plus de 7,500,000 chevaux sur un parcours total de 12 kilomètres. Aussi les célèbres chutes ont-elles été, depuis longtemps déjà, l'objet d'une utilisation qui a grandi d'année en année jusqu'à atteindre le chiffre de 800,000 chevaux, maximum autorisé par la législation actuelle.

La rivière Niagara, par laquelle les eaux du lac Erié se déversent dans le lac Ontario, est alimentée par un bassin hydrographique de 600,000 kilomètres carrés. Les eaux de ce bassin s'emmagasinent dans quatre des grands lacs de l'Amérique du Nord, dont la surface totale est de 227,000 kilomètres carrés, et qui forment un réservoir régulateur incomparable. Le débit moyen de la rivière pendant les 60 dernières années, a été de 5,900 mètres cubes par seconde, avec un maximum de 11,300 mètres cubes, et un minimum de 3,130 mètres cubes ; mais ces débits extrêmes étaient la conséquence de tempêtes sur le lac Erié, et ils ont été de très courte durée. En général, le débit de la rivière ne varie pas de plus de 10 p. c. et le niveau du lac Erié varie en moyenne de moins de 0.50 m. d'un bout de l'année à l'autre.

La première utilisation des chutes du Niagara date de 1853, et, depuis cette époque, l'installation d'usines hydrauliques se poursuivit sans aucune restriction administrative ni légale jusqu'en 1906. Une campagne pour la conservation de la beauté naturelle du site aboutit alors au vote d'une loi qui limitait à 442 mètres cubes par secondes le volume d'eau qui pouvait être dérivé des chutes du côté des Etats-Unis. En 1910, le Canada s'entendit avec les Etats-Unis et un accord entre les deux pays limita à 1,600 mètres cubes environ la diversion totale autorisée, dont 1,020 pour le Canada et 570 pour les Etats-Unis. Cette différence s'explique par la configuration de la région du Niagara : la chute américaine, séparée de la chute canadienne par l'Ilé de la Chèvre, et dont le déversoir, rectiligne, est long de 300 mètres, ne débite que les 5 p. c. du flot

total. La disproportion entre le débit de la chute américaine et celui de la chute canadienne s'accentue d'année en année, la cataracte canadienne creusant constamment la crète de son déversoir, plus friable que celui de l'autre chute, et augmentant ainsi progressivement de débit. D'autre part, les Etats-Unis avaient déjà dérivé des lacs qui alimentent la rivière Niagara des quantités d'eau importantes, notamment pour le canal Erié et pour le canal de Chicago ; ces dérivations atteignent 280 mètres cubes par secondes, alors que le Canada utilise à peine la moitié de ce volume dans la canal Welland.

Actuellement, la dérivation permise sur la rive américaine est utilisée intégralement ; sur la rive canadienne, elle le sera à la mise en marche de la dernière usine actuellement en construction à Chippawa.

Aussi, en présence des besoins grandissants de l'industrie américaine, a-t-on demandé, des deux côtés de la frontière, la revision de la loi de 1910. Les industriels des Etats-Unis demandent que la limite de dérivation soit augmentée et portée au même chiffre pour les deux pays, soit 1,135 mètres cubes par seconde sur chaque rive et la moitié environ de ce volume pour les rapides en aval de la chute. Certains ont même proposé l'utilisation d'une partie encore plus importante de la chute, allant jusqu'à l'assèchement presque complet. On arrêterait en partie le fonctionnement des usines à certaines dates, pour restituer immédiatement au site sa beauté primitive !

Un ingénieur hydraulicien de New-York, M. P. Wahlman, en se basant sur ce que la chute américaine présente un effet esthétique aussi beau que la chute canadienne, estime que l'on pourrait maintenir à cette dernière tout son caractère grandiose, tout en diminuant considérablement son débit. Pour cela, il faudrait combler en grande partie la crête de la chute proprement dite, pour réduire l'épaisseur de la lame déversée ! Quoi qu'il en soit, il semble probable que les deux pays se mettront d'accord prochainement, sous la pression des besoins de l'industrie, pour décider de nouveaux prélèvements.

Le niveau moyen du lac Erié est à la cote 174.50 m. au-dessus du niveau de la mer, et celui du lac Ontario est à la cote 75. La chute totale utilisable est ainsi de 99.50 m., ce qui représente une puissance totale brute de 8 millions de chevaux. La longueur totale de la rivière est de 58 kilomètres, sur lesquels les 34 kilomètres supérieurs et les 12 kilomètres inférieurs sont navigables, la pente totale sur ces 46 kilomètres n'étant que de 3.50 m. La section intermédiaire de 12 kilomètres supérieurs et les 12 kilomètres inférieurs sont donc une chute de 96 mètres. Les deux premiers kilomètres de cette section, en partant de l'amont, comportent des rapides avec une dénivellation totale de 15 mètres environ, suivis immédiatement de la cataracte, de 50 mètres de chute verticale ;

puis, vient un bief relativement tranquille de 4 kilomètres de longueur environ, à la suite duquel se trouvent les rapides inférieurs, qui ont, sur une longueur de 6 kilomètres, une pente totale de 31 mètres.

Les rapides inférieurs n'ont pas encore été utilisés pour la production de force motrice, et il est à noter que le traité de 1900 permet la diversion d'une quantité d'eau égale de chaque côté, et dont le montant doit être fixé par une Commission internationale. En admettant que ce volume total soit le même que celui admis pour les chutes principales, on trouverait une puissance encore disponibles de 1,500,000 chevaux.

En résumé, la puissance totale des chutes est de 8 millions de chevaux ; il semble que la puissance maximum utilisable, limitée par la quantité d'eau nécessaire pour l'écoulement des glaces, soit de 3 millions de chevaux ; la législation proposée tend à l'utilisation d'une puissance de 2 millions de chevaux. Enfin, les usines actuellement en service ont une puissante totale de 800,000 chevaux.

La première usine hydraulique a été construite en 1853. Agrandies à diverses reprises, ses installations ont maintenant une puissance de plus de 300,000 chevaux.

La première usine utilisant la force hydraulique à la production de l'électricité date de 1881.

Au début de 1900, cinq compagnies exploitaient les chutes du Niagara. L'"Hydraulic Power Co.", installée immédiatement au-dessous de la chute du Fer-à-Cheval, sur la rive canadienne, est alimentée en eau par des conduits de 2 kilomètres de longueur. Ses turbines sont à axe horizontal.

Les autres usines comportent des turbines, à axe vertical, disposées au fond de puits profonds, creusés dans le roc, et alimentés par des conduites en acier. Ces usines n'ont qu'un rendement relativement faible à cause de leur ancienneté.

Les usines plus récentes sont supérieurement outillées, et les nouvelles installations de l'"Hydraulic-Electric Power Commission", qui doivent fonctionner prochainement, utiliseront au maximum la dénivellation entre les deux lacs.

L'usine de l'"Hydraulic-Electric Power Commission" est la première qui soit installée en aval du Whirlpool. Sa puissance prévue est de 1 million de chevaux. Le premier stade de l'exécution comporte la création d'une usine de 300,000 chevaux que l'on compte mettre en marche en 1921, et dont les turbines auront la puissance unitaire exceptionnelle de 50,000 chevaux. On envisage même, pour l'agrandissement ultérieur de la première usine, l'emploi de turbines de 100,000 chevaux. L'eau sera captée dans le Niagara à Chippawa et amenée par un canal de 4 kilomètres de longueur, d'un débit de 425 mètres cubes par seconde, qui débou-

chera dans un bassin de mise en charge situé au sommet de la falaise qui borde le cours d'eau.

Une des principales difficultés éprouvées dans le fonctionnement des usines hydrauliques de la région de Niagara provient des glaces charriées en hiver par le fleuve. La faible profondeur de çelui-ci rend difficile la captation des quantités considérables d'eau que nécessitent les usines modernes sans pertubation dans l'écoulement des glaces. Aussi les prises d'eau de l'usine de l'Hydraulic-Electric Power Commission, seront-elles munies d'un dispositif spécial, permettant la captation au fond du lit sans perturbations à la surface de la rivière.

POPULATION ET SUPERFICIE DES ETATS ACTUELS DE L'EUROPE

Les Etats et "territoires" de l'Europe peuvent être actuellement rangés comme suit par ordre d'importance de leur population :

1.	Russie	78,000,000	habitants ;
2.	Allemagne	60,000,000	"
3.	Grande-Bretagne	46,000,000	"
4.	France	39,000,000	"
5.	Italie	38,000,000	"
6.	Ukraine	36,500,000	"
7.	Pologne	23,200,000	"
8.	Espagne	20,900,000	"
9.	Roumanie	15,500,000	"
10.	Tchéco-Slovaquie	13,200,000	"
11.	Yougo-Slavie	12,100,000	"
12.	Belgique	7,600,000	"
13.	Hongrie	7,500,000	"
14.	Hollande	6,900,000	"
15.	Autriche	6,800,000	"
16.	Portugal	6,250,000	"
17.	Suède	5,850,000	"
18.	Grèce (d'Europe)	5,850,000	"
19.	Russie-Blanche	4,330,000	"
20.	Bulgarie	4,000,000	"
21.	Suisse	3,900,000	"
22.	Finlande	3,200,000	"
23.	Danemark	3,100,000	"
24.	Uorvège	2.200,000	"
25.	Lithuanie	2,200,000	"
26.	Lettonie	2,000,000	"
27.	Turquie (d'Europe)	1,400,000	"
28.	Estonie	1,100,000	"
29.	Albanie	780,000	"
30.	Sarre (territoire de la)	650,000	"
31.	Thrace occidentale	300,000	"
32.	Dantzig (territoire de)	300,000	"
33.	Luxembourg	270,000	"
34.	Memel (territoire de)	120,000	"

35. Fiume (territoire de)	60,000	”
36. Zara (territoire de)	50,000	”
37. Monaco	25,000	”
38. Saint-Marin	11,000	”
39. Lichtenstein	11,000	”
40. Andorre	5,000	”

En classant les Etats et les “territoires” de l’Europe par ordre de grandeur de leur superficie, on obtient la liste suivante :

1. Russie	4,200,000	kilom. carrés ;
2. France	551,000	”
3. Ukraine	510,000	”
4. Espagne	505,000	”
5. Allemagne	477,000	”
6. Suède	448,000	”
7. Finlande	377,000	”
8. Norvège	323,000	”
9. Grande-Bretagne	314,000	”
10. Italie	312,000	”
11. Roumanie	298,000	”
12. Yougo-Slavie	250,000	”
13. Pologne	247,000	”
14. Danemark	145,000	”
15. Grèce (d’Europe)	142,000	”
16. Tchéco-Slovaquie	141,000	”
17. Bulgarie	98,000	”
18. Portugal	92,000	”
19. Hongrie	87,000	”
20. Autriche	84,000	”
21. Russie-Blanche	50,000	”
22. Lithunie	50,000	”
23. Lettonie	50,000	”
24. Estonie	44,000	”
25. Suisse	41,300	”
26. Hollande	34,200	”
27. Belgique	29,500	”
28. Albanie	26,000	”
29. Thrace occidentale	12,000	”
30. Turquie (d’Europe)	10,000	”
31. Luxembourg	2,600	”
32. Memel (territoire de)	2,500	”
33. Sarre (territoire de la)	1,600	”
34. Dantzig (territoire de)	1,500	”

35. Zara (territoire de)	600	”
36. Andorre	450	”
37. Lichtenstein	160	”
38. Saint-Marin	61	”
39. Fiume (territoire de)	21	”
40. Monaco	1.5	”

En adoptant une classification des mêmes Etats et “territoires” par ordre de densité de leur population, on obtient le tableau qui suit :

1. Monaco	16,666.66	hab. par kil. carré ;
2. Fiume (territoire de)	2,857.14	”
3. Sarre (territoire de la)	406.25	”
4. Belgique	257.97	”
5. Hollande	201.75	”
6. Dantzig (territoire de)	200.00	”
7. Saint-Marin	180.33	”
8. Grande-Bretagne	146.50	”
9. Allemagne	125.78	”
10. Italie	121.79	”
11. Luxembourg	103.85	”
12. Pologne	95.55	”
13. Suisse	94.43	”
14. Théco-Slovaquie	93.62	”
15. Russie-Blanche	86.60	”
16. Hongrie	86.21	”
17. Zara (territoire de)	83.33	”
18. Autriche	80.86	”
19. Ukraine	71.57	”
20. France	70.78	”
21. Lichtenstein	68.75	”
22. Portugal	67.93	”
23. Roumanie	52.01	”
24. Yougo Slavie	48.40	”
25. Memel (territoire de)	48.00	”
26. Lithuanie	44.00	”
27. Espagne	41.39	”
28. Bulgarie	40.82	”
29. Lettonie	40.00	”
30. Grèce (d’Europe)	37.18	”
31. Albanie	30.00	”
32. Estonie	25.00	”
33. Thrace occidentale	25.00	”
34. Danemark	21.38	”

35. Russie.	18.57	”
36. Turquie (d’Europe).	14.00	”
37. Suède.	13.06	”
38. Andorre.	11.11	”
39. Finlande.	8.49	”
40. Norvège.	6.81	”

Il est de toute évidence que les données des trois tableaux ci-dessus sont approximatives pour nombre d’Etats dont les frontières ne sont pas encore fixées définitivement.

H. G.

L'EMIGRATION ALLEMANDE AU CANADA

Un des problèmes les plus inquiétants qui se posent au lendemain de la paix de Versailles, est le suivant : où l'Allemagne, ayant perdu en 1919 les sept huitièmes de son fer, un tiers de son charbon, tout son zinc, les blés de la Posnanie, le bétail et les pêcheries du Slesvig, le sel gemme et les potasses d'Alsace, va-t-elle déverser l'excédent de sa population ? Il est certain qu'elle peut nourrir tout au plus 50 millions d'habitants sur ses quelque 480,000 kilomètres carrés, soit huit à dix millions de moins qu'elle n'en a actuellement sur son territoire.

A cette question, plusieurs publicistes ont déjà répondu que l'Amérique du Sud et la Russie constituaient des débouchés suffisants. Tel n'est pas tout à fait notre avis ; aussi estimons-nous qu'il convient d'envisager l'hypothèse de l'ouverture d'autres territoires à l'émigration allemande. Le Canada doit-il être rangé parmi ces débouchés éventuels ?

Cette question intéresse tout particulièrement le port d'Anvers, qui bénéficierait d'une migration en masse vers le Dominion. Avant d'y répondre, il convient d'étudier ce qu'a été l'émigration allemande au Canada avant 1914 et quels rapports s'étaient établis entre les Germano-Canadiens et les autres occupants de la grande fédération britannique.

Après les Etats-Unis, le Canada est le pays trans-océanique où les Allemands ont immigré de meilleure heure ; ils y sont au moins aussi nombreux qu'au Brésil et néanmoins leur rôle y est absolument effacé, sans le moindre rapport avec leur importance numérique. Plus encore que dans la grande république voisine, ils sont dans le Dominion des citoyens de second ordre ; ils se laissent très facilement assimiler par les milieux où ils vivent, mais comme en fait ils se portent de préférence vers les régions où prédominent Britanniques et Américains, ils sont ordinairement absorbés par les éléments de langue anglaise. "D'habitude la seconde génération parle très imparfaitement sa langue maternelle, si elle est arrivée au pays en bas-âge, ou si elle y est née".

On cite comme des exceptions les Mennonites germano-russes du Manitoba et de l'Alberta et les catholiques germano-américains de Rosthern (Manitoba) qui sont restés fidèles à la langue allemande, tout au moins dans l'enseignement religieux et dans la vie intime de tous les jours. De même, les *Amishleute,* branche de Mennonites habitant l'Ontario, ont conservé le Pensylvania Dutch (patois germano-américain) dans leur particulier, tout en se servant de l'anglais pour leurs rapports avec les autres Canadiens.

Pour ce qui est du type physique, les Allemands ne se différencient pas des milieux où ils vivent et cela dès la seconde génération. Dans les provinces maritimes, par exemple, ils présentent le type néo-cossais. Des remarques analogues ont pu être faites à propos des Mennonites de la seconde génération dans les provinces centrales.

Les Anglo-Ecossais, les Irlandais, les Français comptaient seuls jusque vers 1900 dans la vie intellectuelle, religieuse et politique du Dominion. Les Américains, arrivés par voie de terre en grand nombre à partir de 1897 dans les provinces du Centre et de l'Ouest, y ont vu leur influence se développer très rapidement, au point d'être considérés comme un danger pour l'indépendance canadienne, seul terme qui caractérise exactement les rapports de l'Angleterre et de sa colonie dans les cadres de l'Empire. Par contre, il n'a jamais été question d'un péril allemand et les Allemands d'Europe, dès avant la guerre, considéraient comme perdus pour le germanisme ceux de leurs compatriotes qui allaient s'établir définitivement dans le Dominion.

Si, au cours des dernières années avant la guerre, on a vu se fonder au Canada des ligues allemandes : le "Bund der Deutschen in Alberta", le "Deutsch-Kanadischer Provinzialverbund von Saskatchewan" et, enfin —à la date du 27 janvier 1913, 54e anniversaire de Guillaume II — le "Deutsch-Kanadischer National bund" à Winnipeg, ce fut sous l'impulsion des Germano-Américains et du célèbre " Deutsch-Amerikanischer Nationalbund" connu, M. Charles-John Hexamer.

On en a la preuve en particulier pour le "D. K. N. B." fondé et organisé par les agents de la "German American National League" — nom anglais du "D. A. N. B." — sur le modèle de cette dernière. Il faisait appel à tous les éléments allemands sans distinction d'origine et paraissait avoir une influence particulièrement marquée sur les Germano-Américains (15 p. c. de l'immigration américaine) et sur les Germano-Russes, ces derniers s'américanisant très rapidement dans les provinces centrales du Dominion.

La guerre a mis fin à ce mouvement avant qu'il n'eût pris une trop grande extension, mais il semble bien qu'il s'agissait seulement d'une forme nouvelle du péril américain et non pas d'un péril allemand à proprement parler. On ne peut d'ailleurs qu'approuver en tout état de cause le gouvernement fédéral du Dominion d'avoir dissous ces associations ; il a fait preuve de plus d'énergie et de sens politique en agissant ainsi que le gouvernement de Washington, lequel a laissé subsister la "German American National League".

Sous la domination française, il n'y eut d'immigration allemande ni en Acadie, ni au Canada, le roi de France n'admettant pas en principe

les étrangers dans ses colonies. Les premiers Allemands qui se fixèrent à demeure dans l'Amérique du Nord anglaise—au sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme—furent des Hanovriens, sujets de l'électeur de Hanovre et roi de Grande Bretagne, George II. Ils s'établirent en 1751 dans le centre de Lünenburg, que fonda avec leur aide sir Edward Cornwallis, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse ; ils étaient accompagnés par des Suisses et par des habitants de Montbéliard.

En 1765-1766 vinrent de Pensylvanie des Germano-Américains, qu'une compagnie de colonisation anglaise établit dans le sud de la même colonie, où ils créèrent les centres de Francfort, de Germantown, d'Hillsborough et d'Hopewell. Le recensement de 1767 dans la Nouvelle-Ecosse y constatait la présence de 1,883 personnes d'origine allemande, ou même de 1,946 d'après d'autres sources. En 1769 arrivèrent d'Europe, sous la conduite d'un officier appelé Strümpel, 600 Souabes et Palatins ; ils se fixèrent à Halifax, où a subsisté jusqu'à nos jours un quartier allemand, et à Annapolis. Ces premiers essais, on le voit, n'intéressaient que la Nouvelle-Ecosse.

Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, de 1777 à 1782, 25,000 *loyalists,* originaires des colonies insurgées, s'établirent dans la partie occidentale du Canada alors déserte ; parmi eux se trouvaient un certain nombre de Mennonites de Pensylvanie, d'ailleurs parfaitement anglicisés. 30,000 autres de ces *tories,* venant pour la plupart de la colonie de New-York, arrivèrent à la fin de 1782 et en 1783 dans les régions méridionales de la Nouvelle-Ecosse et de l'île Saint-Jean ; quelques-uns étaient d'origine allemande. Beaucoup de mercenaires hessois et hanovriens à la solde de l'Angleterre reçurent, après leur licenciement, des terres dans les mêmes régions, en particulier dans le Nouveau-Brunswick ; ils sont compris dans les chiffres donnés plus haut pour les *loyalists* ; eux aussi firent souche et furent rapidement assimilés. Un fait montre quelle importance numérique avait alors l'élément allemand parmi les nouveaux colons ; lorsque le gouverneur du Canada, lord Dorchester, donna à la partie occidentale de cette colonie, en 1788, une première organisation administrative, il la divisa en quatre districts portant des noms allemands : Lünenburg, Mecklemburg, Hess, Nassau. Dautre part, les localités de Charlottenburg, Osnaburg, Williamsburg et Fredericksburg dans l'Ontario actuel remontent à la même époque et ont été peuplées primitivement en tout ou en partie par des Allemands.

Un second flot d'Allemands arriva au Canada après les guerres du Premier Empire. Déjà les deux régiments suisses de Meuron et de Watteville étaient arrivés en mai 1813 pour défendre les colonies contre l'invasion américaine ; après la paix de Gand entre l'Angleterre et les Etats-Unis (30 déc. 1814), ils furent licenciés sur place. Un grand nom-

bre de vétérans se fixèrent et se marièrent dans le pays ; ils reçurent des concessions de terres dans les deux Canadas, ainsi que sur les bords de la Rivière Rouge. Il vint aussi d'Europe en 1815 et en 1816 des soldats licenciés de l'armée anglaise, dont beaucoup de mercenaires allemands, vétérans d'Espagne et de Waterloo. Les uns et les autres se fondirent rapidement dans la population.

La crise économique qui éprouva l'Allemagne en 1816-1817, a eu pour conséquence un exode considérable d'émigrants ; la plupart se portèrent vers les Etats-Unis, la Russie du Sud et la Galicie. Un fait peu connu, c'est que le gouvernement anglais fit venir à ses frais dans l'Amérique du Nord un assez grand nombre de ces Allemands ; il les établit dans le Haut-Canada, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la presqu'île Ontarienne, entre les lacs Huron, Erié et Ontario. La plus célèbre des localités fondées dans ces conditions est le *township* de Waterloo, qui en 1852 comptait 250 habitants presque exclusivement allemands. L'Act, auquel elle doit l'existence, fut voté par la Législature du Haut-Canada le 22 mars 1816 ; le district de Gore et les *townships* de Dumfries, Woolwich et Nichol furent créés par le même Act et semblent avoir été peuplés à l'origine par des Allemands.

C'est vraisemblablement dans la même région que se sont établis entre 1820 et 1830 des Bavarois et des Vieux-Luthériens de Prusse, ces derniers fuyant les persécutions de Frédéric-Guillaume III, le fondateur de la Preussische Landeskirche.

Il faut aller ensuite jusqu'après 1840 pour voir des Allemands arriver de nouveau en masse au Canada. C'est l'époque à laquelle les colonies recevaient un commencement d'autonomie et le régime féodal de la propriété foncière faisait place à une organisation plus moderne. Les divers gouvernements coloniaux créaient des services d'immigration et offraient des concessions de terres aux colons. En outre, la guerre de 1846-1848 entre les Etats-Unis et le Mexique détournait vers l'Amérique du Nord anglaise une partie de l'émigration européenne à destination de l'Union. Cet ensemble de circonstances provoquait un afflux considérable d'immigrants dans les colonies britanniques.

Dès 1847, 7,352 émigrants partaient de Brême et de Hambourg pour le Canada, suivis de 1,322 autres en 1848 ; après un court fléchissement de 1849 à 1851 inclus, le mouvement reprenait de 1852 à 1857 inclus ; pendant cette période de 11 ans, 23,619 émigrants sont partis des ports allemands pour l'Amérique du Nord anglaise. La Révolution de 1848 paraît avoir été la cause déterminante de cet exode. Ce sont des refugiés politiques qui ont fondé alors, dans le Haut-Canada, Breslau, New-Hamburg et Berlin ; cette dernière localité, la plus connue de beaucoup, comptait dès 1852 environ 750 habitants et pouvait recevoir dès cette époque

une assemblée municipale provisoire ; un journal, le "German Canadian" y était publié ; cinq églises et un hôtel de ville s'y élevait déjà. D'autres Allemands se fixaient dans le Nouveau-Brunswick, où ils fondaient Memel. Alors que le recensement de 1848 constatait la présence dans le Haut-Canada de 7,730 personnes nées en Allemagne, celui de 1851-1852 en trouvait 9,938 ; enfin le recensement de 1860-1861 en dénombrait 22,906, dont 7,959 dans le comté de Waterloo et 2,627 dans celui de Perth.

Le *rush* vers les placers du Fraser et la guerre de Sécession provoquèrent un nouvel afflux d'Allemands d'Europe. 25,253 émigrants quittèrent Brême et Hambourg de 1861 à 1869 inclus. A la même époque arrivèrent du Pensylvanie des Mennonites dissidents, les *Amishleute,* qui s'établirent dans l'Ontario.

Les statistiques allemandes mentionnent encore un afflux important d'Allemands pendant la crise américaine de 1892-1893 : 10,303 émigrants sont partis des ports du Reich pour le Dominion de 1892 à 1895 inclus. En tout, d'après les mêmes sources, de 1847 à 1911 inclus, 83,738 émigrants—allemands ou supposés tels—ont quitté l'Allemagne par mer pour le Canada. Ces chiffres sont forcément incomplets, puisque l'émigration par Anvers et les ports anglais n'y est pas comprise ; en outre, ils s'appliquent à l'émigration brute, englobant les émigrants transitaires, dont la destination finale était les Etats-Unis. Ajoutons à cela que depuis 1900 beaucoup d'Allemands ne s'établissaient pas à demeure dans le Dominion, mais retournaient en Europe après un séjour de quelques années.

Les statistiques canadiennes ne permettent que très imparfaitement de contrôler les chiffres fournis par les statistiques allemandes. Elles ne remontent pas au delà de 1868—date à laquelle fut créé le service d'immigration du Dominion—et elles ne font pas avant l'année solaire 1898 de distinction entre immigrants étrangers de différentes nationalités ; en outre, elles ne comptent pas les Juifs et les Polonais sujets allemands parmi les Allemands. Sous ces réserves, elles donnent un total de 40,590 Allemands immigrés du 1er janvier 1898 au 31 mars 1915 inclus ; il faut y ajouter 37 Allemands arrivés entre le 1er avril 1915 et le 31 mars 1918. Ces chiffres, très supérieurs à ceux des statistiques du Reich, s'expliquent par l'émigration indirecte par les ports anglais et hollandais, ainsi que par Anvers et par Boulogne. Le fait le plus important qui ressorte des statistiques canadiennes, est l'existence d'un nouveau flux d'immigrants depuis 1910 jusqu'à la guerre générale.

Du 1er avril au 31 mars

1903-04 : 2,966	1907-08 : 2,377	1911-12 : 4,664
1904-05 : 2,704	1908-09 : 1,340	1912-13 : 4,938
1905-06 : 1,745	1909-10 : 1,533	1913-14 : 5,537
1906-07 : 2,780	1910-11 : 2,533	1914-15 : 2,472

Comme on le voit c'est l'année fiscale 1913-1914, qui a donné le maximum (5,537) de cette période de douze années. Cet afflux s'explique aisément : les paysans allemands de même d'ailleurs que les Polonais chassés de Posnanie par l'"Ansiedelungskommission für Posen und Westpreussen", ne trouvant plus aux Etats-Unis de terres alloties par le gouvernement fédéral ou écartés de ce pays par la crise économique de 1907-1908, se sont portés vers le Canada.

A l'immigration par mer (via Québec, Halifax, Saint-Jean, Victoria, Vancouver, North Sidney, New-York, Portland, Boston, Philadelphie, Baltimore) s'ajoutent les échanges de populations si difficiles à contrôler et à dénombrer par les frontières terrestres du Canada et des Etats-Unis. Aussi les mesures restrictives, apportées par les "Acts of Council" canadiens à l'immigration des *undesirables,* tendent-elles de plus en plus depuis 1910 à se rapprocher de celles prises par l'Union.

Les recensements décennaux canadiens classent les habitants à la fois d'après l'origine ethnique et d'après le pays de naissance. S'il plaît à un Canadien d'origine allemande, dont un ascendant a anglicisé son nom, de se dire d'origine anglaise, nul ne peut l'en empêcher ; aussi bien, comme le cas est assez fréquent, les données numériques que nous reproduisons ci-dessous, représentent-elles des *minima.*

L'élément allemand vient au troisième rang pour l'importance numérique après les Français (2,054,890 en 1911) et les Britanniques (3,895,-985 en 1911) mais avant les Américains (303,681), les Austro-Hongrois (129,103) et les Russes ; il a conservé la même place dans le classement des nationalités. Mais si le nombre des personnes d'origine allemande a augmenté régulièrement de 1871 à 1911 ; s'il est passé de 254,319 en 1881 à 310,501 en 1901 et à 393,320 en 1911 ; par contre, la proportion par rapport à l'ensemble de la population a légèrement fléchi dans le même temps, reculant de 5.92 p. c. en 1871, à 5.78 p. c. en 1901 et à 5.46 p. c. en 1911.

Le tableau ci-dessous donne à la fois la population d'origine allemande et le nombre des personnes nées dans l'Empire en 1901 et en 1911, ainsi que leur répartition entre provinces et territoires ; les Juifs et les Polonais ne rentrent pas dans la première catégorie, mais sont compris dans la seconde.

	Personnes d'origine allemande		Personnes nées dans l'Empire allemand	
	1901	1911	1901	1911
Ile du Prince-Edouard.	709	550	12	7
Nouvelle-Ecosse.	41,020	38,844	229	549
Nouveau-Brunswick.	3,816	3,144	130	150
Québec.	6,923	6,145	1,543	1,897

Ontario.	203,319	192,320	18,699	15,010
Manitoba.	27,265	34,530	2,283	4,294
Saskatchewan.	11,743	68,628	2,174	8,300
Alberta.	7,836	36,862		6,102
Colombie britannique.	5,807	11,880	1,478	3,054
Yukon	2,061	412	754	209
Territoire N. O.	2	5		5
	310,501	393,320	27,302	39,577

A noter qu'un certain nombre d'Allemands d'Autriche, de Suisse et de Russie se sont réclamés de leur origine allemande.

Il convient également de mentionner l'existence d'un groupement important d'Austro-Allemands, qui vient s'ajouter aux Allemands proprement dits : 42,535 sur 129,103 personnes d'origine austro-hongroise en 1911. En outre une partie indéterminée des 6,625 Suisses et des 43,142 Russes étaient de langue allemande eux aussi. Enfin 15 p. c. des personnes nées aux Etats-Unis sont considérées comme étant des Germano-Américains.

La faible augmentation du nombre des personnes nées en Allemagne dans l'intervalle des deux recensements de 1901 (27,302) et de 1911 (39,577) prouve que l'émigration allemande au Canada était devenue principalement temporaire. Le fait est d'autant plus significatif que les Polonais prussiens, qui se fixaient sans esprit de retour, étaient au nombre de plusieurs milliers ; les Juifs ne retournaient pas non plus dans le Reich. C'est évidemment grâce à ces deux éléments allogènes qu'en 1911 la proportion des naturalisés était plus forte chez les personnes nées en Allemagne que chez celles appartenant à toute autre nationalité, les Islandais exceptés ; elle s'élevait pour cette année-là à 58,82 p. c.

La répartition des Allemands sur le territoire du Dominion a varié avec les époques. Primitivement, ils s'étaient portés vers la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et le Haut-Canada ; ils y sont encore à l'heure actuelle massés sur certains points. En 101 le comté de Lünenburg dans la Nouvelle-Ecosse présentait un groupement dense de 22,709 personnes d'origine allemande sur une population totale de 32,389 habitants, le reste de la province ne comptait que 18,311 personnes d'origine allemande à la même date, dont 7,402 à Halifax, 3,822 à Shelbourne et 1,209 à Annapolis.

En 1911, sur 192,320 personnes d'origine allemande habitant l'Ontario, 21,139 étaient fixées dans le comté de Waterloo-Nord, soit 78 p. c. de la population de ce comté ; 11,523 dans celui de Waterloo-Sud, soit 45 p. c. ; 8,20 dans celui de Bruce-Est, soit 43 p. c. Huit autres comtés

également situés dans la presqu'île ontarienne, offraient des proportions variant entre 21 et 29 p. c.

En revanche, la province de Québec avec sa population franco-canadienne, n'a jamais attiré des Allemands en grand nombre : le Bas-Canada ne comptait en 1851-1852 que 159 personnes nées en Allemagne et en Hollande et en 1860-1861, 672 seulement.

Plus tard, les conditions se sont modifiées. Comme aux Etats-Unis, les immigrants venant d'Europe se sont portés de préférence vers le centre du continent, c'est-à-dire vers les régions où ils pouvaient obtenir des concessions de terres. Des habitants des provinces maritimes et de l'Ontario se sont joints à eux. L'exode a été particulièrement marqué dans l'élément allemand entre 1901 et 1911. Au cours de cette période, le nombre des personnes d'origine allemande est tombé de 45,545 à 42,538 pour les provinces maritimes et de 203,319 à 12,320 pour l'Ontario ; dans la Nouvelle-Ecosse, la proportion a baissé de 9 à 8 p. c.

Ce sont actuellement la Saskatchewan et l'Alberta qui offrent le pourcentage le plus élevé de personnes d'origine allemande : 15 p. c. pour la première province, 10 p. c. pour la seconde.

La Colombie britannique n'a attiré que fort peu les Allemands d'Europe. La plupart des chercheurs d'or, venus en 1858 au moment du *rush* vers les *placers* du Fraser ont quitté le pays. En 1908, M. Métin estimait que presque tous les Allemands de la province étaient venus à une date ultérieure en passant par les Etats-Unis.

Desservi par son climat, le Yukon n'a pas retenu davantage les chercheurs d'or ; il ne se prête pas en effet à la colonisation agricole. L'année 1901 est d'ailleurs l'année du maximum du *rush*.

A côté des Allemands d'Empire et des Germano-Canadiens proprement dits, il existe trois groupements, allemands par la langue mais non pas par lorigine.

Les Mennonites, très nombreux dans l'Alberta—où ils ont leur principal centre, Didsbury—et dans le Manitoba, sont arrivés de Russie à deux époques. Tout d'abord 6,000 ont immigré entre 1874 et 1877, entre la mise en vigueur de la loi sur le service militaire obligatoire en Russie et l'accord conclu sur la médiation du célèbre Todleben, qu'ils passèrent avec le gouvernement du tsar Alexandre II ; cet accord les dispensait du service actif pendant 25 ans et leur permettait de servir comme gardes forestiers dans les forêts de la Couronne. L'exode reprit après 1902, à l'expiration de la convention Todleben, mais il cessa de nouveau, lorsqu'une nouvelle convention, les affectant aux services sanitaires de l'armée, eut été passée entre leurs chefs et le gouvernement du tsar Nicolas II. Sur les 20,000 Mennonites, recensés en 1911 dans le Dominion, la plupart étaient arrivés pendant la seconde période. Ces *Sektierer* vivent

à l'écart du reste de la population ; ils ne se marient qu'entre eux et font élever leurs enfants dans leurs écoles particulières, où l'enseignement est donné en allemand. Ils avaient, en 1906, une cinquantaine de ces écoles.

Les *Amishleute* de l'Ontario, arrivés dans cette province au moment de la guerre de Sécession, avaient fait une halte en Pensylvanie en venant d'Europe ; ils y ont adopté le Pensylvania Dutch, qu'ils ont conservé dans la vie de tous les jours, mais ils emploient l'allemand comme langue religieuse. Ils se distinguent des Mennonites par leur organisation en Eglise constituée avec un évêque élu, des prédicants et des diacres ; comme caractéristique extérieure, ils ont adopté l'usage bizarre de n'attacher leurs vêtements qu'à l'aide d'agrafes. Ils ont tendance à l'heure actuelle à se laisser assimiler par la population britannique.

Le troisième de ces groupements est formé par des catholiques germano-américains qui, sous la conduite de RR. PP. Bénédictins, sont venus s'établir dans la Saskatchewan en 1903, où ils ont fondé la colonie close de Rosthern. Ils étaient en 1904 au nombre de 700 familles, originaires pour la plupart du Minnesota, partagées entre les dix paroisses dont se compose la colonie.

Au point de vue des professions exercées, les Germano-canadiens se divisent en deux groupes principaux : ceux des Provinces maritimes et de l'Ontario, qui vivent ordinairement dans les villes, y font le commerce ou y exercent des professions libérales ; ceux du Centre et de l'Ouest, qui sont le plus souvent agriculteurs. Cette division n'a d'ailleurs rien d'absolu. Dans le comté de Lunenburg en Nouvelle-Ecosse par exemple, les fermes appartiennent en grande partie aux descendants des Hanovriens amenés par sir Edward Cornwallis ; par contre, Winnipeg comptait en 1911 une population urbaine de 8,912 personnes d'origine allemande contre 2,758 à Régina et 2,608 à Calgary.

Les Germano-canadiens se sont toujours tenus à l'écart de la vie politique du Dominion : le peu de représentants qu'ils ont eus dans les divers Parlement y ont toujours joué un rôle effacé. A cet égard, ils sont toujours restés en deçà de leurs droits légitimes. Leur presse, à la différence de celle des Deutsch-Amerikaner, a toujours été insignifiante ; elle ne semble pas avoir jamais compté un seul journal quotidien. Oppel, dans son ouvrage *Kanada und die Deutschen*, ne mentionnait que 9 périodiques, dont 8 hebdomadaires et 1 mensuel. Une liste, dressée en janvier 1920, par M. Choquette et à nous communiquée par M. Pascal Poirier, sénateur franco-acadien du Nouveau-Brunswick, n'en indique que 8 : hebdomadaires et 1 mensuel.

Pendant la guerre, les Germano-canadiens ont fait preuve du plus grand loyalisme envers leur patrie d'adoption ; ils ont obéi sans récrimination à la loi sur la conscription. Il est vrai que les éléments dange-

reux ou simplement douteux avaient été internés dans les camps de concentration de l'Ontario et de la Nouvelle-Ecosse ; en outre, le gouvernement du Dominion avait dissous les ligues allemandes. D'ailleurs, des milliers de *Reichsdeutsche,* se sentant mal à l'aise au Canada, ont passé la frontière américaine avant l'entrée de l'Union dans la lutte : 5,679 en 1914-1915, 6,180 en 1915-1916, 5,917 en 1916-1917. Sans doute des migrations analogues avaient lieu pendant la guerre, mais elles étaient compensées par des mouvements en sens inverse ; or de 1914 à 1917, ces contre-courants des Etats-Unis au Canada ont pris fin. Il est donc à peu près certain qu'en 1917, il ne restait guère sur le territoire du Dominion que 25,000 personnes nées dans le Reich ; encore Juifs et Polonais sont-ils compris dans ce chiffre.

Les Germano-canadiens n'ont pas provoqué de troubles sur le territoire du Dominion ; les rares attentats terroristes ont été l'oeuvre de Deutsch-Amerikaner, à la solde des agents de l'ambassade allemande à Washington ; les désordres bolchevistes de Winnipeg ont été le fait d'agitateurs russes.

Un fait significatif témoigne de l'état d'esprit de la masse des Germano-canadiens : les habitants de Berlin, quoique en très grande majorité d'origine allemande, ont adressé à la législature de l'Ontario une pétition en vue d'obtenir que leur ville changeât de nom ; ils obtinrent satisfaction par l'Act du 23 août 1916 et Berlin s'appelle maintenant Kitchener.

Tel est le passé de l'émigration allemande au Canada, telle est son histoire avant et pendant la guerre générale. Le Dominion rouvrira-t-il aux Allemands ses immenses réserves de terres à défricher ? Les lots non répartis entre colons se comptent encore par centaines de mille, tant dans le nord des provinces du Centre, que dans le Nouvel-Ontario et le Nouveau-Québec. Sans doute, le Dominion a distribué du 1er janvier 1900 au 31 mars 1913, 376,760 homesteads de 160 acres chacun à 941,900 personnes ; mais à côté des 124 millions d'acres allottis, il restait encore 30 millions d'acres cadastrés, mais non allottis, et des centaines de millions d'acres de terres non cadastrées.

Ce ne sont donc pas les terres qui manqueraient aux émigrants allemands et beaucoup disposeraient des 5 à 6,000 marks nécessaires pour les dépenses de premier établissement. Le Dominion ne recule pas davantage devant les besoins des services d'immigration ; de 1868 à 1909 inclus, il lui a consacré 14,106,819 dollars.

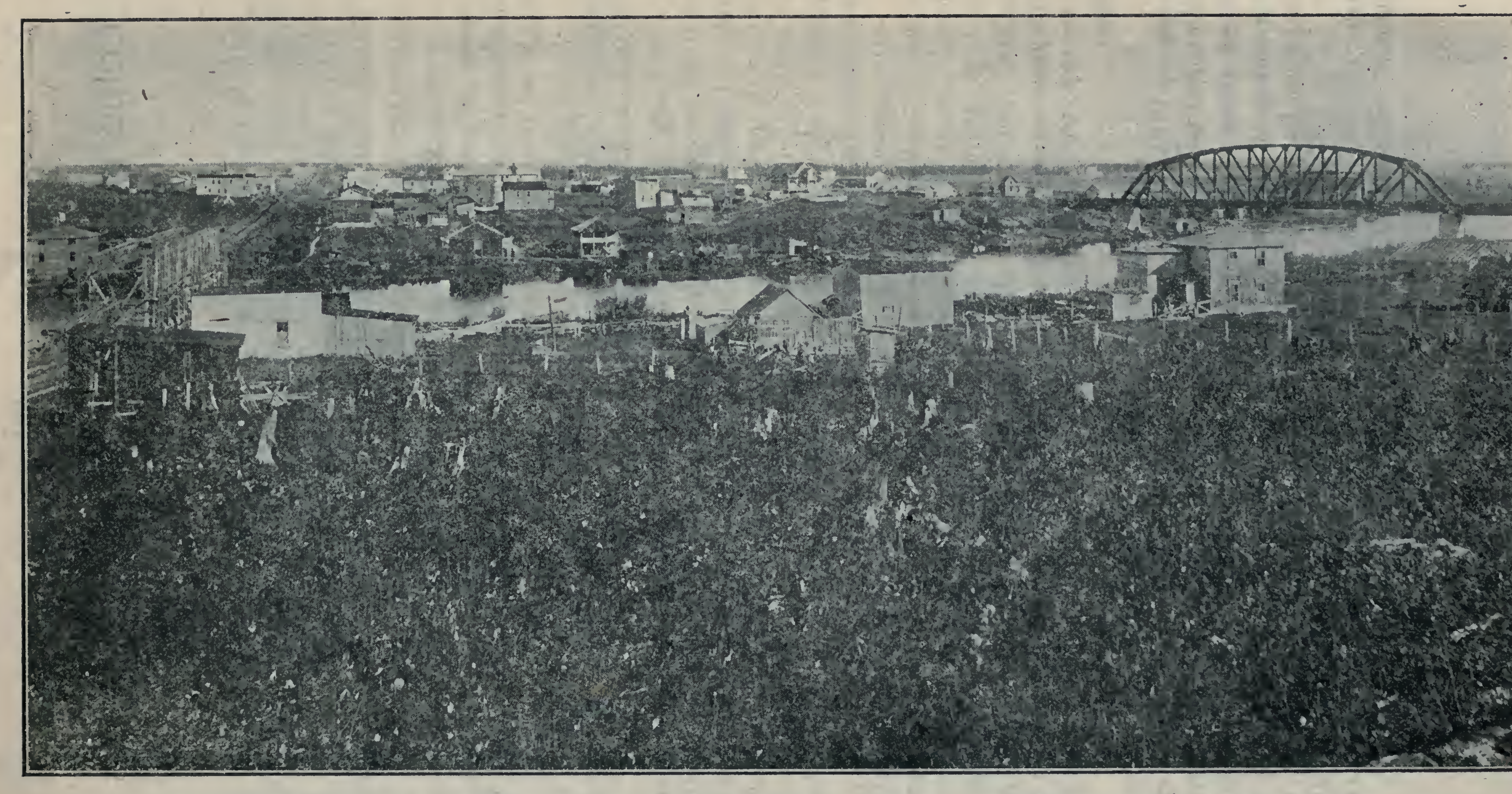
L'obstacle est autre : beaucoup de Canadiens appréhendent que les terres fassent défaut pour leurs descendants dans deux générations ; par ailleurs, ils redoutent certains éléments difficiles à assimiler et, malgré la

malléabilité des Germano-canadiens, ils rangent les Allemands d'Europe au nombre de ces éléments indésirables.

Cet état d'esprit s'est traduit au début de 1919 par le vote d'un bill par la Chambre des Communes du Dominion : ce bill limite la liberté de l'immigration et n'autorise l'admission que des personnes dont l'assimilation rapide est certaine.

Dans ces conditions, la réponse à la question que nous posions au début de cet article est nettement négative. Le Canada se fermant à l'immigration allemande, Anvers ne peut donc pas bénéficier de l'émigration du Reich vers le Dominion ; en revanche, le grand port belge est à même de profiter de l'exode, qui a commencé en 1919, des Allemands vers l'Argentine et le reste de l'Amérique du Sud.

RENE LE CONTE



La ville d'Amos. Partie du village. Le centre de distribution de l'Abitibi. Village de La Sarre, dans l'Abitibi.

L'OHIO, FLEUVE TRIBUTAIRE ET LES VILLES QU'IL ARROSE

De la superbe gerbe fluviale qui pare le Mississipi, il convient de s'arrêter à une de ses branches principales, l'Ohio qui par son importance naturelle autant qu'industrielle mérite le nom de fleuve.

C'est à Robert Canelier de La Salle, une de nos illustres figures de l'histoire canadienne, que revient l'honneur d'avoir découvert ce magnifique tributaire ; lors d'une expédition faite en 1670 vers le Sud-Ouest.

Après le Missouri, qui detient le premier rang, l'Ohio est le plus important affluent du Mississipi. Il prend sa source en Pensylvanie, à Pittsburg, au confluent des rivières Allighanny et Monongahela, se dirige vers le sud jusqu'aux limites des Etats du golfe du Mexique.

Grâce à son cours, qui a plus de 1560 kilomètres de longueur à ses nombreuses sinuosités, il traverse ou limite les Etats de l'Ohio, d'Indiana, d'Illinois, de Virginie Occidentale et de Kentucky.

Ses eaux sont généralement abondantes et profondes ; aussi ce fleuve a-t-il été un agent puissant au développement vertigineux de ces cinq états. Coulant à travers une plaine très peu élevée et de vallées basses bordées de quelques collines, il arrive qu'aux époques de grandes pluies ou de la saison de la fonte des neiges que ce fleuve ne peut suffire à la quantité d'eau qu'il reçoit par ces tributaires aussi, et il se porduit alors des inondations désastreuses.

Quelques-unes de ces inondations ont causé des dégats se chiffrant à à plusieurs millions de piastres. La plaine est ravagée, villes et villages detruits, ponts et digues entrainés. On rapporte même, que l'inondation de 1913, d'ailleurs considérée comme la plus importante, en quelques detruisit 200 villes et villages, endommagea 60,000 maisons, renversa 419 ponts, et que plus de 415 y perdirent la vie, que les dommages à la propriété s'élevèrent à 180 millions de piastres. Ce sont les fureurs du géant.

Mais il y a aussi les périodes de sècheresse prolongées qui affectent beaucoup l'Ohio. Le rendement de ses affluents diminuant et l'évaporation aidant les eaux du fleuve baissent considérablement de niveau, le trafic est arrêté pour quelque temps par voie fluviale. Alors les bateaux, qui sont de la plus grande variété et qui transportent le charbon, le bois, les cotons, les graines, le fer et l'acier qui sortent des immenses usines et les autres produits des cinq états que l'Ohio traverse, sont forcés de faire halte, d'attacher aux différents ports et attendre patiemment que les eaux montent suffisamment pour pouvoir continuer leur course.

Toutefois ces quelques ennuis sont vite oubliés et compensés par les grands services et avantages que ce fleuve peut présenter. Ses eaux assez profondes permettent une navigation presque constante sur tout son cours et même ses tributaires.

Chaque année les navires transportent pour plus de 15 millions de tonnes de cargaison. La plaine, que le fleuve traverse, assez large est très fertile, produit en abondanse et très grande variété : les ressources forestières sont très importantes et les mines de charbon de l'Ohio sont reputées les plus riches du monde tant particulièrement dans la région e Pittsburg.

L'Ohio est avantageusement servi par d'importants cours d'eaux ; le Nabach qui est naviguable pour les bateaux à faible tirant d'eau—le Muskingum sur les bords duquel s'élève Marietta, à l'endroit où il se rencontre avec l'Ohio—le Sciota et Miami—le Kawawha et le Licking qui traversent des régions de mines de sel.

Tous les profits qui pouvaient être tirés de ces avantages fixèrent l'attention du gouvernement. Des sommes énormes furent dépensées sans hésitation pour aider et activer le développement du trafic et de l'exportation dans ces régions. On voulut tirer bénéfice de toutes les ressources du cours d'eau. Des ports, des phares et des ponts furent construits en nombre considérable et en importance remarquable.

Un des travaux les plus intéressants et étendus est la digue de l'île Davis.

Aussi il n'est pas étonnant de voir des villes surgir sur les bors du fleuve. Se developper avec cette rapidité prodigieuse et caractéristique des villes de la République voisine.

Il faut noter en premier lieu Pittsburg. (Smoky city)—Cette ville qui compte une population de près de 600,000 habitants, s'élève sur l'emplacement du fort Dufresne, que fit construire M. de Contrecoeur. Elle est remarquable surtout par ses usines de fer et d'acier et par un système de canalisation important par lequel elle distribue aux alentours le gaz naturel. Elle est le siège d'un évêché.

Cincinnati ville très belle autant qu'importante. Elle est reliée à la ville Covington, de Kentucky par un pont metallique suspendu. Il y a aussi de remarquable le pont du chemin de fer du sud de Cincinnati intéressant et qui attire l'attention par la longueur de ses arches. L'immenses usines à viande, pouvant rivaliser avec celles de Chicago, sont construites en cette ville. Metropole de la vallée ; on l'a aussi surnommée la Reine de l'Ouest—Siège d'un archevêché, elle a une population de 600,000 âmes ; fondée en 1788.

Vient Louisville considérée comme la plus grande ville de l'état de Kentucky ; avec une population approximative de 235,000 habitants.

Son parc Cherokee est surtout fameux par sa beauté naturelle.

A Louisville le fleuve est peu généreux pour la navigation, il est même dangereux à cause de recifs, de pierre calcaire, qui s'élèvent à fleur d'eau de plus à cet endroit il y a une pente très prononcée qui engendrent des rapides rendant le passage de tout navire impassible ; mais on a remedié à ces disavantages et detourné le danger en construisant des canaux lateraux et des digues.

Comme on peut le constater l'Ohio est un des grands et des plus beaux fleuves des Etats-Unis—est d'une importance capitale pour les regions très fertiles et très riches qu'il traverse.

P. DERY

LA COTE NORD

Exploration des rivières Escoumains, Betsiamistes et Franquelin.

M. A. O. Bourbonnais, ingénieur civil, de St-Anselme, vient de compléter l'examen des trois rivières ci-dessus citées, au point de vue des ressources hydrauliques.

Nous analysons ce travail qui offre un grand intérêt, et qui nous fait connaître en même temps à fond les villages arrosées par les rivières de la côte nord que l'on vient d'exploiter.

La rivière des Escoumains a été étudié sur une longueur de 24 milles, à partir de son embouchure. Des notes ont été prises pour faire un plan et un profil des principales chutes qui se trouvent sur ce parcours et spécialement entre les milles 3 et 6 et entre les milles 20 et 21 de la mer. La rivière des Escoumains se jette dans le Saint-Laurent à 131 milles en bas de Québec. La baie qui sert d'estuaire est large, à fond de sable, et bien protégée contre tous les vents. L'entrée est étroite et les bateaux peuvent y entrer à demi-marée. Le village St-Marcellin, des Escoumains, est bâti au fond de la baie. La population de la paroisse est d'environ 1000 âmes. Il y a une scierie, une fromagerie, une fabrique pour mettre les bluets en conserves, un bureau de poste, de télégraphe, une église et une école.

La côte nord ne commence qu'aux limites en bas de cette paroisse. En effet, St-Marcellin est le dernier anneau de cette longue chaîne de paroisses de la rive nord, étroitement liées entre elles par de bons chemins jouissant des avantages de la poste quotidienne, et de l'organisation municipale et scolaire. A partir de, cet endroit en descendant le fleuve il n'y a pas de chemin continu et pas de paroisse. Les divers postes sont reliés entre eux par la ligne de télégraphe du gouvernement fédéral. Le service postal se fait par eau et ne peut être régulier à cause des vents et des marées.

Les limites à bois de la rivière Escoumains et qui peuvent fournir près de deux millions de cordes de bois de pulpe sont exploitées par la Laurentide Co., depuis quelques mois. Une forte partie de la population vit de l'industrie du bois. Chaque année, il s'exporte pour plus de $10,000 en bleuets. La culture n'est pas florissante à cause de la pauvreté du terrain. Il y a cependant de belles fermes. Il y a du saumon à l'embouchure de la rivière et de la truite tout le long de la rivière. En été un bateau-poste fait le voyage à tous les jours entre Escoumains et Trois-Pistoles. La traversée se fait en deux heures, et est très régulière.

A partir des Escoumains, en descendant le fleuve, l'on rencontre les rivières suivantes : Sault-au-Cochon, Sault-au-Moulin, Portneuf, Laval, Blanche, aux Pins, Grand-Colombier.

Ste-Anne de Porneuf forme un village de plus de 600 âmes, mais l'exploitation de la forêt sur la rivière de ce nom n'est pas aussi intense qu'il y a quelques années. Ces diverses rivières possèdent des chutes importantes et leur utilisation fera surgir des industries nouvelles dans cette partie du pays.

La deuxième rivière étudiée par M. Bourbonnais est la rivière Betsiamistes, située à 179 milles en bas de Québec. C'est une des rivières les plus importantes de la côte nord. C'est une des plus belles de la province. La descendre en chaloupe à gazoline sur un parcours de 40 milles, par une belle après-midi de septembre, en admirer les berges escarpées et les paysages variés est un spectacle que l'on ne rencontre que très rarement dans une vie d'explorateur.

Les premières chutes de la rivière Betsiamistes sont situées à 42 milles de l'embouchure. La longueur de ces chutes est de 2000 pieds ; il y a deux sauts rapprochés l'un de l'autre, et ayant respectivement 74 et 59 pieds soit une hauteur totale de chute de 123 pieds.

Les deuxième chutes de la rivière Betsiamites se trouvent à 52 milles de la mer. Elles fournissent une dénivellation de 187 pieds sur une distance de trois milles.

Une chaloupe à gasoline tirant trois pieds d'eau peut se rendre sans danger aux premières chutes dans les eaux ordinaires. Il y a cependant un fort rapide et dangereux à environ 17 milles de la mer et M. Bourbonnais le 23 août dernier a failli s'y noyer.

En général les berges de la rivière sont en glaise et ont de 40 à 50 pieds de hauteur. Il y a des éboulis souvent. Il s'en est produit une le 19 août à environ 5 milles en aval des premières chutes. Plusieurs centaines de verges cubes de glaise ont glissé dans la rivière créant un raz de marée de 6 à 7 pieds arrachant toute végétation sur une longueur de plusieurs cents pieds sur la rive opposée et brouillant l'eau pour 5 jours Nos guides connaissent le danger de ces éboulis et ne passent jamais près des berges après de grosses pluies. La rivière Betsiamistes est longues de 260 milles. Ses richesses forestières sont considérables. Le village de la réserve Montagnaise est construit à l'embouchure de la rivière côté nord-est. La population Indienne est d'environ six cents.

Il y a quelques familles canadiennes du côté sud-ouest de la baie. Il y avait autrefois un moulin à scie à cet endroit. En été le service de la malle se fait par Rimouski deux fois par semaine. Une église en brique au coût de $40,000 a été terminée cette année. Un père Eudiste dessert

la réserve ainsi que quelques postes avoisinants. Les sauvages chantent les offices dans leur langue. Les mariages et les baptêmes se font surtout durant les mois d'été, durant la mission. Après la mission qui se termine par la grande procession du 15 août, chacun s'en va dans son territoire de chasse.

Il y a du saumon et de la grosse truite dans la rivière Betsiamistes en bas des premières chutes.

A quatre milles en aval du village de Betsiamites, à la rivière Papinachois la Brown Corporation a construit des camps cette année et elle se propose de commencer l'exploitation de la réserve indienne l'an prochain.

En descendant le fleuve l'on passe maintenant les rivières aux Outardes et Manicouagan dont les premières et deuxièmes chutes ont été étudiées l'an dernier. Un peu plus bas, soit à 209 milles de Québec, se trouve la baie des Anglais et tout au fond la baie du Moulin, endroit tout désigné pour créer un port de mer à eau profonde, peuvent devenir un centre d'exploitation d'une grande portée de la côte nord.

La troisième rivière étudiée par M. Bourbonnais est la rivière Franquelin, située à 220 milles en bas de Québec. Depuis un an environ 500 hommes travaillent dans le but d'aménager cette rivière pour l'exportation du bois de pulpe, pour le compte de la Franquelin Pulp Co. Un barrage en bois a été construit à l'embouchure de la rivière pour garder le bois, un quai de 480 pieds de longueur est terminé ; les bateaux tirant 15 pieds d'eau y auront accès en tout temps. Une dalle en bois de 5,600 pieds de longueur une conduite de 10 pouces pour approvisionnement d'eau longue de 2,500 pieds, un moulin à scie ont aussi été construits. L'expédition du bois doit commencer cet automne.

La Côte Nord se développe ; le bois, manque ou se fait rare ailleurs ; un essor considérable va se porter de ce côté. Espérons que les travaux des ingénieurs et que les forces réunies des diverses compagnies intéressées feront surgir un plan d'ensemble pour l'exploitation rationnelle de ses richesses.



Le lac Roberson se trouve aussi dans le village Privat.

CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

Les mines du Japon.—Le cuivre est le metal le plus abondant du Japon. Il en existe des mines très nombreuses, dont la production est considérable. Les principales sont : Asstrio, Hidachi, Kosaka et Besshi.

Les autres minerais extraits au Japon sont, par ordre dimportance : le zinc, l'argent, le soufre et la houille.

Les minerais de zinc proviennent surtout des mines de Kamizinie et de Miike.

Les principales mines d'argent se trouvent à Hidachi et Kosaka.

Les soufrières lės plus importantes sont celles de Horobetsu, Okujiri et Iwa Ito.

L'or, le plomb, l'antimoine, l'huile minérale existent aussi au Japon en quantités notables.

Les pays où le Japon exportes ses minerais sont :

Pour le cuivre rouge : l'Asie russe, l'Angleterre, la France, les Etats-Unis, la Chine, le Kwantung, les Indes anglaises et Hong-Kong.

Pour le soufre : l'Asie russe, l'Australie, les Etats-Unis, les Indes anglaises, le Canada, les Indes néerlandaises, Hawaï, Hong-Kong , la Chine et les Philippines.

Pour la houille : la Chine, Hong-Kong, les Straits Settlements, les Philippines, les Indes néerlandaises, l'Asie russe, l'Indo-Chine et Hawaï.

Le Japon importe, par contre, des minerais de fer de la Chine, des Indes anglaises, de l'Angleterre et des Etats-Unis ; la fonte, de la Chine et de l'Angleterre ; le zinc de l'Indo-Chine.

* * *

En Nigérie.—Le gouvernement anglais vient de publier un rapport sur les ressources et l'administration de la Nigérie, domaine de l'Afrique centrale, à l'ouest, sous le protectorat de la couronne britannique.

Ce rapport couvre une période de sept ans de 1912 à 1919.

En voici un resumé :

La Nigérie, nord et sud, a le tiers de l'étendue de l'Inde anglaise et une population de seize ou dix-sept millions d'habitants, c'est la plus grande colonie de la couronne d'Angleterre.

Sir Frederick Lugard, gouverneur général de la colonie, qui signe le rapport, dit qu'enfin le régime administratif de terreur poursuivi par les chefs indigènes, a disparu, et a été remplacé par l'organisation régulière d'un gouvernement formé de ministères et de conseils.

On y a créé un grand Conseil Nigérien, composé de notables et on a

donné l'avantage aux représentants de tous les districts ou arrondissements de présenter des requêtes et de formuler des revendications.

On s'est occupé de l'administration de la justice, en établissant une cour suprême, des tribunaux réguliers, des cours d'enquête, des cours présidées par des magistrats indigènes sous la surveillance sévère de magistrats de district.

On n'a eu jusqu'à présent qu'à s'applaudir du succès de cette organisation.

Cependant l'important pour la couronne britannique est le commerce que peut offrir la Nigérie. Les affaires ont eu jusqu'ici à traverser certaines difficultés dans les provinces du sud, difficultés suscitées par certaines gens de profession et leurs amis, écartés, à leur grand dépit, des fonctions administratives des tribunaux et qui réussissent à faire signer de long en large dans les provinces, des requêtes en leur faveur.

On affirme dans le rapport que la Nigérie offre au commerce anglais un immense champ d'expansion. En 1900, ce commerce s'élevait au chiffre d'environ $17,500,000, tandis qu'en 1918, il atteignait $85,000,-000.

Deux grandes voies ferrées traversent le pays et ont des ports sur l'océan. Ce qu'il y a de construit de ces chemins de fer mesure 1,100 milles et il y en a 430 milles en construction.

On déclare dans le rapport que les droits d'exportations sur l'huile de palme, les amandes, les noix de coco, les peaux vertes et les cuirs, ne rapportent guère plus que le tiers du revenu que rapporte le trafic des spiritueux, trafic qui a été abandonné, et que l'on pourrait lâcher le produit de cet impôt à moins que l'on veuille le consacrer à payer l'intérêt de la dette de guerre de trente millions de piastres garantie par la Nigérie.

Le pays a aussi à traiter le problème du travail libre et du travail esclavagiste, Sir Frederic Lugard est d'avis que l'établissement à brûle-pourpoint du travail domestique volontaire aurait créé toute une perturbation sociale dans les populations et qu'il aurait été inprudent de mettre les esclaves en position de proclamer leur liberté et leur indépendance.

En thèse générale, il n'y a pas réellement d'esclaves dans les provinces musulmanes ; les gens n'y ont pas encore l'idée qu'ils peuvent se proclamer libres, s'ils le veulent. Il y a là tout un esprit public a graduellement infiltrer dans tous les rangs de la population.

Les tribunaux indigènes traitent tous les cas avec la plus grande largeur d'esprit. Les propriétaires d'esclaves admettent de plus en plus les avantages de la liberté du travail. D'un autre côté, tous les individus âgés de moins de dix-huit ans sont déclarés libres de naissance.

Le rapport préconise l'usage des bières légères, à la place des bois-

sons spiritueuses que l'on importe . . . Pour donner suite à cette recommandation le gouvernement s'occupe dans le moment de favoriser l'établissement d'une grande brasserie à Lagos. . . La bière se vendra 25 sous le gallon.

Quant aux opérations des missionnaires évangélisateurs, elles ont parfois des effets inattendus. Il n'est pas rare que les nouveaux convertis, se sentant supérieurs aux autres qui ne le sont pas, bravent et repudient l'autorité des chefs, et se moquent des lois et coutumes du pays.

Il est aujourd'hui decrété que tout Nigérien qu'il soit chrétien, musulman, ou autre chose, n'a pas le droit de se tenir pour affranchi de l'autorité des chefs et des lois et coutumes du pays, pourvu qu'il ne soit pas condamné à faire quoi que ce soit qui répugne à ses convictions religieuses. Tout en étant sympathique à l'oeuvre des missionnaires, dans les régions paiennes du territoire, le gouvernement désire que l'on s'abstienne de toute propagande dans les centres musulmans.

* * *

Un canadien-français dans l'extrême nord.—On a beau aller loin, on est toujours sûr de rencontrer des canadiens-français.

Il y a quelques jours l'explorateur islando-canadien Stefanson rapporta avoir rencontré dans l'extrême-nord du Canada, un petit navire conmandé par le capitaine Joseph Bernard à la recherche, dans les régions polaires, de matériaux ethnologiques pour le musée de l'université de Pennsylvanie. Ces jours-ci, un membre de la police fédérale du nord-ouest, revenu des bords de l'océan arctique, a rapporté une lettre de Bernard, parti depuis 1916 pour ces régions éloignées et dont on n'avait eu jusqu'ici que de minces nouvelles, par l'entremise de Stefanson. Le *New-York Post,* qui donne le texte de cette lettre, dans une correspondance de Philadelphie, dit : Bernard est un type généralement peu connu, mais c'est une des figures les plus remarquables parmi les explorateurs des régions polaires, depuis plusieurs années. . . . Le capitaine Bernard est Canadien-français. . . . Bien quil soit peu instruit, il a saisi l'aspect scientifique de son travail de recherches et il est capable de définir clairement les moeurs et les coutumes des tribus éloignées avec lesquelles il vient en contact. . . . Jusqu'ici, les seules nouvelles qui nous étaient arrivées du territoire où ce hardi marin fait des excavations dans d'anciennes villes polaires enfouies sous les glaces et la tourbe, c'est que les indigènes mouraient de faim. On se demande comment le capitaine Bernard a pu subsister. Il n'en dit rien dans sa lettre, sauf ce mot bref : C'est une terre bien déserte pour y rester. Le gibier est bien rare et les indigènes aussi, à cent milles à la ronde. Aussi n'avons-nous pas mangé très bien.". C'est assez laconique.

* * *

La production du pétrole au Mexique.—D'après les *"Commerce Re-*

ports", en 1919, le Mexique a exporté 75,7 millions de barils de pétrole. Les expéditions ont lieu par Tampico, Tuxpam, Puerto Lobos, Puerto Mexico ; le premier de ces ports est de beaucoup le plus actif ; à lui seul, il a chargé de la moitié de l'exportation mexicaine.

A la date du 1er novembre dernier, on comptait au Mexique 305 puits en exploitation, produisant par jour 317,000 mètres cubes de pétrole, soit environ 2 millions de barils. Comme les débits sont très variables et que le nombre des puits en activité est lui-même très variable, on ne doit guère compter sur une production quotidienne de plus d'un million de barils en moyenne.

* * *

La population de New-York.—Le recensement de cette année, dont les résultats viennent d'être publiés, donne à la ville de New-York proprement dite une population de 6,100,000 habitants, et, en y comprenant les faubourgs, 8,200,000.

La population de l'agglomération new-yorkaise dépasse donc celle de l'agglomération londonienne.

Le recensement de 1910 avait donné le chiffre de 4,770,000 habitants pour la ville de New-York.

Le "grand" New-York occupe 840 kilomètres carrés. Il n'est dépassé, à ce point de vue, et depuis quelques semaines seulement, que par le "plus grand" Berlin, dont la superficie est de 878 kilomètres carrés.

* * *

Les lépreux de Tracadie.—On sait que le gouvernement fédéral entretient une léproserie à Tracadie, Nouveau-Brunswick.

D'après M. le Dr Langis, surintendant médical, cette léproserie n'hospitalise plus guère qu'une centaine de personne des deux sexes.

La plupart des patients circulent dans le village et cette terrible maladie n'inspire plus la terreur d'autrefois.

On se demande parfois comment ce fléau a pu pénétrer dans le pays. Il est établi que ce furent des marins anglais qui semèrent ce fléau parmi la population acadienne, vers 1750.

* * *

Société géographique.—Une nouvelle société géographique vient de paraître à Firenze, Italie. Elle porte le nom d'Institut géopraphique militaire et son bulletin s'appelle *L'Universo.*

Cette revue publie de magnifiques cartes et notamment une copie de la carte d'Italie de G. A. Magini en 1608.

* * *

L'industrie automobile aux Etats-Unis.— La "National Automobile Chamber of Commerce" des Etats-Unis a publié récemment une brochure

de statistique montrant à quel point l'usage des automobiles est entré dans les habitudes en Amérique.

Il y avait en service aux Etats-Unis 7,558,848 automobiles à la fin de 1919, alors que dans le monde entier il n'y en avait, à la même époque, que 8,750,000. Les Etats-Unis possèdent donc, à eux seuls, 84 p. c. des automobiles du monde entier.

Un tiers des voitures américaines sont qualifiées comme servant à des usages agricoles.

La production des automobiles a atteint aux Etats-Unis, en 1919, le chiffre de 1,974,016 voitures, valant 1,885,112,546 dollars. Si, à ce chiffre on ajoute la valeur des accessoires et des pièces détachées, on arrive à la somme énorme de 3,166,834,594 dollars.

Il est à noter que la production presque entière est utilisée à l'intérieur des Etats-Unis ; 82,730 véhicules seulement (soit environ 4 p. c.) ont été exportés.

Le capital engagé dans la construction automobile proprement dite, non compris les accessoires, pièces détachées, etc., atteint 1,015,433,338 dollars, soit plus de quatre fois le capital de toutes les banques de New-York réunis. Quant au nombre de voitures fabriquées l'année dernière, la brochure fait remarquer qu'il permettrait de donner une voiture à chaque enfant né pendant l'année aux Etats-Unis et en France. La valeur de ces véhicules est égale à celle de la production totale des charbons des Etats-Unis ; elle dépasse celle de la récolte des céréales du pays ; elle est égale au tiers de la valeur des monnaies en circulation dans le pays en 1918 et au double de la réserve d'or de la Trésorerie des Etats-Unis en 1918.

Le nombre total des voitures automobiles en service aux Etats-Unis correspond à une voiture pour 14 habitants environ. Au Canada seulement, on arrive à la proportion de un véhicule pour 21 personnes ; ensuite viennent les îles Hawaï avec une voiture pour 29 habitants ; la Nouvelle-Zélande, un pour 48 personnes ; Cuba, un pour 97 ; l'Argentine, un pour 113 ; l'Angleterre, un pour 180 ; l'Australie, un pour 185 ; la France, un pour 198.

Parmi les Etats de la Confédération américaine, l'Etat de New-York vient en tête au point de vue du nombre d'automobiles, avec 566,511 voitures ; puis vient l'Ohio avec 511,031, la Pensylvanie avec 482,117, l'Illinois avec 478,538, la Californie avec 477,460, l'Iowa avec 363,079 etc. En Californie et dans l'Iowa, il existe une voiture pour 6 habitants.

Les taxes diverses payées par les propriétaires d'automobiles se sont élevées, pour l'année 1919, à 64 millions 46,773 dollars, dont 55,493,000 dollars ont été consacrés à l'entretien des routes.

Le prix moyen d'une voiture, qui était de 1,138 dollars en 1903, de 1,471 dollars en 1910 (pour un véhicule bien conditionné), s'est abaissé

à 951 dollars en 1914 ; en 1919, il était de 1.103 dollars.

La consommation d'essence a atteint 51,874,500 barils (de 151.40 litres) l'année dernière (soit environ 78 millions d'hectolitres), sur une production totale, aux Etats-Unis, de 76,667,875 barils, ou 118 millions d'hectolitres.

* * *

Dans la Russie méridionale.—Des membres de la Croix Rouge, en mission dans le sud de la Russie, vers la fin de la guerre, racontent dans leurs lettres que dans nombre de villages les habitants portent des vêtements confectionnés avec des feuilles de l'herbe et de la fibre de bambou cousues ensemble à cause de la grande difficulté qu'il y a de se procurer la moindre tissu, l'étoffe la plus ordinaire.

Pour la saison d'été pareille toilette est très acceptable et même idéale. Dans le sud de la Russie, il fait alors une température délicieuse comme on peut se figurer qu'elle devait être dans le paradis terrestre.

Mais à la bise venue, à la chûte de la neige, c'est autre histoire. Il était navrant parait-il, de voir circuler grelottant, les garçonnets, les fillettes, les femmes et les vieillards.

Aussi les membres de la Croix Rouge s'évertuèrent-ils à faire venir à grands frais, les étoffes nécessaires au vêtement de ces populations, sans pouvoir cependant soulager tous les cas de détresse.

* * *

De la formation de la glace.—Mercredi, 21 avril dans la salle de l'Institut Collégial d'Ottawa, devant la Société des Ingénieurs civils du Canada, John Murphy, I. C. donnait sur ce sujet une conférence sous le titre de *Canada's Ice Problems and their Solution,* (La glace au Canada, ses problèmes et leur solution).

La théorie de M. Murphy peut se résumer à ceci, le frasil ou boullie de glace est la grande force à combattre. On peut y arriver même sur un grand fleuve, comme le Saint-Laurent. Il faut l'empêcher de se former, c'est une question de température. On sait qu'à 32° Fahrenheit la glace se forme.

Il faudrait empêcher la température de descendre jusque-là. Une fraction d'un millième de degré au dessus de 32° suffirait à empêcher la formation de ces myriades de petits glaçons auxquels on donne nom de frasil.

Reste à controler la température. M. Murphy ne parait pas avoir exposé les moyens physiques de la contrôler.

* * *

Projet d'envolée aux îles Belcher.—L'Aero-Club du Canada projette une envolée jusqu'au Comptoir de l'Orignal (*Moose Fastory*) à l'extrémité sud de la baie James, annexe de la baie d'Hudson.

De là, les aviateurs iraient ensuite prendre des photographies des îles Belcher qui se trouvent du côté de la côte est de la baie d'Hudson.

Entreprise qui ne s'accomplira pas sans quelque difficulté, attendu l'imprécision des cartes. Des explorateurs ont jusqu'ici rapporté qu'il existe de l'or et du fer en quantité considérable dans ces îles ; ce qui met l'eau à la bouche de bien des gens, et les fait regarder en soupirant les bonnes îles qui ne paraissent pas plus grosses que des points sur les cartes. Il y aurait un lac qui mesurerait quarante milles de longueur et les îles elles-mêmes situées qu'elles sont, bien au loin en haut de la baie d'Hudson, sont à soixante milles de la terre ferme.

Le plan des aviateurs est de profiter d'un temps très clair, de prendre une direction parallèle à la côte à une hauteur d'environ dix mille pieds et de faire toutes les observations possibles.

Nous suivrons avec soin les phases de cette ascension et de cette aventureuse exploration.

* * *

A lexploration du pôle antarctique.—Une expédition anglaise se prépare en ce moment : son principal objet est de lier une connaisance aussi étendue que faire se pourra avec le pays antarctique, qui n'est pas plus commode que le pays arctique.

L'expédition partira en juin prochain sous le commandement du Dr John L. Cope.

Elle débutera par un trajet par eau à bord d'un bateau baptisé pour la circonstance *Terra Nova.*

Elle durera cinq ans et tentera de franchir le pôle sud avec un aéroplane d'une fabrication spéciale. Au moyen de freins, il pourra descendre sur les champs de glace.

Trois hommes tenteront la course du côté du pôle, à partir de la grande barrière de glaces à la baie des Baleines.

L'aéroplane pèsera 12,000 livres avec l'équipage et la cargaison et aura une vitesse de 93 milles à l'heure. Sur les trois hommes de l'équipage, il y aura le pilote, le capitaine G. H. Wilkins qui a déjà fait une envolée entre l'Angleterre et l'Australie ; le second sera le navigateur et le télégraphiste sans fil, et le troisième sera le Dr Cope qui s'occupera des observations à faire et des photographies à prendre.

Cette reconnaissance sera exécuté en deux étapes.

Les observations porteront à la fois sur le côté scientifique et celui de l'exploitation commerciale des ressources du pays antarctique. On s'occupera de vérifier la position et la valeur des mines déjà découvertes.

Si le temps est favorable l'expédition compte inaugurer son envolée vers le pôle au temps de Noël 1920.

A la suite de cette envolée, l'avion sera envoyé en Nouvelle-Zélande pour subir une inspection dans toutes ses parties.

L'avion sera renvoyé aux explorateurs qui reprendront leurs observations. On calcule que les frais de cette expédition s'élèveront bien à environ $750,000.00.

* * *

Une fleur du sud-africain.—A la colonie du Cap en Afrique, existe une fleur radieuse, reconnue comme la reine de la flore sud-africaine. Elle passe d'ailleurs dans le monde des fleuristes du globe comme la plus belle qui soit comme taille, forme et couleur.

Son nom est la *Strelitzia* ; on la trouve sur le bord des rivières qui arrosent le pays de la colonie du Cap, au sud-est, où elle se dresse à quelque quatre pieds de hauteur à travers et au-dessus des herbes et de la brousse des rivages. C'est là son habitat. On la trouve bien ça et là en touffes dans des clairières ; mais ce sont des cas accidentels ; la Strelitiza n'est pas une fleur sauvage. Ses feuilles ressemblent à celles d'un petit bananier. Elle fleurit tout l'hiver durant.

Les fleurs s'épanouissent les unes après les autres au sommet de la tige qui est en forme de bec. Dans le calice de chaque fleur se dressent trois profondes étamines de couleur jaune foncé, d'une hauteur de quatre à six pouces, on dirait une crête de perroquet. Autour et entre ces étamines se distribuent en forme de dards les corolles qui sont d'un bleu foncé.

L'ensemble rappelle la tête d'un gros oiseau au plumage d'un jaune et d'un bleu éclatant tendant le bec. Cette ressemblance est de plus accentuée par la forme de la tige qui esquisse une gracieuse courbe comme le cou du cygne.

La fleur livre libéralement son suc à l'abeille et même à l'oiseau de paradis.

* * *

Dans le règne animal.—Qu'il s'agisse de propagation, d'habitation, d'élevage, insectes et animaux, bipèdes et quadrupèdes, offrent une variété très intéressante de procédures.

Ainsi la jeune abeille qui en est arrivée à l'époque d'être fécondée et

créée reine prend son vol du milieu d'une foule de prétendants parmi lesquels elle en a choisi un, celui-là et pas d'autre, sans toutefois en prévenir l'intéressé comme cela se pratique dans le monde des êtres dits raisonnables ; celui-là et pas d'autre.

Donc, une fois envolée dans l'espace il ne faut pas se demander si les prétendants se mettent à sa poursuite.

La future reine manoeuvre de façon à tenir entre elle et ses amoureux une distance respectueuse. Plus ceux-ci s'acharnent à la poursuivre, plus elle monte, plus elle s'éloigne ; si l'un d'eux, par hasard, s'enhardit et, la frôle un tant soit peu d'une antenne ou d'une aile, il est vite écarté comme un manant, un effronté, un mal appris, un grossier, tout comme cela arrive dans le monde.

Finalement, le champ ou l'air se fait graduellement libre ; le prétendant choisi arrive ; l'idole a paru. Cà n'est pas à lui que l'on reprochera d'être plus qu'entreprenant ; il est trop bien élevé pour ne pas se conduire décemment. Il lui manifeste et prodigue ses sentiments. Elle se soumet humblement. Lui seul a des moeurs et de la tenue. Elle est reine et fécondée pour toute son existence, mais son amoureux en crève aussitôt, cette fécondation lui a couté la vie.

Fin d'hiver, il n'y a plus un seul mâle aux nids de guêpes. Tard, à l'automne précédent, mâles et femelles se sont accouplés, mais au premier froid, tous les mâles crèvent ; quant à Madame la guêpe elle a le soin de se refugier dans un coin à l'abri où elle hiverne. Fécondée elle aussi, dès que le printemps arrive, elle pond tant et plus d'oeufs, et comble ainsi les vides qui se sont produits dans la colonie, depuis l'automne précédent.

Chez certaines espèces de crapauds, dès que la femelle a déposé ses oeufs, le mâle s'en empare et s'en couvre tout le corps, puis part à la chasse des mouches et insectes de toutes sortes, dans l'intervalle la températude de son système fait éclore les oeufs, les petits crapauds viennent au monde et suivront l'exemple du père : qui va leur en vouloir ?

Il serait superflu ici d'essayer de démontrer la puissance de l'instinct de conservation de la vie, de l'existence, chez certains animaux.

Les couleuvres, les salamandres, les lézards que l'on coupe en plusieurs bouts, réussisent à se recoller leurs tronçons.

Que de mouches prennent leur retraite en octobre, se dissimulent et restent engourdies toute la saison des froids pour revivre aux premières chaleurs.

Mais voyons donc ce qui se passe chez les crustacés, huitres, crabes et homards. Ces créatures animales s'entendent ensemble aussi bien que gendre et belle-mère. Chez le crabe et le homard, la femelle est généralement de plus forte taille que le mâle aussi en profite-t-elle pour affirmer sa supériorité physique. On se donne de la pince et l'on se déchire

à belles. . . . .pinces dans cette sorte d'être créés et vivifiés. Combien souvent n'arrive-t-il pas à la femelle de dévorer le mâle si celui-ci n'obéit pas à ses caprices, ou s'il n'a pas la prudence de se refugier à l'écart, comme cela se passe du reste, au sein même de la société.

Remontons aux créatures plus solidement charpentées, au loup-marin, par exemple, qui est amphibie. Quand quelque gaillard parmi eux va s'installer sur une pointe de rocher, il ne manque pas de voir un tas de femelles se grouper autour de lui ; c'est un don Juan en veine de séduction ; mais ce qu'il lui en coûte. Il a à batailler contre un groupe de célibataires que les femelles ont attirés. Il lui faut défendre son harem. Puis à l'époque où les femelles mettent bas, sur les glaces flottantes, le bébé loup-marin ne se jette pas à l'eau de suite. Non ! Il faut lui faire une certaine éducation ; ce sont les loups marins célibataires qui se chargent de cette partie-là. Le loup-marin n'est pas un canard ; quand il a passé quelque temps sous l'eau, il lui faut revenir respirer à la surface. Eh bien les loups-marins mettent des formes à l'éducation du petit ; peu à peu ils le poussent, l'invitent en lui donnant l'exemple. Finalement, le petit accroupi sur le bord de la glace, fait le plongeon.

N'en fait-on pas autant pour apprendre aux enfants à faire leurs premiers pas autour d'un fauteuil, et de la chaise de la mère à la berceuse de l'aïeule. Si le jeune loup-marin sait de suite nager, tous les hommes marchent, mais en majorité ne savent pas marcher.

* * *

Les premières montres.—Elles étaient énormes, grandes comme des assiettes à soupe, et proportionnellement lourdes et encombrantes, c'étaient les horloges ordinaires d'aujourd'hui ; que l'on se figure les goussets qu'il fallait avoir !

Elles avaient la forme cylindrique. Elles comportaient à la façade un couvercle qui s'ouvrait latéralement sur gonds, quand l'on voulait interroger le cadran.

L'empereur Charles V avait une de ces montres qui pesait 27 livres, près d'un quart de quintal.

Elles étaient susceptibles d'ornementations et d'incrustations très riches.

Ainsi le sultan Aboul-Nedjid en avait une de cinq pouces de diamètre, qui était toute incrustée d'or. Sans timbre, avec seulement des fils d'acier et un mécanisme de percussion, elle sonnait très fortement les heures et les quarts d'heure. Elle avait été fabriquée en 1844 par Hart & Fils, horloger de Cornhill.

Elle avait bien coûté douze cents guinées.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les livres suivants nous viennent de la librairie Téqui, 32 rue Bonaparte, Paris. Ils sont également en vente à la librairie Garneau. Nous les signalons à notre public. La plupart viennent de paraître et sont hautement recommandables.

Mgr TISSIER, Les Soucis d'une femme du Monde : chez P. Téqui.

Mgr Tissier continue l'apostolat que, dès les années de son ministère à Chartres, il avait si utilement inauguré. Il veut enseigner aux femmes chrétiennes, surtout à celles qui appartiennent à ce que l'on nomme d'une manière un peu ambitieuse la **Société,** le moyen de mettre d'accord leurs besoins, leurs goûts et leurs principes, d'accomplir leurs devoirs de chrétiennes, sans manquer aux obligations légitimes que leur impose le monde.

J. MARITAIN. Eléments de Philosophie, Introduction générale.

Dans les **Eléments de Philosophie** dont il a entrepris la publication, et qui formeront un **manuel** préparant à la seconde partie du baccalauréat, M. Jacques Maritain s'est donné pour but d'exposer fidèlement,—selon une mode de présentation moderne et en tenant compte des systèmes et des théories qui occupent la pensée depuis trois siècles,—la doctrine d'Aristote et de saint Thomas, que l'Eglise fait un devoir aux maîtres chrétiens de proposer à leurs élèves.

R. P. ROUPAIN, S. J. Un caractère (le Cardinal Mercier) 1 vol. in-12. Prix franco.

L'avantage des sommets, c'est d'offrir aux touristes un air plus vif et des hirizons plus larges.—L'auteur s'est placé sur un sommet pour composer cette brochure, qui a pour double titre : **Un Caractère et le Cardinal Mercier.**

Ce petit livre deviendra ainsi non pas seulement un hommage de plus à l'illustre "Défenseur de la Cité", mais, à sa manière, un traité de pédagogie et d'ascèse pratique dont tout chrétien, dont tout Français, pourra tirer grand profit.

Mgr MERIC, L'Autre Vie, 14e édit.

Ouvrage qui a eu et qui mérite un grand succès. Traité complet sur le sujet : livre I, **la raison et la démonstration de notre immortalité** (contre les théories et les sophismes contemporains) ; —livre II, **le lendemain de la mort et les limites de la raison** (mort aparente ; préexistence des âmes ; transmission des âmes ; mondes habités ; spiritisme) ; — livre III, **l'enseignement de la foi** (le problème de la destinée ; l'âme après la mort ; des morts aux vivants ; apparitions, etc. ; la résurrection, le millénarisme, les corps glorifiés; l'âme glorifiée ; les élus se reconnaîtront ; le nombre des élus ; le dernier châtiment). Comme on le voit, toutes ces questions sont au premier plan de l'actualité ; elles passionnent de plus en plus les esprits. Et comme elles sont exploitées contre la foi par les sophistes et les spirites, il est nécessaires de les étudier et de le enseigner.

Les grands semeurs d'idées.—Il s'agit de l'immortel Pasteur. Le Dr Raoul Baudet établit dans une conférence illustrée publiée dans **Conférencia** à ce que doivent à Pasteur la medecine et la chirurgie.

Etudes littéraires sur les grands auteurs français XVIIe XVIIIe XIXe siècles. Etudes critiques et analyses par Léon Levrault, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur au Lycée Condorcet.

C'est à la librairie classique, de la Plane, Paul Mellottée, éditeur, 45 rue monsieur le Prince, Paris, que nous devons ce magnifique ouvrage.

L'auteur analyse et étudie avec soin les chefs d'oeuvres classiques des grands auteurs du XVIIe, au XVIIIe et du XIXe siècles, ceux qui doivent, à tour de rôle et nécessairement, figurer sur les programmes de toutes les Academis.

Tous les éducateurs font l'éloge de cet ouvrage que nous voudrions voir figurer dans les bibliothèques canadiennes.

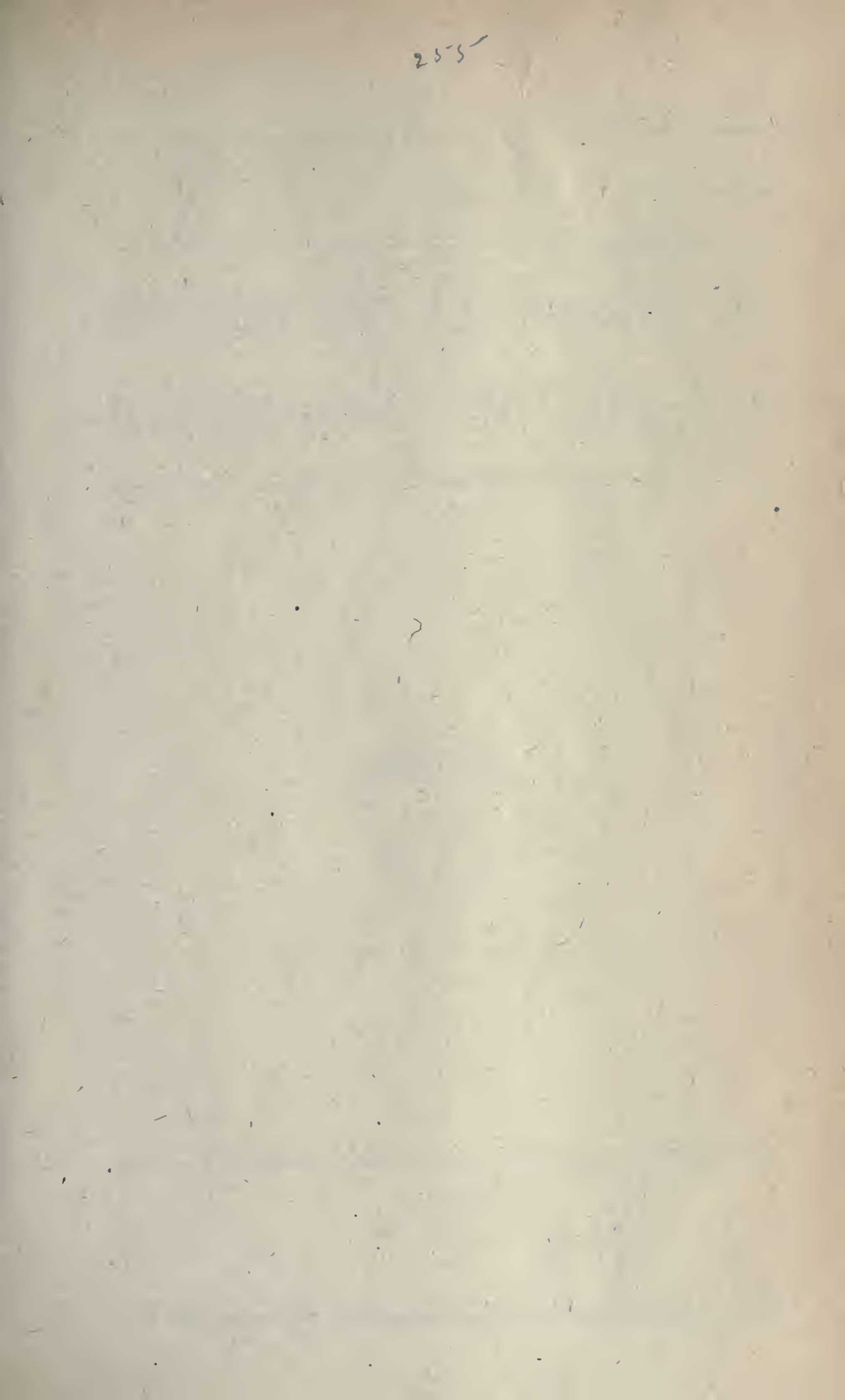
Les Armoiries de Montréal, par M. Emile Miller, géographe distingué de Montréal.

Les Armoiries de Montréal ont leurs histoires et leurs mystères. Le savant petit opuscule de M. Miller, enrichi de dessins et d'illustrations, qui vient de paraître, nous le fait connaitre.

L'album de contes historiques de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.—14 pouces, avec dessin en couleurs sur la couverture. Cet album contient les seize sujets suivants : Jacques Cartier.—Samuel de Champlain,—Etienne Brûlé,—Robert Giffard,—Mère de l'Incarnation,—Jean de Saint-Père,—Margùerite Bourgeoys,—Lambert Closse,—Dolard des Ormeaux,—Le comte de Frontenac,—Le siège de Québec par Phipps,—Charles LeMoyne et ses fils,—Pierre Le Moyne d'Iberville,—La lutte suprême,—Charles-Michel de Salaberry et Mgr Langevin.

L'Album de contes historiques.—est un ravissant cadeau que la jeunesse apprécie de préférence à tout autre. Non seulement il sort de la banalité courante des cadeaux, mais il grandit l'enfant à ses propres yeux, puisqu'il lui raconte l'histoire épique de ceux qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes dans l'édification de la patrie canadienne. De partout, on fait venir cet album. Chacun veut l'offrir à son fils, à sa fille, à son neveu, à sa nièce, à son filleul, à sa filleule.—L'album de 8 sujets se vend 25 sous et l'album de 16 sujets 50 sous, par la poste 55 sous, au secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste, au Monument National, Montréal, et chez tous les libraires.

*
* *


255

Vol. 14—No. 5 Novembre-Decembre 1920

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIEGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1920



LA DECOUVERTE DE LA TERRE

C. Les grands voyageurs du XIIe siècle.—L'évolution de la géographie à la fin du moyen âge.

Il se produit vers la fin du moyen âge deux événements d'une importance considérable pour la géographie : l'Europe, jusque là repliée sur elle-même, entre en contact avec l'Orient ; et le heurt de l'empire mongol avec le monde arabe.

Les Croisades.—Ces expéditions multipliées aux Lieux Saints amènent un échange de connaissances profitables. Quant aux *Mirabilia mundi*, naïves compilations de récits de Terre Sainte, ce sont de médiocres descriptions où défilent sans lien Byzance, l'Egypte et les pyramides, Jérusalem et son temple, l'Inde, la Perse et les jardins suspendus de Babylone.

Autrement plus riche de résultats devait être l'établissement de relations amicales entre les chrétiens d'Occident et l'empire mongol. Au début du XIIIe siècle (1208), Gengis, khan des Mongols, et ses fils, fonfondent un empire en soumettant tous les pays compris entre le Volga et le golfe Persique, la mer de Chine et la mer Noire. Unifiée sous cette puissance, l'Asie est divisée en quatre grands Etats qui obéissent aux descendants de Gengis, placés sous le magistère suprême de l'un d'eux, le grand khan. Au cours des guerres que se livrent Arabes et Mongols, les Chrétiens d'Europe recherchent l'alliance de ceux-ci. Des relations de nature religieuse et commerciale se nouent sans peine entre le grand khan et les princes d'Europe.

On n'avait pas cessé de croire à l'existence d'un empire chrétien, par delà l'Oural et gouverné par un roi-prêtre, le *prêtre Jean*,— sans doute en souvenir de l'apôtre de ce nom, qui devait vivre encore, disait-on. La croyance à ce mythique royaume n'était pas tout à fait dénuée de fondement, puisque, dès l'an 300, le christianisme fut apporté en Asie par Nestorius, évêque hérésiarque de Constantinople. Ses partisans auraient fondé des églises jusqu'en Chine et recruté des adeptes à la cour même du puissant chef mongol.

Dans l'espoir de conclure une alliance qui permettrait d'opposer la chrétienté asiatico-européenne à l'ennemi commun, l'Islam, le pape Innocent IV et saint Louis de France envoient des ambassadeurs au grand khan. Le moine *Claude Carpin* part de Breslau, en 1246, relie Cracovie, Kiev, et atteint Karakoroum, au sud du lac Baïkal, où se trouve le palais d'été du khan. L'ambassadeur du roi de France est un autre moine, le Flamand *Guillaume de Rubroucq*. Passant par la Crimée, il refait le chemin de Zémarque (fin du VIe siècle avant J.-C.) à travers les vastes plaines herbeuses de la Tartarie, travers des fleuves "quatre fois plus larges que la Seine" et visite la capitale mongole "qui ne vaut pas Saint-Denis". La description de cet "autre monde", ainsi que l'appelait Rubroucq, étonna fort les contemporains. Ils le furent davantage en apprenant qu'il avait rencontré à Karakoroum non seulement des Arabes, des Turcs, des Hindous et des Grecs, mais encore des "gens du Cathay", c'est-à-dire des Chinois, et jusqu'à l'orfèvre parisien Guillaume Boucher dont les ouvrages étaient fort appréciés du grand khan. Le résultat de ces ambassades fut nul au point de vue diplomatique et ruina la fable du prêtre Jean. Mais elles permirent d'ouvrir la Chine au catholicisme ; car *Jean de Montecorvino* devint évêque de Cambulac (Pékin), à la fin du 12e siècle, et il fut rejoint par *Oderic de Pordenone* qui, après avoir visité l'Inde, Ceylan et l'Insulinde, revint à Rome en 1330. Les recits de Carpin et de Rubroucq, écrits en latin, sont comme la préface à la relation française de Marco Polo.

Marco Polo.—Tout comme les cités phéniciennes et helléniques avaient jadis monopolisé le trafic mondial, les républiques maritimes d'Italie, Pise, Florence, Gênes et Venise, ces deux dernières particulièrement—furent au XIIe siècle les "reines de la terre et de la mer". Gênes, par son alliance avec les Mongols, détenait la "route de soie", de Soudak (en Crimée) à Cambaluc (Pékin), tandis que Venise, par son alliance avec les Musulmans, pouvait relier par ses flottes les ports arabes d'Ormuz et de Siraf aux ports de la mer de Chine, en touchant l'Inde, Malacca et les îles de la Sonde.

Le commerce de l'Asie appartenait aux Genois, maîtres par leurs caravanes de la route continentale, et aux Venitiens qui gardaient libre

la voie maritime de l'océan Indien. Ainsi, deux empires rivaux, Mongols et Musulmans monopolisaient, tels deux trusts géants, ces deux routes capitales d'un commerce fameux dont l'origine était fort ancienne.

Dans l'intervalle des missions de religieux en Orient, deux riches joailliers venitiens, *Nicolo* et *Marco Polo,* s'en vont en 1260 vendre des joyaux au khan de Bolghâr, qui réside à Soudak, sur le Volga inférieur. L'affaire faite, "il leur semble bon d'aller plus avant", et ils se dirigent sur Boukhara puis Cambaluc (Pékin), où Koublaï, le grand khan, a transporté sa capitale (autrefois à Karakoroum). Le khan leur fait un accueil des plus favorables et les charge d'un message auprès du pape, pour le prier de lui envoyer des médecins, des hommes de science capables de le servir dans le gouvernement de son vaste empire. De retour dans leur pays, en 1269, les *Poli* font connaître la proposition de Koublaï, mais personne ne veut les suivre. Ils se décident à entreprendre de faire un nouveau voyage, accompagnés cette fois de *Marco,* fils de Nicolo, qui n'a que 17 ans et qu'un séjour en Chine va immortaliser.

Les voyageurs, passant au pied de l'Ararat, descendent le long du Tigre, traversent successivement la Perse où vit encore le souvenir d'Alexandre, le Pamir, ce toit du monde, les oasis de Kachgar, de Khotan, d'Yarkand, la région désertique du Gobi avec ses tourbillons de sable, et descendent ensuite le cours de l'Hoang-ho qui mène à Cambaluc. Marco, ce jeune bachelier, joue à lui seul et avec une admirable sagesse le rôle que Koublaï destinait aux envoyés de l'"Apostole" de Rome. Il peut visiter à loisir la majeure partie de la Chine, d'abord en remplissant une mission mi scientifique, mi politique, ensuite comme administrateur de la riche province du Manzi, sise au midi de l'empire, et qui n'est pas encore soumise à la domination mongole. Il est tour à tour conseiller du grand khan, explorateur, ingénieur militaire, et intendant "chargé de tout ce qu'il verrait être bon".

Après un séjour de dix-sept ans (1274-1291), Marco Polo songe au retour. Son protecteur qui le voit partir à regret lui confie une dernière mission : celle de conduire en Perse une jeune princesse mongole fiancée au souverain persan. Les trois Poli, la princesse et leur suite, s'étant embarqués à un port de Chine, passent deux ans dans les mers du sud avant d'aborder à Armuz. De là, les voyageurs gagnent Bagdad, où la princesse est accueillie, puis Trébizonde, Constantinople, et ils rentrent enfin à Venise, en 1295, où après vingt-quatre années d'absence, personne ne les reconnaît. Dès l'année qui suivit son retour, la guerre ayant éclaté entre les eux éternelles rivales que sont Gênes et Venise, il se bat vaillamment avec ses concitoyens et il tombe aux mains des Genois. Resté prisonnier pendant deux ans, il rassemble et dicte ses souvenirs de voyage à Rusticien de Pise, un compagnon de captivité. Ainsi fut rédigé en

français, sous ce simple titre, *Le Livre de Marc Polo,* la plus curieuse et la plus révélatrice des relations de voyage que nous ait légué le moyen âge. Ce "livre des merveilles" contient les traits caractéristiques des provinces chinoises : le Chan-si et ses gisements de houille, "une manière de pierres noires. . . .qui ardent comme du bois", le Ze-tchouen et ses champs fertiles; le Tibet et ses âpres plateaux, alors infestés de brigands; le Yunnan, humide mais riche en minéraux ; le Koui-tchéou et ses "villages fortifiés en grandissimes montagnes". Esprit actif et curieux, *le marchand de Venise* a vu toutes les particularités de la vie chinoise, ce qui lui a permis de tracer un enthousiaste et saisissant tableau des institutions sociales et politiques de l'empire : les routes, les portes, le gaz d'éclairage, le papier-monnaie, les banques et les usages de la politesse.

Ce marchand lettré a fait une description saisissante de la richesse de Kin-Say (Hang-tchéou-fou), la plus grande ville du monde en ce temps-là, avec ses places immenses, 12,000 ponts de pierre, les uns de marbre, gardés par des dragons sculptés, ses rues interminables bordées de boutiques où chatoient les soiries, les porcelaines et les ors. Il a vu Zaiton, port de l'Extrême Orient qui est le point d'échange par excellence entre les pierres précieuses et autres marchandises chères, tirées de la province de Manzi, et les épices et aromates que les "nefs d'Inde apportent en telle quantité que c'est merveille". Quant au Zipangu (Japon), Marco Polo ne l'a pas visité, mais on lui a parlé de ce groupe d'îles comme d'une terre merveilleuse où "les palais sont couverts d'or fin, comme nos églises de plomb".

Marc Pol eut ses détracteurs et ses incrédules. Sur son lit de mort on le supplia de déclarer si son récit contenait autre chose que la vérité. De même que les Grecs avaient taxé Pythias de mensonge, on accusa longtemps le voyageur vénitien d'exagération. Cependant les missionnaires *Jean de Montecorvin,* qui fut évêque de Pékin, et *Oderic de Pordenone* vinrent corroborer les récits de Marco Polo ; enfin le séjour des *Jésuites* en Chine, au 17e siècle, ont confirmé l'exactitude de ce livre, dont l'influence ne saurait être exagérée sur la marche des découvertes subséquentes.

La boussole et les portulans.—Avec la chute de la dynastie mongole (1634), le Cathay, ouvert un instant aux Européens, va leur rester fermé jusqu'à nos jours. Mais l'activité des républiques mercantiles de l'Italie trouvera bientôt l'occasion de s'exercer dans l'Europe du nord. Dès les premières années du 14e siècle il s'établit des communications suivies entre Gênes, Venise, les autres ports de la mer occidentale et les villes maritimes de Flandre et d'Angleterre. Il découla de ces voyages une série de *portulans* ou cartes des côtes qui reproduisaient avec une grande fidélité les lignes de rivage, les ports et les mouillages d'Europe. La boussole, utilisée par les pilotes méditerranéens dès la fin du 13e siècle, venait en

aide aux auteurs de ces cartes nautiques et permettait de s'écarter des côtes. Les Canaries, connues des Phéniciens et retrouvées au début du 14e siècle, et les Açores, figurant sur une carte florentine de 1351, font comprendre qu'il deviendra bientôt possible de s'élancer vers l'horizon aux perspectives infinies.

Découverte de la route de l'Inde.—L'Orient continue d'exciter les convoitises des nations commerçantes de la Méditerranée ; mais depuis la chute de l'empire latin de Byzance, les Turcs sont les seuls maîtres des routes connues qui mènent en Chine et aux Indes ; ils se dressent comme une infranchissable barrière entre l'Orient et l'Occident. Les marchandises de l'Inde paient de lourdes taxes aux Arabes qui sont établis sur le littoral de la mer Rouge et du golfe Persique. Le commerce méditerranéen n'a plus d'autre issue que du côté de l'Atlantique. Des trois royaumes qui s'étaient formés dans la péninsule ibérique, au déclin de la domination musulmane,—Aragon, Castille et Portugal,—celui-ci, le premier émancipé, s'applique à effacer ce qui reste du prestige des Maures en Europe. Il faut trouver pour cela une route menant aux "Indes fortunées" et qui échapperait à l'influence de ces autres mahométans, les Arabes. Avec cette préoccupation, des Portugais jugent bon de rechercher l'alliance d'un Etat chrétien, celui du *prêtre Jean,* que la croyance populaire identifiait alors avec l'Abyssinie. Telle fut la tâche que s'imposa *dom Henri,* infant de Portugal. Mais comme il n'y a pas encore de marine ni de marins portugais, le prince ouvre une école où les navigateurs de la Méditerranée viennent former des pilotes ; il crée un nouveau type de navires, l'élégante, légère et solide caravelle ; il emprunte aux Italiens la boussole et l'astrobale, il indique le but et ne cesse de stimuler ses compatriotes à l'atteindre : il s'agit de trouver une voie libre conduisant aux Indes.

Dès l'année 1415, les caravelles du prince Henri partent de Sagrès, sa résidence, pour explorer la côte orientale de l'Afrique. De cette côte on espérait trouver la bouche d'un "Nil atlantique" qui conduirait chez le prêtre Jean dans la fausse Inde, c'est-à-dire en Abyssinie. Les voyages se succèdent à brefs intervalles et chaque expédition s'avance davantage vers l'équateur. Mais les progrès sont lents, car le cap Bojador, redouté pour ses brisants, n'est doublé qu'en 1434. Onze ans après, on atteindra le cap Vert. De 1455 à 1457, le Vénitien *Alvise da Cada Moste,* au service du prince, découvre les îles du cap Vert et explore la côte jusqu'à la Casamance.

A la mort de dom Henri (1463) l'impulsion donnée aux explorations est telle que, toute la côte comprise entre Gibraltar et l'équateur devient portugaise et que l'on connait l'existence de caravanes reliant cette région aux Etats barbaresques de la Méditerranée. En 1471, la côte de

Guinée est reconnue jusqu'aux bouches du Niger. Sous Jean II, fils et successeur d'Alphonse, les voyages des Portugais sont organisés et exécutés comme de véritables prises de possession. Une bulle pontificale l'a fait "seigneur de Guinée", titre que les rois de Portugal ont porté jusqu'à nos jours. Pour établir ses droits de premier occupant, Jean II ordonna que chaque navire armé par lui emporterait des *padraos,*—piliers de pierre aux armes du Portugal, pour être placés aux points extrêmes atteints sur la côte africaine. C'étaient comme autant de jalons sur cette route de l'Inde dont la découverte sans cesse ajournée stimulait l'ambition et la curiosité des navigateurs. D'ici là, cette partie de la côte africaine devient pour les Portugais un champ d'exploitation et de colonisation systématique. On transporte de Madère la canne à sucre de Sicile, des émigrants des Flandres (Maures) sont conduits aux Açores, des compagnies se forment pour le monopole des gommes, des épices, de l'or, de l'ivoire et des esclaves. Le génie commercial des Phéniciens semble être passé à ces Portugais, dont les caravanes et les ambassades parviennent jusqu'à Tombouctou.

En 1484 *Diego Cam* quitte Lisbonne en compagnie de *Martin Behaim,* curieux personnage mi-savant, mi-aventurier. Ils atteignent l'embouchure du Congo, dont ils remontent une partie du cours, et poursuivent leur voyage vers le sud jusqu'au cap Sainte-Catherine, non loin, par conséquent de celui qui termine l'Afrique. L'honneur de le franchir était réservé à *Barthélemi Diaz,* qui se mit en route dès le retour de Cam, en 1485. Parvenu au cap Sainte-Catherine il gagne le large à tel point qu'il dépasse sans s'en douter l'extrémité du continent. Ayant reconnu que la côte court vers l'est, il la longe jusqu'au Rio do Infante ; là, cédant aux instances de son équipage, il reprend le chemin du retour. C'est pendant ce trajet que Diaz aperçoit le mont de la Table et le cap fameux qu'il n'appellera pas cap des Tempêtes, ainsi qu'on l'a souvent écrit, mais plutôt cap de Bonne-Espérance, bien qu'il eut grande peine à le doubler.

Après 72 ans d'efforts persévérants, la vraie route de l'Inde est enfin trouvée ; l'heure est proche où des Européens la parcourront d'un seul voyage. Mais, entre temps, dans l'impatience de trafiquer avec l'Inde, Jean II, qui avait repris le plan du prince Henri, envoie en 1487 *Païva* et *Covilhão* (Covilham) auprès du roi chrétien d'Abyssinie. Parlant assez bien l'arabe et s'étant déguisés en marchands, ces deux ambassadeurs se rendent au Caire, pénètrent dans ce monde musulman qui barre la route de l'Inde aux nations d'Europe, Venise exceptée. D'Aden, Païva se dirige vers l'Inde véritable, et Covilhão longe la côte d'Abyssinie, la fausse Inde, qu'il suit jusqu'à Sofala, où des Arabes lui apprennent qu'en continuant le périple d'Afrique on atteint le bout du continent.

Il ne restait par conséquent à explorer que la portion de côtes comprise entre le Rio do Infante et Sofala. Cette tâche fut celle de Vasco de Gama, à qui était réservée la gloire d'inaugurer la route maritime de l'Inde.

Les événements avertissent le Portugal qu'il doit se hâter.—Les Maures sont définitivement chassés d'Espagne par la prise de Grenade, en 1492. Christophe Colomb, dont Jean II a décliné les offres de service, a pris la mer, cette même année, avec une escadrille espagnole, et il vient de découvrir, de l'autre côté de l'Atlantique, un pays qui, parait-il, fait partie de l'Inde. Le fruit de cette découverte—le monopole des relations maritimes avec l'Inde,—va-t-il être abandonné aux Espagnols? Il s'agit de délimiter ce que l'on appelle de nos jours les "zônes d'influence". Par une bulle de 1493 le pape Alexandre V fixe à 100 lieues à l'ouest des Açores la ligne de démarcation entre les possessions espagnoles et les possessions portugaises. L'année suivante, les intéressés portent d'eux-mêmes cette ligne à 370 lieues plus à l'ouest. Vu l'incertitude avec laquelle on déterminait alors les longitudes, ces traités n'eurent guère de résultats. Ils nous permettent cependant de comprendre comment les Portugais purent coloniser le Brésil peu de temps après, sans contestation de la part des Espagnols.

L'expédition de *Vasco de Gama* répondait donc à un besoin pressant. Parti de Lisbonne en juillet 1497, il suit la route connue de ses devanciers, double le cap de Bonne-Espérance, prend terre à Natal, le jour de Noël, et, retrouve, suivant les indications de Covilhâo, les royaumes arabes de cette côte. Le sultan de Mélinde fournit aux Portugais un pilote natif de l'Inde ; franchissant l'océan Indien, leur flottille va jeter l'ancre près de Calicut (Calcutta), au printemps de 1498. Les Portugais connaissent enfin la route des Indes, mais il y a plus: l'empire colonial qu'ils y développeront a déjà des bases, car Vasco de Gama constate à son arrivée que son compatriote Païva, qui l'a précédé, a fait connaître le nom portugais au souverain de Calicut.

La mousson qui a favorisé la première traversée de l'océan Indien souffle encore dans le même sens, pour retarder la marche des navires. Le découragement et la maladie s'emparent des équipages. Un des navires se perd sur la côte sud-africaine et les deux autres, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, sont séparés par la tempête. L'un d'eux est entré à Lisbonne depuis deux mois, tandis que celui qui porte de Gama n'y arrivera que le 18 septembre 1499. La cargaison d'épices rapportée de Calicut défrayait amplement les frais de l'expédition. Mais son succès a été chèrement payé, puisque de ses 160 hommes d'équipage, 55 seulement ont revu le Portugal.

Pour s'assurer le monopole d'un commerce des plus profitables, qui ne tardera pas à se développer à la suite de cette découverte, les Portugais se font conquérants. Dix ans se sont à peine écoulés, que *Francisco d'Almeida* et *Alfonso d'Albuquerque* ont étendu par leurs faits d'armes la domination portugaise jusqu'à Malacca. Toute une chaîne de ports fortifiés se développe bientôt sur la côte occidentale de l'Afrique et aux Indes, pour appuyer la route qui conduit à Ormuz, Goa, Malacca, Macao. Les frêles nefs arabes, depuis si longtemps familiarisées avec ces parages, retraitent devant les flottes armées de ces Phéniciens nouveaux. Devenus maîtres de l'archipel des Epices (Moluques), ils ouvrent des comptoirs sur la côte de l'inaccessible Cathay (Chine) et les Portugais ne tardent pas à avoir un ambassadeur à Nankin, puis à Pékin. Saint François-Xavier, leur compatriote, va prêcher le christianisme dans le légendaire Zipangu (Japon), (1549-1551) ; mais l'accès en sera dès lors définitivement fermé aux Européens, jusqu'au siècle dernier.

La domination que ce petit peuple de l'Extrême-Occident fait peser sur le monde de l'Extrême-Orient est tout à la fois commerciale, militaire, scientifique et religieuse. Il s'agit d'une annexion complète, qui profite surtout à la métropole. Mais cette expansion définitive de l'activité européenne en Asie, dont le voyage Vasco de Gama fut le signal, vaut-elle ce dédoublement de la terre qui est en germe dans l'aventure de Christophe Colomb ?

L'Inde dont les Portugais ont trouvé la route en contournant l'Afrique et en traversant l'océan Indien, va provoquer la découverte du nouveau monde. C'est en effet à vouloir relier l'Inde à l'Europe par la voie la plus brève, que Christophe Colomb atteindra l'Amérique. Pour comprendre ce dessein il faut se reporter à un événement capital dans l'histoire de la géographie : la découverte des manuscrits de Ptolémée.

Les ouvrages du savant grec d'Alexandrie auraient pu pénétrer plus tôt en Europe occidentale, si la connaissance du grec y eût été plus répandue. Il semble en effet ne pas avoir eu de traduction latine de Ptolémée avant celle qu' *Emmanuel Chrysoloras* publia à Florence, en 1409, et qu'il dédia au pape Alexandre V. Ptolémée savait mesurer les méridiens, ce qui se fait en établissant la différence d'heure entre deux lieux dont la distance est connue,—et il en comptait 180, soit exactement la moitié de la terre. Or par cette exagération des longitudes, Ptolémée abrégeait outre mesure l'espace entre l'extrémité orientale de l'Asie et l'extrémité occidentale de l'Europe. La terre étant supposée sphérique, il suffisait donc, en partant d'Europe, de s'avancer de 180 degrés environ vers l'ouest pour atteindre les contrées sises "au delà du Gange".

L'astronome florentin *Toscanelli,* imbu des idées de Ptolémée sur la

sphéricité de la terre, assurait au souverain du Portugal, Alphonse V, que la voie de l'ouest conduirait au but. Dans sa lettre au chanoine *Fernão Martines* (1474) renchérissant sur cette erreur, qui traduisait d'ailleurs l'opinion des savants contemporains, il affirmait que la distance du Portugal à l'Inde est plus courte par l'ouest que par l'est: grave erreur qui, devait amener les plus heureux résultats. Du reste, les 180 degrés de longitude que Ptolémée avait assignés à l'étendue du monde étaient réduits à 130 par Toscanelli et à 120 par Martin Behaim, dans son fameux globe de 1492.

En somme, deux erreurs ajoutées l'une à l'autre s'étaient accréditées, qui assignaient à l'étendue du monde une opinion peu conforme à la réalité : si la distance entre deux longitudes est connue autour de la Méditerranée, elle ne l'est pas encore pour l'Asie, que l'on allonge outre mesure, en se reportant aux données inévitablement vagues de Marco Polo et de Vasco de Gama ; par ailleurs, s'il est exact que le monde ne mesure que 180 degrés, et si Ptolémée n'en a pas connu les limites continentales vers l'extrême-orient, il s'en suit que l'océan qui sépare l'Espagne de la Chine ne saurait avoir une grande extension. Sur le globe de Martin Behaim, le plus ancien qui nous soit parvenu, la distance du Zipangu aux Açores est réduite à 60 degrés.—Il se trouva un homme, doué d'une solide instruction nautique, chez qui ces idées produisirent une vive impression.

Christophe Colomb.—Après une jeunesse obscure, à l'âge de trente ans, *Christophe Colomb* vint se fixer à Lisbonne, en 1476. Christophe Colomb, né à Gènes en 1446, avait pendant vingt ans connu la mer, de l'Islande à la Guinée. A trente ans il vient se fixer à Lisbonne, où affluent les savants et les pilotes. Colomb était à la fois l'un et l'autre. Esprit inquisiteur, il joignait à la pratique des choses la lecture de la Bible, de *l'Imago Mundi* de *Pierre d'Ailly,*—résumé des opinions de la science antique sur la figure du monde ; il correspondait avec les savants de l'étranger et recherchait la conversation de tous ses contemporains : ecclésiastiques et laïques, latins et grecs, juifs et maures. Mais il est pauvre et il souffre de se savoir supérieur à son obscurité.

Après avoir essuyé les refus du roi de Portugal et de la république de Gênes, sa patrie, qui ne voyait en lui qu'un téméraire aventurier, après avoir vu les docteurs de l'université de Salamanque se prononcer à l'exception d'un seul contre son plan, Colomb passe quelques années dans le découragement. Vers la fin de 1491 il est à Palos, port d'Andalousie, d'où il se propose de s'embarquer pour aller offrir ses services à la France. Non loin du port il y a le couvent de la Robida : Colomb va rendre visite au prieur, le *P. Antonio de Marchena,* qui le connait de réputation, là se trouve également le docteur *Garcia Hermandez,* auxquels il fait part de

ses projets. Enthousiasmé de la grande idée de son hôte, le prieur dépêche un messager auprès de la reine Isabelle, dont il avait été le confesseur. Le roi Ferdinand et la reine sont alors devant Grenade, qui vient de tomber aux mains des Espagnols. Dans l'allégresse de ce succès qui mettait fin à la domination maure en Espagne, les souverains prêtent une oreille attentive aux desseins de Colomb, qu'appuyait l'opinion de savants connus d'eux. Il fut décidé que Colomb commanderait une escadrille, qu'il aurait le titre d'amiral et qu'il serait le vice-roi des pays qu'il découvrirait. Le départ se fit à Pablos, le 3 août 1492. La *Santa Maria,* longue de 75 pieds, la *Pinta,* longue de 65 pieds, et la *Nina,* longue de 55 pieds, avaient été équipées à grand peine. Colomb exécute son plan, qui consiste à toucher les Canaries pour cingler ensuite vers l'ouest, en ligne droite jusqu'aux rivages de l'Asie. Les souffles tièdes des alisés, la "mer de sargassé", pareille à une prairie, la déviation de la boussole rappellent à Colomb qu'il s'est engagé dans des parages soumis à des lois inconnues; mais rien de cela ne fait fléchir son courage, pas plus que l'hostilité des éléments et la défiance des équipages que portent ses misérables caravelles. Le 12 octobre 1492, il aborde dans cette petite île des Lucayes actuelles que les indigènes appelaient *Guanahan,* qu'il nomme *San Salvador,* et qui est la *Watling* des cartes modernes. Persuadé qu'il vient d'aborder sur les confins orientaux de l'Asie, Colomb applique aux naturels du nouveau monde le nom *d'Indiens,* qui leur est resté,—tant il est malaisé de changer une appellation générique consacrée par l'histoire.

Le 28 octobre il touchait à Cuba, qu'il prit pour l'Inde continentale ; et, longeant la côte nord de cette grande île, Colomb atteignit Haïti, assimilée au Zipangu, et qui reçut le nom d'Hispaniola (petite Espagne).

On sait les tribulations qui suivirent de près le retour triomphal du découvreur et les tardifs honneurs qui furent conférés à lui et à sa descendance. Au cours de ces événements, Colomb fit trois autres voyages qui ajoutèrent à ses premieres découvertes les Petites Antilles, la Jamaïque et Porto-Rico (1496); la Trinidad et les bouches de l'Orénoque (1498), puis l'Amérique centrale, qu'il prit pour la Chersonèse d'Or. Comme toutes ces terres correspondaient assez bien à celles que les mappemondes représentaient à l'extrémité de l'Asie continentale, et qu'ils n'ont pas connaissance de l'isthme panamien de Panama, le génial découvreur garda toujours la conviction qu'il avait atteint l'Asie par la voie de l'ouest.

Les continuateurs de Colomb.—Au début du 15e siècle Portugais et Espagnols sont incités par un concours de circonstances géographiques à jouer le rôle de découvreurs de mondes. A l'étroit sur leurs plateaux, souffrant de leur pauvreté, trempés d'endurance, mais conscients de leur valeur, parce qu'ils ont fini par triompher de l'Infidèle, le Maure envahisseur, ces deux peuples nouveaux éprouvent spontanément le besoin de se

répandre au dehors et de détenir les avenues du commerce avec les Indes fausses ou véritables. Ils déploient une activité fébrile à répondre à leur vocation maritime et commerciale. Un même caractère s'observe dans la poursuite de leurs découvertes respectives par delà l'Atlantique. Les premiers recherchent dè préférence les épices, qui sont alors des produits chers, qui trouvent un marché élevé dans toute l'Europe ; et les seconds recherchent surtout l'or, "cette chose excellente avec laquelle on peut faire tout ce qu'on désire en ce monde". Au dire de Peschel, "la répartition locale des métaux précieux a dominé la marche des découvertes et de la colonisation espagnole en Amérique".

La devanture du nouveau monde va se précisant avec *Alphonso de Hojeda* qui, en 1499, visite la "côte des Perles', entre le golfe de Paria et l'embouchure du Magdalena ; avec *Yanêz Pinzon,* puis *Diego de Lepe* qui, en 1500, relèvent la côte brésilienne ; avec *Grijalva* qui, en 1517, longe le Mexique et le Yucatan.

Ponce de Léon cherchant la fontaine de Jouvence en Floride, sur la foi d'une légende (1512) ; Cortez soumettant le Mexique par les armes et la ruse, et s'avançant jusqu'en Californie (1517) ; Pizarre explorant le Pérou et le Chili, à la recherche des Trésors des Incas (1536), sont des figures d'un puissant relief : mais elles profitent "bien plus au roman d'aventure qu'à l'histoire des découvertes".

Le nom d'Amérique.—Dès 1504, le Florentin *Amerigo Vespucci,* qui avait accompagné les Hojeda, les Pinzon et certains découvreurs portugais du Brésil, adressait à plusieurs savants et souverains d'Europe des lettres sur *l'Orbis novus.* Il y décrivait sa sauvage originalité, l'exubérance de sa flore, la douceur de ses climats, l'étrangeté de ses civilisations, toutes choses qu'il avait vues ou que des compagnons de voyages lui avaient rapportées,—tel ce *Juan de la Cosa,* qui avait suivi Colomb dans ses deux premiers voyages. Ces épîtres attirèrent sur son auteur l'attention du monde savant ; elles parvinrent à Saint-Dié, en Lorraine, où vivait le cosmographe *Martin Waldseemüller.* Il crut voir le découvreur du nouveau monde en celui qui n'en était que le talentueux révélateur. C'est ainsi que, dans sa *Cosmographiae Introductio,* parue en 1507, il lui sembla juste d'appliquer à ces terres trans-océaniques le nom d'*America.* A l'ouvrage était jointe une carte (retrouvée en 1901) où figure cette appellation. Waldseemuller eut ensuite connaissance des voyages de Colomb et voulut réparer son erreur, en retranchant ce nom d'America, de ses travaux cartographiques. Mais, déjà populaire, la nouvelle appellation devait survivre.

Suite des découvertes américaines.—Si les Espagnols ont découvert l'Amérique, leurs concurrents, les Portugais, qui les ont devancés en trouvant une route de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance, ne pouvaient

manquer d'atteindre eux-mêmes le nouveau monde, comme sans le vouloir. En effet, un simple écart de navigation devait jeter sur la côte sud-américaine un de leurs navires faisant voiles pour l'Inde. C'est ainsi qu'en 1500 *Pedralvarez Cabral,* entraîné par une tempête, redécouvre les côtes brésiliennes, et que vers 1502- 1504, le Portugal envoie plusieurs expéditions pousser la reconnaissance de ces côtes, depuis le cap S.-Augustin jusqu'au rio de la Plata. Portugais encore, les deux frères *Corte Real,* Gaspar et Miguel, qui en 1500, touchent le continent vers le 50e degré de latitude nord, et qui, l'année suivante, approchent Terre-Neuve et le Labrador avec trois navires. Gaspar périt avec celui qu'il commandait.

Dans ce grand mouvement de découvertes, l'Angleterre et la France ne restent pas inactives. En 1497, l'Italien *Giovanni Cabotto,* que les documents officiels désignent sous le nom de John Cabot, et qui n'est autre que l'un des pilotes étrangers qu'à cette époque la cour d'Angleterre et les marchands de Bristol envoyaient à la recherchent de terres nouvelles, visite une côte qu'il est malaisé d'identifier, à cause de la pénurie des documents, et qui serait l'île du Cap-Breton ou Terre-Neuve. L'année suivante, Cabot entreprend un autre voyage ; mais il faut en négliger le résultat, vu qu'il nous est connu par son fils *Sébastien* dont le témoignage, très postérieur en date, est plutôt suspect.

Des Basques, à la poursuite des baleines, ainsi que des Bretons et des Normands pêcheurs de morues, fréquentaient les bancs terre-neuviens dès la fin du 15e siècle, en gardant secrets ces lieux de fortune. En 1506, *Jean Denis,* de Honfleur, visite les parages de Terre-Neuve ; mais longtemps encore, cette île profondément découpée et presque constamment voilée de brumes passera pour un archipel.

Parmi les découvreurs qui prennent du service pour François Ier il y a le Florentin *Giovanni Verazzano* qui, en 1525, reliant les relevés fragmentaires de ses prédécesseurs établit la continuité de la côte, entre la Floride et Terre-Neuve. C'est lui qui, le premier, inscrivit sur la carte de l'Amérique du nord le nom prophétique de Nova Gallia.

Parmi les nombreuses navigations de l'époque, il faut signaler celles du Malouin *Jacques Cartier,* en 1534. Après avoir interrogé tout le golfe de Saint-Laurent, il remonte le grand fleuve jusqu'à son premier rapide, au pied d'un mont qu'il appelle le mont Réal. Malgré de si engageants débuts, la France ne devait reprendre qu'au commencement du 17e siècle avec Champlain, son oeuvre de découverte en l'appuyant par la colonisation.

L'Amérique reconnue comme un continent. —Le progrès des découvertes sur le revers oriental de l'Amérique du sud ne tarda pas à faire soupçonner qu'il s'agissait d'un continent nouveau. Et lorsqu'en 1513 *Nûnez Balboa* vit, du faîte de l'isthme de Panama, une mer s'étendre de-

vant lui à perte de vue, on ne douta plus que l'Asie fût bien éloignée du nouveau monde colombien. Le voyage de Magellan allait bientôt révéler l'immensité de ce troisième océan, le Pacifique.

Si l'Amérique méridionale fut d'assez bonne heure séparée de l'Asie sur les cartes, il en fut bien autrement de celle du Nord. Il faut arriver jusque vers 1566 pour trouver un détroit entre les deux mondes,—encore est-il simplement le fruit de l'imagination des cartographes. C'est que les explorateurs, tous à la recherche d'une route commerciale vers l'Asie, appartiennent à des nations diverses, souvent rivales et qui tiennent à garder secrets les résultats de leurs voyages vers l'inconnu.

Mercator et le détroit d'Anian.—Dans sa célèbre carte *In usum navigantium,* parue en 1569, le Hollandais *Gérard Kremer* dit *Mercator,* situe résolument ce problématique détroit, qui fait d'Amérique un vaste ensemble de terres séparé de l'Asie. C'était le détroit d'*Anian,* localisé vers notre détroit de Bering, et qui mettait fin à l'antique doctrine sur l'unité continentale du globe, qui remontait à Ptolémée et que le livre de Marco Polo était venu appuyer.

La circumnavigation de Magellan.—Au début du 16e siècle les voyages d'exploration se font de plus en plus nombreux. Il s'agit de trouver un passage à travers la barrière continentale que présente l'Amérique. La cour d'Espagne, séduite par l'entreprise, fait interroger le sud, tandis que les princes du nord de l'Europe font chercher un passage par l'Atlantique septentrionale. Les Portugais couraient le risque de perdre leur si lucratif monopole de l'exportation de l'Inde. C'est ce qu'un infortuné militaire portugais, *Fernão Magalães,*—plus connu sous le nom de Magellan,—fit valoir à la cour d'Espagne. Charles-Quint mit cinq navires et 239 hommes d'équipage à la disposition de Magellan. L'escadre quitta l'embouchure du Guadalquivir le 20 septembre 1519, se rendit à l'estuaire du rio de la Plata, où l'on se rendit compte qu'il n'y avait pas d'issue vers l'ouest. Magellan va hiverner sur la côte de Patagonie, où il réprime une mutinerie et perd un navire. Après une halte de cinq mois, il se remet en route et s'engage dans le canal sinueux qui sépare l'extrémité sud du continent de la Terre de Feu, où il perd un second navire. Reprenant sa navigation en haute mer, il se laisse emporter vers le nord-ouest par une brise douce et constante, ce qui fait qu'il donne à cet océan le nom de Pacifique (*Mar Pacifico*). Par un curieux hasard, depuis qu'il a perdu de vue la côte américaine, Magellan navigue plus d'un mois sur cet océan tout parsemé d'îles sans apercevoir aucune terre où il pût se ravitailler. L'Italien Pigafetta, historiographe de l'expédition, rapporte que les souffrances furent cruelles—l'eau douce était corrompue, les biscuits tombaient en poussière, on dût manger du cuir, les rats devinrent une friandise, et dix-neuf hommes périrent du scorbut. La volonté du chef

de l'expédition ne fléchit pas, néanmoins, et, le 6 mars 1520, on aborde aux îles Mariannes ; puis aux Philippines. Dans l'île Matam, au cours de ses négotiations pour faire accepter la suzeraineté de l'Espagne sur les indigènes, Magellan, débarqué avec une poignée d'hommes, est assassiné.

Les équipages, devenus insuffisants pour monter les trois navires, on dût en brûler un avant de se remettre en route. D'Espinosa et de Carvalho prirent le commandement des deux qui restaient. A Bornéo, puis aux Moluques (novembre 1521), on eût à livrer combat aux Portugais qui capturent l'un des navires. Le *Vittoria,* commandé par *del Cano* double le cap de Bonne-Espérance en mai 1522 et parvient à San-Lucar, Espagne, le 6 septembre suivant..

Ainsi s'achevait la première circumnavigation du globe. Des 239 hommes de l'expédition, 21 seulement revirent leur pays ; c'étaient ceux que del Cano avait ramenés et, longtemps après, trois des membres de l'équipage capturé aux Moluques par les Portugais. Quant aux frais du voyage, ils fûrent amplement couverts par les 533 quintaux d'épices apportés par le *Vittoria.* *"Magellan,* dit Elisée Reclus, entoura le premier le globe terrestre par le sillage de son vaisseau". Il relie les découvertes de Christophe Colomb à celles de Vasco de Gama et clôt le cycle des exploits maritimes hispano-portugais.

(La suite à la prochaine livraison)

EMILE MILLER



CONSTANTINOPLE

Constantinople ou Constantinopolis, du grec, ville de Constantin ! Voilà un nom de ville, capitale de l'empire turc destiné, celui-ci, à disparaître l'un de ces quatre matins. Ce nom a bien circulé dans les congrès, les parlements, les journaux et les discussions, particulièrement depuis la dernière guerre.

Rappelons son histoire dans les grandes lignes.

Il nous faut remonter à 2,500 ans en arrière, à l'an 658 avant l'ère chrétienne, alors qu'un peuple de colons, les Mégariens, fondait l'ancienne Byzance.

En l'an 196 de l'ère chrétienne, Byzance fut prise et détruite par les légions romaines sous l'empereur Severus qui la rebâtit sous le nom d'Antonina.

En 330, Constantin le Grand, né à Naïssus en 274, empereur en 306 et mort en 337, transporta le siège de l'empire à Byzance, et donna une extension telle à la ville qu'on lui donna son nom. Constantinople devint la capitale de l'empire romain en Orient. Se faisant le grand défenseur du christianisme, il eût à lutter contre l'empereur romain Maxence sous les murs mêmes de Rome. C'est à lui que l'on doit la devise: *In hoc signo vinces,* "Tu vaincras par ce signe". A ce sujet, l'histoire rapporte que Constantin allait combattre contre Maxence, une croix apparût dans les airs à son armée avec ces mots: *In hoc signo vinces.*. Il fit peindre le signe sur son étendard, en latin *labarum.* L'empereur romain Maxence vaincu se noya dans le Tibre. La victoire de Constantin décida définitivement l'établissement du christianisme comme religion officielle de l'empire.

Constantinople fut ensuite le point de mire de bien des assauts qu'elle soutint avec des alternatives de succès et de défaite.

En 1203, les Croisés enlevaient Constantinople aux Turcs. Mais, le 29 mai 1453, l'empereur Constantin XIII, *Paléologue* dit *Ilracosé,* succomba en défendant la ville contre une invasion des Turcs sous Mahomet II, sultan ottoman. Celui-ci n'eût rien de plus pressé que de transformer en mosquée l'église de Sainte-Sophie qui avait été bâtie en 532 par Justinien I, empereur d'Orient. Ce ne fut pas la seule : presque toutes les églises catholiques furent ainsi transformées en mosquées.

Constantinople devint alors la capitale de l'empire turc.

La ville moderne se divise en trois quartiers : Stamboul, soit le site primitif de Byzance, au sud du Croissant d'or, Galata, le quartier des affaires, des négociants européens, et Pera, le quartier de la diplomatie et des touristes. Le pont de Galata, qui relie ce quartier à celui de Stamboul, a de la renommée à cause de la population étrangement cosmopolite qui y circule journellement.



A TRAVERS LE NOUVEAU-BRUNSWICK

Quelques vocables géographiques

Cette province, de forme carrée, est bornée au sud par la baie de Fundy et par un isthme communiquant avec la Nouvelle-Ecosse, à l'est par le golfe de Saint-Laurent, au nord par la baie des Chaleurs et la province de Québec et à l'ouest par les Etats-Unis.

Elle a une superficie de 27,500 milles carrés, c'est-à-dire légèrement inférieure à celle de l'Ecosse ou de l'Irlande.

Ses principaux cours d'eau sont les rivières Saint-Jean, Miramichi et Ristigouche.

La plus grande partie de la population est agricole et comprend tout près de 400,000 habitants.

Il ne peut pas être question de donner ici une nomenclature complète des villes, villages et hameaux que l'on rencontre dans cette province. Ce serait là matière de tout un volume. On nous saura gré toutefois de citer un certain nombre de villages et de points géographiques présentant un certain intérêt au point de vue historique et étymologique. La nomenclature géographique du Nouveau-Brunswick est en grande partie anglaise. On remarquera toutefois qu'un certain nombre d'accidents géographiques ont été simplement traduits, que d'autres ont conservé leur dénomination indigène, et que quelques-uns, mais bien peu, ont réussi à garder les noms primitifs d'origine française.

E. R.

ANSE AU CHOCOLAT

Située à 2 milles de Leonardville, comté de Charlotte. La population, 125 h., s'occupe de la pêche.

ALBERT

Village situé sur la rivière Shepody, comté d'Albert. Popul.: 450 h.

BAIE DE FUNDY

C'est l'ancien *Rio Fondo* de la carte de Cabot en 1544, qui signifiait "rivière profonde".

Ce nom portugais disparut en 1604 alors que le sieur de Monts la baptisa du nom de *La Baie Française,* nom que la baie porta pendant assez longtemps. Toutefois, en 1612, on voit déjà poindre dans les *Relations* du P. Biard le nom de Baie de Fundy, vocable qui devait lui être accolé définitivement.

Plusieurs écrivains semblent croire que c'est là une traduction de *Fond de la Baie.*

BAIE DE PASSAMAQUODDY

Champlain visita cette grande baie et les îles qu'elle renferme.

Plus tard, en 1684, les îles de cette baie furent concédées par le roi de France à Jean Sarreau de St-Aubin. Dans l'été de 1704, les quelques colons français qui s'étaient établis dans la baie furent pillés par une expédition composée de soldats du Massachusetts et de marins. En 1734, le gouverneur Belcher de Massachusetts visita ces îles et en 1750 et 1762 celles-ci et les rives de la baie furent régulièrement arpentées.

On a beaucoup controversé sur la signification du mot *Passamaquoddy* qui est le nom d'une tribu sauvage relevant de la nation des Etchemins, et qui est établie aujourd'hui sur les lacs Schoodac.

Ce nom de Passamaquoddy paraît être dérivé de *Pesma acadie,* ce qui voudrait dire "place pour le merlan ou morue".

BAIE-DU-VIN

Située sur le côté sud de la baie de Miramichi, à 20 milles à l'est de Chatham.

D'après le professeur Ganong, ce fut autrefois le siège de l'un des plus importants établissements français. Cette colonie était installée sur la rive sud de la Baie-du-Vin.

Cette baie du Vin est un des havres les plus profonds placés sur la Miramichi et contient les meilleurs lits d'huîtres des eaux de la Miramichi.

Il y a aussi la rivière et l'île du Vin.

On a souvent discuté la provenance de ce nom. D'après un document de 1760, cet endroit se serait appelé d'abord *baie des Ouines;* en 1826, les cartes mentionnent baie et île du Vin. Ce dernier nom semble avoir prévalu.

BATHURST

Chef-lieu du comté de Gloucester. Situé à la tête de la baie Nepisiguit et sur les rives sud de la baie des Chaleurs. C'est un point d'arrêt sur le chemin de fer Intercolonial et le terminus du chemin de fer de Caraquet.

Le havre de Bathurst a environ 2½ milles de longueur sur 2 milles de largeur.

BEAVER-HARBOUR

Station de pêche, à 35 milles à l'ouest de Saint-Jean, sur la voie du chemin de fer Nouveau-Brunswick Southern.

BLACK RIVER

Petit cours d'eau qui se jette dans le port de Bouctouche, à un mille au nord de Bouctouche.

BELLIVEAU

Etablissement agricole du comté de Westmoreland situé sur la rive est de la rivière Petitcodiac, à 16 milles au-dessous de Moncton, presque vis-à-vis de Hillsborough, dans le comté d'Albert.

Les neuf-dixièmes des habitants de ce village appartiennent aux familles des Belliveau, Gautrault et Melançon. Ce village acadien doit son nom au vénérable M. Belliveau qui vécut au delà de 100 ans, de 1730 à 1840.

BLACK'S HARBOUR

Situé sur un bras du port de l'Etang, comté de Charlotte, à 12 milles de Saint-George. Population, 400 h. Ses habitants s'occupent de l'industrie du homard, de la pêche et d'agriculture.

BOUCTOUCHE

Village renommé pour ses bancs d'huîtres. Le havre de Bouctouche est séparé du détroit de Northumberland par un banc de sable de 6 à 7 milles de long. A l'extrémité sud du banc se trouve l'entrée du havre; l'extrémité nord, au large de laquelle se trouvent des fonds de pêche importants, est reliée à la terre ferme. On vient d'ouvrir un chenal à travers le banc, à son extrémité nord.

Le quai public a 300 pieds de longueur.

BOUCTOUCHE (Rivière)

Cours d'eau du Nouveau-Brunswick qui se jette dans le détroit de Northumberland, environ à mi-chemin entre Richibouctou et Shédiac. Cette rivière est navigable sur une distance d'environ douze milles. A 4 milles de la mer, se trouve le village de Bouctouche, dans le comté d'Albert, où il se fait un commerce considérable de bois, poisson et houille.

D'après Rand, le véritable mot micmac serait *Chabooktoosk* qui voudrait dire "un assez grand havre". D'après la première concession seigneuriale qui fut faite au sieur d'Amours, en 1684, cet endroit est désigné sous le nom de *Chibouctouche,* et il en est de même sur la plupart des cartes jusqu'à 1831.

BURNT-CHURCH

Etablissement agricole et de pêche situé sur le côté nord de la baie de Miramichi, à 22 milles au nord-est de Chatham. C'est une place d'eau très fréquentée et les vaisseaux de la "Miramichi Navigation Coy" arrêtent ici deux fois par jour, durant la belle saison.

Ce village fut occupé, dans le principe, par des Indiens Micmacs et s'appelait alors dans leur langue *Eskinowabudich*. Ce village sauvage doit dater de 1727. Son nom de *Burnt Church* lui vient du fait que vers 1758 la petite église des sauvages fut détruite par les Anglais lorsque ceux-ci rasèrent les établissements français.

CAMPOBELLO

C'est une île de la baie de Fundy de huit milles de long, habitée principalement par des pêcheurs. La pêche, au reste, est la principale occupation des habitants.

Campobello est l'ancienne île Passamaquoddy et fut concédée en 1767 par la Couronne d'Angleterre à l'amiral William Fitzwilliam Owen qui l'occupa avec ses héritiers pendant plus de cent ans.

En 1880, Campobello fut acheté par un syndicat de capitalistes de Boston et de New-York pour en faire une station balnéaire.

BRISTOL

C'est avant tout un endroit recherché par les amateurs de chasse et de pêche. Il y a beaucoup de bois dans les environs. Pop. 400 h.

CAMPBELLTON

Cette petite ville, dont la population est actuellement de 3,800 âmes, est située dans le comté de Ristigouche, sur le côté sud de la rivière Ristigouche, à 16 milles en amont de Dalhousie et à 6 milles en aval de la tête de la marée. C'est une gare importante du chemin de fer Intercolonial et le terminus du chemin de fer International. C'est un port important d'où l'on expédie une quantité considérable de bois de charpente.

CAP MARINGOUIN

C'est ainsi qu'on le trouve orthographié sur la carte de De Meulles en 1686. Devenu depuis la pointe Mosquito, prononciation locale: *Mangroin.*

CAP TORMENTINE

Situé sur le côté sud-ouest du détroit de Northumberland, à l'extrémité est du comté de Westmoreland. C'est le terminus du chemin de fer Nouveau-Brunswick et Ile du Prince-Edouard, et le point le plus rapproché de communication entre l'île du Prince-Edouard et la terre ferme, où il y a une distance de neuf milles.

Ce cap Tormentine est une traduction de cap *Tourment.* Sur la carte de Denys, 1672, figure cette inscription *Le cap de Tourmentin.* Jumeau, en 1685, appelle cet endroit *C. Tourment;* Demeulles, en 1686, *tourmentin;* D'Anville, 1755, *Tourment;* Morris, 1749, *Torment.*

On prétend dans la région que le nom de ce cap a dû être donné à cause des tourments ou souffrances que durent essuyer les premiers colons de la part des moustiques.

CARAQUET

Situé dans le comté de Gloucester, sur le côté sud de la baie des Chaleurs, à 42 milles à l'est de Bathurst. Ce village de 4,000 âmes compte des établissements de pêche des plus importants et des plus prospères. C'est aussi l'une des gares les plus importantes du chemin de fer Caraquet. Il y a 6 canneries à homard dans le district de Caraquet et environ 100 bateaux employés à la pêche de la morue, du homard et du hareng, et dont la valeur totale est d'à peu près $460,000.

Ce nom est mentionné pour la première fois en 1672 par Denys. Le professeur Ganong prétend que l'origine de ce nom est inconnue. Jumeau, en 1685, épelait ce mot *Caraquet,* tout comme Denys.

CHATHAM

Situé sur la rive sud de la rivière Miramichi, à environ vingt milles de son embouchure. La population de cette petite ville est de 5,000 âmes. C'est un des principaux ports de commerce du Nouveau-Brunswick.

Ce nom de Chatham a été donné, en tout probabilité, en souvenir de William Pitt, comte de Chatham, décédé en 1778.

CHOCKFISH (Rivière)

Cours d'eau du Nouveau-Brunswick qui se jette dans le détroit de Cumberland, environ à mi-chemin entre les entrées des ports de Richibouctou et Bouctouche.

C'est aussi le nom d'une petite colonie de pêcheurs et d'agriculteurs, dans le comté de Kent.

COCAGNE

Dans le comté de Kent, sur la côte ouest du district de Northumberland, à douze milles de Bouctouche. C'est un village habité par des pêcheurs et des cultivateurs. C'est aussi le nom d'une rivière.

Nicolas Denys nomma lui-même cette rivière avant 1672, parce qu'il trouva là durant un séjour de huit jours tout en abondance.

DALHOUSIE

Important port de commerce situé dans le comté de Ristigouche, à la tête de la Baie-des-Chaleurs, à l'embouchure de la rivière Ristigouche, à 16 milles en aval de Campbellton. Le havre est l'un des meilleurs de la province, étant bien abrité et ayant une profondeur de 4 à 7 brasses aux basses eaux. La population est d'environ 1,600 habitants.

C'est un havre important d'où il s'expédie une grande quantité de bois de commerce, de homards et de saumons. Les pêcheries de saumon dans le voisinage sont d'une grande valeur. Les Indiens appelaient autrefois l'endroit où s'élève le port *Sickadomee.*

En arrière de la ville se rencontre le mont Dalhousie, et le havre se trouve protégé par les hautes rives de l'île du même nom.

DORCHESTER

C'est le chef-lieu du comté de Westmoreland. Il est situé sur la rivière Memramcook et relié par l'Intercolonial à 27 milles au sud-est de Moncton. Sa population est de 1,000 âmes.

DOUGLASTOWN

Village situé sur le côté nord de la rivière Miramichi, à 2 milles en haut de Chatham, comté de Northumberland.

DURHAM

C'est la paroisse la plus à l'est du comté de Ristigouche. Elle a une population de 2,000 habitants dont l'occupation principale est la culture, la pêche et l'industrie forestière.

EASTPORT

Petite ville qui borde la frontière du Maine et située dans l'île Campo-Bello, dans la baie de Fundy.

Eastport fut fondée en 1783 par des pêcheurs venant de la côte du comté d'Essex. C'est encore aujourd'hui une grande station de pêche. En 1808 on érigea les murs du Fort Sullivan, et un détachement de troupes y fût installé.

EDMUNSTON

Petite ville bâtie au confluent des rivières Madawaska et St-Jean, dans le comté de Victoria. Elle est reliée par un chemin de fer à la province de Québec. La population est de 2,000 h., en majorité acadienne.

Elle a été ainsi nommée en l'honneur de sir Edmund Head, lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick (1848-54), à l'occasion de sa visite en cet endroit.

Dans le principe, les Acadiens appelaient Edmunston *Petit Sault*, à cause des cascades de la Madawaska.

FLORENCEVILLE

Petite ville de 700 habitants. La culture de la pomme de terre est la principale culture de toute la région environnante.

FORT-DUFFERIN

Ce fort a été construit par le gouvernement impérial pour commander l'entrée du havre de Saint-Jean. Il est placé sur un terrain élevé, immédiatement au-dessus de l'extrémité du brise-lames de Negropoint.

FREDERICTON

La capitale de la province. Jolie ville située sur la rivière Saint-Jean et le centre d'un commerce maritime assez considérable. La population est de 8,000 h.

Dans le principe, Frédéricton fut un établissement d'Acadiens et s'appelait Pointe Sainte-Anne. En 1768, ils délogèrent pour gagner la Madawaska.

Ce n'est que depuis 1786 que le Nouveau-Brunswick forme une province séparée. Avant cette date, il était annexé à la Nouvelle-Ecosse et formait purement et simplement le comté de Sunbury.

En 1790, d'après un vieux manuscrit, Frédéricton ne comptait que 400 habitants.

FRENCH-LAKE

Lac qui se décharge dans le grand Lac, comté de Sunbury. La rive est de ce lac est un district où la récolte des fruits est florissante.

GASPAREAU

Rivière qui se décharge dans la baie Verte, comté de Westmoreland.

Gaspareau est le nom d'un poisson. On trouve ce nom sur les cartes de Bellin et de d'Anville. L'ancien fort Gaspareau sous le régime français est devenu le fort Moncton.

GRANDE-ANSE

Sur la rive sud de la baie des Chaleurs, à 28 milles au nord-est de Bathurst. C'est un établissement de cutivateurs et de pêcheurs formant une population de 800 habitants.

GRAND LAC

On ne saurait parler du Nouveau-Brunswick sans mentionner cette immense nappe d'eau située dans le comté de Queens et qui a bien 30 milles de longueur sur 3 à 9 milles de largeur. Ses rives sont basses et coupées de plusieurs anses et estuaires, avec de nombreux hameaux de chaque côté.

Les terres qui entourent ce lac furent concédées dans le passé à un jeune Français, le sieur de Freneuse, fils du sieur de Clignancourt, qui s'employa activement à coloniser la vallée de la rivière St-Jean et qui la défendit même contre les empiètement de la Nouvelle-Angleterre.

La carte de Charlevoix de 1744 mentionne cette nappe d'eau et l'appelle *Lac Freneuse,* mais malheureusement ce beau nom français disparut par la suite des cartes.

Les bords de ce lac furent longtemps fréquentés par les sauvages Malécites. Aujourd'hui, c'est toute une population agricole qui vit autour du lac.

GRAND FALLS

Petite ville de 1,000 habitants. Ses chutes et le commerce de bois

qui s'y fait lui donnent une certaine importance. Il y a ici des pouvoirs hydrauliques qui, au dire des experts, sont susceptibles de développer 200,000 chevaux-vapeur.

HAMMOND (Rivière)

Dénommée d'après sir Andrews Hamond, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, qui obtint une grande concession de terrains en 1781.

Les Indiens Malécites appelaient autrefois ce cours d'eau *Nashwaak,* et ce qui est assez curieux, l'on voit revivre ce nom légèrement déformé, *Petit Nachouac,* dans l'acte de concession seigneurial fait en 1684 à Pierre Chesnet, sieur de Breuil.

HARVEY BANK

Situé sur la rivière Shepody. Population, 600 âmes. Une quarantaine de vaisseaux viennent ici, chaque année, chercher le foin, le beurre et les autres produits agricoles.

KENNEBECASIS (Rivière)

Cours d'eau du Nouveau-Brunswick qui prend sa source près de la rivière Petitcodiac. Après avoir suivi son cours dans une direction sud-ouest d'environ vingt milles, il tombe dans la rivière St-Jean par la baie de Kennebecasis.

Sur les rives de ce cours d'éau, aux flots tranquilles, les anciennes légendes micmaques placent la demeure du "Grand Castor" redouté des bêtes et des hommes.

La baie de Kennebecasis dans laquelle se jette cette rivière est une magnifique nappe d'eau large d'un à quatre milles, et pouvant recevoir de grands vaisseaux sur une étendue assez considérable.

Cette baie contient plusieurs îles dont la principale est *Long Island,* d'une longueur de 5 milles.

Le chemin de fer Intercolonial parcourt plusieurs milles sur la rive est de cette baie.

Kennebecasis est en toute probabilité un mot micmac, mais on n'en connaît pas la prononciation. On semble croire seulement que c'est un diminutif de Kennebec qui, lui, signifierait rivière ou profonde ou très étendue.

La carte de De Meulles, en 1686, fait mention de cette rivière sous l'appellation française de *Canibéquéchiche.* Sur les cartes du dernier siècle, ce nom est inscrit différemment: *Canibechis, Kanebekis,* etc.

KOUCHIBOUGUACIS (Rivière)

Dans le comté de Kent. Le village St-Louis, uniquement composé d'Acadiens Français, est bâti sur ses bords, à 4 milles environ de son embouchure. A St-Louis, la rivière a une largeur de 700 pieds et est traversée par un pont.

Kouchibougacis est le diminutif de *Kouchibouguac,* mot micmac appliqué au village.

Les Acadiens, d'après Ganong, semblent dire de préférence *Kagibaugouette.*. Ce nom est écrit sur la carte de Jumeau en 1685 *Pejibougoï* et par Rameau, en 1763, *Kagibougoët.*

ILE-A-LA-PERDRIX

C'est une éminence rocheuse qui se trouve à l'embouchure du port de Saint-Jean et qui en divise l'entrée en deux chenaux.

Cette île appartient au gouvernement fédéral, et est occupée par un phare, une station de quarantaine et un poste militaire.

ILE DE GRAY

Dans le comté d'Albert, sur la rive ouest de la rivière Petitcodiac, à environ deux milles vers le nord du village de Hillsboro. Il se fait ici des affaires considérables en expéditions maritimes.

ILE HERON

Située dans la baie des Chaleurs, en face de la gare New-Mills, sur le chemin de fer Intercolonial et à un ou deux milles de la terre ferme. Par eau, elle se trouve à dix milles de Dalhousie. Cette île a environ 4 milles de longueur et un mille de large.

KINGSTON

Petite ville du comté de Kings. A cinq milles de cette ville se rencontre une petite nappe d'eau, le lac *Pickwakeet,* siège d'un cratère aujourd'hui éteint et entouré de roches volcaniques.

Le territoire qui environne cette ville fut colonisé dans le principe par des loyalistes américains.

LAGACEVILLE

Située sur la rive de la rivière Miramichi, dans le comté de Northumberland, Nouveau-Brunswick. Cette paroisse acadienne qui comprend 150 familles a été fondée en 1909 par un jeune prêtre d'un grand zèle et mû par une noble inspiration patriotique. Suivant l'exemple du curé Labelle, il assembla en 1908 la jeunesse de Memramcook et l'enflamma si bien qu'il put diriger un courant considérable sur le village qu'il avait choisi et qui n'était encore qu'une épaisse forêt.

LAMEQUE

C'est un établissement agricole et de pêche situé dans le comté de Gloucester, sur l'île Shippigan, sur le côté sud du havre Shippigan. Sa population est d'environ 375 habitants.

Lamèque est un mot micmac voulant dire "La tête est tournée d'un côté".

LA NEF

C'était le nom que d'après de Lacte, en 1640, les Français avaient donné à une île à l'embouchure ouest de la rivière Saint-Jean en souvenir d'un vaisseau appelé *La Nef.*

Cette île a été transformée de nos jours en île *Manawoganish.*

LEONARDVILLE

Poste de pêche situé sur le côté est de l'île Deer, (comté de Charlotte), à 3 milles de l'anse Lords. Il y a ici une trentaine de bateaux pour la pêche à la sardine, et environ 60 familles.

LEPREAU (Pointe)

C'est évidemment un nom géographique d'origine française, mais dont on ne connaît pas bien l'histoire. La carte de De Meulles en 1686 inscrit *Pointe aux Napraux* et Bellin, en 1744, *Pointe de Napreaux.* Quelques cartes anglaises, par la suite, convertissent ce nom en celui de *La Pro* et de *Les Propos,* mais la majorité des cartographes semble être revenue à Lepreau.

L'ETANG

C'est l'un des meilleurs havres de la côte du Nouveau-Brunswick,

dans le comté de Charlotte. L'Amirauté anglaise le tient aussi pour l'un des meilleurs de l'Amérique du Nord à cause de sa profondeur et de son accès facile. Le havre de l'Etang est renommé pour la quantité de sardines que l'on y prend.

LORNEVILLE

Station de pêche située à une dizaine de milles à l'ouest de St-Jean. Il y a ici 55 bateaux de pêche.

MADAWASKA (Rivière)

Dérive d'un mot malécite. Voudrait dire, d'après Maurault, "endroit du porc-épic", et d'après Rand, "là où une rivière se déverse dans une autre".

L'acte de concession de la seigneurie de Madawaska, en 1683, orthographiait ce nom *Madoueska*. La prononciation locale, d'après Ganong, serait *Medawesco.*

MAGAGUADAVIC

Cours d'eau dont le nom indien signifie "rivière des collines" et qui prend sa source dans une chaîne de lacs à plus de 60 milles au nord-ouest. C'est un tributaire de la partie supérieure de la rivière Saint-Jean. Il traverse le grand lac du même nom et descend à travers une région aux collines élevées et peu habitées.

MAGUAPIT

Le lac de ce nom, situé dans les comtés de Queen et de Sunbury, forme partie d'une série de lacs et de cours d'eau qui se déchargent du nord dans le lac Grand.

D'un mot malécite, *Maquahpak,* signifiant "rouge comme vin rouge". (Ganong).

MANAN (GRAND)

Ile de la baie de Fundy, comté de Charlotte.

Ce mot qui a une apparence toute française est dérivé du micmac *Minaan,* signifiant "île", avait le préfixe français Grand pour la distinguer du *Petit Manan* dans la côte du Maine, Etats-Unis.

Sur la première carte de Champlain, en 1607, ce nom était écrit *Menane;* il en est de même dans le premier acte de concession seigneuriale en 1693. Le Dr Rand, auteur d'un ouvrage sur la langue micmaque, prétend que, dans le principe, les sauvages devaient dire *Munanook.*

L'île du Grand-Manan a 22 milles de long et un peu plus de 3 milles de large. Elle fut visitée par Champlain en 1605, et pendant près de 180 ans ne fut occupée que par les sauvages. Elle fut occupée pendant quelque temps par les Américains, puis rendue à l'Angleterre. Après la guerre d'Indépendance, les Loyalistes du Massachusetts vinrent s'y fixer. C'est aujourd'hui un grand centre pour la pêche.

MARTIN'S HEAD

Situé à l'embouchure de la rivière Quiddy, sur la rive nord de la baie de Fundy, comté de Saint-Jean. Il s'expédie annuellement de cette place 4 millions de pieds de bois de construction et deux mille cordes de bois de pulpe.

McCLURE

Situé sur la Salmon river, à 2 milles en avant de Chipman, comté de Queen.

MAUGERVILLE

Dans les comtés de Sunbury et Queens. Village de 500 habitants.

C'est le premier village que les Anglais fondèrent sur les bords de la rivière Saint-Jean. Il fut établi en 1763 par des familles venues du Massachusetts et du Connecticut.

L'un des premiers concessionnaires du canton paraît avoir été Joshua Mauger, en 1786.

MEMRAMCOOK

Paroisse située dans le comté de Westmoreland, sous le vocable de Saint-Thomas.

Memramcook est une des vieilles missions acadiennes des provinces maritimes. Depuis son organisation paroissiale avec un prêtre missionnaire résidant, elle compte cent trente-cinq ans d'existence.

Son premier missionnaire résidant fut l'abbé Le Roux, prêtre breton, en 1782.

Memramcook fut doté en 1854 d'un collège transformé plus tard en université. Le fondateur de ce collège est l'abbé F.-X, Hianveu dit Lafrance, né à Québec et décédé en 1867. Après avoir été curé de Memramcook de 1852 à 1864.

L'Université de Memramcook est depuis 1864 sous la direction des religieux de Sainte-Croix.

La paroisse compte aussi deux autres communautés: les Soeurs de la Charité et les Soeurs de Ste-Famille.

La population est d'environ 4,200 personnes.

A propos du nom même du village, un généalogiste acadien, M. Placide-P. Gaudet, prétend que ce nom devrait s'écrire *Memramcouk* et que c'est là l'épellation vraiment française. Nous sommes porté à lui donner raison, mais, d'autre part, les cartographes, depuis un certain nombre d'années, n'ont pas cessé d'orthographier ce nom avec deux *o*, Memramcook. L'avenir dira si cet usage doit être consacré définitivement.

MEMRAMCOOK (Rivière)

Cours d'eau du comté de Westmoreland, dans le Nouveau-Brunswick. Il se jette au sud-ouest dans la baie de Shepody, qui est un bras de la baie de Fundy. On compte plusieurs colonies acadiennes florissantes sur son parcours.

MILLS POINT

Situé dans le comté de Northumberland, sur la rive sud de la baie de Miramichi, à 7 milles à l'est de la baie du Vin.

La pointe est le centre d'un bon district agricole, ainsi que des pêcheries d'huîtres dont le produit s'élève à 2,000 barils par année; elle est aussi un point d'expédition du poisson frais et des conserves des îles et d'Escuminac.

MIRAMICHI (Rivière)

Cours d'eau du Nouveau-Brunswick qui a une grande importance pour le commerce de bois. Au point de jonction de ses deux branches, cette rivière a une largeur de trois-quarts de mille. La branche nord-est est généralement navigable pour les remorqueurs et petits steamers. Cette rivière, qui est l'une des plus considérables de la province, a une longueur de 135 milles, et à son embouchure donne une largeur de 9 milles. La

marée monte jusqu'à une distance de 16 milles sur la branche nord-ouest. Les terres, de chaque côté de la rivière, sont fertiles.

Le mot *Miramichi* signifie "heureuse retraite".

MIRAMICHI (Baie de)

Dans la province du Nouveau-Brunswick. La longueur de la baie est de 13 milles à partir des îles du Renard et du Portage jusqu'à l'île Sheldrake où la rivière Miramichi commence pour ainsi dire; sa largeur est de 7 à 8 milles. Quant à la profondeur de l'eau, dans la baie, elle est en moyenne de 16 pieds.

MISCOU (Ile)

Elle est située à l'extrémité nord des côtes du Nouveau-Brunswick, à l'entrée de la baie des Chaleurs. Champlain, les *Relations* des Jésuites et Nicholas Denys nous ont laissé des descriptions minutieuses de cette île. Elle était fréquentée par les Basques et les pêcheurs de St-Malo qui venaient y faire la pêche et la traite des pelleteries dès 1620. Les anciens lui donnaient sept à huit lieues de tour et disaient que la pêche y était riche et qu'on chargeait tous les ans plusieurs navires de morues que l'on expédiait en France, au Portugal et en Italie.

En 1623, l'île était habitée par un Français, Raymond la Ralde, lieutenant d'Emery de Caen qui était lui-même l'âme de la compagnie des Marchands de Montmorency. De la Ralde fut le premier français qui fonda un établissement à Miscou. Il séjournait tantôt dans l'île, tantôt à Gaspé. A Miscou, il faisait la pêche et traitait avec les sauvages du golfe pour en obtenir des pelleteries. En 1627, après un voyage en France, il était revenu à Québec en qualité de vice-amiral de la flotte envoyée par le sieur Guillaume de Caen pour la traite des pelleteries.

En 1639, c'est un autre français, Thierry Desdames, au service de la compagnie de Caen et arrivé à Québec depuis 1622, qui commande à Miscou.

La mission de Miscou, composée en grande partie de sauvages, fut desservie d'abord par des Récollets tout comme la péninsule gaspésienne. C'était même, d'après le Dr Dionne, le lieu ordinaire de résidence des missionnaires de la baie des Chaleurs. Quand les Jésuites arrivèrent à Miscou en 1635, ils y trouvèrent vingt-trois Français qui venaient de s'y rendre pour fêter les fondations d'un établissement.

Miscou compte aujourd'hui une population de 500 habitants et est tenue encore pour une excellente station de pêche.

MIZZENETTE (Pointe)

C'est une altération du mot *maisonnette* donné par les Acadiens aux petites maisons habitées par les Indiens. Sur une carte de 1755, c'est le nom de Maisonnette qui figure.

MONCTON

C'est la deuxième ville de la province en importance. Elle compte une population de 18 mille âmes, dont 3,000 Acadiens. Elle est située sur la rive nord de la rivière Petitcodiac, à 20 milles de l'embouchure de la baie Shepody. C'est le chef-lieu des chemins de fer Intercolonial et de Moncton et Bouctouche. C'est ici que sont placées les grandes usines de l'Intercolonial.

NEGUAC

Situé près de l'entrée septentrionale de la baie de Miramichi, comté de Northumberland, à 20 milles au sud de Tracadie. Ce port est situé au centre d'un des meilleurs fonds de pêche du golfe St-Laurent.

Néguac est une abréviation du mot micmac *Anekay-voay-ok*. Ce village fut occupé tout d'abord par une colonie d'Indiens micmacs qui y vivaient de la pêche.

Il y eut aussi des établissements français à Néguac dans la première partie du XVIIIe siècle. M. Ganong donne même le nom du plus ancien colon de l'endroit, Otto Robichaud. Il mentionne aussi un autre colon, Pierre Loubert, originaire de Gascogne, qui, en 1762, épousa Euphrosine Landry, de Ste-Foy, près de Québec.

NEPISIGUIT (Rivière)

Mot micmac qui semble indiquer que c'est un cours d'eau assez rude. Dans les *Relations* des Jésuites de 1643, cette rivière est appelée *Nepigigouit*. Ducreux, en 1660, l'appelle *Nepegiguitius*, et Denys, en 1672, *Nepigiguit*.

NEWCASTLE

C'est le chef-lieu du comté de Northumberland. Il a une population d'environ 3,000 âmes et est situé sur la rive nord de la rivière Miramichi, à cinq milles en amont de Chatham.

OROMOCTO

Rivière et village du Nouveau-Brunswick de 500 à 600 habitants, à 11 milles en aval de Frédéricton. Les steamers qui font le service entre St-Jean et Frédéricton y arrêtent, et l'on en expédie tous les ans une grande quantité de produits agricoles.

Oromocto est un mot malécite signifiant "bonne rivière", en ce sens qu'elle est facile pour la navigation en canot.

Ce nom géographique a subi bien des transformations. En 1684, le premier acte de concession signalait la rivière du *Kamouctou*, la carte de Franquelin, en 1686, le *Ramouctou*, et Bélin, en 1755, *Ramatou*.

Les cartographes anglais sont venus après et ont orthographié ce nom un peu à leur fantaisie, tout en se rapprochant quelque peu des premières origines. Ils ont écrit d'abord *Aramogatok*, puis *Ramuctou*.

En 1765, Charles Morris, arpenteur général de la Nouvelle-Ecosse, ayant à préparer une carte officielle de la rivière Saint-Jean, se servit d'une forme nouvelle, *Oromoocto*, qui est devenue et restée par la suite *Oromocto*.

Ce village fut tout d'abord habité par des tribus indiennes, et l'on y a trouvé, il y a quelques années, les vestiges de l'un de leurs cimetières. Les Indiens abandonnèrent cet endroit après la révolution américaine, pour se concentrer sur la rivière Gemseg.

PAINSEC

Il n'est pas sûr que ce soit là un mot français dans le sens de pain. Le professeur Ganong a l'air à croire qu'il s'agit ici plutôt de pin sec: *dry pine*.

PETITCODIAC

Rivière qui coule dans les comtés Albert et Westmoreland. Elle a 100 milles de longueur.

Mot micmac signifiant que la "rivière fait une courbe prononcée" sur son parcours. C'est aussi le nom d'un village.

Comme bien d'autres noms sauvages, celui-ci a subi bien des variations. Sur la carte de Franquelin de Meules, qui en fait mention le premier en 1686, ce nom apparaît écrit comme suit: *Petcoucoyek*. Un peu plus tard, dans les documents français, il y a une tendance à faire valoir cette autre forme *Petcoudiac,* et après 1786, *Peticoodiac* ou *Petitcoudiack,* et *Petitcodiac*. En résumé, on a fait un mot français avec la première syllabe et on a conservé le mot sauvage pour la seconde.

PETIT ROCHER

Village agricole du comté de Gloucester, situé sur la rive nord-ouest de la baie des Chaleurs, à 12 milles au nord de Bathurst. Il se fait aussi en cet endroit un bon commerce de bois. Les habitants s'occupent de l'agriculture et de la pêche.

POINTE-AU-PERE (Havre de Bathurst)

La tradition veut que des prêtres français aient été autrefois ensevelis ici.

POINTE DU CHENE

Située sur la rive ouest du détroit de Northumberland et sur le côté sud-est du havre de Shédiac. C'est le terminus d'un embranchement du chemin de fer Intercolonial et du steamer *Empress* dont le point de départ est Summerside, I. P.-E. Le pays avoisinant est fertile et bien colonisé. La population est d'environ 300 âmes.

POINTE-SAPIN

Dans le comté de Kent. C'est un établissement de pêcheurs et d'agriculteurs, situé sur la rive du détroit de Northumberland, à 8 milles environ de Miramichi.

POKEMOUCHE (Rivière)

D'un mot micmac que Rand traduit par "eau salée s'épandant à l'intérieur". Jumeau, en 1685, l'appelait rivière *Pakmouet*.

QUACO

Situé dans le comté de St-Jean, sur le côté nord de la baie de Fundy, à environ 30 milles au nord-est de l'entrée du port de St-Jean. La baie est demi-circulaire et s'ouvre sur le côté est. Le port est à sec à mer basse. Quaco est le terminus d'un embranchement de chemin de fer et le siège de plusieurs scieries.

Quaco est un nom sauvage signifiant "pointe de rocher ressemblant à une tête humaine".

RENOU (Rivière)

On a cru que ce nom était celui d'un vieux chef sauvage, appelé Renou, qui vivait sur les bords de ce cours d'eau. D'après M. P. Gaudet, acadien, cette famille devait être d'origine française et *Renou* ne serait qu'une corruption du nom Renaud.

RICHARDSON

Village très prospère du comté de Charlotte, situé à onze milles au sud de St-Andrews. Les habitants s'y occupent principalement de la pêche.

RICHIBOUCTOU

Chef-lieu du comté de Kent, situé sur la rivière Richibouctou, à 3

milles de son embouchure. Population, 1,100 habitants. C'est un des ports de commerce du Nouveau-Brunswick et le terminus du chemin de fer Kent-Northern.

Le cap Richibouctou se trouve placé à 6 milles au sud-est de l'entrée du havre et à 14½ milles de l'île du Prince-Edouard.

Les habitants du village et du cap se livrent à la pêche et à l'agriculture.

RICHIBOUCTOU (Rivière)

Ce cours d'eau du Nouveau-Brunswick est navigable pour les bateaux presque jusqu'à la tête de la marée, soit une distance d'environ 22 milles. L'embouchure de la rivière a une largeur d'environ 1,800 pieds et se trouve entre deux bancs de sable de plusieurs milles et qu'on appelle les grèves du nord et du sud.

RIVIERE DU CACHE

Colonie voisine de Néguac. Elle fut fondée par Bonaventure Savoy et Frédéric Robichaud.

Ce sont des Français qui donnèrent le nom à cette colonie et ce nom a survécu. Les sauvages Micmacs l'appelaient *Pes-kej,* mot qui veut dire "petit embranchement".

SACKVILLE

Village de 2,000 habitants, situé à l'embouchure de la rivière Tantramar, corruption du mot français *Tintamarre,* parce que la rivière fait un bruit assourdissant.

Ce cours d'eau se trouve à la tête de la baie de Fundy.

Ce village est le siège d'un collège anglais, de plusieurs églises, et renferme des chantiers de construction.

Ce nom de Sackville fut donné en l'honneur de lord Sackville, commandant des forces britanniques en 1753.

SAINT ANDREWS

C'est le terminus d'un embranchement du Pacifique Canadien à 50 milles, par eau, à l'ouest de St-Jean. Il est situé à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix sur la pointe d'une péninsule s'étendant dans la baie de Passamaquoddy.

En été, St-Andrews est une place d'eau favorite très fréquentée par les touristes. Le Pacifique Canadien a installé un magnifique hôtel. Pop., 1,500 h.

La ville St-Andrews fut fondée il y a un peu plus d'un siècle et a pris une importance commerciale assez considérable. Le gouvernement anglais l'a fortifiée autrefois, et les ruines de ses fortifications existent encore.

La ville est agréablement bâtie sur une éminence et passe pour l'une des meilleures places d'eau de la province.

Selon une ancienne tradition, une croix fut érigée ici, il y a plus de 200 ans, par un prêtre français, nommé St-André, qui donna son nom à la nouvelle colonie. Ce nom fut converti plus tard en St-Andrews.

SAINT-BASILE

Paroisse du comté de Madawaska fondée en 1792. Population, 2,350 âmes.

Il y a ici un orphelinat, un pensionnat et une académie.

Le plus ancien desservant est l'abbé Joseph Pâquet, ancien curé de l'Ile-Verte.

Cette paroisse date de 1792.

SAINT-GEORGE

Cette petite ville florissante qui renferme, en y comprenant la paroisse, 3,000 habitants, était autrefois appelée *Chagaguadevic.* Elle se trouve située sur la rivière de ce nom et doit sa prospérité au commerce de bois et à ses grandes usines installées pour la préparation des granits rouges que l'on trouve dans le voisinage. Une pulperie a été aussi construite dans le village.

SAINT-JEAN

C'est la ville la plus considérable de toute la province; c'est aussi la plus active et la plus prospère. C'est dans cette ville, située sur la baie de Fundy, que vient se jeter la belle rivière Saint-Jean. Le port de Saint-Jean est ouvert toute l'année et les grandes marées y montent de 26 pieds.

Population: 50,000 h.

SAINT-JEAN (Rivière)

Ce cours d'eau de la province du Nouveau-Brunswick, d'une étendue de 400 milles, est l'un des plus importants et des plus remarquables de l'Amérique. Il s'y fait un trafic immense, surtout en fait de bois de construction. Cette rivière arrose quelques-uns des districts les plus fertiles et les plus riches de cette région. A son embouchure se trouve la ville de St-Jean, la métropole commerciale, et à environ 86 milles en amont est Frédéricton, la capitale de la province. Tout le long de ses rives se rencontrent des établissements et des villages d'une importance considérable comme points d'expédition.

En 1755, rapporte un historien, plus de deux mille cinq cents Acadiens étaient établis dans les villages de la rivière Saint-Jean. On sait qu'ils en furent expulsés. Un peu plus tard, à partir de 1783, les loyalistes vinrent s'établir sur les rives de cette rivière. D'après le P. Bourgeois, historien acadien, on ne compte plus le long de la rivière Saint-Jean qu'une trentaine de familles acadiennes, presque complètement anglifiées. En résumé, cette région autrefois si française est aussi irrémédiablement perdue pour les Acadiens que Grand-Pré, Cobequit, Pipiquit et Port-Royal.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que les sauvages Etchemins appelaient autrefois cette rivière *Looshtook* et les Micmacs *Ouangoudic.*

M. De Monts visita cette rivière en 1604, et c'est parce que cette première exploration tomba le jour de la fête de St-Jean qu'elle fut appelée rivière *Saint-Jean.* De Monts croyait trouver dans cette rivière une nouvelle route qui le mènerait à Tadoussac.

SAINTE-CROIX (Rivière)

Ce cours d'eau forme en partie la ligne de démarcation entre le Nouveau-Brunswick et le Maine, et la frontière entre les Etats-Unis et le Canada.

En 1916-1917 le gouvernement a complété le draguage de cette rivière pour en améliorer la navigation.

Son nom lui vient de l'île Sainte-Croix qui avait été donné par le

sieur de Mons, nous apprend Champlain lui-même. Ce nom apparaît pour la première fois sur la carte de Jumeau, en 1685. Le P. Leclerq, en 1691, en donne la raison: les Indiens, avant même qu'ils fussent devenus chrétiens, tenaient le signe de la croix en grande vénération.

SAINT-LOUIS

Situé dans le comté de Kent, sur le côté sud de la rivière Kouchibouguacis, environ 7 milles au nord de Richibouctou. Ce village est exclusivement occupé par les Acadiens français.

SEAL-COVE

Située sur l'île de Grand-Manan. C'est une anse au fond de laquelle se trouve une importante station de pêche.

SAINT-SIMONS (Islot)

Une carte de 1820 l'orthographie rivière *Saint-Simon* et d'après une ancienne tradition ce serait le nom d'une corvette française qui aurait sombré ici peu après la conquête du Canada.

SAINT-LUNAIRE (Baie de)

Ce nom, qui désigne la tête du détroit de Northumberland, fut donné à la baie par Cartier lorsqu'il y entra le 1er juillet 1534, qui était la fête de St-Lunarius. On en a fait Saint-Lunaire.

SAINT-STEPHEN

Petite ville progressive située à la tête de la navigation sur la rivière Sainte-Croix, vis-à-vis de la cité américaine appelée Calais, dans le Maine. Un pont relie ces deux villes.

St-Stephen est un centre manufacturier, avec un grand commerce de bois. Population, 2,900 h.

SHEPODY

On a prétendu que ce mot était une corruption du mot français Chapeau-Dieu. D'autre part, la vieille carte de De Meulles, en 1686, écrit *Chigpoudy* et Bellin, en 1744, *Chidopouchi.*

SHEDIAC

Petite ville et port de mer. Jumeau, en 1685, l'orthographiait *Chediac* et De Meulles, en 1686, *Chediac.* Rand le fait venir du mot micmac *Esedeiik* qui, s'appliquant à la rivière, voudrait dire qu'elle "débouche de loin en arrière". Il y a aussi une île de ce nom.

L'histoire rappelle que Shédiac fut occupé par une garnison française en 1750 pour protéger les frontières de l'Acadie et qu'en 1757 il se trouvait ici 2,000 hommes de troupes françaises et acadiennes et plusieurs colons. L'élément acadien prédomine encore dans le voisinage de cette ville.

SHIPPEGAN

Etablissement du comté de Gloucester, situé sur la terre ferme juste en face des îles Shippegan. C'est à une distance de 35 milles, par chemin de fer, de Bathurst, et à 20 milles de Caraquet. La population est de 1,000 habitants.

Entre le village et l'île Shippegan, il y a un beau banc de 7 milles de long, du nord au sud, et de deux tiers de mille à cinq milles de large, ouvrant sur la baie des Chaleurs, au nord, et sur le golfe St-Laurent, au sud.

Mot micmac signifiant "route du canard". On écrivait autrefois *Chipagan.*

Il paraît bien établi que les Micmacs furent les premiers habitants de cet endroit, mais qu'ils y venaient seulement pour la saison de la pêche.

Le professeur Ganong, qui s'est beaucoup occupé de l'Acadie dans ses études, prétend que ce fut Nicolas Denys qui jeta, en 1645, les bases du premier établissement à Shippegan. La fondation et l'existence de ce village sont intimement liées à la création du port de pêche de Miscou. Tous deux étaient d'excellents ports de pêche.

Les premiers résidants du grand Shippegan, placés autour du havre de Shippegan, furent les frères François et Jacques Duguay, Jean Malet, François Goulet, ce dernier, né à l'île d'Orléans en 1735.

Parmi les principaux colons de marque, M. Ganong cite Jean-Baptiste Robichaud, le premier des Acadiens. Celui-ci était né en 1751 à Cobequit. Il s'était d'abord installé à Bonaventure, mais trouvant de meilleures conditions à Shippegan il vint s'y installer. Cette famille a eu une nombreuse descendance qui se groupa dans ce village.

THEOBALD (Mont)

Ce sont des colons irlandais qui le baptisèrent ainsi en l'honneur du Père Matthew, dont le prénom était Théobald, et que l'on tenait pour un grand apôtre de la tempérance. Ce père visita l'Amérique en 1849.

TANTRAMAR (Rivière)

C'est, d'après le professeur Ganong, une corruption du mot français *Tintamarre*.. La rivière en question fait un bruit formidable lorsque la marée monte; de là le nom. On rencontre ce mot dans les *Relations* des Jésuites de 1647 et dans d'autres documents.

TOBIQUE (Rivière)

Un tributaire de la rivière Saint-Jean, dans le Nouveau-Brunswick. Il tombe dans la rivière principale à 90 milles au-dessus de Woodstock. L'une de ses branches principales, appelée la Petite Tobique, se réunit à la Nepisiguit qui tombe dans la baie des Chaleurs. Les rives de la Tobique sont boisées en pin rouge. C'est aussi une belle rivière à saumon et à truite.

Ce nom de Tobique paraît être celui d'un ancien chef sauvage.

TRACADIE

C'est l'ancien *Trégate* de Champlain. Village situé sur la côte du comté de Gloucester.

C'est ici que fut créée en 1849 une léproserie pour recevoir les malheureux atteints de la lèpre. Avant cette date, c'est-à-dire vers 1840, le lazaret se trouvait à l'île Sheldrake et c'est là que les lépreux furent d'abord soignés.

Le lazaret de Tracadie fut détruit par le feu en 1852 mais rebâti immédiatement après.

Ce lazaret contient aujourd'hui 13 lépreux dont une dizaine d'origine française. Ce n'est que la moitié du nombre que l'on y avait il y a quelques années.

Ce lazaret est sous la direction des Soeurs hospitalières de Saint-Joseph. Il est soutenu par une subvention du gouvernement fédéral qui lui accorde chaque année $6,000.

UPSALQUITCH (Rivière)

C'est le plus grand tributaire du côté sud du Ristigouche. Il arrose un tiers du comté de Ristigouche. Ce cours d'eau entre dans la rivière Ristigouche, environ 6 milles en amont de la gare de Matapédia, sur l'Intercolonial. C'est une rivière importante pour le commerce de bois: environ 15 millions de pieds de billots la descendent chaque année et 15 chantiers sont situés sur la rivière et ses tributaires.

D'après le professeur Ganong, le mot Upsalquitch est prononcé dans la région comme s'il était écrit sous cette forme: *Absaquish.*

Quoiqu'il en soit, c'est un mot d'origine micmaque qui signifierait "rivière plus petite" par rapport aux cours d'eau qui l'avoisinent.

WOODSTOCK

C'est la capitale du comté de Carleton. Elle est située au confluent des rivières St-Jean et Meduanekeag et est le centre d'un bon district agricole.

Depuis nombre d'années, on fabrique ici un acier très prisé en Angleterre.

Population: 4,000 âmes.

E. ROUILLARD



LES PECHERIES DE LA GASPESIE

En 1836, de retour d'un voyage en Gaspésie, l'abbé Ferland s'écriait: "C'est le pays de la morue. Par les yeux et par les narines, par la langue et par la gorge, aussi bien que par les oreilles, vous vous convaincrez bientôt que, dans la péninsule gaspésienne, la morue forme la base de la nourriture et des amusements, des affaires et des conversations, des regrets et des espérances..."

Depuis, les choses ont bien changé ! L'agriculture, l'industrie forestière, etc, ont refoulé et refoulent tous les jours la morue plus au large. Il y a d'autres sujets de conversation, d'autres senteurs et d'autres mets. Monsieur l'abbé Ferland ne s'y reconnaîtrait plus.

Les pêcheurs du Groënland et de l'Islande, de même que les Basques, auraient jeté leurs filets dans les eaux gaspésiennes plusieurs siècles avant l'arrivée de Jacques Cartier. Ce sont donc de vénérables pêcheries. Champlain, Sagard, les premiers Récollets et Jésuites célèbrent à l'envi les richesses ichtyologiques de nos côtes. Denys, en 1672, dans sa *Description géographique et Historique des Costes de l'Amérique Septentrionale,* s'attache au même sujet.

A cette époque — au 17ème siècle — la Normandie et la Bretagne envoyaient annuellement de 250 à 300 bateaux, montés chacun par 15 à 18 hommes, pêcher la morue sur les "Bancs" et dans les baies. On faisait sécher le poisson sur le rivage et à l'automne équipage et cargaison rentraient en France. Ce fut Denys, concessionnaire des côtes depuis Canseau jusqu'au Cap-Rosier, qui organisa le premier des pêcheries sédentaires. Son principal établissement était situé à Petite-Rivière, aujourd'hui

Barachois. Il eût deux visites mémorables : celle de Phips et celle de Wolfe.

Après la conquête, un marchand de l'île Jersey, Charles Robin, jeta, à Paspébiac, la base d'une vaste industrie qui devait dans la suite embrasser toute la péninsule. Il détint pendant un siècle le monopole des pêcheries. Il expédiait annuellement 40,000 quintaux de morue. Vingt navires étaient employés au transport de ce poisson. Il faisait de "la grosse argent". Et les pêcheurs, eux, pêchaient !

La maison Robin a changé de nom plusieurs fois. Elle porte aujourd'hui celui de *Robin, Jones & Whitman,* avec quartiers généraux à Halifax, mais succursales et nombreux magasins sur la côte de Gaspé et de la Baie des Chaleurs.

Deux autres compagnies : Le Bouthillier et Fruning, d'origine jersiaise aussi, firent pendant longtemps le commerce du poisson. Elles n'existent plus.

Depuis quelques années, la *"Gorton Pew Fisheries",* de Gloucester, Mass., achète le poisson de la côte. Cette compagnie, *"the biggest in the world",* possède d'immenses entrepôts et fabriques dans la petite ville de Gloucester. On y draine les produits de nos pêches, on les transforme, on les prépare pour les écouler ensuite sous le nom de *"Gorton's Codfish Cake", "Boneless Codfish", "Codfish Powder", "Codfish Steak", "Gorton's sliced Halibut", "Gorton's Hand Picked Codfish", "Boneless Herring", "Gorton's Smoked Herring", "Gorton's Mackerel", "Gorton's Cod Liver oil cough Candy", "Gorton's Sardines",* etc. Et voilà.

Nous avions la bonne fortune de visiter — à nos frais — les établissements de Gorton Pew et de Davis, de Gloucester. Il y avait là des millions de quintaux de poisson, des piles et des piles, et les goélettes en emportaient toujours, de Terre-Neuve, des provinces maritimes, de la Côte Nord, de la Gaspésie. Eternels tondus que nous sommes !

Durant la guerre, le poisson s'est vendu très cher. Le quintal de morue, que l'on payait $5 en 1912, valait $11 et $12 en 1918. Cette année les prix sont très bas. La morue de cet été ne vaut pas son sel. Les compagnies seraient-elles rassasiées ? Non ! mais les marchés européens le sont. On les alimente depuis quelques années, — depuis la concurrence des maisons de commerce et depuis que les pêcheurs expédient eux-mêmes leurs poissons, — de produits mal préparés. Faute d'entente, d'organisation, de soin dans la préparation du poisson, on a peut-être ruiné le bon renom qu'avaient autrefois les produits de nos pêcheries. Pour comble de malheur la pêche de la dernière saison a été presque nulle. Sans l'industrie forestière qui la retient, une partie de la population s'en irait dans les "hauts".

Durant les bonnes années, la valeur des produits bruts des pêches de Gaspé et de Bonaventure dépasse $2,000,000. Voyons pour l'année 1918:

GASPE

Désignation	*Quintaux*	*Valeur*
Morue	422,408	$1,299,365
Eglefin	4,515	13,135
Homard	2,860	17,160
Hareng	30,157	60,314
Saumon	966	10,977
Flétan	449	3,143
Encornet	688	1,682
Huile de poisson	79,140 gal.	79,140
		$1,485,024

BONAVENTURE

Morue	41,520	$ 126,789
Hareng	22,485	11,505
Saumon	3,380	50,320
Eglefin	2,300	6,900
Merluche et Linge	2,200	6,600
Maquereau	770	5,390
Capelan	9,000	4,500
Homard	826	9,086
Huile	6,700	6,700
		$ 227,790
		$1,712,814

Ce chiffre ne représente que la valeur brute des principales espèces capturées et du principal sous-produit: l'huile. Si l'on ajoutait le reste, on atteindrait facilement les $2,000,000.

Ne rentrent pas en ligne de compte non plus les rivières que le gouvernement loue aux millionnaires américains pour de l'argent comptant.

Les pêcheries gaspésiennes représentent donc la moitié de la valeur totale des pêcheries québecoises qui était, en 1918, de $4,508,777.

Firmin LETOURNEAU (1)

(1) M. Létourneau est professeur à Oka.



CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

Le nom de Colomb.—Cristobal-Colon, tel est le double nom issu de la réunion de deux villes de la république de Panama. Cristobal est sise dans la zône du canal.

Toutes deux ne sont pas des chefs-d'oeuvre d'architecture, cependant Cristobal-Colon est le nom espagnol de Christophe Colomb.

Sa famille était connue sous le nom de Colombo.

Lorsqu'il entra au service de l'Espagne, il prit le nom de Cristobal Colon. Tel est son nom exact.

Cependant on persiste ici et là à l'appeler Christophe Colomb. Il fut le premier explorateur qui tenta de trouver à travers l'isthme de Panama une route par eau du côté de l'Asie. Durant sa vie, le célèbre découvreur n'a jamais porté le nom de Christophe Colomb.

Désireuses de perpétuer son véritable nom, voilà pourquoi les deux villes en question ont pris le nom de Cristobal Colon. Il y a quelques années, elles consacraient le fait par l'érection, à l'entrée du canal de Panama sur l'Atlantique, d'une statue en bronze massif, représentant Cristobal Colon à la cour d'Espagne, en compagnie d'un Indien du Nouveau-Monde.

La statue se dresse en face des deux villes jumelles, à la mémoire de l'un des plus intrépides explorateurs de l'histoire du monde.

* * *

Le saunage de la mer.—A l'évaporation, l'eau de l'océan Atlantique rend, à la tonne, 81 livres de sel; l'océan Pacifique, 79 livres; les océans arctique et antarctique donnent 85 livres.

On estime que si l'on réussissait à faire évaporer l'eau de tous les océans, on obtiendrait 4,500,000 milles cubes de sel de roche, ou environ quatorze fois et demie la masse du continent européen au-dessus du niveau de la marée haute.

* * *

La Mer Morte.—Ce n'est ni plus ni moins qu'un lac situé au sud-est de la Palestine. Les Arabes l'appellent Bahr-Lout, ce qui se traduit par "mer de Loth".

La Mer Morte mesure 47 milles de longueur sur une largeur maxima de 9½ milles. Sa superficie est d'environ 340 milles carrés. Elle est à 1,300 pieds d'altitude au-dessus de la Méditerranée, tout comme Jérusalem, et ses eaux sont légèrement mouvementées et saumâtres.

La profondeur de cette mer varie grandement. En certains endroits, elle est d'environ 1,300 pieds. Le Jourdain et plusieurs autres affluents l'alimentent du nord. Elle n'a pas de décharge apparente, et l'on en a conclu qu'elle garde son niveau par évaporation.

Sur sa rive nord se trouvent des troncs d'arbres tout incrustés de sel, comme, d'ailleurs, tout ce qui se rencontre sur ses rives, par suite des éclaboussures de la mer.

Sur sa rive sud gît un massif de roc bien remarquable, appelé *Udsum* (Sodôme). C'est une étroite et rugueuse colline qui s'étend à cinq milles au nord-ouest et consiste principalement en sel de roche.

Au nord d'Udsum, et à peu de distance relativement, se trouve le site de ce que fut autrefois Sodôme.

A l'évaporation, l'eau de la Mer Morte donne 187 livres de sel à la tonne.

* * *

Le dernier recensement de la population en Mésopotamie.—Un recensement vient d'être effectué en Mésopotamie. Il accuse une population totale de 2,849,282 habitants qui se répartit ainsi :

Vilayet de Bagdad (comprenant les districts de Bagdad, Samarra, Dialah, Kout, Diwaniyah, Chamiyah, Hillah, Doulaim), 1,360,304.

Vilayet de Bassora (comprenant les districts de Bassora, Amara, Mountafik), 785,600.

Vilayet de Mossoul (comprenant les districts de Mossoul, Arbil, Kerkouk, Souleimanie) 703,378.

* * *

Les îles Hawaï.—Les îles Hawaï, dans la Polynésie, étaient connues autrefois sous le nom de îles Sandwich. Elles furent découvertes par un navigateur anglais, le capitaine James Cook, qui lui donna ce nom en l'honneur de Lord Sandwich.

Les îles étaient sous un gouvernement monarchique. Les souverains étaient des naturels du pays. L'indépendance des îles fut reconnue par les Etats-Unis en 1842 et par la France et l'Angleterre en 1844.

A la suite de troubles politiques, la reine Liliuo-Kalani dût abdiquer le trône. Les îles furent annexées aux Etats-Unis le 7 juillet 1898, et le 10 avril 1900, elles étaient proclamées territoire américain avec Honolulu comme capitale.

Hawaï est la principale île du groupe et, graduellement, on a fini par donner son nom à tout l'archipel. Le nom de Sandwich est disparu des nouvelles cartes géographiques.

* * *

Nouvel explosif.—On lisait dans une récente édition du *Oil, Paint and Drug Reporter,* publication américaine, que le gouvernement des Etats-Unis a fait faire l'épreuve d'un nouvel explosif qui fera economiser une quantité énorme de glycérine.

Ce nouveau produit, qui sera dû aux recherches du Dr Byron E. Eldred, s'appelle nitrobyronel. Il auraít deux fois la force du trinitrotoluol.

Dans la fabrication du nitrobyronel, on n'emploie ni nitro-glycérine ni toluol. C'est un nitro-carbone obtenu de sous-produits par le procédé du four à coke.

On estime à 50 millions de livres de nitro-glycérine utilisée dans les fabriques américaines l'économie que fera réaliser l'emploi du nitrobyronel. Economie qui n'est pas à dédaigner, aujourd'hui que la glycérine commence à se faire rare sur le marché.

* * *

Le sou américain.—Le sou américain du nord, en anglais *cent,* a sa légende.

Un jour un grand chef Peau Rouge du Nord-Ouest américain conçut le projet d'aller rendre visite au "Grand-Père" à Washington et de là d'aller voir le Grand Trésor du pays, la Monnaie.

Il se rendit donc à Washington, puis de là à Philadelphie pour y contempler la Monnaie, et le grand chef du Trésor.

Celui-ci se nommait Barton Longacre. Il invita le grand chef chez lui.

Le graveur en chef de la Monnaie avait une fillette de 10 ans. Nous allions oublier de dire que c'était alors en 1835 et que le gouvernement américain avait promis une récompense de $1,000 à l'artiste qui lui apporterait la meilleure effigie du sou dont il devait ordonner la frappe.

Donc Longacre avait une fillette âgée de dix printemps. La fillette se montra ravie de la visite du grand chef Peau Rouge et des sous-chefs de sa suite.

Ce que voyant, un soir, l'un des sous-chefs lui mit son bonnet à plumes sur la tête.

Il y avait des invités chez Longacre, et parmi eux un artiste qui s'empressa de faire un croquis de la fillette ainsi coiffée et le soumit à son père.

Celui-ci conçut de suite l'idée de prendre part au concours ouvert par le gouvernement pour le meilleur dessin du sou en question et eut le bonheur de voir le croquis de sa fillette, coiffée à l'indienne, accepté par les autorités et choisi au milieu de cent autres.

Telle est l'origine de l'effigie du sou américain du nord.

* * *

Superficie des continents:

	Milles carrés
Asie	17,250,000
Afrique	11,375,000
Amérique du nord	7,200,000
Amérique du sud	6,750,000
Europe	3,800,000
Australie	3,063,000

* * *

Le charbon anglais.—Le gouvernement anglais a frappé de prohibition l'exportation de charbon, pour retenir tous les approvisionnements à l'intérieur. Cette mesure aura son contre-effet sur les pays voisins qui dépendent plus ou moins de la Grande-Bretagne pour leurs charbons.

La France, l'Italie et les pays scandinaves souffriront plus que tous les autres de la suppression de l'exportation du charbon anglais. La France reçoit 750,000 tonnes par mois, l'Italie 350,000, les pays scandinaves 180,000.

La France pourra s'adresser à la Chine, si elle ne peut pas en avoir des Etats-Unis. Elle pourra aussi en obtenir des Indes.

* * *

Mine d'amiante.—On a trouvé une mine d'amiante près de la station de Landrienne, en Abitibi. Cette mine n'est située qu'à un quart de mille du village, et à une centaine de pieds du chemin de fer. On dit qu'une compagnie américaine est à se former pour exploiter cette mine.

* * *

A qui appartient le Labrador?—Les récentes découvertes de grandes richesses forestières au Labrador ont ressuscité la controverse de la démarcation des frontières entre la province de Québec et Terre-Neuve. La ligne de la frontière n'a jamais été tracée par des arpenteurs autorisés

et ce que l'on en sait par les documents officiels publiés au cours du dernier siècle, est tellement vague que les autorités ignorent absolument quelle partie du Labrador appartient à Terre-Neuve et quelle autre au Canada.

Des financiers ont déjà demandé des concessions de terres au Labrador afin d'exploiter ses immenses forêts, et le gouvernement a dû faire appel à Londres pour soutenir ses droits de propriété contre les réclamations du gouvernement canadien. Et le ministère des colonies doit préparer un rapport à ce sujet fixant définitivement les frontières du Labrador.

Sous la domination française, la Côte du Labrador appartenait à Terre-Neuve; dix ans après la cession, elle tomba sous la juridiction du Canada et revint en 1809 à Terre-Neuve. Il s'agit d'interpréter ce que signifie la Côte du Labrador; les uns disent que c'est une lisière de terre s'étendant en droite ligne de Blanc Sablon au Cap Chidley; d'autres prétendent que les possessions de Terre-Neuve couvrent plusieurs milliers d'acres à l'intérieur des terres, d'après les statuts de 1864.

Notre ancien collaborateur, M. Jean Bouffard, a déjà traité au long cette question dans le *Bulletin*.

* * *

Les dotations de l'Académie.—L'Académie française vient de choisir 90 familles comptant au moins neuf enfants vivants, ou morts pour la France, et du même lit, auxquelles elle distribuera 90 dotations de 25,000 francs chacune, représentant les 2,250,000 francs, arrérages de la fondation Cognacq-Jay pour 1920.

Les dotations de 25,000 francs seront versées soit au père et à la mère conjointement, soit au survivant des conjoints en cas de prédécès de l'un d'eux, et ce versement aura lieu sans restrictions.

* * *

Les progrès d'une région de colonisation.—Dans une récente conférence, l'hon. M. Perrault, ministre de la Colonisation, a fait ressortir les progrès du mouvement colonisateur dans la région de l'Abitibi.

Il faut se rappeler que cette région n'est ouverte à la colonisation que depuis 7 ans.

L'Abitibi comprend plus de 3 millions d'acres de terre éminemment propres à la culture et s'étend entre les parallèles 48 et 49, c'est-à-dire exactement sur la même latitude que la région du Lac Saint-Jean, le comté de Matane et une partie du comté de Rimouski. La ligne de la hauteur des terres traverse à peu près le centre de cette région. Les eaux qui y coulent se partagent entre le bassin du Saint-Laurent et celui de la baie James. Il est traversé par le chemin de fer Transcontinental qui

aide au développement de tout ce territoire. La région est divisée en 77 cantons de 10 milles carrés chacun auquel on a donné le nom historique des régiments français de 1759 et de leurs principaux officiers. Le développement de cette région a été rapide et surprenant. Sept ans à peine se sont écoulés et déjà vous y voyez 13 paroisses organisées au point de vue religieux, municipal et scolaire, et une douzaine d'autres en voie de formation. L'Abitibi a une population de 15,000 âmes. Amos et Macamic comptent chacun une population de 2,500 âmes. Ces endroits sont dotés d'écoles, Macamic en compte cinq. Les Dames religieuses de l'Assomption enseignent à Amos et à Macamic.

La Sarre, qui existe à peine depuis trois ans, a déjà une population de 1,400 âmes, possède plusieurs écoles, un aqueduc, et l'an prochain il aura l'électricité.

Le canton La Sarre est l'un des plus fertiles de la région. Son sol est absolument propre à la culture. La population de l'Abitibi vient des vieilles paroisses. Sans doute, quelques-uns y sont allés pour faire le commerce du bois, mais le plus grand nombre y est pour la culture de la terre. 500,000 acres de terre sont vendues jusqu'à ce jour; 100,000 sont défrichées; 50,000 ont été mises en culture cette année, et la récolte a été évaluée à un million de dollars. Elle est finie la légende qui voulait que le sol de l'Abitibi ne produisît rien à cause de sa stérilité et de l'inclémence du climat.

* * *

Coureurs des bois et trappeurs.—Si le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta renferment, aujourd'hui, une population en majorité anglaise, il n'en est pas moins vrai que la gloire d'avoir découvert cette immense et fertile région appartient aux Canadiens français. Ce sont eux qui l'ont parcourue en tous sens et y ont porté les premiers germes de la civilisation. Ce sont les missionnaires qui l'ont évangélisée. N'est-il pas à propos de rappeler ces faits à certains esprits étroits qui considèrent nos compatriotes comme des étrangers venus là à la dernière heure ?

Québec et Montréal comptaient à peine quelques centaines d'habitants que déjà se formait, chez nous, la classe des coureurs des bois et des trappeurs. Elle se recrutait parmi les Français ou les gens nés au pays qui, épris des charmes de la vie sauvage, fuyaient la civilisation pour mener une vie d'aventure. La chasse, la pêche, la traite étaient leur unique occupation. Braves, hardis jusqu'à la témérité, ne reculant devant aucun danger, entreprenants, ils s'avancèrent très loin jusque chez les tribus de l'ouest canadien.

Nos gouverneurs s'émurent à bon droit de cet état de choses. En effet, une foule de jeunes gens, dès qu'ils peuvent manier le fusil, dédai-

gnant les travaux des champs, quittent les postes français pour se faire coureurs des bois. Mais toutes les ordonnances des gouverneurs sont inutiles, le nombre de ces aventuriers ne fait qu'augmenter. Beaucoup même ne reviennent plus à la vie civilisée. Ils se fixent chez les sauvages, sont souvent admis dans leurs conseils et, parfois, deviennent chefs de tribu.

En 1688, de Noyon, un Canadien né aux Trois-Rivières, passait l'hiver chez les sauvages du lac des Bois, et donnait un récit détaillé de ses voyages.

L'histoire fait mention de plusieurs rapports sur l'Ouest canadien adressés au roi de France. On y insistait sur l'importance de pousser les explorations de ce côté, sur les immenses avantages que la colonie retirerait du commerce des fourrures dans cette région. Mais une exploration de ce genre exigeait des sommes considérables d'argent que le roi n'était pas disposé à fournir, et tout le monde connaissait les obstacles innombrables qu'elle présentait. La gloire de cette découverte des pays de l'Ouest était réservée à La Vérendrye.

*

* *

Rectification.—Une erreur s'est glissée dans un récent article sur les *Dégâts de la guerre à Nancy,* par M. Leau, paru en octobre dernier. On nous faisait dire que "l'élégante place Carrière de Nancy, le palais ducal avec le musée lorrain, étaient à peu près détruits". Nous aurions dû dire: "étaient à peu près intacts".



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La liste des ouvrages qui suivent et dont nous donnons ci-après un compte-rendu a été publiée par la librairie Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. Ces livres sont aussi en vente à la librairie Garneau, de Québec.

Abbé J. MILLOT. Retraite sur les grands Moyens de Salut.

Après la Retraite sur les **grandes Vérités**, monsieur Millot offre à ses confrères la retraite sur les **grands moyens de salut**: Prière, Confession, Dévotion à Marie. Le volume suivant, qui doit paraître en janvier, nous parlera du grand moyen de salut qu'est la sainte Communion.

Que dire de la **manière** de monsieur le chanoine Millot dont les prêtres utilisent, un peu partout, les volumes de Retraites?

C'est la manière **forte**: ce n'est pas une religion édulcorée qu'il nous présente;

C'est la manière **pieuse**: l'onction pénètre ces pages toutes parfumées de surnaturel;

C'est la manière **intéressante**: les divisions nettes, les traits, les idées clairement exprimées captivent l'attention.

Bon succès à ce nouveau volume... en attendant les autres.

P. Alexis de BARBEZIEUX, M.C. Le Chrétien en Retraite.

Cet ouvrage est un recueil de 28 sermons prêchés au Canada par le célèbre missionnaire, le P. Alexis de Barbezieux, qui, parti de France, évangelisa, avec tant de succès, ce vaste pays, pendant de nombreuses années. La lecture de ces pages explique facilement le prestige de son éloquence chez nos frères d'Amérique. Sous un style simple, clair, précis, incisif parfois plein de la plus solide et abondante doctrine, émaillé de traits et d'historiettes dont il fut témoin ou auteur, c'est toute l'économie chrétienne de la famille que l'orateur décrit en 7 instructions spéciales, très neuves, très vécues, très originales et encore dans les autres, en traitant des grandes vérités de la religion et des grands devoirs du chrétien.

Chanoine VAUDON. Une Ame d'Epouse et de Mère.

Une citation de la lettre de Mgr l'évêque de Poitiers à l'éditeur dira la

valeur bienfaisante de cet ouvrage : "Je ne saurais trop vous louer d'avoir réuni ces lettres écrites plus encore avec le coeur qu'avec la plume. L'art avec lequel vous les avez présentées ne contribuera pas peu à faire goûter tout ce qu'elles renferment de beau, de délicat, de profondément chrétien. Ces lettres qui reflètent une âme si belle, si résignée, si généreuse, apparteront aux coeurs endoloris un baume salutaire. **Elles aideront les âmes trop nombreuses que la douleur isole et replie sur elles-mêmes à sortir de cet isolement pour se livrer, à l'exemple de votre héroïne, aux oeuvres de dévotion et de charité et, comme elle, à ne jamais perdre de vue le ciel."**

On ne saurait mieux dire ni avec plus d'autorité.

Nous ne saurions trop recommander ces ouvrages de la librairie Téqui à nos familles chrétiennes.

Sainte Jeanne d'Arc à Domrémy, par l'abbé **Henri CABANE**, licencié ès lettres. Scène historique en vers (pour jeunes filles). — Librairie Aubanel frères, éditeurs, Avignon.

Cette petite pièce pourrait facilement être jouée dans nos couvents.

Le ministère sacerdotal auprès des religieuses. Conseil d'un vieil Aumônier, par **Pierre-Paul BONNEVAL**, aumônier de la Visitation de St-Céré.

Le protectorat religieux de la France en Orient. Etude historique et politique, par **Pierre GHALET.** Librairie Aubanel frères, librairies-éditeurs, Avignon.

Nous notons avec plaisir ce nouvel ouvrage fort bien documenté dans lequel on fait ressortir tout ce qu'a fait la France pour protéger les catholiques d'Orient.

Memento de vie spirituelle. Aux jeunes filles chrétiennes. Aubanel frères, libraires-éditeurs, Avignon.

Ce petit livre, dit l'auteur, contient le résumé des principes fondamentaux de la vie spirituelle.

Le livre des Enfants qui se préparent à la communion, au pensionnat et dans la famille. Aubanel frères, libraires-éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape, Avignon.

TABLE DES MATIERES

Articles ou études parus dans le Bulletin du 1er janvier 1919 au 1er janvier 1921

— A —

— B —

— C —

— D —

— E —

— F —

— G —

— H —

— I —

— J —

— K —

— L —

— M —

— N —

O

— P —

— S —

— Y —

GRAVURES ET ILLUSTRATIONS

Jardin de guerre à la Longue Pointe.—Vol. 14, No. 1 (1920)

Rivière Cyriac, comté de Chicoutimi, vol. 13, No. 2.

Rivière Batiscan, comté de Québec, vol. 13, No. 2.

Sur les bords de la Mistassini.—P. 76, vol. 13, No. 2.

Bromptonville.—P. 81, vol. 13, No. 2.

Les grandes familles canadiennes. La famille J. E. Pellerin, p. 163, vol. 13 No. 3.

Hudson Hope, dans le MacKenzie.—P. 27, vol. 14, No. 1.

Fort Simpson, p. 36, vol. 14, No. 1.

Fort Good Hope.—P. 39, vol. 14, No. 1.

Vol. 14—No. 6 Janvier-Fevrier 1921

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIEGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1921

Société de Géographie de Québec

Il y a eu réunion générale des membres de la Société le 26 janvier dernier sous la présidence de M. l'abbé Adolphe Garneau. Il y avait une vingtaine de membres présents.

Les élections pour l'année courante ont eu lieu. M. l'abbé Adolphe Garneau a été réélu président pour l'année courante. Les autres officiers de la Société ont été retenus dans leurs fonctions.

En l'absence de M. Eugène Rouillard, secrétaire-archiviste, retenu chez lui par la maladie, M. F.-X. Fafard a été nommé secrétaire-adjoint, et ce dernier a lu les procès-verbaux de l'année précédente.

Un rapport dont il a été donné communication, établit que la mort a moissonné dans les rangs de la société pendant l'année 1920. Il ya même eu des pertes très douloureuses et très sensibles. Ainsi nous avons à regretter la disparition de sir Adolphe Routhier, l'un des littérateurs les plus distingués du pays et l'ancin président de la Société de Géographie. Sir Adolphe a été aussi le président de la Société Royale du Canada.

Nous avons également à regretter la mort de sir Amable Jetté, l'ancien lieutenant gouverneur de la province de Québec.

Parmi les autres personnalités disparues, citons aussi l'honorable S. N. Parent, ancien premier-ministre de la province ; M. William Power, ancien député de Drummond ; M. D. Montambault, C. R. ; M. Jean Bouffard, C.R. et l'un de nos collaborateurs, M. Montminy, Monseigneur Déziel et plusieurs autres.

Les personnes dont les noms suivent ont été à la même séance, élus membres actifs de la Société :

M. Georges Parent, M.P.

M. Gerald Power, industriel, Saint-Pacôme.

M. l'abbé Alfred Comtois, principal de l'Ecole normale, Trois-Rivières.

Son Honneur Joseph Samson, maire de Québec.

Révérend Frère Louis Marius, Iberville.

L'hon. Séverin Létourneau, membre du cabinet de Québec, Montréal.

L'abbé Arthur Maheux, Séminaire de Québec.

M. Raoul Lavoie, l'Islet.

M. C. O. Bourbeau, Saint-Jérôme de Terrebonne.

M. Oscar Hamel, N.P., président de l'A. C. J. C., Québec.

M. Donat Laperrière, I. C. Montréal.

L'honorable M. J. L. Perron, membre du cabinet de Québec, Montréal.

M. Alphonse Bernier, du Secrétariat provincial.

M. Rodolphe Monette, EM., Côte du Passage, Lévis.

M. Edouard Laurin, secrétaire de la Cie Z. Paquet.

M. le capitaine H.-C. Eastman, Ing. Royal, gérant général du chemin de fer Québec-Chibougamou.

M. H. C. Thompson, Londres, Angleterre.



LA DECOUVERTE DE LA TERRE

E. L'exploration des mers australes

Nous voici à une époque où la connaissance de l'oekoumène s'est considérablement agrandie. Les contemporains peuvent croire qu'il est arrivé cet âge entrevu par Sénèque le Philosophe, où "la terre immense sera ouverte à tous, la mer dévoilera de nouveaux mondes et Thulé ne sera plus la dernière terre". Ptolémée supposait une *terre australe* qui, reliant l'Afrique à l'Asie, faisait de l'océan Indien une mer fermée. Le voyage de Vasco de Gama n'avait pas ruiné l'antique croyance à un continent austral. Cette Terre-de-feu longée par Magellan, l'imagination des cartographes aidant, et la croyance générale à une loi imaginaire en vertu de laquelle les terres et les eaux devaient se trouver également réparties à la surface du globe, venaient confirmer l'existence d'un continent hypothétique, faisant équilibre aux masses continentales du nord.

Au cours des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles quatre Etats maritimes contribuent à résoudre le problème du continent austral: ce sont l'Espagne et la Hollande, mais surtout la France et l'Angleterre.

Au retour de l'expédition de Magellan, les Espagnols s'établissent aux Philippines et entreprennent de disputer aux Portugais la possession des Moluques. Mais tout comme on avait convenu de tirer une ligne de démarcation dans l'Atlantique, au lendemain du voyage de Colomb, des *zones d'influence* furent établies en 1529, qui laissaient les Moluques au Portugal. Et l'Espagne dirigea maintes expéditions dans le Grand Océan, qui amenèrent la découverte des îles Salomon et des Marquises (1567). Une dernière entreprise espagnole, en 1605, n'eut pas pour but, comme les précédentes, la recherche des produits précieux, mais bien la découverte du prétendu continent austral. Queiros, ardent Portugais

au service de l'Espagne, commandait cette expédition qui fit connaître la terre de Santa Cruz (Nouvelles-Hébrides) et le passage qui sépare la Tasmanie et la grande île australienne. En effet, *Torres*, l'un des lieutenants de Queiros, trouva le détroit qui a depuis gardé son nom. Cette importante découverte, ensevelie dans les archives de Manille, resta ignorée jusqu'à la prise de cette ville par les Anglais, en 1762.

Le monopole d'exploitation que les nations hispano-portugaises s'étaient partagé sous l'égide du Pape ne put être maintenu, du jour qu'il y eut des Etats maritimes protestants. De même que les Portugais avaient jadis chassé les Arabes de l'océan Indien, les corsaires anglais et hollandais ravagèrent les comptoirs et donnèrent la chasse aux navires d'Espagne et de Portugal jusqu'à ce que leur puissance fut presque anéantie dans l'Insulinde.

Dès 1578, *Francis Drake* accomplit, en suivant l'itinéraire de Magellan, la deuxième circumnavigation du globe. Il aborde l'Amérique par 43° de latitude nord et longe la côte jusqu'en basse Californie. Armé en corsaire, ce marin anglais pille et ravage les colonies espagnoles. Viennent ensuite les Hollandais *Le Maire* et *Schouten*, qui trouvent la terminaison méridionale de l'Amérique en franchissant le cap Horn, ainsi nommé d'après un de leurs navires.

Lorsque les Hollandais eurent pris la place des Portugais en Malaisie, ils se rendirent bientôt compte que le moyen le plus commode pour atteindre ces îles consistait à se laisser pousser, une fois le cap de Bonne-Espérance doublé, par les vents qui règnent en permanence entre 36° et 40° de latitude, jusque sous le méridien de Java et, de là, faire route vers le nord. Mais le plus léger écart de route pouvait les amener en vue de la côte occidentale de l'Australie. C'est ce qui arriva le 25 octobre 1616, lorsque *Dirk Hartogsz* aperçut la portion de la côte qu'il appela la Terre d'Endracht *(Union)*, du nom de son navire.

Pendant le quart de siècle suivant, tout le rivage occidental de l'Australie fut reconnu par divers marins, à la faveur de semblables circonstances. Vu que l'on ignorait encore jusqu'où ce vaste ensemble de terres s'étendait vers le sud, l'Australie fut considérée comme la limite du fameux continent austral.

Le cycle des découvertes hollandaises se complète par les voyages d'*Abel Tasman*. Van Diemen, gouverneur des Indes néerlandaises, organise successivement deux expéditions, dont il confie la direction au marin le plus accompli de son siècle, Abel Tasman. En novembre-décembre 1642 il reconnaît la terminaison sud de ce qu'il appelle la terre de Van Diemen (Tasmanie), sans se douter cependant qu'il s'agit d'une île; de là il va toucher la Nouvelle-Zélande, mais sans se rendre compte qu'il s'agit d'îles jumelles et sans rechercher jusqu'où elles s'étendent vers le

sud. Il trouve ensuite les groupes de Tonga, de Fiji et de Salomon. Au cours d'un second voyage (1644), Tasman établit l'insularité de la grande terre d'Australie et recule davantage la frontière de l'hypothétique continent du sud.

Comme les opinions vieilles de plusieurs siècles n'abdiquent pas devant les premières expériences, la chimère d'un monde antarctique devait persister jusqu'aux voyages de Cook (1769), cent vingt-cinq ans plus tard.

Dans l'intervalle, les progrès de l'astronomie permettent de faire en mer des calculs avec une plus grande exactitude. Comme conséquence, les résultats des découvertes sont coordonnés sur les cartes et l'on peut s'aventurer au delà des routes connues. Ces innovations ne laissent pas d'être importantes, parce que la navigation dans les mers équatoriales éprouvait des calmes prolongés et qu'en s'aventurant plus loin vers le sud elle allait tirer parti des vents réguliers qui y soufflent.

De Tasman à Cook la transition est faite par les *boucaniers* anglais. L'un d'eux, *Dampier,* découvre deux petites îles, la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Bretagne (1699-1701).

Mais les grands voyages scientifiquement organisés ne commencent qu'en 1766, avec *Wallis* et *Carteret,* qui découvrent les îles Pomotou et de Georges III (Tahiti), devançant ainsi de quelques mois seulement l'expédition d'*Antoine Bougainville* (1768-1769) qui découvre les îles Samoa et de la Louisiade, en accomplissant la première circumnavigation française du globe. Des corsaires comme *Bouvet des Loziers, Marion* et *Kerguelen* (1738-1772), tous français, se sont aventurés à la recherche d'îles, sous les hautes latitudes du sud.

Alors se met en route le capitaine *James Cook,* dont la patience à rechercher le continent austral devait l'illustrer. Envoyé à Tahiti pour y observer le passage de la planète Vénus, il relève le tracé exact de cet archipel et, sa mission astronomique une fois accomplie, il va interroger l'océan jusqu'à ce qu'il ait retrouvé cette terre vue par Tasman en 1642 : la Nouvelle-Zélande. Il constate qu'elle est partagée en deux par un détroit auquel il donne son nom et qu'elle n'est pas partie intégrante du continent austral. Il va ensuite longer la côte orientale de l'Australie et franchir le détroit oublié de Torrès, dont il révèle définitivement l'existence. Dans un nouveau voyage (1772-1775) Cook exécute un circuit complet du globe en passant au sud de toutes les terres connues. Du Cap il s'élance vers le sud en franchissant pour la première fois le cercle polaire antarctique, où il longe la banquise pendant trois mois. S'étant ensuite ravitaillé à la Nouvelle-Zélande, il court vers l'est et s'enfonce de nouveau sous les hautes latitudes pour atteindre jusqu'à 70°,

le point le plus méridional auquel on soit alors parvenu. Se rejetant ensuite vers le nord-ouest, il va reconnaître les Marquises, les Nouvelles-Hébrides et découvrir la Nouvelle-Calédonie; puis il interroge trois fois l'espace compris entre le méridien de la Nouvelle-Zélande et celui du cap Horn. Ayant ainsi parcouru les trois quarts des positions dans lesquelles on supposait l'existence d'un continent austral, Cook n'en ayant trouvé trace put dire: "Je me flatte qu'on a bien définitivement fini de le chercher." S'il existait, ce continent du sud ne pouvait avoir qu'une bien faible étendue, ainsi que le montrèrent les explorateurs du siècle suivant. L'admirable carrière de Cook se clôt par un quatrième voyage (1776-1779), au cours duquel il découvre les îles Sandwich (Hawaï), précise quelques points de la côte nord-ouest de l'Amérique (Colombie britannique) et complète les relevés du Russe Bering (1728) sur la côte de l'Alaska. Il meurt assassiné par un indigène des îles Sandwich, où il s'est rendu pour hiverner.

La reconnaissance des rivages nord du Pacifique devait être exécutée par *Jean-François de Lapérouse,* que Louis XVI envoya sur les traces de Cook (1785-1787). Il visita d'abord la côte alaskane, en vue du mont Saint-Elie, et rechercha vainement à travers les dentelures de la côte du Canada un passage qui le conduirait à la mer de Hudson (1786). L'année suivante, il relève les côtes jusqu'alors inconnues de la Corée, de la Sibérie et de l'île de Sakhaline; il regagne ensuite le sud, où il trouve, à l'instar de Cook, une fin inopinée. On suppose qu'il se perdit corps et biens sur les récifs de l'île de Vanikoro.

D'Entrecasteaux, qui rechercha son compatriote, l'infortuné Lapérouse, le Hollandais Vancouver, qui a donné son nom à la grande île canadienne du Pacifique, et Bass, qui découvrit le détroit séparant la Tasmanie de l'Australie, sont les derniers explorateurs du Grand Océan; ils précèdent de peu la mise en valeur de ces terres isolées.

L'intérieur australien.—C'est en 1802 que les contours de l'Australie sont définitivement fixés et qu'elle cesse d'être désignée sous le nom de Nouvelle-Hollande qu'elle a reçu des navigateurs néerlandais. L'intérieur de la grande île australienne est une conquête plutôt récente: elle commence en 1831 avec l'immigration libre. Jusque-là, l'Angleterre n'y avait envoyé que ses "convicts". L'Australie cessa d'être une colonie pénitentiaire lorsque la découverte de *placers* aurifères à Melbourne et à Sydney, en 1851, eut déterminé un afflux considérable des mineurs. Les explorations d'*Eyre* dans la région du sud-ouest (1840), de *Leichardt,* qui périt dans une traversée de l'île d'est en ouest (1848), de *Burke* et *MacDonall-Stuard* (1861-1862), dont l'itinéraire nord-sud devait servir dix ans plus tard à l'établissement d'un télégraphe transinsulaire, ont permis de tracer une image du continent australien, que des études de détail sont en train de compléter.

F. L'exploration de l'Afrique

Caractère des explorations.—Tandis que les grands navigateurs du XVIIIe siècle établissaient l'immensité de l'océan Pacifique et la non existence d'un continent austral, l'Afrique, tout aux portes de l'Europe, ne cessait d'être une "terre d'obscurité". La plupart des notions léguées par les anciens sur le "continent noir" étaient peu à peu tombées dans l'oubli. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'intérieur africain restait dans sa presque totalité un blanc immense, que les géographes remplissaient à l'aide de dessins champêtres, et sur les lieux supposés habitables ils plaçaient des éléphants, faute de villes. Le cartographe *J.-B. d'Anville,* ayant fait la critique des renseignements sur l'Afrique et séparé le certain d'avec le mythique, ne put faire mieux que tracer uniquement le contour de ce massif continent (1749).

Le livre romanesque de l'Ecossais *Bruce* sur l'Ethiopie (1768-1773) et l'expédition de *Bonaparte* en Egypte (1798-1801) réveillèrent les ambitions de renovation intellectuelle qui caractérisent cette époque. Aussi était-ce pour combattre l'esclavage et satisfaire la curiosité que l'*African Association* fut fondée à Londres, en 1788. L'esprit humanitaire joint à la passion des découvertes préside en effet aux premières explorations africaines. Après 1850 la science et la philanthropie céderont le pas aux nécessités économiques. Les développements du commerce et de l'industrie inciteront les Etats surpeuplés de l'Europe à explorer l'Afrique pour la connaître et se la partager ensuite.

De 1788 à 1850.—Le fleuve Niger s'écoulait-il vers l'est pour se joindre au Nil ou se déverser dans quelque grand lac ? Les voyages de *Mungo Park* (1795-1805) ne suffisent pas à éclairer ce point. Par leurs voyages de 1822-1824, les Anglais *Clapperton, Denham* et *Oudney* rapportent une idée assez nette du Soudan central. Ils sont les premiers à traverser toute l'étendue du Sahara et à voir le lac Tchad. Au cours d'un second voyage, afin de poursuivre après Mungo Park l'exploration du Niger, Clapperton trouve la mort, mais Lander, son compagnon, poursuit les recherches et, ayant atteint le fleuve par Ioraba, le descend jusqu'à ses bouches (1830).

Le Soudan fascine les voyageurs. *Laing,* un officier anglais, parvient à "Tombouctou la Mystérieuse" en 1826, où il est assassiné. Plus heureux est le Français *René Caillé* qui, sous un déguisement de pélerin, fait la traversée de Sierra Leone à Tanger, visite Tombouctou et en sort, ce qui demandait autant de savoir-faire que d'énergie.

L'Egypte, ouverte à la civilisation par Bonaparte, tente la curiosité des Français. En 1821 *Cailliaud* s'est rendu jusqu'au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, sans distinguer lequel des deux est le cours prin-

cipal de ce fleuve. En 1827 *Livaul de Bellefonds* parvient jusqu'à la latitude 13°24', où il conclut, en examinant les alluvions du fleuve, qu'il y a de grands lacs d'eau douce à ses sources. Les trois expéditions de 1839 à 1842, auxquelles prirent part d'*Arnaud* et *Sabatier,* prouvèrent que les sources du Nil étaient beaucoup plus méridionales que de Bellefonds ne l'avait supposé. Des barrières d'herbes flottantes forcèrent les voyageurs à s'arrêter par 4°42'.

En Afrique australe les *Boers,* fuyant les Anglais établis au Cap, émigrent vers le nord. A compter de 1835 ils étendent nos connaissances au delà du fleuve Orange et relèvent le cours du Limpopo.

De 1850 à 1877.—Cette période est marquée par de considérables progrès dans la reconnaissance du Soudan, du Nil et du Zambèze. Des naturalistes et des topographes accompagnent désormais les expéditions. *Richardson,* parti de Tripoli, visite les oasis de l'autre côté de l'Atlas (1845-1846). De retour en Angleterre, il propose de pénétrer le Sahara, pour y nouer des relations commerciales avec les Etats du désert. Le plan est agréé par l'*African Association* qui lui adjoint *Henri Barth,* jeune savant de Hambourg. Pendant son voyage de six années (1850-1855), Barth précise les notions antérieures sur le lac Tchad, son pourtour et les régions du Soudan occidental à peine entrevues par Mungo Park et Clapperton. Ayant descendu le Niger, il retourne en Europe avec une abondante moisson de renseignements sur la cartographie, l'histoire naturelle, l'ethnographie et l'histoire des pays qu'il venait de visiter, presque partout en découvreur. Au cours de son voyage, Barth avait été rejoint au bord du Tchad par son compatriote *Vogel,* qui l'avait trouvé malade, découragé. Vogel détermina la position et l'altitude de plusieurs points, afin de dresser une carte de l'Afrique soudanaise. Resté au pays après le départ de Barth, il fut assassiné au cours d'un voyage dans l'Ouadaï (1856).

Burton — Speke — Baker. — C'est de la côte orientale que partent les explorateurs qui découvriront l'emplacement des sources du Nil. En 1857, *Burton* et *Speke,* officiers de l'armée des Indes, se rendent de Bogomoya, en Abyssinie, au lac Tanganika. Speke pousse seul vers le nord, où les indications des indigènes lui ont signalé l'existence d'un grand lac, le Victoria-Nyanza (1858). Il y parvient la même année, et il a dès lors la conviction que cette nappe lacustre alimente le Nil. Irrité de l'incrédulité que Burton exprime sur l'authenticité de ses découvertes, il entreprend un second voyage avec Grant, en 1860. Ces deux explorateurs constatent que, de la côte septentrionale du Victoria-Nyanza, il s'échappe un fleuve abondant dont ils suivent le cours jusqu'aux chutes Ripon. Ils le voient bientôt tourner vers l'ouest, ce qui efface tout doute sur l'origine si longtemps ignorée du Nil. En rentrant par Goudokoro,

les deux voyageurs font la rencontre de leur compatriote *Samuel Baker* qui, venu du nord par la voie de terre, a vu, du haut des plateaux de l'Ounyoro, un grand lac qu'il a appelé Albert-Nyanza. Au sortir de ce lac le fleuve en traversait un autre, celui-là que Grant et Speke viennent de visiter.

Les randonnées de Livingstone.—Tandis que l'on explorait aussi fructueusement le haut Nil, les voyages de Livingstone allaient débrouiller l'hydrographie si compliquée du Zambèze. Ce missionnaire, d'une aménité, d'une énergie et d'une valeur morale admirables, s'était donné lui-même une solide instruction. Il avait débuté en 1849-1850 par la découverte du lac N'gami et par des randonnées dans le désert de Kalahari, qui lui apprirent les grands traits du relief sud-africain. Livingstone va ensuite reconnaître le cours du Chobé qu'il navigue pour rejoindre le Zambèze (1851). En 1854, il descend le Kassai, puis le Congo, jusqu'à l'Atlantique. C'est la première traversée de l'Afrique australe par un homme capable de régler ses observations. Il entreprend ensuite de relier deux de ses itinéraires précédents. Revenant à cette fin sur ses pas, il découvre le Zambèze à la hauteur de la chute Victoria, donnant ainsi la première description des plateaux d'où le fleuve plonge en une étourdissante cataracte. Se dirigeant sur les comptoirs portugais du Mozambique il visite les rapides de Zumbo et fait une étude sommaire des monts Lupata. En 1860 Livingstone relève le cours du Zambèze, depuis la mer jusqu'aux chutes Victoria, un parcours de plus de 230 milles resté jusque là inconnu. On apprit ainsi que le régime des fleuves sud-africains était soumis à l'action de ces vents réguliers soufflant de l'océan Indien, qui se nomment les *moussons*. L'ambition de répandre l'influence britannique et protestante, autant peut-être que la passion des découvertes, pousse Livingstone à s'enfoncer une fois encore dans la brousse sud-africaine. Pendant quatre ans il sillonne la région comprise entre les lac Tanganika et Nyassa, où il règne encore beaucoup d'incertitudes. Dans le dédale des marais et des cours d'eau de ce plateau lacustre Livingstone distingue une artère maîtresse, le Tchambézi, qu'il prend d'abord pour l'origine du Nil; c'est le Lonalaba, tête du Congo, dont on ne connaît encore que le cours inférieur. Epuisé par vingt-cinq années de voyages en pays malsain et sauvage, cet homme énergique va mourir à Maoulaba, deux ans plus tard, en 1873.

Des voyageurs portugais — *Sarpa Pinto* (1877-1879), *Capello* et *Ivens* (1884-1885) — désireux de réserver un domaine colonial à leur patrie, marchent sur les brisées de Livingstone. Ils explorent le Katanga et font la traversée du continent.

Cameron, qui vient ensuite, dans sa traversée de l'océan Indien à l'Atlantique (1873-1875), découvre le déversoir du Nyangoué et franchit

plusieurs affluents de gauche du Congo, sans toutefois recueillir aucune donnée précise sur ce grand fleuve.

Stanley et *von Gèle.*—A *Stanley* revient le mérite d'avoir relevé le cours du Congo. Il se procure à Nyangoué des bateaux, que montent 149 Zanzibarites, et se lance dans l'inconnu. Au portage qu'il fait, pour contourner les chutes Stanley, l'expédition essuie une rude attaque; au confluent d'Arouimi, de longs canots chargés de guerriers cannibales tentent vainement de lui barrer la route. Le fleuve devenant toujours plus large se dirigeait vers l'Atlantique, et les mousquets qui remplaçaient l'arc et la flèche chez ses riverains indiquaient que les comptoirs de la côte étaient proches: enfin Stanley fut rassuré en entendant l'appellation de Congo dans la bouche d'un naturel. Au sortir d'un de ses élargissements, le fleuve se retrécit pour former de nouvelles chutes où se noient plusieurs canotiers. Lorsque le parti de Stanley parvint aux bouches du Congo, il avait livré trente-deux combats et supporté de rudes épreuves.

Les tributaires du Congo seront bientôt explorés: l'Allemand von Wissmann relève le cours des affluents de gauche (1881-1885); le Belge von Gèle reconnaît l'Oubangui, un affluent de droite (1886-1890); le Français de Brazza déploie une grande activité dans le bassin du bas Congo (1875-1882).

Après 1880.—Les explorations ont perdu leur caractère désintéressé: elles tendent à servir, en outre de la science, des fins de colonisation. L'*Association internationale africaine,* créée en 1876 pour accélérer l'exploration du continent noir, se disloque par suite de la rivalité des comités nationaux qu'elle avait prétendu grouper. Chaque Etat s'emploie à connaître davantage la région qu'il veut s'opproprier.

Au retour de Stanley, Léopold II, roi des Belges, s'empresse de constituer les pays Congo en un Etat neutre. Cette initiative va précipiter le partage du continent en domaines que les grandes puissances européennes s'approprient par conventions. La plupart des expéditions qui suivent la Conférence de Berlin (1885) ont pour but "soit de reconnaître un domaine déjà attribué, soit d'établir des droits sur des territoires non flévolus" (Vidal de la Blache).

A la suite de sa rapide occupation en Algérie-Tunisie (1830), la France avait pénétré le Sahara; elle eut bientôt l'ambition de relier ses colonies méditerranéennes avec ses possessions du Sénégal, que *Faidherbe* d'abord (1855-1865) et *Galliéni* (1880-1881) ont étendues jusqu'au Saudan, par le Niger. Ce plan déjà vaste s'accrut lorsque *de Brazza* eut taillé à droite du Congo inférieur un spacieux domaine avec possibilité d'expansion vers le centre du continent; enfin lorsque les esclaves de la

Guinée française, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey eurent jalonné le littoral compris entre le Sénégal et le Gabon.

Missions françaises au Soudan.—Il a fallu de nombreuses expéditions pour noter les traits essentiels de l'Afrique du nord-ouest et relier les groupes de possessions françaises en un seul tout. Parmi les plus remarquables il y eut le voyage de *Binger* (1887-1889) entre le Niger et le golfe de Guinée, à la suite duquel on effaça de la carte les hypothétiques montagnes de Kong; ceux du lieutenant *Caron* (1887), de *Toutée* (1894-1895), de *Hourst* (1896), de *Lenfant* (1901), qui trouva une voie de communication entre le Niger et le lac Tchad.

A ces voyages de jonction il faut ajouter ceux qui eurent pour objectif et atteignirent le lac Tchad; ce sont, partie du nord, la mission *Foureau* et *Lamy,* à travers le Sahara (1898-1900), partie de l'ouest, la mission *Joalland* (1899-1900), parties des vallées de l'Oubangui et du Chira, la mission *Gentil* (1897 et 1899-1900), enfin celle de *Marchand* qui, au prix d'endurances vraiment héroïques, franchit le continent dans sa plus grande largeur, de l'Atlantique à la mer Rouge, en passant par le Bahrel-Ghazal et le haut Nil.

Ces dernières régions avaient été le théâtre d'explorations soutenues qui permirent enfin de coordonner les renseignements acquis. Les travaux de *Schweinfürth* (1869-1871), d'*Emin-pacha* (*Dr Schnitzer,* 1878-1892), du Russe *Junker* (1875-1886) révélèrent une source occidentale du Nil et l'existence d'un énorme massif neigeux, le *Rouvenzori,* couvert de glaciers. Ils nous apprirent de plus que les lacs Nyassa, Tanganika, Albert-Edouard et Albert jalonnent une gigantesque entaille qui, parsemée de cônes volcaniques, est en contre-bas de la chaîne de montagnes qui comble l'Afrique orientale.

Madagascar.—L'exploration de Madagascar fut plus tardive que celle du continent. Jusqu'au milieu du XIXe siècle on n'avait encore de cette grande île que des cartes fort médiocres, comme celle du major *Owen,* parue en 1827. Le capitaine *Guillain* en rectifiait un bon nombre d'erreurs, dix-sept ans plus tard. La première carte de la province d'Imérina, exécutée d'après des triangulations géodésiques, est due au savant français *Alfred Grandidier,* qui employa cinq années de voyages ininterrompus à cette oeuvre (1865-1869). Elle devait être continuée par le père jésuite *Désiré Roblet,* qui avait conçu le dessein de dresser une carte de l'île entière, pour les travaux d'évangélisation, — ce qu'il fit presque seul et sans l'aide d'instruments précis. Le réseau de ses triangulations qui exigea 3,000 ascensions de montagnes, couvre tout l'Ismérina, jusqu'en Betsiloé (1862-1887). La géographie malgache fut achevée par *Grandidier* et les nombreux partis de géomètres que la France ne cessa d'en-

voyer dans l'île, depuis 1888. En effaçant les plaisantes fictions qui peuplaient les anciennes cartes de l'Afrique, les Européens en ont bâti de si parfaites qu'elles surpassent en exactitude celles de maintes régions américaines. L'étude des climats, celle qui laisse encore le plus à désirer, autorise cependant à mettre des degrés entre la misère du Sahara et la richesse du Soudan ; on sait maintenant qu'il y a des transitions entre ces pays si contrastants. Quant à la masse des nègres, on y trouve plus que des nuances ; on sait déjà que leur degré de civilisation est en rapport avec les conditions matérielles de leur pays. Il faut noter enfin que les Etats européens qui se sont partagé la totalité de ce continent ont mis dans leur tâche beaucoup d'humanité.

(La suite à la prochaine livraison)

EMILE MILLER,

Professeur de géographie

à l'Université de Montréal.



LE BASSIN DU GRAND FLEUVE MACKENZIE

Agriculture — Possibilités commerciales — Fourrures — Minéraux — Pêcheries — Essences forestières — Forces hydrauliques — Moyens de transport.

CH. VIII

Après toutes les pérégrinations qui viennent de lui être imposées à travers la constitution chimique du bassin du Mackenzie, le lecteur est bien en droit de se demander où en sont les ressources économiques et exploitables de la région.

Il importe d'abord de savoir que le bassin est divisé en trois grandes sections physiographiques: 1o le plateau laurentien à l'est; 2o la Cordillère des Rocheuses à l'ouest; 3o entre ces deux sections, la grande plaine centrale. Cette dernière section permet de déterminer la région ouverte à l'agriculture et celle qui ne l'est pas ou presque pas.

Le plateau laurentien, qui forme environ un cinquième de l'étendue totale du bassin, par suite de son caractère rocailleux, de l'absence de tout sol, et de sa basse température moyenne, n'est pas généralement propre à l'agriculture. A l'exception de quelques étendues où la glaise et quelques dépôts d'alluvion se sont accumulés, il n'y a pas lieu de faire une culture quelconque dans cette partie du bassin.

Dans certaines localités, comme le fort Chippeouïan et le fort Smith, on fait d'excellentes cultures de légumes et de quelques céréales. Mais ces localités sont tellement rapprochées de la grande plaine centrale qu'elles ont les mêmes traits caractéristiques de cette division.

Dans la section de la Cordillère, à l'ouest, l'étendue cultivable est fort restreinte, et cette étendue se limite aux principales vallées des rivières de la Paix et Athabaska et de leurs affluents.

La grande plaine centrale, voilà la partie du bassin qui se prête admirablement à l'agriculture. Cette partie constitue une bonne moitié du bassin ; toutefois il ne faudrait pas en conclure qu'elle est entièrement favorable à l'industrie agricole, que toutes les terres y sont cultivables.

En autant qu'on ait pu le constater, la limite nord de ce domaine agricole est celle du grand lac des Esclaves, de la rivière Mackenzie jusqu'à l'embouchure de la rivière du Liard, et, de cette dernière, jusqu'aux montagnes, ou approximativement le long de la ligne du 61e degré de latitude nord.

Au nord de cette ligne, on a déjà fait de magnifiques récoltes de légumes de jardin potager et d'orge dans la vallée de la Mackenzie, à Wrigley et Norman, et même aussi loin au nord que le fort de Bonne-Espérance à la lisière du cercle arctique. On pourrait entreprendre avec autant de succès de la culture maraîchère dans des endroits propices du pays en arrière de la rivière.

En général, cependant, il nous faut dire que la plus grande partie de cette portion du bassin, à l'écart des cours d'eau à l'intérieur, se compose de savanes d'épinette blanche, qu'il n'y a pas de drainage, et qu'à quelques pouces au-dessous de la surface le sol est éternellement gelé, ce qui rend toute culture improductive.

Au sud du grand lac des Esclaves et de la rivière du Liard, existe dans les limites du bassin une superficie de 200,000 milles carrés (66,666.2 lieues carrées) de la grande plaine centrale ; d'après ce que l'on y a fait depuis des années, comme culture, notamment aux postes de traite, comme le fort Nelson, le fort Liard, le fort Simpson, le fort Providence, le fort Resolution, le fort Smith et le fort Vermillon, cette superficie de terrain est capable de supporter une population exclusivement agricole, partout où le sol est convenable. Certaines parties de cette région sont vraiment trop élevées au-dessus du niveau de la mer pour que l'on puisse tenter d'y faire de la culture, et aussi comme étant propres à cette fin.

Quelle est la proportion non cultivable de cette superficie de 200,000 milles carrés ? Il n'est pas facile de l'établir ; quoi qu'il en puisse être, elle doit être considérable. On croit que la meilleure partie se trouve à côtoyer la rivière de la Paix et ses tributaires, particulièrement la rivière Fumeuse. Quand l'on cause de cette partie-là, on la désigne généralement sous le titre de "le pays de la rivière de la Paix". Ce pays, dans ses tenants et aboutissants, embrasse, dit-on, des superficies de sol arable dont le total est de dix millions d'arpents de prairie ou de sol légèrement boisé, où l'on peut faire de splendides récoltes de céréales et de légumes. Le reste de la région est plus épaissement boisé de peuplier, d'épinette blanche, de jack pine, et malgré que le climat et l'état du sol soient les mêmes que

dans la prairie, il est plus difficile et plus long d'y préparer le sol pour la culture. Naturellement la colonisation y progresse plus lentement.

De toute la région de la rivière de la Paix, la section nord, dont le centre se trouve vers le fort Vermillon, paraît être la plus généralement favorable à l'agriculture. Quoique située à deux degrés plus au nord que la Traverse de la rivière de la Paix où la colonisation bat aujourd'hui son plein, le climat y semble plus bénin, par suite, nul doute, du degré plus bas d'altitude de la contrée : en effet, le pays autour du fort Vermillon est à environ mille pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que le plateau en arrière de la Traverse de la rivière de la Paix est à environ mille pieds plus haut.

Le fort Vermillon est au centre d'une petite colonie agricole qui produit suffisamment de denrées alimentaires, légumes, céréales et viandes, pour sa propre subsistance. Cependant, il n'y a qu'une bien petite partie du sol arable qui soit en culture, parce que les cultivateurs ne peuvent envoyer leurs produits sur le marché, faute de moyens de transport.

Dans le haut de la région de la rivière de la Paix il est survenu un fort courant d'immigration depuis quelques années. Les terres sont prises dans plusieurs centres comme la Grande Prairie, la rivière Esprit, la Traverse de la rivière de la Paix et Dunvegan. On y pratique avec succès et l'agriculture et l'élevage ; et, depuis l'inauguration du chemin de fer d'Edmonton-Dunvegan-Colombie Anglaise durant l'été de 1915, les colons ont la facilité d'envoyer leurs produits aux quatre points cardinaux du continent. On estime à un million d'acres l'étendue de terre cultivable dans la prairie, et, en 1916, pratiquement, toute cette étendue était concédée ; il ne restait plus à vendre ou à affermer que les parties partiellement ou entièrement boisées.

Dans le bassin de la rivière Athabaska, des bourgs surgissent aux environs du Petit lac des Esclaves, d'Athabaska, du lac La Biche et de McMurray, points qui tous, à l'exception de McMurray, ont déjà un service de voies ferrées. La plus grande partie de la région, cependant, est en forêt ; l'étendue de prairie y est infiniment plus petite que dans le pays de la rivière de la Paix. Il s'ensuit que la marche du progrès y est beaucoup plus lente. Les récoltes dans cette partie du pays consistent surtout en produits maraîchers et en céréales robustes, tout comme dans le district d'Edmonton. Dans tout le district on fait cette double culture, mais, tout comme au pays de la rivière de la Paix, la proportion de terres concédées est encore petite comparée à l'étendue totale.

On fait de l'agriculture et de l'élevage sur une échelle modeste à la mission catholique romaine de la Prairie-du-Sel (Salt Plain) à quelques milles à l'ouest du fort Smith. Dans cette région, il y a plusieurs mille acres de prairie ou de terre libre, couverts d'herbes à pâturage au

grand bénéfice des chevaux et des bestiaux: c'était autrefois l'habitat du buffle des bois, mais aujourd'hui ce sont les chevaux des habitants de Fitzgerald et du fort Smith qui s'y ébattent été et hiver. La mission, en 1916, possédait environ cent têtes de bétail et quelques chevaux. On y avait labouré et ensemencé une forte étendue de terrain et obtenu une heureuse récolte de légumes, orge et avoine.

POSSIBILITES COMMERCIALES — TRAFIC DES FOURRURES

Les ressources commerciales du bassin du Mackenzie sont très variées, mais n'ont pas encore été exploitées dans même une partie de leur étendue. Le plus ancien trafic du pays a été la traite des fourrures. Aujourd'hui l'agriculture devient résolument l'un des facteurs du commerce de ce territoire. Fourrures et produits de ferme ont contribué au développement actif des moyens de transport par bateaux et chemins de fer; mais avec les groupes de population qui augmentent constamment et la vaste étendue de territoire qui reste à coloniser, les moyens de transport prompt et facile s'imposent et finiront par répondre aux exigences de la situation.

Dans la partie sud du bassin, l'industrie agricole est de nature à alimenter considérablement le commerce; si la valeur du sol arable pour la culture mixte, agriculture et élevage, est parfaitement connue et bien appréciée, n'empêche qu'il y ait au nord de cette région, jusqu'au 61e degré de latitude, une étendue de pays où des gens du nord peuvent se livrer à l'agriculture sur un grand pied. Cette partie du territoire est un peu plus difficilement colonisable et la variété des récoltes est plus restreinte. On peut donc prévoir que la colonisation ne s'y fera que lorsque la zône située plus au sùd sera entièrement ou largement occupée. Il y a là, dans cette étendue de 200,000 milles carrés, place pour une énorme population qui ne manquera pas, certes, d'y vivre en grande partie ou entièrement de l'agriculture ou de l'élevage, ou encore des deux à la fois.

La traite des fourrures a été le principal commerce du bassin du Mackenzie, sans interruption depuis la dernière moitié du 18e siècle. C'est encore le principal trafic de la région. Il y a des postes de traite disséminés çà et là dans la moitié sud du bassin, même au milieu des groupements agricoles, et, dans la moitié nord du bassin, toute la population se livre à la traite. C'est la raison majeure de son existence.

L'histoire du pays est intimement liée à la vie, aux courses des trappeurs et des traiteurs, et les quelques établissements qu'on y rencontre, isolés qu'ils sont les uns des autres par des distances variant de 100 à 200 milles le long des cours d'eau, ne doivent qu'à la traite des fourrures d'avoir été fondés et de s'être maintenus.

Deux grandes compagnies, la Compagnie de la baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest, se sont partagé ce trafic dans la moitié septentrionale du bassin, tandis que dans la moitié méridionale ce sont de moindres compagnies ou des individus qui se sont occupés de la traite avec les sauvages. La plupart des fourrures de la plus haute valeur, telles que celles du renard, du castor, de la martre, du vison, du lynx, de l'hermine et de la loutre, viennent de cette région qui est regardée sous ce rapport comme la plus abondante et la plus riche du Canada. Sur la valeur de $5,000,000 de fourrures que le Canada exporte annuellement, le bassin du fleuve Mackenzie figure pour une somme de près de $2,000,000.

Le trafic des fourrures est aujourd'hui en bonne partie entre les mains des deux compagnies déjà nommées, mais n'empêche pas que bien des particuliers ont toutes les chances désirables d'en vivre.

MINERAIS ECONOMIQUES, METALLIQUES ET NON-METALLIQUES

L'industrie du minérai n'a pas encore pris l'essor qu'elle ne peut éviter, excepté dans certaines parties montagneuses de l'ouest du bassin, particulièrement dans les gisements aurifères de Cassiar et d'Omenica. On a fait un peu de prospection pour le pétrole et le gaz sur le parcours de la vallée de la rivière Athabaska et tout récemment sur la rivière de la Paix où l'on a obtenu en divers endroits de puissants jets de gaz et des ruisseaux de pétrole; on a aussi prospecté, mais dans une mesure bien restreinte, dans le sud-est et le sud-ouest du bassin, pour des minéraux métalliques: les recherches ont été assez heureuses dans le cas du charbon et l'on a pu établir l'étendue de plusieurs gisements.

Au point de vue minier, pour se guider de façon satisfaisante dans ce domaine, il est nécessaire de consulter les cartes géologiques. Les rochers pré-cambriens occupent la position est du bassin, et, dans certaines localités, on a relevé des dépôts de fer, de cuivre, de nickel et d'or.

La section montagneuse de l'ouest se compose surtout de roches sédimentaires et, à l'exception de l'extrême ouest, n'offre pas d'indices de présence possible de minéraux métalliques comme la zône pré-cambrienne. Cependant on y a trouvé du charbon en certains endroits, du sel et du gypse en d'autres; on y a signalé des placers sur le cours de certaines rivières.

Dans la Grande Plaine Centrale, on sait qu'il existe des minéraux non-métalliques, comme le sel, le gypse, le pétrole et le gaz, de même que des minéraux métalliques, comme le plomb et le zinc.

De tous ces minéraux, il y a des indices évidents que les plus importants seront probablement le pétrole et le gaz. On ne s'est pas ou presque

pas encore occupé d'établir la valeur d'aucune de ces formations minérales. Tout ce que l'on en connaît, ce sont les mentions qu'en font dans leurs rapports les voyageurs et les explorateurs.

Le bassin du Mackenzie offre donc d'abord au prospecteur et ensuite au mineur un vaste champ de recherches et d'opérations. Tout inconnu relativement qu'il soit, il abonde en multiples possibilités. Non seulement la plus grande partie du bassin n'a pas encore été prospectée, mais il y en a encore plus d'un tiers qui n'a pas été exploré et dont même on connaisse la géographie. Il est impossible d'en définir et il serait aventureux d'en conjecturer les ressources minérales, après ce que l'analyse a établi à ce chapitre dans d'autres parties du nord du Canada.

PECHERIES

La pêche dans les rivières et les lacs du bassin du Mackenzie, voilà une autre ressource avantageusement exploitable, surtout avec la multiplication des moyens de transport. Jusqu'à présent les pêcheries du lac la Biche et du Petit lac des Esclaves sont les seules qui aient été exploitées; elles ont plus que répondu à la demande domestique. L'exportation du poisson blanc de ces deux lacs se fait aujourd'hui à maints endroits à l'ouest, grâce aux facilités de transport qu'offrent les chemins de fer qui effleurent ces lacs. Dans tous ces lacs et rivières, le poisson fourmille et est excellent, surtout le poisson blanc qui, dans cette partie du Canada, a la taille et les qualités de notre saumon de l'est et des grands cours d'eau de la côte nord-est du Saint-Laurent au-dessous de Québec.

Les lacs situés plus au nord du bassin Mackenzie, tels que le lac Athabaska, le Grand lac des Esclaves et le Grand lac de l'Ours regorgent de poisson blanc, de truite et d'autres poissons comestibles, mais il n'y a que les sauvages et quelques blancs campés ou domiciliés sur leurs rives qui y font la pêche.

Cette précieuse ressource ne peut manquer d'être très largement utilisée dès que l'on y aura des facilités de transport. Le poisson de ces parages se rendra alors aux marchés les plus éloignés du Canada, et y sera d'autant plus recherché que les eaux froides des lacs du nord conservent à la chair du poisson une fermeté et une délicatesse de goût qu'on ne trouve pas chez le poisson des lacs et rivières situés plus au sud.

BOIS

Le bois de charpente et de menuiserie dans le bassin du Mackenzie ne peut pas alimenter et développer des industries dans les mêmes proportions que celui de l'est du Canada et des côtes du Pacifique. L'arbre

le plus important du bassin est l'épinette blanche qui y prend assez bonne taille dans bon nombre de vallées, notamment celles des rivières Athabaska, de la Paix et du Liard, près des montagnes. Que le bois soit fort recherché dans les districts agricoles de la portion sud-ouest de la région, c'est incontestable; mais il sera toujours difficile d'utiliser pleinement les ressources forestières du pays, d'abord parce que la plupart des rivières coulent vers le nord, juste à l'opposé des établissement de colons qui s'avancent, et ensuite à cause de l'éloignement de la région forestière à l'intérieur du continent. Cependant les possibilités commerciales de cette ressource valent la peine que l'on s'en occupe.

FORCES HYDRAULIQUES

L'énergie hydraulique dite houille blanche ne peut faire autrement que devenir un facteur fort précieux dans le progrès industriel et commercial de la région, vû la rareté du charbon. Tout comme ailleurs dans les régions du plateau laurentien, les rivières de la partie est du bassin Mackenzie font nombre de chûtes dont la force peut être utilisée. Parmi les cours d'eau de ce genre qui ont été signalés par les explorateurs citons la rivière Noire (Black River) à l'extrémité est du lac Athabaska et les rivières Taltson, Lockhart et du Couteau-Jaune qui se jettent dans le Grand lac des Esclaves.

On peut obtenir une force motrice sur la rivière de la Paix, à la chûte, qui a un tablier d'une longueur de 25 pieds, dont une partie fait un saut à pic de 15 pieds, et sur la rivière des Esclaves près du fort Smith, où la rivière descend une inclinaison de 125 pieds à travers une suite de forts rapides sur une distance de plus de 14 milles.

Les forces hydrauliques les plus en vue et qui pourraient être utilisées à très peu de frais, sont celles que développent nombre de rivières qui tombent en bas de l'escarpement dévonien au sud du Grand lac des Esclaves. La rivière du Petit Buffle, par exemple, y fait une chûte totale d'environ 100 pieds, dont la moitié est droit à pic. La rivière au Foin y fait aussi un double saut d'une hauteur de 151 pieds, le premier saut ayant un plan incliné de 105 pieds, et le second mesurant 46 pieds de haut. La rivière du Castor, qui se jette dans la Mackenzie immédiatement au-dessous de la décharge du Grand lac des Esclaves, exécute un plongeon en droite ligne en bas de l'escarpement, et, au nord, les deux cours d'eau qui suivent, la rivière du Couteau-Jaune et celle de la Truite, font également un saut semblable dans le même escarpement. Bref, ce n'est pas l'énergie hydraulique qui manque dans le bassin comme auxiliaire de l'industrie minière, forestière et autres industries.

MOYENS DE TRANSPORT

Depuis cent trente ans, les moyens de transport de denrées et marchandises dans le bassin du fleuve Mackenzie ont subi bien des modifications, mais on utilise encore les vieilles sentes, les anciennes routes, à l'occasion.

Depuis l'arrivée des premiers commerçants de fourrures dans le bassin, durant les derniers vingt-cinq ans du 18e siècle jusqu'à près de quarante ans passés, la principale route de transport partait de la rivière Churchill, traversait la ligne de faîte au portage Méthye et allait aboutir à la rivière Eau Claire.

Une fois après avoir atteint le bassin du fleuve, en cet endroit, la route suivait la ligne des principaux cours d'eau, comme les rivières Athabaska, des Esclaves, de la Paix, Mackenzie, du Liard et de l'Ours, avec arrêts aux différents postes de traite s'échelonnant le long de ces rivières. Le transport des provisions et marchandises se faisait alors par des embarcations de fort York, conduites par des équipages de Métis ou de sauvages.

En hiver, c'était le même trajet.

Lorsque l'on compléta, ou à peu près, la construction du chemin de fer Canadien du Pacifique, la route du côté nord subit un changement. Edmonton, sur les bords de la Saskatchewan du nord, devenant un point de distribution, on ouvrit une route à travers la ligne de faîte, au nord d'Edmonton, jusqu'à la rivière Athabaska, à Athabaska même.

La rivière Athabaska devînt donc la principale artère de transport, en dépit d'une longue série de difficultés à surmonter, sous forme de rapides, entre les Grands Rapides et le fort McMurray. C'était aux risques de beaucoup de dangers et de pertes que les provisions et marchandises pouvaient être transportées par chalands jusqu'au fort McMurray.

En cet endroit, transbordement des cargaisons à bord de bateaux à vapeur, et distribution du fret aux divers postes de traite, puis nouveau transbordement des chargements à la chûte Vermillon pour le haut de la rivière de la Paix et finalement pour le Mackenzie inférieur aux rapides Smith.

Pour atteindre la région de la partie supérieure de la rivière de la Paix, il fallait entrer dans le bassin de la rivière Mackenzie, à partir de la rivière Fraser, en traversant une ligne de partage au portage Giscome et de là descendre la rivière McLeod et la rivière-aux-Panais jusqu'au grand cours de la rivière de la Paix.

Le trafic des fourrures et marchandises par la rivière Athabaska avait pris des proportions telles, que le Canadien Nord dût construire

un embranchement entre Edmonton et Athabaska pour desservir ce trafic. Ce fut la première voie ferrée qui fut construite dans le bassin du Mackenzie.

Cet embranchement, de concert avec la rivière Athabaska au nord et au nord-ouest, fut la principale artère de transport au nord jusqu'en 1915 ; mais, jusque-là, combien de colons n'avaient-ils pas voyagé par terre à partir d'Edmonton ou Edson, en suivant routes et sentes qui conduisaient aux districts ouverts à l'agriculture et à l'élevage dans la région du haut de la rivière de la Paix ?

Aujourd'hui, deux autres voies ferrées traversent au nord ou nord-ouest le bassin du fleuve Mackenzie. L'une d'elles dite *Alberta and Great Waterways Railway,* est en construction à partir d'Edmonton du côté du nord par le lac La Biche, jusqu'à son terminus à fort McMurray ; mais, en 1917, le dernier rail à poser se trouvait encore à 90 milles du terminus. Une fois terminé, ce chemin de fer offrira le trajet le plus court et le le plus direct que l'on peut établir avec l'intérieur des régions du nord du Canada.

L'autre voie ferrée dite *Edmonton, Dunvegan and British Columbia Railway,* avec son embranchement du *Canada Central,* s'en va du côté du nord et traverse les districts agricoles de la région supérieure de la rivière de la Paix. Le terminus nord de l'embranchement du *Canada Central* est en ce moment à la Traverse de la rivière de la Paix, où il y a raccordement avec le service de navigation qui a la haute main sur le trafic. La ligne principale du chemin de fer d'Edmonton, Dunvegan et Colombie Anglaise dessert la contrée agricole du bassin de la rivière Fumeuse. Nul doute qu'on le prolongera plus loin à l'ouest en haut de la vallée de la rivière de la Paix.

Deux grandes voies ferrées transcontinentales, le Grand Tronc Pacifique et le Canadien-Nord parcourent l'extrémité sud-ouest du bassin du fleuve Mackenzie entre Edmonton et la passe de Tête-Jaune-Cache, en traversant les rivières Pembina et McLeod, et en suivant une ligne parallèle à une partie de l'Athabaska supérieure.

Durant la saison de navigation sur la rivière de la Paix, saison qui dure depuis mai jusqu'à fin d'octobre, les bateaux à vapeur voyagent plus ou moins régulièrement depuis la Traverse en descendant jusqu'à la chûte Vermillon, distance de 360 milles. Leurs voyages sont moins fréquents, sur les hautes ou moyennes eaux, depuis la Traverse en montant jusqu'à Hudson Hope, trajet d'environ 200 milles.

A la chûte Vermillon, où la rivière de la Paix fait un saut total de 25 pieds, il y a suspension de la navigation par bateau à vapeur pour cette partie de la rivière ; on a ouvert du côté sud une route de voitures

longue de cinq milles pour le transport des marchandises et provisions autour de l'obstacle.

Au-dessous de la chûte, d'autres bateaux à vapeur de rivière font, de temps à autre, en mai, juin ou juillet, des voyages en descendant le courant jusqu'au lac Athabaska ou au port Fitzgerald sur la rivière des Esclaves. Ces bateaux remontent aussi la rivière Athabaska jusqu'au fort McMurray pour y prendre des cargaisons d'effets pouvant être venues par l'ancienne route fluviale d'Athabaska ou par le chemin de fer *Alberta and Great Waterways.* A ces bateaux se raccorde un autre service de petites embarcations qui font le trajet entre le fort Chipeouïan et Fond-du-lac dans l'intérêt des traiteurs de fourrures qui ont des postes à l'extrémité-est du lac, mais, comme dans le cas des bateaux à vapeur du bas des rivières Athabaska et de la Paix, il n'y a pas lieu de compter sur la régularité de leurs voyages, comme dans le haut de la rivière de la Paix.

La longue série de rapides sur la rivière des Esclaves, entre le fort Fitzgerald et le fort Smith, suscite aux bateaux à vapeur de l'Athabaska et de la rivière de la Paix, des obstacles qui les empêchent de naviguer plus loin au nord. Tout leur chargement doit alors prendre un chemin de voiture de seize milles de longueur, pour être remis à bord de bateaux au nord de cet obstacle.

Du fort Smith au fort McPherson, à la tête du delta du Mackenzie, le voyageur peut faire un trajet d'environ 1,300 milles sans rencontrer un seul obstacle, par la rivière des Esclaves, le grand lac des Esclaves et la rivière Mackenzie. De plus, de récents sondages ont démontré que les bateaux à vapeur faisant ce trajet peuvent continuer leur voyage jusqu'à l'océan Arctique, près de 200 milles plus loin, par l'un des chenaux du Mackenzie du côté de l'est.

Les bateaux de la Compagnie de la baie d'Hudson et de la Compagnie du Nord-Ouest se rendent une fois par saison jusqu'au delà du Mackenzie; ce ne sont pas des bateaux affectés à un service régulier; les compagnies ne les utilisent qu'à leur convenance.

Aller et retour, ce voyage prend environ quatre semaines. Les bateaux font chacun un deuxième voyage tard dans la saison et se rendent, soit au fort Norman, soit à celui de Bonne Espérance. Ce voyage, qui a lieu d'ordinaire au mois d'août, est le dernier de la saison; les bateaux pourraient tout de même naviguer jusque tard en septembre.

Les bateaux sont équipés pour recevoir et accommoder des passagers, mais si des voyageurs veulent faire des randonnées dans le pays en dehors du trajet ordinaire par la rivière Mackenzie, reste à eux de faire leurs arrrangements pour leurs excursions et leur transport par terre ou par eau.

Outre les cours d'eau que suivent les bateaux et dont la longueur totale, lacs et rivières, atteint bien environ 3,600 milles (1,200 lieues), il en est aussi d'autres dans la section septentrionale du bassin, qui sont navigables. Tous sont des tributaires du Mackenzie. Tantôt lacs, tantôt rivières, ils couvrent une étendue de plus de 3,000 milles (1,000 lieues).

N. LE VASSEUR.



AU NORD-OUEST, 1744-1749

Au jugement de La Vérendrye, la découverte des Montagnes Rocheuses était un événement, un triomphe pour ainsi dire, mais les plaintes contre lui ne cessaient point et en apprenant la nouvelle de la course dans le Dakota ces plaintes allaient devenir des accusations. Il descendit à Québec en 1743 après le retour de ses fils et plaida sa cause sans rien gagner. Les instructions de Versailles lui étaient hostiles. Qu'il ait eu, au Canada, des partisans de son système d'exploration pour le simple avantage des connaissances géographiques, c'est possible, mais il n'en avait certainement pas parmi ses équipeurs. Beauharnois et Hocquart étaient hommes à s'intéresser aux découvertes, quelques membres du Conseil Supérieur aussi, peut-être, cependant ils ne pouvaient aider en aucune manière, et, en France, on disait avec raison que la colonie n'avait nul besoin d'agrandir ses territoires, d'autant plus que nos conflits et nos guerres avec les sauvages provenaient toujours des coureurs des bois.

Comme il arrive immanquablement en pareilles circonstances, les gens au guet d'une occasion de faire fortune s'entendaient pour mettre la main sur ce pays de fourrures devenu accessible. L'état de banqueroute de La Vérendrye offrait une chance qu'ils travaillaient à faire tourner à leur avantage. Nouveaux bailleurs de fonds et nouveaux chefs de postes étaient prêts à se mettre en mouvement. L'entreprise échappait à la société qui l'avait conçue et exécutée depuis dix ans. La Vérendrye donna sa démission, restant en face de ses dettes. Ses fils passèrent à l'emploi des nouveaux maîtres.

Son successeur, M. Charles-Joseph Fleurimont de Noyelles, né en France, officier militaire, homme recommandable, sans expérience de l'Ouest, partit aussitôt pour ces régions et n'y fut pas longtemps avant de s'apercevoir qu'avec du secours le plan très vaste du découvreur pouvait développer un commerce des plus profitables. M. de Beauharnois, ensuite M. de la Galissonnière qui le remplaça, recommencèrent à solliciter auprès des ministres, mais, à partir de 1744 nous retombions dans la guerre avec les colonies anglaises et cela a duré seize ans, de sorte que l'administration

se contentait de voir au plus pressé. N'allons pas dire avec Pierre Margry que Versailles se croyait mieux que le Conseil de Québec renseigné sur les besoins du Canada. La belle affaire de se jeter dans les explorations lointaines lorsque l'ennemi est aux portes de nos demeures !

La France, engagée dans une lutte formidable contre les nations allemandes et l'Angleterre, laissait le Canada se débattre tant bien que mal, néanmoins les marchands ne renonçaient point à la traite de l'Ouest.

Les fils de La Vérendrye se dirigèrent au nord vers le haut du lac Winnipeg où personne autre que les sauvages n'avaient encore pénétré. En 1748, ils reconnaissaient la Saskatchewan dont la vallée peut contenir tout un peuple et nourrir celui de l'une de nos grandes provinces. A son embouchure, ils fondèrent le fort Bourbon, près la rivière la Biche. Ils étaient sous les ordres de M. de Noyelles. La même année ils élevèrent le fort Toskayac près la fourche des deux branches de la Saskatchewan et en remontant l'un ou l'autre de ces cours d'eau ils espéraient atteindre les Montagnes Rocheuses plus à l'ouest que par le Dakota.

Cette année La Vérendrye reçut le grade de capitaine avec la croix de Saint-Louis et on le pria de reprendre la direction de la traite du Nord-Ouest où de Noyelles se trouvait dépaysé, même après une quarantaine de mois d'expérience. De fait, c'était une besogne qui n'était possible qu'aux Canadiens, aussi voit-on Le Gardeur, La Corne, Niverville appelés bientôt à s'en aller prendre le commandement des postes et des affaires en général au delà du lac Supérieur, tandis que Le Gardeur et de Bonne établissaient (1754) un fort au saut Sainte-Marie. Tous Canadiens. Le Gardeur était en chef.

En dépit de ses soixante-trois ans, La Vérendrye s'était employé avec ardeur aux préparatifs d'une campagne dans le Nord-Ouest, mais son courage céda devant la maladie. L'automne de 1749, au lieu de se mettre en route selon ses calculs, il mourut à Montréal, échappant, par là même, au régime de pillage et de rapine que le nouvel intendant Bigot allait inaugurer.

C'est donc Le Gardeur de Saint-Pierre qui entra comme chef de l'entreprise, remplaçant de Noyelles.

Peter Kalm, savant suédois, ami de la Galissonnière, qui visita notre colonie durant les deux dernières années de La Vérendrye et eut occasion de conférer avec lui sur les contrées qu'il avait découvertes, raconte qu'on y voyait des blocs de pierre superposés les uns sur les autres par la main des hommes, et couverts d'écritures étranges. Un de ces blocs fut envoyé à Paris. Il portait des caractères qu'on supposait tartares, ce qui fortifia la croyance déjà reçue qu'une immigration de la Tartarie aurait eu lieu dans ces régions à une date très éloignée, car les sauvages n'en savaient rien.

Le Père de Smet, missionnaire jésuite, disait en 1845: "Dans une époque qui, selon toute probabilité, n'est pas loin de nous, lorsque l'industrie, les sciences et les arts (le commerce aussi) pénètreront dans les mille et mille vallées des Montagnes Rocheuses, vallées qui se présentent, si j'ose m'exprimer ainsi, comme autant de veines capables de faire circuler la vie dans un corps bien robuste, bien étendu et bien vaste, ce pays deviendra très important. Le climat y est délicieux. Le froid et la chaleur n'y sont pas excessifs. Les neiges y disparaissent absorbées par l'air à mesure qu'elles tombent. La vallée récompenserait au centuple la main laborieuse qui travaillerait son sol. Des troupeaux innombrables d'animaux trouveraient toute l'année leur nourriture dans les pâturages où les fontaines et les sources entretiennent la fraîcheur et l'abondance. Les coteaux et les pentes des Montagnes Rocheuses sont, en général, garnis de forêts inépuisables qui dominent le pays — l'épinette, le cèdre et le cyprès. La main industrieuse et habile de l'homme civilisé en ferait un petit paradis terrestre. Au pied des montagnes du Portage se trouve un immense plateau très élevé qui offrirait, dans les pays populeux, un site magnifique pour la construction d'une grande ville. Les montagnes qui l'entourent sont majestueuses et pittoresques. De leurs cîmes d'innombrables petits ruisseaux descendent dans la plaine et l'arrosent dans toute son étendue. Les puits et les carrières y sont inépuisables. Des monceaux de charbon de terre, que j'ai vus le long du rivage, indiquent que ce précieux métal ne manque pas. En d'autres endroits, le plomb est si abondant qu'il s'y trouve en morceaux à la surface du sol même et d'une qualité si belle qu'il n'y a pas de doute qu'il ne soit mêlé avec une certaine quantité d'argent."

Quelques années plus tard, Monseigneur Taché écrivait à son tour: "A côté des grandes et sauvages beautés qu'offre l'aspect des Montagnes-Rocheuses, l'auteur de la création s'est plu à étaler le luxe si attrayant des plaines de la Siskatchewan (1). Après avoir traversé le désert, après s'être éloigné à une si grande distance des pays civilisés, on s'étonne de trouver à l'extrémité de l'ouest tant de si magnifiques terres. Les terrains houilliers que traversent les différentes branches de la Siskatchewan sont une grande source de richesse et favoriseront la colonisation de cette vallée où la nature a multiplié des sites d'une beauté qui défie ce qu'il y a de plus remarquable au monde en ce genre.

"Du fort Garry jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses s'étendent sur un parcours de plus de mille milles des plaines en général assez fertiles. Je ne parle point de la partie située plus au nord et que la Siskatchewan traverse en tous sens par ses nombreux méandres et ses tributaires."

(1) Il écrit: *Siskatchewan*. Les sauvages disent: *Risiskatchewan*.

Du fort Garry au lac Supérieur, par la route d'eau dont La Vérendrye a fait usage le pays est loin d'être abrupt et sauvage comme l'a dit sir George Simpson. Mgr Taché observe mieux : "Nous avons passé à travers des forêts d'érable, de chêne, de bouleau, etc., et plus d'un endroit nous rappelait la richesse des scènes pittoresques de l'Angleterre. On ne saurait traverser ces belles vallées sans croire qu'elles sont appelées à devenir le séjour des hommes civilisés où paîtront des troupeaux, où s'élèveront des églises, des écoles, etc."

Nous avons cinquante témoignages semblables. La Vérendrye et ses fils nous ont donné un second Canada.

Benjamin SULTE



L'EMPIRE COLONIAL DE LA FRANCE

Pour bien juger des questions qui intéressent l'avenir d'un peuple, il faut les envisager dans leurs grandes lignes et avec un certain recul.

On peut ainsi se rendre compte que la politique coloniale de la France a évolué de la périphérie au centre, du Canada et des Indes vers l'Afrique, et qu'elle semble aujourd'hui parvenue à son point d'aboutissement définitif.

Si on matérialisait cette évolution sur une planisphère, en teintant, par exemple, en vert, l'empire colonial français — celui des dix-septième et dix-huitième siècles, celui qu'avaient construit des hommes d'Etat comme Richelieu et Colbert et des hommes d'action comme Champlain, Cuvelier de La Salle, Montcalm en Amérique du Nord, Dumas, Dupleix, La Bourdonnais aux Indes, — et en rouge, l'empire colonial actuel, — celui que les Bugeaud, les Faidherbe, les Jules Ferry ont donné à la France, — on verrait que si la politique coloniale a suivi des voies très différentes au dix-septième et dix-huitième siècles, puis au dix-neuvième siècle, elle a cependant abouti, dans les deux cas, à doter la France du plus magnifique empire qu'une grande nation puisse ambitionner.

Et cela détruit tout de suite une légende qu'on a trop facilement accréditée: à savoir que le peuple français n'est pas colonisateur.

Pas colonisateur, ce peuple qui, au début du dix-huitième siècle, avait réalisé un domaine colonial qu'aucune autre nation au monde ne pouvait de très loin égaler, et qui, après l'avoir radicalement perdu en a, un siècle après, reconstruit un autre non moins grand et plus solide. Pas colonicateur, ce peuple qui a laissé dans ses anciennes possessions une empreinte et des attaches tellement profondes que des millions de Canadiens parlent encore sa langue et ont pour devise: "Nous devons à l'Angleterre le loyalisme, mais à la France l'amour" ! Pas colonisateur, ce peuple dont les sujets indigènes, malgré la plus active propagande depuis longtemps menée par l'Allemagne, sont venus par centaines de mille défendre son drapeau !

Il l'est, au contraire, plus qu'aucun autre; car en même temps qu'il

améliore la situation matérielle et le bien-être des sujets qu'il conquiert, il leur inspire des sentiments de confiance et d'affection qu'on ne trouve, au même degré, nulle part ailleurs.

Mais une autre leçon se dégage de ce sommaire examen.

Si en 1763 la France a perdu son premier empire colonial, c'est que Louis XV et Fleury avaient laissé péricliter notre flotte; si Bonaparte n'a pu trouver le chemin des Indes par l'Egypte, ni plus tard, comme empereur, reprendre cette grande pensée par la manoeuvre de Boulogne, c'est qu'à deux reprises la maîtrise des mers lui a fait défaut.

Aboukir et Trafalgar ont en réalité paralysé ses victoires sur le continent.

Aujourd'hui les luttes des flottes de guerre ont pris fin, celles des flottes marchandes continuent.

Virtuellement, les colonies pourraient fournir bien au delà de nos besoins; à l'exception du charbon, toutes les matières premières et tous les produits alimentaires: céréales, vin, huile d'olive, moutons, minerais de fer, phosphates et bientôt pétroles de l'Afrique du Nord; arachides, coprah, caoutchouc, coton, cuirs et boeufs de l'Afrique orientale et équatoriale; riz et coton de l'Indo-Chine et de Madagascar; sucre, rhum, vanille, café, cacao des autres colonies; bois de toutes provenances, et par-dessus tout cela, des hommes !

En fait, elles ont donné, au cours de la guerre, tant en travailleurs qu'en combattants, bien près d'un million d'hommes — exactement 918,000 — et, en produits de toutes sortes, 19,000,000 de quintaux achetés par l'Etat, sans compter les transactions particulières.

En fait encore, — ce qu'on ne sait pas assez — le chiffre de leur commerce extérieur est passé en 15 ans, de 1898 à 1913, dernière année des évolutions normales, de 1 à 3 milliards. Il a atteint 5 millards en 1918, ayant triplé pour l'Afrique du Nord, quadruplé pour l'Indo-Chine, sextuplé pour Madagascar, décuplé pour le Sénégal.

Quelle nation peut offrir un plus merveilleux gage de confiance et de crédit !

On peut affirmer que si la production des colonies pouvait atteindre, non pas son maximum, mais simplement un taux moyen de rendement, elle libérerait de la presque totalité des achats français à l'étranger et, en tout cas, permettrait de faire prédominer le chiffre des exportations sur celui des importations. Ce serait la Victoire économique de la France.

Cette production cependant, bien qu'en progrès constant, reste très au-dessous de ce qu'elle devrait être, par manque de moyens de transports suffisants. Pour la même raison, plus de la moitié prend le chemin de l'étranger: et ce qui vient en France n'emprunte pas, pour les trois quarts, de bateaux français.

En Algérie, par exemple, les bateaux français avant la guerre transportaient environ 2 millions de tonnes et les bateaux étrangers 7 millions.

Bien plus, la France achetait à Hambourg des bois qui avaient été importés de notre Afrique équatoriale; et en Amérique, des viandes frigorifiées et du coton provenant de Madagascar et d'Indo-Chine. Globalement, la France payait 7½ milliards d'importations étrangères et seulement 1,600,000 francs d'importations de ses colonies.

Pendant la guerre l'excédent des importations sur les exportations a dépassé 20 milliards. Il est, depuis un an, en voie de s'abaisser, mais il atteindra certainement encore 12 à 13 milliards. Il menacera même de se stabiliser à ce chiffre si on ne se hâte de résoudre le problème colonial dont les deux termes: "produire et transporter", sont étroitement corollaires et dépendants.

Entre l'Angleterre et nous, la lutte économique est trop âpre. Si on veut savoir comment nos alliés la mènent, il suffit de consulter les statistiques que vient de publier le *Lloyd Register of Shipping* sur les navires de commerce mis en construction dans les différentes nations, pendant le troisième trimestre de 1920.

On y verra que l'Angleterre a mis en construction 3,731,098 tonnes, et la France 292,608 seulement.

Dans l'ensemble, d'ailleurs, le chiffre des constructions de tous les pays réunis est deux fois supérieur à celui d'avant la guerre.

Le trafic mondial sera donc bien assuré, mais le trafic français resterait tributaire de l'étranger. C'est dire que, pendant la paix, la France paierait une dîme énorme, et qu'en cas de guerre, elle serait à sa discrétion.

La France connaît aujourd'hui les données du problème, et elle entend le résoudre à son profit.

L. R.



DANS L'OUEST ET A ONTARIO: — QUELQUES NOMS GEOGRAPHIQUES

Biche (Lac La) — Situé dans la Saskatchewan. Il mesure 25 milles de long et 12 milles de largeur. C'est une véritable mer intérieure. Au milieu se trouvent six îles dont la plus grande a 3½ milles de longueur. Les bords du lac sont pittoresques, couverts de bois entremêlés de belles prairies. L'eau est très limpide et douce. Il y a beaucoup de poissons: le "poisson blanc"; un autre poisson appelé *turlibi* et qui ressemble au poisson blanc; du doré, de la carpe et du brochet.

Au sud du lac, il y a une "mission" établie depuis 1853.

Bison (Lac au) — Situé à environ 7 ou 8 milles d'Alin, station de chemin de fer sur l'embranchement Lacombe. Sa forme est irrégulière, sa longueur d'environ 26 milles et sa largeur de 12 milles; il renferme une douzaine d'îles d'une assez bonne étendue. Sa plus grande profondeur est de 43 pieds. On y trouve du poisson en abondance; les principaux sont: le brochet, le sucet, la laquèche, la lingue, le véron et la perche; on dit même qu'il y a aussi du maskinongé. Le lac au Bison est relié à la rivière du Daim-Rouge.

Blanc (Lac) — Situé à 3 ou 4 milles de Forget, station de chemin de fer sur l'embranchement d'Arcola du Pacifique Canadien. Il se trouve au milieu d'une plaine et est d'une assez grande étendue. Nul arbre ne l'entoure et il n'y a pas de poissons. Ses eaux sont tellement froides qu'un baigneur fut, dit-on, saisi de crampes et qu'il y périt. Ce lac qui est alimenté par des sources n'a ni affluent, ni décharge.

Buttes du castor (Lac des) — Situé dans l'Alberta, à environ 50 milles à l'est de la ville de Strathcona. Sa longueur est de 25 milles du nord au sud et sa largeur de 10 milles. L'on peut s'y rendre par voie de Chipman qui est une gare de chemin de fer Canadian Northern.

Il est, d'après M. Andrew Halkett, naturaliste, peu profond et boueux. Il renferme du brochet.

Clair (Lac) — A 13½ milles de Claresholm et à 9 milles de Staveley, station de chemin de fer. Sa longueur est d'environ 3 milles et sa largeur trois quarts de mille. Il repose sur un fond parsemé de pierres, de gravier et d'herbages. Ce lac est fréquenté par de nombreux oiseaux aquatiques.

Cooking (Lac) — A 25 milles d'Edmonton par voie de Strathcona. Il est relié au Lac Hastings par une crique, et mesure environ 10 milles de longueur sur 3 ou 4 milles de largeur. Ce lac est peuplé de brochets et de sucets, et constitue un endroit de villégiature.

Dauphin (Lac) — C'est le bassin de drainage d'une grande région de la province de Manitoba qui se colonise rapidement. Sa superficie est de 200 milles carrés.

Dernière montagne (Lac de la) — Appelé aussi Lac Long, il s'étend, dit le naturaliste Halkett (1909), sur toute la province de la Saskatchewan, au sud de Prince-Albert. Il est très allongé; sa longueur est d'environ 60 milles et sa largeur de 4 milles. Sa plus grande profondeur est de 80 pieds. Ses eaux renferment du poisson blanc, du turlibi, du brochet, du sucet, du poisson-bison, du doré, de la perche et de la lingue. De nombreux oiseaux aquatiques, tels que canards sauvages, oies, cygnes, plongeons, pélicans; des oiseaux de côte, tels que grues, hérons, mouettes, hirondelles fréquentent les parages de ce lac. Il renferme aussi des écrévisses, des escargots, quelques moules. Ce beau lac est situé à environ 10 milles de Lumsden, station de chemin de fer du Pacifique Canadien.

Fairford — Situé, d'après P.-H.-A. Bélanger, a. g. (1910), sur les deux côtés de la rivière Fairford qui constitue la grande décharge des lacs Winnipegosis et Manitoba et la baie du lac Winnipeg. Ce village est occupé en grande partie par des Métis qui vivent de chasse et de pêche.

Hannah (Baie) — Cette baie fait suite à la baie James et la baie de Rupert. Elle reçoit les eaux de la rivière Harricana ou Hannah. L'explorateur O'Sullivan (1905) dit que c'est une nappe d'eau de superbe apparence à marée haute; mais à marée basse, son aspect est déplorable: ce n'est que de la vase à perte de vue. Il ne se trouve dans cette baie, pas même du côté d'Ontario, aucun port pour les navires océaniques. La longueur de cette baie a été estimée par M. A.-P. Low (1888) à 15 milles et la profondeur à 30 milles.

Lacombe (Lac) — Situé à moins d'un mille de la voie du chemin de fer Canadien Pacifique, et à moins de 3 milles de la gare de Lacombe. Sa longueur est d'environ 2 milles sur un mille et demi de largeur,

et sa profondeur de 15 à 20 pieds au plus. Il est bordé de peupliers, de sapin, de baume de giléad. On a voulu par ce nom perpétuer le souvenir du regretté P. Lacombe.

Lajoie (Lac) — C'est le naturaliste A. Halkett qui a donné en 1909 le nom à ce lac en l'honneur de A. Lajoie dont la propriété borde ce lac. Il est situé à environ 10 milles de Pincher, mesure trois quarts de mille de long et un demi-mille de large. L'eau est limpide, mais dépourvue de poisson.

Lee (Lac) — A environ 4 milles du village de Lundbuk, station de la section de Lethbridge. C'est, dit le naturaliste A. Halkett (1909), un beau lac aux eaux limpides, pittoresquement couché au pied des collines. Il est long, étroit et sinueux; sa longueur est d'environ un mille et sa largeur variable. Il renferme quelques îlots pittoresques.

Le Pas — Petite ville de la province de Saskatchewan, dans le diocèse de Keewatin. Elle est devenue depuis 1910 le siège d'un nouvel évêché. La population de Le Pas s'est augmentée fortement au cours des récentes années, par suite de la construction de la voie ferrée du Canadian-Northern et par l'exploitation des ressources forestières abondantes dans la région. Une ou plusieurs tentatives ont été faites pour débaptiser cet endroit et lui donner une forme anglaise "The Pass", mais elles n'ont pas réussi et il faut espérer qu'elles ne réussiront pas. Au reste, la ville est peuplée pour moitié de Canadiens-Français.

Makwa (Lac) — Situé à 11 milles du lac Ministikwan. C'est ici, raconte Saint-Cyr, A.G. (1910), que Gros-Ours et sa bande de braves se retranchèrent durant l'insurrection de 1835 et qu'ils rencontrèrent la troupe du général Middleton. Ce lac qui est très irrégulier est divisé en deux parties inégales par une île bien boisée. Il est rempli de poisson blanc et de "tuladi".

Mimistic (Lac) — Mimistic veut dire "île" dans le langage des Cris et c'est pour cela qu'on l'appelle également "le lac des îles". Il est pittoresquement parsemé d'îlots et est le refuge d'innombrables espèces d'oiseaux.

Mouettes (Lac aux) — A 9 milles environ de Lacombe. C'est un lieu de villégiature, dit M. A. Halkett, naturaliste (1909), et la grève est la plus belle de tous les lacs de l'Alberta. Ses eaux contiennent 4 variétés de poissons différents: la lotte, le sucet, le brochet et l'épinoche.

Ours blanc (Lac de l') — Le naturaliste A. Halkett décrit ce lac comme étant magnifique. Il est situé à environ 10 milles de Carlyle, une ville prospère sur la rive d'Arcola, et de la Montagne l'Orignal,

station du chemin de fer Pacifique Canadien. Sa longueur est d'environ 4 milles, et sa largeur de 2 milles, avec une profondeur de 60 pieds. On y trouve du brochet, de la perche et du sucet. Les bords sont boisés de tremble et de bouleau.

Petit Esclave (Rivière) — Dans le comté d'Edmonton, province d'Alberta. Ce cours d'eau de 60 milles de long et d'une largeur de 300 à 600 pieds, est le débouché du Lac Petit Esclave *(Lesser Slave).* Il se jette dans l'Athabaska, à 90 milles à l'ouest d'Athabaska Landing. Le gouvernement a fait faire des travaux, afin de permettre la navigation des bateaux portant le fret des colons du Lac Petit Esclave et de la région de la rivière de la Paix et de tout le nord jusqu'à l'océan.

Pigeons (Lac aux) — A 33 milles de distance de la ville de Wetaskiwin. Il a 12 milles de longueur sur 7 de largeur, sa plus grande profondeur étant de 45 pieds. Il est entouré de peupliers et de sapins et orné de plantes aquatiques. On y prend du poisson blanc.

Pine Creek — Petit établissement placé sur la rive ouest du lac Winnipegosis, dans le voisinage d'une réserve de sauvages. Ce sont des Métis qui l'habitent.

Profond (Lac) — A 9 milles environ d'Indian-Head, sur la ligne principale du chemin de fer Pacifique Canadien. Il a 3 ou 4 milles de long et environ un quart de mille de large ; en certains endroits il est rocheux, en d'autres il devient brusquement profond. Un filet d'eau lui servant de décharge le relie au Lac Qu'Appelle.

Renne (Lac du) — Situé dans l'Alberta. Sa circonférence est d'environ 30 milles. Le brochet, le turlibi et la perche abondent dans ce lac. Il y a aussi du poisson blanc.

Rouge (Rivière) — Dans la province du Manitoba. Cette rivière, connue sous le nom de Rivière Rouge du Nord, est formée par la jonction des rivières Queue de Loutre et Bois de Sioux, dans l'Etat du Minnesota, latitude 45°, 15", longitude 96°, 70", — la rivière de la Queue de Loutre ayant sa source dans une région de lacs dans les comtés de la Queue de Loutre, à l'est de Breckenridge ; la rivière Bois de Sioux ayant la sienne dans le lac Traverse, au sud de Breckenridge. De ce dernier endroit, la rivière coule en général presque franc nord et se déverse dans le lac Winnipeg, à une distance d'environ 598 milles de la frontière. L'embouchure de la Rivière Rouge se trouve à 45 milles nord-est de la ville de Winnipeg et à 20 milles de la ville de Selkirk-Ouest. A 17 milles en aval de la ville de Selkirk, la rivière se divise en trois branches connues sous les noms de chenaux de l'est, du centre et de l'ouest. La Rivière Rouge suit un cours de 665 milles, dont 525 sont dans les Etats-Unis.

Selkirk-Ouest — Cette ville de la province du Manitoba est la tête de navigation pour les bateaux du lac Winnipeg, et elle est raccordée aux réseaux de chemin de fer de Winnipeg par un embranchement du Pacifique-Canadien long de 23 milles.

St-George — Colonie canadienne-française située (Rapport Bélanger, a. g., 1910) sur les deux côtés de la rivière Winnipeg, à quelques milles de son embouchure. Les Canadiens-Français sont venus ici, il y a une vingtaine d'années, et ont réussi, par leur travail, à se créer de bonnes fermes.

Wabamum, ou de la Baleine blanche (Lac) — Situé à environ 25 milles de Stoney-Plains qui est le terminus de l'embranchement du même nom, division du chemin de fer Canadian-Northern. C'est un lac remarquable, dit le naturaliste A. Halkett (1910) ; il est très grand, très pittoresque et entouré d'herbes marines bien fournies. C'est un véritable "aquarium naturel" des mollusques, dont plusieurs milliers sont cachés avec leurs masses d'oeufs. Ce lac est peuplé de poisson blanc, dont la pêche constitue une fructueuse industrie. Il a un débouché dans la rivière Saskatchewan.

E. R.



LE DETROIT DE BELLE-ISLE

Embouchure du golfe Saint-Laurent au nord ; ses courants

Le projet, à l'état théorique, d'un barrage du détroit de Belle-Isle, occupe spasmodiquement, il est vrai, mais aussi très sérieusement l'attention depuis au moins un quart de siècle.

D'aucuns espèrent vivement, d'autres entrevoient avec conviction, dans l'exécution du projet, une protection efficace contre les baquises du nord qui, alors, s'en iraient vers quelques pays comme la Norvège, ce qui, comme conséquence, devrait déterminer un adoucissement extraordinaire du climat sur une vaste étendue de pays et, comme action réflexe, favoriser singulièrement la colonisation et l'agriculture.

Après une accalmie, la question est remise à neuf sur le tapis dans le monde géographique et économique.

Les documents sur le compte du détroit de Belle-Isle ne sont pas nombreux. Cependant nous ne serions pas surpris d'apprendre que certaines gens sur la côte nord du Saint-Laurent, ont des cahiers de notes sur les marées, les courants, le mouvement des glaces, leur effet sur la température, suivant leur rapprochement ou éloignement des côtes, sur la direction dominante des vents, etc.

Ces personnes n'ont qu'un moyen de sauver leurs manuscrits : c'est de les publier. La Société de géographie de Québec leur offre l'hospitalité dans son bulletin.

Quant à la littérature officielle ès-matière, si elle n'est pas encore très étendue, elle se fait plus abondante et plus précise, et c'est merci à elle, si nous sommes en mesure aujourd'hui de causer du détroit de Belle-

Isle, et nous en sommes redevable à la parfaite obligeance de M. W. Bell Dawson, d'Ottawa, ingénieur civil, docteur ès-science, membre de la Société des Ingénieurs de ponts et chaussées de France, et surintendant du service d'explorations des marées et courants du Canada.

M. Dawson a bien voulu mettre à notre disposition, deux brochures, texte anglais, l'une traitant des courants du détroit de Belle-Isle, au cours des saisons de 1894 et 1906, et l'autre donnant les tableaux des marées sur les côtes du Canada à l'est, y compris naturellement le détroit (pages 60 et 61 de la brochure) pour 1920.

Il a eu aussi la complaisance d'y ajouter un article de lui, sur les conditions du détroit, article qui est un résumé des observations qu'il a faites lui-même sur place durant deux saisons.

Nous en offrons à nos lecteurs une traduction aussi fidèle que possible. Voici ce que dit M. Dawson sous le titre de *Courants du détroit de Belle-Isle. Entrée du Golfe Saint-Laurent du côté Nord.*

"Le détroit de Belle-Isle qui relie de Golfe Saint-Laurent à l'Atlantique, au nord de Terreneuve, est de grande importance pour la navigation, puisque d'après un grand cercle, partant du lac Erié, contournant la vallée du Saint-Laurent et traversant l'Atlantique, jusqu'à Londres, en Angleterre, ce cercle se trouve à passer droit à travers le détroit.

"Il est donc sur la ligne de navigation la plus directe qui soit entre Montréal, Québec et la Grande-Bretagne. On a en conséquence cru devoir étudier la nature de ses courants, et de ses glaces dès 1894, aussitôt que le service d'exploration des Marées et Courants a été organisé.

"Il est difficile de s'expliquer pourquoi l'on a mis tant d'années à se rendre compte des faits qui ont été mis à jour.

"Dès même 1854, un officier du gouvernement de Terreneuve, faisait l'examen du caractère des courants du détroit et en rédigeait un rapport exact ; cependant, ce rapport ne fut pas publié ; ce ne fut que plus tard qu'il parut dans les rapports de la Commission d'exploration des marées.

Quant au projet que l'on discute en ce moment d'un barrage du détroit, on peut assurer qu'en somme, il ne s'appuie que sur une conception erronée des faits. Le courant du détroit est à la merci des marées et pratiquement, il y a parité d'écoulement entre le flux et le reflux d'une marée. Ceci a été démontré par l'examen minutieux que la Commission d'exploration a fait des conditions du détroit en 1894, et a plus complètement établi encore en 1906, au moyen d'expériences sous la conduite personnelle du surintendant de la Commission d'exploration.

"Le bateau à vapeur qui servit à ces expériences, pourvu qu'il était

d'appareils d'ancrage à eau profonde, pouvait rester à l'ancre plusieurs jours de suite, quelque fût l'endroit du détroit. Ce bateau était outillé de maréographes qui, au moyen de l'électricité, enrégistraient sans arrêt, jour et nuit, les courants, leur vélocité et leurs directions. Il y avait aussi à bord des instruments servant à vérifier les courants du fond, et, au moyen d'un anémomètre et d'autres instruments employés dans les observations météorologiques, on obtenait l'état de la température.

"Le détroit mesure entre 10 et 16 milles de largeur, sur une étendue de 50 milles, après quoi il s'élargit brusquement de chaque côté. Dans son endroit le plus étroit, la profondeur de l'eau n'excède pas 35 brasses (environ 210 pieds) d'un bord à l'autre.

"On a constaté que le courant, à son état normal, change régulièrement toutes les six heures avec la marée, tout comme les autres cours d'eau soumis à l'action des marées. Parfois, le volume d'eau se fait plus abondant, dans une direction que dans l'autre, et il est possible que cette précipitation se fasse, sans intermittence, durant deux ou trois jours consécutifs avec comme rapidité, une variante qui coincide soit avec le montant, soit avec le déclin de la marée, c'est-à-dire que cette précipitation plus continue s'opère tantôt vers le golfe Saint-Laurent, au montant, tantôt du côté de l'Atlantique, au baissant. D'après les observations enrégistrées pendant toute la saison, depuis juin jusqu'à septembre, il est établi qu'en somme, le débit reste à peu près le même ; cependant, au cours de toute une année, il peut aussi arriver que le flot qui entre, accuse un excédant de débit au bénéfice du Golfe Saint-Laurent.

Un rapport publié originairement en 1895 par la Commission d'exploration hydrographique, sous le titre de *Les courants du détroit de Belle-Isle,* renferme une description complète de la nature du détroit. Il en existe une autre édition publiée en 1907, qui contient des renseignements encore plus détaillés. Dans ce rapport, des diagrammes indiquent la concordance qui existe entre les volte-face du courant dans son état normal et le flux et reflux de la marée, tel qu'enregistré par une jauge marégraphique à la baie Forteau dans le détroit.

"L'action du vent sur le courant y est aussi entièrement traitée, attendu qu'il imprime à la surface de l'eau une poussée en sens contraire du mouvement régulier d'entrée ou de sortie de la masse d'eau actionnée par le courant du fond. De plus on y donne un état complet de la température de l'eau, à partir de la surface jusqu'au fond de la mer, au cours des mois d'été.

"Il est évident, d'après l'état de choses que l'on rencontre dans le détroit de Belle-Isle, qu'il n'y a pas d'infiltrations continues d'eau glacée

provenant du courant du Labrador, dans le golfe Saint-Laurent, et qu'un barrage aurait pour objet d'empêcher.

"Ce que l'on s'explique difficilement, c'est la persistance de l'idée que l'on a de l'existence de cet épanchement d'eau glacée, en face des renseignements de toute exactitude publiés depuis vingt-cinq ans dans les rapports du gouvernement canadien. Cette idée erronnée est au moins disparue des cercles maritimes, vu que l'on a pris la peine de porter à la connaissance des navigateurs les faits exacts.

En effet, de suite, en décembre 1895, parut un "Avis aux Marins" exposant tous les faits que l'on avait vérifiés ; autrement, la fausse opinion que l'on avait de la direction du courant dans un détroit de l'importance de celui de Belle-Isle, pouvait par un temps de brume être la cause d'une erreur de manoeuvre et amener un accident.

"La seule explication que l'on puisse donner de la croyance à ce courant constant qui s'opèrerait à travers le détroit, c'est qu'elle a pu naître d'observations passagères du mouvement des glaces. Après avoir dépassé l'extrémité du détroit de Belle-Isle du côté de l'Atlantique, nombre de banquises sont entrainées vers le sud, sous l'impulsion du courant du Labrador, et, à la marée montante, ou au moment où le courant s'affirme vigoureusement au jusant, quelques-unes des plus petites banquises se trouvent emportées vers le golfe, et finissent pour la plupart par aller s'échouer sur les rivages du détroit ou au delà de sa limite à l'intérieur, et se brisent ; de sorte qu'il en est peu qui reviennent à la mer.

"C'est ainsi que la masse d'eau manifeste son allure au montant de la marée et non à son déclin. Un observateur peut donc être induit en erreur, si, au lieu de séjourner quelque temps dans le détroit, il ne fait qu'y passer.

"Il est aussi de fait qu'au printemps, à bonne heure, ces glaces erratiques qui viennent de régions du nord, peuvent s'introduire dans le détroit, au retour du courant vers l'intérieur, mais le courant de sortie emporte toutes les glaces du détroit et le fait libre.

"Ce qui a pu contribuer à ancrer davantage l'erreur dans les esprits, c'est qu'au montant le courant du détroit est parfaitement visible par suite du mouvement des glaces, tandis que celui de retour vers l'Atlantique, n'offre rien de semblable.

Il est tout de même à espérer que d'autres que des marins étudieront avec soin les tenants et aboutissants du détroit de Belle-Isle, pleinement décrits qu'ils sont dans les rapports susmentionnés, avant que l'on fasse des plans pour l'exécution d'une entreprise aussi coûteuse que le barrage du détroit de Belle-Isle".

N. L.



AU BRESIL

Parmi les Etats de cet immense pays, il en est un du nom de Para ou Grâo Para, dont la capitale est Belem ou plus généralement connue sous le nom de Para. Cette ville est sise à ce que l'on appelle l'entrée de l'Amazone.

L'Etat a une population d'environ 330,000 habitants; sa capitale a à peu près une centaine de mille âmes.

L'Etat de Para est arrosé par plusieurs grands cours d'eau: l'Amazone, le Tapajaz, le Xingu et le Tocantin. L'Amazone ou le Maragnon est le plus grand fleuve du monde. Il se jette dons l'Atlantique après un cours de 6,420 kilomètres (1,605 milles ou 535 lieues) à travers d'immenses forêts vierges.

Le pays qu'il arrose n'a pas encore donné la plénitude de ses ressources au point de vue industriel et commercial, tout comme le territoire au nord et au sud-est du Saint-Laurent, surtout en aval de Québec.

Pourtant, ce ne sont pas les produits naturels qui manquent sur les rives de l'Amazone et de ses tributaires: bois de charpente et d'ébénisterie, minéraux aussi variés qu'abondants et précieux, caoutchouc, dont Para a été jusqu'ci le principal marché, charbon, fruits, végétaux dont bon nombre des plus délicieux sont inconnus dans l'Amérique Septentrionale.

Comme la pensée d'ordinaire précède l'action et en est la cause déterminante, les citoyens de Para se sont mis à réfléchir, en analysant leurs ressources. Il vient d'en résulter que, ne comptant pas sur autrui, ils se sont décidés d'agir. Ils se sont réunis, ont mis la main dans leur gousset et ont organisé une expédition qui est partie en reconnaissance

à travers le pays, établir le circuit de certains produits et fonder des industries.

Ce mouvement implique un grand essor pour la ville de Para qui s'est mise en train d'équiper son port de quais, de jetées, d'entrepôts et d'élévateurs pour faire face aux futures et nouvelles exigences commerciales. C'est d'une indéniable logique : les citoyens de Para, tout comme des propriétaires bien avisés, s'occupent d'abord de leur maison et de la rendre hautement utile, bien aménagée et tout-à-fait désirable dans l'économie générale.

Voilà comment on fait les villes importantes et prospères. N'y a-t-il pas là un exemple à suivre ?

La ville de Québec ne commande-t-elle pas, avec l'un des plus beaux ports du monde, un vaste pays au nord jusqu'au Labrador et au sud jusqu'aux confins de la Gaspésie sur les bords de l'Atlantique, domaine précieux comme bois, pêcheries, minéraux et agriculture, que le Nord-Ouest accaparant l'attention publique, a condamné à une négligence injustifiable de la part des gouvernants, plus politicards qu'hommes d'Etat ?

N. L.



LE GRAND CAGNON DE L'ARIZONA

Le ministère de l'Intérieur à Washington vient de prendre sous son contrôle l'administration du grand cagnon de l'Arizona ; c'est-à-dire que le service des grands parcs nationaux américains s'augmente d'une unité.

Originairement le cagnon était une réserve forestière, reconnue comme telle par proclamation présidentielle, en 1908, qui relevait du ministère de l'Agriculture, sous le titre officiel de "forêt du grand cagnon national". Cette année-là même, tout le district fut proclamé "propriété" nationale, ce qui entraîna la nécessité de faire de la forêt voisine, celle de Tusayon, une réserve à part.

Le nouveau parc va naturellement déterminer, comme tous les autres parcs, entre autres celui de la Yellowstone, l'ouverture de routes et de sentes, la construction de ponts, ponceaux, viaducs, hôtels et chalets, et l'organisation de tout un service administratif en même temps que règlementaire.

Ce parc ne manquera certainement pas de provoquer un notable mouvement de touristes, artistes, naturalistes, parmi lesquels bon nombre de gens en quête de villégiature, tout comme le parc de la Yellowstone et la vallée de Yosemite.

La topographie de ces parcs, situés qu'ils sont plusieurs mille pieds d'altitude au-dessus du niveau de la mer, en rend le séjour éminemment salubre. L'air sec et ozoné qu'on y respire vous révivifie le physique en peu de temps. Les bronchitiques, les asthmatiques et les gens qui souffrent d'une extinction de voix, après un séjour d'à peine une quinzaine, en reviennent tout soulagés, regaillardis et souvent guéris à demeure. Ajou-

tons à la cure d'air l'avantage de prendre des bains d'eau sulfureuse, naturelle, eau tellement chaude qu'il faut absolument l'attiédir. Pour les neurasthéniques, c'est une véritable eau de Jouvence.

Au Canada, jusqu'à présnt, nous avons trois grands parcs: le parc des Laurentides, le parc Algonquin et celui de Banf, dans les Montagnes Rocheuses. Le parc de Banf est celui qui reproduit le plus exactement les traits caractéristiques et les conditions hygiéniques des parcs américains.

A part la cure d'air et des sources d'eau minérale, quelques paysages de sublime beauté s'y rencontrent, à droite et à gauche, devant et derrière, dans cette nature si fantastiquement tourmentée, aux précipices vertigineux, aux pics gigantesques dominant les nues, et d'un point ou un autre desquels il arrive parfois d'apercevoir soudain un troupeau de chevaux, de boeufs ou de moutons paissant paisiblement sur le flanc d'un vaste coteau, à deux ou trois milles de distance, et cela, sans lunettes et assez distinctement pour que l'on puisse en compter exactement le nombre de têtes.

Dans une nature aussi grandiose de taille, le touriste, quelque grand homme qu'il puisse se croire chez lui, reste muet, confondu et se sent pygmée.

N. LEVASSEUR



CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

Les ressources des régions arctiques.—Le parachèvement du chemin de fer de la Baie d'Hudson ouvrirait, prétend-on, un territoire qui, dans 25 ans, remplacerait les grandes prairies de l'Alberta et fournirait au reste du Canada une abondante provision de viandes et de peaux. C'est l'opinion de Vilhjalmur Steffanson, le célèbre explorateur, qui est dans la capitale, pour se préparer à faire l'élevage des rennes sur l'île de Baffin. Il a réussi à prélever un capital suffisant pour son entreprise. L'été prochain, il va faire venir de la Norvège un troupeau d'élevage de ces bêtes. Au dire de l'explorateur, le bison pourrait aussi être élevé dans ces pâturages froids du nord. Toutes les petites îles de la partie septentrionale du Canada, qui ne sont pas trop boisées, feraient des "ranches" superbes. Le district où passera la voie ferrée de la Baie d'Hudson, actuellement en état de construction, est désirable à ces points de vue.

* * *

Les câbles sous-marins.—Il résulte de documents officiels que la Grande-Bretagne exerce le contrôle sur plus de 150,000 milles de câbles, soit sur une longueur supérieure à celle de toutes les autres nations réunies. Les Etats-Unis n'exercent le contrôle que sur un peu plus de 50,000 milles de câbles. Cependant — fait de grande importance — ils disposent des câbles de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, sans censure, sans contrôle, jusqu'à une certaine distance de l'Extrême-Orient.

Les câbles allemands mesuraient 23,500 milles. Le câble transatlantique d'Emden à New-York a été coupé en 1914 par les Anglais, et l'une des extrémités détournée vers Penzance, et l'autre vers Halifax. Le second câble transatlantique allemand fut saisi par les Français en 1914; il relie aujourd'hui New-York à Brest. Les câbles allemands vers l'Afrique et l'Amérique du Sud furent également saisis par les Alliés. Les câbles allemands du Pacifique, spécialement ceux de l'île d'Yap (à l'ouest des Carolines), centre des communications radiotélégraphiques et par câble dans

le Pacifique, occupée actuellement par le Japon, — seront attribués par la Conférence des Communications.

* * *

Population de la nouvelle Autriche.—D'après le recensement opéré le 31 janvier 1920, l'Autriche, dans les limites qui lui ont été assignées par le traité de Saint-Germain, compte un peu plus de 6 millions d'habitants (6,067,430). Ces 6 millions d'habitants se trouvent ainsi répartis dans les sept provinces qui composent le nouvel Etat: Basse-Autriche (avec Vienne), 3,313,155; Styrie, 946,721; Haute-Autriche, 857,234; Tyrol, 306,153; Carinthie (y compris la région soumise à un plébiscite), 297,257; Salzbourg, 213,877; Vorarlberg, 130,033. On a déjà signalé la remarquable disproportion entre la population urbaine et la population rurale existant dans l'Autriche actuelle: le recensement de 1920 apporte à ce sujet des précisions. D'après les résultats de cette opération la population urbaine dans la nouvelle république ne constitue pas moins de 38.44 p. c. de la population totale. Rappelons à ce propos qu'il existe en Danemark une situation à peu près analogue, quoique moins exagérée: Copenhague renferme, en effet, plus de 20 p. c. de la population du royaume. Vienne compte actuellement 1,842,000 habitants; la seconde ville d'Autriche, Graz, 157,600; la troisième, Linz, 93,473; la quatrième, Innsbruck, 55,000. Les autres agglomérations, Salzbourg, Wiener-Neustadt, Saint-Polten, Villach, Baden, Steyr, réunissent de 36,000 à 20,000.

Le recensement de 1920 met en évidence les conséquences de la guerre sur l'effectif de la population. Ainsi, par rapport à 1910, le nombre des habitants dans la nouvelle Autriche a diminué de plus de 227,000 unités, soit de 3 p. c.

* * *

La production du papier au Canada.—Notre pays produit près de 800,000 tonnes de papier à journal, et cette production annuelle tend à monter.

Onze manufactures de papier opèrent au Canada et fournissent une production annuelle de 90,000 tonnes.

Aux Etats-Unis, cette production est de 1,927,986 tonnes.

* * *

Les voies de communication en Mésopotamie.—La grande plaine de Mésopotamie, avec sa superficie de 120,000 milles carrés et sa population clairsemée, comptant environ 2,800,000 âmes, ne possédait pas, avant la guerre, de ports de mer bien équipés. Les moyens de communication inté-

rieure, à part les fleuves Tigre et Euphrate, y étaient rares. Même la navigation de rivière, et particulièrement sur l'Euphrate, était rendue difficile par le manque d'appropriation des voies navigables.

Actuellement, il existe à Bassorah des quais suffisamment praticables, des grues et des raccordements de chemins de fer. Le port, qui a été construit pour faciliter les opérations militaires, reste maintenant à la disposition du commerce.

Il existe en ce moment environ 875 milles de voies de chemin de fer, la plupart à l'écartement d'un mètre. Shargat, Moussoul et Bassorah sont reliés par chemin de fer à Bagdad.

Les routes ont été améliorées de telle façon que la plupart d'entre elles suffisent au trafic des automobiles légères, tandis que quelques autres permettent même l'utilisation de camions automobiles.

Au point de vue des communications, la guerre a donc amené des modifications importantes et utiles en Mésopotamie.

* * *

L'exploitation du canal de Panama.—Du 1er juillet 1919 au 30 juin 1920, il est passé par le canal 2,478 bâtiments de commerce, ce qui représente le volume de trafic le plus important réalisé, l'exercice précédent n'accusant que 2,025 navires et l'exercice précédent fini le 30 juin 1918, 2,130 bâtiments.

Les recettes ont été globalement, en 1919-20, de 8,800,000 dollars, alors que les dépenses se sont élevées à 6,650,000 dollars.

Il est à noter qu'au 1er janvier 1920, l'excédent total des dépenses sur les recettes se traduisait par un déficit de 4,618,990 dollars.

* * *

Nouveaux paquebots géants.—On va mettre en chantier aux Etats-Unis deux paquebots qui pourront traverser l'Atlantique en quatre jours, de Montauk-Point (Long-Island) à Plymouth. Ils auront 305 mètres de longueur, 10m65 de tirant d'eau, un tonnage de 55,000 tonnes, et ils pourront filer 30 noeuds sous l'impulsion de quatre machines d'une puissance totale de 110,000 chevaux. Ils seront aménagés pour transporter 4,000 personnes, dont 3,000 passagers.

Par leurs dimensions, ces nouveaux paquebots seront bien, selon la formule chère aux Américains, "the biggest in the world", car le *Vaterland,* dont les Allemands étaient si fiers et qui est devenu américain sous le nom de *Leviathan,* n'a "que" 274m30 de long; l'*Aquitania,* lancé en 1914, 264m55; l'*Olympic,* 259m70.

Les deux nouvelles unités, construites et armées sous la surveillance

du "Navy Department", en partie sinon en totalité aux frais de l'Etat, seront classées en temps de guerre parmi les croiseurs auxiliaires.

* * *

Le développement de la Californie.—En 1850, écrit le *Boston Transcript,* quand la Californie est entrée dans l'Union américaine, sa population n'était que de 92,600 habitants. En 1860, elle en comptait 379,000, dont 57,000 à San Francisco; depuis lors, le renouvellement de l'Etat a été si rapide que la population atteignait, en 1910, 2,377,549 habitants dont 416,912 à San Francisco. La capitale de la Californie méridionale, Los Angeles, grandissait aussi, plus vite encore que San Francisco; de 1,610 habitants en 1850 elle est passée à 319,198 en 1910, et le recensement de 1920 accuse 579,480 habitants alors que San Francisco en a seulement 508,410. Cette augmentation s'explique en partie par les effets durables du tremblement de terre de 1916, qui a dispersé définitivement des habitants de San Francisco à Oakland et dans les petites villes voisines, et surtout par l'attraction exercée de plus en plus par le climat de la Californie méridionale et par l'exploitation de ses précieuses ressources (culture des fruits, or, argent, pétrole). Les progrès de la Californie, avec ses deux capitales dépassant un million d'habitants, alors que trois siècles de domination espagnole n'y avaient laissé que le désert et des huttes de terre, sont un juste sujet d'orgueil pour le peuple américain tout entier.

* * *

La suppression du français.—On a résolu, à Ottawa, de supprimer la publication française de certains livres bleus.

Pour la même et futile raison d'économie on a renvoyé de la plupart des départements les revues canadiennes-françaises qu'on y recevait.

C'est réellement triste de voir un gouvernement s'acharner à battre en brèche tout ce qui est français.

Que deviennent pendant ce temps les avocats de la bonne entente qui prêchent constamment la réconciliation et la modération ?

* * *

Australie-Australasie.—Le nom d'Australasie s'applique à un ensemble géographique, un groupe de grandes îles qui s'appellent respectivement: Australie, Nouvelle-Guinée et Nouvelle-Zélande.

Il y a bien la Tasmanie, connue dans les anciens traités de géographie sous le nom de Terre de Van Diémen, qui dépend de l'Australie et dont la capitale est Hobart; mais cette terre est comprise dans l'Australie proprement dite. .

De sorte que l'on ne peut se servir du mot Australasie pour désigner

une unité géographie. Australasie n'est qu'un terme générique.

On dit et l'on écrit Port Adélaïde, Australie du sud et non Australasie: Brisbane, Queensland, Australie et non Australasie; Melbourne, Victoria, Australie et non Australasie.

Hobart, Australasie, serait une désignation aussi précise de lieu que Saint-Thomas, Amérique du Nord.

* * *

Le Zuyder-Zée.—La Hollande est en mesure d'agrandir son domaine. Elle vient de décider d'assécher le Zuyder Zée. L'entreprise durera trente ans. Au bout de cette période, la Hollande aura conquis sur l'océan 400,000 acres de magnifique terre d'alluvion.

Comme le dit l'historien Willem Van Loon, morues, harengs et anguilles devront déménager plus au large et des groupes considérables d'êtres humains prendront leur place.

D'ailleurs le Zuyder Zée a bien sur la conscience quelques méfaits à faire oublier. N'a-t-il pas déjà, dans ses débordements, submergé bien des villages avec leurs habitants et leurs troupeaux de vaches et moutons en bandes de milliers de têtes ?

Ce n'est qu'après de minutieuses enquêtes et de longs débats et calculs que le parlement hollandais a pris une aussi considérable décision et résolu de faire disparaître un cours d'eau devenu inutile. La pêche n'y rapportait plus: mais l'agriculture sera tout bénéfice pour les habitants.

Les travaux consisteront en gigantesques digues qui relieront la zône est de la Hollande avec la partie ouest de la province de Frise.

A partir de la côte de la Hollande, la digue sera construite tout droit à l'île Wieringen, qui vient de dépouiller l'incognito par suite de la présence de Herr Hohenzollern, fils, puis se continuera à la rive opposée où elle ateindra la côte de la Frise.

Cette digue aura 48 kilomètres (12 lieues) de longueur et coûtera environ un million de *guilders* ou florins. Le florin a une valeur très variable. Il valait en France, avant la guerre, 2 frs 10 centimes ou environ 42 sous, cours canadien.

La digue offrira une nouvelle route directe entre la partie nord du pays et la capitale, et donnera un raccourcis de 208 (52 lieues) à 150 (37.2 lieues) kilomètres entre Amsterdam et Leeuwarden, chef-lieu de la Frise.

Dans trente ou trente-trois ans d'ici, il y aura là toute une population agricole, domiciliée à six ou dix pieds au-dessous du niveau de l'océan, et les pêcheurs d'Edam, près du Zuyder Zée, de Monnikendam, de l'île Marken, de l'île Wieringen et d'Urkwill seront devenus fermiers.

* * *

Un poste lointain.—Moose Factory est situé sur la Baie James, à 185 milles au nord de Cochrane et tout près de Moose Harbor où l'on se propose d'établir le terminal de l'extension du chemin de fer Témiscamingue et Ontario-Nord pour la baie James. On a déjà construit vingt milles de ce chemin de fer. Moose Factory est un des postes de trafic de la compagnie de la Baie d'Hudson.

* * *

Les explorateurs.—La Grande Guerre a interrompu pendant cinq années les grandes entreprises des explorateurs et leurs recherches scientifiques. Mais depuis la signature de l'armistice, plusieurs nouveaux projets hardis ont été élaborés par les amis des Pôles et on annonce que seize expéditions sont en train ou à la veille de se faire. La terre a encore des mystères biologiques, zoologiques et météorologiques que les explorateurs Cope et Amundsen en particulier vont s'efforcer de résoudre. La Sibérie, le Groenland, les Iles du Pacifique, l'Afrique seront prochainement visités par ces vaillants croisés de la science.

* * *

Le nom des étoffes.—Le *damas, l'indienne*, la *perse* et le *madras* tirent leur nom de leur pays d'origine.

Le *calicot* a pris naissance à Calicut, ville de l'Inde.

Le *taffetas* vient du persan *taftah*, participe passé d'un verbe signifiant *tisser*.

Les mots *soie* et *satin* (en latin *seta*), dérivent du nom de la province d'Asie, la Sérique, où se fabriquaient ces étoffes.

La *gaze* vient de la ville de *Gaza,* en Palestine.

La *mousseline* doit son nom à Mossoul, en Turquie d'Asie.

Du mot *mo,* qui désigne une chèvre sauvage d'Asie Mineure et du mot *hair* qui signifie le poil de cette chèvre, nous avons fait *moire*.

La *faille* est fabriquée en Flandre, le nom flamand est *falie*.

De l'Orient nous vient le *châle* (en arabe *schâl*).

L'*alpalga* tire son nom d'un ruminant de l'Amérique du Sud, réputé pour la longueur et la finesse des poils de sa toison.

Enfin, le *velours* vient de velu. La *lustrine* de ce qu'elle est lustrée. La *dentelle* rappelle les petites dents qui la bordent.

* * *

Comment on fait la paix au Congo.—Devant la Société de Géographie commerciale du Havre, en France, le lieutenant Bégarie, envoyé en mis-

sion au Congo, dans un endroit où personne n'avait pénétré avant lui, a raconté la manière dont se conclut un traité de paix entre deux peuplades ennemies. Le parti vaincu amène, à un endroit désigné, un jeune homme de 12 ans environ ; à midi juste le chef vainqueur arrive entouré de ses ministres et d'un coup de glaive tranche le cou de la pauvre victime. Le corps est alors coupé en deux, et suivant les rites, les deux tribus, chacune de son côté, font servir cette chair au repas de la paix.

Il faut avouer que c'est là un procédé peu cavalier, mais il ne faut pas s'en étonner du moment qu'on se trouve chez des cannibales.

Au reste, le lieut. Bégarie s'est aperçu dans ses courses que plusieurs de ses hommes avaient été dévorés par les cannibales.

* * *

L'émigration allemande.—Au mois de septembre, nous avons publié un article fort documenté de M. René Le Conte sur l'Emigration allemande au Canada. Nous aurions dû ajouter que cette étude avait été empruntée au *Mouvement géographique* de Bruxelles. C'est par suite d'une omission involontaire que la provenance de cette étude n'a pas été signalée dans le temps.

* * *

La ville de Fort-William.—Cité de 22,000 habitants, située à l'extrémité ouest du lac Supérieur, à l'embouchure de la rivière Kaministiquia, dans le district de la Baie du Tonnerre. C'est le principal port sur la côte nord du lac Supérieur et le terminus de deux chemins de fer transcontinentaux.

La plus grande partie du grain de l'Ouest canadien passe à ce port en allant vers l'est. 56,583,104 minots de blé, 15,841,511 d'avoine, 2,354,700 d'orge, 3,093,627 de lin et 4,165 de seigle, ont été expédiés par vaisseaux entre le 1er avril et la fermeture de la navigation, et de fortes expéditions ont été faites durant l'hiver de 1910 par voie ferrée. On y reçoit de fortes expéditions de fret, de marchandises et de charbon pendant la saison de navigation.

Fort-William se trouve placé dans un riche district minier et compte de grandes usines pour la fonte du fer, des scieries, des manufactures de chassis et de portes, des moulins à farine, des briqueteries. Les fabriques de chars emploient à elles seules plus de mille ouvriers.

Depuis quelques années, on utilise les chutes Kakabeka (20,000 chevaux-vapeur) pour actionner les usines de la ville.

La ville de Fort-William est en pleine prospérité. Le rôle d'évaluation porte à plus de dix millions de piastres la valeur de la propriété.

Cette ville est reliée à celle de Port-Arthur par un tramway électrique.

***

Port-Arthur.—C'est une autre ville florissante de 16,000 habitants placée sur la route du chemin de fer du Pacifique à 552 milles à l'ouest de Sudbury.

Elle est située sur la rive ouest de la baie du Tonnerre, dans le lac Supérieur.

C'est en quelque sorte la rivale de sa voisine, Fort-William. Comme cette dernière, elle est desservie par plusieurs compagnies de navigation en même temps qu'elle est l'un des termini du chemin de fer Canadien Nord. C'est aussi un port d'appel pour les paquebots de la compagnie du Pacifique Canadien.

Ses élévateurs, qui ont une capacité de 9,000,000 de boisseaux, reçoivent une bonne partie des grains de l'Ouest. Ses docks, parfaitement outillés pour le déchargement du charbon, ont eux-mêmes une capacité de 800,000 tonnes. L'outillage est si complet, qu'on peut décharger une cargaison de charbon d'un vaisseau à raison de dix tonnes par minute.

Les pouvoirs hydrauliques qui existent dans le voisinage ont provoqué la création d'une foule d'industries.

Port-Arthur bénéficie encore des riches mines de fer, de cuivre, d'argent et d'or qui sont exploitées dans le district.

***

Sault-Sainte-Marie.—Dans le district d'Algoma. Située à la tête de la rivière Sainte-Marie, qui unit le lac Supérieur au lac Huron. Population, 10,500 âmes. C'est la voie principale du commerce entre l'Ouest et les ports de mer. Le tonnage des vaisseaux passant à travers le canal du Sault, en 1908, s'éleva à 9,594,941.

Des capitaux, représentant plusieurs millions de piastres, ont été investis dans les principales industries de la ville. Mentionnons particulièrement les usines de fer d'Algoma, les usines d'acier d'Algoma, la compagnie de papier du Sault-Sainte-Marie, etc.

D'autre part, une compagnie utilise les pouvoirs hydrauliques des environs qui représentent une force motrice de 150,000 chevaux-vapeur.

A raison de sa situation géographique, le Sault-Sainte-Marie est tenu pour l'un des meilleurs marchés pour les produits de la ferme.

***

Sturgeon Falls.—A 23 milles de North Bay par le chemin de fer du Pacifique Canadien.

C'est dans cette ville que se trouve la grande fabrique de papier —

Imperial Paper Mills of Canada— qui donne de l'emploi à plus de 1,500 personnes, et qui a nécessité un capital de plus de trois millions.

Parmi les autres industries, il y a la *Sturgeon Lumber Co.*, la *North Ontario Refinery & Reducing Co.*

La population de la ville est d'environ 4,000.

Tout le district qui environne cette ville renferme de magnifiques fermes.

* * *

Dans l'Alaska.—La population indigène de l'Alaska se compose de deux tribus sauvages: une d'Esquimaux et l'autre d'indiens Siouaches. Les Esquimaux vivent en majeure partie à l'extrémité septentrionale; quant aux Siouaches, on les rencontre partout.

On attribue aux Esquimaux une origine mongolienne; mais, dans le cas des Siouaches, cette origine est certaine.

Siouaches et coolis chinois forment un groupe ethnique, portant le même costume, dont il est bien difficile de distinguer les éléments, d'autant plus difficile qu'ils ont le même langage guttural, les mêmes inflexions de voix, et les mêmes gestes.

Le vocabulaire siouache se compose de 200 à 300 mots; dans certains villages, ce vocabulaire est plus restreint; dans d'autres, il est plus étendu, mais chez tous le langage trahit son origine asiatique.

Dès les premiers temps, il est incontestable que les Siouaches parlaient un idiome uniforme; mais aujourd'hui il est des villages qui ne se comprennent pas les uns les autres. Le langage des naturels des îles Aléoutiennes, par exemple, est celui qui s'écarte le plus de l'idiome original.

Nombre de ces indiens parlent le russe; beaucoup plus encore parlent le chinouk, dialecte qui prévaut surtout dans la Colombie Anglaise, dans le territoire de Washington et certains Etats de la république américaine.

Tous ces indiens ont une commune origine asiatique, dès avant le fractionnement géologique survenu au détroit de Behring.

Les Siouaches ont souvent les cheveux roux, et il n'est pas rare de rencontrer chez eux des têtes chauves.

Il n'en est pas de même chez le Peau-Rouge de l'Amérique proprement dite. Les Siouaches ont descendu vers le sud du continent, jusqu'à même la Californie du Nord, mais n'ont jamais franchi ce qu'ils appellent "la grande barrière", la chaîne des Montagnes Rocheuses.

Les Siouaches sont, non par goût, mais par nécessité, chasseurs et trappeurs.

Somme toute, ils diffèrent complètement des indiens du nord, du centre et du sud du continent américain.

* * *

La représentation de province.—Comme on le sait, la province de Québec a droit à 65 sièges et sert de base à la représentation des autres provinces. Dans Québec, actuellement, il y a un député par 33,000 âmes, et si l'unité de calcul, d'après le nouveau récensement, monte à 40,000, sans une augmentation correspondante des autres provinces, la représentation des autres provinces devra diminuer.

* * *

Les Allemands viennent en Amérique.—Les économistes de Berlin assurent qu'au moins 5 millions d'Allemands se préparent à quitter l'Allemagne pour les Etats-Unis, le Mexique et l'Amérique du Sud, dès qu'ils pourront obtenir l'argent nécessaire pour la traversée ou l'autorisation de débarquer aux Etats-Unis.

La majorité de ces futurs immigrants a exprimé une préférence pour l'Amérique du Sud.

Dans les milieux officiels on se montre inquiet au sujet de la catégorie de personnes qui émigrent ou se préparent à émigrer.

La cause de cette émigration serait due aux impôts de guerre et particulièrement à l'impôt sur le revenu qui interdit virtuellement aux salariés de faire des économies pour les mauvais jours. D'une manière générale ces salariés ont déserté les banques. Ils mettent de côté, quand ils le peuvent, quelque argent à la fin de chaque mois en vue d'émigrer.

* * *

Les marsouins dans le golfe.—Il est établi que dans le cours de l'année 1919 nous avons eu une véritable invasion de marsouins dans le golfe Saint-Laurent.

Jusqu'alors, on croyait ce poisson à peu près inoffensif, mais ce n'est plus cela du tout. Il est vrai qu'autrefois on ne le voyait qu'isolément et sa présence passait à peu près inaperçue. Aujourd'hui, il se montre envahisseur à ce point qu'il chasse la morue et les autres poissons et commet des dévastations un peu partout.

L'inspecteur J.-E. Bernier, M.D., signale le fait dans son dernier rapport qu'au début de la saison, l'extrême abondance de la morue faisait espérer de très fortes prises, quand les marsouins se montrèrent en troupes sur toute l'étendue du littoral.

En juin, juillet et août, dit-il, le rivage entre l'embouchure du Saint-Laurent et Natashquan a constitué le champ de dévastations qu'ils ont commises dans leurs déplacements tantôt vers l'est tantôt vers l'ouest. Le garde-pêche Comeau, de Godbout, est d'opinion que ces troupes se composaient de 15,000 à 18,000 individus, et d'après les renseignements qui lui parvinrent par dépêche télégraphique, il a observé que leurs bancs se mouvaient à raison de 80 milles par jour.

Pendant les deux ou trois jours qui suivirent leur arrivée (phénomène qui s'est répété trois ou quatre fois par mois), la morue disparaissait rapidement et il devenait impossible d'en capturer même de faibles quantités.

Les plus âgés d'entre les pêcheurs avaient déjà remarqué, par intervalles, des individus isolés de cette espèce dans le golfe, mais de mémoire d'homme ils n'ont jamais entendu parler d'une pareille invasion. En supposant que chaque individu de ces 15,000 ou 18,000 marsouins ait dévoré cent livres de poisson par jour, nous pouvons nous former une idée des énormes quantités de poissons qu'ils peuvent consommer pendant une année entière ou même en une seule campagne de pêche.

Il y a vingt ans des naturalistes, parmi lesquels M. Montpetit, ont attiré l'attention du public sur l'énorme destruction des poissons alimentaires accomplie par les marsouins, et ils ont prévu en raison de leur constant accroissement, qu'il viendrait une époque où ne trouvant plus à se nourrir dans le fleuve, ils envahiraient le golfe et y causeraient un tort immense aux pêcheries.

Cette prédiction s'est réalisée la dernière saison avec toutes les conséquences entrevues. La présence de ces animaux aurait entraîné un désastre pécuniaire si la morue ne s'était pas montrée si abondante.

Si l'on admet généralement que ces marsouins ont pénétré dans le golfe parce qu'ils n'ont plus trouvé dans le fleuve la nourriture nécessaire à leur subsistance, il est difficile de penser que les eaux qu'ils ont peu à peu dépeuplées se réempoissonneront d'elles-mêmes dans une mesure suffisante pour permettre aux marsouins d'y retourner vivre en permanence.

* * *

Tremblements de terre.—Au cours du deuxième semestre de 1920, notre planète a subi plusieurs secousses sérieuses, notamment en Italie, dans la République Argentine et au Japon.

Dans ces deux derniers pays, les perturbations sismiques se sont produits surtout vers la mi-décembre dernier.

Les premières dépêches qui les annonçaient venaient de Buenos-Ayres, le 19 et le 20 décembre. A vingt-quatre heures de là, d'autres dépêches de même genre nous arrivaient de Tokio le 20 et le 21 décembre.

D'autre part, il appert que les perturbations intra-terrestres ont eu un effet lugubre dans la République Argentine. Une dépêche de Buenos-Ayres, de la même date que celle de Tokio, nous apprenait que l'on avait subi dans la république le plus violent tremblement.

Le plus violent tremblement de terre a eu lieu dans la République Argentine et a été le plus désastreux que l'on ait éprouvé depuis 1889. Les secousses ont commencé vendredi, 17 décembre, à 3 heures de l'après-midi et ont surtout porté sur le village de Laval, dans la province de Mendoza. Le village fut de fait englouti.

En 1889, une secousse sismique détruisait en grande partie la ville de Mendoza.

Plusieurs autres villages en dehors de celui de Laval furent détruits. Les commotions se sont fait sentir tout le long des Andes.

Les victimes se comptent par centaines. On recueillit immédiatement au moins 150 cadavres.

* * *

Convulsions sismiques.—En date de lundi, 20 décembre dernier, des dépêches de Tokio, au Japon, annonçaient que l'on avait ressenti dans le pays les plus violents tremblements de terre que l'on ait encore enregistrés depuis l'institution d'un service d'observations sismiques.

Les secousses se seraient produites jeudi 16 décembre à 9.11 heures du soir. Elles ont duré deux heures et se sont fait sentir au sud de l'Océan Pacifique dans le voisinage de l'île Yap et probablement dans la direction du désert de Gali, dans l'Asie Centrale.

Les vibrations ont été tellement fortes que les instruments n'ont pu qu'imparfaitement les enregistrer.

Une autre dépêche dit que les secousses se seraient succédé pendant plusieurs jours en causant des dommages énormes.

* * *

La galerie nationale canadienne.—Cette galerie a repris possession de son logis au Musée Victoria, à Ottawa. On sait que pendant ces dernières années elle avait dû céder la place au parlement.

On estime la valeur des possessions de la galerie nationale, en fait de tableaux artistiques, à un million de piastres.

Chaque année, dans le but de développer le goût des beaux-arts, on prête aux villes qui le demandent une série de tableaux.

Chose étrange, bon nombre de ces tableaux ont été prêtés, mais on n'en a pas vu à Québec pour la bonne raison que notre ville n'en a pas demandé.

* * *

Une région de l'Ouest canadien qui se colonise.—Il s'agit de Saint-Paul de Métis, dans l'Alberta.

Fondée en 1896, par les RR. PP. Lacombe et Thérien, O.M.I., l'ancienne colonie de Métis (de là son nom) est devenue une florissante paroisse canadienne-française. Située à 20 milles au nord de la rivière Saskatchewan, et à 125 milles de la capitale, sur un plateau ondulé, parsemé de lacs poissonneux et de nombreux bosquets; entourée d'une demi-douzaine de paroisses canadiennes-françaises également prospères, desservie par un chemin de fer qui bientôt débouchera à l'est, elle est destinée à devenir sous peu le centre le plus important du nord-est de l'Alberta.

Le sol, glaise jaune recouverte de terre noire, est fertile et produit les céréales et les légumes généalement cultivés dans l'Ouest. Les récoltes y sont régulières, grâce à l'humidité qui, sous forme de pluie ou de neige, fait rarement défaut, et à l'absence des grands vents qui dessèchent le sud de nos provinces.

Les lacs abondent en poissons de toute sorte et de toute dimension, les forêts en gibier à plume et à poil, et les prés en petits fruits sauvages que nos femmes canadiennes transforment en délicieuses confitures.

Il y a partout du bois de construction et de chauffage, de même que du charbon à bon marché. L'eau potable — grave question dans l'Ouest — se trouve partout, souvent à fleur de terre.

La population est en grande majorité canadienne-française. Au village même de Saint-Paul, sur un total de 800 âmes, nous formons plus des sept huitièmes. Il faut en dire autant de toutes les centres environnants.

De plus, d'excellents chemins relient Saint-Paul aux différents centres canadiens-français qui l'entourent et viennent s'y approvisionner. C'est au sud: Brosseau, à 30 milles, et Lafond à 15 milles; à l'est, Saint-Edouard à 10 milles et Elk Point à 20 milles; au nord, Saint-Vincent

à 15 milles et Thérien à 20 milles, et Sainte-Lina à 30 milles: puis au nord, c'est Bonnyville à 40 milles, Durlingville à 50 milles et enfin Cold Lake à 75 milles. De tous ces points l'on vient à Saint-Paul soit pour vendre soit pour acheter.

* * *

Le détroit de Canso.—Le port de Canso, comté de Guysborough, est une place d'intérêt marquant, et pour l'histoire et pour la marine. Il était fréquenté par les pêcheurs et les commerçants de pelleteries français, dès le XVIe siècle. En 1578, le nombre des bâtiments de pêche sur la côte était de 330, dont 150 français, 130 espagnols et biscayens et 50 anglais. Durant les deux cents ans qui suivirent, il fut le théâtre de fréquents conflits entre les colons français et anglais et les indiens, tombant alternativement au pouvoir des français et des anglais jusqu'en 1759, alors que la contestation fut définitivement terminée. Les restes d'un fort considérable, qui commandait l'approche de l'Atlantique, sont encore visibles sur l'île *Grassey Island.*

Canso est situé à l'entrée méridionale de la baie de Chedabucto, à travers laquelle tous les navires entrant dans le golfe Saint-Laurent ou en sortant, par le détroit de Canso, doivent passer nécessairement, et près de l'endroit où la direction générale de la côte de la Nouvelle-Ecosse change du sud à l'ouest.

Il y a deux entrées, — celle du nord qui vient de la baie de Chedabucto et celle du sud qui vient de l'Atlantique. Il y a aussi un étroit chenal pour les bateaux, nommé le Tickle, entre l'île de Durell et la terre ferme. Nombre de vaisseaux passent à travers le port pour éviter les rochers et les récifs dangereux qui se rencontrent en dehors. Il est aussi très fréquenté par les bateaux de pêche canadiens et américains qui s'y refugient pour s'y mettre à l'abri, ou attendre un changement de vent. Les pêcheries de morue ou de homard sont exploitées sur une grande échelle, dans les environs.

Le hâvre est formé par les îles Piscatiqui, George et Grassey, à l'est, et par l'île Durell et la terre ferme, à l'oust. L'île de Cutler et ses hauts fonds entre le port et l'île de Durell le protègent du côté du nord, et Burying Island, et la barre qui la relie à la Pointe Lanigan du côté du sud-est.

* * *

Mort d'un missionnaire.—Nous enregistrons avec peine la mort du

R. P. Zacharie Lacasse, arrivée ces jours derniers au collège de Gravelbourg.

C'était une figure bien connue dans le vieux Québec. Tout le monde le recherchait dans nos soirées de famille, car il excellait à conter une bonne histoire.

Avec cela une âme de patriote qui s'est employée pendant 40 ans à faire le bien.

Le R. P. Lacasse était âgé de 76 ans et appartenait à la Congrégation des Oblats.

* * *

A la Société des Nations.—Au dernier congrès de la Société, à Genève, il y avait une quarantaine de délégués. Presque tous parlaient le français, sauf les représentants canadiens et quelques autres représentants qui sont restés à peu près dans l'obscurité.

Dans le débat sur la question du désarmement, deux Anglais ont parlé en français. Il n'y a qu'un Norvégien, Narsen, qui s'est excusé de ne pouvoir parler dans cette langue.

On a la preuve dans ce fait que le français est demeuré la langue diplomatique parmi les gens cultivés.

* * *

Baromètre animal.—Il y a bien des baromètres dans le monde, à part celui de Negretti & Zambra et les rhumatisants, mais en voici un qui se distingue par une grande sensibilité et dont la précision est remarquable.

Au poste de police d'une cité américaine de l'ouest, on en découvrit un assez original. C'était une grenouille du genre *Hyla* généralement connu sous le nom de *treetoao,* crapaud ou grenouille des arbres ou encore grimpante. Un homme du poste, ancien dur-à-cuire de la frontière, conçut un jour l'idée d'utiliser ce batracien comme baromètre.

Prenant un bocal de verre, il y jeta quelques cailloux, puis les recouvrit de deux pouces d'eau et confectionna une petite échelle de bois qu'il introduisit dans le bocal.

Après bien des exploits à la gribouillette, il parvint à attraper une grenouille, l'introduisit dans le bocal et appliqua à celui-ci un fort bouchon avec une ouverture pour la circulation de l'air.

Le baromètre était prêt. Lorsque le temps allait se mettre au beau, la grenouille grimpait l'échelle, se perchait au sommet et se livrait à des clignotements solennels pendant des heures.

Douze ou quatorze heures avant un changement de temps, la grenouille descendait l'échelle, puis quelques heures avant l'arrivée d'un orage, allait s'accroupir sur un caillou au fond du bocal, en se tenant la tête hors de l'eau, à la surface ; de là elle regardait de côté d'autre en attendant la venue de l'orage ou de la tempête.

Si le temps se faisait changeant, irrégulier, ou, pour utiliser une expression vulgaire, quand le diable battait sa femme, la grenouille n'en finissait plus de gravir et descendre l'échelle.

Autre phénomène. Quand le temps était beau, la peau de la grenouille au sommet de l'échelle prenait une légère teinte verte-grisâtre, mais à l'apparition du mauvais temps elle se faisait d'un noir de jais avant même qu'elle eut descendu au fond du bocal.

Le baromètre est très économique ; aussi le recommandons-nous au lecteur.

Le tout est de se procurer la grenouille.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Edouard Harlé.—Mémoire sur les dunes de Gascogne, avec observations sur la formation des dunes.

Cet ouvrage fort documenté a déjà été communiqué à l'Académie des Sciences. Il contient plusieurs illustrations qui permettent d'en saisir les développements.

Le Concordat de 1801.—Histoire de la négociation du Concordat de 1801, par le comte Boulay de la Meurthe. Maison Alfred Mame et fils, Tours France.

Ce volume qui renferme plus de 500 pages est copieusement documenté et est précédé d'une fort intéressante gravure où l'on représente Bonaparte signant le Concordat. Cet ouvrage renferme toute une série de renseignements puisés aux sources originales, sur l'état religieux de la France et sur les menées préliminaires adoptées par le Consulat à l'égard du clergé.

Ce livre, d'une grande valeur historique, devra figurer bientôt dans toutes nos bibliothèques. L'auteur se fait remarquer par la sûreté de ses recherches, par son syle concis, son souci particulier de l'exactitude et son impartialité.

Les genres littéraires.—(Evolution des genres).

Librairie classique Delaplane. Paul Mellotté, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris, VIe. Nous signalons avec plaisir les ouvrages suivants qui sortent de la librairie Delaplane et qui sont hautement recommandés par les bons éducateurs. L'auteur, M. Léon Levrault, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, nous est déjà connu par un superbe ouvrage que nous avons signalé, il y a quelques semaines.

Voici le titre de ces différents ouvrages :

L'Epopée, par Léon Levrault, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des lettres, professeur au lycée Condorcet. 1 volume in-18, broché 2.20
Le Roman, par Léon Levrault. 1 volume in-18, broché 2.20
La Comédie, par Léon Levrault. 1 volume in-18, broché 2.20
Drame et Tragédie, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, broché 2.20
L'Eloquence, par M. Roustan, agrégé des lettres, inspecteur de l'Académie de Paris, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. 1 volume in-18, broché 2.20
La Lettre, par M. Roustan. 1 volume in-18, broché 2.20
La Poésie lyrique, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, broché 2.20
La Satire, par Léon Levrault. 1 volume in-18, broché 2.20
L'Histoire, par Léon Levrault. 1 volume in-18, broché 2.20
La Fable, par Léon Levrault. 1 volume in-18, broché 2.20
Maximes et Portraits, par Léon Levrault. 1 vol. 2.20
La Critique littéraire, par Léon Levrault. 1 vol. 2.20
Le Genre pastoral, par Léon Levrault. 1 vol. 2.20
Le Journalisme, par Léon Levrault. 1 vol. (En préparation).

John M. Clarke.—Director State Museum and State Geologist, Albany, N. Y.

Nos remerciements à M. Clarke pour l'envoi gracieux du second volume sur les **Fleurs sauvages** de l'Etat de New-York.

Ce volume, comme le précédent, est luxueusement illustré et relié.

Les amateurs d'histoire naturelle auront beaucoup de plaisir à consulter ce superbe ouvrage.

The Norsemen Route from Greenland to Wineland, par H. L. Steensby. Ph. D. professeur de géographie à l'Université de Copenhague.

Cet ouvrage, qui s'occupe d'une question depuis longtemps controversée et qui a fait le sujet d'études particulières dans notre revue géographique, est accompagné de plusieurs cartes explicatives qui aident à comprendre le texte.

Ajoutons que M. Steensby nous a honoré d'une visite dans le cours de l'automne dernier.

P. Paulin.—Un Moine Soldat : René Bériot, Frère Eleuthère, de Montreuil-sur-Maine, des Frères Mineurs capucins, soldat aux 79e et 82e régiments d'infanterie, tué à l'ennemi le 16 septembre 1918. Librairie Téqui, rue Bonaparte et librairie Garneau.

Frère Eleuthère a mérité ce bel éloge de l'un de ses officiers : "Dans tous les combats, sous les plus violentes rafales, Bériot n'a pas ce mouvement instinctif de l'homme surpris par le danger. . . C'est toujours avec entrain et bonne humeur qu'on le voit dans la souffrance, les privations et les dangers."

J. Riché.—La seconde serie des Causeries de Lucien Roland.

La librairie Téqui (82, rue Bonaparte, Paris) vient de faire paraître la seconde série des **Causeries de Lucien Roland** dont le premier volume a obtenu un si vif succès. Ce sont des sujets pleins d'actualité et d'un passionnant intérêt qui ont été traités cette fois à l'auberge de la Mère Girard :**L'Eglise et la liberté ; l'Eglise et les lois ; l'Eglise et l'instruction du peuple : l'Eglise et la science ; l'Eglise et l'art ; l'Eglise et l'agriculture ; l'Eglise et le travail ; l'Eglise et le crédit ; l'Eglise et la propriété**, etc.

Nourrie de faits, de preuves, d'arguments présentés de la manière la plus alerte et la plus spirituelle, cette nouvelle série constitue un véritable arsenal où puiseront les membres des cercles d'études, des réunions de jeunes gens et tous les catholiques heureux d'avoir sous la main des armes solides pour défendre leur religion.

Directoire pratique pour le Clergé, d'après le nouveau code canonique, par M. le chanoine Laurent, directeur du Grand Séminaire de Verdun. Librairie Téqui, 82, rue Bonaparte.

Division de l'ouvrage.—En trois chapitres : la discipline sacramentaire ; la discipline pastorale ; la discipline ecclésiastique. L'auteur, écrit Monseigneur l'évêque de Verdun dans une lettre-préface, a donné "une sorte de catéchisme pratique qui permettra aux prêtres de connaître rapidement les règles et les devoirs de leur charge. . ." Grâce à la méthode adoptée, par questions et réponses, et à une double table, analytique et alphabétique, ceux qui voudront utiliser cet ouvrage y trouveront sans peine la réponse aux difficultés pratiques qui résultent de la nouvelle législation canonique.

La lumière visible, par M. Alphonse Gagnon.—L'auteur développe avec talent cette pensée que ce qu'on appelle la lumière visible se trouve dans la Sainte Ecriture, qui est la source et le fondement de notre foi.

Cette lumière visible nous fait comprendre le sens de la vie. Elle nous fait connaître le but de la création, la place que nous occupons dans l'univers et notre destinée.

Le R. P. Gautier, eudiste, qui a examiné cet ouvrage, félicite chaudement l'auteur et lui écrit qu'il a fait une belle et bonne oeuvre.

C'est le 9ème ouvrage que publie M. Alphonse Gagnon. C'est déjà dire que l'auteur est un grand travailleur.

Conferencia.—Journal de l'Université des Annales, 61, rue St-Georges, Paris.

Conferencia publie une jolie conférence de M. Henry Bidou sur le théâtre d'Alfred de Musset, et M. Gaston Rageot étudie la musique de Beethoven.

A noter aussi une remarquable conférence sur le **Théâtre de Victor Hugo**, par Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française.

Dans le No. de décembre M. Barthou reprend la série de ses conférences instructives sur les livres. Il étudie cette fois Victor Hugo. M. Edouard Herriot, ancien ministre, publie une fort belle étude sur Jean-Baptiste Colbert qu'il proclame le plus grand homme d'Etat qu'ait connu la France.

Nos auteurs féminins : Sous ce titre, M. Georges Bellerive, de Québec, avocat et chevalier de la Légion d'Honneur, vient de présenter au public un joli volume de 140 pages de texte et de cinq pages de photographie hors-texte d'auteurs féminins du Canada français, au nombre de vingt-quatre.

Dans ce livre, M. Bellerive fait le recensement de tous nos auteurs féminins depuis l'origine de notre littérature féminine jusqu'à nos jours. Il en énumère près d'une quarantaine et nous entretient plus ou moins longuement de chacun d'eux. Il nous donne aussi la nomenclature des ouvrages de ces auteurs, et nous dit les éloges qu'ils ont reçus.

Depuis que notre littérature a évolué comme les littératures des autres pays, et que la femme canadienne-française y a pris sa place, aucun travail de ce genre n'avait été fait. Il convenait donc qu'il fut entrepris. Ce répertoire existe maintenant et nous en félicitons l'auteur. Il a comblé une lacune qu'il était temps de faire disparaître en justice pour nos femmes de lettres auteurs qui ont contribué pour une large part au prestige de notre littérature.

Ce livre mérite aussi l'attention de ceux qui s'intéressent à notre littérature féminine et qui désirent inspirer à leurs enfants le goût de la littérature, par les beaux exemples qu'il met en évidence.

Il est en vente au prix de $1.25 à Québec, à la librairie Garneau, Haute Ville, et chez l'auteur, en adressant simplement : M. Georges Bellerive, avocat, Québec, à Montréal, aux librairies Beauchemin et Granger.

Archives du Musée National de Rio-Janeiro. (Bresil) vol. 22 1919.

Ce rapport qui est presqu'en entier en langue espagnole contient une foule d'illustrations et des études de différents professeurs.

A signaler en particulier une étude, en français, sur les **Botocudes** d'après les observations recueillies chez eux en 1915 par H. Manizer.

Parmi les illustrations dignes d'attention citons le portrait de Thomas Antonio de Villanova, Portugal, ministre de Jean VI et fondateur du Musée national de Rio de Janeiro et les portraits de plusieurs savants qui ont enrichi le beau musée d'histoire naturelle du Brésil.

Il y a plusieurs pages consacrées à l'histoire naturelle de Trinidad.

Université de New-York. E. U.—Signalons au passage le Bulletin mensuel de mars-avril 1919 du Musée de l'Etat de New-York. Celui-ci a été préparé sous la haute direction de M. John M. Clarke et contient une foule de travaux scientifiques et d'abondantes et riches illustrations.

Les Annales.—51, rue St-Georges, Paris.

Cette revue hebdomadaire que tous nos amis connaissent est toujours faite avec soin et de façon à contenter tous les goûts.

La revue s'est assurée la collaboration de M. Barthou, de toute une pléiade de poètes et d'un économiste haut coté, etc.

Le No du 19 décembre et les suivants contiennent à part le texte une foule de jolies gravures artistiques, un dialogue de M. Jules Truffier, une nouvelle de Mde Sarah Bernhardt.

Une poignée de vérités, par Albert Larrieu.—Voilà un Français dont tous nos compatriotes ont gardé un bon souvenir. Il ne s'est pas contenté de faire aimer la chanson française ; il est l'un des rares français qui a compris notre mentalité et qui a eu le courage de nous défendre contre les inconcevables calomnies que l'on s'est plu à faire courir sur notre compte.

Le livre de M. Larrieu, que tous nos amis liront, est en lui-même une

bonne action. Un canadien-français ne saurait nous défendre avec plus d'esprit et plus d'a-propos que ne le fait M. Larrieu.

L'armée noire anglaise en Afrique occidentale, par le commandant Maurice Mercadier.

Nous devons à l'obligeance de l'auteur, qui a visité Québec l'hiver dernier et qui s'est fort intéressé à notre Société de Géographie, l'envoi gracieux d'un exemplaire de cette brochure qui est accompagnée d'une carte.

Le commandant Mercadier a été chargé par le gouvernement en 1900 de conduire le lourd convoi d'une mission en Afrique occidentale, le long du Niger.

Le commandant Mercadier rend compte de cette mission et fait en passant l'éloge des officiers anglais qui composaient la mission de délimitation du Niger-Tchad dont il loue l'hospitalité.

Jean-Daniel Dumas, le héros de la Monongahela. Esquisse biographique par M. Francis-J. Audet, des Archives publiques, Ottawa.

C'est une jolie monographie et une importante contribution à l'Histoire. Le volume est précédé d'une bonne photographie du héros.

L'auteur, qui a fait de patientes recherches, n'a pas de peine à établir que Dumas rendit d'inappréciables services à la colonie et qu'il finit par occuper un rang élevé dans l'armée française.

L'auteur s'est appliqué surtout à mettre en vive lumière le rôle important joué par M. Dumas au mémorable combat de la Monongahela et la part qu'il a prise à la bataille des plaines d'Abraham.

M. Audet est un archiviste consciencieux. Nous avons déjà de lui plusieurs études historiques d'une grande valeur.

Revue d'Ethnographie et des traditions populaires, publiée à Paris, 11, rue Victor Cousin, par la Société française d'Ethnographie.

Nous venons de recevoir les quatre premiers numéros de cette savante revue exceptionnellement intéressante pour ceux qui s'occupent des traditions populaires.

Pour qu'on aime la géographie.—Emile Miller. Publié chez G. Ducharme, Montréal, 1921.

Professeur de géographie à l'Université de Montréal, M. Emile Miller, bien connu des lecteurs de notre Bulletin, vient de faire paraître en volume une série de remarquables travaux historiques et didactiques sur la Géographie.

Tous connaissent déjà, pour l'avoir lue dans le Bulletin, son étude sur "La Découverte de la Terre". D'une profonde érudition et dans un style clair et très sobre, elle embrasse l'histoire des grandes découvertes géographiques, à travers les âges, depuis la brumeuse antiquité jusqu'à nos jours. Passant en revue les célèbres voyages entrepris par les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains,—s'arrêtant en cours de route pour admirer les croisades scientifiques des temps modernes, et saluant au passage les immortels découvreurs et explorateurs, les Marco Polo, les Magellan, les Colomb,—elle arrive au seuil de l'époque contemporaine, en nous faisant voir l'immense essor de l'esprit humain en quête de la science...

L'étude sur "Colomb et la découverte du Nouveau-Monde" devrait intéresser tous ceux qui ont à coeur de connaître les origines et les temps héroïques de notre Nouveau-Continent.

La seconde division de l'ouvrage traite de "L'Evolution de la Géographie" et nous montre la progression constante des connaissances acquises en matière géographique,—la cartographie de plus en plus précise et détaillée, et les recherches fructueuses des maîtres modernes,—elle nous fait connaître les plus illustres géographes, depuis Ptolémée, Strabon et tant d'autres, jusqu'aux savants contemporains; enfin, elle nous indique les principaux traités où sont condensés et exposés les résultats de tant d'efforts.

Viennent ensuite de curieuses études, plutôt didactiques, traitant de sujets divers: "L'Individualité de la Géographie",—"La Méthode",—"La Géographie Vivante",—"L'Introduction du Renne en Amérique", etc...

Il importe de faire une mention toute spéciale des pages vivantes et fortes où l'auteur expose,—"Au service de l'Histoire",—les influences géographiques sur le développement colonial au Canada, et l'impossibilité où se trouva la France du XVIIIème siècle de conserver et défendre le magnifique territoire de la Nouvelle-France...

Oeuvre de savant et de bon patriote, l'ouvrage de M. Miller mérite d'être largement connu du grand public qui certainement l'accueillera comme il le mérite.

F.-X. C.

* * *

The Canadian Historical review.—Comprend les fascicules des mois de mars, juin, septembre et décembre 1920.

On sait que la "Canadian review" contient une analyse de tous les ouvrages canadiens. Le fascicule de décembre contient en outre trois portraits de Samuel de Champlain, d'après différents artistes.

* * *

La Société de Géographie de Lima, Pérou.

Les derniers numéros contiennent plusieurs conférences en langue espagnole et d'importantes illustrations représentant d'anciennes tribus sauvages du Pérou et quelques vieilles cartes du globe.

Vol. 15—No. 2 Mars-Avril 1921

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIEGE SOCIAL: UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1921



LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE

G.—L'exploration de l'Amérique

Après les découvertes colombiennes, les reconnaissances faites le long des côtes et à l'intérieur du territoire des Etats-Unis donnèrent corps aux vagues conceptions des cartographes ; mais il y a peu de ces voyages dont on puisse indiquer la juste part.. Il faut mentionner toutefois l'expédition d'*Hernando de Soto*. Etant parti du Mexique en 1542 à la tête d'une colonne d'Espagnols, il s'avança, par des chemins restés inconnus, jusqu'au delà de l'Arkansas, où il franchit le grand fleuve Mississipi qu'il appela l'*Espiritu Santo*.

Samuel Champlain.—En 1609, allant à la recherche de la mer de l'ouest, ainsi que l'on désignait alors l'océan Pacifique, *Samuel Champlain*, escorté d'un parti de naturels alliés et de deux truchements, se rend au lac Huron par la voie Outaouais-Nipissing ; il navigue sur cette expansion de la *mer Douce* que l'on appelle aujourd'hui la baie Georgienne, se dirige ensuite vers le sud par le lac Simcoe, traverse le lac Ontario et parvient à Onontaga, non loin de l'actuelle Syracuse, Etat du New-York, qui est le principal village des Iroquois, dont il fait le siège. De là, le fondateur de Québec regagne le Saint-Laurent par le lac auquel il donne son nom et la rivière des Iroquois (Richelieu). Cette randonnée de 600 milles ouvre les trois voies radiaires qui mettront tout le versant oriental du continent en communication avec la vallée laurentine : l'Outaouais, conduisant en raccourci à la mer de Hudson, que les Anglais viennent de découvrir (1610) ; la série des grands lacs, avenue vers le bassin du Mississipi, et l'alignement Richelieu-Champlain-Hudson, trop commode issue vers le pays des Iroquois et les colonies anglo-américaines qui vont surgir sur le littoral atlantique.

Parmi l'escorte de Champlain il y avait le truchement *Etienne Brûlé* qui, menant la vie des sauvages depuis cinq ans, s'était familiarisé avec le pays ontarien. En 1622, accompagné d'un autre Français du nom de Grenolle, Brûlé visite le saut de Gaston, appelé aujourd'hui le saut Sainte-Marie, et tout le rivage nord du lac Supérieur, où ils trouvent une mine de cuivre exploitée par les naturels, ainsi que le récollet Gabriel Sagard le rapporte dans son livre sur les *Hurons du Canada*.

En 1634, le traitant *Jean Nicolet* visite le territoire du Wisconsin. De 1635 à 1640 le P. jésuite *Jean de Brebeuf* navigue sur le lac Erié et voit probablement la cataracte du Niagara. En 1660 le P. Mesnard parcourt le rivage méridional du lac Supérieur. Un autre missionnaire jésuite, le P. Allouez, atteint en 1670 l'extrémité occidentale du même lac, et, toujours porté par les eaux, il va visiter le pays des Illinois.

Les récits que les "coureurs de bois" font à Ville-Marie engagent le traitant canadien *Jolliet* et le P. jésuite *Marquette* à aller explorer le Mississipi. En 1673, ayant traversé le lac Michigan et emprunté le cours de la Wisconsin, ils atteignent les "Grandes Eaux", qu'ils descendent jusque près de l'Arkansas. Là, ne doutant plus que ce fleuve coulât vers le golfe mexicain, ils rebroussent chemin, de peur d'être faits prisonniers par les Espagnols qui réclament la possession de la vallée du Mississipi depuis le voyage de Soto.

Cette reconnaissance enthousiasme le bouillant *René Cavelier de la Salle*. En 1682 il se dirige vers le Mississipi en empruntant la voie de la Belle-Rivière (Ohio), et, après cinquante jours de navigation, parvient aux passes qui font communiquer le fleuve avec le golfe du Mexique. Il donne le nom de Louisiane à l'immense vallée du Mississipi, où missionnaires et trappeurs étendront bientôt l'influence du christianisme et le prestige du nom français.

Les tributaires du Saint-Laurent sont alors connus. En 1672 le P. *Albanel* va de Québec à la mer de Hudson, en passant par le lac Saint-Jean. Porteur d'une dépêche du gouverneur de la Nouvelle-France au commandant du fort que les Anglais viennent d'établir à l'embouchure de la Rupert, il voyage en pays totalement inconnu des Européens.

Une dernière grande addition à la carte du continent est redevable à *Gautier de la Verendrye*. Marchant d'abord sur les brisées des traitants libres qui avaient pénétré le pays de marécages, des prairies tremblantes s'étendant entre le lac Supérieur et le bassin de la rivière Rouge (1731), il reconnaît l'Assiniboine et la Saskatchewan. Au prix des plus pénibles traverses,—l'assassinat de l'un de ses fils et du P. Messeiger sur le lac des Bois,—il s'avance dans la prairie et les demi-déserts du cen-

tre continental. Grâce aux chevaux espagnols, redevenus sauvages sur les plateaux du Mexique et que les Sioux ont redomestiqués, plusieurs membres de la famille la Verendrye parviennent aux rivières Missouri et de la Pierre-Jaune (*Yellowstone*), pour ne s'arrêter qu'après avoir gravi les premières chaînes du système des Rocheuses (1743), probablement en vue du pic dont un américain d'origine canadienne-française fera la découverte : Frémont en 1843.

Cette randonnée en pays inconnus, de 1731 à 1743, clôt l'ère des explorations françaises dans l'Amérique septentrionale.

Lorsque le vaste empire colonial de la France eut passé aux mains de l'Angleterre, l'oeuvre de découverte fut poursuivie par les fonctionnaires de la *Hudson Bay co.* L'un d'eux, *Samuel Hearne,* recherchant les endroits propices pour de nouveaux postes de traite, descend le fleuve du Cuivre jusqu'à sa bouche, sur le littoral arctique (1769-1772).

En 1789 l'Ecossais *Alexandre Mackenzie,* au service de la même firme, navigue jusqu'à l'immense fleuve qui s'échappe du Grand-lac-de-l'Ours et auquel il donne son nom. Trois ans plus tard, Mackenzie, qui était passé en Europe afin de se familiariser avec les instruments astronomiques, met à exécution le projet d'atteindre la côte du Pacifique. Avec les fidèles "voyageurs" bas-canadiens dont deux l'ont déjà conduit à la mer des glaces, il s'enfonce vers l'ouest ; il remonte le cours de la Paix, franchit la ligne de faîte par une passe des Rocheuses, et se laisse emporter par les eaux du Fraser jusqu'au confluent de la Black-water. Remontant cette rivière pour passer ensuite dans celle du Saumon il arrive enfin au fort Dean d'où il peut saluer l'océan Pacifique. Et là il peint l'inscription suivante sur une falaise : *Alexander Mackenzie from Canada—by land, 22 July* 1793. Le marin Vancouver était passé par là, un mois auparavant.

De 1794 à 1811 *Davis Thompson* relève le cours des fleuves Churchill, Nelson et Saskatchewan, déjà connus des "engagés" bas-canadiens ; il visite ensuite le pays des Mandans, le lac de la Biche, et franchit les Rocheuses par les passes Horner et Athabaska (1810). L'année suivante il descend le Columbia dans toute sa longueur et fonde le fort Astoria. En 1814, le Canadien *Gabriel Franchère,* qui s'est rendu à Astoria par la voie de mer, remonte le cours du Columbia jusqu'à la latitude du petit lac de l'Esclave, franchit les montagnes par une passe nouvelle et se dirige vers le fort Garry (Winnipeg), en étudiant la faune des régions encore peu connues qu'il traverse.

Lorsque la république des Etats-Unis devint possesseur des immenses territoires de la Louisiane, en 1803, la Cie de la Baie d'Hudson avait

déjà étendu la chaîne de ses postes de traite jusqu'au bord du Pacifique. Craignant que l'Angleterre s'approprie le territoire de l'Orégon, elle organise la mission *Lewis-Clarke,* en 1804. Ces explorateurs remontant jusqu'à la région des sources de la Missouri, franchissent les montagnes et descendent dans le bassin du Columbia, en suivant ce fleuve jusqu'à son embouchure déjà visitée par *Grey,* douze ans plus tôt. Au printemps suivant il s'en reviennent par une autre voie nouvelle, en démontrant la possibilité de construire à travers les solitudes et les montagnes de l'ouest une voie ferrée qui relierait les deux océans.

Après la cession que l'Espagne lui a faite de la Californie et qu'elle s'est annexé une partie du Mexique, la république entreprend l'étude méthodique de ces contrées immenses, que l'on est pressé de connaître. Avec 1853 s'ouvre l'ère des expéditions scientifiques en vue de trouver les meilleurs lieux pour le passage d'un transcontinental à travers les montagnes de l'ouest. Et l'année 1867 marque le début des explorations géologiques. La colonisation qui s'est portée de préférence au delà du Mississipi fait que la partie la plus récemment occupée sera plus tôt et mieux connue dans ses détails que la partie mississipienne.

Au Canada le processus est le même. La construction du Canadien Pacifique est le signal de fructueuses recherches, sous la direction de l'ingénieur *Sandford Fleming.* Toutefois, la géologie canadienne commence dès l'année 1843. Et des géologues comme *Logan, Dawson, Hind, Low* et *Tyrrell* sont de véritables explorateurs ; ils contribuent largement à fixer les traits essentiels de la géographie nationale.

H.—Les explorations polaires

Le passage du nord-est.—Les explorations nord-polaires sont à l'origine des entreprises purement commerciales. Elles débutent à une époque où chaque nation maritime d'Europe veut posséder sa route de l'Inde. D'après un plan proposé par Cabot, la compagnie des Marchands de Londres envoie d'abord *Hugh Willoughby,* en 1553, qui se perd corps et biens sur la côte de Laponie, et *Richard Chancellor* qui, plus heureux, aborde à Arkhangelsk et réussit à conclure avec Ivan IV un traité qui ouvre des relations commerciales suivies entre Russes et Anglais. Une autre expédition frétée par une firme anglo-russe et commandée par *Burrough,* reconnaît en 1580 les bouches du Petchora, le détroit de Kara et l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zemble.

L'attention de l'Angleterre, vivement sollicitée vers le nord de l'Amérique, abandonne la recherche d'un passage par le nord-est. Mais les Pays-Bas vont poursuivre cette recherche, en confiant à *Barentz,* l'un des

meilleurs pilotes de son temps, trois expéditions successives, de 1594 à 1597. Il découvre le Spitzberg, mais dans son dernier voyage la banquise le retient prisonnier avec ses seize compagnons, sur la côte de la Nouvelle-Zemble. Après un hivernage de neuf mois, marqué par de terribles souffrances et la mort de neuf hommes, l'expédition gagne la côte russe par la mer redevenue libre ; mais Barentz succombe à ses fatigues. En 1871, 268 ans plus tard, le Norvégien *Carlsen* retrouvera parfaitement conservée la hutte d'hivernage en même temps que le journal de cette expédition, qui sont conservés au musée de la Haye.

Les Cosaques et Bering.—Le désastre de Barentz a mis fin aux tentatives des Hollandais de naviguer le passage du nord-est. Du reste, ils se sont installés à Batavia, en bravant l'hostilité portugaise. Les Russes, mieux placés que quiconque pour étudier le littoral circumpolaire de l'ancien continent, se sont d'ailleurs engagés dans cette tâche dès 1504, pour la colonisation de la Sibérie. Les cosaques jouent le rôle principal dans la reconnaissance de la côte sibérienne. Les uns par terre et les autres par mer, ils s'avancent peu à peu sur les fleuves Obi, Iénessei, Lena et Kohyma. Le cosaque *Dejnev* parvient en 1648 au cap Oriental et découvre la mer à laquelle Bering donnera plus tard son nom et qui, d'ailleurs, figurait depuis 1566 sur la carte de Mercator, sous le nom de *fretum Anianum* (détroit d'Anian). *Vitus Bering,* un officier danois, avait été chargé par Pierre le Grand de compléter la reconnaissance des côtes sibériennes. A partir de 1728 il navigue depuis la mer d'Okhotsk jusqu'au cap Serzé Kamen, sans se douter qu'il se trouve proche de l'Amérique. C'est *Gvosdev* qui, en 1830, constate le voisinage de la Sibérie et de l'Alaska. Mais le détroit garde le nom de Bering qui l'a visité en 1741. Le cycle des voyages moscovites sous les hautes latitudes se clôt avec la découverte inopinée des îles de la Nouvelle-Sibérie, par le traitant russe *Liakhoff,* en 1770.

Le XIXe siècle, Nordenskjold.—Le littoral sibérien est relevé au complet, mais on ignore s'il est possible de se rendre en navire, de Russie au détroit de Bering. Le Suédois *Otto Nordenskjold* avait émis l'hypothèse que la masse d'eau tiède, roulée par les grands fleuves sibériens, devait maintenir un chenal libre le long du littoral, pendant les mois d'été.

La justesse de cette idée, qui avait échappé à ses devanciers, allait conduire *Nordenskjold* à bonne fin. Après deux voyages préparatoires, il part de Tromse (en Norvège) sur la *Véga,* en 1878 : il trouve libre de glaces la mer de Kara qui avait gardé une fâcheuse réputation, et en six semaines il arrive sans difficulté au cap Tcheliouskine, cette borne septentrionale de l'ancien monde. Au delà, l'apport des fleuves devenant

presque nul, des glaces compactes obligent l'explorateur à hiverner à 110 milles seulement du détroit de Bering. "Le 20 juillet 1879 nous doublâmes, dit-il, la pointe orientale de l'Asie. Le passage du nord-est, vainement cherchée depuis 326 ans, était franchi. Le pavillon suédois flotta sur le grand mât, et nos canons firent retentir les échos de l'ancien et du nouveau monde". Mais cette exploration, véritable prouesse, devait rester sans valeur pratique.

Le passage du nord-ouest—Après les insuccès qu'ils ont éprouvés dans la recherche d'un passage au nord de l'Asie, les Anglais n'abandonneront pas la partie sans interroger le nord de l'Amérique. C'est ce qu'ils appelleront le "passage du nord-ouest".

Frobisher et Hudson.—Dès l'année 1576, *Martin Frobisher,* commissionné par Elisabeth, visite la terre de Baffin et reconnaît l'entrée du détroit auquel Hudson donnera son nom. Et neuf ans plus tard, les marchands de Bristol envoient John Davis naviguer le bras de mer qui porte son nom. Henry Hudson, qui a déjà vainement cherché le passage du nord-est, découvert le groupe de Spitzberg et visité l'île de Jan Mayen, se dirige du côté de l'Amérique. Il franchit en 1610 le détroit à l'entrée duquel *Frobisher* s'était arrêté, puis il explore la mer intérieure qui prendra son nom et qui servira d'avenue pendant deux siècles à un commerce de fourrures avec les indigènes de l'Amérique boréale. Les richesses fabuleuses que la *Hudson Bay Co* tirera de ce territoire auront même pour effet d'ajourner la recherche d'une route conduisant en Asie.

Reconnaissance de l'archipel polaire américain.—La physionomie de cet archipel va se préciser par les voyages de John Ross et de Parry, de 1818 à 1833. Pénétrant dans le détroit de Lancaster, ils interrogent les canaux du Prince-Régent, de Barrow et de Melville, puis ils relèvent la péninsule de Boothia Felix, où Ross localise le pôle magnétique. Pendant que l'on fouille les canaux de l'arctique, les rivages mêmes du continent sont explorés par *John Franklin.* De 1819 à 1827 il parcourt la côte basse qui s'étend de la Mine-de-Cuivre aux bouches du Mackenzie, à 250 milles du cap des Glaces, où son compatriote Cook s'était arrêté devant la banquise, en 1779.

L'espoir de trouver le passage du nord-ouest se ranime en Angleterre, à la suite des travaux de Franklin et lorsque *James Ross* revint des régions antarctiques avec ses deux navires en bon état. La solution était déjà presque trouvée : il s'agissait de passer par le détroit de Lancaster et d'aller toujours dans la direction de l'ouest, sans visiter les canaux aboutissants. John Franklin, brillant officier de la marine britannique, s'embarque en 1845 pour une exploration dont il ne devait pas revenir. Son sort émeut le monde. De 1848 à 1858, lady Franklin, l'amirauté

anglaise, le Canada, les Etats-Unis et des particuliers ne cessent d'organiser des expéditions à la recherche de Franklin. Il n'y en eut pas moins de vingt et une. Il faut retenir trois faits acquis par ces voyages de secours : 1. ils ont contribué à fixer l'étendue du complexe des terres polaires ; 2. le désastre de l'infortuné Franklin fut localisé par *MacClintock,* en 1853 ; 3. on retrouva enfin le fameux passage du nord-ouest, dont les premières recherches remontaient à 350 ans. *MacClure,* venu par le détroit de Bering, s'étant engagé dans les glaces du détroit de Lancaster, au cours du troisième hiver qu'il y passait, il résolut de se rendre en patins sur la côte de l'île de Banks, dans l'espoir d'y rencontrer l'une des expéditions qui s'étaient engagées dans le même détroit, par la voie de l'est. Les communications s'établirent au *Winter Harbour,* dans l'île de Melville, où le navire de *Kellett* venait à son tour de se faire enfermer par les glaces. Les communications s'établirent ainsi, et les gens de Kellett purent accourir auprès des équipages de MacClure, au moment où un contingent de ceux-ci allait se mettre en route pour la terre ferme, dans l'espoir de parvenir à l'un des forts de la *Hudson Bay Company.*

A la conquête du pole nord.—L'une des dernières expéditions à la recherche de Franklin fut celle d'*Inglefield* qui, en 1853, s'était aventurée au nord de la mer Baffin. Elle vit que Smith Sound n'est pas une impasse, mais un détroit, ainsi que John Ross l'avait affirmé. Inglefield aperçut dans la direction du pôle un immense bassin d'eau libre, ce que les Russes appellent des *polynias.*

Hayes, Hall, Kane.—Aux Etats-Unis, la découverte d'Inglefield met trois expéditions à l'assaut du pôle, celles de Kane, de Hayes et de Hall. La première parvient jusqu'au détroit de Smith et trouve la côte dégagée de glaces, par la latitude 80° 35,. Hayes, qui a pris part au voyage de Kane, hiverne par 78° 18', d'où il s'avance en traîneau, pour découvrir à l'ouest du Smith Sound un canal qui portera son nom. Le *Polaris,* que dirige le Dr Hall, s'avance par le couloir de Robeson, qui fait suite à celui de Smith, et atteint 82° 16'. Le chef de l'expédition succombe aux fatigues d'un voyage en traîneau ; plus de la moitié de ses compagnons meurent du scorbut et, pendant l'hiver de 1872, les glaces entraînent le *Polaris* vers le sud. Une partie de l'équipage, emportée sur un glaçon à la dérive, est recueillie cinq mois après par un baleinier, non loin des côtes du Labrador. Le reste de l'équipage, parti en barques vers le sud, est sauvé au printemps de 1873, par un navire écossais.

Nares et Markham.—Reprenant sa tradition séculaire, la Grande-Bretagne envoie *Nares* et *Markham* à l'assaut du pôle, en 1875. Leurs navires, mieux protégés que les précédents contre la pression de la glace, vont hiverner dans le détroit de Robeson. De là, l'expédition relève 230

milles de côtes à l'ouest du détroit et, s'étant avancé sur la banquise par 83° 20', constate qu'il n'y a point de mer libre, ce qui ruine les prétentions de Kane et de Hayes.

Payer et *Weyprecht.*—Dans cette course vers le pôle, l'Autriche entre en scène, d'une façon plutôt imprévue. Les lieutenants *Payer* et *Weyprecht,* partis pour aller étudier le *Gulf Stream* jusque dans le bassin polaire, voient leur navire pris par les glaces dès 76° 22'. Entraînés à la dérive pendant plus d'un an, ces "passagers d'une banquise" parviennent à une terre élevée, jusqu'alors inconnue, qu'ils appellent terre François-Joseph (1874). On explore cet amas d'îles et, l'été suivant, comme le navire demeure prisonnier des glaces, on bat stoïquement en retraite avec des barques et des traîneaux vers la Nouvelle-Zemble, où l'on est secouru par des pêcheurs russes.

La Jeannette.—L'obsession du pôle grandit toujours. Gordon Bennett, riche américain, confie la *Jeannette* à *de Long,* de la marine des Etats-Unis. Ce marin aborde l'océan Glacial par le détroit de Bering, avec l'intention de se frayer un chemin jusqu'au pôle. Mais après 21 mois de dérive, le navire cède sous la formidable pression de la banquise. Les naufragés tentent d'atteindre en chaloupes la côte sibérienne. Une se perd corps et biens près de la Nouvelle-Sibérie, une autre parvient à un village toungouse, à l'embouchure du Léna, et la troisième, qui porte le chef de l'expédition, entre dans un autre bras du fleuve. Les hommes de la seconde chaloupe, venant à la recherche de leurs camarades, ne trouvent que des cadavres. Des 33 membres de l'expédition, 20 ont péri, et ils recueillent le journal de Long relatant jusqu'à ses dernières phases cet épouvantable voyage.

Greely et Lockwood.—Le plan de l'expédition *Greely,* sous les auspices des Etats-Unis, en 1881, consistait à recueillir des données météorologiques. Au cours des deux années qui suivirent son débarquement au fort Conger sur la terre de Grinnel, par 81° 44', l'expédition releva l'île dans ses détails et le lieutenant *Lockwood* parvint en traîneau jusqu'à 83° 30' , dépassant ainsi de 10° le point atteint par Markham. Mais l'été de 1883 s'étant passé sans que fût apparu le navire qui devait les rapatrier, l'expédition résolut de retraiter avec la famine pour perspective. Au cours des dix mois que dura cette retraite, dix-huit moururent de privations. Ils furent secourus au moment où les sept survivants allaient se séparer pour ne pas s'entre-manger.

Fridtjof Nansen.—Les dérives de la banquise éprouvées par les chercheurs de pôle établissaient que la calotte des glaces polaires est loin d'être immobile, elle est animée de lents mouvements d'ensemble. Le Norvégien *Fridtjof Nansen* se dit qu'au lieu d'éviter d'être emprisonné dans

la banquise, il fallait plutôt "demander à la glace un billet, comme à une gare de chemin de fer".

Joignant l'enthousiasme au calcul, Nansen mûrit son projet par des voyages d'entraînement à l'île Jan Mayen, au Spitzberg et surtout au Grônland, qu'il est le premier à traverser de part en part (1888).—Le *Fram* (En avant !), construit spécialement pour résister aux pressions des glaces,—petit, court, aménagé avec tout le confort possible et pourvu d'approvisionnements pour cinq ans,— part de la Norvège à l'été de 1893. Tel que prévu, il est entraîné vers le nord, au gré de la banquise. Et Nansen espère qu'il sera libéré sur la côte orientale du Grônland, où il se fait une décharge particulièrement active des glaçons polaires. Par 83°24' Nansen, suivi d'un seul compagnon, le lieutenant Johansen, quitte le *Fram* et s'avance en traîneau, à travers des crevasses et des monticules de glace, par des froids de 50°c. (88°F), jusqu'à 260 milles seulement du pôle. Là, sous peine de courir à une mort inévitable, les deux explorateurs rebroussent chemin ; ils doivent tuer leurs chiens pour s'en nourrir et prolonger les provisions. Les chronomètres s'étant arrêtés, ils marchent à l'aventure, tout en se dirigeant sur la terre de François-Joseph. Ils y passent l'hiver de 1895-1896, en vivant du produit de leur chasse, à la façon esquimaude, sans se douter que l'Anglais Jackson est établi dans cette terre de François-Joseph depuis deux ans. La rencontre a lieu l'été suivant, et le navire de Jackson ramène le parti de Nansen en Norvège, au mois d'août 1896. Peu de jours après, le *Fram*, conduit par le capitaine *Sverdrup*, rentrait en Norvège ; il était parvenu à 85°57'. Pour se dégager du champ de glace et ne pas prolonger sa dérive vers le nord, il avait dû se frayer un chemin à la dynamite. Cette expédition qui se terminait sans perte de vie rapportait une abondante moisson scientifique sur la flore, la faune, le climat, la météorologie et les paysages circumpolaires.

Deux ans après, *Otto Sverdrup* repart sur le *Fram*, pour aller explorer la mer poléocrystique de Nares. Mais, arrêté par une infranchissable barrière de glace dans le détroit de Smith, il doit y faire quatre hivernages successifs (1898-1902). La mission scientifique du *Fram* complète alors les relevés fragmentaires de Nares, de Greely et d'Aldrich sur la terre d'Ellesmere ; elle découvre aussi des îles dans la direction du nord-ouest.

Entre Nansen et Sverdrup se place une téméraire tentative d'atteindre le pôle en ballon. L'ingénieur suédois *L.-A. Andrée* s'envole du Spitzberg en juillet 1897, à bord de son sphérique l'*Oren*, et disparaît à tout jamais. Il comptait bénéficier d'un courant atmosphérique analogue au courant marin déjà deviné et suivi par Nansen.

En 1900, le duc *des Abruzzes,* sur le *Stella,* va hiverner à la terre de François-Joseph et lance en avant une reconnaissance en traîneaux, sous la conduite du caitaine *Cagni* qui dépasse de 19' la latitude atteinte par Nansen, mais il ne trouve aucune terre.

Tous ces sondages à la périphérie du pôle nord ont permis de dire qu'il est situé au milieu d'un océan. Le Grônland, que le géographe allemand Petermann supposait s'étendre jusque proche du pôle, n'est qu'une île. Les nombreux voyages exécutés par l'Américain *Peary* (1891-1896) et par le Suédois *Mylius Ericksen,* mort en revenant d'explorer la côte nord-est du Grônland, ont apporté à ce problème une solution définitive.

Robert Peary qui, au cours des six voyages qu'il a faits au nord du Grônland, s'est graduellement approché du pôle (en 1906 il a dû s'arrêter à 200 milles seulement du but désiré), entreprend un autre voyage à bord du *Roosevelt.* De la terre de Grinnel, où il a passé l'hiver de 1908-1909, Peary se dirige vers le pôle, qu'il atteint après 54 jours de marche, au milieu des plus grandes difficultés. Enfin le 6 avril il plante le drapeau étoilé à l'endroit qu'il croit être le pôle géographique de la terre.

Explorations sud-polaires.—Au début de notre siècle le problème de l'"antarctique" était de beaucoup moins avancé que celui de l'"arctique". Une calotte de banquises plus compacte et des froids plus grands ont mieux défendu le pôle austral contre la curiosité des explorateurs. A la suite de ses trois célèbres croisières, Cook avait dit : "Je crois fermement qu'il y a près du pôle antarctique une étendue considérable de terres où se forment la plupart des glaces répandues dans ce vaste océan méridional". Mais il ajoutait, pour apaiser le zèle des futurs conquérants du pôle : "Le danger que l'on court à reconnaître une côte dans ces mers inconnues et glacées est si grand, que j'ose dire que personne ne se hasardera plus loin que moi et que les terres qui peuvent être au sud ne seront jamais reconnues".

Les voyages du Russe *Bellinghausen* (1819-1821), des baleiniers anglais *Weddell* (1823), *Biscoe* (1830-1832) et *Kemp* (1833-1834), qui ont amené quelques intéressantes découvertes sur le pourtour du continent antarctique, exercent une réaction momentanée contre les idées de Cook, en fixant à nouveau l'attention des savants sur la question presque oubliée du continent austral. L'Allemand *Gauss,* dont le traité sur le magnétisme terrestre paraît en 1838, contribue à déterminer ce mouvement de recherche chez les grands Etats maritimes. La France envoie *Dumont d'Urville* (1838-40), les Etats-Unis *Wilkes* (1839-40), et l'Angleterre *Balleny* (1838-39) et *James Ross* (1839-43).

D'Urville, digne continuateur des Bougainville et des Lapérouse, dé-

couvre les terres Louis-Philippe, Joinville et Adélie. Wilkes longe à distance la terre de Palmer et, au sud de l'Australie, la terre qui porte son nom. Balleny reconnaît le groupe d'îles Balleny et la côte Çlarie. Ross, déjà célèbre par ses recherches nord-américaines, découvre sous la latitude de Tasmanie la terre Victoria qu'il longe en pénétrant plus au sud, où il va passer au pied de volcans actifs, dont il nomme les deux plus élevés, l'*Erebus* (12,330 pieds) et le *Terror* (10,950 pieds), des noms des navires de l'expédition. Ross dut s'arrêter devant une muraille continue de glace haute de 300 pieds, par la latitude 78°10', qui ne devait plus être atteinte dans l'antarctique avant 1900. Ces terres perdues dans le brouillard, ensevelies sous une épaisse carapace glaciaire aux abords difficiles, cette "Antarctide", c'est tout le continent circumpolaire que Ptolémée et les cartographes du moyen âge avaient figuré d'instinct et que Cook avait inlassablement cherché.

Après une période d'indifférence marquée par les désastreuses recherches au nord du Canada, la série des explorations extrêmes-australes reprend avec de *Gerlache* (1898-99), qui fait sur le *Belgica* d'intéressantes études de météorologie et des sondages qui révèlent l'existence de trois plateaux sous-marins, dont la continuité probable ne laisse plus de doute sur l'existence du continent du sud, au delà de 72°. Le Norvégien *Borchgrevinck,* commandant de la Southern Cross, dépasse de quarante milles la latitude que Ross avait atteinte dans les mêmes parages et fait le premier hivernage sur l'Antarctide (1900).

Des expéditions de longue durée, pourvues d'un personnel de haute valeur scientifique, viennent accroître les notions sur les abords du pôle. Telles sont les expéditions de l'Allemand *E. von Drygalski* (1903), du Français, *J. Charcot* (1904-05 et 1910), et d'*Ernest Shackleton,* qui en 1908-09, pénètre par le glacier Beardmore sur la plateau du Roi-Edouard et atteint la latitude 88°13'.

Au cours de l'année 1911 deux explorateurs entraînées vont à l'assaut du pôle, en sens opposés, et ils y parviennent. *Roald Amundsen,* disciple de Nansen, plante le pavillon norvégien sur l'emplacement du pôle sud, le 17 décembre 1911. Et le capitaine *Scott,* de la marine britannique, atteint lui aussi le pôle austral un mois plus tard, exactement le 8 janvier 1912, et relève les traces du passage d'Amundsen.

Conclusion

Il a fallu plus de quatre cents ans pour que les pôles soient conquis ! Et pour atteindre ces lieux de désolation, combien de vies humaines ont été sacrifiées par la plus affreuse des agonies dans le désert blanc des

banquises, sous le sinistre voile de la nuit polaire ! A l'heure actuelle, les voyages d'exploration ne sauraient nous ménager de considérables surprises : il ne peut plus être question que de combler des lacunes entre des itinéraires un peu distants les uns des autres, de resserrer quelques mailles encore un peu lâches, et de "déterminer" certains lieux avec plus d'exactitude, afin de perfectionner la carte du monde. Ne disons pas, cependant, que cette carte ne laisse plus d'espaces en blanc. Des régions restées inviolées ou mal connues se voient encore en Amazonie, dans les Andes, au coeur du Sahara et au Canada subarctique. Mais tout cela devient chaque année de plus en plus négligeable comme étendue, et il reste vrai que l'ère des grandes découvertes est définitivement close.

Ce récit abrégé des voyages de découverte nous montre que les grands traits du relief et la démarcation entre les masses continentales et les masses océaniques nous ont été révélés par des apports successifs, et combien irréguliers, pour des motifs divers et au prix de sacrifices sans nombre. Phéniciens, Grecs et Arabes, Italiens, Ibériens et Français, Hollandais, Anglais et Allemands, Scandinaves, Russes et Américains, tous peuples maritimes, ont contribué chacun à leur heure à nous faire connaître l'étendue et la forme de l'oekoumène, la demeure de l'humanité. Longtemps, et tout d'abord, les découvreurs ont été mus par des ambitions commerciales, d'âpres rivalités économiques. Mais dans l'ère moderne, les mobiles de la recherche ont été le surpeuplement des pays anciens, la passion de connaître ainsi que le dévouement à la science et le prosélytisme chrétien.

EMILE MILLER

Professeur de Géographie à l'Université de Montréal.



SOUVENIRS D'UNE CROISIÈRE SUR LA COTE NORD DU GOLFE ST-LAURENT

De 1906 à 1911

24 juillet 1906.

Je souhaitais depuis longtemps voir les Sept-Iles. C'était en effet ma quatrième croisière dans le golfe, et toujours les éléments avaient empêché notre yacht d'aborder cette terre.

Vues à distance, ces îles que Jacques Cartier dénomma tout d'abord *Iles rondes* font l'effet de hautes montagnes surgissant soudainement des flots. Leur forme est à peu près ovale, et c'est probablement pour cette raison que l'une d'elles a été appelée *La Boule.*

Au fond, ces îles n'ont rien de particulièrement intéressant; ce sont des rochers dénuées de toute trace de végétation. Par-ci par-là quelques arbres rabougris et c'est tout.

Le village, entièrement bâti sur une plage unie de sable, avec, comme fond, des collines assez élevées, fait un fort joli effet vu de la mer. Il est vrai que les habitations, au lieu d'être groupées, s'étendent sur une assez grande longueur et sont badigeonnées avec des couleurs voyantes, mais dans le lointain les tons variés de ces couleurs impriment un aspect plein de gaieté au village.

Tout l'intérêt se concentre pour moi dans la baie elle-même. Mais quelle baie ! Toute la flotte d'Amérique pourrait y loger à son aise. Elle a vingt-cinq milles de tour et reçoit les eaux d'une dizaine de petites rivières. C'est sans contredit l'un des plus beaux ports de notre pays.

Sur l'un des côtés de la baie l'on a installé une station baleinière. Nous ne pouvions manquer d'aller la visiter. D'autant plus qu'on vient précisément de capturer l'un de ces énormes cétacés au moyen d'un harpon

lancé par un canon et qu'on se dispose à le monter sur un quai bâti *ad hoc.*

Oh ! voir dépécer une baleine, ce n'est pas encore le suprême bonheur, j'en conviens aisément, mais ce n'est pas non plus un spectacle banal.

Le monstre qui s'agite encore un peu devant nous et qui est retenu par des chaînes de fer pour l'empêcher de se livrer à des mouvements trop impétueux, mesure bien soixante-quinze pieds de longueur.

Nous voyons s'approcher les ouvriers de l'usine, une douzaine, avec de grands coutelas, emmanchés d'un long bois, pour trancher l'animal. Celui-ci est découpé par morceaux ou plutôt par tranches que l'on transporte dans des fosses d'eau bouillante préparées à cette fin.

Tout sert dans la baleine. Le lard est transformé en huile, avec les fanons on fait les baleines de corset et d'excellent crin végétal, les os constituent un engrais très recherché, et depuis quelques mois on a lancé en Norvège un saucisson à base de baleine !

— Mais alors, dis-je à l'un des ouvriers, il y a d'excellentes parties dans la baleine.

— Sans doute. En Norvège, on confectionne avec la chair de la queue une soupe qui est très prisée des gourmets.

— Vous en avez peut-être mangé ?

— Pardon ! je n'en ai pas mangé et je crois bien que je n'en mangerai pas de sitôt.

Cette explication ne m'a guère rassuré sur la saveur de la chair de baleine. Tout de même si les Scandinaves en mangent, c'est déjà une bonne petite recommandation (1).

Si le dépécement d'une baleine offre un spectacle assez curieux, le plaisir est moins grand lorsque le travail de décomposition s'opère. On n'a pas d'idée des odeurs nauséabondes qui s'échappent de la masse de ce monstre qui vient d'être déchiqueté. Instinctivement, on sent le besoin de protéger son nerf olfactif en fermant hermétiquement toutes les issues.

Je ne puis m'empêcher d'en faire la remarque à l'un des trancheurs de la baleine qui me riposte tout simplement :

— Eh bien ! la première année que je suis entré au service de l'usine, j'étais comme vous. L'odeur me prenait à la gorge, et j'en avais pour une journée à éternuer. Aujourd'hui, je ne sens plus rien. C'est la force de l'habitude qui veut qu'il en soit ainsi.

---

(1) On est bien revenu sur le compte de la baleine, surtout depuis la guerre. Ne voilà-t-il pas que le contrôleur des vivres de Washington la recommande à ses compatriotes comme un mets appétissant et, en tout cas, pouvant remplacer avantageusement la viande de boeuf !

Tant mieux pour ce monsieur, mais mes compagnons et moi nous n'en pouvons plus. Les parfums qui se dégagent des résidus de la baleine, les flots de sang du cétacé qui rougissent déjà une partie de la baie, nous font trouver la situation intenable. Nous songeons à nous éloigner.

* * *

La chasse à la baleine — j'ai pu m'en assurer — constitue pour les Sept-Iles une industrie assez lucrative. Elle ne date, il est vrai, que de deux ans, mais ces deux années ont été fructueuses.

L'an dernier, du mois de juillet au mois d'octobre, on avait capturé soixante-et-dix baleines. L'une d'elles mesurait en longueur quatre-vingt-six pieds.

En cette année 1907, à la date du 24 juillet, la baleinière, montée par des armateurs norvégiens, avait remorqué à l'usine 35 de ces cétacés.

Je m'étends quelque peu sur cette industrie car elle est toute nouvelle dans notre pays. Il est bien vrai que sous le régime français l'on a vu des compagnies s'organiser et venir chasser la baleine dans le golfe et jusque sur les battures de l'île d'Orléans, mais ces compagnies étaient isolées et ne constituaient point une exploitation sérieuse ni lucrative. Au reste, il y a longtemps que les cétacés de cinquante à cent pieds ne voisinent plus dans les parages de l'ancienne île de Bacchus. S'il leur arrive de dépasser quelque peu les abords des Sept-Iles où les eaux atteignent une grande profondeur et facilitent leurs ébats, c'est par accident.

Cette industrie de la baleine que l'on pense pouvoir faire revivre aux Sept-Iles est connue depuis de longues années dans certaines parties de l'Europe. Ce sont les Hollandais, si j'ai bonne mémoire, qui, les premiers, inaugurèrent cette chasse aux monstres marins qui leur rapportait, paraît-il, de beaux profits. Les Norvégiens suivirent, ceux-ci opérant dans l'Océan glacial, puis les Anglais et les Américains.

Cette chasse à la baleine se faisait autrefois avec tant d'acharnement — surtout du temps des Hollandais — qu'elle eût pour conséquence de faire disparaître presque totalement la baleine franche, de beaucoup la plus prisée. Celle qu'on chasse aujourd'hui est peut-être plus volumineuse, mais d'un prix bien moindre ; elle atteint 90 et même cent pieds de longueur et peut rapporter une somme variant entre $600 et $1,200. C'est la baleine bleue, le balénoptère, ou, comme l'appellent les pêcheurs, la baleine foncière, voulant exprimer par là qu'au lieu de flotter comme l'autre, quand elle est morte, elle coule à pic au fond de la mer.

De même aussi, la chasse avec le harpon lancé à la main, ou au fusil, ne peut plus réussir. Il faut aujourd'hui, en Norvège comme ici, le harpon lancé par un canon, et auquel est adaptée une fusée, sorte

d'obus qui éclate dans le corps de la baleine et la tue presque toujours. L'animal ne peut cependant qu'être blessé. Alors il plonge; le câble qui attache le harpon au bord du bateau baleinier se déroule, et le petit navire est entraîné à une vitesse énorme, qu'on évalue à plus de vingt milles à l'heure. Cependant, il n'y a aucun danger à appréhender; ces bateaux, montés en baleinières, sont assez forts pour résister à toutes les commotions. Celui dont se sert la compagnie des Sept-Iles est également très solide.

A l'usine, on m'a raconté en plus — et c'est un détail qui a son importance ici — qu'une fois harponnée, la baleine plonge au fond de la mer. Comme il est nécessaire de la faire flotter pour pouvoir ensuite la remorquer, un petit appareil fixé dans le harpon et qui communique avec le bateau insuffle précisément au cétacé l'air dont il a besoin. Or, celui-ci, une fois *ballonné,* revient sur les flots, et alors il devient possible de le remorquer à l'établissement.

La saison de la chasse à la baleine dans le golfe Saint-Laurent, me certifient les employés de l'usine, se prolonge généralement jusqu'au mois d'octobre.

La quantité d'huile fournie par ces cétacés est énorme. On nous l'a bien fait voir au reste en embarquant à bord d'un vaisseau qui se trouvait dans la rade plus de deux cents quarts d'huile, et il paraît qu'il en est de même à chaque voyage du bâteau qui fait le service de la Côte-Nord.

Les pêcheurs de la Côte sont cependant à peu près tous d'avis que l'industrie baleinière ne saurait avoir qu'une durée éphémère. Dans quatre ou cinq ans, nous disaient quelques-uns d'entre eux, la pêche à la baleine sera à peu près épuisée. Déjà même, ajoutaient-ils, vous pouvez constater que ces monstres de la mer se font plus rares et s'éloignent davantage. Ce n'est pas un mal après tout, disaient les mêmes personnes. Les autres poissons de la mer qu'effarouche ce monstre et qui entrent dans son alimentation se glisseront plus aisément dans nos eaux et, forts de leur sécurité, y séjourneront plus habituellement.

* * *

Notre incursion dans la baie des Sept-Iles tire à la fin et il ne s'agit plus que d'en sortir. La chose sera bien facile puisque le vent gonfle déjà les voiles de notre yacht et que notre vaillant capitaine a donné ses instructions. Tout de même les derniers préparatifs se prolongent et l'un de nos amis qui est venu nous escorter jusqu'au vaisseau en profite pour nous raconter la petite histoire suivante qui se rattache à l'installation de l'usine à la baleine aux Sept-Iles.

On venait justement d'inaugurer l'établissement. Comme de raison,

les gens du village voulaient être témoins de cette cérémonie. L'occasion était on ne peut plus propice. On venait de capturer depuis deux jours l'un de ces superbes cétacés, comme l'on en rencontre assez souvent dans le golfe, et celui-ci reposait sur l'immense quai attenant à l'usine.

Comme c'était un dimanche, et que la population a des loisirs l'après-midi de cette journée, on s'était rendu en foule à l'établissement, et tous ou à peu près se pâmaient d'admiration devant le monstre marin.

Plus délurée et plus aventureuse que d'autres, une jeune fille du village, dans une toilette blanche toute fraîche, ne voulut point se borner à examiner platoniquement l'animal que l'on exhibait; encouragée par quelques compagnes, elle grimpa sur le dos du monstre, et se mit en frais de l'arpenter dans toute sa longueur.

Tout alla bien pendant un certain temps, mais parvenue à la partie centrale de l'animal, là où se rencontre le siège de l'estomac et des intestins, la jeune fille trop confiante perdit pied et glissa assez avant dans la chair trop amollie du cétacé.

Ce fut un cri de stupeur de la part de la jeune fille, mais l'assistance que cette déconvenue amusait ne put s'empêcher de s'esclaffer.

Il n'y avait pas cependant à badiner. La jeune fille était prise comme dans un étau, elle s'enfonçait davantage à chaque instant, et il lui était impossible de se dégager seule, sans assistance.

Ses cris désespérés finirent par émouvoir quelques personnes de l'assistance qui appliquèrent des échelles et escaladèrent à leur tour l'animal avec les plus grandes précautions. Ils réussirent à retirer l'imprudente jeune fille de l'espèce d'abîme dans lequel elle s'était enfoncée, mais à quel prix ! La toilette blanche, les fichus, les souliers, tout avait pris des teintes inénarrables.

* * *

Les Sept-Iles—où nous venons de descendre pour quelques heures—constituent un des principaux postes de la Côte-Nord.

C'est même ici que la Préfecture apostolique tient son siège, nonobstant que la paroisse de Saint-Pierre-des-Esquimaux soit de beaucoup plus considérable.

Les missions de la Côte-Nord sont aujourd'hui sous la direction des Eudistes qui ont succédé eux-mêmes aux révérends pères Oblats. Les derniers missionnaires de cette congrégation ont été les révérends pères Arnaud et Babel qui y ont passé plus de soixante années de leur existence après s'être dévoués sans compter à l'évangélisation des sauvages Montagnais. Il y aurait tout un volume à écrire sur la carrière et l'oeuvre

accomplie par ces intrépides missionnaires. Seulement, les historiens de l'avenir éprouveront un grand embarras, car ces premiers missionnaires de la Côte-Nord n'ont laissé aucun manuscrit. Ils n'auront pour se renseigner que les trop rares lettres laissées par les PP. Arnaud et Babel et qui ont été publiées, il y a plus de quarante ans, dans le volume des Missions du diocèse de Québec. C'est quelque chose, assurément, mais combien de choses demeureront à jamais dans l'oubli, que d'événements, que de faits, que de souffrances, que de sacrifices resteront toujours ignorés !

Les Eudistes, donc, ont pris la place des Oblats. Ils sont installés depuis quelques années, dans chacun des hameaux de cette région à peù près désolée. Je me suis laissé dire que le premier hiver a paru très dur à quelques-uns de ces nouveaux missionnaires. Aujourd'hui qu'ils sont acclimatés et qu'ils peuvent loger en des maisons convenablement chauffées, ils ne redoutent plus ni les vents agaçants du Nord-Est, ni les tempêtes de neige, ni même la grande froidure.

J'ai eu le plaisir de rencontrer quelques-uns de ces bons pères Eudistes à bord du vaisseau qui nous menait un peu plus loin. Ils allaient faire la retraite ecclésiastique à la Pointe-des-Esquimaux. Tous ont pris goût à notre pays qu'ils admirent à cause de la grande somme de liberté dont nous jouisssons, et je n'ai entendu aucun d'eux exprimer le regret d'avoir laissé la France. Il faut avouer qu'en ce moment-là la pauvre France, avec son gouvernement de sectaires, n'a pas fait la partie bien facile aux ordres religieux et que sa politique de persécution et d'ostracisme n'était pas de nature à lui conquérir les sympathies, même de ses propres enfants.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant au village des Sept-Iles, c'est le groupe sauvage des Montagnais. Ces sauvages possèdent là une *réserve* de terres assez considérable que le gouvernement leur a donnée et sur laquelle ils ont construit leurs habitations et leur chapelle.

Ces sauvages vivent exclusivement de chasse et de pêche. Ils quittent le village dès le mois d'août et s'enfoncent dans l'intérieur des terres jusqu'à cinq cents ou six cents milles, pour ne revenir qu'au mois de juin de l'année suivante, chargés de leur capture. Bon nombre de ces chasseurs ont la main heureuse. L'un d'eux a pu vendre, cette année, à la compagnie de la baie d'Hudson et à la maison Révillon, pour quatre mille piastres de pelleteries, consistant surtout en peaux de renards noirs et argentés. Un chasseur blanc, du nom de Dion, en avait vendu lui-même pour la jolie somme de $1,500.

En résumé, la chasse de l'hiver 1906 a été merveilleuse pour les sauvages des Sept-Iles. Ils ont réussi au delà de toute espérance.

On se demande ici et l'on m'a souvent posé la même question: que font les sauvages de tout cet argent ?

Ce qu'ils font! Vous vous en doutez bien; je vais vous dire tout de même ce que tout le monde raconte là-bas.

D'abord, les sauvages sont demeurés grands enfants et ont envie de tout. Avec cela, ils sont l'imprévoyance même; ils dépenseront dans un seul jour tout le fruit d'une chasse d'hiver sans s'inquiéter de ce qui adviendra par la suite. Le lendemain ne compte pas pour eux; ils ne s'attachent qu'au présent. Le missionnaire a beau leur conseiller de se garder "une poire pour la soif", ils n'en font rien. L'avenir ne les effraie pas; c'est comme s'il n'existait point.

Les Montagnais ont surtout, à un haut degré, l'amour du bibelot, et des nouveautés. Il en était un peu de même, si je me souviens bien, dans les premiers temps de la colonie. Les Hurons et les Iroquois du dix-septième et du dix-huitième siècles donnaient volontiers tout ce qu'ils possédaient pour se procurer un modeste miroir, une horloge ou encore un morceau de verroterie.

Les Montagnais du XXème siècle sont peut-être un peu plus circonspects, depuis surtout qu'ils ont goûté à notre civilisation, mais ils n'ont point perdu l'envie des choses nouvelles et encore moins l'amour du clinquant. Un médaillon de cuivre ou d'argent exerce encore sur leur imagination une puissante attraction.

Un citoyen des Sept-Iles m'a raconté qu'un Montagnais qui avait fait une excellente chasse n'eut rien de plus pressé, de retour dans ses foyers, que de venir acheter à Québec un piano de la valeur de deux cents piastres. Peu après, comme l'instrument ne lui servait de rien, il finit par mettre la hache dedans et le pauvre piano fut converti en vulgaire bois de chauffage.

Un autre sauvage, ne sachant ni lire ni écrire, s'éprit dans une visite à Québec d'une belle et spacieuse bibliothèque en noyer noir et l'acquit à beaux deniers comptants.

Lorsque ce meuble encombrant fut descendu sur le rivage des Sept-Iles, on voulut savoir de toutes parts ce qu'entendait faire le sauvage de sa nouvelle acquisition et on l'interrogea.

— Eh bien! c'est pour placer mon fusil et mon tabac! répondit imperturbablement le Montagnais. Et de fait, le meuble précieux et acheté à grand prix ne servit pas à autre chose.

Autre trait. L'an dernier, un Montagnais, celui-là encore des Sept-Iles qui avait fait une bonne saison de chasse, vint trouver le marchand

de l'endroit pour lui acheter un album de cartes postales illustrées et... un phonographe. Ce dernier instrument l'avait complètement hypnotisé et il en eut pour de longs mois à se bercer au son de la musique exécutée par son instrument.

Quant aux cartes illustrées, je suis bien enclin à croire que notre pauvre sauvage obéissait moins à une passion de collectionneur qu'à un caprice momentané, lorsqu'il se rendit acquéreur d'un album.

Comme exemple typique de leur imprévoyance, le bon père Arnaud me racontait ce trait:

Durant une quinzaine d'années, l'un des sauvages de sa mission à Betsiamis avait réussi, par le trafic de ses fourrures, à amasser la somme assez ronde de $27,000. C'était, n'est-ce pas, une jolie petite fortune dont bien des blancs se seraient contentés. Eh bien! notre sauvage trouva moyen en peu de temps de dépenser d'une manière extravagante tout cet argent et à la fin de sa vie il tomba dans un tel dénûment qu'il dut recourir à la charité publique pour ne point mourir de faim.

Il faut être juste pourtant à l'égard de ces pauvres et intéressants Montagnais. S'ils dépensent sans compter, s'ils jettent l'argent par les fenêtres sans le moindre souci du lendemain, ils ont appris d'autre part à mieux connaître la valeur des marchandises. Il y a moins d'un demi-siècle, ils donnaient encore une peau de castor ou de renard pour le moindre colifichet. Aujourd'hui qu'on leur a appris le prix des belles fourrures, ils se montrent plus difficiles et les marchands les plus roués n'ont plus guère de chance de les exploiter. La plupart des sauvages sont en effet au courant du marché et ils savent vendre leurs fourrures à des prix rémunérateurs.

J'ai déjà dit qu'ils étaient frivoles et imprévoyants; par contre, ils ont une grande qualité que l'on ne peut s'empêcher d'admirer: ils ne connaissent pas cette vilaine chose qui s'appelle l'égoïsme. Un sauvage vient toujours au secours d'un autre sauvage plus pauvre que lui et auquel la chasse n'a point réussi. Ce dernier sera invité, par exemple, à manger à sa table, ou s'il ne partage pas le repas familial, il recevra des provisions de bouche autant qu'il lui en faudra pour se sustenter lui et sa famille.

Il n'y a pas d'association charitable organisée sur la Côte-Nord, mais un sauvage sait toujours si l'un de ses frères est dans le besoin. Et l'on n'a pas d'exemple que ceux-ci et ceux-là n'aient pas été secourus en temps voulu.

Août 1907.

A Clarke city. — Une fois engagés dans la baie des Sept-Iles, c'eût été commettre une bévue que de ne pas pousser une pointe du côté de

Clarke city. Il n'y a du reste qu'une toute petite traversée à faire en chaloupe ou en canot et nous y sommes rendus.

Clarke city est encore un hameau. On lui a donné le nom de *city* à sa naissance, mais je suppose bien que c'était uniquement pour flatter ses fondateurs. Une ville -- à moins que ce ne soit aux Etats-Unis où il se rencontre des prodiges de cette nature — ne s'improvise pas en effet du jour au lendemain. Cela ne veut pas dire que Clarke city est condamné à rester à l'état de bourg ou de hameau. Entretenir ce sentiment, ce serait méconnaître l'esprit d'initiative de ceux qui en ont jeté les assises, ce serait ne pas tenir compte des énormes dépenses d'argent déjà faites pour assurer l'existence de ce nouveau centre industriel.

Tout l'intérêt de Clarke city se concentre pour le moment dans sa pulperie qui est immense et dans l'outillage de ses usines qui est aussi parfait qu'on peut le concevoir.

Les travaux de construction de cette grande usine, dont le rendement est estimé à 250 tonnes par jour, sont commencés depuis près de quatre ans. Ils sont en train d'être terminés dans quelques semaines.

Les principaux intéressés dans cet établissement industriel qui paraît avoir absorbé jusqu'à ce jour près de deux millions de piastres sont les frères Clarke, l'un de New-York et l'autre de Toronto, et M. Meaney qui en est le gérant.

M. Meaney, que j'ai eu le plaisir d'approcher, est un Anglais aux idées larges, à l'esprit conciliant et qui a réussi, par ses bons procédés, à se faire estimer de tous ses ouvriers.

Clarke city n'a pas encore de chapelle et n'avait pas d'écoles. M. Meaney, qui connaît le tempérament canadien-français et qui sait en plus l'affection que nos nationaux ont pour les choses du culte, s'est employé à les satisfaire, mais sans succès encore, pour la chapelle. Il a mieux réussi avec l'école. Il lui fallait un instituteur, ce qui n'est pas chose facile à pareille distance et il a fait expressément le voyage à Québec dans cette intention. Son choix est tombé sur M. M..., un de nos concitoyens, qui à la suite de revers de fortune, se trouvait sans situation.

Le nouvel instituteur a éprouvé tout d'abord un désenchantement complet en arrivant à Clarke city qu'il ne connaissait que par ouï-dire et qu'il supposait être une ville déjà assez avancée à cause de son titre ronflant. En voyant le peu de maisons qui bordaient la nouvelle ville et en se rendant compte du groupe infime de la population, le nouvel instituteur, habitué aux grandes foules et à l'activité d'une ville de 80,000 âmes, se déclara de suite déçu de ses espérances et peu s'en fallut qu'il ne se laissât aller à un complet découragement. Mes compagnons et moi

nous nous mîmes en frais de lui remonter le moral, lui laissant entrevoir qu'il finirait par s'acclimater et qu'après tout il était sûr d'avoir son pain quotidien, puisque la compagnie lui assurait un traitement convenable. Notre instituteur, un peu plus réconforté, se mit bravement à l'oeuvre. Dès le second jour de notre arrivée, il rendait visite à la plupart des familles de Clarke city et recueillait une trentaine de noms d'enfants disposés à suivre son enseignement.

J'allais oublier de dire qu'on se rend aujourd'hui de l'un des quais de la baie des Sept-Iles à Clarke city dans un convoi mû par la vapeur — soit une distance de neuf milles. Le train passe à travers une forêt d'épinette d'assez pauvre apparence et nous met à destination en moins d'une heure. Il n'y a pas, et cela se comprend, de chars de luxe. Ce serait bien superflu au reste dans un pays absolument neuf. Un char à bagages, avec un banc et trois à quatre plateformes, voilà tout ce qui compose le train. Ce service, tout modeste et primitif qu'il soit, n'en est pas moins hautement apprécié de tous ceux que leurs affaires appellent en cet endroit. C'est encore préférable à une course à pieds à travers un fouillis inextricable de broussailles, et puis c'est plus expéditif.

M. Meaney nous raconta que lorsque le service du chemin de fer fut inauguré par sa compagnie, les sauvages Montagnais accoururent de partout pour voir ce spectacle absolument inusité pour eux. Cependant, lorsque la locomotive fit entendre son cri strident et que le train se mit en mouvement, ces enfants de la forêt, affolés de saisissement, prirent peur et s'enfuirent précipitamment dans toutes les directions. C'était un spectacle réellement comique. Depuis, ils se sont familiarisés avec le monstre de fer, et c'est à ce point qu'en partant des Sept-Iles, ils prennent maintenant la voie ferrée pour pénétrer sur leurs terrains de chasse. Cela les dispense d'une longue et pénible marche à travers la forêt.

Lors de mon séjour ici, une trentaine de Montagnais escortés de leurs femmes et de leurs enfants avaient pris passage sur deux plateformes du train. Ils s'en allaient passer l'hiver à cinquante milles dans l'intérieur pour ne revenir que dans les premiers jours d'été. Ils emportaient avec eux leurs canots d'écorce et toutes leurs provisions de bouche.

C'était un spectacle vraiment curieux que de voir ces sauvages et leurs compagnes au teint basané, installés sur des sacs de farine, causant, fumant et riant à qui mieux mieux. Tout ce monde paraissait heureux et satisfait. Nul d'entre eux n'aurait probablement voulu échanger son sort contre celui de n'importe lequel d'entre nous.

Je remarquai spécialement une vieille sauvagesse, toute édentée, qui paraissait éprouver une jouissance inouïe à être ainsi trimballée sur la plateforme du char. D'une longue pipe de bois elle tirait amoureusement

d'épaisses bouffées de fumée, et semblait contempler avec enthousiasme l'horizon qui défilait devant elle.

Aux Sept-Iles, comme dans tous les autres postes de la Côte-Nord, les sauvagesses portent la même coiffure : un béret en velours avec une lisière bleu et jaune. Ce sont les missionnaires qui semblent leur avoir imposé cette coiffure simple et qui ne ressemble en rien à certains panaches qui se dressent sur le chef de nombreuses citadines.

Quant aux sauvages eux-mêmes, ils n'ont pas de costume particulier. Ils portent indifféremment le gilet ou le veston comme les blancs. Comme couvre-chef, c'est tantôt la casquette ou même le chapeau melon.

Entre eux, ils s'entretiennent dans la langue montagnaise. Bon nombre savent le français, mais à peu près rien de la langue anglaise.

Clarke city — je crois l'avoir dit — n'est encore qu'à l'état embryonnaire. Je pourrais l'appeler assez justement une petite bourgade, puisqu'elle contient à peine une vingtaine de familles, deux douzaines de chalets en bois construits sur le même modèle et un grand entrepôt tenu aux frais des propriétaires de la compagnie de pulpe de l'endroit.

Je ne parle pas, bien entendu, de la pulperie qui est à elle seule une colossale entreprise et dont la création a provoqué l'existence de la nouvelle ville. Tout le monde comprend que l'avenir de Clarke city, que son développement dépendent en entier du succès de cet établissement.

EUG. ROUILLARD

Mars, 1920.



LES PECHERIES DU CANADA

Etendue et richesse de nos eaux

Le Canada possède les pêcheries les plus vastes du monde.

La richesse des eaux canadiennes est démontrée par le fait que la totalité du saumon, du homard, du hareng, du maquereau et de la sardine, la plus grande partie de l'églefin et une portion considérable de la morue, de la merluche et du merlan que l'on y prend, sont pêchés dans une zone qui ne s'étend pas à plus de dix ou douze milles du rivage.

Les rives des provinces de l'Atlantique, depuis Grand Manon jusqu'au Labrador, mesurent plus de 5,000 milles, à l'exclusion des anses et échancrures qui les dentellent, tandis que les étendues maritimes qu'elles embrassent comprennent: la Baie de Fundy, avec ses 8,000 milles carrés; l'estuaire du St-Laurent, au moins dix fois plus grand, et d'autres eaux océaniques représentant ensemble plus de 200,000 milles carrés, c'est-à-dire plus des quatre-cinquièmes des pêcheries du nord de l'Atlantique. De plus, l'on compte 15,000 milles carrés d'eaux intérieures, sous le contrôle absolu du Dominion.

Mais ces vastes étendues ne représentent qu'une partie des eaux canadiennes. La Baie d'Hudson, dont les côtes s'étendent sur une longueur de 6,000 milles, est plus grande que la Méditerranée. Sur le Pacifique, le littoral canadien mesure plus de 7,000 milles; ses baies et ses fjords innombrables offrent aux pêcheurs une multitude d'abris très sûrs. Enfin, disséminés sur tout le territoire, s'égrène une série de lacs, couvrant ensemble une superficie de 220,000 milles carrés, soit plus de la moitié des eaux douces du globe; dans cette étendue, la part du Canada dans les grands lacs du bassin du St-Laurent, figure pour 72,700 milles carrés.

L'abondance et l'excellence du poisson sont un facteur de tout premier ordre. Pendant longtemps, la morue et le saumon se sont disputé

le premier rang, mais, dans les dernières années, le homard tant par son volume que par sa cherté, a quelquefois relégué la morue au troisième rang.

On peut considérer la pêche dans l'Atlantique sous deux aspects distincts; la pêche hauturière (ou de haute mer) et le pêche côtière. La pêche hauturière est pratiquée par des navires de 40 à 100 tonneaux, montés par des équipages de douze à vingt hommes, qui pêchent à la ligne, et aussi par des chalutiers à vapeur d'environ 150 pieds de longueur. Comme boëtte, on emploie principalement le hareng, l'encornet, le capelan et l'on prend de la morue, de l'églefin, de la merluche, du merlan et du flétan. Quant à la pêche côtière, elle se fait au moyen de petites embarcations, généralement automotrices, que montent deux ou trois hommes et dans de petites barques, ayant de quatre à sept hommes d'équipage. Ces pêcheurs en bateau font usage de rêts à mailles, de chaluts et de lignes à main, tandis que ceux qui pêchent sur le rivage se servent de pièges ou casiers, de seines et de nasses. Les poissons comestibles que l'on prend sur la côte sont: la morue, la merluche, l'églefin, le merlan, le flétan, le hareng, le maquereau, le gasparot, l'alose, l'éperlan, le carrelet et la sardine.

Les plus importantes pêcheries de homard de l'univers se trouvent tout le long du littoral oriental du Canada, cependant que d'excellents bancs d'huîtres existent en maintes parties de l'estuaire du St-Laurent, notamment à proximité de l'île du Prince-Edouard.

La pêche du saumon prédomine sur le littoral du Pacifique, quoique de grands navires, bien équipés, se livrent à une fructueuse pêche du flétan, dans les eaux septentrionales de la Colombie Britannique, la méthode usitée étant la ligne de fond, que l'on tend et que l'on relève au moyen de doris, tout comme cela se pratique dans les pêcheries en eau profonde de l'Atlantique. Le hareng est très abondant sur la côte du Pacifique et fournit une inépuisable provision de boëtte pour la pêche du flétan. Dans les lacs intérieurs, on pêche à l'aide de rêts à mailles, d'éperviers, de seines et de lignes ordinaires.



A TRAVERS LA HOLLANDE

Nous résumons ici une conférence donnée récemment devant la Société de Géographie de Rochefort, France, par M. le commandant Jacquet, vice-président de la Société.

Le sujet est d'autant plus intéressant pour nous, que la Hollande est un des pays d'Europe que nous connaissons le moins.

La Hollande ne montre point à qui la parcourt les beautés naturelles, si séduisantes en d'autres pays ; mais elle fait admirer, à chaque pas, les gigantesques travaux d'art qui la gardent des eaux envahissantes et servent de rempart à ce vrai grenier d'abondance que nous ne devons pas ignorer, car nos ennemis y ont puisé de prodigieuses ressources.

Amas de sables et d'alluvions, rongée par les vagues, balayée par les tempêtes, lavée par les brumes et d'interminables pluies, la Hollande, dont la surface n'équivaut guère qu'à huit de nos départements, s'élève en pentes insensibles de la mer du Nord, vers l'Allemagne et la Belgique. Sur ce pays absolument plat, trois grands fleuves, le Rhin, la Meuse et l'Escaut, déversent les vases fertilisantes, mais constituent une constante et redoutable menace d'inondation. Près de l'embouchure de ces fleuves, à l'heure où la mer est haute, le niveau de l'eau contenu par les digues atteint parfois à la hauteur du premier étage des maisons que ces digues protègent.

Le conférencier nous décrit ces remparts énormes, élevés au prix d'immenses travaux, qui, non seulement enserrent sur tout leur parcours les fleuves et les canaux, mais doivent endiguer la mer elle-même dont chaque marée submergerait le pays. Quelles sommes ont été employées à leur construction ? Nous pouvons à peine nous en faire une idée ; mais nous pouvons imaginer ce qu'à leur entretien il faut consacrer d'argent et de peine, de courage et d'énergie, car la lutte est incessante et la moindre dé-

faillance peut devenir une cause de catastrophe. "Aucun peuple au monde, dit le commandant, n'a déployé plus de persévérance et dépensé plus d'argent pour sa conservation, que les Hollandais."

Puis, après un mot sur les Polders, vastes enclos de terrain bas, desséchés artificiellement et qui forment presque le quart du territoire hollandais, il rappelle ces deux faits typiques de l'histoire de Hollande : la flotte des Etats allant, en 1574, toutes voiles dehors débloquer Leyde assiégée par les Espagnols et, 200 ans plus tard, les hussards de Pichegru, emportant, près de l'île de Texel, la flotte hollandaise bloquée par les glaces.

Nous traversons ensuite la Zélande, "la terre de mer" qui, pour les 2-3, se compose d'îles et possède 400 kil. de digues artificielles ; la capitale, Middelburg, nous arrête un instant devant son très bel hôtel de ville élevé par Charles-le-Téméraire, au XVe siècle, et dont le beffroi, haut de 55m, renferme le carillon de la "Folle Babet". Le commerce de nos vins de France enrichit autrefois Middeburg et le Musée de la ville renferma plus d'un portrait des fortunés importateurs.

Nous passons de là dans la Hollande méridionale. Entrés par Dordrech, la "ville des canaux", qui fut, au moyen âge, le centre commercial le plus important des Pays-Bas, nous gagnons Rotterdam, un peu plus bas, sur le cours de la Meuse. Rotterdam est l'un des premiers ports de l'Europe occidentale ; ses bassins, conquis sur la mer, développent plus de trente kilomètres de quais, sans compter ceux de la Meuse elle-même. La capitale de la province est La Haye, en même temps capitale officielle du royaume, siège du gouvernement depuis 1584 et où la reine réside tout l'hiver. Ce double titre pouvait paraître suffisant, La Haye pourtant ne s'en est pas contentée : elle a voulu être la capitale d'un Empire illusoire, utopie généreuse du tzar Nicolas II, magnifiée par l'hypocrisie allemande et qu'accepta la bonne volonté des autres nations. Ce qu'il fut, cet Empire de la paix, nous le savons à présent ! Et le commandant nous arrête pour nous montrer dans le Binnenhoft, la salle du Trône où, le 29 juillet 1899, le comte de Munster, au nom de Guillaume II, signa la déclaration interdisant l'emploi à la guerre des gaz asphixiants ou délétères, et, à quatre kilomètres plus loin, à Sheveningue, station balnéaire et presque faubourg de La Haye, le palais de cet empire rêvé, qui fut inauguré le 28 août 1913. Un an après, le palais existait toujours, mais la paix n'existait plus !

Nous voyons successivement Leyde, dont la célèbre Université, où enseignent les savants les plus renommés du monde entier et que fréquentent plus d'un millier d'étudiants, n'a rien perdu de son éclat ; Utrecht, capitale de la province du même nom, fondée au IVe siècle, sur la bouche

du Vieux Rhin, maintenant séparée de la mer, car cette bouche s'est obstruée : de ce fait la ville a beaucoup perdu de son importance. Elle possède de remarquables monuments, dont la cathédrale du XVe siècle, avec un clocher de 104 mètres de haut et un carillon de 42 cloches. La province d'Utrecht a le peu enviable honneur d'abriter, au château d'Amerongen, le kaiser détrôné, enfui devant nos soldats victorieux ; Haarlem, dans la Hollande septentrionale, la "Ville des Fleurs", où nous admirons ce bijou renaissance qu'est la maison des Bouchers et autour de laquelle les célèbres tulipes s'épanouissent en de vastes champs ; enfin, Amsterdam, la "Venise du Nord", autre capitale de la Hollande et qui doit nous retenir un peu plus longtemps. Amsterdam, fondée sur l'Amstel, au XIIe siècle, a quelque 600,00 habitants ; c'est encore une ville d'important commerce où s'édifient de nombreuses fortunes ; mais, au XVIIe siècle, l'afflux de tous les produits du monde concentrés sur son marché par la Compagnie des Indes orientales l'avait faite si riche et puissante que le poète Vondel a pu dire, quoique avec quelque exagération : "Le monde entier semble graviter autour d'Amsterdam." Nous admirons le Palais royal, très remarquable dans ses proportions, dont la grande salle dépasse en dimensions toutes celles des palais royaux d'Europe et qui renferme des trésors d'art ; "la maison sans porte", disent irrévérencieusement les Hollandais : c'est qu'en effet, dans la façade imposante, on cherche en vain quelque porte monumentale par où puissent passer les somptueux cortèges.

Voici le Ruyxs Muséum, créé en 1885, pour abriter les nombreux tableaux, chefs-d'oeuvre inestimables qui sont la gloire de la Hollande et qu'elle conserve précieusement : *Le Banquet de la garde civique,* de Van der Heist, que nous voyons sur l'écran, et *La Ronde de nuit,* de Rembrandt, en sont les oeuvres maîtresses ; mais d'admirables il y en a beaucoup d'autres et l'on aimerait s'attarder à les contempler.

Mais, en ce voyage, comme dans la vie, il nous faut passer des régions élevées où dominent les manifestations de la pensée aux banalités pittoresques de la rue ; après le Musée, c'est le quartier juif où grouillent les métiers les plus inattendus, où l'on vend de tout, même les choses les moins imaginables ; royaume des ruelles étroites et des haillons sordides et qui ne mérite guère d'être associé à la réputation d'extrême propreté des habitants du pays. Il y a un autre point d'ailleurs, à Amsterdam, où cette réputation peut paraître en défaut et le conférencier le déplore : dans les quartiers canalisés, le système du "tout au canal" est trop tentant pour qu'on n'en abuse pas ; il en résulte que le fond des canaux est pavé d'immondices de toutes sortes, que remue chaque bateau qui passe et d'où s'exhale alors une odeur insupportable.

Nous quittons Amsterdam et notons en passant Alkmaar, le grand

marché des fromages auxquels la Hollande a donné son nom ; l'écran nous montre quelques costumes des îles de Zuyderzée, conservés pour le plaisir des touristes, et nous entrons dans la Frise, la province qui, de tout temps, a le plus souffert des inondations. La capitale, Leuwarden, primitivement bâtie sur les bords du Zuyderzée, en est actuellement à 12 kilomètres, les dunes naturelles s'étant éloignées d'elles-mêmes.

Nous parcourons plus rapidement les provinces de Groningue ; la capitale, du même nom, a vu ses fondations jetées au début de l'ère chrétienne ; de Drenthe, d'Overyssel, où les forêts alternent avec de riches prairies ; de la Gueldre, où se trouve Nimègue, qui appartint à la France de 1672 à 1674 et de 1794 à 1814 et qu'ont faite célèbre les traités qui portent son nom, qui marquèrent l'apogée de la puissance de Louis XIV et firent du roi de France l'arbitre de l'Europe ; du Brabant septentrional, où foisonnent les châteaux échappés en pluie, dit la légende, de la poche percée du diable, mais qui ont, tout de même, fort belle apparence, en dépit de cette inquiétante origine. A l'extrême ouest de cette province, Berg-op-Zoom, qui n'a plus grande importance, garde l'illustration des nombreux sièges, qu'avec des fortunes diverses elle a soutenus du XVIe siècle presque jusqu'à nos jours.

Il ne nous reste plus qu'une province à parcourir : c'est le Limbourg, dont une partie, par un illogisme géographique peu compréhensible, s'enfonce comme un coin dans le territoire belge, entre la Meuse et la frontière rhénane. C'est par le sud du Limbourg, en passant à Visé, que les Allemands ont pénétré en Belgique en 1914 et c'est encore par le Limbourg qu'ils ont, sans être inquiétés, effectué leur retraite en 1918. L'importante ville de Maestrich, ancien chef-lieu du département français de la Meuse-Inférieure, en est la capitale. Maestrich renferme de fort beaux monuments, dont la cathédrale Saint-Servais, la plus ancienne des Pays-Bas,—la fondation en remonterait, dit-on, à Charlemagne. Par un rare privilège, cette église a conservé de sa première origine sa grande nef et une crypte qu'on peut, en effet, attribuer au VIIIe siècle. A l'inverse des régions que nous venons de voir, les environs de Maestrich sont délicieux.

Ce voyage est achevé, qui nous a beaucoup appris ; avant de terminer, pourtant, le commandant tient à dire quelques mots du dissentiment presque séculaire qui, depuis la constitution de la Belgique en 1839, la sépare de sa voisine. Il s'agit de la Flandre zélandaise et de l'arrondissement de Maestrich, attribués à la Hollande en dépit des affinités géographiques et ethnologiques les plus évidentes et que la Belgique n'a cessé, depuis lors, et ne cesse de réclamer. La question de la Flandre zélandaise surtout, rive gauche de l'Escaut, est pour elle de primordiale im-

portance, puisqu'elle paralyse le port d'Anvers ; elle a eu, hélas ! pendant la guerre, une bien autre importance et très cruelle pour nous, puisque, pour ne pas violer la neutralité hollandaise, nous avons dû abandonner aux Allemands le grand port belge, qu'on eût pu, par l'Escaut, si aisément secourir. Il semble qu'en face de l'attitude du gouvernement hollandais, opposée aux immenses services rendus par la Belgique,—au prix de quel héroïque sacrifice !-- les Alliés pourraient justement provoquer un règlement amiable conforme aux intérêts du vaillant petit peuple auquel ils doivent une part de leur salut."

COMMANDANT JACQUET



LES GRANDES DECOUVERTES MARITIMES (1)

De quelles ressources, en fait d'instruments, disposaient les marins qui firent les grandes découvertes maritimes du XVe et du XVIe siècle ?

Notons d'abord qu'ils avaient, sur leurs prédécesseurs des temps antiques, un avantage immense : Ils connaissaient la boussole, que les Chinois avaient transmise aux Arabes, et qui, de ceux-ci, avait passé aux chrétiens occidentaux. Si, aux beaux jours de l'Empire romain, les propriétés de l'aiguille aimantée n'avaient pas encore été ignorées, les grands empereurs du premier siècle, Trajan ou Marc-Aurèle, par exemple, eussent été impardonnables de ne pas faire explorer l'Océan Atlantique par une flotte qui aurait infailliblement découvert le Nouveau-Monde.

Ajoutons que la distinction entre le "nord-vrai" et le "nord-magnétique" semble n'avoir pas été connue de beaucoup des marins du Moyen-Age. Alors, l'aiguille inclinait vers le nord-est ; aussi, les cartes datant de cette époque donnent-elles la direction W. N. W.—E. S. E. au grand axe de la Méditerranée. Au temps de Colomb, on savait faire la distinction, et c'est lui qui, pendant son premier voyage, découvrit que la déclinaison varie selon les lieux.

Les marins du XVe siècle faisaient usage de l'arbalète ou bâton de Jacob. Qu'on nous permette à ce propos une digression.

Cet instrument avait été inventé au XIVe siècle par Léon le Juif, israélite habitant la Provence. Malgré son mérite, cet astronome retomba dans l'oubli et son invention fut attribuée à Régiomontanus (Jean Müller de Koenigsberg). On a même prétendu que c'était un disciple de celui-ci, Martin Behaim, qui avait fait connaître aux Portugais l'arbalestrille ou balestilha (autre nom du même appareil).

Le "bâton de Jacob" était une tige graduée en parties égales, que l'observateur s'attachait à tenir horizontale, et le long de laquelle glissait

(1) Revue de la géographie commerciale de Bordeaux.

une traverse perpendiculaire, le "marteau". On visait le bord du soleil, de façon à ce que le rayon lumineux effleurât l'extrémité du marteau. La division de la flèche à laquelle s'arrêtait ce dernier faisait immédiatement connaître la hauteur du soleil audessus de l'horizon.

Il y avait ensuite l'astrolabe. Tel qu'il avait été inventé par Hipparque, employé par Ptolémée, l'astrolabe était un assemblage de cercles métalliques, les uns fixes, les autres mobiles, permettant de mesurer directement les positions relatives des astres. C'était un instrument d'observatoire, qu'on ne pouvait utiliser dans la navigation.

L'astrolabe planisphère était un disque gradué que l'on suspendait par un anneau, et muni de deux alidades permettant de mesurer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon, et, par suite, de déterminer l'heure. C'est du moins sous cette forme que l'employaient les marins ; mais, pour les astronomes, l'instrument était plus compliqué : le disque pouvait aussi se placer horizontalement, et on le retournait alors, afin d'employer la seconde face, et on lui superposait deux autres disques dont l'inférieur, qui était fixe, représentait la projection stéréographique, sur le plan de l'équateur, de l'horizon et des cercles qui lui sont parallèles. Quand l'observateur était en voyage, il remplaçait ce disque inférieur par un autre, approprié à sa nouvelle latitude.

Le second disque, qui était mobile autour d'un pivot traversant le premier, représentait, toujours en projection stéréographique sur l'équateur, le zodiaque et un certain nombre d'étoiles remarquables. Il était, de plus, ajouré autant qu'il était possible sans que sa solidité fût compromise, et on voyait donc le premier disque à travers le second.

Connaissant la hauteur d'une des étoiles représentées sur le second disque ou *l'arachné,* on mettait celui-ci en mouvement, et on amenait la représentation de l'étoile en question sur le cercle de hauteur convenable, et le point du zodiaque où se trouvait le Soleil, point connu approximativement, tombait au-dessous de l'horizon. Dans cette partie du premier disque étaient tracées des lignes horaires, et la position du Soleil par rapport à ces lignes permettait de déterminer l'heure, au moins à peu près.

Mais, nous le répétons, les marins avaient trouvé cet instrument trop compliqué pour eux, et ils l'avaient laissé à ceux qui faisaient des observations à terre. D'ailleurs, étant continuellement en marche, et changeant de latitude à chaque instant, il est clair qu'ils ne pouvaient faire autrement.

L'astrolabe circulaire se modifia et fut simplifié. On le réduisit à un quart de cercle, ce qui permit, sans augmenter ses dimensions et son poids, d'agrandir ses divisions au bénéfice de la précision des lectures, et

où attachait ce quart de cercle à un point fixe, autour duquel il pouvait tourner dans son plan. Deux pinnules à oeilletons étaient insérées sur un des côtés de l'angle droit ; on visait à travers ces pinnules, et on notait la division du quart de cercle devant laquelle venait un fil à plomb suspendu à un pivot passant par le centre dudit quart de cercle. Cette division faisait connaître immédiatement la hauteur de l'astre observé au-dessus de l'horizon (1).

E. DOUBLET

Astronome à l'observatoire de Bordeaux.

(1) Des exemplaires de cet instrument, en plus ou moins bon état, existent dans nos musées et dans nos bibliothèques.



L'HISTORIEN FERLAND

On a beaucoup admiré à Montréal une conférence sur l'un de nos meilleurs historiens par Henri d'Arles.

Le *Devoir* analyse cette conférence dans laquelle le conférencier place l'abbé Ferland au-dessus de tous les historiens canadiens.

Cette analyse fait connaître en même temps les principales oeuvres de l'abbé Ferland qui sont à peu près dans toutes les mains et qui méritent certainement d'être lues par les jeunes générations :

I

Jean Baptiste Antoine Ferland est né à Montréal le 25 décembre 1805. Par sa mère, il était de directe souche française ; son grand-père Jean-Baptiste LeBrun Duplessis était venu de Picardie en Canada en 1755.

En 1813, la mère du jeune Ferland alla se fixer à Kingston. Là l'enfant dut apprendre l'anglais en même temps que le français ; il a su échapper aux dangers que pareille éducation présente. Il sut toujours très bien l'anglais, mais toutes ses prédilections allaient au français.

En 1816, il commença un cours d'études classiques au séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre en 1828, il exerça le ministère jusqu'en 1841, où il revint à Nicolet comme préfet des études. En 1850 il était appelé à l'évêché de Québec. Il décéda dans cette ville le 11 janvier 1865.

II

Ferland n'était pas beau, mais l'intelligence animait sa figure ; ses yeux étaient très fins, un bon sourire adoucissait ses traits, il était jovial et gai.

Prêtre, il donna l'exemple des plus admirables vertus. Il vécut et mourut pauvre. Son désintéressement des choses de la terre était proverbial. Comme missionnaire il sut se faire aimer des âmes. Il ne croyait pas que la sainteté dut s'allier à la tristesse, c'est pourquoi dans toutes les situations où l'obéissance le plaça, il sut garder une inaltérable bonne humeur. Son ministère parmi les soldats de la garnison de Québec lui apporta beaucoup de consolations.

III

Les années que Ferland passa dans le ministère actif ne furent pas perdues au point de vue de la formation de son esprit ; il se mêla ainsi au peuple, il acquit une connaissance plus profonde de la race dont il allait raconter l'histoire ; il apprit surtout à l'aimer plus vivement.

C'est en 1841 qu'a commencé sa carrière proprement scientifique. Il a rénové les études au séminaire de Nicolet. Tout en cultivant de jeunes intelligences, il a développé considérablement la sienne.

En 1853 parut son premier ouvrage. C'était la réfutation de l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg. Les *Observations* de Ferland sont un chef-d'oeuvre de discussion serrée. En 1854, il publia ses *Notes sur les régistres de Notre-Dame de Québec*. Enfin, nommé, en 1855, professeur d'histoire à l'Université Laval, il alla d'abord passer un an en Europe à se documenter, puis, en 1857, il entreprenait son cours public sur l'Histoire du Canada. Ce cours dura jusqu'à sa mort. Il a été publié en deux gros volumes.

IV

Le point de vue auquel se place Ferland pour envisager notre histoire est le seul acceptable. Il la considère comme Canadien et comme catholique, son plan est vaste, il embrasse tout. La synthèse qu'il a construite est la plus puissante que nous ayons, la mieux équilibrée et la mieux étoffée.

L'une de ses grandes originalités est de nous renseigner à fond sur les peuplades indiennes qui habitaient le continent. Les chapitres qu'il leur consacre sont d'une science ethnographique très sûre.

Ferland énonce à leur propos une idée originale ; il était parfait de vouloir amener ces sauvages au christianisme, mais les Français ont commis une grande erreur en ne respectant pas leur langue et leur nationalité.

L'oeuvre des missionnaires est longuement analysée. Ferland discute aussi la question de l'exclusion des Huguenots de la colonie. Les raisons qu'ils donne de cette exclusion sont d'une haute portée scientifique. Il fait aussi une thèse magistrale pour justifier l'attitude énergique prise par les autorités religieuses sur la traite de l'eau-de-vie.

Ferland ne perd jamais sa sérénité ; son jugement est droit. Au point de vue du style, il est un classique, il cultive la grande période. Sans jamais sacrifier à l'art, il brosse de sobres tableaux ; mais il est moins peintre que sculpteur de bas-relief.

S'il nous fallait choisir entre Garneau et Ferland, notre hésitation ne serait pas longue. Il est plus original que Garneau, et philosophe beaucoup plus sûr. Mais ne parlons pas de choisir ; il y a place dans notre admiration pour ces deux grands historiens et pour les magnifiques synthèses qu'ils nous ont laissées.

HENRI D'ARLES



LES NOMS GÉOGRAPHIQUES DE LA PROVINCE DE QUEBEC

"Il y a une dizaine d'années, notre directeur, M. E. Rouillard, avait conçu le projet de dresser une nomenclature géographique de tous les noms de la province de Québec. Cette nomenclature embrassait les villages, les cantons, les hameaux, les rivières et, d'une manière générale, tous les accidents géographiques. La maladie, depuis près d'un an, a empêché malheureusement M. Rouillard de poursuivre et de compléter son travail. Tout de même nous avons l'intention de publier dans notre revue les quelques notes laissées par M. Rouillard, qui sont susceptibles d'être complétées par d'autres personnes qui s'intéressent au mouvement géographique.

Nous commençons aujourd'hui même la publication de ces notes, quitte à les faire suivre d'une rectification ou d'additions indispensables, si la chose paraît nécessaires".

* * *

Abénaquis (rivière des) — Tributaire de la rivière Famine; a sa source dans les lacs Abénaquis, canton de Metgermette, comté de Beauce; et a son embouchure dans le canton de Watford, rang IV, comté de Dorchester. La rivière Famine est un tributaire de la rivière Chaudière.

—Tributaire de la rivière Etchemin; a sa source dans la paroisse de Saint-Lazare, comté de Bellechasse; traverse une partie du canton de Buckland, une partie de la seigneurie de Joliette, où elle se jette dans la rivière Etchemin.

La tribu indienne des Abénaquis fréquentait autrefois ces cours d'eau; de là leurs noms. Cette tribu est aujourd'hui à peu près disparue.

Abercromby, canton, comté de Terrebonne, érigé en 1842.

Dénommé d'après le général James Abercromby, défait à Carillon par Montcalm et Lévis.

Agnès — Village du comté de Beauce situé sur la rivière Chaudière, au sud-est de la ville de Mégantic, le long du chemin de fer Pacifique Canadien.

Ce village porta d'abord le nom de "Morinville", mais on lui substitua plus tard celui d'"Agnès", à l'occasion du passage sur les bords du lac Mégantic de Lady MacDonald (Susan-Agnes Barnard), femme de l'ancien Premier-Ministre du Canada. Population: 500 habitants.

Agouanus — Petit port de pêche situé sur les bords de la rivière du même nom, Côte-Nord, comté de Saguenay. Il n'y a ici que quelques familles.

Les Anglais ont fait de ce nom "Goynish", mais "Agouanus" est en réalité un mot montagnais qui signifie "là où on décharge".

Albanel, canton, comté du Lac-Saint-Jean, érigé en 1883.

Dénommé d'après le P. Charles Albanel, jésuite, qui, le premier, en 1671-1672, se rendit à la baie d'Hudson par la rivière Saguenay.

Albertville — Mission établie en 1904, dans le comté de Matane, et renfermant dans ses limites une partie des cantons d'Amqui et de Matalick.

Elle a été créée par le Cercle de Colonisation de Notre-Dame du Chemin et est en pleine voie de développement. Population: 400 âmes.

C'est en l'honneur de Mgr Blais (Albert), évêque de Rimouski, que cette nouvelle mission a été ainsi appelée.

Aigremont (d') — Canton situé au nord-ouest du lac Saint-Jean.

Dénommé d'après M. d'Aigremont qui remplaça l'intendant Dupuy en 1728.

Aiguebelle — Canton et lac, dans le comté de Témiscamingue.

Dénommés d'après un capitaine de grenadiers au régiment de Languedoc qui fit la campagne de 1759.

Aiguillon (d') — Canton, situé au nord-ouest du lac Saint-Jean.

Dénommé d'après la duchesse d'Aiguillon, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Aillebout (d') — Canton situé au nord-ouest du lac Saint-Jean.

Dénommé d'après Louis d'Aillebout, troisième gouverneur général de la Nouvelle-France.

Alverne — Situé dans le canton Mann, comté de Bonaventure, à 7 milles environ de Sainte-Anne de Ristigouche.

La mission a été fondée en 1897 et la population n'est que de 150 âmes.

Amherst — Village situé à l'extrémité est de l'île Amherst une des îles de la Madeleine dans le golfe Saint-Laurent.

Amherst est un port d'une grande importance. Deux bateaux à vapeur tiennent une ligne régulière entre Pictou, Souris et les îles de la Madeleine. Le gouvernement fédéral a érigé en cet endroit un quai de 483 pieds avec une chaussée d'approche de 550 pieds y conduisant. L'une des paroisses de l'île s'appelle "Le Bassin". Sa population se compose d'Acadiens s'occupant principalement de la pêche à la morue.

Amos — C'est le nom du premier village qui a été créé dans le district d'Abitibi. Il est situé sur les bords de la rivière Harricana, dans le canton Figuery, et est traversé par le nouveau chemin de fer Transcontinental.

C'est déjà un centre assez populeux et appelé, à raison de sa situation, à grandir davantage. Le nom de ce village a été donné en l'honneur de Lady Gouin (née Amos), femme du Premier-Ministre de la province de Québec.

Amos se trouve à 430 milles à l'ouest de Québec et à 140 milles de Cochrane, Ontario, par le chemin de fer. C'est, à proprement parler, le principal centre de colonisation de tout le district d'Abitibi. Il y a

là une église catholique, une école, une agence des terres et des bois, une organisation municipale, 2 moulins à scie, une fabrique de portes et fenêtres, 2 banques, etc. Population: 1,750 âmes.

Amqui — Cet important village du comté de Matane se trouve placé sur le parcours du chemin de fer Intercolonial, à la jonction des rivières Matapédia et Hamqui, et à 277 milles de Québec.

L'exploitation du bois constitue la principale industrie. On y compte 5 moulins à bardeau, 2 beurreries, un moulin à farine, etc... Il y a une église catholique, plusieurs écoles, des banques, et 2 ou 3 hôtels. Le nom canonique de la paroisse est Saint-Benoît Labre. Population: 3.775 habitants. Amqui tire son nom de la rivière Humqui dont on a modifié les premières lettres pour le franciser davantage. Amqui, dans la langue micmaque, indique un endroit d'amusements et de plaisirs.

Angers ou l'Ange-Gardien — Village du comté de Labelle, situé sur le chemin de fer Pacifique Canadien, à 13 milles d'Ottawa. Population: 1,800 âmes.

Angle — Rivière, affluent de la rivière Harricana, district d'Abitibi.

Anse-à-Bagosse — Située sur la rivière Saguenay, près de Chicoutimi.

"Bagosse" est le nom populaire que l'on donnait dans cette région à une sorte de whiskey fait avec de l'avoine, du sirop, etc. Il est vraisemblable que les hommes de chantier qui descendaient dans cette anse avaient soin de se prémunir abondamment de la fameuse boisson.

Anse-à-la-Barbe — C'est un poste de pêche du comté de Bonaventure, situé à 6 milles en bas de Port-Daniel. La population est de 300 à 400 habitants qui s'occupent exclusivement de pêche. Afin de donner un abri convenable aux bâteaux de pêche, le gouvernement y a fait ériger, en 1908, un brise-lames.

Anse-à-Beaufils — Placée entre le cap Malin et le cap Rouge, dans la baie de Percé, comté de Gaspé.

Dénommée ainsi en souvenir du premier colon qui fit des défrichements dans cet endroit.

Anse-à-Benjamin — Sur la côte ouest de la baie des Ha! Ha!, comté de Chicoutimi.

C'est le prênom de l'un des premiers colons, Benjamin Godreau.

Anse-aux-Canards — Poste de pêche dans le golfe Saint-Laurent, vis-à-vis la seigneurie de Pabos, comté de Gaspé.

Anse-du-Cap — Située dans le comté de Gaspé, à 9 milles de Percé, le chef-lieu du comté. C'est un des établissements de pêche importants de la côte de Gaspé; c'est aussi un port où s'arrêtent les bateaux à vapeur qui tiennent une ligne régulière entre Québec, Montréal et Pictou, Dalhousie et le bassin de Gaspé. La population est de 2,300 âmes. Le gouvernement y a fait construire un quai de 450 pieds de longueur.

Aquatuk — Baie située vis-à-vis la rivière Aquatuk, sur la côte est de la baie James.

Mot esquimau signifiant "rendez-vous des oiseaux".

Anse-aux-Coques — Située dans le voisinage de la paroisse Sainte-Luce, comté de Rimouski, sur le fleuve Saint-Laurent. On recueille dans cette anse,

qui est assez profonde, une grande quantité de moûles qui servent à appater la morue et que les Canadiens-Français désignent sous le nom de "coques".

Anse-à-l'Eau — Située dans la paroisse de Tadoussac, à environ un mille du village. C'est en cet endroit que se trouve le quai de la compagnie Richelieu & Ontario.

Anse de l'Etang — Poste de pêche sur la rive nord du comté de Gaspé et petite baie de la seigneurie du Grand Etang. Ce qui a valu son nom à la seigneurie et à l'anse, c'est qu'à peu de distance de la baie se rencontre un grand étang encaissé entre deux montagnes.

Anse-aux-Foins — Placée sur la rive nord du Saguenay. Le foin marin qui croissait en abondance dans cette anse lui a valu le nom qu'elle porte. Il y a ici une ancienne mission qui a été érigée en paroisse en 1872, sous le nom de Saint-Fulgence.

Anse-aux-Gascons — Située sur la côte nord de la baie des Chaleurs, à 7 milles à l'est de Port-Daniel, comté de Bonaventure, et à 42 milles à l'ouest de Percé. C'est un des meilleurs postes de pêche de la Baie des Chaleurs. La prise de la morue en cet endroit, d'après un rapport officiel, est en moyenne de 4 à 5,000 quintaux chaque saison, sans parler du saumon et des homards que l'on y trouve en abondance. Un brise-lames pouvant donner abri à une flottille de cent bateaux de pêche a été installé ici.

Anse-à-Gilles — Située sur la rive sud du Saint-Laurent, à 4½ milles à l'ouest du village de l'Islet. Cette anse doit son nom à l'un des premiers habitants qui vinrent s'établir sur ses bords.

Anse-au-Griffon — Située dans le comté de Gaspé, à 17 milles à l'ouest du cap de Gaspé. On est porté à croire que cette anse a ainsi été nommée à cause de la couleur grisâtre du fond de la mer en cet endroit. Le village bâti autour de l'anse contient environ 800 personnes se livrant pour la plupart à la pêche à la morue.

Anse-à-la-Grosse-Roche — Située dans la paroisse du Sacré-Coeur, comté de Chicoutimi, sur la rive nord de la rivière Saguenay, à 12 milles de son embouchure. Un quai de 285 pieds de long a été installé en cet endroit.

Le nom de cette anse lui vient d'une immense roche isolée sur le rivage à quelques centaines de pieds du quai.

Anse-à-l'Islot ou l'Ilot — C'est un petit hâvre situé à 7 milles à l'ouest de Newport, comté de Gaspé, protégé contre les vents du nord et de l'est par la côte sur la terre ferme, et contre les vents du sud-ouest par une petite île.

Anse-des-Mères — Située dans le Foulon, au pied du grand escalier qui mène sur les plaines d'Abraham. C'est en cet endroit que fut construit le Royal-William, le premier navire à vapeur qui ait traversé l'océan Atlantique (1833).

L'Anse des Mères avait été concédée en 1651 aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec, et c'est évidemment à cause des mères hospitalières qu'elle fut ainsi nommée.

Anse-à-Peltier — Située sur la rivière Saguenay. La petite rivière Peltier se jette dans cette anse, vis-à-vis le cap à l'ouest. Elle offre un bon port aux navires océaniques.

Anse Saint-Jean — Située dans le comté de Chicoutimi, sur le côté sud de la rivière Saguenay, à 25 milles environ de son embouchure. Une rivière assez considérable, la Saint-Jean, tombe dans cette anse, et les deux rives de ce cours d'eau sont habitées par une population de 1,500 âmes.

L'anse Saint-Jean est un coin très pittoresque du Saguenay. Elle a 3 milles de longueur sur 2 de profondeur et offre un abri sûr contre tous les vents.

Anse Sainte-Marguerite — Sur la rive nord de la rivière Saguenay. C'est un bon hâvre pour les goélettes. Elle renferme une petite étendue de terre cultivable.

Anse-aux-Sauvages — C'est à Lévis que se rencontre cette petite anse. Les sauvages y campaient autrefois, au printemps et à l'automne. Les "horaires" de chemin de fer ont traduit ce mot par "Indian Cove" et l'on dirait que depuis quelques années ce dernier nom géographique est entré plus largement dans la circulation.

Atikonac — Lac et rivière, situés près de la hauteur des terres, au sud du fleuve Hamilton.

Mot montagnais qui se traduit par "lac aux caribous".

Anse-à-Simon — Située dans le comté de Chicoutimi, sur la rive sud de la rivière Saguenay, à 27 milles de Chicoutimi, et dans la paroisse de Saint-Félix d'Otis qui est un centre de colonisation.

Ardoise (Pointe à l') — Pointe à l'embouchure de la rivière Boyer, comté de Bellechasse. (Non pas "Slate").

Arthabaska — Sur la rivière Nicolet, à 2½ milles de la gare du Grand-Tronc à Victoriaville, et à 60 milles au sud-ouest de Québec.

Il y a ici une église catholique, 2 collèges, un couvent, un monastère, un palais de justice, une prison, 2 hôtels, une banque. Les établissements industriels comprennent un moulin à farine, une fabrique de beurre et de fromage, une fabrique de boîtes à fromage, 3 moulins à scie, une tannerie, un moulin à carder, une fabrique de meubles, etc... Population: 1,400 âmes. Arthabaska est un nom sauvage que l'on traduit par "endroit où il y a des joncs ou du bois".

Ashuanipi — Nom d'un territoire et d'un grand lac situés au nord du fleuve Hamilton.

"Ashuanipi", mot montagnais qui appliqué au lac signifie: "lac à deux décharges"...

Ayer's Cliff — Village du comté de Stanstead, sur la rivière Tomifoba et le lac Massawipé. C'est une station du Boston & Maine Railway. Population: 600 âmes.

Aylmer — Dans le comté de Wright, sur la rive québecoise du lac Deschêne, à 9 milles de la ville d'Ottawa, et à 4 milles de Britannia. La ville d'Aylmer a une population de 4,000 habitants.

Cette petite ville est reliée à Ottawa par le chemin de fer électrique et est fort fréquentée durant la belle saison. Il y a ici 4 ou 5 hôtels, 3 moulins à scie, et plusieurs autres établissements industriels.

La ville porte le nom d'un ancien gouverneur-général du Canada: le baron M.-W. Aylmer (1830-35).

Ashburton — Canton, comté de Montmagny, érigé en 1868.

Dénommé d'après lord Ashburton, commissaire délégué par la Grande-Bretagne, pour fixer avec les Etats-Unis la frontière sud de la province de Québec.

Ashuapmouchouan — Canton, rivière et lac, comté du Lac-Saint-Jean, érigé en 1864.

Ashuapmouchouan est un mot montagnais voulant dire "endroit où l'on guette l'orignal". On abrège aujourd'hui ce mot et l'usage est venu d'écrire "chamouchouan".

Askatiche — Lac situé à l'extrémité nord de la rivière Ashuapmouchouan, comté du Lac-Saint-Jean. Ainsi orthographié par Laurent Normandin, le premier arpenteur (1732) qui soit allé dans cette région. (Non pas Skatsie, ni Askitiche).

Nom montagnais signifiant "peau verte".

Authier — Nom d'une gare dans les cantons Languedoc et Privat, comté de Témiscamingue, et d'un village. Du nom du maire d'Amos, Hector Authier. Ce nom est aussi donné à un lac de l'Abitibi. Le village est en train de s'organiser.



LES CRISES MINISTERIELLES EN FRANCE

La France est, de tous les pays du monde, celui qui use le plus de ministres. De la Révolution à nos jours, on compte plus de cent cinquante changements de cabinet ; et notre nouveau ministère est le soixante-troisième depuis 1871.

Dans ces cinquante dernières années, la moyenne d'existence des ministère n'a pas même été d'une année.

Il en est quelques-uns, il est vrai— le ministère Waldeck-Rousseau, le ministère Combes, le ministère Méline et les deux ministères Clemenceau qui vécurent de deux à trois ans. . . Mais pas plus ! Trois ans, c'est le maximum de durée qu'ont atteint les cabinets de la 3e République.

Par contre, il en est d'autres qui vécurent ce que vivent les roses : l'espace d'un matin. Il y eut, en 1873, un ministère Dufaure qui dura sept jours, du 18 au 25 mai.

Le ministère Gambetta, qui garde dans l'histoire, le nom de "grand ministère", ne fut pas grand par sa longévité : il dura, en tout et pour tout, deux mois.

Mais nous eûmes mieux : du 9 au 12 juin 1914, un ministère Ribot, qui n'eut pas le temps de faire ouf ! A peine constitué, il tomba. Soixante heures de pouvoir à peu près. . .Ce fut le record de la brièveté ministérielle.

Autrefois, les formalités de constitution d'un ministère allaient infiniment plus vite qu'aujourd'hui. C'est qu'il y avait beaucoup moins de portefeuilles à distribuer, par conséquent moins de susceptibilités à ménager, moins de convoitises à satisfaire.

Au début de la troisième République, la France se contentait de dix ministres, et le char de l'Etat n'en roulait pas plus mal.

En 1873, on renforça l'équipe de trois sous-secrétaires d'Etat. En 1874, nos excellences sont au nombre de quatorze.

En 1881, le grand ministère Gambetta fut grand, en effet, par la quantité : vingt et un ministres et sous-secrétaires d'Etat.

On revient ensuite au chiffre de quatorze, puis de seize en 1906.

A la veille de la guerre, le cabinet compte dix-huit membres. L'année suivante, au 30 octobre 1915, ce chiffre, sous la pression des événements, se trouve singulièrement augmenté : vingt-trois ministres et sous-secrétaires, dont trois ministres d'Etat. Nous arrivons à vingt-huit au 17 septembre 1917, avec le ministère Clémenceau. C'est le record.

Depuis lors, nous sommes en période décroissante : le ministère Leygues, qui vient de nous quitter, n'avait que vingt-quatre ministres et sous-secrétaires d'Etat.

Quant aux émoluments de nos excellences, ils ont quelque peu varié, suivant les régimes. Sous Napoléon 1er, le traitement des ministres était de 100,000 francs, et même de 120,000 pour les ministres de la guerre et des affaires étrangères. C'est que ceux-ci avaient une furieuse besogne en ce temps-là.

En 1848, le traitement fut abaissé à 48,000 francs. On le releva, plus tard, à 60,000, et il resta fixé à ce chiffre jusqu'à l'année dernière.

Le renchérissement de la vie n'atteint pas que le commun des mortels: nos maîtres, comme nous-mêmes, sont sujets à ses lois. Il fallut augmenter leurs ressources. Au cours de la discussion de la loi de finances, au mois de juin 1920, la dotation du président de la République, y compris les frais de représentation, fut portée de 1,200,000 francs à 2 millions ; celle des présidents de la Chambre et du Sénat, de 72,000 à 132,000 ; enfin, les traitements des ministres, de 60,000 à 87,000 francs, et ceux des sous-secrétaires d'Etat, de 25,000 à 42,000 francs.

Il y a cinquante ans, on avait facilement un cabinet, tout neuf, pour 600,000 francs. Il n'y faut pas mettre beaucoup moins de deux millions aujourd'hui.

Il est vrai que l'Etat loge ses ministres. Mais un décret de 1911 met à leur charge tous les frais de la maison, jusqu'aux livrées et cocardes de leurs gens, ainsi que les dépenses afférentes aux réceptions, repas, buffets, etc. Ils doivent également solder de leur poche les contributions et taxes dont le paiement incombe légalement aux personnes logées par l'Etat.

Il faut avouer que, par ce temps de vie chère, ce n'est pas trop de ce qu'on octroie aux ministres pour payer tout cela et représenter la France généreusement et dignement.

Savez-vous que si nos ministres le voulaient, ils pourraient porter le magnifique costume dont voici la succincte description :

"Habit de drap bleu national à neuf boutons dorés, brodé au collet, parements, poitrine, écusson de taille, bouquets de poche, baguette et bord courant. Gilet blanc à cinq boutons. Pantalon de casimir blanc avec galon sur la couture. Bottines vernies. Chapeau feutre noir orné d'une ganse brodée en or sur velours noir ; plumes blanches. Epée dorée à poignée de nacre".

Ce costume était celui des ministres du second Empire. Le décret, qui le fixait n'a jamais été abrogé. Il est seulement tombé en désuétude.

Et c'est heureux pour nos ministres. De quel prix ne paieraient-ils pas, aujourd'hui, cette tenue mirifique, ces broderies et ces panaches somptueux ? Un mois de leur traitement y passerait.

La République n'a pas que supprimé le costume des ministres ; elle a encore simplifié leur portefeuille.

Celui-ci, sous l'Empire, était en maroquin rouge, orné de dorures au petit fer. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une simple serviette d'avocat en cuir chagriné à petits grains. L'intérieur, divisé en plusieurs compartiments, porte un fermoir d'acier avec clef minuscule, qui suffit pour tenir clos les plus grands secrets d'Etat.

Chaque changement de gouvernement implique une fourniture nouvelle de ces portefeuilles. La précieuse serviette est, en effet, considérée comme propriété personnelle de l'excellence ; et tout ministre tombé a le droit de l'emporter dans sa chute à titre de souvenir—souvenirs et regrets !

ERNEST LAUT.



LES TREMBLEMENTS DE TERRE

A quoi attribuer les tremblements et secousses sismiques ?

La terre tremble, tous ces temps-ci, en Espagne, en Roussillon, en Sicile, en Albanie. Sollicités que nous sommes ailleurs par tant de soucis d'argent et de guerre nous n'avons prêté aucune attention à ces défaillances du sol. Pourtant, elles annoncent presque toujours, quand elles-mêmes ne le sont pas, des malheurs irréparables.

C'est à peu près dans les mêmes régions que se reproduit, depuis des siècles, ce phénomène tragique. Palerme, Catane, Messine, Aspromonte, Reggio, Lagonegro sont situées le long d'un arc de cercle particulièrement fragile sur le parcours de l'Etna, et qui enserre dans sa concavité les volcans des îles Lipari et le Stromboli.

La vallée de San-Salvador, dans l'Amérique centrale, a été surnommée le "hamac" parce que les mouvements du sol y sont presque incessants: et Lima, la capitale du Pérou, partage avec le Japon le record de ce genre de cataclysme. Celui du 28 octobre 1891 détruisit, dans le Japon central, trois villes, tua 7,000 personnes et en blessa 100,000. On n'est sûr de rien en ce monde, pas même de la solidité du "plancher des vaches".

Et puis, pour ses tremblements, la terre affecte des manières différentes, c'est tantôt dans une région restreinte, tantôt sur une longue étendue et sans violence. Ainsi, en 1872, Wiesbaden, Francfort, Saarbruck, Strasbourg éprouvèrent simultanément un choc. En 1836, la Sicile, la Calabre, la Dalmatie, la Grèce, l'Egypte, l'Asie Mineure frémirent, mais sans rien casser. En 1822 une secousse ébranla, sur plusieurs milliers de kilomètres, la côte du Chili, et la secousse cheminait avec une vitesse variant de 132 à 855 mètres par seconde.

Naturellement, le fils de la terre, l'homme, s'est toujours demandé pour quelle raison sa mère s'agitait ainsi, par brusques et méchants caprices. Dans son ignorance inquiète, il a demandé cette raison au domaine

du merveilleux, dont le pittoresque facile attire d'ailleurs si bien l'imagination. Et les savants, classés, étiquetés, lumières de toutes les académies, n'ont pas été moins inventifs que les plus hardis poètes. Ils ont incriminé, à cause de ses taches, ce dieu bon qu'est le soleil: suivant Herschel, les années où se produit le maximum de ces taches les faillites se multiplient, ainsi que les suicides, et les volcans entrent en éruption, et la terre tremble... Ils avaient d'abord incriminé les comètes. Mais le soleil, c'est plus puissant, plus royal. Un autre savant, Perrey, ne s'est-il pas attaqué à la lune, notre lune, dont la face blême regarde toutes les nuits avec étonnement notre planète si tumultueuse !

Enfin, des sages sont venus. Au lieu de lever les yeux vers le ciel, ils ont observé autour d'eux la terre. Après de patientes études, ils ont émis prudemment des hypothèses. Les tremblements de terre auraient à leur avis, pour cause un accident local; éruption volcanique avortée, ou bien explosion déterminée par la chûte, dans l'immense fournaise souterraine qui alimente les volcans, de quelque bloc détaché de l'écorce terrestre, amenant la vaporisation instantanée de l'eau qui l'imprégnait. Tout cela est possible, tout cela n'est pas certain.

Ce que l'on peut affirmer, c'est que la terre est formée de deux sphères dont l'une, constituée de matières pesantes, la "barysphère", est emboîtée dans l'autre la "lithosphère". (Je m'excuse de faire ici le savant, et en termes barbares. Mais le jour ne sort-il pas de l'obscurité ?) Les vitesses de propagation des vibrations dans la barysphère sont à peu près les mêmes que dans l'acier, la barysphère est donc composée de substances lourdes, comme les métaux, et surtout, semble-t-il, de fer et de nickel. C'est pourquoi elle oriente les boussoles.

Les localités où se produisent les tremblements de terre sont distribuées à proximité de deux cercles, dont le centre coïncide avec celui de la terre. L'un de ces cercles court à travers la Méditerranée, les Alpes, le Caucase, l'Himalaya, c'est-à-dire dans la direction des dernières chaînes de montagnes formées, tandis que l'autre traverse le Pacifique, embrassant les Andes, le Japon, la Malaisie.

C'est dans ces régions aussi que les volcans sont les plus nombreux. Donc, si les tremblements de terre et les éruptions volcaniques sont des phénomènes locaux, indépendants les uns des autres, ils reconnaissent une cause générale commune qui n'est pas autre chose qui, depuis le début de l'ère appelée "tertiaire", s'est dessinée à la surface du globe, donnant naissance à nos plus hautes chaînes de montagnes.

Ce plissement qui par degrés s'étend, se ramifie tout autour du globe, provoque la formation de fissures dont les deux bords, d'abord de niveaux, finissent par se décrocher et par rouler dans des abîmes. La Méditer-

ranée correspond à un de ces effrondements. La plupart des continents sont bordés par les fosses profondes qui vont se creusant de plus en plus, souvent pas saccades, et que limitent des côtes abruptes. C'est pourquoi le fond des mers est souvent tourmenté de secousses, qui sur les côtes se traduisent par l'invasion de ces vagues redoutables que l'on appelle des raz de marée.

Dernièrement, un raz de marée a inondé, depuis l'étang de Leucate jusqu'à celui de Siegean, tout ce rivage du terrible golfe de Lion. C'est curieux, personne n'en a rien dit.

Georges BACUME



CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

Fleurs connues, origine de leurs noms.—Le fuchsia, nom d'un arbrisseau à fleurs pendantes, reçut son nom de Leonard Fuchs, botaniste allemand.

Le dahlia, jolie fleur qui se déploie plantureusement au sommet d'une longue tige, mais est sans parfum, prend son nom d'André Dahl, botaniste suédois.

La camélia est un arbrisseau originaire de l'Asie orientale qu'un missionnaire, du nom de Camelli apporta en Europe. C'étaient de jolis échantillons qu'il avait cueillis au Japon. Il avait donné à la fleur plus large qu'une rose le nom de "rose du Japon". Mais, en France, ses amis lui substituèrent le nom de camélia ou camellia.

On donna le nom de magnolia à un arbuste aux feuilles aromatiques et aux fleurs opulentes, éclatantes et ayant une odeur suave. On lui donna ce nom en l'honneur du professeur Magnol, de Montpellier, chef-lieu du département de l'Hérault, qui en avait apporté en France de très beaux spécimens cueillis dans leurs pays d'origine, l'Asie et l'Amérique.

Lilas vient de l'espagnol *lilac.* Il est originaire de la Perse.

La lavande est une plante d'ornement, aromatique et médicinale, originaire de la Méditerranée. On s'en sert pour protéger les vêtements et les fourrures contre les mites et autres insectes, et pour en faire une eau de toilette parfumée.

Les anciens Romains, ayant à prendre un bain ou à simplement se laver les mains, en mettaient dans l'eau. Le mot laver en latin se dit *lavare;* or le mot lavande est le gérondif de ce verbe.

* * *

Instrument national au Japon.—Il y a bien longtemps, vivait à Yédo, aujourd'hui Tokio, un ermite du nom de Omori Toku.

Pour charmer sa solitude, il inventa un instrument de musique que l'on appelle aujourd'hui encore *shakouhachi*. On en joue toujours dans les rues des villes de l'empire du Mikado.

Ce qui intrigue un peu l'étranger de passage, c'est la forme de l'instrument lui-même qui est celle d'un vaste chapeau, ou d'un grand panier de bureau coiffant l'instrumentiste.

Ce vaste chapeau ou panier renversé est fait d'une série de tubes qui, chacun, sont pourvus d'une ouverture semblable à celle d'un tuyau d'orgue. C'est le principe de la flûte de Pan. Par un tube l'instrumentiste souffle ; l'air arrive aux tubes, tout comme sous l'action d'un soufflet d'orgue ou le sac d'une cornemuse, et l'exécutant de ses doigts ouvre ou ferme, suivant ses connaissances ou son inspiration, les ouvertures des différents tubes.

Quel est le solfège de cet instrument ? Voilà ce quel'on ne dit pas. La manière de traiter cet instrument se transmet de génération en génération depuis Omori Toku. C'est le musicien de la rue qui en est le professeur.

Le Japon tend à se moderniser comme idées et civilisation. Passe ! Mais il aurait grandement tort d'abandonner costumes nationaux, coutumes, traditions nationales, et de laisser disparaître son *pifferaro,* son joueur et le costume de joueur de chapeau à flûte, de *shakouhachi.*

Quand on est un peuple, on y perd à vouloir ressembler à tout le monde.

* * *

L'industrie du papier et de la pâte à papier.—Au Canada, il y a 33 papeteries : 17 dans Québec et 16 dans Ontario.

Il y'a 39 fabriques de pâte à papier : 17 dans Québec, 9 dans Ontario, 3 en Colombie-Britannique, 5 au Nouveau-Brunswick, 5 en Nouvelle-Ecosse.

On compte aussi au Canada 27 usines où l'on fabrique à la fois de la pâte et du papier : 13 dans Ontario, 12 dans Québec, 2 en Colombie-Britannique.

En tout, il y a donc 99 usines où l'on fabrique du papier et de la pâte à papier, au Canada, dont 46 dans notre province.

Les papeteries ont produit en valeur $16,553,776, dont : Québec $9,849,520 et Ontario $6,703,756.

Les fabriques de pâte ont produit pour $69,896,588, dont $28,763,850 dans la province de Québec.

Dans les usines combinées (pâte et papier) il y a une production totale évaluée à $178,131,435, dont $85,487,794 dans Québec seulement.

Toutes ces usines ont produit, en 1920, une valeur de $264,481,300 répartie comme suit :

Québec, $124,101,164 ; Ontario, $95,281,040 ; Nouvelle-Ecosse, $1,208,255 ; Nouveau-Brunswick, $11,960,778 ; Colombie-Britannique, $32,030,063.

* * *

Le comté de Témiscouata. — C'est certainement l'un des plus importants comtés de la colonisation de la province au point de vue de l'étendue et du développement.

Il y aura bientôt 75 ans, disait M. Parrot, l'on y faisait de la colonisation ; la population était alors de 13,423 âmes. En 1920 elle est de 50,000 âmes. Les terres de la Couronne sont divisées en seize cantons et il reste encore au delà de 500,000 acres à coloniser.

* * *

Parlons notre langue ! — Nous notons avec plaisir que nombre de députés fédéraux ne se sont pas gênés, cette année, d'inviter leurs collègues à parler plus souvent la langue française au parlement.

Le conseil est bon et mériterait d'être suivi, au moins par nos compatriotes.

C'est ce que disait notamment M. Jean Denis, député de Joliette, qui a prononcé, disent les journaux, un très beau discours en langue française.

Le vaillant député a montré combien il était difficile de parler la langue française en parlement et d'être compris. Il croit, cependant, que c'est le devoir des députés de langue française de faire usage de leur langue.

C'est aussi notre avis.

Nous ne ferons respecter notre langue qu'en s'affirmant dans les assemblées délibérantes comme le parlement. Mais, malheureusement, il faut compter trop souvent avec les pusillanimes !

* * *

La séparation du domaine forestier. — Le gouvernement de Québec a décidé, durant la dernière session, de mettre à la disposition du ministère de la colonisation tous les lots propres à la culture. Le département des

terres et forêts n'aura plus rien à voir, pour l'avenir, aux concessions de terrains agricoles.

On est d'avis généralement que ce changement va imprimer une grande expansion au mouvement colonisateur dans la province.

Ajoutons que pour mettre le ministère de la colonisation en mesure d'agrandir son domaine colonisable et aider au mouvement de la colonisation, un subside de 5 millions de piastres a été voté pour la colonisation.

* * *

Les lacs de l'Ouest canadien. — On a attiré, au parlement fédéral, l'attention sur le dessèchement de certains lacs des provinces de l'Ouest.

Beaucoup de ces lacs n'ont ni débouchés, ni sources d'alimentation et ils se dessèchent, se transformant d'abord en prairies puis en champs de blé. D'autres lacs se trouvent sur le cours des rivières et leur dessèchement est cause de la destruction du poisson, alimentant les cultivateurs. Dans certains cas, les eaux ont tellement baissé que les poissons sont morts en quantité et ont pourri sur les plages, ce qui, au printemps, cause un état de choses insupportable.

Quelques-uns de ces lacs, comme les lacs *Killarney* et *Pélican* ont déjà été améliorés par le gouvernement et on constate que des cottages ont déjà été construits sur plusieurs d'entre eux.

* * *

L'expédition du blé canadien. — Il a été établi par un rapport de la chambre de commerce de Québec que de 1912 à 1918 on a expédié de Fort William par eau 1,096 millions de minots de grain. Sur cette quantité considérable, 578 millions de minots ont été envoyés à Port-Nicoll, Port Colborne, Midland et autres ports de la baie Georgienne pour approvisionner toutes les minoteries de l'est du Canada ; une certaine quantité a ensuite été dirigée par chemin de fer vers New-York, Portland, etc., pour l'exportation et un peu aussi vers Montréal et Saint-John. On a envoyé à Buffalo 518 millions de minots qui ont été expédiés ensuite à New-York et autres ports américains pour être exportés.

N'est-ce pas là une erreur au point de vue national. Nous avons trois grandes lignes transcontinentales de chemin de fer. Nous avons les ports de Montréal, Québec, Halifax et Saint-Jean. Nous ne voyons pas pourquoi on devrait expédier un seul minot de grain à New-York. Le Transcontinental pénètre dans Québec et sa ligne entre l'Ouest et Québec est plus courte que n'importe quelle autre ligne transcontinentale. Là nous avons un excellent port naturel et tout le monde se demande vraiment pourquoi nous ne nous en servons pas.

* * *

Un joli mot. — On se plaît à raconter le joli trait suivant dans les revues parisiennes :

C'est à la dernière réception de l'Elysée qu'il a été dit. Il vaut les meilleurs des temps où l'esprit de courtoisie courait les salons.

Devant une porte se rencontrent M. Louis Barthou et le maréchal Foch. Chacun donnait le bras à une dame. Chacun d'eux s'efface pour laisser passer l'autre : chacun insiste pour céder le pas.

— Vous êtes mon supérieur hiérarchique, monsieur le ministre, dit le maréchal Foch.

— C'est vrai, monsieur le maréchal, répondit M. Barthou, vous me devez l'obéissance, mais je vous dois le respect.

La dame que conduisait le maréchal ne put retenir un petit cri d'admiration : "Le joli mot !" dit-elle.

Il était digne des deux académiciens qui faisaient assaut de politesse.

* * *

L'Allemagne au Canada. — Un consul allemand vient de s'installer à Montréal avec deux secrétaires. Cela indique la reprise des relations d'affaires entre le Canada et l'Allemagne.

Au fait, l'Angleterre fait déjà un commerce considérable avec l'Allemagne. Nous supposons que les coloniaux vont suivre de près l'exemple donné. La haine du Boche n'est pas plus éternelle pour le Canada que pour la fière Albion !

Dans le passé, nous achetions des Allemands pour près de 14 millions par année. Les Germains ont découvert que nous étions une bonne poule aux oeufs d'or. Et une poule d'autant plus facile à exploiter que nous vivons sous le drapeau britannique !

* * *

Population de l'Empire allemand. — Le *Bulletin de la statistique générale de la France* donne les résultats provisoires du recensement effectué le 8 octobre 1919 en Allemagne. La population est de 59,668,000 habitants contre 63,052,000 en 1910.

La Prusse a 36,622,000 habitants contre 40,165,000 en 1910 ; la Bavière 7,026,000 contre 6,887,000 en 1910 ; la Saxe 4,562,000 contre 4,807,000 ; le Wurtemberg 2,509,000 contre 2,438,000 ; le grand-duché de Bade 2,186,000 contre 2,143,000 ; le grand-duché de Hesse 1,278,000 contre 1,282,000.

* * *

Albanel. — Canton, érigé le 19 avril 1883. Dans le comté du Lac-Saint-Jean. Borné au nord par la rivière Mistassini et le canton Girard, à l'est par la Mistassini, au sud par le canton Parent, à l'ouest par le canton Normandin.

Ce canton fut ainsi appelé en l'honneur du Père Charles Albanel, jésuite, qui, le premier, en 1671-1672, se rendit à la baie d'Hudson par la rivière Saguenay. Le P. Albanel, qui était arrivé à Québec le 23 août 1649, passa d'abord l'hiver de 1651 chez les Montagnais de Tadoussac. En 1669, il desservit la mission de Sillery et en 1670 les sauvages Papinachois. La *Relation* de 1672 contient un récit du voyage du P. Albanel à la baie d'Hudson. Il avait entrepris cette expédition avec Paul Denys de St-Simon, sur l'ordre de Talon, intendant du Canada, pour prendre possession de cette région au nom du roi de France. En 1674, il se rendit de nouveau à la baie d'Hudson et y poursuivit ses travaux de missionnaire, puis il fut emprisonné par les Anglais déjà stationnés là et envoyé en Angleterre. Ayant obtenu sa liberté en 1676, il fut chargé des missions de l'Ouest, à la Baie Verte, dans le Wisconsin. Il mourut le 1er juin 1680. D'après le P. Rochemonteix, le P. Albanel fut moins un missionnaire qu'un explorateur.

La superficie de ce canton est de 50,000 acres. La paroisse Sainte-Lucie d'Albanel, 600 âmes, s'est formée à même ce canton.

Le P. Albanel a donné aussi son nom à un grand lac parallèle au lac Tourny.

* * *

Albert.—Canton, dans le comté du Saguenay. Erigé le 28 mars 1871. Borné à l'est partie par le canton de Tadoussac et partie par les terres vacantes de la Couronne, à l'ouest par le canton Labrosse, au nord par les terres vacantes de la Couronne, au sud par le Saguenay.

Le nom de ce canton a été donné pour perpétuer le souvenir du prince Albert (1819-1861), qui épousa en 1840 la reine Victoria et qui fut le père d'Edouard VII, roi d'Angleterre.

La superficie de ce canton est de 48,900 acres. Il reste encore un peu plus de 10,000 acres disponibles dans ce canton.

* * *

Erratum.—Par inadvertance, les imprimeurs ont omis de changer sur la couverture du *Bulletin* de janvier et février, les numéros d'ordre. On aurait du mettre vol. 15, No 1 au lieu de vol. 14 No 6. Nos abonnés

voudront bien faire la correction eux-mêmes, car notre revue commence effectivement sa 15ième année avec le mois de janvier 1921.

* * *

Les rennes de l'Alaska.—D'après nos meilleurs explorateurs, certaines parties du Canada dont le sol a été jugé jusqu'ici plus ou moins stérile, c'est-à-dire les parties les plus septentrionales, peuvent même rivaliser avec les meilleures du monde pour la production des viandes.

On apporte à l'appui de cette affirmation le témoignage de M. Stefansson, le grand explorateur arctique canadien.

Le nord de l'Alaska et le nord du Canada, dit-il, ont le même climat, la même végétation, et ils présentent les mêmes caractéristiques naturelles. Par conséquent, leurs ressources potentielles sont les mêmes.

De 1892 à 1902, on a importé 1,200 rennes dans l'Alaska. Depuis 1892, on en a abattu plus de cent mille. Il y a actuellement 200,000 rennes vivants et il y en aura de 260,000 à 270,000 au milieu de mai.

Le département de l'instruction publique à Washington dirigeait l'essai, vu qu'on faisait venir les rennes dans l'intérêt des Esquimaux. L'an dernier, les autorités de Washington ont commencé à se rendre compte de son importance en tant qu'industrie, plutôt que comme mesure de philanthropie. Elles ont ouvert un crédit de 25,000 dollars pour étudier la condition. On est venu à Ottawa nous enlever notre plus grande autorité sur les maladies parasitaires, le Dr Hadwin, du ministère canadien de l'Agriculture ; on a pris un expert américain sur l'élevage, et avec le Dr E. W. Nelson, directeur de la commission des études biologiques des Etats-Unis, ils ont présenté un rapport sur cette industrie. Ils ont visité l'Alaska. Le Dr Nelson est de retour et il a rendu témoignage au comité du Congrès sur le budget de l'agriculture, disant que l'augmentation du nombre des rennes sera assurément plus rapide à l'avenir qu'il l'a été dans le passé (à cause des mauvais soins) jusqu'à ce que toutes les terres disponibles de l'Alaska soient couvertes de rennes. En 1935, dit-il, il y aura 5,000,000 de rennes dans l'Alaska. Cela permettra d'en abattre actuellement 1,250,000, presque l'équivalent de 3,000,000 de moutons.

L'exportation vers Seattle des viandes de rennes a commencé il y a quatre ans, la première année, la vente a été un fiasco ; mais depuis trois ans, elle a très bien réussi. En 1919, des rennes apprêtés se sont vendus 22c. la livre à Nome. En 1920, bien que le prix des viandes de boeuf baissât, celui de la viande de renne est monté à 24c. la livre, f. a. b. à Nome. Cette année-là, il s'est vendu 1,000 rennes abattus, soit 150 tonnes. La modicité des ventes doit être attribuée à la forte consommation sur les lieux mêmes et à l'insuffisance des installations frigorifiques à bord des bateaux à vapeur. On calcule qu'on expédiera 500 tonnes en 1921.

M. Stefansson conclut que, le nord du Canada couvrant 2,000,000 de milles carrés, tandis que l'Alaska n'en couvre que 200,000, il est en état de produire des quantités formidables de viandes.

* * *

Le saumon de la rivière Fraser.—On a toujours prétendu que le fleuve Fraser ne le cédait à aucune autre rivière au monde pour l'importance de ses pêches du saumon. Et cependant depuis quelques années, ces dernières ont perdu de leur valeur au point d'inspirer des craintes sérieuses pour l'avenir.

Comment expliquer ce décroissement ?

Un député de l'Ouest, M. McQuarrie, a prétendu au cours d'une harangue à la Chambre des Communes que l'ennemi le plus dangereux du saumon, surtout dans la Fraser, était le phoque. Actuellement, sur les bancs de sable de l'embouchure de la Fraser, il y a des milliers de ces phoques et on dit qu'ils prennent plus de poissons que les pêcheurs eux-mêmes et vont même jusqu'à enlever le poisson des filets des pêcheurs.

Il est regrettable qu'on n'aît rien fait pour apporter remède à cette situation. Des projets à demi ébauchés ont été essayés, mais les résultats n'ont pas été pratiques. Les phoques sont toujours là, en plus grand nombre même, si c'est possible. Il y a environ deux ans le département des Pêcheries a tenté quelque chose pour détruire les phoques. On a fait sauter un banc de sable au moyen d'une mine, mais il est difficile de beaucoup accomplir par ce moyen, car le phoque est un animal très perspicace, qu'il est difficile de prendre au piège.

Après plusieurs semaines de travail, les fonctionnaires réussirent enfin à miner cette batture. Ils firent jouer les mines pendant qu'il s'y trouvait un grand nombre de phoques à cet endroit. S'il faut en croire leur rapport, ils tuèrent environ 500 de ces animaux. Mais il ne paraît pas établi que tout ce travail soit bien efficace. On songe maintenant, pour surmonter la difficulté, à employer des lignes dormantes à travers le cours d'eau. L'avenir seulement dira ce qu'il faut penser de ce moyen.

* * *

L'Alaska entre les mains des Américains.—En 1867, année où nos ancêtres fondaient la Confédération, les Etats-Unis ont acheté l'Alaska de la Russie. Les Américains ont payé ce territoire 7,250,000 dollars, obtenant de la Russie une étendue de pays d'environ 600,000 milles carrés. Les pessimistes de cette époque-là accusaient M. Seward, secrétaire d'état des Etats-Unis, qui avait fait l'acquisition, d'avoir jeté dans l'océan Arctique 7,000,000 de dollars en bon or américain. Ils appelaient l'Alaska la glacière de M. Seward et ils disaient qu'elle ne ferait pas tomber un seul dollar dans les coffres-forts des Etats-Unis.

Eh bien, bien des années se sont écoulées, autant d'années que le Dominion en compte, et le territoire de l'Alaska est de nos jours une précieuse dépendance du pays voisin. A l'exposition universelle de Saint-Louis on pouvait voir deux pyramides :

L'une représentait l'or retiré d'une mine, la mine Treadwell sur le littoral de l'Alaska, l'autre, l'or que les Américains avaient payé pour l'Alaska. Une pyramide représentait 7,250,000 dollars ; l'autre, 21,000,000 de dollars—le produit d'une seule mine. L'or et les autres métaux que les Etats-Unis ont retirés de l'Alaska, leur ont rapporté cinquante fois le prix d'achat, sans compter le produits de la chasse aux phoques, de la pêche au saumon et des autres ressources naturelles. En 1920, le commerce des Etats-Unis avec l'Alaska s'est chiffré par 107,000,000 de dollars.

* * *

Les ressources de l'Alberta en fait de charbon.—La statistique démontre que la superficie du terrain houillier de l'Alberta est de 81,657 milles carrés, l'Alberta possède environ 86 pour 100 de toutes les ressources houillères du Canada, 61 pour 100 de celles de l'Empire Britannique, et environ 14 pour 100 de la houille du monde entier. En 1920, l'Alberta a donné un tiers de la houille extraite au Canada, c'est-à-dire 6,859,346 tonnes, tandis que la Nouvelle-Ecosse occupait la seconde place avec 6,395,545 tonnes.

* * *

L'industrie érablière chez-nous.—Il y a eu un intéressant débat à la Chambre des Communes sur l'industrie érablière au point de vue de la fabrication du sucre et du sirop d'érable.

M. Gustave Boyer, député de Vaudreuil-Soulanges, qui est l'un de nos représentants qui connait le mieux la question, a fait, dans un discours solide et bien documenté, l'histoire de cette industrie au pays et de son développement.

En 1905, a-t-il dit, notre industrie érablière rapportait un revenu d'à peine un million deux cents mille piastres.

L'an passé, c'est merveilleux, le produit de nos érables, au point de vue de l'exploitation, a rapporté plus de neuf millions. Je crois, a dit M. Boyer, que de toutes les ressources naturelles que nous avons dans le pays, il n'y en a pas une qui paie plus que celle-là, étant donné le court espace de temps qu'elle nécessite et la facilité étonnante avec laquelle les produits se vendent. Si cette industrie était pratiquée sur des bases plus larges, a ajouté le député, si les cultivateurs s'adonnaient à cette exploitation comme ils s'adonnent à toutes les autres, ils ne pourraient même pas encore, avec tous leurs efforts réunis, produire assez de sucre et sirop pour les demandes qui nous sont faites. Nous avons des demandes énor-

mes des Etats-Unis, et, de l'Europe, où notre produit n'est connu que depuis quatre ou cinq ans.

Malheureusement, nous ne pouvons pas répondre à tous les besoins.

Cependant, nous avons dans la province de Québec et dans une partie de la province d'Ontario, d'immenses forêts d'érables qui pourraient être exploitées avec profit. Nous avons dans la province de Québec des érablières admirables qui pourraient être exploitées d'une manière très rémunératrice : mais on ne le fait pas. Il y a dans le pays près de 55,000 propriétaires d'érablières qui pourraient eux-mêmes se livrer à cette industrie mais nous en comptons à peine 15,000. Or, lorsque je dis que cette industrie rapportait aux producteurs, l'an passé, la somme de 9 millions, c'est pour moi dit M. Boyer la preuve la plus évidente qu'il n'y a pas une industrie qui paie plus que celle-là, sans en excepter même l'industrie laitière qui est considérée pourtant comme industrie nationale. Et pourquoi ? Parce que la récolte du sucre et du sirop d'érable se fait dans un court espace de temps, trois semaines à peine, à une époque où les cultivateurs n'ont presque rien à faire et sur des érablières situées la plupart du temps sur des terrains incultes ou rocheux qui ne rapporteraient rien autrement. Et même aujourd'hui on remarque que certains cultivateurs—malgré les avantages de retirer un bon revenu annuel abattent leur érablière pour en faire du bois de chauffage qui se vend bon prix à raison de la cherté du charbon. Ils détruisent ainsi un capital qui leur rapporte tous les ans, un capital qui leur rapporte plus que le prix du bois de chauffage qu'ils en retirent s'il était prêté à 6 pour 100.

* * *

Notre réseau de chemins de fer.—On a dit à la Chambre des Communes que la situation de nos chemins de fer présentait un des problèmes les plus épineux.

Nous avons, en fait, construit nos voies ferrées vingt ou trente ans en avance de notre temps. Il en est résulté que les lignes se doublent et se nuisent et à l'heure actuelle nous avons 40,000 milles de chemins de fer dont plus de la moitié appartiennent à l'Etat.

Il est assez intéressant de comparer les chiffres du réseau de chemin de fer canadien avec ceux des autres pays. Le Canada a un mille de chemin de fer par 200 personnes ; les Etats-Unis ont un mille par 400 personnes ; la Grande-Bretagne, un mille par 2,000 personnes ; et la Russie, un mille par 4,000 personnes.

Le développement des voies ferrées, en Canada, est quatre ou cinq fois celui du Japon, eu égard à sa population de 56,000,000, trois fois celui de l'Italie, dont la population est de 36,000,000 ; il est plus considérable que celui de la Grande-Bretagne dont la population est de 45,000,000 ; ou

que celui de la France dont la population est de 40,000,000 ; il équivaut à celui de l'Allemagne dont la population est de 65,000,000.

Ces chiffres font connaître le grand développement de notre réseau ferroviaire. Nous n'avons pas une population suffisante, en vue du trafic de voyageurs et de fret, pour nos chemins de fer. Le développement de nos mines nous aiderait à nous assurer du trafic pour nos voies ferrées. Quarante-sept pour cent du trafic de fret, aux Etats-Unis, provient des mines. Le pourcentage est beaucoup moindre en Canada.

* * *

La construction des navires au Canada.—Le gouvernement canadien construit actuellement deux navires en acier à Prince-Rupert d'une capacité de 8,390 tonneaux chacun.

Deux autres navires, également en acier sont en construction à Vancouver. C'est la compagnie J. Coughlan & Fils qui fait cette construction. Le prix adjugé est de $167.50 le tonneau.

* * *

La flotte canadienne.— Le gouvernement fédéral compte 48 vaisseaux qui sont actuellement en service.

Ces vaisseaux naviguent entre le Canada et le Royaume-Uni, les Antilles, l'Amérique du Sud, les Indes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et Terreneuve.

* * *

Nos rapports avec les Européens.—Comme suite de la guerre, nous avons prêté quelques millions à divers Etats Européens pour leur permettre d'ouvrir un marché au Canada. Nous n'avons pas toujours eu la main heureuse.

La Roumanie à laquelle nous avons prêté 25 millions, n'a pas encore trouvé moyen de nous rembourser l'intérêt de ce montant.

Nous avons été plus heureux avec la Belgique qui, au moins, avec le crédit que nous lui avons ouvert a acheté chez nous $277,744 de denrées alimentaires.

Parmi les denrées que l'on a achetées ici il faut mentionner $186,016 de lard, $77,620 de fromage, $9,635 de saumon.

* * *

L'impôt sur le revenu au Canada.—On sait aujourd'hui le montant perçu par le gouvernement fédéral, en vertu de la loi de l'impôt de guerre sur le revenu, jusqu'à la date du 28 fév. 1921, par province :

Prince-Edouard.	$ 1,651,727.48
Nouveau-Brunswick.	994,727.35

Québec	20,734,083.75
Ontario	28,061,667.25
Manitoba	5,040,695.73
Saskatchewan	1,466,184.49
Alberta	2,035,573.17
Colombie-Anglaise	2,668,710.13
Yukon	33,888.67
Total	$62,687,258.02

* * *

Une définition du peuple irlandais.—M. Anatole Le Braz, professeur à l'université de Rennes, que nous avons eu le plaisir de connaître à Québec, a donné récemment une conférence devant la Société de Géographie de Nantes.

M. Le Braz a dit d'abord l'amour des Irlandais pour la France, puis il a donné devant son auditoire cette délicieuse définition du caractère du peuple d'Irlande :

"L'Irlandais est un rêveur ; il constitue là même sa réalité ; il a une puissance d'illusionnisme incomparable : quand il perd une illusion, il en trouve tout de suite une autre.

Mais tout rêveur qu'il soit, l'Irlandais est extrêmement expansif ; en France, dix voyageurs peuvent rester, pendant douze heures, enfermés dans le même compartiment de chemin de fer sans qu'ils se soient adressé la parole ; en Irlande, des gens qui ne se connaissent pas ne sont pas ensemble depuis trente minutes qu'ils se sont déjà fait des confidences. Aussi sont-ils partout chez eux.

Le peuple irlandais est cependant un peuple batailleur et qui ne sera jamais pacifique. Mais c'est un peuple qui pousse au plus haut point l'amour de sa Patrie. C'est-pourquoi, à travers les siècles, et en dépit des persécutions dont il a été l'objet, il est resté fidèle à son idéal."

* * *

Un parc canadien.—Le gouvernement fédéral a créé un parc national d'une étendue de 5,000 acres pour recevoir une centaine d'antilopes.

Il y a déjà dans l'ouest pres de 900 antilopes.

Ce parc national a été créé près de Némiskan, dans l'Alberta.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Tableau de la Littérature française au XIXe siècle, par Fortunat Strowski, maître de conférences à la faculté des Lettres de l'université de Paris. 1 vol in-12 (18c m X 12c m), broché 8 frs; relié toile 10 frs.

Voici de quelle manière l'auteur a disposé ce "Tableau":

Il est incontestable que, pendant ce siècle plus que jamais en France, le mouvement de la vie a créé de rapides courants qui, pour quelques années, imprégnaient, soulevaient et emportaient tout, comme un fleuve emporte avec lui ses remous et ses tourbillons. M. Strowski a essayé de délimiter et de peindre ces divers courants, en se servant des oeuvres littéraires où ils s'étaient le plus clairement reflétés. Et puis, entre ces chapitres qui sont comme les fresques mouvantes d'un "cinématographe", il a placé une série d'autres images "animées", d'un caractère plus intime, les images individuelles de la formation et de la carrière des grands écrivains, en essayant toujours de rattacher strictement les oeuvres à l'instant précis de cette carrière qui les a produites.

L'auteur n'a pas cru devoir démembrer les grands écrivains du XIXe siècle pour les nécessités de la classification, ni sacrifier leur individualité au profit de diverses écoles et des divers genres. Quelquefois, cependant, lorsqu'une école,—le romantisme par exemple,—lui a paru avoir une signification d'ensemble très fortement marquée, il a essayé de ne pas interrompre, en s'arrêtant trop longuement à considérer les personnes, le cours entier d'une évolution historique si précise et si belle.

S'adresser à la librairie classique De Laplane, Paul Mellottée, éditeur, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Histoire de la Littérature française, par René Doumic, de l'Académie française, 38ème édition, un fort volume in-12, accompagné de résumés, d'indications d'ouvrages et de textes à consulter. 10 frs.

Ce remarquable ouvrage est publié par la librairie De Laplane, Paul Mellottée, éditeur, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris (6e).

Conférencia, par Yvonne Sarcey, directrice, 51, rue St-Georges, Paris.

M. Louis Barthou, de l'Académie française, continue son remarquable voyage "Autour de ses livres". La dernière conférence traite spécialement de Victor Hugo dont M. Barthou, en excellent bibliophile, possède les oeuvres originales.

A signaler aussi la conférence de Mlle Hélène Vacaresco sur les "Poètes célébrés par les poètes". La conférencière cite particulièrement les principaux poèmes de Ronsard, de Desborde-Valmore.

M. Henry Bidou publie une série de ses promenades dans les théâtres au XVIIIe siècle, au plus beau temps du grand roi.

Nouveaux livres publiés par la librairie Tequi, 82, rue Bonaparte, Paris, et en vente à la librairie Garneau, de Québec:

"Mgr GIBIER.—**Les Reconstructions nécessaires.** 1 vol. in-12. Prix : 6 francs.

Quel plan magnifique que celui de cet ouvrage! Pour en faire l'éloge il suffit d'en indiquer les grandes lignes: les âmes, la famille, la profession, la paroisse, la cité, l'humanité. On devine les développements que peut donner l'évêque de Versailles sur de pareils sujets. Après l'avoir lu tous concluront avec lui:

1. Il faut reconstruire la France sur des "bases religieuses traditionnelles".

2. Il faut reconstruire la France sur "la pierre angulaire et fondamentale de la Religion chrétienne".

3. "C'est l'oeuvre également de chacun en particulier intégralement chrétien" dans son âme, dans sa vie et dans son foyer.

Pierre VAN DER MEER DE WALCHEREN. **Journal d'un Converti.** (Traduit du hollandais par l'auteur.) Introduction par Léon Bloy. Deuxième édition, augmentée d'un appendice inédit. In-12, prix: 5 francs.

Ce livre, dont la première édition s'est très rapidement épuisée, nous raconte les pérégrinations douloureuses d'une âme d'artiste qui s'achemine, poussée par l'impérieux besoin d'infini que n'assouvit ni l'art ni l'amour humains, à travers les atroces ténèbres du doute vers la certitude libératrice de la foi.

Cette histoire très simple et très belle sera lue avec joie et émotion par tous ceux qui y retrouveront le récit de leurs propres tourments. Et ils y puiseront peut-être la force de demander du secours à Celui qui ne refuse rien aux âmes de bonne volonté.

Vie de la Mère Marie-Madeleine Ponnet, première Supérieure de la Visitation de Lyon-Vassieux. 6 francs.

La M. Marie-Madeleine Ponnet, religieuse de la Visitation de Fourvière à Lyon, fut désignée pour être mise à la tête d'un nouveau Monastère que l'Institut fondait à Vassieux, à la porte de cette ville. Elle en restera par ses exemples et ses enseignements la lumière et la pierre fondamentale.

Sa biographie, composée principalement des conseils qu'elle donnait à ses filles, aura l'importance d'un traité de spiritualité. Et comme dit Mgr Bourchany, Auxiliaire de Lyon: "Il n'est pas de doctrine plus sûre, ni plus capable d'élever rapidement les âmes dans les voies de la sainteté."

Ce livre est donc appelé à faire beaucoup de bien, non seulement aux membres des familles religieuses, mais encore aux personnes du monde qui le liront. Librairie Téqui.

"P. CLERISSAC, O. P. : **Le Mystère de l'Eglise.** 6 francs.

"Le Mystère de l'Eglise" est une oeuvre posthume. Elle est publiée par les soins de Jacques Maritain, le célèbre converti et professeur de philosophie scolastique à l'Institut catholique de Paris, qui fut lui-même le fils spirituel de l'auteur. Ce n'est pas un traité de l'Eglise; ce sont comme des chapitres détachés, des méditations, des contemplations plutôt, écrites dans une langue d'une vigueur étonnante. L'Eglise dans la pensée de Dieu ; le Christ dans l'Eglise et l'Eglise dans le Christ ("Tout le mystère de l'Eglise gît dans l'équation et la convertibilité de ces deux termes: le Christ et l'Eglise").

M. Maritain en est enthousiaste, et ce n'est pas l'enthousiasme seulement du fils spirituel, c'est l'enthousiasme de l'homme de goût et du grand serviteur de l'Eglise qu'il est dans sa chaire de Philosophie. Personne ne poursuivra cette lecture le coeur froid.—En appendice, le schéma "de Ecclesia" proposé au Concile du Vatican, texte et traduction". Librairie Téqui.

Vient de Paraître : Les cahiers de la victoire, **La Bataille devant Souville** par **Henry Bordeaux, de l'Académie Française.**

Les Cahiers de la Victoire, qui débutèrent par l'admirable **L'Effort Français**, de M. Joseph Bédier, de l'Académie Française, et qui donnèrent par la suite les ouvrages si solides et pleins de documents inédits de MM. Lestringuez, sur l'Artillerie d'Assaut, et Paul Heuzé, sur les Services Automobiles pendant la guerre, et les ouvrages sensationnels de M. Jean de Pierrefeu, sur l'Offensive d'Avril 1917, et de M. Paul Abram, sur Le Service de Santé,—s'augmentent aujourd'hui d'un livre émouvant de M. Henry Bordeaux, de l'Académie

Française : **La Bataille devant Souville.** Ce volume complète le cycle livresque consacré par l'éminent écrivain à la Bataille devant Verdun. Il évoque, avec la même sobriété mâle, le même style de chanson de geste et d'ordre du jour, la même documentation formelle qui suit les combattants pas à pas, minute par minute, dans l'action, les sanglantes et infructueuses tentatives tentées successivement par l'ennemi les 23 juin, 11 juillet, 1er-3 août, et 3-8 septembre 1916, pour enlever le fort de Souville. Le ressac des armées en contact, les exemples collectifs et individuels de ténacité, d'héroïsme, d'abnégation se multiplient dans ces pages d'histoire à la lecture desquelles l'horreur sacrée le dispute à l'enthousiasme et au respect. Ce volume, qui se complète par l'histoire général de la Bataille de Verdun que M. Henry Bordeaux rédigea, en novembre 1917, à l'usage des états-majors américains, et qui est bien le résumé le plus net et le plus éloquent des opérations sous Verdun, demeurera comme l'un des livres fondamentaux de l'Histoire de la Grande Guerre.

Un vol. in-18 (185 X 117) à 6 francs net.

La Renaissance du Livre, 78, Boulevard Saint-Michel, Paris.

Cristobal Colon y Cristofus Columbo par Ricardo Baltran y Rozpod.

Nous recevons de l'auteur la plaquette qui porte ce titre, et nous l'en remercions.

M. Baltran est secrétaire général de la société royale de géographie de Madrid et membre de l'académie royale d'histoire.

L'ouvrage de M. Baltran est un étude critique documentaire.

Noms de lieux de la France.—leur origine, leur signification, leurs transformation, par Auguste Longnon membre de l'Institut.

Cet ouvrage posthume est le fruit de longues années de recherches. Pour la première fois, le public a à sa disposition un guide sûr pour le diriger à travers la forêt si touffue des noms de lieux qui ont été et sont encore souvent l'objet de recherches étymologiques si fantaisistes.

On voit par cet ouvrage d'un savant que les localités de France peuvent tirer leurs noms de particularité relatives à la topographie, à la configuration des lieux, aux arbres les plus fréquents dans les parages. C'est le cas de la plupart des villes dont le nom est antérieur à l'époque gallo-romaine, et de nombreux petits villages qui se sont formés plus tard. Mais les villes, bourgs ou villages rebaptisés ou crées pendant la domination romaine et au début du moyen age ont été généralement dénommés d'après l'homme ou la famille qui les a fondés ou d'après la peuplade qui habitait le territoire.

Cet ouvrage d'un érudit que l'on considère comme très précieux est l'objet d'une savante notice de M. Albert Dougal dans le **La rousse mensuel** de janvier 1921.

Revue des archives nationales du Pérou.—Nous recevons les deux premiers volumes de cette revue publiée à Lima. Les directeurs de cette revue en langue espagnole sont MM. Horatio H. Urtaga et Domingo Angulus.

Il y a un chapitre consacré aux **conquistadores du Pérou.**

Vol. 15—No. 3 Mai-Juin 1921

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIEGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1921



LA TERRE DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS

LA TERRE DANS L'UNIVERS.—Le ciel vu par une nuit claire apparaît tout constellé *d'étoiles.* Ces étoiles, brillant de leur propre lumière, sont des masses considérables, qui ne nous semblent être des étincelles qu'à cause de l'inconcevable distance dont nous en sommes éloignés. Plus de 31 millions de lieues nous séparent du soleil. L'étoile la plus voisine de la terre en est 225,000 fois plus éloignée que le soleil. Au delà des étoiles visibles à l'oeil nu, le télescope découvre d'autres points lumineux, que l'on classe en quinze grandeurs ; et l'on compte des centaines de millions de ces "poussières lumineuses". On remarque aussi dans le ciel des traînées blanchâtres, alignées dans le même sens : c'est la *voie lactée,* composée de nébuleuses, c'est-à-dire d'amas de matière gazeuse en voie de solidification. Chaque étoile est un soleil. Il y a donc des millions de soleils dans l'immensité de l'Univers. Le nôtre paraît situé sur l'un des bords de la voie lactée.

Le soleil est un globe aux proportions gigantesques : son diamètre est 109 fois plus grand que celui de la terre, et son volume est égal à 1,310,000 terres. Il tourne sur lui-même autour d'un axe, accomplissant en quelque 25 jours cette rotation dans le même sens que la terre. Autour de lui gravitent des astres appelés *planètes,* qui décrivent des orbes elliptiques dont le soleil occupe un des foyers. La série des planètes solaires compte Mercure, Vénus, Mars et la terre qui, étant de dimensions relativement petites, se meuvent à une moins grande distance du soleil ; et quatre autres : Jupiter, Neptune, Saturne et Uranus qui, plus éloignés de lui, sont de plus fortes dimensions que les premières.

Toutes ces planètes sont des satellites du soleil. Quelques-unes d'entre elles ont aussi un ou plusieurs satellites, auxquels elles communiquent à leur tour le mouvement. Ainsi la terre a son satellite, la *lune,*

cinquante fois plus petite que le globe terrestre et qui en est éloignée de 83,000 lieues.

La force circulaire qui imprime le mouvement aux satellites du soleil et aux satellites des planètes, c'est *l'attraction universelle,* également appelée la *gravitation.* En vertu des lois établies par le Créateur, et dont la nature nous est entièrement inconnue, tous les corps célestes se comportent comme s'ils s'attiraient réciproquement, *en raison directe de leurs masses et en raison inverse des carrés des distances.*

Chaque étoile-soleil exerce son attraction sur les corps qui l'environnent ; et il y a dans l'espace sidéral autant de systèmes solaires que d'étoiles. Le nôtre, immense en comparaison de la terre, ne forme donc lui-même qu'une insignifiante partie de l'univers actuellement connu et dont l'étendue effraie la compréhension.

FORME ET DIMENSIONS DE LA TERRE.—Que la terre ait la forme d'une sphère, c'est un fait si contraire, en apparence, au témoignage de nos sens, qu'on a été longtemps avant de l'admettre universellement. Seuls quelques sages de l'antiquité entrevirent cette vérité. L'ombre que l'astre terrestre fait sur la lune, lors d'une éclipse de cet astre, est manifestement sphérique. Bien que l'astronomie fût l'objet d'études constantes, on n'a pu résoudre avant la renaissance le difficile problème de la forme terrestre. En général, les anciens se représentaient la terre comme un cône ou un disque entouré par l'océan, le tout recouvert d'une demi-sphère creuse, aux parois de laquelle roulaient les étoiles, à quelques lieues de nous. Et le soleil, "gros comme le Péloponèse", enseignait-on, était un météore qu'une puissance mystérieuse allumait chaque matin.

La rotondité de la terre fut définitivement établie lorsque l'expédition de Magellan, partie d'Espagne en 1519, revint au port de San Lucar au bout de trois ans, après avoir successivement traversé les océans Atlantique, Pacifique et Indien.

Mais le globe terrestre n'est pas géométriquement parfait. Il est renflé à l'équateur, aplati au pôle nord et protubérant au pôle sud. Il accuse encore une forme légèrement pyramidale, marquée par des massifs, des chaînes montagneuses et des dépressions océaniques. Toutefois, ces irrégularités sont minimes, relativement au rayon de la sphère terrestre.

C'est en raison de la courbure de la terre que notre vue ne peut jamais en embrasser à la fois qu'une fraction relativement petite. Une ligne que le bas du ciel semble toucher limite partout notre regard. A mesure qu'on s'élève, cette ligne courbe, qui est *l'horizon,* recule parce qu'on découvre alors une plus grande étendue de la surface terrestre. Mais la vue reste quand même bornée,—et c'est précisement le sens du mot grec horizon ; —car le globe cache derrière sa courbure les objets éloignés.

La terre, que les hommes sont parvenus à mesurer au cours du siècle dernier, nous semble énorme : elle a une circonférence de 24,902 milles, un diamètre à l'équateur de 7,925,[65] milles, une aire de 196,912,000 milles carrés.

MOUVEMENTS DE LA TERRE.—La sphère terrestre est animée d'un double mouvement. 1o.—Elle tourne perpendiculairement sur elle-même, autour d'une ligne idéale qu'on nomme son *axe*. Cet axe traverse le globe par son centre de gravité et coïncide avec sa surface en deux points opposés qui sont les pôles. La durée de cette rotation est invariable : c'est le *jour,*—jour et nuit,—que l'on est convenu de diviser en vingt-quatre heures. Pendant cette durée la terre présente successivement au soleil les divers points de sa surface, qui reçoivent alors la clarté du jour. Quand le mouvement ramène les points éclairés du côté opposé au soleil, ils se trouvent dans l'ombre de la nuit. Ainsi notre midi correspond à minuit pour le point diamétralement opposé, c'est-à-dire pour notre antipode. 2o.—La terre, en roulant sur elle-même, parcourt en 365 jours et un quart près une route elliptique autour du soleil. Le temps nécessaire à cette révolution, c'est *l'année.*

L'axe de rotation de la terre n'est pas perpendiculaire au plan de son orbite. (Ce plan est connu en astronomie sous le nom d'écliptique.) Comme conséquence, le soleil ne brille pas toujours verticalement au-dessus de l'équateur. S'il en était ainsi, chaque point du globe terrestre recevrait une quantité invariable de chaleur solaire et l'astre resterait perpétuellement vertical à midi, sur l'équateur et immuablement oblique sur chacun des autres points de la surface terrestre, jusqu'au pôles où, éternellement, il raserait l'horizon. Mais cet axe de rotation est incliné de 23 degrés et demi environ sur le plan de l'écliptique, et, restant parallèle avec lui-même, il fait avec ce plan de l'écliptique un angle de 66 degrés et demi environ.

LES SAISONS.—Du fait que la terre roule obliquement dans le plan de l'écliptique, il résulte qu'elle incline alternativement, de six mois en six mois, chacun de ses pôles soit vers le soleil, soit à l'opposé du soleil. La partie inclinée vers le soleil reçoit plus de chaleur, a des jours plus longs et des nuits plus courtes : elle se trouve en été. Dans la même période la partie opposée reçoit moins de chaleur, a des nuits plus longues et des jours plus courts : elle se trouve en *hiver.*— De l'hiver à l'été on a donné à la saison intermédiaire le nom de *printemps* ; et l'intervalle qui sépare l'été de l'hiver se nomme *l'automne.*

EQUINOXES ET SOLSTICES.—Deux fois par an, le 21 mars, au commencement du printemps, et le 23 septembre, au commencement de l'automne, le jour et la nuit ont la même durée sur tout le globe. L'é-

quateur reçoit alors verticalement les rayons solaires. Ces moments s'appellent *équinoxe,* c'est-à-dire nuit égale—au jour, sous entendu. Il y a deux autres époques de l'année—21 juin et 22 décembre—où l'axe terrestre atteint son maximum d'inclinaison dans la direction du soleil : ce sont les *solstices.* En effet, le soleil semble être alors arrêté dans sa course d'inclinaison. Chaque solstice est à la fois solstice d'été pour un hémisphère, et solstice d'hiver pour l'hémisphère opposé.

Ainsi, l'inégalité des jours et des saisons, les fluctuations de la température et la variabilité des climats dépendent de l'obliquité de l'axe de rotation de la terre par rapport à son orbite. Ces notions, fondamentales dans la mathématique de la terre, ne servent que d'introduction à son étude géographique. Car les données relatives à la position de la terre dans l'espace, à sa forme, à ses divers mouvements par rapport au soleil sont loin d'expliquer entièrement les phénomènes de climatologie, qui intéressent l'homme le plus directement. Aux facteurs extra-terrestres il faut ajouter ceux qui ont leur siège dans la structure même de la terre : répartition proportionnelles des continents et des mers, situation des montagnes et des plaines, et perpétuels échanges d'air à températures contrastantes, qui se produisent en toute région.

POINTS DE REPÈRE.—Quoique la terre occupe relativement peu de place dans l'univers, elle est si vaste et la portée de notre vue si restreinte, que nous ne pouvons, sans points de repère, nous guider à sa surface. Une étoile, remarquée par les anciens,—autour de laquelle les autres astres paraissent exécuter un mouvement circulaire, alors qu'elle seule semble immobile,—*l'étoile polaire* marque le nord. La magnifique constellation de la *Grande Ourse* ou du *Chariot,* dont l'éclat attire si vivement le regard, compte sept astres dont la disposition évoque la figure d'un chariot antique. Si nous arrêtons nos yeux sur les deux astres qui représentent le train de derrière de ce chariot supposé, nous rencontrons sur la ligne de prolongement, en répétant à peu près cinq fois la distance qui les sépare l'une de l'autre, cette étoile polaire qui brille d'un vif éclat, au milieu d'autres étoiles de plus faible lueur. L'étoile polaire est juste au-dessus du pôle nord ; c'est précisement pour cela qu'elle paraît immobile au milieu des rondes que les autres astres semblent exécuter autour d'elle. Au pôle elle marque le zénith du ciel, tandis que dans nos contrées elle tend à se rapprocher de l'horizon, et que sous l'équateur elle paraît encore plus basse.

Pour déterminer la latitude d'un lieu, il s'agit d'observer la distance qu'il y a entre l'étoile polaire et le point du ciel qui se trouve au-dessus de ce lieu. Nous savons que le soleil est perpendiculaire à l'équateur, lors des équinoxes ; en d'autres temps nous savons de quelle distance il s'en rapproche ou s'en éloigne. Il est donc possible, en mesurant la position

du soleil par rapport à notre zénith, de savoir à quelle distance nous sommes de l'équateur.

LATITUDE ET LONGITUDE.—La distance comprise entre l'équateur et chacun des deux pôles est divisée en 90 parties égales : ce sont les *degrés.* On les indique par un réseau idéal de cercles parallèles les uns aux autres à l'équateur, et dont le diamètre devient naturellement de plus en plus petit à mesure qu'ils se rapprochent des pôles, où ils se réduisent à de simples points correspondant à ces pôles nord et sud.

Si la latitude indique la position d'un lieu soit au nord, soit au sud de l'équateur, il faut encore, pour connaître la position de ce lieu sur la sphère terrestre, savoir comment il est placé suivant l'est ou l'ouest. Ici encore notre régulateur est le soleil, dans le voyage apparent qu'il exécute chaque jour d'orient en occident. Entre deux points dont l'un est à l'est, l'autre à l'ouest, le premier verra plus tôt que le second le soleil se lever, atteindre son point culminant (zénith, midi), puis se coucher. Par contre, l'heure est la même pour deux points situés au nord et au sud, l'un par rapport à l'autre. Dans le premier cas les lieux sont situés à des longitudes différentes ; ceux qui sont dans le second cas occupant la même longitude. On appelle donc longitude une ligne idéale reliant tous les points où le soleil paraît à la même heure à sa position du midi. Tel est précisement le sens du mot méridien (*medius,* milieu, et *dies,* jour), synonyme de *longitude.*

Ce terme méridien définit une propriété caractéristique des longitudes. S'il est midi sur un certain méridien il sera moins de midi sur un autre grand cercle situé à l'ouest ; et ce sera le contraire sur un méridien plus oriental, puisque le soleil y aura déjà passé. Il y a donc relation obligée entre les longitudes et les heures. Puisque tout point à la surface de la terre décrit durant le mouvement quotidien de rotation une circonférence entière, il se déplace par conséquent en 24 heures de 360 degrés dans le sens de l'ouest à l'est. En une heure chaque point se déplace donc de 360/24 : 15 degrés vers l'est. D'où il suit qu'à raison de 15 degrés de longitude par heure, chaque degré correspond à 60/15 : 4 minutes de temps.

Ces lignes tirées d'un pôle à l'autre et coupant l'équateur à angle droit, de façon à le partager en 360 sections égales,—d'après la division du cercle adoptée en géométrie par l'antiquité;—expriment les degrés de longitude. Aucune raison mathématique n'oblige à choisir une ligne plutôt qu'une autre comme point de départ ou *premier méridien.* Aussi plusieurs nations revendiquent-elles l'avantage de faire passer sur leur propre territoire cette ligne initiale, correspondant au méridien de 0 degré, à partir de laquelle on compte 180 degrés de longitude à l'est et autant à l'ouest. En Angleterre, aux Etats-Unis, ainsi que dans les colo-

nies et dominions britanniques, on compte d'après le méridien de Greenwich, qui est le plus communément adopté pour les cartes nautiques et générales. La France a son premier méridien, celui de l'observatoire de Paris, placé à 2° 2' 9" à l'est de celui de Greenwich. L'Allemagne a également le sien. Longtemps, à dater des découvertes des Portugais et des Espagnols, les cartes furent construites d'après le méridien de l'île de Fer, l'une des Canaries, sise 18° 9' 51" à l'ouest du méridien de Greenwich.

LES DETERMINATIONS ASTRONOMIQUES.—Le réseau imaginaire des longitudes et des latitudes, dont les mailles enveloppent pour ainsi dire la sphère terrestre et permettent à chaque localité de connaître sa position exacte par rapport aux autres, n'a pu être rigoureusement exécuté avant que l'homme eût appris à s'orienter par l'observation du ciel et avec le concours d'instruments perfectionnés : télescopes, chronomètres, compas, etc. Ces observations, ces calculs ont seuls permis de multiplier sur une grande échelle les *déterminations astronomiques* et d'amener la carte de la terre à son état présent d'exactitude. La tâche n'est pas encore achevée, mais il suffit de rapprocher la mappemonde de Ptolémée d'une mappemonde moderne pour juger des erreurs accréditées alors sur la position des lieux les plus familiers. Cet effort en vue de donner une représentation fidèle de la terre a fait de considérables progrès depuis que marins et voyageurs savent déterminer par l'opération très simple qui consiste à *prendre le point,* soit en pleine mer, soit au milieu d'une plaine, la position mathématique qu'ils occupent sur la sphère terrestre. Le mérite des voyages de découvertes et des explorations dont nous avons relaté l'histoire au premier chapitre de cet ouvrage, était en rapport avec le nombre d'observations astronomiques qu'ils en rapportaient. Le jour est proche où les déterminations erronées, restes de calculs imparfaits qui figurent encore sur nos cartes, disparaîtront pour faire place à une image rigoureusement exacte de la terre.

* * *

L'ORIGINE DE LA TERRE.—La terre, dont nous avons rappelé à grands traits la situation dans l'univers, son étroite dépendance à l'égard du soleil et l'influence que son satellite, la lune, exerce sur elle, n'eut pas toujours le caractère planétaire que nous lui connaissons.

Dans son premier stage la matière était gazeuse, diffuse et douée de mouvements giratoires. Cette matière s'est progressivement groupée autour de différents centres d'attraction, et chacun d'eux a déterminé, suivant sa position dans l'espace sidéral, la forme et l'étendue de son royaume. En condensant ainsi la matière, ces centres d'attraction devinrent des nébuleuses, semblables à celles que les grands télescopes découvrent

encore en si grand nombre dans la voie lactée. Certaines de ces nébuleuses ont finalement abouti à un système solaire déterminé. Un sort semblable attend ces autres amas de matière encore diffuse. Toujours par refroidissement, de petits corps stellaires—telle la terre—qui furent détachés de la nébuleuse ou qui en furent attirés, sont passés par degrés à l'état incandescent puis à l'état planétaire.

L'histoire de la terre se partage ainsi en deux phases de durée sans doute très inégale : une *phase stellaire,* relativement courte, pendant laquelle l'astre, détaché de la nébuleuse mère, s'est condensé et refroidi jusqu'à ce que sa surface se fût recouverte d'une écorce obscure, et une *phase planétaire,* marquée par une série de modifications, qui se poursuit encore, et dont la géologie a mission de raconter les longues vicissitudes.

LES ARCHIVES DE LA TERRE.—Le passé de la terre comme planète a ses archives. Ce sont les terrains dont les caractères correspondent aux divers âges du globe ; ce sont aussi les plantes et les animaux qui ont peuplé la terre et dont on retrouve les *fossiles,* c'est-à-dire les restes pétrifiés ou carbonisés, et les empreintes dans les terrains des époques où vivaient ces êtres. C'est surtout l'étude comparée des flores et des faunes fossilisées qui a permis aux géologues de déterminer l'âge des terrains en trois grandes *ères* ou *époques.*

Ce sont : 1o.—l'ère *primaire* ou paléozoïque, 2e.—l'ère *secondaire* ou mésozoïque, 3e.—l'ère *tertiaire* ou néozoïque, qui se relie à 4e.—l'ère *quaternaire* ou pléistocène ou moderne, celle qui intéresse le plus la géographie parce qu'ele est caractérisée par l'apparition de l'homme.

La présence des fossiles d'un être type permet de diviser les terrains d'une ère en *périodes* ou *systèmes.* Et l'on distingue plusieurs *étages* dans chaque système. Par suite de la variété croissante de la vie végétale et animale, les étages se font plus nombreux à mesure qu'on se rapproche de l'époque moderne.

C'est dans des conditions encore mystérieuses de pression, de température et de milieu chimique que se serait formé, autour des pôles, en assemblage de masses cristallines (roches gneissiques micaschisteuses, rubanées), origine des premiers continents et que l'on désigne sous le nom générique de terrains archéens. Un atmosphère lourd de gaz se serait alors allégé de ses vapeurs, au contact des roches refroidies, et les pluies torrentielles seraient allées constituer les premiers linéaments de la mer, dans des dépressions voisines de l'équateur.

Cette première phase une fois accomplie, la vie a pu prendre possession du globe, non, à ce qui semble d'une façon progressive et par une lente évolution d'organisme inférieurs, mais, autant que les plus éminents géologues peuvent en juger, par l'apparition presque immédiate de types possédant toute la perfection que comportaient les *circonstances ambiantes.*

Et ces types étaient les mêmes sur toute la face du globe, sans rapport avec les latitudes ni les saisons.

EPOQUE PRIMAIRE.—C'est au moment où l'action atmosphérique s'est exercée aux dépens des roches de surface, pour aller former des sédiments au sein des océans et que les eaux sont devenues habitables pour les organismes marins, que l'on peut faire commencer l'ère primaire. La vie n'a pas alors tardé à se répandre en abondance dans les mers, tandis que les continents raffermis commencent à porter une riche végétation et les premiers représentants des êtres terrestres à respiration aérienne.

A la faveur d'une température élevée, la flore carboniférienne, qui a absorbé l'acide carbonique contenue dans l'air humide et rendu cet air respirable, prépare ainsi l'apparition des premiers animaux. En effet, vers la fin de l'ère primaire, la vie prend possession du globe ; elle se répand en abondance dans les eaux marines qui recouvrent, à l'exception du pôle, tout l'hémisphère austral et la ceinture équatoriale. Cette vie est représentée surtout par des crustacés (trilobites), des amphibies et des reptiles. La flore terrestre se distingue par l'exubérance plutôt que par la variété de ses espèces. Aux terrains humides il croît des prèles atteignant 70 pieds de hauteur. Ces plantes résineuses sont charriées par les torrents et les fleuves dans les alluvions des deltas, ou bien elles s'entassent sur place, au fond des marécages. L'accumulation de ces gigantesques débris végétaux, ainsi produite et mise ensuite à l'abri de l'air, a été l'origine de la houille, si activement recueillie et utilisée par l'industrie moderne.

Une grande masse continentale se dresse depuis le tropique du Cancer jusqu'au pôle boréal ; elle occupe l'emplacement du Canada et du Groënland, et se poursuit au milieu de l'Atlantique nord jusqu'en Islande qu'elle relie à l'Ecosse, à la Scandinavie et au Spitzberg. C'est le continent paléarctique. Quelques îlots épars marquent à peine les contrées qui deviendront la Bretagne, la Bohême, le massif de l'Auvergne, la Guyane et le Brésil.

Il se produit une activité volcanique particulièrement efficace au déclin de cette ère. Les Laurentides allongent leur bourrelet en forme d'U, depuis le Labrador jusqu'aux bouches de l'actuel Mackenzie. Le plissement des Apalaches (Alléghanies) relie Terre-Neuve au Texas. En Europe, un autre mouvement contemporain soulève une bande de terre, depuis l'Ecosse jusqu'à la Méditerranée, jusqu'à la Bohème, c'est le plissement hyrcinien ; la Brétagne, le massif central de France, les Vosges, le massif rhénan et les montagnes d'Allemagne, qui portent aujourd'hui la Forêt Noire, en sont les restes. Au sud, une île allongée comprend l'Espagne et la Corse.

EPOQUE SECONDAIRE.—Ce qui caractérise l'ère secondaire c'est l'absence de tout plissement montagneux. L'activité volcanique s'est ra-

lentie. Pendant ce calme relatif de l'écorce du globe, les fentes se sont tapissées de matières minérales contenues dans des injections de granite—or, argent, nickel, cobalt. Les vertébrés de la famille des reptiles—aux dimensions colossales—règnent en maîtres à la surface des continents. A peine trouve-t-on quelques mammifères, précurseurs de l'âge à venir; et les oiseaux, apparus vers la fin de cette époque, possèdent des caractères mixtes qui en font des reptiles volants. La végétation terrestre a perdu un peu du gigantesque qu'elle avait pendant l'époque houillère. Ce n'est plus une flore propre aux terres basses et humides ; mais, surtout au déclin du secondaire, apparaissent des cycadées et des conifères, premiers représentants des monocotylédons et des dicotylédons (conifères et arbres à feuillage caduc). Ces types vont prévaloir dans l'ère tertraire, à la faveur d'un relief plus accidenté du sol, à l'épuration progressive de l'air et à la distribution de plus en plus inégale de la chaleur et de la lumière.

Dans les mers, où la précipitation des sédiments calcaires se poursuit activement, on voit prédominer les mollusques et surtout les ammonites, qui caractérisent d'autant mieux cette ère qu'ils ne doivent pas lui survivre. A côté de la classe des poissons foisonnent des reptiles marins de grande taille, tenant à la fois du lézard et du serpent. Leurs fossiles, trouvés dans des terrains d'Amérique, atteignent jusqu'à 70 pieds.

EPOQUE TERTIAIRE.—Les diverses phases du tertiaire sont marquées par de prodigieuses dislocations qui amènent dans les deux hémisphère le soulèvement de hautes chaînes de montagnes et l'immersion de surface continentales. Se sont alors produits les plissements qui ont formé de l'Hymalaya, le plateau d'Iran, le Caucase, l'Atlas et leurs dépendances. En Amérique la mer submerge la plaine qui va du golfe mexicain au voisinage du pôle, et la chaîne des Andes-Rocheuses se dresse imposante, comme une série d'îles allongées. Vers la fin de cette ère, l'Atlantique se prolonge vers le nord, ce qui fait que le froid polaire gagne le sud de proche en proche et que le domaine des eaux chaudes va se rétrécissant. Cette invasion de l'hiver fait retraiter tous les végétaux qui ne peuvent s'accommoder des grands froids. En franchissant une distance égale à celle qui sépare New-York de Québec, on passe d'une flore subtropicale à une forêt de conifères.

L'accroissement des masses continentales, l'accentuation des formes du relief et une plus grande variété des climats ont pour conséquence de notables changements dans les flores et les faunes. Les mammifères, jusqu'alors atrophiés, se développent avec une ampleur et une vigueur extraordinaires, en prennent possession de toutes les terres, tandis que le monde végétal déploie une merveilleuse diversité de formes et d'espèces,

où prédominent les palmiers et les arbres à feuillage caduc, qui atteignent leur apogée vers le milieu de l'âge tertiaire. Les mollusques se renouvellent, tout en restant nombreux, et les faunes locales se multiplient, en préparant la diversité du monde zoologique moderne.

L'activité interne du globe, endormie pendant de longs siècles, se réveille pour donner lieu, sur tous les points de la terre, à des manifestations grandioses dont les phénomènes volcaniques actuels ne sont qu'un écho très affaibli. "Les anciennes fentes de l'écorce se rouvrent, dit A. de Lapparent, de nouvelles crevasses prennent naissance, et sur les parois des unes et des autres, les émanations internes déposent des matières diverses où dominent l'or et l'argent. Ainsi, peu à peu, la terre se prépare pour recevoir dignement l'être qui doit régner en maître à sa surface."

EPOQUE QUATERNAIRE OU MODERNE.—Le début du quaternaire est caractérisé par l'apparition de l'homme. Depuis que ce grand fait s'est produit, le monde organique ne s'est enrichi d'aucune espèce nouvelle, mais plusieurs formes ont disparu "parmi celles qui faisaient cortège aux premiers hommes" ; et les grands mammifères herbivores ont vu leurs principaux représentants quitter peu à peu la scène du monde ou se retirer dans les régions équatoriales.

A cette phase de l'histoire du globe, il s'est produit un événement considérable, qui acheva de donner aux continents leur relief moderne. L'arrivée de la mer aux régions arctiques détermine d'abondantes précipitations en neige qui s'accumulent sur les plateaux et les massifs montagneux du Canada, de l'Europe et de la Sibérie. Il en descend des glaciers dont les masses grandioses comblent les anciennes vallées et soumettent en se retirant les terrains envahis par eux aux phénomènes d'alluvionnement et d'érosion. C'est depuis le rétablissement des climats modernes que les plantes et les animaux sont venus reprendre les domaines dont les glaciers les avaient chassés, que les pays du nord ont été occupés à nouveau par l'espèce humaine.

EMILE MILLER

Professeur de Géographie à l'Université de Montréal



LA QUESTION DES DECORATIONS ET LES CANADIENS

Divers incidents ont attiré l'attention, en France, sur la question des décorations qui étaient de temps à autre décernées, à titre de gratitude, à des personnalités canadiennes. Tout récemment, et à diverses reprises, le Gouvernement anglais a refusé de donner son agrément à des décorations de ce genre, et il est important de se rendre compte des raisons de cette attitude.

Le 22 mai 1919, la Chambre des Communes votait, à Ottawa, la motion suivante, par une assez forte majorité (y compris toute la députation française) :

"A sa Très Excellente Majesté le Roi. . . Nous, les Communes du Canada. . . approchons humblement Votre Majesté, le priant qu'il Lui plaise : de s'abstenir dorénavant de conférer des titres ou des distinctions honorifiques à aucun de ses sujets domiciliés ou habitant ordinairement au Canada, sauf les appellations d'un caractère professionnel. . . ou qui seront afférents à une fonction."

La motion exceptait les décorations conférées au titre militaire et se terminait ainsi :

"Que des mesures opportunes soient prises par législation ou autrement pour décréter que dorénavant nulle personne domiciliée ou habitant d'ordinaire au Canada ne devra accepter, tenir en jouissance ou usiter des titres ou distinctions honorifiques conférés par un souverain ou un gouvernement étranger."

Depuis lors, la Couronne britannique s'est scrupuleusement abstenue de conférer des titres et des distinctions à des Canadiens. D'autre part,

en conclusion logique du voeu de mai 1919, qui n'a été jusqu'ici infirmé par aucune manifestation contraire, le Gouvernement britannique a refusé d'agréer les décorations étrangères demandées pour des Canadiens au titre civil. La distribution traditionnelle des décorations françaises, qu'appréciaient tout naturellement nos cousins français du Québec, a donc depuis deux ans été complètement suspendue, sauf au titre de guerre.

Et il est à présumer que, pour des raisons de hautes convenances internationales faciles à comprendre, elle continuera de l'être, tant que les Canadiens n'auront pas prié la Couronne britannique d'user de nouveau de ses droits et prérogatives.

Il a paru opportun d'exposer ces difficultés afin d'éviter tout malentendu ; sans doute il sera possible, à l'avenir, de trouver un *modus vivendi* satisfaisant. On sait, en effet, que dans bien des Etats d'Amérique la loi interdit le port des décorations, mais qu'il a, malgré cela, été admis qu'une décoration pouvait être décernée par un Gouvernement étranger, sous la condition théorique qu'elle ne serait pas portée dans les pays qui avaient pris la mesure en question. Qu'une solution de ce genre ou que toute autre intervienne, il est à souhaiter que le malentendu que nous avons exposé ci-dessus disparaisse, et que l'on se rende compte des raisons de la situation actuelle.

FRANCE-CANADA



TAHITÏ

. . ."*Lucis habitamus opacis*
Riparumque toros et prata recentia rivis
Incolimus"... Enéide, Liv. VI, 672 et s.

—"Nous habitons à l'ombre des bois, sous les hautes herbes du rivage, ou dans ces prairies dont les ruisseaux entretiennent la fraîcheur".—Ces vers de Virgile dépeignent bien la vie enchanteresse des Tahitiens, ces étranges Maoris dont l'origine est enveloppée de mystère. . .

Tous ceux qui l'ont aperçue de loin ou s'y sont arrêtés, après de longues semaines de voyage à travers le Pacifique, et ceux-là surtout qui pûrent y vivre des jours de félicité, s'accordent tous à dire que cette île est vraîment digne des noms que lui donnèrent tour à tour les voyageurs et les poètes.

Tahiti,—la Nouvelle-Cythère,—c'est bien là un Eden,—l'île Heureuse,—l'île de Rêve,—la Perle de l'Océanie. . . Les géographes, moins artistes, l'appellent tout simplement Taiti,—O'Taiti, ou, mieux encore, Tahiti, ce dernier nom étant le plus répandu.

Exactement située à 800 lieues des Sandwich et de l'Archipel polynésien, et dominant par sa richesse toutes les îles de la Société, l'île de Tahiti se trouve jetée comme un jardin de fleurs dans le Grand Océan, à 17°, 35", 3' de latitude méridionale et à 150°, 40", 17' de longitude ouest de Paris.

En ses entours, les Iles-du-Vent : Mooréa,—Toubouaî,—Tétiaroa,—Méhétia mirent dans les flôts bleus leurs palmiers frémissants. Plus au large, comme de lointaines soeurs, les îles Sous-le-Vent s'échelonnent avec grâce ; et l'on y trouve les îles de Huahiné, de Tahoa, de Motoû et celle, plus grande, de Bora-Bora. . . De l'une à l'autre, les Maoris, intrépides

voyageurs, se rendent en groupe,—montés à bord de ces longues pirogues effilées et solides, qu'ils gouvernent à l'aide de leurs pagayes ou conduisent à la voile.

Au dire des Historiens, Tahiti fut découverte en 1605 par Quiros. Wallis la reconnût en 1767 et aborda à la Pointe Vénus. Précédant d'une année le Capitaine Cook, Louis de Bougainville fut, en 1768, le premier Français qui fit escale à Tahiti. En 1826, à bord de "L'Astrolabe", Dumont d'Urville à son tour mouilla dans la baie de Papeete et de sa visite en cette Nouvelle-Cythère il a laissé d'enthousiastes descriptions.

Ces fréquentes incursions des marins français eûrent pour résultat de sceller davantage l'entente cordiale entre les naturels et la France. Mais, comme toujours, la rivalité vint se mettre de la partie, et, grâce aux intrigues de l'aventurier anglais Pritchard, tout faillit être perdu sans espoir. Après un coup de force, l'amiral Dupetit-Thouars fit ratifier le Protectorat le 25 mars, 1843. Le refus d'en observer les clauses occasionna l'insurrection de 1845-46 qui fut aussitôt étouffée par les armes à Fatahuâ.

Au cours d'une longue croisière dans les eaux polynésiennes, l'amiral Jurien de la Gravière racontait ainsi, en 1850, son arrivée à Tahiti :— "Nous n'avions plus qu'une île à visiter dans l'Océan Pacifique, mais cette île était Tahiti ! Après vingt-huit journées de traversée, la reine des îles se montra à nos regards. Ses forêts couronnées d'une verdure éternelle, ses rivages bordés de forêts de palmiers, au pied desquels le flôt blanchissant vient mugir, n'ont pas trompé notre attente. Au milieu des pics qu'il domine de ses 1,339 mètres, un piton plus hardi, l'"Oroéna", dessine sur l'azur du ciel cinq fleurons de basalte : c'est le "diadème" dont le massif sépare la vallée de Papenos de celle de Fataouâ. Groupées autour de ce géant, de nombreuses collines s'abaissent doucement vers la plage, la rive s'arrondit comme une coûpe d'agate suspendue au-dessus des flôts. On entend le bruit sourd de la vague qui se brise sur les madrépores et retombe dans l'abîme. Au milieu du tumulte des brisants, l'on aperçoit un sillon immobile où le calme des cieux se reflète. C'est la passe de Papéiti. On y rencontre l'arbre-à-pain, le cocotier, des forêts de "féi" ou bananiers sauvages et les goyaviers. Il n'y a pas d'oiseaux. Une température constamment égale et modérée, un sol très fécond, une mer poissonneuse, y font l'existence très douce. La dynastie des reines "Pomaré" y est dès longtemps établie. La langue taitienne se prête merveilleusement aux modulations de la poésie. Le rythme musical est le seul souci des poetes autochtones."—

Louis-Antoine de Saint-Germain, écrivain de la "Boudeuse" et fidèle compagnon de route de Bougainville, en 1768, a, lui aussi, laissé de

précieux renseignements sur cette "Nouvelle-Cythère" et sur ses habitants au coeur hospitalier.

Mais celui-là, peut-être, qui l'a dépeinte avec le plus de magnificence, c'est encore cet incomparable enchanteur, Pierre Loti, en son roman : "Rarahû—ou Le Mariage de Loti"—1872.

Depuis qu'il a chanté Rarahû et la fontaine de Fataouâ, et celle d'Aféréahitû,—et l'avant-dernière des reines Pomaré, entourée d'une cour aux costumes baroques ; —depuis qu'à nos regards il a déployé les merveilleux paysages de Papeete ou les horreurs des cratères éteints, et qu'en des pages exquises il a ressuscité les vieilles coutumes de ces peuplades mystérieuses, avec leur mysticisme et leur naiveté, et tout cet éxotisme capiteux et charmeur, nous faisant souvenir des Arcadies lointaines,—depuis ce jour, nous ne pouvons plus que regretter de voir la civilisation européenne s'infiltrer comme un virus dans ces âmes poétiques et enfantines.

La langue tahitienne, comme tous les idiômes polynésiens, est très musicale, et la prédominance des voyelles accumulées en fait une caresse pour l'oreille. Souvent, dans un seul mot, la même syllabe se répète, comme pour graver davantage dans la mémoire l'idée qu'il exprime. Rien d'étonnant alors, si nous entendons les voyageurs célébrer tour à tour les fameux choeurs d'"himéné" chantant à voix mixtes des paroles d'amour ou des hymnes de supplication aux terribles divinités.

—"Ces chants qui vibrent tristement le soir sur le grand Océan,—nous dit Loti,—ces chants répétés avec un rythme étrange par des voix de femmes, sont restés à jamais gravés dans ma mémoire comme l'un des plus poignants souvenirs que m'aît laissés la Polynésie."—

A mon tour, je ne puis résister au plaisir de citer ici une très vieille chanson polynésienne toute empreinte d'un charme douloureux. . . . . .
"Regardez,—disait Fiti-Maoû-Pologa, reine des îles Touga,—regardez, le nuage du matin se lève ! Où repose ce nuage vermeil ? Est-ce sur la baie d'Onéatâ, cette baie où est à présent mon fils, emporté par le vent sur sa pirogue, loin de l'île natale ?—Mon fils chéri est loin de ma maison. Que mes larmes soient un océan ! Mon fils s'en est allé jusqu'à Samoa. On dit qu'il joue aux boules sur le bord de la mer.—C'était un enfant qui gâgnait tous les coeurs ; il était comme le "tiaré" dont les jeunes filles mêlent, à cause de son odeur suave, la fleur à leurs cheveux ; oui, comme le "tiaré" dont le parfum apporté par les vents du large réjouit le voyageur qui passe. . . ."—

En cet Eden magique, au clair de lune, a-t-on entendu, la nuit, sur ces plages toutes blanches de corail, a-t-on entendu, la nuit, partir du fond des bois le son plaintif d'un "vivo" (flûte de roseau), ou, sous le

tonnerre assourdi des "tam-tam", le beuglement lointain des trompes en coquillages ?

C'est l'heure où dans les grottes profondes se lèvent les ombres mortes ; c'est l'heure sinistre où voltigent sous les branches d'arbres les esprits malfaisants des "Toupapahous". . . .

Chez ce peuple d'enfants, d'un caractère si paisible, on reste frappé de la grande quantité de mots mystiques de la vieille religion maorie, et puis de ces mots tristes, effrayants, intraduisibles, qui expriment là-bas, aux confins du monde, les terreurs vagues de la nuit, les bruits mystérieux de la nature, les rêves à peine saisissables de l'imagination. . . Tout cela, Pierre Loti nous le montre de son pinceau prestigieux et jette en nos âmes le trouble et l'effarement. . .

La théogonie polynésienne est toute enveloppée de mystère, et le nombre des dieux s'élève à l'infini. Dominant tous les autres, "Taaroâ" est le dieu suprême. Viennent ensuite les multiples "ruahiné" ou déesses de la prière (tahûa), de la sollicitude (aûna), de la franchise (faâipû), de la dissension et du meurtre (nihonihoraroa), et nombre d'autres, toutes desservies par les "Atuas" ou prêtres dans les temples du mont Aroraî.

Avant de franchir le seuil des nouvelles cases recouvertes de feuilles de "pandanus", les Maoris craintifs accomplissent les rîtes du "mûo-faré", consacrant par là-même leur logis aux mânes des ancêtres (îhohoa) . . .

Mais, en général, les dieux polynésiens sont plutôt des êtres de terreur et de mort, et pour les conjurer il les faut constamment évoquer et leur offrir des sacrifices.

Dans les îles voisines, l'anthropophagie, fut longtemps en honneur. —"La chair des hommes blancs a goût de banane mûre,—disait à Loti un vieux chef Maori de l'île Routoumah. . ." —Tahiti était la seule île où, même dans les temps très anciens, les victimes n'étaient pas mangées après le sacrifice.

Pomaré IV, la grande reine célèbre pour sa bonté et l'éclat de son esprit, est morte en 1877, laissant le trône à son second fils Ariîaué. On peut considérer qu'à partir de ce jour commence la fin de Tahiti, au point de vue des costumes, de la couleur locale, du charme et de l'étrangeté.

Quoique bien différente, la Tahiti moderne n'en garde pas moins une attirance extrême. . . Et tout dernièrement encore, un poëte délicat, Maurice Olivaint, décrivait avec charme sa visite à Tahiti, en l'an de grâce mil-neuf-cent-vingt. . . Cette causerie est reproduite "in extenso" dans le dernier "Bulletin" de la "Société de Géographie d'Alger".

—"Nous dépassons,—dit-il, Mooréa, si pareille à Tahiti, que l'on dirait sa jeune soeur, toute mignonne. . . Un remorqueur nous aide à franchir la passe, marquée par l'îlôt vert de Motou-Outa. Nous péné-

trons dans le lagon paisible, où sont mouillés quelques goélettes des Potomous, un trois-mâts barque norvégien, un aviso français. Nous avons devant nous la ville de Papeete.

Les cocotiers se penchent sur la mer ; les maisons basses et élégantes, qu'entourent des jardins fleuris, sont cachées sous des berceaux d'arbres-à-pain, de manguiers et de tamanous. Dans les rues ombragées passent des hommes fins et vigoureux, dont le buste jaillit du pagne (paréo) comme de sa gaîne jaillit un bronze. Puis, ce sont des femmes au joyeux sourire, vêtues d'étoffes légères, qui remuent gracieusement leur tête ornée de guirlandes, pour saluer de leur traditionnel "Ia ora nâ !"—

Les beaux jours ne sont plus, hélas ! où l'on voyait dans les sentes fleuries ces exquises "vahinés" drapées dans leurs "paréos" en fibres de "pandanus" et laissant flotter au vent ces longues "tapa" aux couleurs tendres. . . Le costume national, si cher à Loti, s'en est allé à jamais, de même que ces légers tatouages d'un bleu pâle que portaient au front les jeunes filles . . . .

—"Voici,—nous dit encore Maurice Olivaint,—voici des Européennes avec la robe flottante des Maories et des Européens dans leur costume de toile blanche. . . Sous un ciel si doux, devant une nature si favorable au rêve, loin du froissement des intérêts et du heurt de la vie, ils devraient imiter ce peuple en sa voluptueuse insouciance. Qui le croirait ? La politique a envahi cet Eden ! Parmi les Européens, deux clans se font la guerre sous prétexte de religion. A Papeete il existe un parti catholique et un parti protestant. On passe aisément d'un parti à l'autre, selon les intérêts actuels.—Au moment des élections, on brandit des bannières. Les indigènes qui bénéficient de l'électorat, sont conduits à l'urne en bon ordre, après avoir été convenablement abreuvés de whisky. Ce devoir d'étât accompli, ils ne s'occupent plus, comme devant, que de chants et de danses. . . .

Leur insouciance native leur fit accepter sans murmure l'annéxion à la France, et l'abdication volontaire de Pomaré V, la dernière des reines de l'île, en 1880, passa même presqu'inaperçue. . . .

—"Pour connaître Tahiti,—continue Maurice Olivaint,—il faut en faire le tour. L'intérieur est presqu'inaccessible. L'île est formée d'un soulèvement volcanique, que les madrépores ont bordé d'un rivage. Toutes les habitations se trouvent sur cette bande étroite dont le périmêtre est de 192 kilomêtres. Les indigènes ne gravissent les montagnes, fort escarpées, que pour la cueillette du "maioré" ou fruit à pain, et pour celle des bananes rouges (féis) qu'ils cuisent sous la cendre. Très rares sont les Européens qui s'aventurent jusqu'au lac Vahiria, hanté par les "Toupapahous", et dont les Canaques ont une horreur sacrée."—

Pour relier de l'un à l'autre la chaîne des villages, il existe des routes construites par les femmes. Les missionnaires les y astreignaient en punition de leur conduite légère. A en juger par la galanterie des "vahinés" modernes, on a tout lieu de croire que ces routes fûrent promptement achevées !

Il y a d'immenses forêts où serpentent les rivières Pounouaroù, Toharouî et Fantahna. Port-Phaéton, bâti au bord d'une rade profonde et sûre, a été ainsi dénommé en souvenir du seul oiseau qui survole ces parages : le phaéton. C'est un petit oiseau blanc qui porte à la queue une longue plume blanche ou rose, et dont les chefs attachaient une touffe à leur coiffure.

—"Nous montons à Punavia pour redescendre aussitôt dans la fraîche vallée de Punarù,—nous dit Marcel Olivaint,—puis nous traversons le verdoyant district de Paéâ, pour arriver le soir à Papara, où la vanille enlace aux tamanous ses souples lianes. Le lendemain, nous passons devant la grotte de Maraâ, refuge des vaincus au temps des guerres. Voici l'immense plaine d'Atimaonô, où les boeufs de la Nouvelle-Zélande sont mis au vert avant l'abattoir. Puis nous pénétrons sous des tamanous et des flamboyants qui nous font un berceau de pourpre et d'émeraude. Le silence est seulement troublé par le gazouillis des sources jaillissantes. De loin en loin, les eaux s'étalent, forment des bassins où les jeunes Maoris se plaisent à se baigner. Après avoir travérsé l'isthme de Taravaô, nous longeons les orangeries de Tautira et nous voici sur la côte orientale. Nous y rencontrons des amas de pierres, débris d'anciens "Maraés", où se faisaient les sacrifices humains".—

Pendant longtemps, les moeurs polynésiennes fûrent cruelles et dépravées. Mais chez ces grands enfants insoucieux et légers, la cruauté s'alliait à un naturel très doux, et la dépravation ne s'opposait pas à un spiritualisme délicat. Leur religion est là d'ailleurs pour le prouver. "Chez eux, —continue encore Maurice Olivaint,—régnait un très simple bonheur familial. Le mariage était affranchi de toute sanction civile ou religieuse. On obtenait la main d'une jeune fille en échange d'une douzaine d'oranges ou d'un régime de bananes. . . . Quand les époux avaient cessé de se plaire, ils se séparaient, mais restaient mariés tant que l'un d'eux n'avait pas contracté un second mariage. La polygamie était peu en usage, quoique permise. Et, coutume bien polynésienne, les enfants passaient par adoption d'une famille à l'autre, au gré du caprice, sans tenir compte des liens du sang."—

Mais le christianisme a passé par là ; il a tout aboli des vieilles coutumes barbares, et, depuis lors, les choses n'en vont guère mieux. Les hommes ont remplacé l'alcool de gingembre, l'enivrant "kava", par l'eau de vie d'Armagnac et le whisky d'Amérique. La tuberculose et l'élé-

phantiasis n'y perdent rien.

Dans son magnifique récit intitulé : "Mystic Isles of the South Seas", Frederick O'Brien, quarante ans après Loti, déplore amèrement la disparition de cette race étrange et fascinante, peu à peu remplacée par la population brutale et cosmopolite des aventuriers et des marins. Toute la vie se centralise autour de l'"Hôtel Tiaré", où règne la joviale Lovaîna, escortée de ses suivantes aux longs yeux noirs, et, chaque soir, au "Cercle Bougainville", les anciens racontent les histoires du temps jadis, pendant que les trafiquants échangent leur or contre les porcelaines et le coprah.

Tahiti n'est plus, la Nouvelle-Cythère ! C'est aujourd'hui une île où meurent les souvenirs. La race maorie s'en va tout doucement, en folâtrant. La présence des blancs la tue. . . N'est-il pas jusqu'aux meneurs de grèves, les "I. W. W." d'Amérique, qui viennent jeter dans son âme le germe empoisonné de la civilisation moderne ?

—"Cette disparition, n'en doutons pas,—dit mélancoliquement le poëte Olivaint,—ne tardera pas à être absolue et définitive, quand le canal de Panama déversera ses monstres transpacifiques dans les passes de Tahiti. Le pittoresque ne saura bientôt plus où se réfugier dans le monde.

Québec, 21 avril 1921.

F.-XAVIER CHOUINARD



L'HISTOIRE DU CHRONOMETRE :

(*par le Lt-Comm. Rupert Gould, R. N.*)

Nous donnons ci-dessous une traduction en résumé d'une belle étude présentée à la "Société Royale de Géographie de Londres" par ce savant officier de la Marine Royale d'Angleterre, le 13 décembre, 1920. (F. X. C.)

L'Histoire du "Chronomêtre" remonte à plus de 200 ans. Sa découverte permet de découvrir facilement la longitude en mer. Au XVème siècle, les découvreurs trouvaient sans peine la latitude, mais quant à la longitude ils devaient s'en tenir aux hypothèses (dead reckoning).

Aujourd'hui, la longitude se trouve en combinant ensemble les observations astronomiques et la mesure éxacte des heures au moyen du chronomêtre ou "montre marine".

Connaissant l'heure du port d'où il est parti, le navigateur en la comparant avec celle du lieu où il se trouve, et qu'il peut facilement déterminer à l'inspection des astres, peut déduire de la différence de ces deux heures celle de la longitude des deux lieux ; pour celà, il lui faut conserver au cours du voyage l'heure éxacte du point de départ, ce qui lui permet ainsi de connaître sa longitude et guider sa marche en mer.

La montre marine est un chronomêtre perfectionné. Son invention suscita de longues discussions théoriques entre savants. Newton en fit l'éloge. Lors des travaux entrepris à ce sujet par Christian Huygens, en 1662, le grand mathématicien Leibnitz exposa des théories savantes mais peu pratiques.

En 1724, Henry Sully, horloger anglais établi en France, présenta à l'Académie des Sciences une montre marine de son invention. Cette montre possédait un régulateur à levier pivotant sur des billes de friction et contrôlé par un pendule en fil de soie très mince et jouant librement entre des cycloides. Cette montre très bonne sur terre devenait irrégu-

lière par suite des mouvements brusques et des chocs imprimés par la marche du vaisseau en mer. C'était un bon coup d'essai, mais pas plus.

Mais le "père du chronomètre", John Harrison, né à Foulby, Yorkshire, en 1693, mort en 1776, devait opérer une révolution dans la marine, grâce à ses savants travaux et à ses succès, couronnés par le Bureau des Longitudes d'Angleterre et récompensés d'un prix de 20,000 livres sterling.

Ses premiers essais,—la construction d'un pendule,—lui avaient permis de corriger les effets de la dilatation des divers métaux employés dans la fabrication des montres, en les faisant se neutraliser mutuellement, et de rendre plus parfait l'isochronisme du spiral régulateur et des mouvements d'engrenage, en rendant presque nul le frottement des pièces mobiles. Il n'avait pas cependant réussi à neutraliser complètement les effets des forces magnétiques ou électriques sur les métaux de ces chronomètres.

Etabli à Londres, protégé et subventionné par le riche horloger Graham en 1728, Harrison travailla jusqu'en 1735 à la construction de son chronomètre qu'il rendit plus parfait en y ajoutant le pendule de son invention. Enfin, pour rendre la marche des mouvements plus régulière, il ajouta au ressort principal un second ressort, de façon à ce que les mouvements ne soient pas ralentis d'une seconde durant le remontage du premier. Pour diminuer les vibrations et les chocs durant la marche du vaisseau, il plaça son chronomètre sur les pivots très délicats. Le coup d'essai sur la rivière Humber fut un triomphe. Avec l'appui du Bureau des Longitudes, il put, à bord des vaisseaux du roi, les "H. M. S. Centurion, Oxford et Deptford", à plusieurs reprises différentes, expérimenter ses divers modèles de chronomètres de plus en plus perfectionnés. Son fils William, après lui, continua les expériences et depuis lors la marine se trouva dotée d'une merveilleuse invention.

Larcum Kendall, à sa demande, fit de belles copies des chronomètres de Harrison, et, entre 1766 et 1769, il y ajouta même certains perfectionnements. L'une de ces copies servit à Cook durant ses voyages antarctiques, de 1772 à 1775, et Cook ne voulut plus s'en séparer, tant il savait l'apprécier.

Après Kendall, Thomas Mudge, mort en 1794, sans connaître les travaux de Harrison, inventa de son côté une montre marine assez semblable. Plus tard, se servant du modèle de Harrison, perfectionné par Kendall, il lui imprima une série de perfectionnements qui le rendirent trop délicat pour l'usage courant des marins. Son effort est cependant digne de louange.

En France, Le Roy, en 1766, présenta à Louis XVI une montre marine de son invention, contenant toutes les améliorations qu'on y trouve

aujourd'hui. Il découvrit la possibilité de rendre presque parfait l'isochronisme du spiral régulateur. Sa montre reposait sur des pivots et possédait un seul cadran sur lequel étaient marquées les heures, minutes et secondes, l'aiguille indicatrice tournant de droite à gauche. Son pendule était régularisé au moyen de deux thermomêtres contenant l'un du mercure, l'autre de l'alcool, et placés de façon à ce qu'une hausse de la température diminuat l'inertie du pendule en proportion suffisante pour compenser à l'affaissement du spiral régulateur. Loseby, un Anglais, copia ce procédé.

A la suite de Le Roy vint Ferdinand Berthoud. Il inventa une foule d'instruments de précision très ingénieux mais peu pratiques pour l'usage courant.

L'Angleterre, jalouse de se voir devancée, reprit bientôt le dessus, et les deux savants John Arnold et Thomas Earnshaw, ennemis mortels l'un de l'autre, s'illustrèrent à leur tour. Tous deux inventèrent des balanciers compensateurs presqu'identiques. Arnold "patenta" son invention en 1782. Earnshaw suivit en 1783, en faisant patenter son invention sous le nom de son ami Wright. Il amena le ressort d'"échappement" (escapement) à sa dernière perfection, et c'est encore celui-là qui sert dans les chronomêtres modernes. Arnold et Earnshaw fûrent royalement récompensés par leur patrie, au contraire de ce qui advint aux savants français.

Mais le dernier et le plus grand des inventeurs en cette matière, c'est, —dit clairement l'auteur de ces lignes,—le Français Abraham Louis Bréguet qui ne fut jamais surpassé et dont les modèles servent aujourd'hui dans toutes les Marines du monde.

Les transformations successives de la montre marine s'opérèrent entre les années 1761 et 1785, et rendirent possible l'usage pratique de ces instruments d'une précision merveilleuse et d'une incomparable utilité pour le commerce et les découvertes.

Grâces en soient rendues aux illustres savants qui permirent aux modernes inventeurs de tirer un tel profit de leurs grandes découvertes : Le Roy, Mudge, Berthoud, Arnold, Earnshaw et, surtout, Harrison.



SOUVENIRS D'UNE CROISIERE SUR LA CÔTE NORD DU GOLFE ST-LAURENT
De 1906 à 1911

II

juillet 1916.

A la baie de Godbout.—Tadoussac, l'ancien poste de fourrures si renommé aux premiers jours de la colonie, nous avait retenu deux jours, mais voici qu'une bonne brise de vent, patiemment attendue, fait glisser rapidement notre yacht, la *Bernadette,* capitaine Talbot, sur l'onde, et nous entrons dans la baie de Godbout.

On sait déjà que cette baie constitue l'un des meilleurs ports de la côte, sa profondeur permet aux bateaux à vapeur de s'approcher près d'un demi-mille du rivage, les montagnes du voisinage la mettent aussi à l'abri des vents.

D'après M. le chanoine Huard, auteur d'un remarquable ouvrage sur le Labrador et l'Anticosti, le village, tout comme la rivière, auraient été désignés ainsi du nom du capitaine d'une goëlette appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson, F. Godbout.

D'autre part, en consultant un peu plus tard une ancienne carte du Labrador déposée aux archives d'Ottawa, j'ai pu constater que la rivière Godbout portait déjà ce nom en 1670. Le même nom est aussi mentionné sur la carte du Père Laure, S. J. en 1733. C'est donc une dénomination déjà ancienne.

Parlerai-je de la rivière Godbout ? Elle passe avec raison pour l'une des plus belles rivières à saumon de la côte. C'est ce qui fait regretter que lors de la Confédération le gouvernement ait jugé à propos de concéder à perpétuité ce cours d'eau. On n'attribuait à cette époque que peu d'importance à nos grandes rivières à saumon. Depuis, les idées se sont mo-

difiées à ce sujet, et les gouvernements n'ont plus que le droit de les affermer pour une durée déterminée.

Le propriétaire de la rivière Godbout est présentement M. Manuel, neveu des Gilmour, qui en furent les premiers détenteurs. Ce monsieur Manuel, dont la résidence habituelle est Ottawa, est un canadien anglais fort riche qui occupe ses loisirs, durant la belle saison, à jeter l'hameçon aux hôtes qui habitent sa rivière. Bien qu'affligé d'un revenu annuel de $300,000, il ne passe pas cependant pour faire des largesses à qui que ce soit ; il est surtout extrêmement jaloux de ses droits de pêche et ne permet à personne de "venir troubler son eau."

Le hameau de Godbout ne présente aucune particularité saillante. Il comprend une douzaine de familles, tous pêcheurs et chasseurs, car la terre végétale fait ici absolument défaut. C'est un sable blanc, dépourvu d'humus, et sur lequel rien ne pousse.

Les maisons sont assez proprettes, et les pêcheurs se tiennent pour satisfaits cette année.

L'un de ceux-ci qui possède une tenture dans le fleuve, nous est arrivé ce soir dans sa chaloupe, avec soixante-douze saumons et quelques truites de mer. Les saumons pesaient en moyenne 25 livres.

Tous le poisson pris ici est vendu à une maison de Québec qui l'expédie en Angleterre et aux Etats-Unis.

Notre première visite est pour M. Alexandre Comeau, l'un des hommes les plus populaires de toute la côte. A lui seul, il est garde-chasse, garde-pêche, inspecteur d'écoles, télégraphiste, maître de poste et que-sais-je encore ? Il a en outre la réputation d'être le plus fin chasseur du pays.

Tant de fonctions n'ont pas réussi certes à l'enrichir. Il n'en est pas moins resté le plus hospitalier des hommes et l'un des causeurs les plus charmants que j'aie jamais rencontrés.

C'est chez lui généralement, pour ne pas dire toujours, que descendent chaque année les amateurs de sport en quête de gibier ou de poisson. C'est le guide le plus sûr qui puisse se rencontrer ; aussi, ne se fait-on pas faute d'utiliser ses connaissances de toute sorte, de même que ses bons services.

Juillet 1906

Ses commensaux les plus fidèles, durant la belle saison étaient le lieutenant-colonel L. P. Vohl et M. McLimont, de Québec. Ces deux clients lui sont demeurés fidèles pendant près de trente ans, fouillant avec lui tous les coins et recoins de la rivière et faisant des mamours aux saumons. Le poste de Godbout a vu sans doute bien d'autres hôtes, mais les deux québecois dant le nom vient de glisser sous ma plume entretenaient plus que tous autres une affection particulière pour ce petit coin perdu de la côte-nord.

J'ai dit que M. Comeau était un beau causeur ; j'aurais dû ajouter qu'il possède une merveilleuse collection d'histoires de chasse et de pêche et qu'il sait au besoin en régaler ses auditeurs. Celle qui nous a le plus vivement intéressé est sa grande et semi-tragique expédition de chasse dans le Nord-Ouest américain, qu'il raconte avec autant de simplicité que de modestie. Je la résume ici parce qu'elle est peu connue et qu'elle mérite de l'être.

Nous sommes en 1882. Un Français de marque, le baron de la Grange, qui désirait depuis longtemps faire la chasse au bison, s'arrête quelques jours à Québec et se cherche un compagnon qui soit à la fois un expert et le chef de son expédition. On lui désigne spontanément notre ami M. Comeau, et celui-ci, après plusieurs entrevues, consent à diriger l'expédition projetée.

Le travail d'organisation commence. M. Comeau engage son personnel, plus quinze à seize chevaux, et le voici parti, avec le baron, pour l'Ouest américain, où il s'installe sous des tentes.

Dès les premiers jours, M. Comeau constate que dans son personnel, formé à la hâte, il se trouve deux à trois individus peu ardents au travail et qui prennent assez mal les instructions qu'on leur donne. Il prend immédiatement le parti de donner congé au plus maussade de la bande. Quelques jours plus tard, durant une nuit, il éprouve une grande déception. On lui avait enlevé, à la faveur des ténèbres, douze chevaux. Comme à pareille distance, il lui était absolument impossible de se ravitailler et que les chevaux sont absolument indispensables pour courir sus au buffle de la prairie, Comeau monta un de ses meilleurs coursiers et se mit à courir après les voleurs qu'il avait jugés être deux membres faisant partie de l'expédition puisqu'ils étaient disparus soudainement du camp. C'était là une entreprise osée, même risquée, mais Comeau est un intrépide, et il partit.

Après avoir parcouru plus de cent milles, il crut voir de la fumée s'échapper d'un petit ravin et en approchant de deux cents pas il distingua nettement la silhouette de ses voleurs de chevaux.

L'un de ces derniers aperçut à ce moment Comeau qui venait à eux. Il se leva d'un bond, sortit de sa gaîne son revolver, mais avant qu'il pût tirer, Comeau l'avait couché en joue et étendu raide mort. Son camarade fit mine de se lever à son tour, mais Comeau n'attendit pas que ce nouvel ennemi mit à exécution ses desseins. Une seconde balle l'envoya rouler à côté de son compagnon. Comeau alors s'approcha, visita les lieux, et fouilla les cadavres pour avoir quelques indices de leur identité et faire savoir à leurs familles respectives ce qui était advenu. Dans la poche de l'un de ceux-ci, il trouva un petit sac rempli de pépites d'or qu'il emporta avec lui pour le faire parvenir aux parents des défunts, s'il lui arrivait de

les rejoindre. Puis, il regagna sa tente avec les douze chevaux qu'il trouva non loin de l'endroit où les deux voleurs avaient trouvé la mort.

Comme bien l'on pense, ce fût une joie au camp lorsqu'on vit revenir Comeau avec les chevaux. Tous ses compagnons le félicitèrent chaudement du succès de son entreprise et de son courage.

Peu après, Comeau alla se reporter aux autorités judiciaires américaines auxquelles il relata les faits que l'on sait, et celles-ci l'exonérèrent de tout blâme parce qu'il fut établi par la preuve qu'il était dans cette circonstance à son corps défendant.

Quelques années plus tard, d'autres amateurs de chasse de France qui avaient entendu parler de la bravoure et du sangfroid de notre compatriote, le supplièrent de les accompagner dans d'autres expéditions, lui offrant un traitement rémunérateur, mais Comeau s'y refusa toujours. L'aventure tragique de 1882 l'avait complètement dégoûté des expéditions de chasse en pleine prairie et à plusieurs centaines de milles de toute civilisation.

M. Comeau, qui a doublé aujourd'hui le cap de la soixantaine, n'en a pas moins conservé sa réputation d'excellent tireur. On assure qu'il ne rate jamais son coup. Un habitant de Godbout nous racontait à ce propos qu'un jour—il y a de cela un an—les gens s'amusaient sur la grève à lancer des jetons de cuivre en l'air pour éprouver la justesse du coup d'oeil de notre compatriote. Celui-ci, armant sa carabine, attrapait invariablement tous les sous de cuivre qui, au lieu de retomber sur le sol, suivant les lois de la pesanteur, s'éparpillaient et disparaissaient au loin.

Les sauvages montagnais viennent aussi chaque année faire la chasse à Godbout, et il est assez rare que leur chasse ne soit pas fructueuse.

L'an dernier, l'un d'entre eux avait pris à lui seul quarante renards noirs et argentés, des martres, des loutres etc. Le produit de sa chasse était estimé au bas mot à $2,500.

A l'île-aux-Oeufs.—Notre pauvre ami, Faucher de Saint-Maurice, de regrettée mémoire, a donné autrefois une jolie description de cette île dans sa brochure de *Tribord à Babord.* J'y renvoie ceux qui voudraient se renseigner à fond.

Cette île placée en plein golfe Saint-Laurent, à 240 milles de Québec, mesure à peine trois quarts de mille en longueur, et est plutôt triste. Elle se résume en une série de rochers sans cesse battus par les flots, ce qui a pour effet de les couvrir d'un limon qui les rend glissants, en même temps que leur ascension se fait difficile. Par bonheur, le gardien du phare, M. Paul Côté, un excellent homme, a entrevu notre petit yacht qui s'avançait timidement et il nous aide volontiers à grimper la falaise.

M. Côté est gardien du phare de l'île-aux-Oeufs depuis trente-cinq

ans. C'est déjà dire qu'il connaît sur le bout de ses doigts l'histoire de la Côte, les principaux événements qui s'y sont déroulés, les naufrages sans nombre qui se sont produits.

Sa première histoire—celle-là absolument tragique—date de plus de deux cents ans.

C'est ici, en effet, à l'endroit appelé Pointe-des-Anglais, que vint sombrer en 1711 la flotte anglaise de l'amiral Walker en route pour Québec qu'il devait arracher à la domination française.

Une partie de la flotte, neuf vaisseaux, surpris par la tempête, vinrent se briser sur les récifs de l'Ile-aux-Oeufs, et neuf cents matelots périrent. Ils furent tous inhumés à la Pointe-des-Anglais.

L'an dernier encore, le gardien du phare, en parcourant le rivage, a réussi à exhumer quelques crânes de ces pauvres malheureux. On a pu retirer également des décombres amassés sur la rive de la pointe quelques canons qui s'étaient détachés des navires britanniques. Le gardien fit même cadeau de l'un de ces canons à un de nos anciens gouverneurs-généraux qui visita l'île, il y a une dizaine d'années. Ce canon doit orner probablement l'un des parterres de Rideau Hall, à Ottawa.

Comme en maints autres endroits de la Côte, il n'y a ici nulle trace de végétation. Pourtant la famille du gardien du phare avait réussi, en important un peu de terre des environs du Saguenay, à se créer ici un jardinet dans lequel poussaient assez lentement certains légumes.

L'île-aux-Oeufs a eu longtemps la réputation d'être un excellent endroit de chasse. Il y a un an à peine, l'un des beaux-fils du gardien, M. Pelletier, y tuait encore, d'un seul coup de fusil, vingt-cinq canards plongeurs. Depuis, nous a-t-on raconté, les oiseaux de mer ont une tendence à s'éloigner de cette île où ils ne trouvent plus la sécurité d'antan. On se rattrape en poursuivant les loups-marins qui viennent, par bandes innombrables, prendre leurs ébats dans les environs de l'île.

Durant une courte promenade autour de cette île qui respire la désolation, M. Côté nous fait le récit lamentable des misères essuyées, il y a quinze et vingt ans, par les pauvres habitants fixés sur différents points de la Côte. Il n'existait dans ce temps-là aucune communication avec la ville de Québec et le commerce était à peu près nul. Des familles entières manquaient, l'hiver, de farine et de viande. Leur pauvreté qui était extrême les empêchaient de s'en procurer. Aussi, plusieurs mouraient d'inanition. M. Côté dût venir lui-même, en maintes circonstances, au secours de nombreuses familles dénuées de tout et qui auraient indubitablement péri, s'il ne leur avait donné quelques aliments.

Grâces à Dieu, il n'en est plus ainsi de nos jours, il y a d'abord la pêche qui fait vivre assez bien son monde et puis les chantiers de bois qui procurent du travail à des centaines de bucherons.

La Côte-Nord ne sera jamais, à vrai dire, un pays de Cocagne, mais somme toute, la situation s'est sensiblement améliorée. Dans certains coins éloignés, les gens éprouvent encore de la difficulté à se ravitailler : d'une manière générale cependant tous les postes sont visités chaque année par des vaisseaux de cabotage et dès lors secourus.

* * *

A. Mingan.—Il est six heures du soir ; nous touchons à la rivière Saint-Jean, l'un des beaux cours d'eau de la seigneurie de Mingan. Cette rivière, nous apprend-on, vient justement d'être vendue pour $50,000, à un sénateur américain, M. Hill, je n'en suis pas étonné plus qu'il ne faut : il n'y a vraiment qu'un millionnaire américain qui puisse se payer la fantaisie de posséder une rivière à ce prix.

C'est un poste de pêche assez remuant que celui que l'on voit installé à l'embouchure de cette rivière. Il y a là toute une population qui s'occupe de pêche à la morue et au hareng. Dès l'instant que notre yacht est signalé, toute cette population sort précipitamment des habitations et nous voici tout-à-coup entourés d'une flottille de barques à l'affût d'un butin quelconque. Dans ces barques, nous distinguons des gens de huit à dix ans qui accompagnent les auteurs de leurs jours et qui font la manoeuvre comme des marins consommés.

Comment voulez-vous, me dit un voisin, que ces enfants n'arrivent pas à aimer la mer et n'embrassent point la vocation de leurs parents ? On les y prépare par un long entrainement. Tout de même c'est très intéressant de voir ces petits bonhommes carguer les voiles, se cramponner aux mâts ou prendre le gouvernail en mains. Et tout cela avec une aisance, une dextérité qui nous convainquent bientôt qu'ils connaissent à fond leur affaire.

Nous ne jetons qu'un rapide coup d'oeil à la Longue-Pointe, située à peu de distance d'ici. C'est une mission dotée de deux chapelles, dont l'une se fait remarquer par son clocher ajouré, mais où les missionnaires n'ont pas encore fixé définitivement leur résidence. Deux pères Eudistes nous disent que cela se fera sous peu.

Je suis beaucoup plus intéressé par Mingan, cette fameuse terre de Mingan dont je viens de distinguer les rivages, et qui a toute une histoire à elle.

Son passé m'apparaît nettement. Elle eut comme premier concessionnaire François Bissot et, à la mort de celui-ci, fut exploitée successivement par Jolliet, Lalande et autres. Mingan était réputé à cette lointaine époque—au dix-septième siècle—comme l'un des plus riches postes de pêche et de fourrures du pays. Sans avoir la même importance de nos jours, il est demeuré tout de même un endroit très achalandé pour la pêche à la morue et le trafic des pelleteries.

Bissot ne paraît pas, d'après nos historiens, avoir demeuré à Mingan. Il est à peu près sûr qu'il dirigeait de Québec même ses exportations lointaines, qu'il chargeait ici ses barques d'engins de pêche et de marchandises de traites, et que celles-ci ne revenaient que lorsque la saison était terminée.

Le fils cadet de Bissot, François-Joseph, qui tenta de mettre en valeur les établissements commencés par son père en 1611, trouva plus pratique de s'installer en personne sur le champ même de ses opérations. Il quitta donc Québec et vint résider presqu'en permanence sur les bords du havre de Mingan.

L'histoire ne dit pas si les Bissot et les Jolliet ont retiré quelques avantages de leur exploitation. Ce que l'on sait, c'est qu'à cette époque, il n'y avait pas dans le pays, et peut-être dans aucun autre pays du monde, un plus beau et un plus riche territoire que celui de Mingan.

Aussi, cette terre de Mingan fut-elle longtemps et ardemment convoitée. En ces dernières années, on en a disputé la propriété au gouvernement de Québec et d'interminables procès ont été instruits. Finalement, le gouvernement a cru devoir se dessaisir de cette propriété qui embrassait quarante lieues de longueur sur six milles de profondeur et celle-ci passa à la compagnie du Labrador qui a des représentants à Montréal, et qui la détient encore.

Sur les hauteurs de Mingan, on découvre un hameau assez considérable. Il s'y trouve quelques blancs, mais le gros de la population—environ cinq cents personnes—est formé de sauvages Montagnais. Comme partout ailleurs, ceux-ci vivent uniquement des produits de leur chasse et de leur pêche.

Quelques habitants cultivent les pommes de terre qui viennent assez bien, à la condition toutefois que le sol eût été engraissé au préalable avec des résidus de poissons. C'est au reste l'unique culture de l'endroit.

De la terre ferme où nous avons mis le pied nos regards se reportent sur les cinq à six îles qui nous entourent et qui forment pour ainsi dire le havre de Mingan. L'une de ces îles est bien connue des marins : on l'appelle l'île aux Perroquets et sur son sommet le gouvernement a installé un phare qui rend bien des services aux vaisseaux qui s'engagent dans la haute mer.

L'autre île—placée à dix-huit milles de la Pointe-aux-Esquimaux—se nomme île à la Chasse. La vue de cette dernière évoque en mon esprit le souvenir du comte Henri de Puyjalon qui en fut l'unique habitant durant quinze à vingt ans, et qui demanda, en ses derniers moments, qu'elle lui servit de tombeau. On sait qu'il fut déféré à ce voeu.

En passant à Mingan j'eus la bonne fortune de rencontrer le dernier compagnon de ce pauvre Puyjalon, celui-là même qui l'avait assisté

à ses dernières heures : un nommé Turbide, acadien. C'est avec des larmes aux yeux que Turbide me parla du gentilhomme français avec lequel il vivait depuis sept à huit ans sur l'île et qu'il avait appris à connaître et à estimer. Pour lui, Puyjalon était un maître homme, intelligence d'un ordre supérieur, aimant les grands espaces et profond ennemi des foules.

Le comte de Puyjalon—ses contemporains ne l'ont peut-être pas oublié—agit longtemps comme inspecteur général de chasse et de pêche pour le gouvernement de Québec, et rendit en cette qualité de véritables services à cause de l'étendue de ses connaissances en histoire naturelle et en géologie.

On a de lui, au ministère des terres, des rapports excessivement bien faits, des études élaborées sur les ressources du Labrador canadien, des travaux remarquables sur nos territoires de chasse et de pêche. M. de Puyjalon a même laissé un manuscrit fort intéressant sur les rivières de la Côte-Nord et du Labrador, rivières dont la richesse était alors à peu près inconnue. Il y a dans ce manuscrit que j'ai pu consulter toute une mine de renseignements pour ceux qui s'intéressent au développement du Labrador.

Puyjalon avait la plume facile et excellait dans la préparation d'un rapport. J'ai lu et relu les siens. Ils accusent une science réelle et un rare esprit d'observation. On les consultera encore d'ici à longtemps, car ils donnent la note juste sur la valeur de nos territoires au point de vue du rendement des pêcheries et de la chasse.

Puyjalon aimait passionnément cette Côte-Nord où il a coulé une partie de son existence. On lui eût offert à Québec la situation la plus brillante qu'il aurait refusé d'échanger, pour elle, sa vie de cénobite sur l'île à la Chasse. Chaque fois qu'il venait à Québec—et cela lui arrivait tous les deux ans—pour se ravitailler et recevoir de nouvelles instructions du ministère dont il dépendait, il était toujours pressé d'en repartir. "J'ai hâte, me disait-il un jour, de reprendre ma vie nomade et de humer les grandes brises de la côte". Et il repartait invariablement le coeur joyeux pour sa solitude lointaine.

Lors de sa dernière visite à Québec, c'est-à-dire un peu plus d'un an avant sa mort, j'observai pour la première fois un certain changement dans sa physionomie. Il s'était considérablement affaissé, l'oeil avait perdu sa vivacité, et sa mémoire qui était merveilleuse se trouvait souvent en défaut. Cette caducité prématurée était-elle due à l'isolement profond auquel il s'était condamné ? Je l'ignore. Toujours est-il que son état s'aggrava en peu de temps et que, dans les derniers six mois qui précédèrent son départ de cette vallée de larmes, son camarade Turbide remarqua plus d'une fois ses façons étranges, ses bizarreries. Il touchait évidemment à la fin.

Puyjalon fut enterré, je l'ai déjà dit, à l'endroit même où il avait vécu. C'était au reste son désir de n'avoir point d'autre lieu de sépulture que ce coin qu'il avait aimé, loin des regards de la foule et dans une île presque perdue au fond du golfe.

Dans le cours de ce même voyage j'appris que cette île à la Chasse—qui fut naguère la patrie du comte de Puyjalon—pourrait bien faire parler d'elle quelque jour. Un Américain de Boston, ingénieur de mines, venait en effet de passer par là et y avait découvert du minerai de cuivre. Cet Américain était tellement enchanté de sa trouvaille qu'il en parlait un peu à tout le monde et qu'il disait avoir hâte de retourner aux Etats-Unis pour y intéresser des capitalistes de sa connaissance.

Depuis, le temps a passé et la nouvelle ne m'est jamais parvenue qu'on ait engouffré des capitaux dans l'exploitation du cuivre de l'île à la Chasse.

Juillet 1909

* *
*

A. Betsiamis.—Quelques amis, Mgr Faguy, M. J. E. Livernois, M. Philippe Sirois et votre humble serviteur avaient nolisé pour cette nouvelle croisière un yacht de Tadoussac, le *Muriel*, capitaine Hovington. Ce yacht n'était en rien inférieur à cette excellente *Bernadette* à bord de laquelle nous avions passé les années précédentes des heures si charmantes. Mêmes divisions et même confort.

Nous avions à peine pris place dans le *Muriel* que le vent se mit de suite à gonfler nos voiles et que d'une seule course nous atteignions dans la soirée la Pointe-aux-Orignaux. La brise s'étant maintenue toute la nuit, nous filons vers le nord, et le *Muriel* fait son entrée, dans la matinée, dans la rivière des Betsiamites qui est, comme l'on sait, la propriété des sauvages Montagnais.

Betsiamis, mot sauvage que l'on traduit par "place aux lamproies", sorte d'anguille de mer qui remonte la rivière (R. P. Arnaud), est le principal village de la tribu montagnaise de la Côte-Nord, à 222 milles de Québec, dans le comté de Saguenay. La plupart des maisonnettes sont alignées le long du rivage, et sans être luxueuses, offrent un certain confort. Au reste, les Montagnais ne sont pas des sédentaires et comme ils n'habitent leurs maisons que durant l'été, il leur importe peu que celles-ci aient l'aspect coquet des maisons de nos villages canadiens.

Notre première visite fut naturellement pour le Père Arnaud, l'apôtre vénéré des Montagnais du Labrador depuis 56 ans. Il nous accueillit, de même que le révérend Père Babel, son compagnon de mission, avec son affabilité et sa courtoisie ordinaires.

Ces deux intrépides missionnaires ont à peu près le même âge. Le P. Babel avait néanmoins une tendance à se croire plus vieux que son col-

lègue, mais, à la suite d'une petite discussion purement statistique qui eût lieu devant nous, la palme resta au bon père Arnaud. Il avait 83 ans révolus, soit une avance de neuf mois sur son confrère. Le P. Babel, hâtons-nous de le dire, ne se montra pas trop affecté de cette révélation. Ses quatre-vingt deux ans ne lui pesaient pas plus sur les épaules que les quatre-vingt trois ans de son compagnon, et cela consolait de n'avoir point la priorité dans l'ordre du temps.

Je dois dire en toute vérité que nonobstant leur âge extraordinairement avancée et leurs pénibles et aventureuses randonnées à travers l'épaisse solitude de la forêt et les immenses nappes d'eau du Nord, nos deux missionnaires sont demeurés alertes et pleins de vigueur. Le P. Babel est surtout étonnant. A première vue, on hésite à le ranger dans la catégorie des sexagénaires. Il fume sa pipe avec une volupté qui fait plaisir, et, ce qui est encore mieux, il n'a jamais connu la moindre infirmité.

Le Père Arnaud, délicieux causeur, plein de bonhomie, et qui est en outre servi par une mémoire rarement en défaut, devait nous intéresser vivement par le récit de quelques unes de ses anciennes missions.

C'est en 1849 que le P. Arnaud inaugura ses missions de la Côte-Nord. Tadoussac et ses environs offraient à cette époque-là l'aspect d'une somptueuse forêt de pins. On sait aujourd'hui qu'il ne reste plus rien de cette antique futaie. Sa première résidence fut aux Escoumains et ce n'est qu'un an plus tard qu'on le chargea de la mission de Betsiamis.

Le Père Durocher, Supérieur de la Congrégation des Oblats, avait choisi lui-même le nouveau missionnaire qui arrivait de France, et le premier devoir de celui-ci fut d'apprendre la langue de ses ouailles. Il y réussit en quelques mois.

Ce que le nouveau missionnaire eut surtout à combattre, au début, chez les sauvages, c'est leur tendance à s'enivrer. L'eau de feu était pour eux, comme elle le fût, au commencement de la colonie, pour les Hurons et les Algonquins, leur plus mortel ennemi.

Le P. Laverlochère qui desservait presqu'en même temps la mission plus lointaine des Nasiapis, dût soutenir de son côté la même lutte. Constatant les terribles effets causés par la boisson dans leurs missions respectives, nos deux missionnaires prirent le parti de demander un jour au gouverneur de la compagnie de la baie d'Hudson, Lord Simpson, la faveur de ne plus permettre aux officiers de la compagnie de vendre ou de donner de la boisson aux Sauvages. Le gouverneur acquiesça à leur demande, et depuis lors on ne vit plus de liqueurs enîvrantes ni chez les Nascapis, ni chez les Montagnais.

Le P. Arnaud nous raconta, par la même occasion, combien il éprouva

de difficultés à empêcher les Montagnaises de suivre les modes de la ville et surtout à leur imposer comme couvre-chef le béret à pointes qu'elles portent présentement. Ces pauvres sauvagesses, filles d'Eve, admiraient fort les chapeaux fleuris et à grande envergure des blanches, et bon nombre d'entre elles auraient bien désiré s'en orner la tête. Quelques-unes d'entré elles, plus osées que les autres, enfreignant la défense, s'avisèrent, un jour, de porter des robes de soie. Imaginez donc ! des robes de soie pour de pauvres créatures qui passent les trois quarts de l'année sous bois !

Il s'en trouve encore qui luttent pour imiter dans leurs accoutrements fantaisistes leurs blanches compagnes, mais d'une manière générale, nous en avons eu la preuve, les sauvagesses demeurent dociles à la voix de leur pasteur bien aimé, et presque toutes se contentent d'un costume simple et uni dont le Père paraît avoir tracé lui-même les grandes lignes.

A la suite de notre entretien avec le P. Arnauld, nous manifestons le désir d'entendre son confrère, le Père Babel, nous parler de ses missions lointaines.

Ce dernier ne s'est pas borné à porter la lumière de l'Evangile et de la civilisation chez les Nascapis de l'intérieur. Il est même remonté jusqu'aux sources du fleuve Hamilton, faisant en canot d'écorce un trajet de huit cents milles.

La mission des Nascapis, d'après la relation que le Père nous en a faite, était d'autant plus pénible que ceux-ci étaient éparpillés sur de vastes distances et ne vivaient que par groupes de deux à trois familles. Il lui fallait conséquemment entreprendre d'énormes courses pour rattraper les uns et les autres.

Ces familles de Nascapis demeurent dans un endroit aussi longtemps que la chasse et la pêche durent, et en déguerpissent du moment qu'ils ne peuvent plus compter sur cette ressource.

Le Père Babel, a eu l'occasion, dans ses lointaines pérégrinations, de voir de près, l'un des premiers, la fameuse chute de Hamilton, dont un membre de la Commission géologique du Canada, M. Low, a estimé la hauteur à 320 pieds.

Le volume d'eau formé par le fleuve Hamilton est formidable, dit le Père Babel, et le bruit assourdissant causé par la puissante cascade qu'il forme est tel qu'on peut l'entendre à plusieurs milles. Vous n'avez pas d'idée, ajouta-t-il, de la masse d'eau écumante qui se précipite en grondant comme un tonnerre des hauteurs de cette chute, je ne vois point dans le pays une autre cascade qui puisse lui être comparée. Elle seule, si on l'organisait, pourrait procurer l'éclairage de tout le Canada.

Un des traits caractéristiques des sauvages, et je l'ai noté encore à cette troisième croisière que nous avons entreprise, c'est leur inclination à l'oisiveté. Sauf le temps de la chasse et de la pêche, alors qu'ils s'enfon-

cent dans les bois, ils ne font pas oeuvre de leurs dix doigts. On les voit groupés ensembles sur le seuil de leurs habitations bavardant et fumant d'interminables pipes. D'autres groupes sont étendus sur les rochers ou sur les sables du rivage baillant toute la journée aux corneilles. Quoique le gouvernement leur ait octroyé à Betsiamis de bons lopins de terre, les Sauvages se gardent d'y toucher. Avec le moindre effort, ils pourraient pourtant obtenir des légumes, des pommes de terre, etc. Seulement, le travail semble leur répugner. Ils ne savent faire qu'une chose : flâner.

* * *

30 juillet 1909

La Pointe-des-Monts.—Une formidable tempête nous oblige à faire escale à la Pointe-des-Monts. Notre vaisseau—la *Mouette*—qui a essuyé bravement les premiers chocs de la rafale n'en peut plus, et le capitaine nous laisse savoir que le calme n'est pas susceptible de renaître avant vingt ou trente heures.

Ce n'est pas moi qui me formaliserai de ce contretemps. Ne va-t-il pas nous procurer l'avantage de mettre pied à terre et de visiter ce petit coin perdu dans les espaces ?

Oh ! la Pointe-des-Monts ! qui la connaît ? qui s'en est jamais fait une peinture exacte ? C'est le site d'un phare, m'a dit un jour un citadin, qui la connaissait à peine de nom, et c'est tout.

Oh ! pardon, c'est beaucoup plus que cela, et vous allez le voir.

La Pointe-des-Monts occupe d'abord une situation privilégiée. Elle ferme le fleuve Saint-Laurent et annonce le golfe. Jusque là, l'oeil apercevait encore les flots écumants venant se briser sur le littoral. Au-delà de la Pointe, le spectacle change du tout au tout. C'est la grande échancrure qui se produit, c'est d'un seul coup l'immensité de la mer, la mer sans bords ni rivages.

La première fois que, des hauteurs du phare, il nous arrive de contempler ce panorama grandiose, c'est comme une sensation de crainte ou de stupeur que l'on éprouve. Et de suite cette pensée qui vous assaille et vous écrase : "Que sommes-nous en présence de cet infini ?"

La Pointe-des-Monts n'est pas un village, dans le sens ordinaire du mot. Elle n'a point d'habitants, ou si peu, et puis quatre ou cinq maisons qui, l'hiver, restent à peu près vides.

Et pourtant la Pointe-des-Monts, placée comme elle l'est, à l'entrée du golfe, est un coin ravissant. J'irai même jusqu'à prétendre qu'avec un peu d'organisation, on pourrait en faire une station balnéaire de premier ordre.

N'a-t-elle pas sous la main tous les éléments nécessaires pour obtenir ce résultat : la terre, le bois, la montagne, la mer, la pêche, la chasse, le canotage ?

Le paysage est ici d'un caractère tout spécial. Adossée à des collines ou plutôt à des soulèvements montagneux qui s'abaissent et se retrécissent en s'approchant du rivage pour y mourir, la Pointe-des-Monts a toute l'apparence d'une terrasse dont la mer lime chaque jour les contours, en même temps qu'elle y jette ses embruns, ses pluies, ses vents âpres et salés. Mais cette terrasse a aussi—au moins deux mois par année—ses jours ensoleillés, ses journées de chaleur que viennent tempérer les souffles du large, et puis par dessus tout, ce qui importe à celui qui veut faire une cure, ses bonnes et vivifiantes senteurs marines dont on ne se lasse jamais.

Le fidèle gardien du phare de l'endroit, M. Fafard, un des hommes les plus hospitaliers que l'on puisse rencontrer, m'a toujours donné la Pointe-des-Monts pour un excellent endroit de pêche. De fait, lorsque nous y sommes passés, un membre de la petite colonie y avait pris, en douze jours, 325 flétans. Que n'était-il à proximité du marché de Québec ? Il eut vite fait de les placer à bon compte.

Il y a aussi le saumon et le hareng. C'est la même difficulté qui se présente. Point de marché assez rapproché pour écouler tout ce que l'on retire de la mer, et pas de bateaux de transport !

Mais en hiver, demandai-je au gardien, quels sont vos délassements, vos occupations ?

—En hiver, répondit-il, nous avons la chasse au loup-marin qui est assez fructueuse, puis la chasse à la perdrix qui foisonne dans nos bois, et enfin le lièvre qui s'aventure jusqu'aux alentours du phare et de nos maisonnettes.

M. Fafard n'est pas loin de trouver que la vie à la Pointe-des-Monts est aussi gaie, aussi variée, aussi mouvementée que celle de n'importe quel grand village où vont s'entasser les citadins, pêle-mêle, et que la Pointe-des-Monts offre en plus des compensations que l'on ne trouve pas ailleurs, ni pour or ni pour argent : la haute mer et ses exhalaisons parfumées. Depuis près de 50 ans, c'est la famille Fafard qui a toujours donné ses gardiens à la Pointe-des-Monts. C'est pour cette considération et pour témoigner de la haute estime dans laquelle elle tenaît cette famille qui n'a jamais marchandé son dévouement aux gens de la Côte et aux étrangers même auxquels elle a toujours offert une généreuse hospitalité, que la Commission de Géographie de Québec a donné le nom de Fafard, à l'un principaux endroits du golfe St-Laurent.

EUG. ROUILLARD



LES NOMS GEOGRAPHIQUES DE LA PROVINCE DE QUEBEC

II

B

Babel — canton, comté de Saguenay.
Dénommé d'après de P. Louis-François Babel, O. M. I., qui a fait durant un demi-siècle les missions montagnaises du Labrador.

Bagotville (Saint Alphonse) — Situé à la tête de la baie des Ha ! Ha ! sur le côté sud de la rivière Saguenay, à 66 milles de son embouchure.

Baie des roches — Sur la rive nord du Saint-Laurent, comté de Saguenay, à 15 milles en haut de Tadoussac.

Baie Saint-Paul — Paroisse du comté de Charlevoix fondée en 1621 et située sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, à 60 milles en bas de Québec.—Les résidences sont échelonnées sur les deux côtés de la rivière du Gouffre, qui est un tributaire du Saint-Laurent.—La population est de 1860 âmes.—Parmi les établissements industriels nous trouvons une fabrique de lainages, un moulin à scie, un moulin à carder, une tannerie, deux moulins à farine, une pulperie, une fonderie.—Il y a ici une belle église, un couvent et un hôpital.—La Baie Saint-Paul est très recherchée l'été. Elle est encore le centre d'une bonne région de chasse et de pêche.

Baillairgé — canton, comté du Lac Saint-Jean.—Dénommé d'après Charles-A. Baillairgé, mathématicien et ingénieur de la Cité de Québec, et ancien président de la Société de Géographie de Québec.

Baldwin — Canton, comté de Gaspé.—Dénommé d'après M. Baldwin, homme d'Etat canadien qui fit partie du ministère Lafontaine-Baldwin, et ancien député de Rimouski.

Balète — canton, comté de Saint-Maurice.—Du nom de Emile Balète, directeur et professeur de l'Ecole polytechnique de Montréal. Nouvelle dénomination.

Barachois de Malbaie — Grande paroisse placée à la tête de la baie Malbaie, à douze milles à l'est de Percé, comté de Gaspé.—Les belles et riches fermes que l'on rencontre le long des quatre rivières qui forment le barachois, les grandes scieries que l'on a construit et avec cela le produit de la pêche ont fait de cet endroit l'un des ports les plus importants de la péninsule de Gaspé.

Bardoux — lac, situé le long de la rivière Toutnustouk, côte nord du golfe Saint-Laurent, comté de Saguenay.—Dénommé d'après le président de la "Canadienne", de Paris, M. Jacques Bardoux.

Bardy — canton, comté de Champlain.—Dénommé d'après Pierre-Martial Bardy, premier président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, en 1842.

Barlow — canton, district d'Abitibi.—Dénommé d'après M. Barlow, de la Commission géologique du Canada, qui fit l'exploration de la région de Chibougamou.

Barraute — Petit village en formation sur la rive ouest de la rivière Laflamme, territoire de l'Abitibi. Population : 370 âmes.—Il y a ici deux moulins à scie, un magasin, un restaurant et un hôtel.—Le nom canonique de la mission est Saint-Jacques-le-Majeur.

Barry — canton, comté de Pontiac.—Dénommé d'après François Barry, écrivain canadien.

Barthe — lac, situé à la source de la branche nord-est de la rivière Saint-Jean, côte nord du golfe de Saint-Laurent. Dénommé d'après M. Ulric Barthe, publiciste de Québec.

Baskatong — canton, érigé en 1894, lac et rivière, comté d'Ottawa.—Mot algonquin indiquant "l'endroit où l'eau se trouve resserrée par des herbes et du sable".

Baskatong — Dans le comté de Wright, à 36 milles de Maniwaki, la plus proche gare du Pacifique canadien.—Cette paroisse désignée sous le vocable de St-François-Xavier a été fondée en 1900. Population : 150 âmes.

Basques (Ile aux) — Ile située dans le fleuve Saint-Laurent, en face des Trois-Pistoles, comté de Témiscouata.—Ce furent des Basques qui fondèrent ici et dans les environs les premiers établissements de pêche.

Batiscan (Sainte-Geneviève) — Chef-lieu du comté de Champlain, situé sur la rivière Batiscan, à six milles en arrière du pont de Batiscan et à cent dix-sept milles au nord-est de Montréal.—C'est un port d'escale où s'arrêtent les steamers qui font la navette entre Québec et Montréal. Population : 1813 âmes.

Bayfield — île, dans l'archipel de Saint-Augustin, côte nord du golfe de Saint-Laurent.—Dénommée d'après l'amiral Bayfield qui fit, en 1830, le relevé hydrographique du fleuve et du golfe de Saint-Laurent.

Beauceville — Autrefois Saint-François de Beauce. Cette petite ville progressive est située sur la rivière Chaudière, comté de Beauce, à 54 milles au sud de Québec.—C'est l'un des principaux points de distribution du comté ; il est relié à Québec par le chemin de fer du Québec Central.—La population de Beauceville dépasse 2,000 habitants, et la valeur de sa propriété foncière était estimée en 1909 à $675,335. Les mines d'or de la Beauce, exploitées à différentes époques, sont situées à six milles de la ville, sur la rivière Gilbert, affluent de la Chaudière.

Beaudet — canton, comté du Lac St-Jean.—Dénommé d'après Elisée Beaudet, un des promoteurs du chemin de fer de Québec au lac Saint-Jean et fondateur de la colonie de Normandin.

Beauharnois — Situé à la tête du lac Saint-Louis, dans le comté de Beauharnois, à vingt-deux milles au sud-ouest de Montréal.—Le nom de cette petite ville lui vient du marquis Charles de Beauharnois, gouverneur-général de la Nouvelle-France à qui la seigneurie de Beauharnois fut concédée. Population : 2,000 habitants.—Beauharnois renferme plusieurs fabriques : une fabrique de laine, une fonderie, un certain nombre de magasins, trois églises, un couvent, un hôpital, etc.—Deux steamers font chaque jour la navette entre Beauharnois et Montréal.

Beaulieu (Rivière) — Affluent de la rivière Cap-de-Chate, comté de Gaspé. Du nom d'un métis qui avait fixé son "camp" en cet endroit.

Beaumont — Cette paroisse fut érigée sous le vocable de Saint-Etienne en 1693 ; elle est située sur le bord du fleuve Saint-Laurent et dans le voisinage immédiat de St-Joseph de Lévis. Elle doit son nom au premier titulaire de la seigneurie de Beaumont, le sieur des Islets de Beaumont.

Beauport — A trois milles de Québec et à l'embouchure de la rivière Beauport sur la rive nord du Saint-Laurent. Cette paroisse fut érigée en 1674, sous le vocable de la **Nativité de Notre-Dame.**

Plusieurs souvenirs historiques se rattachent à cette localité. En 1759, le général Montcalm y installa ses quartiers-généraux. La seigneurie de Beauport fut la première concession faite par la compagnie des Cent-Associés.—Sa population est de 4,200 habitants. Notons ici une magnifique église malheureusement incendiée, en 1913, un collège, un couvent, une banque, une fabrique de ciment, un moulin à farine et à scie, etc . . .—Beauport est relié à Québec par le chemin de fer électrique "Québec Railway, Light, Heat and Power Co."

Beaupré (Côte de) — Comprend cette partie de la côte-nord du Saint-Laurent située entre Québec et le Cap Tourmente. Ce nom fut donné par les premiers colons français qui s'étaient rendus compte de la beauté et de la fertilité des prairies sur toute cette étendue.—Les premiers établissements datent de 1633. Vue de la terrasse Dufferin, la côte de Beauport présente l'aspect d'un magnifique amphithéâtre qui rappelle la description classique de la ville d'Athènes.

Bécancour — Chef-lieu du comté de Nicolet. Situé à l'embouchure de la rivière Bécancour, à 80 milles au sud-ouest de Québec, et à 7 milles des Trois-Rivières. Son érection civile date de 1722. Population : 2,000 âmes. La ville fait un grand commerce de bois de construction, de fromage, de foin et de farine. Bécancour tire son nom de Robineau de Portneuf, sieur de Bécancour.—P. G. Roy prétend que celui-ci avait emprunté ce surnom de Bécancour à quelque commune ou terre de sa province natale.

Bedford — Village du comté de Missisquoi, sur la rivière Pike, à 60 milles de Montréal par le C. P. R., et à 18 milles de Saint-Jean.—On compte ici plusieurs établissements industriels : fabrique de peinture, de poêles, deux moulins à scie, fabrique de portes et fenêtres, d'instruments agricoles, etc. . . .—Trois églises, 2 banques, 2 écoles et un hôtel. Le nom canonique de la paroisse est St-Damien, érigée en 1869. Population : 1432 âmes.

Bell — Rivière prenant sa source à la ligne de partage des eaux, près du Grand Lac Victoria, et se jetant dans le lac Mattagami, territoire de l'Abitibi.—Dénommée d'après Robert Bell, géologue canadien, qui a exploré cette rivière.

Bellefeuille — Rivière traversant les cantons de Privat, de Languedoc et de Royal-Roussillon et se jetant dans le lac Macamic, comté de Témiscamingue, et non pas Kakameonan.—Dénommée d'après l'abbé de Bellefeuille, sulpicien, premier missionnaire, en 1837, du lac Abitibi.

Belle-Isle (Détroit de) — Situé dans le golfe Saint-Laurent, entre la côte du Labrador et Terreneuve. Sa longueur est d'environ 80 milles et sa largeur de 12 milles.

Bellerive — lac, situé aux alentours du grand lac Mitchinamekus, comté de Saint-Maurice.—Dénommé d'après le promoteur du monument Montcalm, à Québec, M. Georges Bellerive, avocat de Québec et chevalier de la Légion d'Honneur.

Beloeil — village du comté de Verchères, sur la rivière Richelieu, à un mille et demi de la station de Beloeil.—Il contient une église catholique, une scierie, 2 hôtels, 9 magasins, une succursale de la banque des Cantons de l'Est et une poudrière. Population : 1,800 âmes.

Bergeronnes — canton et rivière, comté de Saguenay, à quelques milles à l'est de Tadoussac.—Champlain baptisa lui-même de ce nom les deux rivières qui traversent le canton à cause des nombreux oiseaux aperçus dans ces parages et connus alors en France sous le nom de "bergeronnettes".

Berlinguet — canton, comtés de Champlain et du Lac Saint-Jean.—Dénommé d'après F.-X. Berlinguet, architecte et ancien président de la Société de Géographie de Québec.

Bernier — canton, comté de Pontiac.—Dénommé d'après le capitaine J.-E. Bernier, explorateur des terres arctiques.

Berthier (En bas) — Situé dans le comté de Montmagny sur la rive sud du Saint-Laurent, à 29 milles en bas de Québec. Il s'y fait un trafic considérable des produits de la ferme qui sont transportés par le bateau à vapeur "Le Champion", qui tient une ligne quotidienne entre Québec et Berthier. Les grandes mers montent ici de 21 pieds.

Berthier (Ville) — Ville du comté de Berthier, bornée en front par le fleuve Saint-Laurent et au nord-est par la rivière Bayonne. Elle se trouve à 59 milles de Montréal par le chemin de fer du Pacifique. Le nom canonique de la paroisse est Sainte Geneviève. Population : 3227 habitants.—En face de la ville de Berthier se rencontrent les îles du **Pads**, au **Castor**, **Commune de Berthier**, l'île au **Cochon**, l'île au **Foin**, l'île aux **Vaches**, les îlots, etc. . . .

Betsiamis — Village et poste de pêche sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent, à 179 milles de Québec. La population se compose en majeure partie de sauvages Montagnais (500), auxquels le gouvernement canadien a donné une réserve de terrains d'une étendue de 63,100 âcres, ainsi que la propriété de la rivière Betsiamis.—Les Sauvages s'adonnent assez peu à l'agriculture ; le plus grand nombre se livrent à la chasse et à la pêche. La compagnie de la baie d'Hudson possède ici un comptoir pour la traite des pelleteries.—Betsiamis est aussi un port d'escale pour le bateau à vapeur qui fait la navette entre Montréal, Québec et la Côte-Nord.

Betsiamites — canton, comté de Saguenay, érigé en 1867, et rivière.—La tribu des Betsiamites, de la famille des Montagnais, habitait autrefois cette région. Le canton constitue aujourd'hui la "réserve" des sauvages Montagnais.

Bic (Le) — Situé dans le comté de Rimouski, sur la côte sud du Saint-Laurent, à environ 170 milles en bas de Québec. C'est un endroit très fréquenté en été. Son port forme un hâvre de refuge naturel pour les vaisseaux d'un tirant d'eau modéré.—La population de Sainte-Cécile du Bic dépasse 2,000 personnes.—Lors de son deuxième voyage, Jacques Cartier entra dans le hâvre du Bic et lui donna le nom de "Ilôt Saint-Jean". En 1603, Champlain appelle cet endroit "Pic" et, en 1613, "Bic". Ce dernier mot est probablement une corruption du premier. La seigneurie du Bic fut concédée en 1675 par le comte de Frontenac à Charles Denis de Vitré. En 1781, elle devint la propriété de Aubert de la Chesnaye.

Bienville — Lac, dans le Nouveau-Québec, sur le parcours de la rivière Atchigamich, affluent de la rivière Grande-Baleine. Dénommé d'après un des frères d'Iberville, qui prit part à l'expédition de la baie d'Hudson.

Blairfindie — Le nom canonique de cette paroisse est Sainte-Marguerite. Elle est située dans le comté de Saint-Jean. Cette paroisse fut fondée en 1784 ; population : 830 âmes.—C'est en l'honneur de M. D. Alex. Grant que le nom de Blairfindie fut donné à cette localité. M. Grant est né à Blairfindie, en Ecosse.

Blais — lac, situé dans le canton de Montesson, comté de Saguenay.—Dénommé d'après le capitaine Narcisse Blais, un des marins les plus populaires de la Côte-Nord.

Boeuf (Ile au) — Dans le fleuve Saint-Laurent, vis-à-vis la paroisse Saint-Sulpice, comté de l'Assomption. Non pas "Ile aux Boeufs".

Boishébert — canton, comté de Saguenay, érigé en 1908.—Dénommé d'après Louis Deschamps, sieur de Boishébert, capitaine de la compagnie du détachement de la Marine en la Nouvelle-France.

Bonin — canton, comté de Champlain.—Dénommé d'après M. C.-E. Bonin, consul général de France au Canada (1912-1918).

Bontet — canton, comté du **Lac Saint-Jean.**—Du nom du premier instituteur laïque du Canada français qui rendit de précieux services à la colonie, Martin Bontet.

Bonvalot — lac, situé dans les 11è et 12è rangs du canton Brodeur, comté de Témiscamingue.—Dénommé d'après un des plus célèbres explorateurs français.

Bouchard (Ile) — Dans le fleuve Saint-Laurent, près de la paroisse Saint-Sulpice, comté de l'Assomption.

Boucherville — Paroisse située sur la rive sud du Saint-Laurent, à 9 milles de Montréal, dans les comtés de Chambly et de Verchères. Elle a devant elle une multitude de petites îles qui lui donnent un caractère tout-à-fait champêtre.—Boucherville doit son nom à son illustre fondateur, M. Pierre Boucher, seigneur primitif des **Iles Percées.** La population est de 1950 habitants.

Bouchette.—Dans le comté de Wright, à quatre milles de Burbridge, sur la rive droite de la rivière Gatineau. Cette paroisse a été fondée en 1892.

Bourdon — canton, comté de Saguenay.—Dénommé d'après Jean Bourdon, premier ingénieur en titre de la Nouvelle-France.

Bourgeoys — canton, comté de Champlain.—Dénommé d'après la fondatrice de la Congrégation Notre-Dame à Montréal, Marguerite Bourgeoys.

Bouzanquet — lac, situé à la tête du lac Mitchinamekus, comté de Saint-Maurice. Dénommé d'après M. G. Bouzanquet, officier de la Légion d'Honneur et promoteur du monument Montcalm à Vauvert, France.

Brébeuf — Situé dans le comté de Terrebonne, à sept milles au nord de Saint-Jovite.—La paroisse est comprise dans les cantons Salaberry et Amherst et séparée en deux parties par la rivière Rouge. Elle a été fondée en 1905 et contient 48 familles.—Cette colonie doit en partie son développement à l'industrie minière. L'on y fait une exploitation très élaborée de mines de graphite.

Brervers creek — Etablissement de 125 habitants, dans le comté Labelle, situé sur la rive ouest de la rivière du Lièvre, à neuf milles de Buckingham.

Brisebois (Chenal) — C'est un embranchement de la rivière Saint-François. Entre Pierreville et le fleuve Saint-Laurent, la rivière Saint-François se divise en plusieurs chenaux, dont le chenal Brisebois. C'est sur ce chenal que se trouvent les fameuses sources minérales d'Abénakis, à environ trois milles en aval du lac Saint-François.

Brisson — lac, à l'ouest de la rivière Wawagosik, district d'Abitibi.—Du nom du Docteur Brisson, agent de colonisation.—Dénomination nouvelle.

Bromptonville — Située dans le comté de Richmond, sur la rivière Saint-François et sur le chemin de fer du Grand-Tronc, à six milles de Sherbrooke.—Paroisse canonique : Sainte-Praxède, datant de 1885. Population : 2,000 âmes. Usines considérables.

Broughton — Ce nom de canton et de village a été emprunté à une ville d'Angleterre, dans le comté de Lancaster.—Broughton, dont le nom paroissial est "Sacré-Coeur de Jésus" est situé dans le comté de Beauce, à un mille de la gare de Broughton-Est, sur le Québec-Central, et à 52 milles de Québec.—La paroisse forte de 2,800 âmes a été fondée en 1871. Elle doit en partie son développement à l'industrie de l'amiante.—Il y a encore ici plusieurs autres établissements industriels : 2 scieries, 2 moulins à farine, 8 beurreries, une fabrique de lainage et cinq usines pour l'amiante.

Bryant — lac, situé sur la rivière Saint-Augustin, côte nord du golfe de Saint-Laurent, comté de Saguenay. Dénommé d'après Henry J. Bryant, président de la Société de Géographie de Philadelphia qui, le premier, a remonté la rivière St-Augustin jusqu'à ses sources.

Bryant's Landing — Situé sur le lac Memphremagog, dans le canton de Bolton East, comté de Brome, à sept milles au sud de Magog. C'est un endroit fréquenté durant l'été.

Bryson — Situé sur la rive nord de la rivière Ottawa, dans le comté de Pontiac, à 50 milles à l'ouest de la ville d'Ottawa. La station de chemin de fer la plus rapprochée est Campbell's Bay, sur l'embranchement du Pacifique canadien.—A Bryson, la rivière Ottawa se trouve divisée par l'île du Calumet. Population : 600 habitants.

Buckingham — Situé sur la rivière du Lièvre, dans le comté d'Ottawa, à 18 milles de la capitale fédérale, et relié par le chemin de fer Pacifique canadien.—Buckingham est devenu un centre très florissant et une ville d'avenir. La population est de 3,800 âmes. On compte plusieurs établissements industriels : une pulperie, 2 scieries, 2 fabriques de bardeaux, une manufacture de portes et fenêtres, une fabrique de meubles, une beurrerie et fromagerie, etc. Il y a quatre églises et deux banques.—Dans le voisinage de la ville, on exploite des mines de phosphate et de mica. Ce sont les premiers colons de l'endroit qui étaient d'origine anglaise qui l'ont baptisé du nom de Buckingham, en l'honneur du duc de Buckingham, favori de Jacques 1er et de Charles 1er, rois d'Angleterre.

Buckland — Dans le canton de Bellechasse, à 18 milles du chemin de fer Québec-Central.—La paroisse fondée en 1857 est désignée sous le vocable de Notre-Dame-Auxiliatrice. Population : 1225 âmes.

Buies — canton, comtés de Pontiac, de Maskinongé et de Saint-Maurice.—Dénommé d'après Arthur Buies, homme de lettres canadien.

E. R.



TORONTO

IMPRESSIONS DE SEJOUR

Il y a bientôt dix-spt ans que pour la première fois je descendis du train à la gare "Union Station" de Toronto. "Union Station", la gare de l'Union, trois grandes lignes canadiennes se partageaient le droit d'abriter leurs trains sous ses halls. C'étaient la "Canadian Pacific Railway Co", "Grand Trunk Ry. Co, et la "Canadian Northern Ry Co". Toutes trois d'un rayonnement très étendu et d'une grande puissance financière.

Avant ce jour mémorable, Toronto représentait dans mon esprit un petit point noir placé sur un lac bleu d'une carte aux 1/20,000,000e.

Elle ne doit guère représenter davantage dans l'esprit du plus grand nombre de nos compatriotes. C'est un tort. Toronto est une ville puissante, la plus grande ville industrielle du Canada, la reine des régions les plus riches et fertiles du Grand Dominion, un centre d'énergie et de puissance commerciale qui rayonne sur tout le pays. Plus de 500,000 âmes l'animent d'une vie toujours plus active ; Niagara et sa formidable puissance électrique font battre ses métiers, rouler ss tramways, c'est elle qui fait briller ses rues et ses habitations à la nuit tombante. Cette force lui est apportée par deux réseaux de fils de cuivre, celui de la "Toronto Electric Co" et celui de la "Hydro Electric" d'origine plus récente, et l'eau de la rivière Niagara, qui se précipite en trombe dans les immenses turbines placées au fond des puits creusés en plein roc au-dessus des chutes, amène ainsi le fluide qui permet de tout faire, de tout entreprendre, de tout réussir, à l'industriel intelligent, capable de se servir des armes qu'un système banquaire ultra-libéral lui met dans la main, lorsqu'il peut prouver qu'il sait s'en servir. Tout ce que l'intelligence humaine peut y semer y germe et y pousse avec une rapidité vertigineuse. Déjà les gratte-ciel commencent à y rivaliser de hauteur ; des gares, d'immenses viaducs, de grandes avenues s'y construisent ; des magasins énormes, n'ayant pas moins de 6,000 employés, y vendent tout ce que les marchés européens,

américains, canadiens peuvent fournir aux désirs de leurs clients. L'activité de tous y est fébrile et chacun cherche à donner à son effort le plus grand rendement possible. La paresse y est presque inconnue et la misère n'y est pas admise, étant considérée comme indésirable. Le luxe y est grand, mais ce n'est point ce luxe doré inutile et frivole que nous trouvons en Europe, c'est le luxe pratique où toute dépense vise à rendre la vie plus confortable et plus facile. Aussi, n'y voyons-nous point d'architecture artistique dans les quartiers d'affaires, qui sont très laids. Mais si, quittant le trottoir des rues toutes droites bordées de maisons toutes droites, nous pénétrons dans des bureaux, nous y trouvons un téléphone qui fonctionne presqu'à la seconde, une manette nous permet d'appeler un boy de la Compagnie du télégraphe et nous évite les queues fastidieuses au guichet des postes ; à la porte de notre bureau se trouve une boîte aux lettres qui vous permet de jeter à toute heure, sans dérangement, une missive pressée.

Le soir, toute cette population de la ville d'affaires s'envole vers les résidences à l'Est, Nord-Est, Nord, Nord-Ouest et Ouest ; ce sont : Parkdale. Dear Park, Rosedale, Scarboro Beach, qui, en demi-cercle, allant du lac au lac, entourent le noyau central de leurs résidences gaies, luxueuses, gazonnées et fleuries. Des arbres partout, pas de murs, pas de séparation, les pelouses ininterrompues font de cette immense ville, d'une superficie plus grande que celle de Paris, un immense jardin. Et le soir, les jeunes gens et les jeunes filles nu-tête se promènent dans cet énorme parc, les enfants s'ébattent sans peur des mauvaises rencontres, les chiens, les chevaux, les oiseaux eux-mêmes trouvent un peu partout des petites cuvettes en fonte remplies d'eau, placées là pour leur permettre de boire une goutte fraîche. C'est l'égalité absolue avec les hommes qui ne peuvent guère, de par la loi, boire autre chose, tout au moins publiquement. Ces petites attentions d'une grande ville pour nos petits frères inférieurs prouvent le désir de bonté et d'aide à tous, c'est le fond du caractère dans tout le pays de l'Ouest à l'Est. Ils sont heureux et aiment voir le bonheur autour d'eux.

Au centre même de cet immense jardin nos amis ont construit leur université, leur parlement, leur hôpital. C'est un parc dans un parc.

La faculté des lettres est bâtie dans le style des vieilles abbayes normandes, c'est le seul monument de style. Autour d'elle, les autres facultés, sciences, physique, médecine, chirurgie proprement dite, chirurgie dentaire, bibliothèque, salle de réunion, forment autant de grands bâtiments aérés, sains, où travaillent environ 4,000 étudiants provenant de tous les coins du Canada. D'immenses terrains de jeux gazonnés offrent sur place des champs de récréation à toute cette jeunesse active où jeunes

gens et jeunes filles s'entremêlent dans une commune gaîté et une saine camaraderie.

Là, notre pays a trouvé des amitiés sincères dans le personnel enseignant, qui ne comprend pas moins de 350 professeurs. Des dévouements à toute épreuve, jamais récompensés par la France, ont donné leur temps pour inculquer à leurs étudiants l'amour de nos lettres, de nos arts, de notre pensée créatrice. A la tête de ces hommes de bonne volonté le professeur John Squair, fin lettré et doux philosophe, a passé 40 ans de son existence à nous faire aimer. Nul ne s'en est jamais rendu compte en France et aucun témoignage de notre reconnaissance n'est venu lui apporter le plus petit encouragement. C'est une injustice qui nous fait grand tort aux yeux de tous nos amis et que soulignent nos ennemis. La grande tristesse pour un Français qui connaît l'âme des deux pays est de constater l'ignorance presque absolue des masses canadiennes quand on parle de la France, et des Français lorsqu'on parle des Canadiens.

Toutes les connaissances communes sont superficielles, rien n'est approfondi. Cette ignorance des masses est un peu moins absolue depuis que le grand fléau de la guerre a réuni les deux peuples pour la lutte contre la brute allemande. On commence de part et d'autre à soupçonner qu'il y aurait énormément à gagner pour chacun à mieux connaître l'autre ; mais comment y arriver ?

Le premier terrain qui doit être étudié à fond pour atteindre ce but est le terrain commercial. Ce doit être le grand trait d'union entre les deux pays. Il faudrait un effort sérieux des Français pour faire connaître leurs produits, leurs inventions, leurs industries aux consommateurs canadiens qui ne peuvent se déranger et venir chez nous. Des missions industrielles et commerciales pratiques devraient être organisées. Missions soutenues par les industriels et le Gouvernement français. Le contract direct entre le producteur français et le consommateur canadien et *vice versa* devrait être établi par le moyen d'agences organisées et soutenues très largement avec des fonds de publicité nécessaires pour faire connaître au grand public les ressources que chaque pays met à la disposition de l'autre.

Un grand pas a déjà été fait vers ce but par notre ancien Consul Général à Montréal, M. Ponsot, soutenu par le Sénateur canadien Beaubien. Un train chargé des produits français doit rouler de l'Est à l'Ouest du grand Dominion. Cet effort sera-t-il suivi d'autres efforts semblables, je le souhaite de toute ma force et je ne négligerai rien pour amplifier ce mouvement dans la mesure de mes faibles moyens, me servant de mes nombreuses amitiés canadiennes. L'estime entre les deux pays est réelle, elle existe, mais tous nos efforts doivent tendre à en retirer des fruits tangibles et pratiques. L'effort individuel est utile, mais quel résultat n'en

retirerait-on pas s'il était soutenu intelligemment et d'une façon continue par notre Gouvernement ?

Nous devons sortir de notre Tour d'Ivoire et regarder autour de nous pour grouper les bonnes volontés qui s'offrent et que nous laissons passer sans les voir (1).

. PAUL BALBAUD
ancien Professeur à l'Université de Toronto.

(1) Extrait de **France-Canada.**

LE CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GEOGRAPHIE DE PARIS

Invitation aux membres de la Société de Géographie de Québec

Paris, le 21 mars 1921

Monsieur le Président :

Le Président et les Membres de la Commission Centrale de la SOCIETE DE GEOGRAPHIE vous prient de leur faire l'honneur d'assister aux fêtes du Centenaire de notre Association.

Ces fêtes et réceptions auront lieu à Paris du 4 au 7 juillet 1921.

Nous serions fiers que vous daigniez accepter personnellement notre invitation, mais au cas où cela vous serait impossible, nous vous demandons de vouloir bien désigner (en dehors du Secrétaire Général qui, lui aussi, est invité personnellement) un autre dignitaire de votre Société pour la représenter.

Nous vous serons d'autre part très reconnaissants de prévenir les Membres de votre Société qu'ils seront les bienvenus à ces fêtes et, le cas échéant, de vouloir bien nous aviser de leurs noms et adresses.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Pour le Prince BONAPARTE, de l'Institut, Président de la Société,
Le Secrétaire Général :
G. GRANDIDIER

NOTE DE LA REDACTION

P. S.—Les membres de notre Société qui ont l'intention de faire le voyage d'Europe et d'assister aux fêtes du centenaire voudront bien nous faire part de leurs desseins. Ceci nous mettrait en mesure de leur donner certaines indications utiles.



L'ALBANIE

(*Conférence du Dr Bourcart*)

"L'Albanie est peut-être moins connue que beaucoup de régions lointaines, la partie centrale et méridionale surtout. L'avance des troupes françaises dans la région des lacs a amené le Dr Bourcart pour la première fois dans ce pays si intéressant ; une mission du Service géographique lui permit de le parcourir pendant trois années. L'occupation française des confins militaires albanais qui a duré jusqu'au 21 juin 1920, lui a donné la possibilité d'étudier en détail la région du lac d'Okrida et de la plaine de Koritza, les chaînes des Alpes dinariques qui traversent en écharpe l'Albanie, depuis les Mirdites jusqu'à l'Epire, région tourmentée, plissée, découpée par les glaciers quaternaires, coupés de profondes gorges par les fleuves qui se rendent directement par un trajet est-ouest à la mer.

"C'est une région d'immenses forêts de hêtres et de sapins, jusqu'à 2,000 mètres de vieux arolles et de merveilleux pâturages alpins, richesses actuellement non exploitées. C'est dans cette région que sont cantonnées les populations guègues ou tosques, les plus intéressantes de l'Albanie.

"Les villages proprement dits n'existent guère que dans l'Albanie tosque du sud ; dans le nord, c'est un éparpillement de maisons sur toutes les surfaces habitables. Mais toutes, dans la montagne, sont des "kula" en forme de tours, avec quelques rares fenêtres au premier étage seulement. L'étable est au rez-de-chaussée, deux chambres séparées par une cloison incomplète à l'étage supérieur : la chambre de la famille et la chambre des hôtes.

"La vendetta sévit, malheureusement, dans ces régions montagneuses, depuis des siècles ; seule la "bessa" (foi jurée) de paix lorsque la Patrie est menacée, et la religion de l'hospitalité, où l'honneur de celui qui vous donne même un morceau de pain est engagé à ce que rien de fâcheux ne vous arrive jusqu'à ce que vous ayez gagné un autre asile, l'ar-

rêtent ; l'hospitalité est le devoir le plus sacré et l'hôte a à sa disposition toute la maison de celui qui le reçoit.

"Les costumes restent très variés, suivant les régions, mais le "kulaf" blanc est une coiffure générale. La fustanelle, pièce d'apparat ou de guerre, apparaît surtout dans le costume tosque.

"Il y a beaucoup moins de différence linguistique que l'on croit généralement entre les deux groupes de dialectes albanais.

"Le tosque et le guègue sont du reste inexistants ; il existe une multitude de dialectes locaux comme celui, célèbre, des Mirdites, par exemple, mais malgré cela le conférencier a pu se faire comprendre en tosque dans toute l'Albanie du nord. La langue d'Elbasau, intermédiaire entre les deux groupes, pourra devenir la langue de l'Albanie nouvelle.

"Le conférencier regrette de ne pouvoir donner aux membres de la Société, par les clichés qui vont être projetés, qu'une image bien fragmentaire de ce pays qui joint à la beauté des Alpes la transparence merveilleuse de l'atmosphère orientale. Plaines agricoles au sol très riche, étendues forestières considérables, bois précieux, gisements de fer, de chrome, de manganèse, de cuivre, que M. Bourcart a pu étudier au cours de son voyage, exploitation de bitume et d'asphalte de Selenitza, que la Société française concessionnaire a malheureusement abondonnée pour des raisons politiques, gisements probables de pétrole, lignites industriellement exploitables, réserve d'énergie considérable utilisable tout le long des grands fleuves albanais ; telles sont les principales ressources de l'Albanie, mais la plus considérable richesse qu'elle possède est le peuple qui l'habite, dernier représentant d'une des plus belles races de l'Europe : soldat merveilleux et agriculteur tenace dans son pays, il est à l'étranger, un ouvrier apprécié, laborieux, à l'esprit vif, un commerçant habile, souvent un homme d'Etat ou un Gouverneur en Turquie.

"L'Albanie, qui avait été constitué en 1913 par les grandes puissances, n'a plus trouvé grâce à leurs yeux depuis la guerre ; elle a failli être partagée complètement entre ses voisins, mais, par ses propres forces, grâce à l'esprit de sacrifice et de patriotisme qui anime les Albanais, l'Albanie a conquis son indépendance de fait et a obligé ses envahisseurs à évacuer tout son territoire.

"Mais au prix de quelles misères ! Et comme si les horreurs de guerre telle qu'elle est pratiquée aux Balkans, où tous les villages de la zone occupée sont livrés aux flammes ne suffisaient pas, une série de tremblements de terre vient d'éprouver gravement l'Albanie, détruisant Elbasan

et Tepelini, laissant sans domicile et sans ressources plus de 70,000 habitants.

"Pourtant l'Albanie ne s'est jamais posée en suppliante comme certaines nations orientales et elle ne compte que sur ses propres forces. Mais ne serait-il pas de l'intérêt de la France de s'intéresser à ce vaillant petit peuple et d'agir sur quelques-uns de ses voisins qui sont nos amis, pour qu'ils ne cherchent pas en Albanie des conquêtes sanglantes et éphémères, en suivant une politique contraire à leurs intérêts propres.

"L'Albanie a toute sa vie nationale liée à la France ; elle est toute conquise à notre influence, le rétablissement dans la partie de Skanderberg, défenseur de la Chrétienté et de la civilisation occidentale contre les Turcs dans sa glorieuse indépendance, est conforme à nos intérêts et à nos glorieuses traditions de protecteurs des petites nations en Orient."

Dr BOURCART

Membre de la Société de Géographie de Paris.



JEAN-BAPTISTE-LOUIS FRANQUELIN

UN HYDROGRAPHE DU ROI AU PAYS DE NOUVELLE-FRANCE

Grâce aux patientes recherches de M. Pierre-Georges Roy, qui vient de faire connaître au public le pionnier de l'hydrographie canadienne, en une belle étude lûe à la réunion de mai 1919 de la Société Royale du Canada, à Ottawa, nous pouvons aujourd'hui publier quelques notes curieuses sur la vie et les travaux de Jean-Baptiste-Louis Franquelin, le premier des hydrographes et des cartographes de la Nouvelle-France.

Né à St-Michel de Villebernin, près de Bourges, entre 1651 et 1653, Franquelin est venu s'établir en Canada vers l'année 1672.

Ce n'est qu'à partir de 1678 que son nom commença de paraître dans les documents officiels, comme hydrographe du roi. En 1683, il envoya au ministre de Seignelay son "Plan géométrique de la basse-ville de Québec", joignant à ce plan un "Mémoire pour l'augmentation de la basse-ville de Québec."

Nous lisons, dans une lettre du gouverneur de la Barre au même ministre, en date du 4 novembre 1683, après un exposé des relations établies entre lui-même et les autorités anglaises de Boston, les mots suivants : "Je vous fais faire une carte du pays qui vous donnera une parfaite connaissance de toutes choses et le moyen d'en entretenir Sa Majesté. Le garçon qui fait ces cartes est un nommé Franquelin aussi habile de la main qu'il y en aît en France, mais il est extrêmement pauvre et il aurait besoin d'un peu de secours de la part de Sa Majesté comme un ingénieur. Il travaille à une carte très juste du pays que je vous envoyerai l'année prochaine en son nom, pendant que je le ferai subsister par quelques petits secours".

En novembre 1686, le marquis de Denonville, successeur de M. de la Barre, se plut à rendre justice à l'humble cartographe, et il écrivit à M. de Seignelay : "Je croirais encore, Monseigneur, qu'il serait d'une utilité fort grande au service du Roi d'avoir ici un maître pour montrer les premiers principes de la navigation. Je crois que l'on trouverait ici de bons sujets. Il y a ici un homme très capable d'enseigner nommé Fran-

quelin, qui fait des cartes ici. Il sait bien de bonnes choses. Il serait très utile que vous eussiez la bonté de lui faire donner quelque subsistance. Il enseignerait à écrire, à dessiner, la navigation et l'arithmétique. Nos Canadiens ont assez de dispositions à être bons pilotes, en leur donnant le moyen d'apprendre".

A la suite de ces témoignages honorables, Franquelin se vit nommé hydrographes du roi à Québec aux maigres appointements de quatre cents livres par année. Son brevet dût être signé vers le printemps de 1687.

A plusieurs reprises, il se plaignit avec raison de l'insuffisance de son traitement, et dût même recourir par la suite à l'autorité du Conseil Souverain pour éviter les poursuites trop pressantes de ses nombreux créanciers. . . Le 21 juillet 1692, une ordonnance de ce Conseil lui donnait un délai de dix-huit mois pour satisfaire ses créanciers généralement quelconques.

Franquelin dût faire plusieurs voyages en France pour présenter au Roi ses divers travaux et relevés cartographiques. En 1693, sa femme, Elisabeth Aubert, veuve de Bertrand Chesné, partit à bord du vaisseau du roi "Le Corossol", avec quelques-uns de ses enfants, pour rejoindre son mari en France. Le vaisseau périt corps et biens et les Archives ne mentionnent pas que Franquelin soit de nouveau revenu au Canada.

Franquelin était plutôt un cartographe qu'un ingénieur, et celà explique pourquoi, en 1689, malgré l'ordre donné par le roi lui-même, MM. de Denonville et Bochart Champigny, tout en fournissant du secours à Franquelin, ne jugèrent pas à propos de le nommer ingénieur du roi. Et l'on apprend que le 1er mars 1693 Jacques Levasseur de Neré était nommé ingénieur du Roi dans la Nouvelle-France "pour remplacer M. Villeneuve". . .

Durant ses longs séjours en France, Franquelin avait dû être remplacé en 1700 par Louis Jolliet, comme hydrographe du roi, et plus tard par Jean Deshayes établi en Canada depuis 1685.

Il nous reste à donner la liste des cartes levées par Franquelin. Les ouvrages de MM. Harrisse, *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie de la Nouvelle-France* ; Marcel, *Cartographie de la Nouvelle-France,* et J.-Edmond Roy : *Rapport sur les Archives de France relatives à l'histoire du Canada,* nous ont beaucoup aidé pour retracer les vingt cartes connues de Franquelin :

1.—Carte du golfe et du fleuve St-Laurent avec le Canada jusqu'aux lacs, 1678. Franquelin (Harrisse, No 207 ; Roy, p. 286).

2.—Carte générale de la France septentrionale, contenant la découverte du pays des Ilinois faite par le sieur Jolliet, Joannes-Ludovicus Franquelin *pinxit.* "A Monseigneur Colbert, conseiller du Roy en son Conseil Royal, ministre et secrétaire d'Etat, commandeur et grand tré-

sorier de Sa Majesté, par son très humble, très obéissant et très fidelle serviteur Duchesneau, intendant de la Nouvelle-France (1681). 1 m. x 0 m. 78 (1). (Harrisse, No 214 ; Roy, p. 258).

3.—Carte contenant une partie du Canada et les terres qui s'estendent depuis 44 jusqu'à 61° de lattitude, et de longitude depuis 246 jusqu'à 297. Cette carte est une des quatre parties de la description générale du Canada et des terres qui s'estendent depuis 27 degrés jusqu'à 338 de long. A Québec en la Nouvelle-France, le 10 septembre 1681, par Jean-Louis Franquelin. 1 m. x 0 m. 68. (Harrisse, No 216 ; Roy, p. 256).

4.—Carte de la Nouvelle-France et des terres qui s'estendent depuis 44 jusqu'à 61 degrés de l'attitude. A Québec, par J(ean) L(ouis) F(rançois) F(ranquelin), 1681. 1 m. x 0 m. 68. (Harrisse, No 217 ; Roy, p. 256.)

5.—Partie de l'Amérique septentrio. depuis 27 jusques à 44 degréz de l'att. et depuis 269 degréz de longitude jusqu'à 300, prenant le premier méridien aux Iles Açores. A Québec en la Nouvelle-France, par Jean-Louis Franquelin, 1681. 1 m. x 0 m. 68. (Harrisse, No 218 ; Roy, p. 256.)

6.—Carte contenant une partye de l'Amérique septentrionale, depuis 27 jusqu'à 44 degréz de lat. A Québec, par Jean-Louis Franquelin, 1681. 1 m. x 0 m. 68. (Harrisse, No 215 ; Roy, p. 256.)

7.—Carte du fort St-Louis de Québec par Jean-Baptiste-Louis Franquelin 1683. (2) (Marcel, No 14 ; Harrisse, Nos 220 et 347 ; Roy, p. 276.)

8.—Plan géométrique de la basse-ville de Québec avec partie de la haute ville pour connaistre la disposition du lieu et faire voir l'augmentation qui s'en peut faire jusqu'à la basse marée, comme il se distingue aisément par ces aligmens tirez en petits points vides. Par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, 1683. 0. 35 x 0.35. (Marcel, No 13 ; Harrisse, Nos 221, 346 ; Roy, p. 276.)

9.—Carte de la Louisiane ou des voyages du Sr de La Salle et des pays qu'il a découverts depuis la Nouvelle-France jusqu'au Golfe Mexique, les années 1679, 80, 81 et 82, par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, l'an 1684.

L'original de cette carte conservé aux Archives de la Marine à Paris est maintenant perdu. Une copie fac-simile faite pour l'historien Francis

(1) L'Université Laval, de Québec, possède une très belle copie de cette carte.

(2) Ceci n'est pas une carte, mais une perspective cavalière très finement dessinée, avec luxe de cartouches ingénieux. La lettre est particulièrement soignée. Dans le coin supérieur gauche se trouve ajoutée par une main étrangère, la date 25 bre 1683. (Note de J. E. R.)

Parkman se trouve dans la bibliothèque de l'université Harvard, à Cambridge, Mass., E.-U. (3).

10.--Carte du grand fleuve St-Laurent, dressée et dessignée sur les mémoires et observations que le Sr Jolliet a très exactement faites en barque et en canot en 46 voyages, pendant plusieurs années, par Jean Baptiste Louis Franquelin, 1685. (Harrisse, No 229 ; Roy, p. 287.)

11.—Amérique septentrionale comparée, corrigée et augmentée sur les journaux, mémoires et observations les plus justes qui en ont été faites, en l'année 1685 et 1686, par plusieurs particuliers, par J. Baptiste-Louis Franquelin. G. du Roy. Dédiée à Monseigneur le marquis de Seignelay, par J.-Baptiste-Louis Franquelin, maistre d'idrographie pour le Roy à Québec. Carte coloriée aux armes de Seignelay, 1 m. 01 x 0 m. 93. (Roy, pp. 256 et 833.)

12.—Carte géralle du Voyage que Monsr De Meulles, Intendant de la Justice, Police et Finances de la Nouvelle-France a fait (en Acadie) par ordre du Roy, et commencé le 9 Nov. (1685) et fini le 6e juillet 1686. (Roy, p. 553.)

13.—Le lac Ontario avec les lieux circonvoisins et particulièrement les cinq nations iroquoises. L'année 1688. Coloriée. 0 m. 45 x 0 m. 31 (Harrisse, No 239, Roy, p. 269.)

14.—Carte de l'Amérique septentrionalle depuis le 25 jusqu'au 65e deg. de latt. et environ 140 et 235 deg. de longitude, contenant les pays de Canada ou Nouvelle-France, la Louisiane, la Floride, Virginie, Nelle Suède, Nelle York, Nelle Angleterre, Acadie, isle de Terreneuve, etc., le tout très fidellement dressé, conformément aux observations que l'auteur a faittes luy-même pendant plus de 16 années, par l'ordre des gouverneurs et intendant du pays. . . En l'année 1688, par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, hydrographe du Roy à Québec en Canada. Carte coloriée aux armes du Roi ; dans un cartouche au bas de la carte : "Québec comme il se voit du côté de l'est" (4) 1 m. 60 x 1 m. 05. (Roy, pp. 257 et 834.)

15.—Carte de la ville et des environs de Boston par Franquelin, 1693, vérifiée par le Sr de la Motte (Roy, pp. 296 et 830.)

16.—Carte de l'Amérique septentrionale, entre 27 et 64 degréz de lattitude et environ 250 et 340 de longitude, où est compris les pays de la Nouvelle-France, Nouvelle-Angleterre, Virginie, Caroline, Floride, et tous les environs du grand fleuve Mississipi, etc. Le tout très correctement et très exactement dressé sur ce qu'en a vu l'auteur et sur les justes et fidels mémoires et relations qu'il a eu soin de recueillir depuis plus de

---

(3) Une réduction de cette carte a été publiée au frontispice du volume LXIII de l'ouvrage de Reuben-Gold Thwaites, **The Jesuit Relations and allied Documents.**

(4) Ce cartouche a été reproduit dans la carte de la Nouvelle-France de M. P.-M.-A. Genest.

douze années de gens experts. Par Jean-Baptiste-Louis Franquelin. Dessignée et écrite par F. de la Crois." Légendes historiques sur les différents établissements européens (8d). 4 sections, ds 0 m. 87 x 0 m. 49. (Harrisse, No 223, Roy, p. 257.)

17.—Carte de l'Amérique septentrionalle, entre les 25 et 65 degréz de lattitude et depuis environ les 240 jusqu'aux 340 de long. Contenant les pays de la Nelle-France, la Louisiane, Floride, Virginie, Nelle Yorke, Nelle Angleterre, Acadie, etc. Le tout très exactement dressé conformément aux observations que l'auteur en a faites luy même sur les lieux, et suivant les mémoires et relations qu'il a eu soin de recueillir pendant près de 17 années, de tous les voyageurs qui ont parcouru ces contrées qu'il a confrontés les uns avec les autres par l'ordre des gouverneurs et intendants, avant d'en dresser cette carte pour présenter en Cour, par Jean-Baptiste-Louis Franquelin. "Québec, vue du Nord-Ouest" (10 x 2) et "Québec, comme il se voit du côté de l'est" (10 x 3). 4 sections de 0 m. 78 x 0 m. 50 chacune. (Harrisse, No 240 ; Roy, p. 258.)

18.—Partie de l'Amérique septentrionalle, où est compris la Nouvelle-France, Nouvelle-Angleterre, N-Albanie et la N. York, la Pensilvanie, Virginie, Caroline, Floride, et la Louisiane, le Golfe Mexique et les îles qui bordent à l'Orient, etc. Par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, géographe du Roy, 1699. "Vue de Québec" et repas indien (12-3) 2 m. 60 x 1 m. 72, en quatre sections de 0 m. 65 x 0 m. 43. (Harrisse, No 258 ; Roy, p. 258.)

19.—Carte du pays des Iroquois, par J(ean) B(aptiste) L(ouis) F(ranquelin), hydrographe du Roy, Coloriée, 0 m. 45 x 0 m. 32. (Harrisse, No 213 ; Roy, p. 269.)

20.—Carte généralle de la Nouvelle-France dans l'Amérique septentrionale où est encore compris la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-York, la Nouvelle-Albanie, la Pensilvanie, la Virginie et la Floride. A Monseigneur, Monseigneur le comte de Pontchartrain, ministre et secrétaire d'état, par son très humble, très obéissant et très fidèle serviteur, Franquelin, 1708. "Résultat, dit l'auteur, de vingt années d'applications et de soins à parcourir le pais qu'elle contient". Aux armes de Pontchartrain. 0 m. 53 x 0 m. 44. (Harrisse, No 248 ; Roy, p. 272.)

"F. X. C."



CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

Les archives canadiennes.—On a beaucoup parlé d'archives à la chambre des Communes et on en est venu à la conclusion que le temps était venu d'agrandir l'édifice actuel et de prêter plus que jamais d'attention à cette question.

Dans une harangue fort bien faite, l'ancien premier ministre, M. Borden, a dit ce qui s'est fait à cet égard aux Etats-Unis.

Les Etats-Unis ont apporté plus de soin et accompli plus que nous n'avons fait nous-mêmes jusqu'ici dans le domaine de l'histoire du Canada. Au point de vue historique, nos voisins considèrent les deux pays comme n'en faisant qu'un seul ; ils ont accompli de grandes choses. Le palais des archives de l'Etat du Wisconsin coûte à lui seul dix fois plus que notre hôtel des archives, et il n'est pour ainsi dire point d'Etat qui ne consacre un vaste édifice à la conservation des archives. Le Michigan a peut-être été le dernier des Etats à se pourvoir sous ce rapport. Là, M. Burton possédait une prodigieuse collection de documents historiques que l'on désignait sous le nom de Bibliothèque Burton. Au prix de plusieurs millions, l'état a fait l'acquisition de ces documents qui se rapportaient au Michigan et à une partie de territoire qui faisait autrefois partie du Canada. La collection appartient maintenant à l'état, bien qu'elle porte toujours le nom de collection Burton.

Aux Etats-Unis, indépendamment de l'aide accordée par l'état, des particuliers ont consacré des sommes très considérables aux choses de l'histoire de la république américaine. A Washington, l'Institut Carnegie possède une section historique dont le directeur reçoit un traitement annuel de $10,000. Sa fonction consiste à recueillir dans le monde entier les éléments qui combleront les lacunes de l'histoire américaine.

La bibliothèque Carter Brown, du Rhode-Island, a été fondée, il y a plusieurs années, par M. Carter, qui a laissé plusieurs millions dans le but de collectionner des livres et des brochures relatifs à l'Amérique du Nord avant 1800. Avec l'intérêt de cet argent, on s'est procuré une bibliothèque très précieuse concernant le Canada et Terre-Neuve. M. Borden croit

que, dans la cause actuellement pendante devant le conseil privé entre le Canada et Terre-Neuve au sujet du Labrador, on a trouvé nécessaire de chercher des renseignements qui ne se trouvent que dans cette bibliothèque et nulle part ailleurs en Canada. C'est là, et là seul, que sont conservés quelques-uns des livres les plus rares touchant l'histoire du Canada. On pourrait citer plusieurs autres exemples, mais contentons-nous d'ajouter que l'université de Californie possède environ les deux tiers des matériaux qui concernent la province de la Colombie-Anglaise.

Pour ces raisons, les universités américaines sont en mesure d'offrir, et offrent réellement, un bien meilleur cours d'histoire que nulle part ailleurs en Canada. Avec le temps, le progrès du pays s'en ressentira sérieusement, et ceux qui ont été chargés de l'administration de la chose publique doivent donner à cette question leur plus vive attention.

L'hon. M. Borden et plusieurs autres députés ont payé un tribut d'hommages à M. Doughty qui a fait et qui fait encore un travail d'une grande utilité pour le pays.

***

Au pôle nord.—L'explorateur Vilhjalmar Stefansson annonce qu'il va tenter une nouvelle expédition dans les régions arctiques d'ici deux ou trois ans. Bien que le pôle nord ait été découvert, dit-il, il reste encore de vastes solitudes à explorer de ce côté-là.

***

Centenaire de sir Richard-Francis Burton.—Né à Norfolk, en 1821, mort à Trieste en 1890, Sir Richard à consacré sa vie à la Géographie. Pendant 40 ans, cet infatigable officier voyageur visita les Indes, les Montagnes Bleues, le Sind, Médine, la Mecque, l'Ethiopie, et rechercha les sources du Nil en Afrique Centrale. Il parcourut aussi le Dahomey, l'Amérique du Nord, le Brésil, et mourut Consul Général à Trieste. Il a laissé une belle traduction des "Mille et une Nuits", contenant des notes de voyage et une mine précieuse de découvertes sur le "folk-lore" et l'anthropologie.

***

Terre de Baffin.—Le second de Peary, le Capitaine MacMillan, projette un nouveau voyage polaire, sous les auspices du Bowdoin College. Ce voyage durera de 4 à 5 ans et se fera sur une goëlette de 80 tonnes construite pour ce voyage. La Terre de Baffin attire surtout sont attention, de même que celle de Stefansson, en tant que le lieu d'élevage du caribou. Rasmussen et Freuchen les suivront de près. Un Anglais, le célèbre Shakleton prépare un autre voyage vers le Nord. Il vient de

noliser le "Phoca" à l'épreuve des pressions des glaces. Tous partiront au cours de l'été.

(Bulletin de Géographie d'Amsterdam)

* * *

Utilisation des marées en Angleterre.—Si le Département des Transports réussit dans ses vastes projets, cette utilisation des marées constituera non seulement une gigantesque expérience, mais aussi la plus puissante usine hydro-électrique du monde. Il s'agit de capter l'énergie des marées dans l'estuaire de la Severn, dont la hauteur atteint 10 mètres. L'objet est de fournir l'énergie électrique nécessaire pour quadrupler la capacité de transport du chemin de fer de la Great Western Co. (La Nature, III/21).

* * *

Le drapeau de Peary.—Le Capitaine danois Hansen a retrouvé à 400 milles du Pôle Nord le drapeau planté par l'amiral américain lors de son fameux voyage. Celà confirme la théorie de Nansen sur les banquises mouvantes poussées par un courant venu du Pôle. Ayant parcouru 650 kilomêtres, le drapeau de Peary a, depuis le 6 avril 1909, franchi une moyenne de 60 kilomêtres par an, en supposant qu'il aît suivi la ligne droite.

(Figaro, reproduit par la Géographie, fév. 1921).

* * *

Le pétrole Mexicain.—C'est la plus grande richesse du pays et, si les moyens de transport pouvaient s'améliorer, au lieu de 20 millions de tonnes d'hydrocarbure liquide annuellement fournis par le Méxique, le monde pourrait y puiser plus de deux fois la quantité dont elle se sert, soit plus de 100 millions de tonnes. Les Russes nomment "mazout" ce liquide noir dont la densité est d'environ 0.900 et que les Méxicains connaissent sous le nom de "chapopote". Riche en asphalte et pauvre en gazoline, le "chapopote", combiné avec de l'hydrogène pendant la distillation et sous pression, en présence d'un agent catalytique, s'améliore au point de donner 30 à 70 pour cent de matière pouvant remplacer la gazoline. C'est un excellent combustible et il donne plus de 50 sous-produits. Recherché dès 1880, le pétrole méxicain fut utilisé en grand vers l'année 1902. Cette industrie croît de façon considérable. Le meilleur pétrole se trouve particulièrement dans le sous-sol du golfe du Méxique. En 1912, dit le "Geological Survey", la surface des terrains pétrolifères du Panuco était de 2,100,000 hectares, alors qu'aux Etats-Unis elle était, en 1911, de 3,500,000 hectares seulement. Ce pétrole semble être le produit de la décomposition lente de la matière animale faisant partie

d'une faune sous-marine néocrétacique et éogénique. Les uns le disent produit végétal, les autres produit minéral.

Les puits ne donnent pas le pétrole pur : souvent l'eau salée s'y infiltre. La région pétrolifère méxicaine est sporadiquement perforée par plus de 1,000 puits dont 300 en production, 500 non xploités, et 200 inutiles, épuisés ou en perforation. Certains puits ont donné par jour cent mille barils (de 159 litres), d'autres rien. Les uns donnent depuis 10 ans, d'autres sont taris en six mois. Le coût du forage varie de 10 à 50,000 dollars. Le Méxique exporte environ 110 millions de barils, dont 70 sortent du port de Tampico, 10 de celui de l'île de Lobos et 30 du port si défectueux de Tuxman. Cette exportatión est dirigée à raison de 70 millions de barils aux Etats-Unis, 10 au Brésil, 10 au Méxique, 5 en Angleterre, et la France est seulement servie en seconde main ! Si l'harmonie peut devenir complète entre la production et le transport, le monde aura un combustible à prix raisonnable.

* * *

Les pêcheries au saumon.—On se rappelle que, d'après une décision du Conseil privé d'Angleterre, les pêcheries des eaux de marée et des rivière navigables qui se jettent directement à la mer sont aliénées au gouvernement fédéral. Pour agir conformément à cette décision, le département de la Marine et des Pêcheries a pris possession depuis le 1er mai des pêcheries ainsi aliénées et des avis officiels ont été envoyés aux gouvernements provinciaux.

* * *

Une expédition sur la plus haute montagne.—Une expédition conduite par le colonel Howard Bury, l'explorateur thibétain, et organisée par la Royal Geographical Society abordera, ce mois-ci, l'Himalaya et en tentera l'ascension.

On sait que le mont Everest, haut de 8,840 mètres, n'a jamais été foulé par le pied d'aucun être humain. Au reste, le Nepal comme le Thibet décourageaient toutes les hardiesses puisqu'ils interdisaient d'approcher la montagne. L'obstacle est maintenant levé. Il en reste. . . mais on peut passer.

Demain, sans doute, sera battu le record de l'ascension, lequel appartient au duc des Abruzzes qui parvint, en 1909, presque au sommet du Karakoroum, ce rocher effrayant qui mesure 7,654 mètres.

* * *

L'amiral Bayfield.—Nous publierons prochainement une étude de M. N. Le Vasseur, publiciste bien connu, sur le célèbre amiral Bayfield auquel nous devons les meilleures explorations hydrographiques du fleuve St-Laurent.

* * *

Ce que nous doit l'Europe.—On a posé cette question aux Communes : Combien les pays d'Europe doivent-ils au Canada ?

Et il a été répondu :

Nom du pays	Montant dû
Italie	$ 6.003,301.20
France	5,648,726.60
Belgique	6,291,225.64
Roumanie	20,571,227.23
Grèce	7,478,953.39

* * *

Lac Noir ou Black Lake.—On vise plus que jamais à donner à nos campagnes une toilette française.

C'est ainsi qu'on s'applique à restituer le nom de *Lac Noir* à une municipalité qui porte le nom de *Black Lake,* près de Thetford-Mines.

Le *Devoir* nous apprend que c'est un M. Duguay qui s'est mis à la tête du mouvement.

Nous avons déjà établi dans un article précédent que le *Lac Noir* est un village absolument français.

La Commission de Géographie de Québec s'est déjà occupée de ce nom et dans son projet de dictionnaire que l'on n'a pas réussi malheureusement encore à faire imprimer il était décrété que le mot *Lac Noir* remplacerait *Black Lake* à l'avenir.

La persistance à écrire *Black Lake* est beaucoup de notre faute. Ce sont les anciens cartographes de la province de Québec qui ont imprimé ce nom en anglais et l'on a aujourd'hui toutes les misères du monde à le déraciner.

La Commission de Géographie d'Ottawa, nonobstant certaines représentations, n'a pas encore jugé à propos de remplacer ce vocable anglais, ni même de le traduire.

Si l'on veut réussir, il ne faut pas abandonner la partie et commencer par obtenir l'assentiment du conseil municipal. C'est le procédé le plus simple quitte ensuite à s'adresser à la Commission de Géographie de Québec et à faire ratifier le nom par celle-ci.

* * *

Une marraine canadienne.—La ville de Montréal, suivant en cela l'exemple des grandes villes anglaises, a adopté à titre de marraine une des villes les plus dévastées par la guerre.

Cette adoption porte sur la ville d'Avion du Pas-de-Calais qu'on veut relever de ses ruines.

La ville d'Avion, département du Pas-de-Calais, est située à quinze kilomètres d'Arras, sur la ligne d'Arras à Lens. La ville, qui avait, avant la déclaration du conflit, une population de 12,000 âmes, se trouve aujourd'hui dans une situation lamentable de destruction et de dénuement. 7,000 habitants sont retournés en cette ville pour loger dans ses ruines, loger dans des baraques et des caves, jusqu'à dix personnes dans une seule chambre. Un comité de secours a été organisé immédiatement.

* * *

Distinction.—M. Gonzalve Desaulniers, C. R. et président de l'Alliance française de Montréal, a été créé par le gouvernement français Chevalier de la Légion d'honneur. Nos meilleures félicitations. M. Desaulniers qui est un des avocat les plus marquants de Montréal, est aussi l'un des anciens membres de la Société de Géographie de Québec.

* * *

Le commissaire du Canada à Londres.—Le gouvernement fédéral entretient à Londres un haut commissaire dont le personnel coûte $93,000 par an.

On a dit à la chambre des Communes que dans ce bureau pas un fonctionnaire n'entend la langue française. On comprend que cela présente bien des inconvénients, sans compter que c'est là une grave injustice à l'égard de la députation française et des hommes d'affaires qui veulent s'exprimer en français.

Le premier ministre, mis au courant de ce grief, a déclaré que cette lacune était déjà comblée depuis plus d'un an.

D'autres députés ont prétendu que les fonctionnaires du haut commissaire ne devaient pas tous être pris à Londres, mais se recruter parmi lse Canadiens.

* * *

A propos de recensement.—L'habitude de dénombrer officiellement la population est de date relativement récente.

La première des évaluations fut faite, en France, en 1700 (il y a deux cent vingt ans, par conséquent) et ce fut Vauban qui l'ordonna. La France comptait alors environ 19,669,000 habitants.

Mais le premier dénombrement régulier fut effectuée en 1800 et donna 27,445,000 habitants. Ce fut en 1817 que Fourier introduisit dans les recensements parisiens la fiche individuelle.

Celle-ci devait donner lieu à des réponses parfois gaies.

C'est ainsi qu'en 1901, en face de la question : "Votre profession ?", un jeune peintre écrivait : "Futur grand prix de Rome" ! !

Un autre, en face de : "Savez-vous lire et écrire ?", répondit : "Certainement, et je sais même compter jusqu'à cent sans me tromper" !

Un troisième, enfin, à la phrase : "Depuis combien de temps êtes-vous sans emploi ?", répliqua : "Auriez-vous, par hasard, une place à m'offrir ?"

* * *

Le Château de Ramezay.—La société des Antiquaires et des Numismates de Montréal a commémoré, récemment, l'entrée de la société dans le local du château de Ramezay, à Montréal, en mai 1895. La gaieté la plus franche a régné pendant tout le repas.

Le Dr Atherton a tout d'abord fait l'histoire du château de Ramezay. Bâti en 1733, par M. de Ramezay, le château a tout à tour été le château fort de Montréal, la salle de réception de la fine et spirituelle société du dix-huitième siècle. Il a passé de mains en mains. Les Américains s'en sont emparés. Il a été affecté comme cour de justice, puis comme annexe de l'université Laval et servait aux cours de médecine, comme école normale et fut finalement affecté comme musée de numismatique et d'archéologie.

* * *

A ceux qui veulent s'établir dans l'Ouest canadien.—On sait que le temps des concessions gratuites est passé dans l'Ouest. De fait on ne peut acheter de la terre dans l'Ouest pour moins de 12 à 30 piastres l'âcre.

Il y a aujourd'hui, disait il n'y a pas longtemps à la chambre de Commerce, le ministre de l'immigration, l'hon. M. Calder, des millions d'acres de terres en plein coeur des établissements de l'ouest canadien, mais aucun colon ne peut s'y établir, s'il n'a un capital moyen d'environ six ou sept mille dollars. Il est possible que les opinions diffèrent quant au montant, mais je puis dire que pour toute terre disponible pour la colonisation il faut qu'un individu possède au moins $5,000 avant de pouvoir élever ses bâtiments, acheter ses chevaux et commencer l'exploitation.

Il n'y a maintenant que trois grands propriétaires de terres dans l'Ouest—le C. P. R., le C. N. R. qui a 800,000 acres, et la compagnie de la baie d'Hudson. Les autres sont pratiquement tous disparus et nous avons à leur place une multitude de petits propriétaires—des spéculateurs, hommes vivant dans les villes et les villages de l'ouest et de l'est du Canada, beaucoup aux Etats-Unis et beaucoup en Angleterre, hommes répandus dans le monde entier qui possèdent une, deux ou trois sections ou fractions de section. Et c'est la terre dont il faut disposer. Ces grandes compagnies ayant disparu et ayant vendu leurs terres à des particuliers, il n'y a personne maintenant pour s'occuper de la colonisation et de la vente des terres.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Annales, 51, rue St-Georges, Paris.—Le numéro du 27 mars contient une belle gravure d'Edgar Maxence, **Le chant de Pâques**, le portrait du général Degoutte et une vue de l'entrée des troupes françaises à Dusseldorf.

A lire dans ce numéro une fort jolie pièce de Guy de Téramond intitulée **La petite Maud**.

Les Annales littéraires et politiques, 51, rue St-Georges, Paris.—Le numéro du 3 avril consacre une page au Canada Français. M. Gaillard de Champris, le distingué professeur de littérature à l'Université Laval, communique à cette revue ses impressions sur notre pays et analyse d'une façon fort émue une conférence faite sur la France, le pays de nos ancêtres, par l'un des nôtres.

Cette communication est suivie d'extraits d'articles sur notre pays par M. Maurice Barrès, Gabriel Hanotaux et René Doumic, tous membres de l'Académie Française.

Le routier inédit d'un compagnon de Bougainville: Louis-Antoine de Saint-Germain, écrivain de la **Boudeuse** (1765-1768), par Ch. de la Roncière. Cette étude est extraite de la **Géographie** de Paris, No 3, mars (1921).

C'est un journal donnant le récit du voyage de circumnavigation de Bougainville qui avait fondé en 1763 une colonie aux îles Malouines, pour y établir les colons expulsés de l'Acadie à la suite du traité de Paris.

Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan. Bulletin, tome XXXII. Il y a dans ce Bulletin des études qui méritent une mention spéciale:

1o De quelques préjugés historiques par M. F. Mireur.

2o L'exemption des impôts en faveur du clergé et de la noblesse sous l'ancien régime.

3o La particule nobiliaire.

4o Une biographie de Frédéric Mireur, président de la Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de Draguignan, et lui-même un distingué archéologue.

La Revue Moderne.—Le numéro d'avril de la **Revue Moderne** est fort attrayant. Il a d'abord, sur la page frontispice, une jolie reproduction d'un tableau maternel dans un cadre rose. Le sommaire continue à être intéressant et contient des articles bien substantiels de sa directrice, Madeleine. Les pages féminines traitent de divers sujets ayant le même but, qui est d'orienter et d'instruire la femme. On trouve en outre dans la Revue certaines critiques très judicieuses de nos oeuvres canadiennes. Bref, le succès bien mérité de la **Revue Moderne** s'affirme de plus en plus.

Robespierre terroriste, par Albert Mathiez.

Infatigable, M. Albert Mathiez défend contre ses détracteurs la mémoire de Robespierre. Nous l'avons vu successivement, à la Renaissance du Livre,

soutenir sa thèse dans **La Révolution et les Etrangers** et dans **Danton et la Paix.** Son oeuvre nouvelle est plus directe et, dans un sens, plus décisive. Dans un premier chapitre, dont pas une ligne ne s'appuie sur un irréfutable document, il se dresse contre la légende qui représente Robespierre comme un fournisseur exalté de la guillotine. Il nous le montre tenant tête aux extrémistes, sauvant des têtes, ne se résolvant aux suprêmes sévérités qu'en présence de la trahison caractérisée, pour sauver, du même coup, la Patrie et la République. Et son argumentation est si logique, appuyée sur une documentation si fournie qu'on approuve ses conclusions: "Robespierre a représenté dans la Terreur la mesure, l'indulgence, l'honnêteté." Nouveau chapitre, ensuite, de l'action sourde des étrangers à la solde de l'ennemi, il nous conte l'histoire parisienne d'un suppôt de Pitt, le banquier Boyd, secondé d'un comparse Ker, entourés d'agent zélés qu'ils sacrifièrent au bon moment pour sauver leur tête. Suit encore une pièce historique d'un intérêt capital, le Carnet de Robespierre, qui fut reproduit par héliogravure (Motteroz), mais dont certaines notes au crayon passaient inaperçues. L'édition critique de M. Mathiez figurant ici, commentée ligne par ligne, est du plus haut intérêt. Nouveau chapitre d'érudition critique, celle des Notes de Robespierre contre les Dantonistes, qui semble prouver, contre les allégations de l'édition de France, que Robespierre n'inspira point les rapports de Saint-Just, mais, au contraire, y apporta d'indispensables corrections. Viennent enfin de bien suggestives études sur la corruption de Danton, et sur les tractations de ce Durand, chef du service des fonds secrets du Ministère des Affaires étrangères, qui fit tenir à Danton plus de 100,000 écus pour suivre, aux Jacobins, les directives des ministres de Louis XVI, et une étude critique des deux versions du procès des hébertistes. M. Albert Mathiez achève ce livre si substantiel par une profession de foi robespierriste, conclusion d'une carrière déjà si riche de recherches patientes et de révélations utiles non seulement à tous ceux que passionnent les problèmes historiques, mais à tous ceux aussi qui ne dédaignent point d'étudier les révolutions actuelles au jour de la grande Révolution.

La Renaissance du Livre, 78, Boulevard Saint-Michel, Paris.

Conferencia.—Nous profitons de l'occasion pour annoncer que l'intelligente directrice de l'**Université des Annales**, Madame Yvonne Sarcey, a été créée officier de la Légion d'Honneur.

Cette revue est l'une de celles qu'on lit toujours avec plaisir et profit.

Le numéro de mars contient une conférence de M. Henry Bidou sur le Théâtre au XVIIIe siècle.

Aussi une conférence de M. Gaston Rageot sur Balzac et le roman au XIXe siècle.

"Journal de la Société des Américanistes de Paris."—Nouvelle série. tome XII.

Le volume débute par un excellent portrait de M. Henri Vignaud, président de la Société des Américanistes de Paris, dont on vient de célébrer le 90ème anniversaire.

Ce numéro contient, comme tous les autres, plusieurs travaux importants. Mentionnons spécialement **La tradition colombienne et la découverte de l'Amérique**, par M. Vignaud.

A signaler un discours de M. Henri Cordier sur **les origines de la Société des Américanistes** de Paris, dont on célèbre le 25ème anniversaire.

Puis une conférence sur les **Sacrifices humains** et **l'Anthropophagie rituelle chez les anciens Mexicains.**

A noter également une grande étude de M. Henri Froidevaux sur le bassin du fleuve Mackenzie emprunté aux notes de M. LeVasseur dans le Bulletin de la Société de Géographie de Québec.

Travaux publics.—Nous recevons de Caraccas, capitale du Vénézuéla, les rapports du ministre des Travaux publics de cet Etat.

Ces rapports forment deux immenses volumes publiés en langue espagnole, contenant nombre de documents, et nombre d'illustrations se rapportant à des travaux publics.

JEAN YOLE — **Limogé**, roman. 4e édition (1921). Chez Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Ecrit dans un style sobre et clair, ce roman héroïque représente un épisode dramatique de la Grande Guerre de 1914-1918. C'est l'histoire intime d'un officier supérieur de l'armée française qui, après un insuccès partiel, au cours d'une bataille, a été brusquement mis à sa retraite. De là le titre du livre: **Limogé**. Ame d'une grande noblesse, mais ayant gardé trop fièrement la tradition d'un autre âge, cet officier reste frappé d'une sourde disgrâce qui a sa répercussion dans les relations familiales. Un brillant officier de son ancien Etat-Major, plein d'ardeur comme son chef, mais plus au fait des progrès modernes, s'élève par sa valeur et sa science à mesure que son chef "descend". Fiancé à la fille de son général, ce jeune capitaine se voit en face d'une situation angoissante. Il est pris entre son "devoir" et son "amour" et, dans un rapport officiel, doit ouvertement blâmer le général, responsable de la déroute de sa division. Mais après des épisodes dramatiques et où passe un grand souffle d'héroïsme chrétien, les choses s'arrangent. Les nobles enfants, au milieu de tant de douleur, se marient dans la joie. Le malheureux général, dans un élan sublime, s'engage sous le voile de l'incognito comme simple troupier et va se faire tuer face à l'ennemi. Et il reste sur ce coin de terre sacré par la souffrance des êtres chers qui auront, trop tard, appris toute la noblesse de cette âme d'officier d'un autre âge.

Une autre oeuvre du même auteur: **Les démarqués**, fut couronnée par l'Académie Française.

F. X. C.

JEAN NESMY — **L'Arc-en-Ciel**, 2e édition (1921). Chez Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Ce livre, tout baigné de lumière et de tendresse, est, après les sombres jours de la Grande Guerre, et comme l'indique si bien son titre, un véritable "Arc-en-Ciel"... Rien ne saurait dépeindre l'exquise et profonde émotion qui se cache sous les mots très simples du livre. L'on dirait parfois que c'est écrit par un Anatole France qui aurait l'âme chrétienne. Certaines de ces courtes "nouvelles",—comme, par exemple, "Le Camail de Monsieur le Chanoine", le ravissant épisode intitulé "La prière en français", et nombre d'autres encore,—sont tout simplement des mosaïques précieuses où se mêlent harmonieusement la grâce, la tendresse, un brin d'émotion furtive très vite remplacée par une explosion de joie, et tout cela est dit dans un style ailé, fluide et si clair !

Les histoires tragiques de la guerre nous avaient dès longtemps déshabitués de ces fêtes du coeur et nous saluons aujourd'hui avec plaisir en l'auteur de ce livre un des plus délicieux artistes de la pensée française. Trois livres du même auteur eurent l'honneur d'être couronnés par l'Académie Française et l'Académie des Sciences morales et politiques.

F. X. C.

193

Vol. 15—No. 4 Juillet-Aout 1921

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIEGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1921



UN MONUMENT A JACQUES CARTIER

Le Secrétaire de la Société de Géographie de Québec, M. Eugène Rouillard, prend plaisir à communiquer aux lecteurs du "Bulletin" une lettre extrèmement intéressante pour tous ceux qui ont à coeur de faire aimer leur beau pays et de célèbrer dignement les grandes dates de son Histoire.

Le signataire, M. John M. Clarke, Directeur du Museum de l'Université de l'Etat de New-York, à Albany, est déjà favorablement connu au Canada pour son zèle et son dévouement à la cause canadienne. Ses ouvrages remarquables sur l'histoire de la Gaspésie, ses nombreux voyages et ses patientes recherches sur tout le littoral des Provinces Maritimes lui ont attiré la sympathie de nos compatriotes, et cette lettre donnée ci-dessous est une preuve tangible de l'intérêt qu'il continue de porter au Canada et aux Canadiens.

(Traduction de l'anglais)

The University of the State of New-York,
The State Museum—Office of the Director,
Albany, 3 mai, 1921.

A l'honorable C. C. Ballantyne,
Ministre de la Marine,
Ottawa, Ontario.

Mon cher Monsieur:—

Permettez moi de vous adresser aujourd'hui un mot au sujet d'un évènement qui me tient à coeur depuis nombre d'années. Ce que j'en dis n'est tout au plus qu'une respectueuse suggestion.

Sur toute la Côte des Provinces Maritimes, il n'y a pas, que je sache, un seul endroit où s'élève un monument à Jacques-Cartier, le découvreur. Son premier et plus important voyage reste encore à être commémoré. La

baie de Gaspé où il débarqua tout d'abord et où il prit au nom du Roi possession de la Nouvelle-France est seulement marquée d'une croix qui n'est même pas placée au bon endroit! En sorte qu'il n'est sur cette côte de Gaspé aucun signe qui rappelle le souvenir de cet évènement considérable dont l'avenir a marqué l'importance de plus en plus grande. Cet illustre découvreur envers qui le monde est en dette n'a pas reçu les honneurs qu'il méritait à de si justes titres. Mais l'idée de lui élever sur la rive ou sur l'un des promontoires de la Baie de Gaspé un glorieux monument me semble cependant impraticable, vû que ce point est trop éloigné des routes parcourues par les voyageurs.

Son point d'atterrissage sur la Côte de Gaspé, en remontant du sud vers la Baie, dût être le Cap Gaspé ou, plus particulièrement, le Cap Shiphead. Sur ce Cap Shiphead se trouve un phare très important, mais dont l'architecture est insignifiante. En gâgnant vers le nord-ouest, un peu plus haut dans le fleuve Saint-Laurent, se dresse le Cap des Rosiers, le récif le plus dangereux de ces parages, où est bâti le plus beau phare de toute la côte Atlantique du Canada. C'est dans la Baie du Cap des Rosiers que fut découvert, il y a quelques années, ce portrait en médaillon de Cartier aujourd'hui reconnu comme le plus ancien portrait qui existe de lui. J'en suis alors devenu possesseur et je le garde précieusement. Le Cap Shiphead et l'endroit où fut retrouvé ce médaillon sont à moins de dix milles de distance de l'emplacement où le hardi Malouin fit son premier débarquement.

C'est en partie pour ces raisons que je prends aujourd'hui la liberté de vous suggérer humblement que je crois opportun de transformer en monument à la mémoire de Cartier, soit en le changeant, soit en lui ajoutant certaines améliorations, le phare du Cap Shiphead ou celui du Cap des Rosiers. Le phare de Shiphead est plus en vue et serait d'un choix meilleur, puisqu'il se dresse majestueusement au-dessus de la mer, sur la rive nord de la Baie de Gaspé. Pour obtenir une telle transformation et faire de ce phare un monument historique, sans toutefois déranger en rien le but pour lequel il est construit, il serait nécessaire d'agrandir le phare et en faire un monument très imposant.

La Côte de Gaspé est toute pleine de souvenirs historiques se rapportant à l'histoire du Canada et bien peu de ces précieux souvenirs ont été dignement commémorés. L'intérêt que je leur porte vient de ma longue association avec tout ce qui concerne la Gaspésie et des efforts constants que j'ai faits pour retracer et faire connaître au public son histoire et son intérêt scientifique.

Je pourrais même ajouter, pour excuser ma démarche auprès de vous, que c'est moi qui ai fondé le "Parc Logan", à Percé, en Gaspésie, pour rap-

peler le souvenir de Sir William Logan. Je me suis aussi activement mêlé à l'établissement de la "Wild Fowl Reserves" sur cette côte de Gaspé. Enfin, je suis heureux de rappeler l'insigne honneur que m'a fait la Commission des Noms Géographiques de Québec en voulant bien donner mon nom à un des plus riches cantons du Comté de Gaspé. Je mentionne ces faits en vue seulement de justifier ma démarche auprès de vous.

Je me souscris respectueusement,

Votre tout dévoué,

(Signé) JOHN M. CLARKE.

En réponse à cette lettre, le Ministère de la Marine et des Pêcheries a répondu, en date du 7 avril suivant, que la question était référée à la Commission des Monuments Historiques et que toutes ces suggestions seraient prises en sérieuse considération.

Cette noble entreprise, suggérée treize ans à l'avance par un ami du Canada, fait honneur non seulement à Monsieur Clarke, mais à la grande République voisine dont il est l'un des dignes citoyens, et nous sommes heureux de dire que si les Américains lettrés s'occupent d'agrandir le champ de gloire du Canada, les Canadiens, Anglais et Français, se piqueront d'honneur et voudront à leur tour honorer avec tout l'éclat mérité le quatrième centenaire du débarquement en la terre de Nouvelle-France du grand découvreur Jacques-Cartier.





LA FINLANDE

A l'exception du nord, la République actuelle de Finlande garde avec la Russie son ancienne frontière, fixée en 1617 par le Traité de Stolbova et confirmée en 1809, lors de l'entrée de la Finlande dans l'Empire Russe, comme Etat autonome. Le 14 octobre 1920, elle a été modifiée par le Traité de Dorpat, qui détacha de la Russie en sa faveur le territoire de Petsamo, sur la côte arctique. La superficie de ce territoire est d'environ dix mille kilomêtres carrés et sa population de 1,700 Finnois. Cette annexion donne à la Finlande l'avantage d'avoir un port libre de glaces toute l'année et sur une mer mondiale.

Hors de ces frontières il éxiste aussi d'importants groupements finnois: les Caréliens de la Carélie orientale et les Finnois de l'Ingrie, dans le Gouvernement de Petrograd. La Carélie est autonome pour ses affaires intérieures et réunie à la Russie sur une base fédérative. Elle possède une Assemblée Nationale élue par le peuple et votant les impôts nécessaires aux besoins du territoire. La langue Carélienne est langue officielle du Gouvernement, de la législation et des écoles.

Les Finnois de l'Ingrie jouissent d'à peu près les mêmes privilèges quant à l'instruction publique, l'administration communale, la législation et la justice locales, la langue et les institutions représentatives pour le développement économique.

La surface de la République de Finlande est de 377,426 kilomètres carrés, dont 333,130 de terre et 44,286 d'eau. Son sol est formé de pierre dure, granit, gneiss, ardoise et "rapakivi", variété de pierre propre à la Finlande. Sur ce fond très ancien reposent d'énormes masses de sable et d'argile de la période glaciaire. Les "moraines" dominent à l'intérieur tandis que sur les côtes des couches continues d'argile recouvrent de vastes superficies.

Le climat de Finlande subit les influences de l'est, mais surtout de

l'ouest maritime. Malgré sa position géographique, son climat est cependant très modéré, grâce à l'influence de l'Atlantique et du Gulf-Stream, ainsi que de ses 1,150 kilomètres de côtes, baignées par la Baltique et ses golfes. Les vents dominants du sud-ouest apportent l'humidité et la chaleur. Les nombreux lacs servent de réservoirs aux masses d'eau provenant des pluies abondantes. Ces lacs, réunis par des fleuves et navigables, forment des réseaux serrés de voies de communication. Les marais et tourbières s'étendant sur un tiers du pays sont aussi alimentés par la pluie.

Quant à la végétation, la Finlande appartient à la zône conifère du nord. Ce n'est qu'une petite partie dans le sud qui rentre dans la région des chênes de l'Europe centrale.

La transition entre ces deux zônes est constituée par la région des bois à feuilles de la Finlande centrale. La végétation est généralement abondante. Les arbres sont hauts et droits. La pomme de terre pousse partout, de même que l'avoine et le seigle. Comme plantes textiles, le lin et le chanvre ont été de tout temps cultivés pour les besoins domestiques; le premier jusqu'au 63° environ, et le second jusqu'au 64° de latitude nord. Par suite de la stérilité du sol, la culture des céréales demande un travail intensif.

Le Finlandais est fort et de haute taille. Les études ethnographiques ont prouvé qu'environ 78% de la population a les yeux bleus ou gris, et 57% les cheveux blonds.

La population s'est ainsi accrue depuis trois siècles: 300,000 en 1571; 450,000 en 1650; 534,065 en 1750; 1,636,915 en 1850; 2,712,562 en 1900 et 3,346,853 en 1917. L'augmentation moyenne des dernières années a été de 30,000 habitants environ.

Au point de vue langue, la Finlande forme un bloc assez homogène. En effet, en 1917, le nombre de Finnois était de 2,961,853, soit 88½% du total de la population et celui des Suédois de 385,000, soit 11½%. La population suédoise est fondue en partie avec la finnoise, et les deux groupes se mêlent intimement.

Au point de vue religieux, la confession évangélique luthérienne prédomine. L'église catholique grecque ne compte que 50,000 fidèles environ.

La Finlande est essentiellement agricole et la majeure partie de sa population habite la campagne. En 1910, la répartition par professions était:

Agriculture et métiers rattachés . . . . 66.3 %
Industrie . . . . 12.2 %

Commerce et trafic	5.1 %
Services de l'Etat, écoles, professions libérales	2.6 %
Rentiers et retraités	2.4 %
Ouvriers	6.0 %
Professions diverses	3.3 %

D'après une statistique de 1910, il y avait alors 1,878,235 hectares de terres cultivées et 959,407 de prairies. Ces terres cultivées fûrent conquises par des siècles de travail ardu. Aujourd'hui, les forêts représentent environ 61.5%, les bois clairsemés et marais 30%, et les terres cultivées à peine 8.5% de la superficie totale. Il n'éxiste pas en Finlande de terrain à humus fertile, tout doit être arraché du sol presque stérile par le travail. La majeure partie des terres en cultures se trouve dans le sud, mais la production de l'extrême nord est quand même importante. Le seigle d'hiver pousse même sur les rives du Kaamasjoki, par 69°5' de latitude nord. L'orge voisine le 68°. L'orge, les raves et les pommes de terre sont cultivées même au bord du lac d'Inari...

Les forêts tiennent une place importante dans la vie économique du pays. Elles couvrent environ 20 millions d'hectares et se composent surtout de pins, de sapins et de bouleaux. Le pin finlandais est de grande valeur, car il est toujours à tronc droit. Les vastes forêts d'arbres à feuilles de la Finlande centrale livrent à l'industrie du bois de placage et à la distillerie sèche un produit de haute importance. Le réseau serré des voies navigables permet d'apporter facilement les troncs dans les centres industriels. Cette industrie des bois représentait en 1913 environ 72.5% du total de l'exportation. Avec une exploitation forestière plus perfectionnée, le rendement deviendrait infîniment supérieur. L'Etat possède plus d'un quart des forêts. En 1917, ces forêts domaniales représentaient une superficie de 12 millions d'hectares, marais compris.

L'industrie est aussi en grand progrès, et se centralise en quatre points: les villes de Helsinki (Helsingfors) et de Tampere (Tammerfors), la vallée du Kymijoki et la ville de Turku (Abo). Les villes intérieures, comme Varkaus et Kuopio, à proximité des chûtes d'eau, prennent un essor considérable. Les principales branches de l'industrie finlandaise sont: le papier, le bois, les métaux, les matières textiles et le cuir. L'industrie métallurgique semble avoir un avenir prospère, celle surtout du cuivre, dans la région d'Outokumpu. Les marais du nord possèdent de forts gisements de minerais de fer. La houille blanche fournit une force motrice de 3 millions de chevaux-vapeur par eau basse et 11 millions par hautes eaux.

Les plus grands rapides de Finlande sont le Pyhakoski et le Niskakoski sur le Oulunjoki, fleuve du nord, et Imatra, sur le Vuoksi,

fleuve de la Finlande méridionale. Le fracas des eaux roulées par le puissant rapide d'Imatra s'entend à plus de 6 kilomètres. Le Vuoksi déverse ses rapides dans le lac Laatokka (Ladoga). Jusqu'ici l'industrie n'a guère tiré profit de cette force.

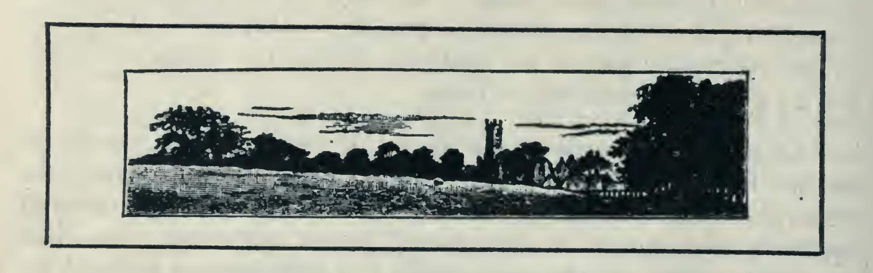
La première ligne de chemin de fer de Finlande a été ouverte en 1862. En 1919, la longueur des lignes était de 4,318 kilomètres. Le réseau des chemins de fer appartient presque tout à l'Etat qui construit des lignes de chemin de fer " du désert ", en vue de l'avenir. Les villes sont toutes reliées par ces voies rapides. Les routes sont ouvertes depuis des siècles, comprenant des routes vicinales et de grandes routes. La longueur totale des grandes routes est d'environ 31,000 kilomètres et celle des routes vicinales de 20,000. Les grandes routes sont comparables aux meilleures chaussées d'Europe.

Aucun pays ne possède autant de voies fluviales que la Finlande. Les fleuves petits ou grands du "pays aux mille lacs" ont de nombreux affluents. La longueur des voies fluviales intérieures est de 3,600 kilomètres; celle pour petits bateaux de 2,900 kilomètres et celle pour le flottage de 10,400 kilomètres. Il existe 24 canaux avec 70 écluses. Le plus long unit le système du lac Saimaa à la mer; il a 59.3 kilomètres de longueur, dont 36.1 établis artificiellement, et compte 28 écluses. Le cabotage est très actif, grâce aux bons ports protégés par de nombreuses îles. Les plus importants ports de mer de Finlande sont: Helsinki (Helsingfors), Turku (Abo), Viipuri (Viborg), Kotka, Hango (Hanko), Raumo, Pori (Bjorneborg), Vaasa et Oulu (Uleaborg).

Le réseau téléphonique a une longueur de 116,235 kilomètres, dont 108,000 au nord sont ainsi reliés au reste du pays, tels : Paanajarvi et Kuolajarvi, situés par 66° met 67° de latitude au nord. Le téléphone est d'un usage courant dans les campagnes, même chez les paysans.

L'instruction est très répandue en Finlande. Il éxiste des écoles jusque dans les villages les plus reculés. Il y avait, en 1910, 107,504 personnes possédant plus que l'instruction élémentaire; 1,224,554 sachant lire et écrire; 1,011,402 sachant lire seulement; 21,560 illettrés de 15 ans ou plus.

La Finlande possède deux Universités, dont celle très connue de Helsingfors. Une troisième sera prochainement ouverte aux étudiants avides d'instruction supérieure. Ce pays possède aussi une Ecole Technique supérieure, une Ecole des Hautes-Etudes Commerciales et une Ecole Navale.



L'AMIRAL HENRY-WOLSEY BAYFIELD

Esquisse biographique

Le 4 janvier 1909, la Société Littéraire et Historique de Québec, avait une séance dans sa salle du Collège Morrin, sous la présidenc du Dr G. W. Parmalee. A cette occasion, le capitaine J. G. Boulton, ingénieur hydrographique et officier de marine en retraite, donnait une conférence sur l'amiral Bayfield et ses travaux hydrographiques au Canada.

Le capitaine Boulton puisa abondamment, pour sa conférence dans le journal de bord de l'amiral Bayfield, qu'il cîta textuellement.

Pour le cadre qu'offre notre bulletin bimestriel, il faut résumer l'écrit tout en respectant scrupuleusement les données originales.

L'amiral Henry-Wolsey Bayfield naquit à Hull, dans le comté de Norfolk, en Angleterre le 21 janvier 1795. Il descendait d'une très ancienne famille, des Bayfields, de Bayfield Hall, originaire du village du même nom dans le même comté.

Le jeune Bayfield reçut une éducation ordinaire. En 1806, à l'âge seulement de onze ans, il entrait dans la marine royale comme volontaire surnuméraire à bord du vaisseau de Sa Majesté le *Pompée,* armé de 80 canons et portant le pavillon de Sir William Sidney Smith. Il prit part à un engagement avec un corsaire français, six heures après avoir quitté Portsmouth. Il fut ensuite transféré à bord du vaisseau de Sa Majesté le *Queen* portant 98 canons et le pavillon du célèbre amiral Callingwood.

De là il passa sur le *Duchess of Bedford,* vaisseau en location armé et commandé par le lieutenant F. B. Spilsbury. Il fut légèrement blessé lors d'un sérieux engagement dans le détroit de Gibraltar, au cours duquel son vaisseau mit en fuite deux felouques espagnoles qui portaient deux fois plus d'équipage que le *Duchess of Bedford.*

La conduite du jeune Bayfield, dans la circonstance, lui valut d'être promu volontaire de première classe et d'être appelé, le 29 septembre 1806, à servir à bord du vaisseau de Sa Majesté le *Beagle* plutôt connu sous le nom de *Golden Beagle,* à cause du grand nombre de prises qu'il avait faites. A bord du même vaisseau, sous le commandement du capitaine Francis Newcombe, il contribua à forcer l'ennemi à lâcher un navire anglais chargé d'agrès et de provisions de marine : ce navire était à la côte sur l'Atlantique du côté de l'Espagne.

Il fut successivement à la capture d'autres corsaires comme le *Hasard,* le *Vengeur* et le *Fortune.* Il prit part à l'engagement de Lord Cochrane dans les eaux du pays Basque, en avril 1809, et aux opérations du 11, du 12 et du 18 du même mois. A cette dernière date, le *Beagle,* avec d'autres vaisseaux, eut une rencontre avec *l'Ocean,* le *Regulus* et *l'Indienne,* vaisseaux français échoués à l'embouchure de la Charente. Les vaisseaux anglais se trouvèrent exposés à un feu violent de la batterie de l'île d'Aix. Le *Beagle* eut la hardiesse d'aller se poster en arrière et un peu à la gauche de *l'Ocean,* dans un endroit où il y avait à peine assez d'eau pour flotter, soutint la bataille cinq heures durant et revint de là infiniment plus maltraité que tous les autres vaisseaux.

Dans l'automne de 1809 Bayfield fut de l'expédition de Walcheren, et, en 1811, il joignit, comme aspirant de marine, le capitaine Newcombe qui commandait le vaisseau de Sa Majesté le *Wanderer* de 21 canons. C'est à bord de ce vaisseau qu'il fit du service en Espagne, au Portugal, dans les Antilles et dans l'Amérique du nord.

Le 3 mars 1815, il était promu lieutenant.

Durant l'été, alors que le vaisseau était en rade de Québec, il arriva que le capitaine Owen, de la marine royale, au cours d'explorations et de sondages dans le lac Ontario, eut besoin d'un assistant. En prenant connaissance des cahiers d'observation du lieutenant Bayfield, il en éprouva tellement de satisfaction qu'il lui donna de suite ordre de l'accompagner jusqu'à Kingston.

Ce fut bien contre son gré qu'il se soumit à l'ordre. Pour lui, jeune officier de marine, c'était une façon d'aller, pour ainsi dire, s'enterrer tout vivant, juste au moment où la paix venait d'être conclue.

A bord du *Beagle,* Bayfield avait pour camarade de chambrée deux jeunes officiers, qui, tous deux, avaient eu le bénéfice d'une éducation classique. Comme on le sait, Bayfield n'avait eu qu'une éducation élémentaire. Il leur emprunta des livres et se mit d'arrache-pied à les étudier et à se les assimiler. Il acquit de cette façon tout un gros bagage de connaissances scientifiques ; quand on veut, on peut. En ce temps-là,

l'instruction de marine était fort rudimentaire, Bayfield demeura avec le capitaine Owen jusqu'au moment où celui-ci retourna en Angleterre, en 1816.

Le 17 juin 1817, Bayfield était nommé inspecteur de marine. Il eut, entretemps, à faire l'exploration de toutes les côtes canadiennes des grands lacs. Tout ce qu'il est donné de savoir de ces explorations, c'est qu'elles se firent dans des conditions assez pauvres, sur deux chaloupes à six rames, il dut relever les rives du lac Erié et du lac Huron, avec un seul assistant, l'aspirant de marine P. E. Collins, de la marine royale.

En 1823, il commença le relevé du lac Supérieur à bord d'une goëlette, la *Recovery* que la Compagnie de la baie d'Hudson avait mise à sa disposition. C'était d'ailleurs la seule coque qu'il y eût alors sur le grand lac.

Le capitaine de la *Recovery* était un nommé Lamphère, dont les Canadiens-français du temps avaient fait l'Enfer, à cause de son caractère irascible. Les sauvages avaient surnommé Bayfield le grand chef et Collins le Petit chef.

Bayfield choisit Fort William comme son quartier général pour le lac Supérieur.

En hiver, le relevé des côtes, du lac, comme pour le lac Erié et le lac Huron, se faisait par la glace. Bayfield campait ça et là avec des voyageurs français.

Le 10 mai 1825, à Fort William, Bayfield rencontrait le capitaine John Franklin, plus tard Sir John Franklin, de la marine royale, accompagné d'une escouade de trente-trois hommes. Tous arrivaient d'Angleterre via New-York et Penetanguishene, et se rendaient à la côte arctique du Canada. La raison de ce voyage par terre était que les voyageurs voulaient prendre le chemin le plus court. La direction qu'ils suivaient offrait en effet, un raccourcis bien plus considérable que par le Comptoir d'York, à bord d'un des bateaux annuels de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Parmi les officiers du parti de John Franklin, se trouvait le lieutenant George Back, de la marine royale, que Bayfield rencontra de nouveau à Québec en 1833, cette fois avec le titre de commandant ; il se rendait alors à la rivière du Gros Poisson, en quête de nouvelles du capitaine John Ross, plus tard Sir John Ross, de la marine royale.

Vers la fin de l'année 1825, Bayfield après avoir terminé l'exploration des côtes canadiennes des grands lacs, repartit pour l'Angleterre.

L'Amirauté les chargea alors de préparer pour la gravure toutes ses cartes des lacs. Il dut assurément bien apprécier pareil changement de

scène et le repos qui s'en suivait après dix ans d'un travail incessant dans des parages où il n'avait rencontré que des sauvages et des *traiteurs*.

En novembre 1826, Bayfield avait été élevé au rang de commandant en récompense des services qu'il avait rendus jusque là du côté du Canada.

Dans l'automne de 1827, il était nommé surintendant des explorations hydrographiques du fleuve et du golfe Saint-Laurent, et établissait ses premiers quartiers d'hiver à Québec.

Bayfield a fait presque toutes ses observations de latitude d'après l'altitude méridienne et circumméridienne des étoiles, au moyen du sectant. Quant à la longitude il prit comme méridien secondaire la citadelle de Québec en déterminant sa longitude-ouest de Greenwich durant les mois d'hiver, principalement durant les occultations de la lune et les éclipses des satellites de Jupiter, et en réglant son chronomètre sur l'heure locale.

Il n'existait pas alors d'observatoire à Québec. La longitude de la citadelle de Québec fut établie, par Halifax, par des mesurages avec l'observatoire de Cambridge aux Etats-Unis.

Bayfield a donné la preuve de son merveilleux coup d'oeil comme observateur, dans l'orientation qu'il a imprimée à la boule chronométrique (time-ball) de la citadelle. La position de cette boule n'a jamais été modifiée. On la voit invariablement reproduite dans les cartes du port de Québec. C'est avec des chronomètres qu'il établit les différences de longitude entre la citadelle et d'autres points à l'est et à l'ouest de Québec. Un jour à bord de sa goëlette on compta treize de ces chronomètres.

Bayfield n'aurait jamais commis une erreur de plus de 500 pieds dans les positions astronomiques qu'il fixait. Il ne manquait jamais l'occasion, lui et ses aides, d'observer avec la théodolite les rapports astronomiques, les unes avec les autres, des stations placées sur les promontoires les plus saillants. Au point de vue pratique de la navigation, l'erreur possible qui vient d'être mentionnée, n'a pas la moindre importance. Tout étant affaire de relativité, elle ne se montre tout au plus qu'à une différence inappréciable, dans l'échelle.

Les observations au moyen du sextant pour les différences de longitude se faisaient d'ordinaire le jour ; celles des latitudes avaient lieu la nuit. Toutes deux, cependant, requéraient un ciel parfaitement pur, condition fort désirable, mais peu fréquente sur les côtes du Labrador, comme il le dit lui-même dans son journal.

Bayfield était constamment occupé tantôt à des sondages avec l'instrument Massey, tantôt au calcul de ses observations, tantôt à l'établissement de poste d'observation dans les ports de grande envergure, ou sur

les côtes de petites dimensions, et, ici et là, à la surveillance des gens qui faisaient des relevés de côtes, ou encore au coup d'épaule à donner à la besogne. Il lui fallait se livrer à de longues courses pour toutes ces opérations, et le *Gulnare,* ces voiliers, n'avait pas beaucoup de repos ; personne, du reste, n'en avait quand le vent était propice.

L'hiver se passait à compléter les dessins, les plans tracés à la grosse, à confectionner des cartes sur une échelle réduite d'après les projections Mercator, sur lesquelles la position astronomique des postes devait être indiquée par Bayfield lui-même, les détails des côtes et des sondages. On en exécutait des copies au propre pour les transmettre, le printemps venu, au chef du bureau hydrographique de l'Amirauté, qui en ordonnait la publication. Ajoutons à ces travaux la rédaction de portulans renfermant des renseignements qu'on ne pouvait inscrire sur les cartes, sans créer de la confusion. En sorte que les hivers se trouvaient bien occupés.

Dans la *Gazette de Québec* du 19 mai 1828, on lisait ce qui suit : "La *Gulnare,* goëlette de 146 tonneaux, construite comme bateau d'exploration pour le capitaine Bayfield, de la marine royale, a été lancée hier du chantier Taylor, c'est un beau bateau qui appartient à Monsieur Stevenson, marchand. Après la saison, il sera employé au commerce des Antilles."

En date du 20 octobre 1828, le même journal annonçait le retour des *Gulnare* d'un voyage d'exploration dans le Saint-Laurent. Bayfield avait exploré, le chenal du nord en aval de Québec, et s'était même rendu à l'île Antîcosti et à Gaspé. Le *Gulnare* devait être vendu aux enchères quelques jours après. Les commissaires-priseurs de l'occasion furent James Bell Forsyth et Francis Bell.

Au mois d'avril 1829, Bayfield arrivait à Fox Bay, pointe nord-est de l'île Anticosti. C'est alors qu'il put obtenir et consigner dans son journal des renseignements palpitants d'intérêt sur le sinistre du "Granicus", renseignements que lui fournirent des gens de l'équipage d'une goëlette venus des îles de la Madeleine et aussi d'un nommé Godin, gardien,à la solde du gouvernement anglais, d'un entrepôt de provision de bouche dans l'endroit.

J'ajourne le récit de cette catastrophe et de quelques autres du bas Saint-Laurent, du Cap Breton, et de l'île-au-Sable, pour en faire un chapitre à part qui sera publié plus tard, dans le bulletin.

Lors de ce voyage à Anticosti, les indigènes de l'île, mouches, cousins, brûlots, maringouins, firent l'accueil le plus empressé, mais aussi le plus déplorable à Bayfield et à ses gens, surtout lorsqu'ils se mirent à faire des explorations hydrographiques à la pointe-nord. Ils furent littéralement assaillis, et la plupart ne purent revenir à bord qu'avec des figures enflées, boursoufflées, à demi aveuglés.

Au mois de juillet 1829, Bayfield toujours à Anticosti, était à la baie Ellis, connu alors aussi sous le nom de baie Gamache, du nom du héros legendaire de l'île. Il raconta dans son journal que *l'Hîbernia,* brick marchand, avait fait naufrage à la pointe-ouest, que le capitaine succombant à la misère avait été inhumé sur l'île, qu'un autre navire, une barque, était allée s'échouer à environ vingt milles au sud-est et que la moitié de l'équipage avait péri. En ajoutant, dit-il, ces deux sinistres à celui du *Granicus*, cela suffit à la chronique funèbre de l'île pour cette année.

Vers le milieu d'août 1829, à son retour à la baie Gamache, Bayfield apprit qu'une goëlette de Gamache et une autre de Québec étaient venues pour opérer le sauvetage de la cargaison de *l'Hibernia,* mais que des gens d'une goëlette mouillée au large de la pointe-ouest de l'île avaient déjà pillé et brûlé le navire. C'étaient sans doute des écumeurs de même que ceux qu'un jour M. Henri-Menier fit déguerpir de Fox Bay, lorsqu'il devint propriétaire de l'île Anticosti.

Vers la fin du même mois, Bayfield poursuivit ses explorations dans les environs de la rivière Manicouagan. Subséquemment, il établit pendant quelques années son quartier général à la Rivière-du-Loup. Durant cette période, le capitaine, plus tard Sir Francis Beaufort succéda à Parry, le célèbre explorateur arctique comme chef du service hydrographique de l'Amirauté.

Durant la deuxième semaine de septembre, Bayfield, à bord du *Gulnare,* était dans la baie de Tadousac. Il ne manqua pas de rendre hommage aux avantages de ce havre et aussi de reconnaître l'importance d'une exploration du Saguenay. A Tadousac, il y avait déjà un excellent poste de traite en charge d'un nommé Moreau.

Au commencement de juin 1830, on revoit Bayfield à la besogne à l'Ile-aux-Lièvres et à Brandy Pots où les côtes sont tellement abruptes et le fleuve si profond, qu'à un quart de mille du rivage on n'atteignait pas le fond, même avec une sonde de cinquante brasses.

D'après une entrée dans son journal, en date du 18 août, Bayfield rencontrait au large le navire *London* avec son pavillon en berne et apprenait la mort de George IV, souverain d'Angleterre.

Le 12 septembre 1830, notre explorateur était en rade de Québec. Il s'en allait passer le reste de la saison à faire des travaux d'exploration entre le lac Saint-Pierre et Montréal. Le temps qu'il resta dans la rade, il ne permit à personne, excepté au seul commis des vivres de descendre à terre à Québec. Le fait est que chaque fois que les gens de son équipage obtenaient cette permission soit à Québec, soit ailleurs, ils en profitaient pour faire la noce ; ils s'enivraient, se prenaient de chicane, se battaient, commettaient foule de desordres et causaient beaucoup d'ennuis à Bayfield. Cependant, d'autre part, dans son journal, celui-ci n'hésite pas à

rendre hommage aux Canadiens qu'il reconnait comme de rudes travailleurs se tirant admirablement d'affaire sur mer et sur terre.

Bayfield dirigea les explorations du chenal de Berthier, durant la saison d'hiver, en 1827-28 et en 1828-29. Ces explorations dans cette partie du Saint-Laurent étaient plus faciles en hiver qu'en été. Voilà ce qu'il dit dans une entrée de son journal, vers la mi-octobre 1830, à propos de l'exploration de la rivière Richelieu : "Cette exploration, écrit-il, ne pouvait se faire que par la glace, attendu que la rivière est trop étroite pour, en toute autre saison, en déterminer la triangulation exacte".

Fin d'octobre 1830, on retrouve Bayfield et son état-major à leurs quartiers d'hiver à Québec. Ils assistent même à un lever donné par Lord Aylmer, gouverneur du Canada.

Le 16 novembre 1830, soixante navires marchands, qu'un vent furieux et des tempêtes avaient retenus jusque-là dans le port de Québec, mettaient à la voile, c'était alors bien tard dans la saison, car les hivers arrivaient plus à bonne heure et étaient plus rigoureux, en général, qu'aujourd'hui (1917). Bayfield décrit avec enthousiasme l'effet produit par ces soixante navires en doublant la pointe Saint-Joseph de Lévis.

Bayfield était un travailleur infatigable et un amoureux de sa profession, c'est pourquoi nous le voyons là en compagnie du Dr Kelly, le 19 janvier 1831, occupé à fixer le degré de longitude de la citadelle de Québec. En pleine soirée lui et le Dr Kelly sont accroupis dans la neige par un froid très vif, le thermomètre à zéro Fahrenheit, jusqu'à l'heure de minuit. Ils essayèrent d'obtenir une occultation d'Aldebaran, étoile de première grandeur dans la constellation du Taureau. Ils furent désappointés, car l'étoile passa juste au ras de la lune.

La dernière moitié de l'hiver de 1831 fut très rigoureuse. Il se fit un pont de glace devant Québec. Le lieutenant Collins et Monsieur Brown en profitèrent pour faire des mesurages. D'autre part, deux régiments anglais de la garnison y furent passés en revue et l'artillerie y fit des exercices de tir.

Au printemps de 1831, le *Gulnare,* en descendant le fleuve pour un voyage d'exploration, alla s'échouer près du Pilier de pierre (Stone Pillar) au nord-est de l'Ile-aux-Oies. Aussitôt après dîner, après avoir laissé le quartier-maître Parry avec recommandation de bien observer le Rocher du Sud (South Rock), Bayfield de concert avec le premier officier Mans-Hall, se mit en frais de renflouer le navire.

Dans son journal du 7 mai, tout est raconté : la cause de l'échouement, les précautions prises pour éviter les avaries, et les moyens mis en action pour remettre à flot le *Gulnare,* qui était perché à pic et à sec sur trois pointes de roc. On dût mettre en sûreté à terre chronomètres, argent, journaux, papiers, etc. La marée était au jusant. Il fallait pa-

tiemment attendre la haute marée. A 7 heures du soir, le *Gulnare* était encore à sec de proue en poupe, ce qui avait permis de faire l'inspection de la coque. A 3 heures du matin, le *Gulnare* était remis à flot, sans la moindre avarie. Plusieurs navires avaient paru, mais avaient passé outre sans faire la moindre offre de service.

Au mois de juin suivant, Collins et Bowen eurent des ennuis avec leurs équipages respectifs quatre hommes désertèrent Bowen ; il en rattrappa deux ; les deux autres parvinrent à rester au large. Il fit émettre à Québec des mandats d'arrestation contre eux. Le 1 juin, le lieutenant Collins rapportait à Bayfield qu'il avait eû maille à partie avec les gens de son équipage : l'un d'eux était parti.

Ce printemps, les meilleurs marins s'étaient engagés avec la Compagnie de la Baie d'Hudson et celle des Postes du Roi, deux compagnies rivales, elles engageaient les hommes à très hauts prix. En dehors d'elles, au point de vue équipages, il fallait bien se contenter de ce que l'on pouvait trouver. C'est ainsi que le 11 juin, le lieutenant Collins revenait de la Rivière-du-Loup avec trois hommes qui n'avaient jamais manié un aviron de leur vie. "Nous le leur montrerons", dit simplement Bayfield.

Le 7 juillet, Bayfield est au large de Matane à opérer des sondages sur diverses lignes, au moyen du loch et du compas : Il fait un temps affreux : pluie, vent et froid à grelotter. Le navire furieusement ballotté tangue et roule.

Fin de juillet 1831, Bayfield est à diriger des sondages aux îles Caouïs, sur la rive nord du golfe.

Le 12 septembre, Bayfield opère le sauvetage du capitaine Marnock et de l'équipage du navire *Jasse,* de Belfast, qui avait fait naufrage à l'île Ricquette. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il débarqua tout ce monde-là à la Rivière-du-Loup.

Vers la mi-septembre, il remonta à Québec pour reprendre ses explorations du Saint-Laurent au dessous de Montréal. L'équipage n'eût pas le loisir de mettre pied à terre à Québec, et pour juste cause.

Le *Gulnare* se fit remorquer en haut du fleuve par le *John Notson,* commandé par Walter Douglass qui, l'année d'avant, était le premier officier du *Gulnare.*

Lorsqu'il revint à Québec, le 19 octobre, Bayfield fit rapport qu'il avait trouvé quatorze pieds d'eau dans sa traversée du lac Saint-Pierre.

Durant l'été de 1832, épidemie du choléra à Québec. En date du 4 mai de cette année là, le journal de l'explorateur contient la note suivante : "Jeûne solennel ordonné aujourd'hui à cause de l'épidémie du choléra". Et plus loin : "Gros incendie près du Cap Diamant ; seize maisons rasées."

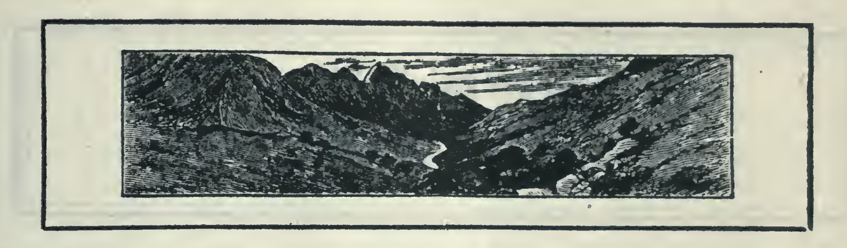
A l'île Anticosti où il était descendu au mois d'août, Bayfield est forcé d'admettre que, à cette saison-là même, le climat est loin d'être chaud. Il faisait une tempête de vent ; la pluie tombait à torrents ; tout était mouillé. Le *Gulnare* était tellement ballotté que personne à bord ne savait quelle position prendre et, pardessus le marché, tout le monde grelottait.

Fin d'août, à la baie de Kegashka, au Labrador, le *Gulnare* est à l'ancre. Le vent hurle, la mer mugit. Et, quand survient une accalmie relative, c'est le fléau des maringouins et des brulôts qui succède aux éléments déchainés. Ils arrivent, dit Bayfield en bataillons si serrés, que l'on peut à peine ouvrir la bouche sans en avaler. Les souffrances que ces moustiques nous infligent, défient toute comparaison. Les hommes occupés à faire du badigeonnage ou à travailler dans la mâture, ont beau se barbouiller d'huile et de peinture, rien n'y fait.

N. LeVASSEUR

(A SUIVRE)







LE PREMIER MISSIONNAIRE DANS LE WISCONSIN

(LE REV. PERE MENARD S. J.)

Voici en résumé une traduction d'un beau travail paru, sous la signature de Louise P. Kellogg, dans le Vol. IV, No 4, de "The Wisconsin Magazine of History (Juin 1921)". Ce point de l'Histoire des Etats-Unis intéresse les Canadiens tout autant que les Américains, puisqu'il jette une vive lumière sur les premières missions entreprises hors de la Nouvelle-France, par ces pacifiques héros venus de l'Ancienne France en Canada, les Pères Jésuites.

(F.-X. C.)

Lorsqu'en 1635 Jean Nicolet, agent de Champlain, fondateur de la Nouvelle France et découvreur des Grands Lacs, eût atteint la source du fleuve Saint-Laurent, au pied de "Green Bay", son voyage marquait alors le terme d'une grande période d'exploration. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'un autre blanc mit le pied sur ce territoire. Durant ces vingt ans, le Wisconsin avait subi bien des transformations. Chassés par les guerres entre tribus, les Indiens Winnebago étaient, en 1652, remplacés par des familles de fugitifs Algonquins et Iroquois qui avaient dû fuir la haine vengeresse des Iroquois de l'Etat de New-York, tous armés par les Hollandais d'engins de guerre et d'armes à feu.

Parmi ces réfugiés du Wisconsin, les Hurons ontariens et les Outaouais étaient bien connus des Français. Les Iroquois les massacrèrent en partie en 1650 et emmenèrent en captivité les rares survivants. quelques uns seulement se sauvèrent vers l'Ouest et s'établirent sur les rives des Grands Lacs. Traqués dans ce dernier refuge, les Hurons repoussèrent les Iroquois affaiblis par le manque de nourriture. Mais la crainte d'une autre attaque les obligea à fuir dans les forêts du Wisconsin, où ils bâtirent un village à la source de la Rivière Noire. Les Outaouais de leur côté s'établirent au Lac Court Oreilles. La paix sem-

blait enfin rétablie et les Outaouais se risquèrent à venir jusqu'à Montréal pour vendre leurs pelleteries et pour en rapporter des marchandises françaises. De ces nombreuses expéditions, la Rivière Ottawa tira son nom actuel ,car c'était en partie la route suivie par les Outaouais pour venir à Montréal. A partir de 1660, toute la région au nord des Grands Lacs devint connue sous le nom de "pays d'Ottawa".

Les Jésuites avaient déjà visité les Hurons et les Outaouais dans leurs anciennes réserves de l'ouest de l'Ontario et avaient tenté de leur faire abandonner les croyances barbares pour se laisser baptiser dans la foi chrétienne. Ainsi, ce fut assez facile pour les Missionnaires d'obtenir de ces anciens amis la faveur d'envoyer dans leurs villages des "Robes noires" qui porteraient la bonne parole et la lumière de l'Evangile.

En 1656 deux Missionnaires s'embarquèrent à bord des canots qui retournaient chargés de butin dans le nord du Wisconsin. Durant une attaque des Iroquois, l'un d'eux fut tué, et l'autre fut abandonné par les sauvages qui fuyaient vers la Rivière Ottawa.

Ce n'est que quatre ans plus tard que les Hurons consentirent à reprendre avec eux un Missionnaire. Le choix du Supérieur des Jésuites était tombé sur le Rev. Père Ménard, âgé de cinquante-cinq ans, de faible constitution et fatigué par une longue suite d'années dépensées dans les bois des régions de l'Ouest.

Après vingt ans d'apostolat, il connaissait parfaitement cinq ou six dialectes sauvages et était familier avec les habitudes des grands enfants des forêts. Ce dernier départ marquait pour lui sa sentence de mort. Au moment de partir, il écrivait à un de ses amis : "Dans quelques mois vous pourrez me compter au nombre des morts, car le genre de vie des sauvages, mon âge avancé et ma faible constitution me tueront bientôt. Malgré cela, l'appel de Dieu est tellement pressant que si je n'y répondais pas je serais perdu d'honneur et j'en aurais d'éternels regrets."

Avant d'arriver à Montréal, il rencontra l'Evêque de Québec qui lui dit : "Mon Père, tout semble devoir vous retenir ici ; mais Dieu qui connait mieux que nous ce qu'il faut faire réclame vos services."

Malgré leur promesse de le bien traiter, les Sauvages manquèrent bientôt à leur parole. Durant le trajet sur la Rivière Ottawa, ils le forcèrent à porter de lourdes charges, lorsqu'ils faisaient un "portage", et ils l'insultèrent brutalement. Par suite de ces mauvais traitements, il se blessa gravement à un pied. Il mourait de faim et ne recevait qu'une petite part des mêts affreux préparés par les sauvages. On le sépara de ses compagnons français qui seuls eûssent pû le secourir. Sur les bords du Lac Supérieur un terrible accident détruisit le canot qui le portait avec trois sauvages. Personne ne vint à leur secours et ils souffrirent de la faim durant plus de six jours, n'ayant à manger que des ossements broyés

et des plantes. Finalement, des voyageurs les prirent en pitié et les conduisirent aux bords de la Baie Keweenaw. Ils y arrivèrent le 15 octobre, et le Père Ménard donna à ce lieu le nom de Baie Ste-Thérèse, en l'honneur de la fête du jour.

Malgré les ordres qu'il avait d'établir sa mission dans le village outaouais du Lac Court Oreilles, le P. Ménard, par suite de la migration des Outaouais vers la Baie Chequamegon, dut abandonner ce projet. Il dut hiverner à la Baie Keweenaw, avec un petit groupe de sauvages dont le chef s'appelait "Le Brochet". Ce chef était vicieux, cruel, et possédait quatre ou cinq épouses. Lorsque le bon Père voulut lui reprocher sa polygamie, Le Brochet le jeta hors de son wigwam, le força à se réfugier en plein hiver dans une mauvaise hutte exposée à tous les vents. Heureusement, l'hiver ne fut pas trop dur, cette année-là, et le Lac Supérieur ne se congela qu'au mois de février. Le vin de messe avait pû se conserver liquide du mois de novembre au mois de mars.

C'est alors que les Français établis à Chequamegon vinrent visiter le Père Ménard à Keweenaw, d'où ils le conduisirent dans leurs canots à travers le Lac Supérieur, durant un voyage de cinq jours.

A Chequamegon, le Père Ménard se trouva au milieu d'un grand nombre de sauvages venus de l'intérieur du Wisconsin. Le jour de l'Ascension (23 mai 1661), un Huron vint l'avertir que son peuple mourait de faim dans les villages de la Rivière Noire. Le Père décida d'aller baptiser les mourants et consoler les pauvres malheureux. Le Père leur transmit par trois Français qui partaient dans cette direction une demande officielle de pouvoir se rendre chez eux. Les ambassadeurs furent longtemps avant d'arriver, ayant dû passer en canot de Chequamegon au Lac Court Oreilles en venant de la Rivière Blanche au Lac Long, et de là faire un long portage jusqu'au Namekagon, d'où ils atteignirent enfin le Lac Grind-stone et le Lac Court Oreilles. Et pour rejoindre de là les Hurons établis dans leur village ils dûrent passer de la Rivière Chippewa dans celle du Sault ou dans la Rivière Jaune. En arrivant au village des Hurons, les ambassadeurs jugèrent inutile de transmettre le message du Père Ménard. Car quels services aurait pû rendre à ces mourants et à ces affamés un vieillard épuisé de fatigues ?

Lorsque ces trois Français furent revenus après trois semaines de rude voyage, le Père Ménard, ne voulant pas écouter leur prière de ne pas se rendre chez les Hurons, persista quand même dans son désir de les secourir et de leur porter la parole de l'Evangile. "Dieu m'y appelle, et dussé-je en mourir, je veux y aller" disait-il.

Enfin, le 13 juillet, il partit avec une petite provision de viande fumée et d'esturgeon séché. L'un des coureurs des bois le suivit. Des Hurons venus pour trafiquer s'offrirent de les guider. La petite carava-

ne se mit en route par voie de terre vers le Lac Court Oreilles. Ils suivirent probablement le chemin qui longe la "Bad River" jusqu'à l'endroit où est bâti Mellen. Ils atteignirent ensuite Glidden.

Et de Glidden ils longèrent la Rivière Chippewa jusqu'à un point qui marque aujourd'hui la Réserve actuelle. De là ils atteignirent le lac Court Oreilles.

Mais les guides Hurons, fatigués de la lenteur du vieillard et à court de provisions, le désertèrent, sous prétexte de lui envoyer d'autres guides. L'ont-ils trompé ou bien les autres ne s'offrirent-ils pas comme volontaires ? Chose certaine, c'est qu'aucun guide ne se présenta au rendez-vous. La "Robe Noire" et son compagnon, après deux semaines d'attente, se virent à bout de provisions. Ils trouvèrent heureusement un vieux canot caché dans les branches, près du lac. Ils s'y risquèrent sur les eaux tumultueuses de la décharge du lac. En entrant dans la Rivière Chippewa, le courant devint de plus en plus rapide. Le compagnon du Père Ménard était habile à manier l'aviron et sut diriger le frêle canot vers les eaux plus calmes de la rivière, d'où tous deux devaient monter à pied jusqu'au village Huron. Ayant reconnu ce cours d'eau comme étant un tributaire de la Chippewa, le compagnon du Père Ménard changea la direction de son canot. Ils venaient probablement de passer sur la Rivière appelée "Jump River" ou la Rivière du Sault, à moins que ce ne soit la Rivière Jaune du Comté de Taylor. Ces rivières sont très accidentées et coupées de rapides dangereux. Le canot faillit être emporté à la dérive. Pour alléger le canot durant les descentes à travers les rapides, le Père Ménard dut souvent mettre pied à terre et suivre à pied, en longeant le bord. Finalement, après une passe dangereuse, le canotier attendit comme d'habitude l'arrivée du Père Ménard qui s'en venait à pied. Après une longue attente, le Français alarmé du retard prolongé lança en l'air une fusée, afin d'avertir le Père de sa présence. Rendu fou de terreur par la menace d'être seul dans cette forêt impénétrable, il partit en quête de secours. Le village Huron devait être tout près. Il tenta de s'y diriger, mais se perdit bientôt. Il n'y arriva que deux jours plus tard. Ne pouvant se faire comprendre que par signes, il exposa aux sauvages la triste situation où se trouvait le vieux missionnaire, et les incita à se mettre à sa recherche. Un seul Huron s'offrit, mais revint bientôt en disant que le village allait être attaqué. L'épouvante de cette menace les décida à n'entreprendre aucune recherche.

Bien des jours passèrent sans qu'on eût aucune nouvelle du Père Ménard. Le Français alla annoncer à Chequamegon la mort du Missionnaire. Un fils de "Le Brochet", le chef Huron, en avertit les Pères de Québec. Longtemps l'on soupçonna que le Père Ménard avait été assassiné par des sauvages.

En toute probabilité, il avait dû mourir d'épuisement, au milieu des épais fourrés où la lumière avait peine à pénétrer. En cherchant son chemin, il avait dû se perdre, et n'avait pas vû le signal de son compagnon. Il était d'avance épuisé de fatigue et n'avait pour toute nourriture qu'un petit morceau de viande séchée.

Il est à espérer que sa mort ne fut pas trop cruelle, et qu'en mourant il entrevit la couronne de martyr qu'il avait si longtemps désirée, avant de venir dans l'Ouest.

Les Pères Jésuites pleurèrent longtemps sa mort et exaltèrent son courage et sa vertu. Le plus beau fruit de ses missions fut la conversion de "Le Brochet" qui, fait prisonnier et emmené à Montréal pour y être puni de ses nombreuses cruautés envers les Français et surtout envers le Père Ménard, se convertit et devint le ferme appui des Français.

C'est ainsi que périt le premier Missionnaire des Indiens du Wisconsin. Le lieu exact de sa mort restera à jamais inconnu. Quelle que soit l'opinion que les modernes gardent de sa faible prudence ou de sa théologie, ils ne peuvent qu'admirer son héroisme et son dévouement à sa Foi. Il fut le précurseur d'une noble élite de missionnaires qui, sans penser à eux-mêmes, se donnèrent tout entiers pour le salut des âmes.

Le nom du Père Ménard doit rester comme l'un des plus beaux de notre Histoire du Wisconsin et comme un exemple impérissable de dévouement au devoir.

LOUISE KELLOGG



LES GRANDES VILLES DES ETATS-UNIS

Le recensement de 1920 nous présente 64 villes ayant une population de plus de 100,000 habitants.

Populations des grandes villes : 100,000 âmes au-dessus.

1—New-York	6,657,447 (1)	34—Birmingham, Ala.	178,806
2—Chicago	2,701,705	35—Syracuse, N. Y.	171,717
3—Philadelphie	1,952,250 (1)	36—Richmond, Va.	171,667
4—Détroit	1,118,137 (1)	37—Norfolk, Va.	170,164 (1)
5—Boston	1,071,897 (1)	38—New-Haven, Conn.	162,537
6—St-Louis, Mo	839,664 (1)	39—Memphis, Tenn.	162,351
7—Cleveland, O.	796,841	40—San Antonio, Tex.	161,379
8—Baltimore, Md	733,836	41—Dallas, Tex.	158,976
9—Pittsburgh, Pa.	681,412 (1)	42—Dayton, O.	152, 559
10—Los Angeles, Cal.	576,673	43—Bridgeport, Conn.	143,555
11—Buffalo, N. Y.	524,693 (1)	44—Duluth, Wis.	138,588 (1)
12—Cincinnati, O.	512,652 (1)	45—Houston, Tex.	138,276
13—San Francisco, Cal.	506,676	46—Hartford, Conn.	138,036
14—Milwaukee, Wis.	457,147	47—Scranton, Pa.	137,783
15—Washington, D. C.	437,571	48—Grand Rapids, Mi.	137,634
16—Kansas City, Kan, Mo.	425,587 (1)	49—Paterson, N. J.	135,875
		50—Youngstown, O.	132,358
17—New-Orleans, La.	387,219	51—Springfield, Mass.	129,614
18—Minneapolis, Minn	380,582	52—Des Moines, Ia.	126,468
19—Oakland, Cal.	317,946 (1)	53—New-Bedford, Ma.	121,217
20—Seattle, Wash.	315,312	54—Fall River, Mass.	120,485
21—Indianapolis, Ind.	314,194	55—Trenton, N. J.	119,289
22—Rochester, N. Y.	295,750	56—Nashville, Tenn.	118,342
23—Portland, Ore.	258,288	57—Salt Lake City, Ut.	118,110
24—Denver, Colo.	256,491	58—Albany, N. Y.	113,344
25—Louisville, Ky.	244,989 (1)	59—Lowell, Mass	112,759
26—Toledo, O.	243,164	60—Wilmington, Del.	110,168
27—Providence, R. I.	237,595	61—Reading, Pa.	107,784
28—Columbus, O.	237,031	62—Fort Worth, Tex.	106,482
29—St-Paul, Minn	234,698	63—Spokane, Wash.	104,437
30—Omaha, Neb.	227,763	64—Yonkers, N. Y.	100,176
31—Akron, O.	208,435	Lynn, Mass.	99,148
32—Atlanta, Ga.	200,616	Tacoma, Wash.	96,965
33—Worcester, Mass.	179,754		

(1) Note : Villes et banlieues réunies, formant groupe uni.



LE MESURAGE DE LA TERRE

Le Globe terrestre actuel.—L'expression aujourd'hui consacrée de *globe terrestre* est justifiée par la forme de la terre, qui se rapproche de celle d'une sphère. Des preuves visuelles et des observations d'un caractère plus scientifique nous permettent d'affirmer ce fait.

Un navire qui s'éloigne de la côte ne disparaît pas pour l'observateur à la façon d'un corps qui se déroberait au regard sur une surface plane. La coque semble s'enfoncer d'abord dans la mer, les cheminées, les bas mâts et les basses vergues disparaissent ensuite, puis les flèches extrêmes de la mâture. De même, en assistant à l'approche d'un navire, nous voyons apparaître successivement la mâture, puis la coque, comme si elles émergeaient de l'eau. Lorsqu'il s'agit d'un paquebot, c'est le panache de fumée qu'il lance dans l'air qu'on voit disparaître ou apparaître avant la coque. Or si la surface de la mer était plane, c'est le corps du navire, partie plus massive que les mâts, qui resterait plus longtemps en vue lorsqu'il s'éloigne du rivage, et qui apparaîtrait le premier lorsqu'il s'en rapproche. Au lever du soleil, ses rayons éclairent en premier lieu les hautes régions de l'atmosphère, avant de frapper la surface où nous gisons. Et au coucher de l'astre, nous sommes déjà dans la pénombre, que les hauts nuages restent illuminés par ses rayons. Une autre preuve élémentaire que la terre n'est pas une surface plane se trouve dans la différence des heures locales, les habitants de Québec voient le soleil se lever et se coucher plus tôt que ne le voient ceux de Montréal; ceux-ci plus tôt que ceux de Winnipeg, et ceux de Winnipeg plus tôt que ceux de Victoria. Par contre les habitants de Victoria jouissent encore du soleil, qu'il est déjà couché pour ceux de Winnipeg.

Puisque tous les hommes ne voient pas le soleil se lever et se coucher à la même heure, il faut admettre que la surface de la terre est convexe, ce qui est propre à un corps sphérique. L'évidence de ce fait fut donnée lorsque l'expédition de Magellan, partie d'Espagne le 20 septembre 1519, y revint le 6 septembre 1522. Sortie du port de San Lucar, elle avait gagné le sud de l'Amérique, franchi le détroit de Magellan, traversé le Pacifique et l'océan In-

dien, et, naviguant toujours vers l'ouest, elle était revenue dans l'Atlantique en suivant la route du cap de Bonne-Espérance. Magellan et la plupart de ses équipages avaient péri au cours de cette première circumnavigation du globe. C'est en poursuivant leur route dans le sens de la marche du soleil que les survivants de ce mémorable voyage revinrent à leur point de départ. On ne douta plus désormais de la forme générale de la terre. Il faut plaindre ceux qui soutiennent que la sphéricité de la terre n'est pas encore scientifiquement démontrée.

La première démonstration scientifique de la sphéricité de la terre remonte à Aristote, avons-nous vu au chapitre de l'histoire de la géographie. Ce savant avait observé que, lors d'une éclipse lunaire, l'ombre que la terre projette sur la lune est celle d'une sphère.

Cependant la terre n'a pas une forme parfaitement sphérique. On dit familièrement qu'elle ressemble à une orange, pour faire entendre qu'elle est aplatie aux pôles et renflée à l'équateur,—ce qui est loin d'être parfaitement établi. A force d'observations et de calculs patients, les savants de ces derniers siècles ont réussi à connaître les principales dimensions de la terre. Nous savons déjà que les anciens tentèrent de la mesurer. Erathosthène, en prenant pour base de ses calculs la hauteur du soleil à Syène (aujourd'hui Assouan) et à Alexandrie, lui trouva une circonférence de 46,500 kilomètres, ce qui n'était pas très éloignée de la réalité: 39,843 km ou 24,902 milles anglais, sous l'équateur. Posidius avait obtenu 33,300 km., en prenant pour base la distance de Rhodes à Alexandrie. Ces derniers chiffres, admis de Ptolémée, lui firent conclure que la portion connue des terres couvrait 170 degrés. Dans sa célèbre lettre de 1474, dont s'inspira Colomb, Toscanelli supposait qu'un intervalle de seulement 130 degrés de latitude séparait le Portugal de la Chine, dans la direction de l'ouest. C'est à cette erreur dans l'évaluation des dimensions du globe que l'on doit la découverte du nouveau monde.

Mesures d'arc de meridien.— Lorsque la sphéricité de la terre ne fut plus mise en doute, on ne tarda pas à en rechercher de nouveau les dimensions et à en vérifier la forme. A ces fins on utilisa deux moyens de contrôles, la mesure d'un arc de méridien, et les observations à l'aide du pendule. Le grand mathématicien Newton avait le premier établi que la terre n'est pas une sphère parfaite, en examinant son ombre lors d'une éclipse de lune.

La première mesure moderne d'un arc de méridien fut exécutée par Fernel, en 1525. Allant de Paris à Amiens, villes sensiblement sous le même méridien et séparées l'une de l'autre d'à peu près un degré de latitude, Fernel compta le nombre de tours de roues de sa voiture et obtint ainsi la distance parcourue: 57,070 toises ou 342,420 pieds. Malgré l'imperfection du procédé, cette mesure n'est que de 13 toises ou 78 pieds supérieure à la réalité.

Triangulation.— C'est au Hollandais Snellius que nous devons le procédé de mesure encore employé de nos jours: la *triangulation.* Au lieu de compter

les révolutions d'une roue, au lieu encore d'abouter une chaîne à une perche pour mesurer un arc de méridien, on l'incorpore dans une série de triangles successifs. Les éléments de ce travail sont la mesure minutieuse d'une base, des visées d'angles et de simples calculs trigonométriques.

Comme il est impossible de mesurer exactement et directement la distance qui sépare deux points fort éloignés et parfois invisibles l'un de l'autre, on se contente de mesurer une ligne relativement courte, spécialement choisie à cet effet, avec des chaînes d'arpenteur ou des règles de métal placées bout à bout:— c'est la *base*. Et l'on relie ensuite à cette base le degré d'arc cherché par ce qu'on appelle une triangulation à l'aide de côtés de triangle.

Afin d'arriver à une connaissance aussi sûre que possible du relief d'un pays on procède par *nivellements de précision.* Trois méthodes servent à mesurer les altitudes: les nivellements barométriques, trigonométriques et géométriques. Le moyen le plus simple et le plus commode, mais aussi le plus inexact de mesurer les altitudes, consiste à se servir du baromètre. Cet instrument, basé sur la loi de Halley, enregistre une pression atmosphérique diminuant à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer. Ce niveau de la mer correspond à la pression normale. En second lieu vient la mesure des altitudes par la trigonométrie.

C'est le nivellement géométrique qui constitue de beaucoup le procédé le plus exact pour mesurer les hauteurs. Les nivellements sont exécutés, soit en partant d'un point terminus, soit en partant d'un point intermédiaire. Les différentes lignes de nivellement ne donnent d'abord que des hauteurs relatives, comptées d'un point de départ déterminé. Pour trouver la hauteur absolue d'un point on part de la hauteur moyenne de la mer sur la côte correspondante, prise comme surface de niveau, ou de ce qu'on appelle l'*état moyen des eaux.* Afin de ne pas avoir à reprendre ces mesures chaque fois que l'on entreprend de faire des travaux de géodésie, on établit un *niveau normal* auquel, dans chaque Etat, se rapportent toutes les altitudes.

Observations du pendule.— Nous devons à Newton la théorie que la terre n'est pas une sphère parfaite; il observa dans son livre des *Principes* que " la terre peut être assimilée à une masse fluide homogène dont les parties s'attirent en raison inverse du carré de la distance, ce qui assigne au globe terrestre la forme d'un ellipsoïde dans l'évolution." Mais ce grand mathématicien pouvait appuyer sa doctrine sur une expérience significative. Richer, que l'Académie des Sciences avait envoyé à Cayenne (Guyane française) en 1672, constata que les oscillations du pendule à secondes sont plus courtes dans cette ville qu'à Paris. L'explication de ce phénomène est que l'attraction plus ou moins grande, exercée par le centre de la terre, régit les oscillations du pendule. Or l'intensité de l'attraction diminue à mesure qu'on s'éloigne du centre de la terre et augmente à mesure qu'on s'en rapproche. On conclut de cette observation, maintes fois répétée en divers lieux, que la distance de la surface au centre de la

terre— c'est-à-dire le rayon—est plus grande à l'équateur, et plus courte au pôle que sous nos latitudes. Le pendule à secondes accomplit 86.164 oscillations en un jour sidéral (qui est de 23h. 56m. 4s. de temps moyen). A l'île Saint-Thomas (Antilles) le pendule bat 131 oscillations de moins et, par contre, au Spitzberg, il en bat 33 de plus par jour. Ces expériences nous ont fourni la preuve la plus scientifique que la terre a une forme se rapprochant de l'ellipsoïde.

Nouvelles mesures.—Ces théories furent vérifiées au 18e siècle sur l'initiative de l'Académie des Sciences, par les expéditions géodésiques du Pérou et de la Laponie. En 1735 les académiciens Bouguer, La Condamine et Gaudin vont mesurer un arc de méridien près de l'équateur, dans la république actuelle de l'Equateur. L'année suivante Maupertuis et Clairaut se rendent à proximité du pôle nord, en Laponie, pour y faire la même mesure. On obtint 56,753 toises pour l'arc du Pérou et 57,437 toises pour l'arc de Laponie. Le renflement équatorial et l'aplatissement nord-polaire étaient démontrés. En 1841 Bessel calcula que le rayon mené de l'équateur au centre de la terre équivaut à 6,377,379 mètres, et que le rayon mené du pôle équivaut à 6,356,079 mètres ; soit une différence de 21,300 mètres. Si A désigne la première de ces valeurs, et B. la seconde, l'aplatissement de l'ellipsoïde terrestre s'exprime par la formule $\frac{a-b}{a} = \frac{1}{299}$. Plus récemment, Clarke (1878) a trouvé que l'aplatissement est de 1/293,5, et Faye (1892) l'a estimé à 1/292, expression sensiblement égale à celle que fournissent les observations du pendule, 1/292,2. L'écart entre la configuration vraie de notre globe et une sphère parfaite reste assez faible. Si les cartographes tiennent compte de cet aplatissement dans le dressage des cartes à grande échelle, nous pouvons continuer à considérer méridiens et parallèles comme des cercles parfaits, en n'oubliant pas, toutefois, que "la commodité seule excuse cette dérogation à la vérité des faits" (Vidal de la Blache).

La terre est un géoïde.—Ainsi, après avoir considéré la terre comme une sphère, on a cru qu'elle représentait un ellipsoïde de rotation ; ensuite de nombreuses mesures d'arc de méridien et des expériences de pendule accusent de trop considérables différences pour lui assigner une forme géométrique déterminée. Elle est un corps doté d'une forme particulière, un ellipsoïde modifié en chaque point par la terre ferme ; aussi a-t-on convenu de l'appeler un *géoïde*. En représentant les dimensions de la terre on ne saurait tenir compte de ces irrégularité de surface que nous appelons grandes montagnes. Les Rocheuses, les Andes, les Alpes, les monts Himalaya sont des plis si insignifiants que, sur une sphère d'un diamètre de 50 pieds, la saillie des plus hautes élévations ne dépasse guère un demi-pouce.

La représentation de la terre.— De tout temps on a cherché à représenter l'image de la terre. A cette fin on construit des globes et des cartes; depuis quelques années, on utilise aussi les *plans-reliefs* et les *photographies* prises verticalement d'un aéronef. Toute carte géographique se propose de représenter la sphère terrestre ou une partie quelconque de cette sphère sur un plan. La surface d'une sphère ne pouvant pas être ainsi étalée sans déchirure ni duplicature, il résulte que toute carte géographique comporte une déformation de cette surface. Et toute *projection* comporte des déformations qui augmentent d'une manière générale vers la périphérie de la carte, en partant de son centre ou d'une ligne centrale.

Projection stéréographique.—Le demi-méridien central et le demi-équateur sont deux lignes droites, d'égale longueur, inscrites sur un cercle parfait et se coupant perpendiculairement en leur milieu. Des arcs de cercle passant par les pôles et coupant l'équateur par des divisions égales, représentent les méridiens, tandis que les parallèles sont des arcs de cercle coupant à angles droits, par des divisions égales, le méridien central de même que les méridiens extrêmes. Cette projection exagère considérablement l'étendue des régions situées sur les bords de la carte.

Projection orthographique.—La surface de projection est un cercle de la sphère, et le point de vue est indéfiniment éloigné, ce qui permet d'imaginer que l'équateur et les parallèles sont des circonférences concentriques aux pôles. Les méridiens ont un écartement proportionel à celui des méridiens sphériques. Il s'en suit que, sur cette projection, la portion centrale de l'hémisphère est figurée avec une grande exactitude jusqu'à un rayon de 35 degrés autour de l'équateur et du premier méridien, tandis que les contrées qui avoisinent la circonférence sont sensiblement rétrécies.

Projection de Mercator.—Elle suppose qu'on a enroulé un cylindre autour de l'équateur et qu'on a fait aboutir des rayons menés du centre de la terre aux divers points de la surface interne du cylindre. En étalant ainsi toute l'image de la sphère, les longitudes deviennent des perpendiculaires droites, perpendiculaires entre elles et égales à la hauteur du cylindre. Par suite du parallélisme des méridiens, les degrés de longitude sont tous augmentés dans le rapport de l'unité au cosinus de leur latitude. Et l'on doit augmenter aussi les degrés de latitude dans le même rapport. Cette projection a l'inconvénient d'exagérer beaucoup les dimensions des parties situées dans les hautes latitudes et de rendre impossible la représentation des abords des pôles. Elle possède cependant une propriété qui la rend commode pour les marins : elle transforme en lignes droites les éléments des routes.

Projections coniques.—Il en existe un certain nombre de variétés. Dans chacune d'elles les méridiens sont des rayons séparés par un angle

constant, et les parallèles représentés par des cercles concentriques à un point qui n'est autre que le sommet d'un cône, et ce cône indique la position du pôle. Aussi les coniques normales répondent-elles aux représentations d'un segment des régions polaires

Projections de Samson (1660) *ou Flamsteed et de Mollweide.*—Dans ces canevas conventionnels le méridien central et l'équateur sont deux droites perpendiculaires, divisées en parties proportionnelles aux distances réelles. Les parallèles sont des droites parallèles à l'équateur menées par les points de division du méridien central. "Les méridiens sont des courbes déterminées par la jonction des points de division des parallèles divisées en parties proportionnelles aux distances réelles" (Emm. de Martonne). De construction relativement facile, ces canevas sont d'un usage fréquent. Dans la projection de Mollweide les déformations angulaires sont moins grands vers la périphérie que dans la projection de Sanson. Elles sont utilisables surtout pour représenter les régions équatoriales, peu étendues en longitude. Celle de Mollweide, appelée aussi *projection de Babinet,* est en faveur pour les planisphères.

Projection de Bonne ou de la carte de France.—C'est une fausse projection conique ; elle se construit par coordonnées planes, à l'aide de tables dressées par les mathématiciens, sur la valeur des divers parallèles moyens.

Echelle des cartes.—La surface de la terre ne saurait être représentée qu'avec des proportions réduites. Le rapport des *distances* s'exprime par *l'échelle.* Ainsi une carte au 50,000e signifie que la distance mesurée sur la carte est de 50,000 fois plus courte que la distance qu'elle représente en réalité. Les cartes à très grande échelle s'emploient pour les plans de ville et les levés topographiques ; les cartes à grande échelle pour les cartes topographiques et pour les cartes du génie militaire, les cartes à échelle plus réduite pour les cartes chorographiques et géographiques.

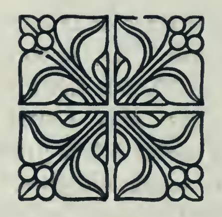
Figuration du relief.—On figure le relief et les mouvements du terrain à l'aide de deux procédés. 1.—Les *courbes de niveau,* qui relient par une ligne tous les points de même altitude ; ces lignes, fortement ou faiblement écartées, figurent la même distance d'une courbe à l'autre, accusant ainsi la faible ou forte rapidité des pentes ; mais il faut une certaine habileté pour lire les cartes ainsi figurées. Souvent on accentue les courbes par un estompage en couleur. Ces cartes sont dénommées *cartes hypsométriques* si elles représentent des hauteurs continentales, et *cartes bathymétriques* si elles représentent des profondeurs marines. 2.—On supplée aux courbes de niveau équidistantes par des *hachures,* qui sont de petits traits dont la longueur, l'épaisseur et l'écartement indiquent une faible ou forte pente. Sur certaines cartes on combine les

courbes, les hachures et le coloris, afin de représenter le relief avec plus d'expression, de le rendre en quelque sorte parlent.

Les grands travaux cartographiques.—Ils se sont développés en Europe d'abord, où la France a longtemps tenu la première place, avec sa carte au 80,000e. De nos jours, toutes les grandes puissances européennes ont leurs cartes à échelle variant du 20,000e au 126,000e. Des travaux cartographiques de cette ampleur se développent aux Etats-Unis, que le Canada suit de près, avec sa carte topographique au 250,000e (½ pouce au mille), aussi bien rendue que les oeuvres européennes du même genre.

EMILE MILLER

Professeur de Géographie à l'Université de Montréal.





LA HONGRIE

Demographie, Ethnographie et Education

Nous donnons, ci-dessous, une traduction en résumé de quelques-unes des pages les plus intéressantes d'un beau travail par LOUIS LOCZY, *docteur en philosophie, membre de l'Académie Hongroise, et l'un des plus brillants professeurs de l'Université de Budapest, etc. . . . Ce volume est publié sous la direction de la* SOCIETE DE GEOGRAPHIE DE HONGRIE *(Budapest,* 1919. *"Patria" Press, en anglais).—F. X. C.*

A—HISTOIRE:

Constamment habitée depuis l'époque glaciaire, la Hongrie a passé à travers toutes les vicissitudes et les gloires de l'Histoire de l'Europe. En l'année 895, elle fut occupée par les Magyars qui y établirent un Duché. En l'année 1001, les Hongrois élirent des Rois descendant de la Maison des Arpad et ce régime dura jusqu'au XIVè siècle, alors qu'ils furent remplacés par les chefs de la Maison d'Anjou. De 1526 à 1723, Mathias Hunyadi et la Maison des Habsbourg s'implantèrent solidement sur le trône, combattirent victorieusement les Turcs et présidèrent à une réforme générale du Royaume. C'est alors que Louis XIV, reconnaissant la puissance du peuple Magyar, se tint en relations amicales avec le fameux Rakoczi II, ce qui amena une défaite pour la France. Le droit à la succession au trône de Hongrie fut reconnu pour la famille régnante des Habsbourg par la "Pragmatique Sanction" de 1723. A la mort du Roi Charles III de Habsbourg, sa fille, l'illustre Marie-Thérèse, se trouva devant un royaume démantelé. Mais sa bravoure et sa haute diplomatie lui rendirent bientôt tout son pouvoir. La Hongrie se trouva alors intimement mêlée à la glorieuse ascension au pouvoir de l'Autriche, et devint partie de l'Empire Austro-Hongrois. A cette époque, le Magyar et le Latin furent remplacés comme langue officielle par l'Allemand. Mais sans cesse l'élément Magyar a combattu pour conserver sa langue et ses droits, et celà non sans éclat. Kossuth,

Szechenyi et Deak furent les champions de l'indépendance et firent souvent trembler les Autorités à Vienne. François-Joseph, Empereur d'Autriche depuis 1848, fut couronné Roi de Hongrie en 1867, lors du fameux "Compromis", et fut le premier monarque de la Maison des Habsbourg qui prêta serment en langue magyar.

En 1896, la Hongrie célébra brillamment le millénaire de son existence, et fut par toute l'Europe saluée comme une grande Nation.

B—DEMOGRAPHIE: En Hongrie.

Par suite des invasions des Tartares et des Turcs, la Hongrie n'avait à la fin du XVIIè siècle qu'une population d'environ deux millions d'habitants. Depuis le règne de Joseph II, les statistiques (sans tenir compte de la Croatie, de la Slavonie et de Fiume) donnent les chiffres suivants:

POPULATION TOTALE :

Année	*Population*	*Année*	*Population*
1785	8,002,917	1880	13,833,964
1850	11,554,877	1890	15,261,864
1869	13,663,691	1900	16,838,235

Année 1910 *Population* 18,264,533

NATIONALITES DIVERSES EN HONGRIE: (1910):

Magyars	9,944,627	54.5 %
Roumains	2,948,186	16.1 %
Slovaques	1,946,357	10,7 %
Allemands	1,903,357	10.4 %
Ruthènes	464,270	2.5 %
Serbes	461,516	2.5 %
Croates	194,808	1.1 %
Autres nationalités: (Vendes, Bulgares, Czechs, Polonais, Gypsies, etc.,)	401,412	2.2 %

Des 27 municipalités, 7 seulement contiennent une minorité Magyar. La langue magyar est prédominante, mais un grand nombre de dialectes étrangers y sont parlés. Quant à la religion, le Culte catholique a la haute suprématie. Viennent ensuite, par ordre d'importance, les Religions grecque (catholique), protestante (calviniste), évangélique (luthérienne), unitarienne, orthodoxe (grecque), israélite, etc. . . .

PROPORTIONS QUANT A LA PROFESSION ET AUX METIERS:

Agriculture	11,399,122	62.4 %
Mines etc.,	210,409	1.2 %
Industries (manufactures)	3,106,039	17.0 %
Commerce & Banques	673,647	3.7 %

Trafic	586,227	3.2 %
Service civil et professions	630,469	3.4 %
Armée	144,550	0.8 %
Journaliers	453,377	2.5 %
Serviteurs	405,069	2.2 %
Autres occupations	655,624	3.6 %

Depuis vingt ans, l'agriculture baisse au profit des industries. Cela prouve une grande augmentation des villes hongroises. 11 villes ont une population d'au delà de 50,000 âmes, et 2 de 100,000 âmes. La population magyar de Budapest dépasse un million, sans compter celle très dense de la banlieue.

C—ETHNOGRAPHIE DE LA HONGRIE:

—*a*—*Magyars.*— Le berceau du peuple Ouralo-Altaique des Magyars dans l'Europe Orientale se trouve dans le district de Volga-Kama, au milieu de cette "Grande Hongrie" voisine de la Grande Bulgarie. Au nord vivaient divers peuples d'origine finnoise, au sud les Turcs Khazars. Les mots turcs mêlés à la langue magyar prouvent l'influence des Bulgares et des Turcs Khazars. L'invasion Turco-Tartare les repoussa vers le sud, puis vers l'ouest. Etablis plus tard entre le pays des Ruthènes, la Pologne et la Czécho-Moravie, d'un côté, et les Slaves-Slovènes et les Serbo-Croates, de l'autre, et les séparant à jamais, les Magyars formèrent un vaste empire millénaire, et mîrent une frontière naturelle entre les peuples de langue germanique et ceux des Carpathes.

Ils jetèrent ainsi les bases d'une grande race et s'établirent dans les plus riches et les plus belles parties d'un pays également propre à l'agriculture, à l'élevage des troupeaux et aux entreprises minières.

D'une souplesse sans égale, leur langue sonore sut se plier facilement aux éxigences dérivant du voisinage de tant de peuples divers. Son vocabulaire et sa poesie nationale en sont une preuve. Les Magyars apprennent la langue de leurs voisins moins instruits et finissent par les absorber peu à peu.

De plus, l'Europe reconnaît l'esprit chevaleresque et hospitalier de ce peuple qui tant de fois sût prouver combien il pouvait, à travers les siècles, défendre contre le Turc et le Tartare et surtout contre la dangereuse politique de Vienne, son pays et ses droits. Il est beau de voir ce peuple entouré d'ennemis et d'étrangers conserver avec tant de courage non seulement sa langue, mais ses coutumes propres et, tout en se pliant aux habitudes européennes, garder intacte son individualité.

Ce sont les autres qui se fusionnèrent avec eux et prirent leurs coutumes, et il est aisé de retracer dans les manifestations de la vie populaire quels sont les éléments bulgares et autres. Il est partout reconnu que la poesie et la musique sont admirablement développées chez ce peuple intelligent et sensible. Sa gaieté est, de même que son "humour", très caractéristique. Ils recherchent bien plus la "pointe" et le tour artistique qu'ils ne font cas de l'imagination. La plupart de leurs délicieuses "Sagas" et leurs poemes dénotent un caractère plutôt "légal".

Ils sont fort peu enclins à la superstition, et les faibles traces qu'on y trouve proviennent de l'étranger. Ils ont un esprit très sobre et pratique. Le Roi Konyves Kalman (1095-1114) défendit sous des peines sévères la croyance dans les sortilèges et les mauvais esprits.

Quant à l'ethnographie proprement dite du peuple Magyar, nous trouvons que c'est dans le district Trans-Danubien, dans la vallée de Tisza et dans les Terres de Székely que, malgré les invasions des Turcs, la race s'est conservée le mieux. Mais la civilisation se charge promptement de tout transformer et bientôt la race Magyar se trouvera mêlée aux autres éléments. Seuls les Musées de Budapest auront gardé pour l'avenir les derniers vestiges de ce que fut la civilisation magyar.

—*b*—*Roumains*:— Le pays des Magyars sépare entre eux les Slaves du Sud des Balkans et les autres peuples slaves de l'Ouest, du Nord et de l'Est; de même les Roumains, d'origine latine quant à la langue parlée, continuent la même division jusqu'à la Mer Noire, en gâgnant vers l'Est. Leur expansion est considérable et doit être attribuée à cette vie pastorale et nomade qu'ils mènent au milieu des terres "communes" de l'Etat et des divers districts. Dans toute l'Europe il n'est guère de peuple qui soit resté plus primitif, ni qui aît pû à travers les siècles conserver avec autant de ténacité un genre de vie absolument conforme au système moyen-âgeux des pasteurs nomades. L'invasion turque n'a rien changé à cet état de choses. La langue roumaine s'est peu à peu formée dans la péninsule balkanique, de même que la nationalité roumaine. C'est après le XIè siècle seulement que cette race traversa le Danube, et celà par suite de la terrible poussée opérée par l'Empire Grec. Ce n'est qu'après les massacres perpétrés par les Mongols que le peuple roumain commença à se répandre au travers des pâturages montagneux, sur les deux versants des Carpathes. Lorsque la Moldavie et la Walachie formèrent une Roumanie indépendante, alors que les Walaques de Hongrie et de Transsylvanie se multipliaient de manière colossale,—les vieux historiens naifs prétendirent que le peuple Roumain descendait des tribus nomades de la Hongrie romaine.

Au XIIIè siècle, la race primitive, en partie décimée par les Mongols, se vit peu à peu remplacée par de nouveaux arrivants, tous chrétiens venus des territoires de l'ancien Empire Grec, et apportant avec eux l'étrange liturgie orientale du Rite Grec.

Mais les Roumains ont malgré tout conservé leurs antiques coutumes. Si l'on étudie leur langue et leur riche "folk-lore" national, leurs croyances et leurs manières d'agir, les conditions de famille et de société, ou encore leur façon particulière de bâtir leurs maisons, et leurs occupations toutes particulières dans la vie pastorale,—la science comparée prouve infailliblement leur origine balkanique et l'influence slave.

Les Roumains tirent leur culture intellectuelle des sources serbo-bulgares, et l'influence de la Rome antique est presqu'infîme. De là vient la curieuse

façon qu'ils ont de bâtir leurs maisons au toit de chaume et le pittoresque costume national. Leurs pasteurs paissent leurs troupeaux jusque dans la Dobrudsha et sous les murs de Constantinople. Très rares sont les villages et les grandes agglomérations populaires. Ils préfèrent s'étendre le long des routes et vivre disséminés. Ils n'ont guère l'instinct social et ne sont pas de grands bâtisseurs de villes. Celà explique pourquoi jusqu'en 1845, en Transylvanie, les Roumains fûrent incapables de tenir,—comme les Magyars et les Saxons,—le rang qu'ils avaient droit de prendre dans l'Empire. Grâce aux princes régnants de Transylvanie les Roumains sont devenus un peuple civilisé. C'est aussi à ces princes qu'ils doivent le grand essor littéraire de leur beau pays, tout comme celà est arrivé aux Roumains de Roumanie.

—c—*Allemands*:— Si l'on excepte les Magyars, il n'est en Hongrie aucune race qui soit plus influente que les Allemands. A la suite des guerres, les Allemands d'Autriche et de Styrie se répandirent en Hongrie et s'y établirent solidement. Les autres races germaniques venues en Hongrie vers la même époque sont, dans les nord, les Flamands, et dans la Transylvanie, les Saxons. Ces derniers furent des bâtisseurs de villes et de grands commerçants. Les autres travaillèrent aux mines et créèrent les industries européennes. Ils érigèrent de puissantes forteresses pour défendre leurs richesses et obtinrent des rois voisins de grands privilèges. Les Allemands des Terres-Basses et du Trans-Danube s'occupèrent surtout de culture. Quoique n'ayant rien de particulièrement original dans leurs coutumes, ils ont cependant popularisé la coutume bien germanique des "Jeux de la Passion" et des "Mystères" semblables à ceux si fameux de Oberammergau. De 1880 à 1910, la race germanique en Hongrie, loin de se répandre comme autrefois, a baissé dans une proportion de 13.6% à 10.4%, comparativement à la population totale de Hongrie.

—d—*Slovaques*:— Les Hautes-Terres de la Hongrie sont peuplées de Slovaques, de même que toute la région des Carpathes. Frères d'âme et anciens compagnons de guerre des Magyars, leurs voisins, les Slovaques, au nombre de deux millions, se divisent en trois groupes. Ceux de l'Ouest ressemblent beaucoup aux Tchèques quant à leur langue, de même que ceux de l'Est ressemblent aux Polonais. La langue slovaque ressemble beaucoup plus au Russe qu'au Tchèque, et la littérature tchèque moderne est presqu'inintelligible aux Slovaques de Hongrie. Il y a grande rivalité religieuse entre les Slovaques Catholiques et ceux de l'Eglise Evangélique.

Après la Réforme opérée par les Slovaques disciples de Jean Huss, au XVè siècle, la langue tchèque prit le dessus et étouffa les progrès d'expansion de la langue slovaque, ainsi que ceux de la littérature nationale. La politique suivie par l'Eglise tchéco-slovaque ne fut pas de nature à améliorer cette situation injuste. Tout l'effort d'expansion fut laissé aux seuls catholiques slovaques qui, malgré les Evangéliques récalcitrants, sûrent se garder une littérature propre.

Il est beau de voir surgir et progresser une littérature pûrement slovaque au milieu de tant de dissentiments et d'abus, chez les Slovaques de Hongrie. Dans leurs hameaux des montagnes, la culture ne prend pas tout leur temps; leur initiative, leur habileté technique et leur étonnant instinct artistique produisent des résultats surprenants.

Ils sont très habiles comme sculpteurs sur bois; leurs filatures, leurs fabriques de dentelles, de broderies etc. . . sont très prospères. Les Magyars les encouragent par tous les moyens. La pénurie de mines de charbon leur cause des dommages considérables, et souvent les force à s'expatrier pour exercer leurs métiers artistiques.

Après l'expulsion des Turcs, les Slovaques s'établirent dans les Terres-Basses et poussèrent même jusque dans les fertiles plaines magyares la culture intensive. Un trop grand nombre, toutefois, émigre en Amérique, où, confondus avec les Hongrois, ils passent pour de grands travailleurs, économes, faciles à satisfaire et donnant à bon marché un excellent travail.

—*e*—*Serbo-Croates*:— Depuis leur annéxion au Royaume de Hongrie (1102) par le Roi Konyves Kalman, les Serbo-Croates sont restés intimement liés au peuple magyar. Après la Conquête turque, ils devinrent d'excellents soldats. Ils donnèrent une pléiade de héros et de martyrs à la partie. Celà explique la généreuse hospitalité offerte en Hongrie aux réfugiés serbes. Ils s'établirent dans les riches territoires du Bas-Danube et forment aujourd'hui 3.6% de la population totale. Par suite de la grande diversité de langage, cette proportion tend à baisser : de 4.6% en 1890, elle est en 1910 de 3.6% seulement. Les Serbes du Culte grec-orthodoxe sont plus balkaniques que les Croates catholiques romains.

—*f*—*Autres Nationalités*:— Les *Ruthènes* ou *Rusnyaks* venus dans le nord-est à travers les Carpathes, frères des Petits Russiens de Bukovine, se propagent très rapidement. Mais par contre ils se laissent trop facilement absorber par les races voisines.—Les *Vendes* sont les derniers descendants des Slaves de l'Ouest qui, mêlés aux Italiens, ont adopté la religion catholique et aidèrent à la diffusion du Catholicisme parmi les Croates et les Magyars. Ce petit peuple est établi dans environ 150 petits villages du sud-ouest de la Hongrie.—A part ces deux races il reste encore des *Bulgares* dans le district de *Banate*,—des *Polonais* aux frontières des Alpes Tatra,—des *Czechs* dans le Bas-Danube,—des *Arméniens* en Transylvanie,—et un peu partout, ces hordes étranges de *Gypsies*, d'origine mystérieuse, et parmi lesquels se recrutent tant de musiciens ambulants qui parcourent l'univers.

—*g*—*Juifs*:— Dépassant le million, les Juifs de Hongrie se glorifient de ce que les nobles conquérants magyars comptaient dans leurs rangs des Turcs-Khazars ayant embrassé la religion juive. D'abord bien traités, ils furent ensuite chassés par Louis le Grand de Hongrie, au XIVè siècle. Les Habsbourg les ont toujours traqués et persécutés. Mais depuis 1790, le Gouvernement a

amélioré leur sort et les protégea en raison de leur utilité. Emancipés en 1867, ils atteignirent un demi-million. Plus d'un million d'entre eux sont aujourd'hui des Magyars dont le commerce est de plus en plus prospère. D'un caractère international, ils se plient à toutes les civilisations, et nombreux sont dans leurs rangs les artistes, les savants et les littérateurs de marque. Mais l'immigration de Juifs non-magyars venus de Galicie tend à faire baisser le niveau intellectuel des Juifs de Hongrie.

D—UNIVERSITES EN HONGRIE :—

A part les innombrables écoles primaires et secondaires,—ces dernières comprenant les collèges, écoles commerciales et industrielles, écoles techniques, écoles normales secondaires, etc. . . la Hongrie se glorifie de posséder plusieurs grandes *Universités* dont la réputation est solidement établie depuis des siècles.

Les principales sont les suivantes:—

—La plus ancienne est, certes, le fameux "Collège de Veszprem" contenant une bibliothèque précieuse et qui remonte au XIIè siècle. Elle périt toute entière dans les flammes.

—Plus tard, en 1367, Louis le Grand de Hongrie fonda l'"Université de Pees" qui, après 200 ans, survécut au désastre de Mohacs en 1526.

—De courte durée furent celles de "O'Buda" fondée par Sigismond en 1390, de "Pozsony", fondée par Jean Vitez en 1467, et par Mathias, encore à "O'Buda, vers le même temps.

—Après la conversion au Christianisme, au XIè siècle, et durant le règne des Arpads, la nation hongroise s'instruisit à l'européenne. Mais avec les invasions turques, les écoles et universités furent détruites et le peuple, laissé à sa seule initiative, dût se débattre tant bien que mal. Après le désastre de Mohacs, la minime partie de la Hongrie restée libre s'allia à l'Autriche et, avec son aide, les Turcs fûrent définitivement délogés. L'Autriche, tout en protégeant sa voisine, la pressura avec vigueur. En 1867, lors de la restauration de la Hongrie, suivant de près la défaite de l'Autriche par les Prussiens, à Sadowa, l'essor intellectuel recommença plus fort que jamais, et, mieux encore que le Japon, la Hongrie vit ses universités et ses écoles prospérer.—L'*Université* actuelle *de Budapest*, fondée par Peter Pazmany, Archevêque de Esztergom, en 1635, à *Nagyszombat*, sous la terreur turque, fut ensuite transférée à *Buda*, puis à *Pest*.

Les Protestants fondèrent aussi des *Collèges universitaires*, viz.: au XVIè siècle, à *Sarospatak*, *Koloszvar* et *Debrecem;* au XVIIè siècle, à *Gyulafehervar*

—En 1872, le Gouvernement fonda la seconde Université du pays à *Kolozsvar* et d'autres à *Pozsony* et *Debren*. Toutes ces Universités sont pourvues de toutes les améliorations modernes. La Faculté de Médecine possède son Institut Pasteur et l'hygiène y est extrêmement perfectionnée.

—A part les villes universitaires, huit villes possèdent des *Maternités*. L'Observatoire de O'Gyalla forme partie de l'Université de Budapest.

Depuis 1895, les femmes sont admises comme élèves des Facultés des Arts et de Médecine. A part la Faculté de Droit des Universités, il y a 10 "Académies" de Droit ayant toutes les prérogatives universitaires, sauf celle de conférer le doctorat.

—A Budapest, il y a une *Université Technique* de premier ordre, contenant des Facultés de Génie Civil, Architecture, Mécanique et Chimie. Elle confère les titres de Docteur ès-sciences appliquées et d'Ingénieur Civil.

Au commencement de 1913, le nombre d'élèves de l'Université de Budapest était de 7,808, dont 3,378 en Droit, 2,823 en Médecine, 1,164 ès-Arts, et 107 en Théologie.

L'Université de Koloszvar en avait 2,343, dont 1,467 en Droit, 491 en Médecine, 276 ès-Arts et 107 en Pharmacie.

L'Université Technique était suivie par 2,247 élèves de Budapest. A cette même époque, le nombre de professeurs répétiteurs et conférenciers était: à Budapest, de 256, à Kolozsvar, de 121, et à l'Université Technique, de 90. En 49 ans, le Budget universitaire fourni par le Gouvernement Hongrois a monté de 2,220,000 couronnes en 1868 à plus de 159,000,000 couronnes en 1914-15. Le Budget-gouvernemental pour les écoles élémentaires en Hongrie est en proportion égale avec celui fourni par le Gouvernement Français en France, et pourtant, en Hongrie, l'on suit le système de l'école libre!

A part ces grandes Universités, gloire du pays, il y a une foule d'Ecoles spéciales, scientifiques, techniques, etc. . . et nombre de *Sociétés* savantes, dont l'*Académie des Sciences*, fondée en 1825, est en tous points digne d'attention. Il en est de même pour l'*Académie des Sciences Naturelles* et l'*Institut Géologique de la Hongrie.*

Enfin, l'on compte plus de 25 Sociétés scientifiques ou littéraires publiant des Bulletins périodiques sur la géologie, la géographie, le géomagnétisme, l'ethnographie, l'anthropologie, l'histoire, le blason, la généalogie, etc. . . Le nombre de leurs membres varie de 200 à 3,000.

E — BIBLIOTHEQUES en HONGRIE:—

A la suite de *Gutemberg* qui inventa l'imprimerie, à Mayence, en 1455,— les Hongrois *Andreas Hess* et son Mécène *Ladislas Gereb*, en 1472, imprimèrent le premier livre hongrois à Buda, le "Chronicon Budense" ou Chronique de Buda. A cette époque, à cause des invasions des Turcs, les imprimeurs hongrois se réfugiaient à l'étranger: *Thomas Septemcastrensis* à Mantoue, en 1472,—puis à Modène, et Peter Bartfai à Venise, en 1477, et enfin *Peter Magyar* à Lyon, entre 1482 et 1500. Après 1530, les imprimeurs commencèrent un travail sérieux dans toutes les villes importantes de Hongrie. Jusqu'en 1711, la "presse" étant libre, il fut publié une foule de livres intitulés "Hungariana Incunabula". Au XVIIIè siècle, la Cour de Vienne musela la presse et l'imprimerie devint un privilège octroyé par le Roi. Les permis ne furent donnés que pour les villes de Kolozsvar, de Debrecen et de Nagyszombar,

ce dernier lieu étant protégé par les puissants Jésuites. En 1777, les Jésuites étant partis, cette imprimerie devint "La Presse Universitaire". Depuis lors, la presse a fait des pas de géant et il s'imprime aujourd'hui plus de 1,200 périodiques et journaux de toutes sortes.

Marchant de pair avec la presse, les bibliothèques se répandent en nombre considérable. Vers 1885, elles contenaient en tout 2 millions et demi de volumes ; et maintenant les seuls livres des bibliothèques publiques dépassent en nombre 12,000,000, valant 50 millions de couronnes. Les bibliothèques privées sont nombreuses, mais l'on n'en a aucune statistique éxacte.—Quant aux bibliothèques publiques, les plus importantes sont:

—La *Bibliothèque de l'Université de Budapest* contenant 500,000 volumes, et nombre de précieux manuscrits, dont 970 "incunabula", 144 "codes", 3,232 manuscrits et 35 "codes de Corvin".

—Celle du *Musée National* est presque son égale et, en certains cas, elle la surpasse. Elle contient 4 sections: a—484,000 volumes imprimés; b—18,000 manuscrits; c—collection de plus de 1,200 journaux hongrois; d—des "archives" dépassant un million d'unités, et dont plusieurs remontent au XIIè siècle, traitant de choses publiques et de l'histoire privée de certaines grandes familles.

—La *Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie* contient 200,000 volumes ; celle de *l'Université Technique de Budapest* est la plus moderne et la plus riche quant à son aménagement et à son architecture.

—La *Bibliothèque municipale de Budapest* dépasse 120,000 volumes et possède la plus riche collection de sociologie et de sciences sociales de l'Europe.

Infini est le nombre de petites bibliothèques appartenant à des sociétés intellectuelles ou sociales. Les bibliothèques de province sont riches en proportion de leur emplacement. Plusieurs se rattachent à des Musées.

—La plus belle bibliothèque provinciale est celle de l'*Université de Kolozsvar* et celle de la *Société du Musée de Transylvanie*, contenant un total de 275,000 volumes. Les manuscrits précieux abondent et sont photographiquement reproduits en des ateliers de premier ordre.

—Enfin, les Ordres religieux, tels les "Bénédictins" de Pannonhalma, ont des collections admirables, de même que "l'Archevêché de Esztergom", possédant, les uns, 160,000, les autres 115,000 volumes.

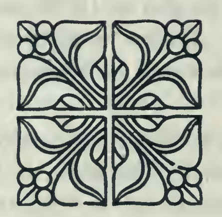
—Le *Collège Réformé de Debrecen* est riche de 152,000 volumes, dont 90 "incunabula", 5,888 manuscrits et 526 anciens livres hongrois imprimés.

—La *Collection Bruckenthal*, à Nagyszeben, contient 119,000 volumes

Les six grandes *Sociétés d'Education populaire*,—le *Conseil National des Musées et des Librairies* ont, depuis 1897, dépensé 500,000 couronnes pour subventionner 465 bibliothèques et autant de sociétés savantes.

—Enfin, l'Etat fait circuler des bibliothèques portatives de ville en ville et les mêt à la disposition du peuple pendant une période de 2 à 3 ans, après quoi l'échange se fait avec une autre série, permettant ainsi à chaque ville de lire des milliers de volumes gratuitement. Les bibliothèques traitant de l'agriculture sont aussi très vastes.

Compilé par F. X. CHOUINARD.





CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

Notre marine marchande.—La marine marchande construite par le gouvernement fédéral a coûté 75 millions de piastres.

Les Canadiens ont prouvé, a dit un ministre, qu'ils pouvaient construire d'aussi bons vaisseaux et aussi économiquement que dans les chantiers du Royaume-Uni.

Ces vaisseaux ont transporté pendant l'année pour une valeur de plus de 50 millions de marchandises canadiennes.

* * *

Mort d'un naturaliste américain.—M. John Burroughs, naturaliste américain, écrivain et critique, est mort le 3 avril sur le train du New-York Central près de Kingsville (Ohio). Il venait de Californie pour s'établir dans sa maison d'été près de Poughkeepsie.

M. Burroughs avait 84 ans.

M. Burroughs était connu dans le monde entier comme naturaliste et écrivain. Ses ouvrages ont été le résultat des connaissances qu'il avait acquises dans son enfance sur une ferme de la Nouvelle-Orléans. Il avait une intelligence très éveillée et il connaissait la nature comme peu d'hommes l'ont connue.

Parmi ses ouvrages les plus importants, il faut citer : "Birds and Poets", "Winter Sunshine", "Camping and Tramping with Roosevelt" et "Under the Apple Trees".

* * *

Nos commissaires de commerce.—Le gouvernement canadien entretient un certain nombre de commissaires pour les besoins du commerce de l'exportation.

Voici les noms de ces commissaires :

M. H. R. Poussette, autrefois Commissaire du Commerce à Buenos Ayres (République Argentine), et actuellement dans l'Inde et M. Gordon B. Johnson, autrefois Commissaire du Commerce à Yokohama (Japon) ; M. C. F. Just, autrefois Commissaire du Commerce canadien à Petrograd, et, plus récemment, membre de la Commission Economique Canadienne en Sibérie, après son retour au Canada, demanda et obtint sa mise à la retraite.

Les autres Commissaires du Commerce qui ont visité le Canada jusqu'au trente avril dernier furent :

D. H. Ross, Commissaire du Commerce canadien, Melbourne, Aus.

W. A. Beddoe, Commissaire du Commerce canadien, Auckland, N.-Z.

J. W. Ross, Commissaire du Commerce canadien, Shanghaï, Chine.

W. J. Egan, Commissaire du Commerce canadien, Cape Town, S. A.

Harrison Watson, Commissaire du Commerce canadien, Londres, Angleterre.

J. E. Ray, Commissaire du Commerce canadien, Manchester, Angl.

B. S. Webb, Commissaire du Commerce canadien, Buenos Ayres, République Argentine.

E. H. S. Flood, Commissaire du Commerce canadien, les Barbades, Antilles anglaises.

L. D. Wilgress, Commissaire du Commerce canadien, Vladivostock, Sibérie.

N. D. Johnston, Commissaire du Commerce canadien, Bristol, Angleterre.

J. F. Smith, Liverpool, Angleterre.

Chacun de ces messieurs visita un grand nombre de manufacturiers, à l'exception, toutefois, de M. E. H. S. Flood, Commissaire du Commerce canadien aux Antilles qui, pour cause de maladie, dut restreindre ses visites.

Il est indubitable que le séjour au Canada de ses Commissaires du Commerce procura un grand avantage au commerce canadien. Ils purent converser avec des manufacturiers qui correspondaient avec eux depuis des années aussi bien qu'avec d'autres qui débutaient dans le commerce d'exportation. Non-seulement il leur fut possible de donner aux industriels, en une demi-heure de conversation plus d'informations que n'en pourraient contenir plusieurs longues lettres, mais leur visite créa entre les uns et les autres un lien de relations personnelles qui portera certainement d'excellent fruits à l'avenir.

Au cours de l'année, plusieurs nouveaux commissaires du commerce ont été nommés, ce sont :

Lieut.-Col. Hercule Barré, Paris, France.

Major Hugh A. Chisholm, La Havane, Cuba.

Lieut. J. Vernon McKenzie, Glasgow, Scotland.

M. P. W. Ward fut nommé commissaire adjoint à Cape Town, à la date du 1er avril ; il partit pour le Sud-Africain au commencement de mai de cette année.

Le lieut.-Colonel Barré deviendra le collaborateur de M. Philippe Roy, Commissaire général du Canada à Paris ; son bureau sera dans le même immeuble que ceux du Commissariat général.

M. W. McL. Clarke, Commissaire du Commerce canadien à Milan, Italie, fut envoyé en Espagne, en mission spéciale, et a écrit une série d'articles sur les perspectives du commerce du Canada en ce pays, lesquels ont été publiés dans le "Bulletin Hebdomadaire" du ministère du commerce. Plus tard, il fut envoyé en Grèce ; son rapport sur ce pays est également publié dans le "Bulletin Hebdomadaire".

M. L. D. Wilgress, autrefois Commissaire du Commerce en Sibérie et membre de la Commission Economique du Canada en Sibérie, ira exercer ses fonctions dans le sud-est de l'Europe ; il visitera successivement la Pologne, la Yougo-Slavie, la Tchéco-Slovaquie et le sud de la Russie.

De nombreux industriels canadiens se sont tournés vers le commerce d'exportation depuis la signature de l'armistice.

* * *

Les ressources du Kamtchatka.—Tout récemment on a annoncé qu'une firme américaine avait obtenu du gouvernement des Soviets une concession considérable au Kamtchatka. Quelles possibilités commerciales et industrielles offre cette région lointaine, c'est ce que nous apprennent les "Commerce Reports" des Etats-Unis. Rappelons en premier lieu que le Kamtchatka forme entre la mer d'Okhotsk et la mer de Bering une presqu'ile presque aussi grande que l'Italie, mais pour ainsi dire déserte ; d'après le dernier recensement, qui remonte il est vrai, à dix ans, elle ne contient que 10,000 habitants ! Bien que la rigueur de la température y interdise la culture des céréales, cette solitude renferme des ressources aussi abondantes que variées. Ce sont d'abord d'immenses forêts peuplées d'animaux à fourrures. Le Kamtchatka est un des pays les plus productifs de pelleteries de luxe ; en moyenne, de 1911 à 1914, il a fourni 14,000 de ces peaux, notamment des zibelines (3,500) et des ours (2,600) ; il y a lieu, toutefois, de remarquer qu'en raison de l'humidité du climat, ces zibelines sont de seconde qualité ; en revanche, tous les ans, le stock des fourrures provenant de cette région comprend plusieurs rarissimes loutres de mer. D'autre part, le sous-sol de cette péninsule paraît très riche et les eaux qui baignent ses côtes sont extrêmement poissonneuses. Chaque été elles sont fréquentées par des bancs de saumons aussi compacts que ceux qui s'approchent des côtes de l'Alaska, de la Colombie

britannique, du Washington, de l'Orégon. Quelques chiffres sont à cet égard suggestifs. En 1914, date de la dernière statistique, il a été capturé sur les côtes et dans les rivières du Kamtchatka pas moins de 70 millions et demi de saumons : 62 millions sur la côte ouest, 8 millions sur la côte est ; le tout représente en poids environ 90,000 tonnes métriques.

* * *

La Belgique et le Canada.—M. G. Langlois, le représentant de la province de Québec à Bruxelle, est de passage en ce pays.

M. Langlois est très optimiste sur l'état des affaires en Belgique.

Dans l'industrie, la Belgique s'est ressaisie avec tant de rapidité qu'il y a actuellement surproduction et de là chômage forcé et pénible pour de nombreux ouvriers. Cette situation paralyse les affaires en général.

Pour l'immigration des colons belges au Canada les restrictions sont devenues plus sévères que jamais. Un Belge ne peut venir travailler au Canada à moins d'établir qu'il a été embauché à l'avance et de produire des pièces officielles authentiques à cet effet.

Le grand courant de sympathie qui existait entre Belges et Canadiens s'est accentué depuis la guerre. Le Canada a droit de cité partout en Belgique et notre vaste pays y intéresse vivement les capitalistes. Il en est de même en France où les affaires canadiennes courantes se traitent directement avec les divers ministères.

* * *

Notre flotte marchande.—Une interpellation faite à la Chambre des Communes nous a permis de connaître les noms des vapeurs de la flotte canadienne qui ont été en service jusqu'au 31 déc. 1920, ainsi que l'endroit où ces vapeurs ont été construits.

Steamers de la marine marchande canadienne mis en service jusqu'au 31 décembre 1920.

Nom du steamer—où construit—où enrégistré :

Canadian Adventurer, Port-Arthur (Ont.,) Montréal.

Canadian Aviator, North-Vancouver, Montréal.

Canadian Beaver, Collingwood (Ont.,) Montréal.

Canadian Carrier, Port-Arthur (Ont.,) Montréal.

Canadian Conqueror, Montréal, Montréal.

Canadian Exporter, Vancouver, Montréal.

Canadian Farmer, Collingwood (Ont.,) Montréal.

Canadian Gunner, Collingwood (Ont.,) Montréal.

Canadian Highlander, North-Vancouver, Montréal.

Canadian Hunter, Lauzon, Lévis (Qué.,) Montréal.

Canadian Importer, Vancouvert, Montréal.
Canadian Inventor, Vancouver, Montréal.
Canadian Mariner, Halifax, Montréal.
Canadian Miller, Montréal, Montréal.
Canadian Miner, Trenton, Montréal.
Canadian Navigator, Montréal, Montréal.
Canadian Observer, Collingwood (Ont.,) Montréal.
Canadian Otter, Welland (Ont.,) Montréal.
Canadian Pioneer, Montréal, Montréal.
Canadian Planter, Montréal, Montréal.
Canadian Prospector, Vancouver, Montréal.
Canadian Raider, North-Vancouver, Montréal.
Canadian Rancher ,Trois-Rivières, Montréal.
Canadian Ranger, Montréal, Montréal.
Canadian Recruit, Collingwood (Ont.,) Montréal.
Canadian Rover, Collingwood (Ont.,) Montréal.
Canadian Runner, Port-Arthur (Ont.,) Montréal.
Canadian Sailor, Port-Arthur (Ont.,) Montréal.
Canadian Sapper, Trenton Montréal.
Canadian Sealer, Trenton, Montréal.
Canadian Seigneur, Montréal, Montréal.
Canadian Settler, Trois-Rivières, Montréal.
Canadian Signaller, Collingwood (Ont.,) Montréal.
Canadian Sower, Port-Arthur (Ont.,) Montréal.
Canadian Spinner, Montréal, Montréal.
Canadian Squatter, Welland (Ont.,) Montréal.
Canadian Trader, Port-Arthur (Ont.,) Montréal.
Canadian Trapper, Lauzon, Lévis, Montréal.
Canadian Trooper, North-Vancouver, Montréal.
Canadian Victor, Montréal, Montréal.
Canadian Volunteer, North-Vancouver, Montréal.
Canadian Voyageur, Montréal, Montréal.
Canadian Warrior, Collingwood (Ont.,) Montréal.
Canadian Winner, Victoria, Montréal.

* * *

La population des Pays-Bas.—Elle est actuellement de 6,831,231 âmes.

Les villes les plus populeuses sont :

	âmes
Amsterdam	661,700
Rotterdam	484,100
La Haye	309,600
Utrecht	137,000

* * *

Il nous faut des consuls aux Etats-Unis.—Nous avons des agents commerciaux dans presque tous les pays d'Europe ; nous devrions en avoir aux Etats-Unis, surtout dans les grands centres comme Chicago, St-Paul, Minneapolis.

On a admis que le Canada était une nation. Alors, pourquoi comme disait récemment un député aux Communes, pourquoi ne pas nommer des agents consulaires puisque nous en possédons virtuellement le pouvoir ? S'il est un pays au monde où il est de notre intérêt d'avoir des agents consulaires ce sont bien les Etats-Unis d'Amérique. Je ne sais pas ce qu'en pensent mes honorables amis d'origine anglaise, mais je sais qu'en ce qui regarde ceux de ma nationalité il existe aux Etats-Unis non pas autant de Canadiens français que dans la province de Québec, mais qu'il y en a au moins un million et demi dans ce pays. Les plus grands centres français en dehors de Montréal et de Québec se trouvent dans des villes de la Nouvelle-Angleterre : des villes comme Lowell, Manchester, Boston, etc. Toutes ces villes sont autant de grands centres canadiens français.

Il se produit des allées et venues incessantes de Canadiens français entre ces villes et notre province et il est étrange de penser que les lettres d'expédition et les passeports que nécessitent le va et vient de la population doivent être soumis au consul anglais, tandis que nous pourrions avoir un agent consulaire de notre pays qui s'occuperait de ces questions.

* * *

Les élévateurs à grains.—D'après une déclaration ministérielle voici quels sont les élévateurs à grains que le gouvernement canadien possède. L'Etat a un élévateur de tête de ligne à Port-Arthur, des élévateurs de tête de ligne à Saskatoon, Moosejaw et Calgary, et il a un élévateur de transbordement à Vancouver. Il y a aussi un commencement de fondation d'élévateur en perspective à la baie d'Hudson, mais il n'a pas été utilisé jusqu'à maintenant, du moins comme élévateur à grains.

L'Etat a aussi des élévateurs dans l'Est, à Port-Colborne, lesquels sont exploités par le ministère des chemins de fer pour le service des chemins de fer, il y a aussi des élévateurs sous la dépendance des commissaires du port à Montréal et à Québec. Puis il y a un petit élévateur à Halifax, lequel est plutôt un élévateur de transbordement.

On ne peut pas dire que l'élévateur à Québec fonctionne d'une manière brillante. Le gouvernement a promis d'y faire quelques travaux.

Cet élévateur, comme on le voit a été construit par les commissaires

du port de Québec, sur les prêts faits par le Gouvernement du Dominion. L'élévateur est géré par la commission.

Le Gouvernement n'a rien à faire avec son administration.

* * *

Le pays de la Madawaska.—Dans un excellent article publié il y a quelque temps dans le *Devoir,* le R. P. Couët, O. P. nous parle de la première évolution de ce pays ou plutôt de cette région :

"Elle commence en 1785, avec l'arrivée d'un petit groupe d'Acadiens, conduits par Pierre Lizotte et Pierre Duperré, deux Canadiens qui les accompagnent dans leur infortune. Ils viennent du Bas Saint-Jean, dépossédés et expulsés des terres qu'ils ont défrichées et cultivées, pour faire place aux *Loyalistes,* qui fuient les Etats-Unis, en révolte contre les Anglais. Ils ne sont pas nombreux, mais leurs noms sont connus et conservés avec honneur. La plupart des habitants de la région les comptent au nombre de leurs ancêtres".

* * *

Le Radium.—Dans "Les Annales" de Paris, le 1er mai courant, Yvonne Sarcey fait un délicat éloge de Madame Curie, l'une des gloires du féminisme et de la science française.

Profitant de la visite que cette femme de génie fait actuellement aux Etats-Unis d'Amérique, elle dit l'admirable tâche entreprise par elle et menée à bien, grâce à sa ténacité et à son travail acharné.

Les femmes américaines, dans un noble élan de reconnaissance envers ce sauveur de tant de vies humaines, se sont liguées ensemble et ont amassé la somme de un million six cent mille francs qui serviront à lui acheter un gramme de radium. Cette campagne de reconnaissance avait été dirigée par Mme Marie Maloney, directrice du "Delineator" de New-York, et toutes les milliardaires, ainsi que les plus humbles femmes amies de la France, aux Etats-Unis, se sont réunies pour offrir ce royal cadeau à celle qui dota le monde de cette magnifique découverte. Les Universités de Columbia, de Philadelphie et de New-York lui rendront un hommage public.

Madame Curie est pauvre. Cette découverte qui l'eût faite riche, si l'auteur l'avait voulu, fut abandonnée, avec un désintéressement complet à la Science. On dit même que Madame Curie n'hésite point à dépenser ses maigres appointements de professeur de la Sorbonne à améliorer un laboratoire trop pauvre à son gré. Durant toute la guerre elle s'est généreusement dévouée au soin des blessés et, deux fois, elle fut récompen-

sée du Prix Nobel, suprême hommage à la Science Moderne. Depuis 1895, cette Polonaise, Marie Skladowska, devenue Française du fait de son mariage avec le savant Pierre Curie, a fabriqué "un brin de soleil" pour apporter à l'humanité douloureuse la guérison et le bonheur.

Il n'y avait dans toute la France que deux grammes de radium. Les femmes américaines auront donc dans un geste émouvant fait à Madame Curie l'hommage d'un troisième trésor, et ce trésor inestimable, précieusement enfermé dans les ampoules de verre, servira à atténuer les cancers, à guérir les tumeurs et à opérer des miracles. Car c'est grâce à cette humble savante que le monde de la physique, de la chimie, de la biologie et de la chirurgie modernes a été bouleversé par cette force mystérieuse et rayonnante qui s'appelle le Radium.

* * *

Obituaire.—Au cours d'août 1921, on nous a annoncé la mort du Révd. Frère Marc-André, recruteur des Frères de la doctrine chrétienne. Le Frère Marc avait fait visite, quelques semaines avant sa mort survenue précipitamment à Sherbrooke, à notre directeur du Bulletin de la Société de Géographie qui lui portait une profonde estime.

Cette mort inattendue nous a affligés d'autant plus que le Frère Marc-André était l'un des meilleurs amis de notre Société et qu'il avait recruté pour nous dans les maisons d'enseignement et principalement dans les maisons de son institution, une clientèle considérable et qui nous est toujours demeurée fidèle.

Le Révd. Frère Marc-André est décédé à l'âge de 65 ans. Il était bien connu à Québec ayant passé par l'Académie Commerciale où il avait conquis l'estime de tous.

* * *

Une mine d'uranium dans Charlevoix.—Depuis de nombreuses années, un chercheur devinant pour ainsi dire les grandes richesses enfouies dans les montagnes qui bordent le majestueux St-Laurent, fouillait les entrailles de ces immenses montagnes. Soudain, raconte le *Progrès du Saguenay,* comme une suprême récompense à tant de travaux et de dépenses, un quartz se montre et l'oeil peut découvrir un métal d'une grande valeur, l'uranium, oui, l'uranium qui contient le radium, comme l'écale contient la noix, et l'annalyse des Laboratoires L. Constant, du New-Jersey, constate qu'il y a 3.36 livres de métaux par 100 lbs de pierre et les connaisseurs qui savent la grande valeur du radium, ont compris l'immense richesse de cette mine.

Il y a aussi beaucoup de mica blanc et d'autres métaux qui en rendront l'exploitation três payante. Cette mine a été découverte par M. Nap. Couture, de La Malbaie. Elle est située dans la paroisse de St-Fidèle, comté de Charlevoix, à quelques arpents du rivage du St-Laurent.

Une compagnie est en voie de formation pour l'exploitation de cette mine. M. Couture a un permis d'exploitation.

Plusieurs visiteurs de Toronto et de New-York sont venus faire l'acquisition d'échantillons et se sont déclarés très satisfaits de leur examen.

* * *

Les forces hydrauliques du Canada.—L'importance fondamentale des ressources hydrauliques du pays apparaît décisive si l'on consulte les données de levés faits sur une grande échelle et l'analyse des forces hydrauliques actuellement exploitées en Canada par les soins de la division des pouvoirs hydrauliques fédéraux. Le total des forces de développement d'énergie dans tout le Canada arrive à près de 2,418,000 h.p., à turbine ou à roue hydraulique, dont 2,215,000 h.p., servent actuellement à des fins pratiques. La capacité maximum des installations actuelles, jointe à celle des entreprises nouvelles en cours de construction, se totalise à 3,385,000 h.p. La totalité des capitaux engagés dans les stations centrales électriques seulement est de $401,942,402.

Avec un déplacement de pouvoir hydraulique de 274 h.p., per capita, le Canada arrive bon premier pour l'existence et l'exploitation des ressources hydrauliques. Seule la Norvège nous dépasse en ce sens. L'énormité des forces hydrauliques encore vierges constitue une base substantielle à une exploitation progressive et au développement d'autres ressources naturelles, et, si l'on fait marcher le tout en coordination avec le développement et l'utilisation des énormes réserves de combustible du pays, on en peut tirer l'assurance d'une expansion industrielle persistante et d'une prospérité constante.

* * *

Le recensement de l'Espagne.—Ce pays d'Europe a aujourd'hui une population de 21,500,000 habitants. Il faut y ajouter 500,000 touristes.

* * *

La population de Trois-Rivières.—Le recensement national donne à cette ville en 1921 une population de 22,317 âmes. C'est une augmentation de 8,626 âmes.

Population de Shawinigan : 10,665 au lieu de 4,265 pour 1911.

Nous donnerons prochainement un résultat complet du récensement qui n'est pas encore revisé.

* * *

Une invention remarquable.—Deux expériences, qu'il n'y a pas encore bien longtemps on aurait déclarées tenir du miracle, ont eu lieu à la station radiotélégraphique d'Annapolis, capital de l'Etat de Maryland. A l'aide de l'appareil de l'inventeur français Belin, une photographie et un document écrit ont été envoyés par télégraphie sans fil de la station d'Annapolis à celle de Malmaison (France).

Deux ingénieurs français envoyés par le gouvernement français sont actuellement à Annapolis où ils préparent de nouvelles expériences du même genre, desquelles ils attendent un succès complet qui démontrera l'importance de cette invention.

Lors du premier essai, une photographie du récent match de boxe Carpentier-Dempsey a été envoyée de la station d'Annapolis à celle de la Malmaison pour être reproduites par le "Matin" de Paris.

Bien que l'image reçue ait été jugée bonne, elle n'était pas assez parfaite au goût des ingénieurs français qui ont recommencé hier leur expérience, en transmettant un message de M. G. V. Van Anda, Managing Editor du "New-York Times" au journal le "Matin" de Paris. Dès la réception du dit message à Paris, les expérimentateurs ont été informés que l'essai avait donné des résultats presque parfaits.

* * *

Un pont suspendu sur l'Hudson.—On compte entamer prochainement la construction d'un pont sur l'Hudson, entre New-York et New-Jersey. Ce gigantesque ouvrage aura 987,50 mètres de portée et 2,030 mètres de longueur totale (1) ; et, sera large de 67 mètres.

Sous le tablier principal et à travers les poutres transversales passeront dix voies ferrées, dans des sortes de tunnels métalliques, ajourés latéralement. Ces voies sont destinées aux trains de grande ligne, express ou de marchandises. Quatre autres voies ferrées, destinées aux tramways, seront posées sur le tablier. La largeur totale de la chaussée atteindra 47.25 mètres.

Au droit des pylônes, la partie inférieure du pont sera à 42m85 au-dessus des eaux moynnes ; au milieu de l'ouvrage, l'intervalle libre atteindra 47m25.

(1) Le pont de Brooklyn a 486m30 de portée, 1,053 mètres de longueur et une largeur de 25m90 ; le pont de Williamsburg a 486m40 de portée et une largeur de 34m70 ; le pont de Manhattan a 446m80 de portée et une largeur de 37m05.

Les pylônes s'élèveront à une hauteur de 265 mètres, dépassant celle des plus hauts "gratte-ciel" de New-York ; ils dépasseront donc de 16 mètres la hauteur de la flèche du Woolworth Building, le plus haut bâtimnt de New-York.

Le prix de revient de ce pont a été évalué à 100 millions de dollars. Il faudra ajouter à cette somme 25 millions de dollars pour le nouveau parc et le dépôt des wagons à New-Jersey, 30 millions de dollars pour la nouvelle gare commune à toutes les voies de grandes lignes qui emprunteront le pont, 30 millions encore pour le chemin de fer métropolitain à double voie sur-élevée qui ira du pont vers West Street. L'équipement électrique de l'ensemble coûtera 25 millions, de sorte que l'ouvrage principal et tous les travaux accessoires entraîneront une dépense totale de 210 millions de dollars.

* * *

Les Mennonites abandonnent le pays.—Une partie de la population Mennonite du Manitoba et de la Saskatchewan se propose d'émigrer au Mexique. On est actuellement en pourparlers avec le gouvernement Mexicain, pour que ce dernier accorde à cette population une étendue de territoire de 20,000 acres au Mexique. Depuis plusieurs années ce travail de migration de l'Ouest vers les pays du sud s'annonce périodiquement.

On dît aujourd'hui que tout est prêt pour que ceux qui désirent se rendre au Mexique s'y rendent immédiatement.

Les propriétés Mennonites du sud du Manitoba et aux environs de Swift Current, dans la Saskatchewan, sont évaluées à environ $5,000,000. On est actuellement à les vendre. Les Mennonites ont déjà reçu la somme de $2,000,000 de compagnies différentes, pour leurs terres.

Le premier contingent de Mennonites qui partira pour le Mexique ou peut-être l'Amérique du Sud, est d'environ quatre cents familles au nombre desquelles se trouvent la plupart des plus mécontents contre les lois scolaires de la province du Manitoba.

Les Mennonites veulent conserver intactes leurs moeurs et leur religion. Ce sont de paisibles citoyens, travailleurs et très habiles ; ils vivent en commun ; c sont de vastes coopératives où tout se fait par les chefs.

* * *

Le siège épiscopal d'Alexandria.—La presse a annoncé la nomination du nouvel évêque d'Alexandria, dans la province d'Ontario, Mgr Félix Couturier.

Mgr Couturier a 45 ans. Il est né, le 29 mars 1876, en France, d'un père français et d'une mère anglaise, qui, restée veuve, ramena son fils en Angleterre. Le Père Couturier est donc de nationalité anglaise.

Le diocèse d'Alexandria comprend les comtés de Stormont et de Glengarry, il fut érigé l 23 janvier 1890. Il est suffragant de l'archidiocèse de Kingston.

Il compte 20,782 catholiques, 17 paroisses, 22 prêtres et six couvents avec 80 religieuses, un hospice et 23 églises et chapelles.

La grande majorité des catholiques d'Alexandria est canadienne-française. Cette majorité augmente continuellement par une immigration incessante venant des comtés de Prescott et de Russell, en Ontario, de Soulanges, Vaudreuil, Valleyfield, Huntingdon et autres comtés de la province de Québec.

La population exacte catholique du diocèse d'Alexandria est de 13,692 Canadiens français et 7,090 autres.

C'est dans ce diocèse que se trouve l'école de Green Valley où les commissaires d'école furent condamnés à $500 d'amende pour avoir autorisé l'enseignement du catéchisme en français pendant 10 minutes par jour aux seuls enfants de langue française.

***

Importante découverte.—Le Dr Ells, géologue du gouvernement fédéral, vient de découvrir à l'ouest de Le Pas, à un pied et demi sous terre, les restes d'un monstre préhistorique qui devait mesurer de 40 à 50 pieds de long. C'est l'animal de beaucoup le plus gros découvert jusqu'ici dans l'Ouest et l'on croit qu'il sera d'une grande importance à la science.

***

La sécheresse à Québec et les récoltes.—Les pertes de Québec en récoltes et en bétail, à la suite de la sécheresse et d'autres causes, seront de $200,000,000, d'après des sources officielles d'augmentation.

$150,000,000 représentent les pertes causées par la diminution des récoltes de foin et de céréales ; le reste, $50,000,000, représente les pertes que les fermiers doivent subir par suite de la nécessité de sacrifier leurs bêtes à cornes à tout prix à cause de la disette de fourrage qui se fait déjà sentir.

L'honorable J.-E. Caron, ministre de l'agriculture, a demandé à Ottawa d prendre des mesures immédiates pour réduire les taux de fret sur le fourrage.

* * *

Parcs des îles du Saint-Laurent.—Au cours de l'année ces parcs ont fait un acquisition importante par l'achat de l'île, dite l'île de Doran ou Ile-aux-Moutons, directement en face de la ville de Morrisburg. Originairement cette île faisait partie de la réserve indienne Saint-Régis, mais les Indiens l'avaient louée à un particulier. Lorsque le bail fut expiré au mois d'octobre 1916, le ministère de l'Intérieur a obtenu cette propriété du département des Affaires indiennes ; un décret du Conseil, adopté le 3 décembre 1919, en a fait un parc national. On a donné à l'île le nom de Parc Broder en mémoire d'Andrew Broder qui durant le longues années représenta la circonscription de Dundas à la Chambre des communes. C'est une des plus belles de nos îles ; elle compte une superficie d'environ vingt acres, est bien boisée, possède une belle plage pour les baigneurs et en outre des éclaircies qui s'adaptent très bien au jeu de baseball et autres.

* * *

Les archives canadiennes.—Le gouvernement fédéral entretiens tout un personnel à Paris pour faire copier nos archives.

Le personnel des Archives du Canada à Paris se compose de douze personnes : archiviste-adjoint 1, assistants-archivistes 4, copistes 3, dactylographe 1, surnuméraires 3.

Deux assistants archivistes, MM. Ed-J. Buron et Laroque de Roquebrune, sont employés aux recherches ; un troisième, M. de Cathelineau, petit fils du célèbre chef des Chouans, guide et dirige directement les travaux des copistes ; le quatrième, M. Henri Beau, artiste peintre dont les oeuvres les plus connues, la "Dispersion des Acadiens" et l'"Arrivée de Champlain", ont assis la réputation, occupe les longs jours d'été à peindre

les ports de France dont l'histoire est liée à celle du Canada et l'hiver se consacre aux recherches et au collationnement. Les surnuméraires, sous la dirction d'un des assistants-archivistes, sont dirigés sur des recherches précises ou font des collationnements méthodiques.

Depuis que M. Beauchesne a la direction des services de Paris, le travail historique du Canada est connu non seulement dans les différents établissements et ministères de Paris, en province, mais encore hors de France, car il n'est pas rare que des hommes de loi, des chercheurs, des généalogistes, aient recours aux bons offices de M. Beauchesne pour retrouver les actes authentiques des propriétés ou des titres.

A la bibliothèque Nationale, M. Beauchesne a fait copier la collection Arnoul, intendant de Rochefort, sous Colbert ; toutes les phases des négociations du traité d'Utrecht et toute la correspondance diplomatique entre la France et l'Angleterre depuis Champlain jusqu'à Frontenac, provenant du ministère des Affaires étrangères, sont en cours de copie.

Les documents inventoriés sous la direction de MM. Biggar et Beauchesne forment un fonds déjà important qui se trouve à Ottawa, fonds que viendront grossir sous peu les documents concernant la guerre de Sept-Ans, provenant des archives du ministère de la guerre.

Au cours de ces dernières vacances, M. Beauchesne a eu la chance de trouver la correspondance très importante des intendants conservée à Rochefort et en a fait un sommaire des plus précieux pour les chercheurs.

***

Une science intéressant notre pays.—Les savants les plus distingués attachés au musée américain d'histoire naturelle de New-York admettent que le *gorgosaure* animal énorme, qui vivait avant la période géologique actuelle, ne se servait que de ses pattes de derrière pour courir. Le gorgesaure habitait les régions canadiennes où est située la province d'Alberta. Ce carnivore monstrueux se tenait habituellement sur ses quatre pattes, mais quand il voulait faire de la vitesse, il se dressait sur ses pattes de derrière. Le squelette d'un gorgosaure, qui a été trouvé dans le district de la rivière Red Deer, a été installé dans l'attitude de la course, au musée d'histoire naturelle. Le Dr W.-D. Matthew, directeur du département de la paléontologie, a donné des explications intéressantes sur le gorgosaure.

"C'était, a-t-il dit, un animal qui pouvait courir rapidment. Mais le gorgosaure n'était pas plus intelligent que le crocodile. Ce quadrupè-

de féroce ne tendait aucun piège pour atteindre les animaux qu'il voulait dévorer. Il ne comptait que sur sa rapidité pour les atteindre. Se dressant sur ses pattes de derrière et se servant de sa lourde queue pour maintenir l'équilibre de son corps, il se lançait à la poursuite de sa proie qu'il déchirait de ses ongles et de ses dents".

Les paléontologistes américains croient que des squelettes d'autres animaux intéressants ayant habité le Canada et les Etats-Unis, avant la période géologique actuelle, pourront être reconstitués bientôt.

* * *

La production mondiale du pétrole.—La production du pétrole en 1920 s'est élevée à 684,001,705 barils de 42 gallons, contre 544,885,000 en 1919. Voici le détail par pays producteur :

	1920	1919
	—	—
Etats-Unis	443,402,000	377,719,000
Mexique	159,760,000	87,073,000
Russie	24,382,000	25,498,000
Indes orientales néerlandaises	16,400,000	15,428,000
Indes britanniques	8,450,000	8,735,000
Roumanie	7,238,860	6,614,000
Perse	6,750,000	6,412,000
Pologne	6,150,000	6,054,000
Pérou	2,750,000	2,616,000
Japon	2,030,000	2,175,000
Trinité	2,083,115	1,841,000
Argentine	1,240,000	1,183,000
Egypte	1,080,430	1,501,000
Vénézuéla	472,000	425,000
Alsace	384,470	344,000
Canada	298,430	241,000
Allemagne	278,000	234,000
Italie	32,500	35,000

Autres pays	920,000	756,900

***

En Australie.—Les résultats du recensement pour l'Australie ont donné un total de population de 5,419,702 habitants, avec une augmentation de 964,697 depuis 1911.





BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La part du Canada dans la Grande Guerre.—(3è édition—Affaires Etrangères—Ottawa, mai, 1921).—En un livret de 54 pages, le Département d'Information du Ministère des Affaires Etrangères, à Ottawa, donne un aperçu succinct des principaux faits accomplis par le Canada durant la Grande Guerre de 1914-1918.

Les divisions de l'ouvrage traitent : 1.—De l'Effort Militaire ; 2.—Du Service Naval ; 3.—De la Construction des Navires ; 4.—Des Finances ; 5.—Des Munitions ; 6.—De l'Industrie et du Commerce ; 7.—Du Contrôle des vivres ; 8.—Du Contrôle du Charbon ; 9.—Du Transport ; 10.—Des organisations volontaires de secours aux soldats, etc. 11.—Du Travail des Femmes ; 12.— De l'Enseignement et du Travail ; 13.—Des Lois de Tempérance ; 14.—Des Pensions militaires ; 15.—Des concessions de terres aux soldats ; 16.—Du soin à donner aux soldats blessés ; 17.—Des Assurances pour les soldats ; 18.—De la Commission des Cimetières militaires ; 19.—Du Logement ; 20.—Des Rapports officiels, etc. Ce livret est donc très intéressant pour ceux qui ont suivi de près les opérations militaires durant la Grande Guerre et prouve que ce gigantesque effort n'a pas été fait vainement.

Histoire de la littérature latine.—Par MM. Alfred Jeanroy et Aimé Puech, professeurs à la faculté des Lettres de l'Université de Paris.

C'est l'ancienne librairie classique Paul Delaplane, Paul Mellottée, éditeur, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris qui publie ce superbe ouvrage.

Ce sont les mêmes éditeurs auxquels nous devons les magnifiques travaux sur la littérature française de M. René Doumic et Léon Levrault.

Nous attirons l'attention de nos éducateurs sur cette récente histoire de la littérature latine. MM. Jeanroy et Puech sont deux professeurs distingués, et ce qui prouve l'excellence de leur oeuvre c'est que celle-ci en est rendue à sa vingt-neuvième édition.

Ce volume, dit-on, dont l'avis au public, est destiné à former, avec la *Littérature française* de M. Doumic et la *Littérature grecque* de M. Egger, un cours complet d'histoire littéraire à l'usage des classes. Une même méthode et un même plan ont été adoptés pour ces trois ouvrages.

Les Archives d'Ontario. ..Manuscrits du P. Pierre Potier, S. J.—Nous devons à l'obligeance de M. Alex. Fraser, archiviste provincial d'Ontario, l'envoi de son 15e rapport annuel. C'est un volume de près de 800 pages, grand in-octavo qui est d'un intérêt plus qu'ordinaire pour nous Canadiens-français. Il contient en effet une reproduction en fac-simile de trois manuscrits du P. Pierre Potier, S. J.,

qui fut durant trente-huit ans (de 1744 à 1781) en charge de la mission huronne de l'Assomption du Détroit, maintenant Sandwich.

L'un de ces manuscrits contient les éléments de la grammaire huronne par le P. Pierre Potier.

Les manuscrits reproduits par M. Fraser sont conservés aux archives des RR. PP. Jésuites à Montréal, où ils furent apportés de Sandwich par le R. P. Félix Martin, premier archiviste canadien de cet ordre.

En résumé, disons que ce rapport d'archives est l'un des plus intéressants au point de vue canadien-français qu'ait publiés M. Fraser. C'est un supplément intéressant à la monographie de l'érudit P. Jones, S. J., intitulée : *Old Huronia,* publiée dans le rapport annuel des Archives d'Ontario de 1908.

Histoire profane de Israël par Pablo Alphonso Vasconez. Ceci n'est que le 1er volume. Imprimé en espagnol à Quito, Equateur.

Les leçons de la guerre, par le chanoine Beaupin. Offert par le comité catholique des amitiés françaises à l'étranger.

La Société des Nations.—Une théorie catholique par Mgr Julien, évêque d'Arras. Blond &Gay, Editeurs, Paris.

Une campagne française, par Mgr A. Baudrillart, avec préface de Frédéric Masson, de l'Académie française. Offert par le comité catholique des amitiés française à l'étranger, 3 rue Garancière, Paris.

Les Amitiés catholiques françaises, revue mensuelle, sous la direction de Mgr Alfred Baudrillart, de l'Académie française, 2ème année, No 2, 15 juin 1921.

Brochures de l'Equateur.—Nous venons de recevoir de Garayaguil, Equateur, un certain nombre de brochures intéressantes pour lesquelles nous remercions de tout coeur la direction de la Bibliothèque municipale.

Ces brochures contiennent divers sujets. Notons en particulier le *Comercio Ecuatorians* et la *Semaine nationale* abondamment illustrée.

Le péril juif—Le règne d'Israël chez les Anglo-Saxons, par Royer Lambelin, Cinquième édition, Bernard Grasset, éditeur, 61, due des Saints-Pères, Paris, France.

L'auteur dédie son livre à "Charles Maurras, apôtre du nationalisme intégral" qui a écrit un jour dans *l'Action française* : "Il y a plus qu'un péril Juif : un règne Juif".

Ceux qui ont lue la *France-Juive* d'Edouard Drumont comprendront aisément ce livre qui est pour ainsi dire la suite de la campagne du grand patriote contre la pénétration juive.

Ici, l'auteur dénonce avec force l'impérialisme britannique qui a obtenu d'installer en Palestine un foyer national pour les Juifs. En un mot, le savant auteur entre dans de sérieux développements pour établir la conquête juive qui s'est opérée également en Angleterre et aux Etats-Unis. Ce livre sera certainement lu par tous ceux qu'inquiète le problème juif. Nul livre ne pouvait venir plus à son heure, fortement documenté, rédigé avec une modération de langage qui ajoute encore à la valeur des arguments présentés, il met en plein relief la poignante réalité du péril juif.

Histoire de la littérature française par René Doumic, de l'Académie française.

Nous avons déjà entretenu notre public de ce remarquable ouvrage publié par la librairie du signe Delaplane, Paul Mellottée, éditeur, et dont on a déjà répandu un million d'exemplaires par le monde entier.

Nos collèges classiques doivent connaître quelque peu cet ouvrage dont la nouvelle édition a été remaniée et dans laquelle on donne plus de place à l'étude des auteurs du dix-neuvième siècle. L'auteur est devenu fidèle à sa méthode qui est de donner seulement ce qui doit êtr utile aux élèves.

Les jeunes gens ne sauraient avoir de meilleur guide que ce bel ouvrage de M. Doumic.

Un ancien missionnaire de la Rivière-Rouge.—L'honorable Juge L.-A. Prud'homme, membre de la *Société Royale du Canada,* vient de publier dans les *Mémoires* de cette société un très intéressant travail historique sur M. l'abbé Belcourt, missionnaire à la Rivière Rouge de 1831 à 1848. Ce fue le premier prêtre désigné spécialement pour l'évangélisation des sauvages.

Ce travail contient des notes biographiques sur le missionnaire et une analyse de son caractère, où apparaissent ses grandes qualités et aussi ses défauts. Les dix-sept années du missionnaire à la Rivière Rouge sont passées en revue d'après sa correspondance. Beaucoup de faits intéressants y sont notés.

Les dernières pages résument ses dix années de mission dans le Dakota et le Minnesota et son ministère paroissal dans les provinces maritimes. Il mourut à Shédiac le 31 mai 1874 et fut inhumé à Memramcook.

Histoire naturelle.—La revue *d'Histoire naturelle* par le musée d'histoire naturelle de New-York publie le portrait du Dr V. K. King, directeur de la commission géologique de Chine.

A signaler nombre d'illustrations des oiseaux de la Terre-de-Feu.
La même revue comporte le portrait du baron Gérard de Gur, professeur de géologie à l'université de Stockholm en Suède.

Société de Sociologie de Paris.—Cette société a été fondée le 28 octobre 1893 et reconnue d'utilité publique en 1904.

Elle a pour but l'étude des questions sociologiques au point de vue purement scientifiques. M. René Viviani en est le président. On nous a transmis un exemplaire de l'annuaire qui renferme les noms de tous les membres.

Le siège social est à l'hôtel des sociétés savantes, 28 rue Serpente, Paris. Cette Société publie une revue, la *revue Internationale* de sociologie.

The Canadian Historial Review.—Ce sont les livraisons de mars et de juin 1921 publiées par l'Université de Toronto. Cette revue contient, comme toujours, plusieurs travaux importants. Signalons au passage une longue dissertation par M. William Wood, l'un des archivistes de Québec, sur les *Nouvelles archives provinciales* de Québec et une histoire sur le commerce de l'eau-de-feu en 1678 par M. William Bennett Munro.

Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord.—Nous tenons à noter deux études importantes : l'une sur les *climats* et les *races* par le Dr J. P. Bouthiol et l'autre sur les *Fouilles d'Algérie* par M. Eug. Albertini. On constate, par cette dernière étude, que l'Algérie est très riche en antiquités romaines.

Les Annales littéraires et politiques, 5 rue La Bruyère, Paris. Henry Bidou analyse dans le No du mois de mai l'oeuvre capitale de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine,* qu'il appelle une peinture du Canada français.

Toute la grâce du livre, dit la critique, est dans les scènes de la vie, dans les paysages, dans les simples dialogues.

Le Géographical journal de Londres, a publié dans son numéro de juin une étude très élaborée de M. Edward Hearwood, bibliothécaire sur la *Mappe du monde avant et après les voyages de Magellan.*

Cette étude est accompagnée de magnifiques cartes empruntées à différentes époques.

Le "Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord", 25e année 1920.

Cet intéressant "Bulletin" contient des études sur "Les phosphates du Djebel-Onk", par le Dr Carton ; "Les climats et les races" par le Dr Bounhiol ; L'ethnographie traditionnelle de la Mettidja" par J. Desparmet ; "Les fouilles d'Algérie" par Albertini ; "La question du trans-africain en 1919" par le Commandant L. Voinot ; et un intéressant journal de voyage : De Constantine à Touggourt" par R. Stoupan. Enfin, une étude morale sur "Chefs et soldats" par J. Lefèvre-Paul, et une étude bibliographique sur "La géalogie du Hodna" par J. Sabourin. Pour finir, il y a une page magnifique relatant la mort du Dr Vidal, ancien Secrétaire de la Section technique, puis Vice-Président de la Section d'histoire et d'archéologie de la "Société de Géographie d'Alger".

"Histoire de la Musique" par Paul Landormy.—1 vol. in-16 (7e édition, revue et corrigée) 18 x 12, accompagné d'indications de "lectures recommandées" et de "textes musicaux à consulter". Librairie classique Delaplane, Paul Mellottée, éditeur, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris. (1920).

Dans un style clair et sobre, le musicien, doublé d'un très savant philosophe, passe en revue l'histoire de la musique, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Il tire habilement profit des récentes découvertes musicographiques et donne un bref, mais substantiel aperçu de la musique des "troubadours et trouvères". Il montre, à partir du XVIe siècle, la renaissance musicale et fournit de curieux détails sur la création des genres devenus plus tard classiques : l'oratorio, l'opéra, la sonate et la symphonie.

Puis, dans une "galerie de tableaux" très pittoresque, il nous montre les génies créateurs : Bach, Haendel, Rameau, Gluck, Haydn, Mozart et celui-là, enfin, qui les dépasse tous : Beethoven.

Voici enfin venir les Allemands, Schubert, Schumann, Wagner, Brahms, Strauss, Wolfe et Mahler, sans compter les compositeurs moins illustres ; puis, tour à tour, les Russes, pour qui l'auteur se montre sévère, malgré leur haute valeur artistique, les Scandinaves, les modernes Italiens et Espagnols, et, surtout, les Français qui, selon lui, s'élèvent de plus en plus au sommet de l'Art, par leur clarté, leur sincérité et leur grande science de l'orchestration.

C'est avec un légitime orgueil qu'on voit défiler sous nos yeux les progrès de la musique française et le cas de plus en plus grand qu'on fait des Maîtres incomparables qui se nomment Berlioz, Franck, Debussy et d'Indy.

L'auteur n'est pas tendre pour les "faiseurs", même lorsqu'ils portent les noms, vénérés dans un certain milieu, de Massenet, Charpentier, Bruneau, Puccini, Verdi et autres. . . .Et il conclut en faisant un appel au bon goût, à la sévérité de la critique et à la haute dignité qui doit chez un artiste primer toute ambition de succès facile et lucratif.

En résumé, ce bel ouvrage, surtout destiné à la jeunesse étudiante, est tout autant d'une grande utilité pour les musiciens qui veulent retrouver en abrégé l'histoire de leur Art.

Librairie Tequi.—Nous publions ci-après quatre ouvrages de la librairie Tequi, 82, rue Bonaparte, Paris, qui sont aussi en vente à la librairie Garneau, de Québec. Les uns et les autres sont hautement recommandables et viennent de paraître.

Abbé Cocart.—Enfant, que feras-tu plus tard? brochure in-12. Prix: 1 fr. 25.

La question des vocations sacerdotales est à l'ordre du jour, car la moisson des âmes est abondante, mais les ouvriers manquent. Aussi nous pouvons dire que cette brochure vient tout à fait à son heure.

L'auteur s'adresse aux enfants et leur demande d'abord s'ils ont quelquefois songé à leur avenir. (ch. 1 Enfant, que ferastu plus -tard ?)—Puis il leur dit la grandeur du prêtre, la beauté de sa mission.

Quelques histoires appropriées au sujet traité terminent chaque chapitre.

Cette brochure est honorée d'une lettre de Mgr Julien, évêque d'Arras, qui félicite l'auteur d'apporter son concours à la solution de ce grave problème des vocations et de traiter cette question avec simplicité et clarté.

Tous ceux qui s'intéressent au recrutement sacerdotal, prêtres et laïques, liront avec intérêt cette brochure et se feront un devoir de la propager dans les catéchismes, dans les réunions d'avant-garde et dans les Patronages, afin de semer la bonne semence de la vocation.

Comte de Rougé—Manifestations Diaboliques Contemporaines. in-8. Prix : 2 francs.

Voici un petit ouvrage d'actualité, venant à une époque où se manifeste un véritable déchaînement des légions diaboliques, révélé à quelques saintes âmes contemporaines. Cet ouvrage, fait pour tous et toutes et à la portée des moindres bourses, est à la fois une oeuvre de vulgarisation et de documentation.

A l'heure où le Spiritisme, qui s'intitule *"Spiritualisme"*, lutte contre les dogmes catholiques et cherche à les supplanter ; à l'heure où les religions diaboliques actuelles ignorées par tant d catholiques : le Satanisme, l'Eglise gnostique (de Paris, de Lyon, etc.) les centres apostoliques, les loges martinistes, les loges rosi-cruciennes, le Palladisme, relèvent la tête en France (à Paris, Lyon, Nîmes, Valence, etc) ;où les élucubrations boudhistes veulent s'imposer aux réincarnés que nous ne sommes pas,—il est bon, il est utile, il est nécessaire de démasquer celui qui se cache derrière toutes ces troupes alliées contre l'Eglise catholique. Dans *"Manifestations Diaboliques Contemporaines"*, M. de Rougé étudie les manifestations forcées d'un ennemi qui voudrait bien rester caché. Il divise son étude en deux parties, l'une faite de documentation, l'autre constituée par des faits incontestables et choisis. Les catholiques, et surtout ces esprits religieux qui trouvent leur pâture dans ces innombrables livres ou revues actuellement déversés dans le monde des lecteurs, qui tendent à écarter les âmes de la religion catholiqu, n lur proposant ls dogms nouveaux de la Théosophie, de l'Esotérisme, etc., se doivent, s'ils sont sérieux, de lire le livre de M. de Rougé avant de prendre une détermination. Il y va d leur vie future.

Mme Paul Fliche.—Une Française d'Alsace : Mlle Louise Humann. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 ; franco.
Mais ce qui n'a jamais été bien connu, c'est le rôle joué près de ces hommes éminents, par une femme d'une grandeur d'âme, d'une culture intellectuelle extraordinaires : Mlle Louise Humann. Cette figure a séduit Mme Fliche qui n'est pas une inconnue dans le monde des lettres. Avec un zèle inlassable, une critique sévère, elle a recueilli les documents épars et a peint un portrait d'une

Tous ceux qui connaissent l'histoire de la renaissance catholique en France, dans la première moitié du XIXe siècle, savent quelle part importante y ont prise l'abbé Bautin et ses disciples.

Cette vie s'est déroulée, avant, pendant et après la Révolution, presqu'exclusivement à Strasbourg. Il existe peu d'auteurs même alsaciens qui aient aussi justesse et d'un coloris qui méritent l'attention et la reconnaissance du public.

bien saisi et reproduit d'une façon plus pittoresque le cadre étroit mais combien intéressant, dans lequel vécut et agit Mlle Humann.

Cardinal Gibbons.—La foi de nos Pères.—Traduit de l'anglais par l'abbé Adolphe Saurel.

A l'occasion de la mort du Cardinal Gibbons, il est opportun de signaler un chef-d'oeuvre du savant archevêque de Baltimore. Cette exposition de la foi catholique, écrite pour des protestants en 1876 a eu un prodigieux succès et a été traduite en beaucoup de langues. On peut, comme valeur, la comparer à l'ouvrage analogue de Bossuet : Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse. Ce livre, en une grande science, donne à nos frères séparés, la solution nette et précise de toutes les objections que, par préjugés ou ignorance, ils opposent au catholicisme. Il faut remercier l'abbé Saurel, vicaire à Saint-Paul de Nimes, d'avoir mis cet ouvrage à la portée du public français.



Vol. 15—No. 5 Septembre-Décembre 1921

Bulletin de la Société de Géographie de Québec



SIEGE SOCIAL : UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

1921



L'ÉLÉMENT SOLIDE

L'écorce terrestre.—Le sol, c'est-à-dire la couche de matières friables qui permet à la végétation de se développer, n'a généralement qu'une faible épaisseur. En certains lieux, sous un mince lit de débris, de nature très différente, dûs à la décomposition de la roche sous-jacente, on découvre bientôt le sous-sol ; souvent même la roche fondamentale est à nu.

Les événements qui ont caractérisé le passé de la Terre peuvent se ramener aux suivants : 1.—la formation d'une écorce solide, antérieure à l'apparition des êtres vivants ; 2.—dépôt de sédiments au fond des mers, des lagunes et des lacs ; par le travail de la mer et des eaux courantes ; 3.—l'épanchement de matières volcaniques à haute température ; 4.—dislocations ou fissures qui ont amené soit la production de failles, soit des effondrements, soit des plissements montagneux. Trois ordres de phénomènes ont ainsi concouru à constituer l'écorce terrestre : les éruptions, la sédimentation et les plissements. Examinons d'abord les aspects, les propriétés des types de terrains.

Roches fondamentales.—Elles constituent le terrain primitif ou archéen, que l'on regarde comme le résultat de la solidification initiale de l'écorce. Ce sont les *gneiss* et les *micaschistes.* Le gneiss contient des cristaux blancs de feldspath, des cristaux grisâtres de quartz et des lamelles de mica noir. Dans le micaschiste, le mica, plus abondant que dans le gneiss, est disposé plus régulièrement, ce qui donne à ses feuillets un éclat vif et métallique. Le terrain primitif est largement représenté en Amérique, où il couvre tout l'espace compris entre le delta du Mackenzie, le détroit de Belle-Isle et l'extrémité occidentale du lac Supérieur.—En Europe ce terrain est représenté par les Pyrénées, le socle des Alpes, la Bohème, le Massif central de France, la Bretagne, l'Ecosse, la Scandinavie, la Finlande et le long de l'Oural.

La structure rubannée des gneiss et des micaschistes permet de les fendre en dalles ou en pieux. Dans le nord de l'Italie des vignes grimpent le long de minces tiges de gneiss plantées en terre. Dans la région du mont Cervin (Matterhorn, grandiose pyramide de gneiss haute de 14.700 pieds ou 4.482 m.) on utilise le gneiss pour établir des clôtures ; on le fend pour cela en dalles qu'on plante dans le sol les unes à la suite des autres.

Le sol dérivé des terrains primitifs est improductif, imperméable et il abonde en lacs.

Roches éruptives et cristallines.—Les types de roches éruptives et cristallines sont le granite, le porphyre, le trachyte et la basalte.—Le granite est un mélange homogène de quartz, de feldspath et de mica noir. A cause de cette composition, et lorsque le granite n'est pas coloré, il se distingue difficilement du gneiss.

Le granite représente la plus ancienne des roches éruptives.—Ses plus belles variétés de teinte grise et rose sont utilisées comme pierre d'ornement : stèles, tombeaux, statues, colonnes de monuments, bordures de trottoirs, de ponts, de jetées. Malgré sa grande dureté, le granite est sujet à se désagréger sous l'action de l'acide carbonique qui est contenu dans l'eau. C'est à cette action destructive de l'eau qu'il faut attribuer les profondes indentations des côtes granitiques. Cette roche se transforme en une masse sableuse appelée arène. Le vent et l'eau entraînent des débris pour laisser à nu les parties les plus résistantes ; parfois à l'état de blocs énormes, isolés, formant des "roches tremblantes", des rochers surplombants ou des ruines souvent grandioses et bizarres.

La décomposition du feldspath produit une sorte d'argile blanche, le *kaolin*, dont les gisements découverts en Chine, au Japon, en Saxe (Allemagne) et aux environs de Limoges (France) ont permis de développer l'industrie de la porcelaine.

Les terrains granitiques, rarement d'une grande épaisseur, sont imperméables. Ils sont occupés par des prairies naturelles ; la végétation envahit les mares, les étangs et les lacs pour les convertir en tourbières. Si les sols granitiques n'ont qu'une médiocre valeur végétale, cependant, l'abondance des eaux de source favorise la dissémination des habitants.

Parmi les roches éruptives plus récentes il faut citer la *trachyte,* roche rugueuse, de couleur relativement claire ; elle contient des cristaux de feldspath et des paillettes de mica ; le *porphyre,* qui est composé de grands cristaux vitreux (quartz) insérés dans une pâte rouge ou verte ou diversement tachetée, à éléments indiscernables à l'oeil nu. Ces deux roches, qui se rapprochent de la composition du granite, sans en avoir

toute la dûreté, sont utilisées comme matériaux de construction. C'est de trachyte que sont bâties la cathédrale et la plupart des maisons de Clermont-Ferrand.

Les *basaltes* sont formés de cristaux de feldspath, d'ordinaire à base de chaux. Leur coloration très foncée et leur grande densité sont dues à la présence du fer oxydé dans une masse ténue. Lors de leur refroidissement, certains basaltes ont pris la forme de colonnades prismatiques, ayant à distance l'air de tuyaux d'orgues. Telles sont les orgues de la vallée de la Borne, à Espaly, Haute Loire, France, la chaussée des Géants, en Irlande, la grotte de Fingal, l'une des îles Hébrides, et le mont Pillar, en Nouvelle-Zélande.

La *domite* (Puy de Dôme), *l'andésite* (Andes, Ténériffe, Auvergne, Hongrie). et le phonolithe, essexite des collines montérégiennes, sont autant de variétés de trachytes, dont le nom dit assez clairement la répartition géographique.

Roches sédimentaires.—Les roches sédimentaires recouvrent les quatre-cinquième de l'écorce du globe. Elles se divisent en trois groupes, que l'on distingue d'après leur origine.—Les unes sont détritiques, c'est-à-dire qu'elles sont le produit de la destruction par la mer, les eaux courantes ou l'atmosphère, de roches préexistantes.—D'autres ont une origine chimique (dissolution des sels de chaux, de sodiun, de silice.—Il s'en trouve enfin qui sont d'origine organique, coraux, madrépores, foraminifères, décomposition de végétaux, etc).—Bien que d'origine complexe, toutes ces roches formées dans l'eau ou par l'eau, sont constituées de couches parallèles superposées, ce qui leur vaut le nom de roches *stratifiées* ou *sédimentaires.*

Roches détritiques.—Parmi les formations détritiques il faut distinguer les terrains arénacés ou sableux et les terrains argileux. Au cours des âges, les eaux désagrégeant les roches cristallines, leur ont soustrait ces deux catégories d'éléments pour les répandre aux endroits de bas niveau. Ce phénomène du charriage des sables, graviers, galets et cailloux se poursuit sous nos yeux.—Les dépôts arénacés, formés essentiellement de grains de quartz, avec parfois des graviers de minerais, peuvent être meubles et laisser filtrer l'eau. Ils peuvent aussi être agglutinés par des ciments ou silicieux ou calcaires ou ferrugineux. Dans ces cas, sables et graviers deviennent des grès (*Sandstone, sandstein*). Lorsque les sables, les graviers et galets se trouvent cimentés ensemble, ils forment des conglomérats si les fragments sont anguleux, et des poudingues quand les fragments sont arrondis.

L'argile est le terme de la trituration ou de la désagrégation des roches. L'argile plastique, vulgairement nommée terre glaise, est compac-

te, imperméable, sans trace de stratification. Quand elle a subi l'action de la chaleur ou des infiltrations silicieuses, l'argile est dure, feuilletée ; elle forme des schistes ou phyllades, dont les plus clivables (fissiles) fournissent les ardoises, si communes dans les collines des Cantons de l'Est, chaîne des Alleghanies.

Roches d'origine chimique.—Elles n'occupent qu'une place peu importante à la surface du globe. L'eau pluviale contient de l'oxygène et de l'acide carbonique. Armée de cet acide, elle attaque les roches en dissolvant les calcaires. C'est surtout lorsque les eaux d'infiltration chargées de calcaire arrivent à l'air libre qu'elles laissent évaporer l'acide carbonique en excès, que le calcaire se dépose pour donner naissance à des tufs ou des travertins calcaires.—L'eau de mer contient des substances dissoutes, surtout des carbonates de chaux, de magnésie, de silice, ainsi qu'une certaine quantité de phosphate de chaux, de soude et de potasse. Par une évaporation rapide de l'eau de mer, le carbonate de chaux se dépose en agglutinant des grains de sable et des débris de coquillages. C'est surtout dans les régions tropicales que se développe actuellement ce genre de formation des calcaires. Sur toutes les plages favorables à l'évaporation on voit d'abord le sulfate de chaux se déposer pour donner naissance au gypse (pierre à plâtre) vient ensuite la cristallisation du chlorure de sodium (sel marin). L'activité humaine a régularisé ce travail de concentration dans les *marais salants.* Le sel gemme, trouvé en masse épaisses dans le sous-sol, est également du sel marin.

Roches d'origine organique.—Malgré leur intensité, les phénomènes chimiques n'absorbent qu'une faible quantité des matières apportées par les eaux courantes et de celles qui sont tenues en dissolution dans les eaux de mer. Des agents d'un autre ordre peuvent intervenir pour fixer les substances qui s'y trouvent en excès,—calcaire et silice. Ce sont les organismes marins : crustacés, poissons, mollusques, échinodernes, et surtout les polypiers et les coraux, pour la construction de leur squelette ou de leur carapace. Par simple accumulation de leurs dépouilles, ces êtres ont déjà produit et continuent de produire de puissantes assises. Aussi, ce calcaire, qui forme la roche la plus répandue sur la terre, est-il constitué essentiellement de carbonate de chaux, mélangé d'impuretés en quantités variables : sables, argile, oxyde de fer, silice, etc.

Il existe ainsi une foule de variétés de calcaires, distinctes par l'âge et l'apparence, et par conséquent de compacité et de composition variables. On doit noter toutefois que tous les calcaires sont effervescents avec les acides et qu'ils peuvent être rayés plus ou moins facilement au canif ou à l'ongle. Les marbres sont des calcaires cristallisés ; les uns sont purs comme les célèbres marbres blancs de Carrare (Italie), et les

autres, coloriés, mélangés qu'ils sont de noyaux argileux, multicolores, comme les marbres des Alléghanies (Vermont), de Portneuf et des Pyrénées.

Les pierres lithographiques, dont le nom dit l'usage industriel, sont des calcaires à cassure très fine. Les calcaires coralliens et colithiques, provenant du travail des coraux et des polypiers, qui ont édifié des récifs analogues aux coraux contemporains, sont d'une texture fine, serrée. Les pierres à chaux, les pierres de taille, calcaires grossiers, contiennent surtout des coquillages et des carapaces cimentés, enveloppes d'animalcules et de calcaires cristallins, visibles à l'oeil nu. La craie, roche blanche et friable, provient de l'accumulation de débris de foraminifères et d'autres animaux inférieurs, du même genre que ceux qui, de nos jours, sont précipités au fond de certaines mers.

Tels sont, d'une façon générale, les principaux éléments constitutifs du sous-sol

Le relief.—L'étude du relief consiste dans l'examen et la classification de ses formes actuellement existentes. Cependant on ne saurait dédaigner de rechercher les diverses causes de dénivellation qui se produisent à la surface du globe. La passé géologique nous montre (ch. III) que les étendues respectives des continents et des mers ont varié à maintes reprises. De telles modifications dans le relief accusent de la part de l'écorce une flexibilité dont la cause est facile à indiquer, si l'on accepte l'hypothèse toute vraisemblable que le centre de la terre est occupé par de la matière en fusion. A mesure qu'il perd de la chaleur, le noyau central diminue de volume et se contracte ; d'autre part, une partie de sa substance est rejetée au dehors par les volcans. Et l'excès d'ampleur de l'enveloppe amène une contraction progressive, d'où la production de plis, de tassements et d'effondrements. Ainsi avec le temps, se seraient produites les dénivellations les plus considérables. On a calculé le volume qu'aurait la terre si on la gonflait de manière à la déplisser totalement et à la ramener au volume qu'elle avait lorsque sa croûte était lisse, et l'on trouve que le rayon terrestre qui mesure aujourd'hui 3952.5 milles, en valait alors 3977.

Plissements.—Les plissements orogéniques résultent d'une déformation comparable, au dire d'Elie de Beaumont, à celle qui se produit dans une étoffe tendue et dont une cause quelconque a diminué la tension. L'excès d'ampleur détermine la formation d'un *pli.* Ce pli, à la surface du globe, c'est la chaîne de montagnes ; au fond de la mer, c'est la fosse, l'abîme. On peut distinguer, dans chaque pli une ride rentrante et une ride qui tend à se renverser sur la première. Toute chaîne de montagnes est formée par *soulèvement et affaissement.* Les chaînes de montagnes for-

mées par soulèvement présentent deux flancs inégalement inclinés. Le plus abrupt des versants plonge vers une dépression habituellement occupée par la mer ou par une plaine basse, la moins raide, composée d'ondulations successives, s'abaisse vers une dépression moins marquée.

Effondrements.—Les plissements ne se sont produits qu'en raison d'une certaine flexibilité de l'écorce. Les masses *cristallines* des régions anciennes, qui sont d'une grande dureté, de même les terrains sédimentaires compacts et de grande épaisseur, tendent moins à se plisser qu'à se fracturer. A la faveur des *cassures* ou *failles* qui les ont morcelés, ces terrains ont vu leurs compartiments jouer verticalement les uns par rapport aux autres. Les fragments de terrains glissent verticalement suivant une faille ou une série de failles, c'est-à-dire suivant une fracture dont les deux lèvres sont rarement écartées. L'aire qui s'est effondrée entre deux failles ou deux séries de fractures constitue une *fosse d'effondrement.* Parfois le terrain compris entre deux séries de cassures fractures a pu demeurer stable ; il fait alors saillie : c'est un *horst,* mot emprunté au langage des mineurs allemands et qui désigne un support. Il y a encore des parties de l'écorce qui s'affaissent suivant des lignes courbes ou irrégulières. De tels affaissements curculaires n'affectent parfois qu'une surface restreinte, pour lui donner la forme de cuvette ou d'hémicycle ; ailleurs ce sont de véritables bassins d'effondrement.

Régions de plissement, régions d'effondrement.—Dans les grandes lignes du relief, ce sont les plissements qui prédominent ; ailleurs ce sont les effondrements ; en plusieurs points ces deux genres de dislocation se voient en action parallèle. Les plissements ont été la règle générale pendant les temps primaires ; il faut en excepter la plate-forme russe, qui s'étend de la Baltique à l'Oural et au Caucase, et qui a conservé ses assises horizontales depuis le début de l'ère primaire. On peut en dire autant des régions qui avoisinent la mer de Hudson.

Au cours des ères secondaire et tertiaire, certaines régions, comme *l'ancient continent austral* qui reliait l'Amérique à l'Australie par l'Afrique, sont demeurées rebelles à tout effort de plissement. L'ère tertiaire fut témoin d'intenses plissements aux deux rebords des dépressions méditerranéennes ainsi que d'effondrements circulaires, notamment sur le revers occidental de l'Appenin (golfes de Gènes, de Naples, de Salerme). Les fosses de la Méditerranée forment de véritables bassins d'effondrement, tandis que l'Afrique, l'Arabie, le Deccan et l'Australie occidentale n'ont subi que des fractures. En Amérique du nord, les montagnes Rocheuses présentent dans leurs chaînes orientales, des formes nettement plissées, avoisinant des régions fracturées, comme les plateaux du Colorado-Arizona et le Grand Bassin entre les Rocheuses et le Pacifique.

Les divers types de montagnes.—La montagne c'est, d'après le dic-

tionnaire de l'Académie une "grande masse de terre ou de roches fort élevée au-dessus du terrain qui l'environne." Ainsi définie, elle embrasse une très grande variété de formes, attribuable à la diversité de leur origine. L'étude de la genèse des montagnes a reçu le nom *d'orogénie.* En tenant compte des causes créatrices du relief on distingue les montagnes dues à des plissements ou ruptures. Parmi les régions de plissement il faut compter les Apalaches, le Jura, les Alpes, les Pyrénées, l'Himalaya. Au nombre des régions de rupture se trouvent les monts de la Côte d'Or, massifs de France, la Forêt Noire d'Allemagne, les Cévennes, les *High Lands* d'Ecosse ; les montagnes nées, dues à l'érosion, les montagnes d'accumulation, produites par les courants aériens, les glaciers, les volcans.

Il y a certaines distinctions à faire entre toutes les hauteurs que nous appelons indistinctement *montagnes.* Parfois c'est un assemblage confus de hauteurs. Parfois ces hauteurs sont alignées dans une direction constante; l'ensemble prend alors le nom de chaîne. Il y a encore des séries d'élévation qui, se succédant sans interruption, comprennent tour à tour des massifs et des crêtes alignées. Peu de chaînes montagneuses ont une construction symétrique ; d'une crête alignée avec ordre partent des arêtes transversales, comparables aux rameaux d'une feuille de fougère. Plus nombreux sont les systèmes composés de plusieurs chaînes de hauteur uniforme disposées en séries de murailles parallèle. Les Apalaches et le Jura en sont d'excellents exemples. On compte encore la catégorie des chaînes à bifurcation, dans lesquelles les massifs se partagent pour se rejoindre et même se dédoubler de nouveau. Les Rocheuses et les Andes en fournissent plusieurs exemples.

Hauteur des montagnes.—Nous connaissons deux procédés pour mesurer l'altitude des points culminants : 1o—la triangulation et le nivellement qui permettent la mesure des sommets inaccessibles. 2o—les indications du baromètre,—la pression de l'air décroissant d'une quantité déterminée avec l'altitude.

Il est malaisé de fixer le nombre de pieds à partir duquel une élévation de terrain devient montagne, comme le nombre de pieds à partir duquel une montagne devient une colline. Toutefois, il est certain que les élévations inférieures à 500 pieds doivent être regardées comme des collines. L'aspect des montagnes ne donne point toujours une exacte notion de leur altitude et de leur masse. Les sommets isolés se détachant avec netteté des hauteurs environnantes ou s'élevant de la mer d'un seul jet, nous frappent plus vivement qu'un pic entouré de beaucoup d'autres et reposant sur un socle commun en forme de plateau ou dressé sur le rebord d'un plateau. C'est ainsi que le pic de Teneriffe, une des îles Canaries, ne dépassant pas 3720 mètres, fut longtemps regardé comme le point

culminent du globe, tandis que le mont Blanc, qu'on lui croyait de beaucoup inférieur, mesure 4810 mètres. Le regard seul ne peut se rendre compte de la masse montagneuse déjà très élevée sur piedestal sur laquelle reposent certains sommets. Vue de la Suisse la crête du Jura paraît dressée comme un haut rempart ; de l'autre versant, elle n'a plus que l'aspect d'ondulations de médiocre altitude. L'Himalaya, qui limite au sud la plateau du Tibet, ne paraît avoir qu'une élévation moyenne ; vu de la plaine du Gange qui se développe à ses pieds il évoque l'image d'une gigantesque muraille.

Le plus haut sommet actuellement connu est l'Everest, pic de l'Himalaya (8840 mètres).

Orométrie.—Les montagnes ne sont pas, comme on l'a cru longtemps, la charpente des continents. L'évaluation par le cubage du volume total d'un massif ou d'une chaîne de montagnes,—ce qui s'appelle *l'orométrie,* nous permet de connaître leur importance à l'égard de l'ensemble, s'il était uniformément répandu sur une surface d'étendue connue. La majeure partie des terres émergées appartient à des variétés de relief moins imposantes, mais plus étendues ; aux plateaux et aux plaines (Blache 202).

Vallées et lignes de partage des eaux.—Le socle sur lequel reposent les chaînes de montagnes, est découpé par des sillons qu'on appelle *vallées.* L'intervalle des chaînons ou des plis parallèles constitue une *vallée longitudinale.* Mais il ne manque pas de vallées qui découpent les plis dans le sens de la largeur—ce sont les *vallées transversales.* Les vallées longitudinales sont généralement plus étroites et par conséquent plus abruptes que les vallées transversales. Mais ici encore il est osé de vouloir établir des distinctions. Ainsi la vallée du Columbia qui, pour être longitudinale, n'en est pas moins étroitement encaissée.

A cause de leur altitude les montagnes reçoivent d'abondantes précipitation atmosphériques, ce qui donne naissance à des cours d'eau. Ces cours d'eau descendent des flancs de montagne en suivant des directions diverses, soit en suivant des sillons préexistants, soit en en creusant des nouveaux. Ces sillons peuvent être d'originales vallées transversales. C'est grâce à ces vallées qu'on voit des fleuves drainer des territoires s'étendant derrière des chaînes ainsi découpées. La ligne idéale qui limite les sources d'un cours d'eau appartenant à un système fluvial distinct, c'est la *ligne de partage des eaux.* Longtemps on a admis qu'une telle ligne doit coïncider avec l'arête ou la ligne de faîte d'une chaîne. Cependant, nombreux sont les exemples du contraire : l'Indus et le Brahmapoutre naissent au delà des crêtes de l'Himalaya ; l'Isker, né au sud de la chaîne des Balkans, la traverse de nouveau pour se jeter dans le Danube, le Saint-Mau-

rice et la plupart des affluents de gauche du Saint-Laurent ont leur source et la majeure portion de leur bassin au nord des croupes des Laurentides.

Pénéplaines.—De puissantes montagnes ont été complètement morcelées, disséquées par le travail continu de l'érosion ou des masses glaciaires. On ne voit plus à la surface que les tranches des plis qui dans les âges disparus se dressaient en montagnes. La destruction intense de chaînes, de massifs ne laisse plus à la surface que les racines des plis.. Les quelques traits qui rappellent l'ancien état montagneux se nomment une *pénéplaine.* La Finlande et le territoire du Yukon en sont des types achevés. Seraient également une pénéplaine, au dire de certains géologues, toute la région entourant la mer d'Hudson ; où sol ancien présente des traces de plissement d'une complication exceptionnelle, ainsi que l'intérieur de l'Irlande, autrefois très accidenté, et qui ne possède plus que d'humbles vestiges de ses montagnes. Des alluvions recouvrent les couches plissées de calcaire et de schistes carbonifères. Ce sont les types classifiques de ce qu'on appelle une pénéplaine.

Les plateaux.—Le relief intermédiaire entre les montagnes et les plaines constitue les *plateaux.* Ce sont généralement des régions occupant de grands espaces, peu ou mal arrosés. La hauteur des plateaux oscille entre 200 mètres (plateau lorrain en France), 600 pieds et 1600 pieds. Le plateau du Tibet. Rares sont les plateaux présentant une surface parfaitement plane. On signale le plateau du Texas ou *Ilano estacado* (la plaine jalonnée, ainsi nommée à cause des jalons plantés par les voyageurs espagnols pour retrouver leur chemin). "Ce plateau est tellement près de l'horizontalité parfaite qu'il faut se coucher pour s'apercevoir qu'il s'incline un peu vers l'est. Je ne puis mieux le comparer, comme aspect, qu'à l'océan par un jour de calme" (J. Marcou). Ils sont tantôt encadrés par des sillons montagneuxè le plateau de l'Iran, Afghanistan-Perse, du Pérou et de Bolivie. Alors privés d'écoulement, ils partent des bassins intérieurs sans issue vers la mer. Ils sont souvent divisés en compartiments par d'étroite et profondes vallées Ex. le Grand-Bassin des montagnes Rocheuses, où ils dominent par une ou plusieurs faces les régions voisines—tel le plateau du Pamir 1600 pieds (Russie et Afghanistan) justement surnommé le "Toit du monde". Certains plateaux sont constitués de hautes terres adossées d'un côté à des montagnes—le Tibet, au nord de l'Himalaya, l'Alberta au pied des Rocheuses.

Les plaines.—L'ensemble des régions de faible altitude constitue des *plaines.* On les trouve aussi bien au centre qu'au pourtour des continents. Ils sont le domaine des grands fleuves, et ils occupent une étendue plus considérables de la surface du globe. Dans les deux Amériques les plaines s'étendent entre deux rebords montagneux inégaux et d'aligne-

ment nord-sud. En Europe la plaine présente un relief des plus compliqués. L'Asie n'a de plaine qu'à sa périphérie. En Afrique l'espace occupée par les plaines est restreint à quelques vallées fluviales. Les conditions dans lesquelles les plaines ont été formées sont plutôt diverses. Il en est qui sont dues à l'accumulation de sédiments marins—le Manitoba-Mer d'Agassis des géologues, la grande plaine nord-américain de l'embouchure du Mackenzie au Missouri—mer tertiaire, et le nord-est de la France sont des *plaines marines.* D'autres ont été comblées par des alluvions fluviales comme la vallée inférieure du Mississipi et l'immense plaine de l'Amazone. D'autres, uniquement par des alluvions fluviales, comme la plaine du Gange et de l'Indus, et la vallée du Pô en Italie. Quelques-unes enfin résultent d'un *mélange d'alluvions fluviales et glaciaires.* La vallée moyenne du Saint-Laurent et la plaine de l'Allemagne du Nord appartiennent à cette formation composite.

Les dépressions.—Nous savons que l'altitude d'un pays se mesure à partir du niveau de la mer. Les espaces continentaux du niveau inférieur à celui de la mer sont des *dépressions.* On en distingue deux catégories 1o—les régions s'effondrant par suite de fractures à un niveau tel qu'elles sont dominées par les territoires avoisinants ; 2o—les régions qui s'abaissent au-dessous du niveau de la mer. Les premières, qui sont les plus importantes, se rencontrent toujours dans des régions déjà déprimées, elles paraissent condamnées à devenir des désert. La dépression la plus profonde que l'on connaisse est celle du Ghor, en Syrie-Palestine. Le lac Tibériade est à 212 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée ; la mer Morte, déversoir du Jourdain, est à 394 mètres ; comme sa plus grande profondeur atteint 400 mètres, il y a donc là une dénivellation de 800 au-dessous de la mer. La Caspienne est à 26 mètres au-dessous de la mer Noire. On cite, en plein centre du continent asiatique, la dépression du Tarim, qui est de 130 mètres environ. En Afrique on note le lac d'Assol, en Abyssinie, à 172 mètres au-dessous de la mer Rouge. Quelques-unes des nappes d'eau saûmatre qu'on trouve au sud de l'Algérie-Tunésie ont un niveau inférieur à la Méditerranée. L'Amérique compte aussi ses dépressions : la vallée de la Mort (*Death Valley*), entre les Rocheuses et la Sierra Nevada, est à 33 au-dessous du Pacifique : la vallée de Coachuilla descend à 90 mètres. Enfin parmi les dépressions d'abaissement, citons la moitié des Pays-Bas (Belgique et Hollande), qui serait recouverte par les eaux de la mer du nord, si des digues artificielles ne la protégeaient.

EMILE MILLER



L'AMIRAL HENRY-WOLSEY BAYFIELD

Esquisse biographique

Bayfield avait l'intention de passer le reste de la saison dans le haut Saint-Laurent, mais la crainte de l'épidémie du choléra l'en empêcha et, sur l'avis du médecin du bord, il s'en fut à Gaspé, point d'importance encore plus grande que maint autre, passe ses travaux d'exploration.

Le 19 octobre 1832, le *Gulnare,* après avoir pris le courrier aux Sept-Isles et à la Rivière-du-Loup, se mettait en route pour ses quartiers d'hiver à Québec.

A propos d'une carte préparée durant l'hiver de 1832-33, Bayfield, dit dans son journal que cette carte, à partir de la Pointe-des-Monts jusqu'à la Baie-des-Chaleurs, lui a coûté beaucoup de travail, mais qu'elle sera très utile, à cause des sondages et des renseignements détaillés de toute sorte qu'elle donne. Il ajoute qu'il n'y a pas un seul point de cette carte en défaut de plus de cinq secondes de latitude ou de six secondes de longitude, c'est-à-dire 500 ou 600 pieds.

Le 28 mai 1833, Bayfield est prêt à prendre la mer, mais les hommes d'équipage lui causent du trouble. Ils s'engagent volontiers pour le service, mais ils sont pour la plupart en dettes, et leurs créanciers s'opposent à leur départ avant d'avoir été eux-mêmes payés. Ils n'ont pas d'argent, alors il faut leur avancer un mois de gages. Argent en poche, impossible de les garder à bord, surtout lorsque le navire est au quai. Il y a des guinguettes aux environs ; alors ils font la noce.

Cependant le lendemain, 29 mai, le *Gulnare* avec le *Beaufort,* bateau de service (tender), descendait le Saint-Laurent à la remarque du vapeur *Royal William* et ils franchissent contre le courant une distance de 30 milles en quatre heures et vingt minutes.

Le *Royal William* traversa en Angleterre cet été là.

Vers la mi-juin 1833 le *Gulnare* entreprenait un voyage bien rude entre Gaspé et les îles Magdeleine où il laissait le lieutenant Collins ainsi que huit hommes avec le *Beaufort* et le *Cockburn.* Le 22 juin Bayfield traversait au havre de la Petite Natashquouan où il rencontra le célèbre naturaliste américain, Monsieur Auderban, qui était arrivé dans le havre à bord de la goëlette américaine la *Ripley,* en compagnie de plusieurs jeunes gens dont deux étudiants en médecine. Le voyage de Monsieur Auderban avait trait principalement à l'étude des habitudes des oiseaux aquatiques qui abondent sur la côte du Labrador, et aux dessins qu'il pouvait en faire pour son magnifique ouvrage sur les oiseaux d'Amérique.

Bayfield apprit là qu'il y avait 300 bateaux employés aux pêcheries de la côte et jaugeant chacun en moyenne 75 tonnes. A raison de cinquante hommes d'équipage par bateau cela faisait 2500 hommes, dont la moitié français, un quart anglais et un quart américain. Il apprit aussi que chaque bateau se faisait en moyenne une cargaison de 1500 quintaux de morue de 112 livres par quintal. En général le poissons pèse quatre livres, mais, sur la côte, il est de petite taille.

Les compagnons de M. Auderban causèrent aussi avec Bayfield qu'on entendait parler pour la première fois d'un fort groupe d'individus qui "allaient aux oeufs" comme dans la province de Québec on va aux fraises, aux bleuets, sorte de dénicheurs ou chasseurs d'oeufs qu'ils désignaient sous le vocable de *Eggers* et que, par extension, nous pourrions désigner en français sous le nom d'*Oeuffriers.* En certaine saison, une vingtaine de petites goëlettes ou grandes chaloupes jaugeant de 20 à 30 tonneaux chacune, se font de pleines cargaisons d'oeufs sur la côte. Leur principal marché est, du moins il l'était, Halifax où les oeufs se vendaient parfois plus cher que ceux des volailles ordinaires. Ces oeufs étaient empilés à la grosse à fond de cale et s'y conservaient comme cela sans aucun soin pendant plusieurs semaines.

Ces *oeuffriers* ou chasseurs d'oeufs s'associaient alors ensemble et constituaient un groupe sérieux. Ils ne souffraient pas d'étrangers parmi eux. Ils pourchassaient les pêcheurs ou tous ceux qui auraient recueilli pour leur compte les oeufs dans les parages où ils opéraient. Avec eux, c'était le principe du germanisme, la force primant le droit. Ils avaient des armes et, au dire des pêcheurs, ils ne faisaient pas faute de s'en servir à l'occasion. Dès qu'un bateau avait sa cargaison, il était envoyé au marché ; les autres finissaient par se suivre les uns les autres, de sorte que le marché était toujours bien approvisionné, on assura à Bayfield qu'un bateau de 25 tonneaux, au cours d'une saison propice, avait déjà réalisé une somme de 200 louis dans ce commerce d'oeufs.

Le temps n'est pas toujours beau dans le golfe et sur les côtes ; cette partie du pays est d'ailleurs l'entonnoir de l'Atlantique et la mer dans le

bas Saint-Laurent et le golfe n'est pas plus de bonne humeur que dans la Manche. Voilà ce qu'éprouve de nouveau Bayfield, après avoir quitté et tente et vaisseau, entre le Cap Mittle et l'île Meccatina. Sans relâche aux prises avec des vents d'est et du sud, de la pluie, de la brume, ni bois, ni gibier sur cette île désolée, il y resta en panne cinq jours durant, et n'y put rien faire ; cependant il décida de ne pas quitter l'île sans y entreprendre quelques observations. Pour économiser les provisions du bord il fit la chasse aux macareux et aux jeunes goëlands et fit recueillir des écrevisses et des moules. Comme aliments, c'était assez maigre et les hommes refusèrent d'y toucher, excepté lorsqu'il leur fut annoncé que l'on ne retournerait pas au bateau tant que la besogne ne serait pas terminée, et qu'ils s'exposaient à être réduits à la portion congrue à bord.

Son programme exécuté, Bayfield reprit le *Gulnare* et se rendit, fin de juillet, au havre de Mécatina. S'en rapportant à l'exploration de Lane, il constata avec surprise que le havre n'avait pas plus de la moitié de l'étendue que Lane lui donnait sur son plan.

Michael Lane était pourtant l'assistant du capitaine Cook dans son exploration de Terreneuve. Il fit lui-même des travaux d'exploration à Terreneuve et au Labrador, lorsque Cook entreprit son voyage à l'océan Pacifique. Il faut aussi convenir que Lane n'avait pas la valeur d'un Cook ou d'un Bayfield.

Les matelots du bord s'amusaient de temps à autre à harponner ou accrocher d'une façon ou d'une autre, sans autre motif qu'une fantaisie, un gros poisson, surtout un requin ou chien-de-mer. Ils le hissaient, le suspendaient à une vergue, lui gichaient un espar ou un pieu de part en part à travers les ouïes, puis le rejetaient ainsi équipé à la mer pour l'empêcher de regagner le fond, jeu aussi barbare qu'inutile et idiot. Ce sport portait le nom anglais de *Sprit-sail-yarding-dog-fish.* Pour le désigner en français il faudrait dire empalement.

Bayfield avait interdit cette barbarie, mais le 12 août 1833, à la baie Forteau, au Labrador, un nommé James Davis fut pris à torturer de cette façon un chien de mer, on lui signifia l'ordre d'avoir à relâcher le poisson. L'individu voulant faire de la rouspettance, Bayfield ne fit ni plus ni moins que de le mettre à pied, sur la grève. . Bonjour, ô Gulnare !

Le 17 août, le *Gulnare* mouillait au large de Port Saunders, sur la côte-ouest de Terreneuve. Une corvette française était à l'ancre dans le voisinage, avec mission, sans doute, de protéger les pêcheurs français qui jusqu'en 1904, en vertu du traité d'Utrecht de 1713, avaient le droit exclusif d'escale et de pêche sur les rives de Terreneuve, depuis le Cap Ray au nord, jusqu'au Cap Saint-Jean à l'est.

Un canot de la corvette qui s'appelait l'*Hirondelle,* se détacha du bord et vint à la *Gulnare* porteur d'une note très courtoise du commandant, note

qui fut présentée par le premier officier du brigantin de pêche le *Phoenix* et offrait de piloter le *Gulnare* dans le port. Bayfield s'empressa d'accepter cette aimable invitation, attendu que la nuit était tellement sombre et le chenal si étroit, qu'il n'eut pas été facile de s'y aventurer même à l'aide de la carte de Cook.

Le lieutenant Maizé, commandant de la corvette, fit ensuite visite au commandant et aux officiers du *Gulnare* et produisit la plus agréable impression.

Monsieur Duville, premier officier du *Phoenix* informa Bayfield qu'il y avait trois cents voiliers de France, cette saison-là, occupés à faire la pêche sur les côtes de Terreneuve. Il est à présumer que dans ce nombre étaient compris les bateaux de Saint-Pierre-Miquelon qui faisaient et font encore la pêche sur les bancs, c'était l'impression de Bayfield que le gouvernement français encourageait fortement ces pêcheries, pour former des marins pour sa marine. Il accordait une prime de quinze francs par quintal de poisson et une autre prime presqu'ausi élevée dans tous les cas où la cargaison prenait la route des colonies. De plus, il remettait cent francs à tout homme âgé de moins de 25 ans qui s'engageait chaque année dans le service des pêcheries.

C'est là certes un peu forcer la note, remarque Bayfield dans son journal, mais l'intention est de toute évidence la formation d'une pépinière de marins.

Les Français laissaient alors la côte à la veille de l'hiver, en confiant leurs établissements de pêche, leurs bâtiments, leurs agrès de pêche etc., aux soins d'un gardien, ordinairement un anglais, habitant Terreneuve. Celui-ci était à la fois chasseur, pêcheur et trafiquant de fourrures. Comme pêcheur, ce gardien était employé à prendre du saumon dans les grandes et petites rivières. Il gardait la moitié de ses prises, pour se payer, et livrait le reste à ses patrons.

Dans son journal Bayfield reconnaît l'excellence de la carte de Port Saunders par Cook, ainsi que de celle de la côte aussi loin qu'il avait pu voir jusque-là.

Au commencement de septembre 1833, Bayfield relevait toute la côte de Gaspé.

Le 19 septembre 1833, le *Gulnare* est de nouveau en rade de Québec pour aller passer le reste de la saison dans les eaux plus tranquilles du Saint-Laurent en bas de Montréal. Interdiction absolue à toute embarcation d'aborder le *Gulnare* sans permission et à tous les gens du bord de quitter le navire.

Le 23 janvier 1834, le feu se déclarait au château Saint-Louis, résidence du gouverneur général Lord Aylmer. Il faisait un froid excessif, ce qui nuisait au fonctionnement des pompes. Comme le feu avait pris

à l'étage supérieur, on put sauver l'ameublement des pièces au-dessous. Tout de même il en fut beaucoup abimé. L'incendie dura toute la journée et la nuit suivante. Le château fut rasé.

A la mi-juillet de 1834, Bayfield reprenait l'exploration de la côte-nord du golfe Saint-Laurent. Laissant le *Gulnare* dans le havre de Mistanoque, il partait en chaloupe avec des effets de campement, tentes, etc., en compagnie de Monsieur Bowen pour faire une reconnaissance du détroit de Belle-Isle. Il eut encore une fois à souffrir d'un bien vilain temps. L'eau qu'ils avaient à boire était noirâtre et pleine de toutes sortes d'insectes qui auraient fait le bonheur de plus d'un entomologiste entreprenant, mais qui n'avaient aucun attrait pour Bayfield et ses assistants. Il leur fallait faire bouillir l'eau, la passer au tamis et la laisser se refroidir auparavant de la boire.

Lors d'une expédition en chaloupe, Bayfield se trouva arrêté par une furieuse tempête à l'Ile-au-Bois, entre la baie Bradore et la baie Forteau. Tous ses effets, tente et chaloupes se trouvèrent imbibés d'eau. Il dut accepter l'offre d'un Monsieur Bray de coucher chez lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il accepta. La maison était d'une dégoutante malpropreté. Les pêcheurs de l'endroit n'étaient pas dans l'habitude de nettoyer leurs demeures. Elles avaient une abominable odeur de poisson pourri, d'huile de loup-marin. Ils n'enlevaient jamais les déchets de poisson, les carcasses de loups-marins écorchés qui gisaient ça et là par douzaines autour de leurs habitations, fermentaient au soleil, foisonnaient de myriades de larves et, tout naturellement, empestaient l'air ambiant.

A son retour au *Gulnare* dans le havre de Mistanoque, Bayfield apprit la désertion de deux de ses hommes, le chef d'équipage et un nommé Thomas Paul. Surpris à voler du rhum dans la cale, Monsieur Hall les avait menacés de rapporter le fait au commandant. Profitant un soir d'une brume épaisse, ils s'emparèrent de la deuxième chaloupe du bord, raflèrent tout ce qu'ils purent dans la soute au provisions, emportérent le compas de route du navire, et les meilleurs vêtements de leurs camarades. Les chances de les rattrapper étaient bien aléatoires ; c'était une perte de temps à peu près certaine. Bayfield se décida à les laisser au large.

Un mois plus tard, au havre du Lièvre au Labrador, Bayfield avait à faire enquête sur les faits et gestes d'un homme de l'équipage du Beaufort, qui avait essayé de pousser l'équipage à la révolte. Bayfield le fit amener à bord de son navire et mettre au cachot en attendant le moment ou il arriverait en quelqu'endroit inhabité où il le déposerait.

D'après ce qui précède, on peut constater que tout n'était pas rose dans le métier de Bayfield : vols, ivrognerie, tempêtes, révoltes, toute la kyrielle y passait.

A la mi-septembre de 1834, Bayfield filait grande vitesse à la Rivière-

du-Loup. Le *Gulnare* était fin voilier. De là il traversait à la Grosse-Ile où il recevait pour le navire un certificat de bon état sanitaire. L'officier de santé, Monsieur M. Nicols, lui apprit en même temps qu'au moins un vingtième de la population de Québec avait été décimé par une deuxième épidémie du cholera.

Le lendemain il était à Québec, en route pour le haut du Saint-Laurent. En traversant le lac Saint-Pierre, il constata que l'eau y était plus basse que jamais ; il ne trouva que dix pieds d'eau sur les battures.

A la date du 8 mars 1835, il portait la note suivante dans son journal: "Grâce aux mesurages du lieutenant Collins sur la glace, nous avons pu établir que l'angle nord-est du bastion du Roi à la citadelle de Québec est à 308 pieds et 10 pouces, que le sommet du monument de Wolfe et Montcalm est à 260 pieds et 9 pouces, et que la crête de la montagne de Sainte-Anne de Beaupré, distante de vingt milles en aval de Québec est à 2684 pieds au-dessus du niveau ordinaire des marées du printemps.

Le 29 juin 1835, Bayfield était aux îles Magdeleine. Cinq jours plus tard, après avoir laissé le lieutenant Collins à bord du *Beaufort* pour compléter l'exploration de ces îles, le *Gulnare* se rendait à l'Ile Rouge au côté-ouest de Terreneuve pour la vérification de sa position astronomique. Bayfield en profita pour faire un bel éloges des travaux de Cook. "La carte de l'île Rouge, écrit-il, et de la côte adjacente, y compris les sondages, etc., par le célèbre capitaine Cook, est tout-à-fait correcte. Si, dans le tracé de ses cartes, il avait pu indiquer la nature de la côte, des falaises, etc., son travail eut été parfait. Il a cependant rempli cette lacume dans une certaine mesure, par de nombreux croquis de terres, des remarques et des directions touchant la navigation des côtes qu'il a explorées."

En 1835, les Français firent très activement la pêche à l'Ile Rouge. Bayfield dans son journal consigne le fait qu'il y avait 27 goëlettes françaises de 25 à 50 tonneaux chacune, à l'ancre sous l'Ile Rouge, qu'elles arboraient toutes le tricolore. D'autre part, leur attitude étati celle de la politesse proverbiale de la nation.

Le 8 juillet, Bayfield était dérechef à Mistanoque, au Labrador, où il se trouva aux prises avec le même mauvais temps qu'il y avait subi un an auparavant. Sur neuf jours qu'il y séjourna, il n'y en eut qu'un seul favorable à ses travaux.

Le 25 juillet, Bayfield, qui était avec le *Gulnare* dans la baie Château, eut à souffrir d'une température pas plus avenante. Il faisait extraordinairement froid ; en dehors de la baie, la température de l'eau frisait le point de congélation 32 degrés et l'air indiquait 43 degrés Fahrenheit. Les premières pousses sortaient de terre et l'herbe commençait justement à reverdir. Et dire que l'on en était au 25 juillet.

Bayfield laissait le *Gulnare* dans la baie et partait en chaloupe pour

explorer le détroit Saint-Louis. Ce fut une tâche bien rude, plus rude que bien d'autres. Mais il s'en déclara satisfait et cette satisfaction, écrivait-il, est une grande compensation.

Le 11 septembre 1835, en allant à la baie de la Trinité, sur le côté nord du golfe, Bayfield rencontra des pilotes qui venaient de Québec et qui lui dirent que le *Beaufort* était monté deux ou trois semaines auparavant et que le bruit courait à Québec que le lieutenant Collins était mort subitement d'apoplexie aux îles Magdeleine. Pour Bayfield, il n'y avait pas moyen de s'assurer de l'exactitude de la nouvelle, excepté en arrivant à la Rivière-du-Loup ou à Québec.

Quatre jours plus tard, alors que le *Gulnare* était mouillé aux Pélerins, Bayfield recevait de Monsieur Doucette, magistrat aux îles Magdeleine, une lettre qui lui annoncait la mort du lieutenant Collins. Le défunt était tombé soudainement malade alors qu'il était à faire des sondages à bord du *Beaufort* au large des îles. Il pria le chef d'équipage d'amener le bateau aussi promptement que possible au havre d'Amherst. Ce disant, il tombait dans les bras du chef d'équipage et expirait instantanément, Bayfield regretta profondément la mort de son vieil ami et assistant. A l'exception de deux années de mer à bord du *Herald,* le lieutenant Collins avait été pendant dix-huit ans et peut-être plus le compagnon de travail de Bayfield. Il n'avait pas plus de seize ans lorsqu'il joignit celui-ci sûr les lacs, Bayfield l'avait vu grandir et devenir homme fait.

Le 17 septembre, le *Gulnare,* de nouveau à Québec, s'en allait reprendre ses explorations près de Montréàl. A Québec, Bayfield rencontra le *Président* et le *Forte,* vaisseaux de Sa Majesté, le premier battant le pavillon du très honorable vice-amiral du *Red,* Sir George Cockburn, le deuxième arborant le pavillon du commodore Pell. L'amiral Cockburn désigna alors comme assistant de Bayfield, au lieu et place du lieutenant Collins décédé, le lieutenant John Orlebar, de la marine royale en service à bord du *Forte.*

Fin d'octobre 1835, l'état-major du Gulnare était encore une fois en hivernement à Québec.

Le 17 février 1836, Bayfield envoyait à la Société littéraire et historique de Québec, un tracé, sur une échelle réduite, du fleuve Saint-Laurent, ainsi que de la latidude et de la longitude de Montréal et de Trois-Rivières. Ce tracé devait servir de base à la cartographie des routes des divers partis d'exploration envoyés de temps à autre dans les régions situées au nord du Saint-Laurent.

Deux officiers du *Gulnare* convolèrent en 1838. Le 5 février, le lieutenant Orlebar épousait Mlle Elizabeth Harriet Hale, soeur de Jeffery Hale, gentil homme; et le 2 avril suivant, le héros de cette esquisse biographique, le commandant Bayfield, épousait à Québec Mlle Fanny, fille

unique du capitaine, plus tard le général Charles Wright, des Ingenieurs Royaux.

En janvier 1841, l'Amirauté britannique confirmait les nominations des lieutenants John Orlebar et George-Augustin Bedford comme assistants de Bayfield.

Fin d'avril de la même année, Bayfield se prépara à transférer son quartier général d'exploration de Québec à Charlottetown, capitale de l'île du Prince-Edouard. Le départ du navire fut retardé par un accident. Il était à faire renouveler la mâture du *Gulnare* ; celle-ci était déjà avancée, lorsque tout à coup il se produisit dans le Cap Diamant un éboulis qui écrasa les ateliers des charpentiers et causa la mort d'une partie de la famille de l'un de ses ouvriers.

Enfin le 27 mai, il put donner ordre au lieutenant Orlebar de prendre le commandement du *Gulnare* et de partir pour Charlottetown. Ce ne fut pas sans un serrement de coeur que Bayfield quitta Québec. Le Bureau de la Trinité lui présenta une adresse de félicitations, de regrets et de bons souhaits, à laquelle il fit une réponse émue. Les journaux du temps firent chaleureusement écho à cette démonstration. Le départ de Bayfield, du Dr Hally et des officiers du bord créa un vide sensible dans la société québecoise. Bayfield ne quitta la rade de Québec que le 29 mai à 11.50 heures de la matinée, à bord de l'*Unicorn,* steamer de la malle royale, capitaine Walter Douglas, jaugeant 700 tonnes et fort bien amenagé.

Le 1er mai, le steamer touchait à Charlottetown.

Le *Gulnare* suivit de près le steamer, et Bayfield dut se mettre de suite à la besogne, non cependant sans rencontrer quelques difficultés au début, difficultés que l'on connaît déjà, avec ses hommes d'équipage. Le 5 août, il était à Pictou. Vers le 15 du même mois, il dut chasser du bord un nommé Robinson, pour menaces et mauvaise conduite.

Tous ces renvois obligés créaient tout de même des vides dans l'équipage. Il était bien difficile alors de se procurer des matelots, même à Charlottetown où il était revenu. Le 13 mai 1842 il écrivit au propriétaire du *Gulnare,* M. Stevenson, pour le mettre au courant de ses embarras. Il lui signala l'urgence qu'il y avait d'envoyer un train rapide à Halifax pour recruter des marins, s'il n'en était pas venu de Québec. L'engagement des matelots à bord du *Gulnare* datait du 20 mai et expirait le 1er novembre.

L'été de 1842 se passa en explorations dans le détroit de Northumberland, aux environs de Pictou et sur la côte sud de l'île du Prince-Edouard.

Le 11 septembre 1842, à Charlottetown, l'évêque de la Nouvelle-Ecosse confirmait 47 personnes. Bayfield fut du nombre. Comme il

l'écrivait plus tard, entré très jeune dans la marine, il n'avait pas eu ensuite l'occasion ni le temps de remplir ce devoir.

Le 16 octobre 1842, arrivée à Charlottetown du vapeur d'exploration le *Columbia,* avec le commandant William Fitzmaurice Owen, vieil ami de Bayfield. Le commandant Owen avait charge de l'exploration des côtes de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick du côté de l'Atlantique. Il s'installa à bord du *Gulnare.* Le lendemain, en compagnie du lieutenant Bedford, il faisait l'examen de quelques-unes des explorations de Bayfield. Owen en avait besoin pour les faire se correspondre avec celles qu'il projetait d'exécuter à la baie de Fundy.

Le 20 octobre, le *Gulnare* prenait ses quartiers d'hiver à Charlottetown. Bayfield en profita pour se plonger dans l'étude des plans du capitaine Boxer, surintendant du havre de Québec, pour l'amélioration de la navigation du Saint-Laurent. Les lords de l'Amirauté avaient referé le capitaine Boxer à Bayfield.

Fin de juin 1843, le *Gulnare* était dans la rade de Regwash, à la Nouvelle-Ecosse. Etant descendu à terre, Bayfield eut une longue conférence avec le commandant Owen, àpropos de la liaison à établir entre ses explorations et les siennes. Tout fut bien arrêté et exécuté. Le lieutenant Peter Shortland, plus tard amiral, rendit en cette circonstance aux explorateurs des services signalés. C'était lui-même un explorateur de grand talent qui, en 1847, succéda au commandant Owen dans les explorations de la baie de Fundy.

Dès les premiers jours de décembre 1843, Bayfield ordonnait une minutieuse inspection du *Gulnare* qui fut trouvé dans un état absolument délabré et tout à fait impropre au service. M. Stevenson, le propriétaire, consentit à remplacer le vieux *Gulnare* par un navire tout neuf, portant le même nom, jaugeant 175 tonneaux, devant être mis au libre usage de l'Amirauté et livré le 20 mai 1844.

Le 18 mai 1844, le nouveau *Gulnare* était lancé à Charlottetown, du chantier Duncan et baptisé par Lady Huntley, ce fut toute une solennité. Bayfield se déclara absolument satisfait de la nouvelle coque sous tous les rapports. Le *Gulnare* partait de Charlottetown au commencement pour sa première course d'exploration avec Monsieur Mayor comme premier officier et Monsieur Ellis comme second.

Vers la troisième semaine de juillet, Bayfield confiait au lieutenant Orlebar l'exploration de la côte-nord de l'île-du-Prince-Edouard et exécutait les importants mesurages chronométriques destinés à exactement raccorder les méridiens de Québec, d'Halifax, de Saint-Jean, N. B. et de Terreneuve. Le commandant Owen en avait fait autant par Boston et Halifax.

Le 12 septembre, Bayfield partait pour l'Angleterre avec sa femme,

ses deux enfants, une Delle Anwyls et le Dr. Kelly. Il arrivait à Liverpool neuf jours et demi après avoir quitté Halifax. Le 4 octobre, il remettait le pied à Londres après dix-sept ans d'absence.

Neuf ans auparavant Bayfield et ses officiers avaient été mis à demi-paye par l'Amirauté, malgré ce qui avait été entendu au début des explorations et ce qui avait eu lieu pendant les huit premières années du service. Il crût devoir faire certaines représentations à Sir Georges Cockburn, qui lui parut sympathique et l'avisa de s'adresser directement à l'Amirauté. Bayfield réussit dans ses démarches, et, le 25 novembre, il était officiellement informé par Sir John Barron, secrétaire de l'Amirauté, qu'il était nommé capitaine adjoint à bord du vaisseau de Sa Majesté *l'Illustrious,* vaisseau-amiral de la station de l'Amérique du Nord. Le lieutenant Orlebar, le lieutenant Hamcock et le Dr. Kelly, furent aussi portés sur les registres de *l'Illustrious.* A bonne heure en 1845, Orlebar était promu commandant.

Dès la première semaine de janvier en 1845, on s'occupa à Londres du projet d'un observatoire à Québec et l'on consulta Bayfield à ce sujet. On érigea un observatoire près de la boule chronométrique de la Citadelle et l'on en confia la direction au lieutenant Ashe, de la marine royale, comme astronome. Cet observatoire fut démoli en 1874; on en voit encore les assises, et on le remplaça par celui d'aujourd'hui sur les plaines d'Abraham.

Le 9 avril Bayfield laissait Londres et s'embarquait à bord du *Cambria* steamer de la malle royale. A son arrivée le 4 juin à Charlottetown il écrivait dans son journal : "Après une absence de huit mois, je suis revenu chez moi et sur le théâtre de mon service, en bonne santé et le coeur rempli de reconnaissance envers le Grand Distributeur de tout ce qui est bon".

En 1845, les travaux d'exploration se firent surtout dans l'île du Prince-Edouard. A la fin de la saison Bayfield s'en retourna à Charlottetown pour l'hiver.

Il parait que parfois alors on ne traversait pas l'Atlantique aussi rapidement qu'aujourd'hui, car le 4 novembre 1845, Bayfield signale dans son journal l'arrivée à Charlottetown du brick *Union* qui avait quitté Londres 62 jours auparavant.

A son arrivée à Québec, le 23 août 1846, Bayfield trouva un pli à son adresse, renfermant des instructions de l'Amirauté l'avisant de retourner au Canada et de se mettre à la disposition du gouverneur général, pour faire l'inspection du lit du lac Saint-Pierre, afin d'y creuser un chenal.

Le 9 septembre, Bayfield, à bord du *Gulnare,* se rendait à Montréal, chez le gouverneur général, Lord Cathcart qui lui communiqua les instructions qu'il avait reçues. Il se mit alors aussitôt en rapport avec le

commissaire des travaux publics, l'hon. W. B. Robinson, de Toronto, un de ses anciens amis.

Le 19 septembre, à Monkland, Montréal, résidence de Lord Cathcart, Bayfiield remettait à celui-ci un rapport sur la navigation du lac Saint-Pierre, reprenait sans délai ses explorations du lac, vu l'état avancé de la saison, et l'obligation qui lui incombait de regagner son poste le plus tôt possible.

Quand, en date du 20 septembre 1846, Bayfield repassa sur les bas-fonds du lac Saint-Pierre, il n'y trouva que cinq pieds et demi d'eau, c'est-à-dire six pouces de moins que le tirant du *Gulnare*.

Le 6 février 1847, il se livrait à un travail bien important ; la compilation au net des variations observées dans quarante degrés de longitude depuis 1816 jusqu'à 1846 inclusivement.

Au mois de mars 1848, l'Amirauté informait le commandant Bayfield qu'elle avait chargé le gouverneur général du Canada de se mettre en rapport avec lui au sujet des havres et refuges à fixer dans le golfe Saint-Laurent.

En date du 5 juin 1848, Bayfield dans une lettre à l'hydrographe en chef, lui signalait un changement important survenu durant les vingt années précédentes dans le beau havre de Port Hood, à l'île du cap Breton. Toute une chaine élevée de collines de sable partiellement boisées, avait été balayée par la mer qui y avait creusé un chenal de deux-tiers de mille de largeur et de pleinement neuf pieds de profondeur à marée basse. Il y fit lui-même des sondages plus tard en 1873, et trouva le chenal dans le même état.

Durant l'été de 1848, les explorations se poursuivirent sur la côte de l'île du cap Breton, en même temps que dans le goulet de Canso et ses approches.

A la date du 16 décembre 1848, Bayfield, dans un rapport officiel adressé à sir Donald Campbell, baronet, lieutenant-gouverneur de l'île du Prince-Edouard, portait à trois mille neuf cent louis le compte des frais d'exploration de l'île, en dehors, naturellement, des émoluments des explorateurs. Comme l'Amirauté paraissait plutôt décidée à réduire notablement les dépenses de ce service d'exploration, Bayfield intervint et exprima au chef du service hydrographique l'étonnement qu'il éprouvait en voyant la légèreté avec laquelle on se disposait à traiter un service aussi important pour le monde entier et qui, jusque là, présentait tant de lacunes et d'imperfections.

Dans une lettre du 10 janvier 1850 à sir Francis Beaufort, Bayfield parle de l'effet des glaces sur les fonds de havre, baies et cours d'eau ; elles enlèvent des monceaux de terre et de roc, ce qui fait que les sondages relevés en premier lieu, ne s'accordent plus avec les derniers. Un autre

explorateur, le capitaine J. G. Boulton note aussi le même fait dans la baie Georgienne et le chenal nord du lac Huron entre 1883 et 1893.

En 1850, comme en 1848, les explorateurs passèrent la saison d'été sur la côte-est de l'île du Cap Breton et aux environs du goulet de Canso.

Le 4 février 1851, le commandant Bayfield recevait de l'Amirauté instruction de faire, au premier moment opportun, le relevé de la position de l'île-au-Sable. Bayfield demanda de suite l'autorisation d'utiliser pour cette fin le premier vaisseau de guerre qui arriverait dans le golfe Saint-Laurent.

Pour la première fois en vingt-quatre ans, au mois de mai 1851 Balfleld se sentit indisposé assez sérieusement. Aussi ce fut avec grand regret qu'il dut laisser le *Gulnare* partir sans lui pour une exploration.

Entre temps, l'Amirauté, en réponse à sa demande d'un vaisseau pour l'île au Sable, lui avait permis de retirer le steamer *Columbia* de l'exploration de la baie de Fundy et de s'en servir.

Le 22 juillet 1851, Bayfield, à bord de la *Gulnare* arrivait à l'île au Sable et mouillait en face de la résidence de Mons. McKenna, le surintendant.

Après avoir pris les degrés de latitude et de longitude en trois endroits de l'île, Bayfield repartait le 24 juillet et laissait dans l'endroit le lieutenant, Hancock avec trois hommes, pour faire une exploration détaillés de l'île, et après avoir conclu des arrangements bien et dument signés pour leur retour, une fois l'exploration terminée.

Les explorations de Hancock et de ses gens confirmèrent dans la suite ce que disaient les gens de l'île, qu'une partie des terrains avait été balayée par la mer.

Le 16 octobre 1851, Bayfield constata que décidément le *Gulnare* ne pouvait plus être de service qu'il était tout vermoulu, on construisit un autre navire à Québec pour le remplacer. Ce dernier était de beaucoup plus grand et infiniment supérieur à tous égards.

Vers la-mi avril 1852, le nouveau *Gulnare,* le troisième du nom jaugeant 212 tonneaux, étant arrivé de Québec à Charlottetown, Bayfield fit le plus grand éloge du navire et de la libéralité du constructeur.

Le 27 juillet, se sentant malade, Bayfield revenait de Pictou à Charlottetown à bord du vapeur *Rose,* après avoir donné instruction au commandant Orlebar de conduire le *Gulnare* à Halifax et de commencer l'exploration du havre.

Durant sa maladie, Bayfield recevait fréquemment la visite de Sir Alexander Bannerman, lieutenant-gouverneur de l'île du Prince-Edouard. La question des pêcheries canadiennes revenait souvent sur le tapis. Sir Alexander voulait certaines mesures pour empêcher les Américains de venir pour ainsi dire pirater dans les eaux canadiennes, au mépris absolu des li-

mites établies par traité. L'avis de Bayfield finit par prévaloir. Il crut devoir recommander discrétion, prudence, mais aussi fermeté d'action. Il lui fit remarquer d'ailleurs que le règlement de la difficulté ne pouvait être opéré que par des officiers directement responsables et appartenant à la marine royale.

Le 10 août, ayant repris un peu de mieux, Bayfield allait rejoindre le vieux *Gulnare* à Halifax. Le 8 octobre suivant il revenait à Halifax, en laissant au commandant Orlebar le soin de ramener d'Halifax la coque avariée du navire qui arriva le 15 octobre 1852 à Charlottetown.

L'été de 1853 fut surtout employé à compléter les explorations du havre et de la côte septentrionale d'Halifax.

Au mois de juillet, il demandait et obtenait de l'Amirauté l'admission de son fils aîné Henry dans la marine royale comme aspirant.

Le 11 novembre 1853, le *Gulnare* retournait passer l'hiver à Charlottetown. Bayfield apprenait alors par dépêche la mort de M. William Stevenson, propriétaire du *Gulnare,* avec qui il avait été en intimes relations d'affaires et d'amitié pendant vingt-cinq ans.

Bayfield fut promu contre-amiral le 21 octobre 1856 : ce qui amena sa retraite du service d'exploration. Le 27 avril 1863 il atteignait le rang de vice-amiral. Cependant depuis le 21 octobre 1856, jusqu'au 18 octobre 1867 il resta dans le service actif. Il prit alors sa retraite avec le titre d'amiral.

En 1874, l'Amirauté lui vota une pension supplémentaire de 15 louis à l'hôpital de Greenwich.

L'amiral Bayfield était membre de la Société Royale britannique et de la Société de géologie de France.

Il s'est trouvé des hommes de haute valeur, depuis le capitaine Cook, dans le service d'exploration de l'Amirauté anglaise, mais il est fort douteux que la marine britannique ait jamais eu un explorateur aussi merveilleusement doué que Bayfield. Il réunissait dans sa personne, avec en plus une grande vigueur physique, une foule de facultés, de talents naturels. Il n'est pas de carrière où il n'aurait pas enlevé haut la main, le premier prix, le premier poste. Il avait l'amour du travail, c'était là son grand souci.

Mais la lutte constante qu'il eut à soutenir avec les éléments, ses multiples observations astronomiques par tous les temps, ses travaux hydrographiques, ses rudes et périlleuses observations sur des côtes, qui, comme celle du Labrador, sur une quinzaine de jours d'un été déjà assez court,

en laissait à peine deux ou trois pour un travail efficace, les ennuis et anxiétés du service à bord, devaient en fin de compte terrasser une aussi forte nature.

L'amiral Bayfield s'est vraiment épuisé au service de son pays.

On n'érigeait pas alors des statues, on ne distribuait pas non plus des titres pompeux à la douzaine, comme aujourd'hui, aux notabilités. L'amiral Bayfield s'est, inconsciemment chargé de cette oeuvre là. Son monument comme le dit le capt. Boulton, on peut le voir dans les grès rouges de l'île du Prince-Edouard, dans les calcaires du lac Huron, dans le granit des Laurentides au nord du lac Supérieur et du golfe Saint-Laurent, et dans les cartes de navigation du haut et du bas Saint-Laurent, cartes dont se servent aujourd'hui encore des milliers de marins.

L'amiral Henry-Wolsey Bayfield résida à Charlottetown après sa retraite et y mourut le 10 février 1885 à l'âge de 90 ans et trois semaines. Le lendemain le *Patriot* de Charlottetown, lui rendait le bel hommage qui suit :

"Hier, mardi, 10 février, le plus distingué et probablement le plus âgé de nos concitoyens, l'amiral Bayfield, qui résidait depuis quarante-quatre ans, dans notre ville, rendait le dernier soupir. Pendant bien des années après sa retraite du service de l'Amirauté, on pensait le voir faire sa marche quotidienne dans nos rues, avec cette allure toujours distinguée et si bienveillante qui le caractérisait et qui commandait partout le respect. Malheureusement, quelques années avant sa mort, il devint invalide et fut forcé de garder sa chambre.

"L'amiral était un homme de fervents principes chrétiens, invariablement charitable envers les miséreux et toujours prêt à appuyer une bonne oeuvre. La noblesse de son attitude a exercé grande influence, pendant maintes années, sur toutes les classes de notre société. D'autres, aux mêmes postes, ont pu probablement fournir une carrière plus éclatante, mais il en est peu, assurément, qui aient rendu des services aussi éminents au commerce de la nation et à la marine elle-même, que l'Amiral Bayfield, par l'excellence de ses explorations et l'exactitude de sa cartographie.

"Tout en étant fidèle à son pays et à sa souveraine, il n'a jamais un instant oublié l'allégeance qu'il devait au Roi des Rois."

N. LEVASSEUR



LE VRAI DECOUVREUR DE LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Edouard Branly

Cet illustre physicien français, né à Amiens en 1846, élève de l'Ecole Normale Supérieure, fut nommé professeur au lycée de Bourges, puis directeur adjoint du laboratoire de l'enseignement de la physique où il resta jusqu'en 1875. Docteur ès sciences en 1873, il se fit recevoir docteur en médecine en 1882. Entre temps, il professa au Collège Rollin, puis devint professeur de physique à l'Institut Catholique de Paris.

Au cours de ses études, il se fit connaître par ses recherches sur l'électricité, sur les phénomènes électrostatiques dans les circuits des piles, sur la décharge électrique par les rayons violets, par les gaz et les corps incandescents. Ses études préparatoires au doctorat en médecine le conduisirent à perfectionner l'étude du spectroscope et à l'appliquer à la biologie. En étudiant la physiologie, il fut par analogie conduit à comparer la puissance conductrice intermittente des nerfs et à prouver que les nerfs ne sont pas des fils conducteurs ininterrompus, mais bien plutôt des "neurons" libres mais très rapprochés et formant des points de conductibilité intermittente. Tous savent aisément faire la comparaison logique entre ce système des nerfs et celui des fils métalliques formant conductibilité interrompue. C'est le système du radio-conducteur qui, avec l'aide de l'électricité reliant les deux pôles éloignés, lorsqu'on met le courant en action, produit un système conducteur ininterrompu qui dure à volonté et qui est brisé dès qu'on coupe le même courant électrique. Le principe de la télégraphie sans fil était posé, mais les expériences de Branly, excellentes dans un laboratoire, ne pouvaient encore servir à l'industrie et au commerce. Ce fut là l'application pratique découverte par l'Italien Guglielmo Marconi, en 1899.

En résumé, la télégraphie sans fil peut être considérée comme ayant cinq créateurs qui, chacun dans sa sphère, ont découvert les éléments essentiels de cette géniale invention. Voici leurs noms :

Hertz,—qui découvrit les ondes portant son nom ;

Righi,—qui enseigna à Marconi l'art de les contrôler ;
Popoff,—qui fut le premier à transmettre les ondes au loin ;
Branly,—le plus grand de tous, qui, par ses découvertes purement scientifiques, trouva moyen de recevoir et de transmettre au loin ces ondes intermittentes;
Marconi,—qui, utilisant les découvertes précédentes, les rendit pratiques et qui créa les instruments récepteurs et transmetteurs prodigieusement puissants dont se sert l'univers entier.

De même qu'avait fait Pasteur, cet illustre savant catholique, Branly, tout occupé de ses travaux purement scientifiques, oublia totalement de tirer profit de ses admirables découvertes et c'est un autre aujourd'hui qui profite de son génie pour s'élever une renommée universelle et une grande fortune.

Comme il y a trente ans, les élèves de l'Institut Catholique de Paris voient venir chaque semaine, pour donner ses trois cours réguliers du matin, l'humble savant resté pauvre et presqu'ignoré du grand public, et c'est même une pauvre servante, promue aide du cabinet de physique, grâce à son dévouement et à son intelligence, qui, durant les travaux préparatoires, assiste le professeur Branly dans la manipulation de ses instruments d'expérimentation.

Titulaire avec Curie du grand prix Osiris, en 1903, Branly fut candidat heureux à l'Académie des Sciences, contre Madame Curie, repoussée à cause de son sexe. En 1905, faisant une expérience sur sa découverte du radioconducteur, Branly donna une solution générale du problème de la télémécanique.

En transmettant le prémier message de télégraphie sans fil qui venait d'être inventée, Marconi, établi à Douvres (Angleterre) envoya les mots suivants à Edouard Branly, établi à Wimereux (France) :

"M. Marconi envoie à travers la Manche à M. Branly ses respectueux compliments, par voie de télégraphie sans fil, cette admirable découverte étant dûe en grande partie au travail remarquable de M. Branly".

Un plus bel éloge ne pouvait être fait à Branly et cet éloge fait honneur à Marconi tout autant qu'à Branly lui-même, puisqu'il prouve une fois de plus que la vraie science n'est pas susceptible des atteintes de l'envie et qu'elle plane bien au-dessus dans les sphères de l'Idéal.

Outre un certain nombre de mémoires publiés dans les grandes revues scientifiques, on doit à Edouard Branly de savants traités, dont les principaux sont les suivants : "*Traité élémentaire d'électricité* (1895).—*Traité élémentaire de physique* (1895) et *Cours élémentaire de physique* (1895)".

"F.-X. CHOUINARD"



LE MONUMENT JACQUES CARTIER

Le projet de M. Clarke d'élever un monument au découvreur du Canada, à Gaspé, reçoit des adhésions. Pour le moment nous citerons la lettre qui vient de nous être adressée de la part de la société historique et archéologique de St-Malo:

1.—LA SOCIETE HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DE L'ARRONDISSEMENT DE ST-MALO

Château de la Chipaudière-Paramé,
(IIIe & Vilaine)

23 août, 1921.

Monsieur :—

J'ai reçu de M. John M. Clarke, président de "The Albany Institute", communication d'un projet ayant pour but de reconstruire le phare du Cap Gaspé, en en faisant un monument commémoratif à notre glorieux compatriote Jacques Cartier, qui débarqua non loin de là, en 1534, et prit solennellement possession du pays au nom du Roy de France, le 24 juillet de la même année.

Tout ce qui peut concourir à perpétuer et glorifier le souvenir de ce grand homme de mer nous touche particulièrement ; aussi je me rends bien volontiers au désir exprimé par M. John M. Clarke en vous assurant, au nom de la Société Historique et Archéologique de l'arrondissement de

Saint-Malo consultée à ce sujet, que nous serons très heureux si le projet en question peut recevoir une solution favorable. Ce sera une nouvelle manifestation de sentiments d'estime et de confraternité qui, depuis des siècles, unissent nos deux pays.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

(Signé) Général de la Giclais,
Président,

Monsieur Eugène Rouillard,
Secrétaire de la Société de Géographie de Québec, à Québec, Canada.

2.—LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE DE QUEBEC

Québec, le 7 septembre, 1921.

Monsieur John M. Clarke,
Directeur,
The State Museum,
Albany, N. Y. U. S. A.

Mon cher Monsieur Clarke :—

Je suis heureux de vous transmettre plus haut copie d'une lettre d'adhésion à votre projet d'un monument commémoratif à la mémoire de l'illustre découvreur du Canada, Jacques Cartier, à l'occasion de son quatrième centenaire, 1534-1934, au Cap Gaspé.

La lettre du Général de la Giclais est clairement sympathique à votre noble projet et je serai heureux de la publier dans le prochain numéro de notre "Bulletin de la Société de Géographie de Québec", pour faire suite à la correspondance préliminaire qui aura été publiée d'avance dans le numéro qui paraîtra d'ici quelques jours (1).

Soyez assuré que la Société de Géographie de Québec fera tout en son pouvoir pour seconder vos efforts et que tous les Canadiens et surtout les Canadiens d'origine française vous seront reconnaissants de votre bel acte de patriotisme et de courtoisie envers le Canada.

Votre tout dévoué,

(Signé) EUG. ROUILLARD,
13, rue Hamel, Québec,
Secrétaire archiviste.

---

(1) Voir le numéro précédent.



LA POPULATION DU CANADA

Le recensement

Les résultats du recensement de 1921 pour tout le pays commencent à nous arriver par bribes.

Pour le moment, on nous donne le récensement de 25 villes du Canada, comparé au recensement de 1911. Nous continuerons cette nomenclature à mesure que les statistiques officielles nous parviendront.

Le Bureau du recensement d'Ottawa vient de fournir les premières statistiques du recensement de la population du Canada, faite en juillet 1921.

La population totale est de 9,235.200 habitants, contre 7.206.643 en 1911, soit une augmentation de 2.229.000 pour cette décade.

Voici le détail comparatif par provinces :

	1911	1921
	—	—
Ile du Prince-Edouard	93.728	94.650
Nouvelle-Ecosse	492.338	527.300
Nouveau-Brunswick	351.889	372.900
Québec	2.003.232	2.417.250
Ontario	2.253.274	2.904.250
Manitoba	461.030	669.614
Saskatchewan	492.432	843.450
Alberta	287.000	661.663
Yukon	8.512	—
Colombie britannique	392.480	718.500
Territoires du Nord-Ouest	18.481	—

La population de Québec atteint 116.120 âmes, soit 102.750 Canadiens français, 5,300 Irlandais, 5.275 Anglais, 2.675 individus d'autres nationalités.

Voici le résultat du recensement pour quelques autres villes :

VILLES	Population 1911	1921
	—	—
Halifax	46.619	70.703
London	46.300	53.592
Victoria	31.660	38.775
Moose Jaw, Sask	19,175	13,823
Swift Current, Sask	3,492	1,852
St-Boniface, Man	13,816	7,483
Portage La Prairie, Man	6,748	5,892
Eastview, Ont	5,327	3,169
Barrie, Ont	6,992	6,420
Sault Ste-Marie, Ont	21,228	10,984
Smiths Falls, Ont	21,228	6,370
Sarnia, Ont	14,637	9,947
Ingersoll, Ont	5,118	4,763
Hawkesbury, Ont	5,532	4,400
Pembroke, Ont	7,873	5,626
Midland, Ont	6,984	4,663
Orilla, Ont	13,334	6,828
Aylmertown, Qué	3,327	3,109
Grand'Mère, Qué	7,637	4,783
Cap de la Madeleine, Qué	6,728	
Victoriaville, Qué	3,764	3,028
Lévis, Qué	10,479	7,452
Lauzon, Qué	4,973	3,978
Moncton, N. B	13,167	11,345
Sackville, N. B	6,625	2,039
Fredericton, N. B	8,081	7,208
Yarmouth, N. E	7,062	6,600
Truro, N. E	7,651	6,107

La population de London, Ont., est maintenant de 60,685.

La population de l'île de Montréal est maintenant de 712,909. Elle était de 554,761 en 1911, soit une augmentation de 158,448.

La ville de Montréal seule a une population de 607,063. En 1911 elle comptait 489,880 âmes, soit une augmentation de 117,183.

LES PROVINCES MARITIMES

Les rapports du recensement pour les provinces maritimes démontrent que le Nouveau-Brunswick a accusé une augmentation de 10.29 pour cent. La Nouvelle-Ecosse, pour la période des dix années qui se sont

écoulées depuis le dernier recensement, a accusé une augmentation de 6.55 pour cent, tandis que l'Ile du Prince-Edouard a accusé une diminution de 5.54 pour cent. La population du Nouveau-Brunswick en 1921 est de 388,092 contre 351,889 en 1911 et de 331,120 en 1901.

La population de la Nouvelle-Ecosse est de 524,579 pour 1921 contre 492,338 en 1911 et 459,574 en 1901. La population de l'Ile du Prince-Edouard en 1901 était de 103,259; en 1911 elle était tombée à 93,728. En 1921 elle est de 88,536.

Voici la population actuelle de cette partie du pays comparée à celle de 1911.

	POPULATION	
	1921	1911
Nouveau-Brunswick	388,092	351,889
Charlottetown	21,323	21,147
Gloucester	38,642	32,662
Kent	23,673	24,376
Northumberland	33,915	31,194
Restigouche et Madawaska	43,056	32,365
Royal	31,956	31,491
St-Jean et Albert	69,868	63,263
Victoria et Carleton	33,927	32,990
Westmoreland	53,576	44,621
York and Sunbury	38,156	37,780
Nouvelle-Ecosse	524,579	492,338
Antigonish et Guysboro	27,083	29,010
Cap Breton et Victoria	31,322	29,888
Cap Breton et Richmond	76,338	66,625
Colchester	25,242	23,664
Cumberland	41,149	40,543
Digby et Annapolis	28,977	29,871
Halifax	97,035	80,257
Hants	19,751	19,703
Inverness	23,825	25,571
Kings	23,718	21,780
Lunenberg	34,689	33,260
Shelburne et Queens	23,436	24,211
Yarmouth et Clare	31,184	32,087
Ile du Prince-Edouard	88,536	93,728
Kings	20,410	22,636
Prince	31,485	32,779
Queens	36,641	38,313



VARIATIONS DES NOMS GEOGRAPHIQUES DU CANADA

Un des amis de notre revue, M. Francis J. Audet, archiviste d'Ottawa, vient de préparer pour notre revue un travail d'une grande utilité. On sait combien les noms géographiques dans notre province ont été déformés. C'est à peine si à travers tous les changements opérés ils sont reconnaissables. M. Audet a pris la peine de noter tous ces changements et de placer en regard l'appellation du moment, il indique en même temps les diverses modifications qu'a recues chaque nom.

Nous ne saurions trop remercier M. Audet de sa collaboration intelligente. Ses renseignements donnent la solution de bien des difficultés et nous permettent de nous rendre compte de toutes les déformations subies par nos noms géographiques. Ce travail fait suite nécessairement au travail en cours de publication que nous avons déjà commencé sur les noms géographiques de notre province.

ACADIA MINES, N.-E. (partie de), maintenant Londonderry.
ACADIE s'est aussi écrit La Cadie, voir aussi Nouvelle-Ecosse.
ADAMS, P. Q. aussi désigné île aux Allumettes et Chapeau.
ADDINGTON FORKS, N.-E., aussi Beaver Meadow.
AHUNTSIC, aussi Back River.
ALBANEL, fut aussi connu sous le nom de Petit lac Mistassini.
ALBANY, N. Y., autrefois Orange.
ALBION MINES, comté Pictou, N.-E., maintenant Stellarton.
ALBION, ONT., aussi Bolton.
ALDBORO, Ont., aussi New-Glasgow et Airey.
ALEXANDRA, comté de Prince, I du P. E., aussi French Village et Cascumpèque.
ALEZAY, (l'une des îles de la Madeleine), maintenant Amherst.
ALGONQUIN PARK, Ont., maintenant Mowat.

ALGONQUIN, Ont., fut aussi désigné Wright's Corners.
ALIBAMON, Fort, aussi Fort Toulouse.
ALLANDALE MILLS, maintenant Lang.
ALLARD, P. Q. autrefois Nouvelle, Ouest.
ALLUMETTES, Ile des, P. Q. Fut aussi connue sous le nom de île du Borgne. Voir aussi Adams et Chapeau.
ALMONTE, Ont., fut aussi appelée Ramsay.
AMAGUADUS POND, N.-E. maintenant Castle Bay.
AMHERST, (l'une des îles de la Madeleine), autrefois Alezay, aussi Aubert.
AMHERST, N.-E., autrefois La Butte, puis Fort Lawrence.
AMHERSTBURG, Ont., autrefois Fort Malden.
AMHERST (île du lac Ontario) autrefois Tonti.
ANDIATAROCTI, nom iroquois du lac Champlain.
ANDOVER, N. B., autrefois Tobique.
ANGELINE, P. Q., autrefois Soixante.
ANGOULEME, lac, maintenant St-Pierre.
ANNANDALE, comté King, I. P. E., autrefois Grand River Wharf.
ANNAPOLIS, rivière, d'abord Rivière à l'Equille, puis Rivière des Dauphins.
ANNAPOLIS ROYAL, autrefois Port-Royal.
ANTICOSTI, Ile, fut aussi connue sous le nom de Laisple et de l'Assomption.
ANTIGONISH, N.-E., autrefois Sydney ou Sidney.
APOHAQUI, comté Kings, N. B., autrefois Mouth of Mill-Stream.
ARCHVILLE, maintenant Ottawa East.
ARGYLE, comté Guysborough, N. E., maintenant South River Lake.
ARICHAT, N.-E., aussi connu par les Anglais sous le nom de Manche Point.
ARMAGH, P. Q., aussi appelé Saint-Cajetan.
ARMAND, P. Q., aussi appelé Saint-Honoré.
ARNOTT, comté Grey, Ont., autrefois Holland Corners.
AROOSTOOK, aussi appelé Restook, nom que les Abénaquis donnaient à la riv. Saint-Jean.
ARRANDALE, C. A., autrefois Port Nelson.
ARTHABASKA, autrefois Arthabaskaville.
ARTHABASKA, Station, maintenant Victoriaville.
ARVA, Ont., autrefois Summer's Corners.
ASSINIBOIA, district, maintenant province de Manitoba.
ASSOMPTION, île de l'—maintenant Anticosti.
ASTLEYVILLE, Alta, maintenant Battenburg.
ASTORIA, fort, durant quelque temps fort George.

ASTORVILLE, Ont., autrefois Nosbousing.
ATHABASCA, lac, fut appelé las des Buttes par les Français et Lake of the Hills par les Anglais.
ATHERTON, Ont., fut aussi connu sous le nom de Trentonville.
AUBERT, île, maintenànt Amherst.
AUBIGNY fait maintenant partie de Lévis.
AUBREY, comté de Châteauguay, P. Q. autrefois California.
AUBURN, comté Huron, Ont., autrefois Manchester.
AUDLEY, comté Ontario, autrefois Brown's Corners.
AUGUSTINE Cove, I. du P. E., autrefois Warblington.
AU LAC, N.-B., maintenant Cole's Island.
AURORA, comté York, Ont., autrefois Machell's Corners.

BACCHUS, île de, maintenant île d'Orléans.
BACK River, nom donné à la Rivière des Provinces par les Anglais.
BACK River, nom donné au Sault-au-Récollet.
BACK River (village) maintenant Ahuntsic.
BAGOT, comté Renfrew, Ont., maintenant Springtown.
BAGOTVILLE, P. Q., autrefois St-Alphonse de la Grande Baie.
BAIE FRANCAISE (fond de la) maintenant Fundy Bay ou Bay of Fundy.
BAIE DE MOLUES, aussi appelée Malbaie.
BAIE DES PUANTS, maintenant Green Bay.
BAIE SAINTE-CLAIRE (Anticosti) autrefois English Bay.
BAIE DES ESPOGNOLS (Cap Breton) maintenant Sydney Bay.
BAIE DE SAINT-ESPRIT, aussi Chequamegon.
BAIE DE SAINT-LUNAIRE, entrée du détroit de Northumberland.
BAKER, autrefois Matook.
BALFOUR, N.-E., maintenant Waugh.
BALLYDUFF, Ont., maintenant Manvers.
BALMER'S Island, Ont., maintenant Stewartville.
BAMBERG, aussi appelée Weimer.
BARCLARY, Ont., autrefois Innisfil.
BARNETT, Ont., aussi appelé Ennotville, et Hewgill.
BATTENBURG, Alta, autrefois Astleyville.
BATTURE, La, aujourd'hui Shédiac.
BAYARD, C. A., maintenant Wycliffe.
BAYE DE GENES, autrefois Chignecto.
BAYHEAD, N.-E., autrefois Head of Tatamagouche Bay.
BEAUBASSIN, N.-E. maintenant Chignecto.
BEAUBASSIN, N.-E., maintenant Fort Lawrence.
BEAUSEJOUR, N.-E., maintenant Fort Cumberland.

BEAUSOLEIL, île, Ont., d'abord connue sous le nom de Saint-Ignace, maintenant Prince William Henry.
BEAVER MEADOW, N. E. maintenant Addington Forks.
BEAVERDELL, C.-A. autrefois Beaverton.
BEAVERTON, C.-A. maintenant Beaverdell.
BEECH HILL, N.-E. maintenant Sault Alton.
BELAIR, P. Q., maintenant Les Ecureuils.
BELLEFLEUR, N.-B., maintenant Green River Station.
BELLEONE, I. P. E., autrefois Murray Harbour Road.
BELLE RIVIERE, maintenant rivière Ohio.
BERGERVILLE, autrefois Sheppardville.
BERESFORD, maintenant Sainte-Agathe-des-Monts.
BERLIN, Ont., maintenant Kitchener.
BERSIAMITES ou BETSIAMITES, autrefois Oumaniwek.
BIC, Le, autrefois Cap de Marbre.
BIZARD, île, autrefois Bonaventure, et Major.
BLACK RIVER. M. Benjamin Sulte dit que les Anglais et Ecossais des Trois-Rivières appelaient souvent ainsi le Saint-Maurice.
BLACK RIVER, N.-E., maintenant Glassburn.
BLAIRFINDIE, Sainte-Marguerite de, généralement connu sous le nom de l'Acadie.
BLUE BONNET (près Montréal), autrefois Côte à Languedoc.
BLUMENEAU, Alta, maintenant Stettler.
BOIS, lac des—aussi Northwest Angle Inlet.
BOLTON, Ont., fut aussi connu sous le nom d'Albion.
BONANZA SIDING, C. A., maintenant Paulson.
BONAVENTURE, île, maintenant Bizard.
BON ECHO, Ont., autrefois Massanoga.
BONNINGTON, Sask., maintenant Kenaston.
BORGNE, île du, maintenant des Allumettes.
BOSTON BAY, aussi Massachusetts Bay.
BOUCHER, île, maintenant île de la Croix, et île St-Joseph.
BOUGIE, P. Q., maintenant Youville.
BOURBON, fort (baie d'Hudson) Fort York.
BOWSMAN, Man., maintenant Woody River.
BOYD, Ont., autrefois Douglass Station.
BRADBOURNE, Alta., maintenant Dog Pound.
BRAS D'OR, aussi appelé Cibou et Chibou.
BRENTWOOD, N.-E., maintenant Graham Siding.
BRIDGEBURG, comté Welland, Ont., autrefois Waterloo.
BRIDGE Island, township Yonge, comté Leeds, Ont., fut plus tard connue sous le nom de Old Blockhouse Island, maintenant Chimney Island.

BRILLAUT, maintenant Brion.
BRISEBOIS, fort, autrefois fort La Jonquière, maintenant Calgary.
BRION, autrefois Brillault, aussi Byron.
BROADCROFT, Ont., maintenant Dorion.
BROCKVILLE, autrefois Elizabethtown, aussi Johnstown.
BROOK, Alta., maintenant Tees.
BROWN'S Corners, comté Ontario, Ont., maintenant Audley.
BAFFIN, Sask., autrefois Long Creek.
BULLION CREEK, Yukon, maintenant Kluane.
BURLINGTON, Ont., autrefois Wellington Square.
BURNT CHURCH, N. B., maintenant New Jersey.
BURTON, aussi Nelson.
BUTTE, La, maintenant Amherst, N. E.
BYTOWN, maintenant Ottawa.

CADIE, la, Acadie, Nouvelle-Ecosse.
CAEN, riv. de, maintenant rivière Matane.
CALDWELL Manor, autrefois fief Foucault.
CALGARY, d'abord fort La Jonquière, puis fort Brisebois.
CALIFORNIE, comté Châteauguay, P. Q., maintenant Aubrey.
CAMDEN, Ont., autrefois Clark's Mills.
CAMELOT, Sask., maintenant Wilbert.
CAMOSACK, ou CAMOSUN, maintenant Victoria, C. A.
CAMPSEAU, CANCEAU, CANSEAU, maintenant Canso.
CANDIAC, autrefois Norte-Dame de Québec.
CANSO, autrefois Campseau, Canceau, Canseau.
CANTON, Ont., autrefois Dufferin Creek, maintenant Pickering.
CAP à L'ARBRE, maintenant Pointe de Saint-Jean Deschaillons.
CAPE de ARENAS, maintenant Cape Cod.
CAP BRETON, aussi Ile Royale.
CAP BRETON, aussi Lorraine.
CAPE COD, maintenant Malebarre, et Cape de Arenas.
CAP FOURCHU, N.-E., maintenant South Highlands.
CAP de la MADELEINE, aussi La Prairie de la Madeleine.
CAP de MARBRE, maintenant Bic.
CAP de POUTRINCOURT, aussi Cap Fourchu.
CAP RAY, aussi Cap de Raze.
CAP de RAZE, aussi Ray.
CAPE SPLIT, aussi Pligoum, et Cap Fourchu.
CAPE TRAVERSE, I. P.-E., autrefois Landsdown Hôtel.
CAPE VINCENT, N. Y., autrefois Gravelly Point.
CARILLON, maintenant Ticonderoga.

CARILLON FORT, aussi fort Vaudreuil et Ticonderoga.

CARLBAD SPRINGS, Ont., autrefois Eastman's Springs.

CASCUMPEQUE, I. du P. E., aussi Holland Harbour, Alexandria et French Village.

CASTER COX, maintenant Crête-de-Coq.

CASTINE (Castin) autrefois Pentagouet.

CASTLE BAY, N.-E., autrefois Anaguadus Pond.

CATARACOUI, maintenant Kingston.

CAUCHOIS, île, maintenant Kingston.

CEDAR HALL, P. Q., maintenant Wallace Mill.

CHAMBLY, rivière, maintenant Richelieu.

CHAMPLAIN, lac, nom iroquois : Andiatarocti ; fut aussi nommé lac des Iroquois.

CHANNAY, P. Q., maintenant Woburn.

CHAPEAU, aussi Ile des Allumettes et Adams.

CHARLOTTEVILLE, autrefois Turkey Point.

CHATEAUGUAY, rivière, autrefois Rivière du Loup.

CHATHAM, Ont., autrefois The Forks.

CHATEAUVERT, nom quelquefois donné à Saint-Marc des Carrières.

CHAUDIERE, rivière, fut aussi appelée Sartagan.

CHEQUAMEGON, aussi appelée Baie du Saint-Esprit.

CHESLEY CORNES, N.-E., maintenant New-Germany.

CHIBOU (Cibou) aussi Bras d'Or.

CHIBOUCTOU, maintenant Halifax.

CHICOT, île, maintnant Ile du Pads.

CHIGNECTO, baie de, autrefois Baie de Gênes.

CHIGNEXTO, aussi Beaubassin.

CHIMNEY Island, comté Grenville, Ont., autrefois Isle Royale et Ile du fort Lévis.

CHIMNEY Island, township Yonge, comté de Leeds, Ont., autrefois Bridge Island, puis Old Blockhouse Island.

CHIPPEWAYAN, montagnes, maintenant Les Rocheuses.

CHOUAGUEN, maintenant Oswego, N. Y.

CHURCHVILLE, maintenant Sweetsburg.

CHURCHILL, rivière, autrefois rivière aux Anglais, aussi Mississippi.

CHUTE-AUX-IROQUOIS, maintenant Labelle (comté Terrebonne).

CLARKSTOWN, maintenant Eastview.

CLARKE, Ont., autrefois Newton.

CLARK'S MILLS, Ont., maintenant Camden.

CLEVELAND, N. E., autrefois River Inhabitants Bridges.

COAL MINES, C. B., maintenant Sydney.

COBEQUID, N.-E., maintenant Truro.

COCHONS, îles aux, maintenant La Potherie.
COFFIN (une des îles de la Madeleine) autrefois Isle Royale.
COCHONS, île aux, ou île Maillet, aussi île Moras, de la Trinité, du Milieu.
COLE'S Island, N. B., aussi Ile au Lac.
COLEBROOK, Ont., autrefois Peter's Mills.
COLEBRIDGE, Alta., autrefois Dunmore.
COLOMBIE ANGLAISE, autrefois New-Caledonia.
COQUART, îl, aussi île St-Barthélémy.
CORBEIL, Ont., autrefois Grit.
CORKERY, Ont., autrefois West-Huntley.
CORLARD, (Corlar, Corlaer), N.-Y., maintenant Schenectady.
CORNWALL, Ont., d'abord appelé Johnstown et New-Johnstown.
CORPS-MORT, aussi appelée Alegay (îles de la Madeleine).
COTE A LANGUEDOC, maintenant Blue Bonnet.
COTE SAINT-PAUL, maintenant Outremont.
COTE DE LA VISITATION, maintenant De Lorimier.
COURCELLE, île, maintenant Dorval.
COWANSVILLE, autrefois Nelsonville.
CRESCENT, Man., autrefois Sinclair.
CRETE-DE-COQ (comté Maskinongé) appelée par les Anglais Caster Cox.
CREVECOEUR, fort, maintenant fort Pearia.
CROIX, île de la, aussi St-Joseph, maintenant île Boucher.
CROWN POINT, autrefois Pointe-à-la-Chevelure.
CUMBERLAND, fort, N.-E., autrefois fort Beauséjour.
CUPAR, SASK., autrefois Dalrymple.

DAGNEAU, maintenant île Houtelas.
DALRYMPLE, maintenant Cupar.
DAUPHINS, rivière des, d'abord appelée L'Equille, maintenant Annapolis.
DAVIDSON'S Point, autrefois Lavallée.
DEAN, Lac, autrefois Thompson.
DEBARTZCH, village, maintenant Saint-Charles-sur-Richelieu.
DES GENNES, baie, baie de Gênes, maintenant baie de Chignecto.
DETLOR, Ont., autrefois L'Amable station.
DIANA, Alta., maintenant Gwynne.
DILLON, maintenant La Patrie.
DIMWOODIE, maintenant Lavoy.
DOG POUND, autrefois Bradbourne.
DORCHESTER, P. Q., maintenant Saint-Jean.

DORION, Ont., autrefois Broadcroft.
DORVAL, îles, autrefois Courcelle.
DOUGLASS Station, Ont., maintenant Boyd.
DUCK, lac (Sask.) autrefois Stobart.
DUFFIN'S Creek, Ont., maintenant Canton.
DUNMORE, Alta., maintenant Coleridge.
DU PAS, île, autrefois aussi Chicot.
DUPONT, rivière, maintenant Nicolet.
DUQUESNE, fort, maintenant Pittsburg.
DURHAM, P. Q., maintenant Ormstown.
DUVAL, rivière, aussi appelée Grand Pabos.

ENNOTVILLE, Ont., aussi appelée Barnett et Hewgill.
EARNSCLIFFE, I. du P.-E., maintenant Gallas Point.
EASTMAN'S SPRING, Ont., maintenant Carlbad Springs.
EASTVIEW, autrefois Clakstown et Janeville.
ECCLES GREEN, Ont., maintenant Nolalu.
ECUREUILS, les, fut aussi connu sous le nom de Belair.
EDOUARD, fort, aussi Lydius.
EDDYVILLE, P. Q., maintenant Tétreauville.
EDMUNDSTON, N.-B. autrefois le Petit Sault, aussi Little Falls.
ELIZABETHTOWN, maintenant Brockville.
ENGLISH BAY, Anticosti, maintenant baie Sainte-Claire.
EQUILLE, l', rivière, plus tard rivière des Dauphins, maintenant Annapolis.
ERASMUS, Ont., maintenant Wesley.
ERSKINE, Sask., autrefois Liberal.
ESCUMINAC, N.-B., autrefois cap d'Orléans.
ETANG DU NORD, ou Grindstone, aussi île aux Meules (îles de la Madeleine).
ETCHEMIN, aussi appelé New-Liverpool.

FAIRMOUNT, N.-E., autrefois Hallowell Grant.
FECTEAU MILLS, P. Q., maintenant Notre-Dame de Ham.
FIGHTING Island, (rivière Détroit), autrefois Turkey-Island.
FIRE VALLEY, C.-A., maintenant Needles.
FITZWILLIAM, île du lac Huron, aussi Horse Island.
FLORENCE, N.-E., autrefois Stubbart.
FORESTDALE, P.-Q., maintenant Lemieux.
FORETS, île aux, maintenant île Simcoe.
FORKS, The, Ont., maintenant Chatham.
FORKS, The, Man., plus tard Fort Garry, maintenant Winnipeg.
FORT ALBERT, C.-A., maintenant Victoria.

FORT ASTORIA, Oregon, fut nommé Fort George lorsqu'il fut pris par les Canadiens en 1813.
FORT CUDAHY, Yukon, maintenant Forty Mile.
FORT GEORGE, voir Fort Astoria.
FORT LEVIS, sur l'Ile Royale, comté Dundas, Ont., fut baptisé fort Ontario lorsqu'il fut pris par Amherst en 1760.
FORT ONTARIO, autrefois fort Lévis.
FORT VICTORIA, C.-A., maintenant Victoria.
FORTY MILE CREEK, Ont., maintenant Grimsby.
FORTY MILE, Yukon, autrefois Fort Cudahy.
FOUCAULT, fief, aussi connu sous le nom de Caldwell's Manor.
FOX FARM, Ont, aussi Medonte.
FRANKFORD, Ont., maintenant Manchester.
FRASERVILLE, autrefois Rivière-du-Loup (en bas).
FREDERICTON, N.-B., autrefois Sainte-Anne.
FRENCH VILLAGE, I du P.-E., aussi Alexandra et Cascumpèque.
FRONTENAC, fort, ou Cataracoui, maintenant Kingston.
FRONTENAC, lac, maintenant Ontario.
FUNDY, Bay of, autrefois Fond de Baie (Française).

GALETTE, la, maintenant Prescott.
GALLAS POINT, I. du P.-E., maintenant Earnscliffe.
GANANOQUE, rivière, autrefois Thames.
GASPAREAU, fort de la Baie Verte, maintenant fort Monckton.
GASPE, péninsule, nommée Honguedo par Jacques Cartier.
GASPE, bai, autrefois baie du Pénouil.
GARRY FORT, d'abord The Forks, maintenant Winnipeg.
GEORGE, lac, autrefois Saint-Sacrement.
GEDAIC, rivière, maintenant Shédiac.
GEDAIC, village, maintenant Grand'Digue.
GEORGETOWN, P. Q., maintenant Saint-Louis de Gonzague.
GEORGETOWN, I. du P.-E. autrefois Trois-Rivières.
GILOLO, Man., autrefois Peguis.
GIROUX POINTE (près de Penetanguishene, maintenant Wait à Bit).
GLASGOW station, Ont., autrefois Harvey.
GLASSBURN, N.-E. autrefois Black river.
GLENGYLE, comté de Pontiac, maintenant McKee.
GORLITZ, Sask., autrefois Tetlock.
GOWER POINT, Ont., maintenant La Passe.
GRAHAM, Siding, N.-E., maintenant Brentwood.
GRAND'DIGUE, autrefois Gedaic.
GRAND Island, aussi appelée Long Island, maintenant Wolfe Island.
GRAND MANAN, N. B., maintenant North Head.

GRAND PABOS, rivière, aussi appelée Duval.
GRAND RIVER WHARF, I. du P. E., aussi Annandale.
GRANDE RIVIERE, aujourd'hui l'Ottawa.
GRAVELLY POINT, N.-Y., maintenant Cape Vincent.
GREAT BEND, Sask., maintenant Radisson.
GREEN RIVER, N.-B., maintenant Lynch.
GREEN BAY, autrefois Baie Verte, Baie Salée et Baie des Puants.
GREEN RIVER Station, N.-B., maintenant Bellefleur.
GRIFFINTOWN, nom donné à la Pointe Saint-Charles, maintenant quartier Sainte-Anne de Montréal.
GRIMSBY, Ont., autrefois Forty Mile Creek.
GRINDSTONE, ou ETANG DU NORD, autrefois Ile aux Meules.
GRIT, Ont., maintenant Corbeil.
GUNTON, Man., autrefois Gunnview.
GWYNNE, Alta., autrefois Diana.

HALIFAX, autrefois Chibouctou.
HALLOWELL GRANT, N.-E., maintenant Fairmount.
HANNAHSVILLE, Ont., maintenant Nelson.
HARMONY, lac de la N.-E., autrefois Lake Law.
HARVEY, Ont., maintenant Glasgow Station.
HEWGILL, Ont., aussi appelé Barnett, et Ennotville.
HILLIARDTON, Ont., autrefois Ironwood.
HILLS, Lake of the, (Lac des Buttes) maintenant Athabasca.
HILTON, C.-A., autrefois Jackman.
HOCHELAGA, plus tard Ville-Marie, maintenant Montréal.
HOLLAND HARBOR, aussi Cascumpèque.
HONGUEDO, nom donné par Jacques Cartier à la péninsule de Gaspé.
HORNER VILLAGE, autrefois Ten Mile Creek.
HORSE Island, aussi Fitzwilliam.
HORWOOD, lac, autrefois lac Matagaming (nommé en l'honneur de M. E. L. Horwood, architecte d'Ottawa).
HOUTELAS, autrefois île Dagneau.
HOWE, île à 9 milles de Kingston, autrefois île Cauchois, nommée d'après Lord Howe par Simcoe.
HUDSON, baie d', aussi appelée Mer du Nord.
HUDSON HEIGHTS, aussi appelée Pointe à Cavagnal.
HUMBER, rivière, autrefois St-John's Creek.
HUNGRY BAY, maintnant Sackett's Harbour, N. Y.
HUNTLEY, West, Ont., maintnant Corkery.
HURON, lac, aussi appelé Mer douce.

IBERVILLE, maintenant Saint-Jean.
IBERVILLE, aussi Saint-Athanase.
INDIAN River, Ont., autrefois Otonabee.
INDUSTRIE'L, maintenant Joliette.
INNISFIL, Ont., maintenant Barclay.
INVERNAY, Sask., autrefois Tullock.
IRONWOOD, Ont., maintenant Hilliardton.
IROQUOIS, rivière des, aussi Chambly, maintenant Richelieu.
IROQUOIS, lac des, maintenant Champlain.

JACKMAN, C.-A., maintenant Hilton.
JANEVILLE, Ont., maintenant Eastview.
JESUS, île, aussi appelée Ile de Montmagny.
JOHNSTOWN, Ont., aussi appelée Brockville.
JOHNSTOWN ou NEW JOHNSTOWN, maintenant Cornwall.
JOLIETTE, autrefois l'Industrie.
JONQUIERE, fort, plus tard fort Brisebois, maintenant Calgary.
JUNIPER Island, Ont., autrefois Stony Lake.

KEMPTVILLE, East, N.-E., autrefois Rockingham.
KENASTON, Sask., autrefois Bonington.
KENORA, autrefois Portage du Rat.
KENT, N.-E., maintenant Musquodoboit.
KENTVALE, N.-E., maintenant Harmony.
KEWEENAW, aussi Baie Sainte-Thérèse.
KIMBALL, Alta., autrefois Colles.
KINGSTON, autrefois Cataracoui et Fort Frontenac.
KINGSVILLE, P. Q., maintenant Thetford Mines.
KITCHENER, Ont., autrefois Berlin.
KLUANE, Yukon, autrefois Bullion Creek.
KNOLLTON, Alta., maintenant Strome.
KOUCHIBOUGUACIS, aussi Palmerston, maintenant Saint-Louis de Kent, N.-B.
KREIGER, Man., maintenant Libau.

LABELLE, P. Q., autrefois la Chute aux Iroquois.
LA BOULAYE, fort, maintenant fort Mississippi.
L'ACADIE, P. Q., aussi Sainte-Marguerite de Blairfindie.
LAC DES BUTTES, nommé Lake of the Hills par les Anglais, maintenant Athabasca. Le vieil Athabasca est un petit lac tout près et à l'ouest du lac des Buttes. Les voyageurs l'appelaient Rabaska.
LA CLEE, lac, maintenant Simcoe.

LACORNE, fort, fut nommé Nipawee par sir Alexander Mackenzie, en 1771.

LAC SAINT-CHARLES, maintenant Saint-Ignace de Québec.

LADYSMITH, C.-A., autrefois Oyster Bay.

LADYSMITH, P. Q., autrefois Upper Thorne Centre.

LAISPLE, maintenant Anticosti.

L'AMABLE Station, Ont., maintenant Detlor.

LAMONT Hotel, I. du P.-E., maintenant Cape Traverse.

LA PATRIE, P. Q., autrefois Dillon.

LA PASSE, Ont., autrefois Gower Point.

LA PRAIRIE de la MADELEINE, aussi appelée Cap de la Madeleine.

LASHBURN, Sask., autrefois Wirral.

LA TRANCHE, rivière, maintenant The Thames.

LAVALLEE, Pointe, maintenant Davidson's Point.

LAVOY, Alta., autrefois Dinwoodie.

LAW, lac, maintenant Harvard Lake.

LAWRENCE, fort, N.-E., autrefois Beaubassin et Mejagouesche, maintenant Amherst.

LEMIEUX, P. Q., autrefois Forestdale.

LESLIE, P. Q., autrefois Lemieux.

LEVIS, un partie de la ville autrefois appelée Aubigny.

LIBAU, Man., autrefois Kreiger.

LIBERAL, Sask., maintenant Erskine.

LISTERVILLE, N.-B., autrefois Mars Hill.

LIVERPOOL, N.-B., maintenant Richibouctou.

LOCKPORT, Man., autrefois St-Andrews North.

LONDONDERRY, N.-E., autrefois Acadia Mines.

LONG CREEK, Sask., maintenant Buffin.

LONG Island, aussi appelée Grande Ile, maintenant Wolfe.

LORIMIER, village, maintenant quartier de Montréal, autrefois Côte de la Visitation.

LORRAINE, ancien nom du Cap Breton.

LOUISEVILLE, P. Q., autrefois Rivière-du-Loup en haut.

LUNENBURG, N.-E., autrefois Maliguèche.

LYDIUS, fort, aussi nommé Edouard.

LYNCH, N.-B., autrefois Green River.

FRANCIS-J. AUDET

(A suivre)



TRAITS FONDAMENTAUX DU DESSIN GEOGRAPHIQUE

Les masses continentales.—La surface du globe comprend les *terres* et les *mers,* enveloppées par *l'atmosphère.* D'où l'élément *solide* ou terre émergée, l'élément liquide ou océan, et l'élément *gazeux* ou atmosphère. En considérant une mappemonde ou mieux encore un globe terrestre on observe qu'il y a une grande inégalité dans le partage des terres et des eaux. Celles-ci l'emportent de beaucoup en étendue, elles couvrent près des trois quarts de la surface du globe. C'est dans l'hémisphère boréal que se concentre la majeure partie des terres fermes. Les masses continentales, épanouies dans les latitudes nord, n'envoient dans l'hémisphère austral que des pointes de forme allongée. Inversement, les mers, largement répandues au sud de l'équateur, vont se rétrécissant vers le nord. Cette disposition, nettement visible pour les océans Pacifique et Indien, apparaîtrait aussi dans l'Atlantique, si le bas fond en dos de voûte qui relie l'Ecosse et l'Irlande, était émergé. On peut dire que la majorité des terres se déploie dans le sens des latitudes, soit de l'est à l'ouest, dans la zone froide et tempérée, et que cette masse dirige trois grands prolongements dans l'hémisphère sud. On a proposé plusieurs divisions des surfaces continentales. Car les rivages maritimes ne sont pas pour elles, dans tous les cas, les véritables frontières des masses continentales. Aussi le partage du Nouveau Monde en Amérique Centrale et Méridionale est plutôt subtil ; sa division en Amériques du Nord et du Sud est pour le moins conventionnelle. Mieux vaut regarder le Nouveau Monde comme un seul continent. Le triangle nord-américain et le triangle sud-américain ne sont-ils pas doublement reliés par la région des isthmes et par cette traînée d'îles et d'îlots qui, ceinturant la mer des Antilles, rattachent la Floride au Vénézuéla ? De cette façon on passe insensiblement de l'une à l'autre Amérique. Considérées à ce point de vue, l'Europe et l'Asie, intimement unies entre elles, peuvent être appelées le continent d'Eurasie.

Leur histoire et la comparaison entre l'étendue relative des deux régions nous y autorisent.—L'Europe n'étant qu'une péninsule de l'Asie. L'Afrique se rattache au groupe précédent par l'isthme de Suez et le détroit de Gibraltar, qui ne fut ouvert qu'au cours d'une ère géologique récente. Quand à l'Australie, elle peut, pour une raison semblable à l'Afrique, être considérée comme une dépendance de l'Asie.

Aussi a-t-on dit que les masses continentales peuvent se répartir en trois groupes :

1.—Les deux Amériques.

2.—L'Europe-Afrique.

3.—L'Asie-Australie.

Chacun ayant vers le milieu de leur extension une profonde dépression. Ainsi le golfe du Mexique et la Mer Caraïbe ou des Antilles ne laissent qu'un lien étroit, l'isthme de Panama, entre les deux Amériques, tandis que la Méditerranée écarte l'Europe et l'Afrique. Les golfes Persique et du Bengal, la mer de Banda et les mers polynésiennes gisent entre l'Asie et ses dépendances australes. Dans chacun de ces espaces marins la sonde descend à plusieurs miliers de pieds, comme s'il s'était produit à peu de distance de l'équateur, par défaut d'appui, quelque profond écroulement, capable de déterminer le prolongement d'un sillon presque continu. A la mer profonde, couverte de glaces, qui occupe la région du pôle boréal, répond autour du pôle austral un continent de faible étendue, mais composé de plateaux escarpés. L'opposition des masses continentales aux superficies maritimes est si nettement marquée qu'en choisissant, au lieu des pôles astronomiques, un point de l'hémisphère nord situé à l'embouchure de la Loire, en France, et son point antipodal, soit près de la Nouvelle-Zélande, et qu'on partage le globe en deux parties égales par un plan perpendiculaire à ce nouvel axe mené à égale distance de ces pôles conventionnels, on constate que, dans l'hémisphère boréal, la surface émergée est presque égale à la superficie océanique, tandis que dans l'autre il se trouve neuf parties d'eau pour une partie de terre. Cette manière de considérer la répartition des terres et des eaux illustre un des traits caractéristiques de la physionomie du globe : l'opposition diamétrale qui fait qu'une saillie continentale correspond généralement, de l'autre côté du diamètre, à une dépression maritime. En d'autres termes, 19 fois sur 20, chaque point continental a pour antipode un point maritime. De là l'appellation assez propre *d'hémisphère continental* et *d'hémisphère maritime.*

Iles et presqu'îles.—Non seulement la majorité des terres se trouve dans l'hémisphère boréal, mais ses masses continentales sont de beaucoup les plus découpées, augmentant ainsi la longueur des côtes. L'Europe, cette presqu'île de l'Asie, contient la Scandinavie, le Jutland, la péninsule ibérique, l'Italie, la péninsule balkanique ; l'Asie compte l'Asie mineure,

l'Indo-Chine, la presqu'île de Malacca, la Corée, le Kamtchatka ; en Amérique il y a la Basse-Californie, le Yucatan, la Floride, la Nouvelle-Ecosse, le Labrador.

Les terres accusent une tendance à prendre la forme péninsulaire. C'est vers le sud que sont dirigées la plupart de ces langues de terre. On remarque à peine deux exceptions à cette tendance : le Danemark et le Yucatan, qui sont des presqu'îles basses sans relief. Les côtes méridionales de l'Europe et de l'Asie présentent l'analogie de trois grandes péninsules. A la rigueur l'Amérique compte ses trois péninsules : la Floride, le Mexique et la basse Californie. Ces analogies superficielles, que l'on appelle *homologies-géographiques,* permettent de mieux retenir l'image des contours continentaux. Mais ces analogies toutes superficielles ne justifient aucune comparaison de relief, de climat et de peuplement biologique entre ces différentes masses continentales, sous prétexte qu'elles sont plus ou moins triangulaires. L'Espagne, quoique massive et sèche comme l'Arabie, n'est pas comprise comme celle-ci entre deux fournaises marines : la mer Rouge et le golfe Persique. Quoique mieux découpée que l'Hindoustan, l'Italie ne profite pas autant des pluies que celle-là. On ne saurait comparer équitablement l'Indo-Chine, favorisée par les moussons, à la Grèce minuscule, excessivement découpée, mais au climat beaucoup plus sec. La comparaison devenue classique des trois péninsules qui terminent l'Europe et l'Asie est fausse en matière de dessin, puisqu'on néglige l'Asie Mineure, qui occupe le milieu de ces deux groupes péninsulaires.

Ls extrémités de ces prolongements méridionaux sont rejetées vers l'est, comme s'il s'était produit un mouvement de torsion. De grands golfes échancrent les côtes occidentales de ces continents. Pour l'Amérique du Sud c'est le golfe d'Arica, pour l'Afrique c'est le golfe de Guinée, pour l'Australie c'est la Grande Baie australienne.

La pauvreté en îles à la face occidentale des deux Amériques, de l'Afrique et de l'Australie, contraste avec la richesse des côtes orientales de chacun des continents. Ce sont Terre-Neuve, les Antilles, les Falkland, Madagascar, la Nouvelle-Zélande, l'archipel Malais, les Philippines, le Japon, les Kouriles.

Répartition des terres et des mers.—La superficie du globe, calculée d'après ses formes de mieux en mieux mesurées, est de 509,950 kilomètres carrés ou de 191,792,464 milles carrés, ce qui équivaut à:

51,2 fois celle du Canada.

271 fois celle de Québec.

950 fois celle de la France.

1589 fois celle de la Grande-Bretagne.

L'exploration du globe, pratiquement achevée, nous permet d'évaluer avec quelque précision la distribution entre les terres et les mers. 137

millions de km., appartiennent à la terre ferme, et 373 millions aux marines ; de sorte que les terres n'occupent que 27 pour cent de l'ensemble, tandis que les mers en recouvrent 73 pour cent, ce qui revient à dire qu'il y a 1 partie de terre pour 2.7 parties d'eau et que près des trois quarts de sa surface terrestre est occupée par la mer.

Valeur du relief.—Il y a presque parité de valeur entre l'altitude des *cîmes culminantes* (mont Everest, chaîne de l'Himalaya, 8, 840 mètres ou 29,000 pieds) et la profondeur des *abîmes de l'océan* (fosse de Tuscarora, au nord des îles Carolines, 9,636 mètres ou 31,600 pieds).

Les plus hauts sommets et les plus grands abîmes ne représentent que la 350e partie du rayon terrestre ; aussi est-il impossible de les figurer sur un globe dessiné à petite échelle.

Les eaux l'emportent de beaucoup sur les terres non seulement comme surface mais encore comme volume. Si le relief des continents était uniformément distribué sur toute leur surface, l'altitude moyenne de la terre ferme serait inférieure à 1,900 pieds. En donnant aussi aux mers un fond moyen, leurs eaux seraient répandues sur une épaisseur d'environ 3680 mètres ou 12,130 pieds.

L'Atlantique a une profondeur moyenne de 12,660 pieds ou 3,860 mètres
Le Pacifique a une profondeur moyenne de 13,650 pieds ou 4,100 mètres
L'Océan Indien a une profon. moyenne de 12,890 pieds ou 3,930 mètres
Pour l'ensemble une profondeur moyenne 12,130 pieds ou 3,680 mètres

Quant au volume des eaux, il est 22 fois supérieur à celui des terres émergées. Bien que la profondeur moyenne des océans nous paraisse énorme, elle ne pourrait cependant être figurée sur un globe au diamètre de six pieds, que par un enfoncement d'un tiers de ligne. Plus insignifiante apparaîtrait encore sur ce globe la hauteur des terres émergées. Ces infimes proportions, qu'il ne faut pas perdre de vue, nous aident à comprendre comment la mer, à maintes reprises, au cours des diverses époques géologiques, a pu envahir de vastes étendues continentales et s'en retirer.

Toutefois la répartition des terres et des mers correspond à un dessin bien marqué des contours des continents. Que le niveau marin s'abaisse de quelque 500 pieds, l'étendue respective des eaux et des terres ne subira que de légères altérations. De ce fait, les mers perdraient à peine 7 pour cent de leur étendue actuelle ; ainsi, les terres trouveraient leur principale extensions dans le nord-ouest de l'Europe, où l'on verrait la Baltique réduite à quelques flaques d'eau, la mer du Nord entièrement disparue et les îles Britanniques soudées au continent ; tandis qu'en Amérique la mer de Hudson et le golfe du Saint-Laurent seraient mis à sec et que le fleuve de ce nom prolongerait son cours jusqu'au bord extérieur des bancs terre-neuviens, à l'est de l'île du Cap-Breton.



CHRONIQUE GEOGRAPHIQUE

La population du Japon.—L'Empire japonais a une superficie totale, y compris Chôsen (Corée), Taïwan (Formose), Hôkôtô (Pescadores) et Karafuto (Sakhaline japonaise), de 43,777.75 ri carrés ou 675,205 km. carrés, et un développement de côtes de 7,438.39 ri ou 29,172.4 km. En ne comptant que les îles de l'archipel japonais, la superficie est de 24,794.36 ri carrés ou 382,415 km .carrés.

Alors que dans presque tous les pays la population féminine est plus forte actuellement que la population masculine, pour l'Empire japonais la proportion est renversée : le nombre des hommes dépasse celui des femmes de 472,438 au Japon même, de 535,003 en Corée, de 130,476 à Formose et de 12,172 à Sakhaline.

Les six villes principales ont : Tokio, 2,173,112 habitants ; Osaka, 1,251,972 ; Kobé, 608,268 ; Kyoto, 591,305 ; Nagoya, 492,990 ; Yokohama, 422,942. Le Japon comprend dix autres villes de plus de 100,000 habitants.

* * *

La population de la Nouvelle-Zélande.—Au 31 décembre 1919, on estimait la population de la Nouvelle-Zélande à 1,108,373 habitants, non compris 49,776 Maoris et 12,797 blancs habitant les îles du Pacifique annexées en 1901. Cette population, vingt fois plus forte qu'en 1858, a presque triplé depuis 1878 et doublé depuis 1886. La densité reste, cependant, bien faible : 3.32 habitants au kilomètre carré.

* * *

Une nouvelle expédition de Stefanson au pôle Nord. — Vilhajimur Stefanson, explorateur canadien, se prépare pour une nouvelle expédition dans les régions arctiques, expédition qui doit durer quatre ou cinq ans.

M. E. L. Knight, explorateur expérimenté de Seattle, M. F. W. Maurer, qui se trouvait à bord du Karluk quand il fit naufrage, et M. Allan Crawford, accompagneront M. Stefanson. M. Crawford a charge du groupe qui s'est embarqué à Seattle, le 11 août, sur le vapeur Victoria, en route pour Nome.

Les explorateurs passeront l'hiver sur l'une des Iles Canadiennes et, l'an prochain, M. Stefanson les y rejoindra.

Une nouvelle méthode, déclare l'explorateur, rend beaucoup plus faciles les explorations des régions polaires.

Contrairement à ce qu'on croyait auparavant, ces régions sont très abondantes en vie animale. Les explorateurs trouveront leur nourriture et le nécessaire là où leurs prédécesseurs mouraient de froid et de faim.

M. Stefanson déclare que les aéroplanes sont très utiles pour ces explorations mais il ne veut pas s'en servir parce que, au moyen de cette méthode de transport, on n'a qu'une connaissance superficielle des régions traversées. Il se servira peut-être, cependant, de ces machines comme instruments auxiliaires.

* * *

Un de nos anciens collaborateurs.—M. Benjamin Sulte, le vétéran des historiens canadiens, a célébré, au mois de septembre, le 80e anniversaire de sa naissance. A cette occasion, il a été l'objet d'une réception de la part de la Société historique de Montréal. A cette réunion, M. Sulte, qui porte allègrement ses quatre-vingts ans, a éloquemment parlé du long travail qu'il s'est imposé pour servir la cause de l'histoire canadienne et des principes qui l'ont toujours guidé dans ce travail.

La Société de Géographie de Québec est heureuse de s'associer aux félicitations qui sont venues de toutes parts au vénérable octogénaire. Nous lui devons en outre bien des remerciements pour sa collaboration assidue depuis bientôt dix ans au Bulletin de la société. M. Sulte nous a fourni, en maintes occasion, des pages d'histoire et de géographie qu'il sera toujours utile de consulter.

Nous lui exprimons de nouveau toute notre reconnaissance.

* * *

L'aluminium et les sources de ce métal.—L'aluminium, écrit l'un des membres de la commission géologique du Canada, M. T. Elwarthy, est en train de se faire une place au premier rang parmi les métaux non ferreux qui ont donné l'essor aux plus grands progrès dans les arts et les industries dont le monde a été témoin durant ces dernières années.

La préparation de l'aluminium sur un pied industriel se pratique depuis environ une trentaine d'années. En 1918, au delà de 222,000 tonnes de ce métal furent produites.

Les usages sont nombreux. Grâce à sa légèreté — son poids n'est qu'un tiers de celui de l'acier — et particulièrement de sa résistance quand il est allié à de petites quantités de cuivre et de magnésium, il est considérablement employé dans la construction des automobiles et des aéroplanes, pour les parties de moteurs et les bâtis de machines.

L'aluminium est très employé dans la construction des usines de chimie industrielle, surtout en raison de sa résistance à l'action de tous les acides sauf l'acide chlorhydrique. Comme il n'est pas attaqué par les acides végétaux, il est de plus en plus demandé pour les appareils en usage dans la préparation des produits alimentaires et pour les ustensiles de cuisine.

La facilité avec laquelle l'aluminium se combine avec l'oxygène et la puissante évolution de chaleur dans la formation de l'oxyde, sont la base de plusieurs emplois importants de ce métal dans l'industrie, par exemple comme désoxydant dans le moulage de l'acier et dans le procédé de soudure "thermit". La poudre d'aluminium est un ingrédient de certains violents explosifs tels que l'"ammonal" qui est composé de 93-97 p. c. de nitrate d'ammonium et de 4-6 p. c. de ce métal.

Beaucoup de ses composés ont une importance industrielle. Les aluns, sels doubles de sulfate d'aluminium et d'autres métaux sont largement employés tels que l'alun de potasse ou l'alun brûlé dans certains produits alimentaires, l'alun ammoniacal dans la médecine et l'alun sodique dans les industries des tissus et du papier.

Des quantités de sulfate d'aluminium sont utilisées dans l'encollage du papier et aussi comme mordant dans la teinturerie. On s'en sert pour l'épuration de l'eau sous forme d'hydroxyde d'aluminium ou d'alumine chloratée. Le chlorure d'aluminium est employé dans le raffinage du pétrole et dans la fabrication de certaines teintures organiques. Le résinate d'aluminium, le stéarate et le palmitate d'aluminium sont employés dans le commerce des vernis et des articles imperméables.

L'aluminium n'a jamais été isolé en quantité quelconque avant 1854 et le rapide développement de son utilisation ne remonte qu'à 1886, alors que C. V. Hall, en Amérique, et Héroult, en France, ont établi presque simultanément sur un pied industriel la présente méthode de préparation par électrolyse de la bauxite — l'oxyde hydraté se présentant à l'état naturel — dissoute dans un bain de cryolite fondue (fluorure d'aluminium sodique).

Les installations électrolytiques pour la fabrication de l'aluminium existent dans presque tous les principaux pays et sont ordinairement situées près d'une source d'énergie électrique. Ainsi au Canada, la Northern Aluminium Company possède une grande installation à Shawinigan

Falls, P. Q., qui produit environ un dixième de l'approvisionnement mondial de ce métal.

Le tableau suivant fait voir les principaux producteurs en 1918:—

Pays	Tonnes métr.	Matière brute Bauxite	Provenance
Etats-Unis	102,000	"	Georgie, Alabama et Arkansas
Canada	15,000	"	" "
France	22,000	"	France.
Suisse	15,000	"	"
Autriche	8,000	"	Autriche.
Italie	8,000	"	Italie.
Grande-Bretagne.	14,000	"	France et Etats-Unis.
Norvège	18,000	"	France et Etats-Unis.
Allemagne	20,000	"	Autriche et Allemagne.

*
* *

Les minerais de fer chez nous.—Au Canada, tous les gisements connus de minerai de fer titanifère d'une dimension ou d'une importance quelconque se trouvent dans les provinces de Québec et d'Ontario.

Dans la province de Québec, il y a — en sus d'un nombre d'endroits d'intérêt secondaire — quatre localités assez distancées les unes des autres où l'on a découvert de gros et importants gîtes de fer titanifère. Ce sont: Ivry-sur-Lac, canton de Beresford, comté de Terrebonne; Saint-Urbain, comté de Charlevoix; canton de Bourget, dans le comté de Chicoutimi; et la baie des Sept-Iles sur la rive nord du bas Saint-Laurent.

A St-Urbain et à Ivry, localités où le minerai est de l'ilménite, contenant 18 p. c. et au delà de titane, les gisements ont été travaillés plus ou moins par intermittence: St-Urbain depuis 1910, Ivry depuis 1912. La plupart des matières expédiées sont allées à Niagara Falls, N.-Y., pour servir à la production du ferro-titane; mais une production considérable et continue n'a pas été possible en raison de la concurrence avec les concentrés de rutile et d'ilménite de haute teneur provenant de la Virginie et de la Floride. Dans l'un des gisments à St-Urbain il y a, en plus de l'ilménite, suffisamment de rutile associé pour donner à ce dépôt ce caractère distinctif qui est d'être le seul gisement connu de rutile marchand au Canada, et l'un des seuls quatre ou cinq gisements exploitables signalés dans le monde entier.

Les gisements dans le canton de Bourget et ceux de la baie des Sept-Iles sont de la magnétie titanifère contenant pour la majeure partie moins de 15 p. c. de titane et environ 50 p. c. de fer. Malheureusement ils con-

tiennent trop peu de titane pour avoir de la valeur comme minerais de titane, mais une trop grande quantité pour constituer de bons minérais de fer. Il ne s'est pratiquement pas fait d'extraction en aucun de ces endroits.

* * *

Un dictionnaire géographique.—La Commission de géographie de Québec publie en ce moment une seconde édition de son dictionnaire géographique. Ce dictionnaire comprend tous les noms de cantons, de lacs et de rivières qui ont été dénommés dans ces dernières années.

Nous croyons que c'est l'intention de la Commission de géographie de faire tenir un exemplaire du dictionnaire géographique à tous les membres de la Société de géographie de Québec.

On en distribuera également à la presse qui est souvent exposée à déformer les noms géographiques de la province, faute d'un guide sûr.

* * *

Mort d'un géographe.—Nous apprenons par une lettre de l'un de nos correspondants et amis, M. Henri Froidevaux, la mort de M. Alfred Grandidier, ancien président de la Société de géographie de Paris.

Il était âgé de 85 ans.

Il avait la réputation d'être un grand explorateur, et un vrai savant; il était de plus membre de l'Académie des sciences.

Sa grande oeuvre fut l'exploration de Madagascar, il y a un demi-siècle, et puis la publication d'un ouvrage considérable, colossal sur ce pays.

Son fils, qui est secrétaire général de la Société de géographie de Paris, continue l'oeuvre commencée par son père.

* * *

Commission de Géographie. — La Commission de Géographie de Québec a fait, vendredi dernier, ses élections pour l'année courante.

M. J.-N. Miller, secrétaire du département de l'Instruction publique, a été réélu président et M. G.-E. Marquis, nommé secrétaire intérimaire, en l'absence de M. Rouillard, retenu chez lui par la maladie.

M. J. Simard, A. Amos et J.-E. Richard ont été nommés directeurs.

* * *

Le Canada et ses progrès.—Depuis la constitution de la Confédération canadienne, en 1867, le progrès accompli par ce pays est phénoménal. L'agriculture et l'élevage surtout s'y sont développés au delà de toute espérance. A cette époque, en effet, la question n'était pas: "Combien

de blé peut produire le Canada ? " mais bien : "Le Canada peut-il produire du blé et de quelle qualité ? "

Depuis lors, qu'avons-nous vu ? Le fromage canadien remporter tous les prix aux expositions américaines de ces dix dernières années. Quant à l'élevage, le cheptel canadien, qui en 1871 se composait de 2,624,-290 têtes de bétail, est en 1920 de 9,477,380 têtes.

Tout est à l'avenant ; en 1867, on comptait au Canada 123 succursales de banques, en 1920 il y en a 4,500 ; pendant cette même période, de 2,288 milles de voies ferrées, le réseau des chemins de fer a passé à 38,896 ; les entrepôts à grains, totalement inconnus à l'époque de l'union des provinces canadiennes, sont actuellement au nombre de 3,797 ; enfin, le capital placé dans les affaires industrielles qui était à peine de 78 millions de dollars alors, est, d'après les statistiques de 1920, arrivé à 3,034,-301,915 dollars.

* * *

Le port de Calcutta en 1920.—Le port de Calcutta est un des plus importants du monde. La ville dont il est *l'emporium* est une agglomération colossale de 1,300,000 habitants, et de nombreuses voies ferrées ainsi que la grande flotte fluviale du Gange la mettent en communication avec un hinterland intérieur de plus de 100 millions de consommateurs.

Le mouvement du port représente une moyenne de plus de 10 millions de tonnes non compris la navigation fluviale, c'est presque le triple du mouvement de Bombay qui est le second port de l'Inde. On compte environ un million de navires à l'entrée et autant à la sortie. Les importations principales sont le sel, le sucre et le riz, les exportations principales sont le charbon, le manganèse et le jute.

L'administration du port est confiée à une Commission composée d'un président, d'un vice-président et de 14 membres, dont 9 élus et 5 nommés par le gouvernement. Leur pouvoir administratif ne dépasse pas les limites du port. Ils ont, en outre, pour charge de veiller à la navigabilité du fleuve. Le service du pilotage est placé sous le contrôle du gouvernement.

* * *

La population de la ville de Montréal.—L'almanach des adresses de Montréal, que publie chaque année John Lovell and Son, vient d'être distribué.

L'Almanach estime la population de la ville de Montréal proprement dite à 773,904 âmes. Avec les villes suburbaines, telles que Westmount, Outremont, Verdun et Montréal-Ouest, la population totale est de 839,704.

Montréal et sa banlieue ont en tout 1,515 rues. D'après le recensement de 1891, Montréal ne comptait que 220,181 âmes.

Au point de vue de la population, Toronto vient en second lieu, avec une population de 597,386 habitants.

* * *

La Mattavinie.—L'hon. J.-E. Perrault, ministre de la colonisation, a visité récemment la Mattavinie, région qui s'étend sur l'arrière-partie des comtés de Joliette, de Berthier, de Maskinongé et de Saint-Maurice.

Cette région, que l'on dit propre à l'élevage du mouton, tire son nom de la rivière Mattawin qui la traverse de l'est à l'ouest pour se jeter dans le St-Maurice.

Toute la Mattavinie est à la veille d'être entièrement traversée par une immense route carossable, le chemin Brassard, qui a son point de départ à Ste-Emilie de l'Energie. On considère que c'est l'oeuvre maîtresse à accomplir dans la région.

* * *

L'âge de la terre.—Près de mille personnes, nous rapporte le *Times,* ont assisté à la discussion au sujet de l'âge de la terre, au cours de l'assemblée de l'Association britannique, qui s'est tenue à Edimbourg.

Dans son discours inaugural, Lord Rayleigh dit que Lord Kelvin, en estimant à 20 millions d'années la limite maxima de la période pendant laquelle la vie animale a pu subsister sur la terre, avait fait des calculs rigoureusement exacts d'après les faits à sa disposition. Ces calculs dépendaient de deux arguments: 1o La terre perd sa chaleur (comme un pain sorti du four) avec une rapidité que nous ne pouvons estimer; 2o La chaleur rayonnée par le soleil est due à de l'énergie produite par la contraction.

Nos connaissances actuelles nous permettent d'estimer à environ un milliard d'années la période depuis laquelle existe la vie animale sur notre globe, et l'âge total de la terre serait quelque petit multiple de ce chiffre.

Contrairement à ce que croyait Kelvin, la terre ne perd pas sa chaleur, comme un pain sorti du four, mais elle contient une source interne de chaleur, provenant de la désintégration d'uranium dans la croûte extérieure, chaleur qui à elle seule est plus que suffisante pour expliquer tout le rendement.

Il est probable que l'intérieur de la terre ne diffère pas beaucoup de la croûte extérieure, dont l'épaisseur serait d'environ 32 kilomètres. Les atomes d'uranium, en se détachant, donnent des fragments d'hélium et, finalement, produisent du plomb. Mais le plomb provenant de sources radioactives, tel l'uranium ou le thorium, se distingue du plomb ordinaire par une légère différence de poids atomique. Nous pouvons calculer la vitesse avec laquelle l'uranium se transforme en plomb et, en supposant que cette vitesse soit uniforme, il est estimé que la quantité de plomb de cette provenance, se trouvant dans des minéraux extraits des rochers fossilifères les plus anciens, s'est produite au bout de 925 millions d'années. Celui retrouvé dans les rochers éocènes se serait produit en 30 millions d'années.

Les calculs ainsi obtenus s'accordent, en général, avec l'ordre géologiques des strates.

L'argument de Kelvin, en ce qui concerne la chaleur solaire, est également fallacieux. Nous ne connaissons pas encore une source d'énergie autre que le soleil, mais elle doit exister. Quelques-unes des gigantesques étoiles rouges rayonnent de l'énergie à une vitesse environ mille fois celle du soleil et, selon la théorie de la contraction, se seraient éteintes depuis les temps historiques.

***

La population d'Angleterre.—Le recensement qui vient d'être publié donne à ce pays une population de 42,767,530 millions d'âmes, contre 40,613,356, en 1911.

TRANSFORMATION DES NOMS GEOGRAPHIQUES

On sait depuis longtemps que "Fond de la Baie" est devenu "Fundy Bay". De ces transformations de noms géographiques il s'en produit constamment. Il y en a une qui est en train de s'opérer qui ne manque pas de pittoresque. Les bancs de Terre-Neuve sont au nombre de sept ou huit, portant différents noms. Il y a notamment "le Grand banc" et le "Banquereau". Les auteurs anglais soigneux écrivent "Grand Bank" et "Banquereau". Mais certain cartographe, probablement fort en *Parisian French,* a écrit "Bank Reau", et voilà que le "National Geographic Magazine" de Washington, dans sa livraison du mois de juillet dernier, nous parle du "Quero Bank". Oh ! mystère de l'étymologie ! Qui jamais s'imaginerait que, étymologiquement, "Quero bank" signifie "petit banc" ?

E



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

NOTE.—Nous publions un compte-rendu de tous les ouvrages qui nous sont expédiés.

Une ancienne carte inconnue.—M. Henri Vignaud, président de la Société des Américanistes de Paris, signale dans cette revue une ancienne carte inconnue de l'Amérique qui est la première où figure le futur détroit de Behring.

Cette carte se trouvait dans un atlas du XVIe siècle, sans titre et sans date. On estime que cette carte a dû être dressée en 1563 ou 1564. Elle montre que ce que l'on appelle aujourd'hui le "détroit de Behring" était dénommé autrefois "Anian".

La première carte où ce passage maritime est figuré est celle de Zaltieri en 1566. Le passage porte le nom d'"Aniam"; celui-ci paraît avoir emprunté ce nom à la brochure de Gastaldi, qui est l'un des premiers qui aient séparé les deux mondes par un espace maritime.

La Géographie.—La grande revue parisienne la "Géographie" publie, dans son numéro de juin, sous la signature de M. Camille Vallaux, une étude remarquable intitulée "La terre avant l'histoire" d'après Edmond Perrier, "les origines de la vie et de l'homme".

Le sujet est immense, écrit l'auteur de l'article. C'est peut-être, ajoute-t-on, le seul savant français qui fut capable de le traiter.

Revue d'Ethnographie et des traditions populaires.

Nous recevons le Bulletin du 3e trimestre qui comporte plusieurs matières d'un grand intérêt:

Contes et légendes de la Grèce ancienne, par R. Basset.
Le culte orthodoxe en Serbie du Sud, par Dr Neveux.
Contes maures recueillis à Blinda.
Le culte de Saké dans la basse Côte d'Ivoire, par M. Prouteaux.

Conferencia.—Cette revue parisienne continue à publier les conférences les plus remarquables données dans le cours de l'année.

Nous avons garde d'omettre les conférences particulièrement intéressantes de M. Henri Robert, ancien bâtonnier du Barreau de Paris.

Les conférences publiées jusqu'à ce jour comportent l'histoire de quatre grands procès: 1o Marie Stuart; 2o L'affaire Cinqmars, l'ancien favori de Louis XIII ; 3o Le procès de Fouquet ; 4o Camille Desmoulins.

Revue de l'Enseignement.—Nous recevons de San Salvador, Amérique centrale, la revue de l'Enseignement, organe du ministère de l'Instruction publique.

Le directeur de cette revue, imprimée en langue espagnole, est Jose Lino Molina.

L'Université royale d'Upsala, Suède.—Nous recevons de Stockholm deux magnifiques annuaires qui traitent à la fois de l'histoire et de la statistique.

Ces annuaires contiennent d'excellents portraits et embrassent un peu de tous les sujets: arts, lettres, sciences, industries, des forêts, des pulperies, mines, du gouvernement civil.

Les annuaires exposent les principaux tableaux et monuments que l'on remarque en Suède.

Ces annuaires, luxueusement imprimés, abondent en gravures de toutes sortes et du plus haut intérêt.

On pourra les consulter à la bibliothèque de la société.

Nous devons cet envoi gracieux au bibliothécaire de l'Université royale d'Upsala.

Jacques de Gaspé—Famille Chouinard—Histoire et Généalogie. Avant-propos et préface par M. H.-J.-J.-B. Chouinard, Québec. Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 1921. En vente chez l'auteur: le Rév. Frère Sigismond, directeur Ecole des Frères, Nicolet, P. Q. Vol. $2.00.

Sous un format commode et de la plus belle tenue, l'auteur donne d'une façon méthodique, précise et très claire la nomenclature très détaillée de toutes les familles qui descendent en ligne directe ou collatérale de l'ancêtre commun, Jacques Chouinard, époux de Louise Jean, venu de France en Canada, en 1685, pour s'établir à Saint-Jean-Port-Joly, sur une terre qui est encore en la possession des descendants directs.

Ce travail considérable est du plus grand mérite et c'est vraiment, comme le disait un critique, un vrai travail de bénédictin. Plût au ciel que toutes les anciennes familles canadiennes aient, de même, dans un cadre aussi véridique, l'histoire de leurs ancêtres! Peut-être en aimeraient-ils davantage la vieille France, leur patrie d'origine, et ces hardis colons, leurs aïeux, qui, au prix de si lourds sacrifices et avec une telle abnégation, vinrent fonder en Amérique une France-Nouvelle.

La préface, très considérable, contient d'intéressants détails sur le pays d'origine, la verdoyante Touraine, "Jardin de la France", et les villages de Beaumont-la-Ronce, Nouzilly et autres, près de cette forêt de Gastine, chantée par Ronsard. Et, de plus, elle expose d'intéressante façon la vie des premiers colons canadiens, au XVIIe siècle, et donne sur Saint-Jean-Port-Joly des renseignements précieux et parfois inédits.

En somme, ce bel ouvrage, fruit de recherches patientes et érudites, mérite d'être classé parmi les meilleures généalogies des familles canadiennes.

Manuel de prières, instructions et chants sacrés en hiéroglyphes micmacs. Nouvelle édition du livre du P. Kauder publié en 1866. Imprimé au **Messager Micmac**, de Ristigouche.

Le premier qui ait employé ce système pour l'instruction religieuse des Micmacs est le père récollet Chrestien Leclerq, missionnaire à Ristigouche et en Gaspésie de 1675 à 1687. Il a inventé son système en 1677.

Le système qui est encore en usage chez les Micmacs, surtout au Cap-Breton, vient de l'abbé Maillard, qui a été missionnaire parmi eux de 1735 à 1762.

C'est en 1738 qu'il a commencé à se servir d'hiéroglyphes, qui après sa mort, ont continué à être employés par les Micmacs.

Le R. P. Pacifique, missionnaire des Capucins, a eu le bonheur de mettre la main sur une vieille et rare édition, ce qui lui a permis de faire réimprimer cet ouvrage.

Le **Larousse mensuel** du mois d'août, sous la plume de C. LeGoffic, consacre une belle page au roman de Louis Hémon, **Maria Chapdelaine,** qui a eu une si grande vogue dans notre pays et qui même a été beaucoup lu en France.

Comme le dit M. LeGoffic, c'est un des rares écrivains français qui aient pu pénétrer si à fond dans l'âme canadienne.

Le **Larousse** rappelle que deux monument ont été inaugurés en l'honneur de Louis Hémon. En plus, la commission de géographie de Québec a donné le nom de **lac Hémon** à l'ancien lac des Islets, au nord du canton Tanguay, et le nom de **lac Chapdelaine** à l'ancien lac Vert sur le parcours de la rivière Tête Blanche, région du Lac-Saint-Jean.

Le **Museum Journal** de Philadelphie, publié par l'Université de Pennsylvanie, consacre un fascicule à la ville de Shantung, la terre sainte de la Chine.

L'auteur est M. C.-W. Bishop.

Les gravures de ce fascicule sont, comme d'ordinaire, d'une grande richesse et d'une netteté peu ordinaire. Les plus belles gravures sont consacrées au tombeau de Confucius et au temple de Confucius à Chu fu.



TABLE GENERALE DES MATIERES